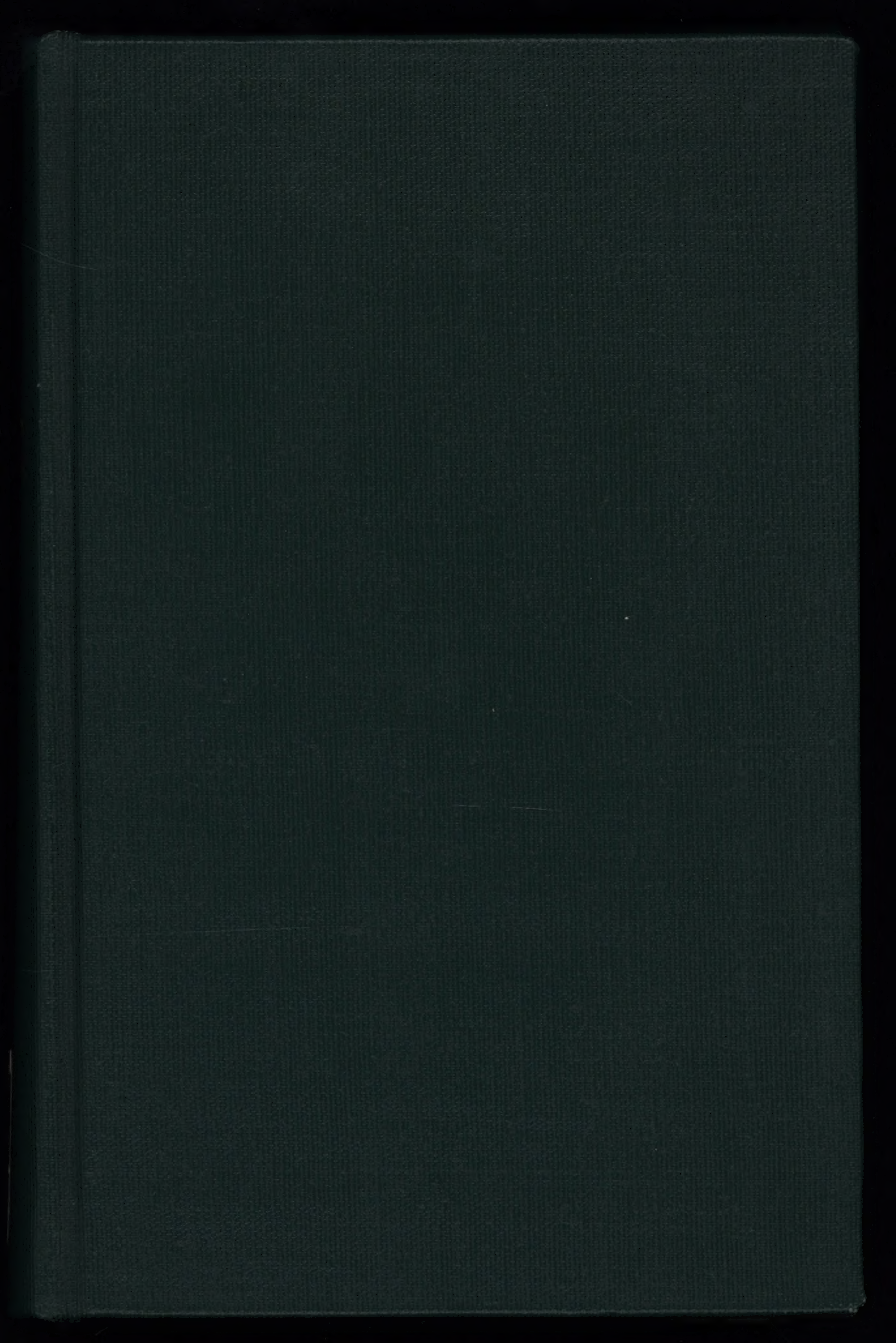
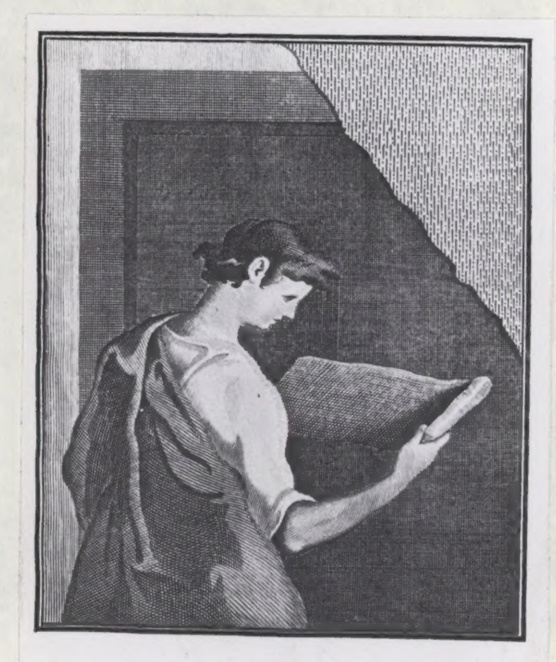




LES

ARTISTES FRANÇAIS

A L'ÉTRANGER

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DU PLESSIS.

LES

ARTISTES FRANÇAIS

A L'ÉTRANGER

PAR

L. DUSSIEUX

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
EN 1859

TROISIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE ET Cie
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS
90, RUE BONAPARTE

LYON
RUE BELLECOUR, 2

1876



AVANT-PROPOS

Le titre seul de ce livre indique la pensée de son auteur. Il a pour but de mettre en lumière les noms et les œuvres de nos artistes qui ont travaillé à l'étranger, et de faire connaître l'influence que l'art français a constamment exercée en Europe depuis le XIIIe siècle.

On a nié autrefois l'existence d'une école française. Tout ce que la France a produit était, disait-on, sarrasin, allemand, flamand, italien. Quelques-uns voulaient bien admettre l'art et le goût français, mais en les déclarant si détestables, que leur jugement équivalait à une négation. Cette opinion n'existe plus, et nous nous félicitons d'être l'un de ceux qui ont c ntribué à la faire disparaître.

Dans la première partie de ce volume, l'histoire générale des arts en France, nous ferons connaître l'originalité de notre école, la puissance de création qu'elle a eue seule entre toutes, et qui lui a permis de se transformer maintes fois, en conservant toujours ses caractères propres et fondamentaux. Nous montrerons la persistance du goût français depuis le XIIIe siècle, ses luttes contre les influences étrangères et contre les tentatives faites au XVIe siècle et à la fin du XVIIIe pour l'anéantir. Nous dirons aussi quelles ont été les grandes créations de l'art français, imitées ou adoptées partout : l'architecture et l'ornementation gothiques, la peinture sur verre, la peinture en émail, la musique moderne, les jardins à la française, l'architecture de l'école de Robert de Cotte et de Boffrand, l'ornementation du XVIIIe siècle.

Dans la seconde partie, le répertoire des travaux exécutés dans les pays étrangers par nos artistes, on verra quelle a été leur influence en Europe, et combien, par le grand nombre de leurs œuvres, l'action de la France a été et est encore considérable.

On a traité de l'influence française quant à la philosophie, au droit, à la littérature et aux sciences. Pourquoi donc, dans l'histoire de l'influence que la France a exercée sur le monde, négligerait-on l'une de ses parties, qui n'est pas la moins brillante? Pourrait-on le faire d'ailleurs, après que les expositions universelles de 1855, de 1867 et de 1873 ont attesté la supériorité indiscutable de notre école moderne.

Que le lecteur veuille bien nous permettre de remercier ici tous nos amis et les nombreux artistes qui nous ont si cordialement aidé dans ce travail, soit en nous traduisant de nombreux documents étrangers, soit en nous donnant de précieux renseignements, soit en nous aidant dans nos longues recherches à la Bibliothèque nationale, soit enfin en mettant à notre disposition les richesses de leurs collections.

« Dieu veuille, amis, leur disais-je en 1856, que le succès récompense nos efforts, que notre livre répande l'idée qui l'a inspiré et attache un nouveau fleuron à la glorieuse couronne de la Patrie. » Depuis lors, le fleuron militaire est tombé ; la France a été déplorablement vaincue. Mais, si la France officielle, politique et militaire est tombée par sa faute, par son ignorance et son infatuation, la France non officielle, la terre du goût et de l'esprit, est demeurée aux mêmes niveaux que par le passé, et c'est encore chez elle qu'on vient chercher l'inspiration et des leçons.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

ARTS EN FRANCE

MOYEN AGE.

Ce n'est pas un fait nouveau dans les Annales de la France que de voir de grands artistes naître sur notre sol, puis aller dans les pays étrangers pour y produire quelque œuvre considérable. Il y a dix-huit siècles, Néron ordonnait à un Gaulois, déjà célèbre par le colosse de Mercure qu'il avait exécuté dans sa patrie, de venir à Rome, où ce sculpteur, appelé ZÉNODORE, fit, en bronze doré, le colosse du César. Cent ans après la conquête de la Gaule, les descendants des compatriotes du grand Vercingétorix ornaient de leurs œuvres la capitale du vainqueur [1].

Plus tard, quand l'architecture romaine, répandue par toute l'Europe, se fut partout aussi transformée, sous l'influence du christianisme, en architecture romane, nos architectes et nos sculpteurs, principalement ceux de Normandie, allèrent en Angleterre, en Italie et en Espagne, et y élevèrent de nombreux édifices. Mais nous ne voulons ici que dire un mot de ce qui touche à la période romane dans l'histoire des arts au moyen âge, parce que l'art de ce moment n'est pas une création française et n'est pas spécial à la France [2].

[1] Pline, 1, 34, ch. 7. — Tiraboschi, 1, 4, p. 259-61, et la note p. 261-9; éd. de Florence, 1805, in-8°.

[2] Bien que les caractères généraux de l'art roman aient été adoptés dans toute l'Europe occidentale, on doit remarquer que les grandes provinces de France eurent chacune une école se distinguant par quelques caractères spéciaux. Le style roman du midi, celui du Périgord, qui est tout byzantin, celui de l'Auvergne, de la Normandie et de la France du Nord, forment autant de styles particuliers.

Les monuments romans sont très-nombreux en France ; les plus célèbres sont : les cryptes et les parties inférieures de la cathédrale de Chartres ; les portails de Saint-

La France se forme alors, et ce n'est que sous le règne de Philippe-Auguste que la nationalité française l'emporte définitivement sur les races du midi et sur les Anglo-Normands. La grande victoire de Bouvines (1214) constitue la France moderne, et c'est bien l'épée de Philippe-Auguste qui a tracé la première carte de France. Au triple point de vue du pouvoir, du territoire et de la nationalité, la France n'existe complétement qu'à partir du XIIIe siècle, et l'époque de la formation politique de la nation française coïncide avec le développement d'une langue, d'une littérature, d'une société et d'un art absolument français, nouveaux dans leurs formes, et n'ayant du passé que la tradition et les racines nécessaires à toute création qui est appelée à vivre.

Aussitôt que la France eut trouvé et manifesté les formes de son développement social, toute l'Europe se prit à l'imiter, à adopter sa littérature, à penser et à parler comme elle, à bâtir comme elle bâtissait; l'Europe encore à moitié barbare se fit française autant qu'elle le put. A l'exception de quelques moments pendant lesquels la France a subi une influence extérieure, l'influence française s'est exercée sur l'Europe, et elle dure encore.

Bien que le génie des populations soit la principale cause de ce fait universel, une autre cause doit être encore signalée, la situation géographique du pays. Les avantages de cette position sont tels, que Strabon, il y a 1800 ans, n'hésitait pas à dire que « personne ne pourrait douter, en contemplant cette œuvre de la Providence [1], qu'elle n'ait disposé ainsi ce pays avec intention et non pas au hasard [2] ».

Lorsqu'au XIIIe siècle la littérature et l'art français débordèrent sur l'Europe, il semble, en vérité, que la France soit trop petite pour contenir toute sa grandeur; et à ce moment la politique française avec

Trophime d'Arles et de Notre-Dame de Poitiers; les églises Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Gilles, Saint-Etienne de Caen, Saint-Etienne de Beauvais, Saint-Paul d'Issoire, la cathédrale du Puy, Saint-Benoît-sur-Loire, l'abbaye de Vézelai, la cathédrale de Châlons-sur-Marne, Saint-George de Boscherville, etc.

Pendant que l'architecture romane prenait un grand essor dans la France méridionale, une nouvelle architecture la remplaçait dans la France du nord. Dès la seconde moitié du douzième siècle, on commença à remplacer l'arcade romane en plein ceintre par l'arcade gothique ou ogive; puis, peu à peu, on modifia le système entier de l'architecture romane, qui, d'abord conservée en partie et mêlée à l'architecture ogivale, finit par disparaître tout-à-fait dans la France du Nord, tandis qu'elle fut conservée au sud de la Loire, où l'art gothique éleva peu de monuments.

Un savant architecte, M. L. Vaudoyer, a dit à ce sujet: « Les deux grandes divisions qu'on a établies en France pour le langage, la langue d'oil et la langue d'oc, pourraient presque être admises dans l'architecture du moyen âge : en effet, les pays au midi de la Loire sont ceux dans lesquels domine le style roman; ceux au nord, au contraire, sont ceux dans lesquels le style ogival a atteint son plus grand développement. Il faut donc, d'après cela, reconnaître que les mêmes influences qui avaient maintenu dans la langue romane ou langue d'oc les éléments plus nombreux de l'idiome latin, avaient fait prévaloir et conserver dans l'architecture romane certaines formes de l'architecture antique. » (Comme à la façade de N.-D. des Doms, à Avignon.)

[1] Εργον προνοιας.

[2] Ουχ οπως ετυχεν αλλ' ωσ αν μετα λογισμου τινος.

saint Louis, avait autant de gloire et d'influence à l'extérieur que nos architectes et nos poëtes. Alors aussi, les dynasties françaises régnaient sur presque toute l'Europe, en Portugal, en Castille, en Hongrie, en Pologne, à Constantinople, en Morée, à Athènes, en Chypre, en Syrie, à Naples, c'est-à-dire dans presque tous les États du bassin de la Méditerranée, qui fut vraiment alors un lac français. Ces dynasties répandaient dans leurs royaumes les usages, les arts et la langue de la mère-patrie.

Parmi les causes si diverses qui ont contribué à augmenter l'influence de la France, il faut mentionner la renommée des grandes abbayes et des écoles de Cluny, de Clairvaux, de Prémontré, etc., où les étrangers venaient s'instruire dans les sciences sacrées et puiser le goût de l'art gothique : la célébrité de l'Université de Paris [1], école suprême de toute l'Europe, où affluaient de tous les pays des milliers d'étudiants qui remportaient ensuite chez eux la connaissance de notre littérature, de nos poëmes de chevalerie et de notre langue, qu'on appelait au temps de saint Louis *la parleure commune à tous*.

Le français, la langue d'oil, était, en effet, parlé dans toute l'Europe et dans tout l'Orient, où il s'est conservé sous le nom de langue franque [2]. Au XIII[e] siècle, les seigneurs allemands avaient autour d'eux « gent françoise pour apprendre françois leurs fils et leurs filles [3] ». Brunetto Latini, le maître du Dante, qui avait étudié à Paris, composa en français son « Trésor », espèce d'encyclopédie du XIII[e] siècle, parce que cette langue, disait-il, était plus commune à toutes gens que les autres [4].

Dante pensa d'abord à écrire la Divine Comédie en français, afin qu'elle fût plus universellement connue. Il avait longtemps résidé à

[1] Le chevaleresque Jean, roi de Bohême, mort si glorieusement à Crécy (1346), avait envoyé à Paris son fils, Charles, depuis empereur sous le nom de Charles IV, et cet enfant avait été élevé à la cour du roi de France, Charles-le-Bel, beau-frère de Jean. En 1347, Charles IV établit l'université de Prague sur le modèle de celle de Paris ; tous les savants qui en furent les premiers professeurs avaient fait leurs études à Paris. — Schœll, *Cours d'hist. des Etats européens*, t. VIII, p. 79.

Les universités de Vienne (1365), de Heidelberg (1386) et de Cologne (1389) furent également établies et organisées sur le modèle de l'Université de Paris. (Schœll.)

[2] Le français se répandit en Syrie pendant les croisades. Un grand nombre de Syriens apprirent cette langue, « parleure plus délitable et plus commune de tos langages. » Schœll, *ouvrage cité*, t. III, p. 348.

[3] Témoin ces vers cités par M. Génin, dans son livre *Des variations du langage français :*

Tout droit à celui temps que je ci vous devis,
Avoit une coustume ens *(au)* Tyois pays *(Allemagne)*
Que tout les grant seigneur, les conte et les marquis
Avoient entour eux gent françoise tos dis
Pour apprendre françois leurs filles et leurs fils.

[4] Le traducteur italien du Trésor, Buono Giamboni, a supprimé ce passage dans l'espoir d'anéantir un témoignage qui blessait sa vanité nationale. — Rathery, *Influence de l'Italie sur les lettres françaises depuis le* XIII[e] *siècle jusqu'au siècle de Louis XIV*, 1 vol. in-8°, 1853.

Paris; il avait lu nos poésies nationales et s'en était fort inspiré. M. Rathery [1], après une patiente comparaison des poëmes de Dante et du Roman de la Rose, de Jean de Meung, établit que le poëte florentin a souvent imité et traduit quelquefois les vers du poëte français.

« Une longue insouciance pour notre vieille gloire littéraire, nous a laissé beaucoup d'erreurs à combattre et de droits à revendiquer. On ne saurait croire avec quelle légèreté des écrivains du dernier siècle et même du nôtre, qui avaient cependant à leur disposition les travaux de Fauchet, de Barbazan, et les admirables recueils de copies manuscrites formés pendant plus de cinquante ans par la Curne Sainte-Palaye, ont abandonné et trahi la cause de l'originalité nationale dans un genre où il est si rare de créer. Peut-être s'imaginaient-ils avoir tout dit quand ils avaient répété sans examen quelque dicton puéril contre la stérilité française ; et ils oubliaient que la France avait fourni de sujets d'épopées l'Italie[2], l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, sans compter les versions de nos poëmes dans presque toutes les langues du nord [3] et de l'orient de l'Europe. De prétendus critiques, moins justes en France pour nos poëtes qu'on ne l'était hors de France, nous donnaient pour des traducteurs, tandis que c'est nous qui nous étions traduits [4].

» Cet ingénieux poëme de *Partonopeus de Blois*, où quelques souvenirs de la Psyché d'Apulée sont renouvelés avec grâce, et que l'on ne connaissait que par une mauvaise analyse de la *Bibliothèque des romans* d'après une rédaction espagnole, était regardé, sur la foi d'une note qu'une main moderne avait jointe au manuscrit de l'Arsenal, comme la traduction d'un roman en vieux langage catalan, publié en 1488 à Tarragone; et les réclamations n'auraient peut-être pas été entendues si, en 1834, Crapelet n'eût imprimé l'original d'après cette copie française du XIIe siècle.

» Il n'y a pas longtemps qu'on redisait encore, avec Tressan, que le *Filocopo* de Boccace, ou *Florio e Biancafiore*, venait d'un ouvrage espagnol imprimé en 1512 : *Flore et Blanche-fleur*, ce charmant petit poëme que tout le monde peut lire à présent dans l'édition donnée en 1844 à Berlin, est une production française très-ancienne, dont le style a été rajeuni au XIIIe siècle, que les minnesingers avaient imitée d'a-

[1] Ouvrage cité, p. 25 à 28.

[2] Boccace étudia à Paris nos romans, celui de Dolopathos entre autres. Pendant trois siècles, les chroniques poétiques de la France, les cycles de Charlemagne, de la Table ronde, des Amadis, etc., défrayèrent le génie italien. Le Tasse et l'Arioste ont abondamment puisé à nos sources. — Voir Rathery, de la p. 87 à 105.

[3] Dès le XIIe siècle nos chansons de gestes, nos poëmes chevaleresques étaient traduits en Norvége et en Suède. — Voir Geffroy, t. IV, p. 185 des *Archives des missions scientifiques et littéraires.*

[4] Voyez le t. XXII de l'*Histoire littéraire de la France;* et *Paulin Paris*, Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque impériale.

près un texte antérieur, et que toutes les nations européennes, même la Grèce, s'étaient empressées de traduire.

» Ce n'est que lorsque nous aurons les diverses rédactions du texte français du roman de *Troie*, par Benoît de Sainte-Maure, écrit vers le milieu du XII[e] siècle, et dont nous avons un manuscrit daté de l'an 1264, que nous pourrons savoir avec certitude si c'est à une imagination française, comme un premier coup d'œil nous l'a fait depuis longtemps supposer, que le ***Filostrato*** de Boccace, et, d'après lui, Chaucer et son imitateur Shakespeare, ont dû l'épisode de ***Troïlus et Cressida***[1]. »

Notre vieille poésie nationale, si goûtée des étrangers au treizième siècle, continua d'exercer son influence sur les littératures de l'Europe pendant longtemps encore, jusqu'au moment où la France, à la suite de la Pléiade, dédaigna son propre fonds littéraire et rejeta ses traditions; et, à ce moment-là même, les grands poëtes de l'Italie faisaient avec nos légendes chevaleresques, l'Arioste son Roland furieux, et le Tasse sa Jérusalem délivrée.

La langue et la littérature de la France ne furent pas seules adoptées par les peuples étrangers ; il en fut de même de nos usages, de nos modes. Au milieu du XI[e] siècle, Sigefroi, abbé de Gœrz, déplorait que la décadence des anciens temps ait fait place à l'usage ignominieux des Français de se faire la barbe et de porter des habits courts. Presque en même temps, Godefroy de Bouillon recommandait aux chevaliers allemands la société des Français pour polir leurs mœurs et adoucir leur rudesse [2].

Architecture.

En même temps que la langue, les poésies, les mœurs et les modes même de la France étaient universellement acceptées, l'architecture française l'était pareillement. Les étrangers qui venaient par milliers à l'Université de Paris, puisaient en France le goût de l'architecture française qu'on appelle si improprement gothique. Entre autres faits, il faut parler de ces étudiants suédois, qui, en 1287, envoyaient en Suède Étienne Bonneuil, tailleur de pierres de Paris, avec dix compagnons, pour aller « faire » la cathédrale d'Upsal et lui fournissaient l'argent nécessaire à son voyage.

Sans vouloir écrire ici l'histoire de l'architecture gothique [3], il est

[1] *Instructions du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, par J.-V. Leclerc.

[2] *Feritatem.* — Schœll, *Cours d'hist. des Etats européens*, t. IV, p. 62, 63; d'après Mart. Gerberti, Historia Nigræ Sylvæ, p. 343.

[3] Que la France ait inventé l'ogive ou qu'elle l'ait empruntée aux Arabes, peu importe. Je ne veux pas discuter ici cette question. Déjà on trouve l'ogive dans les monuments de Ninive, ce qui met tout le monde d'accord. D'ailleurs, l'ogive n'est

cependant nécessaire de faire connaître les résultats des travaux les plus récents sur l'origine de cette architecture. Il est parfaitement certain aujourd'hui que l'architecture gothique a pris naissance en France, dans l'ancienne Neustrie [1], qu'elle y a acquis son développement, et que de la France elle s'est répandue dans les pays voisins [2]. En effet, l'art gothique procède de l'art roman ; or, certains monuments de l'Ile-de-France, de la Picardie et de la Champagne présentent la transition entre les deux styles ; on y remarque un mélange, une fusion des deux systèmes, tandis que partout ailleurs, au contraire, il y a une brusque substitution d'un style à l'autre. A coup sûr, il ne faudrait pas d'autres preuves de l'origine française, de la naissance en France de l'architecture gothique ou ogivale ; eh bien, ces monuments de transition de la France du nord sont les plus anciens monuments à ogive, ce sont les plus incontestablement déterminés, et leurs dates indiquent qu'ils sont tous antérieurs à tous les autres monuments de style ogival construits dans les autres pays de l'Europe.

Le portail de Saint-Denis est de 1140; celui de Chartres est de 1145; le chœur de Saint-Germain-des-Prés est de 1163, et celui de Notre-Dame de Paris, de 1182. Hors de France, aux mêmes dates, on chercherait en vain des monuments aussi avancés dans ce style. C'est seulement en France que règne sans partage l'art ogival primitif [3], et c'est là qu'ont été construits les plus anciens et les plus beaux monuments gothiques,

qu'un détail dans le monument gothique ; et quand nous disons que le système général de l'architecture des cathédrales de Paris et de Chartres est français, personne ne soutiendra que c'est une copie d'un monument arabe.

Les caractères généraux de l'art gothique sont : l'emploi de l'arcade en ogive, le développement des façades, des tours et des flèches ; l'agrandissement considérable des proportions de l'église romane, dont le plan est modifié dans ses détails, mais conservé dans l'ensemble ; une ornementation toute particulière, d'une excessive richesse et d'une grande variété. La légèreté et l'élévation des églises ogivales sont dues à un nouveau système de voûtes, dans la construction desquelles les architectes du treizième siècle ont montré une habileté et une science très-grandes, et à l'invention des contre-forts et des arcs-boutants. — M. le comte Melchior de Vogüé a parfaitement établi l'origine occidentale de l'ogive. (*Les Eglises de la Terre-Sainte*, 1860.)

[1] Ile-de-France, Picardie, Champagne, pays Chartrain, Sénonais.

[2] Voyez les remarquables articles de M. F. de Verneilh sur cette importante question, dans les *Annales archéologiques*, t. II et III, et ses articles sur la cathédrale de Cologne. Nous avons abondamment puisé dans ces savants mémoires.

[3] Le style gothique se subdivise en trois styles, qui correspondent à trois époques :

Le style gothique primitif, ou ogival primitif, ou à lancettes, de 1140 à 1300;

Le style gothique rayonnant, de 1300 à 1400 ;

Le style gothique fleuri ou flamboyant, de 1400 à 1550.

Les monuments religieux les plus remarquables de la première époque sont : les cathédrales de Paris, Reims, Chartres, Rouen, Amiens, Bourges, Beauvais, Noyon, Soissons, Laon, Sens, la Sainte-Chapelle de Paris, la basilique de Saint-Denis ; c'est la plus belle période de l'art ogival.

Ceux de la seconde époque sont : Saint-Ouen de Rouen, Saint-Urbain de Troyes, le portail de l'église de Saint-Antoine (Isère), etc.

Ceux de la troisième époque sont : l'église de Notre-Dame de l'Epine, chef-d'œuvre de l'architecture des quatorzième et quinzième siècles ; le portail principal de la cathédrale de Rouen ; la flèche de la cathédrale de Strasbourg ; la nef de la cathédrale de Nantes, etc.

tels que les cathédrales de Soissons, de Laon, de Noyon, de Sens, de Reims, d'Amiens, de Paris, de Chartres, de Beauvais, etc., modèles du genre, qui ont été imités dans tout le reste de la France et en Europe. Les archéologues et les architectes anglais et allemands les plus instruits reconnaissent franchement que l'architecture gothique est d'origine française [1]. Il est actuellement démontré pour tous les esprits au courant de la science archéologique que les monuments gothiques de l'Allemagne, d'ailleurs si peu nombreux, bien loin d'avoir servi de type à ceux de la France, sont d'une époque postérieure à ceux-ci, qu'ils ont été copiés d'après les nôtres, ou bien qu'ils ont été bâtis par des architectes français [2].

L'un de nos plus savants archéologues, M. Félix de Verneilh, a mis hors de doute ce point d'histoire fort important, que la cathédrale de Cologne, bien loin d'être le premier monument construit en style gothique, le monument modèle de tous les autres, est au contraire un édifice copié sur N.-D. d'Amiens et sur la Sainte-Chapelle de Paris. Le dôme de Cologne, en effet, n'a été commencé qu'en 1248, tandis que N.-D. d'Amiens a été construite de 1220 à 1288, et la Sainte-Chapelle de 1245 à 1248; voilà pour les dates. Les deux plans d'Amiens et de Cologne sont si ressemblants, qu'on peut les confondre; ils se couvrent l'un l'autre, et lorsque le plan de Cologne s'éloigne par

[1] Et même ils l'étudient avec tant de soin et d'intelligence, que lorsqu'il y a un concours pour un édifice religieux à construire dans le style français du XIII[e] siècle, ce sont deux architectes anglais qui obtiennent les deux prrmiers prix. (Concours de Lille en 1856.)

[2] Pendant les premiers siècles du moyen âge les beaux-arts furent exercés presque exclusivement par les moines. La règle de Saint-Benoît en avait autorisé la pratique dans les monastères : aussi les grandes abbayes (Saint-Gall, le Mont-Cassin, Cluny, Saint-Denis) sont célèbres par le zèle qu'on y déployait pour la culture des arts. Les moines étaient architectes ; ils construisirent eux-mêmes un grand nombre d'églises ou dirigèrent les immenses réunions de fidèles qui, travailleurs bénévoles, s'organisaient sous l'influence de la religion pour élever les édifices religieux ; ils pratiquèrent en grand la peinture des miniatures ; l'ordre de Cluny se livrait surtout à l'ornementation des manuscrits ; ils exécutèrent un grand nombre de peintures murales et firent des vitraux peints, ou du moins ce furent eux qui donnèrent à la peinture sur verre ses premiers développements. Les moines étaient aussi sculpteurs, orfévres, ciseleurs, fondeurs, musiciens.

On connaît peu de noms de moines artistes : la règle exigeait l'humilité, et les auteurs des œuvres d'art ne se faisaient pas connaître. Mais, lorsque au treizième siècle, l'art se sécularisa, il n'en fut plus de même, et les artistes laïcs signèrent le plus souvent leurs ouvrages. Depuis que le Comité des Arts a engagé ses correspondants à rechercher les noms des artistes du moyen âge, on en a découvert et constaté plusieurs milliers. Nous ne pouvons pas redonner ici ce qui est déjà publié de ce catalogue si national, mais nous devons nommer les plus grands et les plus connus parmi les architectes du treizième siècle, les maîtres de l'art ; ainsi, ROBERT DE COUCY et JEAN D'ORBAIS, architectes de la cathédrale de Reims ; PIERRE DE MONTEREAU, architecte de la Sainte-Chapelle de Paris ; HUGUES LIBERGIER, architecte de Saint-Nicaise de Reims ; ROBERT DE LUZARCHES et THOMAS DE CORMONT, architectes de la cathédrale d'Amiens; JEAN DE CHELLES, architecte et sculpteur du portail méridional de Notre-Dame de Paris ; JEAN LANGLOIS, architecte de Saint-Urbain de Troyes ; ENGUERRAND LE RICHE, architecte de la cathédrale de Beauvais.

hasard du plan d'Amiens, c'est pour suivre celui de Beauvais. Le style, les détails, les fenêtres, les contre-forts de Cologne sont empruntés aux cathédrales d'Amiens et de Beauvais, et à la Sainte-Chapelle. Les faits sont tellement évidents, que presque tous les archéologues allemands les admettent et rejettent les théories teutoniques de M. S. Boisserée. Si nous n'entrons pas dans plus de détails à ce sujet, c'est que la question est résolue, et que ce serait inutile; nous nous contentons de renvoyer au mémoire de M. de Verneilh [1].

Il faut cependant ajouter que, parmi les preuves de l'origine allemande de l'architecture gothique, on a longtemps reproduit celle-ci. Il y avait, soutenaient de profonds érudits allemands, à Notre-Dame-de-l'Epine (en Champagne) une inscription latine ainsi conçue :

Guichart Anthonis. Col. Sacer. Nor. Actee.

et l'on en tirait la conséquence qu'un prêtre de Cologne, *Coloniensis Sacerdos*, avait construit cette belle église, et, en outre, que le dôme de Cologne était le type du gothique. Il a été démontré depuis, par M. Didron, que l'inscription latine est une inscription en patois champenois ainsi conçue :

Guichart Anthoine tos catre nos at fet.

et s'applique aux quatre piliers du rond-point de l'église que ce maçon champenois réédifia *tous les quatre* au XVe siècle.

L'Allemagne, qui a prétendu un moment avoir inventé le style ogival, n'a que huit monuments français de ce style. L'église de Wimpfen en Val, bâtie de 1263 à 1278, est due à un architecte français, auquel le doyen de cette collégiale avait recommandé de la construire en ouvrage français (*opere francigeno*). MATHIEU D'ARRAS commença en 1343 la cathédrale de Prague, qui fut achevée par un autre Français PIERRE DE BOULOGNE, en 1386. Les deux tours occidentales de la cathédrale de Bamberg, qui sont du second tiers du XIIIe siècle, sont évidemment copiées sur celles de N.-D. de Laon, dont la date est la fin du XIIe siècle. La ressemblance est frappante; c'est le même style, ce sont les mêmes étages et les mêmes contre-forts [2].

Les savants anglais les plus estimables reconnaissent eux-mêmes, disions-nous, que leur pays doit l'architecture gothique à la France [3].

[1] Dans le t. VII des *Annales archéologiques*. — Voyez aussi, dans ce même volume, p. 172, un article de M. de Roisin.

[2] Je dois cette importante communication à mon ami, M. Didron.

[3] Depuis le VIIe siècle l'Angleterre se servait de nos ouvriers; l'histoire de saint Benoît, abbé de Wirmouth et de Jarrow, dans le diocèse de Durham, écrite par Bède le Vénérable, nous apprend les faits suivants. Saint Benoît, qui d'abord avait été

En effet, le premier édifice de style ogival élevé en Angleterre est la cathédrale de Cantorbéry (1174), et c'est un architecte français, célèbre par ses travaux antérieurs, GUILLAUME DE SENS, qui, après avoir été choisi au concours, a construit le chœur de cette église, absolument semblable par son plan, son style et son ornementation aux églises gothiques de l'Ile de France[1].

Le plus ancien monument construit dans le style appelé par les Anglais *Early English*, la cathédrale de Lincoln, est encore l'œuvre d'un architecte français[2]. Cette église, rebâtie de 1195 à 1200 par les soins de l'évêque saint Hughes de Bourgogne, a été construite par un architecte de Blois, sur le modèle de Saint-Nicolas de Blois, incontestablement commencé en 1138.

Ces églises, bâties par nos « maçons » ont servi de modèles aux architectes anglais pour le plan, le style et l'ornementation des édifices qu'ils ont élevés plus tard, parmi lesquels l'abbaye de Westminster (1264) a un aspect plus français encore qu'aucune autre[3].

moine à l'abbaye de Lérins, fit construire l'abbaye de Wirmouth. Il vint lui-même, en 675, chercher en Gaule des maçons pour lui élever une église de pierre, à la manière des Romains. Quand l'édifice fut à peu près terminé, il fit venir des vitriers, ouvriers inconnus jusqu'alors en Angleterre ; ils mirent des vitres aux fenêtres et apprirent aux Anglais à faire des lampes et des vases en verre de toute nature.

« Nec plusquam unius anni spatio post fundatum Monasterium interjecto, *Benedictus* Oceano transmisso Gallias petens, cæmentarios qui lapideam sibi Ecclesiam juxta Romanorum quem semper amabat morem facerent, postulavit, accepit, attulit. Et tantum in operando studii præ amore Beati *Petri* in cujus honorem faciebat exhibuit, ut intra unius anni circulum ex quo fundamenta sunt jacta, culminibus superpositis, missarum inibi solemnia celebrari videres. Proximante autem ad perfectum opere, misit legatarios *Galliam*, qui vitri factores, artifices videlicet *Brittaniis* eatenus incognitos, ad cancellandas Ecclesiæ porticum que et cænaculorum ejus fenestras adducerent. Factum que est, et venerunt : nec solum opus postulatum compleverunt, sed et *Anglorum* ex eo gentem hujusmodi artificium nosse ac discere fecerunt : artificium nimirum vel lampadis Ecclesiæ claustris vel vasorum multifariis usibus non ignobiliter aptum. Sed et cuncta quæ ad Altaris et Ecclesiæ ministerium competebant, vasa sancta, vel vestimenta, quia domi invenire non potuit, de transmarinis regionibus advectare religiosus emptor curabat.

» Et ut ea quoque quæ nec in *Gallia* quidem reperiri valebant, Romanis e finibus Ecclesiæ suæ provisor impiger ornamenta vel munimenta conferret : quarta illo post compositum juxta regulam Monasterium professione completa, multipliciore quam prius spiritualium mercium fœnore cumulatus rediit. »

Bædæ historia abbatum UUiremuthensium et Gyruuensium, p. 295.— Dans : *Historiæ eccles. gentis Anglorum libri quinque, auct.* S. et Ven. Bæda.... Ed. de Jean Smith, Cantabrigiæ, 1722, in-folio.

[1] *Bulletin monumental*, t. XV, p. 303.

[2] Voyez Parker, *Introduction to the study of gothic architecture ;* Oxford et London, 1849, in-12, p. 101 et 211.

[3] Westminster a inspiré à Walpole un curieux parallèle de l'architecture gothique avec « l'architecture régulière : »

« C'est une question, dit Walpole, qui n'est pas encore bien décidée de sçavoir si la noble ordonnance du plus magnifique temple de la Grèce seroit capable de produire sur l'âme la moitié de l'impression qu'y pourroient faire les beautés d'une superbe église dans le goût gothique ?... En entrant dans l'église de Saint-Pierre on est émerveillé de la grandeur de la dépense, et l'on se dit à soi-même qu'elle n'a pu être faite que par des princes puissans. En visitant celle de l'abbaye de Westminster, on n'est nullement occupé de celui qui l'a fait bâtir ; la sainteté du lieu fait seule impression,

Le style ogival vint également de France en Espagne. A la cathédrale de Burgos, architecture et sculpture, tout est français.

« Une preuve qu'on imitait dans le XIVe siècle à Barcelone, l'architecture du midi de la France se retrouve dans l'église de Santa-Maria del Mar, dont la façade, élevée en 1328, offre une ressemblance surprenante dans ses principales dispositions avec la façade de la cathédrale d'Arles en Provence... L'architecture mauresque n'eut aucune influence sur l'architecture religieuse de l'Espagne, tandis que celle de la France se trouve partout[1] ».

M. Viollet-Leduc[2] cite un curieux document[3] qui nous fait connaître d'une manière précise quelles étaient les fonctions d'un architecte; comment nos Français s'y prenaient pour travailler à l'étranger et comment ils étaient traités. « Le chapitre de la cathédrale de Gérone se décide, en 1312, à remplacer la vieille église romane par une nouvelle, plus grande et plus digne. Les travaux ne commencent pas immédiatement, et on nomme les administrateurs de l'œuvre (*obreros*), Raymond de Viloric et Arnaud de Montredon. En 1316, les travaux sont en activité, et on voit apparaître, en février 1320, sur les registres capitulaires, un architecte désigné sous le nom de Maître HENRI DE NARBONNE. Maître Henri meurt, et sa place est occupée par un autre architecte, son compatriote, nommé JACQUES DE FAVARIIS ; celui-ci s'engage à venir à Gérone, six fois l'an, et le chapitre lui assure un traitement de 250 sous par trimestre. »

La maison d'Anjou établie à Naples fit pénétrer l'architecture française dans ses nouveaux domaines. Ce n'est pas seulement dans le royaume des Deux-Siciles que l'on retrouve les traces de notre style, mais bien aussi dans tout le reste de l'Italie. En 1300, HARDOUIN, français de nation, commença l'église de Sainte-Pétrone, à Bologne. Le plus bel édifice gothique de l'Italie, le dôme de Milan, a été élevé

et quoiqu'on n'y voye plus ni autels ni reliquaires, un catholique romain y trouveroit plustost un motif de conversion que dans tout cet appareil fastueux de dômes réguliers qu'on voit à Rome. Les églises gothiques sont faites pour inspirer la piété, les autres provoquent seulement l'admiration. Les Papes ont amassé leurs richesses dans les grandes églises gothiques et les étalent dans des temples à la grecque.

« Je n'eus certainement jamais dessein, en mettant ainsi les deux manières en opposition, de faire aucune comparaison des beautés raisonnées de l'architecture régulière avec les licences effrénées de celle qu'on appelle gothique. Je crois néanmoins m'apercevoir que ceux qui ont bâti dans ce dernier goût étoient plus versés dans la connoissance de leur art, qu'ils avoient un génie plus étendu, plus de discernement et qu'ils sçavoient mieux garder les convenances que nous ne voulons l'imaginer... » — Walpole, traduction mss. par Mariette ; Bibl. nation. MSS. S. F., 1846, 3 vol. in-4°. T. I, p. 126.

[1] Sur la marche de l'architecture en Espagne, par M. Passavent, dans : *Deutsches Kunstblatt*, janvier 1852, nos 4 à 17. — Je dois à l'obligeance de M. Lassus la connaissance et la traduction de ce document.

[2] Page 112 du T. I de son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*.

[3] Extrait du registre intitulé : *Curia del vicariato de Gerona, liber notularum, ab anno 1320 ad 1322*, folio 48.

par des Français, Philippe Bonaventure de Paris, Jean Mignot et Jean Campanosen, de Normandie (1388-1402); et, à la fin du xvi[e] siècle, en pleine Renaissance, Nicolas Bonaventure, obtenait au concours [1] de faire dans cette église l'une des trois belles fenêtres du fond du chœur[2]. A Rome, un grand nombre d'édifices sont construits dans un style gothique italianisé. La seule église de style gothique pur est Santa-Maria-sopra-Minerva ; les grandes basiliques de Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Pierre et de Saint-Paul[3], appartiennent à ce style franco-italien dont nous venons de parler[4].

La ville de Sienne tout entière, églises, palais, maisons, est construite en style ogival pur. A Florence, à Viterbe, à Tivoli, le nombre des édifices gothiques est très-considérable et témoigne de l'influence que l'art français exerça alors en Italie.

L'Orient adopta aussi notre architecture après avoir été conquis par nos armes.

« Dans les années 1204 et 1205, des Bourguignons, des Champenois, des Flamands se détournent de leur pèlerinage armé vers Jérusalem, arrivent sous les murs de Constantinople, renversent un empire, en fondent un autre, se distribuent en royaumes, en principautés, en seigneuries de tout nom les vastes lambeaux de ce monde ancien qui a porté la première civilisation sur tous les rivages de la Méditerranée, y introduisent nos mœurs rudes et honnêtes, notre langue, nos lois; renversés sur un point, ces Etats se recomposent sur un autre, et pendant près de deux siècles une nouvelle France [5] cherche son point d'appui dans les plus belles régions de la Méditerranée; la plus glorieuse partie de ce monde antique, le Péloponèse, devient la propriété d'une famille de Champagne, les Ville-Hardouin, qui donnent des codes, fondent des villes, maintiennent la tolérance entre deux cultes jaloux, frappent monnaie[6]. »

La Grèce vit alors s'élever sur tous les points de son sol un grand nombre d'édifices gothiques ou en style byzantin modifié par le style gothique; on voit encore des ruines d'églises ou de châteaux, à Athènes, à Chalcis, à Bodonitza, en Morée. Chypre, l'ancien royaume des Lusignan, est couverte de palais, de châteaux-forts et d'églises gothiques, mais dont le style a été approprié, sur ce point comme partout ailleurs, aux usages des hommes et aux exigences du climat.

[1] Dato per concorso.

[2] *Milano nuova descrizione*, del pittore Francesco Pirovano; 2[e] éd., in-18. — P. 57.

[3] Aujourd'hui détruite.

[4] Ces renseignements m'ont été communiqués par M. Didron.

[5] Ibique noviter quasi nova Francia est creata.— Lettre du pape Honorius à la reine de France, 20 mai 1224, citée par Buchon.

[6] Buchon, *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux* xiii[e], xiv[e] *et* xv[e] *siècle, dans les provinces démembrées de l'empire grec,* 2 vol. grand in-8, 1840.

Beyrouth, Sidon, Saint-Jean-d'Acre et les autres villes syriennes de Ramla, d'Abou-Gosch et de Jérusalem conservent des monuments gothiques que les Français y ont bâtis aux temps glorieux de leur domination [1].

La ville de Rhodes est tout entière française. « J'entrai, dit le maréchal de Raguse [2], avec une émotion profonde dans cette ville, dont les souvenirs sont faits pour toucher si vivement. Elle rappelle à l'esprit des services rendus à la religion, à l'humanité, à la civilisation; elle fut comme le boulevard de l'Europe et tint en échec les forces des barbares qui menaçaient les plus beaux pays de la chrétienté. La gloire acquise par les chevaliers de Saint-Jean, au nom de la religion, au nom de la patrie, fut une gloire tout européenne, et surtout une gloire française, car le plus grand nombre des chevaliers et les grands-maîtres dont les noms ont traversé les siècles avec le plus d'éclat, étaient Français. Il y a trois cent quinze ans que la fortune devint contraire à cet ordre illustre et qu'il fut obligé d'abandonner la conquête qu'il avait faite, après l'avoir possédée pendant deux cent douze ans (1308-1520). Les souvenirs qu'il a laissés sont encore si présents, qu'on pourrait croire que c'est hier seulement qu'a cessé sa puissance. La rue des Chevaliers est intacte; la porte de chaque maison est ornée des écussons de ceux qui les ont habitées les derniers. Cette rue est silencieuse; quoique conservées, les maisons sont désertes, et l'on se croirait entouré des ombres de ces héros. Les armes de France, les nobles fleurs de lys se voient partout. C'est que la gloire et la puissance de la France sont de tous les temps et de tous les lieux : quelque lointain que soit le pays que parcourt un voyageur, quelle que soit l'époque du moyen âge dont il étudie l'histoire, le nom de France et ses souvenirs s'y trouvent toujours mêlés. Je parcourus cette rue des Chevaliers avec un saint recueillement. Je reconnus les armes des Clermont-Tonnerre et d'autres de nos plus anciennes et plus illustres maisons [3]. »

En même temps que la France créait l'architecture ogivale, elle donnait un développement prodigieux à la sculpture monumentale, à la sculpture en bois, à l'orfévrerie, à la peinture sur verre, à l'art de la miniature, à la peinture en émail, née certainement sur le sol français, à l'art de la tapisserie; enfin les maîtres picards créaient la musique moderne et la faisaient connaître à toute l'Europe.

[1] Les *églises de la Terre-Sainte*, par le comte Melchior de Vogüé.
[2] *Voyage du duc de Raguse*, t. II, p. 245.
[3] L'ancienne cathédrale des Chevaliers et plusieurs hôtels ont été détruits le 6 novembre 1856 par l'explosion d'un grand dépôt de poudre placé dans les souterrains de la cathédrale, auquel le feu fut mis par le tonnerre.

Sculpture.

Fidèles aux vraies doctrines de l'art, les artistes du moyen âge firent servir la décoration des églises à l'enseignement des idées religieuses et par conséquent à l'instruction du peuple. En général, la sculpture monumentale est chargée de représenter les grands faits de l'histoire religieuse, tandis que la peinture des vitraux développe les détails, les faits secondaires, les légendes. On peut juger de l'importance de la sculpture dans la décoration d'une église gothique, par les chiffres suivants : la cathédrale de Chartres contient 6,000 statues; celle de Reims, 3,000 ; celle Paris, 1,200.

Les sujets le plus fréquemment représentés par les sculpteurs gothiques étaient la Naissance de Jésus-Christ, l'Adoration des Mages, le Massacre des Innocents, la Fuite en Egypte, la Présentation de Jésus-Christ au temple, l'Annonciation, la Visitation, le Pèsement des âmes, le Jugement dernier, les sept Péchés capitaux, les Peines de l'enfer, les Vierges sages et les Vierges folles, diverses histoires tirées de la Légende dorée ou des vies des saints, l'histoire du patron du lieu, les figures des rois et des reines qui avaient fondé l'édifice, celles des évêques, des abbés, la généalogie de la Vierge au moyen des statues des rois de Juda[1].

Chaque personnage avait un type déterminé et connu de tout le monde, et ce type était le même pour les bas-reliefs, les vitraux, les fresques, les tapisseries; en effet, l'art s'adresse à tous les yeux et a besoin d'être compris par les plus ignorants.

Le plus généralement, les bas-reliefs et les statues étaient peints, suivant les traditions anciennes. Les exemples les plus remarquables de cette sculpture polychrome sont les bas-reliefs du chœur de la cathédrale d'Amiens, ceux de la cathédrale de Paris, et les statues de l'église d'Avioth (Meuse).

Les plus belles sculptures du XIIIe siècle se voient à la cathédrale de Chartres. Le groupe de la Visitation, composé des trois statues de la Vierge, de sainte Elisabeth et de saint Joseph, les Apôtres, les Prélats et la statue d'une sainte, que l'on a reproduits dans la grande monographie de la cathédrale de Chartres, nous paraissent être les chefs-d'œuvre de la sculpture française du moyen âge. La Grèce n'a rien produit de plus pur, de plus simple et de plus beau.

On peut placer à côté de ces chefs-d'œuvre : une tête du Christ à la cathédrale d'Amiens[2], une statue de la Vierge, à la même cathédrale[3],

[1] Voy. *La statuaire au treizième siècle*, article de M. Didron, dans la *Revue de Paris*, t. XXXI.
[2] Gravée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1868, t. XXVIII, p. 545.
[3] Gravée dans le même recueil, 1870, t. X, p. 344.

la tête de Saint-Marc[1] et la statue de la Vierge, sculptée au trumeau du porche septentrional de Notre-Dame de Paris. Avec ces admirables statues, d'un dessin si parfait, aux formes sévères et charmantes à la fois, drapées avec tant d'élégance et de simplicité, nous sommes en plein art français. L'Italie et l'Antiquité n'ont eu aucune influence, Dieu merci, dans toutes ces créations, pas plus que dans la sculpture des cathédrales d'Amiens, de Reims, d'Auxerre et de Lyon, et certes on n'a jamais rien fait de plus beau en France. C'est là, dans ces belles sculptures du moyen âge, que nous constatons les premières manifestations du goût français, et les plus éclatantes jusqu'à Lesueur ; c'est là que nous trouvons pour la première fois, ainsi que dans l'ornementation gothique, les premiers exemples de ce style français, que nous retrouvons sans cesse et toujours le même, à toutes les époques de notre histoire.

La sculpture s'exerça aussi sur les tombeaux[2] et sur les dalles funéraires[3]. Les tailleurs d'images, les huchers, les tablettiers, les tourneurs, les formiers et les ciseleurs, tous organisés en puissantes corporations, exécutaient en bois, en os, en ivoire[4], en fer, en cuivre, des figures de saints, des crucifix, mille objets de petite sculpture, oliphants, crosses, diptyques et triptyques, dessus de livres, mors, freins, étriers, manches d'ustensiles et d'armes, tous ces objets de luxe et de toilette (peignes, quenouilles, drageoirs), tous ces articles de serrurerie ouvragée, chefs-d'œuvre de goût et de délicatesse, qui font l'ornement de nos collections particulières et des musées de Cluny et du Louvre.

Ornementation.

L'une des créations les plus franchement originales des artistes gothiques est à coup sûr l'ornementation. Pour en traiter avec détail, il faudrait un volume et un nombre infini de gravures; nous essaierons cependant d'en indiquer les caractères généraux. Au moyen âge, comme à la Renaissance, comme au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, il y a

[1] Gravée aussi dans le même recueil, même volume, p. 303.

[2] Les tombeaux de Saint-Denis sont un véritable musée de sculpture en France ; on y voit de très-beaux modèles de l'art français. Plusieurs ont été gravés dans la monographie de l'église royale de Saint-Denis, par M. de Guilhermy. Les tombeaux en cuivre de la cathédrale d'Amiens sont aussi fort remarquables.

[3] Les dalles funéraires ou pierres tombales, décorées de sculptures en creux, ornaient alors le pavé des églises. Les cathédrales de Noyon, de Laon et de Châlons-sur-Marne, l'église de Saint-Urbain de Troyes, en sont encore pavées en entier ; la cathédrale de Châlons en possède à elle seule 526, dont 251 sont entières. — *Annales archéologiques*, t. III, p. 283 ; *Bulletin du Comité*, aux tables.

[4] Jean Lebraellier, qui vivait sous Charles V, est jusqu'à présent le seul sculpteur en ivoire, de ces anciens temps, qui soit connu.

eu un système général de décoration s'appliquant à l'architecture, aux meubles, à tous les produits de la sculpture en bois, de l'orfévrerie et de la serrurerie, aux manuscrits, aux verrières, aux pavages émaillés, aux étoffes, à la poterie, aux mille objets que l'industrie fabrique pour les besoins de la vie. Vers la fin du XVIII[e] siècle, pour la première fois dans notre histoire, on proscrivit toute décoration, et sauf quelques rares ornements conservés en architecture, on ne fit plus que des angles droits, des lignes droites et des surfaces nues, sous prétexte de revenir à la simplicité et à la pureté du goût des Anciens. Les idées de nos artistes du moyen âge étaient toutes différentes; ils mettaient des ornements partout, décoraient tout ce qui pouvait l'être, et avaient imaginé l'ornementation la plus variée, la plus riche, la plus élégante que l'on puisse concevoir.

L'architecture romane avait conservé divers souvenirs de l'ornementation antique : les mascarons, les arabesques, la feuille d'acanthe. Les architectes gothiques rejetèrent tout ce qui était antique et créèrent tout à nouveau. Les feuilles et les fleurs de la France devinrent la base de la décoration. La flore architecturale est très-variée; mais la rose, la pervenche, les feuilles de lierre, de chêne, de vigne-vierge, de vigne, de chou et de chardon, et les feuillages de fantaisie, sont les ornements les plus fréquents. Aux ornements floraux s'ajoutent les pointes de diamant, les têtes de clou, les palmettes, les fleurons, les chevrons, les crochets, les crosses, les animaux fantastiques, les clefs pendantes, les culs-de-lampe, les niches, les gargouilles, etc. Les colonnes, les piliers, les chapiteaux, les entourages des fenêtres et des portes ont des formes nouvelles et une extrême variété; les roses ornées de verrières, le plus merveilleux ornement d'architecture qui existe, les aiguilles, les clochetons, les pinacles, etc., sont également des inventions gothiques. On vante, à juste titre, l'élégance, la beauté et la légèreté des chapitaux du XIII[e] siècle, leurs formes et leur décoration absolument nouvelles.

La sculpture en bois, l'orfévrerie, la serrurerie et la peinture des manuscrits prirent pour détails principaux de leur ornementation les motifs de la sculpture décorative que nous venons d'énumérer, en y ajoutant les rinceaux, les enroulements, les entrelacs les plus élégants, et tous les ornements que la fantaisie conseillait aux artistes d'emprunter au règne végétal et au règne animal. Les ornements des vitraux sont tout aussi variés; les bordures sont formées de rinceaux, d'enroulements, d'entrelacs, de feuillages, de fleurs, de chaînes, dont les formes sont aussi pleines de diversité que de bon goût[1].

[1] A. Martin et Ch. Cahier, *Vitraux peints de Saint-Etienne de Bourges*, 1 vol. in-folio.

Nous ne pourrions que répéter ce qui vient d'être dit en parlant des dessins que représentent les pavages émaillés[1]. Il convient d'ajouter cependant que l'on y voit beaucoup de sujets de chasse.

Du XIIIe au XVIe siècle, le système général de l'ornementation resta le même; toutefois, il faut remarquer qu'un changement s'opéra au XVe siècle. Pendant le XIIIe et le XIVe siècle, le goût avait été très-sévère; on était sobre d'ornements. Au XVe siècle, lorsque le style fleuri prédomina, l'ornementation devint immodérée; on en surchargea tout ce qu'on voulait décorer; mais il faut ajouter qu'elle devint alors d'une grâce et d'une élégance ravissantes et qui n'avaient rien à envier aux styles étrangers.

Comme aujourd'hui, nos ouvriers du moyen âge étaient partout recherchés à cause de leur habileté et de leur goût. Nous lisons dans la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*[2] que l'empereur Sigismond, pendant son séjour à Paris, en 1416, « se plaisait à dire que les ouvriers[3] français étaient à son avis les plus habiles de tous. » Il prit même soin d'en réunir, avec l'agrément du roi Charles VI, trois cents des plus renommés, soit de Paris, soit d'ailleurs, et les envoya en Hongrie pour instruire ses sujets dans leurs inventions diverses.

Bronzes, sculpture en bois et serrurerie.

On a longtemps répété que l'art de fondre le bronze avait été ignoré des Français jusqu'à ce que les Italiens le leur eussent appris au XVIe siècle; c'est encore là un préjugé contre lequel il convient de protester ici; et, en vérité, le nombre des œuvres d'art en cuivre ou en bronze que l'on a fondues en France pendant le moyen âge est tellement considérable [4], que l'on a lieu de s'étonner qu'une semblable assertion ait jamais pu être sérieusement émise.

[1] A. Ramé. *Etudes sur les carrelages historiés.*
[2] T. V, p. 747, traduction de M. Bellaguet.
[3] Artifices.
[4] On cite le tombeau de Charles-le-Chauve, érigé à Saint-Denis du temps de Suger (voir Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*), — le tombeau de la reine Blanche à Maubuisson, — celui de saint Front à Périgueux, — le mausolée élevé à Saint-Denis, en 1432, à Barbazan. Tous ces monuments, en bronze et fondus par des Français sont détruits, mais on voit encore, dans la cathédrale d'Amiens, deux tombeaux d'évêques du XIIIe siècle et d'une beauté remarquable.

Il existe encore à Saint-Nectaire, un buste de saint, en cuivre fondu et ciselé du Xe ou du XIe siècle. Des statues de saints, des Vierges, des crucifix en cuivre ornaient, dès le Xe siècle, les églises de France: on trouve, soit encore existants, soit cités à chaque page des chroniques, des retables d'autels avec bas-reliefs, des reliquaires, des pupitres, des encensoirs, des *ciboria* ou baldaquins d'autels, des croix, des chandeliers, en bronze fondu. Mentionnons parmi ceux de ces monuments qui subsistent encore, le superbe fragment de trépied de candélabre, conservé au musée de Reims; ce trépied, d'un mètre de hauteur, est couvert de beaux ornements de l'époque romane.

De tous les monuments de bronze que le moyen âge a produits, les plus beaux étaient, sans nul doute, les battants de la grande porte de l'abbaye de Saint-Denis, faits par

Dès le XIIIe siècle on trouve à Paris une corporation de fondeurs, mouleurs, lampiers, ciseleurs, et Etienne Boileau nous en a conservé les réglements dans son livre *des Métiers*.

La sculpture en bois (hucherie, lambroisserie, buisserie) a produit depuis le XIVe siècle, et surtout au XVe, de très-nombreuses et belles œuvres. Les stalles, les chaires, les retables, les diptyques, les portes et les meubles (crédences, buffets, dressoirs, bahuts, siéges, etc.) de ce temps sont travaillés avec beaucoup d'art, et souvent dans un goût meilleur que celui de la Renaissance. La sculpture en bois, pratiquée dès le XIIIe siècle en Allemagne, ne paraît avoir été exercée en grand de ce côté-ci du Rhin qu'à partir des Valois [1].

La serrurerie produisit aussi de remarquables ouvrages : grilles, croix, reliquaires, portes de tabernacles, pupitres, coffrets, plaques de serrures. Le chef-d'œuvre de cet art au moyen âge se trouve à Notre-Dame de Paris : nous voulons parler des pentures de la porte Saint-Anne, dont les enroulements sont un véritable modèle de bon goût français et d'élégance [2].

Il ne faut pas oublier de parler dans cette revue générale, des plombs repoussés et dorés qui recouvraient les toitures des cathédrales, entre autres celle de Notre-Dame de Châlons.

Orfévrerie.

Dès le XIIIe siècle, l'orfévrerie française avait la célébrité que nous lui trouvons dans les siècles suivants. Elle faisait pour les églises des châsses [3], des croix, des crosses, des reliquaires, des vases et des calices, des bâtons cantoraux, des paix, et à l'usage des rois ou des grands seigneurs, des ornements pour leurs « vêtements gallandés », des chandeliers, des flacons, des nefs, des plats, des assiettes armoriées, des aiguières, des coupes, des images de saints pour porter au chapeau, etc. [4].

les ordres de l'abbé Suger. On sait que Suger fit exécuter dans son abbaye de grands travaux de décoration, pour lesquels il rassembla les artistes et les ouvriers les plus célèbres. « Il appela *des divers points du royaume,* dit le moine Guillaume, son biographe, des maçons, menuisiers, peintres, forgerons, *fondeurs*, orfévres et lapidaires, tous renommés par leur habileté. » Ces fondeurs et sculpteurs fondirent en bronze les deux battants de la grande porte, et y représentèrent la Passion, la Résurrection, l'Ascension et autres histoires, et aussi Suger prosterné en terre ; les battants de la porte de droite étaient dorés et émaillés. (Doublet. *Hist. de Saint-Denis*. t. I, p. 240.)

[1] R. Folkestone William, *An historical Sketch of the art of Sculpture in wood*, 1 vol. in-8, 1835. — Monteil, *Histoire des Français des divers états*.

[2] Ces pentures sont gravées dans la *Stat. monum. de Paris*, par A. Lenoir.

[3] Voyez dans les *Mélanges d'archéologie*, par A. Martin et Ch. Cahier, les gravures de la châsse de saint Taurin, à Evreux, un des chefs-d'œuvre de l'orfévrerie religieuse du XIIIe siècle.

[4] On doit rattacher à l'orfévrerie la dinanderie. On appelle *dinanderie* les grandes œuvres de chaudronnerie historiée. Cette orfévrerie de cuivre se fabriquait surtout à

L'histoire de Guillaume Boucher, orfévre de Paris, qui devint l'orfévre du Khan des Mongols et s'établit dans sa capitale, au centre de l'Asie, mérite d'être connue.

En 1253, saint Louis avait envoyé en ambassade auprès du Khan des Mongols le cordelier Guillaume de Rubruquis [1]. Arrivé à l'une des résidences de Mangou Khan, en 1254, Rubruquis rencontra d'abord une femme de Metz en Lorraine, nommée « Paquette », qui avait été prise dix ans auparavant en Hongrie par les Mongols. Elle lui donna avis qu'il rencontrerait à Karakoroum, capitale de Mangou, un orfévre parisien « nommé Guillaume Boucher, dont le père s'appeloit Laurent, et qu'elle croyoit qu'il avoit encore un frère nommé Roger qui demeuroit sur le grand pont à Paris ». Paquette apprit à Rubruquis que Guillaume Boucher avait un fils « qui estoit un très-bon interprète », et qu'il était occupé à faire un grand ouvrage d'orfévrerie pour le Khan, lequel lui avait donné à cette fin beaucoup d'argent et cinquante ouvriers.

Guillaume Boucher fut d'une extrême utilité à Rubruquis pendant son séjour parmi des populations barbares; aussi ne l'appelle-t-il que « nostre bon orfévre » et entre-t-il volontiers dans les détails qui le concernent. Il nous apprend d'abord que maître Guillaume avait été pris à Belgrade en Hongrie, lorsque les Mongols étaient venus ravager ce pays (1241-43); il avait été donné ensuite à la mère de Mangou « qui désiroit grandement de l'avoir à son service »; enfin, à la mort de cette princesse, il était passé au service du Khan, qui lui faisait faire des ouvrages d'orfévrerie. « Maistre Guillaume le Parisien » était en assez belle position à la cour du Mongol; employé par le souverain, il était devenu l'ami intime de son chancelier.

Guillaume avait « quelque connoissance des bonnes lettres »; il était marié; sa femme était fille d'un Sarrasin et était née en Hongrie; et ce qui est touchant, c'est que cet homme, perdu dans les steppes de l'Asie centrale, à 2,500 lieues de son pays, apprend le français à son fils et à sa femme; « elle parloit bon françois et coman. »

Il y avait en Mongolie, auprès de Guillaume, des chrétiens em-

Dinant en Belgique et à Lyon. On exécutait au marteau les figures et les personnages dont on décorait les plats, les bassins et les coquemars. Après le sac de Dinant, par Charles-le-Téméraire, les habitants de cette ville vinrent en France; ils se répandirent dans les provinces, et nos chaudronniers d'Auvergne et de Normandie, déjà artistes et bons imitateurs de Dinant, se dirent dès lors « dinandiers de Dinant. » Michelet, *Hist. de France*, VI, 136, 171, 202. — Monteil, *Hist. des Français des divers états*, III, 230; IV. 450; VI, 285.

[1] Rubruquis a écrit une très-curieuse relation de son voyage; elle a été traduite en français par Bergeron; 1 vol. petit in-8, Paris, 1634. C'est cette traduction que nous reproduisons ici. — Voir aussi sur les relations des rois de France avec les empereurs mongols, le mémoire d'Abel Rémusat, t. VI des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*.

menés prisonniers de Hongrie et de Pologne ; Guillaume avait fait « pour ces chrestiens du pays » une image de la Vierge en sculpture, « à la façon de France, et à l'entour toute l'histoire de l'Evangile. » Il avait fait aussi une croix d'argent avec son crucifix, à la mode de France.

Rubruquis se complaît volontiers dans le récit de ces curieux détails, qui devaient être autrement précieux pour ce hardi voyageur, tout étonné de trouver au terme de son entreprise un orfévre parisien au milieu d'une petite chrétienté, toute mêlée qu'elle fût de nestoriens et de bouddhistes. Aussi consacre-t-il quelques pages à la description du grand ouvrage que maître Guillaume avait fait pour le Khan ; cet ouvrage était placé dans son palais de Karakoroum.

« Près de ce palais il y a plusieurs autres logis spacieux, comme des granges, où se gardent les vivres et provisions, et les trésors. Et pource qu'il n'eust pas esté bien séant ny honneste de porter des vases pleins de laict, ny d'autres boissons en ce palais, pour cela ce maître Guillaume luy avoit fait un grand arbre d'argent, au pied duquel estoient quatre lyons aussi d'argent, ayant chacun une pipe ou canal d'où sortoit du laict de jument. Les quatre pipes estoient cachées dans l'arbre, montant jusqu'au sommet et delà s'escoulant en bas. Sur chacun de ces muids ou canaux y avoit des serpens dorez, dont les queues venoient à environner le corps de l'arbre. De l'une de ces pipes couloit du vin, de l'autre du caracosmos, ou laict de jument purifié, de la tierce du ball, ou boisson faite de miel, et de la dernière de la teracine faite de ris. Au pied de l'arbre, chaque boisson avoit son vase d'argent pour la recevoir. Entre ces quatre canaux, tout au haut, y avoit un Ange d'argent tenant une trompette ; et au dessous de l'arbre, un grand trou, où un homme se pouvoit cacher, et un conduit assez large montoit par le cœur, au milieu de l'arbre jusqu'à l'Ange. Ce maistre Guillaume y avoit fait au commencement des soufflets pour faire sonner la trompette, mais cela ne donnoit pas assez de vent.

» Au dehors du palais y a une grande chambre où ils mettent leurs boissons, et là il y a des serviteurs tous prests à les distribuer, si tost qu'ils entendent l'Ange sonnant la trompette. Les branches de l'arbre estoient d'argent, comme aussy les feuilles et les fruicts y pendants. Quand donc ils vouloient boire, le maistre sommelier crioit à l'Ange qu'il sonnast la trompette, et lors celui qui estoit caché dans l'arbre souffloit bien fort dans ce conduit allant jusqu'à l'Ange, qui portoit aussitost sa trompette à la bouche et sonnoit hautement ; ce qu'entendu des serviteurs et officiers, estant dans la chambre du boire , ils faisoient en mesme instant couler la boisson de leurs tonneaux, puis cela estoit poussé dehors et receu dans ces vaisseaux

d'où le sommelier la tiroit pour porter aux hommes et femmes qui estoient au festin. »

C'est vis-à-vis la porte du milieu du palais du Khan qu' « estoit planté ce grand arbre. »

L'ambassade de Rubruquis terminée, le bon maître Guillaume le chargea, quand il serait revenu en France, d'offrir « au bon roi Loys, » une ceinture; c'était l'hommage d'un sujet toujours fidèle.

« Or, le bon maistre Guillaume, dit Rubruquis en s'adressant à saint Louis, qui a esté autrefois bourgeois et habitant de vostre ville de Paris, envoye par nous à Vostre Majesté une ceinture où est une pierre précieuse, dont ils se servent icy contre le tonnerre, et salue Vostre Majesté de tout son cœur et affection, priant tous les jours le bon Dieu pour la santé et prospérité d'icelle; et faut que j'avoue que je ne sçaurois jamais assez dignement rendre grâces à Dieu et à Vostre Majesté du bien et honneur que nous avons reçeu de luy. »

Peinture monumentale.

La peinture est de tous les arts du moyen âge celui dont les monuments sont les plus rares en France; et cependant il est certain que la plupart de nos églises furent autrefois revêtues d'une riche ornementation coloriée, et que leurs voûtes et leurs parois, enduites aujourd'hui d'un badigeon uniforme, présentaient de vastes compositions peintes à fresques ou en détrempe. « On ne comprend pas le moyen âge, dit M. Vitet; on se fait l'idée la plus mesquine et la plus fausse de ces grandes créations d'architecture et de sculpture, si dans sa pensée on ne les rêve pas couvertes du haut en bas de couleurs et de dorures. »

Childebert fit couvrir de peintures les murs de Saint-Germain-des-Prés; Charlemagne, dans ses Capitulaires, prescrivit de peindre les églises; Suger orna de peintures la basilique de Saint-Denis. Ces faits les plus saillants parmi ceux que nous apprennent les chroniques, se sont vérifiés par l'étude des monuments; depuis quelques années, en effet, les recherches ont été dirigées dans le dessein de retrouver, sous le badigeon dont on les avait recouvertes, les anciennes peintures murales, et aujourd'hui on connaît un assez grand nombre de ces peintures[1].

Les plus anciennes sont probablement celles de Saint-Honorat d'Arles et celles de Saint-Jean de Poitiers. Les dernières représentent le Christ dans une auréole et entouré de personnages debout et drapés à la romaine, qui paraissent être les Apôtres. Le Christ est probable-

[1] Voyez les quatre volumes du *Bulletin du Comité*, aux tables.

ment de la fin du XIIIe siècle ; les personnages debout semblent être d'une époque beaucoup plus ancienne.

Les fresques byzantines de l'église de Saint-Savin, qui datent de 1050 à 1150, comptent aussi parmi les peintures les plus curieuses et les plus anciennes de la France. Les sujets qu'elles représentent sont, au vestibule de l'église, tirés de l'Apocalypse ; à la voûte de la nef, de l'Exode et de la Genèse ; au chœur, ce sont les Saints protecteurs de l'abbaye et de l'Aquitaine ; dans les chapelles, les patrons de l'église et les évêques du pays ; dans la crypte, on a représenté l'histoire de saint Savin et de saint Cyprien ; enfin, à la tribune, on voit des sujets tirés de la Passion et de l'histoire locale [1].

Les fresques de l'abside de Saint-Saturnin de Toulouse sont les plus remarquables peintures du moyen âge que nous possédions. Viennent ensuite les peintures du dortoir de Saint-Martin des Vignes à Soissons; celles de la chapelle de l'hospice de Marciac ; les fresques romanes, et si curieuses [2], de la préfecture d'Angers (ancienne abbaye de Saint-Aubin); les peintures des colonnes du chœur de Notre-Dame de Calais (fin du XVe siècle); celles du réfectoire de l'abbaye de Charlieu (Forez) et de la cathédrale de Clermont ; les fresques romanes de Saint-Gille à Montoire (Loir-et-Cher) dont l'une représente le Christ assis dans une gloire ; les fresques de la salle capitulaire des Templiers à la citadelle de Metz (XIIIe siècle); celles du porche de Notre-Dame des Doms à Avignon, que l'on a attribuées à Simon Memmi [3]. Il existe encore au château des Papes, dans la même ville, quelques débris des peintures qui décoraient cet édifice. La haute Sainte-Chapelle de Paris était peinte en entier ; quelques parties très-bien conservées de cette décoration ont servi à la restauration complète de cet édifice. Citons enfin les trente-quatre fresques de la nef de la chapelle de Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher) ; celles de la cathédrale du Mans (fin du XIVe siècle) : elles sont d'un bon style, et analogues aux plus gracieuses productions des anciens peintres d'Italie ; la fresque psychomachique de Saint-Julien de Brioude ; les belles fresques du chœur de l'église du mont Saint-Michel ; la fresque de la cathédrale de Coutances (XIVe siècle); celles de la tour de Veyrines à Mérignac, de la crypte de l'église Saint-Cerneuf à Billom, de l'église d'Aire sur la Lys, de la chapelle du château de Sainte-Maure (Indre et-Loire); les belles fresques romanes de la crypte de la cathédrale de Limoges ; celles de la chapelle de Saint-Remy-la-Varenne (Maine-et-Loire) ; les peintures murales de Saint-Pierre-les-Eglises, près de Poitiers (XIe ou XIIe siècle); les fres-

[1] Les fresques de Saint-Savin ont été l'objet d'une publication du Comité des arts ; 1 vol. in-folio.

[2] *Bulletin du Comité*, I, 208.

[3] Voyez Notes sur quelques anciens artistes d'Avignon, dans les *Archives de l'art français*, t. IV. Ces notes de M. Achard sont la base d'une histoire de l'école d'Avignon.

ques de la chapelle de Jouhé-sur-Gartempe, près de Montmorillon (XVe siècle). Le musée de Cluny possède quelques fragments d'une peinture murale du XIIe siècle, venant du réfectoire de l'abbaye des bénédictins de Charlieu (Loire).

Quelques châteaux ont aussi conservé des traces de leur ancienne décoration.

Nous avons donné à dessein cette longue nomenclature, pour montrer combien était fréquent, au moyen âge, l'emploi de la peinture monumentale, dont on soupçonnait à peine l'existence il y a quelques années ; et les fresques que nous avons citées ne sont pas les seules qui existent encore ; chaque jour on en découvre de nouvelles sous le badigeon.

Peinture sur bois, tableaux.

Les peintres du moyen âge ne se livrèrent pas exclusivement à la peinture monumentale ; ils peignirent aussi des tableaux sur bois et mille autre petits objets à l'usage de la vie domestique. La peinture sur bois, fort pratiquée chez les Grecs, était connue dans l'Europe occidentale dès le XIIe siècle, puisque Théophile en décrit tous les procédés [1].

On peignait ainsi des diptyques, des tableaux à volets, des autels domestiques, les images des saints et des grands hommes (Charlemagne), des portraits (portrait de Jean le Bon, de 1350, attribué à JEAN COSTE, peintre du roi Jean[2]), des tableaux religieux ; ainsi, en 1395, on fit un tableau représentant la Passion, qui fut placé « ès prisons de Rouen, à faire jurer les prisonniers ».

Dès le XIIIe siècle, on trouve à Paris des corporations de peintres [3], qui ornent les selles de chevaux, les chandeliers, etc., qui peignent les armoiries sur les écus des chevaliers, décorent de figures d'animaux, de feuillages, d'ornements de toute sorte les parties lisses des meubles sculptés ; ces peintures se faisaient quelquefois sur fond d'or.

Au siècle suivant, Charles V, protecteur éclairé des arts, créa la première académie qui ait existé en France : c'est l'académie de peinture, dite de Saint-Luc, qui fut réorganisée en 1391 et dura jusqu'au XVIIIe siècle.

[1] Théophile (ch. 20, 26, 27) donne aussi tous les procédés de la peinture à l'huile, qui était connue de son temps ; on a des preuves qu'elle était pratiquée en Flandre dès 1341, et en France dès 1356 ; cependant Vasari en attribue la découverte à Van-Eyck, et cette erreur est généralement accréditée. — Voyez *Les ducs de Bourgogne* de M. de la Borde, 2e partie, t. 1 ; introd. p. LXIV.

[2] Ce portrait est au cabinet des Estampes de la Bibl. nationale.

[3] Voyez le *Livre des Métiers*, titres 62 et 78.

On connaît très-peu de peintres antérieurs au XIVe siècle ; nous citerons ceux aux noms desquels nous pourrons ajouter l'indication de quelques œuvres, détruites il est vrai, mais qui nous font connaître des détails relatifs à la peinture.

GIRARD D'ORLÉANS (1343, 1355) fit plusieurs tableaux pour Charles V, et, bien avant Van-Eyck (1420), exécuta des peintures à l'huile et vernissées au château du Val de Rueil. JEAN COSTE, peintre du roi Jean, travailla aussi à ce château et y fit de grandes peintures à l'huile et vernissées ; en 1356, il fut chargé par le peintre Girard d'Orléans, au nom du duc de Normandie, depuis le roi Charles V, de terminer les peintures et les sculptures peintes du château du Val de Rueil (Vaudreuil). Il s'agissait de représenter l'histoire de César, celle de Notre-Dame, l'histoire de sainte Anne, la Passion, la Trinité, une histoire de saint Nicolas, une de saint Louis, et de peindre des Anges et une Annonciation. La grande salle du château, la galerie, la chapelle, le retable de l'autel et l'oratoire devaient être décorés de ces divers sujets. L'œuvre était considérable et le peintre déjà éminent ; « et toutes ces choses dessus devisées seront fetes de *fines couleurs à l'huile* et les champs de fin or eslevé (en relief), et les vestements de Nostre-Dame de fin azur, et bien et loialement toutes ces choses *vernissiées* et assouvies (terminées) sans aucune deffaute. » Le duc de Normandie allouait 600 moutons d'or ou 15,656 fr. à l'artiste[1]. JEAN DE BLOIS (1368) travailla à l'hôtel de ville de Paris. FRANÇOIS D'ORLÉANS (1365) fit des peintures murales à l'hôtel Saint-Pol. J. BITERNE (1390) peignit deux berceaux pour la « gésine » de madame de Touraine et un cœur pour madame d'Orléans. COLART DE LAON (1392, 1397), peintre du duc d'Orléans, fit plusieurs tableaux pour la chapelle des Célestins, et peignit les décorations et armoiries pour les obsèques de Henri de Bar. JEAN DE SAINT-ROMAIN, imagier de Charles V, dessina des cartons pour des vitraux, et fit les peintures des chandeliers de « fust » (bois) qui furent mis à Saint-Antoine, « entour le corps » de ce roi (1364). GUILLAUME LOISEAU (1393) et PERRENIET (1396) décorèrent de leurs peintures la chapelle des Célestins. JEAN DE SAINT-CLOY, PEYRIN DE DIJON, LA FONTAINE, COPIN dit GRAND-DENT et COLART DE LAON, en 1397, firent des peintures à la « librairie » du duc d'Orléans. JACQUEMIN GRINGONNEUR, à qui l'on a attribué à tort l'invention des cartes à jouer, en composa, dit-on, pour l'usage de Charles VI. GUILLAUME JOSSE et PHILIPPE DE FONCIÈRES travaillèrent aux peintures du Louvre sous Charles VII. Un peintre du XVe siècle fit pour Saint-Germain-des-Prés un tableau conservé au Louvre et représen-

[1] Cet acte a été publié dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 2e série, I, 544, année 1844-45 ; et dans les *Archives de l'art français*, t. II. p. 340. — Voyez aussi t. III, p. 65.

tant le Christ descendu de la croix. Fouquet, célèbre peintre et miniaturiste, travailla ainsi qu'André pour la duchesse d'Orléans. Enfin le roi René peignit des miniatures, des vitraux, des fresques et des tableaux : on conserve de lui un triptyque à Aix, un tableau à l'hôpital de Villeneuve-lez-Avignon, et, au musée de Cluny, un tableau peint sur bois et représentant Marie-Madeleine à Marseille ; parmi les divers personnages du premier plan, on remarque le roi René et sa femme[1].

M. Reiset possède un beau tableau, peint à la détrempe, sur fond d'or, et représentant le martyre de saint Denis, de saint Eleuthère et de saint Rustique. A droite, un bourreau décolle saint Denis ; l'un des deux saints est déjà décapité ; le troisième attend. Les trois martyrs sont vêtus de riches tuniques d'outremer couvertes de dorures. Au centre est le Christ en croix, d'un beau dessin, avec le Père Eternel et une gloire d'Anges. A gauche, le Christ, descendu de la croix, et vêtu d'une superbe tunique d'outremer et dorée, donne la communion à saint Denis dans sa prison. Ce tableau, d'une excellente exécution, d'un dessin tout français, rappelle par quelques détails le style de l'école de Giotto[2] ; il provient d'une chapelle des ducs de Bourgogne, à Dijon. M. Flechey, architecte de la ville de Troyes, possède un tableau du même maître, qui représente le Christ mort entre saint Jean et la Vierge ; deux Anges, dans le bas, tiennent une draperie blanche[3].

On ne peut mettre au nombre des peintures le grand dessin sur soie lavé de couleur noire, que l'on voit au Louvre, et cependant nous devons le citer ici comme un beau spécimen de l'art français du XIVe siècle. Ce dessin est un parement d'autel donné par le roi Charles V à la cathédrale de Narbonne. Ses divers compartiments représentent de gauche à droite : le Jardin des olives, la Flagellation, le Portement de croix, J.-C. au tombeau, la Descente de J.-C. aux enfers, le « Noli me tangere » ; au milieu sont les deux figures du roi et de la reine. Je ne veux appeler l'attention, en parlant de cette œuvre si remarquable, que sur la partie qui représente le Christ au tombeau ; tout le monde y admirera le sentiment de la figure de la Vierge qui se jette sur son fils pour l'embrasser[4].

[1] Le bréviaire de René, orné de vignettes peintes par lui-même, dit-on, est à la bibliothèque de l'Arsenal (Théol. 139).

[2] Il est incontestable que l'école flamande (Van-Eyck) et l'école de Giotto ont eu au XVe siècle une certaine influence sur notre école ou plutôt sur quelques-unes de nos écoles provinciales. Mais on ne peut rien préciser. Le tableau de M. Reiset atteste l'influence de l'école giottesque sur une peinture du style français le plus caractérisé.

[3] H. 0,282 ; L. 0,165.

[4] Ce parement d'autel, dessiné par M. Edouard Didron, a été gravé et publié dans les *Annales archéologiques*.

Peinture sur verre.

Il est impossible aujourd'hui de savoir exactement ce qu'était en France la peinture au moyen âge. Il paraît probable cependant que l'art de peindre sur verre y tenait le premier rang. L'origine de la peinture sur verre est assez obscure; la date flotte entre le IXe et le XIe siècle [1], et on ne sait pas au juste qui des Français ou des Allemands a eu le mérite de cette invention.

Les plus anciennes verrières encore conservées en France sont celles de l'abside de l'abbaye de Saint-Denis, exécutées à l'époque de l'abbé Suger (XIIe siècle), et sur lesquelles il fit représenter l'histoire de Moïse et la croisade de Louis VII ; celles de l'abside de la cathédrale de Bourges, et enfin celles du chœur de Saint-Jean de Lyon.

Ces anciens vitraux et ceux du XIIIe siècle ne sont que des mosaïques transparentes, à l'aide desquelles on parvenait à obtenir de puissants effets de lumière. Les verriers ne recherchaient alors que ces effets de décor ; les figures et les draperies sont largement indiquées ; les sujets historiques sont peints dans des médaillons circulaires ou trilobés, et disposés sur un fond de mosaïque ; ils sont tirés des légendes des saints et de l'histoire ecclésiastique, ou représentent des évêques et des abbés ; ce sont, comme le dit une ancienne inscription, de vrais cathéchismes et instructions pour le peuple.

Les plus belles verrières sont celles du XIIIe siècle ; on peut citer comme exemples celles de la cathédrale de Sens, les plus belles comme fabrication ; celles des cathédrales de Bourges, de Chartres, de Tours, de Reims, d'Amiens, de Troyes, de Beauvais ; enfin, les roses de Notre-Dame de Paris.

Dès le XIVe siècle, la peinture sur verre se modifia [2] ; les verrières cessèrent d'être des mosaïques, et commencèrent à devenir des tableaux. Les morceaux de verre s'agrandirent ; les lignes de plomb devinrent plus rares ; les grisailles, les tons clairs plus communs, ce qui détruisit l'harmonie, en donnant trop de passage à la lumière ; en un mot, si les verrières gagnèrent sous le rapport du dessin des sujets historiés, elles perdirent l'énergie et la puissance de leurs effets de couleur.

Au XVe siècle, ces défauts augmentèrent encore ; on eut d'assez beaux tableaux peints sur verre, quelquefois d'après les cartons de maîtres célèbres ; on n'eut plus de verrières. Les vitraux de Saint-Ouen de Rouen sont certainement les plus beaux qui aient été faits pendant ces deux siècles ; les rosaces d'Amiens et de Sens sont plus re-

[1] Le XIe siècle paraît être la date la plus probable.
[2] Voyez le *Bulletin du Comité*, t. I, p. 56 et suivantes.

marquables par l'éclat et la grande vivacité de leurs couleurs que par l'harmonie des tons.

On représenta aussi à cette époque sur les vitraux un certaim nombre de sujets empruntés à notre histoire nationale ; déjà on avait peint à Saint-Denis la croisade de Louis VII ; à Saint-Louis de Poissy, sur une verrière du XIV[e] siècle, on peignit le sacre du saint roi ; à l'hôtel Saint-Paul, à Paris, un célèbre verrier du XV[e] siècle, HENRI MELLEIN, peignit sur les vitraux les portraits de Jeanne d'Arc et de Jacques Cœur. Malheureurement ces précieux portraits ont été détruits.

Les Portugais et les Espagnols appelèrent nos verriers, alors renommés dans toute l'Europe, pour décorer leurs monuments [1]. GUILLAUME DE BEAULIEU (1448-73) fit les vitraux du monastère de Batalha, magnifique édifice gothique fondé par le roi Jean 1[er] (mort en 1433), et à la construction duquel nous voyons présider un maître HUGUET ou HUET qui, d'après son nom, paraît être français. Un grand nombre de verrières furent peintes en Espagne, pendant les XV[e] et XVI[e] siècles, par nos artistes, dont les principaux sont PIERRE, JACQUES DE TROYES et JUNZE DE BOURGOGNE, qui avaient été chargés de décorer les cathédrales de Tolède, de Séville, de Léon, de Burgos et de Barcelone [2].

Peinture en émail.

L'art de l'émailleur, déjà pratiqué par les Gaulois, si populaire en France au moyen âge, et l'une des gloires artistiques du pays, eut son centre principal à Limoges ; d'autres villes, Arras, Montpellier, Paris, eurent aussi des corporations d'orfèvres émailleurs, mais moins célèbres que ceux de Limoges.

La tradition fait remonter l'existence des orfèvres émailleurs de Limoges au temps même des Romains. Quelques savants prétendent au contraire que cet art fut apporté dans cette ville, au X[e] siècle, par des artistes vénitiens. Il est difficile de se prononcer sur la question, puisqu'on manque de documents ; ce qui est certain, c'est que l'on ne peut pas constater par des monuments l'existence de l'émaillerie de Limoges avant le XI[e] siècle. Le premier monument connu est le tombeau de Saint-Front de Périgueux, décoré de plaques émaillées, par GUINAMUNDUS ; or, ce mausolée est de 1077.

Dès le XII[e] siècle, les émaux champlevés de Limoges (*opus Lemoviticum*) sont nombreux, et des actes authentiques attestent qu'ils sont alors recherchés dans toute l'Europe.

Vers le milieu du XIII[e] siècle, un émailleur français est chargé de

[1] Raczinski, *Dictionnaire et lettres sur les arts en Portugal.*
[2] *Quaterly Review*, dans la *Revue Britannique* de novembre 1846.

faire, à Limoges même, une tombe émaillée pour un évêque de Rochester; JEAN DE LIMOGES accompagna son œuvre jusqu'en Angleterre, pour en diriger la pose. Ce monument n'existe plus ; mais l'abbatiale de Westminster en conserve un du même genre, de fabrication française, et qui représente un comte de Pembrocke[1].

Nous ne pouvons ici que mentionner les principales applications de l'émail. On émaillait l'orfévrerie de cuivre de Limoges, l'orfévrerie d'or et d'argent de Paris et de Montpellier (émaux sur relief) ; on décorait de peintures émaillées, à sujets historiés ou d'ornement, les tombeaux, les devants d'autels, les châsses, les reliquaires, les couvertures de livres, les bâtons cantoraux, les crosses, les croix, les vases et calices, les objets mobiliers, les diptyques, les armes, les bijoux, etc.

Jusque vers 1840, les émaux de Limoges, qui font l'ornement de nos musées, étaient tous regardés comme byzantins ; ce n'est que depuis cette époque que l'on a restitué aux émailleurs Limousins leurs œuvres, et à l'école française une de ses plus originales créations[2].

Personne n'ignore que c'est encore un usage commun en Orient et en Espagne de décorer les maisons et les monuments de revêtements émaillés ; en France, cet usage fut moins général, mais cependant on en trouve des exemples. Ces revêtements étaient formés de carreaux en terre cuite vernissés ou émaillés. Mais les carreaux peints et formant mosaïque étaient surtout employés au pavage des églises, des châteaux et des maisons. Un des exemples les plus curieux de pavés en carreaux émaillés est celui de l'église d'Orbay (Marne), qui est encore en place. Ce pavage, qui est du XIII[e] siècle, représente des chasses, est orné de dessins d'entrelacs et nous donne les noms des artistes qui l'ont exécuté; ils s'appelaient JACQUINS et JEHAN[3].

Miniatures.

Les Romains ornaient leurs livres de miniatures; on en a la preuve par le Virgile et le Térence du Vatican. Le moyen âge, continuant la tradition antique, décora aussi ses manuscrits de miniatures.

Les plus anciennes miniatures conservées en France remontent

[1] L'*Univers*, numéro du 27 décembre 1843 ; lettre de M. Albert Way à M. Didron.

[2] Voyez les collections du Louvre et du musée de Cluny. — Pour les livres : L. Dussieux, *Recherches sur l'histoire de la peinture sur émail*, 1 vol. in-8. — L'abbé Texier, *Essai sur les argentiers et les émailleurs de Limoges*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1843. — M. Ardant, *Notice historique sur les émaux de Limoges*, broch. in-8 ; Limoges, 1842. — Labarte, *Description de la collection Debruge ;* les procédés techniques y sont surtout traités avec une grande connaissance du sujet. — Comte de la Borde, *Notice des émaux du Louvre*.

[3] Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Didron.

à l'époque de Charlemagne; on sait qu'Alcuin fit faire un grand nombre de copies d'auteurs anciens, et qu'il établit au palais des Thermes, à Paris, un atelier d'enlumineurs chargés de peindre les vignettes de ces copies. L'Evangéliaire de Charlemagne, œuvre de Godescalc, en 781, un autre Évangéliaire de Charlemagne conservé à la Bibliothèque d'Abbeville, les Bibles de Charles le Chauve (à la Bibliothèque nationale et à Rome) renferment de très-belles peintures.

Après la période carlovingienne, la miniature, comme tous les autres arts, retomba dans la barbarie; au XIIe siècle, elle suivit le progrès général et se releva. Le nombre des manuscrits peints du XIIe au XVe siècle, est extrêmement considérable; la Bibliothèque nationale en possède à elle seule environ 10,000. En effet, bibles, missels, bréviaires, heures, sacramentaires, livres de liturgie, de morale, d'histoire religieuse et nationale, d'agriculture et de sciences, encyclopédies, romans de chevalerie, fabliaux et poésies, tout était enluminé. Les moines furent d'abord les seuls peintres de miniatures; mais au XIVe siècle on trouve un grand nombre d'enlumineurs laïques.

Parmi les plus beaux manuscrits du XIIIe siècle on peut citer la Bible historiée de la Bibliothèque nationale (n° 6829) et le psautier de la reine Blanche et de saint Louis (conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal). Les miniatures en sont très-remarquables, surtout les quatre qui représentent la fin du monde; on ne peut qu'admirer la beauté de la composition, la fermeté du dessin et l'expression des figures de ces quatre tableaux[1]. Au XIVe siècle, les vignettes, encore peu nombreuses, se firent en grisailles. On exécuta à cette époque, pour Charles V, fondateur de la Bibliothèque du Louvre, un grand nombre de manuscrits, dont la plupart sont très-remarquables; tels sont la Cité de Dieu (de la Bibliothèque du Panthéon) et le Labour des champs (Bibliothèque de l'Arsenal, 119), espèce de maison rustique[2]. Ce fut au XVe siècle, à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, que la miniature prit tout son essor; les manuscrits de ce temps, faits pour les ducs de Bourgogne, sont, par la richesse des encadrements, le nombre des vignettes, leur éclat, leur beauté, la pureté du dessin, des chefs-d'œuvre que l'on ne se lasse pas d'admirer. Nous citerons seulement l'Histoire de Renaud de Montauban (à la Bibliothèque de l'Arsenal, n° 244), dont les vignettes sont attribuées à Jean de Bruges[3]; les Histoires

[1] Ils sont gravés dans le bel ouvrage de MM. A. Martin et Ch. Cahier: *Les vitraux peints de Saint-Etienne de Bourges.*

[2] Pour les manuscrits de la Bibliothèque nationale, voyez l'ouvrage de M. Paulin Pâris.

[3] Le 5e volume de cet ouvrage est à la Bibliothèque royale de Munich.

de Tite-Live (Arsenal, n° 102); les Antiquités de Josèphe (Arsenal), dont on remarque les encadrements, et surtout les Heures latines de Marguerite de Bourgogne (?) (Arsenal, n° 290). N'oublions pas de dire que le Missel de Juvénal des Ursins, qui a été brûlé à l'Hôtel-de-Ville de Paris, en 1871, était l'un des plus beaux manuscrits connus.

De la cour de Bourgogne le goût des miniatures passa à celle de France; Louis XI eut auprès de lui comme enlumineur un des plus grands peintres du XVe siècle, JEAN FOUQUET, de l'école de Tours[1]. De 1431 à 1437, Jean Fouquet fit, pour une des églises de Rome, le portrait du pape Eugène IV. Ce voyage en Italie a fait supposer qu'il était allé dans ce pays pour y étudier l'art italien; mais la date, antérieure au Pérugin, repousse suffisamment cette hypothèse. Fouquet peignait encore des miniatures en 1472. Brèche, auteur du XVIe siècle[2], parle de lui et de ses deux fils comme d'artistes très-distingués, et on en a la preuve dans celles de leurs œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous[3] et dont nous reparlerons plus loin.

Les miniatures de l'école de Paris étaient si célèbres au XIIIe siècle, que Dante, dans son *Enfer*, adressant la parole à un miniaturiste italien, y fait allusion en disant :

.... arte
Ch' alluminare è chiamata in Parigi.

Les enlumineurs portugais se formèrent à l'école française; ce fait est attesté par de nombreux manuscrits portugais, et a été mis en évidence par M. de Santarem[4]; c'est une nouvelle preuve de l'influence que l'art français, au moyen âge, exerça en Europe, dans les petites comme dans les grandes choses.

Les miniatures des manuscrits forment de véritables musées; le moyen âge y vit tout entier; on y trouve les documents les plus importants pour l'histoire des sciences, des arts, de l'industrie, des corporations, de la guerre, des armes, des costumes, des cérémonies et des mœurs de toutes les classes de la société de ce temps. Elles fournissent même quelquefois un moyen de rétablir ou de restaurer les monuments; ainsi le manuscrit de Juvénal des Ursins faisait voir l'intérieur de la Sainte-Chapelle, et a servi à la restauration de cet édifice. Que l'on juge des richesses que renferment les manuscrits à miniatures par les chiffres suivants :

[1] Voyez l'ouvrage de M. Paulin Paris, t. II, p. 265.
[2] *Ad titulum pandectarum, de verborum et rerum significatione*; 1596, Lyon. Voyez aussi, sur notre grand artiste, l'ouvrage de M. Auguste de Bastard.
[3] Voyez entr'autres les *Antiquités de Josèphe*. à la Bibl. nation., et plus loin p. XXXVII.
[4] *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, nouvelle série, t. II, p. 390.

les *Emblemata biblica* (de la Bibliothèque nationale) contiennent 1,968 médaillons et 9,840 figures; la *Bible historiaus* renferme 3,016 tableaux et 15,080 personnages [1].

« Les miniatures françaises du xve siècle ont un caractère particulier qui les distingue; dans leurs beautés, leur signification et leur style, elles dépassent les écoles rivales, autant qu'elles ne les atteignent pas dans leurs faiblesses, leurs lacunes et leurs moyens. Les miniaturistes français, conduits par un sentiment plus élevé et un goût plus pur, sont moins versés que les miniaturistes des Pays-Bas dans l'imitation de la nature et de la réalité. Ils rendent l'objet avec moins de force et d'intensité matérielles, mais ils le disposent et le choisissent avec plus de grâce et d'intelligence. Les Flamands ont plus de ressort et de vie. Mais leurs intentions sont moindres, leurs allusions plus grossières, leurs formes moins fines, leurs choix plus bas, leurs ajustements plus lourds, leur ornementation moins ingénieuse et moins noble.

» Les Français, moins savants dans les attaches anatomiques et dans les mouvements de l'armature humaine que les Italiens, les surpassent de beaucoup dans la coloration et la science de l'effet, de la perspective, et dans l'expression des phénomènes, si difficiles à rendre, du monde aérien. Combien en effet, n'avons-nous pas eu chez nous de paysagistes admirables engagés dans ce grand travail de l'illustration des manuscrits du xve siècle!..

» On ne saurait trop le dire : maintenant qu'on se flatte de revenir contre tant de préjugés, il serait bien désirable que la jeunesse des artistes se prît à étudier ces véritables, ces sincères, ces intimes origines de notre art national. L'originalité après laquelle nous courons à l'envi, et que nous demandons follement à toutes les importations du terroir étranger, nous en avons la source chez nous, dans l'héritage mal connu du génie de nos pères.... C'est dans ce vieux fonds national que nous devons chercher, pour les féconder par l'augmentation de nos ressources, l'amélioration de nos procédés, les germes de poésie et les éléments de beauté qui sont particuliers à notre tempérament, à notre esprit, à notre goût.

» Comme il est impossible de ne pas reconnaître que les ouvrages des miniaturistes français au xve siècle, ont dû refléter les affections, le goût et la science des grandes peintures entreprises chez nous à cette époque, ils acquièrent une grande importance pour l'histoire générale de l'école française. Ils suffiraient à eux seuls pour établir que, dès cette époque, notre école avait déjà atteint à un remarquable état d'avancement et d'études. Dès 1460, en effet, nos peintres pouvaient se porter forts à la fois d'un style original, d'un goût particu-

[1] Didron, *Des manuscrits à miniatures*, dans la *Revue française*, janvier 1839.

lier et d'une intelligence profonde des modèles de l'antiquité. Leur inspiration personnelle et leur libre interprétation leur assignent un beau rang dans le magnifique mouvement de l'art qu'on a appelé la Renaissance [1]. »

Tapisseries.

Les Gaulois excellaient déjà dans l'art de tisser, de broder les étoffes et de les teindre. Pendant la période gallo-romaine, Arras était renommé pour ses belles étoffes de pourpre et ses tapisseries.

« En 1025, il existait à Poitiers une manufacture célèbre de tapisseries historiées, à laquelle les prélats de l'Italie adressaient eux-mêmes des demandes. Le tissu de ces tentures offrait des figures d'animaux, des portraits de rois et d'empereurs, des sujets puisés dans les histoires saintes [2]. » Nos tapisseries françaises d'Arras, de Reims, de Beauvais et de Paris furent si recherchées, que les Italiens employèrent dès le XIVe siècle, et emploient encore, le mot *Arrazi* pour désigner de belles tapisseries [3].

Saint Louis envoya en cadeau au Khan des Mongols une tente en tapisserie écarlate représentant l'Annonciation. Une partie de la rançon que Jean, duc de Nevers, paya à Bajazet, en 1396, après la bataille de Nicopolis, était composée de tapisseries d'Arras, représentant l'histoire d'Alexandre.

En 1445, Jacques de Benoît établissait à Sienne l'art de fabriquer les Arrazi.

Dans tout ce qui nous reste de peintures murales, de tableaux, de miniatures, de verrières et de tapisseries, nous retrouvons, comme dans la sculpture et dans l'ornementation, un style français très-caractérisé par l'élégance, la clarté et la sagesse de la composition, par la variété et la grâce des ornements, la modération du coloris et la science du dessin.

Musique.

Dès le XIIIe siècle, un de nos compositeurs de musique, ADAM DE LA HALLE, se rend à Naples ; au siècle suivant, GUILLAUME DE MACHAU réside auprès du roi de Bohême, à Prague, pendant trente ans. Le XVe siècle fut l'époque d'une révolution complète dans l'art musical, laquelle s'accomplit dans la Picardie, l'Artois et la Flandre française ; tous les grands compositeurs de ce temps, qui ont commencé à créer

[1] Jeanron, *Origine et progrès de l'art*, br. in-8, 1849, p. 120.
[2] Emeric David, *Discours sur la peinture.*
[3] Les tapisseries d'Arras sont en laine, rehaussées d'or, d'argent ou de soie.

l'harmonie, sont nés dans cette partie de la France; aussi les appelle-t-on les maîtres picards. Le plus illustre d'entr'eux est Guillaume Dufay. De la Picardie, le mouvement gagna la Flandre flamande, la Belgique d'aujourd'hui, et y donna naissance à l'école d'Ockeghem.

RENAISSANCE

L'histoire des Beaux-Arts en France pendant l'époque de la Renaissance est encore à écrire, et malgré les documents déjà publiés, surtout par le comte L. de la Borde, dans son ouvrage sur la *Renaissance des Arts à la cour de France*, le jour est loin de se faire dans cette période. Comment en serait-il autrement? Nos artistes d'alors n'ont pas été plus heureux que ceux du moyen âge; ni les uns ni les autres n'ont eu la fortune d'avoir un biographe tel que Vasari et d'appartenir à une nation qui connût le respect des œuvres d'art. Personne ne s'est occupé d'eux que pour anéantir leurs ouvrages. Monuments, peintures, sculptures, tout a été sans cesse et systématiquement détruit par les révolutions religieuses et politiques, et surtout par les caprices multipliés de la mode [1]. Aussi, dans les meilleurs temps, ces vieux ouvrages ne trouvant chez nous qu'une complète indifférence, l'étranger, l'Angleterre principalement, a recueilli tout ce qui en a survécu, et attribue aujourd'hui nos peintures à des maîtres allemands ou flamands. Ce n'est qu'en fouillant dans les papiers les plus poudreux, dans les comptes, les chartes et les quittances les plus en oubli, qu'un petit nombre d'érudits retrouvent ici un nom, là une date; mais presque toujours, quand on a découvert un nom d'artiste, on ne sait quelles sont ses œuvres, et quand, par hasard, on possède une œuvre, c'est le nom de l'artiste qui manque.

Il y a cinquante ans, à la place des lignes que l'on vient de lire,

[1] Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, les architectes ont détruit, brisé, ravagé, dégradé, tout ce qu'ils ont pu détruire de monuments ou de parties de monuments gothiques; les architectes gréco-romains de ce siècle les ont imités et surpassés; on dira plus loin quels sont les procédés de destruction inventés par Petit-Radel. Voici maintenant les architectes romans et gothiques qui menacent de détruire tout ce qui n'est pas de style gothique ou roman, toujours sous prétexte de restauration. La manie de la destruction serait-elle donc seule indestructible en France? — Cette note de 1855 n'est encore que trop vraie en 1875. Au moment où j'écris ceci, la ville de Versailles tout entière défend contre la Compagnie de l'Ouest et le Ministre des Travaux publics, ses avenues et l'aspect général du château et de ses dépendances, que l'on veut bouleverser et détruire (octobre 1875).

on aurait été beaucoup plus affirmatif. On aurait dit : Avant le XVIe siècle, il n'y avait pas d'art en France ; la France était alors plongée dans la barbarie ; au XVIe siècle, les Italiens sont venus chez nous former architectes, peintres et sculpteurs, et toutes ces belles œuvres que nous admirons, sont l'ouvrage de Giocondo, de Serlio, de Paul Ponce Trebatti, de Benvenuto Cellini, d'André del Sarte, du Rosso, du Primatice et de Nicolo dell' Abbate[1]. Après eux apparaissent enfin leurs élèves, les premiers Français qui méritent le titre d'artistes, Pierre Lescot, Philibert Delorme, Bullant, Jean Goujon et Jean Cousin.

Indifférence d'un côté, ignorance d'autre part, affirmations étranges s'établissant sur le tout, telles sont les causes qui, en se mêlant ensemble, ont transformé l'histoire de la Renaissance en France en un réseau inextricable d'erreurs profondes, de lacunes que l'on ne parviendra peut-être jamais à combler, et de préjugés que l'on ne détruira qu'avec peine.

Essayons, non pas d'écrire cette histoire, une telle entreprise est encore impossible, mais d'exposer d'une manière générale ce que nous croyons être la vérité ; essayons de dire ce qu'a été la Renaissance, quelle a été la part des Italiens dans ce mouvement et quelle a été aussi celle des Français.

Les évolutions des Beaux-Arts coïncident toujours avec des révolutions plus sérieuses ; elles sont contemporaines des grands changements sociaux. Ce qu'on a appelé la Renaissance des arts n'est pas un fait isolé ; l'art nouveau apparaît avec l'invention de l'imprimerie et de la gravure, avec la découverte de l'Amérique, avec la réforme de Luther, avec le développement des sciences, du droit et de la philosophie, au moment où Louis XI détruisait la féodalité, enfin lorsque le moyen âge tout entier s'écroulait dans toute l'Europe. Aussi, au XVe siècle, l'art, qui est toujours l'expression des formes sociales, se transformait partout comme les sociétés elles-mêmes. Un mouvement remarquable s'accomplissait en Flandre, sous la féconde impulsion des ducs de Bourgogne, en Allemagne et en France, aussi bien qu'en Italie et en même temps. On constate dans ces quatre pays, des efforts nationaux et indépendants pour se dégager des formes et des types gothiques, et pour atteindre à un idéal nouveau.

[1] Les Italiens, disait-on, avaient tout fait chez nous pendant plus d'un demi-siècle. Giocondo avait bâti Gaillon ; Chambord était l'œuvre de Vignole ; Paul Ponce Trebatti avait fait le tombeau de Louis XII, les bas-reliefs du tombeau de François Ier, la statue de l'amiral Chabot. Les portes de Saint-Maclou, à Rouen, ce chef-d'œuvre de Jean Goujon, avaient été sculptées par Michel-Ange et apportées à Rouen par le diable. Jean Juste était déclaré Italien, et pendant qu'on était en train de donner à pleines mains à l'Italie, œuvres et hommes, on affirmait que Jean *de Vitry*, qui a sculpté en 1465, les stalles de l'église de Saint-Pierre, à Saint-Claude, en Franche-Comté, était un artiste italien de 1565.

Van Eyck, Jean de Bruges, Mabuse et Memling, en Flandre, — Jean Fouquet, Jean Bourdichon, peintre de Louis XII [1], Jean Perreal, Colin d'Amiens [2], Simon du Mans, les frères Claux [3] et Michel Colombe, en France [4], — Lucas de Kranach, Holbein, Martin Schœn, Albert Durer, en Allemagne, — les Bellin, Masaccio, Mantegna et le Pérugin, en Italie, tous s'efforçaient de frayer des voies nouvelles à la peinture. Ils conservent encore beaucoup de traces du passé, mais ils forment la transition et préparent les grands novateurs. Ces maîtres ont déjà quelques-uns des caractères des artistes du XVI[e] siècle ; ils s'affranchissent autant qu'ils le peuvent de l'obligation d'imiter des types consacrés, et se rapprochent de la nature qu'ils étudient avec soin et dont ils cherchent à reproduire l'infinie variété.

Cette première renaissance se faisait à peu près parallèlement dans les quatre pays que l'on vient de nommer, lorsque Léonard de Vinci, puis Raphaël, Michel-Ange et les maîtres Vénitiens donnèrent à la peinture italienne un éclat si grandiose, que les renaissances française, flamande et allemande furent arrêtées et englouties dans le mouvement italien qui déborda sur toute l'Europe. L'art français se fit italien sous l'impulsion des rois et de leurs ministres ; les résistances dont nous parlerons tout à l'heure furent emportées : au bout d'un demi-siècle, architecture, sculpture et peinture, tout était transformé.

Peinture.

En quoi consistait notre école à ce moment, quels étaient les principaux artistes, quelles œuvres produisaient-ils? Déjà nous avons cité quelques noms, sans doute peu connus, mais qu'importe? On sait les raisons de leur obscurité.

Jean Fouquet est un grand maître pour quiconque a vu ce qui reste de lui [5]. En n'étudiant que les miniatures des Antiquités de

[1] Un portrait de Saint-François de Paule, peint en 1513 par Bourdichon, fut envoyé au pape par François I[er] et placé au Vatican : ce portrait a été gravé par Michel Lasne. Voyez les *Archives de l'art français*, t. IV, p. 2.

[2] Voyez sur ces artistes *la Renaissance* de M. De la Borde.

[3] Sculpteurs de Dijon ; ce sont les auteurs du Puits de Moïse et des tombeaux des ducs de Bourgogne, à Dijon.

[4] Tours a été le centre principal de ce mouvement, de cette renaissance française. En effet, Fouquet, Bourdichon, Michel Colombe, Jean Juste étaient de Tours et travaillaient dans cette ville. Mais de toutes les parties les plus inconnues de l'histoire de l'art français, ce qui regarde ces vieilles écoles provinciales est le plus ignoré, en même temps que ce serait le plus utile à connaître. A cette époque, l'école de Rouen avait aussi une importance de premier ordre.

[5] On connaît de Jean Fouquet : 1° les miniatures du mss. des Antiquités de Josèphe, conservé à la Bibliothèque nationale, n° 6891. — 2° Quarante-deux miniatures venant sans doute du livre d'heures d'Etienne Chevalier, trésorier de France sous Charles VII; quarante sont chez M. Brentano, à Francfort; une appartient à M. Rogers, de Londres;

Josèphe [1], on peut affirmer que l'Italie, à ce moment, ne faisait rien de plus beau. La science de la composition, l'habileté de l'exécution, la pureté du dessin, la hardiesse des raccourcis, l'expression et le sentiment des têtes, la noblesse des attitudes, la perfection des paysages, la savante et parfaite perspective aérienne du tableau, tout surprend et pénètre d'admiration pour l'illustre artiste qui sait mettre aussi, dans ses peintures, à la place du coloris des autres miniaturistes, la plus harmonieuse couleur. En 1431, Fouquet faisait à Rome même le portrait du pape, et son œuvre était l'objet d'une admiration générale. « En 1445, dit M. de la Borde, avant que le Pérugin et Léonard de Vinci ne fussent venus au monde, Jean Fouquet peignait comme l'Italie ne se doutait pas qu'on pût peindre, et Michel Colombe sculptait comme l'Italie a sculpté cinquante ans plus tard [2]. »

une est chez M. Feuillet de Conches; elle représente Saint-Martin coupant son manteau. — 3° Le volet d'un tableau d'autel sur lequel est peint Etienne Chevalier avec son patron (Voyez *Origine et progrès de l'art* par Jeanron, p. 122); ce volet appartient à M. Brentano. — 4° Un panneau (H. 0, 91; L. 0, 81) sur lequel sont représentés la Vierge et l'enfant Jésus entourés d'anges (N° 106 du musée Van Ertborn, à Anvers). — 5° A la bibliothèque royale de Munich, le mss. n° 38, « Les cas des nobles malheureux de Jean Bocace » contient plusieurs miniatures de Fouquet; la bibliothèque royale de Dresde possède, dans un fragment de ce même ouvrage, quatre miniatures de Fouquet. — Le portrait de Fouquet, peint en émail, peut-être par lui-même, a été publié par MM. Ph. de Chennevières et Legrip dans les *Portraits inédits d'artistes*.

[1] Ces miniatures sont au nombre de onze. La première représente une bataille ; je remarque surtout la figure d'un guerrier vêtu d'une espèce de tunique jaune ; le paysage de cette miniature est admirable et d'une perspective parfaite. La seconde représente la prise de Jéricho; le paysage en est aussi fort remarquable. La troisième représente la mort de Saül; le Saül étendu mort est d'une expression sublime, ainsi que la tête d'un jeune guerrier mourant ; l'exécution de l'armure d'or de Saül est à remarquer. La quatrième miniature représente David recevant la couronne de Saül; le paysage, emprunté aux rives de la Loire, est un chef-d'œuvre de beauté, d'exécution et de perspective; la couleur tout entière de ce petit tableau est harmonieuse et diffère absolument du coloris habituel des miniaturistes. La cinquième représente la construction du Temple. La sixième n'est peut-être pas de Fouquet; elle est inférieure aux autres; elle représente un roi sur son char. La septième est la prise de Jérusalem ; les têtes du roi d'Assyrie et du roi de Juda sont pleines d'expression et de sentiment ; mais les plus beaux détails de cette miniature, sont dans les rangées de cavaliers que l'on voit dans le fond ; ces cavaliers sont de vrais chefs-d'œuvre de pose, d'expression, de couleur et de lumière ; toute la composition de la miniature est remarquable par la netteté, la poésie, la vigueur du dessin. La huitième représente la clémence de Cyrus ; les détails d'architecture antique nous montrent comment et combien nos artistes se préoccupaient de l'antiquité, cinquante ans au moins avant la venue des Italiens ; à ce point de vue cette miniature est l'un des plus précieux documents de l'histoire de la renaissance française. Dans la neuvième on voit l'entrée d'Alexandre à Jérusalem. Le sujet de la dixième est encore une bataille. La onzième représente la prise du Temple. La cinquième et la huitième miniature ont été reproduites par M. Auguste de Bastard, dans son ouvrage sur les miniatures.

[2] P. 156 de *la Renaissance*. — Voyez aussi les *Archives de l'art français*, t. IV, p. 168. — Les tableaux de Fouquet se répandaient à l'étranger ; on trouve la mention d'un tableau de Fouquet peint à l'huile et représentant Notre-Dame, dans la collection de Marguerite, gouvernante des Pays-Bas. (Voir De la Borde, *les Ducs de Bourgogne*, p. XLV.) — Qui sait si ce tableau n'est pas attribué aujourd'hui à quelque maître flamand ?

Si l'on sait fort peu de chose sur la vie de Michel Colombe, on a le bonheur d'avoir de lui les plus belles sculptures[1]. Avec elles et les peintures de Fouquet, on a des échantillons très-caractéristiques de l'état des arts en France à cette époque; et, quand les contemporains mettent Perréal, Bourdichon, Colin d'Amiens, Simon du Mans, sur la même ligne que Fouquet et Colombe, nous savons à peu près ce que pouvait être le talent de ces artistes, et nous regrettons encore plus vivement que toute la peinture de ce temps, et celle du moyen âge, les peintures murales des églises, celles des chapelles, que tout enfin ait été détruit, anéanti ou couvert de badigeon.

Cependant il importe de le bien établir ici, avec les miniatures, celles de Jean Fouquet et celles de Jean Poyet, le peintre des Heures de la reine Anne[2], avec les tapisseries, les crayons, les verrières des églises, les sculptures[3] et quelques tableaux[4], on a des éléments suffisants pour constater qu'au moment de l'invasion du goût italien en France, une école française existait, qu'elle comptait un grand nombre d'artistes éminents, qu'elle produisait des œuvres de haute valeur, et qu'elle accomplissait un mouvement, une renaissance française si l'on veut, parallèlement à ce qui se faisait en Italie, en Flandre et en Allemagne.

Tel était donc l'état des choses quand commencèrent les guerres d'Italie. La vue des jardins, des monuments et des peintures de la péninsule, toute cette nouveauté transporta Charles VIII. Sa correspondance et celle du cardinal Briçonnet, dont quelques fragments ont été publiés dans le tome IV des *Archives de l'art français*, témoignent d'un enthousiasme extraordinaire. « Vous ne pourriez croire, écrit de Naples Charles VIII, les beaulx jardins que j'ay en ceste ville, car sur ma foy, il semble qu'il n'y faille que Adam et

[1] Notamment le tombeau du duc de Bretagne, François II, dans la cathédrale de Nantes. — L'*Histoire de Nantes*, par M. Guépin, contient de bonnes gravures de toutes les parties de ce tombeau.

[2] On sait, d'après les comptes de l'argenterie de la reine Anne, que les miniatures de son livre d'Heures ont été faites par Jean Poyet (1497), l'un des meilleurs peintres de l'école de Tours. On annonçait récemment que M. Stayert venait de trouver que Jean Bourdichon avait travaillé, en 1508, à la décoration de ce beau manuscrit; les miniatures de la première partie du manuscrit, les Heures, étant de Poyet, Bourdichon serait l'auteur des miniatures de la seconde partie du manuscrit, les prières.

[3] Je citerai : le tombeau de Louis, duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, placé à Saint-Denis; ce mausolée est l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture française du XVe siècle; — la pierre tombale d'Antoine Delahaye, mort en 1504, également à Saint-Denis.

[4] Il existe encore de l'ancienne collection de tableaux du Puy d'Amiens, cinq tableaux dont les dates extrêmes sont 1499 et 1525; ils sont à Amiens. — Le Louvre conserve le portrait de Guillaume Juvénal des Ursins, mort en 1472. Le musée de Cluny renferme aussi deux tableaux représentant la Vierge, et un troisième sur lequel est peint le sacre de Louis XII (1498). — Voir p. 26, le tableau du martyre de Saint-Denis.

Ève pour en faire un paradis terrestre tant ils sont beaulx.....» « La main de Fouquet ne saurait peindre ces merveilles, » est-il dit ailleurs. Aussi le roi voulant dès lors faire orner à l'italienne son château d'Amboise, où il comptait faire « de merveilleuses entreprises et dépenses, » y fit venir, dès 1495, une colonie d'artistes italiens, architectes, peintres et sculpteurs [1].

Puis vint le tour du cardinal d'Amboise et de Louis XII, qui appelèrent de nouveaux artistes, André Solario, entre autres. Enfin, François Ier fit un troisième et dernier appel à l'Italie.

« La peinture, dit M. Henri Martin[2], avait beaucoup à demander à l'Italie, mais avec mesure et discrétion. C'étaient des auxiliaires et des guides, non des maîtres et des conquérants qu'il fallait appeler, et le choix de ces guides était chose grave. » Les premiers qui vinrent en France, Léonard de Vinci et André del Sarte, étaient de bons choix, Léonard surtout, dont les qualités avaient tant de rapports avec celles de notre école. Mais à ces grands artistes succédèrent bientôt maître Roux, « espèce de Michel-Ange avorté », génie de décadence ; le Primatice, plein de talent et d'élégance [3], mais déjà maniéré. Aussi « la peinture fut entraînée et égarée, pour longtemps, dans la fausse voie de l'imitation des écoles italiennes, dès lors en décadence. »

Ecoutons maintenant M. Renouvier: « Les premiers peintres italiens attirés en France par François Ier, Léonard de Vinci en 1516, Andrea del Sarto vers 1520, n'avaient eu qu'une influence insignifiante; quelque reflet de Léonard peut tout au plus s'apercevoir dans les crayons de Clouet. Les dessinateurs français travaillaient sur leur fonds, quelque pauvre qu'il fût, ou faisaient aux écoles étrangères des emprunts accidentels, qui changeaient peu leurs habitudes traditionnelles. Une seconde invasion les atteignit plus gravement : il Rosso, Florentin renchérissant sur Michel-Ange, il Primaticio, Bolonais exagérant Jules Romain, Cellini, ciseleur capricieux et dévergondé, venus tous trois de 1530 à 1540, suivis d'une cohorte d'élèves italiens à laquelle se joignirent bientôt des élèves français, intronisèrent un style nouveau ; il s'étala dans la série des peintures mythologiques rehaussées de stuc que le roi voulut

[1] *Archives de l'art français*, t. I, page 94 : Etat des gages des ouvriers italiens employés par Charles VIII. — Voir aussi les *Mémoires* de Ph. de Comines, éd. Michaud et Poujoulat, t. IV, p. 236.

[2] *Histoire de France*, t. VIII, p. 481.

[3] De judicieux critiques regardent l'influence du Primatice et de Nicolo dell'Abbate, comme bien préférable à celle qu'a exercée le Rosso et l'école florentine en général. Tout en me rangeant très-volontiers à leur avis, il me semble nécessaire de constater que je ne recherche pas ici quelle influence a pu être la meilleure, mais que je déplore au contraire la destruction complète de notre goût national et son absorption dans le goût étranger. Avec M. H. Martin, j'aurais voulu des guides et non des conquérants.

avoir à Fontainebleau, à l'imitation des palais de Florence et de Mantoue[1]..... »

Emeric David est aussi de notre avis : « Ce serait, dit-il, une question neuve et bien digne d'examen que celle de savoir si les artistes italiens employés par François Ier à Fontainebleau, si les Rosso, les Primatrice, les Cellini, dont le dessin systématique se ressentait déjà des erreurs qui, de leur temps, commençaient à entraîner l'Italie vers sa décadence, si ces maîtres, dis-je, n'ont pas égaré notre école au lieu d'améliorer ses principes, en l'induisant à abandonner sa manière simple et franche pour y substituer le style de convention qu'ils avaient eux-mêmes mis à la place de la grâce naturelle de Raphaël. Quant à moi, je crois qu'il est résulté de cette révolution un mal réel pour la France[2]. »

Quoi qu'il en soit et quelque opinion que l'on ait sur la valeur de cette révolution, il est positif que le travail de renaissance nationale qui s'accomplissait chez nous, en peinture, en architecture et en sculpture, d'après nos traditions et notre génie, fut arrêté et remplacé par une renaissance faite d'après un mode et un génie étrangers. La renaissance française ne se continua qu'au XVIIe siècle avec Le Sueur, lorsque l'esprit français fut parvenu à retrouver ses libres allures.

Pendant que le plus grand nombre de nos peintres suivaient l'entraînement général et l'impulsion italienne, quelques-uns, les plus connus de nos portraitistes, résistèrent avec opiniâtreté : Jean Clouet, dit Janet[3], François Clouet, surnommé aussi Janet[4], Corneille de Lyon demeurèrent fidèles à la manière française[5]. Avec eux restèrent aussi dans cette voie, les Dumonstier et tous les auteurs de ces nombreux crayons, si vrais, si beaux, et qui attestent combien le genre du portrait est dans le génie de la France[6].

Les tapisseries conservèrent aussi notre manière. On peut citer

[1] J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*, p. 172.

[2] *Revue encyclopédique*, 19e année, août et mois suivants. — Patte émettait déjà cette opinion en 1765.

[3] 1485-1545. Jean Clouet est l'auteur du portrait équestre de François Ier, du musée de Florence, que l'on a attribué jusqu'ici à Holbein, et que M. de la Borde lui a restitué. (Voir : *Les trois Clouets*). Le Louvre possède un portrait de François Ier en buste, peint par Jean Clouet.

[4] François Clouet est l'auteur des portraits de Charles IX et d'Elisabeth d'Autriche, que l'on voit au Louvre. — Le portrait de François Ier (au Louvre) est un précieux échantillon de la peinture française de ce temps. — Voyez aussi les portraits français du musée de Cluny et de la collection Sauvageot.

[5] Il faut aussi parler d'Etienne Martel-Ange, de Lyon, auteur du portrait de Bianca Capello, grande-duchesse de Toscane, peint en 1571 et placé aujourd'hui au musée de Versailles. Voir le n° 3177 du Catalogue de ce musée par M. E. Soulié.

[6] Benjamin Foulon (1586), François Quesnel, Catherine Duval, Duplan sont connus comme dessinateurs de portraits au crayon. Parmi ces portraits, il en est un particulièrement curieux, c'est celui de Henri IV jeune ; il est gravé dans l'ouvrage de M. Niel : *Portraits des personnages français les plus illustres du* XVIe *siècle*, in-folio.

comme exemple la tapisserie de Dijon, représentant le siége de 1513 [1], et surtout la tapisserie de la chapelle du Saint-Esprit [2]. Cette tapisserie en soie, en or et en argent, est décorée de deux véritables tableaux; au ciel du dais, est la gloire du Saint-Esprit; à la partie inférieure est une Annonciation; le premier sujet est en pur style français. Il y a la même observation à faire à propos de la masse qui est à côté de l'autel; les bas-reliefs (le chevalier qui prête serment, la procession, etc.) qui décorent cette pièce d'orfévrerie sont tout-à-fait dans le goût français.

La lutte entre les deux styles se retrouve dans les miniatures comme partout ailleurs. Les Heures de Henri II [3], les Heures du duc de Guise [4], sont décorées de miniatures composées dans le style italien. Le Triomphe de Pétrarque [5], enluminé par Godefroi [6], est sans nul doute le chef-d'œuvre de la peinture de miniatures, à la mode italienne. Nous trouvons le chef-d'œuvre de la miniature française dans le Traité de la charité chrétienne, enluminé par Nicolas Houel, Parisien, pour le roi Henri III. Ce manuscrit appartient aujourd'hui à M. le prince Czartoryski; il contient l'histoire de l'établissement des Enfants-Bleus, et les sujets des miniatures qui le décorent se rapportent à cette histoire; le dessin, la couleur et le style de la composition de ces petits tableaux sont bien français; c'est l'un des plus précieux monuments de la peinture française du XVIe siècle.

Mais à côté de ces œuvres françaises, nous trouvons l'influence italienne dominant chez nos maîtres de Fontainebleau; chez nos émailleurs de Limoges, Léonard Limousin, Courtoys [7], etc.; chez nos verriers, Jean Cousin, Pinaigrier, Linard Gontier. Presque tous les peintres, Antoine Caron, Jean Cousin, ont adopté le style italien, et plus particulièrement celui du Rosso. On peut juger de l'influence pernicieuse de l'Italie sur notre école, en comparant le Jugement dernier de Jean Cousin, évidemment inspiré du goût florentin, avec sa statue de Philippe de Chabot, ce chef-d'œuvre de style français.

L'esprit français se conserva aussi dans la gravure en bois; on y retrouve toute sa verve et toute son originalité. « Les gravures en bois les plus nombreuses et les plus remarquables historièrent les livres

[1] Elle a été gravée. — Voyez aussi les tapisseries conservées au Louvre.
[2] Au musée du Louvre.
[3] Conservées à la bibliothèque nationale.
[4] Conservées à la bibliothèque de l'Arsenal, n° 273 : ces miniatures sont, dit-on, de J. Cousin.
[5] Bibliothèque de l'Arsenal, 24 bis.
[6] On voit à la bibliothèque Harléienne, à Londres (n° 6205), le mss. d'un colloque entre François Ier et Jules César, dont les miniatures sont aussi de Godefroi.
[7] Voir les grands émaux de Courtoys, au musée de Cluny. — Voyez au Louvre les émaux de Léonard, et la *Notice des émaux du Louvre*, par M. De la Borde.

sortis des ateliers des imprimeurs de Lyon[1], Guillaume Leroy (1476), Matthieu Hus (1478), etc. Bientôt après, les libraires de Paris, Guyot Marchant (1485), Jehan Trepperel (1494), Antoine Vérard (1493) en publièrent aussi[2]. » Ces gravures remplaçaient les miniatures du siècle précédent, comme l'imprimerie remplaçait elle-même la calligraphie.

« Quant au style de ces premières vignettes françaises, dit M. Renouvier[3], je ne crois pas les trop louer en disant que, sans dissimuler toujours une imitation allemande, elles portent dès lors le germe de qualités que nous verrons fructifier plus tard dans l'école française : la variété, l'esprit dans la grossièreté, l'allure vive et vraie ; au lieu de dire qu'elles sont gothiques, je dirai qu'elles sont gauloises, pour exprimer l'accent natif et l'air goguenard de leurs figures. Leur parenté avec notre vieille poésie, dont le style gaulois, la bonhomie et le gros sel ont tant de charmes pour les adeptes, est d'ailleurs évidente. »

Les livres d'Heures, aux pages ornées de bordures gravées, que publièrent les libraires et les imprimeurs de Lyon et de Paris, principalement Simon Vostre (1486-1520), conservèrent tout-à-fait le goût et la tradition gothiques. On ignore, comme toujours, quels sont les auteurs et les graveurs de ces décorations, si bien composées et si parfaitement exécutées.

Toutefois, un de ces artistes, Geoffroy Tory, a échappé à l'oubli. Peintre, graveur et imprimeur, Geoffroy Tory, par ses miniatures (*Triomphes de Pétrarque*, *Commentaires de César*) et par les gravures dont il a décoré ses livres d'Heures, méritait bien d'arriver jusqu'à nous ; sa manière est riche, variée à l'infini, spirituelle, et c'est à peine si, quelquefois, le goût pur du dessin s'altère et devient bizarre[4].

L'ornementation de ces livres, qui continue les miniatures des manuscrits, renferme beaucoup de figures dont M. Renouvier signale « la dextérité, la gentillesse et une dose considérable de naïveté sans doute, mais aussi de finesse, de raillerie et de liberté..... Ce sont les qualités les plus saillantes de l'esprit français de ce temps[5]. » Mais bientôt Germain Hardouin, *in arte litterarie picture peritissimus*, publia des Heures décorées d'encadrements nouveaux, faits de pilastres et d'entablements empruntés à l'architecture italienne. Sur ce point,

[1] L'école de Lyon était fort importante ; voyez les statuts que Charles VIII donna, en 1495, à la corporation des peintres, tailleurs d'images et verriers de la cité de Lyon, dans le t. XX du *Recueil des ordonnances*, p. 562.

[2] J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*, au XVe siècle, p. 105.

[3] P. 106. Nous ne saurions trop appuyer notre opinion sur celle d'un savant si éminent, et qui est arrivé au même but que nous par des routes différentes.

[4] Voir *Revue universelle des Arts*, t. V, p. 510.

[5] P. 108.

comme partout ailleurs, il y a lutte entre le vieux goût et la nouvelle mode.

On suit volontiers dans ce naufrage général de l'art français, la résistance de nos artistes, restés fidèles aux traditions, contre le style étranger; on a du bonheur à découvrir ce qui a survécu du goût national. C'est en bas surtout, chez les petits, dans le populaire et dans les choses à son usage, que l'on retrouve les précieuses traces de cette résistance, qui a maintenu notre vieux goût et rendu possible, sous Louis XIII, l'éclatante renaissance de l'esprit français[1].

Les portraits gravés sur bois, comme les portraits peints, sont généralement traités dans le style français; de même, quelques portraits gravés au burin. Ainsi, quant au portrait, l'école française n'a pas lâché pied; elle s'est bien franchement maintenue. On peut citer, comme exemples de la gravure de portraits en style français : un portrait d'Anne de Bretagne; celui de François Ier, gravé sur le titre de l'ouvrage : « *Commentaria Joannis Constantini* » (Paris, 1549); un grand et beau portrait de François Ier, gravé sur bois; le portrait de Michel l'Hôpital (chez Le Blond); les trois Coligny, belle estampe gravée en 1579 par Marc Duval: c'est incontestablement l'une des œuvres les plus remarquables de l'école française du XVIe siècle; le portrait de Henri III, gravé par Thomas de Leu, d'après Rabel; un autre gravé par Thevet; un troisième gravé par René Boivin.

Le genre et la fantaisie nous donnent aussi quelques échantillons de notre vieux goût : nous citerons un Concert de buveurs, gravé sur bois en 1550, sujet populaire, plein d'esprit gaulois; — Catin et Goguelu, sujet très-grivois, également gravé sur bois; — le Triomphe de Bacchus, gravé aussi sur bois : cette très-curieuse et rabelaisienne composition est remarquablement dessinée.

La gravure d'histoire nous offrira de son côté des traces importantes du style français. Nous citerons : l'estampe de Geoffroy Tory, représentant Macault, lecteur de François Ier (1535); la suite d'estampes historiques de Tortorel et Perissin; l'entrée de Henri IV à Paris, gravée en trois pièces par Jean Leclerc, d'après les dessins de N. Bollery; les pardons et indulgences pour les seize porteurs de la châsse de madame sainte Geneviève, de Léonard Gaultier.

Nos verriers conservaient leur ancienne supériorité; aussi pendant que le Rosso et le Primatice venaient fonder l'école de Fontainebleau, l'Italie appelait à elle Guillaume Marcillat[2], que Vasari déclare être « un des grands peintres du siècle », et maître Claude, « le plus

[1] C'est la collection des gravures sur l'histoire de France, de M. Hennin, qui me fournit tous les éléments de cette partie de mon travail.
[2] Nommé par erreur Guillaume de Marseille.

grand maître verrier de France »; ils allèrent orner le Vatican et diverses églises de Rome de leurs vitraux, que Vasari appelle « des merveilles tombées du ciel ». Marcillat fit encore des verrières à Cortone, à Arezzo, peignit à la fresque, et se fit aider dans ces immenses travaux par un « très-habile peintre français », maître Jean, établi à Rome et absolument inconnu d'ailleurs. Enfin, en pleine Italie, Marcillat établit, à Arezzo, une école d'où sortirent Vasari et une foule de peintres et de verriers italiens. Il mourut en 1537, dix-sept ans après Raphaël, vingt-six ans avant Michel-Ange.

Nos verriers allèrent aussi en Espagne, décorer les cathédrales de Tolède, Séville, Léon, Burgos, Barcelone, Palencia.

En même temps, et aussi en Italie, la terre classique de la mosaïque, maître Étienne Dufour (1559) et Ferdinand Sermois (1592) exécutaient les immenses mosaïques du dôme d'Orvieto, que les maîtres vénitiens avaient commencées, mais qu'ils avaient abandonnées. C'est aussi un Français qui établit à Florence, en 1568, la fabrication de la mosaïque en pierres de couleur[1].

C'est ici qu'il faut parler d'une des merveilles de la Renaissance française, de la faïence dite de Henri II. On sait aujourd'hui[2] que ces belles pièces ont été fabriquées à Oiron, près de Thouars, par François CHARPENTIER, potier et modeleur, et par Jean BERNARD, dessinateur. Ces deux habiles artistes travaillaient pour Madame de Gouffier[3] et son fils, tous deux amateurs distingués[4].

Architecture.

C'est principalement en étudiant l'histoire de l'architecture et de la sculpture que l'on peut suivre le développement de la Renaissance en France. Malgré les destructions, les monuments sont encore assez nombreux pour donner par eux-mêmes les meilleurs matériaux de cette histoire, et les documents mis au jour dans ces dernières années, par quelques érudits, ont fourni de précieuses indications sur les dates et les auteurs véritables des édifices qui nous restent.

. La révolution, qu'on appelle la Renaissance, ne s'est pas accomplie brusquement; la peinture et la sculpture, surtout la sculpture d'ornements, furent atteintes les premières et bientôt transformées; mais l'architecture, tout en se modifiant, résista longtemps encore; il fallut plus d'un demi-siècle pour que le gothique disparût entièrement. Il y eut d'abord sous Louis XII une première Renaissance, plus fran-

[1] Bernardin Bouche, peintre du roi d'Angleterre, Henri VIII, en 1532, n'est-il pas Français ? — Voir la *Renaissance* de M. De la Borde, p. 200.
[2] Par les recherches de M. Benjamin Fillon.
[3] Hélène de Hangest-Genlis, veuve d'Arhes-Gouffier, morte en 1537.
[4] Bernard était le secrétaire et le bibliothécaire de Mme de Gouffier.

çaise qu'italienne. Sous François I[er], la réaction fit de nouveaux progrès et la Renaissance devint de plus en plus italienne; sous Henri II, la révolution est accomplie.

Au moment où le goût italien allait se répandre chez nous, le style flamboyant avait une grande activité et un vif éclat; il venait de produire la maison de Jacques Cœur[1]. Soumis à ce travail général de transformation qui affectait toute notre école, il s'efforçait de se modifier, mais s'égarait quelquefois en voulant produire des effets surprenants. Les corporations étaient nombreuses et fortes; les maîtres qui les composaient, maçons, tailleurs de pierres, huchiers et charpentiers, étaient instruits et habiles[2]. On comptait parmi eux, dans la florissante école de Rouen, Roger Ango, Pierre Desaulbeaux, les frères Leroux, et toute cette légion d'architectes et de sculpteurs qui vont être employés à Gaillon par le cardinal d'Amboise. L'école de Tours, non moins riche, citait : Pierre Valence, François Marchant, Viart, Colin Byart. Tous ou presque tous étaient à la fois architectes et sculpteurs. Ils acceptèrent de l'Italie son système d'ornementation, le mêlèrent d'abord aux ornements du style fleuri, et ensuite l'adoptèrent tout entier. Mais ils conservèrent l'architecturc française, telle qu'elle se pratiquait alors; et le style italien ne put faire de progrès que peu à peu, gagnant ici un pilastre, là un chapiteau, ailleurs un autre détail de décoration, sans parvenir à modifier la disposition générale des édifices.

Le cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII, tout imbu des idées iialiennes, chercha à les introduire en France; il fit venir un moine dominicain, fort célèbre comme architecte et nommé Fra Giocondo[3]. En présence de l'activité de notre école, de ses sérieuses connaissances pratiques, de ses solides qualités, Giocondo ne put faire autre chose que de marcher d'accord avec elle. Dans le palais de la Chambre des comptes qu'il construisit à Paris[4], Giocondo conserva tous les caractères généraux de notre architecture; il se contenta de donner au style flamboyant plus de simplicité, plus de distinction, et de marier

[1] A Bourges. Cet édifice est de 1443-53. Il est en pur style flamboyant, et cependant plein de simplicité, de grandeur et de noblesse. On y voit clairement que l'architecture alors était à la même hauteur que la peinture avec Fouquet, et la sculpture avec les écoles de Tours et de Rouen. Ce qui est prouvé encore par les portails de la Calende et des Libraires, à Notre-Dame de Rouen, etc. Nous repoussons cet argument d'une prétendue décadence du style gothique, inventée tout exprès pour prouver la nécessité de l'introduction du style italien et des ordres antiques en France; nous voyons, au contraire, dans la transformation qui s'accomplit alors dans le style flamboyant, le travail de la Renaissance française, qui emportait l'art gothique du XIII[e] siècle.

[2] Violet-Leduc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. I, p. 159.

[3] Joconde, a-t-on dit longtemps, ne trouva pas d'architectes capables de bâtir et sachant les éléments de leur métier; c'est lui qui aurait créé l'architecture en France.

[4] Ce palais a été brûlé en 1737.

à l'ornementation française les ornements italiens que l'on désigne sous le nom d'arabesques.

Le château de Gaillon[1], résidence du cardinal d'Amboise, fut construit dans le même système ; la réaction faisait un pas ; car ce furent des Français qui élevèrent Gaillon.

Longtemps on a dit et répété que le château de Gaillon était l'œuvre de Giocondo. En 1850, tous les comptes de dépenses de la construction de Gaillon ont été publiés[2] avec les détails les plus minutieux. On a les noms de tous les artistes et ouvriers qui y furent employés, et le nom de Giocondo n'est pas une seule fois mentionné dans les registres des trésoriers du cardinal d'Amboise. Le château de Gaillon tout entier est l'œuvre d'architectes et de sculpteurs français ; les Italiens n'y furent occupés qu'à des travaux secondaires et de simple ornementation : « C'est un fait qui restera désormais acquis à l'histoire de l'art et à celle de l'école française.[3] »

Gaillon a été bâti de 1502 à 1510 par plusieurs architectes; chacun d'eux a élevé une partie de l'édifice, et, si le plan général souffre un peu de la variété des aspects, l'originalité et la perfection de chaque partie compense amplement cet inconvénient. Les architectes de Gaillon sont Guillaume Senault, « maître maçon des œuvres du cardinal d'Amboise à Gaillon »; Pierre Fain, l'auteur du portique que l'on a placé dans la cour de l'école des Beaux-Arts[4]; Pierre Delorme, architecte et sculpteur; Colin Byart de Blois; Pierre Valence de Tours, qui est à la fois, comme tous les grands artistes de ce temps, architecte, sculpteur et peintre, et de plus hydraulicien, charpentier et émailleur de carreaux.

Deux architectes italiens figurent dans les comptes, le Génois Bertrand de Meynul, qui était aussi sculpteur, et Geraulme Pacherot; mais ils n'ont été occupés qu'à la fontaine du château.

Les sculpteurs employés à Gaillon sont : Michel Colombe, qui a fait le bas-relief en marbre, représentant saint Georges, pour le dessus d'autel de la chapelle[5], et Antoine Juste. Le sculpteur Demugiano, de Milan, envoya plusieurs bustes et une statue de Louis XII[6]. Les quarante peintres mentionnés dans les Comptes, et qui ont considérablement travaillé, sont tous de la corporation de Rouen, à l'exception de maître André Solario, de Milan, qui n'a peint que la chapelle. Les

[1] Il n'en reste plus que les tours gothiques qui flanquent l'entrée de la maison de détention que l'on a bâtie sur son emplacement.

[2] *Comptes de dépenses de la construction du château de Gaillon*, publiés d'après les registres manuscrits des trésoriers du cardinal d'Amboise, par A. Deville ; 1 vol. in-4°, avec planches, 1850. — Dans la collection des documents inédits sur l'histoire de France.

[3] Deville, *Comptes de Gaillon*, p. XIII.

[4] Pierre Fain a aussi élevé le palais archiépiscopal de Rouen, pour le Cardinal.

[5] Ce bas-relief est actuellement au Louvre.

[6] Le torse de cette statue est aussi au musée du Louvre.

vingt et un « menuisiers » ou sculpteurs en bois sont également de Rouen [1]. Parmi les artistes qui ont sculpté l'admirable décoration des stalles, lambris, dais, chaires, plafonds et portes de la chapelle et du palais [2], on peut citer Richart Guerpe, Colin Castille, qui était aussi architecte [3], Richard Taurigny, que nous retrouverons plus tard travaillant en Italie, Pierre Cornedieu, Jean Dubois et Richart Delaplace [4].

On voit, par un exemple, ce qui reste des traditions sur le XVIe siècle, lorsque la critique entreprend de les discuter.

En même temps, l'architecture nouvelle produisait la façade orientale du château de Blois, que Louis XII faisait bâtir par Colin Byart « tout de neuf et tant somptueusement que bien sembloit œuvre de roi. » A Blois, comme à Gaillon, la sculpture et l'ornementation sont bien plus italiennes que l'architecture.

En même temps aussi, d'illustres architectes conservaient purement et simplement le style flamboyant; c'est à peine si, çà et là, ils rajeunissent ou dissimulent certaines formes un peu vieillies. Un des plus beaux exemples de construction dans ce genre et de ce temps est l'hôtel de la Trémouille [5], à Paris, bâti en même temps que Gaillon; c'était un monument du meilleur goût. L'architecte qui l'avait construit ne s'était pas inspiré de la Renaissance italienne, il avait lutté contre elle avec le style français auquel il fit produire un nouveau chef-d'œuvre. Il faut aussi citer sur la même ligne, les hôtels de ville de Compiègne, bâti en 1499, de Saumur, de Nevers, de Saint-Quentin; le palais de justice de Rouen, bâti par Roger Ango et par Rouland Leroux, l'hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen, le château de Meillant, construit pour le cardinal d'Amboise, les roses et les fenêtres de la cathédrale d'Auch.

Le jubé de l'église de la Madeleine, à Troyes, est bien en style flamboyant dans tout son ensemble; mais Gaylde, qui l'a élevé en 1501, y a mis quelques détails d'ornementation italienne. On fait la même remarque en observant la maison dite d'Agnès Sorel, à Orléans, et l'élégant hôtel de ville d'Orléans, élevé par Viart.

[1] Tous ces détails attestent combien l'école de Rouen était importante à ce moment.

[2] On conserve à Saint-Denis quelques débris de ces belles boiseries. On y voit à la chapelle d'hiver des chanoines, les dossiers des stalles; à la sacristie des chantres, une porte; à la chapelle saint-Eugène, quelques boiseries.

[3] Castille est désigné dans les registres sous le nom d'*architector*; M. Deville signale ce titre nouveau jusqu'ici.

[4] Gaillon fut vendu en l'an V comme propriété ecclésiastique; l'ingénieur en chef du département, en réponse à ceux qui demandaient la conservation de ce monument, délara que « tout cela ne pouvait être considéré comme un chef-d'œuvre de l'art dont on dût ordonner la conservation..., que *c'était d'une architecture gothique.* » On vendit à la bande noire, qui démolit.

[5] Actuellement détruit.

Ainsi, sous Louis XII, notre architecture nationale persistait. Mais la réaction fit de nouveaux progrès sous François Ier, qui appela Serlio [1] avec quelques autres architectes italiens pour substituer définitivement la manière italienne et les ordres antiques à notre vieille façon de bâtir. Dominique Cortone construisit, en 1533, l'ancien hôtel de ville de Paris; mais Fontainebleau fut le théâtre principal où s'exercèrent les étrangers, et le modèle que François Ier offrit aux courtisans. Serlio ajouta à l'œuvre des Français, ses prédécesseurs, les bâtiments situés autour de la cour ovale, construits dans un style qui conserve cependant quelques-uns des caractères importants de l'architecture française.

Il est essentiel de constater que les Italiens qui ont travaillé en France ont beaucoup modifié leurs idées et qu'ils n'ont pas construit un seul édifice complétement italien. L'architecture française a eu sur leur manière autant d'influence qu'ils en ont eue sur la nôtre, et de cette transaction est résultée une architecture tout originale qui a produit en totalité ou en partie, les châteaux de Chambord [2], de Saint-Germain, de la Muette, de Chenonceaux, dans lesquels le caractère français est dominant, et les châteaux de Chantilly [3], de Blois [4], d'Azai-le-Rideau, de Madrid et de Nantouillet, dans lesquels le style italien est prépondérant [5].

Jusqu'alors, l'architecture civile avait seule subi l'influence étrangère et l'on continuait à construire les monuments religieux dans le style gothique, qui semblait consacré et hors d'atteinte. En effet, pendant tout le temps qu'avait duré la lutte que nous venons de raconter, on élevait de tous côtés les plus remarquables bâtiments, dans ce style flamboyant que l'on veut faire passer pour une décadence. Le Flamand Louis Van Boglem construisait Notre-Dame de Brou; Jean Texier, la flèche septentrionale de la cathédrale de Chartres; les frères Jacques et Rouland Leroux, le portail de Notre-Dame

[1] « Et encores pour ce iourdhuy auons nous en ce Royaume de France vn messire Sébastien Serlio, lequel a assez diligemment escrit et figuré beaucoup de choses selon les règles de Vitruve et a esté le commencement de mettre teles doctrines en lumière au Royaume. Toutesfois i'en congnois plusieurs autres qui sont capables de ce faire, néantmoins ilz ne s'en sont encore mis en peine : et pourtant ne sont dignes de petite louenge. Entre ceulx la se peut compter le seigneur de Clagny Parisien (Pierre Lescot), si faict aussi maistre Philibert de l'Orme... » — Jean Goujon, *Architecture ou art de bien bastir de Marc Vitruve Pollion...* mis de latin en françoys par *Ian Martin... pour le roy très chrestien Henri II.* Paris, 1547, in-folio ; orné de belles gravures sur bois, dessinées par Jean Goujon.

[2] Bâti en 1526, par Pierre Nepveu, dit Trinqueau, architecte de Blois, qui avait travaillé au château de Blois sous Louis XII. Jean Marchant, d'Amboise, a travaillé aussi à Chambord.

[3] Nous voulons parler des façades intérieures du grand château de Chantilly, aujourd'hui démoli.

[4] Il n'y a qu'un côté du château de Blois qui soit de François Ier.

[5] Voyez ces divers bâtiments dans l'ouvrage d'Androuet-Ducerceau : *Les plus excellents bastiments de France.*

de Rouen et l'église de Saint-Maclou, à Rouen. D'autres architectes inconnus bâtissaient la flèche centrale et la « tour de beurre », à la cathédrale de Rouen (1507); l'escalier de l'orgue de l'église de Saint-Maclou (1518); la chapelle de l'hôtel de Cluny, à Paris; la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, à Paris; les flèches de Saint-André de Bordeaux et de Saint-Jean de Soissons, l'église de Notre-Dame de Lépine, la chapelle du château de Vincennes. On avait bâti les chapelles des châteaux de Chenonceaux, de Blois, de Nantouillet [1], sur l'ancien plan gothique, et, sauf leur décoration, qui est de style renaissance, ces édifices sont encore gothiques.

Philibert Delorme compléta la révolution: en 1552, il construisit la chapelle du château d'Anet en style renaissance, sur un plan différent des plans gothiques, et l'édifice fut surmonté d'un dôme [2].

Ce fut alors que Jean Wast et François Maréchal, en 1555, firent à Beauvais, une généreuse protestation contre l'architecture étrangère. « Ayant ouï parler du dôme de Saint-Pierre de Rome, et voulant faire voir que leur gothique pouvoit monter aussi haut que les ordres grecs de Michel-Ange, ils élevèrent, sur le milieu de la croisée de la cathédrale, une pyramide [3] de vingt-quatre toises sur une base de huit, qui étoit percée à jour des quatre côtés, ornée de vitres de toutes couleurs; et comme sa base étoit vide, on en voyoit toute la hauteur par dedans l'église [4] : aux jours solennels, il y avoit aussi une grande lampe que l'on montoit jusqu'au milieu de cette pyramide, ce qui faisoit un très-bel effet la nuit aux yeux de ceux qui la regardoient en dehors; mais elle avoit été mal appuyée du côté de la nef, par le défaut de deux piliers qui lâchèrent, et elle s'écroula, n'ayant subsisté que cinq ans et l'ouvrage ayant duré treize ans à construire [5]. »

Avec la flèche de Beauvais s'écroula le système qui l'avait élevée; le style gothique était vaincu, et cependant les dernières parties de la lutte n'étaient pas encore terminées. Quelques architectes construisirent l'église de Saint-Eustache, à Paris (1532-1642), l'église de Gisors et celle de Vetheuil près de Mantes, en conservant le plan et toute la disposition des anciens édifices, n'adoptant de la réforme que son système de décoration, qui partout avait remplacé la vieille ornementation française. Saint-Étienne-du-Mont, achevé seulement sous Henri IV, est encore dans ce style de transaction. Mais à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, la révolution était accomplie; le gothique était entièrement abandonné, ainsi que le style de la renaissance de

[1] La chapelle d'Ecouen est encore bâtie de la même manière.
[2] Cette chapelle existe encore.
[3] Une flèche.
[4] Elle s'élevait à 455 pieds au-dessus du sol.
[5] *Supplément à l'histoire du Beauvaisis*, par M. Simon. Paris, 1704.

Louis XII; les ordres antiques et la décoration italienne étaient adoptés et vulgarisés par les chefs de la nouvelle école, Philibert Delorme, Jean Bullant et Pierre Lescot.

Cependant ces illustres maîtres ne furent pas de vulgaires imitateurs; tout en s'inspirant de l'antique et de l'Italie, ils créèrent des œuvres de génie bien à eux, une merveilleuse architecture qui se résume dans le vieux Louvre, bâti en 1540, par P. Lescot[1], dans les Tuileries, ouvrage de Philibert Delorme, et dans le château d'Écouen, construit par Jean Bullant[2].

Ces trois châteaux, types définitifs de la nouvelle architecture, nous permettent de constater comment la révolution se termina. Au Louvre, « le plus exquis de ces excellents édifices », la disposition générale et les plans sont français et ne rappellent en rien la disposition et les plans des édifices italiens; l'arrangement des façades est encore français, mais avec des ornements italiens et surtout antiques. Ainsi, à la façade de la cour, les croisées sont italiennes, mais ces détails se confondent dans une disposition générale qui n'est pas italienne. La composition de l'attique, sa sculpture si élégante, ses pilastres bas et les trophées d'armes qui flanquent les fenêtres, les frontons circulaires et leur ornementation, tout cela n'est pas italien, tout cela est français, original et spontané; c'est bien l'une des plus franches créations du génie national. Aux Tuileries, l'influence italienne se fait sentir dans les galeries ouvertes. A Écouen, l'ensemble du monument est français, avec des détails italiens et principalement antiques.

On le voit, le génie français s'était considérablement modifié, mais il ne s'était pas absorbé dans une imitation inintelligente; il avait changé quelques-unes des formes de l'architecture, mais il avait su conserver son originalité et sa force créatrice[3].

[1] Une partie de la décoration intérieure des appartements du vieux Louvre existe encore, et se trouve actuellement placée dans la chambre dite de Henri IV, dans l'ancienne salle des armures du musée des souverains et dans la salle où est la chapelle du Saint-Esprit. Les appartements du Vieux-Louvre, déjà remaniés au temps de la reine Anne d'Autriche, ont été démolis par Fontaine, lorsqu'il prépara les salles du musée Charles X; tout ce qui fut épargné dans cette déplorable démolition, fut jeté dans les greniers du Louvre; c'est là où le roi Louis-Philippe trouva ces débris de diverses époques. Il les employa pêle-mêle, et en brouillant tout, à la décoration des salles que nous venons d'indiquer. La chambre dite de Henri IV n'existait pas au temps de Henri IV telle qu'elle est aujourd'hui; elle est décorée de débris des appartements de la reine Anne; mais l'alcôve est bien celle où mourut Henri IV. Le plafond de l'ancienne salle des armures est fait de morceaux venant de toutes parts et du temps d'Anne d'Autriche; les Quatre parties du monde, au plafond, sont des peintures de l'école de Vouet; les portes sont aussi de cette époque. Le plafond et les boiseries de la chambre de la chapelle du Saint-Esprit sont du temps de Henri II. On ne sait, devant ce mélange, et en présence de cette confusion, si l'on doit se féliciter de cette fâcheuse restauration ou la blâmer.

[2] Pour apprécier exactement ce qu'étaient ces trois édifices au XVIe siècle, il faut les voir dans l'ouvrage d'Androuet-Ducerceau.

Mais à côté de ces chefs-d'œuvre de l'art français, nés de l'influence nouvelle, nous

Un des talents les plus originaux de ce temps est celui de Jacques Androuet-Ducerceau, architecte, dessinateur et graveur, mais surtout important comme ornemaniste. Formé aux écoles d'Italie et empruntant ses thèmes à l'ornementation italienne, Androuet-Ducerceau sut conserver le goût français, tout aussi bien que les architectes dont nous venons de parler ; doué d'une verve incomparable, il a su rester créateur. Dans l'immense suite d'ornements dessinés et gravés par Ducerceau, on doit signaler l'originalité, le bon goût, la richesse et une infinie variété. A l'ornementation gothique et à l'ornementation franco-italienne de Gaillon avait succédé l'ornementation italienne ; l'ornementation française recommença avec Androuet-Ducerceau, le digne chef de file de cette brillante série de décorateurs que nous retrouverons plus tard, et qui sont peut-être les plus parfaits représentants du goût français[1].

Malgré les luttes de l'intérieur, malgré cette révolution de cinquante ans, malgré la célébrité si générale des Italiens, nos architectes continuèrent, comme par le passé, à élever çà et là quelques monuments à l'étranger. En Portugal, Nicolas, architecte et sculpteur, et trois de ses compatriotes, Jean de Rouen, Jacques Longuin et Philippe Édouard, étaient appelés par le roi Emmanuel, vers 1517, pour reconstruire l'église de Sainte-Croix de Coïmbre. Nicolas, fut également chargé de l'exécution du portail principal de l'église de Belem ; il sculpta encore l'autel de la chapelle du couvent de N.-D. de la Pena, près de Cintra. Les historiens portugais le nomment toujours « le grand sculpteur » et ne parlent de ses œuvres qu'en les appelant « de somptueuses merveilles ». Jean de Rouen était aussi architecte et sculpteur, comme tous les grands artistes de ce temps, où l'on n'avait pas encore imaginé les spécialités et la division du travail ; il a sculpté les retables en pierre de l'église de Sainte-Croix de Coïmbre, œuvre d'une délicatesse extrême et d'un goût exquis. L'architecte Jérôme de Rouen fut chargé par la fille du roi Emmanuel, Dona Maria, de bâtir l'église de Luz, près de Lisbonne. La princesse qui voulait que ce monument « fût une des plus belles choses de l'Europe », comme elle le disait à Jérôme, avait appelé un Français pour le construire. Louis de Foix alla en Espagne travailler, dit-on, au monastère de l'Escurial. En Italie même, à la fin du XVI[e] siècle, Nicolas Bonaventure, dont nous avons déjà parlé, faisait l'une des trois fenêtres du fond du chœur au dôme de Milan.

devons désavouer les extravagantes figures de Joseph Boillot, de Langres, auteur des *Nouveaux pourtraits et figures de Termes*, et celles de Hugues Sambin, de Dijon, auteur de l'*Œuvre de la diversité des Termes* (Lyon, 1577); jamais l'art du moyen âge n'avait soupçonné rien de plus détestable et de plus absurde.

[1] Le Cabinet des estampes possède un bel et complet exemplaire de l'œuvre de Ducerceau.

Sculpture.

Nous avons déjà dit que la sculpture française au xve siècle, avant la Renaissance, était avec les maîtres de Rouen, avec les sculpteurs de Dijon et surtout avec Michel Colombe, en pleine voie de transformation spontanée, lorsque la Renaissance vint entraîner nos tailleurs d'images et nos huchiers. La réaction s'exerça d'abord sur l'ornementation; la statuaire n'y fut soumise que plus tard.

Pendant la première Renaissance, celle de Louis XII, la sculpture française produisit le tombeau de François II, duc de Bretagne[1], chef-d'œuvre de Michel Colombe et de la Renaissance française; — les stalles de la cathédrale d'Amiens, sculptées[2] par Antoine Avernier, Jean Trupin, Arnoul Boulin et Alexandre Huet, composées dans le pur style flamboyant et décorées de quatre cents bas-reliefs et des plus riches ornements dans le goût français; — le tombeau des cardinaux d'Amboise[3], admirable ouvrage de Rouland Leroux, qui conserve la capricieuse fantaisie et la richesse originale de composition de l'école française, mais où l'on sent l'influence italienne dans quelques ornements; — même remarque pour les belles boiseries sculptées de la cathédrale d'Évreux. — Les saints de Solesmes[4], œuvre trop peu connue dans notre indifférent pays, sont de deux époques et de deux styles; une partie de ces sculptures est de 1496 et du plus beau style français de l'école de Tours; l'autre partie est de 1553, et offre quelques-uns des caractères de la sculpture italienne[5].

[1] A la cathédrale de Nantes.
[2] De 1508 à 1522.
[3] A la cathédrale de Rouen.
[4] A l'abbaye de Solesmes dans le Maine.
[5] Nous regrettons que la gravure ou la photographie n'ait pas encore popularisé ce chef-d'œuvre; on voudra bien nous pardonner la description un peu longue que nous en donnons. On appelle « les Saints de Solesmes » une suite de bas-reliefs et plus de cinquante statues, la plupart de grandeur naturelle, placés dans les bras de la croix de l'église abbatiale de Solesmes, et encastrés dans la plus merveilleuse ornementation française. Cette sculpture a été exécutée en 1496 et en 1553; par qui? on l'ignore. Au bras droit de la croix, il y a, à gauche de l'autel, un saint Pierre, statue bien française et dans le plus beau style de l'école de Tours. A l'extrémité du bras, est l'Ensevelissement du Christ, belle composition de figures en ronde bosse, de même style français et de même date, 1496, que le saint Pierre. Au bras gauche de la croix, il y a deux étages de sculptures sur chacune des faces du bras; elles représentent l'histoire de la Vierge. Les sculptures d'en haut sont d'un style tout différent, non-seulement de celui des bas-reliefs d'en bas, mais de celui du bras droit de la chapelle. Dans l'ignorance où nous sommes des diverses manières de nos anciennes écoles provinciales, nous ne trouvons d'explications à ces différences de style que des influences allemandes, flamandes et italiennes; aussi dit-on qu'une influence allemande se fait sentir dans les sculptures d'en haut, tandis qu'une influence italienne est évidente dans celles d'en bas; quelques-uns même les attribuent à des Allemands et à des Italiens. Pour nous, la prétendue influence allemande, ce sont les caractères de notre vieille sculpture du nord de la France. Quant à l'influence italienne, elle est évidente et s'explique par la date du travail, qui est de 1553; et il est plus que probable qu'il a été exécuté par des artistes italiens. Quoi qu'il en soit, les sculptures d'en haut, qui sont françaises,

On observe dans l'histoire de la sculpture les mêmes évolutions que nous avons déjà remarquées dans l'histoire de l'architecture : au moment de la Renaissance, une ou plusieurs écoles françaises, dans l'état le plus florissant ; sous Louis XII, la sculpture décorative italienne prenant la place de l'ornementation florale jusqu'alors en usage, mais la statuaire résistant au goût étranger et à l'influence de l'antique ; puis, sous François 1er et Henri II, la réaction peu à peu se faisant plus complète et s'attaquant à la statuaire.

François 1er fit venir d'Italie plusieurs sculpteurs, dont les plu connus sont Benvenuto Cellini et Paul-Ponce Trebatti. Le premier fit de grands travaux de sculpture et surtout d'orfévrerie pour le Roi. Il ne reste plus aujourd'hui de toutes ces œuvres que le bas-relief en bronze de la Nymphe couchée, que l'on voit à la salle des Cariatides, au Louvre. Benvenuto a écrit des Mémoires d'une impudence extraordinaire ; ses vanteries et son mérite en avaient fait une espèce de mythe auquel tout a été attribué. L'ignorance et la mauvaise foi ont été longtemps d'accord pour tout mêler, et il est temps que la critique fasse enfin la part exacte de ce qui est réellement au sculpteur italien.

Paul-Ponce Trebatti travailla aux ouvrages de stuc de Fontainebleau, fit le tombeau du prince Alberto Pio da Carpi (au musée du Louvre), aida Jean Goujon dans l'attique du Louvre, qui n'est pas son œuvre en entier, enfin il sculpta la façade orientale du château des Tuileries [1]. Paul-Ponce a été aussi pendant longtemps une espèce de mythe auquel on attribuait toute œuvre de sculpture de la Renaissance ; il avait sculpté, disait-on, la statue de l'amiral Chabot, qui est de Jean Cousin ; il a passé longtemps pour l'auteur du mausolée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, chef-d'œuvre de Jean Juste [2] et de Pierre Bontemps [3]. Ces deux fausses attributions avaient considérablement contribué à augmenter la réputation de Paul-Ponce.

Pendant ce temps, Bachelier, François Gentil, Martin Cloistre de Blois [4], Richier, Jean Goujon, François et Pierre Lheureux, ses successeurs au Louvre, Jean Cousin, Pierre Bontemps et Germain Pilon concouraient à fonder la nouvelle école de sculpture française qui

représentent : l'Assomption de la Vierge ; la Vierge reçue au ciel par son Fils ; l'Enfant Jésus retrouvé par sa Mère au milieu des docteurs. Les sculptures d'en bas, qui sont italiennes, représentent : la Vierge en extase recevant la communion de son Fils, et l'Ensevelissement de la Vierge. Les figures de la Vierge et de la Madeleine sont des prodiges de beauté, d'onction et d'expression ; rien n'est plus pur, plus élevé, plus sublime et plus beau. Quant à l'exécution, elle est d'une perfection achevée.

[1] Voyez le savant article de M. Emeric David, sur Trebatti, dans la *Biographie universelle* ; réimprimé dans : *Vie des artistes*, 1 vol. in-18. Dans la Bibl. Charpentier.

[2] Johannes, cognomine Justus et Florentinus. Il avait un frère, Antoine Juste, qui travailla à Gaillon. (Voir les *Comptes* cités p. 46).

[3] Voir les *Archives curieuses de l'histoire de France*, t. III, p. 82-84. Poilly a gravé le tombeau de Louis XII, où l'ornementation seule est dans le goût italien.

[4] *Archives de l'art français*, t. I, p. 276.

succédait à l'école de Tours. Certes, ces grands artistes se sont inspirés des chefs-d'œuvre de l'antiquité et de l'Italie, mais tous ont conservé dans leurs productions une séve bien française et beaucoup d'indépendance. En effet, à ne prendre que leurs œuvres exposées au Louvre et à Versailles, qu'y a-t-il de plus français que les cinq bas-reliefs de Jean Goujon, représentant la Déposition et les quatre Évangélistes, qu'il avait sculptés pour le jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois? On y retrouve tous les caractères de notre manière, la netteté de la composition, le bon goût et déjà l'élégance. Mais, on sent l'école italienne [1] dans ses figures de Nymphes, aux formes allongées, bien que la grâce de la forme française vienne un peu couvrir l'influence étrangère. Les bustes de Charles IX et de Henri III, par Germain Pilon, son buste d'enfant, sont autant de chefs-d'œuvre et commencent cette série de bustes que la sculpture française a seule su produire, et qui sont un trait tout particulier de son génie, comme le portrait dans notre école de peinture. Quelle différence, pour un esprit intelligent et fin, entre le Philippe de Chabot de Jean Cousin [2], si franchement français quoique inspiré largement de l'antique, et la statue en bronze d'Albert Pie de Savoie, par Paul-Ponce Trebatti.

On peut voir à Versailles le moulage d'une statue de Léger Richier, représentant la duchesse de Lorraine, Philippe de Gueldres, morte en 1547[3], œuvre toute française aussi. Il en est de même des bas-reliefs du tombeau de François Ier, dans lesquels Pierre Bontemps a sculpté les batailles de Marignan et de Cérisoles[4], et aussi du bas-relief représentant les cavaliers de l'Apocalypse, que l'on voit au tombeau de Jean de Langheac, à la cathédrale de Limoges[5]. Les statues de Henri II et de Catherine de Médicis, seulptées par Germain Pilon pour le tombeau de Henri II, et placées aujourd'hui dans la crypte de Saint-Denis, sont au nombre des plus belles œuvres de la sculpture française.

En échange de Paul-Ponce et de Benvenuto, la France envoyait à l'Italie Richard Taurigny et Jacques d'Angoulême. On sait peu de chose sur maître Jacques d'Angoulême ; Blaise de Vigenère le mettait bien au-dessus de Germain Pilon, et affirmait que ses œuvres étaient très-remarquables et très-estimées. Il raconte qu'en 1550, maître Jacques osa bien lutter avec Michel-Ange pour le modèle

[1] Le Primatice a eu beaucoup d'influence sur Jean Goujon.

[2] Le tombeau complet est gravé dans les *Antiquités nationales de Millin*, t. I, pl. 12. — Le musée de Cluny possède un beau groupe de Jean Cousin, Vénus et l'Amour.

[3] La figure originale est aux Cordeliers de Nancy. — Voyez le t. I, p. 373 du *Catalogue du Musée de Versailles*, par M. E. Soulié.

[4] Ils ont été gravés par Masquelier. Le Louvre en possède un moulage en bronze.

[5] Ce bas-relief, en pierre, est de 1543. On en voit une gravure par M. Léon Gaucherel dans le t. XVI des *Annales archéologiques*. M. Didron croit avec raison que Jacques d'Angoulême est l'auteur de ce chef-d'œuvre.

d'une statue de saint Pierre, et que de fait il l'emporta sur le grand artiste au jugement de tous les maîtres italiens.

Richard Taurigny, sculpteur en bois, que nous avons déjà vu employé aux ouvrages de Gaillon, fit, vers le milieu du XVI[e] siècle, les stalles de Sainte-Justine de Padoue et celles de la cathédrale de Milan. En 1518, un autre sculpteur en bois, Jean Barille, travaillait aux boiseries du Vatican[1]. Philippe de Bourgogne, architecte et sculpteur, l'un des plus fameux maîtres du XVI[e] siècle, allait en Espagne construire et sculpter la coupole surmontée d'une tour que l'on admire à la cathédrale de Burgos. Cette construction est, à coup sûr, l'une des plus belles œuvres de la Renaissance. Philippe de Bourgogne a sculpté la clôture du chœur de la cathédrale de Burgos, et, à la cathédrale de Tolède, la moitié des stalles du chœur. L'autre moitié est de Berruguette. Dans le même temps travaillaient aussi en Espagne, les sculpteurs Louis de Bourgogne et Vigarny.

Ainsi, pendant le XVI[e] siècle, nos artistes étaient accueillis par les étrangers, par les Italiens eux-mêmes, avec empressement, et on leur confiait l'exécution d'œuvres importantes.

Musique.

Enfin, disons pour terminer, que nos musiciens créaient à cette époque l'école de musique italienne. Claude Goudimel, le plus illustre de ces artistes, a eu pour élèves Palestrina et Nanini. A cette époque, tous les maîtres de chapelle de l'Italie étaient français. Lorsque le Pape envoya, en 1545, des chanteurs apostoliques au concile de Trente, pour donner leur avis sur ce qui concernait le chant et la musique d'église, tous ces chanteurs étaient français [2].

[1] Suivant le commentateur du Vasari, publié à Florence chez Lemonnier (*Vie de Raphaël*), Barille, regardé jusqu'ici comme Français, serait Siennois.

[2] On trouve, dans la *Gazette musicale* du 1[er] juin 1856, dans un article de M. Ad. de la Fage, ayant pour titre : « *Manuscrit musical d'un chartreux,* » le fait suivant et assez curieux pour être reproduit ici.

« Bonini (*c'est le chartreux*) va maintenant nous donner une notice intéressante pour la France. » « Au temps du grand-duc Ferdinand I[er], florissait au service de » cette altesse, M... (nom laissé en blanc), surnommé le *Françaisin* ou *petit Fran-* » *çais;* il avait été appelé à Florence pour former des élèves, parmi lesquels quelques- » uns devaient être instruits pour jouer chaque soir, une heure avant la nuit, sur le » balcon du Palais-Vieux. En peu de temps, ceux qu'il choisit étaient devenus si » habiles que, dans l'opinion commune, pas un prince ne possédait une réunion sem- » blable d'instruments variés. Ces musiciens prirent le nom du pays de leur maître et » s'appelèrent les Françaisins. »

» Notre compatriote, dont parle si honorablement Bonini, tout en ignorant son véritable nom, s'appelait Bernard ou Bernardin; il avait été appelé à Florence par le grand-duc Ferdinand, et fut surtout aimé et protégé par son épouse, Marie-Madeleine d'Autriche. Son tombeau, en marbre, accompagné des insignes de sa profession, se voyait encore il y a quelque temps au monastère de Sainte-Elisabeth-des-Converties, dont la grande-duchesse était bienfaitrice; et, sur une table de marbre qui fait partie

XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

Au XVIIe siècle, il y eut une véritable renaissance de l'esprit français. A ce moment de splendeur, qui coïncide avec la décadence de l'Italie, recommence une nouvelle période d'influence à l'étranger, comme avant la Renaissance.

L'influence de la France de Richelieu et de Louis XIV, qui se continue au XVIIIe siècle, est tellement considérable,qu'il est essentiel de l'établir d'abord par le témoignage des contemporains. Je citerai Leibnitz pour le dix-septième siècle, et Frédéric le Grand pour le dix-huitième.

« Après la paix de Munster et celle des Pyrénées, dit Leibnitz[1], la puissance et la langue française l'emportèrent. La France se vantait d'être le siége de toute l'élégance; nos jeunes gens, surtout notre jeune noblesse, qui n'avaient jamais connu leur patrie et admiraient tout chez les Français, non contents de la rendre méprisable auprès des étrangers, les aidaient à la décrier, et prenaient du dégoût pour leur langue et pour leurs propres mœurs qu'ils ignoraient; ils eurent bien de la peine à déposer cette aversion après être parvenus à l'âge de maturité et de jugement. Plusieurs de ces jeunes gens..... étant parvenus ensuite aux dignités et aux emplois, gouvernèrent l'Allemagne pendant un assez long espace d'années, et s'ils ne la rendirent pas tributaire de la puissance française, il ne s'en fallut pas de beaucoup, et ils la soumirent du moins presque entièrement à la langue[2] et aux modes de cette nation. »

du pavé de l'église et se trouve à l'entrée, on lisait une inscription latine, aujourd'hui presque entièrement effacée, mais que j'ai cependant pu encore vérifier, et dont voici la traduction :

« Ci-gît le prince et la gloire du chant harmonique, auquel la grande-duchesse de » l'Hespérie a donné cette sépulture : Bernardin, le Françaisin le plus habile qu'on ait » vu ici sur les instruments à vent, dont il tirait des sons délicieux. Après sa mort, » il mérite des honneurs semblables à ceux qu'il reçut durant sa vie ; il est le premier » homme dont les restes reposent dans ce temple. »

» Bernardin enseignait principalement le violon, le cor et la trompette. Parmi les élèves qu'il forma, Paul du Françaisin et Jacques du Françaisin furent les plus célèbres, comme l'ont indiqué Rosselli, dans son *Sepottuario*, et Lastri, dans son *Osservatore fiorentino* (t. VII, p. 88, éd. Terza). Ainsi l'école de violon à Florence eut pour fondateur un Français du temps de Henri IV. »

[1] *Œuvres complètes,* Genève, 1768, 6 vol, in-4°; t. VI, 2e partie, p. 16 et 17.

[2] Voyez le discours sur « L'universalité de la langue française, » par le comte de Rivarol, discours qui a remporté, en 1784, le prix proposé par l'Académie de Berlin. Cette académie, acceptant le fait comme évident, avait donné en sujet de prix, la recherche des causes du fait; parmi les causes indiquées par Rivarol on remarque celle-ci : « Les opinions exagérées du Nord et du Midi viennent prendre à Paris une teinte qui plaît à tous. »

« L'Europe, dit plus tard Frédéric le Grand[1], enthousiasmée du caractère de grandeur que Louis XIV imprimait à toutes ses actions, de la politesse qui régnait à sa cour et des grands hommes qui illustraient son règne, voulait imiter la France qu'elle admirait; toute l'Allemagne y voyageait; un jeune homme passait pour un imbécile s'il n'avait séjourné quelque temps à la cour de Versailles : le goût des Français régla nos cuisines[2], nos meubles, nos habillements et toutes ces bagatelles sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire; cette passion, portée à l'excès, dégénéra en fureur. Les femmes, qui outrent souvent les choses, la poussèrent jusqu'à l'extravagance[3]. »

Que si l'on recherche les causes de cette influence exercée aux XVII[e] et XVIII[e] siècles par la France, on les trouvera toutes dans la puissance et la gloire de Louis XIV, dans l'élégance et la délicatesse des mœurs de la cour de Versailles, dans l'éclat de notre littérature, dans le charme et la séduction de l'esprit et du goût français.

Nos ambassadeurs pendant la paix, nos officiers pendant la guerre, plusieurs princesses françaises mariées à des princes étrangers[4], répandirent en Europe les mœurs de la France. La révocation de l'édit de Nantes y contribua aussi. Enfin Pierre le Grand vint à Paris; ses sujets l'imitèrent, et la société russe se modela sur la société française. On venait de partout se « maniérer » à Paris et à Versailles, c'est-à-dire étudier notre esprit de société, les usages de la bonne compagnie, notre politesse et surtout notre art de la conversation. La philosophie, les lettres, nos journaux littéraires, nos chansons, nos modes mêmes complétaient cette influence qui francisa l'Europe pour longtemps. Il était impossible que l'école française ne prît pas une large part dans cette influence générale de la France sur l'Europe.

Au XVIII[e] siècle, Paris était devenu le centre d'activité le plus considérable de l'Europe ; c'était une nouvelle Athènes. Mais écoutons Diderot :

[1] *Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Brandebourg*, p. 327-8.

[2] Frédéric le Grand a raison d'indiquer ceci : il est bien certain que nos usages de la table ont été adoptés partout, et que c'est la cuisine française qui a décidé les étrangers à renoncer aux festins grossiers, aux orgies, et à se comporter à table avec honnêteté, en remplaçant par la variété et la délicatesse des vins et des mets, l'abondance grossière des boissons et des viandes.

[3] Les femmes ne furent pas seules coupables d'extravagance : le fameux Potemkin, qui, au dessert, faisait servir aux dames des diamants à pleines cuillerées, était à un moment amoureux fou de la belle princesse Dolgorouki; ayant appris qu'elle manquait de souliers de bal qu'habituellement elle faisait venir de France, Potemkin fit partir pour Paris un exprès qui courut jour et nuit, et rapporta les souliers. — De grandes dames suédoises faisaient faire leurs robes à Paris par l'entremise de l'ambassade de Suède.

[4] En Pologne, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Savoie, à Modène, à Parme.

« Roslin[1] est aujourd'hui un aussi bon brodeur que Carle Vanloo fut autrefois un grand teinturier. Cependant il pouvait être un peintre; mais il fallait venir de bonne heure dans Athènes. C'est là qu'aux dépens de l'honneur, de la bonne foi, de la vertu, des mœurs, on a fait des progrès surprenants dans les choses de goût, d'art, dans le sentiment de la grâce, dans la connaissance et le choix des caractères, des expressions et des autres accessoires d'un art qui suppose le tact le plus délié, le plus délicat, le jugement le plus exquis, je ne sais quelle noblesse, une sorte d'élévation, une multitude de qualités fines, vapeurs délicieuses qui s'élèvent du fond d'un cloaque. Ailleurs, on aura de la verve; mais elle sera dure, agreste et sauvage[2]. »

C'est ce grand mouvement qu'il s'agit d'étudier dans ses détails.

PEINTURE

1. *Henri IV et Marie de Médicis.*

Dès les dernières années du XVIe siècle, la peinture officielle, tout italienne, se mourait à Fontainebleau, en s'obstinant à étouffer le génie français dans des formes étrangères. Les Flamands qui vinrent en France, au temps de Henri IV, pour continuer l'œuvre des peintres italiens, ne purent redonner ni l'inspiration, ni la vie à l'école de Fontainebleau. Égarés dans la fausse voie de l'imitation des maîtres florentins, nos artistes n'avaient acquis aucuns de leurs mérites et avaient perdu presque toutes les qualités françaises. Nous ne savons ce qu'étaient les peintures de l'ancienne galerie d'Apollon, faites par Bunel et par Dubreuil, mais la chapelle de Fontainebleau, décorée par Fréminet[3], la principale illustration du règne de Henri IV, atteste la décadence où étaient tombés les imitateurs de Michel-Ange.

On peut juger par quelques estampes ce que Fréminet aurait été s'il avait pu échapper à l'action pernicieuse de l'école florentine. La Sainte Famille, gravée à Rome par Ph. Thomassin, en 1589, montre chez le maître qui l'a peinte un talent élevé et tout français; la composition, l'ajustement, le goût rappellent à l'esprit la manière de Vouet[4]. Le Baptême du Christ, gravé à Rome, en 1592, par J. Turpin,

[1] Peintre de portraits, né en Suède, et sur lequel M. Ph. de Chennevières a écrit une notice insérée dans la *Revue universelle des Arts.*

[2] *Diderot*, salon de 1765, t. I, p. 210, éd. in-8° de 1821.

[3] De 1606 à 1615.

[4] Fréminet n'a été en Italie qu'en 1587; la Sainte Famille dont nous parlons a été faite presque à son arrivée à Rome, lorsque Fréminet peignait encore selon le goût de son père et bien certainement d'après la manière de nos vieux maîtres de Saint-Luc, manière qu'il changea en Italie contre le style tourmenté de l'école de Florence.

est au contraire composé dans le style florentin, comme ses peintures de Fontainebleau, mais cependant avec plus de sagesse, avec moins de poses tourmentées et contournées que l'on n'en rencontre dans les imitateurs italiens de Michel-Ange à cette époque, dans le Bronzino, par exemple.

Le manque de documents, la dispersion ou la destruction des œuvres rendent difficile la tâche d'écrire l'histoire de la peinture au temps de Henri IV; cependant, en cherchant bien, on retrouve quelques œuvres remarquables, originales et pleines de caractère, qui nous prouvent que certains hommes s'obstinaient à rester français, malgré la mode. Les plus importants sont les maîtres de Saint-Luc, quelques peintres provinciaux[1], nos dessinateurs de crayons, qui vont bientôt disparaître, quelques graveurs de portraits, le sculpteur Jacquet et les peintres Jean Mosnier et Quintin Varin.

Le courant français que nous avons vu se maintenir au XVI[e] siècle, continue; il y a un milieu français plus fort qu'on ne pense, car le Flamand Porbus, en peignant la Cène, qui est au Louvre, y est soumis à ce point que son œuvre est presque française.

Quintin Varin est l'auteur de ce remarquable tableau de la Présentation au temple, placé aujourd'hui à Saint-Germain-des-Prés[2], et qui est d'un goût si français, qu'on le croirait peint en plein XVIII[e] siècle. Marie de Médicis, frappée du grand talent de Varin[3], le chargea de peindre la galerie du Luxembourg. Mais, au moment de se mettre au travail, Varin disparut; un méchant poëte de ses amis venait d'être pendu pour avoir écrit un libelle contre la Cour; effrayé et craignant de se trouver compromis dans cette affaire, Varin se cacha et échappa à toutes les recherches de ses amis. Marie de Médicis perdit patience et appela Rubens pour remplacer le peintre picard (1620). Quant à Jean Mosnier, il fut employé par Marie de Médicis au Luxembourg; un de ses tableaux, fait pour ce palais, la Magnificence royale, est conservé au Louvre; c'est une belle peinture décorative, qui rappelle la manière de La Hire.

Les faits nous permettent donc de constater que quand Simon Vouet revint à Paris, en 1627, il y trouva une école française beaucoup plus forte qu'on ne le croit ordinairement.

[1] M. Ph. de Chennevières a publié quatre volumes de *Recherches sur les peintres provinciaux de l'ancienne France.* Nous lui devons les biographies de Quintin Varin et de Jean Mosnier.

[2] H. 5,59; L. 3,03. Gravé par Karl Audran.— Voyez Ph. de Chennevières, *Peintres provinciaux*, t. I, p. 230.

[3] M. Ph. de Chennevières nous apprend que Varin est l'auteur d'un tableau représentant saint Charles Borromée distribuant des secours aux malades (à Saint-Étienne-du-Mont). On voit aussi à Abbeville et à Beauvais divers tableaux de ce maître. Un de ses meilleurs, Jésus-Christ guérissant le paralytique, pourrissait, en 1855, dans les greniers de l'église de Fontainebleau.

2. *Richelieu et Mazarin.*

Pendant son long séjour en Italie, Vouet s'était fait le disciple des maîtres de l'école bolonaise ; tout ce qu'il a peint à Rome est dans leur manière. L'action de Vouet sur ses contemporains a été réellement considérable, cependant il ne faut pas l'exagérer ; à l'imitation de l'école florentine, Vouet substitua le goût de ses maîtres favoris. L'importance que l'on attribue à l'école qu'il fonda à Paris, nous paraît se réduire à l'importation des types du Guide, du Guerchin, de l'Albane et des Carraches.

Il est à remarquer toutefois qu'il s'opéra un grand changement dans la manière de Vouet à son retour de Rome ; et ce changement est à noter, parce qu'il prouve incontestablement que le milieu dans lequel il se retrouva eut sur lui autant d'action qu'il en exerça lui-même sur ses contemporains. Ce milieu, il faudrait le faire connaître avec plus de détails que nous n'avons pu en donner tout à l'heure ; mais nous sommes fort heureux déjà d'en pouvoir signaler l'existence, parce que c'est là, et non pas seulement dans le Vouet, que sont les origines de notre école du XVIIe siècle.

Tout en faisant à Paris de grands tableaux d'après les maîtres bolonais et quelquefois d'après ceux de Venise, Vouet exécuta un certain nombre d'œuvres moins importantes et dont le caractère est absolument différent de celui de ses grandes peintures. Dans sa jolie et gracieuse composition de Vénus et Adonis [1], dans celles représentant Diane et Endymion [2], un repos de la Sainte Famille [3], la Sagesse montrant à un jeune prince le temple de la Vertu [4], le sujet allégorique peint pour la reine d'Angleterre [5], dans les grotesques « peintes dans le cabinet et les bains de la Reine au Louvre [6], » et dans les quatre Vertus qui sont placées aujourd'hui au palais de Versailles [7], Vouet n'est pas seulement très-français, gracieux, élégant, clair, agréable, comme quelques-uns de ses élèves [8], mais le tableau de Neptune et

[1] Gravée par Michel Dorigny, 1643. — Cette peinture de Vouet est au musée de l'Hermitage.

[2] Gravé par Michel Dorigny, 1643.

[3] Gravé par Michel Dorigny, en 1649.

[4] Gravé par Fr. Perrier, en 1632. — On prendrait ces personnages pour Mentor et Télémaque.

[5] Ce tableau représente une allégorie sur le mariage de Charles Ier, roi d'Angleterre, avec Henriette de France, et sur l'alliance anglo-française ; les léopards anglais sont enchaînés avec des lis. Ce tableau a été peint pour la maison de la reine d'Angleterre, appelée Ottelan. Michel Dorigny l'a gravé en 1639.

[6] Ces grotesques ont été gravées par Dorigny. On y trouve la légèreté, la grâce, l'élégance, le goût et l'esprit de l'ornementation française. Le type des ornements de l'école d'Antoine et de Jean Lepautre est bien là.

[7] Elles ont été gravées par Dorigny.

[8] Par exemple Lesueur, dans sa première manière. Au reste, jusqu'à David, on retrouve dans tous les maîtres français les mêmes types et le même goût.

d'Amphitrite[1] nous rappelle même la manière de Boucher. Vouet n'est pas le seul artiste du XVII[e] siècle qui nous rappelle ainsi la manière de Boucher; nous la retrouvons encore dans le bas-relief de Girardon représentant des Nymphes au bain et décorant la cascade de l'allée d'eau, dans le parc de Versailles. Dans le repos de la Sainte Famille, dont on vient de parler, le tombeau antique, au pied duquel est assise la Vierge, le paysage et tous les accessoires sont dans ce style qu'on est convenu d'appeler le style Boucher ou le style du XVIII[e] siècle, qui n'est autre que le style français et qui est permanent dans notre école, malgré tout ce qu'on a tenté pour le faire disparaître. Qu'on le trouve détestable ou charmant, peu importe; il est tel. C'est le produit du terroir et de la séve française; il est le même en littérature et en peinture. Notre poésie ne ressemble pas à celle de l'Italie, de l'Angleterre, ou de l'Allemagne; notre prose non plus; tandis que notre poésie et notre prose sont absolument les mêmes que notre peinture, quand elle est demeurée bien française. Cet art français que l'on a nié, ce goût français que l'on a insulté, que l'on s'est efforcé de détruire, existent donc; qualités et défauts, on ne les trouve que chez nous. Aux invectives inintelligentes de ses adversaires, j'oppose l'admiration de toute l'Europe pendant deux siècles.

Il faut en prendre son parti : quand on croit le goût français, le mauvais goût, bien mort, il reparaît :

Chassez le naturel, il revient au galop.

M. Ph. de Chennevières dit quelque part : « Depuis que la France a produit des ouvrages d'art,elle a toujours senti à tour de rôle les courants de deux influences, celle de l'Italie et celle de la Flandre. Celle de l'Italie lui semble meilleure et plus naturelle, et plus saine, puisque, après tout, nous lui devons les grandes époques qui s'appellent le Primatice, Poussin, Le Brun, David, Ingres..... Il ne faut pas étudier avec de bien grosses lunettes la philosophie de l'histoire de l'art pour remarquer que l'épuisement de l'école de chacun des grands élèves de l'Italie que nous venons de nommer a eu pour réaction inévitable le triomphe, au moins passager, de l'influence du Nord. Après maître Roux et le Primatice viennent les Flamands Dubois, Francheville, Jean de Hoëy et les Porbus; après Fréminet, Rubens; après le Poussin et Le Brun, Van der Meulen, Baptiste, Largillière, Desportes, Watteau et Chardin ; après David, l'atelier de Gros; après Ingres, les délicieux paysagistes de notre temps, héritiers excellents de l'école hollandaise[2]. » Ne pourrait-on pas compléter cette observation, et la rendre plus vraie, en disant qu'à chaque période d'influence étrangère

[1] Gravé par Michel Dorigny, en 1644.
[2] *Peintres provinciaux*, t. III, p. 215.

succède une réaction française? Après la Renaissance, on voit venir Le Sueur; après David, toute notre école moderne.

Vouet, car il faut bien revenir à lui, devint le chef d'une nombreuse école[1]; il fut nommé premier peintre du Roi et son maître à dessiner. Nous le voyons en faveur à la Cour, tout-puissant auprès du Roi et des ministres, abusant de sa puissance et forçant Poussin à retourner en Italie; travaillant pour Richelieu, pour les autres ministres et pour les grands seigneurs. C'est le Le Brun de Louis XIII; il exerce une suprême autorité sur les arts; il leur imprime une forte direction et un cachet bien marqué; il emploie ses élèves et d'autres peintres groupés autour de lui aux grands travaux dont il est chargé, aux peintures, aux modèles de tapisseries. L'entourage de Vouet, tout-puissant à la Cour, et par cela seul indépendant de la maîtrise de Saint-Luc,forme une espèce d'académie libre, qui a précédé l'Académie royale et qui semble en avoir préparé l'établissement.

L'époque de Vouet est le moment de la renaissance de l'esprit français. Les arts brillèrent alors du même éclat que la philosophie, les lettres, la politique et les armes. Il y eut une réunion d'artistes illustres dans tous les genres[2]; en même temps que Vouet, paraissent Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Valentin, le Bourguignon, qui ont vécu en Italie et dont les œuvres tiennent encore aujourd'hui une belle place dans les galeries italiennes, à côté des plus illustres maîtres du pays. Les ouvrages du Poussin vont bientôt exercer une influence considérable sur les élèves de Vouet et modifier chez plusieurs, chez Le Brun surtout, la manière du maître, exerçant ainsi une double influence sur la France et sur l'étranger.

Il faut aussi parler des Le Nain, qui continuent une vieille tradition toute française en peignant des scènes familières, dans un style simple, mélancolique, qui rappelle de loin Le Sueur et qui n'a rien emprunté à la Flandre, la terre classique du genre[3]; — de Blanchard, célèbre à cette époque par sa couleur; — de La Hire; — des Beaubrun, peintres de portraits, dont les peintures sont si peu connues aujour-

[1] Mariette dit en parlant de Vouet: « Cet excellent peintre fait pour développer les talents dans tous les sujets qui en renfermoient le germe. » — *Abecedario*, art. MELLAN.

Vouet compte parmi ses élèves: son frère Aubin Vouet, Charles Mellin, Remy Wibert, Fr. Tortebat, Alf. Dufresnoy, Charles Dofin, Michel Dorigny, Michel Corneille, Louis Duguernier, André Lenôtre, Perelle l'aîné, P. Mignard, Fr. Perrier, Sébastien Bourdon, Blanchet, Le Brun et Le Sueur.

Vouet a eu autant d'influence en province qu'à Paris; son école a rayonné dans toutes les provinces; toutes nos écoles provinciales adoptèrent et imitèrent le style et la manière du maître.

[2] Voir dans l'ouvrage de M. Cousin: *Du vrai, du beau et du bien*, la Xe leçon, consacrée à l'école française du XVIIe siècle.

[3] On ne saurait trop insister sur le style si charmant et si parfaitement français du tableau des Le Nain, représentant la Nativité et que l'on voit à Saint-Etienne-du-Mont, à Paris.

d'hui, mais qui ont été très à la mode, et d'après lesquelles on a beaucoup gravé ; — du Flamand Philippe de Champagne qui, dans la peinture de portraits, a toutes les excellentes qualités des portraitistes français, surtout dans son admirable portrait du cardinal de Richelieu.

A côté de ces maîtres viennent bientôt se placer quelques élèves de Vouet, Le Sueur, François Perrier, Le Brun, Blanchet[1], Sébastien Bourdon. En même temps, florissaient nos excellents émailleurs de Blois, Jean Toutin, Robert Vauquer, qui découvraient de nouveaux procédés et créaient une peinture de portraits sur émail toute nouvelle, longtemps avant que Petitot vint les continuer; — les sculpteurs Guillain, Sarazin et Anguier ; — les graveurs Callot, Morin, Mellan, Daret, Abraham Bosse; — les architectes François Mansart, Antoine Lepautre, Lemercier, Levau, Lemuet; — les décorateurs Errard et Jean Lepautre. « C'étoit Errard qui donnoit tous les dessins des ouvrages qui se faisoient chez le Roi pour la sculpture, la menuiserie, la serrurerie, et généralement pour tout le travail qui dépend du dessin[2]. »

Il nous est impossible dans cette rapide esquisse d'apprécier chaque maître en particulier; nous devons nous contenter de présenter des caractères généraux et de parler seulement des hommes les plus illustres.

Avec Poussin, la peinture se distingue par l'élévation du style, la sévérité du goût, la beauté et la poésie des types. Elle est sérieuse, philosophique; elle parle surtout à l'esprit et à l'âme ; elle s'inspire de l'antique, tout en conservant une complète originalité. Mais, le grand peintre de cette époque, en France, c'est Le Sueur; ses tableaux nous offrent le type le plus parfait de la peinture vraiment française ; son dessin est d'une pureté exquise, et toutes ses œuvres respirent une poésie qui arrive à l'élévation, à force de simplicité et de suavité; dans ses compositions, à la fois si savantes et si naturelles, « tout est dirigé vers l'expression, tout est au service de l'esprit, tout est idée et sentiment[3]. »

Une des causes les plus puissantes de la renaissance de l'art français, de son développement et de son éclat, à l'époque de Vouet, se trouve dans le nombre considérable des hôtels et des châteaux que la noblesse, la magistrature, les financiers et les

[1] Ses belles peintures de l'hôtel de ville de Lyon ne sont pas assez connues.

[2] Voyez la biographie d'Errard, par Guillet de Saint-Georges, dans les *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, publiés d'après les manuscrits provenant de cette Académie, par MM. Dussieux, Soulié, Ph. de Chennevières, Mantz et A. de Montaiglon; 2 vol. in-8°, 1854.

[3] Voyez les *Nouvelles recherches sur la vie et les ouvrages d'Eust. Lesueur*, publiées par nous, chez Dumoulin, 1 vol. in-8°, 1852. — Voyez surtout la leçon X dans l'ouvrage déjà cité de M. Cousin, et l'*Etude* de M. Vitet *sur Lesueur*.

ministres firent construire [1]. Les vieux châteaux-forts et les maisons du moyen âge disparaissaient de tous côtés, et on les remplaçait par des habitations élégantes et commodes. Il fallut les décorer de peintures, de plafonds, de lambris et de sculptures ; tous les peintres et les sculpteurs de l'époque y furent employés, mais les principaux décorateurs du temps furent Vouet, Errard et Jean Lepautre.

Richelieu encouragea ce grand mouvement ; Anne d'Autriche et Fouquet l'imitèrent, et Louis XIV, plus tard, ne fit que suivre l'impulsion qu'ils avaient donnée [2].

Il ne faut pas oublier parmi les causes principales du développement de l'école du XVIIe siècle, l'établissement de l'Académie royale de peinture et de sculpture. L'Académie se constitua en 1648, sous l'influence de Le Brun et d'Errard, avec Sébastien Bourdon, Laurent de la Hire, Sarazin, Michel Corneille, François Perrier, H. Beaubrun, Le Sueur, Simon Guillain et les Fla-

[1] Voyez le t. I des *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt.* publiés d'après les mss. de cette Académie, 2 vol. in-8°, 1854, — et le *Palais Mazarin*, par M. le comte L. De la Borde.

[2] Nous plaçons en note les noms des artistes qui ont travaillé dans les châteaux et les hôtels construits au milieu du XVIIe siècle.

Richelieu les occupa tous, sans négliger le Poussin, à ses châteaux de Ruel et de Richelieu, et au Palais-Cardinal.— Des Noyers, le surintendant des bâtiments, faisait peindre par *Errard* la galerie de son château de Dangu. — *Vouet* décorait l'hôtel Séguier. — Le marquis d'Effiat, surintendant des finances, employait *Vouet* et *Perrier* au château de Chilly. — *Sarazin* sculptait, à Videville, chez M. de Bullion, autre surintendant des finances, qui faisait peindre deux galeries par *Blanchard* et par *Vouet* dans son hôtel à Paris. — La galerie de l'hôtel de la Vrillière était confiée à *Perrier*, par M. de Phélippeaux, président de la chambre des comptes. — Le président Lambert de Thorigny employait *Le Brun*, *Le Sueur*, *Perrier* et le paysagiste *Patel* à décorer sa somptueuse demeure. (L'hôtel Lambert est aujourd'hui à M. le prince Czartoryski ; la plus grande partie de ses peintures est actuellement au Louvre, mais la galerie de Le Brun existe encore. Voyez le volume de gravures publiées par Duchange, 1 vol. in-fol. 1740.) — MM. de Fieubet et de Guénégaud, trésoriers de l'épargne, le président Briçonnet et le prince de Condé firent beaucoup travailler *Le Sueur*. — M. de Nouveau, général des postes, fit peindre par *Le Sueur* et par *Le Brun* plusieurs plafonds à son splendide hôtel de la Place-Royale ; il servait, en 1856, de mairie au huitième arrondissement ; les deux plafonds de Le Brun, qui ont été décrits par Sauval, et les bas-reliefs de Van Opstal sculptés dans la cour, existent encore ; les plafonds de Le Brun représentent le Point du jour et la Réception de Psyché par Jupiter). — Le commandeur de Jars, le fameux banquier Jabach, le duc d'Aumont, M. de la Bazinière, trésorier de l'épargne, chargèrent tous *Le Brun* de décorer leurs hôtels. — M. de Bretonvilliers, président de la chambre des comptes, employait *Vouet*, *Bourdon*, *Charmeton* et *Baptiste* à la décoration de son hôtel.

A ce que nous venons de mentionner, l'on peut ajouter : le cabinet dit de Sully, à la Bibliothèque de l'Arsenal, décoré sous Louis XIII et non pas à l'époque de Sully, et le bel hôtel Lauzun, dans l'île Saint-Louis. Il reste bien peu de chose aujourd'hui de toutes ces splendeurs, de toutes ces belles maisons et de leurs peintures.

Nous ne pourrions, sans une extrême injustice, omettre dans cette note, les œuvres importantes exécutées pour les églises et les couvents ; il faut bien dire, au moins, que *Le Sueur* peignit pour les Chartreux, pour Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais et Saint-Martin de Tours, *La Hire* et *Le Brun* pour les Capucins de Paris. Les Carmélites et les Minimes employèrent aussi un grand nombre d'artistes, et de toutes parts on sculpta de nombreux tombeaux.

mands Juste d'Egmont et Gérard Van Opstal. L'art, jusqu'alors enchaîné par les réglements de la Maîtrise[1], devint libre sous la protection du Roi, et cette véritable révolution inaugura une nouvelle époque[2].

De même que le cardinal Richelieu, la reine Anne d'Autriche protégea les arts ; elle fit construire le Val-de-Grâce et employa à sa décoration les Anguier et les deux Champagne; Le Sueur peignit son appartement des bains au Louvre, et Le Brun fit pour son oratoire le Crucifix aux anges. Pendant ce temps, Mazarin appelait d'Italie les derniers peintres de ce pays qui vinrent en France, Romanelli et Grimaldi, pour peindre les plafonds de son hôtel (aujourd'hui la Bibliothèque nationale). On transformait aussi le vieux château de Vincennes en une belle résidence à la mode nouvelle, et Philippe de Champagne était chargé de l'embellir.

Le surintendant Fouquet exerça sur les arts une influence très-considérable. Son premier peintre, car il eut un premier peintre comme Louis XIV, et le même, fut Le Brun, qui avait « la conduite des ouvrages du château de Vaux et qui y prit la conduite des décorations ingénieuses de plusieurs fêtes galantes et pompeuses que M. Fouquet y fit faire pour le divertissement de toute la Cour[3]. » Comme Louis XIV, Fouquet eut la passion des grands travaux et des fêtes pompeuses; comme le Roi il accorda aux lettres une protection éclairée et pleine de goût. Le mouvement qui s'accomplit autour de Fouquet forme la transition entre l'école sévère du cardinal de Richelieu et l'école fastueuse de Louis XIV.

Le rôle que la France avait eu avant le XVIᵉ siècle recommença, lorsqu'il y eut de nouveau une école française. Nos artistes furent

[1] L'Académie de Saint-Luc de Paris ou la Maîtrise des peintres de Paris, créée en 1391, avait des réglements, des jurés, et était organisée comme les corps de métiers; elle jousssait du droit d'empêcher de travailler tous ceux qui n'étaient point de la communauté. Elle « tourmentait cruellement les peintres et les sculpteurs qui voulaient jouir de la liberté et de la franchise qui appartiennent naturellement aux arts et qui ne leur ont jamais été contestées ailleurs qu'en France. » L'Académie de Saint-Luc, vaincue en 1648, fut détruite en 1776, après quatre siècles d'existence. Son histoire est absolument inconnue ; nous croyons cependant pouvoir affirmer que c'est elle en partie qui a conservé, à Paris, les traditions et le goût français pendant tout le XVIᵉ siècle et le commencement du XVIIᵉ. Le Sueur et Le Brun furent d'abord membres de l'Académie de Saint-Luc ; un des premiers tableaux de Le Brun « le Benedicite, » si différent de ce qu'il fit ensuite, doit évidemment représenter les inspirations qu'il avait puisées dans le corps de la Maîtrise. Les archives et les collections de l'Académie de Saint-Luc furent dispersées en 1776. Un contemporain déplore « l'anéantissement d'une école où se formèrent autrefois ces artistes fameux, l'honneur et l'élite des artistes français, la dispersion des tableaux précieux où le jeune artiste puisait des lumières, l'extinction des moyens qui annonçaient leur talent. »

[2] Voir les *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, 2 vol. in-12; publiés par M. A. de Montaiglon, en 1853, dans la *Bibliothèque Elzévirienne*. — Voir aussi les registres mss. de l'Académie conservés à l'Ecole nationale des Beaux-Arts.

[3] Guillet de Saint-Georges, *Vie de Le Brun*, t. I, p. 20; dans les *Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpture.*

employés souvent au dehors, en Italie principalement, où la peinture et la sculpture commençaient à décliner[1].

Fréminet, en 1603, avait beaucoup travaillé pour le duc de Savoie; mais, Simon Vouet ouvrit à Rome même une école qu'il dirigea de 1612 à 1627. Avec lui nous trouvons aussi à Rome, Charles Errard, qui eut comme décorateur une très-grande célébrité en France et à l'étranger; Valentin; Stella; Charles Mellin; François Perrier; Pierre Mignard; Guillaume Courtois; Jacques Courtois, dit le Bourguignon; Poussin et Claude Lorrain; il n'y a vraiment plus que des Français, et des plus illustres, qui peignent à Rome. — A Turin, c'est Blanchard; — à Venise, ce sont deux paysagistes importants, Monsù Giron et Noël Cochin, et Michel Sobleau; — en Pologne, nous trouvons La Hire, le père; — en Suède, Sébastien Bourdon; — Jacques Sarazin et Anguier sculptaient en Italie et en Angleterre; — Callot faisait ses premiers chefs-d'œuvre à Florence; — Mellan gravait à Rome les portraits du pape Urbain VIII (1631, in-4°), du cardinal Bentivoglio et du marquis Justinien, des titres de livres et bien d'autres œuvres importantes[2]; — Thomassin tenait école de gravure à Rome.

Les étrangers commencèrent aussi à venir se former à Paris; par exemple, Sébastien Bourdon fût le maître de Théodore Van der Schuur[3].

3. *Louis XIV.*

La période la plus belle du XVIIe siècle se terminait, lorsqu'à la mort de Mazarin (1661), Louis XIV prit la direction des affaires. « Gouvernant presque seul, il mit partout l'empreinte de son goût dans la politique, dans la religion, dans les mœurs, dans les arts et dans les lettres[4]. » Il imprima à son temps un ineffaçable cachet de noblesse,

[1] Au moment où Louis XIII appelait Poussin à Paris, M. Des Noyers voulait faire venir d'Italie des peintres, des sculpteurs et des architectes. Poussin écrivait, à ce propos, à M. Lemaire (1639) :

« Vous devez avertir Monseigneur Des Noyers, pour son honneur, concernant les peintres italiens que l'on mande pour aller en France, qu'il n'y en fasse point aller de moins suffisants que les François qui y sont; car j'ai bien peur que les bons n'y aillent pas, mais quelques ignorants à l'égard desquels les François s'abusent assez grossièrement; et Dieu veuille à ce qu'au lieu d'y faire connoître la vraie peinture, il n'arrive tout le contraire. »

[2] Mellan a gravé à Rome beaucoup de portraits d'après ses dessins et d'après Vouet. Il y a exécuté aussi cette admirable estampe de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, pour Barcelone, où était le monastère chef-d'ordre. La pièce, de la composition de Mellan, représente saint Pierre Nolasque porté par deux Anges à l'église où il ne peut se rendre à cause de sa faiblesse. Mellan a gravé encore pour le même monastère, deux autres estampes représentant Notre-Dame de Socos et les saints martyrs de l'Ordre. Mellan vécut à Rome de 1624 à 1636. — Voyez Mariette, *Abecedario.*

[3] Fiorillo, *Hist. des arts du dessin en Allemagne*, t. III, p. 181 (en allemand).

[4] Cousin, *Madame de Longueville*, Avant propos.

d'élégance et de grandeur. L'unité, mais quelquefois aussi l'uniformité, est le principal caractère des arts au temps de Louis XIV. Pour l'établir et la maintenir, le Roi trouva, dans Le Brun, l'homme qui lui convenait; le premier peintre de Fouquet, devenu le premier peintre de Louis XIV, devint aussi le maître de l'Académie, « le conducteur et directeur des peintures des maisons royales », et le directeur de la manufacture des Gobelins. Le Brun fut un vrai dictateur, auquel furent asservis tous les artistes contemporains, peintres, sculpteurs, graveurs, orfévres et mosaïstes; Mignard seul, premier peintre du duc d'Orléans, resta en dehors de la soumission générale.

Deux grandes œuvres inaugurent cette période : la coupole du Val-de-Grâce, peinte par Mignard, et la galerie d'Apollon, au Louvre, décorée sous la direction de Le Brun. La fresque de la coupole du Val-de-Grâce, pleine d'ordonnance et d'harmonie, « se compose de quatre rangs de figures, qui s'élèvent en cercle depuis le bas jusqu'au haut de la voûte. Dans la partie supérieure est la Trinité, au-dessus de laquelle s'élève un ciel resplendissant. Au-dessous de la Trinité sont les Puissances célestes. En descendant d'un degré, on voit la Vierge et les saints personnages du Nouveau et de l'Ancien Testament. Enfin, à l'extrémité inférieure est Anne d'Autriche, présentée dans le paradis par sainte Anne et saint Louis, et ces trois figures sont accompagnées d'une foule de personnages appartenant à l'histoire de France, parmi lesquels on distingue Jeanne d'Arc, Charlemagne, etc. [1] »

La galerie d'Apollon est le premier grand ouvrage que Louis XIV ait ordonné. L'ancienne galerie avait été détruite par un incendie, en 1661; aussitôt Louis XIV la fit reconstruire et chargea Le Brun d'en diriger toute la décoration. Le plafond de la galerie d'Apollon, est le plus riche et le plus beau de tous ces plafonds qui ont été faits pendant le XVIIe siècle; la royauté, jusqu'alors écrasée par le luxe de la décoration des hôtels particuliers, reprenait sur ce point une éclatante supériorité qu'elle était décidée à maintenir en toutes choses. On ne peut qu'admirer dans ce grand ouvrage la richesse de l'invention, la beauté de l'exécution et la splendeur de l'ensemble.

Les peintures de la galerie d'Apollon [2] représentent l'histoire d'Apollon : l'Aurore, l'Étoile du matin, Apollon triomphant, le Soir et la Nuit; les Saisons, les Mois, le Triomphe de la Terre, le Triomphe d'Amphitrite s'ajoutent au poëme principal; une élégante ornementation sculpturale se mêle partout aux peintures, et des Captifs, les

[1] Cousin, *loc. cit.* p. 236-37. « Aujourd'hui, ajoute-t-il, faute de soin et d'un entretien nécessaire, la belle fresque est dégradée et les figures supérieures sont à peine visibles. » — La fresque du Val-de-Grâce a été gravée par G. Audran. — « Cet éclatant morceau de savante peinture, » comme dit Molière, rappelle sans cesse les Bolonais, mais le goût particulier que l'on retrouve dans toutes les œuvres de Mignard lui maintient un caractère très-français.

[2] Quelques-unes ont été faites sous Louis XVI.

Muses, des Fleuves et des Cariatides en stuc, encadrent de tous côtés les voussures et les cartouches du plafond. Les sculpteurs Gaspard et Balthazar Marsy, Girardon et Regnauldin; les peintres d'ornements Léonard Gontier, Jacques Gervaise, Baptiste Monnoyer et Jean Lemoine travaillèrent sous la direction de Le Brun.

La galerie d'Apollon resta inachevée lorsque Louis XIV abandonna le Louvre pour Versailles; elle était dans le plus déplorable état, lorsqu'en 1848, la République en ordonna la restauration ; M. Félix Duban l'exécuta avec le succès le plus complet; alors M. Eugène Delacroix peignit son beau plafond d'Apollon triomphant[1].

C'est à Versailles qu'il faut nous transporter maintenant pour suivre l'histoire de la grande peinture officielle. Le beau Versailles de Louis XIV est au salon d'Apollon ; la décoration du plafond, la disposition des sculptures, l'Apollon de De la Fosse, tout y est excellent et, comme à la galerie d'Apollon, absolument français. Les salons de Mercure, de Mars, de Diane et de Vénus sont dans le même goût et presque aussi beaux.

La grande galerie de Versailles, inférieure à la galerie d'Apollon et aux salons que nous venons de désigner, a un aspect de magnificence et de pompe qui est imposant; toute la décoration en est bien composée, l'ensemble est bien entendu, et cependant on ne peut s'empêcher de dire que ce « fastueux travail » est plus majestueux que beau et qu'il a moins de style que de splendeur [2].

Ces grandes peintures monumentales, la Famille de Darius, les Batailles d'Alexandre et une foule de tableaux, attestent quelle était la fécondité de Le Brun; cependant ce n'est là qu'une partie de son œuvre. En 1660, la manufacture des Gobelins avait été créée par Colbert, qui en avait nommé Le Brun directeur. Toute une armée d'artistes travaillait aux Gobelins sous ses ordres [3], car la manufacture était chargée de la fabrication des tapisseries et des grandes pièces d'orfèvrerie, de mosaïque, d'ornements sculptés et d'ébénisterie, destinées à l'ameublement des palais royaux. Le Brun donnait les dessins pour tous ces travaux.

Il me semble en vérité bien inutile de dire que, au moment où nous sommes arrivés, l'art est purement français ; nous devons savoir gré à Le Brun d'avoir fait triompher dans l'art officiel, et comme consé-

[1] La galerie d'Apollon a été gravée par Saint-André, en 44 planches ; — par Chauveau et Lemoine, en 29 planches, plus 11 planches de Bérain. — Le Louvre possède plusieurs des dessins de Le Brun relatifs à cette galerie. — Voyez *Notice hist. et descript. sur la galerie d'Apollon*, par Ph. de Chennevières.

[2] La galerie de Versailles a été gravée par plusieurs artistes d'après les dessins de Massé (J.-B.), et publiée en 1 vol. gr. in-fol., 1752. — Une des plus belles œuvres de Le Brun, était le grand escalier de Versailles, démoli en 1750 ; il a été gravé par Etienne Baudet.

[3] Voyez Lacordaire, *Notice histor. sur les manufactures imp. de tapisseries des Gobelins*, etc., 1853, p. 58 et suivantes.

quence partout ailleurs, le goût français, dont il est un des plus éminents représentants.

Pendant ce temps, le rival de Le Brun, Mignard travaillait pour le public, décorait l'hôtel d'Épernon et faisait une immense quantité de portraits. Sa réputation impatientait Louis XIV, mécontent qu'on osât le préférer à son premier peintre : « Ces Messieurs les Mignards sont difficiles, disait-il, ils n'ont d'éloge que pour leur héros ». Cependant le frère du Roi, le duc d'Orléans, fit de Mignard son premier peintre; il lui fit peindre à Saint-Cloud, une galerie d'Apollon, le cabinet de Diane, et une Descente de Croix pour la chapelle du château[1]. Le prince de Condé employait aussi à Chantilly le pinceau de Mignard. Enfin, à la mort de Colbert (1683), Louvois décida Louis XIV à se servir de Mignard, qui peignit en effet la petite galerie de Versailles[2] et le plafond du cabinet de Monseigneur le Dauphin[3], et remplaça Le Brun, mort en 1690, comme premier peintre; mais alors il était vieux et ne fit plus de grande peinture. Mignard, formé à l'école du Guide, de l'Albane et des Carraches, est plus italien que Le Brun; il a cependant, comme nous le disions précédemment, les qualités les plus françaises, surtout dans ses portraits de femmes[4].

En même temps que Le Brun et Mignard, vécurent les portraitistes Claude Lefèvre, François Detroy, Hyacinthe Rigaud, Largillière et Vivien le pastelliste; — le peintre de fleurs, Monnoyer dit Baptiste, et Meusnier, peintre d'architecture, qui ont beaucoup travaillé à Versailles; — le peintre d'animaux, Desportes; — deux peintres de batailles, Van der Meulen et Joseph Parrocel.

La peinture de ce temps n'a plus de représentants tels que Le Sueur et Poussin. A ne prendre que la peinture décorative, qui est la plus importante, il faut bien dire qu'elle est loin, comme simplicité, des belles compositions des maîtres de l'époque précédente ; cependant, malgré cette infériorité, la peinture officielle du règne de Louis XIV a une certaine grandeur qu'elle emprunte à la grandeur même du Roi ; elle est pleine de noblesse et de raison; elle est modérée et bien dans le ton général de l'époque qui se pique surtout de sagesse[5]; comme la sculpture et les autres arts du dessin, elle est très-française par le goût, par la netteté de la composition, la cou-

[1] Toutes ces peintures, aujourd'hui détruites, ont été gravées par N. et J.-B. de Poilly.

[2] En 1684 ; elle est actuellement détruite ; elle a été gravée par G. Audran ; c'est une des plus belles estampes du maître. Ces peintures représentaient Apollon distribuant des récompenses aux Sciences et aux Arts, et Minerve couronnant le Génie de la France; — la Prévoyance et le Secret ; — la Vigilance et Mercure.

[3] Cette fresque a été détruite en 1728 ; elle a été gravée par G. Audran.

[4] Qui malheureusement sont restés dans les collections particulières ; il est regrettable que le Louvre ne possède pas un seul de ces portraits, qui caractérisent si particulièrement le talent du maître.

[5] Et de « propreté, » comme on disait alors.

leur, l'exécution, et par les types qu'elle reproduit le plus volontiers [1].

Pendant les dernières années du règne de Louis XIV, trois hommes principaux remplacèrent les grands peintres d'histoire qui avaient tenu le premier rang jusqu'alors : De la Fosse, Antoine Coypel et Jouvenet.

De la Fosse est un peintre élégant et gracieux ; son tableau de Moïse [2] nous avertit de l'arrivée prochaine de l'école du XVIIIe siècle. Ses œuvres principales sont : la décoration du dôme des Invalides (1692-1705), dont le sujet principal représente saint Louis remettant sa couronne et son épée entre les mains du Christ qui apparaît dans sa gloire [3], — et la Résurrection du Christ, peinte au chevet de la chapelle de Versailles.

Antoine Coypel, l'un des meilleurs coloristes de l'école française, peignit en 1709, au centre de la voûte de la chapelle de Versailles, la Gloire du Père Eternel; le dessin de cette composition est encore celui de Le Brun, mais la couleur est plus vive et plus hardie. Coypel, devenu premier peintre du Régent, peignit au Palais-Royal (1717-19), la galerie d'Enée, aujourd'hui détruite [4].

Jouvenet, sorti de l'école de Rouen, est l'auteur de plusieurs tableaux importants : la Descente de Croix (1697), la Pêche miraculeuse (1706). Il peignit à la voûte de la tribune de la chapelle de Versailles, la Descente du Saint-Esprit, et à la première voûte du dôme des Invalides, les douze Apôtres [5]. Ce sont là ses œuvres les plus caractérisées. La vigueur de la couleur, le goût tout français du dessin et du style, font de Jouvenet un peintre important; certaines attitudes, certaines poses tourmentées de ses personnages nous annoncent aussi l'école de Lemoine et la fin de l'école de Le Brun. Les peintures de la chapelle de Versailles sont en effet le dernier ouvrage dans lequel on retrouve les caractères généraux et le goût de l'époque de Louis XIV.

Plusieurs artistes de cette époque, Jean Lemoine, Bérain, Jean Lepautre et Daniel Marot, ont exercé une action considérable sur le goût et sur la décoration en général. Jean Lepautre et Daniel Marot,

[1] « En France mieux qu'ailleurs, on est autorisé à chercher dans les cours, parmi les femmes en renom par leur beauté, l'origine des types pittoresques », dit M. Renouvier. En effet, l'école de Le Brun reproduisit volontiers mesdames de Lavallière et de Montespan, « leur profil éminent et leurs épaules royales. » Louis XIV lui-même était devenu un type auquel tout le monde ressembla plus ou moins, dans les portraits. (Voir le portrait de Dangeau, par Rigaud, à Versailles).

[2] Ce tableau est au Louvre.

[3] Ces peintures ont été assez malheureusement restaurées de nos jours. Elles ont été gravées par Cochin dans la *Description historique de l'Hôtel royal des Invalides* par l'abbé Pérau, 1 vol. in-fol., 1756.

[4] Elle a été gravée par Desplaces, Duchange, Tardieu, Poilly et B. Picart.

[5] Ils ont été gravés dans l'ouvrage de l'abbé Pérau.

sont des architectes dont nous parlerons dans l'histoire de l'architecture; Jean Lemoine et Bérain sont des dessinateurs, qui ont leur place naturelle dans ce chapitre. Jean Lemoine, que nous avons déjà vu travaillant à la galerie d'Apollon comme peintre d'ornements, est l'un des ornemanistes les plus élégants que la France ait produits ; il existe un assez grand nombre d'estampes gravées d'après lui; tous les sujets qu'elles renferment sont d'un goût très-pur, d'un caractère très-français et d'une grande légèreté. Jean Bérain[1], dessinateur ordinaire du Cabinet du Roi, « homme d'un génie universel[2] », était peintre, dessinateur et graveur. Il a exercé une influence prépondérante sur la décoration et préparé l'école ornemaniste du XVIIIe siècle. L'élégance, qui est le caractère permanent et principal de l'art décoratif français, se retrouve chez Bérain avec la verve la plus originale et la plus féconde. Bérain dessina des costumes de théâtre et des décors[3]; des projets de fêtes et de pompes funèbres; des lustres, chandeliers, meubles, pendules, vases, consoles; des carrosses, des pièces de serrurerie, des bordures de tapisseries; il s'appliqua aussi à la décoration des appartements, et commença à modifier le système de décoration de Lepautre, qui, jusqu'alors, avait été exclusivement employé.

On a beaucoup gravé d'après Bérain, et partout on adopta ses modèles et son style. Gottfried Stein, d'Augsbourg, fut un des principaux imitateurs de Bérain[4].

Le règne de Louis XIV vit naître une forte et féconde organisation de l'administration des Beaux-Arts. Colbert en créa les diverses parties en vue du service du Roi. L'Académie d'architecture (1671) compléta l'Académie de peinture et de sculpture; l'Académie de Rome fut destinée à perfectionner les jeunes artistes formés par les académies de Paris; un enseignement fort et raisonné fut établi dans toutes. Tout un personnel d'officiers fut institué pour « les bâtiments et logements des maisons royales. » En tête est le surintendant des bâtiments[5] du Roi, dirigeant les Académies, les travaux et les manufactures[6]; et au-dessous de lui, des intendants, des contrôleurs, le premier architecte, le premier peintre, etc.

L'école française eut alors une grande action à l'extérieur; les étrangers, jaloux d'imiter ce que Louis XIV faisait à Versailles, appelèrent

[1] Né à Saint-Mihiel en Lorraine; mort à Paris en 1711; à soixante dix-sept ans. Bérain est de Lorraine, comme Callot, comme Gillot, comme tous les hommes du caprice.
[2] *Mercure galant* de 1680 ; novembre, p. 192.
[3] Ces costumes sont dans le goût extraordinaire du temps. La bibliothèque de Versailles possède un précieux volume de costumes et de décors dessinés au crayon ou peints à l'aquarelle par Bérain.
[4] Heineken.
[5] Après Mansart, le surintendant prit le titre de directeur-général.
[6] Gobelins, Savonnerie.

un grand nombre de nos artistes; le style de notre école se propagea partout[1]. Louis XIV favorisa ce mouvement. Pendant le séjour à Paris du duc de Montagu, ambassadeur d'Angleterre, son hôtel de Londres fut détruit par un incendie; le Roi s'engagea à supporter la moitié des frais de la reconstruction, à condition que des architectes et des peintres français y seraient seuls employés (1678). Pouget ou Puget éleva l'hôtel; De la Fosse, Baptiste et Rousseau l'ornèrent de leurs peintures.

Un nombre considérable d'artistes français travaillèrent à l'étranger pendant cette période. Nous trouvons, parmi les principaux: Louis Dorigny, Ignace Parrocel, employés par le prince Eugène, à Vienne; Vivien, par les électeurs de Cologne et de Bavière; Noël Jouvenet, par le duc de Brunswick. Gascar, De la Fosse, Baptiste, Rousseau, Largillière, Parmentier, Laguerre, travaillent en Angleterre; D'Agar, en Danemark; Olivier Dauphin, à Bologne; Pierre de Sparvier, à Florence; Louis Guy de Vernansal, à Padoue; Jacques Perry, à Pise; Charles-Claude Dauphin, à Turin; Ferrand, à Turin et à Gênes. Desportes alla en Pologne, puis en Angleterre et travailla pour la plus grande partie des cours de l'Europe; enfin, en Suède, nous trouvons Evrard Chauveau, et en Russie, Caravaque.

Les étrangers qui venaient à Paris se faisaient peindre à l'envi par Rigaud[2], par Detroy[3] ou par Largillière.

Les artistes étrangers continuèrent aussi à venir se former chez nous; parmi eux on peut citer Henri Millot, peintre bavarois, qui étudia sous Largillière et devint un habile maître[4].

4. *La Régence et Louis XV.*

De la Fosse et Jouvenet sont les intermédiaires par lesquels on passe de l'école de Le Brun à l'école du XVIIIe siècle. Mais pendant ce temps, il s'était fait dans toute l'école française un mouvement dont nous constatons les premiers symptômes, aussitôt après la mort de Le Brun. Architectes, peintres, sculpteurs et ornemanistes, tous s'affranchirent de toute influence étrangère ou antique, et visèrent à

[1] La révocation de l'édit de Nantes jeta en Europe un grand nombre d'artistes français en Prusse, en Angleterre, en Danemark, en Hollande. Les plus illustres sont les architectes Daniel Marot, Jean de Bodt et Dury.

[2] Rigaud a peint : le duc et la duchesse de Mantoue, le prince électoral de Saxe, le prince royal de Danemark, le comte de Zinzendorf, ambassadeur de l'Empereur, le comte de Meyercroon, ambassadeur du roi de Danemark, le comte de Guldenlew, Prior, secrétaire de l'ambassade anglaise, Conrad Detlev a Dehn, ambassadeur du duc de Brunswick et de Lunebourg.

[3] Detroy a peint les portraits de Frédéric-Auguste, roi de Pologne (gravé par P. Drevet, in-fol.) et d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick (gravé par P. Drevet, 1704, in-fol.).

[4] Nagler.

créer un art nouveau et de la plus incontestable originalité. Lemoine et Watteau, les sculpteurs Coyzevox et Coustou, les architectes Robert de Cotte et Boffrand sont les plus illustres représentants de cette phase nouvelle de l'art français.

Watteau[1], cet artiste si éminent et le plus grand coloriste de l'école française, est bien original, quoiqu'il doive beaucoup à son maître Gillot. Les « Fêtes galantes » et les « Conversations » de Watteau sont de charmantes et spirituelles fantaisies, d'un dessin tout français et de la plus merveilleuse couleur. Cette peinture rompt avec les traditions solennelles des grandes écoles du XVIIe siècle, autant qu'elle s'écarte du genre flamand par la distinction et l'élégance.

Il en est de même de Lemoine dans un ordre plus élevé. Plein de séve et fin coloriste[2], Lemoine, l'auteur du plafond du salon d'Hercule, à Versailles[3] est le chef d'une école qui tient, malgré les excès et les défauts dans lesquels elle est tombée, une place très-importante dans l'histoire de la peinture française.

Le plafond d'Hercule est le dernier grand plafond fait en France. Les changements survenus dans la décoration des appartements vont réagir sur la peinture d'une manière fâcheuse, en ne permettant plus que d'y mettre des tableaux de moyenne dimension[4]. Aussi, Boucher, l'élève de Lemoine et le principal peintre de l'époque de Louis XV, ne fit-il, à proprement parler, que de la peinture de genre et de décors. A sa suite, l'école tomba presque tout entière dans une manière fade et voluptueuse[5], qui n'est que le reflet des mœurs de cette époque. Les artistes les plus sérieux qui essayaient de réagir contre cette décadence, s'en ressentaient malgré eux et perdaient peu à peu les traditions du style élevé et raisonnable qui caractérise notre école.

Mais que de franches qualités dans ces maîtres français! que

[1] L'Angleterre possède presque toutes les œuvres de Watteau; le Louvre n'a eu longtemps qu'un tableau du maître. Pour étudier Watteau à Paris, il fallait voir dans la belle collection de M. Lacaze (aujourd'hui au Louvre), l'Indifférent et la Finette, une Conversation dans un parc, le Gilles de grandeur naturelle, etc. Pater et Lancret étaient beaucoup mieux représentés dans cette collection qu'au Louvre, où notre école du XVIIIe siècle n'offre trop souvent que de faibles échantillons, donnant une idée très-incomplète des maîtres. L'école du XVIIIe siècle est médiocrement représentée au Louvre, parce que les musées étrangers renferment ses principales œuvres.

[2] Voyez dans la collection Lacaze, son tableau d'Hercule aux pieds d'Omphale, peint à Rome et gravé par L. Cars.

[3] Cette grande composition représente l'Apothéose d'Hercule (1736); l'esquisse originale est au Louvre.

[4] « Je crois, écrivait Diderot en 1767, que l'école a beaucoup déchu et qu'elle déchoira davantage. Il n'y a presque plus aucune occasion de faire de grands tableaux. Le luxe et les mauvaises mœurs qui distribuent les palais en petits réduits anéantiront les Beaux-Arts. »

[5] Dont les plus tristes représentants sont Baudoin et Lavreince. (Ce dernier est Suédois). — Les œuvres de ces deux artistes se payent aujourd'hui des prix fabuleux.

d'élégance, de verve et d'esprit dans les bons ouvrages de Boucher et dans ses esquisses[1] ! La fécondité de Boucher a été prodigieuse ; il a fait plus de dix mille dessins, un nombre considérable de tableaux de toute espèce : tableaux d'histoire et de genre, pastorales, dessus de portes, paysages, décors d'opéra, pantins, panneaux de voitures, etc. Malheureusement cette fécondité ne servit qu'à multiplier des exemples dangereux, et à donner à Boucher une autorité que l'on comprendra en lisant les appréciations de son talent par ses contemporains, François Blondel et Mariette.

« Ses talents supérieurs, dit Blondel[2], le font regarder comme un de nos meilleurs peintres d'histoire pour le genre gracieux. Il est d'ailleurs excellent dessinateur, bon décorateur pour les théâtres, paysagiste de premier ordre ; enfin on reconnoît dans toutes ses productions, ce goût, ce feu et ce génie qui caractérisent le véritable artiste. » — Ecoutons Mariette[3] : « Boucher, premier peintre du Roi et qui fait tant d'honneur à notre école françoise...., Boucher est né peintre ; il en est peu qui le surpassent en facilité ; on peut dire qu'il est né le pinceau à la main..... » On verra plus loin la contre-partie de ces éloges, quand nous aurons à parler des attaques de la Réaction contre Boucher.

A côté de Boucher, nous trouvons au milieu du XVIII[e] siècle, Pater, Lancret, Quillard et D. Olivier, qui continuent l'école de Watteau ; dans une autre voie, Chardin, « très-grand peintre dans un petit genre[4] ; » le peintre d'animaux Oudry, qui succède à Desportes ; Restout, Bertin et Cazes, continuateurs de Jouvenet ; Natoire, Pierre et Fragonard, qui marchent à la suite de Boucher ; Jean-François Detroy, l'habile coloriste ; Subleyras et Carle Vanloo, qui nous sont donnés par la Provence ; enfin les portraitistes J.-B. Vanloo, Nattier, Tocqué, Aved, Pesne et Drouais, qui viennent compléter la liste de nos principaux peintres du règne de Louis XV.

Parmi eux, Carle Vanloo fut un des plus importants. Grimm[5] déclare « qu'on peut le regarder comme le premier peintre de l'Europe, surtout par la beauté de son coloris. » Sa réputation à l'étranger fut très-considérable.

Ce qui nous donne le mieux l'idée de l'art de ce temps est le salon de Louis XV, à Fontainebleau, décoré par Boucher, Pierre et Carle Vanloo, et la chambre à coucher de la Reine, au palais de Versailles.

[1] Voyez au Louvre le tableau de Diane avec une nymphe ; — dans la collection Lacaze, plusieurs esquisses très-bien peintes et le ravissant portrait d'une jeune fille, en robe verte.

[2] *Architecture françoise*, t. IV, p. 36.

[3] *Abecedario*, t. I, p. 165.

[4] Watelet. — Le Louvre avait quelques beaux tableaux de Chardin, surtout le Singe amateur ; mais c'est encore dans la collection Lacaze qu'il faut aller admirer le maître, dans ses portraits et ses tableaux de nature morte.

[5] *Correspondance*, t. I, p. 55.

Toute la décoration de cette chambre, peinture et sculpture est de l'époque de Louis XV; J.-Fr. Detroy y a peint d'une belle couleur un des dessus de portes, Natoire l'autre, et Boucher les camaïeux du plafond[1]. Le salon de Fontainebleau et la chambre à coucher de Versailles sont les plus beaux échantillons du style Louis XV, que l'on est habitué à ne juger que d'après les petits appartements du palais de Versailles.

L'ornementation du XVIIIe siècle mérite aussi une mention, à cause de son originalité et quelquefois de sa bizarrerie. Quelque jugement que l'on porte sur elle, il faut d'abord reconnaître qu'elle est absolument française et n'a aucune racine hors de France. Au goût excellent des ornements de Bérain, de Robert de Cotte et de Boffrand, de Watteau[2] et de Claude III Audran[3], qui avait dominé pendant les vingt-cinq premières années du siècle, succéda la manière de Meissonnier, d'Oppenord et de Sébastien Slodtz. On peut reprocher à leur ornementation si variée, si nouvelle, si charmante souvent, d'avoir recherché des formes contournées et bizarres, au lieu de s'en tenir aux données primitives qui n'excluaient ni la pureté ni la sévérité du goût.

Meissonnier[4] fut orfévre du Roi et dessinateur de son cabinet; il était à la fois dessinateur, peintre, sculpteur, orfévre et architecte; il a publié le Livre d'ornements (1 vol. in-folio), dans lequel on trouve des modèles de bijouterie, de meubles, d'orfévrerie et de mille objets de luxe. Meissonnier est plein de fantaisie et d'élégance, mais quelquefois son dessin est contourné, bizarre et peu gracieux[5].

« Sébastien Slodtz n'étoit guère qu'un sculpteur décorateur; il avoit succédé à Meissonnier dans la place de dessinateur du cabinet

[1] Il est bien regrettable que cette belle pièce ait été remaniée sous Louis-Philippe; on a détruit alors la cheminée.

[2] Voyez les estampes représentant : un paravent en six feuilles avec l'histoire d'Arlequin et Pierrot; — des écrans; — les Saisons; — les Cinq sens.

[3] « Qui excellait à peindre des ornements et des grotesques. » — Voyez les arabesques de la suite gravée des Douze mois.

[4] MEISSONNIER (Juste-Aurèle) naquit en 1695 à Turin, et mourut en 1750. — Voyez sur cet artiste : Lacombe, *Dict. des Beaux-Arts*; — Lempereur, *Dict. des artistes*, 3 vol. in-fol., mss. au Cabinet des estampes.

[5] Meissonnier fut très-employé par les étrangers. Nous trouvons dans son Livre d'ornements, la gravure d'un grand surtout de table et de deux terrines exécutés pour le duc de Kingston (1735); — divers traîneaux de jardins pour la première reine douairière d'Espagne (1735); — trois vues d'un salon pour la princesse Sartorinski en Pologne; — quatre vues du cabinet du comte Bielenski, grand-maréchal de la couronne de Pologne, exécuté en 1734; — un canapé exécuté en 1735, pour le même seigneur; — le projet d'un trumeau de glace pour un grand cabinet, fait pour le Portugal. Le Livre d'ornements de Meissonnier contient encore des modèles d'intérieurs, de bordures de cadres, d'écritoires de porcelaine, de ciseaux, pommes de canne, tabatières, tables, gardes d'épée pour le Roi (1725), boîtes de montre, surtouts de table, cuvettes pour le Roi, sceau à rafraîchir pour Monsieur le Duc (1723), salières, porte-huilier, terrines, nef pour le Roi, chandeliers, bougeoirs, mouchettes et porte-mouchettes, girandoles, miroirs de toilette, une pendule pour le Roi et de nombreux modèles d'orfévrerie d'église : soleils, croix, chandeliers, lampes, ciboires, encensoirs, etc.

du Roi... Il a toujours vécu et travaillé de concert avec son frère Paul-Ambroise Slodtz, qui eut beaucoup de vogue pour la décoration[1].»

Le Cabinet des estampes possède un recueil de dessins de Slodtz[2]. Les ornements de cet artiste sont aussi quelquefois tortillés et mal ajustés; mais la légèreté, la grâce, la fantaisie de ces compositions leur donnent beaucoup de prix; nous indiquerons particulièrement le dessin d'un trône. Slodtz, comme Meissonnier, a dessiné des modèles de meubles, d'orfévrerie, de candélabres, de bras de cheminées, de girandoles, etc. Ses dessins et les gravures de Meissonnier permettent d'apprécier très-exactement ce qu'était au milieu du XVIIIe siècle l'ornementation française, qui fut universellement acceptée en Europe.

L'art français du XVIIIe siècle eut à l'étranger une très-grande influence; l'Europe l'adopta tout entier, comme au moyen âge elle avait accepté l'art gothique dans toutes ses parties. Tous les souverains étrangers eurent pour premiers peintres, pour premiers sculpteurs, pour premiers architectes, des Français. L'Europe était ravie par cette peinture aux allures vives, élégantes, spirituelles, d'un coloris agréable, reproduisant les caractères de la beauté française, qui a tant d'attraits pour les étrangers[3].

Voici comment un Français contemporain, le marquis d'Argens, attaché au roi de Prusse, apprécie le mouvement :

« Il paroît que bien des nations étrangères reviennent du préjugé où elles étoient que les Italiens ayent produit les seuls grands peintres : elles commencent à rendre justice aux François; et si elles conservent encore une trop grande prévention en faveur des anciens artistes italiens, il est certain qu'on ne sauroit leur faire ce reproche, quant à ce qui regarde les modernes; car elles sont très-persuadées que les Italiens n'ont plus que des peintres médiocres; et la preuve qu'ils sont convaincus de cette vérité, c'est que tous les peintres attachés aux différents souverains de ces pays, sont tous François. Sylvestre a été premier peintre du roi de Pologne; Vanloo du roi d'Espagne; Pesne du roi de Prusse. Ce prince a montré son inclination pour nos peintres françois : les superbes bâtiments qu'il a fait construire, dignes de la grandeur des Romains, sont remplis des ou-

[1] Lempereur, *Dict. des Artistes.*
[2] H. d. 70. On trouve aussi dans ce volume des dessins de Lajoue.
[3] Drouais n'était occupé qu'à faire des portraits de madame Dubarry pour l'étranger; en 1769, il l'a peinte en habit de chasse, puis en Flore, et ces portraits furent envoyés en Angleterre; en 1771, il la représente en habit de cour; cette fois, le portrait est pour le roi de Suède, que la belle comtesse avait captivé; en 1774, Drouais la peint encore en Flore, mais pour le duc de Deux-Ponts; la même année, le landgrave de Hesse-Cassel reçoit son portrait dans lequel on l'a réprésentée en Muse. (*Mémoires de Pajou et de Drouais, pour madame Dubarry,* publiés par M. Jérôme Pichon, pour la Société des Bibliophiles.)

vrages de nos Boulogne, de nos Caze, de nos Coypel, de nos de Troie, de nos Chardin, de nos Rigaud, de nos Largillière, de nos Watteau et de nos Vanloo. L'impératrice de Russie a fait venir de Paris M. Toqué pour faire son portrait, et a pris à son service plusieurs peintres françois [1]. »

Bien d'autres encore travaillèrent hors de France. A ne parler que des peintres, nous avons à citer en Allemagne : Jacques Van Schuppen, directeur de l'Académie de Vienne; Fratrel, dans le Palatinat; Antoine Pesne, Nicolas-Blaise Le Sueur, directeurs de l'Académie de Berlin ; Amédée Vanloo, encore à Berlin; Louis de Silvestre et Charles Hutin, directeurs de l'Académie de Dresde. Oudry fit à Paris 37 tableaux pour le duc de Mecklembourg; J.-Fr. Detroy, Cazes, Pierre, Carle Vanloo peignirent aussi à Paris des tableaux pour le roi de Prusse. En Angleterre, c'est Watteau, J.-B. Vanloo, Dominique Serres et Loutherbourg; en Espagne, c'est Michel-Ange Houasse, Ranc, Louis-Michel Vanloo et Olivier; en Hollande, Aved. En Italie, nous trouvons travaillant à Livourne, Rivière; Favray à Malte; Adrien Manglard, Trémollière, Subleyras, à Rome [2]; Carle Vanloo, Laurent Pescheux, à Turin; en Portugal, Quilliard; en Russie, Robert le Lorrain, Lagrenée l'aîné; en Suède, Thomas-Raphaël Taraval; en Danemark, Tocqué. La Chine elle-même compte deux peintres français, les Pères jésuites Belleville et Attiret.

Partout on se disputait les œuvres de Watteau, de Chardin[3], d'Oudry, les gouaches de Baudouin représentant des sujets galants.

Challe [4] eut aussi une grande réputation hors de France : « Tout en restant à Paris, il a beaucoup travaillé pour les pays étrangers; tous les souverains vouloient avoir des œuvres de cet homme habile qui vouloit absolument rester à Paris et refusoit leurs offres. Les Anglois étoient surtout curieux d'avoir des tableaux de Challe; ils le laissèrent maître du choix des sujets, des grandeurs et du prix des peintures qu'il voudroit faire pour eux, et leurs banquiers eurent ordre de lui compter tout l'argent qu'il exigeroit. Challe n'abusa pas de cet

[1] *Examen critique des différentes écoles de peinture*, par le marquis d'Argens. Berlin, 1768, 1 vol. petit in-8°; p. 11. (Cette édition est fort rare.)

[2] « Les François se distinguoient à Rome (1765) autant et plus que les Romains eux-mêmes; M. Volaire, élève de M. Vernet, y faisoit des marines de la plus grande beauté; il est allé à Naples. M. Blanchet, qui a passé sa vie à Rome et qui y est mort, dessinoit supérieurement. M. Pescheux, de Lyon, savant peintre d'histoire, travailloit à Rome depuis dix-sept ans et y faisoit un commerce de peinture; il est directeur de l'Académie de Turin. M. Guiard, sculpteur, élève de Bouchardon, étoit à Rome depuis quatorze ans... il est allé s'établir à Parme. Les Romains mêmes emploient nos artistes françois..... M. Le Brun a fait pour San-Carlo al Corso, une grande figure de Judith, et M. Houdon une statue de saint Bruno pour les Chartreux. » (Lalande, t. VI, p. 246).

[3] Surtout le roi de Suède et Catherine II.

[4] Challe (Charles-Michel-Ange), peintre et architecte, né à Paris le 18 mars 1718, mort le 8 janvier 1778; élève de Lemoine.

enthousiasme[1]. » Il peignit pour l'Angleterre : Agrippine frappée par Annicetus ; Cléopâtre expirant au milieu de ses femmes ; la mort de Sénèque; Diogène visité par Alexandre; Didon sur le bûcher; — pour le roi de Prusse, une Vénus et une Diane endormies ; — pour divers princes allemands, des pastorales et des paysages ; — pour le palatin de Lithuanie, trois grands plafonds représentant : Jupiter au milieu de l'Olympe, Vulcain dans les forges de Lemnos, les Grâces enchaînant l'Amour ; — pour la cour de Russie, Hector entrant dans le palais de Pâris[2] et la mort de Lucrèce. — Il a fait aussi les catafalques de Don Philippe, du roi de Pologne et de la reine d'Espagne.

« Le roi de Prusse, écrivait Grimm le 15 février 1756, vient d'ordonner trois tableaux à trois différents peintres de notre école. M. Carle Vanloo est chargé du Sacrifice d'Iphigénie ; M. Pierre, du Jugement de Pâris, et M. Restout, du Triomphe de Bacchus...» Et le 1er octobre 1757 : « Le roi de Prusse, que ses vertus militaires n'empêchent point d'aimer les arts et de s'en occuper, a commandé avant le commencement de la guerre présente[3] trois grands tableaux aux trois premiers peintres de l'école française. »

« Notre Académie royale de peinture jouit actuellement de la première réputation », disait Patte en 1765. Aussi partout on fondait des institutions semblables et on faisait venir des Français pour les créer, les organiser et les diriger. C'est ainsi qu'ont été fondées : l'Académie de Vienne, par Van Schuppen, peintre de Paris ; — celle de Berlin, dont Pesne et N.-Bl. Le Sueur ont été les deux premiers directeurs ; — celle de Dresde, avec Louis de Silvestre et Ch. Hutin ; — celle de Copenhague, avec le sculpteur Saly ; — celle de Madrid, avec Louis-Michel Vanloo et les sculpteurs Antoine Dumandré et Robert Michel ; — celle de Saint-Pétersbourg, avec Robert le Lorrain et Lagrenée l'aîné. — L'Académie d'Édimbourg et l'Académie royale de Londres ont été fondées aussi sur le modèle de l'Académie de Paris.

« Vous devriez bien, écrivait Diderot à Grimm en 1767, conseiller à ces souverains avec lesquels vous avez l'honneur de correspondre, et qui ont à cœur la naissance et le progrès des beaux-arts dans leur empire, de fonder une école à Paris, d'où les élèves passeroient ensuite à une seconde école fondée à Rome. Ce moyen seroit bien plus sûr que d'appeler des artistes étrangers, qui périssent transplantés comme des plantes exotiques dans des serres chaudes. »

Les souverains étrangers ne fondèrent pas d'école à Paris ; ils se servirent de celle qui s'y trouvait déjà, de l'Académie royale de peinture, dont l'enseignement était si renommé. Il nous est impossible de publier les noms de tous les élèves étrangers qui vinrent étudier à

[1] Nécrologe de 1779.
[2] Exposé en 1765.
[3] La guerre de Sept ans.

l'Académie de Paris, tant leur nombre est considérable; nous ne pouvons que donner des chiffres généraux. En dépouillant les registres des admissions d'élèves à l'Académie [1], nous constatons que de 1758 à la fin de l'année 1787 [2] deux cent soixante-quinze élèves étrangers ont été admis à suivre les leçons de l'Académie royale de peinture, savoir :

Élèves des divers États d'Allemagne	76
Elèves d'Angleterre et d'Irlande	7
Elèves de Danemark	9
Elèves d'Espagne	4
Elèves de Flandre et des Pays-Bas	62 [3]
Elève de Grèce	1
Elèves de Hollande	6
Elèves des diverses villes d'Italie	28
Elèves de Pologne	11
Elèves de Russie	28 [4]
Elèves de Suède	8
Elèves de Suisse	35
	275 [5]

L'établissement des expositions publiques [6], qui ne devinrent régulières que sous Louis XV, exerça une action considérable; en effet, « c'est aux expositions publiques, dit un contemporain, que les ambassadeurs apprécient nos artistes, et de là portent leur réputation à l'étranger. »

« Seroit-il possible, je ne dis pas seulement en Italie, mais dans le monde entier, de se procurer, ailleurs qu'à Paris, un spectacle dont nous jouissons depuis 1735; je veux parler de ce salon où l'on expose, tous les deux ans, les chefs-d'œuvre réunis de nos Phidias

[1] Ces registres mss. sont conservés à l'école des Beaux-Arts. Les registres d'admission ne commencent qu'au 1er octobre 1758.

[2] Date de l'ouverture de l'école de David.

[3] Dont un J.-B. Rubens, d'Anvers.

[4] Dont Antoine Losinkof, peintre, élève de Restout et de Vien, en 1761. « Il est cosaque de nation, dit Wille dans son journal, et assurément le premier qui se soit fait artiste de son pays. »

[5] Ce total est loin de donner le chiffre exact des étrangers qui sont venus étudier en France; les architectes n'y sont pas compris. Le journal de Wille contient de nombreux détails sur ce point; il ne commence qu'en 1759, presque en même temps que les registres d'admission de l'Académie; mais il les complète. Il nous apprend par exemple, que le graveur Allemand Teucher, se rendit à Saint-Pétersbourg, en 1759, après un séjour de douze ans à Paris; que le peintre saxon Schenau retourna à Dresde, en 1770, après treize ans d'études à Paris, etc.

[6] La première exposition eut lieu en 1673; il y eut encore deux expositions sous Louis XIV, en 1699 et 1704. Puis on en retrouve une en 1727. En 1737, Orry, directeur-général des bâtiments, ordonna qu'il y aurait exposition cette année; ce qui eut lieu et les années suivantes jusqu'en 1751, à l'exception de l'année 1744. Après le salon e1751, l'Académie, considérant que les ouvrages faits dans le cours d'une seule année étaient trop peu nombreux, prit la résolution de laisser l'intervalle d'une année entre chaque exposition, et ce réglement a été observé depuis 1753.

et de nos Apelles?..... est-il rien de comparable à ce triomphe de nos arts et qui doive donner aux étrangers une plus grande idée de leurs progrès[1] ? »

Le goût des arts était général ; souverains, princes, ministres, seigneurs, tout le monde, à la suite des littérateurs qui donnaient le ton, s'en occupe, les protége, les honore, chacun de son mieux. Quelques-uns les pratiquent ; le Régent avait tenu le pinceau et le burin; le comte de Clermont, prince du sang, était graveur ; madame de Pompadour, de sa main délicate, gravait de jolies estampes à l'eau-forte sur les dessins de Guay. La margrave de Bade-Dourlach dessinait et envoyait ses œuvres à Wille[2].

Si nous n'étions contenus par les limites de notre travail, nous trouverions d'abondants détails à prendre dans le journal de Wille[3], graveur allemand établi à Paris.

Son cabinet était fort riche et avait beaucoup de célébrité ; la maison du graveur allemand était devenue un centre important dans le Paris artiste. Nul étranger n'aurait manqué de visiter Wille ; les grands seigneurs, les personnages illustres, des princes même, les artistes étrangers, qui viennent à Paris pour visiter ses monuments, ses tableaux, ou pour étudier, tous vont chez lui à leur arrivée, et à leur départ pour prendre congé[4]. Le plus grand nombre de ces

[1] Patte, 1765, p. 14.

[2] « 18 novembre 1761, j'ai reçu un dessin au crayon rouge sur papier blanc que madame la margrave de Bade-Durlach m'a envoyé en présent. Il est de la propre main de cette princesse, fort joliment fait. Il représente une fille assise par terre tenant sur les genoux un nid d'oiseaux avec les petits ; devant elle est un jeune homme qui montre avec la main vers le trou dans le mur d'où le nid a été tiré. Je suis pénétré de reconnoissance envers cette princesse. Il y en a assurément fort peu en état de dessiner de la sorte. » Cette princesse et le margrave étant à Paris, visitèrent Wille le 25 juin 1771.

[3] Ce journal mss. est conservé au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. Il se compose de 5 volumes in-4, commence en 1759 et finit en 1793 ; le troisième volume, entre 1777 et 1782, est perdu. — MM. de Goncourt et Duplessis l'ont publié en 2 vol. in-8.

[4] « 15 février 1760. M. Hin, peintre du duc régnant de Deux-Ponts et mon ancien ami, étant arrivé avec S. A. S., me vient voir tout de suite. J'en étois ravi. Nous nous sommes embrassés de bon cœur, comme de raison. » — Le 16. « Monseigneur le duc de Deux-Ponts me fit l'honneur de me visiter, et S. A. S. resta plus d'une heure et demie avec moi. Nous raisonnâmes continuellement et presque toujours sur les arts dont il est grand amateur et connoisseur... Ce prince est très-gracieux et rempli de toutes sortes de qualités. » — Le 24. « J'étois (allé) rendre visite au duc régnant de Deux-Ponts. Il me reçut le mieux du monde et me montra diverses choses. Je restai plus d'une heure avec S. A. S. »

1er mars 1760. « Monseigneur le duc de Deux-Ponts vient chez moi et peu après, nous montâmes en carrosse et je le menai chez M. Remi pour voir un tableau du Poussin qu'il acheta pour cent louis. C'était une Adoration des bergers. Ce tableau sera transporté à Manheim pour être mis dans le fameux cabinet de l'électeur palatin. » Ce tableau est aujourd'hui à Munich. — Le 16 mars. « M. Meyer, jeune peintre, a pris congé de nous pour aller avec les équipages du duc de Deux-Ponts à Deux-Ponts, monseigneur le duc l'ayant engagé pour cela en lui donnant une petite pension. C'est M. Hin, son ancien maître lorsqu'ils étoient encore à Strasbourg, qui lui a procuré cette petite fortune. »

artistes venait à Paris pour y puiser l'inspiration, se faire connaître et se faire recevoir de l'Académie, honneur fort envié. On n'avait sa réputation établie en Europe qu'après l'avoir faite d'abord à Paris.

Wille a une immense correspondance; il est en relation avec les princes, avec leurs premiers ministres, avec le comte de Kaunitz, avec Winkelmann, Raphaël Mengs, avec une foule d'artistes étrangers. On le consulte sur mille questions ; on le charge d'acheter des tableaux, des objets d'art de toute sorte, de faire ou de faire faire des gravures; on lui recommande les jeunes gens que l'on envoie étudier à Paris; on le charge de former des élèves; on lui demande des imprimeurs en taille-douce pour Vienne, des sculpteurs pour la manufacture de porcelaine de Meissen. Ces visites, ces relations, scrupuleusement consignées par Wille dans son journal, donnent une idée complète de l'influence de Paris ; car on peut juger d'après ce qui se passait chez Wille de ce qui se faisait chez les autres grands artistes du temps, et apprécier ainsi, grâce à cet étranger fixé parmi nous, le rôle que la France jouait dans tout ce mouvement artistique du XVIIIe siècle[1].

Les porcelaines de Sèvres, modelées sur les dessins des sculpteurs les plus à la mode et peintes d'après Boucher, avaient une réputation qu'elles ont conservée jusqu'à nous. Le Roi et le ministre des affaires étrangères donnaient en cadeau, aux souverains étrangers et à leurs ambassadeurs, des services, des vases et d'autres objets en

23 février 1760. « Monseigneur le prince régnant de Nassau-Saarbrück m'a fait l'honneur de me visiter. Il est resté une demi-heure avec moi. Ce prince est très-affable. Il a voulu tout voir et tout savoir, et je crois avoir contenté S. A. S. sur tous les points. » Pour témoigner sa sérénissime satisfaction à Wille, Son Altesse, qui paraît avoir eu plus d'affabilité que d'esprit, commanda à Wille de graver ses armes. 1761, 2 mars. « M. le prince de Nassau-Saarbrück me proposa de graver ses armes ; cela me fit rire ; mais je me suis excusé, en lui donnant M. Choffard, qui fait bien les ornements. »

Les femmes n'étaient pas étrangères à ce grand mouvement d'esprit ; bien au contraire, elles y entraient fort avant comme dans le mouvement littéraire et philosophique. Voici, comme exemples, des princesses russes et polonaises qui s'occupent des questions d'art. « 1761, 25 mai. Madame la princesse de Gallitzin me fit l'honneur de me venir voir. Elle paroît curieuse de tout et veut être instruite de tout. Elle resta une demi-heure chez moi. » En juin 1768, ce fut le tour de la princesse Lubomirska.

Le journal de Wille est plein des noms de ses illustres visiteurs, parmi lesquels on trouve Gluck, Kosciuzko, qui dessine et auquel Wille prête des dessins pour les copier ; toujours des princes, le duc de Saxe-Weimar, le comte Henri XLIII de Reuss, le prince d'Isembourg; des amateurs passionnés, tels que le comte Strogonof, le général de Ketler, au service de Marie-Thérèse (1760), beaucoup de Russes ; et au milieu de tous ces personnages, le suivant se fait remarquer; « 1783, 24 septembre, M. de Tenspolde, jeune gentilhomme voyageur, de Munster en Westphalie, m'est venu simplement voir, enfin, comme il disoit, pour pouvoir se vanter dans son pays, d'avoir fait connoissance avec moi. »

[1] Madame Geoffrin fait aussi travailler « ses artistes » pour les étrangers, rois et seigneurs, qu'elle veut bien honorer de son amitié. (Voir *Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de Madame Geoffrin* (1764-77) publiée par M. Ch. du Mouy. Paris, 1875, in-8.)

porcelaine richement décorée. En 1778, la czarine Catherine II se fit faire, à la manufacture de Sèvres, un service composé de sept cent quarante-quatre pièces, d'une grande richesse, qui lui coûta 328,188 livres.

Les tapisseries des Gobelins, de Beauvais, de la Savonnerie et d'Aubusson, et les verdures de Felletin, exécutées sur les cartons des peintres les plus renommés, étaient recherchées dans toute l'Europe. La manufacture des Gobelins, pendant l'habile ministère d'Orry, avait pris un grand essor. Detroy, Restout, Charles Coypel, Carle Vanloo, Natoire, Collin de Vermont, furent chargés de faire de nombreux modèles. Les tapisseries de Detroy furent particulièremens célèbres, sans cesse exécutées et données à plusieurs souverains étrangers[1] : elles se composent de deux suites : l'histoire d'Esther, en sept pièces[2], et l'histoire de Jason et Médée, en sept pièces aussi[3].

Au château du roi de Suède, à Stockholm, l'un des plus précieux ornements est l'histoire de don Quichotte, exécutée aux Gobelins sur les cartons de Charles Coypel. On trouve aussi, au château de Skokloster, l'histoire d'Alexandre, d'après Le Brun. En 1717, le Régent avait donné à Pierre le Grand quatre belles tapisseries d'après les tableaux de Jouvenet. Vers 1765, on exécuta aux Gobelins, d'après Coypel, plusieurs tentures d'opéra pour le duc de Deux-Ponts.

Au XVI[e] siècle, c'étaient les Italiens qui faisaient les modèles de dentelles. Vinciolo, établi à Paris, publiait en 1587 plusieurs recueils de modèles de dentelles et d'ouvrages de point coupé, d'un fort beau dessin. Au XVIII[e] siècle, c'est en France que se font tous les dessins de dentelles et d'étoffes qui se fabriquent en Europe. Un des dessinateurs les plus fameux est Louis Lacoste, dit Alexandre[4]. « C'est lui qui, vers 1740, les dessins pour le point n'étant pas assez réguliers, les fit graver sur des planches de cuivre et imprimer. Il réussit à mettre tant d'exactitude dans le travail, que ses fleurs, supérieures à celles des manufactures étrangères, sont devenues un objet de commerce avec celles de Bruxelles même, qui les achète pour embellir ses réseaux[5]. »

Les riches étoffes de Lyon, exécutées d'après les dessins de Revel

[1] Le château de Windsor possède l'histoire d'Esther et l'histoire de Jason.

[2] Toilette d'Esther, Repas d'Esther à Assuérus et Aman. Evanouissement d'Esther. Repas d'Esther. Dédain de Mardochée envers Aman. Couronnement d'Esther. Triomphe de Mardochée.

[3] Jason engage sa foi à Médée. Jason arrête la fureur des taureaux. Jason enlève la toison d'or. Les soldats nés des dents du dragon. Jason épouse Créuse. Créuse consumée par la robe empoisonnée. Fuite de Médée.

[4] Il était de Bayeux, où l'on fabriquait beaucoup de « point ».

[5] Mémoire présenté au Roi en 1757 par Lacoste ; dans les *Arch. de l'art Français*, t. II, p. 176.

et de Philippe de Lasalle[1], ont fait l'ornement des palais de tous les souverains de l'Europe.

Notre supériorité dans l'art du dessinateur pour étoffes s'est conservée. En parlant, à propos de l'Exposition universelle de Paris (1855), du goût français et du goût étranger dans les tissus de coton, M. Audiganne s'exprimait ainsi :

« Un manufacturier d'une des contrées méridionales de l'Europe, à qui l'on demandait naguère pourquoi sa maison ne figurait pas dans le palais de l'Industrie, répondit qu'il n'aurait pu exposer que des dessins français de l'année dernière. Aveu sincère et significatif, qui pourrait exprimer la situation de beaucoup d'autres fabricants étrangers. L'usage de copier nos dessins n'est pas un fait exceptionnel et isolé. Tantôt on les reproduit purement et simplement, tantôt on se contente de les imiter de loin, c'est-à-dire en variant les traits accessoires.

» Dans les pays où la fabrication est lente et routinière, on nous suit de loin, et on laisse communément une année d'intervalle entre l'original et la copie; ailleurs, la reproduction s'accomplit avec une extrême rapidité. Ces emprunts continuels et avoués suffiraient à eux seuls pour attester la supériorité du goût français. »

Nous retrouverons plus loin la même influence exercée au dehors par nos sculpteurs et nos architectes. Le tableau serait incomplet si l'on n'y joignait pas ce qui regarde la musique.

Rameau a fait faire à l'art musical de très-grands progrès et a exercé une influence qu'on est trop disposé à oublier aujourd'hui. C'est en 1722 que ce grand compositeur publia son *Traité d'harmonie*, ouvrage qui créa la science de l'harmonie[2]. « Grimm, dont la mauvaise foi égale l'ignorance des faits, assure que les écoles d'Italie et d'Allemagne n'ont jamais entendu parler des livres de Rameau concernant l'harmonie[3]. Or, il est précisément démontré, dit M. Fétis[4], que ces ouvrages ont fait naître les premières idées de théorie d'harmonie en Allemagne et en Italie, comme ils donnèrent naissance à des multitudes de *Systèmes* chez les Français. La seule pensée de la possibilité d'une théorie scientifique de l'harmonie fut un trait de génie qui remua le monde musical, et qui même encore aujourd'hui exerce son influence. Le *Traité de l'harmonie* a été l'origine du *Tentamen* d'Euler et du système de Tartini. Ce fut le système de la basse fondamentale que Marpurg introduisit en Allemagne dans son *Manuel de la basse continue*, et dans la traduction des *Eléments de musique* de d'Alembert.

[1] Né en 1723, mort en 1804.
[2] *Gazette musicale de Paris*, 1840, n°s 35 et 42.
[3] *Correspond. littér.*, octobre 1764, t. IV, p. 81.
[4] Art. Rameau, dans la *Biogr. des Musiciens*.

« Sorge, bien qu'il eût fait choix d'un autre principe, se rallia à l'idée suivie par Rameau de la nécessité d'une base scientifique pour la théorie des accords. Tartini, dès 1757, discutait, dans le premier volume de son *Histoire générale de la Musique*, les opinions de Rameau... Enfin, la formation des accords dissonants par des additions de tierces, et l'extension du principe du renversement des accords, ont été les sources du système de Valotti et de Sabbatini. »

Kirnberger, élève de Sébastien Bach, compositeur théoricien allemand, a, dit la *Biographie universelle*, simplifié et réduit le système des accords de Rameau. La simplicité de sa méthode l'a fait adopter généralement en Allemagne. Le livre de Kirnberger a exercé depuis 1754 une grande influence en Allemagne, et je tiens à bien établir que Rameau est pour beaucoup dans ce grand mouvement harmonique que Haydn, Mozart et Beethoven devaient mener si loin.

Non-seulement Rameau exerça une grande influence sur la composition musicale par ses *Traités d'harmonie*, mais encore par ses œuvres, dont le style fut un modèle pour plus d'un compositeur étranger. Les symphonies, les airs de danse, les opéras de Rameau se jouaient sur tous les théâtres de l'Europe.

Plusieurs musiciens allemands imitèrent Rameau. Jean-Bernard Bach, mort en 1749, a composé, dit M. Fétis, de bonnes ouvertures dans le style français de son temps. On pourrait multiplier de pareilles indications.

Nos opéras-comiques du XVIIIe siècle étaient partout représentés ; partout on entendait avec plaisir cette musique spirituelle et mélodieuse, où l'esprit français se révèle tout entier. Car il faut bien le dire, la musique française n'a d'adversaires qu'en France, où la manie de l'admiration pour la musique allemande ou italienne se combine volontiers avec un parti pris de dénigrement de nos compositeurs. C'est encore aujourd'hui affaire de mode et de bon ton [1].

5. *La Réaction.*

Vers le milieu du XVIIIe siècle commença une réaction contre le goût et la manière de l'école de Boucher. Le soulèvement général de l'opinion atteste qu'on était fatigué des bergeries, des peintures my-

[1] Je ne veux pas parler en détail de l'histoire de la musique depuis Rameau ; je me bornerai à dire que l'école française a surtout réussi dans l'opéra-comique ; elle y a excellé et a produit dans ce genre des chefs-d'œuvre. Depuis trente ans environ, l'engouement pour la musique allemande, bonne ou mauvaise, et l'imitation de l'étranger ont tué la musique française. Le public, qui aime le chant, la mélodie et l'esprit, n'a plus guère trouvé au théâtre que du bruit qui l'a fatigué et ennuyé. Aussi, quand revenant à nos traditions, à la mélodie et à la verve spirituelle de notre ancienne école, M. Lecoq nous a donné ses charmantes opérettes, il a eu un succès complet, qui nous fait espérer qu'on verra disparaître la pseudo-musique imitée de l'étranger, et revenir la vraie et bonne musique française.

thologiques et allégoriques, et que l'on demandait autre chose. Il s'opérait alors dans les esprits un de ces grands changements si fréquents et si violents en ce pays, où la mode a tant d'autorité. Le public commençait à se prendre de passion pour l'Antiquité, depuis la découverte d'Herculanum ; il voulait de nouveaux sujets de peinture; il lui fallait des tableaux d'histoire grecque et romaine, en attendant qu'il s'amusât à se transformer en citoyen romain.

La réaction que l'on a l'habitude de dater des ouvrages de Winkelmann et de Lessing, remonte exactement au comte de Caylus, à Watelet, à Dandré-Bardon, à l'Encyclopédie et à Diderot[1].

La réaction fut fortement menée par les littérateurs, qui dès lors s'étaient mis à faire de la critique d'art; leur éducation toute grecque et romaine les conduisait naturellement à prôner l'Antiquité,et à soutenir qu'en dehors de l'histoire et du style des anciens il n'y avait point de salut.

Le comte de Caylus, dans ses voyages en Grèce et en Asie-Mineure, avait étudié les arts des anciens et puisé le goût de l'antique; à son retour, il publia plusieurs grands ouvrages et appela l'attention sur une multitude de questions relatives aux arts. En 1752, il fit paraître son *Recueil d'Antiquités* (7 vol. in-4°); en 1757, il publia avec Mariette le *Recueil de peintures antiques;* en 1755 et 1757, il donnait au public et aux peintres les *Nouveaux sujets de peinture et de sculpture* et les *Tableaux tirés de l'Iliade*, *de l'Odyssée et de l'Enéide* ; ces deux ouvrages répondaient à une des plus vives préoccupations du public.

Dans l'introduction du *Recueil d'antiquités* (p. xj), Caylus donne lui-même la mesure de la réforme qu'il tente.

« Les arts, dit-il, sont en quelque façon l'objet principal de cet ouvrage...; quoique jusqu'ici on ait peu suivi cette manière d'écrire sur les antiquités, je la crois cependant très-utile; elle est du moins très-propre à donner aux artistes quelques idées des belles formes, et à leur faire sentir la nécessité d'une précision, dont le prétendu goût d'aujourd'hui et le faux brillant de la touche ne les écartent que trop souvent... J'aurai du moins ouvert une carrière féconde en découvertes et dans laquelle l'homme de lettres comme l'artiste doivent également entrer... L'artiste perfectionnera son talent en approchant un peu plus de la manière noble et simple du bel antique... »

En 1772, Dandré-Bardon publia en deux volumes in-4° le *Costume des anciens peuples.* Le texte est d'une érudition suffisante, mais les planches sont réellement très-amusantes; c'est un déguisement perpétuel, en mauvais style XVIIIe siècle, de toute l'antiquité; costumes,

[1] Diderot n'agit sur ses contemporains que par l'*Encyclopédie* et ses conversations. Ses *Salons*, composés pour « sa bienfaitrice », l'impératrice de Russie, n'ont paru qu'après sa mort, l'an IV de la République. — Voyez, *Lettre de Diderot à Mademoiselle Voland*, 10 novembre 1765.

vases, lits, meubles, statues, rien n'est exact, rien n'est compris, tout est travesti d'une façon étrange. Cependant les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts étudient toujours Dandré-Bardon, surtout à la veille des prix : l'exemplaire du *Cabinet des estampes* est usé à force de service, et de nombreuses générations l'ont sali et couvert d'une crasse épaisse. C'est le seul livre du Cabinet qui soit ainsi consulté et maltraité ; il est vrai que c'est le seul où les aspirants au grand prix trouvent une aussi complète collection de poncifs ; et il n'est pas douteux que tant de compositions extraordinaires, exposées à l'Ecole des Beaux-Arts, et qu'on ne voit que là, ne viennent de cette source.

Watelet [1], par ses relations avec les artistes et par sa position, exerça aussi sur le mouvement une grande influence. Voltaire, Marmontel, Falconet, Sulzer, auteur des articles de l'Encyclopédie sur la théorie des Beaux-Arts, Didérot, tous poussèrent à l'imitation de l'antique. On essayait de retrouver la peinture à la cire; on ne parlait plus que de Grecs et de Romains, de leur histoire, de leur style.

On s'éprit de l'antique sans le comprendre. A la beauté des filles d'opéra que Boucher reproduisait sans cesse, on opposait « la manière noble et simple du bel antique » ; mais on le dépouillait de sa sévérité et de son vrai caractère, en l'interprétant d'après le goût dominant. « On l'assaisonnait à la sauce moderne », disait David ; « quand j'avais copié ainsi cette tête avec grand soin et à grand'peine, je faisais celle que vous voyez dessinée auprès. Je l'assaisonnais à la sauce moderne, comme je disais dans ce temps-là (1775), je français tant soit peu le sourcil, je relevais les pommettes, j'ouvrais légèrement la bouche, enfin je lui donnais ce que les modernes appellent de l'expression [2]. »

Déjà nous avons parlé, à propos de Dandré-Bardon, du travestissement de l'antiquité ; les planches des ouvrages de Caylus, plus sérieusement faites, sont encore bien modernes, surtout dans les figures de femmes. Mais nulle part le travestissement n'est plus bouffon que dans l'Antinoüs et la Vénus de Médicis, dessinés par Pierre, pour l'*Art de peindre* de Watelet.

Commencée en France, la réaction se continua par les Allemands Winkelmann [3], Lessing [4], Gessner et Raphaël Mengs. Winkelmann donna beaucoup de force à la réaction; il acheva de jeter les esprits

[1] Watelet publia, en 1760, l'*Art de peindre* et les *Réflexions sur la peinture*. Le *Dictionnaire de peinture, de sculpture et de gravure* parut en 1792. Mais ces ouvrages, longtemps avant de paraître, avaient été lus à l'Académie.

[2] *David et son école*, par M. Delécluze, p. 112.

[3] Winkelmann a publié en 1756 : *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la sculpture et la peinture* ; — en 1761, *Remarques sur l'architecture des anciens* (traduit en français en 1783) ; — *Lettres sur Herculanum ;* — en 1764, *Histoire de l'art* (traduit en français dès 1766) ; — en 1767, *Monumenti antichi.*

[4] Le *Laocoon* de Lessing est de 1763.

dans cette imitation pure et servile de l'antiquité, aussi bien dans les lettres que dans les arts.

Pendant qu'on mettait en avant les nouvelles théories qui devaient, disait-on, régénérer l'école, on attaquait violemment ses chefs et l'enseignement de l'Académie.

L'Académie avait un enseignement très-complet et très-sûr; on y apprenait à peindre ou à sculpter, comme ailleurs on apprenait un métier. L'Académie avait des idées arrêtées et systématiques sur tout, sur la composition, le costume, la lumière, l'expression des passions, les effets d'un tableau; elle donnait à tous ses élèves la même pratique, réglée d'après un système uniforme. La décadence résultait de l'adoption de types convenus et immuables.

On a dit que l'école du XVIIIe siècle avait péri pour avoir négligé l'étude de la nature. Tout au contraire, l'Académie se préoccupait beaucoup de la nature et forçait ses élèves à étudier le modèle pendant sept ans[1]. Mais on se contentait d'une nature vulgaire; on copiait le modèle d'après des procédés tout faits; on lui faisait sans cesse exprimer les mêmes attitudes; on exagérait, on tourmentait la nature, et, comme l'antique, chacun la voyait et l'interprétait suivant le goût régnant.

Boucher, en sa qualité de chef d'école, était principalement harcelé. Watelet, après avoir dit que ses esquisses seules avaient fait sa réputation, ajoutait : « Jamais artiste n'a plus ouvertement témoigné son mépris pour la vraie beauté telle qu'elle nous est offerte par la nature choisie, telle qu'elle a été sentie et exprimée par les statuaires de l'ancienne Grèce et par Raphaël. »

Nous y voilà! la statuaire grecque est posée comme le modèle de la peinture.

Écoutons maintenant Diderot : « Dans la multitude de figures qu'il a peintes, je défie qu'on en trouve quatre de caractère propre au bas-relief, encore moins à la statue. » Encore et toujours la statuaire grecque! David n'est pas l'inventeur, comme on le voit, de la peinture plastique; il a suivi, en la modérant même, la réaction que faisaient les gens de lettres.

Mengs écrivait : « Les Français se sont formé un style national, dont le goût ingénieux et ce qu'ils appellent « esprit » sont les qualités distinctives... Ils se bornent à peindre des figures françaises pour représenter l'histoire de quelque peuple que ce soit. » Watelet, qui déplore amèrement l'existence de ce style national et qui voit

[1] « Toutes ces positions académiques, contraintes, apprêtées, arrangées ; toutes ces actions froidement imitées par un pauvre diable, et toujours par le même pauvre diable, gagé pour venir poser trois fois la semaine, qu'ont-elles de commun avec la nature?... C'est là qu'on prend la manière... J'ai connu un jeune homme plein de goût qui, avant de jeter le moindre trait sur la toile, se mettoit à genoux et disoit : Mon Dieu, délivrez-moi du modèle. » (Diderot, *Essai sur la peinture.*)

avec bonheur les progrès de la réaction, s'écrie alors d'un air de triomphe : « Mais notre école change maintenant de principes, et si elle continue de suivre la route qu'elle commence à se tracer, elle deviendra, de toutes les écoles, la plus sévère observatrice des convenances et des lois que s'étaient imposées les artistes de l'ancienne Grèce. » Et Levesque d'ajouter[1] : « On riait autrefois, quand un amateur qui voyait juste, le comte de Caylus, indiquait aux artistes le chemin qu'ils devaient suivre; plusieurs de nos peintres étonnent maintenant qu'ils y sont entrés. »

Nul ne pensait cependant que la réaction dût aller jusqu'où elle est parvenue à la fin du siècle. Bouchardon et Vien paraissent avoir obtenu les résultats que l'on avait raison de désirer, le retour à une forme plus sévère et à des idées plus morales et plus sérieuses. On ne songeait pas encore à transformer l'art français et à le rendre absolument grec ou romain, ainsi que l'architecture et l'ornementation; le goût français se conservait, en se modifiant aussi heureusement que le comportait le talent des principaux artistes. Mais à ce moment même, et c'est là qu'il faut chercher les causes principales de la réaction dans les arts, une profonde révolution religieuse, politique et sociale se préparait. Les écrits de Montesquieu (*Esprit des Lois*, 1748), de Voltaire, de Diderot (*Encyclopédie*, 1751), de Mably et de J.-J. Rousseau, attaquaient et préparaient la ruine prochaine de l'organisation de l'ancienne France.

La révolution de 1789, qui devait produire des résultats très-nouveaux et absolument modernes, se prépara et s'accomplit sous des formes empruntées à l'antiquité. Athènes et Sparte étaient sans cesse invoquées comme un idéal auquel il fallait revenir, en politique et en législation, aussi bien que dans les arts. C'est dans ce grand mouvement d'idées qu'il faut chercher les seules et vraies causes de la réaction de Winkelmann et de David, bien autrement radicale que la réaction de Caylus et de Vien.

Les peintres qui marchèrent sur la même ligne que Vien, furent Lagrenée, Brenet, Vincent, Regnault, Peyron et Doyen. Absolument séparés de la manière de Boucher, tous ces artistes rappellent par mille détails le sentiment français et les maîtres du XVII[e] siècle, et conservent les traditions de l'Académie[2]. C'est ce style toujours bien

[1] Dans une note du Dictionnaire de Watelet.

[2] L'ange que l'on voit dans le tableau de Vien, représentant saint Germain et saint Vincent, rappelle Le Sueur ou La Hire ; rien dans cette peinture n'annonce David. (Tableau du musée du Louvre). — Les tableaux de Regnault, le Pygmalion et l'Origine de la peinture (au Louvre), rappellent aussi l'école du XVII[e] siècle et principalement Le Sueur. Les huit tableaux peints pour l'École Militaire par Vien, Beaufort, Brenet, Restout, Lagrenée (en 1773), représentant l'histoire de saint Louis, et qui décorent aujourd'hui la chapelle de l'École de Saint-Cyr, tout en étant faits par les principaux adversaires de l'école de Boucher, sont dans la tradition de notre école. Cette voie était bonne ; et il n'a manqué à ces tentatives de réforme que des artistes d'un

français et un peu antique, ce mélange de goût Louis XV corrigé par quelques emprunts faits à l'antiquité, que l'on a appelé le style Louis XVI.

Nous indiquons, comme un exemple de ce style, la décoration du cabinet placé sur le côté gauche de la chambre à coucher des rois Louis XV et Louis XVI, au château de Versailles. Les boiseries sculptées et dorées de ce cabinet représentent les attributs de l'agriculture, du commerce, de la guerre, de la marine, des arts et des sciences; elles sont remarquables par la finesse et la délicatesse de leur exécution. On remarque les mêmes qualités d'élégance et de bon goût dans les bronzes de Goutière.

On peut surtout juger le style Louis XVI dans le recueil d'ornements à l'usage des jeunes artistes qui se destinent à la décoration des bâtiments, publié en 1777 par Cauvet[1], sculpteur de Monsieur. Ce recueil contient des arabesques, des frises et des vases. On ne peut rien voir de plus élégant, qui ait plus de légèreté, de bon goût et de variété, rien qui soit plus spirituellement français que ces délicieux dessins de Cauvet. C'est tout autre chose que l'ornementation d'Oppenord et de Meissonnier, et l'on sent au contraire une influence éloignée de Bérain, de Ballin, de François Briot, et çà et là d'Herculanum. C'est un des meilleurs exemples que je connaisse de la verve française contenue par l'antique.

Mais le style Louis XVI allait disparaître, comme la société française tout entière, dans le cataclysme qui se préparait. La révolution commença d'abord dans les arts. Ce fut en 1787 que David, élève de Vien et déjà célèbre par les Horaces et la Mort de Socrate, ouvrit son atelier et se sépara radicalement de toute la tradition française, rompant ouvertement avec le passé. C'est aussi ce qu'on allait faire en politique : une révolution au lieu d'une réforme.

En même temps que l'école française déclinait à l'intérieur, elle avait, à l'extérieur, une influence moindre qu'à l'époque précédente. Nous avons cependant à mentionner madame Le Brun, qui fit des portraits à Vienne, à Berlin, à Londres et à Saint-Pétersbourg, et dont l'agréable talent fut partout très-apprécié; Joseph Vernet, qui pendant son séjour à Rome, peignit des marines pour les amateurs de toute l'Europe ; Nicolas Guibal, fixé à Stuttgart ; Danloux, en Angleterre ; Desmarets, en Toscane. Nous trouvons à Rome, Delacroix et Volaire, peintres de marines ; Thiers, peintre de paysages ; Norblin, en Pologne ; Maurice et Delapierre, peintres de portraits,

talent plus élevé. Greuze, Joseph Vernet et madame Le Brun, sont également dans cette ligne de réaction modérée, qui conduisait à une sage transformation de l'école française, tandis que David s'efforça d'arriver à la destruction du goût français et de toute tradition.

[1] Cauvet (Gilles-Paul), architecte, sculpteur et graveur, né à Aix en 1731 ; mort à Paris en 1788. — Voyez Heineken et Nagler.

Lagrenée l'aîné et Doyen, en Russie ; Masrelier, peintre d'ornements, et Desprez, peintre et architecte, en Suède. Gagnereaux travailla aussi pour le roi de Suède. Joseph Collart, graveur établi à Genève, y faisait des dessins de bijouterie.

6. *David et l'école moderne* (1787-1855).

Il faut suivre les transformations du talent de David pour se rendre exactement compte de la marche de la réaction; les diverses manières du peintre constatent chacune un nouveau pas. David avait commencé par peindre absolument à la façon de Boucher; le portrait de la Guimard pourrait passer pour une belle peinture de ce maître. Il est à peine dans la manière de Vien avec son tableau de Pâris et Hélène; les Horaces, le Brutus et la mort de Socrate, nous montrent le réformateur poursuivant son but; avec les Sabines et les Thermopyles, la réforme est complète, la réaction arrive à son maximum. David est alors en dehors de toutes les traditions et de toutes les influences qu'il avait voulu briser.

La révolution qui s'accomplissait dans la peinture avait trouvé dans David la volonté puissante et systématique dont elle avait besoin. « David, dit son biographe [1], a obéi à un grand mouvement intellectuel, il ne l'a pas imprimé. » C'est vrai ; mais il l'a formulé. David voulait exprimer des idées graves sous une forme sévèrement châtiée; dans ce but, il prit pour uniques modèles la statuaire gréco-romaine, les médailles et les camées antiques; c'est là qu'il chercha les types de pureté, de noblesse, d'élévation et de sévérité auxquels il s'était proposé de ramener la peinture.

Diderot avait dit qu'il fallait « apprendre de l'antique à discerner la belle nature »; c'est ce que Poussin avait fait, et il avait su rester original tout en empruntant à l'Antiquité quelques traits de sa simplicité et de sa noblesse. On peut juger la différence qui sépare ce grand peintre et David, en comparant le Testament d'Eudamidas du premier avec la Mort de Socrate, exposée par le second en 1787. Sans imagination, sans génie, David n'a pu faire, malgré l'énergie de sa volonté et son robuste talent, qu'une froide peinture, où l'on sent l'imitation et qui, par son aspect théâtral, s'éloigne entièrement de l'antique. Les Horaces, le Brutus, les Sabines, les Thermopyles ont les mêmes défauts que la Mort de Socrate. On y sent le parti pris de faire comme les anciens; on reste froid devant ces peintures sévères, nobles, bien dessinées, mais sèches, et dont les personnages ont toujours des attitudes exagérées et ne sont pas groupés dans une composition bien entendue. En étudiant avec attention ces grandes

[1] M. Delécluze.

pages, on voit bien qu'elles sont l'œuvre d'un véritable artiste ; mais on regrette qu'il ait manqué de mesure. Certes, David méritait d'exercer l'influence qu'il a eue sur ses contemporains, mais on regrette aussi que cette influence ait entraîné aux plus déplorables conséquences la masse des inintelligents qui suivirent la voie du chef de la nouvelle école.

David voyait bien la nature, il la reproduisait avec justesse ; c'est quand il voulait la poétiser et faire du style qu'il la maniérait à l'antique. Dans ses portraits, lorsque l'antique ne le préoccupe pas, il est vraiment un grand peintre. Il l'est aussi dans son tableau représentant la mort de Marat, qui est son chef-d'œuvre, et dans l'esquisse de la mort de Viala.

Une fois son atelier ouvert, en 1787, David ne lutta pas seulement, par son enseignement, contre le genre de Boucher qui avait été renversé par Vien, mais contre l'Académie. En vain ne peignait-elle que des sujets antiques : elle avait le tort impardonnable de conserver les traditions françaises, des procédés et un enseignement que David rejetait absolument. Elle ne voulait pas dépasser la réaction modérée dont nous avons parlé, et David voulait aller beaucoup plus loin. En ouvrant son école, David se posa fièrement en adversaire de l'Académie, et lutta contre elle jusqu'au moment de sa destruction, à laquelle il ne contribua que trop.

Il serait injuste de rendre David responsable de l'imitation exagérée et inintelligente des Grecs et des Romains ; c'est le vice de son temps ; il a cédé à l'entraînement général. Une fausse et plate imitation de l'antiquité est de mode partout : lettres, éloquence, mœurs, costumes, art, meubles, fêtes politiques et religieuses, institutions, tout est copié maladroitement. Il n'y a pas que David qui imite les anciens ; les orateurs en font un abus intolérable ; les femmes du Directoire s'habillent à l'antique[1] ; les *Primitifs*[2] aussi. Il n'est sorte d'extravagances que cette manie n'ait engendrées.

[1] « Paris reprit l'empire de la mode et du goût : deux femmes célèbres par leur beauté, madame Tallien et, un peu plus tard, madame Récamier y donnèrent le ton. C'est à cette époque que se compléta dans les usages de la vie privée cette révolution qui avait commencé dès 1789. L'antique, introduit déjà dans les arts par l'école de David, remplaça dans les habits de femme, dans la coiffure des deux sexes et jusque dans les ameublements, le gothique, le féodal et ces formes mixtes et bizarres inventées par l'esclavage des cours. Si la commodité fut quelquefois dans les meubles sacrifiée à la pureté du dessin et au coup d'œil, l'une et l'autre se trouvèrent réunis dans le costume des femmes. Ce qu'il y avait dans cet héritage des Grecs et des Romains d'inconvenant pour nos mœurs et pour notre climat a disparu depuis, et il n'est resté de cette imitation trop servile dans le principe, que ce qui était bon et raisonnable, et l'Europe s'en est accommodé comme la France. » (*Mémoires de Thibaudeau*, Convention, t. I, p. 130.)

[2] Voyez sur les *Primitifs*, Maurice Quaï et Perrié, élèves de David, qui se promenaient aux Tuileries en Agamemnon et en Pâris, qui affirmaient que tout ce qui avait été fait depuis Phidias était maniéré, ignoble, théâtral, etc., l'ouvrage sur David et son école, par M. Delécluze.

« Telle société, tel art », a-t-on dit. Jamais la vérité de cette pensée n'a été plus manifeste qu'au temps de David. La révolution qui s'accomplissait dans les arts offre les plus évidentes analogies avec la révolution politique; l'une et l'autre ont le même idéal, les mêmes phases et les mêmes excès. On avait renoncé à toute tradition; on rompait violemment avec le passé, dont on aurait voulu détruire jusqu'au souvenir; on ne voulait dater que de 1789 en toutes choses et ressembler en tout aux anciens. Aussi, pendant que David réformait la peinture, on réformait l'architecture, la sculpture, l'orfévrerie, l'ameublement; tout devenait grec ou romain avec Chaudet, Percier et Fontaine.

Dès 1790, David donnait à Jacob et à Alexandre[1], fabricants de meubles en renom, des dessins de meubles, de chaises, de lits, qu'il prenait sur les *vases étrusques*. Quand Percier et Fontaine revinrent d'Italie, en 1793, Jacob, qui avait obtenu la fourniture du mobilier de la Convention, s'adressa aux deux jeunes architectes. « Les voilà qui se mettent à dessiner tout un mobilier nouveau pour une assemblée républicaine, et qui à la place de ces formes *surannées* du dernier siècle, se hasardent à produire quelque chose du goût antique. Cet essai leur réussit... et leur attira d'autres commandes du même genre. Dès ce moment, la plume et le crayon de M. Percier et de son ami ne furent plus employés qu'à dessiner des étoffes, qu'à esquisser des meubles; ils travaillent pour les manufactures de tapis et de papiers peints; ils produisent des compositions pour les décorations de théâtres; ils font des modèles pour les bronzes, les cristaux, l'orfévrerie; et tandis qu'ils s'exercent ainsi de toute manière à introduire dans l'ameublement moderne les formes du mobilier antique, avec le sentiment et le goût qui leur sont propres, c'est à peine s'ils s'aperçoivent qu'avec leur fortune qui commence, c'est une révolution qui s'accomplit par eux dans les habitudes d'une société qui ne les connaît pas encore... Qui peut dire maintenant qu'elle a été, dans cette seule période de leur destinée, l'influence de ces deux architectes, alors pauvres et ignorés, qui... renouvelaient toute l'industrie française et rendaient l'étranger même tributaire de nos modes *rajeunies* et de nos goûts épurés[2] ! » C'est dans le *Recueil des décorations intérieures* que se trouvent, avec les meubles qu'ils firent exécuter à Paris, ceux qui leur furent demandés pour l'Espagne, pour la Russie, pour la Pologne, pour la Prusse, pour l'Angleterre[3] : « Ainsi, ajoute emphatiquement le

[1] *Souvenirs d'un Sexagénaire*, t. I, p. 277.
[2] *Raoul-Rochette*, notice sur Percier.
[3] L'ébéniste Jacob Desmalter, exécuta, sur les dessins de Percier, une bibliothèque et un cabinet pour le roi d'Espagne Charles IV ; ils sont gravés dans : les *Artisans illustres*, par Ed. Foucaud, 1 vol. in-8°, 1841, p. 491. Jacob a exécuté à Paris l'ameublement et la décoration des appartements de l'empereur du Brésil don Pedro, pour son palais de Rio-Janeiro ; il a exécuté sur place la restauration intérieure du château de Windsor.

biographe de Percier, des nations ennemies de la France, recevaient dans le domaine du goût la loi de deux artistes français. »

« Devenus à la mode, ils se virent bientôt appelés à restaurer de nobles habitations, à renouveler d'anciennes splendeurs.... Ils ne bornaient pas leur tâche aux travaux d'architecture ou de décoration ; ils étendaient leur *sollicitude* aux meubles, aux bronzes, aux cristaux, jusqu'à ces accessoires qui paraissent futiles, mais qui font la vie d'une habitation, et auxquels ils assignaient des contours *tout nouveaux*... N'ayant pas le choix du style, ils durent se conformer au goût et aux exigences du temps; le *meuble le plus vulgaire* devint grec ou romain. Dans un pays que des consuls gouvernaient, tout le monde voulut avoir sa chaise curule. C'était une époque d'ensemble, et nul ne résistait à ce débordement classique [1]. »

Jusqu'à l'Empire, la peinture ne s'exerça que sur l'histoire ancienne. Cinquante ans de sujets grecs et romains avaient fatigué les esprits; on revit avec plaisir des sujets modernes, et David fit le grand et beau tableau du Sacre, le portrait du Pape, admirables peintures, dans lesquelles toutes les qualités du maître, et les plus françaises, la distinction, la pureté du dessin, la vérité sans affectation, la couleur vraie et douce, la grâce même, se font admirer à l'envi.

Malgré le système du réformateur, des artistes d'un talent bien différent de celui de David, sortirent de son école; Gros, Gérard, Girodet devinrent bientôt ses rivaux après avoir été ses élèves [2]. Gros,

[1] Halévy, *Notice sur Fontaine*.

[2] Il faut noter que le Déluge de Girodet obtint le grand prix décennal, tandis que les Sabines de David n'eurent que la première mention honorable. Voici la liste des prix décernés, en 1810, par le jury composé de membres de l'Institut :

PRIX DE PREMIÈRE CLASSE.	MENTIONS HONORABLES.
Musique de grand opéra.	
La Vestale (Spontini).	Sémiramis (Catel).
Tableaux d'histoire.	
Une scène du Déluge (Girodet).	Enlèvement des Sabines (David). Phèdre (Guérin). La Justice poursuivant le Crime (Prud'hon). Télémaque (Meynier).
Tableaux d'histoire nationale.	
Le Sacre de Napoléon (David).	La Peste de Jaffa (Gros). Le Passage du Saint-Bernard (Thévenin).
Sculpture. Sujet national.	
La statue de l'Empereur (Chaudet).	Le Poussin (Julien). La Pudeur (Cartellier).
Sculpture. Sujet héroïque.	
Les Muses; bas-relief au fronton de la colonnade du Louvre (Lemot).	L'Histoire (Moitte). La Victoire et la Paix; Bas-reliefs dans l'intérieur de la cour du Louvre (Roland).
Architecture.	
Arc de triomphe du Carrousel (Fontaine et Percier).	Restauration du palais du Luxembourg (Chalgrin). Salle du Tribunat (Beaumont). Théâtre des Variétés (Célerier).

l'auteur des Pestiférés de Jaffa et de la bataille d'Eylau, protestait contre la peinture plastique et commençait contre David une nouvelle réaction, celle de la couleur contre le dessin. Granet, Forbin, rejetaient aussi la peinture pseudo-grecque, pour faire du genre, où la Grèce n'avait rien à voir.

Pendant ce temps et en dehors de l'art officiel, de l'art à la mode, se trouvait comme toujours un protestant; à ce moment, c'est Prud'hon, l'ancien élève de Pierre[1], qui s'obstine à conserver la grâce quand tout autour de lui on la proscrit, et qui trouvait souvent, sans parti pris de le rechercher, une interprétation exquise de l'antique.

Avec les maîtres que nous venons d'indiquer, s'étaient formés à l'atelier de David un grand nombre de peintres médiocres qui n'avaient pris de l'école que ses défauts en les exagérant, et qui, dans la représentation des grands événements de l'époque, surtout des batailles, n'avaient produit qu'un éternel poncif de costumes militaires, d'armes brisées, de figures théâtrales, etc. Jamais école n'était tombée, du vivant de son fondateur, plus bas et plus rapidement. Après la chute de l'Empire, cette légion de barbouilleurs, sans même nettoyer sa palette de la veille, se mit à peindre des Preux, des sujets de la Gaule poétique, des tableaux royalistes et religieux. Dessin, couleur, inspiration, foi, conviction, talent, tout est scrupuleusement banni de cette peinture théâtrale, maniérée, sotte et ennuyeuse, qui croyait toujours faire de l'antique. Les meilleurs élèves de David, de la seconde génération, n'étaient pas assez forts pour arrêter la décadence de l'école, et pour compenser par la beauté de leurs œuvres la nullité des imitateurs du maître.

Une réaction était inévitable au milieu de cette faiblesse. Géricault en donna le signal. L'admirable musée réuni au Louvre par les conquêtes, et qui était si inutile pour la foule des élèves de David, forma Géricault, qui dès 1812 exposait son Chasseur. Le Radeau de la Méduse fit une grande sensation au salon de 1819. L'invention, la vie, la vraie poésie, la couleur cherchaient à remplacer le poncif plastique et

PRIX DE DEUXIÈME CLASSE.

Musique d'opéra-comique.

Joseph (Méhul) . . . . Les Deux journées (Chérubini).
L'Auberge de Bagnères (Catel).

Gravure en taille-douce.

L'Enlèvement de Déjanire, d'après le Guide.

Gravure en médailles.

Feu Rambert-Dumarest. — Galle.

Gravure en pierres fines.

Jeuffroy.

[1] Le 9 octobre 1780, Prud'hon fut admis à l'Académie comme élève protégé par Pierre. (Registres d'admission.)

décoloré. Après Géricault, Delacroix exposa en 1822 son tableau du Dante et s'efforça de renouer le fil de la tradition brusquement coupé par David. Les deux Johannot, Roqueplan, Léopold Robert, Schnetz, Paul Delaroche, Horace Vernet, Ingres et le sculpteur David, le comte de Forbin, Granet, Marilhat et Charlet, qu'il ne faut pas oublier, travaillèrent, chacun dans sa ligne, à créer une nouvelle école française et à retrouver nos traditions, en même temps qu'avait lieu le brillant mouvement littéraire de la Restauration contre ce que l'on appelait alors la littérature classique.

A l'exposition universelle de 1855, notre école moderne, qu'on avait appelée longtemps l'école romantique, brillait d'un incomparable éclat. Ingres, Delacroix, Horace Vernet, Decamps, Meissonier, Théodore Rousseau, Diaz, Philippe Rousseau, Leleux, Troyon, Mlle Rosa Bonheur, Raffet, maintenaient, dans tous les genres, l'ancienne splendeur et la glorieuse influence de la peinture française. Nous avions repris, à la chute de l'école de David, nos vieilles traditions d'originalité, de distinction, de modération, d'élégance et de bon goût, et nous y avions gagné la couleur[1].

David eut autant de réputation et d'influence à l'étranger que pas un des grands peintres français qui l'avaient précédé. « La nombreuse école de David, dit M. Delécluze en rendant compte de l'Exposition universelle de 1855[2], se composait non-seulement d'élèves français, mais de ceux qui vinrent de toutes les parties de l'Europe pour recevoir les leçons et se pénétrer des principes de ce maître. Vers 1800 on voyait dans son atelier Kraft le Suédois[3], Skwekle et Frédéric Tieck, l'un Allemand, l'autre Prussien, ainsi que deux peintres espagnols, Aparicio et Don Jose Madrazzo, et le sculpteur Alvarez, qui se sont fait un nom dans leur pays en y reportant les principes qu'ils avaient puisés à l'école du maître français. Serangeli de Milan, Bartolini, le sculpteur Florentin[4], étaient aussi des élèves distingués de David, et parmi les Belges on compte Grégorius, Odevaere, Navetz, Pœlinck, Moll, Stapleaux et Madou. Ceux qui viennent d'être nommés, sans tenir compte de beaucoup d'autres dont les noms sont moins célèbres, ont concouru à répandre dans les différents pays de l'Europe les principes que David professait en enseignant son art... » A ces artistes nous pouvons ajouter le Grec Bulgari; les Genevois Reverdin, Auriol, Agasse; le Milanais Appiani; le peintre de Stutt-

[1] Que mes bons amis E. Soulié et Ph. de Chennevières me permettent, en finissant cette partie de l'histoire de la peinture, de les remercier de tout ce qu'ils lui ont donné.

[2] *Les Beaux-Arts dans les deux mondes en 1855*, p. 1.

[3] Devenu plus tard professeur à l'Académie de Stockholm.

[4] Voyez l'article de M. H. Delaborde sur Bartolini, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1855.

gart G.-F.-E. de Vaechter, qui séjourna quatorze ans à Paris avant d'aller à Rome, en 1795, et devint professeur à l'école des Beaux-Arts de Stuttgart; le graveur en médailles Brandt, de Berlin; le peintre prussien Guillaume Wach, devenu plus tard le chef de l'école de peinture de Berlin; le sculpteur prussien Louis Wichman, etc.

« En donnant, dit encore M. Delécluze, un aperçu de l'état actuel de l'art de la peinture en Europe, j'ai insisté, en commençant cet examen, sur l'influence qu'a eue et qu'exerce encore l'école fondée en France par Louis David. L'Espagne, plus que tout autre pays peut-être, y est restée soumise, et il suffit de parcourir le livret espagnol pour s'assurer que la plus grande partie des professeurs qui ont formé les élèves aujourd'hui dans la force de l'âge, ont étudié vers 1800 à l'école de David. Joseph Aparicio, MM. Antoine de Ribera, Joseph Madrazzo et le sculpteur Alvarez ont enseigné la plupart des artistes qui tiennent en ce moment le premier rang à Madrid. En outre, on voit que de nos jours la disposition favorable des artistes espagnols à l'égard de l'école française subsiste encore, car parmi ceux qui ont envoyé à l'Exposition universelle, plusieurs d'entre eux se sont fait inscrire comme élèves de MM. Ary Scheffer, Paul Delaroche, Calamatta et de Mlle Rosa Bonheur. On pourrait même dire qu'en ce moment l'école espagnole a une propension à imiter trop complaisamment celle de France, surtout dans la peinture de portraits[1]. Et, en effet, à cela près du costume des personnages, de celui des femmes surtout, qui retient encore quelque chose de national, les portraits espagnols qui figurent en ce moment à l'exposition ont un air de famille avec ceux de MM. Dubufe et Winterhalter. »

« L'école académique de David déborda entièrement sur l'Allemagne pendant les premières années du XIXe siècle, » dit Raczinski. Cette influence cessa quand la réaction politique contre la France napoléonienne commença. L'Allemagne se souleva alors contre l'école française; on opposa l'*Altdeutsch* au style français, et, en 1814, les frères Boisserée détrônèrent le style de David, en popularisant le goût du vieux style gothique allemand.

Les grands élèves de David n'eurent pas moins d'action et d'influence que leur maître. J. Gorbitz, Norvégien, Bégas, Prussien, et l'anglais Bonnington furent les élèves de Gros. Sparrgren, miniaturiste suédois, se forma à l'école d'Isabey. Schirmer, peintre de paysages de Dusseldorf, Louis Krevel, peintre de portraits de Cologne, Camuccini, de Rome, se sont formés à Paris; on pourrait encore grossir cette liste, si elle n'était déjà trop longue.

[1] « Aujourd'hui, sans l'écusson semé de lions et de tours, on confondrait aisément les peintres d'Espagne avec les nôtres (au palais de l'Exposition universelle) ; c'est le cas d'appliquer le mot si connu : « Il n'y a plus de Pyrénées ». — Th. Gautier.

L'influence de notre école augmenta après le triomphe des romantiques. Les étrangers vinrent en grand nombre étudier la peinture, surtout à l'atelier de Paul Delaroche ; les sculpteurs et les architectes ne furent pas moins nombreux.

Il nous reste maintenant à parler des peintres français qui ont travaillé à l'étranger, ou pour l'étranger, pendant la Restauration et le règne de Louis-Philippe. Nous aurons à citer en première ligne, David, qui se retira en Belgique et y exerça une action toute puissante sur l'école flamande ; Gérard, Isabey et Gros, qui ont fait beaucoup de portraits. « C'était une faveur que d'être peint par Gérard [1], et les têtes couronnées elles-mêmes se sentaient honorées de la condescendance qu'il leur témoignait [2]. »

Toute une colonie d'artistes alla au Brésil ; elle se composait de Lebreton, N.-A. Taunay, Debret, A.-M. Taunay, sculpteur, Grandjean de Montigny, architecte, F. Taunay, peintre de paysages. — En Russie, nous trouvons Swebach, directeur de la manufacture impériale de Saint-Pétersbourg, Benner, miniaturiste, Horace Vernet, Ladurner, Eugène Pluchard ; — en Angleterre, Francia, peintre d'aquarelles. Si l'école anglaise, par son originalité absolue, rejette tous nos artistes, elle appelle en revanche nos décorateurs, nos orfévres, nos ornemanistes ; ce sont les orfévres Vechte, Bisson, Morel, qui ont donné la victoire à l'orfévrerie anglaise aux expositions universelles de Londres et de Paris. — Nous trouvons encore en Italie : Fabre, à Florence ; Pecquignot, à Naples ; Chauvin, Boguet et Ingres à Rome ; Joseph Colignon, directeur de l'Académie de Sienne.

Beaucoup d'autres ont travaillé pour l'étranger. M. Brascassat, le peintre d'animaux, a fait de nombreux tableaux pour la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Nos verriers, MM. Lobin, Claudius Lavergne et Ed. Fiot, par leurs travaux pour l'Angleterre et pour Rome ont rendu à la peinture sur verre sa vieille renommée européenne. Nos orfévres (Froment-Meurice), nos fabricants de bronze (Denière), nos potiers (Avisseau), nos sculpteurs avaient la même renommée à l'extérieur.

Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre qu'en reproduisant l'appréciation du *Moniteur* [3] sur la peinture à l'exposition universelle de 1855.

« L'exposition ne présente, à proprement parler, que quatre divisions : la France, l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne ; et encore, à l'exception de la galerie anglaise, un grand nombre de toiles qui

[1] Le prix de ses portraits en pied (figure seule) était de 10,000 francs, à très-peu d'exceptions près, et n'a jamais dépassé 12,000 francs pour les souverains comme pour les particuliers.

[2] Lenormant, *Vie de François Gérard.*

[3] 22 novembre 1855.

figurent dans les galeries de l'Autriche, de la Bavière, du Danemark, de l'Espagne, de la Norvége, de l'Amérique même, ont été déjà vues à Paris aux précédentes expositions. Nos livrets ont déjà cité les noms de leurs auteurs. La plupart nous appartiennent, les uns par la naissance, les autres par leurs études ou leur séjour à Paris, les autres aussi par les récompenses que la France leur a déjà décernées : tous sont venus chercher en France le goût, l'inspiration, le talent. »

GRAVURE.

1. *Sous Louis XIV.*

Malgré les illustres graveurs du règne de Louis XIII et de la régence d'Anne d'Autriche[1], ce fut seulement sous Louis XIV que notre école de gravure devint la première de l'Europe par la réunion extraordinaire des plus grands talents[2]. Quelque gloire qu'eussent acquise les graveurs étrangers et français des âges antérieurs, ils furent encore surpassés par ceux de l'époque de Louis XIV, qui portèrent la gravure à un degré de perfection qu'on n'a pas dépassé depuis. Ce que l'on admire dans leurs estampes, c'est la variété, c'est la facilité avec la correction et le style, c'est encore la fidélité rigoureuse à reproduire le style du maître. Quant aux graveurs de portraits, ils ont employé toutes les ressources de l'art pour rendre avec une étonnante vérité la vie et la physionomie du modèle, et jusqu'à la couleur du maître qui l'avait peint.

La France, pendant le règne de Louis XIV, fut le seul pays de l'Europe où la gravure fut pratiquée avec un tel succès. Beaucoup de souverains et un grand nombre de personnages étrangers firent graver leurs portraits en France. On doit à Nanteuil les portraits de la reine de Pologne et de Suède, Louise-Marie de Gonzague (1653), de Charles II, duc de Mantoue, de Charles-Emmanuel, duc de Savoie (1668), de Marie-Jeanne-Baptiste, duchesse de Savoie et régente (1668), de Jean-Frédéric, duc de Brunswick-Lunebourg (1674). — L'abbé Lambert, en parlant de Pierre Drevet, dit « qu'il y eut peu de cours de l'Europe où la gloire de cet illustre artiste n'ait été portée. Le roi d'Angleterre, ceux de Suède, de Pologne et d'Espagne voulurent avoir leurs portraits gravés de sa main. » On a de lui les portraits de

[1] Callot, Mellan, Michel Lasne, Daret, Morin, Abraham Bosse.
[2] Gérard Audran, Benoît Audran, Jean Audran, Etienne Baudet, Guillaume Château, Nicolas Dorigny, Pierre Drevet le père, Gérard Edelinck, Nicolas Larmessin, Sébastien Leclerc, Antoine Masson, Robert Nanteuil, Jean Pesne, Nicolas Pitau, François Poilly, Jean-Louis Roullet, Claudine Stella, Van Schuppen, Israël Sylvestre.

Philippe V, d'après F. Detroy et d'après Rigaud; de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, d'après F. Detroy; d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick (1704); de Christine-Caroline, margrave de Brandebourg, duchesse de Wurtemberg. — Le pape Alexandre VII fit faire son portrait par Fr. Poilly. — Les papes Clément IX et Innocent XI firent graver le leur par Et. Baudet et par Gérard Audran; le pape Clément XIII, par J.-B. Poilly. — On doit citer encore: les portraits de l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, et de l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, d'après Vivien; ceux de Samuel Frisching, général des Suisses, et de Jean-Frédéric de Willading, consul de la république de Berne (1718), gravés par Benoît Audran; — les portraits de Clément-Auguste, prince de Bavière, d'après Vivien, par Jean Audran; — de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg (1683), du doge de Gênes (1685), par Antoine Masson. — Madeleine Masson, sa fille, grava le portrait du duc de Savoie, Victor-Amédée II; — Larmessin fit les portraits de Charles XI, roi de Suède, et de l'électeur de Cologne, Maximilien-Henri; — enfin Edelinck grava le portrait de la mère du roi de Suède Charles XII.

Les étrangers vinrent apprendre la gravure dans les ateliers de nos maîtres. Ainsi le célèbre Gustav ab Amling, peintre et graveur de l'électeur de Bavière (mort en 1702), se forma à Paris sous la direction de Fr. Poilly.

2. *La Régence, Louis XV.*

A ce moment, Louis Desplaces, G. Duchange, Al. Loir, Laurent Cars, les deux Simonneau, Nicolas Tardieu, Jean Moyreau, Chereau, Claude Drevet, Pierre Drevet fils, sont à la tête de l'école et conservent, à l'endroit des procédés, la supériorité des maîtres de l'époque précédente; mais on reproche à quelques-uns d'entre eux d'interpréter le modèle et de ne plus avoir cette magistrale exactitude de Pesne et d'Audran.

Pendant ce temps, Nicolas Dorigny était appelé en Angleterre (1711-25), pour graver les cartons de Hampton-Court. Cet habile élève de Gérard Audran, fit le premier de la gravure d'histoire en Angleterre; il devait être bientôt suivi par toute une colonie de graveurs français, qui allaient, par leurs travaux et leur enseignement, fonder l'école de gravure anglaise.

Philippe Le Bas forme la transition entre l'école de la Régence et celle de Louis XV. Les graveurs les plus remarquables de ce règne sont: Aliamet, Balechou, Beauvarlet, Ch.-Nic. Cochin, Daullé, N. Delaunay, Dupuis, Eisen, Fessard, Fiquet, Flipart, Gaucher, Lempereur, Lépicié, Jean Massard, Moreau le jeune, Saint-Aubin, Surrugue. Si ces graveurs ont perdu le grand style des écoles de Louis XIV et

de la Régence, ils ont en revanche plus de vie et d'élégance ; leur burin est spirituel, léger, agréable ; leur exécution, d'une délicatesse extrême; ils font de la gravure de genre en maîtres sans rivaux.

De même que dans la peinture, il y eut dans la gravure une réaction contre la manière du XVIIIe siècle. Wille, avec sa propreté et sa lourdeur allemandes, la commença; il fut le maître de Bervic, dont le burin sec, froid et raide, accomplit la réaction.

Pendant ce temps, notre école continuait d'exercer une grande influence à l'étranger. Bernard Picart s'établit en Hollande. Trente-trois graveurs, dont les plus connus sont : Baron, Aliamet, Lempereur et surtout Vivarès, fondèrent l'école anglaise à Londres. Tous les grands graveurs anglais sont élèves de nos français: Ingram, Ryland, Robert Strange se formèrent à Paris sous la direction de Le Bas, en même temps que Woolett se formait à Londres avec Vivarès. — Les Allemands Wille, Preisler, G.-Fr. Schmidt, Schmuzer, Wagner, venaient étudier à Paris. Wille y resta; Schmidt devint graveur du roi de Prusse, et Schmuzer, directeur de la classe de gravure à l'Académie de Vienne.— L'Académie de Saint-Pétersbourg envoyait ses pensionnaires à Paris ; la Suède également; Le Bas fut le maître du graveur suédois Rehn. — Le beau recueil d'estampes connu sous le nom de la *Galerie de Dresde*, a été presque tout entier gravé à Paris. — La Saxe et l'Autriche faisaient venir nos imprimeurs en taille-douce, et Marie-Thérèse envoyait en 1775 l'imprimeur viennois Landerer se perfectionner à Paris. — Enfin, c'est par des graveurs de Paris que l'empereur de la Chine fit graver les seize estampes connues sous le nom de *Batailles de la Chine*.

3. *École moderne.*

Avec Bervic, chef de l'école moderne, Alexandre Tardieu, Duplessis-Bertaux, Sergent-Marceau et de Boissieu, se distinguent à la fin du XVIIIe siècle. A l'époque de David, Desnoyers et Raphaël-Urbain Massard furent les plus célèbres graveurs. Desnoyers, chef d'une école considérable, s'affranchit des idées exclusives du moment; il revint à l'Italie, grava quelques vierges de Raphaël et laissa à Massard le privilége exclusif de graver les peintures de David.

SCULPTURE.

1. *Henri IV*, *Richelieu*, *Mazarin*.

Pendant le règne de Henri IV, l'école de sculpture de la Renais-

sance se continua en s'affaiblissant et en se faisant de plus en plus italienne avec B. Prieur et Biard ; Jacquet restait seul dans la voie française. Pendant ce temps, Jean de Bologne, Pierre de Francheville, Nicolas Cordier, Nicolas d'Arras, Guillaume Berthelot, travaillaient en Italie, à Florence ou à Rome, mais en acceptant le style italien, et par conséquent n'exerçaient aucune influence française. Codoré, le célèbre graveur en pierres fines, fit alors le portrait de la reine d'Angleterre Élisabeth, et Guillaume Dupré, sculpteur et graveur en médailles, exécuta la statue équestre de Victor-Amédée Ier, à Turin.

Sous Louis XIII, Simon Guillain, chef d'une nombreuse école, Jacques Sarazin et les deux Anguier [1] furent les principaux sculpteurs. Sans atteindre à la hauteur où arrivèrent les peintres, ils ont produit néanmoins de belles œuvres, entièrement dans la tradition française, qui a repris le dessus dans la sculpture comme dans la peinture.

Sarazin et Michel Anguier travaillèrent beaucoup à Rome : « Les plus beaux morceaux de sculpture qui se trouvent à Rome, écrit Dandré-Bardon, sont de Sarazin. » Claude Perrault fit diverses sculptures à Venise. Hubert Le Sueur fut le statuaire le plus important de l'Angleterre avant Roubillac. Jean Parise, célèbre graveur de médailles, fut appelé en Suède par Christine. En même temps que la sculpture redevenait originale en France, l'école acquérait de l'importance au dehors.

2. *Louis XIV.*

Asservis à Le Brun, les nombreux sculpteurs [2] du règne de Louis XIV ne furent que des praticiens aux ordres du premier peintre tout-puissant, exécutant sur ses dessins toute la sculpture décorative des palais et des jardins que le Roi faisait bâtir. La plupart de ces artistes, hommes de talent, produisirent, sous la forte direction de Le Brun, un ensemble d'œuvres en harmonie parfaite avec le style de l'architecture et de la peinture. A côté d'eux se place l'orfèvre Ballin, auteur principal de toutes ces grandes pièces d'orfèvrerie qui servaient d'ameublement à Versailles et tenaient, par la beauté de leurs formes et le fini de l'exécution, une place si importante dans la décoration du palais [3].

[1] Presque toutes les œuvres de ces maîtres sont détruites ou dispersées ; le Louvre en possède quelques-unes. Sarazin est l'auteur des cariatides qui décorent le pavillon central du Louvre. On voit de lui, au Jardin des Plantes de Paris, le groupe des deux enfants à la chèvre ; ce chef-d'œuvre vient de Marly. — Voyez sur ces artistes les *Mémoires sur la vie et les ouvrages des principaux membres de l'Académie*, 2 vol. in-8.

[2] Les plus importants sont Lerambert, les deux Marsy, Tuby, Lehongre, Regnaudin, Van Clève, Desjardins, Girardon.

[3] Ce mobilier, le plus somptueux qui ait jamais existé, se composait de cabinets, ta-

Quelques sculpteurs échappèrent à la direction de Le Brun : Puget, Théodon et Legros; mais les deux derniers furent obligés de s'en aller à Rome; Puget resta fièrement à Marseille. Toutefois, Louis XIV lui commanda, et fit placer dans l'allée royale du parc de Versailles, les groupes de Milon de Crotone et de Persée[1]. A côté de ces grands artistes, il faut placer Girardon et Coyzevox. Le mausolée du cardinal de Richelieu, par le premier, les bustes du second, sa statue de la duchesse de Bourgogne en Diane chasseresse, et ses imitations de l'antique, si élégantes, si pures et si françaises[2], sont au nombre des principales œuvres de notre école.

« Depuis le renouvellement des arts, on n'a jamais vu en quelque lieu que ce soit le grand nombre de sculpteurs excellents et de bons graveurs en tout genre et en toute espèce qu'on a vus en France sous le règne du feu Roi.

» Les Italiens, de qui nous avons appris l'art de la sculpture, sont réduits depuis longtemps à se servir de nos ouvriers. Puget, sculpteur de Marseille, fut choisi préférablement à plusieurs sculpteurs italiens, pour tailler deux des quatre statues dont on voulait orner les niches des pilastres qui portent le dôme de la magnifique église de Sainte-Marie-de-Carignan, à Gênes. Le Saint-Sébastien et le Saint-Alexandre-Sauli sont de lui. Je ne veux point faire tort à la réputation de Domenico Guidi qui fit le Saint-Jean, ni à l'ouvrier qui fit le Saint-Barthélemy; mais les Génois regrettent aujourd'hui que Puget n'ait pas fait les quatre statues. Quand les Jésuites de Rome firent élever, il y a quarante-cinq ans, l'autel de Saint-Ignace dans l'église du Jésus, ils mirent au concours deux groupes de cinq figures de marbre blanc, qui devoient être placés aux côtés de ce superbe monument. Les plus habiles sculpteurs qui fussent en Italie, présentèrent chacun son modèle, et ces modèles ayant été exposés, il fut décidé sur la voie publique que celui de Théodon, alors sculpteur de la fabrique de Saint-Pierre, et celui de Le Gros[3], tous deux

bles, guéridons, coffres, fauteuils, siéges, tabourets, bancelles à dossier, balustrades d'alcôves, garnitures de cheminées, bordures de miroirs, torchères, girandoles, bras, chandeliers, nefs, bassins, vases, urnes, aiguières, buires, flacons, cuvettes, plateaux, salières, pots à fleurs, caisses d'orangers, cassolettes, brancards, seaux, cages, écritoires, gantières, crachoirs, figurines, bas-reliefs, filigranes d'or, de vermeil et d'argent, etc. Le tout a été fondu en 1689, 1690 et vers 1709 ; (voyez dans le *Journal* de Dangeau, t. III, p. 33, les indications contenues dans la note du 3 décembre 1689). Quelques tableaux du musée de Versailles nous ont conservé le souvenir de ces magnificences ; ces tableaux sont : les Modèles de tapisseries représentant les résidences (nos 4585-96), le Roi visitant la manufacture des Gobelins (2017), la Réparation faite au Roi par l'ambassadeur d'Espagne (1055).

[1] Ils sont actuellement au musée du Louvre.

[2] La Vénus accroupie, qui ornait le perron du parterre du nord, à Versailles, est actuellement au Louvre.

[3] « Le fameux Le Gros mourut à Rome fort jeune et y laissa plusieurs morceaux de sculpture qui vont de pair avec tout ce que les Italiens ont produit de meilleur en ce genre. » (Franc. Blondel, *Arch. franç.*, t. III, p. 14).

françois, étaient les meilleurs. Ils firent les deux groupes qui sont cités aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvre de la Rome moderne. La balustrade de bronze qui renferme cet autel, laquelle est composée d'anges qui se jouent dans des ceps de vigne mêlés d'épis de blé, est encore l'ouvrage d'un sculpteur françois [1]. »

De tous côtés, en Europe, on trouve à cette époque des sculpteurs français. En même temps que Puget travaillait à Gênes, on y rencontre La Mer, Onorato ou Honoré, Lacroix, Claude David. Même remarque pour Rome; avec Legros et Théodon, Jean Champagne, Michel Maille, Étienne Monnot et Villerme, le sculpteur de crucifix. A Cassel, c'est Pierre Monnot qui sculpte les fameux bains de marbre du Landgrave; à Berlin, nous trouvons Hulot et Charpentier; à Dresde, François Coudray et son fils Pierre Coudray; en Angleterre, Le Marchand, célèbre sculpteur en ivoire; en Danemark, Lamoureux; en Suède, René Chauveau, premier sculpteur du roi de Suède, l'orfévre Jean-François Cousinet; en Russie, Nicolas Pinault [2], etc.

Boulle (André-Charles), architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, graveur ordinaire des sceaux royaux, est surtout célèbre comme ébéniste; il donna à nos meubles de nouvelles formes, les orna de bronzes élégants et de riches mosaïques formées de bois de diverses couleurs, de cuivre et d'ivoire. A une science profonde du dessin, il joignait le plus excellent goût. Boulle travailla pour presque tous les souverains de l'Europe.

Pour finir, citons encore un témoignage du XVIIIe siècle. Parlant de la basilique de Saint-Pierre de Rome, l'auteur des *Lettres sur la renaissance de l'architecture grecque*, s'exprime ainsi :

« Quant à la partie de la décoration, il faut s'imaginer que tout ce que la peinture, la sculpture, l'art de jetter en bronze, de revêtir de marbre, peut produire de plus riche et de plus exquis, se trouve rassemblé dans la basilique du Vatican. La France a la gloire d'avoir fourni des artistes dignes d'y partager avec les Italiens l'admiration des étrangers. Les statues de Le Gros, de Monnot, de Slodtz se soutiennent vis-à-vis des morceaux de L'Algarde, du Bernin, de Rosconi. Les tableaux du Poussin, de Vivien (*sic*), de Subleyras, rapprochés de ceux du Dominicain, du Guerchin, de Lanfranc, fixent encore les yeux et balancent les suffrages des spectateurs [3]. »

[1] *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, par l'abbé Du Bos, secrétaire perpétuel de l'Académie françoise, 1755, in-12. 6e éd., t. II, p. 180-1.
[2] Pinault ou Pineau, mort en 1754, fut un sculpteur « habile pour l'ornement. » D'Argenville (*Descr. de Paris*) l'appelle le célèbre Pineau.
[3] *Journal de Trévoux*, 1760, p. 2980.

3. *XVIII*e *siècle.*

Dès les dernières années du règne de Louis XIV, après la mort de Le Brun, la sculpture se dégagea de la peinture. En arrivant à sa liberté d'action, la sculpture devint originale et toute française avec Coyzevox, Nicolas Coustou et Guillaume Coustou, qui suivirent les traces du premier. La sculpture décrivait les mêmes évolutions que la peinture, et dans ce grand travail qui s'accomplissait alors et transformait notre école, Coyzevox et les Coustou furent les équivalents de Bérain, de Watteau, de Lemoine, de Robert de Cotte et de Boffrand.

Les types les mieux caractérisés de la sculpture de ce temps sont les quatre figures de nymphes, provenant de Marly, que l'on voit actuellement sur la terrasse du jardin des Tuileries[1], et les anges sculptés en bas-relief sur les portes des quatre chapelles du dôme des Invalides[2]. Il n'y a plus rien dans ces statues ni dans ces bas-reliefs qui rappelle l'antique ou l'Italie : c'est un art nouveau, né sur notre sol et sorti de notre génie national. On reprochera plus tard à cette élégante sculpture de tomber dans l'afféterie, mais il faut lui reconnaître alors des qualités éminentes et l'originalité la plus complète.

La sculpture resta dans cette voie jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, conservant une partie des mérites des chefs de l'école, la grâce, l'esprit, l'habileté du ciseau ; mais les mêmes raisons qui amenèrent la décadence de la peinture produisirent aussi la décadence de la sculpture [3].

On voit au musée du Louvre quelques échantillons de la statuaire de cette époque, dans les morceaux de réception de Thierry (une Léda), de Falconet (une Baigneuse) et de Pigalle (un Mercure attachant ses talonnières). La Léda et la Baigneuse sont de charmantes statuettes de jolies filles parisiennes; quant au Mercure, c'est un beau jeune homme, également de type français. L'antique n'a plus rien à voir en tout ceci.

Les étrangers furent enthousiastes et avides des œuvres de nos

[1] Les deux statues du côté de la rue de Rivoli sont de Coyzevox, les deux autres sont de Coustou.

[2] Ces anges sont de N. Coustou et de Coyzevox; ile ont été gravés par Cochin, pl. 42 et 83 de l'ouvrage de l'abbé Pérau.

[3] Parmi les causes de la décadence de la sculpture sous Louis XV, le rapport sur l'état des Beaux-Arts, présenté par la quatrième classe de l'Institut à l'empereur Napoléon Ier, signale surtout : l'ignorance des artistes, la négligence absolue qu'ils mettaient à cultiver leur esprit. Tous demandaient à Cochin des dessins pour les grands monuments dont ils étaient chargés (mausolées, statues équestres), et qu'ils étaient incapables de composer. Le dessin original du mausolée du maréchal de Saxe, par Pigalle, a été fait par l'abbé Gougenot et arrangé par Cochin; le tombeau du Dauphin à Sens, par Coustou, a été fait aussi d'après un dessin de Cochin (p. 123, 127.)

sculpteurs; tous furent employés au dehors, à ce point que la France est le pays le plus pauvre en morceaux de sculpture du XVIIIe siècle, et qu'il est impossible d'y juger aujourd'hui les sculpteurs du temps[1]. L'électeur de Bavière avait appelé Ch.-Cl. Dubut. Le premier sculpteur de Frédéric le Grand était Adam, le cadet ; Pigalle, Bouchardon, Guillaume II Coustou, Lemoyne, Vassé, travaillaient à Paris pour Sans-Souci. Ch.-Fr. Hutin était premier sculpteur de l'électeur de Saxe. En Angleterre, l'illustre Roubillac exécutait de nombreux et beaux travaux, et réformait la sculpture anglaise qui en était encore aux types et aux procédés du moyen âge. Saly était premier sculpteur du roi de Danemark. Philippe V, roi d'Espagne, appelait Frémin, Thierry, Bousseau, les deux Dumandré (Hubert et Antoine), Michel Robert, Pierre Pitué et Verdiguier, pour peupler ses jardins de Saint-Ildefonse de groupes et de statues qui lui rappellassent Versailles. A Parme, nous rencontrons J.-B. Boudard ; à Rome, Edme Bouchardon[2]; avec lui, L.-S. Adam, Michel-Ange Slodtz ; à Turin, Ladatte. En Russie, Falconet et mademoiselle Collot étaient chargés par Catherine II d'élever le monument de Pierre le Grand; Gillet travaillait à Moscou; Vassé, à Saint-Pétersbourg; Fr.-Guill. Dubut, à Saint-Pétersbourg et à Varsovie ; Vernier, graveur en pierres fines, à Saint-Pétersbourg. Nous retrouvons mademoiselle Collot, devenue madame Falconet, sculptant en Hollande, J.-Ph. Bouchardon travaillait en Suède, en même temps que Larchevêque, chef d'une importante école à Stockholm, d'où est sorti Sergell.

Les orfévres, qui ne sont en réalité que des sculpteurs en métaux précieux, étaient aussi célèbres que nos autres artistes, soit par le bon goût de leurs œuvres, soit par les importants perfectionnements apportés à la partie matérielle de leur art. Claude Ballin II, orfévre de Louis XV, a surtout travaillé pour l'étranger : les cours de Portugal, d'Espagne, d'Italie, de Saxe, de Bavière, de Russie, le prince Eugène à Vienne, le Grand Turc lui-même, possédaient des œuvres importantes de Ballin. Toutes les tables des souverains de l'Europe « étaient ornées des chefs-d'œuvre » de Pierre Germain et de Thomas Germain. En parlant de ce dernier, l'abbé Lambert dit : « Il n'y eut aucune cour de l'Europe qui ne recherchât avec avidité les ouvrages de cet incomparable artiste. »

La serrurerie avait autant de réputation que l'orfévrerie. Destriches, de Paris, sous Louis XV, exécutait pour le Portugal des grilles dont les contemporains vantent l'élégance.

[1] Une grande partie de leurs œuvres principales, statues équestres, etc., a été détruite pendant la Révolution. Voyez Patte, *Monuments élevés à la gloire de Louis XV*, 1 vol. in-folio.

[2] L'Écorché de Bouchardon eut un grand succès ; partout il servait à l'enseignement du dessin. En 1766, Wille l'envoie à M. Œser, directeur de l'Académie de peinture de Leipzig. Il a fallu l'Écorché de Houdon pour détrôner celui de Bouchardon.

L'art du fondeur avait reçu de tels perfectionnements par les soins de Gor, commissaire des fontes de l'Arsenal, qu'on imita partout ses procédés, et qu'on l'appela à Copenhague pour couler la statue de Frédéric V, modelée par Saly [1].

5. *La Réaction.*

La réaction se fit dans la sculpture en même temps que dans la peinture et pour les mêmes raisons ; l'équivalent de Vien se trouve dans Bouchardon. Caylus et Grimm se tenaient pour satisfaits du style plus sévère de leur sculpteur favori, et nul ne pensait alors que la statuaire française arriverait bientôt à n'être qu'une plate imitation de la sculpture grecque. Il est vrai que Bouchardon ne faisait pas pressentir Chaudet; de même que Vien ne semblait pas devoir aboutir à David, et Gabriel à Percier.

Notre école alors faisait un bon usage de l'antique; elle s'en servait avec mesure pour anoblir et élever le goût, mais elle ne renonçait ni à la nature ni au goût français pour adopter une prétendue nature idéale et ce goût pseudo-antique qui est si détestable. Les sculpteurs de la réaction modérée, Bouchardon, Pigalle, Allégrain, Caffiéri, Clodion, Pajou, Houdon et le médailleur Duvivier, suivaient la manière française de Coustou et de Coyzevox; mais ils étaient plus forts et plus purs que les successeurs de ces deux grands artistes. Les bustes de Caffiéri, si pleins de naturel et de vie [2], la Baigneuse d'Allégrain, les sujets gracieux de Clodion, la Psyché de Pajou, son admirable buste de la Dubarry, les médailles de Duvivier, tous les ouvrages de Houdon, le plus original et le plus vigoureux talent de l'époque, avaient relevé l'école.

Julien poussa la réaction plus loin; la statue de la Jeune fille à la chèvre est de notre meilleur style français; mais la tête est tout-à-fait copiée ou imitée de l'antique. La date explique cette nouveauté; la statue de Julien est de 1787, c'est-à-dire de l'année du Socrate de David. Nous ne sommes encore qu'à la seconde manière de David; quand le peintre arrive à sa troisième manière, Julien fait alors la statue de Ganymède, ouvrage raide et froid, imitation complète de la statuaire antique, et Cartellier, Bosio, Chaudet paraissent.

Pendant cette période, nos sculpteurs, moins nombreux que dans la période précédente, sont aussi beaucoup moins employés à l'étranger. Cependant Houdon fit à Rome une célèbre statue de Saint-

[1] L'espace nous manque pour parler de la sculpture d'ornements qui tient une grande place au XVIII[e] siècle ; il faut au moins rappeler les noms de Nicolas Pinault, de Jules Dugoulon, de Robillon et de François Romié, les plus célèbres artistes en ce genre.

[2] A propos du buste du médecin Borie, Diderot écrivait qu'il était « ressemblant à faire mourir de peur un malade. »

Bruno; pour les Etats-Unis il exécuta la statue de Washington. Roland travailla pour le prince de Salm-Kibourg. On trouve à Gênes, Philippe de Beauvais; à Parme, Edmond Petitot, Laurent Guyard et Julien dit de Parme; en Saxe, Acier, sculpteur à la manufacture de porcelaine; en Pologne, André Le Brun.

5. *Chaudet et l'école moderne.*

La sculpture avait été entraînée par le mouvement de l'opinion à imiter l'antique autant que la violence de la mode l'exigeait. S'il est impossible de faire un tableau absolument grec, rien n'empêche le sculpteur de faire une œuvre complétement imitée des statuaires anciens; il lui suffit de prendre un personnage mythologique ou historique, et de lui donner les formes dont il a mille modèles sous les yeux. C'est à quoi la Réaction aboutit. Nos sculpteurs ne produisirent plus autre chose que des statues prétendues grecques; sous prétexte de sévérité et de grand style, la sculpture n'enfanta que des œuvres d'une raideur et d'une sécheresse désespérantes, sans originalité, sans goût, sans aucun style. De même que les peintres, les sculpteurs abusèrent du nu et des attitudes théâtrales, et copièrent l'antique sans le comprendre; quand ils eurent à traiter des sujets modernes ou des personnages contemporains, ils les transformèrent à l'antique. On peut citer parmi les plus ridicules exemples, la statue du général Dugommier[1] par Chaudet et celle du général Leclerc par Dupaty[2]. Dugommier est revêtu d'un manteau drapé à l'antique, qui ne laisse voir de son uniforme que les bottes à éperons et le collet de l'habit; sa tête est couverte d'un casque grec; il porte la barbe tout entière; c'est une tête absolument calquée sur celle d'un guerrier grec; on croit être devant un soldat spartiate, mais les bottes à éperons et une bombe qui est aux pieds de la statue rappellent qu'il est question d'un général moderne; il est impossible d'imaginer un pareil contre-sens. Quant au général Leclerc, Dupaty l'a représenté absolument nu.

Chaudet fut le plus habile sculpteur de l'époque; malheureusement pour lui, la plupart de ses œuvres capitales sont détruites. Quant à Moitte, Gois, Bridan, Bosio, Roland, Cartellier, Lemot, Dupaty, etc., ils forment la plus déplorable école de sculpture que nous ayons jamais eue[3].

[1] N° 1563 du musée de Versailles.
[2] N° 1578 du musée de Versailles.
[3] Thomire (Pierre-Philippe), habile ciseleur et fabricant de bronzes (né à Paris en 1751, mort en 1843), élève de Pajou, a exécuté pour le roi d'Angleterre, Georges IV, de grands candélabres, et pour le comte A. Demidof, un vase en malachite, une table et un temple (de 6 m., 70 de h.), en bronze doré, enrichi de malachite et de lapis-lazuli.

Aussi nous n'avons pas à citer pour toute cette période, un seul nom de sculpteur français à l'étranger. C'est en raison directe du caractère français de notre école que ses artistes sont employés et ont de l'influence en Europe. L'Europe ne les appelle et ne les occupe qu'à la condition qu'ils lui apportent des idées et des formes françaises.

Une réaction énergique a été faite, sous la Restauration, contre cette sculpture pseudo-antique, par Cortot d'abord, puis par David d'Angers, le grand sculpteur moderne, l'auteur de Philopémen, par Pradier, charmant sculpteur de genre, par Rude et Barye. Les dignes élèves de ces grands maîtres, MM. Bonassieux, Cavelier, Diebolt, Guillaume, Oliva, ont soutenu victorieusement l'honneur de l'école dans le concours de l'exposition universelle ; ils lui ont maintenu le premier rang que leurs maîtres lui avaient reconquis, non seulement dans la statuaire, mais encore dans tous les arts qui en dépendent.

En même temps, M. Friederich travaillait pour la Prusse et le duché de Bade ; M. le comte de Nieuwerkerque, pour la Hollande, où il a fait une des meilleures statues équestres de notre époque, celle de Guillaume le Taciturne ; Mlle de Fauveau s'était fixée à Florence ; M. Lemaire faisait de beaux frontons à l'église Saint-Isaac de Saint-Pétersbourg ; M. Rochet travaillait pour la Savoie et le Brésil ; David d'Angers et Pradier exécutaient de nombreux ouvrages pour divers pays de l'Europe.

ARCHITECTURE.

1. *XVIIe siècle.*

Lorsqu'en 1595, Henri IV résolut d'achever la galerie du Louvre[1], « nos grands artistes du XVIe siècle, les plus nobles représentants de la Renaissance française, étaient tous au tombeau. La génération qui les suivait n'avait ni cette sûreté de goût, ni ce grand fonds d'imagination ou d'originalité qui jusque là nous avait garantis de la contagion italienne. Nous devenions plus enclins à chercher nos exemples au delà des monts, à mesure que les progrès du mal y devenaient plus rapides. Les deux seuls architectes qui se fussent montrés fidèles aux traditions de l'antique et du XVe siècle, et qui eussent tenté, au moins en théorie, d'y ramener l'Italie, tout en les reniant trop souvent dans leurs œuvres, Vignole et Palladio, avaient cessé de vivre. Maderne régnait seul, et le terrain se préparait pour

[1] Entre le pavillon Lesdiguières et les Tuileries ; l'autre partie est du temps de Henri II.

les ambitieuses folies de deux hommes alors au berceau : le Bernin et le Borromini[1]. »

Jusqu'à Mansart l'influence étrangère pesa de plus en plus sur notre architecture. On introduisit dans la décoration de la grande galerie du Louvre, élevée sous Henri IV[2], l'ordre colossal, « une des plus grandes licences du XVIe siècle italien[3], » et notre architecture pervertie fit un pas de plus dans la voie funeste de l'imitation servile d'une architecture en décadence. Le palais du Luxembourg, bâti par Desbrosses[4] pour Marie de Médicis est, au moins dans sa décoration, une imitation du palais Pitti à Florence. Le portail de Saint-Gervais (1616), œuvre du même architecte, est emprunté aux portails de l'église du Jésus et de Saint-André-della-Valle, à Rome ; on blâme justement la superposition de trois ordres dans la façade d'un édifice dont l'intérieur n'a pas d'étages superposés, et on regrette de voir Desbrosses faire un tel emprunt à l'architecture italienne[5].

Le dôme de la petite église des Carmes, de la rue de Vaugirard, celui de l'église de la Sorbonne (1635-53), construit par Lemercier, et le dôme du Val-de-Grâce (1654-65), bâti par Lemuet, sont une nouvelle importation italienne.

Enfin quand Louis XIV veut achever le Louvre, c'est au Cavalier Bernin qu'il s'adresse. On lui demande d'abord des projets, qu'il envoie; on y fait des corrections, qui le scandalisent[6]; enfin on se décide à le faire venir à Paris (1665). Pour vaincre les résistances du Cavalier, Louis XIV lui écrivit de sa main; pendant son voyage en France, il reçut des honneurs extraordinaires. Puis, quand le Bernin eût arrêté ses projets, le tout se trouva laid, incommode, manquant de goût et de bon sens[7]; on ne pouvait exécuter les plans du Cavalier, qu'à la condition de détruire l'œuvre de Pierre Lescot. On aurait eu beaucoup de peine à se débarrasser du Bernin, si la rigueur de l'hiver ne fût venue en aide à Colbert et à Perrault. Bernin partit pour l'Italie avec un brevet de 12,000 livres de pension; il est le der-

[1] Vitet, *Le Louvre*, dans la *Revue contemporaine*, t. III, p. 390. 1852.
[2] Peut-être par J.-B. Ducerceau.
[3] Vitet, *loc. cit.*
[4] Salomon Desbrosses et non pas Jacques.
[5] Voyez les *Etudes d'architecture en France*, par Léon Vaudoyer, dans le *Magasin pittoresque*, 1845.
[6] Rome, 2 décembre 1664 ; le duc de Créquy à Colbert :
« Monsieur, je fus jeudy dernier chez le cavalier Bernin et estant entré avec luy en discours sur le nouveau dessin que vous m'avez mandé que le Roy souhaitoit qu'il fist pour le Louvre, il me parut extrêmement scandalisé de la manière dont on avoit traité celuy qu'il a déjà envoyé. Il me dit mesme ces paroles que l'on y avoit fait plus d'observations et trouvé plus de défauts qu'il ne falloit de pierres pour le bastir... » (*Lettres de Colbert*, collection verte. Bibl. nation.)
[7] Voyez dans Blondel, *Arch. franç.*, t. IV, tous les détails de cette affaire, avec les plans et élévations des projets de Perrault, de Bernin, de Lemercier et de Marot. Les projets de Bernin sont d'une étonnante laideur.

nier grand artiste italien appelé en France avec apparat; mais on tomba de Bernin en Perrault. La colonnade du Louvre, espèce de placage sans fenêtres, reposant sur un immense soubassement, couronné d'un simple cordon de balustres à jour, avait mille défauts; d'abord elle consacrait le triomphe de l'ordre colossal; elle faisait disparaître pour la première fois notre vieux système de toiture [1], et ce que les architectes italiens du XVIe siècle avaient respecté était détruit « par un médecin de la faculté de Paris »; elle jetait l'architecture française dans une voie d'imitation exagérée de l'architecture grecque; elle était en pleine contradiction avec le style de l'édifice; elle était trop haute, trop large, et amenait forcément la surélévation si fâcheuse des façades de la cour, et la destruction de la façade méridionale que venait de construire Levau [2].

La colonnade du Louvre fut élevée de 1667 à 1674. A la même époque, Fr. Blondel construisait la porte Saint-Denis, en prenant ses modèles dans l'architecture romaine, dans la colonne Trajane, dans la colonne rostrale du Capitole et dans les médailles romaines.

Pendant que Desbrosses, Perrault et Blondel faisaient de l'architecture italienne et antique, l'architecture française se soutenait et luttait. Salomon de Caus, contemporain de Desbrosses, faisait pour l'électeur Palatin, à Heidelberg, les constructions les plus originales et les plus remarquables jardins. Mais ce fut dans la construction des hôtels et des châteaux, élevés en si grand nombre pendant le règne de Louis XIII (voy. p. 63-64) et dans la nécessité de bâtir d'une manière raisonnable des habitations appropriées aux mœurs, aux besoins et au climat du pays, que l'architecture française trouva le principe de son salut; si elle n'avait eu à construire que des monuments d'apparat, elle fût demeurée anti-française.

A en croire Tallemant et Sauval, la marquise de Rambouillet serait le premier auteur de ces changements; peu satisfaite de tous les dessins qu'on lui présentait, elle fit elle-même le plan de son hôtel. « C'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers, et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges et vis-à-vis les unes des autres; et cela est si vrai, que la reine mère, quand elle fit bâtir Luxembourg, ordonna aux architectes d'aller voir l'hôtel de Rambouillet, et ce soin ne leur fut pas inutile [3]. » N'est-il pas intéressant de voir cette femme célèbre exercer sur notre architecture une influence semblable à celle qu'elle a eue sur les lettres?

[1] Blondel (*Arch. franç.*, IV, 67), dira plus tard que dans la décoration d'un palais « les combles apparents sont contraires à la bienséance. »

[2] Voyez sur l'histoire du Louvre, l'excellent travail de M. Vitet dans la *Revue contemporaine*.

[3] Tallemant des Réaux, éd. in-12, t. III, p. 213.

De tous les hôtels de cette époque, les principaux qui subsistent à Paris sont l'hôtel Lambert, construit par Levau, l'hôtel Lauzun et l'hôtel de Nouveau, à la Place-Royale[1]. Parmi les principaux châteaux, on peut citer comme types : le château de Maisons, par François Mansart; le château de Versailles de Louis XIII (1627), par Lemercier, qui a construit encore le château de Richelieu[2]; le château de Ruel[3]; le château de Lavardin dans le Maine, par J. Marot; le château de Vaux, bâti en 1653 par Levau pour le surintendant Fouquet, qui exerça sur ce mouvement français une si excellente influence.

Au milieu des projets présentés pour l'achèvement du Louvre, celui de Jean Marot, conçu dans l'esprit de P. Lescot, se distingue par ses caractères français et par son élégance; c'est une admirable protestation du bon sens et du génie national contre les projets du Bernin et de Perrault.

Mais de tous les architectes du temps, le représentant le plus éminent de la tradition française est Libéral Bruand, « esprit expressif et pur, dit M. Vitet, égaré comme Lesueur dans cette bruyante époque, » auteur du frontispice du bureau des marchands drapiers à Paris[4], et qui fera plus tard « le vrai chef-d'œuvre de son temps, la grande cour des Invalides, ce cloître militaire, dont la destination est si admirablement écrite sur ces mâles arcades, sur ces sobres profils[5]. »

Nous signalerons parmi les décorateurs de l'époque : Ch. Errard, Jean Marot, Antoine Lepautre et principalement Jean Lepautre. On a vu précédemment quelle avait été l'importance d'Errard; ses ornements sont en général dans le goût antique et italien de la Renaissance. Nous ne croyons pas qu'il subsiste encore aucune œuvre décorée par Errard, mais nous pouvons citer comme exemple de son style les gravures représentant la décoration des appartements de la Reine au Vieux-Louvre; les arabesques sont d'une composition excellente[6].

Jean Marot a publié « Diverses inventions nouvelles pour des cheminées avec leurs ornements » et des placarts; son style se rapproche tout-à-fait de celui des Lepautre.

Antoine Lepautre décora les plafonds de l'hôtel du marquis de

[1] Qui a été l'Hôtel de la mairie de l'ancien huitième arrondissement.
[2] *Le magnifique château de Richelieu*, gravé par J. Marot, 21 feuilles in-folio oblong.
[3] Vues du château de Ruel et de ses jardins, dans le t. II de l'*Archit. à la mode*; c'est déjà tout Versailles, par l'aspect général, les détails et les fontaines.
[4] Gravé dans l'*Architecture françoise* de Blondel.
[5] Vitet, *loc. cit.*, p. 418. — Bruand a construit tout l'Hôtel des Invalides, sauf l'église du dôme.
[6] Volume H. d. 30 du *Cabinet des estampes.*

Fontenay-Mareuil d'ornements forts élégants[1]; mais son frère Jean Lepautre, dessinateur et graveur d'architecture, est bien plus important par son talent original et varié. Jean Lepautre, malgré ses emprunts à l'Italie, est un des représentants les plus brillants de l'ornementation française. Jusqu'à Bérain et Boffrand, tout le monde suivit ses errements. La Chambre des Muses, à l'hôtel Lambert, la galerie d'Apollon, les premiers salons de Versailles (voir page 68) sont les échantillons les plus caractérisés de « l'ornementation à la Lepautre; » mais pour apprécier toute la fécondité, la richesse et le bon goût de l'artiste, il faut étudier son œuvre gravé qui est très-considérable[2].

Pendant cette période, nous ne trouvons avec Salomon de Caus, déjà mentionné, que deux de nos architectes employés à l'étranger: Simon de la Vallée, appelé en Suède par la reine Christine, et Jacques Bruand, qui construisit, à Cologne, un hôtel pour le célèbre banquier amateur Jabach[3].

Sous l'influence personnelle de Louis XIV, qui aimait les grandes choses et se plaisait à bâtir, l'architecture prit un nouvel essor. Jules-Hardouin Mansart, premier architecte du Roi, est le principal architecte de l'époque, avec Lenôtre, dessinateur des jardins du Roi; tous les deux ont été les chefs d'une école importante. Mansart a construit les châteaux de Versailles, de Marly, du Grand-Trianon et l'église royale des Invalides[4].

L'orangerie et la chapelle du château de Versailles sont les œuvres les plus remarquables de cet habile architecte; l'orangerie est d'une simplicité pleine de caractère et de grandeur, mais la chapelle

[1] *Dessins de plusieurs palais, plans et élévations...* 1 vol. in-fol., 1652.

[2] On y trouve des alcôves à la romaine, à la française, à la royale et à l'italienne (ces dernières sont tout-à-fait dans le style de Versailles); — des plafonds à la romaine, « nouvellement inventez par I. Lepaultre, » des quarts de plafonds, des ornements pour plafonds, du style le plus riche et le plus excellent; — des intérieurs ; — des lambris « à la française, des lambris à l'italienne pour orner et embellir les chambres, salles, galeries et autres lieux magnifiques, inventez par I. Lepaultre, 1659 » ; — des ornements de panneaux ; — des chapiteaux, des frises ou montants à la moderne (1657); — des trophées d'armes et des montants de trophées d'armes (1659); — des lits à la romaine ; — des grotesques, des mauresques et des arabesques, d'une très-élégante composition ; — des cheminées à la romaine avec bas-reliefs ; (les cheminées de Bérain et de Robert de Cotte, dont on parlera plus loin, sont donc bien une réaction française contre les cheminées italiennes); — des portes et des portes-cochères ; — des jets d'eau, des fontaines sculptées, des termes, des supports, des vases (toute la décoration des jardins et parcs de Versailles dérive de là); — des clôtures de chapelles en menuiserie et « cerurie » ; des chaires ; des bancs de chœur ; des clôtures de chœur ; des autels ; des tabernacles ; des « eau-bénitiers ; » — des dessins de toute espèce pour l'orfévrerie religieuse (1659); — des bordures de miroirs ; — « des écussons ou entrées de cerures et autres ornements servant à embellir la cerurie », des clefs. — Tous ces ornements sont d'un style pur, variés, élégants, agréables et, me reproche qui voudra l'emploi trop fréquent du mot, d'un goût très-français.

[3] Gravé dans le *Petit Marot*.

[4] Ou église du dôme.

semble résumer en elle toutes les qualités du style de Mansart. Toutes ses parties sont empruntées à l'architecture antique, mais disposées d'une manière originale, et sans que la préoccupation d'employer les détails anciens fasse sortir l'architecte du plan et des dispositions générales consacrées dans les édifices religieux. Mansart a conservé en effet la toiture, le campanile, le faîtage orné, les contreforts et les gargouilles des églises du moyen âge ; il a voulu faire une sainte chapelle.

Ce que l'on observe à la chapelle du château de Versailles, on le retrouve ailleurs ; la disposition du monument est bien française ; la décoration extérieure est inspirée de l'antique, mais avec discrétion et intelligence.

Bien que nous ayons déjà parlé de Bruand (voy. p. 111), nous ne pouvons nous dispenser de répéter qu'il construisit, sous Louis XIV, l'hôtel des Invalides, moins l'église du dôme [1].

Mansart et Bérain commencèrent à modifier le système de décoration intérieure des Lepautre. On supprima les ornements sculptés des plafonds ; on abandonna les grandes cheminées à bas-reliefs pour faire « les cheminées à la royale à grand miroir [2] » ou « cheminées à la mansarde » ; on commença à employer les glaces dans la décoration des appartements, comme on peut le voir au Grand-Trianon.

En étudiant l'œuvre gravée de Bérain, on est vraiment émerveillé du style de ses arabesques pour panneaux, du goût excellent de ses frises, de ses corniches, trumeaux, plafonds, chapiteaux, de l'intarissable variété des dessins de cheminées, dont quelques-unes sont déjà ornées de glaces entourées d'encadrements élégants. Bérain est le trait-d'union entre l'école de Lepautre et celle de Robert de Cotte.

Un très-précieux recueil de gravures « *l'Architecture à la mode* » nous donne tout le système de l'ornementation en usage à la fin du XVIIe siècle. On y trouve des « portes d'appartements, des placards et lambris dessinez par le Sr Mansart et nouvellement exécutez dans quelques maisons roïales » ; c'est le Versailles et le Trianon du temps ; — des plafonds, déjà sans peintures, avec de simples ornements en relief et dorés ; — des plans et dessins nouveaux de jardinage, par

[1] Une institution importante, l'Académie d'architecture, fut établie en 1671 par Colbert ; elle se composa d'abord de Fr. Blondel et Pierre Mignard, ses fondateurs, de Louis Levau, L. Bruand, Daniel Gittard, Ant. Lepautre, François Dorbay et André Félibien. Dans les conférences des premières années, l'Académie fixa les règles de l'art d'après l'Antique et la Renaissance ; ses guides étaient Vitruve, Palladio, Serlio, Scamozzi, Bullant et Philibert Delorme ; les académiciens discutaient et résolvaient les difficultés, puis ils professaient dans leurs leçons les décisions prises dans les conférences. Les registres de l'Académie d'architecture sont conservés au secrétariat de l'Institut.

[2] *Cheminées nouvelles*, vol. H. d. 30 du Cabinet des estampes.

Le Bouteux (dédiés à Louvois), qui nous montrent ce qu'étaient « parterres de broderie, parterres avec bosquets, cabinets et portiques de treillage » dans tous les beaux jardins de l'époque. Toutes ces œuvres de nos pères, détruites aujourd'hui, revivent pour nous dans ces estampes[1]. — On voit aussi dans l'Architecture à la mode, des escaliers de jardins, avec fontaines, par Le Blond ; des escaliers du jardin de Saint-Cloud, par Lenôtre; des fontaines dessinées par le sculpteur du roi d'Angleterre, le florentin Fanelli ; et en comparant le style trivial de ce dernier avec celui des œuvres de Lenôtre, on comprend pourquoi les étrangers s'adressaient de préférence aux dessinateurs de jardins formés à l'école de Lenôtre[2].

Toute la décoration du temps de Louis XIV, telle que « l'Architecture à la mode » nous la fait connaître, fut importée en Hollande par Daniel Marot, architecte de Guillaume III. Son œuvre a été gravée et publiée à Amsterdam, en 1712, en un volume in-folio[3]. La décoration des appartements, telle que l'entendait Marot et telle qu'il l'exécuta à Loo, est dans ce goût de Bérain, qui nous fait sans cesse pressentir celui de Robert de Cotte. L'ornementation de Daniel Marot est d'un style très-agréable, d'une variété et d'une élégance extrêmes, et s'applique à tout. Les planches de l'œuvre de Marot nous montrent des décorations d'intérieur, des plafonds, des cheminées, des dessus de portes, des arabesques ; — des dessins d'ornements pour faire en broderie et en petit point, pour tapisseries de meubles et dessus de tables ; des modèles de grilles, portes, clefs, « ballecons » et rampes ; — des berceaux, treillages et parterres, dont plusieurs ont été exécutés aux jardins de Voorst, en Hollande; — des groupes pour pièces d'eau, exécutés aussi à Voorst (gravés en 1701) ; — des vases pour la maison royale de Loo ; — un recueil d'ornements pour l'utilité des sculpteurs et orfèvres, donnant des modèles de miroirs, cadres, bordures, corniches, et des dessins d'orfévrerie de toute espèce ; — le carrosse de Guillaume III, qui est très-beau (planche 115) ;

[1] Elles représentent les parterres des hôtels de Grandmont et de Villacerf ; les jardins de Louvois, de Presles, de la Norville, de l'hôtel de Condé ; des berceaux, portiques et salons de treillage à Versailles, Chantilly, Sceaux, Chaville ; la maison de Benserade à Arcueil.

[2] Je rejette en note ce qu'il y a encore de curieux dans « l'Architecture à la mode ». Ce sont : des panneaux, des ouvrages d'orfévrerie, des chenets, des chandeliers, etc., par A. Loire ; — des ornements de fleurs pour la broderie ; des fleurs à la persienne pour étoffes ; des dessins pour étoffes de brocart à fond d'or ou d'argent ; — des ornements d'orfévrerie, par Androuet-Ducerceau ; — des miroirs, tables, guéridons, chenets, par J. Lepautre, dont le dessin est bien en rapport avec celui de la décoration des appartements ; — des modèles pour « l'art d'arquebuserie » (batteries, chiens, crosses, poignées ciselées), gravés par Jacquinet et d'un goût excellent ; — des cartouches, par Jean d'Olivar ; — des modèles de grilles (celles de Versailles y sont), des balcons, des marteaux de portes ; divers modèles de serrurerie ; des rampes d'escaliers, etc.

[3] Tout ce que Daniel Marot a fait en Hollande s'y trouve gravé.

— des modèles de chaises à porteur ; — des tableaux de portes et de cheminées ; — des portes cochères d'églises, des arcs de triomphe ; — des modèles de housses en broderie et galons ; — des lambris, panneaux, cheminées ; — des boites de pendules et de montres ; — le tombeau de l'illustre Cohorn, élevé sur le dessin de Marot, dans l'église de Wickel, en Frise (gravé en 1705) ; — le projet du tombeau du comte de Portland, « qui se doit ériger à Roon, proche Rotterdam ». On le voit, l'importation de l'ornementation française en Hollande était complète.

Cette noble et magnifique architecture de Versailles, de Marly, de Trianon, de Saint-Cloud, de Sceaux et de Meudon, eut un immense retentissement à l'étranger. Partout[1] on imita nos châteaux, nos jardins, et de toutes parts on fit venir nos architectes.

Lenôtre a travaillé pour la Prusse, pour l'Angleterre et à Rome même. « Il estoit estimé de tous les souverains de l'Europe, et il y en a peu qui ne lui ayent demandé de ses desseins pour leurs jardins. On ne doit pas s'étonner si l'on a vu sous le règne du Roi de grands hommes de tous les arts. Comme ce monarque a soin de leur fortune, ils ont plus de temps pour étudier et pour se rendre parfaits dans tout ce qui peut contribuer à la satisfaction et à la gloire de la France[2]. »

Son neveu Desgots dessina plusieurs jardins en Angleterre. Les jardins de Nymphenbourg, en Bavière[3], sont absolument imités de Versailles et de Marly ; on y retrouve les hautes charmilles, les arbres taillés, les portiques en treillage ; seulement c'est une imitation faite avec une extrême maladresse. — Les jardins et les châteaux de Weissenstein et de Geibach, dessinés et élevés pour les comtes de Schœnborn par Salomon Kleiner, ingénieur de l'électeur de Mayence[4], sont aussi une pure imitation ; les façades, l'ornementation intérieure, les jardins, les charmilles, les pièces d'eau, tout est français avec un peu de Borromini, pour donner à l'ensemble le mauvais goût nécessaire à une œuvre allemande de ce temps. — Citons enfin les jardins de Herrenhausen dessinés dans le style français ; ce château fut bâti par Georges Ier, électeur de Hanovre, pour sa maîtresse la comtesse de Platen.

Le prince Louis de Bade, le fameux chef des armées impériales, s'était fait construire, à Rastadt, un château « qu'il avoit bâti en petit sur le modèle de Versailles[5]. »

[1] En Suède principalement.
[2] *Mercure galant*, 1700, septembre, p. 279.
[3] Voir les gravures de Carl Remshart, d'après les dessins de Disel, au Cabinet des estampes (*Topographie-Bavière ; Munich*).
[4] Les gravures ont été publiées en 1728 ; voir au Cabinet des estampes, *Topographie-Bavière*.
[5] *Mém. du duc de Saint-Simon*, éd. in-12, t. VIII, p. 1.

Delamonce était architecte de l'électeur de Bavière ; Du Ry et Jean de Bodt, chassés par la révocation de l'édit de Nantes, s'en allaient le premier à Cassel, le second en Prusse et en Saxe, et tous les deux élevaient dans leur nouvelle patrie d'admirables édifices. Libéral Bruand construisait, en Angleterre, le château de Richemont; Pouget, ou Puget peut-être, donnait à lord Montaigu les dessins pour reconstruire son hôtel. Daniel Marot travailla beaucoup en Hollande, Jean de la Vallée, en Suède, et Vennes, à Genève. Mansart lui-même travailla, avec la permission du Roi, pour un souverain étranger, le duc de Lorraine. On lit dans le journal du marquis de Dangeau, à la date du 28 janvier 1700 :

« M. Mansart partit lundy pour Nancy ; le Roi l'envoie à M de Lorraine qui l'en avoit instamment prié pour prendre ses avis sur tous les embellissements qu'il veut faire à son palais de Nancy et à ses jardins, et pour accommoder deux maisons de campagne qu'il veut faire accommoder aussi. M. de Lorraine compte d'employer 200,000 écus à cette dépense-là. »

« 5 février. Pendant que le Roi se promenoit l'après-dînée (à Marly), M. Mansart arriva revenant de Nancy ; il a donné des desseins très-magnifiques à M. de Lorraine pour ses bâtiments et ses jardins, qui ne lui coûteront que 500,000 francs. M. de Lorraine a voulu faire un fort beau présent à Mansart qui n'a pas voulu le recevoir ; mais on croit que le Roi lui commandera de le prendre. »

« 6 février. Le Roi a permis et ordonné même à M. Mansart de recevoir le présent que lui veut faire M. de Lorraine ; ce présent est un diamant de mille pistoles et une belle calèche avec huit chevaux que M. de Lorraine lui envoyera incessamment. Ceux qui avoient donné à M. de Lorraine des desseins pour ces bâtiments et ses jardins demandoient deux millions pour exécuter ces desseins ; M. Mansart a fait les desseins beaucoup plus beaux et il en coûtera les trois quarts moins ».

2. *La Régence et Louis XV.*

Après Mansart, il s'opéra dans l'architecture une révolution très-considérable et trop peu remarquée. On avait fait de grands efforts, pendant la période précédente, pour s'affranchir de l'imitation étrangère ; l'époque à laquelle nous sommes arrivés eut l'insigne bonheur de créer de toutes pièces une nouvelle distribution des intérieurs et un nouveau système de décoration. Les principaux créateurs de cette architecture toute française, toute nouvelle, furent Robert de Cotte, neveu et élève de Mansart, qui remplaça son oncle comme premier architecte du Roi ; Boffrand, élève de Mansart ; Oppenord, aussi élève de Mansart, premier architecte du Régent, et « l'un des

plus grands dessinateurs que nous ayons eus [1] »; Leroux, élève de Dorbay [2]; Lassurance, père; Courtonne; Le Carpentier; Contant et Cartaud.

C'est dans les recueils de dessins de Robert de Cotte, conservés au Cabinet des estampes [3]; c'est dans la décoration de l'hôtel Soubise, par Boffrand [4]; dans les ornements des petits appartements de Louis XV [5] et dans ceux de la chambre à coucher de la Reine, à Versailles; c'est encore dans la décoration de l'hôtel de Matignon [6], qu'il faut étudier et admirer le style de ce temps, le nouveau système de décoration intérieure, avec ses sculptures élégantes, variées, capricieuses et toujours de bon goût. Toute cette ornementation est en parfaite harmonie avec le caractère français de la peinture et de la sculpture, et atteste que la création d'un art original s'accomplissait dans toute l'école à la fois [7].

« Ce qui caractérise principalement l'accroissement que l'architecture a reçu sous ce règne, c'est l'art de la distribution des bâtiments. Rien ne nous a fait plus d'honneur que cette invention. Avant ce

[1] Fr. Blondel, *Architecture françoise.*

[2] *Idem.* — J.-B. Leroux mort en 1745, à 69 ans, excellait dans la décoration des appartements. — Il a publié l'ouvrage suivant : « *Nouveaux lambris de galeries, chambres et cabinets* », dans lequel on remarque la note suivante : « Les lambris se font maintenant à grands panneaux de bois de chesne ornez de cadres ou de simples moulures. On peint les lambris en blanc à huile et plus ordinairement à détrempe pour épargner la dépense et pour éviter la mauvaise odeur. Le blanc rend les lieux plus clairs, plus propres et plus frais. On dore les ornements et moulures pour une plus grande richesse... On orne les lambris, au-dessus de l'appuy, de glaces d'une ou de plusieurs pièces. » Le style des lambris de Leroux tient de Bérain et de Robert de Cotte.

[3] *Architecture de De Cotte*, H. a. 18. b. — Il y a plusieurs dessins de Mansart dans ce recueil : on y voit les premières origines du système de Robert de Cotte. — *Palais de Bonn*, H. a. 18. c.

[4] Gravée dans son *Livre d'architecture.*

[5] Sculptés par Jules Dugoulon.

[6] Aujourd'hui au duc de Galiera ; restauré par Duban.

[7] Ce nouveau style, auquel on a donné le surnom injurieux de *rococo*, n'a aucune ressemblance avec le rococo du Borromini et des autres décorateurs italiens de son école. Leur style d'ornements est de pure décadence ; il est bizarre, extravagant, ridicule, lourd et de mauvais goût. L'école classique, celle qui copiait l'antique avec l'intelligence que l'on sait, a déversé un long et injuste blâme sur cette création française et sur toutes ses charmantes œuvres. Dès 1749, M. de Caylus attaquait vertement le système de Boffrand, mais il l'attaquait en regrettant l'art de Lepautre et de Mansart ; personne ne pensait alors aux folies de la réaction grecque de la fin du siècle. Après avoir décrit les décorations sculpturales de Michel Anguier au Louvre, dans la biographie de ce sculpteur, lue à l'Académie de peinture en 1749, il ajoutait : « L'envie de rendre justice au grand artiste dont je vous entretiens, n'a pas été la seule raison qui m'ait engagé à m'étendre sur le genre et le goût de ces magnifiques décorations ; j'ai voulu gémir avec vous sur la différence des temps dont je vous ai déjà témoigné quelque ressentiment..... » Puis après avoir critiqué « les petits ornements aussi déraisonnables que mal placés, l'or appliqué sans raison, les dessus de portes chantournés en dépit du bon sens, les plafonds blancs que l'on ne voyait autrefois que dans les garde-robes », et regretté amèrement le passé, il ajoute : « Il y a longtemps que cette mode est en règne ; la France ne sera-t-elle donc constante que dans le mauvais goût ? »

temps, on pouvoit dire avec raison de l'architecture, que ce n'étoit que le masque embelli d'un de nos plus importants besoins : on donnoit tout à l'extérieur et à la magnificence. A l'exemple des bâtiments antiques et de ceux de l'Italie que l'on prenoit pour modèles, les intérieurs étoient vastes et sans aucune commodité [1]. C'étoient des salons à double étage, de spacieuses salles de compagnie, des salles de festin immenses, des galeries à perte de vüe, des escaliers d'une grandeur extraordinaire ; toutes ces pièces étoient placées sans dégagement au bout les unes des autres : on étoit logé uniquement pour représenter, et l'on ignoroit l'art de se loger commodément et pour soi. Toutes ces distributions agréables que l'on admire aujourd'hui dans nos hôtels modernes, qui dégagent les appartements avec tant d'art ; ces escaliers dérobés, toutes ces commodités recherchées qui rendent le service des domestiques si aisé, et qui font de nos demeures des séjours délicieux et enchantés, n'ont été inventés que de nos jours : ce fut au palais de Bourbon [2], en 1722, qu'on en fit le premier essai, qui a été imité depuis en tant de manières.

» Ce changement dans nos intérieurs fit aussi substituer, à la gravité des ornements dont on les surchargeoit, toutes sortes de décorations de menuiserie, légères, pleines de goût, variées de mille façons diverses... On supprima les solives apparentes des planchers, et on les revêtit de ces plafonds qui donnent tant de grâce aux appartements, et que l'on décore de frises et de toutes sortes d'ornements agréables ; au lieu de ces tableaux ou de ces énormes bas-reliefs que l'on plaçoit sur les cheminées, on les a décorées de glaces qui, par leur répétition avec celles qu'on leur oppose, forment des tableaux mouvants qui grandissent et animent les appartements, et leur donnent un air de gaieté et de magnificence qu'ils n'avoient pas. On a obligation à M. de Cotte de cette nouveauté [3]. »

Les principales constructions de l'époque sont des hôtels, que l'aristocratie se fit bâtir en nombre considérable à Paris, et quelques châteaux. Nous renvoyons aux notes la liste si nombreuse des hôtels [4]. Cartaud construisit le château d'Enghien, et Oppenord les

[1] Par exemple : les portes en bronze doré et travaillées à jour, les bains de marbre et les pièces pavées de marbre du château de Versailles. La lecture des lettres de madame de Maintenon nous apprend tout ce qu'on souffrait au milieu des magnificences de Versailles.

[2] Bâti par Lassurance, père.

[3] Patte, *Monuments érigés en France à la gloire de Louis XV*, 1765, p. 5.

[4] *Robert de Cotte* († 1735), a bâti l'hôtel du duc du Maine, 1716 (détruit actuellement) ; la galerie de l'hôtel de Toulouse en 1719 (aujourd'hui Banque de France) ; il a construit aussi le portail de Saint-Roch, la colonnade du Grand-Trianon et le grand autel de N.-D. de Paris.

Boffrand († 1754) : l'hôtel Amelot ; l'h. de Torcy, 1714 ; l'h. de Seignelai, 1716 ; la nouvelle distribution et la décoration de l'hôtel Soubise ; l'h. d'Argenson.

écuries. Aubert éleva, de 1719 à 1735, les célèbres écuries du château de Chantilly. Louis XV fit agrandir par J.-A. Gabriel le château de Choisy, bâti par Mansart et J. Gabriel ; mais en même temps, le Roi qui aimait les petites maisons et les appartements commodes, fit construire le petit château de Choisy. Les peintres et les sculpteurs les plus célèbres de l'époque [1], y furent employés et ornèrent le nouveau palais de tableaux, de dessus de portes et de statues.

Les étrangers accueillirent avec empressement notre nouveau système d'architecture.

Les Electeurs de Cologne et de Bavière, le roi d'Espagne, Philippe V, l'évêque de Wurtzbourg, le roi de Sardaigne, le comte de Zinzendorf à Vienne, le prince de la Tour et Taxis à Francfort, demandèrent à Robert de Cotte des plans, des études, des projets pour les bâtiments qu'ils voulaient construire. « Il a été regardé, dit Fr. Blondel, comme un des plus habiles hommes que nous ayons eus dans son art. Son intégrité et sa capacité lui ont attiré la confiance de tous les grands seigneurs et le suffrage de ses contemporains [2]. »

Robert de Cotte dirigea de Paris les grands travaux que faisait faire à Bonn l'Électeur de Cologne, et ceux que Philippe V avait ordonnés en Espagne. Des architectes, envoyés par lui-même, exécutaient ses dessins. Les deux lettres inédites adressées par la princesse des Ursins à R. de Cotte, et celle que lui écrivit l'Électeur de Cologne, montrent combien était grande l'influence de l'école

Oppenord († 1742) a décoré au Palais-Royal, la grande galerie, le grand salon et la cheminée de la galerie d'Énée. On lui doit aussi la décoration de l'hôtel Massiac, et dans un autre ordre : la chapelle de la Vierge et le maître-autel de Saint-Sulpice ; le maître-autel de Saint-Germain-des-Prés, 1704.

Lassurance père († 1724) : hôtel Rotelin, 1700 (ministère de l'intérieur) ; h. de Desmarets, de Montbazon, de Béthune, d'Auvergne ; l'admirable palais Bourbon (aujourd'hui détruit). En 1724, *Aubert* éleva, sur les dessins de Lassurance, l'h. de Lassay (aujourd'hui hôtel de la Présidence du Corps Législatif ; mais il a été surélevé).

Courtonne († 1739), professeur à l'Académie : h. de Matignon, 1721 (aujourd'hui hôtel du duc de Galiera) ; h. de Noirmoutiers, 1724.

Mollet († 1720) : h. d'Humières, 1700 ; h. d'Evreux.

Alexandre Le Blond († 1719) ; h. de Chaulnes, 1707 ; h. de Clermont, 1708.

Contant († 1777) : les nouveaux appartements du Palais-Royal ; la maison de Saucour pour le prince de Soubise. Contant était élève de Watteau.

Cartaud († 1758) : H. de Choiseul ; maison de M. De Janvry, 1732.

Jacques Bruand fils († 1732) : hôtel de Belle-Isle, 1721.

Aubry : h. de Villeroy, 1720 ; h. de Conty.

Gabriel père, Jacques-Jules († 1742) : h. de madame de Varengeville ; h. de Feuquières ; h. de la duchesse du Maine, 1728 (aujourd'hui le Sacré-Cœur).

Le Carpentier : Pavillon du Roi à Croix-Fontaine ; h. de la Guiche ; h. de Beuvron.

Presque tous ces hôtels sont gravés dans l'*Architecture françoise* de Blondel, 4 vol. in-folio. — Voyez pour les châteaux et palais le *Recueil* de Rigaud.

[1] Carle Vanloo, Aved, Bachelier, Chardin, J. Vernet, Pierre, Lagrenée l'aîné, Martin, Oudry, Nattier, Charmeton, Coustou, Bouchardon.

[2] *Architecture françoise*, t. I, p. 230.

française et dans quelle estime les souverains étrangers tenaient nos artistes.

A Madrid, le 27 juin 1712.

« Comme je ne doute pas, Monsieur, que M. le duc d'Antin ne vous communique les desseins que j'ay fait faire à M. Carlier [1] pour orner les chambres de l'appartement de la Reyne, où Sa Majesté veut aussy de belles cheminées, l'hyver estant aussy froid à Madrid que les chaleurs y sont violentes l'été, je suis persuadée que vous y donnerez tous vos soins et que le Roy et la Reyne auront lieu de se louer de vostre bon goût et qu'il sera bien exécuté par le sieur Carlier dont on a lieu d'estre très content. Je le trouve bien à plaindre d'avoir perdu une femme qu'il aimoit fort et qui l'a laissé chargé de six enfants. J'ay supplié madame de Maintenon et M. le duc d'Antin de le vouloir bien protéger auprès du Roy, et je vous prie, Monsieur, de soulager son malheur en ce qui vous sera possible. Il est si reconnoissant des obligations qu'il vous a et vous regarde avec tant de vénération, qu'il mérite que vous lui accordiez vos bons offices. Cette cour devant passer dans vingt jours au Retiro, on pourra commencer à travailler dans ce palais cy d'abord que je recevray les réponses de M. le duc d'Antin et les vostres ; car il n'y a point de temps à perdre pour rendre les appartements de Leurs Majestés Catholiques en état qu'elles puissent les habiter quand elles y reviendront. Soyez bien persuadé s'il vous plaist, Monsieur, de la véritable estime que j'ay pour vous et du plaisir que j'aurois si je pouvois vous la faire connoître.

LA PRINCESSE DES URSINS. »

A Madrid, le 18 décembre 1712.

« Un voyage que j'ay fait aux eaux de Baignières, Monsieur, et la deffense que les médecins font à ceux qui prennent des remèdes de lire et d'écrire, m'ont empêché de vous marquer que j'avois reçu votre dernière lettre. Je serois bien fâchée que vous puissiez croire que ce fût faute d'attention pour vous, vous estimant autant que je le fais. J'ay trouvé à mon retour à Madrid des plans de M. Carlier pour faire les jardins du Retiro, auxquels Leurs Majestés Catholiques ont donné leur approbation. Elles seront cependant bien aises auparavant que de les faire mettre à exécution que M. le duc d'Antin les fasse voir au Roy dont elles ont une grande opinion du goût. Vous aurez la bonté s'il vous plaist, Monsieur, de m'en mander votre sentiment. Le Roy et la Reyne vous en seront fort obligez. Je vous la seray infiniment si vous estes aussi persuadé que je vous prie de l'estre du plaisir que j'aurois si vous vouliez bien me faire la grâce d'estre un peu de mes amis.

LA PRINCESSE DES URSINS. »

Bonn, 9 mars 1717.

« J'ai reçu Monsieur, avec vos lettres du 13 de l'autre mois, les desseins que vous m'avez envoyez pour la rue à former en face de mon palais. Le tout, comme le reste qui part de vostre grand génie, est parfaitement bien pensé et je ne puis qu'admirer

[1] Carlier était un architecte envoyé par Robert de Cotte à Madrid ; il y travaillait sous sa direction.

avec combien d'exactitude et de précision vous vous accommodez d'abord à mes idées. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous en témoigne ici toute ma reconnoissance et que je vous demande pour mes bastiments la continuation de vos bons conseils dans toutes les rencontres où j'en pourray avoir besoin. C'est ce que je ne doute pas que par vostre honneteté ordinaire vous ne m'accordiez avec plaisir ; et en attendant je suis toujours avec la plus parfaite estime, Monsieur, véritablement tout à vous.

JOSEPH CLÉMENT, Électeur [1]. »

Robert de Cotte fut employé aussi par le roi de Piémont ; il agrandit, embellit et rendit commode le palais de la Vénerie. Duparc, chef jardinier de S. A. R., exécuta, sous la direction de Robert de Cotte, ces divers travaux.

Alexandre le Blond, architecte renommé et célèbre dessinateur de jardins, fut appelé, en 1716, à Saint-Pétersbourg, devint premier architecte de Pierre le Grand, avec 40,000 livres de pension [2], et construisit le château de Peterhof et ses jardins, qui sont une splendide imitation de ceux de Versailles [3].

« Les étrangers, disait Patte en 1765, sont dans la plus grande ad-

[1] Ces lettres sont conservées dans les : *Papiers de Robert de Cotte*, au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

[2] Frédéric le Grand, *Considérations sur l'état de la Russie.*

[3] Lefort (Henri), neveu de l'amiral Lefort, mort en 1699, fut son successeur comme conseiller intime du czar. Il le précéda en France pour choisir et recruter les artistes et ouvriers qui devaient travailler en Russie (1716). Le *Cabinet historique* de juillet 1856 (p. 188 et suiv.) a publié, d'après un mss. de la Bibl. nation. (supp. fr. 2724) diverses pièces fort curieuses qui nous font connaître les noms de tous les artistes et ouvriers qui partirent en 1716 pour Saint-Pétersbourg. Voici les noms et professions des membres de cette colonie qui allèrent en Russie :

Le Blond, architecte.
Nicolas Girard, dessinateur dudit sieur Le Blond.
Antoine Tessier, dit Derville, id. id.
Girard Seluem, machiniste.
Jean Michel, menuisier, et son compagnon René Sualem.
Nicolas Pinau, sculpteur.
Barthélemy Guillaume, } compagnons sculpteurs.
Nicolas Perard, }
Charles Tapa, constructeur et inspecteur des bâtiments.
Edme Bourdon, appareilleur et tailleur de pierre.
François Batelier, } tailleurs de pierre.
Antoine Cœur d'acier, dit l'Asseurance, }
François Foy, maçon.
Charles Leclerc, charpentier.
Paul Joseph Sualem, compagnon machiniste.
Guillaume Belin, serrurier, et deux compagnons.
Jean Noiset de Saint-Mange, ciseleur.
Etienne Sauvage, fondeur.
Jean Lombard, orfévre bijoutier, et son compagnon Edme Bourgeois.
Jean Fari, jardinier.
Jean-Jacques Gaucher, }
Jean-Louis Varoque, } tapissiers hautelissiers des Gobelins.
Pierre Grignon, }
Jean-Baptiste Bourdin, }
Pierre Camousse, }
François Camousse, son fils, }
Philippe Camousse, son frère, } tapissiers basselissiers.
Arnoul Masson, }
Noël Ranson, }

miration en voyant nos hôtels modernes, distribués avec tant d'intelligence, décorés avec tant d'agréments, et meublés avec tant de goût et d'élégance. Toutes ces inventions heureuses valurent la réputation la plus brillante à l'architecture françoise. La plupart des souverains, pour en profiter, se sont empressés d'attirer dans leurs États des architectes de notre nation. Parcourez la Russie, la Prusse, le Danemark, le Wurtemberg, le Palatinat, la Bavière, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, vous trouverez partout des architectes françois qui occupent les premières places, indépendamment de nos peintres et de nos sculpteurs. Paris est à l'Europe ce qu'étoit la Grèce lorsque les arts y triomphoient; il fournit des artistes à tout le reste du monde [1]. »

Boffrand, en effet, construisait le grand palais de Wurtzbourg pour le prince-évêque de cette ville; près de Mayence, il fit la belle fontaine du château de la Favorite; l'Électeur de Bavière lui avait fait bâtir sa maison de chasse de Bouchefort, dans les Pays-Bas. Ce même Electeur avait à son service Cuviller. Patte était employé par le duc de Deux-Ponts; Nicolas Pigage par l'électeur Palatin. Le Geay était premier architecte du roi de Prusse, et De la Guepière du duc de Wurtemberg. L'ingénieur Labelye construisait le fameux pont de Westminster à Londres. Nicolas-Henri Jardin et Louis-Henri Jardin à Copenhague, Marquet et Mouret à Madrid, Derizet à Rome, bâtissaient de nombreux édifices, palais, églises, hôpitaux. Les PP. Jacquier et Le Sœur restauraient le dôme de Saint-Pierre; Bernard dessinait des jardins à Turin; Abeille et François Blondel élevaient les premiers monuments dignes de ce nom à Genève. Vallin de la Mothe, premier architecte de Catherine II, couvrait Saint-Pétersbourg de monuments très-français, dans lesquels l'élégance s'alliait à la grandeur.

3. *La Réaction.*

L'antique, qui paraissait vaincu, se releva. Vers le milieu du XVIIIe siècle commença une réaction contre le style de Boffrand, contre le goût français. En même temps que Vien cherchait à modifier la peinture, Jacques-Ange Gabriel, premier architecte de Louis XV [2], essaya de réformer « le mauvais goût » qui dominait dans l'architecture: pour cela, il fit les deux pavillons des ailes du château de Versailles avec leurs colonnes et leurs frontons! Heureusement pour sa mémoire, Gabriel est l'auteur de la belle salle d'opéra du château de Versailles. On lui doit encore les deux colonnades de la place de la Concorde, l'École Militaire, à Paris, et le Petit-Trianon.

Boulée, mort en 1799, fut le principal auteur de la réaction. Cet

[1] *Monuments érigés à la gloire de Louis XV*, p. 6.
[2] Gabriel mourut en 1782.

homme, qui n'a produit que l'hôtel Brunoy, exerça une influence considérable par son enseignement et entraîna l'école. Il fit prévaloir les règles de l'architecture antique, ses formes, sa sobriété d'ornements, ce que l'on convint d'appeler la sévérité dans l'art, et dont les grands murs du Panthéon, absolument nus en dedans et en dehors, sont un célèbre exemple. Dès lors, Paris et la France vont se couvrir de temples grecs, de monuments romains, de pastiches déplorables; toutes nos traditions disparaissent. Soufflot, en 1764, commence l'église de Sainte-Geneviève, qui deviendra le Panthéon. « Jamais, a-t-on dit, l'imitation de l'architecture antique ne s'était produite aussi complétement » que dans cette œuvre sans inspiration, copiée dans toutes ses parties, et dans laquelle on n'a su présenter que des pierres nues, froides, sans autre ornement que la perfection des joints[1]. Bouchardon décorait sa fontaine de Grenelle d'un ordre ionique ; Gondouin construisait l'École de médecine, et de Wailly l'Odéon, en style antique ; Brongniart appliquait l'ordre de Pœstum au couvent des Capucins, devenu aujourd'hui le lycée Condorcet. Louis, dans ses galeries du Palais-Royal et dans son beau théâtre de Bordeaux, ne connaît aussi que les ordres antiques, mais il les emploie en homme de génie. Pendant ce temps (1771), Antoine élevait l'hôtel des Monnaies de Paris, et Chalgrin construisait Saint-Philippe-du-Roule et l'hôtel Saint-Florentin. Mique, l'architecte de la reine Marie-Antoinette, dessinait à la mode anglaise les jardins du Petit-Trianon. Ainsi, on renonçait à tout ce qui était français; on copiait la Grèce, et, à son défaut, l'Angleterre. On allait à l'aventure; on s'amusait à ces restaurations du passé, à ces mascarades d'emprunt, sans songer à la Révolution qui allait éclater et qui allait elle-même s'égarer dans la plus absurde imitation des républiques grecques.

En même temps que notre architecture perd son originalité, elle perd son influence extérieure. Nous ne trouvons plus employés par les étrangers que Michel d'Ixnard, qui a beaucoup bâti en Allemagne ; Antoine, qui a construit des châteaux en Angleterre et en Espagne, ainsi que l'hôtel des Monnaies de Berne. Peyre éleva pour l'Électeur de Trèves le palais de Coblentz ; de Wailly fit le célèbre salon Spinola à Gênes ; Louis travailla en Pologne ; Thomas de Thomon éleva de nombreux édifices à Saint-Pétersbourg, et Clérisseau fut chargé, en 1773, par l'impératrice Catherine II, de faire les plans d'un palais exactement semblable à celui des empereurs romains. « Les meubles répondront à l'édifice, et tout doit être dans le costume des anciens. » Après avoir conçu cette idée extravagante, c'est à l'Académie de pein-

[1] Les contemporains critiquèrent vertement la nouvelle église ; Patte principalement ; ce qui lui valut les plus grossières injures de la part de Grimm. — Voyez *Grimm*, t. IV, p. 92.

ture de Paris que la Czarine s'adressa pour lui demander « un sujet en état de diriger ce superbe monument ». Clérisseau eut l'insigne honneur d'être jugé « le plus propre à répondre aux vues de l'Impératrice ».

4. *Percier.*

Après Boulée, deux hommes exercèrent aussi une grande influence sur l'enseignement de l'architecture, Peyre jeune et David Leroy; tous les deux poussaient de toutes leurs forces à la restauration de l'architecture antique pure, luttaient contre toute transaction et s'opposaient à toute concession au « mauvais goût ». On avait proposé, en 1785, pour sujet du prix d'architecture, un projet pour la sépulture des rois et des princes de la famille royale. Un élève de Leroy, Fontaine, qui devait avoir plus tard cette célébrité que l'on sait, fit un monument tout païen et qui, suivant son biographe officiel, aurait mieux convenu à la race d'Agamemnon qu'à la famille du roi très-chrétien. Ses camarades furent pris d'un enthousiasme extravagant à la vue de ce chef-d'œuvre d'absurdité, et leur fureur ne connut plus de bornes quand ils apprirent que son auteur n'avait obtenu que le second prix. Voilà pour l'enseignement de David Leroy. « Peyre forma une école célèbre, disait M. Quatremère de Quincy, d'où sont sortis nos plus habiles architectes ; c'est à son influence que la France doit l'honneur d'être aujourd'hui pour l'Europe le point central de l'étude de l'architecture. »

De cette école devait sortir Percier.

On se prit en même temps d'une rage aveugle contre l'architecture du moyen âge, contre tout ce qui rappelait « le fanatisme et la tyrannie », et, entre mille exemples, le plus caractéristique est celui-ci :

Petit-Radel[1], inspecteur général des bâtiments civils, exposa au salon de l'an VIII[2] trois tableaux ainsi décrits dans le livret :

514. Vue intérieure d'un temple égyptien.
515. Vue d'une galerie précédant une naumachie.
516. Destruction d'une église, style gothique, par le moyen du feu.

« Pour éviter les dangers d'une pareille opération, on pioche les piliers à leurs bases sur deux assises de hauteur ; et à mesure que l'on ôte la pierre, l'on y substitue la moitié en cubes de morceaux de bois sec, ainsi de suite. Dans les intervalles, l'on y met du ***petit bois***, et ensuite le feu. Le bois, suffisamment brûlé, cède à la pesanteur ; et tout l'édifice croule sur lui-même en moins de dix minutes.

[1] Membre de l'Institut; connu par ses travaux sur l'architecture pélasgique et par la construction de l'abattoir du Roule qu'il éleva sur les dessins de Bruyère.
[2] Voir le *Livret*, p. 82. (L'an VIII, 1799).

» L'auteur a voulu présenter, dans ces trois tableaux, *le parallèle* des architectures romaine, égyptienne et gothique. »

Que dites-vous de ce parallèle? n'a-t-il pas mérité à son intelligent auteur cette haute position d'inspecteur général des bâtiments civils? Les Arts n'ont-ils pas mauvais goût de se plaindre d'avoir de tels directeurs, inspecteurs et démolisseurs à leur tête? Et doit-on s'étonner après cela de trouver, sous le Directoire, qu'on a mis en adjudication la démolition de la cathédrale de Reims [1]?

L'atelier de Percier fut ouvert en 1792; les fortes études et l'intelligence élevée de son chef, les succès des élèves [2], donnèrent bientôt à la nouvelle école une immense célébrité : elle devint la première de l'Europe. Sous l'Empire et pendant la Restauration, Percier eut une autorité et une influence incontestées dans toute l'Europe : « Tout ce qu'il y a maintenant d'habiles architectes en Europe est sorti de cet entresol du Louvre où M. Percier a vécu [3] ». Parmi eux on peut citer Léon de Klenze, le célèbre architecte de Munich, et Zanth, architecte du roi de Wurtemberg.

Percier et Fontaine, son associé, ont élevé l'arc de triomphe du Carrousel et le monument expiatoire de Louis XVI. Ils ont restauré la Malmaison, Saint-Cloud, les Tuileries; ils ont achevé le Louvre et commencé la rue de Rivoli. Deux recueils publiés par les deux amis ont exercé une action aussi considérable que leur enseignement : c'est le *Recueil des palais et maisons de Rome* et les *Maisons de plaisance de l'Italie.*

L'antique triompha, éleva la Madeleine et la Bourse, et l'architecture de la France cessa absolument d'être française.

« Aux monuments de notre religion et de nos mœurs, nous avons substitué, par une déplorable affectation de l'architecture bâtarde romaine, des monuments qui ne sont ni en harmonie avec notre ciel, ni appropriés à nos besoins; froide et servile copie, laquelle a porté le mensonge dans nos arts, comme le calque de la littérature latine a détruit dans notre littérature l'originalité du génie frank [4]. »

Aux pastiches grecs et romains ont succédé de nos jours des pastiches romans, byzantins, gothiques, en style renaissance, en style Louis XIV et Louis XV. Tout le monde convient qu'il serait temps

[1] Le ministre de l'Intérieur vient d'écrire au ministre des Finances pour l'inviter à suspendre la vente de la cathédrale de Reims, dont le portail est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. Le produit de la vente serait peu considérable, et la conservation du monument est précieuse sous les rapports de l'antiquité et de l'art. Nous espérons en conséquence que des adjudicataires barbares ne porteront pas la hache sur ce beau monument, que la faulx du vandalisme avait respecté, et n'ajouteront pas cette perte à toutes celles sur lesquelles gémissent les amis des arts. (*Magasin encyclopédique*, an VII, t. V, p. 239.)

[2] Trente-sept prix, dont seize premiers grands prix.

[3] *Notice historique sur Percier*, par Raoul Rochette.

[4] Châteaubriant, *Etudes historiques.*

d'avoir un style nouveau et national; mais la tendance à l'unité européenne en toutes choses, déjà si manifeste, est particulièrement visible en architecture. Il ne nous paraît pas probable qu'il y ait dorénavant une architecture française, une architecture allemande ou italienne; il y aura, il y a déjà, une architecture européenne. Toute l'Europe fait aujourd'hui la même chose; elle a repris les vieux systèmes pour ses édifices religieux; elle restaure les vieux monuments avec la science et le respect nécessaires; partout l'histoire des arts a conduit les esprits à s'opposer aux actes de vandalisme qui ont déshonoré les temps passés; et, quand un besoin nouveau s'est produit, les architectes ont su y répondre et construire les gares de chemins de fer, qui sont jusqu'ici les seules créations originales de notre siècle [1].

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Considérations générales.

La « glorieuse promotion de 1830 » avait obtenu à l'Exposition universelle de 1855 un triomphe complet. Ses œuvres avaient jeté un éclat devant lequel pâlissaient toutes les autres écoles qui découlent des mêmes traditions que la nôtre, la Grèce et l'Italie. Seule, l'école anglaise, grâce à son originalité absolue, se maintenait à côté de l'école française; elle ne plaisait pas à tout le monde, mais elle existait et florissait.

Ce grand succès fortifia notre vieille suprématie. Les étrangers, Allemands, Italiens, Russes, Américains, Suisses, etc., vinrent en foule s'inspirer chez nous et étudier dans nos ateliers. Plusieurs sont devenus célèbres chez eux : Henneberg, élève de Couture, Steffeck, élève de Paul Delaroche, Richter, élève de Léon Cogniet, et quelques autres. Tous envoyaient leurs œuvres à nos expositions pour obtenir nos récompenses, qui consacrent le talent et font la réputation. « Aussi, dit M. Maurice Cottier [2], n'avons-nous pas entendu sans un légitime orgueil, à Vienne, un étranger d'un grand talent terminer le banquet du jury des Beaux-Arts, par ce toast : Je bois, Messieurs, aux artistes français et à la ville de Paris, dont nous avons tous reçu à un moment de notre carrière, les leçons et l'hospitalité. »

[1] Nous devons à notre ami M. Ch. Questel, bien de la reconnaissance pour les judicieux conseils et les excellents renseignements qu'il nous a donnés et qui nous ont aidé à rédiger ce chapitre.

[2] *Rapport sur l'exposition de Vienne*, IV, 340.

Mais la fin de cette période approchait. Quelques années après l'exposition de 1855, Ingres, Delacroix, Horace Vernet, Paul Delaroche, Théodore Rousseau, Diaz, Troyon, Marilhat[1], David d'Angers, Pradier, Rude, Duret, Charlet, Raffet, avaient disparu. L'école de 1830 était finie et une période nouvelle allait s'ouvrir. En même temps dans la littérature, nos grands poëtes de 1830 avaient aussi disparu, les uns par la mort, les autres par la transformation déplorable de leur talent. Une littérature vulgaire, matérialiste, immorale, inondait le théâtre, les journaux et les boutiques de marchands de romans, dépravait le goût et dénaturait la langue. Le commun, le plat, le grossier s'étalaient partout : le réalisme, c'est-à-dire la représentation du laid, du trivial et de l'obscène, semblait devoir remplacer à toujours l'esprit, la délicatesse et l'élégance. Le public d'en haut et d'en bas se régalait de chansons telles que le *Sapeur*, la *Vénus aux carottes, J'ai un pied qui r'mue, Ah ! il a des bottes, Bastien, il a des bottes.* Il sera difficile dans quelques années, de se rendre compte du développement énorme que la bêtise et l'ignorance avaient pris en France et de l'abaissement des esprits.

Que représenter en peinture à un public si peu éclairé et si complétement dépourvu de goût ? Les sujets sérieux, historiques, religieux, poétiques, l'ennuyaient ; il ne les comprenait plus, et d'ailleurs la masse des artistes, comme tout le monde, était atteinte de la même maladie. L'idéal était mis de côté ; le genre anecdotique, le paysage, la nature morte, le portrait, étaient pratiqués en grand, parce qu'ils trouvaient des acheteurs et que leur exécution était facile et rapide. Le désir de s'enrichir[2] avait aussi gagné les artistes, et pour beaucoup, l'art n'est qu'un métier, une industrie. A voir nos expositions inondées de tableaux sans valeur, sans goût, sans poésie, on est amené à signaler la décadence de l'école ; mais en examinant sérieusement les choses, et en les étudiant sur un certain nombre d'années, il me semble qu'on se trompe. On a tort de tenir compte de cette peinture industrielle, on en a fait de tout temps; seulement autrefois on ne s'en occupait pas, on ne lui ouvrait pas les portes du salon, tandis qu'au-

[1] Marilhat était mort en 1847, avant l'heure.

[2] Pendant ce temps, Paris devenait le grand marché de l'Europe pour les objets d'art ; tableaux, sculptures, ivoires, émaux, porcelaines françaises, chinoises et allemandes, bibelots et bric-à-brac, tout s'y vendait et atteignait des prix énormes. Quelques étrangers possesseurs d'immenses fortunes, lord Hertfort et Richard Wallace entre autres, quelques amateurs plus spéculateurs qu'éclairés, poussaient les enchères à des limites insensées. D'abord, on acheta à des prix fabuleux les œuvres de maîtres français morts récemment, ensuite on acheta aux mêmes conditions les œuvres des artistes vivants. Peu à peu, l'idée de fortune, de richesse, s'empara de nos peintres ; quelques-uns eurent bientôt pignon sur rue ; et pendant qu'il se formait parmi les artistes une aristocratie d'argent, il se formait aussi, parmi les pauvres, une démocratie d'autant plus envieuse, que son manque de talent lui enlevait la possibilité de s'enrichir.

jourd'hui, on la traite d'égale avec la peinture sérieuse et on discute avec elle. C'est là où est le mal, et le remède consiste à séparer de nouveau les artistes des fabricants de tableaux, et à faire cesser les confusions qui résultent de la nouvelle organisation des salons d'exposition.

En effet, pendant que la peinture de métier prenait des proportions inconnues jusqu'ici, de profondes modifications étaient apportées aux anciens règlements des expositions, dont l'oganisation actuelle, suivant nous, égare et fausse l'opinion sur l'état des arts en France à notre époque.

On se plaint chaque année de la décadence de l'école française et de l'encombrement du salon par des œuvres sans valeur. On a raison, si toute toile peinte exposée est prise pour une œuvre d'art, si le salon d'aujourd'hui est encore le salon d'autrefois. Mais si le salon est devenu un marché de tableaux, il faut le considérer comme tel, et ne pas prendre pour œuvre d'art toute la marchandise qu'on y étale.

Si les salons actuels sont encore des expositions d'œuvres d'art véritables, il faut un jury compétent, impartial et bien choisi ; il faut que les objets exposés aient tous une valeur réelle, incontestable ; il faut que l'admission au salon soit un honneur et déjà une récompense; il faut que les expositions ne soient pas annuelles , afin de laisser aux véritables artistes le temps de préparer leurs œuvres et de les travailler ; il faut que les œuvres exposées soient peu nombreuses. Bref il faut que le salon soit un salon, une solennité, ce qu'il était jadis.

Mais les artistes, ceux qui font du métier surtout, ont voulu, et l'administration a malheureusement admis, que le salon fût annuel, qu'il fût ouvert aussi largement que possible, afin qu'il aidât à la vente, c'est-à-dire qu'on en a fait une sorte de marché. Ainsi compris, le marché n'est ni assez grand, ni assez ouvert. Quand on pense que l'Angleterre seule achète 50,000 tableaux français en une année [1], sans compter ce que nous vendons à l'Amérique et aux autres pays, à cette industrie si active et si féconde, les Halles centrales seraient insuffisantes.

Le salon a conservé les mêmes apparences qu'autrefois, le même nom ; mais son organisation et son caractère ont complétement changé. Ce changement trompe le public et fausse l'opinion des critiques les plus compétents, parce que la marchandise et l'œuvre d'art sont absolument mêlées, et que la seconde, beaucoup plus rare, est noyée dans la première.

Une réforme radicale est urgente. Si un marché de peinture est nécessaire, qu'on l'établisse ; mais que l'art ait son salon, ses exposi-

[1] 1856. — Chiffre officiel constaté par les états de la douane anglaise.

tions, ses arènes, et que l'on puisse, sans être écœuré au milieu de peintures destinées à M. Prud'homme, étudier comme autrefois l'art dans ses œuvres. Il faut en un mot, constituer les expositions *pro famâ* et non *pro fame* [1].

Les pseudo-salons de notre temps, disions-nous tout-à-l'heure, trompent tout le monde et font croire à une décadence, qui heureusement est plus apparente que réelle. Quand on a visité ces milliers d'œuvres [2], admises démocratiquement par un jury composé d'inconnus, classées démocratiquement par ordre alphabétique, où le beau, je le répète, est englouti dans le médiocre et le vulgaire, on sort convaincu que l'école est en pleine déroute, on l'écrit dans les revues et les journaux, et on finit par le faire croire à tout le monde, au grand détriment de la vérité et de l'art. Ce qui est vrai, c'est qu'on a vu des milliers de toiles qu'on n'aurait pas vues autrefois à l'exposition, parce qu'elles auraient passé directement des ateliers dans les salons des Philistins. Le jury démocratique, jaloux du talent, favorise le nombre et la médiocrité ; il ne se montre sévère que pour les débutants, parce qu'il est bon de diminuer la concurrence. Aussi, le médiocre s'est-il multiplié dans une proportion fatigante pour le public d'élite, et beaucoup d'hommes de talent ont renoncé depuis longtemps à envoyer leurs œuvres dans ces foules. Ajoutons que l'on ne voit au salon ni l'art décoratif, ni l'art industriel, dans lesquels excelle l'école moderne, et l'on avouera que les salons actuels représentent bien incomplétement et bien mal l'art contemporain.

Au contraire, qu'une exposition s'ouvre à Paris (1867), à Londres (1871) ou à Vienne (1873), on fait un choix, on expose de véritables œuvres d'art, on dispose un vrai salon, comme ceux d'autrefois, et il se trouve alors que l'école française est la première de toutes, et que ses œuvres obtiennent les récompenses les plus enviées et les mieux méritées. Ce qui se passe ici est la condamnation de ce qui se fait ailleurs.

L'école contemporaine ne suit plus les mêmes errements que celle de 1830 ; elle s'est transformée, elle a pris d'autres allures. Cette transformation a produit une réaction, comme toujours. L'école romantique de 1830 avait lutté longtemps avant de faire disparaître l'école classique, c'est-à-dire les imitateurs de David. Elle aussi, à son tour, est devenue l'école ancienne, l'école classique, et les changements modernes la dérangent, contrarient ses habitudes. Les critiques appartenant à cette école crient aujourd'hui à la décadence, comme leurs ancêtres le faisaient il y a quarante ans, sans qu'ils aient

[1] Au moment où nous imprimions ces lignes, l'administration des Beaux-Arts accomplissait une partie des réformes que nous demandions.

[2] 6000 en 1870.

plus raison que leurs contradicteurs d'autrefois. Je ne crois pas me tromper en trouvant dans le domaine des lettres et des arts, au lieu des symptômes de la décadence, ceux d'une renaissance et d'un essor remarquable. Le goût littéraire est devenu meilleur ; la poésie compte aujourd'hui une pléïade dont on aime les œuvres ; on a pu jouer avec succès des pièces [1] qui eussent fait bailler il y a quelques années ; les chants du poëte Déroulède ont remplacé les idiotes chansonnettes d'il y a quinze ans ; les anciens clichés parlementaires ont fait place à d'excellents discours d'affaires qui seuls se font écouter. L'esprit public est plus sérieux, plus patriote, et l'art ne peut que gagner à cet incontestable changement.

Peinture.

Parmi les critiques qui se renouvellent le plus fréquemment contre l'art contemporain, l'absence d'idéal et l'abandon de la peinture de style, sont celles que l'on répète le plus volontiers. C'est un thème qui prête à de faciles variations.

Ce n'est pas en France seulement que ce qu'on appelle la grande peinture a disparu ; elle est morte partout, en Italie, en Flandre et en Espagne depuis longtemps, en Allemagne comme en France, dans ces dernières années. Est-ce un mal ? A coup sûr, il est fâcheux de n'avoir plus de Léonard de Vinci, de Raphael, de Murillo, de Rubens, de Poussin et de Lesueur. Mais est-il bien certain que l'absence de Carrache et de leurs imitateurs, que la disparition des David et des fabricants de « grandes galettes historiques [2] », que la cessation de production des grandes images allemandes, dans lesquelles les enthousiastes du style et de la poésie découvraient des trésors de naïveté, quand il n'y avait réellement que des monceaux de niaiserie et des allégories incompréhensibles, est-il bien certain que la fin de toutes ces choses soit un mal irréparable et qu'on doive déplorer sur tous les modes ? Nous ne le croyons pas ; nous osons dire même que c'est un bien. Nous ne voulions plus de pastiches ni de poncifs en 1830, et nous sommes restés fidèles aux idées de notre jeunesse. Nous aimons tout ce qui donne le style, l'inspiration, la poésie, le sentiment, quand ils sont sincères et spontanés ; le style cherché, voulu, copié, est détestable. Mais il faut voir les choses de plus haut.

L'évolution que subit l'art français contemporain ne lui est pas spéciale. Les écoles d'Italie, de Flandre, de Hollande et d'Espagne l'ont subie il y a longtemps. La grande peinture a été remplacée par le genre, le paysage et la nature morte là où elle a été remplacée par

[1] *La Fille de Roland.*
[2] Comme on appelait en 1830 les clichés académiques.

quelque chose, en Hollande et en Flandre ; le néant s'est fait en Espagne, et l'Italie n'a guère eu que des ouvriers plutôt même que des artistes médiocres. Il en est de la vraie peinture, de style comme de la poésie épique ; elle existe à une certaine période, et disparaît avec les milieux dans lesquels elle peut naître et exister. Après l'épopée, le drame, l'ode, l'élégie, la satire, l'épigramme. Après la peinture épique, le genre, le paysage, la fantaisie. Là où elle se conserve intacte, comme à Byzance et au mont Athos, elle ne dure qu'à la condition d'être fixée, réglementée, et de ne laisser aucune liberté aux peintres. L'Europe moderne a laissé aux artistes une liberté absolue, il en est résulté des transformations et des évolutions continuelles.

La France, Dieu merci, n'est pas tombée aux niveaux de l'Espagne ou de l'Italie. Si le genre et le paysage l'emportent aujourd'hui, la peinture décorative est encore assez brillante, la sculpture est toujours belle et forte. Ne jetons pas de cris inutiles et ne nous rabaissons pas. Il y a assez de gens en Europe qui font ce métier; soyons sévères, mais voyons juste.

On se plaint aussi qu'il n'y ait plus d'écoles; on regrette le bon temps où il y avait des maîtres, des élèves, des traditions, des caractères consacrés. C'était commode, je l'avoue, pour les rédacteurs de catalogues.

Mais ne se souvient-on donc plus des poncifs assommants qui se reproduisaient sans pitié et qui nous révoltaient par leur prétentieuse nullité ? Il y avait alors des maîtres, du style, des caractères d'écoles, tout ce qu'on regrette; y avait-il de l'art ? Non, dans ces écoles ; oui, chez les rebelles qui secouaient le joug de la tradition académique. David lui-même n'avait pas fait autre chose; il avait aussi secoué le joug de l'ancienne école. L'histoire de la peinture ne se compose réellement que d'écoles qui luttent, s'établissent et disparaissent.

On dit encore qu'il n'y a pas de style propre à notre époque et la caractérisant. En est-on bien sûr ? Au lieu de copier ou d'imiter le maître, de mal peindre ou de mal dessiner comme lui, au lieu de n'avoir pas de couleur ici, ou de dessin par là, on reproduit ce qu'on voit : nature, modèle, animaux, fleurs, nature morte. On voit avec ses yeux, au lieu de regarder avec les lunettes du maître. Où est le mal ? Dans l'exagération de quelques-uns, qui ont confondu la vérité, la réalité, qui peuvent être poétiques, qui peuvent reproduire le vrai et le beau, avec ce qu'ils ont appelé le réalisme, qui reproduit exclusivement le laid et l'ignoble. D'ailleurs, est-ce que cette grande liberté, cette reproduction vraie des choses, cette indépendance personnelle des artistes de notre temps ne serviront pas un jour à caractériser notre époque ? Est-ce que l'école hollandaise n'a pas précisément ces qualités, et n'est-elle pas justement célèbre à cause d'elles ?

Certes, nous n'entendons pas faire une apologie systématique de

l'école de ce temps. Elle a des défauts graves contre lesquels il faut réagir, mais elle a de grandes et belles qualités auxquelles il faut applaudir. L'esprit industriel n'a pas envahi tous nos artistes ; tous ne sont pas préoccupés de faire vite pour s'enrichir plus vite encore ; tous n'ont pas laissé de côté la tradition du beau pour faire de l'art réaliste, pour peindre des Eves, des Vénus, des Lédas, des nymphes, des baigneuses, des femmes quelconques, couchées, debout, assises ou penchées, mais nues, pour attirer l'amateur riche et sensuel. Chaque année, il se produit un petit nombre de belles œuvres, et c'est ce petit nombre qui compte seul, qui dure et qui caractérise l'époque. Il est facile de s'en convaincre en relisant la collection complète des livrets des Salons depuis deux siècles.

La peinture de style a abandonné heureusement les sujets de l'histoire grecque et romaine, qui vraiment ne sont pas destinés à être représentés à perpétuité ; il me semble qu'on en usait depuis bien longtemps. La mythologie grecque fournit trop de thèmes favorables à la peinture pour renoncer jamais à les reproduire, mais on en use avec plus de sobriété qu'autrefois. La peinture religieuse se traite dans les églises, à sa place. La grâce, l'élégance, restent nos qualités maîtresses, et la beauté française reste aussi le type préféré. Il y a un retour évident au XVIIIe siècle, mais sans brusque réaction. Pour ma part, je me félicite de voir la fin absolue, complète de l'école de David, qui avait si violemment détruit nos traditions et notre goût français, pour y substituer, dans l'art comme dans ses applications à l'industrie, un faux goût antique, aussi laid que stérile.

La grande peinture est représentée aujourd'hui par MM. *Baudry*, le principal maître, — *James Bertrand*, un des peintres de notre vieille école de Lyon, toujours florissante et riche en artistes de talent, — *F. Besson*, charmant coloriste, — *Bin*, que l'on appelle à Vienne pour y décorer le grand opéra, — *Bonnat*, quelquefois trop réaliste, mais ayant à coup sûr un vrai tempérament de peintre, — *Bouguereau*, — *Cabanel*, — *Chaplin*, aimable, léger et gracieux comme ses maîtres du XVIIIe siècle, — *Cormon*, — *Couture*, — *Delaunay*, — *Henner*, dont la couleur ne me plaît pas toujours autant que l'élégance, — *Humbert*, — *Landelle*, — *Laurens*, — *Jules Lefebvre*, — *Alphonse Legros*, qui a été s'établir à Londres, — *Hector Leroux*, — *Henri Lévy*, — *Luminais*, — *Matout*, — *Gustave Moreau*, — *Muller*, — *Timbal*.

La peinture décorative, si florissante au siècle passé et si négligée depuis David, a repris avec Delacroix de grands développements. Le badigeon est décidément détrôné ; on décore aujourd'hui les églises anciennes et modernes, les palais, les édifices publics, les théâtres et les nombreux hôtels que l'on a élevés à Paris. De ce qu'on ne la voit pas au Salon, il ne faut pas conclure qu'elle n'existe pas. Ce qui n'existe plus heureusement, c'est la peinture religieuse banale, à tant

le mètre carré, faite pour être achetée aux protégés de la Direction des Beaux-Arts et distribuée aux églises des villages protégés par les députés bien pensants. Parmi nos décorateurs modernes, je citerai MM. *Barrias* (plafond du grand escalier du musée d'Amiens), — *Baudry* (Opéra et plafond des Heures à l'hôtel Païva), — *Faustin Besson* (Mars et Vénus, plafond au palais de la Légion d'honneur, hôtels parisiens et à l'étranger), — *Bézard* (cathédrale d'Agen), — *Bin* (théâtre de Reims), — *Bonnat* (Palais de Justice de Paris), — *Bouguereau* (plafond de la salle de concert au théâtre de Bordeaux), — *Cabanel*, *Chaplin* (plafonds aux Tuileries), — *Hippolyte Flandrin* (peintures à Saint-Germain-des-Prés [1] et à Saint-Vincent-de-Paul, — *Sébastien Cornu*, *Jobbé-Duval*, *Gigoux*, *Charles Landelle*, *Laugée*, *Jacquand*, *Matout*, *Mazerolle*, *Richomme*, *Signol*, *Timbal*, etc. (églises de Paris), — *Gendron* (plafond au Louvre), — *Alexandre Hesse* (églises de Paris et plafond pour le palais du Commerce à Lyon), — *Jules Lefebvre* (plafond de Diane pour l'hôtel de Mme de Cassin), — *Antoine Sublet* (peintures murales dans diverses églises de Lyon, Belley, Nancy, Alais et à Dublin, en Irlande).

Je suis bien incomplet dans cette énumération, mais on me pardonnera de ne pas tout connaître et de ne pas pouvoir tout citer.

Je n'hésite pas à parler ici des beaux dessins d'*Alexandre Bida* pour la Bible et les Evangiles. Leur grand style justifie la place que je leur assigne. Pour les composer, M. Bida [2] a abandonné les faux types de la Renaissance et de l'Académie; il est revenu aux traditions orientales [3] et aux types juifs et sémitiques sérieusement étudiés sur place. — Puisqu'il est question des dessinateurs, je terminerai ce que j'ai à en dire en parlant de M. *Gustave Doré*, dont les illustrations de Rabelais, Don Quichotte, Dante, etc., attestent la verve féconde.

Les guerres du second empire et la campagne de 1870 ont fourni de nombreux sujets aux peintres de batailles, parmi lesquels nous nommerons : *Hippolyte Bellangé* et son fils *Eugène Bellangé*, *Detaille*, *Dupray*, *de Neuville*, *Philippoteaux*, *Pils*, *Protais* et *Yvon*.

Le genre anecdotique a été de tout temps la peinture la plus pratiquée; il l'est aujourd'hui plus que jamais. Les tableaux et les leçons de Paul Delaroche et de Léon Cogniet, et la Stratonice de M. Ingres ont absolument entraîné les artistes et le public dans cette voie. L'invasion du genre ne s'est pas bornée à la France, elle s'est imposée à l'Europe entière, parce que partout l'intérêt du sujet exerce la même influence, et que partout on était fatigué des Grecs et des Romains, et qu'on était bien aise de voir traiter des sujets modernes.

[1] Où se trouve l'*Entrée du Christ à Jérusalem*, l'un des meilleurs tableaux de sainteté que nous connaissions.

[2] Ceci a été dit bien avant moi.

[3] Horace Vernet avait tenté l'entreprise sans réussir complétement, parce qu'il avait pris l'Algérie et les Arabes pour types et non pas la Terre-Sainte elle-même.

On peut reprocher au genre contemporain de remplacer trop souvent la composition et le goût par le soin excessif apporté à l'exactitude des costumes et des ameublements. Dans un temps où la critique historique ne permet plus de reproduire les vieux mensonges consacrés, il est nécessaire de tenir compte de l'archéologie et de ne pas choquer la vérité ; mais est-il bien sûr qu'on ne tombe pas souvent dans l'abus, en sacrifiant aux détails accessoires le principal, qui est le sujet et ses côtés poétiques ou élevés.

Le genre s'attaque aujourd'hui aux sujets les plus divers : l'anecdote, le conte, la fantaisie, les costumes, les mœurs populaires et rustiques, le grand monde, la rue, la campagne, les bois, les eaux, la nature vivante et la nature morte, les hommes, les bêtes, les fleurs, le bric-à-brac, etc. Avec le paysage, c'est la peinture la plus populaire. Le genre compte de nombreux talents, à la tête desquels il faut mettre M. *Meissonier*, dont les œuvres sont déjà placées au rang des meilleures. Après lui nous citerons : MM. *Aubert*, *Berne-Bellecour*, *Bonvin*, *Gust. Boulanger*, *Chenu*, *Comte*, *Cot de Curzon*, *Detaille*, *Carolus Duran*, *Ed. Frère*, *Gendron*, *Gérôme*, *Gigoux*, *Victor Giraud*, *Edm. Hédouin*, *Eug. Lami*, *Ad. et Arm. Leleux*, *Emile Lévy*, *Luminais*, *Marchal*, *Perrault*, *Regnault*, *Tony Robert-Fleury*, *Saintin*, *Vibert*, *Worms* et Mme *Henriette Browne*.

Les sujets rustiques, les paysanneries sont le domaine où excellent MM. *Jules Breton*, *Brion*, *Ferrin-Perrin*, *Eug. Leroux* et *Millet*. — Les sujets de l'Orient et de l'Algérie [1], mœurs, costumes et paysage, sont traités par MM. *Belly*, *Gust. Boulanger*, *Dauzats*, *Fromentin*, *Gérôme*, *Guillaumet*, *Mouchot*, *Tournemine*. — *M. Hébert* reste fidèle aux sujets italiens, un peu abandonnés aujourd'hui. — Les scènes parisiennes ont trouvé dans MM. *Toulmouche* et *Marchal* d'élégants interprètes. — M. *Chaplin* excelle dans la fantaisie et la traite comme on le faisait au XVIIIe siècle. Après lui il faut nommer MM. *Jourdan* et *Merle*. — *Hamon* avait imaginé un genre néo-grec, qui a eu un moment de vogue, mais qui heureusement a été bientôt démodé. — La nature morte a atteint sa limite de perfection avec *Ph. Rousseau ;* et M. *Desgoffes* reproduit avec un art infini les pièces d'orfévrerie et de cristal, les bijoux et les camées.

C'est à propos du genre qu'il faut parler des réalistes. Se moquer du bon sens, du goût et du beau peut être un principe nouveau et engendrer des choses étranges et laides ; mais à coup sûr ce principe ne produira ni une école, ni des œuvres d'art dignes de ce nom. Il est regrettable qu'en peinture, comme en littérature, le réalisme ait tellement occupé l'attention du public ; mais après le tapage fait par les

[1] Marilhat, Decamps et Delacroix sont les premiers qui aient peint le genre oriental.

intéressés, le silence s'est fait autour de leur étrange tentative. J'insiste peu ici sur le chef de cette prétendue école, M. Courbet, parce que j'aurai à parler de lui là où le place naturellement son vrai et beau talent.

La peinture contemporaine traite le portrait comme la peinture d'autrefois, c'est-à-dire d'une façon magistrale. Nos meilleures portraitistes sont : MM. *Bonnat*, *Bonnegrâce*, *Cabanel*, *Chaplin*, *Dubuffe*, *Carolus Duran*, *Amaury Duval*, *Hipp. Flandrin*, *Giacomotti*, *Eug. Giraud*, *Henner*, *Jalabert*, *Landelle*, *Jules Lefebvre*, *Lehmann*, et Mlles *Cécile Ferrère* et *Nélie Jacquemart*.

Le paysage est le triomphe de l'école française contemporaine ; depuis les maîtres hollandais du XVIIe siècle, c'est l'école de paysage la plus riche et la plus remarquable qui ait paru. Plus de deux cents paysagistes de talent marchent sur les données de l'école anglaise, de Cabat, Paul Huet, Jules Dupré et Th. Rousseau, qui ont attaqué et fait disparaître le faux paysage, la nature de convention, la fausse poésie, « le paysage historique » en un mot. Ici, nous applaudissons de tout cœur au triomphe de la réalité, car l'école actuelle de paysage se propose de reproduire la nature avec fidélité, et elle y réussit. Je lui reproche seulement la banalité et le prosaïsme de quelques-uns de ses sujets, et de trop négliger quelquefois l'exécution. Les toiles de Claude et de Ruysdael transmettent à ceux qui les voient l'impression que ces grands observateurs de la nature avaient éprouvée eux-mêmes, et cependant leur exécution est parfaite ; on peut voir ces tableaux de près comme de loin.

L'Italie n'occupe plus seule notre légion de paysagistes. La France, l'Algérie, l'Orient sont plus volontiers visités et étudiés aujourd'hui, grâce à la facilité des voyages. Nos principaux paysagistes sont MM. *Achard*, *Aiguier*, *Anastasi*, *Berchère*, *Cam. Bernier*, *Berthoud*, *Blin*, *Fabius Brest*, *Em. Breton*, *Chenu* (de Lyon), *Chintreuil*, *de Curzon*, *Daubigny*, *Dauzats*, *Defaux*, *Desjoberts*, *Flers*, *Français*, *Groiselliez*, *Guillemet*, *Guillon*, *Hanoteau*, *Harpignies*, *Héreau*, *Lambinet*, *Lanoue*, *Lansyer*, *Eug. Lavieille*, *Magy*, *J.-F. Millet*, *Nazon*, *Orry*, *Ranvier* et *Paul Saint-Martin*. — *Corot*, qu'il faut mettre à part, ne représentait pas la nature ; il faisait de vagues esquisses, souvent d'une exécution inhabile, et cherchait à y mettre une pensée poëtique à l'aide de quelques petites figures assez mal dessinées. Ses admirateurs lui avaient fait une réputation évidemment exagérée et soutenaient que lui seul pratiquait le grand art. La postérité, dont je n'ai pas la prétention d'influencer le jugement, décidera.

Les marines se rattachent au paysage. Aux noms que nous venons d'indiquer nous ajouterons donc ceux de MM. *Eug. Isabey*, *Jules Mazure* et *Ziem*.

Comme les Hollandais du XVIIe siècle, nous aimons la nature dans

ses diverses manifestations. Aussi avons-nous des peintres d'animaux et de fleurs, dont le talent a toujours la vérité pour caractère principal. L'animal de fantaisie, j'allais dire l'animal de style, a heureusement disparu. Nos meilleurs animaliers sont MM. *Balleroy*, *Brendel*, *Auguste Bonheur*, *Maxime Claude*, *Courbet*, *Richard Goubie*, *Charles Jacque*, *Eug. Lambert*, *Ph. Rousseau*, *Schenk*, *Servin*, *Troyon*, *Veyrassat*, *Vollon* et Mlle *Rosa Bonheur*. — Les fleurs n'ont jamais été mieux traitées que par MM. *Chabal*, *Kreyder*, *Maisiat*, *Méry*, *Perrachon* (de Lyon), *Eug. Petit*, *Quost*, *Ph. Rousseau*, *Vayson* et Mesdames *Escalier*, *de Girardin*, *Lemaire*, *de Saint-Albin* et *Mélanie Paigné*. — Les fruits de MM. *Eug. Bidau*, *Gonaz* et *Claude* ont enlevé l'approbation des connaisseurs à divers Salons.

L'aquarelle, le pastel et la miniature sont dans un état très-florissant, et la peinture en émail, une de nos vieilles gloires nationales, se relève depuis quelques années avec éclat. Je nommerai parmi les aquarellistes : M. *Bellay*, les graveurs *Gaillard* et *Jacquemart*, MM. *Eug. Lami*, *Lièvre*, *Edm. Morin*, *Victor Pollet*, *de Penne* et *Tourny*; — parmi les pastellistes : MM. *Escot*, *Galbrund*, *Gratia*, *Muraton* et *Vidal*; — parmi les miniaturistes : MM. *Camino*, *Maxime David*, Mmes *Herbelin* et *Parmentier*, et Mlles *Héloïse Leloir* et *Eug. Morin*; — parmi les émailleurs : *Claudius Popelin*, *Frédéric de Courcy*, *Meyer* et Mlle *Apoil*.

On retrouvera plus loin une partie de ces artistes travaillant hors de France. Comme par le passé, les étrangers sont friands des œuvres de nos peintres ; ils les attirent chez eux et envoient à Paris, comme autrefois, leurs sujets de talent pour s'y perfectionner. J'ai relevé sur les registres de l'école des Beaux-Arts les noms de 374 élèves étrangers qui ont suivi l'enseignement de l'école (peinture, sculpture et architecture), depuis le 26 janvier 1864 jusqu'au 29 avril 1875 ; parmi eux on compte 94 élèves originaires des Etats-Unis [1].

Pour terminer ce chapitre, il nous reste à parler des expositions universelles de Paris (1867), de Londres (1871) et de Vienne (1873).

A l'exposition de 1867, l'école française tenait incontestablement le premier rang, malgré la disparition des maîtres dont les œuvres lui avaient assuré le triomphe en 1855. Meissonier, Cabanel, Gérôme, Théod. Rousseau, obtenaient les grandes médailles ; puis après eux venaient : Aubert, Baudry, Bida, Rosa Bonheur, Breton, Brion, Cabat, Comte, Corot, Daubigny, Delaunay, Français, Fromentin, Giaco-

[1] Les autres sont des Suisses (57), des Anglais (41), des Espagnols (29), des Belges (18), des Russes (13), des Italiens (13), des Grecs (12), des Portugais (11), des Polonais (10), des Allemands (9), des Turks (9), des Moldo-Valaques (9), des Autrichiens (8), des Hongrois (6), des Hollandais (6), des Suédois (4), des Danois et Islandais (2), des Persans (2), des Mexicains, Brésiliens, Chiliens, Péruviens, Montevidéens, Colombiens, etc. (21).

motti, Hamon, Hébert, Henner, Paul Huet, Jalabert, Lanoue, Emile Lévy, Maisiat, Millet, Gustave Moreau, Tony Robert-Fleury, Timbal, Yvon. — La sculpture était représentée par MM. Guillaume et Perraud, auxquels on décernait les grandes médailles, et par MM. Carpeaux, Carrier-Belleuse, Cavelier, Crauk, Paul Dubois, Gumery, Iselin, Aimé Millet, Oliva et Thomas. Leurs œuvres constituaient un ensemble très-beau, et attestaient ce fait grave qu'il n'y a d'école de sculpture qu'en France, et que l'Italie elle-même n'a plus que des praticiens, pourvus, il est vrai, d'une merveilleuse habileté de ciseau.

« Quand on visitait les nombreuses salles et les annexes qui contenaient les tableaux, dit un des rapporteurs de la Belgique [1], on ne pouvait s'empêcher de constater la ressemblance, l'air de famille, qui régnait entre les différentes écoles. C'est là un fait nouveau, et qu'il faut signaler, puisqu'il est la conséquence du mouvement contemporain qui transforme les hommes et les choses ».

Il est facile d'expliquer cette ressemblance qui existe entre les diverses écoles. Tous les artistes voyagent, visitent les expositions de tous les pays, adoptent le genre, les procédés et le goût à la mode. Tout prend ainsi un air de ressemblance, et, comme au fond c'est la mode et le goût français qui dominent, c'est à l'école française que ressemblent les autres, mais à une école française nouvelle, pénétrée elle-même, çà et là, par le goût et les idées de l'étranger.

Anglaise pur sang, comme la littérature, fantaisiste, étrange, quelquefois peu plaisante pour nous autres Parisiens, la peinture anglaise reste absolument en dehors des idées du continent. Il y a bien une école anglaise, si l'on emploie ce mot pour désigner l'ensemble des peintres anglais ; mais il n'y a pas de chef d'école, il n'y a aucun maître dont on suive la direction ou la manière. Le caprice individuel est tout-puissant au-delà de la Manche, et chacun y peint à sa guise. Il est important de constater que les peintres français entrent dans la même voie, et que les deux grandes, les deux seules écoles européennes, suivent la même route, chacune avec son tempérament, ses qualités et ses défauts.

Le succès de 1867 s'est maintenu à l'exposition de Londres, en 1871, malgré les obstacles que la guerre et la Commune avaient opposés à nos artistes. Le rapporteur, M. Viollet le Duc, écrivait en 1872. « On le voit, notre peinture française, si variée par la forme, qui manifeste des tendances si diverses, qui se transforme et se métamorphose, pour ainsi dire, tous les dix ans, mais qui reparaît plus vivante et plus vivace que jamais quand on la croit affaiblie, effacée ou éteinte ; cet art si précieux pour nous, puisqu'il répand l'influence et

[1] *Rapports belges sur l'Exposition de 1867*, t. I, p, 266.

l'intelligence de notre pays dans le monde entier, s'est senti renaître encore cette fois du milieu des ruines, et, après nos désastres, s'est vu revivre à cette fête où nous avait conviés l'Angleterre. »

Deux ans après, en 1873, la peinture et la sculpture françaises triomphaient encore à l'exposition de Vienne.

Sculpture.

On reproche quelquefois à la sculpture contemporaine d'avoir abandonné la grande tradition grecque, de ne pas assez se préoccuper de l'invention et de la composition, et de se réduire trop souvent à la reproduction pure et simple du modèle. Le fait est que la sculpture académique et pseudo-grecque est finie ; j'en félicite l'école actuelle. L'étude de la nature, la reproduction du modèle et le peu de disposition à faire de l'idéal, caractères prononcés de ce temps, nous ont enfin délivrés de ces odieux bonshommes de marbre qui ont pu faire la joie de nos grands pères, mais qui faisaient le désespoir de notre jeunesse. Ici encore nous applaudissons au triomphe de nos idées de 1830, et nous ne craignons pas de dire qu'il est bon de voir notre école renoncer à recommencer sans cesse l'art antique, de la voir chercher à faire de l'art moderne, et surtout de la voir conserver précieusement la tradition bien française de l'élégance, de la grâce, de la légéreté et de la vie donnée au marbre. Sur ce point l'influence de Pradier est encore toute puissante.

Que la poésie manque quelquefois, que le modèle soit souvent vulgaire, qu'à la suite de Rude le réalisme ait envahi la sculpture, que le genre et la statuette se multiplient un peu trop, que le mauvais goût décore les statues de vrais camées, de vrais bijoux et de vraies boucles d'oreilles, on enlace Andromède de chaînes d'or, que pour frapper les yeux on fasse du bizarre [1], on a raison de faire ces justes critiques et de vouloir empêcher la sculpture de s'égarer parmi les mauvais sentiers. Mais ces vulgarités ne se trouvent qu'aux étages inférieurs de l'école ; les artistes importants qui la composent sont à l'abri de ces reproches et sont encore, comme nous le disions tout à l'heure, les premiers de l'Europe par le bon goût et la solidité de leurs œuvres.

Comme toujours, la sculpture contemporaine produit des statues de grands hommes pour les villes ou les musées, des statues de saints pour les églises, des sujets allégoriques et mythologiques, des bustes que nos artistes excellent encore à faire comme autrefois. Plus qu'aux époques précédentes, elle a eu à exécuter de la sculpture mo-

[1] Tel qu'un faune dansant à la corde, le faune étant en l'air et s'appuyant sur la corde, qui est en acier.

numentale et décorative, au Louvre, à l'Opéra, au Palais de Justice, au Tribunal de commerce, et dans les nombreuses églises construites à Paris et en province.

Nous omettons bien des noms que nous devrions citer, en ne parlant parmi les sculpteurs qui font la réputation de notre école moderne, que de MM. *Aizelin*, *Allasseur*, *Aubé* (la Sirène), *Barrias* (Spartacus), *Barthélemy* (Faune jouant avec un chevreau), *Bartholdi* (le Vigneron, Vercingétorix), *Bonnassieux*, *Cabet* (le Réveil du printemps), *Cambos*, *Carpeaux*, qui représente dans la sculpture le principe de la vie même et qui dès 1863 avait rompu violemment avec les traditions grecques de l'Ecole par son groupe d'Ugolin (Mater dolorosa, l'Amour blessé, la Rieuse, la Pêcheuse de vignots, Suzanne surprise, le groupe de Flore (au pavillon de Flore), le groupe de la Danse (à l'Opéra), *Carrier-Belleuse* (entre deux amours; Hébé endormie), *Cavelier* (Penélope), *Chapu* (Jeanne d'Arc), *Cordier* (le Transtévérin), *Crauk* (la Victoire), *Cros*, talent poétique qui a retrouvé les procédés des anciens ciriers du XVe siècle, *Léon Cugnot* (la Fileuse de Procida), *Paul Dubois* (Narcisse, Eve), *Prosper d'Epinay* (Ceinture dorée), *Falguière* (Ophélie), *Franceschi* (le Réveil), *Gautier* (le Braconnier), *Guillaume* (les Gracques), *Gumery*, *Hiolle* (Arion), *Leroux* (la Somnolence), *Loison* (la Victoire), *Marcellin* (Léda), *Maillet*, *Mercier* (David, Gloria Victis), *Aimé Millet* (Ariane, Vercingétorix [1]), *Mathurin Moreau* (Studiosa, le Repos), *Moulin* (un Secret d'en haut), *Perraud* (le Désespoir, Galatée), *Protheau* (la Nourrice indienne, l'Innocence et l'Amour), *Rochet*, *Schœnewerk* (Jeune fille à la fontaine), *Thomas* (Virgile) et *Tournois* (Bacchus).

L'école française a toujours exécuté le buste avec une si rare perfection, que ce genre, on peut le dire sans exagération, est spécial à la France. Nos sculpteurs contemporains ne sont pas moins habiles que leurs devanciers; parmi les sculpteurs portraitistes nous citerons : MM. *Guillaume* (buste de Mgr Darboy), *Carpeaux* (buste d'Alexandre Dumas fils et de Garnier), *Cavelier*, *Crauk*, *Cugnot*, *Doublemard*, *Iselin*, *Leharivel* et *Oliva*. — Nos principaux sculpteurs d'animaux sont : MM. *Auguste Bonheur*, *Caïn*, *Jacquemart* et *Mène*.

Gravure et lithographie.

La belle gravure, la gravure au burin, qui a fait tant d'honneur à la France des XVIIe et XVIIIe siècles, est délaissée, malgré le talent de quelques artistes tels que *Henriquel-Dupont*, *Blanchard*, *Flameng*, *Alph. François*, *Ferd. Gaillard*, *Martinet* et *Pollet*, auxquels il faut

[1] Statue colossale en cuivre repoussé, élevée à Alise, à la mémoire du défenseur de la nationalité gauloise contre la conquête romaine.

ajouter *Léon Gaucherel* et *Aug. Guillaumet*, graveurs d'architecture. Attaqué successivement par la lithographie, la gravure sur bois, l'eau forte, la photographie et l'héliogravure, le burin lutte avec peine contre ses adversaires et disparaîtrait sans l'appui que lui donnent la Chalcographie et quelques amateurs éclairés. Cependant, il nous paraît difficile d'admettre que la gravure au burin disparaisse complétement. L'eau-forte, trop longtemps méprisée et négligée, est aujourd'hui seule estimée et pratiquée; la gravure au burin à son tour est négligée et presque abandonnée. Il est probable que l'engouement pour l'eau-forte et l'abandon du burin auront un terme, quand la réaction sera finie, et que les deux procédés reprendront chacun leur place, étant donné surtout qu'ils sont aussi nécessaires l'un que l'autre.

Quoi qu'il arrive, la gravure à la mode aujourd'hui est l'eau-forte. Abandonnée, comme tant d'autres choses françaises, pendant la durée de l'école de David, elle fut reprise, vers 1830, par Célestin Nanteuil et les deux Johannot, puis par Eug. Delacroix, Decamps, Cabat, et bientôt après elle servit à Méryon à mettre au jour ses merveilleuses vues de Paris, trop tard appréciées, hélas, pour le malheureux artiste. De nos jours, la gravure à l'eau-forte est représentée par Boilvin, Bracquemond, Courtry, Flameng, Léon Gaucherel, Hédouin, Jacquemart, Lalanne, Millet, Rajon, Rochebrune et Waltner.

La lithographie se meurt après avoir donné à Géricault, Decamps, Delacroix, Charlet, Raffet, Gigoux, Daumier, Gavarni, Lemud, Mouilleron, Em. Vernier, Célestin Nanteuil, Eug. Leroux, le plus puissant moyen de créer et de reproduire mille chefs-d'œuvre. MM. Grévin et Sirouy sont les seuls qui savent encore manier le crayon avec verve et talent.

La gravure sur bois, destinée principalement à l'illustration des livres, a débuté en France par une détestable école de graveurs venus de Londres, Thompson en tête, lesquels ont « écharpé » la plupart des beaux dessins donnés par Meissonier, Daubigny, Raffet, Français Daumier, etc., à d'intelligents éditeurs. Après ces mauvais graveurs étrangers sont venus bientôt nos grands graveurs français : *Porret*, — *Lavignat* et *Pollet*, qui ont gravé Raffet et Meissonier, — *Rouget*, et *Lavielle*, qui ont gravé Ch. Jacque et Giacomelli, — *Peulot*, qui a gravé Daubigny, et *Pisan*, qui a fait les beaux bois de Gustave Doré.

Pendant ce temps, la photographie et l'héliogravure prenaient une importance de plus en plus grande, qu'elles doivent à l'exactitude absolue de leurs reproductions, ce qui leur assure certainement un rôle important dans l'avenir, quand les procédés actuels auront été encore perfectionnés.

Architecture.

L'architecture contemporaine, tout en suivant en partie les errements de la période précédente, se fait remarquer par les hôtels et les maisons qu'elle a élevés à Paris. Dans ce retour aux hôtels des XVIIe et XVIIIe siècles, les architectes contemporains ont su trouver des plans et un style nouveaux, appropriés aux besoins actuels, tout en conservant le bon goût et l'élégance traditionnels. Sur ce point encore, il faut se féliciter de nous voir revenir à nos traditions françaises, si brusquement interrompues en toutes choses par la Révolution et l'école de David. Les auteurs des édifices dont nous parlons sont MM. *Lesoufaché, Belle, Bowens, Destor, Roland, Sédille.*

En même temps, à Marseille, M. *Espérandieu* élevait le palais de Longchamp, splendide édifice d'une conception neuve et du plus bel aspect. — A Paris, M. *Garnier* construisait l'Opéra, dont le luxe ne doit pas empêcher d'apprécier la beauté ; — M. *Lefüel* construisait le Louvre et M. *Victor Baltard* les Halles centrales, création bien moderne et bien originale. Ce sont là de belles œuvres et qui honorent une époque en la caractérisant.

Nous citerons ensuite parmi les architectes les plus distingués de ce temps ; MM. *Abadie* (églises à Bordeaux, Bergerac, Angoulême, Périgueux, etc.), — *Ballu* (église de la Trinité, à Paris, en style Renaissance ; église de Saint-Ambroise, à Paris, en style roman); — *Pierre Bossan* (Notre-Dame de Fourvières, à Lyon); — *Dardel* (palais du Commerce, à Lyon) ; — *Honoré Daumet* (château de Chantilly, en style Renaissance); — *Ernest Desjardins* (restauration de l'Hôtel-de-Ville de Lyon ; — *Destailleurs* (hôtel du prince de Pless, à Berlin); — *Duban* (restauration du château de Blois et du Vieux-Louvre) ; — *Duc* (nouvelles parties du Palais de Justice de Paris); — *Lassus* (restauration de la Sainte-Chapelle de Paris) ; — *Olivier*, architecte de Montauban (château de Saint-Roch, près de Moissac, en style Louis XIV[1]) ; — *Questel* (Préfecture, Bibliothèque et Musée de Grenoble, restauration de la galerie dorée de la Banque de France); — *Léon Vaudoyer* (cathédrale de Marseille, en roman byzantin); — *Vaudremer* (église de Montrouge, en style latin) ; — *Viollet-le-Duc* (restaurations de la basilique de Saint-Denis, des châteaux de Pierrefonds et d'Eu, et de Notre-Dame à Paris.

Cette dernière restauration me prouve que les architectes n'ont pas encore perdu la funeste habitude de détruire sous prétexte de reconstruire. Il y avait au chœur de Notre-Dame une superbe clôture en marbre, décorée de belles sculptures et élevée par Louis XIV ; sous prétexte que cette clôture était du XVIIe siècle, M. Viollet-le-Duc l'a

[1] Voir la *Gazette des Beaux-Arts*, 1873, t. II, p. 1.

détruite et remplacée par la plus insignifiante de ses œuvres. Autrefois les architectes gréco-romains détruisaient le gothique ; si les architectes néo-gothiques se mettent à détruire tout ce qui n'est pas moyen âge, il n'y a plus de raison pour que les destructions finissent. Une autre destruction déplorable a été celle du bel escalier du Louvre, construit par Percier et Fontaine, et démoli par M. Lefuel. Singulier pays, dans lequel l'histoire de l'architecture ne peut s'écrire qu'en partie double : *Chapitre des constructions, Chapitre des démolitions.*

On remarque dans l'architecture contemporaine un retour manifeste à la décoration sculpturale pour les parties extérieures, et à la peinture murale, comme à la peinture décorative, pour les intérieurs [1]. Le nu fait pitié ; la pierre lisse et bien râclée a fait son temps comme système ornemental [2]. La décoration du Panthéon, ordonnée et commencée récemment, est un des signes du temps, ainsi que la renaissance de la sculpture ornementale, des dallages en faïences peintes [3], en un mot de tout l'art décoratif de nos pères, auquel on revient heureusement, en abandonnant sur toutes choses les faux principes des Winckelmann et des David.

L'art des jardins a fait d'immenses progrès à Paris sous l'impulsion de M. *Alphand* et de *Barillet*, le jardinier favori de l'Empereur, le Lenôtre du XIX[e] siècle. Les beaux parcs appelés les bois de Boulogne et de Vincennes, les parcs Monceaux, de Montsouris et des Buttes Chaumont sont des chefs-d'œuvre si complètement originaux que les étrangers ont aussitôt demandé à leurs auteurs de venir orner leurs capitales. Aux noms de MM. Alphand et Barillet, déjà cités, il faut ajouter ceux d'*Edouard André*, *Georges Aumont*, *Bühler*, *François Duvillers* et *Eug. Lami*, dont quelques-uns figurent à l'étranger avec honneur.

Les jeunes architectes étrangers fréquentent plus que jamais nos ateliers, soit ceux de l'école des Beaux-Arts, soit les ateliers particuliers. Je ne puis donner de détails que sur celui de M. Questel, mais *ab uno disce omnes*. M. Questel a dirigé de 1852 à la fin de 1871 un atelier dans lequel il a formé un grand nombre d'étrangers, Allemands, Russes, Espagnols, Italiens, Valaques et Suisses. Parmi les meilleurs élèves de cette excellente école, quelques-uns ont déjà une position importante dans leur patrie. Nous citerons principalement MM. BEAUMER (Guillaume), né à Stuttgart, aujourd'hui professeur et architecte à Vienne, — PHENE-SPIERS (Richard), né à Oxford, établi

[1] Parmi nos peintres décorateurs contemporains, je citerai surtout M. Denuelle

[2] Je ne veux pas dire que toutes les décorations architecturales de notre époque soient belles et de bon goût. Je vois trop souvent la décoration mexicaine du vestibule de la Bibliothèque nationale, pour oublier sa laideur.

[3] Nous citerons principalement celui du salon du château de Saint-Roch.

à Londres, — HALLER (Martin), fixé à Hambourg, sa patrie, — LANGE (Emile), fixé à Munich, — FRÉRET (James), établi à la Nouvelle-Orléans.

En même temps, notre école des ponts et chaussées reçoit depuis 1853 un grand nombre d'élèves étrangers qui en suivent les cours comme externes. Il a fallu agrandir l'école, et M. Brame disait en 1858, en demandant les fonds au Corps législatif :

« Félicitons-nous des conséquences d'un enseignement aussi libéralement distribué. Depuis que l'école des ponts et chaussées reçoit des élèves étrangers, depuis que nos ingénieurs vont diriger au dehors de grandes entreprises de chemins de fer, de canaux, de ports de mer, les commandes métallurgiques affluent chez nos constructeurs, et l'industrie anglaise a cessé de les monopoliser.

» Nous qui autrefois demandions à l'Angleterre nos rails, nos machines, nos outils, nous les fournissons maintenant aux chemins russes, aux chemins lombardo-vénitiens, espagnols, aux canaux de l'Ebre et d'Alexandrie, au port de Livourne, aux chemins autrichiens, et nous fournissons des ponts en fer jusque dans la Hongrie.

» Si nos ingénieurs vont prendre en Grèce, en Turquie, en Russie, en Allemagne, en Espagne et en Italie, de hautes positions industrielles, songeons qu'ils vont y porter une influence dont profite la mère patrie, et y faire moisson pour nos usines ».

Art ornemental.

Nous avons souvent parlé de la détestable influence exercée par l'école de David et la Révolution ; sous prétexte d'imiter l'antique, on avait rompu avec toutes nos traditions, et l'on put croire un instant que le goût français était détruit pour toujours. Si David a entraîné les peintres, les sculpteurs et les architectes dans une voie déplorable, son influence a été bien plus funeste encore sur l'art ornemental ; toute décoration disparut. On ne peut comprendre comment le même pays, qui avait produit jusqu'alors tant de choses charmantes, qui appliquait aux objets de luxe fabriqués par l'industrie tant de goût et d'élégance, qui, à toutes les époques de son histoire, avait donné à l'art ornemental tant de développements gracieux, tout d'un coup, sous l'empire de la mode et de fausses théories, adopta, sans regimber, la ligne droite, l'angle droit, la surface plane, et se mit à fabriquer des objets d'un laid qui ne sera jamais dépassé. Ce régime dura jusqu'à l'heureuse victoire de l'école romantique dans le domaine de la peinture et de la sculpture. Aussitôt, l'art ornemental reparut. On se remit à décorer l'orfévrerie, les meubles, les faïences, les appartements, etc. Malheureusement, chacun, ici, comme dans l'architecture et pour les mêmes causes, choisit

dans les styles des temps passés celui qui convenait le mieux à son tempérament, à ses préférences particulières. L'un adopta la Renaissance, l'autre le style Louis XV; personne ne créa le style XIX[e] siècle. On ne coupe pas impunément en deux l'histoire et la tradition d'un peuple; il est difficile de rejoindre les tronçons, et c'est déjà beaucoup de s'être débarrassé du faux antique, d'avoir renversé les fausses théories, d'avoir renoué la tradition, d'être revenus au bon sens et de rendre aux artistes leur liberté d'allures et au pays son ancienne suprématie en matière d'ornementation.

Les hommes qui accomplirent cette heureuse réaction sont : ***Liénard***, sculpteur en bois, ***Chenavard***, peintre, ***Diéterle***, peintre décorateur, ***Fauconnier***, ***Vechte***, les frères ***Marrel*** et ***Morel***, orfévres. En 1851, à l'exposition universelle de Londres, le succès de nos artistes décorateurs fut éclatant. Il s'est augmenté depuis. En 1863, à l'exposition de Londres, MM. ***H. Fourdinois***, ***Tahan***, ***Janselme***, fabricants de meubles, ***Delafontaine***, ***Lerolle***, fabricants de bronzes, ***Jules Desfossés***, fabricant de papiers peints, ***Fannière***, orfévre, ***Muller***, dessinateur pour tissus et papiers peints, ***Alexandre Braquenié*** et ***Chocquel***, fabricants de tapis à Aubusson, ***Baudry***, serrurier et fabricant de fer forgé, ***Carrier-Belleuse***, sculpteur, ***Mauguin***, architecte décorateur, ***Prignot***, dessinateur pour meubles, etc., attestaient par leurs œuvres la supériorité de l'art ornemental et du goût français. L'exposition universelle de Paris, en 1867, a donné une nouvelle preuve de cette supériorité de Paris dans toutes les fabrications artistiques, et un Belge, M. Romberg, le constatait en écrivant ce qui suit :

« La France est toujours le pays du grand art industriel. Malgré les déviations et les débauches du goût, on rencontre encore en France, au suprême degré, le sentiment de la forme élégante, l'harmonie et la grâce dans les contours et la délicatesse de l'exécution. Lorsque d'autres pays, comme l'Angleterre et la Russie, par exemple, montrent des meubles qui brillent par la réunion de ces diverses qualités, on peut être certain d'y trouver l'invention de dessinateurs ou la main d'ouvriers français. C'est Paris qui est l'école souveraine du goût ; c'est dans ses ateliers, c'est par la vue de ses musées, de ses collections publiques, de ses monuments, c'est au contact de sa société élégante et polie que se forme cette multitude d'artistes et d'artisans, non-seulement français, mais venus de tous les pays du monde dans la grande capitale, et qui en rapportent partout les leçons et les impressions, lesquelles ne se conservent pures, cependant, qu'à Paris même, car l'effet s'en altère dès que l'on s'éloigne de cette source, où l'inspiration se rafraîchit et se retrempe sans cesse [1]. »

[1] *Documents et rapports belges sur l'Exposition universelle de 1867.* Bruxelles, 1868, 3 vol. in-8°, t. II, p. 3.

Aux expositions de Londres, en 1871 et 1872, à celle de Vienne, en 1873, l'ornementation française a eu le même succès. « Là où la main, nous ne disons pas d'un artiste, mais seulement d'un ouvrier français a touché, il demeure une empreinte que ne laissent pas les autres mains, un je ne sais quoi, sur la toile, sur la pierre, sur le bois ou sur les métaux, qui rappelle, comme disaient les anciens, le passage d'une Muse ou d'une Grâce, et qui ressemble à un rayon. C'est le goût [1]. »

On pourrait multiplier ces citations ; il est bien plus curieux et plus utile de savoir ce que pense l'Allemagne sur cette question, car ce pays, spirituel par excellence, a donné son avis avec cette délicatesse de goût qui le caractérise. La *Gazette de la Croix*, un des principaux journaux de la nouvelle capitale de l'Europe, Berlin, parlant du tunnel du Pas-de-Calais, s'écrie avec indignation :

« Ce projet rappelle les travaux monstrueux des anciens peuples de l'Orient et des derniers Césars romains, qui ne servaient qu'à cacher la pauvreté d'esprit, la barbarie et la corruption. C'est là la civilisation pour laquelle la nation française a toujours montré le plus de goût, et dont elle s'est toujours vantée avec un sentiment de mépris pour les autres nations : c'est la civilisation, tout-à-fait anti-allemande de l'art purement rationnel, extérieur, sensuel et brillant, en un mot, la civilisation de la gloire, la civilisation du matérialisme élégant. Nous ne voulons pas, en parlant ainsi, flatter les Français dans leur vaniteuse passion et réveiller l'arrogant orgueil de la France « marchant à la tête de la civilisation ». Nous ne voulons pas nous faire de nouveau les indignes porte-queue et les singes de cette civilisation de charlatans. Cette civilisation étroite et mensongère n'est déjà que trop développée chez nous [2]. »

On nous pardonnera d'avoir serti cette gemme au milieu des documents que nous avons cités déjà ; la mauvaise humeur contre un fait, prouve l'évidence de ce fait mieux encore que l'opinion des juges les plus enthousiastes.

Il ne faut pas cependant s'endormir sur ses lauriers. Nos drapeaux aussi, avant de capituler à Sedan et à Metz, se croyaient invincibles. Les étrangers font de grands efforts pour créer chez eux un art décoratif et donner à leur industrie ce qui lui manque. On fonde des musées où figurent toutes nos œuvres charmantes d'autrefois [3], proscrites pendant le règne de David et vendues à vil prix chez nous,

[1] Oct. Lacroix. *Rapport sur l'Exposition universelle de Londres en 1872*, p. 14.
[2] *Journal des Débats* du 22 août 1875.
[3] Emaux de Limoges, faïences de Henri II, émaux de Palissy, faïences de Rouen, de Nevers, de Moustiers, meubles de Boule, bronzes ciselés de Gouttières, reliures de Derôme, Dusseuil, Padeloup, Legascon, soieries brochées de Lyon, dentelles d'Alençon, etc.

recueillies avec soin par l'étranger qui mettait à profit notre extravagance. On fonde des écoles de dessin ; on cherche à faire l'éducation du public, des fabricants, des ouvriers et des décorateurs. On attire nos meilleurs dessinateurs. On entre résolûment en lutte pour tâcher d'acquérir l'esprit créateur, l'harmonie de l'ornementation, la pureté du style, le bon goût du dessin de notre art industriel. C'est l'Angleterre qui a donné le signal. Humiliée de la grossière infériorité de ses produits à l'exposition universelle de 1851, elle a voulu changer cette situation ; elle y a réussi en partie à l'aide des Français qu'elle fait venir chez elle à prix d'or, et déjà elle a accompli de sérieux progrès. Les Anglais ont bien compris qu'en effet le goût, l'art et la science du dessin avaient une grande valeur commerciale, parce que la plupart des industries sont vassales de la peinture ou de la sculpture.

L'art industriel, ou si l'on aime mieux l'art décoratif, n'est qu'une application de la peinture et de la sculpture. Pour que l'art décoratif soit prospère, il faut que la peinture et la sculpture, d'où il procède, soient elles-mêmes prospères. Les Beaux-Arts ne sont pas seulement affaire de superflu, ils ont sur la richesse sociale une énorme influence, et notre école contemporaine fera bien d'y réfléchir, si tant est que dans le monde de l'imagination et de la fantaisie on réfléchit à quelque chose.

LES

ARTISTES FRANÇAIS

A L'ÉTRANGER

CHAPITRE PREMIER

ALLEMAGNE

§ 1. — AUTRICHE

RIGAUD (Hyacinthe), peintre de portraits, né à Perpignan, le 20 juillet 1659, mort le 27 décembre 1743, à Paris. Élève de son père Mathias Rigaud, de Pezet et de Ranc. — Rigaud est le premier artiste français que nous trouvions en relations directes avec l'Autriche ; il peignit à Paris les portraits de deux personnages autrichiens. En 1698, il fit celui du comte de Harrach, ambassadeur d'Autriche à Madrid ; en 1701, il peignit Philippe-Louis, comte de Zinzendorf, pendant le premier séjour que ce seigneur fit en France en qualité d'envoyé de l'Empereur. (Ce portrait a été gravé par B. Picart). En 1729, Rigaud fit un nouveau portrait du comte de Zinzendorf, figure jusqu'aux genoux, avec l'habit de cérémonie de l'ordre de la Toison (Gravé par Cl. Drevet, 1730 [1]).

DE COTTE (Robert), premier architecte du Roi, directeur de l'Académie d'architecture, né à Paris en 1656, mort à Paris le 15 juillet 1735. Élève et beau-frère de J.-H. Mansart. — Le comte de Zinzendorf nous paraît être le premier personnage autrichien qui ait fait connaître et propagé en Autriche l'art français. Ainsi deux fois il se fait peindre par Rigaud [2], pendant ses deux séjours à Paris; nous le trouvons aussi demandant

[1] *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, publiés d'après les manuscrits de cette Académie, conservés à l'École des beaux-arts, par MM. L. Dussieux, E. Soulié, Ph. de Chennevières, P. Mantz, A. de Montaiglon, 2 vol. in-8°, 1854. — T. II, p. 168, 182, 197.

[2] Il s'est fait peindre aussi par Largillière ; ce portrait est à la galerie de Darmstadt.

des plans à Robert de Cotte pour un château. On lit dans « l'inventaire des dessins et autres papiers renfermés dans les portefeuilles de M. Robert de Cotte[1] » l'indication, sans autre détail, de trois plans d'un château pour le comte de Zinzendorf, sous les numéros 1204, 1205, 1206.

HERBEL (Charles), peintre, né à Nancy, mort à Nancy en 1703. — Charles Herbel suivit le duc Charles V de Lorraine dans ses campagnes (contre Louis XIV) et peignit sur le lieu même quelques-unes de ses batailles. L'empereur Léopold le retint quelque temps à Vienne, où il le fit travailler. De retour dans son pays avec le duc Léopold, Herbel acheva les autres batailles, et les dix-huit qui étaient peintes, furent exposées, pour la première fois, à Nancy, le 10 novembre 1698, pour l'entrée du duc Léopold. Ces vingt-cinq grands tableaux, et douze autres qui représentaient les Mois, furent copiés en tapisseries, dans une manufacture que le duc Léopold avait fait établir près de son palais et où il avait attiré des ouvriers des Gobelins. Les originaux furent brûlés dans l'incendie du château de Lunéville en 1719, et les tapisseries, à la suite de la cession de la Lorraine faite à la France, par François III, en 1736, furent transportées à Florence, et sans doute ensuite à Vienne[2].

CHABRY (Marc), peintre et sculpteur, né à Barbentane en 1660, mort à Lyon, le 4 août 1727. Élève de Puget. — L'empereur Léopold 1er l'avait appelé auprès de lui en 1705 ; mais la mort de ce prince l'obligea de revenir à Lyon. Il fit en passant à Mayence le portrait de l'électeur[3].

DORIGNY (Louis), peintre d'histoire et de portraits, né à Paris en 1654, mort à Vérone en 1742. Élève de Lebrun. — Nous croyons que Dorigny est le premier artiste français qui ait travaillé en Autriche. En 1711, le prince Eugène, ami et protecteur des arts, appela Dorigny à Vienne[4]; il se trouvait alors à Paris et avait acquis beaucoup de réputation par les grands ouvrages qu'il venait de faire en Italie. Le prince Eugène le chargea de décorer son palais, et Dorigny employa treize mois à ce travail. Il représenta l'histoire d'Icare au plafond du grand escalier; il peignit les plafonds des deux chambres suivantes, ainsi que celui de la grande galerie, représentant l'Enlèvement d'Orythie par Borée. On lui doit encore le Conseil des Dieux, grande peinture exécutée à la salle de la chancellerie de Bohême. Dorigny a peint aussi à Prague un plafond dont le sujet est Junon dans son char suivie de

[1] Cet inventaire est au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale (Yc. 29).
[2] Ph. de Chennevières, *Les peintres provinciaux*, t. II, p. 337. — Dom Calmet, *Bibliothèque Lorraine*, p. 494.
[3] Abbé Fontenai. *Dictionnaire des artistes.*
[4] D'Argens, *Examen critique des différentes écoles de peinture*, 1 vol. petit in-8°, Berlin, 1768, p. 387.

ses nymphes[1]. « La partie de ce peintre étoit l'invention. Il avoit un génie extrêmement facile, et il réussissoit principalement dans les grandes compositions..... Il étoit devenu si grand praticien qu'il n'avoit presque jamais besoin de faire des desseins pour les ouvrages qu'il avoit à peindre, même ceux qui étoient les plus composés. La plus légère esquisse lui suffisoit. De là il partoit, et, le pinceau à la main, il composoit et rédigeoit sur le mur ce qu'il vouloit exprimer. Ce qu'il a peint à Vienne chez le prince Eugène n'est pas ce qu'il a fait de plus beau ; il y a toujours du feu, mais le ton de couleur en est d'une fadeur insupportable et est entièrement faux[2]. »

PARROCEL (Ignace), peintre de batailles, né à Avignon vers 1688, mort à Mons en 1722. Elève de son oncle Joseph Parrocel. — « Ignace Parrocel, neveu de Joseph et son élève, a suivi de près sa manière de peindre les batailles; il a beaucoup travaillé en Italie où il a fait plusieurs voyages, à Vienne en Autriche pour le prince Eugène, et, pour le prince d'Aremberg, à Mons dans les Pays-Bas, où il est mort en 1722[3]. » Il a travaillé à Vienne pour l'Empereur, mais surtout pour le prince Eugène. On voyait en 1784, dans l'ancien palais du prince, six grands tableaux de batailles placés dans la salle à gauche de la principale entrée du Belvédère inférieur. Ils représentaient les batailles de Zentha, de Hochstett, de Cassano ; la levée du siége de Turin (20 pieds six pouces), qui est indiquée comme le morceau capital de cette suite par la grandeur, l'immense quantité de figures et les détails infinis du terrain ; la bataille d'Oudenarde et celle de Malplaquet[4]. Le musée du Belvédère possède deux tableaux de Parrocel: un grand camp et une bataille contre les Turcs. Nous ignorons les dates qui fixent le séjour de Parrocel à Vienne ; nous savons seulement par Mariette qu'il était dans cette ville en 1719. « Je l'ai connu, dit-il, à Vienne, en 1719. C'étoit un bon homme, mais il s'en faut beaucoup qu'il eût les talents de son oncle[5]. »

BALLIN (Claude II) orfévre, né à Paris en 1661, mort le 18 mars 1754. Elève de son oncle Claude I. — Ballin travailla pour le prince Eugène, nous

[1] D'Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*, etc., 4 vol. in-8°, 1762.

[2] Mariette, *Abecedario et autres notes inédites*, ouvrage publié par MM. Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon, t. II, p. 115. — Nous avons rectifié, d'après le manuscrit de ce précieux ouvrage, conservé au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, la dernière ligne de notre citation.

[3] *Mémoires sur les membres de l'Académie de peinture et de sculpture*, t. II, p. 45. — D'Argenville.

[4] Chrétien de Mechel, *Catalogue des tableaux de la galerie impériale de Vienne*, Bâle, 1784, 1 vol. in-8°. — Cette galerie est établie dans l'ancien palais du prince Eugène ; mais la date de 1724 assignée par Mechel à la construction de ce palais n'est pas exacte.

[5] *Abecedario.* — Mariette ajoute que ces tableaux avaient été peints pour la grande salle du palais.

disent ses biographes, mais sans donner aucun détail. Il fit aussi, en 1726, pour le maréchal Daun, un célèbre service d'argenterie et un surtout de table représentant la fête de Comus.

VAN SCHUPPEN (Jacques), peintre d'histoire et de portraits, fils de Pierre Van Schuppen, graveur flamand, établi à Paris et élève de Nanteuil; né à Paris en 1669[1], mort à Vienne le 28 janvier 1751. Élève de Largillière. — « Van Schuppen se consacra principalement au genre du portrait; il y acquit quelque réputation, mais pas assez pour effacer ni pour aller de pair avec ses maîtres. Aussi il ne lui fut pas difficile d'accepter l'offre qui lui fut faite de passer en Lorraine, où le Duc le prit à son service[2] et le déclara son premier peintre. Après être demeuré plusieurs années à cette cour, las de s'y morfondre, il passa à celle de Vienne[3] et il fit si bien par ses pratiques et par le moyen du comte d'Althan, qui gouvernoit l'esprit et les bâtiments de l'Empereur, qu'il fut admis à peindre les portraits de Leurs Majestés Impériales. J'ignore si l'on en fut content; je sais seulement que le peintre se plaignoit hautement de la récompense. Il se retourna d'un autre côté, et, profitant toujours de la faveur du comte d'Althan, il proposa, comme le moyen le plus sûr de faire fleurir les arts à Vienne, d'y établir une académie à l'instar de celle de Paris; ce qui ayant été fait, il en fut établi le chef[4]. » Ce fut le 20 avril 1726 que l'empereur Charles VI nomma par décret Van Schuppen son premier peintre et directeur de l'Académie aulique de peinture et de sculpture[5].

« Je l'ai fort connu, dit Mariette, dans le séjour que j'ai fait à Vienne; c'étoit un esprit pesant et son pinceau n'étoit pas plus léger. Il dessinoit mal, et c'est ce qui faisoit que ses têtes n'étoient jamais ensemble; mais ce n'est pas ce qui fait les portraits ressemblants aux yeux de la multitude; pourvu qu'on y trouve certains traits caractéristiques qui fassent dire: voilà le portrait d'un tel, cela lui suffit. Dans ce cas là Van Schuppen aura fait beaucoup de portraits ressemblants. »

On cite parmi les œuvres de Van Schuppen: le tableau d'autel dans l'église de Saint-Charles Borromée, à Vienne, représentant saint Luc qui fait le portrait de la Vierge[6]; deux portraits, à la galerie du Bel-

[1] Mariette et Janneck font naître Van Schuppen à Paris. — Janneck, *Lettre à un amateur de la peinture avec des éclaircissements historiques sur un cabinet et les auteurs des tableaux qui le composent*, etc. (sans nom d'auteur), 1 vol. petit in-8°, Dresde, 1755: aux additions.

[2] Après 1704; ce fut en cette année que Van Schuppen fut reçu académicien, et probablement il n'alla en Lorraine qu'après sa réception à l'Académie.

[3] Il fut appelé à Vienne par l'Empereur en 1716. Janneck, loc. cit., p. 326.

[4] Mariette, *Abecedario*.

[5] *Registres manuscrits de l'ancienne Académie de peinture et de sculpture*, conservés à l'École nationale des beaux-arts.

[6] Janneck, loc. cit., aux additions, et *Nouveau guide par Vienne*, 1792, p. 156 Bibliothèque nationale. M. 985. c. a. 1).

védère (voy. p. 160), l'un d'Ignace Parrocel, l'autre d'un inconnu; un portrait du prince Eugène, qui se trouve au musée d'Amsterdam.

Il est intéressant de savoir comment se conduisaient nos artistes à l'étranger et quels rapports ils continuaient avec l'Académie de Paris; la lettre suivante adressée de Vienne, le 9 janvier 1732, par Van Schuppen à l'Académie, est à ce point de vue un document assez précieux [1] :

« Messieurs, l'honneur que j'ai d'être membre de votre illustre Académie me fait un devoir de vous informer de l'avancement de celle de Vienne. J'ai été exact à vous apprendre que S. M. I., dans la vue de contribuer au progrès des arts libéraux, ayant résolu de rétablir l'Académie publique de peinture et de sculpture, telle qu'elle étoit du temps de l'empereur Joseph [2], m'avoit honoré de la place de directeur, avec les attributions des priviléges, prérogatives et immunitez y annéxés.

» J'ai depuis conduit cette Académie avec succès; mais elle n'avoit point encore de forme et manquoit de bien des choses. Cependant l'Empereur qui aime les Beaux-Arts et qui en connoît l'agrément et l'utilité, s'en étant déclaré le Protecteur, j'ai fait de très-humbles remontrances pour obtenir un logement et des augmentations qui m'ont été accordés. L'Académie occupe présentement une maison convenable, qu'il m'a été permis de choisir dans le plus beau quartier de la ville, et pour laquelle on paye cinq mille livres; elle en a autant pour son entretien, avec quarante voyes de bois pour le chauffage; en sorte que la dépense de notre Académie passe quatorze mille francs, sans comprendre les appointements du directeur qui ont été augmentés jusqu'à cinq mille livres, non plus que ceux du secrétaire, qui sont aujourd'hui de dix-huit cents livres. Il a aussi été frappé des médailles pour les prix; elles ont d'un côté la tête de l'Empereur, avec cette légende, IMP. CAES. CAROLVS VI P. FEL. AUG. PATER. ARTIUM, et au revers, Minerve assise, tenant une corne d'abondance, d'où il sort des médailles pour récompenser la Peinture et la Sculpture désignées par deux enfants, dont l'un tient des pinceaux avec une palette, et l'autre un compas mesurant une statue; on lit autour AVGVSTÆ DONA MINERVÆ. En voici l'empreinte en taille-douce.

» La première distribution de ces médailles, au nombre de quatre, savoir, deux d'or et deux d'argent, se fit publiquement le jour de

[1] Cette lettre se trouve dans le *Mercure de France*, avril 1732, p. 772-74. La gravure de la médaille dont parle Van Schuppen y est jointe.

[2] Raczynski, *Histoire de l'art moderne en Allemagne*, 3 vol. in-4°, avec gravures, Paris, 1836-39-41; avec un *Dictionnaire d'artistes*, 1 vol. in-8°, Berlin, 1842. — Raczynski (t. II, p. 543) et d'autres auteurs disent que Van Schuppen fut le fondateur et le premier directeur de l'Académie de Vienne; ils se trompent. Cette académie fut créée en 1704 par l'empereur Léopold Ier et ouverte le 18 décembre 1705 par son successeur Joseph Ier; elle fut réorganisée par Charles VI, en 1726.

l'octave de Saint-Charles, patron de l'Empereur, au bruit des trompettes et des timballes. L'assemblée fut très-nombreuse ; notre vice-protecteur M. le comte d'Althan, surintendant des bâtiments, et M. le comte de Zinzendorf, grand chancelier, s'y trouvèrent avec les ministres et les personnes les plus considérables de la Cour. L'Empereur a voulu voir les ouvrages de peinture et de sculpture qui ont remporté ces prix, et j'ai eu l'honneur de présenter à S. M. I. les élèves qui les ont faits.

» Je vous dois, Messieurs, ce détail, puisque c'est dans votre savante école que j'ai puisé les principes de la peinture, et que c'est l'honneur d'être d'une académie aussi célèbre qui m'a fait connoître à la cour de Vienne, et qui m'a procuré la direction de la nouvelle Académie impériale de peinture et de sculpture. Je vous demande la continuation de votre affection, et j'espère que vous voudrez bien me l'accorder, personne n'étant avec plus de respect et de vénération, Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

DETROY (Jean-François), peintre d'histoire, né à Paris en 1679, mort à Rome le 24 janvier 1752. Elève de son père F. Detroy. — « En 1735, il fit pour le duc de Lorraine, aujourd'hui empereur, quatre tableaux : l'un, Psyché qui découvre l'Amour ou Psyché indiscrète, Psyché dans le désert, Psyché chez Pluton, Psyché reçue au nombre des Dieux, figures grandeur naturelle, plus finies qu'il n'avoit accoutumé [1]. »

VERNET (Claude-Joseph), peintre de marines, né à Avignon le 14 août 1714, mort à Rome le 3 décembre 1789. Elève de Manglard. — Pendant son séjour à Rome (1738-53), Joseph Vernet a peint six tableaux pour le comte d'Harrach.

SCHMUZER, graveur, né à Vienne en 1733, mort à Vienne en 1811. Elève de Wille. — « Le 19 novembre 1762, aborda chez moi vers le soir, M. Schmuzer, graveur de Vienne. Il m'apporta sept ou huit lettres de recommandation tant de personnes qui me sont connues que d'inconnues pour moi. Il me fit en entrant bien des révérences gothiques, me voulant baiser le bas de ma robe de chambre, me nommant tantôt Votre Excellence, tantôt *Ihre Gnaden* [2]. J'en étois honteux de toutes ces civilités. Il étoit accompagné d'un jeune peintre de Francfort qu'il avoit rencontré à Strasbourg et qui m'apportoit aussi une lettre de recommandation de M. Tischbein, peintre du landgrave de Hesse-Cassel, mon ancien ami. Ce peintre me paroît un jeune homme fort découplé; il se nomme Krauss. Le graveur est un homme marié; il a laissé sa femme et quatre enfants à Vienne. Il doit étudier une couple d'années sous moi. Il a été envoyé à Paris pour cet effet par le grand chance-

[1] *Mémoires sur les membres de l'Académie de peinture et de sculpture,* t. II, p. 277.
[2] Votre Grâce.

lier, comte de Kaunitz; même l'argent qu'il a annuellement à dépenser me sera délivré par ordre du grand chancelier[1]. »

Après avoir fini, en 1765, le portrait du comte de Kaunitz, sous la direction de Wille, Schmuzer fut rappelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, qui le nomma directeur de la classe de gravure qu'elle fonda à l'Académie de Vienne en 1771[2].

LE VACHER, imprimeur français. — **LANDERER,** imprimeur viennois. — L'Autriche envoyait ses graveurs se perfectionner à Paris; elle demandait aussi à la France des imprimeurs en taille-douce et envoyait les siens à Paris étudier nos procédés.

« 1764, 15 janvier. Depuis le 15 jusqu'au 20, j'étois fort occupé à faire la convention avec un jeune imprimeur en taille-douce que je dois envoyer à Vienne en Autriche, et dont M. Wachtler, secrétaire du comte de Kaunitz, m'avoit donné la commission. Il doit rester trois ans. Il aura chaque année 1,500 livres, le logement, et tout ce qui est nécessaire pour imprimer lui sera fourni; 350 livres pour faire le voyage et autant pour son retour, au bout des trois années. Il doit partir demain 21 avec le coche de Strasbourg. Il a déjà été en Saxe, se nomme M. Le Vacher, et il est très-habile[3]. »

En juillet 1775, l'Impératrice envoya à Paris, pour se perfectionner dans son art, un imprimeur de Vienne, nommé Landerer. L'Impératrice le recommanda à Wille, qui fut chargé de le placer chez un habile imprimeur. S. M. I. envoya à Wille une médaille d'or, qui devait être donnée à l'imprimeur parisien qu'il désignerait pour instruire Landerer. Wille choisit Beauvais l'aîné, qui travaillait pour lui depuis plus de trente ans et qui avait une grande capacité dans l'art d'imprimer[4].

TOCQUÉ (Louis), peintre de portraits, né en 1696, mort à Paris le 10 février 1772. Elève de M. Nicolas Bertin. — « M. Tocqué, dont les portraits ont une si grande réputation, a exposé (1753) celui de M. le comte de Kaunitz[5] », qui était alors ambassadeur d'Autriche à la cour de Versailles. En 1758, étant à Saint-Pétersbourg, Tocqué fit le portrait du comte Nicolas Esterhazy de Galantha, ambassadeur d'Autriche en Russie. Ce portrait a été gravé, en 1759, par Schmidt, à Saint-Pétersbourg.

MANUFACTURE DE SÈVRES[6].

1766, 6 octobre. Le duc de Choiseul donna au prince de Starem-

[1] *Journal de Wille.*
[2] Nagler, *Neues allgemeines Künstler lexicon*, 22 vol. in-8°, Munich.
[3] *Journal de Wille.*
[4] *Journal de Wille.*
[5] *Correspondance de Grimm*, 1753, t. I, p. 60.
[6] Renseignements donnés en 1855 par M. Riocreux, conservateur du musée céramique de Sèvres, d'après les registres de cette manufacture.

berg un service de table avec surtout, en porcelaine de Sèvres, valant 30,824 livres.

1777, avril. Le Roi donna à l'empereur d'Allemagne un grand service de table, fond vert avec fleurs et fruits, et un surtout en sculpture; — un déjeuner et deux vases ornés du portrait du Roi; le tout d'une valeur de 43,464 livres.

1786, 28 août. Le Roi donna au duc de Saxe-Teschen un service de table avec surtout, un cabaret, des vases, une table où était représentée l'histoire de Renaud et d'Armide, les bustes du Roi, de la Reine et de l'Empereur; le tout valant 26,084 livres.

1786. Le Roi donna à l'archiduc Ferdinand un service de table, fond bleu-céleste orné de marguerites et de roses, un surtout en sculpture, un cabaret bleu à miniatures, les bustes du Roi et de la Reine; le tout valant 26,748 livres.

PILLEMENT (Jean), peintre et dessinateur de paysages et de marines, graveur à l'eau-forte, né à Lyon en 1727, mort à Lyon en 1808. — Pillement, dont l'histoire est fort peu connue, a séjourné longtemps à Vienne; il s'y trouvait en 1767. Un de ses paysages, le Retour au hameau, a été gravé par Godefroi, de Vienne. Sur cette estampe, Pillement prend le titre de peintre du roi de Pologne et de la reine de France Marie-Antoinette. La galerie du prince de Liechtenstein, à Vienne, possède dix ouvrages de Pillement : le Matin et le Soir, paysages peints au pastel sur parchemin; deux paysages avec figures et animaux, peints en détrempe; deux marines, également en détrempe; deux paysages au crayon; deux autres paysages peints sur parchemin en détrempe [1].

CHAMANT (Joseph), peintre, architecte et graveur, artiste lorrain, né à Harancourt en 1700, mort à Vienne en 1768. Elève de Claude Charles. — Chamant, peignit beaucoup pour le prince Charles de Lorraine, et fut plus tard architecte et peintre de l'empereur François Ier, à Vienne. On a de Chamant, des eaux-fortes composées et gravées par lui ou d'après lui; ce sont des scènes d'opéras, des arcs de triomphe, des mausolées, etc. Ses tableaux représentent des sujets d'architecture [2].

DUCREUX (Joseph), peintre de portraits à l'huile et au pastel, né à Nancy en 1737, mort le 24 juillet 1802, à Paris. Élève de Delatour. — Ducreux, peintre estimé de son temps, se rendit à Vienne, en 1769, par ordre du comte de Choiseul, ministre de Louis XV, pour faire le portrait de la jeune

[1] *Description des tableaux, etc. de la galerie de S. A. Franç.-Jos., prince de Liechtenstein*, Vienne, 1 vol. in-8°, 1780.

[2] Nagler. — Dom Calmet (*Bibliothèque lorraine*, p. 257). — Heinecken (IV, 16). — Son portrait a été gravé par C. Gregori ; on y lit : Josephus Chamant Lotharingus, S. M. Imp. Archit et Pictor.

archiduchesse Marie-Antoinette [1] ; il s'acquitta avec tant d'habileté de sa mission, que la princesse le nomma son premier peintre et que l'Académie de Vienne s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres. Ducreux fit aussi les portraits de Joseph II et de Marie-Thérèse, gravés par Cathelin et Schmutzler [2].

BERTRAND (Gabrielle), peintre en pastel, née à Lunéville en 1737, morte en 1790. — Gabrielle Bertrand fit beaucoup de pastels à Vienne et épousa dans cette ville, le sculpteur Beyer. Elle travailla aussi à Naples et à Bruxelles. Elle peignit pour la reine de Naples une Marie-Thérèse au moment où elle laisse le deuil pour prendre les rênes du pouvoir [3].

MONOT (Martin-Claude), sculpteur, né en 1733, mort en 1806. Membre de l'ancienne Académie. — Monot exposa au salon de 1785 le modèle d'un jeune amour lançant des traits, qu'il devait sculpter pour le comte de Metternich, plénipotentiaire de l'Empereur en France.

MADAME LE BRUN (Louise-Elisabeth Vigée), peintre de portraits, née en 1755, morte en 1842. Élève de son père et de Briard. — Madame Le Brun résida à Vienne, de 1793 à 1795 ; elle y fit 31 portraits à l'huile et 24 au pastel. Les personnes qu'elle peignit étaient en général des émigrés français et des étrangers de toutes nations, qui formaient la brillante société au milieu de laquelle elle vivait. Parmi les personnages autrichiens dont madame Le Brun fit le portrait, nous citerons les princesse Esterhazy et de Liechtenstein [4].

LEGROS (Sauveur) graveur à l'eau-forte, né à Versailles en 1754, mort à Enghien en 1834. — En 1797, Legros était à Vienne, où il gravait et rédigeait, dans le *Peintre-graveur* de Bartsch, le catalogue de l'œuvre de Rembrandt. Son œuvre est à la Bibliothèque impériale de Vienne [5].

GÉRARD (le baron François), peintre d'histoire et de portraits, né à Rome le 4 mai 1770, de parents français, mort à Paris le 18 janvier 1837. Élève de Pajou, Brenet et David. — En 1805, Gérard fit le portrait en pied de la princesse de Gyarac, née Esterhazy ; en 1814, celui de Charles-Philippe, prince de Schwartzenberg. Ces deux portraits ont été gravés, le premier par P. Adam et le second par Potrelle. Les esquisses de la plupart des

[1] Ce portrait a été gravé par Ch. Duponchel.

[2] Nagler. — *Revue universelle des Beaux-Arts*, t. XX, p. 119. On y trouve l'indication de nombreux portraits d'étrangers illustres peints par Ducreux.

[3] Nagler. Ce compilateur dit que quelques-uns des tableaux de Gabrielle Bertrand se voient au musée de Vienne ; nous n'en avons trouvé la trace dans aucun catalogue.

[4] *Souvenirs de madame Le Brun*, 3 vol. in-8°, 1835 ; t. II, p. 200-240, 371-374. Dans ces dernières pages se trouve la liste complète des portraits peints à Vienne.

[5] *Revue universelle des Beaux-Arts*, t. VI, p. 146.

portraits en pied de Gérard, sont au musée de Versailles ; on y trouve celles des deux portraits ci-dessus. En 1804, Gérard fit le portrait du comte et de la comtesse de Frise (gravé par Adam ; esquisse à Versailles). On lui doit aussi un portrait en buste du même prince de Schwartzenberg ; celui de la princesse de Schwartzenberg, qui périt brûlée à Paris ; le buste du prince de Metternich ; le buste de la comtesse Esterhazy avec sa fille[1].

ISABEY (Jean-Baptiste), peintre en miniature, né à Nancy le 11 avril 1767, mort à Paris le 18 avril 1855. Elève de David. — Isabey fit, en 1811, un premier voyage à Vienne[2]. L'empereur François l'accueillit avec une bienveillance toute particulière et le logea au palais impérial, dans l'appartement même du prince Charles. Isabey fit à Vienne le portrait de tous les membres de la nombreuse famille impériale, du grand-duc de Wurtzbourg, de l'archiduc Palatin frère de l'Empereur, de l'empereur François Ier, de l'impératrice Béatrix, du prince Charles, de l'archiduc Jean, de l'évêque Rodolphe et des sœurs de Marie-Louise. Isabey fit aussi les portraits des principaux personnages de la cour, du prince de Metternich, du prince et de la princesse Esterhazy, du prince Schwartzenberg, du prince de Ligne, du prince Rasoumofski. En 1815, il alla une seconde fois à Vienne ; ce fut alors qu'il fit le célèbre dessin du congrès de Vienne, qui a été acheté par le duc de Wellington et se conserve à Apsley-House. Ce dessin a été gravé.

CAUCIG (François), peintre, et **RODAKOWSKI** (Henri), peintre de portraits. — Un artiste autrichien contemporain a été tout particulièrement inspiré par l'école française ; c'est *François Caucig*, né à Gœrz en 1762, mort en 1828. Il fut professeur à l'Académie de Vienne en 1799, et depuis il en devint le directeur ; Caucig avait complétement adopté les principes et le style de David[3]. — *Henri Rodakowski*, né à Lemberg, l'un des meilleurs peintres de portraits de notre temps, est élève de Léon Cogniet. Il a exposé de fort belles œuvres à nos salons et a été décoré de la Légion d'honneur en 1861.

FROMENT-MEURICE (Désiré-François), orfèvre, né à Paris le 31 décembre 1802, mort à Paris le 17 février 1855. Elève de Wagner. — Il a fait pour le duc de Frias, qui l'a offert au prince de Metternich, un coffre de cristal destiné à contenir un fragment du sarcophage de Charles-Quint.

Le pied du coffre est formé par un aigle à deux têtes en or émaillé

[1] Ch. Lenormant, *François-Gérard, peintre d'histoire, essai de biographie et de critique*, 1847, grand in-12.

[2] Renseignements communiqués par M. Isabey et extraits de ses *Mémoires manuscrits*.

[3] Raczynski, t. II, p. 548. — Raczynski, t. II, p. 569, parle aussi de Jean Schœdlberger, peintre de paysages, né à Vienne, en 1779, et imitant de son mieux la manière de Claude Lorrain.

noir, tenant dans l'une de ses serres le sceptre impérial, et dans l'autre le globe surmonté de la croix, et portant sur sa poitrine, d'un côté les armes héréditaires de Charles-Quint, et de l'autre les armoiries composées de toutes les provinces de son empire. L'aigle est surmonté de la couronne impériale d'Autriche. Aux deux extrémités du socle, qui est supporté par des chimères, sont assis quatre enfants portant sur leurs bras : la couronne impériale d'Autriche, la couronne royale d'Espagne, un casque et la boule du monde. Sur ce socle repose un coffre octogone, composé de huit morceaux de cristal de roche, dont les jointures sont recouvertes par des branches de cyprès et des rinceaux en émail noir. Sur les deux faces principales du coffre sont gravées, dans le cristal, les armes des Flandres et de la Franche-Comté. Le couvercle, de même forme, se compose aussi de huit morceaux de cristal de roche ; il est surmonté de deux lions qui servent de supports à un écusson, sur lequel est émaillé l'emblème de Charles-Quint : deux colonnes surmontées de la couronne impériale, sortant des flots de la mer et reliées entre elles par une banderole portant d'un côté la devise, et de l'autre le chiffre enlacé de Charles-Quint [1].

DELAROCHE (Paul), peintre de genre historique, né à Paris le 17 juillet 1797, mort à Paris le 4 novembre 1856. Elève de Gros. — Il a peint, en 1843, pour le comte Ratzinski, à Vienne, les Pélerins sur la place Saint-Pierre à Rome (gravé par Jules François) [2].

RAFFET (Alexis-Auguste-Marie), dessinateur et lithographe, né à Paris le 1er mars 1804, mort à Gênes le 16 février 1860. Elève de Charlet et de Gros. — Il a fait, en 1855, pour l'archiduchesse Sophie, de belles aquarelles représentant le régiment d'infanterie autrichien Don Miguel : en marche, repos, feu de file, grenadiers, etc.

BARILLET [3] (Jean-Pierre), dessinateur de jardins, né en 1824 ; mort le 12 septembre 1873 à Vichy. — C'est lui qui a créé, à Vienne, peu de temps après l'exposition universelle de 1867, les beaux jardins du Prater. Son successeur est M. Gondouin [4].

FROMENT-MEURICE (Emile), orfévre, né à Paris en 1837. Fils et élève de François-Désiré Froment-Meurice. — En 1857, il a exécuté un triptyque d'argent, orné d'émaux et de pierreries, offert par la ville d'Arad (Hongrie) à l'impératrice d'Autriche.

[1] Renseignements particuliers.
[2] Voir la liste des œuvres de Paul Dalaroche, dans la notice publiée par l'Ecole des beaux-arts au moment de sa mort, et l'article de M. Saglio dans la *Correspondance littéraire* du 5 novembre 1856.
[3] On ajoute toujours au nom de Barillet celui de Deschamps. Barillet signait toujours Barillet et disait ne savoir pourquoi on l'appelait Barillet-Deschamps.
[4] Alfred d'Aunay, dans le *Figaro* du 22 septembre 1873.

Le fond est occupé par un émail représentant le calvaire; les deux volets, à l'intérieur, sont décorés par deux émaux représentant Jésus au Jardin des oliviers, et Jésus montré au peuple avec le roseau pour sceptre et les épines pour couronne. A l'extérieur, le plan a quatre panneaux, sur lesquels sont placés quatre bas-reliefs d'argent ciselé : Jésus enseignant dans le temple, Jésus enseignant sur la montagne, Jésus remettant les clefs à saint Pierre, la sainte Cène. Sur le pied, quatre statuettes assises représentent les Evangélistes.

L'architecture est faite de sarments et de feuillages, dans le style gothique allemand, avec grappes de perles noires. — Le dessin est de Liénard ; les émaux et les bas-reliefs sont de Rambert ; la direction du travail d'orfévrerie et de bijouterie appartient à Jules Wiese.

En 1864, M. Froment-Meurice a fait un pendant de cou décoré d'une miniature d'après Jalabert, représentant le portrait de la comtesse Edmond de Pourtalès, entouré de perles et d'émaux. Au dessus, les armes de la famille de Pourtalès ; au-dessous, une poire de perles. Ce bijou appartient à la princesse de Metternich. — Le dessin est de Louis Audouard[1].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné, en 1868, à l'empereur d'Autriche, deux vases-balustre, fond sous-couverte, décorés d'oiseaux, papillons, cerises et roses en pâte d'application par Gély.

En 1874, le Gouvernement français a offert à l'impératrice d'Autriche : 1° deux vases-œuf, fond bleu, décorés de paysages peints par Jules André ; — 2° deux vases-Clodion, fond sous-couverte, décorés d'enfants en pâte d'application par Solon ; — 3° un service à thé, fond blanc, décoré de paysages, genre Watteau, peints par Abel Schilt. — La même année, le Gouvernement français a donné à l'empereur d'Autriche une grande jardinière, fond blanc, décorée d'une ronde de femmes peinte par Croneau d'après Gendron. En même temps il offrait à l'archiduc Reinier un vase-Diéterle, fond blanc, décoré de vigne-vierge.

ARMAND-CALLIAT (Thomas-Joseph), orfévre de Lyon, né aux Abrets (Isère) le 24 octobre 1822. — M. Armand-Calliat a fait, entre 1870 et 1873, un ciboire pour l'archevêque d'Olmutz.

AVISSEAU (Edouard), sculpteur en terre cuite émaillée. — Il expose, en 1871, à Londres, un rustique, en faïence émaillée, avec plantes et bestioles sur le marly, et avec des armoiries en émail sur fond bleu au centre. Ce beau travail a été fait pour le prince de Metternich.

LEIDENFROST (Philippe-Alexandre), architecte, né à Paris le 16 mars 1844.

[1] Renseignements communiqués par M. Froment-Meurice.

Elève de l'École des beaux-arts. — M. Leidenfrost est à Vienne depuis 1872, où il construit de grands hôtels pour de riches propriétaires de cette ville[1].

GRUYÈRE (Théodore-Charles), sculpteur, né à Paris. Élève de Dumont et Ramey. — **PASCAL** (Jean-Louis), architecte, né à Paris. Elève de Ch. Questel. — Ces deux artistes exposent, en 1873, à Paris, le projet et le modèle en plâtre du monument élevé, à Vienne, à la mémoire de l'amiral Tegetthof[2].

LORIN (Charles), peintre-verrier de Chartres. — On a placé, en 1874, au musée national de Vienne, une belle reproduction de la Visitation de Sébastien del Piombo, exécutée par M. Charles Lorin, à la demande de l'empereur d'Autriche[3].

SERRES (Wieczffinski Auguste de), ingénieur, né à Bayonne. Elève de l'Ecole des ponts-et-chaussées et de Léonce Raynaud. — M. de Serres est depuis longtemps l'ingénieur de la société autrichienne des chemins de fer; il expose, au salon de 1875, cinq dessins représentant une grande gare pour les voyageurs à Bude-Pesth.

WALTNER (Charles-Albert), graveur à l'eau forte, né à Paris le 23 mars 1846. Elève de Gérôme, Henriquel et Martinet. — Il a gravé, en 1874, Suzanne au bain, d'après Henner, pour la *Gazette des Beaux-Arts* de Vienne.

BIN (Jean-Baptiste-Edme-Philippe), peintre, né à Paris le 10 février 1825. Elève de L. Cogniet. — M. Bin, qui a fait toutes les peintures qui décorent le théâtre de Reims, vient d'être chargé d'exécuter celles du Grand-Opéra de Vienne, splendide monument dont la construction a été récemment terminée.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU BELVÉDÈRE, A VIENNE.

Callot (Jacques). La célèbre foire d'Impruneta, près de Florence *.

Clouet (François) dit Janet. Portrait de Charles IX, roi de France, âgé de vingt ans (1563).

Courtois (Jacques). Trois combats de cavalerie.

Duplessis (Joseph-Sifrède). Portrait de Glück à soixante et un ans, peint à Paris, en 1775. — Gravé dans l'ouvrage intitulé: *Kaiserlich-Kœnigliche Bilder Gallerie im Belvedere zu Wien*; 4 vol. gr. in-8°, Vienne, 1821-28; texte allemand avec traduction française. — Gravé aussi par Miger.

Duvivier (Ignace). Paysage avec une chute d'eau.

La Hire (Laurent de). L'Assomption de la sainte Vierge.

* Les diverses galeries de l'Europe renferment plusieurs tableaux attribués à Callot. Félibien dit, il est vrai, qu'il a peint un peu, mais Lanzi et M. Meaume croient que Callot n'a jamais fait de tableaux. M. Meaume pense avec raison, selon nous, que les tableaux attribués à Callot sont des sujets peints d'après ses estampes plus ou moins modifiées, ou des pastiches formés de groupes empruntés çà et là à diverses gravures. La foire de l'Impruneta a été souvent reproduite.

[1] Renseignements obtenus à l'Ecole des beaux-arts.
[2] Livret du salon.
[3] *Journal officiel* du 23 juillet 1874, p. 5157.

Le Brun (Charles). L'Ascension de N.-S. J.-C. — Esquisse terminee. — Gravée dans l'ouvrage cité précedemment : *K. K. Bilder Gallerie, etc.*

Loutherbourg (Philippe-Jacques). La Tempête (1771). L'architecture est de P.-A. de Machy. — Gravé dans : *K. K. Bilder Gallerie, etc.*

Manglard (Adrien). Marine avec un lever de soleil. — Marine avec un port fortifié et des vaisseaux de guerre. — Marine representant une mer agitée au lever du soleil. — Marine representant un port.

Mignard (Pierre). Antoine, le premier ermite.

Parrocel (Ignace). Une bataille contre les Turcs. — Un camp.

Poussin (Nicolas). Saint Pierre guérissant le paralytique. Ce tableau est gravé dans : *K. K. Bilder Gallerie, etc.*; il est porté au catalogue de Mechel (voir note 4, p. 149), mais il ne se trouve pas au catalogue de 1855 *. — Le Pillage du temple lors de la prise de Jérusalem par les Romains.

Rigaud (Hyacinthe). Portrait de la princesse Elisabeth-Charlotte, duchesse de Lorraine, fille de Philippe Ier, duc d'Orléans, dans sa quarantième année. — Portrait d'un cardinal, en robe rouge et en perruque longue, assis dans un fauteuil.

Stella (Jacques). Le Jugement de Salomon.

Valentin. Moïse avec les tables de la loi. — Grave dans *K. K. Bilder Gallerie, etc.*

Van Schuppen (Jacques). Portrait d'Ignace Parrocel. — Portrait d'homme; il est vêtu d'une robe de chambre de velours rouge fourrée; ses cheveux sont gris; il est assis auprès d'une table couverte d'un tapis de Turquie; il écrit, et sur les papiers qui couvrent la table se trouve cette adresse : à Monsieur, Monsieur Thomas de Granger, à Vienne.

Vernet (Joseph). Vue du Tibre, du château Saint-Ange et de Saint-Pierre. — Gravé dans : *K. K. Bilder Gallerie, etc.*

Watteau (Antoine). Un jeune homme en costume espagnol assis sous des arbres et jouant du luth.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU PRINCE ESTERHAZY, A VIENNE.

Boilly (L.). Une famille.

Bourdon (Sébastien). Bacchus et Cérès avec plusieurs figures de nymphes et de satyres.

Colombel (Nicolas). Agar dans le désert consolée par l'ange.

Courtois (Jacques). Deux batailles.

Coypel (Antoine). Un plafond : les dieux dans l'Olympe.

David (Jacques-Louis). Tête d'un philosophe lisant dans un livre.

Facin (Chev.). Paysage, repos de bergers.

Gellée (Claude) dit Claude Lorrain. Paysage avec une rivière et un pont; sur le devant, un groupe d'arbres et un pâtre avec ses bœufs; coucher du soleil. — Paysage : à droite, un grand rocher. — Coucher du soleil dans un paysage. — Lever du soleil dans un port, avec des ruines d'architecture romaine. — Paysage avec de grands arbres; sur le devant, deux hommes en chemin; à gauche, un pâtre et des chèvres.

Greuze (Jean-Baptiste). De jeunes villageoises apportent des vivres à un ermite en échange de rosaires et de rubans. — Buste d'une jeune fille les yeux levés au ciel.

La Hire (Laurent de). Ninus offrant la couronne à Sémiramis.

Largillière (Nicolas). Portrait du prince Louis de Bourbon-Condé.

Le Brun (Charles). Apothéose de Louis XIV. — Jesus-Christ expirant sur la croix; les morts sortent de leurs tombeaux. — Louis XIV déclarant la guerre à la Hollande, en 1671. — La paix de Nimègue conclue en 1678 entre Louis XIV et la Hollande.

Le Duc (Madame). Une jeune fille, le bras appuyé sur un livre.

Le Sueur (Eustache). Une femme endormie sur des nuages, la tête appuyée sur sa main droite.

Loir (Nicolas). Cléobis et Biton conduisant leur mère au temple d'Argos.

Manglard (Adrien). Une marine au soleil levant.

Peyron (Jean-François-Pierre). Persée devant Paul-Emile.

Poussin (Nicolas). — La naissance de Bacchus. — La Visitation de la Vierge. — Moïse retiré des eaux. — Jésus-Christ et la Samaritaine. — Jésus-Christ mis au tombeau. — Le Serpent d'airain, esquisse.

Rigaud (Hyacinthe). Portrait du peintre.

Robert (Hubert). Des fabriques romaines en ruines.

Stella (Jacques). Le mariage de la Vierge.

* Verzeichniss der kais. koen. Gemälde-Gallerie im Belvedere zu Wien, von Albrecht Krafft, Wien, 1855, — et : Die moderne Schule der K. K. Gemälde-Gallerie im Belvedere zu Wien, Wien, 1854; par le même auteur.

— Cléopâtre et Auguste à la mort d'Antoine.

Trémollière (Pierre-Charles). Vénus caressant l'Amour.

Valentin. Un repas; sur le devant, on voit le portrait du peintre.

Vernet (Carle). Philippe, duc d'Orléans, à cheval, avec ses officiers de chasse.

Vernet (Joseph). Clair de lune.

Vouet (Simon). Apollon jouant de la lyre, entouré des Muses *.

SCULPTURES ET TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU PRINCE DE LIECHTENSTEIN, A VIENNE.

Jean de Bologne. Plusieurs réductions. (Voir FLORENCE, *Jean de Bologne*.)

Mignard. Une sainte famille.

Courtois (Jacques). Une bataille. — Une marche d'armée.

Pillement (Jean). Dix paysages, indiqués plus haut p. 154.

Poussin (Nicolas). Quatre enfants cueillent et mangent des fruits dans un verger. — Saint Pierre et saint Jean guérissent le paralytique — Le sacrifice de Noë (répétition d'un tableau qui est en Angleterre). — La fuite en Egypte, ou sainte famille **.

Rigaud (Hyacinthe). Portrait du prince Venceslas-Joseph de Liechtenstein ; figure entière en habit de cérémonie de l'ordre de la Toison-d'Or.—Le dessin original du portrait de Samuel Bernard, peint en grisaille ***.

DESSINS FRANÇAIS DE LA COLLECTION ALBERTINE, A VIENNE.

Cette collection renferme 29 crayons de *Dumonstier*, parmi lesquels on remarque surtout les portraits de Mayenne et du maréchal d'Ornano.— Un dessin de *Barthélemy Prieur* (1599) représentant une cheminée monumentale. — Trois crayons attribués à *Holbein*, qui sont évidemment de Dumonstier, ils représentent le chancelier Olivier, un portrait d'homme et un portrait de femme.

COLLECTION AMBRAS, A VIENNE.

On y voit un très-beau portrait de Charles IX par **Clouet** ****.

* Catalogue de la galerie des tableaux de S. A. le prince Paul Esterhazy de Galantha, à Vienne. (En allem. et en franç.)

** Smith, dans son Catalogue de l'œuvre du Poussin, ne parle pas du premier de ces quatre tableaux.

*** Description de la galerie du prince de Liechtenstein, citée p. 154, note 1.— Voy. aussi *Fanti*, Descrizzione completa di tutto cio che ritrovasi nella galleria de pettura et scultura di S. A. G. W. principe regnante della casa di Lichtenstein, etc., Vienne, 1767, 1 vol. in-4°.

**** Je dois à MM. de Tauzia et Clément de Ris, de précieuses indications sur les musées et collections de l'étranger ; je leur en exprime ici toute ma reconnaissance.

MUSÉE DES ARTS INDUSTRIELS.

L'empereur d'Autriche a créé, à Vienne, en 1863, un musée et une école des arts industriels. Les œuvres de la France, dont le musée a pour but de propager le goût en Autriche, y occupent la première place. Toutes les œuvres gravées de nos décorateurs (Oppenord, etc.), nos faïences, les émaux de Limoges, des reliures de nos meilleurs relieurs, des terres cuites, des étoffes, des papiers peints, des meubles, des bronzes, des pièces d'orfévrerie, des bijoux, des pierres gravées et mille autres objets français, ont été rassemblés dans ce musée et servent à l'instruction des élèves de l'école.

---

§ 2. — GRAND-DUCHÉ DE BADE

GUILLIBAUD (J.-F.), peintre de portraits, vers 1750. — Guillibaud a fait le portrait de Charles-Frédéric, margrave de Bade, gravé par J.-G. Wille. Nous ne savons si Guillibaud a fait ce portrait à Paris ou à Carlsruhe [1].

IXNARD (Michel d'), architecte et directeur des bâtiments de l'électeur de Trèves, né à Nîmes en 1723, mort à Strasbourg le 21 août 1795 [2]. — Michel d'Ixnard reconstruisit de 1768 à 1780, l'abbaye princière de Saint-Blaise, de l'ordre de Saint-Benoît, qui avait été détruite par un incendie en 1768. L'abbé Martin de Gerbert, prince du Saint-Empire, manda d'Ixnard pour la rebâtir. D'Ixnard a construit l'abbaye, vaste édifice carré, et l'église qui est fort belle [3]. « Cette magnifique abbaye », située dans la Forêt-Noire, fut supprimée en 1805; elle fut ensuite transformée en une filature de coton et en une manufacture d'armes [4], et a été détruite par un incendie, en 1874 [5].

A Fribourg en Brisgau, Michel d'Ixnard a élevé, en 1773, l'hôtel de M. le baron de Sikingen [6]. A Constance, il fit pour le cardinal de Rodt, évêque de cette ville, le projet d'un belvédère qui devait être bâti au bord du lac; l'exécution de ce monument fut suspendue par la mort du cardinal [7]. D'Ixnard a fait aussi la décoration d'un côté du chœur de la cathédrale de Constance [8].

GÉRARD (Voir page 155). — Le baron Gérard a fait, en 1808, le portrait de Stéphanie-Louise-Adrienne de Beauharnais, grande-duchesse de Bade (gravé par P. Adam).

ISABEY (Voir page 156). — Isabey a peint le portrait du grand-duc de Bade, pendant un voyage qu'il fit à Paris sous l'empire; le Grand-Duc emporta cette belle miniature en retournant dans ses Etats [9].

[1] Catalogue du cabinet Paignon-Dijonval, p. 331.
[2] *Biographie universelle*, t. XXI.
[3] *Recueil d'architecture* représentant, en 34 planches, palais, châteaux, hôtels, maisons de plaisance, maisons bourgeoises, églises paroissiales et conventuelles, plusieurs jardins à l'anglaise et un nouvel ordre d'architecture, exécutés tant en France qu'en Allemagne, par Michel d'Ixnard; Strasbourg, 1791, 1 vol. in-fol. (au Cabinet des estampes). Les plans, coupes et élévations de l'abbaye de Saint-Blaise sont dans ce volume.
[4] A. Joanne, *Itinéraire de l'Allemagne du sud*, p. 18.
[5] *Journal officiel*, 12 février 1874.
[6] Voy. les plans, coupes et élévations de ces édifices dans le *Recueil d'architecture* de Michel d'Ixnard.
[7] Idem.
[8] Idem.
[9] Renseignements communiqués par M. Isabey.

JACOBBER, peintre de fleurs et de fruits, attaché à la manufacture de Sèvres, né à Bliescastel (Bas-Rhin), le 6 mars 1786. Elève de Gérard Van Spaendonck. — Jacobber est l'auteur des peintures qui décorent deux grands vases de Sèvres, donnés, en 1833, par le roi Louis-Philippe, au grand-duc de Bade.

JACQUES (Nicolas), peintre en miniature, né à Jarville, près de Nancy, en mars 1780, mort à Paris en mars 1844. — Elève de David et d'Isabey. — Jacques, appelé par la grande-duchesse Stéphanie de Bade, fit le portrait du grand-duc de Bade et celui de la grande-duchesse, en pied, tenant sa fille aînée à la main. Ce portrait a été reproduit sur un vase de la manufacture de Sèvres.

Jacques a peint aussi le portrait du prince Oscar, de Suède, fils de Bernadotte. Ce portrait a été gravé.

On doit encore à Jacques le portrait de Léopold, premier roi des Belges, miniature qu'il exécuta au moment du mariage du prince avec la princesse Charlotte d'Angleterre. — Il a fait le portrait de la reine Hortense, reine de Hollande; — les portraits de M. et de Mme de Lavalette, donnés aux Anglais qui avaient sauvé M. de Lavalette; — les portraits de toute la famille d'Orléans pour la reine de Naples; ces derniers portraits ont été montés sur un grand coffre de malachite, de l'orfévre Mellerio [1].

RICHOMME, graveur. Elève de Regnault et de Coiny. — **FORSTER** (François), graveur, né au Locle (Suisse) en 1790, naturalisé français, mort à Paris en 1872. Elève de P. C. Langlois. — M. Richomme a gravé, pour la maison Artaria, de Manheim, la Vierge aux anges de Raphaël.

M. Forster a gravé, pour la même maison, le portrait d'Albert Dürer, d'après son portrait peint par lui-même et conservé à la galerie de Munich. Cette estampe a été exposée au salon de 1824.

FRIEDERICH (André), sculpteur à Strasbourg, né à Ribeauvilliers en Alsace, le 10 janvier 1798. Elève de Schadow, de Berlin. — M. Friederich a exécuté pour le gouvernement français, le nouveau monument de Turenne, à Sassbach. C'est un obélisque en granite sur lequel est sculpté le médaillon colossal du grand maréchal. — De 1836 à 1838, M. Friederich a fait pour la ville de Fribourg en Brisgau, la statue de l'archevêque de cette ville, Monseigneur Boll, mort en 1836. Cette statue, de grandeur colossale et en pierre, est placée dans la cathédrale ou munster [2]. — M. Friederich est l'auteur de la statue de sir Francis Drake, en granite rouge, de 3 mètres de haut, élevée sur une des places d'Offenbach. Sir Francis Drake a le premier apporté la pomme de terre en

[1] Renseignements particuliers.
[2] *Journal des Beaux-Arts,* 11 septembre 1841.

Europe en 1586. Il est représenté debout sur son navire, à Deptford, au moment où il vient d'être créé chevalier par la reine d'Angleterre. Il tient dans la main droite une carte d'Amérique, et dans la main gauche un pied de pomme de terre. Il a le bras appuyé sur une ancre en partie cachée sous les plis de son manteau [1]. — Le dimanche, 5 août 1855, on a inauguré, sur la place de la ville d'Achern, un nouveau monument de M. Friederich, élevé à la mémoire du grand-duc Léopold. « Sur un piédestal octogone s'élève la figure gracieuse d'une femme, le génie de Bade; elle fixe de la main gauche une guirlande de roses autour d'un autre piédestal, sur lequel repose le buste de feu le grand-duc, qu'elle couronne de la main droite. Ce buste est d'une ressemblance parfaite, et l'artiste a su mettre dans ses traits la bonhomie paternelle qui distinguait ce prince. Aux pieds de la figure, des gerbes de blé et des symboles de l'industrie caractérisent la richesse productrice du pays; la face du piédestal est décorée des armes d'Achern; un bouclier qui s'y appuie à gauche, porte les armoiries des communes voisines. Une inscription à la face du piédestal octogone accuse l'amour et la reconnaissance des habitants, et une autre, au revers, celle de l'artiste envers le prince [2].

FROMENT-MEURICE (Désiré-François), orfèvre (voir page 156). — Froment Meurice a exécuté la crosse qui fut offerte par les catholiques de France à Mgr Vicari, archevêque de Fribourg. Cette crosse est en argent doré, émaillé et gemmé; l'ornementation générale est dans le style byzantin du XIIe siècle. Au nœud principal sont placées les statuettes de la Religion et de saint Thomas Becket. Dans le second retour de la crosse, est un groupe représentant l'Ange chassant Héliodore du temple.

SÉCHAN (Charles), peintre décorateur et architecte, né à Paris en 1803, mort en 1874. Elève de Cicéri. — En 1855, Séchan a terminé la décoration de quatre nouvelles salles dans la maison de conversation de l'établissement de Baden-Baden. C'est comme architecte et décorateur qu'il a été chargé de cet important et somptueux travail [3].

CHRISTOFLE (Charles), orfèvre, mort en décembre 1863. — Il a exécuté un très-beau groupe en argent électro-galvanique, que la ville de Carlsruhe a offert à l'héritier du grand-duché de Bade (Frédéric-Guillaume-Louis) qui venait de se marier (1856) [4].

BERNARD (Frédéric), peintre en miniature. Élève de Monvoisin. — Il a exposé au salon de 1861, le portrait du grand-duc de Bade.

[1] Ad. Joanne, *Itinéraire de l'Allemagne du sud*, p. 3.
[2] *Courrier du Bas-Rhin.*
[3] Renseignements communiqués par M. Séchan.
[4] Ce groupe a été gravé dans l'*Illustration* de 1861.

COUTEAU (Charles-Antoine), architecte. Elève de Constant Dufeux. — Il a exposé au salon de 1861, un projet de théâtre pour Baden-Baden; mais nous ne savons si ce projet a été exécuté.

RÉMON (Henri-Alphonse), peintre décorateur, né à Paris en septembre 1819. Elève de Cicéri. — M. Rémon a exécuté à Bade: 1° la décoration de la villa de M. Emile de Girardin; — 2° des travaux artistiques dans la villa du prince Menchikof; — 3° la décoration de la villa de Winterhalter, dans le style français[1].

PERRAUD (Jean-Joseph), sculpteur, né à Monay (Jura) le 26 avril 1819. Elève de Ramey et Dumont. — Il a sculpté pour le théâtre de Baden-Baden les bustes de Mozart et de Beethoven[2].

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE GRAND-DUCALE DE CARLSRUHE, EN 1833.

Chardin. Une perdrix, un plat avec des prunes; à droite, un panier de fruits. — Un oranger dans un pot et un panier de prunes de reine Claude. — Une femme qui cachète une lettre; à côté d'elle, un homme qui tient une lumière *. — Deux lièvres suspendus; une carnassière et une poire à poudre. — Une corbeille de pêches et un pot d'argent. — Divers fruits, un pot; à gauche, un gobelet. — Un pot d'argent, un verre avec du vin, et une assiette avec des huîtres.

Desportes (Alex.-Fr.). Une perdrix suspendue dans une niche, un faisan tué et quelques pêches.

Largillière (Nicolas). Portrait d'Adélaïde de France.

Pierre. Une figure académique de grandeur naturelle. — Une autre figure académique.

Rigaud. Portrait de Louis XIV. — Portrait de Rigaud peint par lui-même.

Valentin. Un philosophe en barbe grise tient dans sa main droite un livre ouvert.

Vernet (Joseph). Une dame sortant du bain et se faisant habiller. — Une petite marine; à gauche, un matelot et deux Turcs. Ces deux tableaux sont sur bois.

* Ce tableau n'est plus exposé aujourd'hui (1875).

§ 3. — BAVIÈRE

CATHÉDRALE DE BAMBERG.

Les deux tours occidentales de la cathédrale de Bamberg, qui sont du second tiers du XIIIe siècle, sont évidemment copiées sur celles de Notre-Dame de Laon, dont la date est à la fin du XIIe siècle. La ressemblance est frappante; c'est le même style; ce sont les mêmes détails, les mêmes étages et les mêmes contre-forts[3].

[1] et [2] Renseignements particuliers.
[3] Je dois cette importante communication à M. Didron. — Voy. au Cabinet des estampes (Topographie, Bavière) une belle gravure représentant ces tours, et les lithographies d'Aug. Mathieu et de Chapuis.

DETROY (François), peintre d'histoire et de portraits, né à Toulouse en 1645, mort le 1er mai 1730. Elève de son père Nicolas Detroy, de Nicolas Loir et de Claude Lefebvre. — L'alliance qui s'établit sous Louis XIV entre la France et la Bavière, fut le point de départ de nombreux rapports entre les deux pays, qui profitèrent comme partout, à la gloire de nos artistes. Detroy fut envoyé par Louis XIV en Bavière, pour faire le portrait de Madame la Dauphine. Il s'en acquitta avec succès [1].

DELAMONCE (Jean), peintre et architecte de Paris. — Le *Mercure galant* de mai 1700 [2], lui donne le titre de ci-devant peintre et architecte de S. A. É. de Bavière. Nagler nous apprend en effet, qu'il fut au service de l'Électeur, à Munich, de 1670 à 1690; il y exécuta divers ouvrages; il fit des peintures dans les appartements impériaux de la Résidence plus tard détruite par le feu. Il peignit ensuite plusieurs portraits, et J.-G. Ambling grava, en 1675, celui de la princesse électorale Henriette-Marie-Adélaïde. Ambling grava aussi d'après Delamonce, un saint évêque lisant la messe ; puis une religieuse sur des nuages avec la couronne.

De retour en France, Delamonce fit les dessins de la belle chaire du grand collége des Jésuites de Lyon, qui fut exécutée sous sa conduite, construite en marbres précieux, enrichie de bas-reliefs de bronze doré et découverte le jour de Pâques 1700. Poilly a gravé d'après lui, Louis XV tenant son premier lit de justice. Quelques autres œuvres de Delamonce ont été gravées par C. Duflos, Daudet, etc.

GASCAR (Henri) peintre de portraits, né à Paris vers 1635, mort à Rome le 18 janvier 1701, à 66 ans. — Gascar a peint, vers 1698, le portrait de Joseph-Ferdinand, fils de l'électeur Maximilien II ; ce jeune prince, reconnu héritier de la monarchie espagnole, était né en 1692 et mourut en 1699. Son portrait, par Gascar, a été gravé à Munich par Zimmerman ; le prince paraît âgé de six ou sept ans.

MAINGAUD (Martin), peintre. — Maingaud vint de France à la cour électorale de Munich, où il reçut, en 1699, une pension de 600 florins. Il peignit l'électeur Maximilien-Emmanuel et sa femme Thérèse-Cunégonde, presque de grandeur naturelle ; puis il fit le portrait de six princes et princesses. Maingaud peignit aussi l'histoire. On voit à la galerie de Schleissheim deux tableaux de cet artiste : une Sainte-Famille et la Madeleine repentante. Le portrait de l'Électeur a été gravé par N. Edelink [3].

MEUSNIER (Philippe), peintre d'architecture, né à Paris en 1655, mort le 27

[1] Dandré-Bardon, *Traité de peinture*, t. II, p. 151, 2 vol. in-12, 1765.
[2] P. 14-27.
[3] Nagler.

décembre 1734. Élève de Jacques Rousseau.— « Philippe Meusnier, le célèbre peintre d'architecture, mécontent de quelques injustices, se retira à Munich, auprès de l'électeur de Bavière, qui le reçut avec beaucoup de joie et lui proposa tous les avantages possibles pour le retenir et l'attacher auprès de sa personne. Louis XIV, informé de son absence, donna ordre à M. de Torcy, secrétaire des affaires étrangères, d'expédier un passeport pour le faire revenir en France [1] ». (Entre 1700 et 1702.)

BERTIN (Nicolas), peintre d'histoire, né à Paris en 1667, mort à Paris le 11 avril 1736. Élève de Vernansal le père, de Jouvenet et de Bon Boulogne. — Bertin envoya plusieurs tableaux qui ornèrent la galerie électorale; mais il refusa d'entrer au service de l'Électeur, qui lui offrait cependant de gros appointements [2]. Heinecken assure pourtant qu'il fut appelé en 1728 en Bavière, et qu'il a exécuté plusieurs peintures à Nymphenbourg, château de plaisance de l'Électeur.

ROBERT DE COTTE, (voir page 147). — Robert de Cotte construisit, disent quelques-uns de ses biographes, plusieurs châteaux pour l'électeur de Bavière ; on ne sait lesquels. Dans une lettre que Robert de Cotte écrivait à M. Orry, le 12 février 1715 [3], il dit seulement qu'il travaille pour le palais de l'électeur de Bavière. On trouve au Cabinet des estampes [4] dix grands dessins (99-108) intitulés : Projet et plans pour Monseigneur le duc de Bavière, mais sans autre indication. Le n° 106 est un dessin lavé représentant un château avec ses jardins; les n[os] 99 et 100 (hachés à l'encre), reproduits dans 101 et 102 (lavés), donnent les plans des bâtiments du palais représenté dans le dessin d'ensemble n° 106. Les n[os] 103, 104, 105 et 107 sont des croquis et des plans de détail pour ce même palais. Tout cela indique un grand travail ; mais quel est ce palais ? A-t-il été construit ? Est-ce le château de Schleissheim, appelé Chelesm [5], au n° 108 ?

VIVIEN (Joseph), peintre de portraits au pastel et à l'huile, né à Lyon en 1657, mort à Bonn en 1735 [6]. Élève de Le Brun. — Vivien fut longtemps au service de l'électeur Maximilien-Emmanuel, qui le considérait beaucoup et

[1] D'Argenville.
[2] *Mémoires sur les membres de l'Académie de peinture et de sculpture*, t. II, p. 232. — Voy. aussi d'Argenville, qui a eu connaissance de ces précieux manuscrits pour rédiger son excellent livre.
[3] Cette lettre se trouve dans les papiers de Robert de Cotte, conservés au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. — 6 portefeuilles in-folio.
[4] Topographie, portefeuille Bavière-Munich. — Voyez aussi « L'inventaire des 2700 dessins et autres papiers renfermés dans les portefeuilles de M. Robert de Cotte », 1 vol. Yc. 29, au Cabinet des estampes.
[5] Le n° 108 est un plan lavé de tout un château, celui de Chelesm ; au dos est écrit : Plan pour Monseigneur de Bavière. Ce dessin n'est pas de Robert de Cotte ; il lui aura été envoyé pour avoir son avis.
[6] Mariette, *Abecedario* (p. 204 du manuscrit), le fait mourir en 1734.

l'avait nommé son premier peintre[1]. Vivien a peint deux portraits de l'Électeur, l'un au pastel, l'autre à l'huile; le second fut fait vers 1715. Le portrait de l'Électeur, en pied, figure de grandeur naturelle, sur toile, est à la pinacothèque de Munich. Ces deux portraits ont été gravés : par Benoît Audran, in-fol ; par F.-I. Spatt, petit in-fol ; par C. Vermeulen, in-fol ; par J.-Balth. Probst ; J.-Ant. Zimmerman ; Hier. Sperling ; D. Sornique.

Vivien a fait aussi pour l'électeur de Bavière, vers 1696, le portrait de Thérèse-Cunégonde de Pologne, sa seconde femme[2], gravé par J.-A. Zimmerman, gr. in-8°. — Le portrait de Clément-Auguste, prince de Bavière, gravé par J.-Audran, gr. in-fol. — Le portrait du duc Ferdinand-Marie de Bavière, placé aujourd'hui au musée de Darmstadt. — Le portrait de Philippe V, roi d'Espagne, peint d'après nature pour l'Électeur et gravé par Vermeulen, en 1701, in-fol. — En 1715, Vivien commença un grand tableau à l'huile représentant toute la famille électorale ; il voulut le porter lui-même à l'électeur de Bavière et se rendit d'abord à Bonn, auprès de l'électeur de Cologne ; son grand âge ne lui permit pas de supporter les fatigues du voyage ; il mourut à Bonn, à la cour de l'électeur de Cologne.

BOFFRAND (Germain), architecte et inspecteur général des ponts et chaussées du royaume, né à Nantes le 7 mai 1667, mort le 18 mars 1754. Elève de J.-H. Mansart. — « Reçu membre de l'Académie royale d'architecture en 1709, il fut architecte de plusieurs souverains d'Allemagne, de l'évêque de Wurtzbourg, prince de Franconie, de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, et de Léopold I, duc de Lorraine. Il fit construire pour eux nombre d'édifices considérables que l'on voit détaillés dans son excellent livre d'architecture[3]. » Boffrand a construit dans les Pays-Bas espagnols, pour l'électeur de Bavière, une maison de chasse appelée Bouchefort. Les travaux, élevés jusqu'au premier étage, furent interrompus après la bataille de Ramillies (1706), qui chassa les Français et l'Électeur, leur allié, des Pays-Bas[4].

DUBUT (Charles-Claude), sculpteur, né à Paris, mort à Munich en 1742, à 55 ans. — Dubut se forma dans sa ville natale, puis à Rome ; il fut ensuite appelé aux cours de Berlin et de Dresde, où il avait déjà terminé plusieurs ouvrages, lorsque l'électeur de Bavière l'invita à venir à Munich, en 1716, au moment où les châteaux royaux de Nymphenbourg,

[1] Pendant son séjour à la cour électorale, Vivien paraît avoir eu de longs démêlés avec le poëte sans fard, François Gacon, qui lui lança de lourdes épigrammes.

[2] Catalogue de la galerie des antiquités du château de Heidelberg, n° 831. — Brochure moderne sans titre. (Bibliothèque nationale V. Don. 4774.)

[3] Patte, *Abrégé de la vie de M. Boffrand.*

[4] D'Argenville. — Boffrand a donné les plans de Bouchefort dans son *Livre d'architecture*, 1 vol. in-fol.

Badenbourg, Furstenried et Schleissheim s'enrichissaient d'ornements en bronze, en marbre et en stuc. Dubut fit pour la résidence royale, à Munich, un bas-relief en bronze, de 5 pieds de long, représentant Rebecca. C'est de sa main qu'est le modèle du grand escalier à Schleissheim; il exécuta pour le même château un bas-relief de la Libéralité, quatre groupes d'enfants et les consoles du cabinet électoral, vingt-quatre figures dans la salle d'Hercule, les ornements du plafond, ceux des fenêtres, les bas-reliefs des corniches et des consoles de la même salle. On lui doit aussi les bas-reliefs et les consoles de l'ancienne salle du prince électoral, les chapiteaux et sphinx de l'escalier principal et différents ornements en bronze. Dans ces travaux du château de Schleissheim, Dubut eut pour aides Le Tellier, Argoust, Esclafer, Robert, Maratti et Magnus. Le Tellier coula en bronze les chapiteaux et les acanthes de la galerie. Pour la fontaine qui s'y trouve, Dubut fit une grande conque de plomb et trois masques de même métal. Dans la chapelle du même château, les huit couronnements sont également de sa main. — Pour l'ancien vestibule de la demeure électorale à Nymphenbourg, Dubut fit douze bas-reliefs représentant des jeux d'enfants, des sphinx, l'écusson et les trophées de la façade, les acanthes et les emblèmes de victoire aux croisées. Au plafond de la salle d'audience, il adapta les armes de Bavière avec deux Renommées, et à l'un des murs, un bas-relief d'enfants qui représente la Générosité. — A Badenbourg, on voit de sa main quatre groupes en stuc représentant les Saisons, douze têtes, et diverses décorations consistant en guirlandes de fleurs et de coquillages; des bustes en marbre; des tritons au-dessus des arcades de la façade; des têtes de lions à la balustrade au-dessus de l'entablement; des têtes de Diane au-dessus des fenêtres, etc. — Dubut travailla trente ans pour la cour de Bavière, et les dépenses des travaux qui furent exécutés par lui et sous ses ordres se montèrent à 15,797 florins. Pesne a fait son portrait. Il eut, outre Frédéric-Guillaume, un autre fils, nommé Jean, qui fut peintre[1].

CUVILLIÉS ou **CUVILLER** (FRANÇOIS), architecte et graveur, né à Soissons en 1698, mort à Munich en 1768. Élève de Robert de Cotte. — François Cuvilliés fut nommé en 1725, sur la recommandation de Robert de Cotte, sous-architecte de l'Électeur qui fut ensuite empereur sous le nom de Charles VII. En 1738, il eut le titre de premier architecte, et dès lors signa *François de Cuvilliés*; en 1763, il fut nommé architecte directeur des bâtiments de la Couronne[2]. François de Cuvilliés avait

[1] Traduit de Nagler.
[2] On trouve dans Stimmel *(Catalogue raisonné du cabinet d'estampes de feu M. Winckler)*, t. IV, Leipsig, 1810, in-8°) François Cuviller le père, qualifié de conseiller, gentilhomme de bouche et architecte des électeurs de Bavière et de Cologne.

beaucoup de talent, de goût et de fécondité ; il excellait dans la distribution des parcs et jardins, et dans la décoration des appartements. Il a fait: diverses décorations et l'Amalienbourg à Nymphenbourg, le jardin et les grottes du palais de Munich, l'Antiquarium, l'Opéra de Munich (1747-56), plusieurs jardins dans le palais de l'Electeur, et quelques travaux à Schleissheim pour le cardinal-duc de Bavière. — Cuvilliés, aidé de son élève *Charles-Albert de l'Espilliez*, architecte et graveur, mort en 1754, a beaucoup gravé à Munich[1]. Comme décoration, son œuvre se compose de plafonds, lambris, cartouches, cadres de glaces, bordures de tableaux, morceaux de fantaisie, morceaux de caprice, panneaux, trophées, tables, commodes, serrurerie, ornements, fontaines propres à décorer des places publiques, portes-cochères, autels, grand chandelier d'église. Comme bâtiments, il a gravé des projets de maisons, de maisons de campagne et de plaisance, de belvédères, de pavillons, de volières, de jardins, etc.

CUVILLIÉS ou **CUVILLER** (François), architecte et graveur, fils et élève du précédent, capitaine du génie, premier architecte de l'électeur après la mort de son père, né à Munich en 1734 ; mort à Munich au commencement de 1805. — Ses œuvres gravées, publiées de 1769 à 1773, se composent de l'école d'architecture bavaroise, d'études d'architecture, de termes, de niches dans les deux genres gothiques, de vases, fontaines, tombeaux, trophées, groupes d'enfants pour les jardins, salles de théâtre, de vues et plans de Nymphenbourg et de Favoritenbourg, et de nombreux projets [2]. Une partie de ses œuvres a été gravée par son élève *Kaltner*, né en Bavière en 1758.

NILSON (Johann-Esaias), peintre et graveur, directeur de l'Académie de dessin d'Augsbourg, né à Augsbourg en 1721, mort à Augsbourg en 1788. — Nilson a été surnommé le Watteau de l'Allemagne. Il a composé en effet des sujets de fêtes galantes, dans le genre Watteau, et de modes, à la manière de Lancret. Son talent est assez léger et assez élégant, pour un Allemand surtout [3].

DAVID (Jacques-Louis), peintre d'histoire, né à Paris le 31 août 1748, mort à Bruxelles le 29 décembre 1825. Elève de Vien. — David fit, après 1814, pour le comte de Schœnborn, pair de Bavière, le tableau d'Eucharis et Télémaque.

Dans le même ouvrage on dit aussi que le fils succéda à son père à la cour de Munich sous le titre de capitaine de génie. Plusieurs des estampes indiquées dans ce catalogue sont signées M. de Cuvillié.

[1] La bibliothèque Mazarine possède la plus grande partie de l'œuvre des deux Cuvilliés. Le catalogue en a été publié par M. Bérard, dans la *Revue universelle des Beaux-Arts*, (VIII, 429). — Voir aussi *Heinecken* et *Hubert et Rost* (VIII, 79).

[2] *Revue universelle des Beaux-arts*, t. IX, p. 66.

[3] *Gazette des Beaux-arts*, t. I, p. 120.

GÉRARD (voir page 155). — Gérard exécuta en 1812 le portrait de la princesse de La Tour et Taxis, gravé par P. Adam.

FOUQUET (Louis-Socrate), peintre sur émail et sur porcelaine, né à Paris en 1795. — « Il fut appelé à Berlin en 1815 et occupé à la manufacture royale de porcelaine de cette ville, puis à celle de Nymphenbourg, en Bavière. C'est dans cette dernière qu'il a fait plusieurs copies d'après des tableaux de la galerie de Munich. M. Fouquet a fait beaucoup de peintures sur porcelaine pour le roi de Prusse, la princesse royale, le prince de Hardenberg, le duc de Saxe-Gotha, le roi de Bavière Maximilien, le reine douairière de Bavière, le duc de Leuchtenberg. En 1821, il fut nommé professeur-peintre sur émail du duc de Saxe-Gotha[1]. »

CHELARD (Hippolyte-André-Jean-Baptiste), compositeur de musique, né à Paris le 2 février 1789; mort en 1861. Élève du Conservatoire de musique à Paris. — Tout en suivant les classes de Berton, de Catel et de Daussoigne, Chelard était très-assidu à la bibliothèque du Conservatoire, et à vrai dire c'est des anciens maîtres qu'il s'est fait spontanément l'élève. En 1811, il obtint le grand prix, alla à Rome, continua ses études et ses explorations musicales tant à la bibliothèque du Vatican qu'à l'église et au théâtre, se rendit à Naples en 1815, où il donna son premier ouvrage *la Casa da vendere*. Cet ouvrage fut exécuté en présence de tous les compositeurs de l'époque, Rossini, Paesiello, etc., qui étaient attirés par la curiosité de voir un jeune Français faisant de la musique dans le genre *buffo napolitano*. Le succès fut complet; l'œuvre est restée longtemps au théâtre et a été représentée en 1822 à l'Opéra italien de Paris.

Revenu en France, M. Chelard éprouva toutes les difficultés que trouvent à leur retour de Rome les pensionnaires, difficultés multipliées par l'indifférence de l'école dont il ne suivait pas tous les errements. Il soutint la lutte, fonda une école de musique élémentaire d'ensemble, publia diverses œuvres, et en 1827 il composa avec Rouget de Lisle et fit représenter à l'opéra *Macbeth*. M. Chelard, en éclectique intelligent, avait voulu donner à la musique française, si caractérisée d'ailleurs, les larges formes italiennes et la vigueur de l'harmonie allemande. En 1828, M. Chelard se rendit à Munich, où son opéra de *Macbeth*, trouvant son véritable milieu, fut accueilli avec acclamation, se répandit dans toute l'Allemagne, et valut à son auteur la protection du roi Louis Ier de Bavière, qui lui donna le titre de maître de sa chapelle. De retour en France, M. Chelard fit représenter à l'Opéra-Comique *la Table et le Logement;* mais trouvant toutes les avenues fermées et l'art fort peu encouragé au milieu de la tourmente de 1830, il alla à

[1] Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'école française au XIXe siècle*, 1 vol. in-8°.

Londres, fit jouer *Macbeth* et *the Studen of Viena.* Il retourna ensuite à Munich, et donna alors l'opéra de *Mitternacht* (Minuit) et *le Combat d'Hermann.* De là il fut appelé à Weimar en remplacement de Hummel, comme maître de chapelle du Grand-Duc. Il y a donné quatre opéras, dont le dernier est: *les Élèves de marine* (Seecadetten), puis des cantates et des morceaux consacrés aux solennités de la cour. En 1855, M. Chelard est revenu à Paris pour y faire connaître les œuvres qui lui avaient valu l'estime de l'Allemagne et sa brillante réputation dans ce pays [1].

FORSTER (voir page 163). — M. Forster a gravé le portrait du roi de Bavière d'après Stieler.

MÉTIVIER (Jean), architecte. — M. Métivier, architecte à Munich, a construit dans cette ville, la maison de madame Bayersdorf, la plus jolie des nouvelles maisons de la ville, et beaucoup d'autres édifices [2].

DELAROCHE (Paul), (voir page 157). — Il a peint, en 1847, pour le baron de Lotzbeck, à Munich, un petit tableau représentant le Christ en croix.

CABANEL (Alexandre), peintre, né à Montpellier le 28 septembre 1823. Élève de Picot. — M. Cabanel a exposé, en 1867, le Paradis perdu, grand tableau exécuté pour le roi de Bavière.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1868, l'Empereur a donné au roi de Bavière un vase A. B. [3], fond bleu jaspé, sur lequel Mlle de Maussion avait peint l'enlèvement d'Esther.

TABLEAUX FRANÇAIS QUI SE TROUVENT A LA PINACOTHÈQUE DE MUNICH ET DANS LA GALERIE PRIVÉE DU ROI.

Bourdon (Sébastien). Un four à chaux romain.

Champagne (Philippe de). Portrait de Turenne.

Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. Deux tableaux de batailles.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Paysage. Des ouvriers soulèvent des pièces de bois. Peint en 1674 pour l'électeur de Bavière. — Paysage. Abraham chassant Agar et Ismaël. Peint en 1668 pour le comte de Waldstein. — Paysage. L'Ange apparaissant à Agar et à Ismaël dans le désert. Peint en 1668 pour le comte de Waldstein. — Paysage. Les paysans musiciens.

Granet. Savonarole. — Lithogr. dans: Galerie privée du roi, par Piloty.

Guaspre (le). Paysage montagneux. — Le temple rond de Vesta. — Paysage italien.

Jacquand (Claudius). La condamnation des Zingaris. — Lith. dans Piloty.

Le Brun (Charles). Mme de la Vallière en Madeleine. — Saint Jean l'évangéliste dans l'île de Pathmos.

1 Renseignements particuliers.
2 *Raczynski*, t. II, p. 439.
3 Abréviation d'Alexandre Brongniart, ancien directeur de la manufacture.

Lemoine (François). Une société de chasse prenant des rafraîchissements auprès d'un moulin.

Lepoittevin (Eugène). Le peintre. — Scène de la vie de Brauwer. — Lith. dans l'ouvrage précédemment indiqué.

Le Sueur (Eustache). Jésus-Christ chez Marthe; la Madeleine, assise devant Notre-Seigneur, l'écoute avec recueillement. (Le dessin de ce magnifique tableau est dans la collection de M. Fr. Reiset). — Saint-Louis assiste à la messe (esquisse).

Pesne (Antoine). Une jeune fille, portant un chapeau de paille, pose sa main sur une corbeille de fruits. — Portrait d'un peintre ayant un manteau fourré.

Poussin. L'adoration des Bergers; lithogr. dans: Pinacothèque de Munich, par Piloty et Lœhle, 2 vol. grand aigle. — L'ensevelissement du Christ. — Midas prie à genoux Bacchus de reprendre le don qu'il lui avait accordé. — Saint Norbert à genoux reçoit l'habit religieux de la Sainte Vierge *. — Portrait du Poussin par lui-même. (Ce n'est qu'une copie).

Rigaud. Christian III, duc de Deux-Ponts.

Valentin. La présentation du Christ. — La reine Artémise visite un fabricant de paniers. — Le couronnement d'épines.

Van der Meulen. Bombardement d'Oudenarde (1667.)

Vernet (Joseph). Le soleil se couchant derrière les ruines du palais impérial à Rome (1748.) — Une ville maritime en flammes (1748). — Le lever du soleil (1748). — Une tempête (1760). Lithogr. dans : Pinacoth. de Munich, par Piloty. — Le coucher du soleil après une journée chaude (1770). — La mer tranquille. — Un orage sur mer (1770). — Le soleil levant perce le brouillard (1748.)

Vivien (Joseph). Portrait de l'électeur Maximilien-Emmanuel, en pied. — Portrait de Fénelon, en buste. — Portrait de J. Vivien devant un chevalet, occupé à dessiner le portrait de l'électeur Maximilien-Emmanuel.

Vouet (S.). La Vierge et l'enfant Jésus.

Watteau. Une nombreuse société s'amuse dans un jardin.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE D'AUGSBOURG.

Bourdon (Sébastien). Paysage avec personnages.

Claude Lorrain. Ruines romaines.

Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. Une bataille. — Deux combats de cavalerie.

Gérard (François). Portrait de Mademoiselle Mars dans sa jeunesse.

Guaspre (le). Cinq paysages, et deux autres qui lui sont attribués.

Lancret.

Largillière. Portraits de François-Louis et de Wolfgang-Georges, comtes Palatins du Rhin.

Lebrun (Charles). Le Christ dans le désert servi par les Anges.

Stella (Jacques). La Vierge.

DESSINS D'ARTISTES FRANÇAIS, AU CABINET DE MUNICH

Lithographiés par Piloty.

On trouve dans cette collection : 4 dessins de Claude Lorrain ; 12 du Poussin ; 2 de Le Sueur, dont une belle composition représentant Jésus-Christ servi par les anges; 1 de Lafage ; 1 de Callot; 1 de Stella ; 1 du Bourguignon ; 1 de Denon.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA COLLECTION DE L'ÉCOLE DE DESSIN DE NUREMBERG.

Stella (Jacques). La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean. — Une autre sainte famille.

Vernet (Joseph). La mer au soleil couchant. — La mer éclairée par la lune.

* *Smith* ne parle pas du Saint Norbert ni du portrait du Poussin. En revanche, il indique deux tableaux qui ne sont pas portés sur les catalogues : une Annonciation et une Nativité, faisant partie de la collection royale.

§ 4. — BOHÊME

DE MACHAU (Guillaume), poëte et musicien, né en 1284, en Champagne, mort en 1369. — Guillaume de Machau fut, en 1316, pris pour secrétaire par Jean de Luxembourg, roi de Bohême; il resta trente ans en Bohême et revint en France avec le roi Jean de Luxembourg, qui se fit tuer si chevaleresquement à Crécy. Guillaume de Machau a composé un grand nombre d'œuvres musicales à plusieurs voix.

MATHIEU D'ARRAS, architecte et sculpteur, mort en 1352, à Prague. — Mathieu d'Arras commença en 1344 la cathédrale de Prague, dédiée à saint Vit; il y travailla jusqu'à sa mort. Il commença aussi, en 1348, le château royal de Karlstein, près de Beraun, construit pour l'empereur Charles IV, roi de Bohême [1].

PIERRE DE BOULOGNE, architecte et sculpteur. — Pierre de Boulogne acheva en 1386 la cathédrale de Prague et sans doute aussi le beau palais de Karlstein [2], que l'on a restauré en 1837.

TABLEAUX FRANÇAIS QUI SE TROUVENT DANS LA COLLECTION DE HOSER,

Placée dans les galeries de la Société patriotique des Amis des Arts de Prague.

Lemoine (François). Bethsabée au bain.

Vernet (Joseph). Une tempête.

Watteau. Une mascarade : deux couples de masques, en costume vénitien, sont, dans une nuit obscure, conduits par deux sbires habillés de pourpoints rouges, masqués, dont l'un tient une torche.

---

§ 5. — BRUNSWICK

JOUVENET (Noel), peintre, mort en 1698. — Noël Jouvenet, frère de Jean Jouvenet, était le quinzième enfant de Laurent Jouvenet, maître peintre-sculpteur de Rouen. En 1684, il était à Padoue (voy. PADOUE); il fut appelé, à cause de son habileté dans la peinture, par le duc de Brunswick [3]. Nous ne connaissons de Noël Jouvenet qu'un seul tableau, qui fait partie de la collection de l'université de Gœt-

[1] Joanne, *Allemagne du Sud*, p. 682.

[2] Raczynski, t. II, p. 532. — Félix de Verneilh, *Annales archéologiques*, t. VII. — Duseigneur, *Appendice à l'histoire de la sculpture d'Emeric David*.

[3] Fiorillo, *Geschiste der Kunste und Wissenschaften*, 5 vol. in-8°, Gœttingue, 1805; t. III, p. 130, 131.

tingue[1]; il représente le portrait du prince Charles-Philippe de Hanovre[2], mort en 1695, dans une bataille contre les Turcs en Albanie.

RIGAUD (page 147). — Rigaud a fait en 1723, le portrait de Conrad Detlev a Dehn, ministre d'Etat du duc de Brunswick et Lunebourg; gravé en 1728 par Fr. Chereau[3]. Ce tableau est au musée de Brunswick.

FORSTER (voir page 163). — M. Forster a gravé, en 1818, d'après Steuben, le portrait d'Alexandre de Humboldt pour un marchand d'estampes à Brunswick.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DUCAL DE BRUNSWICK.

Boulanger (Jean). Moïse sauvé des eaux. — Abigaïl aux genoux de David.

Courtois, dit le Bourguignon. Combat de cavalerie contre les Turcs.

Cousin (Jean). Devant la porte d'une maison sont trois femmes, dont l'une fait l'aumône à des pauvres.

Desportes (François). Sur une table, du gibier ; un lièvre suspendu, un chien à côté (*signé.*)

Detroy (François). Portrait en buste de madame du Lude. — Portrait en buste de madame de Montespan en Madeleine ; elle a la croix devant elle.

Largillière (Nicolas). Portrait du marquis d'Usson, en armure ; jusqu'aux genoux. — Portrait en pied de J.-B. Tavernier, en habit persan. — Portrait du comte de Dehn, en habit de gala.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Un paysage.

Pesne (Antoine). Portrait d'un vieillard salzbourgeois, barbu et tenant son chapeau sur sa poitrine; à mi-corps. — Une vieille Salzbourgeoise en chapeau vert; elle a les deux mains jointes et tient un livre. — Une jeune fille salzbourgeoise en chapeau de paille ; elle tient les mains jointes.

Poussin (Nicolas) Apollon et Diane : Diane, l'arc à la main, à côté d'Apollon ; elle saisit une flèche dans son carquois ; diverses figures mythologiques. — Deux femmes à genoux devant une statue d'homme la font regarder à leurs enfants ; derrière, deux femmes arrivent en portant des vases de sacrifice; à droite, vient un homme couronné, ainsi qu'une femme qui porte une cassolette ; deux amours volent dans les airs. — C'est, sans doute, le tableau que Smith désigne sous le titre de : Sylvains adorant Pan.

De Poussin ou de son école. Sacrifice de Bacchus. Au milieu, Bacchus assis boit dans une coupe; une bacchante assise joue de la cithare; d'autres bacchants et bacchantes dansent en jouant. Sur le côté, une statue de Pan qu'une bacchante entoure d'une guirlande. Dans les nuages, Apollon avec ses chevaux. — Est-ce la fête bacchanale dont parle Smith ?

Ranc (Jean). Portrait de Louis XIV en armure, jusqu'aux genoux.

Rigaud. Portrait du général de Jordan, avec l'armure et le manteau; en buste. — Répétition de ce même portrait. — Portrait d'un seigneur inconnu; perruque sur la tête ; armure et manteau. — Portrait du comte de Dehn; en armure et vêtu de blanc; figure jusqu'aux genoux. — Portrait de la princesse palatine Charlotte-Elisabeth, duchesse d'Orléans ; elle est assise à une table; de sa main gauche, elle touche une couronne ; de la droite, elle soulève un voile de crêpe; figure jusqu'aux genoux.

Valentin. Le reniement de saint Pierre.

Vouet (Simon). Une mère tenant son enfant dans les bras.

[1] Fiorillo, p. 71 *de la Description de la collection de tableaux de l'université de Gœttingue*, 1 vol. in-8°, 1805 (en allemand), Bibliothèque nationale, V. 2635 G.
[2] Houel, dans son mémoire sur Jean Jouvenet, dit que Noël Jouvenet fut peintre du duc de Hanovre ; ce portrait du prince Charles-Philippe de Hanovre semble justifier l'assertion de Houel, qui est en contradiction avec les autres biographes.
[3] *Mémoires sur les membres de l'Académie de peinture et de sculpture*, t. II, p. 195.

§ 6. — CASSEL

(LANDGRAVIAT DE HESSE ET ROYAUME DE WESTPHALIE).

DU RY (PAUL), ingénieur militaire et architecte, né à Paris vers le milieu du XVIIe siècle, fils de N. Du Ry, conseiller-architecte du Roi. — A la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia en Hollande, où il répara les fortifications de Maestricht, puis, en 1687, il alla à Cassel où le landgrave de Hesse l'appelait. Il fut nommé architecte de la ville, directeur des bâtiments, et professeur à l'Académie. C'est à Du Ry, que Cassel doit en partie les embellissements qui en font une des plus magnifiques résidences de l'Allemagne; c'est lui qui commença, en 1688, les travaux de construction de la Ville-Neuve; c'est lui qui bâtit sur la Wilhemshœhe, pour l'électeur de Hesse, une maison de plaisance remplacée depuis par un palais dont son petit-fils a dessiné le plan [1]; c'est à lui enfin que Cassel est redevable de son orangerie, citée encore aujourd'hui au nombre de ses plus beaux monuments.

Son fils *Charles Du Ry*, fut aussi architecte à Cassel, et père du célèbre *Simon-Louis Du Ry*, illustre architecte, l'un des principaux restaurateurs des études et de l'architecture antique en Allemagne; Simon-Louis Du Ry, éleva, à Cassel, le musée Frédéric (1769-79), très-bel édifice, l'église catholique, l'Opéra, le palais de la Wilhemshœhe, terminé par Jussow, et l'hôpital français. Il était professeur d'architecture et intendant supérieur des bâtiments de l'Etat. Il mourut en 1792, laissant un fils *Jean-Charles-Etienne Du Ry*, qui fut, comme ses ancêtres, architecte et directeur des bâtiments publics de Cassel, et qui mourut en 1811, sans postérité [2].

RIGAUD (voir page 147). — Rigaud fit, en 1698, les portraits du prince de Hesse-Cassel, du prince son frère, et du baron de Deffel, leur gouverneur. Chacun de ces portraits fut payé 140 livres [3].

MONNOT (PIERRE-ETIENNE), sculpteur, né à Besançon en 1658, mort à Rome en 1733 (voir ROME, *Monnot*).— Pierre-Etienne Monnot s'étant rendu à Rome pour y achever ses études, fit dans cette ville les statues colossales des princes-apôtres, à Saint-Jean-de-Latran. Il alla ensuite à Cassel, où il exécuta « le bain de marbre » du Landgrave. C'est le plus grand et le

[1] *Les geographische Mittheilungen* de Petermann (1875) contiennent un très-beau plan de Wilhemshœhe.

[2] La *France protestante*, par MM. Haag, 8e partie, 1854. — Nagler se trompe dans la biographie de Du Ry ; il prend Jean-Charles-Etienne pour Simon-Louis.

[3] *Mémoires sur les membres de l'Académie de peinture et de sculpture*, t. II, p. 168.

plus bel ouvrage de Monnot. Il y travailla seize ans. Il l'enrichit d'un grand nombre de statues et de bas-reliefs, parmi lesquels les auteurs de l'écrit « *Winckelmann et son siècle* » vantent surtout une statue de faune; elle est belle, mais un peu académique; la composition des bas-reliefs est entièrement dans le goût français de l'école de Bon Boulogne et de Coypel. Monnot retourna ensuite à Rome, où il mourut [1].

DE WAILY (Charles), architecte, né à Paris en 1729, mort le 2 novembre 1798. Elève de Blondel. — De Wailly fit les plans d'un palais pour le Landgrave. Ces plans, en deux volumes in-folio, sont conservés à Cassel et n'ont pas été exécutés.

ROCHEFORT (Jean-Baptiste), compositeur, né à Paris le 24 juin 1746, mort en 1819 à Paris. — Rochefort fut maître de chapelle du Landgrave et chef d'orchestre de l'Opéra français établi à Cassel, de 1780 à 1785. Il y fit représenter les opéras-comiques de : *La Pompe funèbre de Crispin, Pyrame et Thisbé, les noces de Zerbine* [2].

GROS (Antoine-Jean, baron), peintre, né à Paris le 16 mars 1771, mort le 26 juin 1835. Elève de David. — Gros a fait le portrait en pied du roi de Westphalie, Jérôme; celui de la reine; et, en 1811, le portrait équestre de la reine, un des plus importants qu'il ait peints.

GÉRARD (voir page 155). — Gérard a fait également, en 1811, le portrait du roi Jérôme, et celui de Frédérique-Catherine-Sophie-Dorothée de Wurtemberg, reine de Westphalie (gravé par Adam); en 1812, il a peint un nouveau portrait de cette reine.

GRANDJEAN DE MONTIGNY, architecte. Elève de Percier. — Grandjean de Montigny fut l'architecte du roi Jérôme. Il a construit plusieurs monuments à Cassel, entre autres le palais du Corps législatif.

CICÉRI (Pierre-Luc-Charles), peintre décorateur, né à Saint-Cloud, le 17 août 1782, mort à Saint-Chéron (Seine-et-Oise) en 1868. Elève de l'architecte Bellangé. — Il fut chargé, en 1810, par le roi de Westphalie (Jérôme), d'exécuter les décorations du grand théâtre de Cassel [3] et de restaurer ce théâtre.

DUPRÉ (Louis) peintre d'histoire, né à Versailles le 9 janvier 1789, mort à Paris le 12 octobre 1837. Elève de David. — En 1812, le cardinal Fesch l'envoya à Cassel, où il fut nommé peintre du roi Jérôme; il y fit quelques portraits et un tableau représentant le roi sauvant la vie à un de ses

[1] Nagler et Cantu: *Histoire universelle*, 1855, t. XVI, p. 706.
[2] Fétis, *Dictionnaire des musiciens et renseignements particuliers.*
[3] Gabet.

gardes. Le roi l'envoya ensuite à Rome pour se perfectionner ; et, en 1819, nous le trouvons travaillant, à Naples, pour la reine de Naples[1].

DENIÈRE, le père, fabricant de bronzes d'art. — Vers 1825, Denière fit un ameublement de bronze pour le palais du Landgrave.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE CASSEL.

Bourdon (Sébastien). Dans une tente, un cuirassier joue aux cartes avec un paysan ; à droite et à gauche, des groupes de spectateurs. — Une réunion où un cuirassier met sous le nez d'un autre cuirassier endormi un morceau de bois enflammé. — Ces deux tableaux sont sur bois.

Courtois (dit le Bourguignon). Un combat. — Un combat contre les Turcs. — Une escarmouche.

Mallet. Henri IV, sur un lit de repos, avec la marquise de Verneuil.

Oudry. Un chien courant de robe blanche, qui, dans un marais, s'élance sur des cailles. — Un cygne et ses deux petits attaqués par un chien. — Un canard sauvage dans l'eau, au milieu de roseaux ; un autour plane au-dessus. — Un chien se tenant devant deux perdrix. — Un chien arrêté devant un faisan.

Pater (J.-B.). Un jeune Espagnol joue de la guitare ; deux femmes assises l'écoutent avec attention. Derrière, un homme en manteau jaune (sur cuivre). — Une femme assise, qui a retiré son voile noir, regarde avec malice un homme appuyé contre un piédestal et habillé en brun. Entre les deux, est une femme (sur cuivre.)

Poussin. Mort de Pompée. — Myrrha s'enfuit nue du lit de son père, qui la poursuit en fureur ; des suivantes éclairent la scène avec des torches. — Un satyre porte une bacchante ; il est suivi de quelques faunes. (Smith ne mentionne qu'un seul tableau du Poussin dans la galerie de Hesse-Cassel : une nymphe avec un satyre et quelques amours.)

Rigaud (H.). Portrait en buste de H. Rigaud.

Subleyras (Pierre). Sainte Madeleine mourante reçoit la communion d'un prêtre.

Vaillant (Jacques). Le sacrifice d'Iphigénie.

Vernet (Joseph). Un port de mer. — Un port avec la mer agitée. — Marine : un canot dans lequel sont deux hommes armés, un matelot et une femme (sur bois.)

Watteau (Antoine). Une société se divertit dans un jardin ; on y remarque plusieurs personnages de théâtre, tels qu'Arlequin, Pierrot et Scapin (sur cuivre). — Une société se divertit dans un jardin avec des oiseaux et des fleurs (sur cuivre.)

---

§ 7. — ÉLECTORAT DE COLOGNE

CATHÉDRALE DE COLOGNE (voir pages 9 et 10).

BRUAND (JACQUES), architecte, mort avant 1675. — Jacques Bruand fit le modèle d'une maison que Jabach (Evrard) voulait faire bâtir à Cologne ; elle a été gravée par Marot et insérée dans son ouvrage ayant pour titre : *Bâtiments*, etc., in-4°. Cette maison du célèbre amateur est évidemment le Jabachischehaus dont il est question dans l'article suivant.

[1] *Notice* par Desains, dans le *Journal de la Société libre des beaux-arts.*

LEBRUN (Charles), peintre d'histoire, né à Paris le 24 février 1619, mort à Paris le 12 février 1690. Élève de Vouet. — « Je me rendis dans la maison appelée Jabachischehaus, pour y voir le grand portrait de famille de cette maison, peint par Lebrun; ce tableau occupe tout le fond d'une chambre assez grande; c'est un vrai chef-d'œuvre. Le vieux Jabach, qui fut, à ce qu'il paraît, un amateur des arts, y est représenté assis dans un fauteuil et montrant de la main le buste de Minerve, ainsi que plusieurs autres attributs des Arts épars çà et là. Sa femme, vêtue de ses plus beaux habillements, est assise à sa gauche ; elle tient dans ses bras un enfant à la mamelle qui repose sur un coussin de velours rouge ; la vie respire dans tous les traits de cet enfant. La mère a près d'elle sa fille, âgée de dix ans, dont la contenance et la pâleur annoncent qu'elle n'est pas en bonne santé ; à sa droite est une autre fille un peu plus jeune, sur le visage de laquelle brillent la joie et le contentement. Un petit garçon de quatre ans, placé sur le plan inférieur, s'agite sur un cheval de bois et semble regarder d'un air curieux ce qui se passe dans la chambre. Le peintre Lebrun est assis dans l'enfoncement devant son chevalet ; il a la tête tournée de côté et est occupé à peindre. L'ensemble de ce tableau est du meilleur effet ; la beauté du coloris, l'expression des figures, leur distribution, la vérité des draperies, tout y est frappant, tout y intéresse [1]. »

Ce beau tableau est aujourd'hui au musée de Berlin.

BOURDON (Sébastien), peintre d'histoire et de genre, né à Montpellier en 1616, mort à Paris le 8 mai 1671. — « Bourdon fit deux tableaux de cabinet pour M. Jabach, chacun de 8 pieds de longueur sur 5 de hauteur ; l'un représente l'entrée de J.-C. en Hierusalem, et l'autre un Portement de croix. On y voit la fécondité de son génie à varier des sujets traités si fréquemment, et on y trouve un agréable accompagnement de paysages, où il n'excellait pas moins que dans les autres parties de la peinture. Ensuite par l'entremise de M. Jabach, il fit pour la ville de Cologne un tableau de 12 pieds de hauteur sur 8 de largeur, et y représenta, comme dans le temps de la Passion, les bourreaux qui viennent d'attacher le Sauveur à la croix, la lèvent pour la planter. Il fit encore pour la ville de Cologne un tableau de 10 pieds de haut sur 7 pieds de large, représentant un miracle rapporté dans la Vie de Saint-Martin qui ressuscite un jeune homme en présence de beaucoup de spectateurs dont la surprise est exprimée en différentes manières [2]. »

ROBERT DE COTTE, architecte (voir page 147). — Robert de Cotte a été employé pendant plusieurs années aux bâtiments de l'électeur de

[1] *Voyage sur le Rhin*, 2 vol. in-8°, Neuwied, 1792, t. I, p. 101.
[2] *Mémoires sur les membres de l'Académie de peinture et de sculpture*, t. I, p. 94.

Cologne, Joseph-Clément. Dès 1704, l'Électeur était en correspondance avec lui au sujet d'une église qu'il faisait construire à Bonn; il lui envoyait un mémoire sur lequel Robert de Cotte fit ses observations. Lorsque Joseph-Clément, allié de Louis XIV, fut chassé de ses Etats par les coalisés, pendant la guerre de la succession d'Espagne, il vint à Paris, et son ardeur pour les arts et les bâtiments se développa à la vue des beaux palais de France. Il s'entendit avec le célèbre architecte auquel il avait donné toute sa confiance; il lui fit faire des plans; il discuta des projets et se prépara à faire construire de nombreux bâtiments lorsqu'il serait de retour dans son électorat.

A ce moment, commence une longue correspondance (conservée au Cabinet des estampes) entre l'Électeur et Robert de Cotte, qui dirige de Paris les immenses constructions de l'Électeur. Robert de Cotte lui envoie les dessins, plans, profils et élévations des bâtiments; des mémoires; des réponses à ses objections; il résout les « terribles querelles » qui s'élèvent entre le prince et ses courtisans sur des questions de décoration ou d'architecture [1]. Une colonie d'artistes est envoyée de Paris à Cologne pour exécuter ces grands travaux, et tous reçoivent l'impulsion de Robert de Cotte.

Voici un fragment de cette correspondance si curieuse; il constate la haute réputation de l'artiste et la politesse extrême du prince envers lui :

22 décembre 1714. « On ne peut trop admirer, Monsieur, votre heureux génie et la facilité que vous avez à trouver sans hésiter les plus belles choses du monde. Je suis charmé des magnifiques dessins que vous m'avez renvoyés avec tant de diligence, et je vous assure que l'on ne peut être plus redevable que je le suis aux grandes honnêtetés que vous me témoignez en toute rencontre.... »

Le 25 mai 1715, l'Électeur annonce à de Cotte que tous les ouvriers qui travaillent à ses bâtiments ont ordre de se servir du pied de France, et qu'il a fait attacher à la porte de son palais une verge de fer, longue d'une toise, pour qu'ils se règlent là-dessus. Dorénavant toutes les dimensions qu'on enverra à de Cotte seront en mesures françaises, et on pourra mieux s'entendre.

Robert de Cotte a fait les plans et dirigé les travaux du palais de Bonn, du palais de Brühl [2], du Buen-Retiro de Bonn, du château de Popelsdorf et de sa chapelle, du château de Gudesberg et de l'église du séminaire archiépiscopal de Cologne, à Bonn.

Les travaux de Bonn comprennent les bâtiments du palais et de la chapelle, son maître-autel, les bâtiments du Buen-Retiro, les jardins, les fontaines, le potager, une ménagerie pour les volatiles, des étangs

[1] C'est le résident de l'Électeur à Paris, M. de Waldor, qui était chargé de s'entendre avec de Cotte pour toutes les affaires de son maître.

[2] Le château de Brühl a été restauré en 1845 par le roi de Prusse.

pour le poisson, les écuries, un grand bassin pour placer à l'abri des vents et des glaces les frégates et les chaloupes destinées à la navigation du Rhin. Le Cabinet des estampes possède un grand nombre de dessins de Robert de Cotte faits pour les travaux de Bonn [1]. Ces dessins consistent en plans, élévations, façades, coupes, dessins de cheminées, de panneaux et d'intérieurs; ces derniers sont du goût le plus pur et le plus charmant [2].

Nous avons déjà dit que plusieurs Français se rendirent à Cologne pour exécuter les plans de Robert de Cotte; ces artistes sont Benoît de Fortier et Hauberat, architectes. Les peintres Vernansal, La Roque et Vivien, le sculpteur Rousseau travaillèrent aussi pour l'Électeur. Ce prince fit faire à Paris, également sous la direction de Robert de Cotte, une grande partie des ornements de ses palais. Nous trouvons dans la volumineuse correspondance de l'Électeur, que *Vassé* et *Desjardins* firent des bronzes pour les cheminées; que *Raon* fit les modèles de la cheminée d'une salle d'audience; que *André Boulle* [3] fit deux commodes; le marbrier *Tarlé* [4], six cheminées et douze tables. Plus tard, l'Électeur demande deux cheminées de marbre pour sa bibliothèque et pour le cabinet des glaces, avec leurs ornements en bronze doré. En 1717, Robert de Cotte fait faire les modèles en cire des ornements d'argent pour la cheminée de la salle d'audience (du palais de Bonn (?); on devait exécuter ces ornements en Allemagne à meilleur marché que chez Ballin, par qui de Cotte voulait les faire faire. L'Électeur songeait dès lors à l'économie; il était ruiné par ses énormes dépenses; il l'écrivait à de Cotte, le 4 décembre 1717, et le priait de tâcher de le tirer d'affaire. « Mes finances, disait le prince à son architecte, étant effroyablement dérangées par l'opiniâtreté et les mauvaises intentions de mes États, en haine de mon alliance avec le feu roi très-chrétien, de très-glorieuse mémoire, qui leur tient toujours si fort à cœur, que je n'en puis tirer aucun secours. Si sans me commettre vous trouviez l'occasion de le faire connaître à M. le duc d'Antin.... »

BENOIT DE FORTIER, architecte. — Benoît de Fortier fut désigné par Robert de Cotte, en février 1715, pour aller à Bonn conduire les bâ-

[1] Ces dessins sont au nombre de 41 (voir l'inventaire des dessins de R. de Cotte, cité p. 148).

[2] On les trouve dans un volume in-folio du Cabinet des estampes, intitulé : *Palais de Bonn* (H. a. 18 c.). — On trouve aussi trois intérieurs de Brühl (n[os] 125, 172, 174), au Cabinet des estampes, *Topographie-Cologne*. — Pour les autres bâtiments faits pour l'Électeur, le Cabinet des estampes possède 19 autres dessins de Robert de Cotte (voir l'inventaire).

[3] Mort en 1732.

[4] Claude-Félix Tarlé, marbrier du Roi et contrôleur général de la marbrerie; mort à Paris, aux Tuileries, le 5 juin 1735, à 69 ans. Il avait conduit et exécuté plusieurs ouvrages considérables à Versailles et à Marly.

timents de l'Électeur [1]; en août, il était auprès de ce prince qui le faisait travailler « jour et nuit [2] ». Fortier prenait le titre d'architecte de l'Électeur, et faisait exécuter les travaux du palais de Bonn sur les dessins de Robert de Cotte, et aussi d'après les caprices de Joseph-Clément. On trouve dans une lettre de Fortier à de Cotte [3], de bien singuliers détails sur « la vivacité de l'esprit » du Sérénissime prince qu'il avait l'honneur de servir. L'Électeur avait commandé à Fortier de bâtir avant que les dessins de Robert de Cotte fussent terminés et adoptés ; malgré les observations de Fortier, il avait fallu qu'il commençât les fondations avant l'achèvement des plans ; les plans de Robert de Cotte étaient arrivés, mais les fondations n'étant pas d'accord avec eux, on avait été obligé de modifier les dessins. Fortier disait : « Je n'aurois pas manqué de suivre exactement les ordres que vous m'avez donnés avant que je sois party de Paris, et à m'acquitter de mes devoirs envers vous, si S. A. S. É. ne s'estoit réservé de vous escrire luy-même ses intentions, sans me les avoir entièrement communiquées. » Ce fut sans doute à la suite de ces difficultés que Benoît de Fortier quitta le service de l'Électeur; en juillet 1716, il fut remplacé par un nouvel architecte nommé Hauberat.

HAUBERAT, architecte. — Hauberat arriva à Bonn, en juillet 1716 [4]; c'était Robert de Cotte qui l'avait envoyé à l'Électeur et qui le dirigeait de Paris. « Je sçay, Monsieur, écrivait l'Électeur à de Cotte [5], que mon architecte Hauberat vous informe de temps en temps de l'estat de mes bastiments, et reçoit vos avis sur ce qu'il a l'honneur de vous communiquer. » En 1721, Hauberat fut nommé intendant des bâtiments de S. A. É. et conseiller à la Cour des finances.

VERNANSAL (Louis-Guy de), peintre, né à Fontainebleau le 2 juillet 1648, mort le 9 avril 1729 [6]. Elève de Lebrun. — En 1715, Vernansal fut chargé de faire le dessin de la décoration du plafond de la galerie du palais de Bonn. « Au reste, Monsieur, écrivait l'Électeur à Robert de Cotte, j'ay reçu le dessin de M. de Vernansal pour le plafond de ma galerie ; je le trouve magnifique et très-bien pensé, et il ne s'agit maintenant que de l'exécution [7]. » L'Électeur paya le dessin 1,700 livres [8], mais nous ne savons s'il a été exécuté.

LA ROQUE, peintre. — La Roque est désigné comme peintre de

1 Lettre du 15 février 1715.
2 Lettre du 23 août 1715 ; l'Électeur à de Cotte.
3 Du 21 octobre 1715.
4 Lettre de l'Électeur du 18 juillet.
5 Le 11 juin 1717.
6 *Bulletin du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, t. II, 1855, p. 266.
7 25 février 1716.
8 Lettre du 5 mai 1716.

l'électeur de Cologne dans une lettre du 30 octobre 1717; il devait faire les peintures du Buen-Retiro. Ce sont les seuls renseignements que l'on trouve sur cet artiste dans les papiers de Robert de Cotte.

ROUSSEAU, sculpteur[1]. — Rousseau était occupé à Bonn en 1717[2]; il exécutait à cette époque, chez le comte de Saint-Maurice, un fronton et huit consoles sous un grand balcon. Il fut aussi employé par l'Électeur à sculpter les frises de quelques plafonds.

VIVIEN (Joseph), peintre de portraits (voir page 167). — Joseph Vivien, premier peintre du cabinet de l'électeur de Cologne[3], fit en 1707[4] le portrait de l'électeur Joseph-Clément, gravé par B. Audran, in-folio, et par J.-A. Zimmerman. L'Électeur l'aimait beaucoup et le consultait pour ses peintures. Dans une lettre qu'il adressait à Vivien[5], Joseph-Clément lui disait : « Mon cher Vivien, il se présente plusieurs peintres italiens pour peindre mes galeries et le salon qui est au bout ; mais comme dans la plupart de leurs ordonnances, il y a plus de bizarrerie que de bon goût, vous me ferez plaisir de conférer là-dessus avec M. de Cotte, en luy rendant la lettre cy-jointe, et de voir ensemble si l'on ne pourroit point trouver à Paris quelqu'un qui en voulût faire une idée générale sur les plans et élévations que vous et luy en avez... » Il est plus que probable que Vernansal fut alors choisi pour faire cette « idée générale » que demandait l'Électeur, et dont nous avons parlé précédemment. En 1719, Vivien alla à Cologne, mais nous ne savons s'il y fit quelques ouvrages. Il mourut en 1735, à Bonn.

GERMAIN (Thomas), orfèvre, né à Paris en 1673; mort à Paris le 14 août 1748. — En 1725, il fait pour l'électeur de Cologne, un calice d'or[6].

ROETTIERS (Jacques), orfèvre, né en 1707; mort à Paris le 17 mai 1784. — En 1749, il exécuta pour l'électeur de Cologne un grand surtout de table représentant une aventure qui était arrivée à l'Électeur pendant une de ses chasses. « Le Roi, dit le duc de Luynes[7], a vu ces jours-ci un ouvrage du sieur Roettiers, orfèvre fameux, que l'on dit extrêmement digne de curiosité. C'est un très-grand surtout d'argent pour l'électeur de Cologne. L'Électeur a mandé à Roettiers qu'il avait pris un cerf sur la maison d'un paysan, et ne lui a pas marqué d'autre détail; il a dit qu'il désirait que cette chasse fût représentée dans un

[1] C'est peut-être Bousseau.
[2] Lettre de Hauberat à R. de Cotte, du 20 avril 1717.
[3] Lettre de l'Électeur, 28 février 1719.
[4] Cette date est indiquée dans le Catalogue de la galerie des antiquités de Heidelberg, cité p. 168.
[5] Bonn, 25 mai 1715.
[6] *Mercure de France*, septembre 1726. — *Gazette des beaux-arts*, t. XI, p. 119, 128 et 257.
[7] *Mémoires*, t. IX, p. 442, au 3 juillet 1749.

surtout. Roettiers a composé un dessin admirable. Le milieu du surtout représente la chasse du cerf, autant dans le vrai qu'elle peut être dans un ouvrage d'orfévrerie ; les deux côtés représentent deux autres chasses [1]. Le même ouvrier a fait, pour accompagner ce surtout, quatre flambeaux, qui sont quatre chênes parfaitement bien exécutés. Il a dit au Roi que le surtout et les flambeaux étoient du prix de 10,000 écus, seulement pour la matière et le contrôle, et qu'il en demandait 2,000 louis de façon [2]. »

GERMAIN (Pierre-François), orfévre, né en 1722. — « Germain, orfèvre du Roi, dit le duc de Luynes [3], fit voir au Roi, à Fontainebleau, le 22 ou le 23 octobre, un calice d'or qu'il vient de finir pour l'électeur de Cologne. Il avait été commencé par feu son père. C'est un ouvrage fort cher, qui fait honneur à l'un et à l'autre ; il est orné de plusieurs médaillons qui représentent différentes circonstances de la Passion de Notre-Seigneur. Il n'y a d'or que pour 15,000 livres, mais la façon monte à 35,000 livres. »

---

§ 8. — DARMSTADT

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DE DARMSTADT.

Boucher (François). Esquisse d'un paysage.

Callot (Jacques). Trois hommes jouant et éclairés par des cierges (sur bois).

Courtois (dit le Bourguignon). Deux tableaux de batailles.

Delafosse (Charles). Le printemps; allégorie.

Doyen (François). L'adoration des Mages.

Fratrel (Joseph). Minerve rend hommage à l'électeur palatin, Charles-Théodore; diverses figures allégoriques. — Grisaille sur papier.

Jouvenet (Jean). Apollon et Saturne. Devant eux, une femme à genoux tenant du blé dans la main. — Allégorie difficile à deviner, ajoute le livret. C'est sans doute la Sybille, fille de Glaucus, qui demande à Apollon de vivre autant d'années qu'elle a de grains de sable dans la main. — L'enfant Jésus dormant ; la Vierge se penche sur lui ; des anges l'entourent.

Largillière (Nicolas). Portrait du comte de Zinzendorf.

Le Brun (Charles). La Madeleine pénitente (buste).

Le Brun (Madame). Portrait de Marie-Antoinette.

Le Sueur (Eustache). La résurrection du Lazarre; grande et belle composition avec beaucoup de figures.

Loutherbourg (Ph.-Jacq. de). Un chasseur et une dame assis dans un bois.

Mignard (P.) Diane et Endymion. Le livret présume que ce sont les portraits de Louis XIV et de madame de la Vallière.

Rigaud (H.) Esquisse du portrait d'un

[1] La chasse au loup et au sanglier.
[2] Le *Mercure de France*, au 3 juillet 1749, p. 442, donne une longue description de ce bel ouvrage.
[3] *Mémoires* t. XI, p. 264, au 3 octobre 1751.

chevalier de l'ordre de Saint-Michel, peint en grisaille.— Portrait en buste du cardinal de Mazarin *.

Robert (Hubert). Vue d'un pont. — Vue d'un panthéon.

Santerre (J.-B.) Figure de femme en méditation représentant la géométrie. — La matrone d'Ephèse pleurant son mari; une petite négresse lui amène le jeune soldat.

Trémollière (P.-Ch.). Vénus et l'Amour sur des nuages. (Signé.)

Vallin. Une vue de rivage maritime avec un coucher de soleil.

Vanloo (J.-B.). Portrait de Marie Leczinska. — Portrait de Louis XV. — Devant Nabuchodonosor vainqueur, le roi Sédécias a les yeux arrachés et est enchaîné pour être conduit en captivité.

Vivien (Joseph). Portrait du duc Ferdinand-Marie de Bavière.

Vouet (Simon). Marie et l'enfant Jésus auquel un ange apporte une corbeille de roses. — Esquisse pour un plafond : la France et diverses figures allégoriques.

* Il est impossible que ce soit un portrait de Rigaud, si le tableau représente Mazarin. Une fois pour toutes, nous dirons que nous reproduisons les livrets étrangers, mais nous nous gardons bien de donner pour authentiques toutes les attributions qu'on y trouve.

---

§ 9. — DUCHÉ DE DEUX-PONTS

RIGAUD (voir page 147). — Rigaud a fait le portrait en buste de Chrétien III, duc de Deux-Ponts ; ce tableau est à la pinacothèque de Munich.

HIN, peintre, de Strasbourg. — En 1760, Hin, peintre, de Strasbourg, était au service du duc de Deux-Ponts [1].

MEYER, peintre. — En 1760, Hin, étant venu à Paris, engagea au service du duc de Deux-Ponts un jeune peintre de Strasbourg, nommé Meyer [2]. A la date du 28 octobre 1765, Wille écrit dans son journal : « Meyer, jeune peintre, est de retour de chez le duc de Deux-Ponts, où il a été plusieurs années ; il a quitté le Prince. »

PATTE (Pierre), architecte, né à Paris en 1723, mort à Mantes en 1812 ou en 1814. Elève de Boffrand). — Patte était, en 1765, architecte du duc de Deux-Ponts ; il a construit deux corps du palais ducal, et le palais de Saresbourg sur le modèle du grand Trianon [3].

VERNET (Joseph) (voir page 152). — Il fit en 1767, pour le duc de Deux-Ponts, Frédéric, deux tableaux.

MONOT, sculpteur (voir page 165). — Monot exposa au salon de 1781 Psyché venant voir l'Amour. « Ces figures en marbre, de grandeur

[1] Journal de Wille.
[2] Journal de Wille.
[3] *Biographie universelle* et Nagler.

naturelle, sont destinées à orner le lit de S. A. S. le prince de Deux-Ponts[1]. »

DEZÈDES, compositeur de musique, né vers 1740, mort en 1792. — En 1785, le duc Maximilien, qui aimait beaucoup la musique de ce compositeur, l'attacha à sa cour. Dezèdes y résidait un mois par an[2].

DUBUISSON (JEAN), peintre d'histoire, né en 1764 à Langres, vivait encore en 1830. Élève de Devosge et de Suvée. — Avant 1789, le duc de Deux-Ponts appela Dubuisson à sa cour; il y exécuta plusieurs tableaux, entre autres Marius à Minturnes, Septime-Sévère et son fils. Il fit aussi les portraits de la famille ducale. Après la Révolution, il devint directeur de l'Ecole des beaux-arts à Langres, et il occupait encore cette position en 1830[3].

---

§ 10. — FRANCFORT

ROBERT DE COTTE (voir page 147). — En 1727, Robert de Cotte examina les dessins qui avaient été faits par un architecte non désigné, pour un grand hôtel à Francfort, destiné au prince de la Tour et Taxis ; il fit un mémoire et modifia ces plans. On trouve, à la Topographie (villes libres) du Cabinet des estampes, trois dessins de Robert de Cotte (nos 1198, 1199 et 1200) relatifs à ce palais. Le prince lui écrivit de Bruxelles, le 20 octobre 1727, une lettre pour le remercier.

VENTADOUR (JEAN-NICOLAS), peintre, né à Paris. Élève de MM. Séchan, Feuchères, Diéterle et Despléchin. — Ce peintre, établi à Francfort, a exposé en 1855, un tableau représentant un cortége militaire aux flambeaux. Il a rebâti et restauré la salle de spectacle de Francfort.

« L'assemblée législative de Francfort a voté quelques dépenses relatives à l'assurance du théâtre et à l'inventaire de cet établissement. Elle a en même temps invité le sénat à fournir l'état arrêté des sommes employées aux réparations qui viennent d'être faites à la salle de spectacle de la ville. On évalue le chiffre de ces dépenses à 108,000 florins (220,000 fr.).

» Cette salle, presque entièrement rebâtie et restaurée avec le plus

[1] Livret du salon de 1781.
[2] Fétis.
[3] Nagler.

grand soin, est maintenant une des plus jolies et des plus confortables de l'Allemagne centrale. On y admire l'élégance d'une riche ornementation dont les dessins sont dus à un artiste français, M. Ventadour. Tout enfin, dans la nouvelle salle, fait honneur à la fois au goût du comité du théâtre et à celui des artistes qu'il a su employer à ces travaux [1]. »

FROMENT-MEURICE (Désiré-François), orfèvre (voir page 156). — Il a fait pour le baron Anselme de Rotschild une coupe de cristal blanc gravée d'une guirlande de roseaux. Cette coupe, de forme ronde, est supportée par un groupe de tiges de roseaux, de nénuphars et de plantes aquatiques, au pied duquel un jeune Triton se tient à cheval sur un dragon d'or vert. Toutes les feuilles sont émaillées en verts de différentes nuances; toutes les fleurs sont blanches et les tiges en or.

TABLEAU FRANÇAIS DE L'INSTITUT ARTISTIQUE DE STEDEL*.

Le Sueur (Eustache). Mort de saint Bruno (esquisse).

* L'inspecteur de cette galerie, Jean-David PASSAVANT, né en 1787, mort en 1861, était un peintre élève de David et de Gros.

---

§ 11. — HAMBOURG

VAUCHELET (Théophile-Auguste), peintre, né à Passy le 7 mars 1802; mort à Paris le 22 avril 1873. Elève d'Abel de Pujol et d'Hersent. — M. Vauchelet a peint, en 1847, pour un sénateur de Hambourg, dix grands sujets et six compositions pour orner son hôtel.

JEANRON (Philippe-Auguste), peintre, né le 10 mai 1809 à Boulogne-sur-Mer. Il a exposé, au salon de 1857, Raphaël et la Fornarina, tableau appartenant à M. Silem, de Hambourg.

GÉRENTE (Alfred), peintre verrier, mort en 1868. — Il a fait, en 1867, plusieurs verrières pour une nouvelle église de Hambourg, construite par Scott dans le style du XIII[e] siècle.

FROMENT-MEURICE (Émile), orfèvre (voir page 157). — En 1868, M. Froment-Meurice a exécuté pour la baronne de Luttwitz une châtelaine. L'agrafe est formée par les armes de la baronne, écusson de

[1] *Moniteur universel* du 7 mars 1856.

diamants, chargé de trois ailes noires, à supports d'aigles émaillées en noir. La devise MEMENTO est en émail noir sur fond de brillants. Les chaines sont faites de *roues* de brillants, emblème tiré du cimier de la famille de Luttwitz, reliées par des nœuds d'émail rouge. La montre, le crayon et le cachet sont d'émail rouge et de brillants. — Le dessinateur est HENRI CAMÈRE ; la direction du travail de bijouterie et de joaillerie a été donnée à LÉOPOLD HUBERT.

ROUDILLON, fabricant de meubles. — Il a exposé à Vienne, en 1873, une superbe table de noyer incrusté d'ivoire, dans le goût du XVIe siècle, qui lui a valu le diplôme d'honneur et a été achetée par le musée industriel de la ville de Hambourg.

TABLEAU FRANÇAIS DU MUSÉE DE HAMBOURG.

Delaroche (Paul). Cromwell devant le cercueil de Charles Ier.

---

§ 12. — COMTÉ DE HANAU

ROBERT DE COTTE (voir page 147). — Robert de Cotte, d'après d'Argenville, a construit un château pour le comte de Hanau.

---

§ 13. — HANOVRE

RIGAUD (voir page 147). — En 1698, Rigaud fit le portrait de M. de Bothmar, envoyé du duc de Zell.

JARDINS DE HERRENHAUSEN.

Les jardins de Herrenhausen sont dessinés dans le goût français. Le château de Herrenhausen a été bâti par l'électeur Georges Ier pour sa maîtresse la comtesse de Plauen.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE HANOVRE.

Champagne (Ph. de). Portrait d'un vieillard.

Clouet (Fr.), dit Janet. Portrait d'un gentilhomme. — Portrait du duc de Cossé-Brissac, maréchal de France.

Desportes (Alex.) Chien et chat.

Guaspre (Le). Moïse exposé. — L'enlèvement des Sabines et 3 paysages.

Inconnus. Portraits de Louis XIV et de la duchesse de Mazarin.

Jouvenet Bonaventura. — Portraits de Maximilien-Guillaume et de Charles-Philippe, fils de l'électeur Ernest-Auguste.

Mignard (Fr.). Saint Jean dans le désert.

Poussin. Apollon et les Muses.

Vernet (Joseph). Baigneuses.

§ 14. — HONGRIE

VILLARS DE HONNECOURT, architecte et sculpteur.— Cet architecte, né à Honnecourt près de Cambrai, partit pour la Hongrie, vers 1244; il était de retour en France vers 1247[1]. C'est lui qui est l'auteur d'un livre de croquis, conservé à la Bibliothèque nationale, dont M. Quicherat a donné une bonne description[2] et qui a été publié par M. Lassus.

GUILLAUME BOUCHER, orfèvre parisien. — Il se trouvait à Belgrade, lorsque la ville fut prise par les Mongols (1241-43); il fut emmené en captivité à Karakoroum et devint orfévre du khan Mangou[3].

§ 15. — ÉLECTORAT DE MAYENCE

CHABRY (Marc), peintre et sculpteur (voir page 148)— Marc Chabry a fait, à Mayence, en 1705, le portrait de l'Électeur.

BERTIN (Nicolas), peintre (voir page 167). — Nicolas Bertin a beaucoup travaillé pour l'électeur de Mayence, et ses plus beaux ouvrages sont dans le cabinet de l'Électeur[4].

BOFFRAND (Germain), architecte (voir page 168). — Boffrand a construit au château de la Favorite, près de Mayence, une belle fontaine[5].

[1] Jules Quicherat, *Revue archéologique*, 6e année.
[2] Voyez *Bulletin du comité historique des arts et monuments*; archéologie, beaux-arts, t. II, 1850. p. 71. 134 et 162.
[3] Voyage de Rubruquis. —(Voyez page 20).
[4] *Mémoires sur les membres de l'Académie de peinture et de sculpture*, t. II, p. 232.
[5] D'Argenville, *Vie des fameux architectes.*

TABLEAU FRANÇAIS DANS LA CATHÉDRALE DE MAYENCE.

Cousin (Jean). Une descente de croix; très-beau tableau.

---

§ 16. — MECKLEMBOURG

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre d'animaux et de paysages, né à Paris le 17 mars 1686, mort à Beauvais le 3 avril 1755. Elève de son père et de Largillière. — Le duc de Mecklembourg, Christian-Louis II, ami des arts et de la chasse, ayant perdu sa belle galerie de tableaux de Grabow, qui avait été détruite par un incendie, recommença une nouvelle collection, acheta et commanda des tableaux pour les placer dans sa maison de chasse de Gœritz. Parmi les artistes qu'il fit travailler, Oudry fut un des plus occupés, et ses œuvres remplirent un cabinet, qu'on appela le cabinet d'Oudry. Par une lettre du 21 décembre 1733, le peintre annonce qu'il va commencer les tableaux qu'on lui a commandés [1].

La galerie du vieux château de Schwerin possède 37 tableaux d'Oudry, qui sont :

Un vase cannelé; une perdrix est accrochée à ce vase; une autre est par terre à côté; une carnassière de cuir, une poire à poudre sont attachées par un lien bleu à l'anse du vase. — Un lynx couché près d'un buisson, regardant le spectateur.— Un lynx couché, regardant derrière lui. — Deux chiens tachetés en arrêt sur de la viande qui est placée dans un garde-manger. Bel effet de lumière. — Un coq, un lièvre, un vase de fleurs. Très-beau tableau. — Un casoar au bord de l'eau. — Un épagneul qui a fait lever un butor dans des roseaux et qui le regarde s'envoler. — Près d'un piédestal, sur lequel est une urne, est placée une pintade et une poule de bruyère qui étend les ailes — Un sanglier vaincu, dans un bois, par un chien fauve. Tableau magnifique. — Dans un bois bien éclairé, près d'une chute d'eau, un chevreuil mâle broute, et près de lui sa femelle allaite son petit. Au centre du tableau, un toucan sur une branche; à côté, un oiseau royal et un secrétaire ou demoiselle de Numidie, avec sa plume blanche der ière l'oreille. — Un cerf couché dans un bois, auprès d'un rocher. — Auprès d'un rocher et dans un bois, un loup qui a la patte gauche de devant prise dans un piége, qu'il a brisé dans ses efforts; il hurle de douleur. Beau tableau. — Près d'un piédestal, sur lequel est un groupe de deux enfants en pierre, se tient un renard qui regarde avec gourmandise des raisins. — Un bouc couché près d'une grotte. — Une panthère sortant d'un fourré, regardant autour d'elle et remuant la queue — Près de rochers et d'un tronc d'arbre brisé, une hyène assaillie par deux chiens fauves, dont l'un est déjà terrassé par elle, tandis que l'autre la saisit par derrière. Magnifique tableau. — Deux cerfs se battent dans un bois; trois biches les regardent. — Une panthère s'avance dans un bois épais; elle lève la patte gauche et bat la queue. — Une grue suspendue à un arbre par les pattes; la tête repose par terre; ses ailes sont écartées. Magnifique tableau. — Deux canards sauvages, cachés dans des roseaux, sont découverts par un faucon qui plane au-dessus d'eux, le bec ouvert et les serres prêtes à les saisir. — Un chevreuil suspendu à une branche d'arbre; à cô é, une jeune grue qui vole; une carnassière de cuir jaune avec des tresses d'argent est suspendue; un grand faucon avec son capuchon, et à côté un

[1] Ces détails sont tirés de la préface du livret de la galerie de tableaux du vieux château de Schwerin. 1 vol., 1836. Ils contredisent ceux qui se trouvent dans la vie d'Oudry, au t. II des *Mémoires sur les membres de l'Académie de peinture et de sculpture*, p. 373.

plus petit, perché sur un canon de fusil. Peint en 1721. Un des plus beaux tableaux du maître. — Sur un mur de grès jaune, formant niche, un pigeon bleu est suspendu à un clou; à ses pieds sont trois pêches, deux prunes et divers fruits, sur un plat de porcelaine. Peint en 1725. — Près d'un bois est couché un petit chien brun à longs poils; à droite, un paysage. — Un chien couchant blanc chasse un faisan. — Un renard couché sur de la paille dans une grotte. — Sur une table sont posés: une palette et des pinceaux, un encrier avec des plumes, quelques livres et des gravures. — Un chien couchant, tigré blanc et noir, arrête deux perdrix. — Une gazelle dans un pays montagneux. — Paysage au bord de l'eau; trois vaches, des moutons et des bergers. — Saint Pierre délivré de la prison. On voit, par ce tableau, dit le livret, qu'Oudry n'était pas appelé à peindre l'histoire. — Une partie de bois, avec une mare dans laquelle se reflète une arcade; sur le devant, deux vaches et cinq moutons; à gauche, un âne. — Dans un paysage montagneux, un rhinocéros de grandeur naturelle. — Dans un pays plat, et près de deux jeunes chênes, un lion du Bengale, de grandeur naturelle. Peint en 1752. — Une couronne d'herbes potagères. — Dans un bois épais, un grand tigre rayé, couché et guettant comme un chat. Grand tableau de 109 pouces sur 81. — Un vase de fleurs; au-dessous, un nid d'oiseaux, dont les petits encore sans plumes sont nourris par la mère; un des petits est tombé du nid. Magnifique peinture.

La galerie de peinture de Ludwigslust possède deux tableaux d'Oudry.

Un chevreuil mort suspendu à un arbre, près d'une colonne; l'avant du corps repose par terre, à côté de deux canards sauvages; derrière l'arbre sont deux chiens accouplés. Peint en 1752. Un des tableaux les plus parfaits du maître. — Un lièvre mort et une bécasse suspendus à un arbre; à côté, deux chiens couchants près d'un mur.

GÉRARD, peintre (voir page 155). — Gérard a peint le portrait en buste du prince de Mecklembourg-Schwerin.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DE LUDWIGSLUST.

Boilly (Louis). Un Français est dans l'intérieur d'une chambre; une jeune femme habillée de blanc, dessine un enfant assis devant elle; une jeune fille en robe verte et en fichu de soie rouge regarde l'artiste.

Gellée (Claude). Paysage avec architecture; un pont; sur le devant, des bergers et des chèvres.

Nain (sans doute Le Nain). Un homme, en armure et en chapeau gris, tient une lumière d'une main et la protège de l'autre. Sur le côté, deux hommes près du feu et un tambour.

Patel (Pierre). Paysage d'hiver. — Paysage d'été; effet du soleil couchant.

Pesne (Antoine). Portrait d'une dame, presque de profil; elle est dans une fourrure brune; sa poitrine est couverte d'une étoffe blanche brodée d'or.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU VIEUX CHATEAU DE SCHWERIN.

Le Brun (Charles). Scène de guerre tirée de l'histoire ancienne de Rome. Sur le devant du tableau, deux cavaliers combattent; l'un, sur son cheval blanc qui se cabre, saisit l'autre.

Le Brun (Madame). Portrait de la mère de l'empereur de Russie.

Léger ou **Le Geay** (François). A travers une arcade, on aperçoit un pays couvert de ruines.—A travers une arcade, on voit un monument antique.

Le Sueur (Eustache). Saint Paul prêchant à Ephèse. Ce tableau, dit le catalogue, est à la galerie de Ludwigslust *.

Attribué à Le Sueur: Un homme avec une fraise blanche et une longue barbe.

Mignard (Pierre). Une jeune fille enveloppée d'un manteau de fourrure et les mains dans un manchon; elle porte une coiffure noire ornée de perles.

Pesne (Antoine). Portrait d'une jeune dame vue de profil; elle porte un chapeau à plumes; la poitrine est nue; le reste de sa personne est couvert de riches vêtements et de pierreries; elle a les mains gantées.

* Le Catalogue de la galerie de Ludwigslust n'en parle pas.

§ 17. — PALATINAT

SALOMON DE CAUS, architecte et ingénieur [1], né probablement à Dieppe, mort à Paris à la fin de février 1626 [2]. — Salomon de Caus avant d'être au service de l'électeur Palatin, avait été ingénieur du prince de Galles [3], Henri, fils de Jacques Ier. Il publia en 1612, à Londres, un volume in-folio, intitulé : *la Perspective avec la raison des ombres et miroirs.* Dans la dédicace, adressée au prince de Galles, il prend le titre d'ingénieur du prince, et c'est dans sa maison de Richemont, le 1er octobre 1611, qu'il écrit cette dédicace. Il y avait déjà quelque temps qu'il était attaché au prince Henri [4]. Nous savons par la dédicace du second livre des *Raisons des forces mouvantes*, ouvrage dont nous reparlerons tout à l'heure (dédicace adressée à l'électrice Palatine, Élisabeth, sœur du prince Henri, et écrite à Heidelberg le 1er janvier 1615), quels furent les travaux exécutés en Angleterre par Salomon de Caus, qui s'exprime ainsi : « Il n'est pas en moy, Vertueuse Princesse, de vous présenter choses dignes de vos mérites. Mais sçachant l'amour qu'auez porté et continuez de porter à l'heureuse mémoire de Noble et Gentil prince de Galles, i'ay représenté icy quelques desseings que i'ay autrefois faits, estant à son service, aucuns pour servir d'ornement en sa maison de Richemont, et les autres pour satisfaire à sa gentille curiosité, qui désiroit tousiours voir et cognoistre quelque chose de nouveau...... » Salomon donne en effet les dessins dont il vient de parler, parfaitement gravés, et représentant des grottes, des fontaines avec statues et jets d'eau, une terrasse avec jardin, etc. Nous trouvons encore dans la dédicace à la reine d'Angleterre (15 septembre 1614) de l'*Institution harmonique* [5], que Salomon avait commencé « la fabrique des machines hydrauliques » sous son bon maître le prince de Galles. Nous savons par les notes de la nouvelle édition du Walpole, que la façade de Wilton par Inigo Jones, avait été conduite par Salomon, et qu'il a aussi travaillé à Greenwich et aux jardins de Somerset.

L'électeur palatin, Frédéric, s'étant rendu en Angleterre pour épouser la princesse royale Elisabeth, sœur du prince Henri, célébra son mariage le 14 février 1613, et à son retour dans ses Etats, « il luy prit

[1] Salomon de Caus est probablement né dans le pays de Caux, en Normandie ; Walpole, t. I. p. 233, dit qu'il est Gascon.
[2] *L'Intermédiaire* du 10 novembre 1865 cite l'extrait mortuaire de Salomon de Caus trouvé par M. Ch. Read, d'après lequel il fut enterré le 28 février.
[3] Mort le 6 novembre 1612, à 18 ans.
[4] Il dit en effet : « Ayant recogneu depuis le temps que j'ai l'honneur d'estre au service de vostre altesse... »
[5] Un vol. in-folio, Francfort, 1615.

volonté de faire accommoder tant aucuns quartiers de son chasteau de Heidelberg (y prétendant faire son ordinaire demeure) comme aussi un jardin orné de toutes les rarités que l'on y pourroit faire...» Salomon de Caus, devenu, en 1613, architecte et ingénieur de l'Electeur palatin, fut immédiatement chargé par l'Électeur de faire ce jardin. Il est bien probable que l'ingénieur du prince de Galles avait suivi la princesse Élisabeth dans le Palatinat, et cette supposition semble prouvée par les dates des faits. Il y avait de grandes difficultés à vaincre pour établir ce jardin, à cause de la topographie, des montagnes à aplanir, etc. En novembre 1619, Salomon de Caus avait presque achevé son œuvre, et l'aurait terminée en six mois, sans la guerre de Trente Ans, à laquelle l'Electeur avait pris une part active et qui l'avait fait monter sur le trône de Bohême, le 4 novembre 1619. Toutefois, « ce retardement aux ouvrages dudit jardin » n'empêcha pas l'ingénieur français de « mettre les desseings dudit jardin en lumière, tant de ce qui estoit acheué comme de ce qui restoit encore à faire », et en 1620, il publia en un volume in-folio, à Francfort, le recueil des dessins principaux du jardin de Heidelberg, sous le titre de: *Hortus Palatinus*. Les trente belles estampes qui composent ce livre, représentent des plans généraux, des parterres, l'orangerie, des fontaines, des jardins particuliers, des grottes, des escaliers, des galeries, des statues, le tout avec les jets d'eau et les effets d'eau les plus variés. C'est déjà Versailles.

Pendant qu'il était à Heidelberg, Salomon de Caus publia son célèbre traité : *les Raisons des forces mouvantes, tant utilles que plaisantes, ausquelles sont adjoints plusieurs desseings de grotes et fontaines*, en un volume in-folio, imprimé à Francfort en 1615. Il y prend le titrè d'ingénieur et architecte de S. A. Palatine Électorale. Le premier livre est dédié au roi de France[1], dont il se déclare le sujet,et dans le privilége du Roi, on reconnaît sa qualité de Français et on le qualifie de « maistre ingénieur estant de présent au service de nostre cher et bien aimé cousin le prince Électeur Palatin[2]. »

La guerre de Trente ans, dont le début avait été favorable à Frédéric, tourna bientôt contre lui ; la bataille de la Montagne Blanche, près de Prague (8 novembre 1619), chassa de Bohême Frédéric ; le Palatinat fut conquis par les troupes de l'Empereur, et l'Électeur obligé de se réfugier en Hollande. Ces revers, cet exil à La Haye, expliquent la dédicace de l'*Hortus Palatinus* : « Sire, disait Salomon en adressant son livre à son malheureux maître, voici les desseings principaux des ouvrages de vostre jardin de Heidelberg, auquel V. M. a prins autre-

[1] La dédicace est datée de Heidelberg, le 15 février 1615.
[2] Sur la question de la vapeur, dans l'histoire de laquelle Salomon tient une place si importante, voyez Arago, t. II des *Notices scientifiques*, p. 14, dans l'édition de ses œuvres publiée par Gide et Baudry.

fois du contentement, pensant jouyr annuellement du fruit et plaisir d'iceluy... »

Au milieu de ces désastres, de ces guerres sanglantes, Salomon quitta le Palatinat, revint en France en 1621 [1], et en 1624, il publiait à Paris une nouvelle édition des *Raisons des forces mouvantes*. Son neveu ou son frère puîné, Isaac de Caus, né à Dieppe [2], suivit la carrière de Salomon, et publia à Londres, en 1644, un ouvrage intitulé : *Nouvelle invention de lever l'eau plus haut que sa source*, 1 vol. in-folio.

RIGAUD (voir page 147). — En 1695, Rigaud peignit le portrait du prince Palatin.

RAOUX (Jean), peintre d'histoire et de portraits, né à Montpellier en 1677 ; mort à Paris en 1734. Élève de Ranc père et de Bon Boulogne. — A son retour d'Angleterre en 1721, Raoux fit pour l'Electeur palatin, deux tableaux d'histoire assez considérables ; l'un représentant la continence de Scipion ; l'autre, Alexandre malade avec son médecin [3].

GOTREAU, peintre, mort en 1735, à Manheim, fort jeune. — Gotreau travailla à Manheim pour l'électeur Charles-Philippe ; on voyait de lui, à l'autel de la chapelle du château, un tableau. « On voit aussi de sa main, dans la même ville, chez le sieur Egel, fameux sculpteur, une espèce de Regard, un Berger et une Bergère, peints avec goût [4]. »

PIGAGE (Nicolas de), architecte, né en Lorraine, mort à Manheim en 1796, à 75 ans. Elève de l'Académie de Paris. — Après avoir voyagé en France, en Italie et en Angleterre, Pigage fut nommé, en 1748, architecte de l'Electeur palatin. Il construisit l'aile gauche de la résidence, à Manheim, et le manège ; le maître-autel de la chapelle du château a été élevé d'après ses dessins. En outre, il fit le tracé des jardins de Schwetzingen, et construisit les bâtiments de la fontaine, les temples, les pavillons, dans ces mêmes jardins, ainsi que le théâtre à l'Orangerie.

A Dusseldorf, il bâtit, en 1780, les nouvelles écuries du château, que l'on regarde comme un ornement de la ville. Le château de plaisance de Benrath, à trois lieues de la ville, est également son œuvre. Nous avons aussi de Pigage un ouvrage intitulé : *La galerie électorale de Dusseldorf*, ou catalogue raisonné et figuré de ses tableaux, contenant 30 planches, qui renferment 365 petites estampes gravées par Ch. de Mechel, Bâle, 1778, in-4° oblong. Une partie des dessins

[1] Est-ce à cette époque ou antérieurement que notre artiste alla à Florence ? Il parle de son voyage d'Italie dans l'un de ses problèmes.

[2] En 1590 ; mort en 1648, à 58 ans.

[3] Abbé Fontenai, *Dictionnaire des artistes*.

[4] Janneck, *Lettre à un amateur de la peinture*, p. 253. — Nagler et Hagedorn.

a été faite par *Fredou*, peintre français ; les frontispices sont de *Nicolas Guibal.*

La belle galerie de Dusseldorf, aujourd'hui dispersée, et dont les tableaux se trouvent surtout à Munich, avait été fondée par l'Électeur Charles-Théodore, protecteur et ami des arts, qui avait aussi créé la galerie de Manheim, et fondé, en 1767, l'Académie de dessin et de peinture à Dusseldorf. La galerie de Dusseldorf contenait en œuvres françaises :

Le jeu de la Morra, par *Valentin.* — Sainte Catherine martyre, par *Vouet.* — La défaite de Maxence, et Josué attaquant les Amalécites, par *Le Bourguignon*, et quatre tableaux du *Poussin* : l'Annonciation, la Nativité, saint Norbert recevant l'habit de son ordre des mains de la sainte Vierge, et la continence de Scipion.

Pigage avait le titre de premier architecte, directeur général des bâtiments et jardins de S. A. l'Electeur palatin ; il était conseiller de la cour et membre de l'Académie de Saint-Luc de Rome et de l'Académie de Paris.

C. Kuntz a gravé, d'après lui, six vues des jardins de Schwetzingen [1].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En avril 1760, le roi de France donna à l'Electeur palatin un grand service de table, mosaïque et oiseaux, composé de 281 pièces et valant 15,736 livres [2].

VERNET (Joseph), (voir page 152). — En 1769, Joseph Vernet fit pour l'Electeur un tableau [3] ; en 1771, il exposa deux marines faites encore pour l'Electeur : une tempête avec le naufrage d'un vaisseau ; une marine au coucher du soleil [4].

FRATREL (Joseph), peintre et graveur, né à Epinal en 1730, mort à Manheim en 1780 Elève de Baudouin. — Fratrel était avocat au parlement de Metz ; mais son goût pour les arts et son peu de facilité pour la parole le décidèrent à se livrer à la peinture. Il fit de remarquables miniatures, alla à Paris étudier sous Baudouin, et revint, en 1754, à Nancy, où nous le trouvons à la fois peintre en miniature du duc Stanislas et avocat ; il menait de front les deux professions, lorsqu'il passa au service de l'Electeur palatin Charles-Théodore, qui avait vu des portraits peints par Fratrel et qui voulut l'avoir à son service [5]. Vers

[1] Nagler.
[2] Communiqué par M. Riocreux.
[3] *Revue universelle des beaux-arts*, t. VI et VII.
[4] Voyez *Archives de l'art français*, t. III, p. 339.
[5] Tiré de la préface du livre de Fratrel : « *La cire alliée avec l'huile.* »

1770, Fratrel quitta donc le barreau et devint peintre de la cour palatine. « Fixé à Manheim, il se mit à peindre l'histoire en étudiant les antiques et les gravures des œuvres de Raphaël et du Poussin. Il n'a peint qu'un petit nombre de tableaux d'histoire, mais ils sont de grande valeur, d'un beau dessin, d'un coloris vigoureux, quoique très-finis ; les têtes sont remarquables par l'expression. Un de ses plus beaux tableaux, Cornélie, orne la galerie électorale de Manheim [1]. » On connaît de Fratrel une allégorie qui est à la galerie de Darmstadt (voir la page 184); le portrait de l'électeur Charles-Théodore, gravé par Hess ; son portrait peint par lui-même, en 1765, sur cuivre, et qui se trouve dans la galerie des antiquités de Heidelberg (n° 2130).

« Il a gravé 17 planches, dont 14 représentent ses compositions, entre autres le portrait du prince Frédéric de Deux-Ponts [2]. »

En 1770, Fratrel publia à Manheim un ouvrage intitulé : « *La cire alliée avec l'huile*, ou la peinture à huile-cire, etc. » Il a peint divers tableaux d'après ce système.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DES ANTIQUITÉS DU CHATEAU DE HEIDELBERG [*].

Le Brun. Portrait de Louis XIV, à cinq ans.

Largillière. Portrait de Louis XIV, vieux.

[*] Cette belle collection, créée par M. Charles de Graimberg, a un catalogue dont le titre est cité p. 168.

---

§ 18. — PRUSSE

1° BERLIN.

RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

L'origine de la puissance de la Prusse remonte à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes (1685). Une des causes les plus considérables du développement de cet État fut en effet l'établissement à Berlin et dans le Brandebourg de plusieurs milliers de protestants français. Un grand nombre de nos artistes se réfugièrent à Berlin, en 1685 ; parmi eux on cite les peintres Abraham Ramondon, Henri Fromenteau, Jacques Vaillant ; les architectes Paul Detan (de Béziers),

[1] Huber et Rost, t. VIII, p. 212.
[2] Huber et Rost, t. VIII, p. 212.

Abraham Quesney et Pierre Boinet, qui présidèrent, avec les ingénieurs Cayart et de la Chiese, à la construction des principaux édifices publics de Berlin et au rétablissement de plusieurs villes du Brandebourg, qui n'étaient que des amas de ruines depuis la guerre de Trente Ans[1]. A ces noms il faut encore ajouter ceux de l'orfévre Colivaux, des architectes Jean et Emmanuel Detan, et des émailleurs Jean-Pierre et Ami Huault.

Dès cet époque, un certain nombre d'artistes français travaillèrent donc à Berlin; mais c'est surtout pendant le règne de Frédéric le Grand, admirateur passionné de nos arts et de notre goût, que les artistes français, appelés par Voltaire[2] et le marquis d'Argens[3], exécutèrent à Berlin cette grande quantité d'œuvres que nous allons énumérer.

LENOTRE (André), architecte et dessinateur des jardins du Roi, né en 1613 à Paris, mort le 15 septembre 1700, aux Tuileries. Élève de Vouet[4]. — Le premier ouvrage français fait en Prusse est le jardin du château d'Orianenbourg[5], qui fut tracé d'après les dessins de Lenôtre[6].

DETAN (les frères), architectes, de Béziers. — Ces trois frères, Pierre-Paul, Jean et Emmanuel, se réfugièrent en Prusse, en 1685. Pierre-Paul devint contrôleur des bâtiments[7].

QUESNEY (Abraham), architecte, mort à Berlin en 1726. — Il se réfugia à Berlin, en 1685, et y construisit la maison des Orphelins et le temple de la Frederichsstadt; ce dernier monument fut bâti sur le plan du fameux temple de Charenton[8].

COLIVAUX (Samuel), orfévre, né à Nettancourt. — Colivaux vint à Berlin, en 1685, en même temps qu'un grand nombre d'orfévres et de joailliers français réfugiés. Colivaux était un orfévre très-habile, qui a formé de nombreux élèves en Prusse[9].

HUAULT (Jean-Pierre et Ami), peintres en émail, de Châtellerault. — Jean-

[1] *Histoire des réfugiés protestants de France*, par Ch. Weiss, t. I, p. 155.

[2] « J'engage des peintres et des sculpteurs, et je pars pour la Prusse. » Voltaire au roi de Prusse, *Correspondance*, 1740.

[3] Le marquis d'Argens fut chambellan du roi de Prusse et directeur de la classe des belles-lettres dans l'Académie royale des sciences de Berlin. Voyez ses *Mémoires*. 1 vol. in-8°; 1807.

[4] D'après Perrault.

[5] Ce château a eté bâti par le Grand-Électeur, mort en 1688.

[6] *Description de Berlin*, par Frédéric Nicolaï, 1 vol, in-8°, 1769, p. 487. Les indications très-précieuses sur les artistes contenues dans ce livre sont tirées de divers ouvrages manuscrits ou imprimés, entre autres : Relation des artistes qui ont vécu à Berlin, par le major Humbert, inséré dans : « Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen », Leipzig, 1768, in-8°, traduit par Falbe.

[7] *France protestante.*

[8] *France protestante.*

[9] *France protestante.*

Pierre et Ami Huault se retirèrent à Genève, en 1671, avec leur père Pierre Huault. Jean-Pierre et Ami Huault se sont fait une réputation comme peintres en émail. En 1686, ils se rendirent à Berlin et furent pensionnés par l'Electeur. On montre dans le château royal des ouvrages qui leur font honneur, entre autres une famille de Darius, d'après Lebrun. Quelques-uns de leurs portraits ont été gravés. En 1700, ils retournèrent à Genève[1].

GODEAU (Siméon). — Frédéric Ier, roi de Prusse, avait fait construire pour la reine Sophie-Charlotte, le château de Lietzenbourg, par Schlüter. Les magnifiques jardins de ce château ont été dessinés par Lenôtre, qui envoya pour les exécuter, Siméon Godeau. Ce château s'appelle aujourd'hui Charlottenbourg[2].

BRÆBES (Jean-Baptiste), architecte et graveur, né à Paris, mort à Barby après 1720. Élève de Jean Marot. — Bræbes entra au service de l'électeur de Brandebourg, en 1690, comme capitaine-ingénieur. Il a composé un grand ouvrage intitulé : « *Vues des palais et maisons de plaisance de S. M. le roi de Prusse*, dessinées et gravées par Bræbes, ing. et arch. de S. M. » Cet ouvrage a été publié à Augsbourg en 1733, et contient quarante-sept feuilles. Bræbes fut appelé en 1720 à Barby, pour la construction du château de cette ville; il y est mort quelques années après[3].

BOULARD (Simon), peintre. — Simon Boulard avait été moine bénédictin en France ; il s'était appliqué en même temps à la peinture. Il embrassa le protestantisme en Suisse, et vint à Berlin en 1699. Il n'avait guère d'invention, et ses tableaux d'histoire sont presque tous faits d'après des estampes[4].

CHAUVEAU (René), sculpteur, né le 2 avril 1663 à Paris, mort le 5 juillet 1722 à Paris. Élève de Girardon et de Ph. Caffieri. — Après un long séjour en Suède, René Chauveau, en revenant en France, en 1700, passa par Berlin. « Il avoit des lettres de recommandation, tant de plusieurs seigneurs suédois que du comte d'Avaux, ce qui le fit bientôt connoître à la cour de Berlin. L'Électeur lui fit proposer de lui sculpter un cabinet à Chernchouse (Schœnhausen), maison de plaisance auprès de Berlin. Il fit ce cabinet en six semaines; S. A É. lui envoya dans une bourse 3,000 livres pour cet ouvrage, et le fit prier de rester pour travailler à son salon de Berlin. » Chauveau refusa, supplia le prince de vouloir bien lui donner son congé, l'obtint non sans peine et revint en France[5].

[1] *France protestante.*
[2] Schœll, *Cours d'histoire des États européens*, t. XXXV, p. 101.
[3] *Description de Berlin*, p. 575. — Heinecken.
[4] *Description de Berlin*, p. 575.
[5] *Vie de François Chauveau et de ses deux fils Évrard et René*, par Papillon. [illegible]

BOTT ou **BODT** (JEAN DE), architecte-ingénieur, né à Paris en 1670, mort à Dresde le 2 janvier 1745. Élève de Blondel. — Jean de Bodt naquit en France de parents réformés ; il quitta sa patrie en 1685 et passa en Hollande, où, en 1690, il entra au service du prince d'Orange comme capitaine d'artillerie et du corps des ingénieurs. Ce prince étant monté sur le trône d'Angleterre, Bodt l'y suivit. Il fut employé, non-seulement dans les fortifications et au siége de Namur en 1695, mais ayant fait connaître ses talents pour l'architecture civile, il eut part à la construction de Whitehall, à Londres. Après la mort du roi Guillaume III (1702), il entra au service de Brandebourg, où il obtint la place de capitaine des gardes, faisant en même temps les fonctions d'architecte. Son premier ouvrage d'architecture à Berlin, fut l'arsenal que Nehring avait commencé et que Grünberg avait continué sur les dessins du premier. Bodt fit des changements considérables dans toute la disposition, et changea diverses choses aux façades, de sorte que l'arsenal, tel qu'on le voit présentement, a été construit d'après ses idées[1]. Il a bâti plusieurs maisons à Berlin et à Potsdam[2]. Il a aussi donné les dessins de l'hôtel des Invalides et des écuries royales. A Potsdam, il a travaillé au château ; il y a fait le beau portail avec coupole, qui est du côté du marché. A Wesel, il a construit la porte de Berlin[3]. Après la mort du roi Frédéric Ier, il resta au service de son successeur, Frédéric-Guillaume, qui l'éleva au grade de général-major ; mais en 1728, il passa au service de l'électeur de Saxe[4].

HULOT (GUILLAUME), sculpteur. — Le sculpteur Hulot vint à Berlin avec Jean de Bodt ; il a fait les quatre grandes statues des deux côtés de l'entrée de l'Arsenal, représentant : l'Arithmétique, la Géométrie, la Mécanique et la Pyrotechnie[5]. Hulot travailla aussi à la porte de Berlin à Wesel. Il retourna ensuite en France, et fut employé aux travaux de Versailles[6].

CHARPENTIER (RENÉ), sculpteur, né à Cuillé en la province d'Anjou[7], mort à Paris le 15 mai 1723, à 43 ans[8]. Elève de Girardon. — Charpentier vint aussi

primée par les soins de MM. Th. Arnauldet, P. Chéron et A. de Montaiglon ; Paris, Jannet, 1854, broch. in-8°. p. 30 et 31.

[1] L'arsenal est un bel édifice. On trouve au Cabinet des estampes (*Topographie-Berlin*), une belle estampe, sans nom d'auteur, où l'on voit très-bien les sculptures de Hulot. Ce portefeuille renferme aussi une vue de l'arsenal avec plan, par Jérémias Wolf.

[2] J.-Aug. de Lehninger, *Description de la ville de Dresde*, 1782, petit in-8°, p. 131-2, et *France protestante*.

[3] *Description de Berlin*, p. 572 et 498.

[4] De Lehninger.

[5] Voyez la note 1 de cette page.

[6] *Description de Berlin*. — La *France protestante* dit qu'il était réfugié à Berlin, comme protestant.

[7] Guérin, *Description de l'Académie*, p. 137.

[8] Mariette, *Abecedario*, t. I. p. 361.

avec Jean de Bodt à Berlin. Il a décoré plusieurs édifices élevés par cet architecte. Entre autres œuvres, il a fait les trophées et ornements qui sont au portail du château de Potsdam, élevé par de Bodt[1]. Charpentier retourna ensuite à Paris, où il fut reçu académicien le 27 mai 1713. « Il joignoit, dit Mariette, à beaucoup de talent dans son art, une grande probité et une piété singulière[2]. »

CAYART, ingénieur. — Cayart, colonel-ingénieur, avait servi en France sous Vauban et était entré en 1692 au service de l'Electeur. Il construisit, de 1701 à 1705, l'église française de Berlin, sur le modèle du célèbre temple de Charenton, élevé en 1624 par Desbrosses et démoli en 1685[3].

VOLUMIER (Jean-Baptiste), compositeur. — Volumier était, au commencement du XVIIIe siècle, maître de concerts et de ballets à Berlin. Il y a composé la musique de plusieurs ballets. En 1706, il fut engagé à la cour de Saxe comme maître de ballets et de concerts, et mourut à Dresde en 1738[4].

PESNE (Antoine), peintre d'histoire et de portraits, né à Paris le 25 mai 1683, mort à Berlin le 5 août 1757[5]. Elève de son père, Thomas Pesne, et de son oncle Delafosse.— Thomas Pesne, portraitiste, frère du célèbre graveur, J.-Th. Pesne, donna les premières leçons à son fils Antoine, qui devint ensuite l'élève de Charles Delafosse, son oncle maternel. En 1706, Antoine Pesne alla en Italie; il se rendit d'abord à Rome pour y étudier les œuvres des grands maîtres du XVIe siècle, et bientôt après il alla à Naples, et de là à Venise, où il travailla beaucoup d'après le Titien et le Giorgione. Il se lia à Venise avec Celesti, excellent peintre de portraits, des préceptes duquel il profita beaucoup, et en étudiant les maîtres Vénitiens il développa toutes ses grandes qualités de coloriste[6]. Sa réputation commençait à s'établir. Il avait fait en 1707, à Venise, le portrait du baron de Kniphausen, qui, de retour à Berlin, montra ce tableau au roi de Prusse, auquel il plut tant, que le roi l'appela à son service en 1710[7]. Pesne, avant de se rendre à Berlin, alla d'abord à Rome pour y épouser la fille du peintre de fleurs J.-B. Gayot-Dubuisson, avec lequel il vint plus tard en Prusse; et comme il voulait devenir membre de l'Académie royale de peinture de Paris, il peignit à Rome le portrait du directeur de l'Académie de France, N. Vleughels. Ce portrait réussit parfaitement, et Vleughels l'envoya à Paris à l'Aca-

[1] *Description de Berlin*, p. 498 et 577.
[2] Mariette, *Abecedario.*
[3] *Description de Berlin*, p. 116 et 576. — Voyez aussi page 197.
[4] Fétis.
[5] Registres de l'ancienne Académie de peinture et de sculpture.
[6] D'Argens, p. 227.
[7] *Description de Berlin*, p. 589.

démie, qui n'hésita pas à s'adjoindre son auteur[1]. Pesne se rendit alors à Berlin où il eut commandes sur commandes, non-seulement de la cour, mais encore des grands personnages du royaume. Il était de bon ton à cette époque de faire faire son portrait par un artiste français[2], et Pesne devint le peintre à la mode. Il y avait autrefois à Potsdam et à Sans-Souci une foule de portraits peints par Pesne pendant le règne de Frédéric-Guillaume (1713-1740), car pendant tout ce règne il ne fit presque que des portraits, qui de l'avis unanime des contemporains, sont d'une grande beauté. Manyoki ne trouvait pas d'artiste supérieur à Pesne pour le portrait et le coloris[3]. D'Argens en fait aussi le plus grand cas et lui adresse même des éloges exagérés. « Pesne, dit-il, possède comme coloriste plus de vérité que Rigaud ; il a une force qui manque souvent à Largillière, et la noblesse dont Rembrandt est toujours dépourvu. »

Voici la liste aussi complète que nous ayons pu la faire des portraits de Pesne.

Portrait du prince d'Anhalt-Bernbourg, Auguste, peint à Berlin en 1725; gravé par Schmidt, 1750.

Portrait du prince d'Anhalt-Dessau, Léopold, généralissime des armées du roi de Prusse, peint à Berlin; gravé par Schmidt; gravé aussi par Busch et par Wille.

Portrait de Georges Dietlof von Arnim, ministre du roi de Prusse, peint en 1742; gravé par Schmidt, 1756, gr. in-folio.

Portrait de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne ; gravé par Bernigeroth, in-folio.

Portrait de mademoiselle Barbarina ou Barberini. — A Sans-Souci.

Portrait de Frédéric-Guillaume Borck, ministre du roi de Prusse, peint en 1732 ; gravé par Schmidt en 1764, in-folio.

Répétition de ce même portrait avec quelques changements dans la coiffure et les ornements; gravé par Petr. van Gunst.

Portrait du chancelier Samuel Liber de Cocceji ; gr. par Schmidt en 1751.

Portrait de mademoiselle Cochois.

Portrait de J.-B. Coignard, imprimeur, peint à Paris en 1724, gravé par G.-E. Petit.

Portrait d'Antoinette-Elisabeth de Borck, baronne de Danckelmann ; gravé en 1729, par J. Faber, à Londres.

Portrait de l'orfévre-bijoutier, Joannes-Melchior Dinglinger ; gravé par Schmidt en 1769. — Le même, gravé par Wolffgang, en 1722.

Portrait de madame Dinglinger.

[1] Nagler. — Ce portrait est aujourd'hui au musée de Versailles.
[2] Nagler.
[3] Janneck, p. 261. Cet auteur appelle toujours Pesne, l'illustre Pesne.

Portrait du peintre Dubuisson. — A la galerie de Dresde.

Portrait de Ch.-Cl. Dubut, sculpteur de la cour de Bavière ; gravé par Haid en manière noire.

Portrait du docteur J.-Théod. Eller, conseiller du roi de Prusse, peint en 1740; gravé par Schmidt en 1754.

Portrait du baron d'Erlach, capitaine des Cent-Suisses, et de sa famille ; gravé par P. Tanjé en 1760, terminé par D. Berger. « Ce tableau, haut de dix pieds, large de douze, contient cinq personnes de grandeur naturelle. Le baron d'Erlach est peint droit en habit antique, tel que le portait autrefois le colonel des Suisses; sa femme est assise entourée de deux jeunes filles et d'un garçon. Le fond du tableau représente une chambre ornée de meubles précieux. Ce tableau rassemble tout à la fois les qualités d'un très-beau tableau d'histoire et celles des plus excellents portraits. Un seigneur anglais voulait en donner 20,000 livres [1]. » — L'esquisse de ce tableau est au musée de Berlin.

Portrait du général Fouqué. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait de l'électeur de Brandebourg, Frédéric III, devenu roi de Prusse en 1700, sous le nom de Frédéric Ier, mort en 1713. — Au palais du roi, à Berlin. — Il existe une gravure d'un portrait de Frédéric Ier, faite par Houston, d'après l'original en la possession de la princesse douairière de Galles, à Kew. — On voit encore des portraits de Frédéric III, gravés d'après Pesne, per Houbraken et Tanjé.

Trois portraits de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, au palais du roi, à Berlin; — gravés par Schmidt, 1737-39 ; par Wolfgang, 1737, et par B. Picart, in-4° [2].

Portrait de Frédéric-Guillaume avec sa famille. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait de Frédéric II, dit le Grand. Pesne a fait plusieurs fois le portrait de Frédéric le Grand; ces portraits sont dans le musée et dans les palais de Berlin ou de Sans-Souci [3]. Nous savons que celui qui est au musée royal de Berlin a été peint en 1739, avant que Frédéric ne fût roi. M. Waagen [4] croit que le beau portrait de Frédéric le Grand qui est au château de Hamptoncourt est de Pesne. Nous n'avons pu savoir où étaient exactement les autres portraits de Frédéric le Grand, peints par Pesne, ni en avoir une bonne description, ni connaître leur nombre. Ces divers portraits ont été gravés par Bernigeroth (celui qui a été peint en 1740) ; par G. Bodenehr, Haid, Esaias Nilson, Schleuen, Schmidt, Ryland, Wille, Wolffgang.

[1] D'Argens, p. 230.

[2] On voit au musée de Versailles un assez médiocre portrait de Frédéric-Guillaume II, attribué à Pesne. Selon M. Dielitch, ce portrait n'est certainement pas de Pesne, et nous nous rangeons bien volontiers à cet avis.

[3] L'un est au palais du roi à Berlin.

[4] *Treasures of art in Great Britain*. 3 vol. in-8°. London, 1854 ; t. II, p. 368.

Portrait de Frédéric, margrave de Bayreuth. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait de madame de Grapendorf ; gravé par Schmidt.

Portrait de Frédéric Hoffmann, conseiller de S. M. Prussienne ; gravé par Petit, à Paris, en 1739, petit in-folio.

Portrait du conseiller privé Jordan ; — au palais du roi, à Berlin.

Portrait de James Keith, feld-maréchal, mort en 1758 ; gravé par Baillie.

Portrait du sculpteur King ; — au palais du roi, à Berlin.

Portrait du baron de Kniphausen, peint à Venise en 1707.

Portrait du baron de Knobelsdorf, chambellan du roi de Prusse[1] ; — dans la galerie de M. von Marrées, à Berlin.

Portrait de Delamettrie ; — au palais du roi, à Berlin.

Portrait de Jacques Lenfant, auteur des *Conciles de Constance et de Pise* ; gravé par B. Picart (1724).

Portrait de Jean Mariette, graveur et libraire, peint en 1723, à Paris ; gravé par J. Daullé (1747).

Portrait de madame d'Œrzen[2].

Portrait en buste de Newton ; gravé par N. Edelinck.

Portrait d'Antoine Pesne et de sa famille. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait d'Antoine Pesne, gravé par Schmidt en 1752. — A la galerie de Dresde.

Portrait de madame Pesne[3].

Portrait de la fille de Pesne ; — à la galerie de Dresde.

Portrait de mademoiselle de Platen.

Portrait de mademoiselle Porregiani en Hébé. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait de la danseuse Reggiani ; — au palais du roi, à Berlin.

Autre portrait de la Reggiana ou de la Reggiani ; — au palais du roi.

Portrait du graveur G.-Fréd. Schmidt et de sa femme, peint en 1748. — Au musée de Berlin. — Un autre, chez M. Nauman, à Berlin.

Portrait du conseiller Senff ; — au palais du roi, à Berlin.

Deux portraits de Sophie-Dorothée de Brunswick, reine de Prusse, femme de Frédéric-Guillaume ; — l'un au palais du roi, à Berlin ; l'autre dans la galerie de M. von Marrées, à Berlin. — L'un des deux, le premier sans doute, a été gravé par Houbraken.

Portrait du général Schwerin ; — au palais du roi, à Berlin.

Portrait du prince Poniatowski (mort en 1762), père du roi Stanislas-Auguste. — A la galerie du palais de Lazienki, à Varsovie[4].

[1] D'Argens, p. 230.
[2] D'Argens.
[3] Cité par Fiorillo.
[4] Catalogue de cette galerie, dans la *Revue universelle des arts*, t. III, p. 57 ; 1856.

Portrait de L. de Silvestre, peintre ; gravé par Zucchi.

Portrait de la princesse royale de Suède [1], en habit de cour.

Copie de ce portrait pour le comte de Tessin, 1744.

Autre copie de ce même portrait pour la duchesse de Brunswick, faite en 1745.

Autre copie de ce même portrait pour la margrave de Scheved, faite en 1745.

Grande copie en pied de ce même portrait pour le feld-maréchal comte de Schwerin, faite en 1746.

Portrait de cette même princesse en domino jaune, et plusieurs copies de ce portrait [2].

Portrait de Nicolas Vleughels, peint à Rome ; gravé par Jeaurat en 1725. — Au musée de Versailles.

Portrait de H. Voguell, marchand de Londres ; gravé par J. Faber.

PORTRAITS DE PERSONNAGES INCONNUS.

Un portrait d'homme. — Au musée de Copenhague.

Un comte, probablement grand veneur de Prusse, sous le règne de Frédéric-Guillaume Ier. En costume de chasse, avec la croix de Saint-Jean, une carabine à la main ; une gibecière de laquelle sort un oiseau tué. On voit la tête et le cou d'un chien de chasse. — Dans la collection Hendel, à Halle [3].

Portrait d'une dame presqu'en profil ; elle est dans une fourrure brune ; la poitrine est couverte d'une étoffe blanche brodée d'or. — A la galerie de Ludwigslust.

Portrait d'une jeune dame vue de profil ; elle a un chapeau à plumes ; la poitrine nue ; le reste de la personne est couverte de riches vètements et de pierreries ; les mains sont gantées. — A la galerie du vieux château de Schwerin.

Portrait d'un vieillard salzbourgeois, barbu, tenant son chapeau sur sa poitrine. — Au musée de Brunswick.

Portrait d'une vieille femme salzbourgeoise, en chapeau vert ; les deux mains jointes et tenant un livre. — Au musée de Brunswick.

Portrait d'une jeune fille salzbourgeoise, en chapeau de paille, les mains jointes. — Au musée de Brunswick.

Portrait d'une jeune fille portant un chapeau de paille ; elle pose la main sur une corbeille de fruits. — A la pinacothèque de Munich.

[1] Ulrique de Prusse. Un portrait en buste de cette princesse est dans le palais du roi, à Berlin.

[2] Lettre de Pesne à la princesse royale de Suède, du 5 mars 1746 ; dans les *Archives de l'art français*, t. IV, p. 42.

[3] *Notice de la collection des tableaux de Hendel*, à Halle (en allemand), in-12, Halle. (Bibl. nation., V. 2635 F.).

Portrait d'un peintre ayant un manteau fourré. — A la pinacothèque de Munich.

Portrait d'une jeune fille tenant une paire de pigeons. — A la galerie de Dresde.

Portrait d'une paysanne à sa fenêtre ; légué par le comte Algarotti au roi de Prusse[1].

Une Dame vêtue de noir.

Une tête d'homme.

Un Vieillard. — Tous les trois au palais du roi, à Berlin.

Un Jeune homme. — A la galerie du professeur Wilhelm Krause, à Berlin.

Un militaire, peint en 1749. – A l'Ermitage.

Cette longue nomenclature de portraits fait connaître de quelle réputation jouissait Pesne à la cour de Berlin. Aussi ne sera-t-on pas surpris que Frédéric le Grand ait écrit, un jour d'enthousiasme, le 14 novembre 1737, à son premier peintre, une épître de 78 vers qui commence ainsi :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pesne, ton pinceau t'égale au rang des dieux[2].

Ce que Voltaire interpréta ainsi, dans une lettre à madame Denis : « que le roi ne regardant jamais le peintre, ce dernier était pour lui invisible comme Dieu. »

En 1723, Pesne se rendit à Paris, où il fit quelques portraits ; puis il alla en Angleterre en 1724 ; mais les portraits de la famille royale qu'il peignit n'eurent pas de succès [3]; et pour finir ce qui regarde les portraits de Pesne, disons que dans les derniers temps de sa vie, il dut augmenter de zèle et d'application, parce qu'il trouva un rival redoutable dans F.-W. Weidemann.

Il convient maintenant de nous occuper des peintures d'histoire de Pesne. En 1720, notre artiste, déjà membre de l'Académie de Paris comme portraitiste, s'y fit recevoir, le 27 juillet, en qualité de peintre d'histoire, en envoyant de Berlin, comme morceau de réception, un tableau représentant Dalila coupant les cheveux à Samson.

Pesne a peint en Prusse un grand nombre de plafonds et de tableaux d'histoire. Les plafonds qu'il a exécutés sont d'une couleur fraîche et vigoureuse qui se ressent de ses études à Venise ; cependant les Allemands qui ont parlé de lui, préfèrent unanimement ses portraits à ses grandes peintures. A Charlottenbourg, Pesne a représenté au plafond du grand salon, le Festin des Dieux ; il a peint en-

[1] Fiorillo.
[2] Voir l'édition des *Œuvres de Frédéric* publiée à Berlin.
[3] Nagler.

core dans ce palais, au plafond de la salle à manger, Junon, Minerve et Vénus conduites à Pâris par Mercure. Au plafond du grand escalier, Prométhée dérobant le feu du ciel. Au plafond d'un salon, Apollon et les Muses. Aux plafonds de deux cabinets : Vénus ordonnant à Cupidon de décocher une flèche ; l'Aurore. L'Aurore ou Iris, assise sur un arc-en-ciel, chasse les fantômes de la Nuit ; derrière elle, volent des génies qui répandent des fleurs devant le Jour qui s'avance [1]. Au plafond de la bibliothèque, Minerve et la Poésie. A Potsdam, Pesne a peint le plafond du grand escalier de marbre. Au château de Sans-Souci, il a fait le plafond de la salle des concerts. Il a peint encore un plafond au château de Reinsberg.

Parmi les tableaux d'histoire ou de chevalet de Pesne, on cite :

Une Suzanne au bain (palais de Berlin). — Une jeune dame assise à une table, et tendant la main à une bohémienne qui lui dit la bonne aventure (à la galerie de Dresde). — Une cuisinière plumant un coq d'Inde (à la galerie de Dresde). — Cinq grands tableaux sur des sujets des Métamorphoses, dans le salon des concerts à Sans-Souci. — Trois tableaux à l'église catholique de Potsdam. — Une femme masquée, et à côté d'elle, une vieille femme (à Charlottenbourg). — Le Christ à table avec les disciples d'Emmaüs. — Une Vestale (autrefois au palais du prince Henri). — Une répétition ou l'esquisse de son morceau de réception, l'histoire de Samson, se trouvait autrefois chez un M. Falbe.

Pesne était l'auteur de cette priapée qui décorait la petite salle à manger de Potsdam, et dont Voltaire parle dans ses *Mémoires* : « On soupait, dit-il, dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont le roi avait donné le dessin à Pesne, son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée. » Les mœurs cyniques du grand Frédéric expliquent qu'il ait fait un dessin obscène et qu'il ait donné l'ordre à son peintre favori d'en faire un tableau ; mais nous regrettons que, pour plaire au maître, Pesne ait employé son beau talent à exécuter une œuvre de cette sorte.

On voit au palais du roi à Berlin : Des enfants faisant de la musique. — Une bohémienne disant la bonne aventure à une dame. — Un nécromancien. — Une dame et Arlequin. — La reine des Amazones devant Alexandre. — La fondation de l'ordre de l'Aigle Noir.

L'église de Sainte-Hedwige, à Berlin, renferme une Nativité du Christ, peinte par notre artiste [2].

[1] L'esquisse de ce plafond est ainsi décrite dans le Catalogue de la collection Hendel où elle se trouve. Ce plafond est l'un des meilleurs de Pesne, suivant Nagler et Fiorillo.

[2] Max Schasler. *Die œffentlichen und privat Kunstsamlungen*, etc., Berlin, 1856, 2 vol. in-12.

Pesne orna quelquefois de ses figures, les paysages de Dubuisson et de C.-S. Dubois, et les tableaux de chasse de P.-C. Leygebe.

Pesne mourut en 1757, avant d'avoir terminé l'enlèvement d'Hélène qu'il peignait pour le roi de Prusse; il avait composé trente dessins et esquisses pour faire ce tableau[1]. Rode, un de ses élèves, acheva les deux figures que Pesne n'avait pas eu le temps de faire.

Pesne était premier peintre du roi de Prusse et directeur de l'Académie de Berlin. Ses élèves sont au nombre d'environ quarante[2]; parmi eux on cite Rode, Falbe, Frédéric Reclam, Emmanuel Dubuisson et Preudhomme[3].

LE SUEUR (Nicolas-Blaise), peintre d'histoire et de paysage, et dessinateur, né à Paris[4] en 1716, mort en 1782[5]. Élève de J.-B. Vanloo.—Le Sueur fit ses études à l'Académie de Paris, et obtint bientôt de la réputation, autant par son mérite que par la renommée de son nom. Il fit des portraits, des tableaux historiques et mythologiques, et des paysages. Ces toiles ont le mérite d'être bien dessinées; mais, au demeurant, elles ont le cachet de la manière du temps, manière qu'il transporta à Berlin, où il fut appelé après la mort de Pesne, en 1757, pour prendre la direction de l'Académie royale[6]. Il y apporta de notables modifications, et chercha à lui donner un plus grand essor, jusqu'à ce qu'enfin, après sa mort, Rode en reprit en sous-œuvre la réorganisation. Le Sueur publia pour l'enseignement et l'étude du dessin, un ouvrage fait en grande partie d'après ses propres dessins et gravé par D. Berger *Junior;* la première partie parut sous le titre de *Principes du dessin*, 12 feuilles, 1763, in-folio, gravées à la manière rouge; il n'a paru de la seconde partie que trois feuilles contenant trois têtes d'après Van Dyck; in-folio.

Le Sueur peignit les portraits des rois de Prusse et de quelques grands du royaume. A Paris, il avait déjà fait ceux de Louis XV et

[1] Nagler.

[2] Les principales sources de cette biographie sont d'Argens, Janneck, la Description de Berlin par Nicolaï, Nagler, Fiorillo; les estampes et les Catalogues des musées dont nous avons cité les noms.

[3] Ce Preudhomme, peintre, né à Berlin de parents français, alla s'établir en Angleterre en 1712. Walpole dit de lui: « Il peignoit dans le goût françois, et cette manière il l'avoit prise de son maître M. Pesne », à quoi Mariette ajoute dans une note: « Tant mieux pour lui s'il faisoit aussi bien que Pesne quand celui-ci a bien fait. » — Traduction de Walpole par Mariette, mss. de la Bibl. nation., t. III, p. 167.

[4] Ou dans le Languedoc, selon Nagler.

[5] Nagler donne les deux dates que nous reproduisons: Mariette se trompe quand il le fait mourir en 1754, à 74 ans.

[6] « Vers le milieu de ce siècle, Le Sueur fut appelé à Berlin, et il y a, ce que je crois, beaucoup mieux fait ses affaires que s'il étoit resté à Paris. Il y a trouvé de l'occupation et il est parvenu à estre directeur de l'Académie de peinture établie à Berlin. Il peint également le paysage et l'histoire, et il fait des desseins qui plaisent. » (Mariette).

du Dauphin, tous deux à cheval[1]. Il dessina aussi la Danaë du Titien (galerie de Sans-Souci), et Loth avec ses filles, d'après le tableau de Raphaël de la même galerie, tous deux pour être gravés, et le dernier de ces deux dessins l'a été par Preisler. Schmidt grava, d'après les dessins de Le Sueur, le tableau d'Annibal Carrache qui représente Alexandre et son médecin, et le tableau de Pietro Testa, dont le sujet est la Présentation au temple. Le Sueur jouissait d'une grande réputation comme dessinateur[2] ; il a fait les dessins des plafonds du palais chinois à Sans-Souci, qui ont été peints par Hubert[3]. Mais Le Sueur échoua dans ses restaurations de peintures anciennes, comme on peut le voir sur le tableau du Dominiquin représentant le portrait d'Artémise.

Parmi les meilleures estampes gravées d'après lui, on cite: le médecin Lieberkühn, médaillon avec un entourage allégorique, dessiné par Le Sueur ; gr. par Schmidt.—Le monument de l'ambassadeur anglais, André Mitchel, à Berlin ; gr. par Schmidt, in-folio. —Une tête de vieillard barbu ; gravée par D. Berger, in-folio. — Tête d'enfant, gravée par D. Berger, in-4°, 1764.— Tête d'Asiatique coiffé d'un turban ; gravée par J.-C. Felber, 1760.— David, gravé par D. Berger, 1764, in-folio. —David sur le trône, pendant du précédent.—Cartouche de la grande carte de Crimée, gravée par Berger, en 1772. — Cartouche de la carte de la mer Noire, gravée par Berger en 1773.

Le Sueur a eu, entre autres élèves, J.-Ph. Hackert, peintre de paysages[4].

LE GEAY (Jean), architecte, peintre et dessinateur.— Le Geay, qu'on appelle aussi Lejai ou Léger, mais à tort, jouissait d'une grande réputation vers le milieu du XVIIIe siècle ; cette réputation arriva jusqu'à Berlin, et en 1754, il y fut appelé et devint architecte du roi. « Il y fit, dit Nagler, plusieurs plans que l'on trouva tout à fait beaux, et les Allemands reconnurent alors aux Français l'honneur d'avoir produit un des plus grands architectes du temps. » Le Geay a peu bâti, mais il a fait un grand nombre de dessins et de plans, dont quelques-uns ont été suivis dans les bâtiments élevés à Potsdam par Frédéric ; entre autres, il a fait les plans, d'après les idées mêmes du roi, et dirigé l'exécution des travaux du nouveau château près de Sans-Souci[5]. Il donna aussi les plans du nouveau palais de Potsdam, ou palais de

[1] Gravés par Aubert.
[2] Fiorillo dit la même chose : « Un autre artiste de talent, c'est N.-B. Le Sueur qui fit peu de tableaux historiques, mais beaucoup d'excellents dessins. » *Geschichte der Zeichnenden Künste. — Franckreich.*
[3] Matthias Œsterreich.
[4] Presque tout cet article a été traduit de Nagler.
[5] *Description de Berlin*, p. 613 et 527. Voy. aussi Patte, et l'article Boulée de la *Biographie universelle.*

marbre, commencé en 1763, et qui ne fut fini qu'en 1796, sous la conduite de l'architecte *Charles de Gontard*[1], né en 1738 à Manheim, mort en 1802, et qui était venu à Paris étudier sous Blondel. Le Geay a construit à Berlin l'église catholique, dont il a gravé lui-même le dessin en une feuille, et encore en trois feuilles in-folio[2] ; cette église a été aussi gravée par Schleuen, P. Haas et Frosbergen. C'est un édifice circulaire, à coupole surbaissée et surmontée d'une lanterne; le porche est formé par six colonnes ioniques, supportant un fronton orné d'un bas-relief et de statues aux angles. Le style général et l'ornementation de l'édifice, le maître-autel et les peintures de la coupole, sont dans le goût français de l'époque.

En 1763, Le Geay quitta la Prusse, à la suite d'une violente querelle avec le roi au sujet du nouveau Sans-Souci. Le Geay avait fait de très-beaux plans pour ce second château, dont le grand commun, fort bel édifice, a été construit sur ses dessins. Mais le roi s'obstinant à ne vouloir d'autre entrée au palais que la fenêtre du milieu de la façade, qu'on ouvrirait jusqu'à terre, Le Geay refusa d'exécuter une pareille extravagance, et Frédéric le menaçant de sa canne, il mit la main à la garde de son épée[3]. Le Geay se rendit à Schwerin, travailla aussi à Rostock ; mais on ignore où et quand il est mort[4]. On voit de lui, dans la galerie de Schwerin, deux tableaux sur toile représentant des sujets d'architecture. (Voy. p. 191.)

ADAM (François-Gaspard-Balthazar), le cadet, sculpteur, né en 1710 à Nancy, mort à Paris en 1761. Élève de ses frères. — Le roi de Prusse ayant besoin d'un sculpteur pour les ouvrages dont il voulait décorer les palais et jardins de Potsdam et de Sans-Souci, fit venir Adam à Berlin, en 1748 ; il y resta jusqu'en 1760, qu'il revint à Paris[5]. Adam, premier sculpteur du roi de Prusse, a exécuté un Apollon tenant un livre où sont tracés, en lettres d'or, deux vers de Lucrèce (*Te sociam studeo*, etc.) ; cette statue, exécutée à Berlin en 1748, est en marbre. Adam a fait aussi :

Une Flore couchée ; un petit amour badine avec elle et se joue avec des fleurs ; groupe fait à Berlin en 1749 ; le piédestal est d'un beau dessin[6].

[1] *Guide du voyageur à Berlin*, 1844, à Berlin, chez Morin, p. 197.

[2] L'estampe qui est au Cabinet de la Biblioth. nation. (*Topographie-Berlin*), porte une note mss. qui dit que l'église a été bâtie par Le Geay.

[3] *Frédéric le Grand*, etc., ou *Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, par Thiébault, 5 vol. in-8°, Paris, 1827 ; t. I, p. 277.

[4] Nagler. Il semblerait d'après Thiébault qu'il est revenu végéter et mourir à Paris.

[5] Mariette, *Abecedario*, t, I, p. 9.

[6] C'est derrière le piédestal de cette statue que Frédéric faisait enterrer ses chiens. Chacun est recouvert d'une pierre sur laquelle est gravé son nom. La chienne Byges, peinte par Pesne, est enterrée la première. (Matth. Œsterreich.)

Cléopâtre se faisant piquer le sein par un aspic ; un petit amour tâche de l'arrêter ; la douleur de Cléopâtre est très-naturellement rendue ; faite à Berlin, en 1750 ; en marbre.

Le triomphe de Galatée, dans le bassin du milieu du jardin de Sans-Souci. — Lucrèce, la Volupté, dans le salon du milieu de ce château [1].

Le Feu ; groupe représentant Vulcain remettant des armes à Vénus ; 1756 ; en marbre. — La Terre ; groupe représentant un roi qui laboure et un enfant ; 1758 ; en marbre. Ces deux groupes sont sur des piédestaux ornés de bas-reliefs ayant rapport aux figures.

Apollon (1752) ; — Diane sortant du bain (1753) ; — Junon (1753) ; — Jupiter (1754) ; — Mars en fureur lance un javelot ; commencé par Adam et achevé par Sigisbert Michel, à Berlin, en 1764 ; — Minerve (1760). Ces six statues de marbre, de 8 pieds 2 pouces, sont autour du grand bassin qui est au pied des terrasses du jardin de Sans-Souci.

Le buste du chancelier de Cocceji.

Adam a commencé la statue du maréchal de Schwerin, tué en 1757; cette statue a été terminée par Sigisbert Michel. Pendant qu'il était pensionnaire à Rome, Adam avait fait pour le roi de Prusse un Faune qui tient une grappe de raisin ; c'est une belle copie d'un antique du Capitole [2].

MICHEL (Thomas), sculpteur, mort en 1751 à Berlin. — Thomas Michel fut l'un des sculpteurs du roi de Prusse ; mari d'Anne Adam, il fut sans doute amené à Berlin par Gaspard Adam pour partager ses travaux et sa bonne fortune [3].

MICHEL (Sigisbert), sculpteur. — Sigisbert Michel succéda en 1764, en qualité de sculpteur du roi, à Adam ; il a achevé la statue de Mars en fureur et celle du maréchal comte de Schwerin.

« En 1770, il quitta Berlin, dit Mathias Oesterreich, sans qu'on en ait su la raison, et retourna à Paris. » On trouve la raison de sa retraite dans une pièce très-curieuse insérée dans les Archives de l'art français [4].

[1] Notes mss. sur divers plans de Sans-Souci, conservés au Cabinet des estampes ; (*Topographie-Berlin*).

[2] *Description de Berlin*, p. 113, 321, 608, 519, 520, 521, 522. — Matthias Œsterreich, *Description de la collection du roi de Prusse*, 1 vol. in-8°, 1774, Berlin.

[3] *Archives de l'art français*, t. I, p. 180.

[4] T. I. p. 177. Michel ne se décida à invoquer le secours de l'empereur d'Allemagne qu'après avoir lutté lui-même contre Frédéric. Thiébault, (t. I, p. 275), sans nommer Michel, nous parle de ces lettres à Frédéric. « Après son retour en France, ne recevant aucune réponse à plusieurs réclamations, il lui écrivit une lettre de reproches et d'injures dont j'ai vu la copie entre les mains du chargé d'affaires de France. Cette lettre, écrite *ab irato*, n'était pas mal rédigée ; le ton en était ferme et hardi ; elle était même assez noble et philosophique ; il n'y avait d'injures que par le fond des choses : mais à ce dernier égard, on n'y trouvait aucun ménagement. Les filous, les subor-

C'est un placet adressé par Michel à l'empereur d'Allemagne, chef souverain de tous les Etats allemands. Le vieil et infortuné sculpteur s'adresse à Sa Majesté Impériale et Royale Joseph II, pour obtenir justice contre un roi qui dispose de 300,000 hommes, et lui adresse la requête suivante :

« L'année 1764, le roy de Prusse ayant l'intention d'avoir à son service un sculpteur françois ; m'étant distingué dans le nombre des artistes, Sa Majesté, pour m'exciter à sortir de ma patrie et quitter mon établissement, me signa un contrat en calité de son premier sculpteur, ce contrat est composé de dix articles, pas une seule n'a été exécuté ;

» La statue de Mars posée à Sans-Soucy a été le premier ouvrage exécuté avec l'applaudissement du roy, par ses expressions, me disant : Elle est belle, très-belle ;

» Le monument du chancelier de Coccey, placé dans la cour souveraine et la statue du feld-maréchal-général Schwerin, posée dans la place royal de Berlin reçurent les mêmes aplaudissemens ;

» Ces deux monument ne m'ont pas été payez, je réclame mon salaire, j'ay les titre les plus fort, lettre du roy, lettre du ministre, du baron de Kniphausen ; mais aucuin tribuneaux ne peut rien en connoître, j'ay affaire à un roy qui a 300,000 homme ; je suplie donc Sa Majesté Impérial et Royalle de faire à mon égard, un acte de justice et d'humanité, car je suis âgée de 78 ans et suis grand père. Je mouray de fain est toutes ma famille, si je ne reçois ce qui m'est du. La somme n'est que 21,250 livres pour deux monument En Marble ; sur lesquelles j'ay suez sans et Eaux ; ces deux monument Existe, le roy a été satisfait, et ne ma pas payéz. »

La cour de Vienne paraît avoir donné suite à la réclamation de Sigisbert Michel : on lit en effet, à la suite de sa requête, les lignes suivantes :

« V. M. verra par les deux nottes officielles, dont copie est ci-jointe, que j'ai employé en vain la médiation de Son Ex. le ministre des relations extérieures, et que le conseil privé de Berlin s'est condamné lui-même par ces deux notes[1]. »

VANLOO (Charles-Amédée-Philippe), peintre, né en 1715 ou 1718, à Turin ; on ignore la date de sa mort. Fils et élève de J.-B. Vanloo. — Amédée Vanloo fut peintre du roi de Prusse et résida à Berlin de 1748[2] à 1769. Nous

neurs, les voleurs de grands chemins y étaient offerts comme objets de comparaison qui méritaient la préférence, parce qu'au moins on avait contre eux des recours ou des moyens de vengeance. Frédéric méprisa cette lettre dont on n'a jamais parlé, » mais il ne paya pas.

[1] Voy. sur ce sculpteur, *Bachaumont*, t. XXVII, p, 311.

[2] Livrets des adresses des membres de l'Acad. de peint. et de sculpt. de Paris. Ces livrets m'ont fourni des indications très-précieuses et des dates qu'on ne trouve que là.

connaissons parmi les œuvres de cet artiste : le portrait en pied de Frédéric II, exposé au salon de 1769 (gravé par P.-G. Langlois en 1785) ; le portrait du prince de Prusse, Frédéric-Henri, peint en 1765 (gravé par Schmidt en 1767) ; une fresque représentant la Religion, à l'église de Saint-Nicolas de Potsdam. Vanloo a fait aussi des cartons pour les tapisseries exécutées à Berlin dans la manufacture de Vigne [1]. Il a peint aux appartements d'État du château de Potsdam un plafond représentant l'apothéose du Grand-Électeur ; il a fait aussi à Sans-Souci, à la grande salle de marbre, le plafond qui représente l'Assemblée des dieux pour recevoir Ganymède, et deux tableaux : le sacrifice d'Iphigénie et l'école d'Athènes [2]. Il a peint également les plafonds du nouveau Sans-Souci [3] et a fait deux portraits de Fréderic, en 1764, l'un pour l'impératrice d'Allemagne et l'autre pour le prince de Kaunitz, son ambassadeur [4].

DUBUISSON (Jean-Baptiste Gayot), peintre de fleurs. — Cet excellent peintre de fleurs et de fruits était né en France ; il séjourna longtemps en Italie, où Pesne épousa sa fille, et ils vinrent ensemble à Berlin. Dubuisson alla ensuite à Dresde et mourut à Varsovie, à 75 ans. La galerie royale de Berlin possédait de J.-B. Dubuisson deux ports de mer et deux paysages dont les figures avaient été peintes par Pesne [5].

TRAVAUX EXÉCUTÉS A PARIS POUR LE ROI DE PRUSSE.

Un grand nombre d'œuvres d'art furent exécutées à Paris pour le roi de Prusse et envoyées à Berlin par les artistes suivants.

ADAM (Lambert-Sigisbert), l'aîné, sculpteur, né à Nancy en 1700 ; mort à Paris en 1759. — On voit de lui à Sans-Souci : Mars en repos, belle figure assise, copiée à Rome en 1730, d'après un antique de la collection Ludovisi. — Deux bustes de Neptune et d'Amphitrite. — L'Air, groupe de deux nymphes qui s'amusent avec des oiseaux qu'elles ont pris à la chasse. — L'Eau, groupe de deux nymphes pêchant ; l'une tire le filet où elles ont pris un petit amour. Ces deux groupes

[1] *Description de Berlin*, p. 500, 503.
[2] Lettre de d'Argens à Bachaumont datée de Berlin du 4 janvier 1749, citée dans la *Revue universelle des Beaux-Arts*, t. III, p. 94. Cette lettre constate la présence de Vanloo à Berlin dès 1748, époque à laquelle il peignait le *Sacrifice d'Iphigénie* et l'*Ecole d'Athènes*, et fait l'éloge de ces deux tableaux dont le Roi et tous les connaisseurs furent enchantés.
[3] Thiébault, t. I, p. 276.
[4] Idem, t. V, p. 332.
[5] *Description de Berlin*, p. 578, 359, 372, 373.

ont été faits à Paris en 1749, pour le château de Choisy, et ont été envoyés en cadeau au roi de Prusse. On les désigne aussi sous les noms de la Chasse et de la Pêche[1].

PIGALLE (Jean-Baptiste), sculpteur, né à Paris en 1714, mort le 20 août 1785. Élève de Le Lorrain et de Lemoyne. — En 1748, Pigalle exposa deux statues en marbre, Mercure et Vénus, dont Louis XV fit présent au roi de Prusse. Le Mercure, qui a la réputation d'être une des plus belles statues modernes, a 8 pieds 2 pouces : le dieu est représenté s'attachant une aile au pied gauche. Matthias Œsterreich, dit, en parlant de cette statue, que tout le public, surtout les connaisseurs et les amateurs des beaux-arts, ont regretté et même trouvé étrange que le roi de France laissât sortir de Paris un chef-d'œuvre tel que celui-là[2]. La Vénus est assise et fait pendant au Mercure; mais elle n'en a pas la perfection. Ces deux statues étaient placées au grand bassin de Sans-Souci; le Mercure est aujourd'hui à la galerie de sculpture du musée de Berlin.

VERNET (Joseph) (voir page 152). — Pendant son séjour à Rome (1738-53), Vernet peignit un tableau pour Frédéric le Grand.

BOUCHARDON (Edme), sculpteur, né à Chaumont, le 29 mai 1698, mort le 27 juillet 1762. Élève de Guillaume Coustou. — Bouchardon a fait pour Sans-Souci deux copies de statues antiques du Capitole, la Capretta, statue représentant un berger qui porte un chevreau sur ses épaules (en marbre, 3 pieds 6 pouces), et un Joueur de flûte (en marbre, 3 pieds 6 pouces). En 1731, il restaura, à Paris, une statue antique de la Déesse des richesses, qui est aussi à Sans-Souci; le corps seul est antique, et provient d'un ouvrage grec du premier rang; Bouchardon a restauré la tête, les bras et les jambes de cette statue, comme aussi

[1] Matthias Œsterreich et Mariette.— Le duc de Luynes (*Mém.*, IX, 442, à la date du 3 juillet 1749) dit à propos des statues de Pigalle et d'Adam : « Le Roi a vu ces jours-ci un présent qu'il fait au roi de Prusse, qui lui a envoyé des chevaux. Ce sont quatre statues de marbre. Il y en a déjà deux de parties ; ce sont les deux dernières qui ont été présentées depuis peu. Les deux premières sont un Mercure et une Vénus ; elles ont été faites par le nommé Pigalle, un des plus fameux sculpteurs que nous ayons actuellement ; elles sont exécutées parfaitement ; le Mercure est encore plus beau que la Vénus. Il y a cependant un très-grand défaut, mais il vient du marbre et non de l'ouvrier : c'est une veine bleue qui s'y est trouvée et qui couvre la moitié du visage. Les deux autres statues sont une Pêche et une Chasse. C'est le nommé Adam, aussi fameux sculpteur, qui les a faites. Ces deux figures, quoique très-belles, ne sont cependant pas à comparer à celles de Pigalle ; il y a un filet que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de l'art. »

[2] Voltaire, écrivant en 1763 à Pigalle lui disait : « Il y a longtemps, Monsieur, que j'ai admiré vos chefs-d'œuvre qui décorent un palais du roi de Prusse et qui devraient embellir la France. » — Il existe une répétition en grand du Mercure, en plomb, dans un des quinconces du jardin du Luxembourg. — On peut voir dans *Thiébault* (p. 24-25) l'étrange mésaventure de Pigalle, à Potsdam, lorsque Frédéric le prit pour l'auteur du journal le *Mercure* et le fit mettre à la porte.

la corne d'abondance. On voit encore à Sans-Souci un beau buste en bronze de Charles XII, roi de Suède, dû à Bouchardon[1].

COUSTOU (GUILLAUME II), sculpteur, né à Paris en 1716, mort en 1777, le 13 juillet, à Paris. — Le roi de Prusse lui commanda en 1764, une statue de Vénus, que Coustou fit à Paris et exposa au salon de 1769. Cette statue est en marbre. « L'attitude en est très-belle et gracieuse, dit Matthias Œsterreich; le travail admirable est de la plus grande perfection. On peut dire que cette Vénus de Coustou et le Mercure de Pigalle sont les plus belles statues modernes de toute la collection du roi, et difficilement en trouvera-t-on deux ailleurs qui puissent être mises au-dessus de celles-ci. »

Une statue de Mars, également en marbre (6 pieds 2 pouces) et destinée à Frédéric, fut aussi exposée au salon de 1769.

Les *Mémoires secrets* de Bachaumont parlent de ces deux ouvrages: « On voit, disent-ils à la date du 9 juin 1769, chez le sieur Coustou, une Vénus et un Mars, deux figures exécutées en marbre pour le roi de Prusse, et qui sont prêtes à être envoyées à ce monarque. La Vénus, belle de ses seuls charmes, est dans une nudité qui laisse admirer la pureté du dessin du compositeur, la correction de son ciseau et le fini de son faire; un voile qui l'entoure légèrement par le milieu du corps, offre un nouvel ouvrage admirable par la délicatesse de ses plis et les ondulations presque flottantes de l'étoffe. Le Mars est revêtu de son armure guerrière, et l'artiste dans sa composition paroît s'être rempli du monarque auquel est destinée la statue. Le dieu des combats n'est pas dans l'attitude du commandement, mais semble jeter le coup d'œil du génie et de l'observation qui précèdent les ordres à donner. Son visage annonce un héroïsme tranquille et le sang-froid philosophique d'un guerrier obligé par état d'exterminer ses semblables. Les critiques reprochent trop de froideur à la première statue, ainsi qu'à celle-ci. L'une n'a point cet air séducteur, attribut de la reine de la beauté; l'autre manque du caractère sanguinaire, essentiel au dieu des combats : en un mot, Vénus n'est qu'une nymphe, et Mars qu'un simple guerrier. »

LEMOYNE (JEAN-BAPTISTE), sculpteur, né à Paris en 1704, mort en 1778, le 25 mai, à Paris Elève de son père Jean-Louis Lemoyne et de Le Lorrain. — L'une des œuvres principales de ce sculpteur, est une statue en marbre d'Apollon, faite pour le roi de Prusse[2].

VASSÉ (LOUIS-CLAUDE), sculpteur, né en 1716, mort le 1er décembre 1772 Elève de Bouchardon. — Frédéric lui commanda en 1756, une statue de Diane,

[1] Matthias Œsterreich.
[2] Dandré-Bardon, *Eloge historique de J.-B. Lemoyne*, 1779.

qu'il acheva en 1769, et qui fut placée à Sans-Souci en 1772. La statue est en marbre, haute de 6 pieds 7 pouces. La déesse est représentée courant. Vassé a très-bien exprimé le mouvement de la déesse ; il lui a seulement donné un air trop mâle. Cette statue eut un grand succès à Paris[1].

RESTOUT (Jean), peintre d'histoire, né à Rouen le 26 mars 1692, mort le 1er janvier 1768. Elève de Jouvenet. — « On le croyoit dans l'inertie de l'âge, lorsqu'il offrit à l'admiration des connoisseurs le grand et magnifique tableau du Triomphe de Bacchus, qu'il avoit fait pour le Roy de Prusse qui sçait estimer les talents en philosophe, et les encourager en roy. Ce tableau est de 21 pieds de large sur 14 de haut[2]. » Il est placé dans le nouveau palais de Sans-Souci.

CHALLE (Charles-Michel-Ange), peintre et architecte, né à Paris le 18 mars 1718, mort le 8 janvier 1778. Elève de Lemoine. — Challe a peint pour le roi de Prusse une Vénus et une Diane endormie, et pour divers princes d'Allemagne plusieurs paysages et pastorales[3].

BOUCHER (François), peintre, né à Paris en 1704, mort en 1770. Elève de Lemoine. — On voyait de lui, à Sans-Souci, beaucoup de vases exécutés d'après ses dessins : cinq en bronze doré, destinés à la marquise de Pompadour ; cinq en agate ornés de bronzes dorés, également destinés à la marquise de Pompadour ; trois autres vases d'agate avec des bronzes dorés ; trois vases de porphyre vert d'Egypte ; deux en cristal de roche avec des ornements de bronze doré[4]. — On trouve dans le catalogue du cabinet Paignon Dijonval, l'indication d'une estampe gravée par Ebertz, représentant un petit monument funèbre, composé par Boucher, à la mémoire de mademoiselle Sandow, de Berlin.

DETROY (Jean-François), peintre (voir page 152). — Detroy peignit cinq tableaux pour Sans-Souci : deux conversations, le sacrifice d'Iphigénie, la naissance de Vénus (le plus beau), Apollon et Daphné[5].

CAZES (Pierre-Jacques), peintre d'histoire, né en 1676 à Paris, mort en 1754. Elève de Houasse le père et de Bon Boulogne. — Cazes fit pour Sans-Souci : la naissance de Vénus, la toilette de Vénus, l'enlèvement d'Europe, Bacchus et Ariane ; — pour Charlottenbourg : Jésus-Christ appelant les enfants auprès de lui, la Cène et le jugement de Pâris. D'Argens

[1] Matthias Œsterreich. — Grimm, *Correspondance*, 1er juillet 1765, nov. 1772.
[2] *Eloge historique* manuscrit de Restout, par le secrétaire de l'Académie de Caen, en 1768, publié par M. Ph. de Chennevières-Pointel, dans le t. III *des Peintres provinciaux*.
[3] *Revue universelle des Beaux-Arts*, t. XII, p. 405, 406.
[4] Matthias Œsterreich.
[5] D'Argens, p. 123.

regarde la naissance de Vénus et la Cène comme les deux meilleurs tableaux de Cazes[1].

PIERRE (Jean-Baptiste-Marie), premier peintre du Roi, né à Paris en 1713, mort en 1789. Elève de Natoire. — Pierre exposa en 1761, un jugement de Pâris (21 pieds sur 14), qu'il avait peint pour le roi de Prusse.

VANLOO (Charles-André), dit Carle Vanloo, peintre d'histoire, né à Nice le 15 février 1705, mort à Paris le 15 juillet 1765. Elève de son frère J.-B. Vanloo et de Legros. — Carle Vanloo fit pour le roi de Prusse quatre tableaux représentant : un concert (1747); — mademoiselle Clairon en Médée (gravé par Cars); — l'Adoration des Mages; — Sainte Madeleine priant dans sa caverne. En 1757, il peignit aussi par ordre du même souverain, le Sacrifice d'Iphigénie (20 pieds sur 14), au prix de 12,000 livres[2]. Frédéric « daigna inviter Vanloo à venir à Berlin, » mais il ne voulut pas quitter la France.

DELACROIX (Charles-François), peintre de marines, mort à Berlin en novembre 1782. Elève de Joseph Vernet. — On ne sait rien sur cet artiste, qui se trouve cité dans le journal de Pahin de la Blancherie (*Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*), réédité dans la *Revue universelle des Beaux-Arts*, en 1859, par M. E. Bellier de la Chavignerie.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1784, le 22 octobre, le roi de France donna au prince Henri de Prusse, un cabaret en pâte tendre émaillée; deux vases en pâte tendre émaillée; un service de dessert, fond vert, orné de fleurs, de fruits et de diverses pièces de sculpture, dont quatorze représentaient des Français illustres. La valeur de ces objets était de 28,052 livres.

En 1788, le ministre des affaires étrangères donna à ce même prince, diverses figures de grands hommes et un gobelet (4,032 livres).

Le 11 frimaire an IV, le Comité de salut public offrit à l'ambassadeur de Prusse près la République française, un magnifique service de table, appelé le service Masson ou service arabesque. Les dessins avaient été faits par *Masson*, architecte de Versailles, d'après les arabesques de Raphaël, et sont en partie conservés au musée céramique de Sèvres. Le service avait été peint par *Leguay* fils et *Sartory* (1783-85). Sa valeur était de 45,000 francs[3].

HOUDON (Jean-Antoine), sculpteur, né à Versailles le 20 mars 1741, mort en 1828, le 16 juillet, à Paris. Elève de Pigalle et de J.-B. Lemoyne, le fils. — En

[1] *D'Argens*, p. 146-7.
[2] On trouve la description de ce tableau et le projet de convention entre le roi de Prusse et Vanloo, dans le t. II des *Manuscrits divers*, dans la collection des mss. de Dandré-Bardon, conservés à la Bibl. nation. (*Fonds franç.* 1238, ter c.)
[3] Renseignements donnés par M. Riocreux.

1787, Houdon exposa le buste en marbre du prince Henri de Prusse, et, en 1789, le buste en bronze du même prince[1]. En 1791, il exposa une répétition en bronze de sa Frileuse, qui fut acquise par le roi de Prusse.

LE BRUN (Madame) (voir page 155). — Madame Le Brun fit à Berlin, en 1801, le portrait de la reine de Prusse, Louise-Auguste-Wilhelmine-Amélie (gravé par Alex. Tardieu) ; on lui doit aussi les portraits des princes Henri et Ferdinand de Prusse.

ISABEY (voir page 156). — Isabey a fait, en 1815, les portraits du roi de Prusse et du prince de Hardenberg.

GÉRARD (voir page 155). — Gérard a fait les portraits en pied de la princesse de La Tour et Taxis, sœur de la reine de Prusse, 1811 ; — du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, peint en 1814, gravé par Forster en 1817, par Gavard et par P. Adam ; — du prince Guillaume de Prusse, 1815, gravé par P. Adam ; — de la duchesse de Sagan, 1815 ; — le portrait en buste du prince Guillaume de Prusse ; — le portrait à mi-corps d'Alexandre de Humboldt, 1815 ; — le portrait en buste du prince Auguste de Prusse, 1815.

FOUQUET, voir page 171.

FRIEDERICH, sculpteur (voir page 163). — André Friederich a fait de 1819 à 1820, un groupe en pierre, de 6 mètres de hauteur, représentant une Victoire assise sur un canon et d'autres armes ; ce groupe a été placé sur l'arsenal de Berlin[2].

LEFOURNIER, orfévre, né en septembre 1802, mort en décembre 1859. — Le roi de Prussse possède de cet éminent artiste plusieurs grandes plaques d'émail représentant des scènes de la vie de saint Louis et qui décorent un vase en platine.

DAVID (d'Angers) (Pierre-Jean), sculpteur, né à Angers le 12 mars 1789, mort à Paris le 5 décembre 1855. Élève de David et de Roland. — David a sculpté le buste colossal en marbre d'Alexandre de Humboldt (à Berlin, chez M. de Humboldt), et le buste colossal en marbre du sculpteur Rauch (chez cet artiste, à Berlin)[3].

DUBAN (Félix), architecte, né à Paris en 1798, mort à Bordeaux en 1870. Élève de Debret. — En 1838, pendant que le duc d'Orléans était à Berlin, ce prince ordonna à M. Duban de faire pour le prince royal de Prusse

[1] Il avait fait le buste du prince Henri, pendant le séjour de ce prince à Paris, en 1784. (*Revue universelle des Beaux-Arts*, t. V, p. 176.)
[2] *Journal des Beaux-Arts*, du 11 septembre 1841.
[3] Renseignements communiqués par David d'Angers.

amateur passionné de tout ce qui touche à l'architecture, un album de treize dessins représentant tous les édifices achevés sous le règne de Louis-Philippe [1].

AVISSEAU (Charles-Jean), sculpteur en terre cuite émaillée, né à Tours le 25 décembre 1796. — Notre moderne Palissy a fait, en 1847, pour le roi de Prusse, un grand plat qui lui a été offert par madame la princesse de Talleyrand [2].

FROMENT-MEURICE, orfévre (voir page 156). — Il a exécuté pour la comtesse Vanderburg, de Berlin, une bonbonnière en cristal de roche. Sur le couvercle, se trouve un émail qui a pour sujet une scène champêtre, dans le style de Watteau, et est encadré d'une bordure d'or repercé. Sur les quatre flancs sont des émaux qui ont pour sujets les quatre saisons et sont encadrés de même.

MM. GARRARD, orfévres. — Ils ont fait la coupe offerte par la reine d'Angleterre à son petit-fils Frédéric-Guillaume-Victor-Albert, prince de Prusse, né en 1859 [3].

LEFUEL (Hector-Martin), architecte, né à Versailles le 14 novembre 1810. Elève de Huyot ; grand prix de Rome en 1839. — Il a commencé vers 1872, la construction et la décoration du château de Neudeck pour le comte Henckel. Toute la splendide décoration de ce château se fait à Paris : plafonds, glaces, peintures sur cuir, cheminées, rampes d'escaliers en bronze, etc.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a offert, en 1867, à la princesse royale de Prusse deux vases en pâte tendre, fond turquoise, décorés de figures et d'attributs champêtres, peints par Abel Schilt. — En 1868, il a offert à la reine de Prusse deux vases de Rhodes, fond turquoise, sur lesquels Barriat avait peint la chasse et la pèche.

ANCIENS ARTISTES PRUSSIENS, ÉLÈVES D'ARTISTES FRANÇAIS.

Faltz (Raimond), célèbre médailleur, né à Stockholm en 1658, appelé à Berlin en 1688 ; il s'était perfectionné dans son art à Paris.

Reclam (Frédéric), peintre de portraits, né à Magdebourg en 1734, élève de Pesne, à Berlin, et de Pierre, à Paris [4].

[1] Communiqué par M. Duban.
[2] Ph. de Chennevières, Notes de voyage sur l'état actuel des arts en province (*Athenæum français*, 2e année).
[3] La *Gazette des Beaux-Arts*, 1862, t. XIII, p. 324 et 329, en a donné la gravure.
[4] Mariette, p. 149 du mss.

RODE, élève de Pesne, le plus célèbre des peintres de Berlin avant l'époque moderne, directeur de l'Académie en 1783 [1].

SCHLUTER (André), sculpteur, né à Hambourg en 1662, mort à Saint-Pétersbourg en 1720 [2].

ARTISTES PRUSSIENS MODERNES, ÉLÈVES D'ARTISTES FRANÇAIS.

BEGAS (Charles-Joseph), né à Cologne, en 1794 ; mort en 1854; peintre d'histoire; il fut élève de Gros en 1812; il a peint longtemps à Paris dans un goût moitié français, moitié allemand; il a été professeur à l'Académie des beaux-arts de Berlin et a formé beaucoup d'élèves [3].

BRANDT, graveur de médailles, né à la Chaux-de-Fonds, dans la principauté de Neufchâtel, en 1789; il fut élève de Droz, de Bridan et de David, et obtint le grand prix, en 1813; il est allé depuis s'établir à Berlin, où il a rendu de grands services à son art [4].

TIECK (Frédéric), sculpteur éminent de Berlin, né dans cette ville, en 1776, élève de David.

WACH (Guillaume), peintre d'histoire, chef de l'école moderne de Berlin, était élève de David et de Gros. Né à Berlin, en 1787, il était déjà peintre, lorsqu'il vint à Paris, en 1815, comme officier de la landwehr; il entra aussitôt à l'atelier de David; puis, après l'exil de son maître, il suivit les leçons de Gros jusqu'en 1817. Après un séjour de deux ans à Paris, il retourna en Prusse; devint, en 1820, professeur à l'Académie de Berlin, créa un atelier à l'imitation de celui de David, et devint le chef d'une nombreuse école, dont les principes furent acceptés dans presque toute l'Allemagne. Wach et Begas sont deux artistes fort importants, chefs d'une école qui précède celle que créèrent Cornélius, Overbeck, Schnorr, etc. Tout en s'écartant plus tard de ses maîtres, Wach et ses élèves se ressentirent de leurs principes. En effet, « l'école de Wach était dirigée par la réflexion et le calcul qui cherche à s'approprier ce que les ouvrages antiques et ceux des temps modernes offrent de plus parfait. Elle se servait en quelque sorte de la règle et du compas. L'enthousiasme profondément senti, produit par l'amour avec lequel l'artiste contemple, dans son imagination, le sujet de son choix, se rencontre bien rarement; aussi pourrait-on appeler cette direction académique, dans l'ancienne acception du mot [5]. » Ce sont bien là les principes de l'école de David. Ainsi,

[1] Raczynski, t. III, p. 5.
[2] *Description de Berlin*, p. 578, 579, 378.
[3] Raczynski, t. III, p. 26.
[4] Raczynski, t. III, p. 132.
[5] Raczynski, t. III, p. 70, 74; et t. I, p. 59.

au XVIII[e] siècle, la Prusse avait accepté l'art français de Louis XV; au XIX[e] siècle, elle suivit David; et c'est contre ses principes tout-puissants en Allemagne, que Cornélius commença, en 1822, à Dusseldorf, une réaction tout allemande.

WICHMAN (Louis), sculpteur, né en 1788, est devenu le chef d'une nombreuse école à Berlin. Après avoir été l'élève de Schadow, il vint à Paris et travailla, de 1807 à 1813, sous David et Bosio [1].

Beaucoup d'artistes de Berlin sont encore venus à Paris étudier nos maîtres.

KRAMER (Hermann), peintre de genre, élève de Lepoittevin.

TERNITE (Guillaume), peintre de portraits.

JACOB, peintre de fleurs [2].

ESCHKE (H.-G.-B.), de Berlin, peintre de marines, élève de Lepoittevin.

EYBEL (C.-H.-A.), de Berlin, peintre d'histoire, élève de Paul Delaroche.

GUTERBOCK (L.), de Berlin, peintre de genre, élève de Couture.

HILDEBRANDT (E.), de Dantzig, peintre de marines, élève d'Eugène Isabey.

HOSSAÜER, un des principaux orfévres de Berlin; il avait étudié son art à Paris, et revenu à Berlin en 1820, il donna à l'orfévrerie allemande une impulsion considérable [3].

RAMBOUX (J.-A.), de Trèves, peintre et dessinateur, élève de David.

RICHTER (G.), de Berlin, peintre de portraits, élève de MM. Cogniet.

SUHRLANDT (Ch.), de Ludwigslust, peintre d'histoire, élève d'Ary Scheffer.

EICHENS, de Berlin, graveur, élève de Forster [4].

TABLEAUX ET SCULPTURES D'ARTISTES FRANÇAIS

qui se trouvaient en 1773, sous Frédéric le Grand, dans les châteaux de Sans-Souci, de Potsdam et de Charlottenbourg *.

Adam l'aîné. Statue de Mars assis (Copie d'un antique du palais Lodovisi, à Rome). — Bustes d'Amphitrite et de Neptune.

Adam le jeune (Gaspard). Statue d'Apollon et statue de Vénus-Uranie (1748).

Bologne (Jean de) Antée. — Mercure (Statuettes de bronze.)

Boucher. Le château de Sans-Souci possédait: deux très-beaux vases en bronze doré, d'un goût exquis ; — 5 vases superbes faits d'agates précieuses et variées, et ornés de

* D'après la description publiée par Martin Œsterreich, Potsdam, 1773, petit in-4°

[1] Raczynski.
[2] Raczynski, t. III, p. 106, 50, 238.
[3] *Rapport de M. le duc de Luynes sur l'orfévrerie, à l'Exposition universelle de 1851*, t. VI, p. 80.
[4] Extrait du *Catalogue de l'Exposition universelle des Beaux-Arts de Paris*, n 1855.

bronze doré; — 3 vases de porphyre et 2 en cristal de roche, ornés également de bronze doré, tous exécutés sur les dessins de Boucher.

Boulogne (Louis). Vénus et Adonis.

Boulogne (Jean). Les quatre saisons (peintes sur cuivre) *.

Boulogne. Suzanne. — Une dame. — L'enlèvement de Proserpine. — Galatée. — Le Jugement de Pâris. — La naissance de Bacchus. — Mars et Venus. — Deux tableaux dans la galerie de Sans-Souci.

Cazes. Vénus et Adonis. — L'Enlèvement d'Europe. — La Cène — Jésus-Christ appelant les petits enfants. — Le Jugement de Pâris.

Chardin. Une cuisinière revenant du marché.

Coustou le fils. Vénus. — Mars.

Coypel (Ch.). Renaud et Armide. — Une femme à sa toilette. — Une jeune fille écrivant un billet doux. — Jason et Médée.

De la Tour. Le maréchal de Saxe.

Detroy (Fr.). Une conversation — Une lecture. — Le sacrifice d'Iphigénie. — Vénus, descendant de son char sur la mer, est reçue par l'Amour, les Naïades et les Tritons. — Léda. — Pendant du tableau précédent non-désigné.

Dufresnoy (Ch.-Alph.). Vénus au bain. — Vénus avec les Grâces.

Lancret. L'amour du bocage. — L'amusement de l'été. — La Camargo et son danseur. — Le déjeuner à la campagne. — Colin-maillard. — Une agréable conversation. — Une conversation. — Repas italien. — Une agréable conversation. — La danse. — L'amusement de l'été auprès d'une fontaine. — Une conversation. — Le bal. — Une conversation. — La noce du village. — Une compagnie s'amusant au bal. — Une conversation. — Une compagnie qui s'amuse. — Le déjeuner. — Repas à l'italienne. — Une conversation, avec un jeune garçon qui joue de la guitare. — Une conversation de jeunes filles et de jeunes garçons à la campagne (Un des plus beaux Lancret qu'on puisse voir). — Le repas à l'italienne.

Lebrun (Ch.). La Sainte-Famille. — La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

Lemoine (Fr.). Vénus.

Lemoyne (J.-B.). Statue d'Apollon.

Le Sueur (Blaise-Nicolas). Une conversation.

Le Sueur (Eust.). Jésus-Christ et Saint-Jean-Baptiste. — Le jugement de Pâris (faux Le Sueur). — Un tableau à la galerie de Sans-Souci.

Pater. Baigneuses. — Conversation. — 14 tableaux représentant des sujets tirés du Roman comique de Scarron. — Le cabaret. — L'agréable amusement. — L'Agrement de la Musique et de la Danse. — Une marche de soldats avec leurs bagages. — Une fête de village. — La noce de village (charmant). — Une dame dans le bain — Baigneuses. — Le déjeuner du Grand-Seigneur dans le sérail. — Le Grand-Seigneur dans le sérail. — Colin-maillard. — La diseuse de bonne aventure. — Une noce de village (très-beau tableau). — La Lanterne magique. — Un sujet champêtre.

Pesne (Ant.). Le portrait de sa femme habillée en espagnole (un des meilleurs portraits de Pesne). — Une paysanne à la fenêtre (un des plus beaux tableaux de Pesne, légué à Frédéric par le comte Algarotti). — L'Enlèvement d'Hélène (terminé par B. Rode). — Pygmalion amoureux de son modèle. — Vertumne et Pomone. — Diane au repos entourée de ses Nymphes. — Apollon poursuivant Daphné. — Pan amoureux de Syrinx. — La cuisinière de Pesne portant des légumes et des pigeons. — Portrait de Mme Denis, danseuse. — Une jeune fille se reposant sur un coussin, fait signe de la main droite à une autre femme. — Portrait du baron de Knobelsdorf, ami de Pesne (un des plus beaux portraits qu'il ait peints). — Portrait du comte de Gotter, habillé en pélerin, avec une pèlerine à sa droite, — Deux portraits non désignés. — Vénus tenant une pomme d'or. — Apollon. — Une conversation. — Portrait de Louise-Ulrique, reine de Suède. — Paysage où danse Mlle Cochois. — Portrait de la Barberini. — Portrait de la danseuse Reggiana. — Tableau représentant deux femmes, l'une plus âgée que l'autre.

Plafond de l'escalier de marbre à Potsdam. — Plafond du grand escalier, à Charlottenbourg. — Iris, — Minerve et la Poésie, — Apollon et les Muses. — Le Festin des Dieux, plafonds à Charlottenbourg.

Pierre. Le Jugement de Pâris (très-gracieux.)

Raoux **. Une jeune fille qui se fait dire la bonne aventure. — Une jardinière et un jardinier. — Deux Vestales.

Silvestre (L. de). Persée et Andromède. — Apollon et Daphné. — Portraits de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, et d'Auguste, roi de Pologne.

Van der Meulen. Un jeune prince d'Angleterre revenant de la chasse.

Vanloo (Carle). Le sacrifice d'Iphigénie ***.

Vanloo (Amédée). Le sacrifice d'Iphigénie (manque de couleur). — Une académie le savants ou l'Ecole d'Athènes. — Portia. — Plafond à Sans-Souci, peint en 1768 et

* Ce tableau est actuellement au musée de Berlin et est attribué par le catalogue à Louis Boulogne.

** Le catalogue d'Œsterreich l'appelle *Roux*. Nous croyons, sans en être sûr, que c'est Raoux.

*** Ce très-beau tableau, commandé en 1755, eut un grand succès à Paris ; mais Iphigénie est placée sur une espèce de lit orné d'un tapis de velours, bordé d'un grand galon d'or. Les critiques et connaisseurs de Berlin, déjà très-forts et très-intelligents, blâmèrent amèrement ce galon. On brodait certainement du temps d'Agamennon, disaient-ils, mais Homère ne dit pas qu'on ait fait du galon, moins encore du velours.

représentant la conversation des dieux, où l'on voit Hébé présentant Ganymède à Jupiter. — Plafond du théâtre de Potsdam. — Apothéose du Grand-Electeur Frédéric-Guillaume, à Potsdam. — Sept pièces de tapisserie représentant l'histoire de Psyché, fabriquees à Berlin par **Vigné**. — Une grande composition, à Potsdam.

Vassé (Louis). Statue de Diane.

Vouet. Sainte-Elisabeth distribuant des œufs aux pauvres.

Watteau. Une conversation dans une agréable contrée. — La récréation du bal. — Le bal (grand tableau deja devenu un peu noir en 1773). — Une conversation dans une contrée champêtre. — Une conversation où un homme joue du luth. — Une conversation dans un bois (très-gracieux). — La danse (beau tableau). — L'amusement de l'été. — Les promis qui vont à l'église — L'amusement du bal. — Le depart pour Cythère. — La danse — 2 tableaux dans la galerie de Sans-Souci, non désignés. — L'agrément du bal. — Représentation d'une tragédie. — Une agréable conversation — Le départ pour l'île de Cythère (gravé par Cochin). — Une noce villageoise avec une foire et une mascarade. — Jeu de quilles. — Une conversation. — L'enseigne de Watteau *. — Le pendant du précédent (non désigné). — Une compagnie dans une campagne.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE ROYAL DE BERLIN.

Boulogne le jeune (Louis). — Le printemps, l'été et l'automne représentés par trois femmes avec divers attributs. L'une tient une guirlande de fleurs ; l'autre, assise sur une gerbe de blé, tient une faucille ; la troisième tient une corne d'abondance. En plus, Bacchus, une nymphe, des femmes, des enfants; au fond, un paysage où deux Faunes dansent devant un Terme. — Sur cuivre; signé et daté de 1698.

Clouet (François) dit **Janet**. Portrait de Henri II, roi de France. — Portrait du jeune duc d'Anjou, depuis Henri III.

Courtois (Jacques) dit le Bourguignon. Paysage montagneux éclairé par la lune ; au milieu, un pont sur un ruisseau qui forme une chute ; sur le pont, un cheval de bât et deux cavaliers. — Combat de cavaliers dans un paysage avec vue sur la mer.

Detroy (J.-Franç.). Une jeune fille, assise derrière une table de pierre, prend une tasse de chocolat.

Gellée (Claude) dit Claude Lorrain. Le triomphe de Silène **.

Lancret (Nicolas). Conversation de plusieurs bergers et bergères, dont deux dansent au son de la flûte et du tambourin.

Le Brun (Charles). Portrait de Jabach et de sa famille. Le Brun s'est peint dans ce tableau. (Voir page 179.)

Le Sueur (Eustache). Saint Bruno dans une cellule, à son prie-dieu, adore la croix. Sans doute une copie. — Gravé dans Landon, *Tableaux et Statues des plus célèbres musées et cabinets étrangers*, 4 vol. in-8.

Mignard (Pierre). Portrait de Marie Mancini.

Pesne (Antoine). Portrait de Frédéric le Grand, 1739. — Portrait du graveur Schmidt et de sa femme, 1748. — Esquisse du portrait du baron d'Erlach et de sa famille.

Poussin (Nicolas). Paysage boisé; on y voit Junon qui place les cent yeux d'Argus sur les plumes de son paon; plus loin, son char céleste et la vache Io; dans les airs, Mercure s'envolant; sur le côté, des nymphes et des génies — Jupiter enfant désaltéré par une nymphe avec le lait de la chèvre Amalthée, que trait un faune. (Gravé par Chateau.) — Phaéton demandant à Apollon la permission de conduire le char du soleil. — Armide enlève Renaud endormi dans ses jardins enchantés. Ce tableau a été pris au musée du Louvre en 1815 ***.

Rigaud (Hyacinthe). Portrait du sculpteur Desjardins, en vêtements noirs; il s'appuie à gauche sur une tête colossale d'Hercule.

Subleyras (Pierre). Saint Janvier, évêque de Bénévent, assis sur son siége épiscopal, reçoit les marques de respect de trois prêtres dont l'un lui baise la main. Un ange plane au-dessus de sa tête.

Valentin. Le lavement des pieds. — Une bohémienne dit la bonne aventure à un cavalier.

Vernet (Joseph). Paysage ; au fond, un aqueduc romain; au milieu, le temple de la sibylle de Tivoli, placé sur des rochers; sur le devant, des pêcheurs occupés à tirer leurs filets. Signé et daté de Rome, 1751.

Vouet (Simon) L'Annonciation.

Watteau (Antoine). Les divertissements de la comédie française. — Les divertissements de la comédie italienne. (Ces deux tableaux ont été gravés par Cochin) — Un paysage représentant un bois; sur le devant, un cavalier et trois dames font de la musique.

* Intérieur d'une boutique de marchand de tableaux.

** Indiqué par Smith ; n'est pas porté au Catalogue du musée de Berlin, par Waagen, 1847. Le même catalogue ne parle pas du paysage lithographié dans : *Die Gemalde Gallerie des Kœnigl. Museums in Berlin*, 1842, in-fol., t. I.

*** Smith indique encore deux tableaux du Poussin en Prusse. 1° Les devins conseillant à Pharaon de faire périr Moïse enfant, à Postdam, au palais de Brandebourg. 2° Le massacre des Innocents ; ce tableau qui se trouvait dans la collection Giustiniani a été, dit Smith, probablement acquis par le roi de Prusse.

OUVRAGES FRANÇAIS DANS DIVERS CHATEAUX ROYAUX.

Bon Boulogne. Vénus au sortir du bain (A la galerie royale de Sans-Souci *). — Pan et Syrinx. (*Id.*)

Delafosse. Diane avec ses nymphes. (A la galerie de Sans-Souci.)

Girardon. Buste en bronze du cardinal de Richelieu (à Sans-Souci); vient de la collection Polignac.

Le Sueur (Eustache). Jésus-Christ guérissant un aveugle; vient du cabinet du duc de Tallard. (A la galerie royale de Sans-Souci.)

Poussin. Une bacchanale. — Gravé par Th. de Bray. (*Id.*)

Pallandre (Henri-Léon). Vase macao décoré de roses thé et de campanules pyramidales; hauteur 1 m. 50 — Ce beau vase, qui se trouvait à la manufacture de Sèvres, a été *transporté* à Berlin par les Prussiens, pendant la guerre de 1870-71.

TABLEAUX FRANÇAIS DU PALAIS DU ROI, A BERLIN **

(Appartements et galeries).

Bouchet. Napoléon en costume du couronnement.

Chardin. Deux tableaux de genre; des cuisinières epluchent des raves.

Coypel (Antoine). Galatée sur la mer.

D'Agar. Un enfant en Pâris.

David. Napoléon franchissant le Saint-Bernard.

De la Fosse. L'Adoration des rois. — Le fils perdu.

De la Tour. Portrait du maréchal de Saxe.

Detroy. Une actrice dans le rôle de Sophonisbe.

Dubuisson. Quatre tableaux de fleurs.

Gellée (Claude). Un paysage.

Gérard. Portrait en pied de Frédéric-Guillaume III.

Lancret. Scène de chasse. — Scène de paysans. — Une conversation. — Le colin-maillard. — La partie de quilles.

Largil'ière (?). Portrait de l'empereur François Ier, époux de Marie-Thérèse.

Lefebvre. Portrait de Louis XIV

Lefebvre (Robert). L'impératrice Joséphine.

Pater. Le cordonnier plaisant. — Une kermesse; un des plus grands tableaux du maître, estimé 20,000 thalers.

Perrier (François). Cicéron atteint par ses meurtriers.

Pesne. Trois portraits de Frédéric-Guillaume Ier. — Portrait de Frédéric-Guillaume Ier, entouré de sa famille. — Portrait de la reine, femme de Frédéric-Guillaume Ier. — Portrait de Frédéric Ier — Portrait de Frédéric le Grand — Deux portraits du sculpteur King — Portrait du général de Schwerin. — Portrait de De La Mettrie. — Portrait du général Fouqué. — Portrait du conseiller privé Jordan. — Portrait du conseiller Senff. — Portrait du margrave Frédéric de Bayreuth. — Buste de la reine de Suède. — Portrait de Pesne et de sa famille. — Enfants faisant de la musique. — Une bohémienne dit la bonne aventure à une dame. — Un nécromancien. — Une dame vêtue de noir. — Une dame et Arlequin. — Portrait de la cantatrice Riggiani. — Une danseuse. — Une tête d'homme. — Un vieillard. — La reine des Amazones auprès d'Alexandre. — Mademoiselle Porregiani en Hébé. — Fondation de l'ordre de l'Aigle Noir.

Poussin. Paysage.

Raoux. Loth avec ses filles. — Bethsabée.

Valentin. Un cavalier et une dame faisant de la musique.

Vanloo. Médée et Jason. — Persée et Andromède. — Pan et Syrinx. — Frédéric Ier montant sur le trône. — Portrait du comte Albert Wolfgang de Lippe. — La femme du prince Henri de Prusse.

Vanloo (Carle). Mademoiselle Clairon en Médée.

Vouet. Mort de Sophonisbe. — Mort de Lucrèce.

Watteau. Portrait d'une dame. — Deux tableaux représentant des conversations.

* En 1771.

** *Max Schasler*, Die œffentlichen und privat Kunstsammlungen... von Berlin, 1 vol. in-8. Berlin, 1856, p. 167 et suivantes.

2° AIX-LA-CHAPELLE.

DUBUT (Louis-Ambroise), architecte, né à Paris en 1769. Elève de Ledoux. — Cet architecte a construit, sous l'empire, l'hôtel de la préfecture à Aix-la-Chapelle, alors chef-lieu du département de la Roër.

3° COLOGNE.

CHRISTOFLE (Paul), le fils, orfèvre.— Il a exposé, en 1869, deux grands et très-beaux services de dessert pour MM. A. et S. Oppenheim. Le premier, composé dans le goût de la Renaissance, par *Klagmann*, a pour motif principal de décoration des rondes d'enfants qui entourent soit les corbeilles à fleurs, soit le pied des candélabres. L'exécution des figures est de M. *Eude*, et celle des ornements de M. *Auguste Madroux*. — Le second service, de style Louis XV, a été exécuté : pour les figures, par M. *Mathurin Moreau*, et pour les ornements, par M. *A. Madroux*[1].

BESSON (Faustin), peintre, né à Dôle le 15 mars 1821. Elève d'Ad. Brune, Decamps et Gigoux. — M. Besson a peint (1867-1870) dans le salon du banquier Edouard Oppenheim, une grande coupole sur laquelle il a représenté la Toilette de Vénus.—Il a peint chez M. Albert Oppenheim un escalier décoré de 10 panneaux allégoriques représentant les gloires littéraires et artistiques de la Prusse.— Il a exécuté aussi à l'hôtel Von Rath et dans quelques autres des travaux de moindre importance[2].

PEINTRES DE COLOGNE ÉLÈVES D'ARTISTES FRANÇAIS.

Parmi les peintres modernes de Cologne, plusieurs sont élèves de peintres français. Nous pouvons citer le peintre de portraits *Louis Krevel*; le peintre de batailles *Simon Meister*, élève d'Horace Vernet, « qui s'est entièrement approprié la manière vigoureuse du maître[3] ».

L'institut lithographique de Cologne, magnifique établissement fondé en 1833, a fait venir de France plusieurs dessinateurs sur pierre[4].

[1] *Chronique des Beaux-Arts et de la curiosité*, 1869, 24 janvier.
[2] Renseignements donnés par M. Besson.
[3] Raczynski, t. I, p. 238.
[4] Idem, t. I, p. 240.

4° DUSSELDORF.

Schirmer, peintre. — Malgré le caractère tout allemand de l'école moderne de Dusseldorf, fondée par Cornélius en 1822, un peintre de cette ville, *Schirmer*, est venu étudier à Paris l'art français. Ce peintre de paysage y a changé sa méthode et a donné un nouvel élan à son talent. « Cette fois, dit Raczynski[1], l'exemple de nos voisins a produit le meilleur effet possible ; c'est que Schirmer en a profité avec discernement, et n'a pas renoncé aux qualités qui sont propres à l'art allemand ; il n'a pas renoncé au faire consciencieux, et il n'a cherché à n'être ni frappant ni hardi ; il a cherché seulement à être naturel. »

---

§ 19. — SALM-KIBOURG

ANTOINE (Jacques-Denis), architecte, né à Paris en 1733, mort en 1801. —**ROLAND** (Philippe-Laurent), sculpteur, né à Marcq, en 1746, mort le 11 juillet 1816. Elève de Pajou. — Deux Français, vers la fin du XVIIIe siècle, travaillèrent pour un prince de Salm-Kibourg. Antoine construisit un palais[2], et le sculpteur Roland fit une partie de bas-relief, de 21 pieds de long sur 5 de hauteur, représentant un sacrifice des anciens.

---

§ 20. — ÉLECTORAT ET ROYAUME DE SAXE

INFLUENCE FRANÇAISE EN SAXE.

Les deux électeurs de Saxe et rois de Pologne, Auguste II et Auguste III, furent amateurs passionnés des beaux-arts et eurent à leur service un grand nombre de Français. Auguste II avait séjourné en France avant la rupture de la trêve de Ratisbonne ; c'est auprès de

[1] T. III, p. 368-9.
[2] P. 16 de la *Notice* par Lussault, broch. in-8°, de 1801 ; et p. 6 de la *Notice* par Renou.

Louis XIV qu'il avait puisé le goût des arts qui rendit sa cour la plus brillante de l'Europe, après celle de Versailles.

« Ce fut Auguste II qui tira d'une espèce d'assoupissement la peinture, la gravure, la sculpture et l'architecture, en formant le premier établissement d'une académie de ces arts. Ses augustes successeurs, également connaisseurs et amateurs, ont suivi les traces de ce grand Roi[1]. »

RIGAUD (voir page 147). — En 1715, Rigaud fit à Paris le portrait en pied d'Auguste III, roi de Pologne, étant prince royal et électoral. Ce tableau est à la galerie de Dresde. Il a été gravé par Balechou.

COUDRAY (François), sculpteur, né à Villacerf, en Champagne, mort à Dresde, le 29 avril 1727, à 49 ans[2]. — François Coudray, élève de Girardon, reçu à l'Académie en 1712, fut, après sa réception, appelé par Auguste II à Dresde, où il devint sculpteur de la cour. Il était déjà à Dresde, en 1717[3]. Il y a fait plusieurs ouvrages, entre autres le groupe de Zéphyr et Flore, gravé par Lindemann[4].

COUDRAY (Pierre), sculpteur, fils du précédent, né à Paris en 1713, mort à Dresde en 1770. — Coudray travailla à Rome, en Angleterre, puis à Varsovie. Plus tard il fut nommé professeur de l'Académie de Dresde. Il y a plusieurs de ses ouvrages dans le grand jardin ; on en trouve les gravures dans le Recueil des antiques du baron Le Plat[5].

VINACHE (Jean-Joseph), sculpteur, né en 1696, mort le 1er décembre 1754. — Vinache fut chargé de faire le modèle d'une statue équestre du roi de Pologne, destinée à décorer l'orangerie de Dresde[6].

SILVESTRE (Louis de), peintre d'histoire et de portraits, né à Paris le 23 juin 1675, mort à Paris le 12 avril 1760. — Louis de Silvestre, troisième fils d'Israël Silvestre, naquit à Paris, en 1675, où Ch. Le Brun et Bon Boulogne en avaient déjà fait un bon peintre, lorsqu'il partit pour Rome afin d'y terminer ses études. Il y fut très-bien accueilli par C. Maratte, dont la manière a eu beaucoup d'influence sur Silvestre qui, à partir de ce moment, s'adonna exclusivement au style italien. Après son retour à Paris, il entra à l'Académie en 1702, et fut nommé professeur en 1706. Les principales œuvres qu'il exécuta à cette époque sont : la Guérison du paralytique à la porte du Temple, placée en 1703 à Notre-

[1] J.-Aug. de Lehninger : *Description de la ville de Dresde*, 1 vol. in-8°, Dresde, 1782.
[2] Registres manuscrits de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris.
[3] Registres de l'Académie, première séance de 1718.
[4] Heinecken.
[5] De Lehninger, *loc. cit.* p. 133, et *Nouvelle Bibliothèque des belles-lettres*, t. VIII, p. 128.
[6] *Mercure*, octobre 1728.

Dame[1], et le portrait de Louis XV, peint en 1715, et maintenant dans la galerie de Dresde. « Le prince électoral de Saxe, aujourd'hui roi de Pologne, étant venu en France, le connut et lui proposa de passer en Saxe, au service du roi Auguste II, son père. Silvestre accepta l'offre[2], » et partit pour Dresde, où il était déjà en 1718[3]. Auguste II et Auguste III, électeurs de Saxe et rois de Pologne, furent très-admirateurs du talent de leur premier peintre et lui prodiguèrent, dans l'espace de trente ans, tous les honneurs imaginables : il fut nommé premier peintre de la cour, puis directeur de l'Académie de Dresde, en 1727[4]. Auguste III l'anoblit en 1741, et étendit même cette faveur à son frère Charles-François. Pendant ce temps, Silvestre exécuta soit à Dresde, soit à Varsovie, de nombreux ouvrages, à fresque ou à l'huile, travaux auxquels sa femme, ***Marie-Catherine Hérault***, a pris part. Il fit les portraits du Roi et de la Reine, ainsi que ceux d'une foule de grands personnages. Nous donnons ici la liste des œuvres de Silvestre ; la plus grande partie se trouve dans la galerie de Dresde.

Louis XIV reçoit à Fontainebleau le prince électoral de Saxe, 27 septembre 1714[5]. — Ce tableau a été exécuté en tapisserie à Dresde par Mercier.

Entrevue de l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph Ier, avec son gendre Auguste III, roi de Pologne, et sa famille, à Neuhaus, en Bohême, le 24 mai 1737, avec une infinité de portraits de personnages du temps ; grand tableau de 17 pieds 6 pouces de haut, sur 23 pieds 9 pouces de longueur. Gravé par Zucchi[6].

Portrait de la femme d'Auguste III, en princesse électorale.

Hercule poursuit Nessus, qui s'enfuit avec Déjanire.

Auguste II, roi de Pologne, donnant la main à Frédéric-Guillaume Ier, avec lequel il s'allia en 1715.

Portrait de Christian V, roi de Danemark.

Portrait de son frère Georges, mari de la reine Anne.

Portrait de Georges, fils de la princesse Lubomirska, plus tard princesse de Teschen, appelé le chevalier de Saxe.

Portrait du comte Kosel, fils de la baronne de Hoymb.

[1] Gravé par Tardieu.

[2] Mariette. — Le rescrit par lequel il fut attaché au service de l'Electeur est daté du 28 janvier 1716.

[3] Voy. Registres manuscrits de l'Académie, première séance de 1719.

[4] L'Académie de peinture, de sculpture, de gravure et d'architecture de Dresde avait été établie en 1697 par Auguste II, et sa direction avait été confiée à Henri-Christophe Fehling ; après la mort de Fehling, Silvestre devint directeur de l'Académie. — Lehninger, p. 124 ; Janneck, p. 323.

[5] Un tableau semblable et de même dimension se trouve au musée de Versailles (nº 4344).

[6] Le duc de Luynes (*Mémoires*, t. II, p. 429, à la date du 29 février 1752), parle de ce tableau. Il nous apprend que Mademoiselle Silvestre apporta à Madame la Dauphine une copie du tableau de son père qu'elle avait faite à Dresde.

Portrait du comte Rudoffsky, général en chef de l'armée saxonne.

Portrait du général comte Castelli.

Portrait d'Antoine Rosdraziewsky, référendaire de la couronne de Pologne.

Portrait du général comte de Kœnigseck.

Portrait d'Auguste II, roi de Pologne.

Le même à cheval.

Portrait d'Auguste III, roi de Pologne.

Portrait de Marie-Josèphe, femme du roi de Pologne Auguste II; figure jusqu'aux genoux. Gravé par Schmidt.— A la galerie de M. Von Marrées, à Berlin.

Un cavalier de la cour d'Auguste II, en masque avec une cornemuse (probablement un comte de Lynar). — A la galerie de M. Von Marrées, à Berlin.

Allégorie sur l'éducation d'un prince de Saxe. — A l'Ermitage.

Allégorie sur la naissance d'un prince de la maison de Saxe. — A l'Ermitage.

Silvestre a peint dans le palais électoral de Dresde, aux chambres de parade : quelques métamorphoses d'Ovide ; le Prince électoral prenant congé d'Auguste II en partant pour les pays étrangers, et un beau plafond [1]. Au Zwinger, palais construit en 1711, il a peint également quelques plafonds [2].

Silvestre a formé en Saxe plusieurs élèves, entre autres Jean-Éléazar Schœnau, peintre, qui devint plus tard directeur de l'Académie et directeur de la manufacture de porcelaine de Meissen [3].

« Pendant tout le temps qu'il demeura à la cour de Dresde, Louis de Silvestre se fit estimer autant par ses talents, que par la douceur de ses mœurs et la noblesse de ses sentiments. Il se fit des amis distingués. Le grand nombre d'ouvrages qui occupèrent son pinceau, les libéralités de ses maîtres lui firent une fortune considérable, et lorsqu'il se vit en état de vivre sans le secours de son travail [4], il demanda sa retraite, et, l'ayant obtenue, il revint en France [5]... » En 1752, il fut nommé directeur de l'Académie de Paris. « Quant à l'art, dit Mariette, ce n'étoit pas un peintre sans mérite; mais sa manière n'avoit rien de neuf ni de trop piquant ; on ne voyoit guère en lui qu'un bon disciple de Bon Boulogne. »

Quelques-unes des œuvres faites par Silvestre à l'étranger ont été gravées : nous pouvons signaler le portrait d'Auguste III, peint en

[1] Lehninger, p. 16.
[2] Id., p. 21.
[3] Id., p. 147.
[4] Mais il perdit toute sa fortune pendant la guerre de Sept Ans (1756-63).
[5] Mariette.

1743, gravé par Schmidt [1]. — Un autre portrait du même souverain, très-différent du précédent, gravé par Zucchi, 2 feuilles gr. in-fol. — Le portrait de Marie-Josèphe, reine de Pologne, femme d'Auguste III, peint en 1743, gravé gar Schmidt en 1753, et par Daullé en 1750 [2]. — Le portrait de Henri, comte de Brühl, premier ministre d'Auguste III, gravé par Balechou en 1750, grand in-folio.

MERCIER (P.). — P. Mercier, inspecteur des tapisseries à Dresde, entré au service de la cour de Saxe par rescrit du 15 mai 1714, a exécuté en 1719 le tableau de Silvestre dont nous avons parlé plus haut (page 227) [3].

WILBAULT (Nicolas), peintre, né à Château-Porcien le 20 juillet 1686, mort à Château-Porcien le 4 mai 1763. Élève de Jean Jouvenet. — Wilbault travaillait encore sous Jouvenet, en 1717, lorsqu'à cette époque « il fut choisi par M. de Silvestre pour passer à Dresde, sur la demande de l'ambassadeur de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe.

» Pendant un séjour de sept ans qu'il fit dans ce pays, il peignit, tant à Dresde qu'à Leipzig, un grand nombre de portraits des personnages les plus illustres, et enrichit les galeries de Dresde de plusieurs plafonds, qui excitent encore aujourd'hui l'admiration des connaisseurs. L'Académie de cette ville l'avait admis dans son sein, et sa réputation allait croissant, lorsque, désiré par ses parents qu'il chérissait, il quitta la Saxe en 1724 et revint dans sa patrie [4]. » Wilbault a beaucoup travaillé dans les abbayes de Champagne, de Picardie et de Lorraine, à Reims et à Rethel.

BODT (Jean de) (voir page 199). — Jean de Bodt, architecte et ingénieur, entra en 1728 au service de l'électeur de Saxe, Auguste II, qui le nomma lieutenant général et chef du corps du génie. Il a construit plusieurs édifices à Dresde ; on cite les casernes, bâties en 1732, où l'on a établi depuis l'Académie de chirurgie et l'École d'artillerie, et surtout le grand portail du palais de Hollande, l'un des plus beaux édifices de Dresde. Ce palais est appelé quelquefois le palais Japon, parce qu'autrefois il renfermait d'immenses quantités de porcelaines du Japon et de la Chine. Le portail ou frontispice, bâti par de Bodt, est extrêmement remarquable [5]. On lui doit encore les ornements d'architecture du pont de Dresde. Il a aussi beaucoup

[1] Une répétition de ce tableau est au Musée de Versailles.
[2] Une répétition de ce tableau est au Musée de Versailles ; la tête a été peinte d'après nature. Voy. le Catalogue de ce musée par M. Soulié.
[3] *Notice du Musée de Versailles*, par E. Soulié, 3e partie, p. 354 (éd. 1861).
[4] *Biographie ardennaise* par l'abbé Bouilliot, Paris, 1830, 2 vol. in-8° ; t. II, p. 443.
[5] Il a été lithographié par l'Institut lithographique de Berlin (voir au Cabinet des estampes : Topographie-Dresde).

travaillé aux fortifications de Kœnigstein, et mourut à Dresde, le 2 janvier 1745[1].

DUBUT (Charles-Claude), sculpteur (voir page 168). — Dubut a beaucoup travaillé à Dresde jusqu'en 1716, époque à laquelle il passa au service de l'électeur de Bavière. Nous n'avons pu trouver l'indication des œuvres qu'il a faites en Saxe[2].

SÈVRES ET LES GOBELINS.

On lit dans les *Mémoires* du duc de Luynes : « Hier (2 janvier 1749), M. de Fulvy, qui est toujours chargé de la manufacture de porcelaines de Vincennes[3], apporta à Madame la Dauphine un très-beau bouquet, dans un vase, fait à cette manufacture. C'est un présent que Madame la Dauphine veut faire au roi son père[4]. » — La même année, le duc de Luynes dit encore : « M. de Tournehem a fait voir aujourd'hui (24 janvier) au Roi, dans la pièce des deux tribunes (à Versailles), deux tableaux de Coypel (Charles-Antoine), dont l'un représente Amurat et Roxane, dans le moment où l'on cherche à connoître ses sentiments pour Bajazet. L'autre représente l'Amour et Psyché au moment que l'Amour l'abandonne. Ces deux tableaux sont assez petits ; on doit les exécuter en grand pour faire une tapisserie que Madame la Dauphine doit envoyer au roi son père[5]. » — Le palais japonais, à Dresde, renferme un service de Sèvres offert par Louis XV à la Dauphine de Saxe lors de son mariage.

HUTIN (Charles-François), dessinateur, peintre et sculpteur, né à Paris le 4 juillet 1715, mort à Dresde le 29 juillet 1776. — Hutin étudia d'abord la peinture sous François Lemoine, obtint un second grand prix en 1735[6], et partit pour Rome où il se mit à étudier la sculpture avec Slodtz, et surtout d'après l'antique ; toutefois il n'abandonna pas la peinture. Revenu à Paris, il fut reçu académicien en 1747 ; son morceau de réception est un Caron, en marbre blanc, qui eut un assez grand succès pour que l'électeur de Saxe, en 1748, l'invitât à venir à Dresde ; il s'y rendit avec son frère Pierre Hutin. A Dresde, Charles Hutin fit la plupart des dessins des tableaux de la galerie, pour composer le

[1] De Lehninger, p. 57, 61, 130, 131, et *France protestante*.
[2] De Lehninger, p. 134, et Nagler.
[3] La manufacture de Vincennes, établie en 1741, fut transportée quelques années après à Sèvres. Le duc de Luynes donne de très-curieux détails sur cette manufacture (t. IX, p. 329).
[4] Luynes, t. IX, p. 277.
[5] Luynes, t. IX, p. 295.
[6] Liste des grands prix, rédigée d'après les registres et autres manuscrits de l'Académie par feu Duvivier, le très-obligeant et très-aimable secrétaire de l'Ecole des beaux-arts, et publiée dans les *Archives de l'art français*.

magnifique ouvrage en deux volumes in-folio, appelé la *Galerie de Dresde* (1753-57). Hutin exécuta ces dessins avec précision et intelligence, et son frère Pierre Hutin en fit aussi quelques-uns. Les planches de la *Galerie de Dresde* ont été presque toutes gravées à Paris, de 1750 à 1756, et les graveurs français qui furent employés à ce grand et splendide travail sont :

F. Aliamet (2 pl.); M. Aubert (1 pl.); P. Aveline (4 pl.); F. Basan (5 pl.); N.-D. de Beauvais (2 pl.); J. Beauvarlet (5 pl.); P. Chenu (1 pl.); J. Daullé (7 pl.); Cl. Duflos (1 pl.); N. Dupuis (1 pl.); Et. Fessard (3 pl.); J.-J. Flipart (1 pl.); L. Jacob (1 pl.); Cl.-D. Jardinier (2 pl.); Le Mire (1 pl.); L. Lempereur (1 pl.); P.-E. Moitte (2 pl.); Ant. Radigues (1 pl.); Dom. Sornique (1 pl.); L. Surugue (1 pl.); P. Surugue (2 pl.); J. Tardieu (2 pl.).

Charles Hutin devint professeur à l'Académie de Dresde, et en 1764 il en fut nommé directeur [1]. Hutin a peint à Dresde, dans l'église catholique, le tableau d'autel qui représente le Crucifiement, et à l'une des chapelles, derrière le maître-autel, un beau plafond peint à la fresque [2]. La galerie de Dresde possède de cet artiste le portrait d'une « jeune fille de bourgeois en vêtements gris, garnis de fourrures, qui semble parler sur le contenu d'une lettre. » La collection Hendel [3] renfermait aussi un portrait peint par Hutin, représentant un vieillard, la tête penché et les yeux fermés; sa barbe est grise et ses cheveux sont blancs. Hutin a eu pour élève : Jean-Christian Klangel, né en 1761 à Kesseldorf.

Plusieurs ouvrages de Hutin ont été gravés [4], dont quelques-uns par lui-même. On a de lui, une collection intitulée : *Recueil de différents sujets composés et gravés* par C. Hutin, 1763 ; saint Jérôme, dans un paysage, écrivant son livre, d'après l'Espagnolet ; deux pastorales, in-4° ; une fontaine avec deux nymphes; une fontaine avec des tritons [5] ; les œuvres de miséricorde, gravées de concert avec Pierre Hutin, 7 feuilles in-4°; la sainte Famille; une bacchanale, in-8°; des paysages. Une allégorie sur la peinture a été gravée par son frère.

HUTIN (Pierre), frère du précédent, graveur et sculpteur, mort en 1763 à Muskau en Lusace. Elève de G. Coustou. — Pierre Hutin accompagna son frère Charles à Dresde, où malheureusement il trouva peu à s'occuper,

[1] Je ne trouve que dans Fiorillo la date de cette nomination ; mais il est positif que Hutin occupait cette haute position dès 1765. Voy. le *Journal* de Wille, au 13 avril de cette année.

[2] Nagler ; Janneck, p. 45 ; Lehninger, p. 18 et 137, en fait les plus grands éloges et dit que la nature était son unique modèle et le seul magasin d'où il prit de très-beaux tableaux qu'il a transmis à la postérité.

[3] Voy. la note 3 de la p. 204.

[4] Entre autres la Marchande de moutarde, gr. par El.-Cl. Tournay.

[5] Sa collection de fontaines et de tableaux se monte à 14 feuilles.

les conjonctures n'étant guère favorables aux arts [1]. Il fit quelques dessins pour la galerie de Dresde, quelques eaux-fortes, d'après la galerie du comte de Brühl, puis il se rendit chez le comte de Calenberg, à Muskau, dans la Lusace supérieure, où il mourut. Parmi ses eaux-fortes, nous citerons : la guérison d'un aveugle, d'après Poussin; Paul et Barnabas à Lystra, d'après le même ; saint Jérôme, d'après Ribeira (galerie Brühl), gr. in-fol°. ; une paysanne saxonne, in-8° ; quatre amateurs dans l'atelier d'un peintre, 1754, in-8° ; un satyre parlant du haut de la scène au parterre, 1755; l'enfant sur le lion ; le cabaret flamand, d'après Teniers ; recueil de différents caractères de têtes, tirés de la colonne Trajane, dessiné par F. Baucher, douze feuilles [2].

ACIER (Michel-Victor), sculpteur, né à Versailles en 1736, mort en 1799. — Wille nous apprend que ce fut en 1764 qu'Acier fut attaché en qualité de sculpteur à la manufacture royale de porcelaine de Meissen en Saxe. « 1764, le 24 août, MM. Elsaser, saxon [3], et Acier, sculpteur, m'étant venu prendre pour me mener à l'hôtel de Monville pour voir des ouvrages qu'y a fait en terre cuite ce dernier, les directeurs de la fabrique de porcelaine de Meissen m'ayant prié pour cela au nom de la cour de Saxe, je les ai examinés, et le crois en état de remplir la place qu'il doit avoir comme sculpteur-modeleur pour la fabrique. Je dois en donner mon certificat que j'enverrai à M. Ditrich, directeur de l'Académie de Meissen. » Acier exécuta plusieurs groupes pour la manufacture de Meissen ; le plus remarquable représente la mort du général Schwerin [4]. En 1782, nous le trouvons encore à Meissen, devenu membre de l'Académie de Dresde [5].

DELATOUR (Maurice-Quentin), peintre de portraits au pastel, né à Saint-Quentin le 5 septembre 1704, mort en 1788, le 17 février.— En 1763, Delatour exposa les portraits du prince Clément et de la princesse Christine de Saxe.

VANLOO (Carle), peintre d'histoire (voir page 216). — En 1763, Carle Vanloo exposa les Grâces enchaînées par l'Amour, tableau destiné à l'électeur de Saxe.

HALLÉ (Noel), peintre d'histoire, né à Paris en 1711, mort en 1781, le 5 juin. Elève de son père Claude-Guy Hallé. — En 1767, Hallé exposa un grand tableau fait pour l'électeur de Saxe, et représentant les derniers moments de Scilurus, roi des Scythes.

[1] La Saxe fut le principal théâtre de la guerre de Sept ans (1756-63).
[2] Traduit de Nagler.
[3] Artiste de cette manufacture (voir le *Journal* de Wille, au 17 juillet 1764).
[4] Füsli, *Allgemeines Künstlerlexicon*.
[5] De Lehninger, p. 127.

VIEN (Joseph-Marie), peintre d'histoire, né à Montpellier le 18 juin 1716, mort en 1809, le 27 mars, à Paris. Elève de Natoire. — En 1767, Vien exposa aussi un tableau fait pour le même souverain ; le sujet de cette peinture était César débarquant à Cadix et trouvant dans le temple d'Hercule la statue d'Alexandre, et gémissant d'être inconnu à l'âge où ce héros était déjà couvert de gloire.

LAGRENÉE (Louis-Jean-François), l'aîné, peintre d'histoire, né à Paris le 30 décembre 1724, mort à Paris le 19 juin 1805. Elève de Carle Vanloo. — La même année, Lagrenée exposa un tableau composé pour l'électeur de Saxe et représentant la tête de Pompée présentée à César.

GREUZE (Jean-Baptiste), peintre, né à Tournus le 21 août 1725, mort à Paris le 21 mars 1805. Elève de Gromdon. — En 1769, Greuze exposa le portrait du prince héréditaire de Saxe.

LEBRUN (André), sculpteur (voir page 77). — « 1768. Lebrun, célèbre sculpteur français à Rome, termine le buste du Pape et de là il partira à Varsovie où le roi de Pologne le demande. Ce monarque lui destine une place distinguée dans son Académie des beaux-arts[1]. »

VERNET (Joseph) (voir page 152). — En 1772, l'électeur de Saxe commanda à Vernet, au prix de 200 louis chacun, deux tableaux de 5 pieds de large sur 3 pieds 6 pouces de haut « à sa fantaisie ordinaire »[2].

GÉRARD (voir page 155). — En 1808, Gérard a fait le portrait du roi de Saxe Frédéric-Auguste (gravé par P. Adam) ; ce tableau est aujourd'hui au château de Valençai. En 1810, il a fait encore le portrait du roi de Saxe, gravé par Dickinson.

LEFÈVRE (Achille-Désiré), graveur, né à Paris en 1798, mort à Paris le 1er novembre 1864. — De notre temps, M. Achille Lefèvre a gravé la Nuit, du Corrège, et une Vierge de ce maître pour la maison Arnold, de Dresde.

DAVID (d'Angers) (voir page 217). — En 1829, David a fait les bustes en marbre de Gœthe et de Tieck, tous les deux placés à la bibliothèque de Dresde. Il a aussi sculpté le buste du docteur Carus, de Dresde.

SÉCHAN, peintre décorateur (voir page 164). — Séchan fit, en 1840, en collaboration avec MM. L. Feuchère, Despléchin et Diéterle, la décoration de la salle de spectacle de Dresde, et une série de décorations pour la scène[3].

[1] Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. III, p. 326.
[2] Papiers de Joseph Vernet, dans le t. III des *Archives de l'art français*, p. 353.
[3] Renseignements communiqués par M. Séchan.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE ROYALE DE DRESDE (1844).

Bertin (Nicolas). L'homme et la citrouille, d'après la fable de La Fontaine. Un homme nu dormant le dos appuyé contre un arbre; on voit à ses pieds une houe et une serpe.—L'amateur de jardins, d'après la fable de La Fontaine. Un homme dormant; au-dessus de sa tête paraît un ours qui tient une grosse pierre, et tout au bas une mouche.

Callot (Jacques). Un des sujets des misères de la guerre, qui représente les punitions militaires.

Courtois (Guillaume). Le sacrifice d'Abraham.

Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. Un combat de cavalerie.— Une mêlée.— Un champ de bataille que parcourt un officier. — Une armée en bataille dans une plaine.

Daniel de Savoie (né à Grenoble en 1654, mort à Erlangen en 1716). Portrait de la femme de l'artiste.

Delatour. Portrait au pastel de la Dauphine de Saxe et du maréchal de Saxe.

Detroy (François). Portrait du duc du Maine (1716).

Gaubert (Pierre). Portrait d'une dame en coiffure bleue.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. La fuite de la Sainte Famille *. — Vue des rivages de la Sicile; on voit le mont Etna sur lequel est Polyphème ; sur le premier plan, Acis et Galatée. — Un paysage. Au milieu, un pont sur un ruisseau ; au premier plan, des paysans, dont quelques-uns dansent **.

Gérard. Portrait de Napoléon en costume du couronnement.

Guaspre (**Le**). Quatre paysages.—Quatre autres lui sont attribués.

Hutin (Charles). Portrait d'une jeune fille (1769). (Voy. p. 231)

Lancret (Nicolas). Conversation; on fait des préparatifs pour la danse; un personnage présente un verre de vin à un autre vêtu en berger et conduisant une jeune fille par la main. — Un jeune homme, un tambourin à la main, danse avec une jeune fille; diverses personnes assistent à la scène. (Ces deux tableaux sont peints sur bois et font pendant). — Danse champêtre.

Largillière (Nicolas). Portrait d'un inconnu.

Le Brun (Charles). La Sainte Famille et l'enfant Jésus dormant sur les genoux de la Vierge, laquelle fait un signe de silence à saint Jean.

Nattier (J.-B). Portrait du maréchal de Saxe.

Pater (J.-B). Des hommes et des femmes dansent autour d'un arbre. — Un homme et une femme dansent au son de la guitare; d'autres, assis à terre, les regardent.

Pesne (Antoine). Une jeune fille tenant deux pigeons (1728). — Une jeune femme à qui une bohémienne dit la bonne aventure. — Une cuisinière plumant un dinde (1712). — Portrait du peintre.— Portrait de Dubuisson, peintre de fleurs à Berlin. — Portrait de madame Dubuisson, femme du précédent et belle-mère de Pesne. — Un jeune homme un masque à la main.

Poussin. L'adoration des mages. — Le martyre de saint Erasme. — Moïse exposé sur les eaux. — Le royaume de Flore. — Narcisse se regardant dans une fontaine. — Vénus et l'Amour. — Pan et Syrinx. — Sacrifice de Noé après sa sortie de l'arche. — La fête des Lupercales ***. — Portrait du Poussin; de profil, avec une moustache et des cheveux courts, mettant la main sur le bord d'un livre placé debout.

Rigaud. Portrait d'Auguste III (1715).

Silvestre (Louis de). Portrait de Louis XV, peint en 1715. — Entrevue de l'impératrice Amélie avec Auguste III. — Auguste II, roi de Pologne (deux portraits). — Auguste III, roi de Pologne. — Auguste le Fort et Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, se donnant la main. — La reine femme d'Auguste III. — Hercule poursuivant Nessus qui enlève Déjanire (1733).

Subleyras (Pierre). La pécheresse essuyant de ses cheveux les pieds de Jésus-Christ assis à table chez Simon le Pharisien.

Valentin. Un vieillard jouant de la viole, et à côté de lui un jeune homme qui écrit.

Vanloo (Carle). Œnone et Pâris.

Van Schuppen (Jacques). Portrait de Frédéric-Louis, prince de Wurtemberg.

Vernet (Joseph). Une ville en flammes sur le bord d'un fleuve.

Vignon (Claude). Le Seigneur apparaît à Adam et à Eve après le péché. Adam et Eve chassés du Paradis.

Vouet (Simon). Saint Louis porté sur des nuées, auquel des anges mettent une couronne sur la tête.

Watteau. Fête champêtre. Des dames et des cavaliers assis et causant; l'un des cavaliers joue de la guitare. — Sujet champêtre. Des dames et des cavaliers assis sur la fougère; deux d'entre eux debout, placés devant une statue de Vénus, regardent par derrière.

* Gravé dans : *Die vorzüglichsten Gemælde der kœnigl. Gallerie in Dresden*, von Fr. Hanfstaengl ; Dresde, 1836 in-folio.

** Ce n'est qu'une copie.

*** Ce tableau n'est pas du Poussin, mais il est de son école.

TABLEAUX FRANÇAIS DE L'ANCIENNE GALERIE DU COMTE DE BRUHL *.

Corneille l'aîné. Énée sauvant sa famille. — Hymen secret de Didon. — Déification d'Enée (gravés par Moitte).

Watteau. Sainte Famille (gravée par Wüst).— La proposition embarrassante (gravée par Keil). — Le médecin (gravé par Joulain).

Lancret. Les gentilles baigneuses (gravé par Moitte).

Silvestre (L. de). Portrait du comte de Brühl ** (gravé par Balechou, 1750).

Valentin. Le reniement de saint Pierre (gravé par Basan).

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE LEIPZIG.

Bellangé (Hippolyte). Une scène de la bataille de Wagram.

Biard (François). Charles VI et Odette. — Des matelots sur un bateau se défendent contre des ours blancs.— Camp de Bédouins dans le désert.

Boisfremont (Charles de). Vénus et Cupidon.

Bouchot (François). Funérailles de Marceau ***.

Bon Boulogne. Bacchus et Ariane.

Brascassat. Bétail au pâturage.

Canon (Pierre-Laurent ****). Un aveugle mendiant avec un enfant.

Coignard (Louis). Une vache dans la forêt de Fontainebleau.

Delaroche (Paul). Napoléon abdiquant à Fontainebleau *****.

Destouches (Paul-Emile)******. Le blessé.— Le convalescent.— Une jeune fille dans un lit.

Dreux (Alfred de). Deux chiens de chasse debout. — Deux autres couchés.

Drolling. Caïn et Abel.

Dubuisson (Louis-Antoine). Chevaux de halage.

Franquelin (Jean-Auguste). Bragella, d'après lord Byron. — Femmes italiennes avec leurs enfants malades, priant la Madone.

Girodet. Vénus.

Granger. (Jean-Périn). Apollon et Cyparisse.

Greuze. Un buste de jeune fille.

Gudin. Une tempête. — Naufrage d'un bâtiment français sur la côte de Gênes, en 1833.

Herment. (V). Un taureau furieux.

Jacquand (Claude). Mort de Gaston de Foix.

Le Nain. Cinq enfants chantant et jouant de divers instruments.

Lepoittevin. Le contrebandier,

Marilhat. Une caravane dans le Liban. — Paysage près de Tripoli.

Montagny (Elie-Honoré). Vénus et Adonis.

Papety. Moïse sauvé des eaux. — Télémaque.

Perrot (Ferdinand). Vue des environs de Saint-Nazaire, marine.

Prud'hon. Zéphir se balançant aux branches d'un arbre.

Renoux. L'Antiquaire.

Roqueplan (Camille). La tempête à Boulogne.

Troyon. Vaches au pâturage.

Vallin (Jean). Bélisaire demandant l'aumône.

Vernet (Joseph). Marine.

Vernet (Horace). La Madeleine repentante.

Watteau. Groupe d'hommes et de femmes dans un jardin. — Groupe de buveurs de café *******.

Barre (A.). Copie en marbre (1840) de la Jeanne d'Arc de la princesse Marie d'Orléans.

* Voir : Recueil d'estampes gravées d'après les tableaux de la galerie et du cabinet de S. E. M. le comte de Brühl, 1re partie, Dresde, 1754, 1 vol. in-fol. Le frontispice est dessiné par *Ch. Hutin* et gravé par *P. Hutin*. — Ce recueil comprend 50 estampes, presque toutes gravées par des Français et surtout par *Moitte*.

** « Le vrai Mécène de la Saxe.»

*** C'est sans doute l'esquisse ou une répétition; le tableau original est au musée de Chartres.

**** Né à Caen, en 1787.

***** Gravé par Jules François.

****** Né à Dampierre en 1794.

******* Ces deux tableaux, attribués à Watteau, rappellent cependant la manière de Seekatz.

OBJETS D'ART FRANÇAIS DE LA GRUENE GEWŒLBE, A DRESDE.

Bronzes.

Jean de Bologne. Le Christ sur la croix. — Mercure.

Coyzevox. Bellérophon (l'original est aux Tuileries).

Girardon. Enlèvement de Proserpine.

Girardon et Regnauldin. Groupe d'Apollon entouré de Nymphes.

Keller. Modèles des statues équestres de Louis XIV de la place des Victoires et de la place Vendôme.

Marsy (Gaspard). Borée enlevant Orythie.

Emaux.

Nombreux émaux de Limoges signés : *Pierre Raymond*, *Pierre Courtois*, *Jean Courtois*, *Jean de Court*, *M. F.* *, *Noël Laudin*, *Pierre Nouailler*, — et émaux de *P. Chartier* de Blois (bouquet de fleurs), *Huet* (la Madeleine) et *Pingard*.

Orfévrerie.

Tellot (André **). Bassin de vermeil.

Meubles.

Boulle. Meubles, gaînes et consoles.

Portraits.

Silvestre (L. de). Portraits des princes de la maison de Saxe, de grandeur naturelle.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU BARON SPECK-STERNBURG, A LEIPZIG.

Bourdon (Sébastien). Une Sainte Famille.

Le Bourguignon. Un combat de cavalerie.

Grevedon. Portrait lithographié du baron Speck, en tête du catalogue de sa collection.

Loutherbourg (Ph.). Une marine.

Poussin (Nicolas). Le miracle de saint François-Xavier.

Subleyras (Pierre). Le crucifiement de saint Pierre.

Vernet (Joseph). Une marine; effet de soleil levant; le brouillard couvre encore le rocher de Terracine.

DESSINS FRANÇAIS DE CETTE COLLECTION.

Allemand (G.), de Nancy ***.—Une nombreuse compagnie, vêtue à la mode du temps, s'entretient dans l'allée d'un grand jardin, en jouant, buvant et se promenant.

Boissieu. Un paysage.

Le Bourguignon. Un combat de cavalerie.

Corneille (Michel). Le passage de la mer Rouge.

Fragonard. Un paysage.

Lallemand (J.-B.). Paysage à l'aquarelle.

Lemoine (François). Vénus est servie au bain par ses nymphes.

Lorrain (Claude). Un paysage.

Parrocel (Charles). Un combat de cavalerie.

Pillement. Trois paysages au pastel.

Silvestre (Israël). Deux petits paysages.

Stella (Louis). Quatre anges portent dans les airs la sainte case de Lorette ****.

* Monogramme inconnu.

** Orfévre protestant réfugié ; vivait à Augsbourg en 1714.

*** Allemand, dont le vrai nom est Georges Lalleman, est né vers 1575, il mourut entre 1640 et 1648. C'est le premier peintre, avant Vouet, qui ait eu un atelier à Paris. (Renseignements communiqués par M. Meaume.)

**** Le catalogue de cette belle collection est en 2 vol. in-fol., 1827, 1837, avec gravures (Cabinet des estampes).

§ 21. — PRINCIPAUTÉS DE SAXE

GUYARD (Laurent), sculpteur (voir page 77), né à Chaumont en 1723, mort à Carrare en 1788. Elève de Bouchardon. — « Il est resté longtemps à Rome, et, revenu à Paris en 1768, il a fait le modèle du tombeau de la princesse de Saxe-Gotha, qui lui a été demandé d'Allemagne. Il est composé avec génie [1]. »

DUVIVIER (Pierre-Simon-Benjamin), graveur en médailles, né à Paris le 5 novembre 1730, mort le 10 juin 1819. — Duvivier exposa en 1773 une médaille frappée à la mémoire du prince de Saxe-Gotha.

HOUDON, sculpteur (voir page 216). — Houdon exposa la même année : le buste de feu Frédéric III, duc de Saxe-Gotha et Altenbourg ; — le buste d'Ernest-Louis, duc régnant ; — celui de Marie-Charlotte de Saxe-Meinungen, épouse du duc régnant ; — le buste de Frédérique-Louise, sœur de ce duc ; — le buste du père de Frédéric III.

RENIÉ (André-Marie), premier architecte du duc de Saxe-Cobourg, né en 1789. Elève de Vaudoyer et de Percier.— Renié construisit, pendant la Restauration, le palais de résidence du duc de Saxe-Cobourg, en style gothique, et la salle de spectacle de ce palais. On lui doit aussi la restauration intérieure du palais du duc de Saxe-Meinungen [2].

COUDRAY, dessinateur et architecte. — « Directeur supérieur à Weimar, excellent artiste, d'après les dessins duquel le graveur de la cour, Schwerdtgeburth, a gravé, en 1825, le Pentazonium-Wimariense. Cette petite Athènes lui doit plusieurs monuments d'architecture [3]. »

DAVID (d'Angers) (voir page 217). — Il a exécuté le buste colossal en marbre de Gœthe, placé à la bibliothèque grand-ducale de Weimar.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1866, l'Empereur a donné au prince de Reuss un beau surtout de chasse en biscuit, composé de 17 pièces.

[1] Mariette, t. II, p. 339.
[2] *Annuaire statistique des artistes français*, 1836.
[3] Traduit de Nagler.

SCULPTURES ET PEINTURES FRANÇAISES DU MUSÉE DE GOTHA.

Houdon. Le musée de Gotha renferme l'esquisse originale du Saint-Bruno, cadeau fait par Houdon au prince de Saxe-Gotha; un Molière, un prêtre des fêtes lupercales, un Voltaire, une jeune fille romaine, Franklin, Rousseau, Morphée, le plâtre original du Christ et de la Vierge, un monument funéraire non exécuté, Vénus et un écorché.

Greuze. Un tableau.

Lenain. Un tableau.

Liotard. Portrait d'Ernest II, duc de Saxe-Gotha-Altenbourg.

Lorrain (Claude Gellée, dit Claude). Une marine.

---

§ 22. — ÉLECTORAT DE TRÈVES

MICHEL D'IXNARD, architecte (voir page 162).— Michel d'Ixnard, architecte, directeur des bâtiments de l'électeur de Trèves, a construit un grand nombre de monuments en Allemagne. Nous avons déjà parlé, p. 162, de l'abbaye de saint Blaise. Les autres œuvres de cet architecte sont : le palais électoral de Clomensbourg, près de Coblentz, bâti pour l'électeur de Trèves ; ce beau palais, commencé en 1777, a une grande façade de 500 pieds sur le Rhin ; il se compose d'un pavillon central, de deux galeries et de deux pavillons latéraux ; au palais se trouvent annexées d'immenses dépendances et de vastes jardins anglais, chinois et français ; — l'église de l'abbaye du chapitre des Dames de Buchau, en Souabe [1] ; — la commanderie de Donauwerth, en Bavière, bâtie en 1773 ; — le château du baron Despeth de Gamerdingen-Zuoifalten, en Souabe, bâti en 1776;— le château et les jardins de Donnarieden, pour le baron d'Ulm ; — la colonnade d'un des côtés de la cour de la grande commanderie d'Étingue, en Franconie ; — les jardins anglais de Kirberg, en Souabe, pour madame la comtesse douairière de Fouger ; — le château d'Aulendorf en Souabe, pour le comte régnant de Kœnigsberg ; — le château du prince régnant de Hohenzollern-Hechingen, commencé en 1764 ; — l'église paroissiale de Hohenzollern, bâtie de 1778 à 1784 ; — le jardin anglais de M. Charles Lotzbecken, à Ar ; — la maison de plaisance du comte de Schulenbourg, en Brandebourg.

Les vues, plans et coupes de ces divers édifices sont gravés dans le grand ouvrage publié par d'Ixnard, et cité dans la note 3 de la page 162.

VINCENT (François-André), peintre, né à Paris le 30 décembre 1746, mort le

[1] Buchau est une ville de Souabe près de Biberach, sur le Tedersee.

3 août 1816. Élève de Vien. — Vincent exposa, en 1787, la clémence d'Auguste envers Cinna, tableau peint pour l'Électeur.

LECOMTE (Félix), sculpteur, né à Paris le 16 janvier 1737, y est mort le 11 février 1817. Élève de Falconet et de Vassé. — Lecomte exposa, en 1789, un dessin représentant la Religion et les Vertus théologales, composées pour le devant de la chaire de la chapelle électorale de Trèves.

PEYRE (Antoine-François), architecte, né à Paris le 5 avril 1739, mort le 7 mars 1823. Élève de son frère Marie-Joseph Peyre. — « M. Peyre, de l'Institut, fut appelé par l'électeur de Trèves, vers 1780, pour bâtir le palais de Coblentz. Il fut obligé de s'assujettir à des fondations existantes et à quelques parties déjà élevées de 5 à 6 mètres ; ce qui ne permit pas de donner à ce palais tout le caractère qu'il aurait pu avoir. Ce fut surtout dans les décorations intérieures que, n'ayant plus d'entraves, l'artiste déploya de la magnificence. La salle des gardes, au premier étage, fut admirée pour ses belles proportions. La galerie qui précède les grands appartements a plus de 20 mètres d'élévation ; elle est décorée d'un ordre corinthien. La salle du trône, dont l'architecture est fort riche, était ornée du tableau de Bélisaire de M. *David*[1], de ceux de M. *Vincent*, représentant la clémence d'Auguste et Pyrrhus enfant à la cour de Glaucias, et d'un tableau de M. *Ménageot*, dont le sujet était la continence de Scipion. La chapelle était plus magnifique encore que les grands appartements[2]. »

---

§ 23. — WURTEMBERG

GUIBAL (Nicolas), peintre d'histoire, né à Lunéville en 1725, mort à Stuttgart le 3 novembre 1784. Élève de Charles Natoire. Premier peintre du duc de Wurtemberg, directeur de la galerie ducale de peinture, recteur de l'Académie de Stuttgart. — Fiorillo dit que Guibal n'ayant obtenu que le second grand prix[3] en 1748, le mécontentement le fit partir pour Stuttgard, où il trouva à travailler dans la construction du nouveau château. Après un séjour

[1] L'électeur de Trèves avait acheté ce tableau ; depuis il est passé dans la galerie de Lucien Bonaparte, et aujourd'hui il se trouve dans la collection du comte de Shrewsbury à Alton Towers.
[2] Rapport sur les beaux-arts, par la 4e classe de l'Institut, p. 168.
[3] On ne le trouve pas cependant porté sur les listes, ni pour le premier, ni pour le second grand prix.

de quinze mois, il se rendit à Rome et rencontra dans Mengs un ami et un conseiller. Il resta quatre ans à Rome, où le duc de Wurtemberg lui donnait une pension de 750 florins. Le margrave Frédéric de Bayreuth le ramena à Stuttgart, où il fut occupé aux peintures du château. Il peignit alors quinze plafonds et plusieurs tableaux pour le duc de Wurtemberg et pour l'Électeur Palatin. Guibal a fait aussi des plafonds au château de plaisance, qui est sur la montagne, et dans le temple de la Discrétion. La plupart de ses plafonds du château ont été détruits. On connaît de cet artiste un Cupidon endormi, peint à Stuttgart, gravé par J. Rieter, in-folio; — Adonis quittant Vénus pour aller à la chasse, gravé par L. Necker, 1781, grand in-folio ; — le corps du Christ au tombeau adoré par les anges (au musée de Stuttgart)[1].

RODOLPHE (Jean-Joseph), compositeur de musique, né à Strasbourg le 14 octobre 1730, mort à Paris le 18 août 1812. — Notre célèbre professeur de solfége au Conservatoire fut, de 1760 à 1763, au service du duc de Wurtemberg. Il fit représenter à Stuttgart les quatre ballets héroïques de Médée et Jason, de Psyché, de la mort d'Hercule et d'Armide[2].

DE LA GUEPIÈRE.— De la Guepière était architecte à Stuttgart en 1765[3].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1868, l'Empereur a donné à la reine de Wurtemberg une coupe ovale (dite Ducerceau), fond sous-émail, décorée de figures en pâte d'application par Régnier.

ARTISTES WURTEMBERGEOIS ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

Le célèbre sculpteur *Dannecker* résida à Paris de 1771 à 1773 pour y étudier son art[4]. — *F.-G. Muller*, graveur, pensionnaire du duc de Wurtemberg, étudia à Paris pendant six ans sous Wille, fut reçu à l'Académie en 1776 et retourna en 1776 à Stuttgart, où nous le trouvons en 1783, professeur à l'Académie de cette ville. « Il doit retourner cette année à Stuttgart, dit Wille[5], dont je suis très-fâché ; il auroit été très-utile à Paris où il auroit fait revivre la bonne manière qu'on doit employer à graver le portrait. »

[1] Voir Nagler ; Gœthe (*Winckelmann et son siècle*, p. 280) ; Fiorillo, *Geschichte der zeichnenden Künste in Deutchland*, t. II.
[2] Fétis.
[3] Patte.
[4] *Biographie universelle*, Supplément.
[5] Le 2 février 1776, 30 mars 1776, 27 juillet 1783.

Schick, peintre d'histoire et de portraits de Stuttgart, a été l'élève de David, « mais la nature allemande a prévalu [1] ».

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE STUTTGART (1854).

Callot (Jacques). Paysage avec effet de lune. (Peint sur bois.) — Petit paysage avec un échafaud pour une exécution. (Sur bois.) — Petit paysage avec un échafaud. (Sur bois ; pendant du précédent.)

Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. Une place de rassemblement pour des cavaliers et des fantassins. — Siége d'une place forte. — Combat de cavalerie entre des Turcs et des Hongrois. — Trois batailles contre les Turcs.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Un paysage d'arbres; au fond des ponts et des fabriques.

Guibal (Nicolas). Voir p. 240.

Le Brun (Charles). La Présentation de Jésus-Christ au temple. — La chasse du sanglier de Calydon.

Le Sueur (Eustache). Scène d'enterrement; grisaille.

Mignard (Nicolas). Le Christ conduit au Calvaire.

Poussin (Nicolas). Paysage du soir avec des ruines antiques; sur le devant, repos de la sainte Famille. L'enfant Jésus, assis sur les genoux de la sainte Vierge, caresse le petit saint Jean-Baptiste, que sainte Elisabeth à genoux lui présente; par derrière est saint Joseph.

Vernet (Joseph). Marine; la mer en fureur. — Marine; effet de soleil couchant; sur le devant, des pêcheurs avec leurs filets.

TABLEAU FRANÇAIS CHEZ M. MULLER, PEINTRE A STUTTGART.

Ingres. Raphaël et la Fornarina. — Le tableau, qui est chez le comte de Pourtalès (gravé par Forster), est une variante de celui qui est à Stuttgart.

---

§ 24. — ÉVÊCHÉ DE WURTZBOURG

ROBERT DE COTTE, architecte (voir page 147), et **BOFFRAND**, architecte (voir page 168). — Boffrand fut appelé en 1724, par le prince évêque de Wurtzbourg pour élever le magnifique palais épiscopal de cette ville. Boffrand dit dans son *Livre d'architecture* (p. 91), que « le projet général de l'édifice fut formé en premier lieu par l'évêque de Wurtzbourg et par M. *Neuman*, habile architecte, sur lequel projet le prince lui proposa d'aller en 1724 sur les lieux, où il rédigea et fit les plans, élévations et profils de ce palais. » Il semble résulter de ce que dit Boffrand, qu'il est bien l'auteur des modifications apportées au plan de Neuman ; cependant les papiers de Robert de Cotte [2] contiennent des croquis de plans (1193-96) et une élévation de façade (1197) exécutés pour le palais de Wurtzbourg ; la façade est fort belle, pleine

[1] Raczynski, t. I, p. 42.
[2] Cabinet des estampes : Topographie-Bavière, nos 1193 à 1197.

de goût, d'élégance et de noblesse. Les biographes de Robert de Cotte disent que c'est lui qui a bâti le palais épiscopal de Wurtzbourg. La difficulté de savoir lequel de Boffrand ou de Robert de Cotte en est l'auteur, augmente quand, en comparant les dessins de Robert de Cotte avec l'œuvre de Boffrand [1], on trouve une ressemblance presque complète, à quelques changements près dans certains détails d'intérieur et dans la disposition de la façade. Je ne vois d'autre solution que celle-ci : le plan de Neuman a dû être adressé d'abord à Robert de Cotte, qui a renvoyé son plan modifié à l'Évêque ; et ce sont ces plans de Neuman, modifiés par Robert de Cotte, et que Boffrand a fort peu changés, qui lui ont servi pour élever le palais de Wurtzbourg.

[1] Voy. les planches de son *Livre d'architecture*.

CHAPITRE II

AMÉRIQUE

---

§ 1. — BRÉSIL

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE RIO DE JANEIRO.

La cour de Portugal s'étant refugiée au Brésil, en 1807, après l'occupation de Lisbonne par l'armée française, le gouvernement portugais, quelques années après, résolut d'établir dans le nouvel empire, les arts, les sciences et l'industrie de l'Europe. Ce fut à la France que le Brésil demanda des artistes.

En 1815, sur l'invitation de M. le marquis de Marialva, ambassadeur à Paris de Jean VI, roi de Portugal, siégeant alors à Rio de Janeiro, M. Le Breton, secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts de l'Institut de France, s'entendit avec plusieurs artistes distingués pour la fondation d'une académie chargée de l'enseignement des beaux-arts dans la capitale du Brésil. Cette espèce de colonie artistique, qui comptait pour doyen et principal instigateur, Nicolas-Antoine Taunay, peintre de batailles et de genre, et membre de l'Institut, partit en effet pour Rio de Janeiro où elle arriva le 12 mars 1816. Elle se composait de : LE BRETON, qui fut directeur de l'Académie et mourut au Brésil en 1819 ; de Nicolas-Antoine TAUNAY, peintre; de DEBRET, peintre d'histoire ; d'Auguste TAUNAY, sculpteur, frère de Nicolas-Antoine[1] ; de GRANDJEAN DE MONTIGNY, architecte; de Charles-Simon PRADIER, graveur genevois, élève de Desnoyers et frère du sculpteur; de NEUCOM, musicien.

Les artistes français furent accueillis avec beaucoup de bienveil-

[1] Mort au Brésil en 1824.

lance par le roi Jean et par son ministre influent, le comte de Barca. On s'occupa assez promptement d'organiser les statuts de l'Académie et d'en nommer Le Breton pour directeur, et pour professeurs les artistes qui l'avaient accompagné. Mais les délais de la construction du palais de l'Académie, confiée à Grandjean de Montigny, qui en fit à la vérité un petit chef-d'œuvre, et les lenteurs d'une administration devenue moins bienveillante, firent que l'Académie ne commença à fonctionner qu'en 1822, quand déjà Le Breton était mort, et que Nicolas-Antoine Taunay, Simon Pradier et Neucom étaient revenus en Europe.

A l'époque de l'ouverture de l'Académie, M. le comte de Barca n'existait plus, et l'esprit d'opposition aux Français ayant pris le dessus dans le gouvernement, on nomma pour directeur à la place de Le Breton, un peintre obscur et sans talent [1], envoyé tout exprès de Lisbonne; l'Académie devint un foyer d'intrigues peu favorables à l'enseignement. En 1824, Auguste Taunay, le sculpteur, mourut; en 1831, Debret revint en France. Jose da Silva, directeur de l'Académie, étant mort sur ces entrefaites, M. Félix Taunay, fils et élève de Nicolas-Antoine, dont il avait eu la chaire de peinture de paysage à l'Académie, fut nommé directeur. Il ne restait plus alors de professeurs français à l'Académie de Rio de Janeiro, que MM. Félix Taunay [2], Grandjean de Montigny et les deux frères Féret venus postérieurement de France; l'un était professeur de sculpture, et l'autre de gravure en médailles. Quelques élèves formés à l'Académie remplissaient les autres chaires et les places de suppléants.

M. Félix Taunay, qui jouissait d'une certaine faveur à la cour, pour avoir été le maître à dessiner du jeune empereur et de ses sœurs, fit de grands efforts pour donner de l'impulsion à une institution qui languissait faute d'encouragements. Il obtint du gouvernement la distribution de prix annuels, l'exposition des œuvres des artistes et des élèves, enfin l'envoi à Rome de quelques lauréats, et de plus des travaux et des décorations pour les artistes exposants qui se distingueraient. La direction de M. Félix Taunay dura jusqu'en 1853; il fut alors remplacé par M. Araüjo Portalègre, peintre brésilien, élève de Gros. A cette époque, Grandjean de Montigny et les deux frères Féret étant décédés, tout le personnel français se trouvait avoir disparu de l'Académie [3].

Plusieurs artistes français, dont nous parlerons plus loin, ont été s'établir depuis lors à Rio de Janeiro.

TAUNAY (Nicolas-Antoine), peintre de batailles et de genre, né à Paris le

[1] Henri Jose da Silva.
[2] Fils de Nicolas-Antoine Taunay; né à Paris en 1803 ; mort au Brésil.
[3] Renseignements particuliers.

11 février 1755, mort à Paris le 20 mars 1830. Élève de Brenet et de Casanova. — Il est resté de lui à Rio de Janeiro, comme œuvres principales, dans la salle du trône du palais de ville : les oies du père Philippe, tableau de genre de grande dimension; — Bergers d'Arcadie se disputant le prix de la flûte de Pan (grande dimension ; beaucoup de figures) ; — au palais de Saint-Christophe : Don Henri proclamé roi de Portugal après la bataille d'Ourique ; — le lion d'Androclès ; Herminie chez les bergers ; la fiancée de village ; mais nous ne savons où sont placés ces trois derniers ouvrages. Taunay fit aussi plusieurs tableaux qu'il envoya en France et qui lui valurent la croix d'honneur.

DEBRET (Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Paris le 18 avril 1768, mort à Paris vers 1845. Élève de David. — Pendant son séjour au Brésil, Debret exécuta plusieurs tableaux pour la cour, entre autres : la Revue militaire passée en présence de la cour à Bahia-Grande. — L'embarquement des troupes pour Monte-Video. — Le portrait en pied de don Pedro. — L'acclamation de don Jean VI. — Le portrait en pied de don Jean VI. — Le débarquement de l'archiduchesse Léopoldine, à Rio de Janiero [1]. — La cérémonie de l'acclamation de Don Pedro, premier empereur du Brésil. — Le couronnement de Don Pedro [2]. — Le mariage du roi avec la princesse de Leuchtenberg [3]. Debret a fait les plafonds et une partie des frises d'une galerie des bâtiments du trésor de la Couronne à Rio de Janeiro, ouvrage interrompu par le départ de Jean VI. Il fut aussi employé aux décorations pour les fêtes publiques. Debret eut le titre de premier peintre de la famille impériale, et revint à Paris en 1831 ; il y publia en trois volumes (1831-37), le *Voyage pittoresque et historique au Brésil.*

TAUNAY (Auguste-Marie), sculpteur, né en 1768, mort en 1824, au Brésil. Élève de Moitte, grand prix de 1792. — Auguste Taunay, habile sculpteur, n'a laissé à Rio de Janiero qu'un beau buste de Camoens.

GRANDJEAN DE MONTIGNY, architecte (voir page 177). — Grandjean de Montigny a construit le charmant palais de l'Académie des beaux-arts, à Rio de Janeiro (achevé en 1826); la Bourse, devenue aujourd'hui le bâtiment de la douane, et un grand nombre de villas.

TAUNAY (Félix-Emile), peintre de paysage et de genre, né le 1er mars 1795. — Félix Taunay a été professeur de paysage, puis directeur de l'Académie. Ses principaux ouvrages sont : des vues panoramiques de Rio de Janeiro (à l'aquarelle), ayant servi pour le panorama de cette ville, que l'on admirait à Paris, en 1822; — la mort de Turenne (à

[1] Gravé par Pradier.
[2] Inachevé.
[3] *Nouvelle Biographie générale*, publiée par MM. Firmin Didot ; t. XIV, p. 292.

l'huile); — un combat entre un Brésilien et un tigre (à l'huile) ; — la découverte des sources thermales dites les Eaux-Saintes, à Goyaz (à l'huile); — un grand nombre de vues et de monuments de Rio de Janeiro (à l'huile et à l'aquarelle).

CARON, modeleur et ciseleur. — Don Pedro, empereur du Brésil, avait un atelier particulier d'orfévrerie, où se trouvait Caron, artiste de grand talent, qui depuis revint à Paris et fut le principal modeleur et ciseleur des frères Marel [1].

PRADIER (James ou plutôt Jean-Jacques), sculpteur, né à Genève le 23 mai 1790, naturalisé Français, mort le 4 juin 1852. Élève de Lemot. — Pradier a sculpté, en 1850, le buste en marbre de l'empereur don Pedro II; — pour le tombeau d'un enfant, à Rio de Janeiro, un bas-relief en marbre représentant un ange emportant un enfant; — le buste en marbre de madame ***, de Rio de Janeiro [2].

ARTISTES ÉTABLIS EN 1855 AU BRÉSIL.

Ces artistes sont : MM. Barandier, peintre d'histoire, de portraits et de paysage; Louis-Auguste Moreaux, peintre de portraits et de genre; François-René Moreaux, son frère, peintre de portraits fort distingué [3]; Louis Buvelot, peintre de paysage; Louis Chevrel, peintre d'histoire, de portraits et de paysage; Teulard, peintre en miniature.

ROCHET (Louis), sculpteur, né à Paris en 1813. Elève de David d'Angers. — La ville de Rio de Janeiro voulant rendre hommage à la mémoire de l'empereur Don Pedro Ier, avait ouvert une souscription publique à l'effet d'élever sur la place de l'Acclamation une statue équestre en bronze, représentant le fondateur de l'empire. Un appel fut fait par voie de concours à tous les artistes d'Europe, et ce fut un sculpteur français, M. Rochet, qui sortit victorieux de cette lutte (avril 1856). Six cent cinquante mille francs étaient alloués au sculpteur. M. Rochet arriva à Rio de Janeiro en juin, pour voir la place où devait être érigé le monument. L'Empereur et toute la haute société de Rio firent un accueil chaleureux à l'artiste, qui revint à Paris et exposa, en 1861, son œuvre au Salon. Le monument a 15 mètres de hauteur; la statue équestre de Don Pedro Ier a 6 mètres; elle est en bronze, ainsi que le piédestal et les statues qui l'entourent. L'Empereur est à cheval et proclame l'indépendance du Brésil; il lève le bras et montre une feuille de papier sur laquelle est écrit : *Independenzia do Brazil.*

[1] Renseignements donnés par M. Giacomelli.
[2] Renseignements communiqués par Pradier.
[3] Mort à Rio de Janeiro le 26 octobre 1860.

Autour du piédestal sont quatre groupes composés des figures allégoriques des quatre grands fleuves du Brésil : l'Amazone, le San-Francisco, le Madeira et le Parana, représentés par des Indiens du pays, au pied desquels sont des animaux caractérisant la faune du Brésil : tapir, fourmilier, etc. [1].

BÉNARD (Paul), architecte. Elève de Lebas. — Il a exposé, en 1872, le projet et le modèle, faits en collaboration avec M. François de Caminhoa (architecte brésilien, né à Bahia, également élève de Lebas), d'un monument à ériger à Rio de Janeiro pour célébrer la victoire du Brésil sur le Paraguay [2].

LEROUX (Etienne-Frédéric), sculpteur, né à Ecouché (Orne) le 3 août 1836. Elève de Jouffroy. — Il a exposé en 1874, la Victoire, statue en bronze pour la ville de Bahia.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1865, l'Empereur a offert à l'impératrice du Brésil deux vases dont les peintures sur biscuit, représentant les Travaux et les Plaisirs des champs, avaient été exécutées par Roussel.

---

§ 2. — CHILI

MONVOISIN (Pierre-Raymond-Jacques), peintre d'histoire, de genre et de portraits, né à Bordeaux en 1793, mort à Boulogne-sur-Seine en 1870. Elève de Guérin. — Monvoisin a résidé au Chili depuis 1838 jusque vers 1854, et y a beaucoup travaillé. On peut citer, parmi ses élèves, Ignaccio Merino, de Lima, au Pérou, qui a exposé, en 1855, à Paris.

BRUNET DE BAINES (Claude-François), architecte, né à Vannes en 1799. — M. Brunet de Baines a été attaché autrefois à la commission des monuments historiques, au ministère de l'intérieur, et à la manufacture de Sèvres ; il a été chargé, en 1849, de travaux importants par le gouvernement du Chili, pour lesquels il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 29 décembre 1854 [3].

[1] L'*Illustration*, 1861, t. XXXVII, p. 392, a donné une gravure de ce beau monument.
[2] L'*Illustration*, t. LV, p. 428, en a donné la gravure.
[3] *Moniteur* du 12 janvier 1855.

DAUMAS (Louis-Joseph), sculpteur, né à Toulon en 1804. Elève de David d'Angers. — Il a fait, en 1859, pour le gouvernement chilien, une statue équestre en bronze du général San Martino, *el Emancipator*, qui orne une des places de Santiago.

PERRAUD (Jean-Joseph), sculpteur (voir page 165). — Il a fait en 1859, une statue en bronze de Portales, qui orne aussi une des places de Santiago.

DUMONT (Augustin-Alexandre), sculpteur, né à Paris le 4 août 1801. Elève de son père et de Cartellier. — Il a fait en 1865, une statue de bronze du général Carrera, qui décore une des places de Santiago.

JOUFFROY (François), sculpteur, né à Dijon le 1er février 1806. Elève de Ramey fils. — Il a fait, en 1875, pour M. Assatia, ministre de la guerre, le groupe de la Pudeur résistant à l'Amour.

M. Plaza (Nicanor), sculpteur de Santiago, est l'élève de M. Jouffroy.

CARRIER-BELLEUSE (Albert-Ernest), sculpteur, né à Anisy-le-Château (Aisne) en 1824. Elève de David d'Angers. — Il a exposé au salon de 1875, deux Anges en fonte de fer, pour un monument élevé à Santiago.

VOILLEMOT (Charles), peintre, né à Paris le 13 décembre 1822. Elève de Drolling. — Il a envoyé au Chili, en 1875, pour le palais du Congrès à Santiago, cinq grands panneaux pour la Chambre des députés, représentant : l'Aurore du Chili, l'Instruction primaire, la Loi, la Justice, le Progrès, — et cinq autres grands panneaux pour le Sénat, représentant : le Chili, la Religion, les Arts, les Sciences, le Commerce et l'Industrie. Ces peintures, faites avec beaucoup de talent, se composent de grandes figures allégoriques se mêlant d'une façon très-originale aux paysages du Nouveau-Monde [1].

CALLIAT (Armand), orfévre, (voir page 158). — En 1875, il a exécuté pour le Chili un grand ostensoir imité de celui qu'il avait fait, sur les dessins de l'architecte lyonnais, Pierre Bossan, pour N.-D. de la Salette. Comme presque toutes les pièces sorties de l'atelier d'Armand Calliat, cet ostensoir est en argent doré, et décoré d'émaux au feu et de pierres fines.

[1] Le *Figaro* du 23 avril 1875.

§ 3. — ÉQUATEUR

DOUBLEMARD (Amédée-Donatien), sculpteur, né à Beaurain (Aisne), le 8 janvier 1826. Elève de A.-D. Doublemard. — Il a fait en 1874 le modèle d'une statue de Bolivar pour la ville de Guayaquil, sur la commande du gouvernement de l'Equateur.

---

§ 4. — ÉTATS-UNIS

Les relations les plus étroites et les plus sympathiques s'établirent entre la France et les États-Unis pendant et après la guerre de l'indépendance. Ce fut à la France que les Américains demandèrent les artistes chargés de perpétuer le souvenir des événements et des hommes qui avaient fondé la république des États-Unis.

LE PAON (Louis)[1], peintre de batailles, né vers 1738, mort à Paris en 1790, d'après Nagler. Elève de Casanova. — Le Paon, dessinateur et peintre de batailles, jouissait d'une certaine réputation au siècle passé ; il fut le rival de Casanova : et, si ce dernier a dans ses tableaux plus de feu et plus de vie, Le Paon est plus correct et plus naturel. Il peignit aussi des portraits, et les dessins qu'on a de lui sont exécutés à la plume ou à l'aquarelle. Il a fait le portrait de Washington, gravé par Le Mire. Dans ses dernières années, Le Paon dessina, pour la collection d'estampes que dirigeaient Ponce et Godefroy, quelques-uns des faits de la guerre d'Amérique[2].

GATTEAUX (Nicolas-Marie), graveur en médailles, né à Paris en 1751, mort le 24 juin 1832. Elève de Delorme et Gros, graveurs sur bijoux. — Gatteaux a fait, pour l'Amérique, les portraits de Horace Gates, en 1777, et ceux d'Antoine Weyne et de Jean Stewart, en 1779[3].

DUPRÉ, graveur en médailles. Elève de Pajou. — Ce grand et habile artiste

[1] C'est ainsi qu'il a signé ses tableaux qui sont au musée de Versailles. On l'appelle aussi Jean-Baptiste ; François ; Charles.

[2] Nagler. — *Archives de l'art français*, t. I, p. 181. On y trouve ce curieux détail, que Le Paon s'était engagé en 1756 dans les dragons, et s'était même fait blesser à une bataille, afin de bien en étudier les effets.

[3] Notice par Miel sur cet artiste.

fit plusieurs belles médailles pour les États-Unis : celle de Paul Jones, en 1779; — celle de Franklin, en 1785 ; — celle du général Green, en 1786.

DUVIVIER (Pierre-Simon-Benjamin), graveur en médailles (voir page 237).— Duvivier fit, en 1781, la médaille ordonnée par les États-Unis en l'honneur du chevalier de Fleury, qui s'était distingué à la prise de Stony-point, en 1779. En 1789, il grava aussi une médaille représentant Washington, et au revers : *Evacuation de Boston*, 1776.

MOUCHY (Louis-Philippe), sculpteur, né à Paris en 1734, mort en 1801 [1]. — Mouchy exposa, en 1785, un projet de monument en mémoire de la liberté des États-Unis. Nous ne savons pas si ce projet a été mis à exécution.

HOUDON, sculpteur (voir page 216). — Houdon venait de terminer sa statue de Voltaire [2], lorsque le parlement de Virginie le chargea de faire la statue de Washington. Le parlement ayant pris, en 1784, la résolution d'élever au fondateur de la république un monument de la reconnaissance nationale, le gouverneur de la Virginie, Benjamin Harrison, écrivit à Jefferson, ministre des Etats-Unis en France, et à Franklin, qui se trouvait encore à Paris, pour les charger du soin de désigner l'artiste qui ferait la statue. Le succès qui avait accueilli à Paris le buste que Houdon avait fait de Franklin, le désignait naturellement au choix de celui-ci, et la statue lui fut immédiatement proposée. Houdon accepta, mais ne voulant pas consentir à faire sa statue d'après un portrait, il demanda à aller aux Etats-Unis pour voir Washington, ce qui fut décidé ; on convint que la statue et le piédestal seraient payés 25,000 livres et que l'on fournirait aux dépenses du voyage et à celles des deux praticiens que Houdon emmenait avec lui. Houdon s'embarqua au Havre avec Franklin le 22 juillet 1785 ; ils arrivèrent à Philadephie le 14 septembre, et le 3 octobre il était à Mount-Vernon, auprès de Washington ; il passa quinze jours avec le général, fit ses études et revint aussitôt en France ; nous savons qu'il était déjà de retour le 4 janvier 1786 [3]. Il avait rapporté avec lui un moule de la figure de son modèle ; aussi fit-il d'abord un buste excellent, où Washington est représenté avec sa coiffure ordinaire, c'est-à-dire avec la queue [4]. Le buste de Wa-

[1] Nagler.

[2] Nous extrayons tout ce qui est relatif à Houdon de la notice sur cet artiste, rédigée par MM. A. de Montaiglon et G. Duplessis, et imprimée dans le 1er volume de la *Revue universelle des arts*.

[3] Par une lettre de Jefferson. Bachaumont n'a enregistré le retour de Houdon qu'à la date du 25 janvier ; t. XXXI, p. 63.

[4] 16 décembre 1786. M. Houdon commence à montrer aux amateurs le buste du général Washington. (*Journal de Bachaumont*, t. XXXIII, p. 274.) — Il en reparle le 27 janvier 1787.

shington eut le plus grand succès, mais de surmoulage en surmoulage, il est arrivé à quelque chose d'informe. Ce buste a été gravé de profil, par A.-B. Durand, en 1833, et l'estampe est placée en tête de la *Vie de Washington*, par Sparks [1]. Le buste en marbre de Washington, placé à Versailles, n'est pas une répétition de celui dont nous venons de parler ; c'est une œuvre faite en l'an x, pour la galerie des consuls aux Tuileries ; elle est plus que médiocre et se sent de la vieillesse de son auteur.

Quand vint le moment d'exécuter la statue, la question du costume fit une grosse difficulté ; on était d'avis de vêtir à l'antique le héros moderne ; mais il répugnait à Washington de se voir ainsi travesti, et il fut décidé que le général américain serait représenté avec son costume moderne. Washington, en uniforme de général, est debout, appuyé d'une main sur le faisceau symbolique des treize Etats-Unis ; de l'autre main il s'appuie sur son épée, et derrière lui est une charrue [2]. Cette belle statue de marbre fut exposée dans l'atelier de Houdon, en 1792, puis envoyée en Amérique, où elle a été placée dans le capitole de Richmond, capitale de la Virginie. Comme œuvre d'art, cette statue est heureuse ; comme ressemblance, le modèle y est aussi parfaitement représenté qu'un homme vivant le peut être au moyen du marbre [3].

En 1781, le parlement de Virginie décida que deux bustes en marbre de Lafayette seraient exécutés, l'un pour le capitole de Richmond, l'autre pour le corps municipal de Paris. Le buste du général Lafayette, destiné à la Virginie, parut au salon de 1787, en même temps que le buste en plâtre de Washington. Cette même année, Houdon, exposa le buste de Jefferson, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, et plus tard président de la république.

MANUFACTURE DE BEAUVAIS.

Les tapisseries de Beauvais étaient fort recherchées au XVIIIe siècle par les étrangers. En 1793, le gouvernement des Etats-Unis avait vendu au comité de Salut public des blés que la France ne pouvait payer ; l'or manquait, et les Américains refusaient nos assignats. La République en acquitta le prix avec des livraisons du *Moniteur* et des tapisseries de la manufacture de Beauvais [4].

BOISFREMONT (Charles Le Boulanger de), **peintre de portraits, né à**

[1] Il existe aussi un médaillon de Washington gravé par Alex. Tardieu d'après Houdon.
[2] Rapport à l'Empereur, par la quatrième classe de l'Institut, p. 129.
[3] Opinion de M. Marshall.
[4] Renseignements fournis par M. Dubos, employé à la manufacture de Beauvais et auteur d'une Notice sur cet établissement ; Beauvais, 1834 ; broch. in-8°.

Rouen le 22 juin 1773, mort à Paris le 5 mars 1838. — Boisfremont était page de la grande écurie du Roi, en 1792 ; obligé en 1793 de s'enrôler comme matelot, il arriva à New-York après avoir déserté son bord. Il se fit apprenti chez un peintre de voitures, s'exerça à peindre avec les pinceaux et les couleurs de son patron, triompha de toutes les difficultés qu'il avait à vaincre, se mit à faire des portraits et réussit. Il prit le nom italien de Ricardi et fut chargé, par le musée de New-York, d'achever quatre-vingts portraits des personnages célèbres de la guerre d'Amérique, que la mort du peintre Peel avait laissés ébauchés [1].

BINON, sculpteur français établi à Boston. — Greenough, le premier sculpteur des Etats-Unis, écrivait de Florence, le 1er décembre 1833 [2] : « La sculpture, quand je quittai ma patrie, en 1825, n'était à ma connaissance pratiquée nulle part dans les Etats-Unis. J'ai appris les premiers rudiments de l'art de modeler d'un Français nommé Binon, qui demeurait à Boston..... » C'est en Italie que Greenough alla se former [3].

CHAZAL (Antoine), peintre d'animaux et de fleurs, né à Paris en 1793, mort en 1854. Elève de Gérard Van Spaendonck et de Bidauld. — Chazal a fait, en 1840, pour l'école de médecine de Lexington, quarante études de plantes médicinales à l'aquarelle.

DAVID (d'Angers) (voir page 217). — David d'Angers a exécuté la statue en bronze de Jefferson (à Philadelphie) ; — le buste colossal en marbre de Lafayette, placé dans la salle du Sénat des Etats-Unis ; — le buste colossal en marbre de Lafayette et celui de Washington pour M. Manegant ; — le buste colossal en marbre de Fenimore Cooper, qui était placé chez le célèbre romancier, à New-York.

SEBRON (Hippolyte), peintre de tableaux dioramiques et de paysage, né à Caudebec. Elève de Daguerre. — M. Sebron, l'ancien collaborateur de Daguerre au Diorama, a séjourné six ans en Amérique, de 1849 à 1855, principalement aux Etats-Unis. L'Amérique était alors un pays où le goût des arts était plus que modéré; il fallait qu'un artiste pliât son talent au portrait pour y vivre ; aussi M. Sebron fit-il une soixantaine de portraits, surtout au pastel. M. Sebron peignit, en 1850, une grande vue du Niagara, achetée à New-York pour lord Carlisle et apportée en Angleterre [4].

[1] Hellis, *Notice historique et critique sur M. Le Boulanger de Boisfremont*, broch. in-8°. Rouen, 1838.
[2] *History of the rise and progress of the arts of design in the United States*, by W. Dunlap; t. II, p. 420.
[3] Raczynski, t. III.
[4] Renseignements particuliers.

ROBERT (Louis-Valentin-Elias), sculpteur, né à Etampes le 6 juin 1821, mort à Paris en 1874. Elève de David d'Angers. — Il a exposé au salon de 1857 quatre groupes de cariatides qui devaient être exécutés en pierre sur la façade de l'Académie de musique de Philadelphie.

GÉRENTE (Alfred), peintre verrier (voir page 187). — Il a fait plusieurs verrières pour Philadelphie et Baltimore.

CARRIER-BELLEUSE (Albert-Ernest), sculpteur (voir page 248). — Il a exposé au salon de 1861 le buste en terre cuite de miss Rose Finn, de New-York.

FESQUET (Jules), sculpteur, né à Charleval (Bouches-du-Rhône) le 11 juillet 1836. Elève de Dantan aîné. — Il a exposé en 1865 la statue en bronze de la ville de New-York.

FROMENT-MEURICE (Emile), orfévre (voir page 157). — En 1866, il a fait pour Madame Heard, un bracelet d'or et un pendant de cou, en diamants. Le dessin du bracelet est de Louis Audouard; le dessin du pendant de cou, en style renaissance, est de Henri Camère.

En 1867, il a exécuté pour M. Matthews, de New-York, un coffret à bijoux, qui est la répétition des deux qui font partie de la toilette de la duchesse de Parme (1847). Les faces du coffret sont ornées d'émaux en grisailles représentant les portraits en pied de femmes illustres dans l'histoire de France : Jeanne d'Arc, Jeanne d'Albret, Clémence Isaure, Jeanne Hachette, Anne de Bretagne, Anne de Beaujeu. Quatre pages occupent les angles qui reposent sur deux chimères. Deux anges portent une couronne, sur le sommet du coffret. L'ornementation est formée de guirlandes de roses, de lis et de lierre. — La composition est de Désiré-François Froment-Meurice; le dessin de Liénard; les cartons des émaux sont de Jean Feuchère; les émaux de Grévi; les modèles de pages, de Schœneverck. Le travail d'orfévrerie a été dirigé par Jules Wiese.

CALLIAT (Armand), orfévre (voir page 158). — Il a fait, en 1866, une crosse en argent pour l'archevêque de New-York; — en 1874-75, une lampe et un ciboire pour N.-D. d'Indiana.

PÉRIGNON (Alexis), peintre de portraits, né à Paris le 15 mars 1808. Elève de son père et de Gros. — Il a exposé, en 1867, le portrait du général Dix, ambassadeur des États-Unis à Paris.

YVON (Adolphe), peintre, né à Eschwiller (Moselle) en 1817. Elève de Paul Delaroche. — Il a fait, en 1870, pour M. Stewart, de New-York, un grand tableau intitulé les Etats-Unis d'Amérique. — Les trente-quatre Etats de l'Union sont groupés autour de la figure symbolique de la République américaine donnant la main à la Sagesse. A gauche, les immi-

grants arrivent d'Europe avec leurs instruments de travail. Un des grands fleuves d'Amérique éteint dans son onde la torche de la guerre, et les Prédécesseurs illustres soulèvent la pierre de leur tombe pour saluer le triomphe de la cause à laquelle ils avaient consacré leur vie. A droite, des traces sanglantes représentent le passé; des archanges y précipitent les mauvaises passions. De cette nuit, émergent les noirs que les blancs affranchissent. Les génies de la Paix et du Travail s'ébattent sur un riche tapis couvert de fleurs et de fruits. Enfin, autour de la statue de Washington, des Renommées s'élancent pour proclamer la gloire des États-Unis d'Amérique.

BARTHOLDI (Frédéric-Auguste), sculpteur, né à Colmar le 2 août 1834. Elève de A. Scheffer. — Il a exposé au salon de 1873 le modèle en plâtre de la statue de Lafayette arrivant en Amérique, offerte par le gouvernement français à la ville de New-York comme témoignage de gratitude pour le concours sympathique que les États-Unis ont donné à la France en 1871.

En 1874, il a exposé au salon les modèles en plâtre des quatre étapes de la Vie chrétienne, qui serviront à décorer le clocher de Brattle street Church, à Boston, église construite par M. Richardson.

PALLANDRE (Henri-Léon), peintre de fleurs sur porcelaine; né à Paris en 1831. Elève et peintre de la manufacture de Sèvres. — Il a exécuté depuis 1873 de nombreux dessins pour servir à l'impression des porcelaines (vases, services) fabriquées à Limoges par la maison Haviland, dont les dépôts sont à New-York et à Boston.— M. *Bracquemond*, directeur artistique de la maison depuis 1872, grave les dessins de M. Pallandre.

LORIN (Nicolas), peintre verrier à Chartres. Elève de Crauk. — M. Lorin a exposé au salon de 1874 le projet à l'aquarelle d'une grande verrière, représentant diverses scènes de la vie de la sainte Vierge et destinée à la cathédrale de New-York, immense monument en style du XIIIe siècle et tout en marbre blanc, que construit actuellement M. James Rennwick. En 1875, il achevait cette verrière et une autre représentant le martyre de saint Laurent, pour la même église, et l'archevêque de New-York, en se rendant à Rome, venait les voir dans l'atelier de l'artiste.

HELLER (Florent-Antoine), graveur en médailles. — M. Heller réside actuellement à Providence. Il a exposé au salon de 1875 le modèle en plâtre d'une médaille représentant l'Alsace esclave, et faite pour la Société Alsace-Lorraine de New-York, qui l'a offerte à M. Teutsch, député de l'Alsace au Reichstag allemand.

JACQUEMART (Jules), graveur à l'eau forte. — Il a gravé une suite de

médailles, en 70 planches, formant l'histoire de l'Amérique par les médailles, et publiée à New-York.

CAIN (Auguste), sculpteur d'animaux, né à Paris le 16 novembre 1822. Elève de Rude et Guionnet. — Il a exécuté pour la décoration d'une place publique de New-York un groupe représentant un tigre apportant un paon à ses petits. C'est une des plus belles œuvres de l'artiste.

L'ART CONTEMPORAIN AUX ÉTATS-UNIS.

Il existe depuis quelques années, aux Etats-Unis, un mouvement artistique très-sérieux dont il est bon de constater dès aujourd'hui les origines. On travaille activement à New-York et à Boston à fonder une école; on y a établi des musées déjà très-riches; de nombreux amateurs achètent des tableaux, et les artistes se multiplient. Dans ce travail, l'art américain emprunte une partie de ses éléments à l'école anglaise et plus encore à l'école française. Beaucoup de peintres sont élèves de Gros, Couture, Hébert, Gérôme, Gleyre, Cabanel, etc. Le musée de New-York, fondé en 1869, renferme les œuvres de choix de tous nos maîtres modernes : Delacroix, Decamps, Géricault, Th. Rousseau, Diaz, Jules Dupré, Meissonier, Millet, Fromentin, etc. (Voir page 136.)

---

§ 5. — GUATEMALA

FANNIÈRE (François-Auguste), né à Longwy le 24 novembre 1818; **FANNIÈRE** (Joseph-François-Louis), né à Longwy le 19 mars 1820, orfévres. Elèves de Fauconnier, leur oncle. — Ils ont fait, en 1871, pour le gouvernement de Guatemala, qui l'a offerte en témoignage de reconnaissance au général Martin, ancien ministre, une statuette en argent fondu et ciselé de 70 centimètres de hauteur, représentant la figure de la république de Guatemala, tenant son drapeau et s'enveloppant dans ses plis. Le socle en serpentine est décoré des armes de la République et des attributs du pays [1].

[1] Renseignements donnés par MM. Fannière.

§ 6. — HAÏTI

DAVID (d'Angers) (voir page 217). — Nous ne parlerons pas ici des nombreux monuments fondés à Saint-Domingue au temps où cette colonie appartenait à la France; nous n'aurons donc à mentionner que le buste colossal en bronze de l'abbé Grégoire; cette œuvre de David est placée dans la salle du sénat de Haïti.

---

§ 7. — LA HAVANE

COLSON (Guillaume-François), peintre d'histoire, né à Paris le 1er mai 1785. Élève de David. — Colson, habile artiste et connu par plusieurs bons tableaux exposés de 1812 à 1830, est allé s'établir à la Havane, vers 1830; il y a beaucoup travaillé.

VERMAY, élève de David. — Vermay florissait, de 1808 à 1815, à Paris; il peignait ordinairement des scènes romantiques. Il est allé fonder une école de dessin à la Havane [1].

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur, né à Malines en 1779 de parents français; mort à Paris le 14 juin 1863. — M. Debay a exécuté, en 1817, deux statues, Neptune et Apollon, pour le jardin botanique de la Havane; ces figures sont assises, et de six pieds de proportion; elles sont en pierre de Conflans [2].

---

§ 8. — MEXIQUE

CHRISTOFLE (Paul), orfèvre. — Il a exposé en 1865 un grand service de table pour l'empereur Maximilien. Ce service, en style Louis XV, comprenait 4938 pièces, dont 60 grandes; le surtout était principalement remarquable [3].

[1] Nagler. — Delécluze, *L. David, son école et son temps*, p. 94.
[2] Communiqué par M. Debay.
[3] L'*Illustration*, t. XLV, p. 109, avec gravures.

MILLET (Aimé), sculpteur, né à Paris le 27 septembre 1819. Elève de David d'Angers. — Le *Moniteur de l'armée* nous apprend qu'en 1865 M. Millet venait d'exécuter le monument funèbre du général Vernhet de Laumière, tué devant Puebla en 1863, et qu'il l'envoyait au Mexique, où il devait être érigé par ses frères d'armes.

CORDIER (Charles), sculpteur, né à Cambrai en 1827. Elève de Rude. — Il a exposé à Paris, en 1875, un monument de grande dimension destiné à être érigé sur l'une des places de Mexico. Il représente Christophe Colomb debout, une main étendue vers le ciel pour le remercier; de l'autre, il indique sur une mappemonde qu'il vient de découvrir l'Amérique. Aux quatre angles du piédestal sont les statues de : Léon Diego, qui empêcha le grand navigateur d'être brûlé par l'Inquisition; Perez de Marcheno, qui fut un de ses principaux appuis auprès de la reine Isabelle; Las Cases, le grand évêque, qui alla prêcher l'évangile aux Indiens; un missionnaire prêchant la parole de Dieu à un jeune Indien. Le piédestal est orné de deux bas-reliefs représentant le débarquement de Christophe Colomb et la construction d'une église. Ce beau monument, tout en bronze, a 10 m. de haut; il a été commandé par M. Escaudon, qui l'a offert à la ville de Mexico, sa patrie [1].

M. Cordier avait exposé, au salon de 1874, la statue en marbre d'Emmanuel Escaudon pour la ville d'Orizaba.

---

§ 9. — PARAGUAY

LES MISSIONS DES JÉSUITES.

Les jésuites des missions du Paraguay employèrent habilement le goût qu'avaient les Indiens pour la musique à convertir ces peuples et à les civiliser. Ils chantaient des cantiques en arrivant parmi eux, les attiraient, les émerveillaient; puis, leur expliquant ce qu'ils avaient chanté, ils les amenaient à la foi et à la civilisation, renouvelant ainsi l'histoire d'Orphée.

On cite un fait remarquable qui se passa à l'arrivée des premiers jésuites français au Paraguay, en 1628; les néophytes exécutèrent en leur honneur des ballets avec une musique à deux chœurs *dans le bon goût de France*; un missionnaire français leur avait enseigné la mu-

[1] *Journal des Débats* du 28 mai 1875.

sique, et avait, secondé par son violon, converti un grand nombre de Guaranis[1].

§ 10. — PÉROU

MIMEY (Maximilien), architecte, né à Paris le 23 février 1826. Élève de Labrouste. — M. Mimey a exposé, au salon de 1863, dix plans et dessins du pénitencier de Lima, qu'il a construit de 1856 à 1862.

CUGNOT (Léon), né à Paris-Vaugirard le 17 septembre 1835. Élève de Duret et Diébolt, — et **GUILLAUME** (Edmond-Jean-Baptiste), architecte. Élève de Lebas. — Le gouvernement péruvien ayant décidé qu'un monument serait élevé à Lima, pour perpétuer le souvenir de la bataille navale remportée le 2 mai 1866 sur la flotte espagnole, qui menaçait le Callao, ordonna à son ambassadeur à Paris, en 1867, d'ouvrir un concours à Paris, sous la présidence de M. Gleyre, et de n'y admettre que des français[2]. Beaucoup d'artistes[3] se présentèrent, et le prix fut décerné à MM. Cugnot et Guillaume. M. Cugnot a exposé aux salons de 1870, 1872 et 1874 les diverses parties de son œuvre. Le monument se compose d'un piédestal orné de bas-reliefs et de statues de bronze, et d'une colonne surmontée de la statue de la Victoire. Les bas-reliefs représentent les principaux épisodes du combat; les statues sont celles du Pérou et de ses alliés le Chili, la Bolivie et l'Équateur, et celle du colonel Galvez, expirant aux pieds du Pérou[4], sa patrie.

§ 11. — URUGUAY

TASSET (Ernest-Paulin), graveur en médailles, né à Paris. Élève d'Oudiné. — Il a exposé au salon de 1870, un projet de monnaie pour la république de l'Uruguay, représentant la Liberté.

[1] Le P. Charlevoix, *Histoire du Paraguay*.
[2] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1867, p. 165.
[3] Parmi lesquels nous citerons : MM. Alfred Halou, sculpteur, Hénard (Antoine-Julien), architecte, qui ont exposé leurs projets au salon.
[4] Le colonel Galvez, ministre de la guerre, avait été chargé de la défense du Callao; il fut tué pendant le combat.

CHAPITRE III

ANGLETERRE

§ 1. — ARCHITECTURE GOTHIQUE

C'est à l'époque de la conquête des Normands que remonte l'origine de l'influence de l'art français en Angleterre. Après avoir admis d'abord que l'art ogival était d'origine anglaise, les archéologues anglais se sont rendus à l'évidence et ont fini par reconnaître que cet art était d'origine française [1]. MM. Gallyknight et Dusommerard [2] ont démontré que l'art français s'était établi en Angleterre après la conquête normande; ils ont incontestablement prouvé que Lanfranc [3], abbé du Bec et depuis archevêque de Cantorbéry, avait importé l'architecture normande en Angleterre, architecture qualifiée par les contemporains de *novum ædificandi genus* [4].

Lanfranc fit construire en Angleterre un grand nombre d'églises dans le style roman de Normandie. Il rebâtit la cathédrale de Cantorbéry et la décora de tapisseries et de peintures. L'introduction du nouveau style souleva une opposition violente parmi les évêques saxons qui rejetaient cet art étranger, dont ils ne pouvaient cependant s'empêcher de faire l'éloge [5].

[1] En juillet 1851, M. le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, visitant Caen et ses monuments, fut prié par le bibliothécaire de cette ville de vouloir bien inscrire son nom sur un registre. Le savant prélat n'a point hésité à écrire ce qui suit : « Souvenir de ma première visite au berceau de la civilisation anglaise et aux premiers types de son architecture religieuse. »

[2] *Bulletin monumental*, t. IV, p. 194.

[3] Lanfranc était Italien de naissance, mais francisé par son long séjour à l'abbaye du Bec ; il en est de même de Paul et de saint Anselme.

[4] Voy. Guillaume de Malmesbury, *De gestis regum angl.*, dans Dusommerard, t, III, p. 307.

[5] Ars speciabilis rapiebat animos (Dusommerard).

Lanfranc avait fait venir de France des hommes capables de l'aider dans ses travaux, entre autres PAUL, son propre neveu, et GANDULF, moine de Caen, qui devint évêque de Rochester. Gandulf, l'un des meilleurs architectes de son temps, a bâti la cathédrale de Rochester [1] et la Tour blanche à la Tour de Londres. Elle subsiste encore, et sa chapelle, qnoique altérée par le temps, par les restaurations et les incendies, est un monument remarquable de l'architecture de cette époque.

Saint Anselme, successeur de Lanfranc, travailla ou fit travailler au chœur de la cathédrale de Cantorbéry ; son prieur ERNULF, moine français, construisit l'une des chapelles de cette église. Les contemporains parlent aussi [2] de la beauté des peintures qui furent faites dans les nouvelles constructions. De tous ces travaux il ne reste plus que la crypte et une partie des substructions ; le reste de la cathédrale normande a été détruit.

C'est encore un Normand, HUGUES, abbé de Selby, dans le Yorkshire, qui construisit, en 1096, tous les édifices de son monastère.

Après l'introduction de l'art romano-normand vint l'introduction du gothique primitif. GUILLAUME DE SENS [3] rebâtit, en 1174, la cathédrale de Cantorbéry qu'un incendie venait de détruire. Guillaume, qui avait été choisi au concours, construisit cet édifice dans le style gothique primitif. Cet habile sculpteur et architecte a fait le chœur et le sanctuaire de la cathédrale de Cantorbéry, tels qu'ils existent encore [4], c'est-à-dire la plus admirable partie de ce bel édifice [5]. L'œuvre de Guillaume est, par son plan, son style et son ornementation, un monument purement français, semblable en tout point à ceux qu'on élevait en France à cette époque, et principalement à la cathédrale de Sens [6].

Ainsi, la cathédrale de Cantorbéry est française d'origine. Elle est le premier monument gothique construit en Angleterre [7], et conséquemment le type de son architecture religieuse.

[1] Walpole, t. I, p. 125. — *Anecdotes of painting in England*, etc.; édition publiée par Wornum, 1849, 3 vol. in-8°. Londres.

[2] Dusommerard, t. III, p. 316, en note, d'après Gervais et Guillaume de Malmesbury.

[3] *Convocati sunt artifices Angli et Franci... Senonensis, Willelmus nomine, vir admodum strenuus in ligno et lapide, artifex subtilissimus... Hunc, cæteris omissis, propter vivacitatem ingenii et bonam famam in opus susceperunt...* Voy. : *De combustione et reparatione Dorotornensis ecclesiæ*, par Gervais, moine de Cantorbéry, dans : Dusommerard, *Des arts au moyen âge*, dernière livraison, p. 39.

[4] Walpole.

[5] Guillaume revint mourir en France en 1180. — Voir sur ce grand artiste, Éméric David, *Histoire de la sculpture française*, p. 44 et 45.

[6] *Bulletin monumental*, t. XV, p. 303.

[7] Hallam, *Histoire du moyen âge*, t. IV, p. 228. — F. de Verneilh, loc. cit., p. 140. — Dusommerard et de Caumont.

Le plus ancien monument construit dans le style appelé par les Anglais *early english*, la cathédrale de Lincoln, est encore l'œuvre d'un architecte français [1]. Cette église, rebâtie de 1195 à 1200 par les soins de l'évêque saint Hugues de Bourgogne, a été construite par un architecte de Blois, sur le modèle de Saint-Nicolas de Blois, incontestablement commencé en 1138 [2]. Quelques-uns des chapiteaux de Lincoln sont de style anglais ; mais tout le reste de l'édifice est en pur style français ou gothique. Aux constructions de saint Hugues appartiennent : une rose magnifique [3], qui rappelle exactement ce que nous avons de mieux en ce genre, le chœur et une partie du transept.

Ainsi, le style romano-normand, le style gothique, le style early english ont été apportés en Angleterre par des artistes français ; ce sont les monuments qu'ils ont bâtis qui ont servi de modèles aux architectes anglais pour le plan, pour le style, pour l'ornementation ; et, qu'on le remarque bien, notre opinion est celle de toute l'Angleterre savante.

Parmi les monuments construits depuis le XIIe siècle, en Angleterre, l'abbaye de Westminster a un aspect plus français qu'aucun autre ; cette église a été évidemment bâtie sous l'influence française. C'est un édifice élevé, élancé, aigu, mince, dont la décoration est toute française, tandis que les monuments gothiques de style anglais pur sont bas et écrasés ; leur ornementation, leur flore offrent des différences considérables. La date de Westminster est d'environ 1264 [4].

Walpole nous fait encore connaître un autre artiste gothique, ISEMBERT DE SAINTES ou Xaintes, qui a bâti le pont de Londres et sa chapelle [5].

---

§ 2. — ARTISTES FRANÇAIS EN ANGLETERRE

JEAN DE LIMOGES, émailleur. — Maître Jean de Limoges fut

[1] Parker. *Introduction to the study of gothic architecture ;* Oxford and London, 1849, in-12, p. 101 et 211. — *Bulletin monumental*, t. XV, p. 303 et 514.

[2] Les églises de Saint-Nicolas de Blois et de Lincoln ont été copiées toutes les deux sur la cathédrale de Blois, qui a été détruite pendant la révolution française.

[3] Dont la gravure est en tête de l'ouvrage de Parker.

[4] Je dois ces précieuses indications à mon ami feu M. Didron ; je ne saurais être trop reconnaissant envers le savant directeur des *Annales archéologiques* d'avoir bien voulu mettre si généreusement à ma disposition ses notes et tous les résultats de ses travaux et de ses voyages.

[5] Walpole, t. I, p. 125.

chargé en 1267, d'exécuter le tombeau et l'effigie couchée de Walter Merton, évêque de Rochester. Maître Jean accompagna son œuvre en Angleterre pour diriger la pose de cette tombe émaillée. Ce monument n'existe plus, mais l'église abbatiale de Westminster en conserve un du même genre, de fabrication française, et qui représente un comte de Pembroke[1].

OLIVIER CODORÉ[2] ou **COLDORÉ**, graveur en pierres fines. — Après Jean de Limoges, on ne trouve plus aucune trace de travaux exécutés en Angleterre par des Français, jusqu'à la fin du XVIe siècle : la longue lutte des deux peuples en est la raison. L'alliance ne se renoua que pendant les règnes de Henri IV et d'Élisabeth ; alors aussi nos artistes reparaissent en Angleterre.

Olivier Codoré, célèbre graveur en pierres fines, et graveur de Henri IV, eut l'insigne honneur de faire le portrait de la reine Élisabeth Jalouse d'avoir son portrait gravé par Codoré, Élisabeth l'attira en Angleterre. On sait que cette reine avait fait rendre en 1563 une ordonnance par laquelle il était « défendu à tout peintre « et graveur de continuer de la peindre ou de la graver, jusqu'à ce « que quelque excellent artiste eût pu faire un portrait fidèle qui « devait servir de modèle à toutes les copies qu'on en ferait à l'ave- « nir, après que ce modèle aurait été examiné et reconnu aussi bon « et aussi exact qu'il pourrait l'être. » Ce fut Codoré qui fit ce modèle[3].

SALOMON DE CAUS (voir page 192).

BRIOT (Nicolas), tailleur général des monnaies. — Nicolas Briot, Lorrain, a été un célèbre graveur de monnaies et fut au service du roi de France, Louis XIII ; on lui doit l'invention du balancier. Il vint en Angleterre sous le roi Jacques, mais son premier ouvrage est seulement de 1628 ; c'est une médaille de Charles Ier. En 1633, Briot fit, à Édimbourg, la médaille d'or du couronnement de Charles Ier, sur la face de laquelle on voit le buste du Roi, couronné et en grand habit de cérémonie avec ses titres. Briot retourna en France vers 1642, ayant formé un élève excellent, *Thomas Simon*[4].

VOUET (Simon), peintre d'histoire, né à Paris le 9 janvier 1590, mort à Paris le 30 juin 1649. Élève de son père Laurent Vouet. — « Ceux qui naissent pour

[1] Albert Way, *The archeological Journal*, juin 1845. — Voy. dans l'*Univers* du 27 décembre 1843, la lettre de M. A. Way à M. Didron.

[2] Voy. Mariette, t. I, p. 385, et *Archives de l'art français*, t. III, p. 40.

[3] *Biographie universelle.*

[4] Walpole, t. I, p. 256-7, et les notes. — Voir : A. Dauban, *Nicolas et la cour des monnoies*, Paris, 1857, in-8°. — Nicolas Briot, graveur des monnaies du duc de Lorraine Henri II, par Lepage (*Journal de la Société d'architecture de Nancy*, 1858).

réussir dans quelque art ou dans quelque science, n'attendent pas longtemps pour l'ordinaire à donner des marques de l'habileté où ils doivent arriver. A peine Simon Vouet, fils [et élève] d'un peintre médiocre à Paris [Laurent Vouet], eut-il atteint l'âge de quatorze ans, qu'il fut choisi pour aller en Angleterre faire le portrait d'une dame de grande qualité qui estoit sortie de France pour se retirer à Londres [1].» Il y fit encore d'autres ouvrages pendant quelques années, après lesquels il revint à Paris, vers 1610, malgré les efforts de Charles Ier pour le retenir en Angleterre [2].

ANGUIER (François), sculpteur, né à Eu en 1604, mort à Paris le 8 août 1669. Élève de Simon Guillain. — Il est bien positif que François Anguier fut appelé en Angleterre, qu'il y travailla, et que ses ouvrages lui fournirent le moyen d'aller ensuite en Italie, mais il nous a été impossible de trouver l'indication de ce qu'il a fait en Angleterre.

LE SUEUR [3] ou **LE SOEUR** (Hubert), sculpteur, né en France vers 1580. Élève de Jean de Bologne. — « Hubert Le Sueur, artiste classique et excellent statuaire, avait travaillé à Paris, en 1610, à la statue de Henri IV avec Pierre Tacca, lorsqu'il passa au service de Charles Ier, vers 1630, et vint en Angleterre. Il y exécuta de nombreuses œuvres, pour lesquelles il toucha de fortes sommes, comme le prouvent les comptes du Trésor. Le Roi l'envoya aussi à Paris pour y faire l'acquisition de certains modèles de moulages. Les documents qui témoignent de l'activité de ce maître sont dans les Archives royales, et nous devons la publication des plus intéressants d'entre eux à M. W. H. Carpenter. C'est ainsi que nous apprenons que Le Sueur a fait en 1630, une statue en bronze de Charles Ier, haute de 6 pieds, et un cheval qui devait avoir un pied de plus que la grandeur naturelle. Cette statue équestre fut dressée à Rohampton, mais elle n'existe plus. La statue équestre en bronze de Charles Ier, à Charing-Cross, gravée par Hollar, n'est pas la même, et il ne faut pas les confondre; cette dernière fut érigée aux frais du comte Arundel. D'après Walpole, les documents y relatifs se trouvent dans la possession de la famille Howard. En 1638, Le Sueur s'engagea à exécuter deux autres œuvres: ce sont deux statues de bronze, dont l'une (5 pieds 8 pouces) représentait le roi Charles Ier. Le contrat signé aussi par Inigo Jones, à titre de témoin, se trouve imprimé dans Carpenter, p. 246. L'artiste reçut pour cet ouvrage 340 livres st. Ensuite se trouve aussi une lettre de Le Sueur au Roi, dans laquelle il réclame des sommes arriérées : 360 liv. st. pour un Mercure qu'il avait fait pour une fontaine;

[1] Perrault, *Les hommes illustres*.
[2] Abbé Fontenai, *Dictionnaire des artistes*. — Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — *Notice sur Vouet*, par Le Carpentier.
[3] Il signe le plus ordinairement Le Sueur.

30 liv. st. pour le buste du Roi, portant une couronne dorée ; 9 liv. st. pour trois modèles en cire, représentant deux Vénus et un Bacchus [1]. »

A ces importants détails, nous devons ajouter ceux que nous donne Walpole. Le Sueur a fait : un buste de Charles Ier, qui existe dans la collection de M. Hoare, à Stourhead [2] ; — un buste en bronze de Jacques Ier, fait d'après un portrait; ce buste est placé à White-hall, à l'entrée principale de la salle de festin ; — la statue de sir Georges Villiers, à Westminster ; — le monument du juge sir Thomas Richardson, à Westminster ; cet ouvrage porte l'inscription suivante : *Hubert le Sœur, Regis sculptor, faciebat* 1635 ; — pour le jardin de Saint-James, six statues de bronze [3] ; la meilleure est le gladiateur modelé d'après celui de la villa Borghèse ; elle est actuellement à Hampton-Court ; — Caïn et Abel, morceau d'un merveilleux talent, à Yorkhouse ; — la statue en bronze de William, comte de Pembroke, chancelier de l'université d'Oxford, placée dans la galerie de peinture à Oxford ; Rubens fit l'esquisse de cette excellente statue ; — la fontaine de Somerset-House avec plusieurs statues [4].

La plus connue de toutes les œuvres de Le Sueur, est la statue de Charles Ier, à Charing-Cross, dont nous avons parlé tout-à-l'heure ; elle fut fondue en 1633, sauvée fort heureusement pendant la Révolution, et érigée en 1678 [5]. Charles Ier y est représenté en armure moderne ; la tête du Roi est très-belle et d'une grande noblesse ; l'expression de la figure est celle du commandement [6] ; le cheval, par suite de la fonte, est assez mauvais. Le piédestal, qui est fort remarquable, est l'œuvre de Gibbons.

ÉTAT DES ARTS SOUS CHARLES II.

« Il n'est pas facile d'expliquer comment une nation, si en avance sur ses voisines, dans la science, resta tellement en arrière d'elles pour les beaux-arts. C'est cependant ce qui eut lieu... En architecture, il est vrai..., notre pays pouvait citer avec orgueil un grand homme, Christophe Wren...; d'un autre côté, à la fin du règne de Charles II, nous n'avions pas un seul peintre ou un seul sculpteur dont le nom

[1] Traduit de Nagler.
[2] Est-ce le même dont il vient d'être question ?
[3] Décrites par Peacham, dans : *Complete gentleman*.
[4] On lui attribue le monument de la duchesse de Lenox : mais il n'est pas certain qu'il soit l'œuvre de Le Sueur ; on lui attribue aussi l'Enlèvement d'une Sabine, à Houghton.
[5] M. A. de Montaiglon me fait remarquer que cette date est douteuse, et qu'un certain poëte Waller parle déjà, en 1674, de la statue de Charing-Cross.
[6] Walpole, t. II, p. 392. — Pichot, *Voyage en Angleterre*, t. I, p. 112. — Dallaway, *Les beaux arts en Angleterre*, trad. par Millin, t. II, p. 150. — Patte, p. 91.

méritât d'être conservé. Quelque chose de mystérieux se cache sous cette pénurie, car les statuaires et les peintres étaient bien loin d'être méprisés et mal payés ; leur position sociale égalait au moins celle qu'ils occupent à présent, et leurs bénéfices, comparés à la richesse nationale d'alors et à la rémunération des autres travaux intellectuels, étaient plus considérables que de nos jours. La munificence du patronage anglais pour les artistes, les attirait même chez nous de tous les côtés [1]. » En effet, les graveurs de monnaies étaient français. Lely et Godfrey Kneller étaient westphaliens ; les deux Van de Velde et Simon Varelst, peintre de fleurs, hollandais; Verrio, peintre d'histoire, napolitain ; Louis Laguerre, français ; Cibber, sculpteur, danois; Grinling Gibbons, sculpteur, hollandais. Gibbons était élève de Simon Guillain et se rendit célèbre comme statuaire, comme sculpteur en bois et comme ornemaniste; il introduisit en Angleterre les principes et le goût de l'école française, en même temps que le goût et les modes de Versailles étaient adoptés par les Stuarts, alliés de Louis XIV.

BLONDEAU (Pierre) et **VIOLET** (Thomas), graveurs de monnaies. — « Ces deux artistes furent employés par la République à la gravure de ses monnoyes ; et si l'on est curieux d'être informé des disputes que ce choix occasionna, il faut recourir à ce qui a été écrit sur ce sujet par Vertue, dans son histoire des ouvrages de Thomas Simon [2], p. 17. Blondeau, peu de temps après que le roi Charles second eut recouvré la couronne, le 3 novembre 1662, obtint des lettres de naturalité et le brevet d'ingénieur de la Monnoye, dans la Tour de Londres, avec la faculté d'y fabriquer à la presse et au moulin des espèces d'or et d'argent, en usant d'une nouvelle pratique de son invention, le tout aux gages de cent livres sterling par an [3]. »

BRUAND (Libéral), architecte, mort vers 1697. — Le château de Richmond, bâti pour le duc d'York, a été construit en 1662, sur les dessins de Bruand [4].

CAMBERT (Robert), compositeur de musique, né à Paris vers 1628, mort à Londres en 1677. — Cambert, créateur de l'opéra en France, ayant été dépouillé de son privilége par Lulli, passa en Angleterre en 1673, et

[1] Macaulay, *Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II,* traduite par M. de Peyronnet, t. I, p. 307.

[2] « Autre graveur de monnoyes qui s'est rendu célèbre en Angleterre. » (Note de Mariette dans le mss. indiqué dans la note suivante.)

[3] Walpole, Traduction manuscrite par Mariette; Bibliothèque nationale, Mss. S. F., 1846 ; t. II, p. 243.

[4] Registres manuscrits de l'ancienne Académie royale d'architecture, séance du 28 novembre 1707. Ces registres, si précieux pour l'histoire de l'architecture en France, sont conservés au secrétariat de l'Institut national de France.

devint maître de la seconde compagnie des musiciens de Charles II; il fit représenter à Londres son opéra d'*Ariane*, joué en France en 1661[1].

LEFÈVRE (Claude, Roland et Jacques). — D'Argenville, et d'après lui le marquis d'Argens et Walpole, disent que Claude Lefèvre alla en Angleterre, qu'il y fit beaucoup de portraits et y fut déclaré un second Van Dyck. Il est bien positif, d'après le témoignage de Mariette[2] et d'après la notice sur Claude Lefèvre inséréedans les Mémoires sur les membres de l'Académie[3], que Claude Lefèvre n'a pas été en Angleterre, et que c'est Roland Lefèvre, dit de Venise, qui, après avoir été reçu à l'Académie de peinture de Paris, pour le portrait, passa à Londres en 1676, un an après la mort de Claude Lefèvre. Mariette parle d'un frère aîné de Claude Lefèvre, appelé Jacques, peintre d'histoire et de portraits, qui peut-être a travaillé en Angleterre, où P. Lombard a gravé d'après lui.

GASCAR (Henri), peintre de portraits (voir page 166). — Gascar vint à Londres[4] avec le graveur Van der Bank; il y fit beaucoup de portraits et fut patroné par la duchesse de Portsmouth; il gagna en Angleterre 10,000 livres sterling. Sa plus belle œuvre est le portrait de Lafond, gazetier hollandais, peint en 1667, et si bien gravé par P. Lombard. « On peut assurer, dit Mariette, que si ce peintre avoit toujours composé ses portraits comme il a fait celui-ci, on pourroit le ranger parmi les meilleurs peintres du genre. Il ne devoit pourtant alors avoir que 23 ans, supposé que les dates que Reynez m'a fournies soient exactes, mais je commence à en douter[5]. » En effet, Gascar avait alors 32 ou 33 ans.

Gascar a fait les portraits du roi Charles II, gravé par Van der Bank; — d'Edmund Verney; — de Philippe, comte de Pembroke; — de Bulkeley, madame Sophie, femme du maître de la maison du roi Charles II, gravé par Dunkarton, in-4°, et in-folio sans nom de graveur[6]; — de Françoise Stuard, duchesse de Richmond, morte en 1702, gravé in-folio[7]; — de Georges Fitzroy, duc de Northumberland, mort en 1716, gravé par Tooker[8]; — de Charles Lenox, duc de Richmond, mort en 1723[9].

1 Fétis, *Dictionnaire des musiciens.*
2 *Abecedario,* t. III, p. 115; — et note de la p. 34 du t. III, de la traduction mss. de Walpole.
3 T. I, p. 402.
4 Heinecken dit en 1674; mais il a tort, puisque Gascar y a fait un portrait en 1667.
5 M. G. Duplessis a publié les listes de Reynez.
6 Evan's Catalogue, n°s 1534 et 13,333.
7 Idem, n° 20,747, et Catalogue de H. Bromley.
8 H. Bromley *Catalogue of engraved british portraits,* 1 vol. in-4°, 1793, London.
9 Idem.

Gascar, s'apercevant qu'il ne jouirait pas toujours de sa réputation en Angleterre et qu'on reviendrait bientôt de la faveur dans laquelle étaient ses ouvrages, quitta Londres vers 1680 et se retira à Rome [1].

DUVAL (PHILIPPE) et **SOUVILLE** (ALEXANDRE), peintres. Duval, né en France, mort à Londres vers 1709. Elève de Le Brun et de l'école vénitienne. — Philippe Duval vint en Angleterre, sous le règne de Charles II, et parmi ses œuvres, on cite un tableau qu'il fit pour la duchesse de Richmond : il représente Vénus recevant de Vulcain les armes d'Enée; sur l'enclume est le nom du peintre et la date de 1672. Il mourut fort misérable[2]. On trouve aussi à la même époque un peintre, Robert DUVAL, au service du roi Guillaume. Robert Duval avait été chargé par le Roi de l'inspection sur les ouvrages du château de Loo, et plus tard du classement des cartons de Raphaël à Hampton-Court. Descamps (t. III, p. 172) a écrit la vie de ce Robert Duval ; mais Mariette remarque que ce pourrait bien être le même artiste que Philippe Duval, et que Descamps pourrait bien s'être trompé [3].

Alexandre Souville est peu connu ; « il étoit François, et ce qui seul peut lui faire trouver place ici, est un article que Vertue a copié dans un compte étant au dépôt du Temple ; il y est porté, au 17 octobre 1685, que les huit figures sur le côté du nord des bâtiments des titres dans les galeries du banc du Roi, à Inner-Temple, ont été peintes par Monsieur Alexandre Souville [4]. »

LENOTRE (voir page 197). — Le parc de Kensington a été dessiné par Le Nôtre [5]. Le goût des jardins chinois, dits anglais, n'était pas encore de mode en Angleterre ; il ne s'y répandit que vers 1720, date des premiers travaux de Kent [6].

POUGET ou **POUGHET,** architecte. — Pendant le séjour à Paris du duc de Montagu, ambassadeur d'Angleterre en France, son hôtel à Londres fut incendié. Louis XIV s'engagea à supporter la moitié des frais de la reconstruction, à la condition que des architectes et des peintres français y seraient seuls employés [7]. Pouget éleva l'hôtel ; De la Fosse, Baptiste et Rousseau l'ornèrent de leurs peintures.

« Cet architecte françois, dit Walpole, conduisit le bâtiment de l'hôtel de Montagu, en 1678. Ce qui y manque en grâce et en élé-

[1] Walpole, t. II. p. 464 ; Mariette, t. II, p. 284.
[2] Walpole, t. II, p. 517.
[3] Mariette, traduction manuscrite de Walpole, t. III, p. 179.
[4] Mariette, traduction manuscrite de Walpole, t. III, p. 62.
[5] *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. III, p. 297.
[6] D'Argenville, *Voyage pittoresque des environs de Paris* ; la préface contient une très-bonne histoire des jardins.
[7] Walpole, t. II, p. 559.

gance est racheté par la grandeur et la sublime magnificence des appartements. Cet hôtel est devenu depuis le Muséum britannique[1]. »

« Seroit-il question ici de M. Puget? dit Mariette. Milord duc de Montaigu se seroit-il adressé à ce fameux sculpteur et architecte, pour les dessins de l'hôtel magnifique que ce seigneur avoit résolu de faire construire à Londres ? Si l'on veut faire attention qu'il aimoit les artistes françois et qu'il n'eut point recours à d'autres, lorsqu'il se détermina à faire peindre les appartements de son hôtel, il ne paroîtra point étrange qu'il ait demandé des dessins au célèbre Puget, qui jouissoit pour lors, en France, de toute sa réputation. Cet homme admirable ne pouvoit assurément rien produire qui ne fût exquis, et comment accorder cela avec le jugement que porte M. Walpole du mauvais goût d'architecture qui règne, à ce qu'il dit, dans la décoration de l'hôtel de Montagu[2] ? »

DE LA FOSSE (Charles), peintre d'histoire, né à Paris en 1636, mort à Paris le 13 décembre 1716. Élève de Le Brun.— « Milord Montagu, qui avoit connu, pendant son ambassade en France, le mérite de M. de la Fosse, le fit venir à Londres pour y peindre son palais. Il y fit deux voyages; le premier fut le 4 août 1689, où il n'y resta que quatre mois pour y prendre les mesures de ce grand ouvrage, dont il revint faire les études à Paris, et l'année suivante il y retourna, et en vingt-huit mois il fit les côtés de l'escalier, le plafond de l'escalier, où il a représenté l'apothéose d'Isis ; la chute de Phaéton, au plafond du vestibule ; la naissance de Minerve en présence de l'assemblée des Dieux, au plafond du salon. Le sujet de ce plafond se trouve soutenu par un ordre d'architecture de Rousseau, qui enferme les quatre faces du salon, à prendre du plancher, où M. de la Fosse a peint aussi les Termes en clair-obscur[3]. » Tout ce que la poésie, la magie du coloris, la belle intelligence et la grande ordonnance peuvent produire de meilleur est employé dans ces ouvrages[4]. Guillaume III vint deux fois voir les peintures de De la Fosse, fut frappé de leur beauté et voulut engager le peintre à rester en Angleterre, lui proposant de peindre à Hampton-Court. De la Fosse refusa et revint en France, en 1692, pour s'y préparer à peindre la coupole des Invalides.

ROUSSEAU (Jacques), peintre de paysages et de perspectives à la fresque, né à Paris en 1630, mort à Londres le 16 décembre 1693. Élève de Herman Van Svanevelt. — « La révocation de l'édit de Nantes et la crainte d'être

[1] Walpole, traduction manuscrite de Mariette, t. III, p. 104.
[2] Note de Mariette ; dans la traduction manuscrite de Walpole.
[3] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 3 et 4.
[4] D'Argenville. — Voy. aussi Mariette, et D'Argens.

troublé dans l'exercice de la religion prétendue réformée, qu'il professoit, l'obligèrent à s'expatrier. Il se réfugia en Suisse (refusa de revenir en France malgré les pressantes sollicitations de Louvois[1]), passa bientôt en Hollande, et tout de suite, sur les sollicitations du duc Ralph de Montagu, il vint à Londres (1690), et non-seulement il enrichit de ses pinceaux le bel hôtel que ce seigneur faisoit construire à Londres, mais il présida aussi à la construction de ce palais, dont plusieurs parties furent élevées sur ses dessins[2]. » Entre autres peintures, il a fait l'architecture du grand escalier et celle du grand salon, qui sont fort estimées. « Plusieurs de ses tableaux, les uns de paysages et les autres d'architecture, servent de dessus de portes, dans le palais de Hampton-Court[3]. »

MONNOYER (J.-B.), dit **BAPTISTE**, peintre de fleurs, né à Lille en 1635, mort à Londres le 16 février 1699. — Ce grand peintre de fleurs, comme l'appelle Walpole, fut amené en Angleterre par milord Montagu ; il orna de fleurs et de fruits les peintures du grand salon, de l'escalier et des appartements. « Cet ouvrage, que j'ai vu sur les lieux, dit D'Argenville, est bien digne de Monnoyer, qu'on peut dire s'y être surpassé. » Baptiste a travaillé à l'hôtel de Montagu, à Hampton-Court, chez le duc de Saint-Albans, à Windsor, à Kensington, chez le lord Carlisle, à l'hôtel de Burlington et ailleurs. Toutefois son plus curieux ouvrage est l'entourage d'une glace, au palais de Kensington, qu'il orna de fleurs pour la reine Marie[4]. Cette princesse le tenait en si haute estime et avait tant de plaisir à le voir travailler, qu'elle assista constamment à l'exécution de son œuvre, jusqu'à son entier achèvement. Monnoyer vint plusieurs fois en Angleterre et finit par s'y fixer; il travailla avec Kneller, peintre de portraits alors très à la mode ; Kneller composait des fonds dans lesquels il faisait entrer des fleurs que Baptiste exécutait. Son fils, *Antoine Monnoyer*, dit le jeune Baptiste, peignit dans la manière de son père et eut du mérite[5].

LARGILLIÈRE (Nicolas), peintre de portraits, né à Paris en 1656, mort le 20 mars 1746. Élève d'Antoine Goebouw, d'Anvers. — En 1674, à l'âge de dix-huit ans, Largillière fit son premier voyage en Angleterre et y travailla pendant quatre ans. Pierre Lely, premier peintre de Charles II, l'accueillit et le fit occuper par le surintendant des bâtiments à restaurer plusieurs tableaux de grands maîtres, et à en agrandir d'autres

[1] Mariette, traduction mss. de Walpole.
[2] Mariette, *Abecedario*. — Voy. aussi : Walpole, t. II, p. 574.— Graham's English School. — D'Argenville.
[3] Mariette, traduction mss. de Walpole.
[4] Walpole lui attribue un portrait de la reine Marie, assise devant un miroir, tableau placé à Hampton-Court ; nous n'avons pas retrouvé la trace de ce tableau, qui pourrait bien n'être que cette glace de Kensington.
[5] Walpole, t. II, p. 599. — Arth. Dinaux, *Iconographie lilloise.*

pour les placer dans les appartements du château de Windsor. Le Roi, charmé d'une restauration faite dans une figure d'Amour endormi, demanda à voir l'artiste qui s'était montré si habile et voulut avoir des ouvrages de sa main. Quelque temps après, Largillière lui en présenta trois qui méritèrent ses suffrages ; mais à ce moment, il fut obligé de quitter Londres, parce que les catholiques eurent l'ordre de sortir de la ville dans les vingt-quatre heures. Il vint à Paris où il se fit la plus brillante réputation. En 1685, à l'avénement de Jacques II, il se décida à retourner en Angleterre pour peindre les portraits du Roi et de la Reine. Malgré les récompenses du Roi et les prix énormes que les seigneurs anglais proposèrent à Largillière pour le décider à faire leurs portraits, les tracasseries des peintres anglais le déterminèrent à revenir en France. On connaît de Largillière : les portraits de Jacques II, gravés par Smith, par Becket et par le chevalier Edelinck ; — de Marie d'Este, femme de Jacques II, gravé par Smith ; — du prince de Galles, Jacques-François, gravé par Van Schuppen et par P. Drevet (ce portrait a été peint en France) ; — du prince de Galles et de la princesse sa sœur, gravé par Smith ; — de sir John Warner, de sa fille, de sa petite-fille ; — enfin le portrait du peintre Sybrecht[1].

BOTT (Jean de) (voir page 199).

BAUDOIN, dessinateur pour étoffes. — L'industrie des soieries fut apportée en Angleterre par les réfugiés de l'édit de Nantes et y devint très-florissante. L'artiste qui fournissait les dessins aux fabricants français de Londres était aussi un réfugié nommé Baudoin[2].

BERCHETT (Pierre), peintre d'histoire, né en France en 1659, mort à Marylebone en janvier 1720. Elève de De la Fosse. — Berchett vint en Angleterre en 1681 et travailla sous Rambour, peintre d'architecture et français qui vivait encore en 1721. Berchett ne resta qu'un an à Londres et revint à Marly ; mais il retourna plus tard en Angleterre et y fit plusieurs peintures pour des personnes de qualité. Le roi Guillaume III, restaurant son beau château de Loo, en Hollande, engagea Berchett pour quinze mois, au bout desquels il revint en Angleterre où il trouva autant de travaux qu'il en pouvait faire. Berchett a peint le plafond de la chapelle du collége de la Trinité, à Oxford ; l'escalier de la maison du duc de Schomberg à Pallmall ; la maison d'été au Ranelagh. I. Smith a gravé d'après lui, une Diane surprise par Actéon. De-

[1] Walpole, t. II, p. 577. — D'Argenville. — Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — *Catalogues d'Evan et de Bromley*.

[2] Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France*, t. I, p. 324.

venu malade, il se retira à Marylebone, et peignit de petits sujets mythologiques [1].

CHÉRON (Louis), né à Paris en 1660, mort à Londres en 1723, à 63 ans. Élève de son père Henri Chéron. — Louis Chéron, protestant, se retira à Londres en 1695 et trouva dans milord Montagu un protecteur; il fit quelques grands ouvrages pour lui au château de Boughton. Au plafond du salon, il peignit l'Assemblée des Dieux ; au plafond de l'escalier, le Jugement de Pâris, et deux autres plafonds que l'on ne désigne pas. Il travailla aussi dans les châteaux de Burleigh, de Chatsworth, où il fit les côtés d'une galerie. Mais il tomba en discrédit quand il peignit à Montagu-House à côté de Rousseau, de Baptiste et de De la Fosse. En effet, malgré son génie, il n'a jamais su peindre de bon goût de couleur, dit Mariette. « Les ordonnances de ses grandes peintures sont belles, ajoute d'Argenville ; la correction et le grand caractère satisfont l'amateur, mais le défaut de couleur et le manque de grâce se font remarquer partout. » Il se mit alors à dessiner pour les graveurs, et ses dessins sont préférables à ses peintures. Il a gravé lui-même à l'eau-forte quelques-uns de ses dessins, entre autres les Travaux d'Hercule et une suite de 32 planches sur la vie de David, dont Giffart, libraire de Paris, illustra une traduction des Psaumes de David, que Sophie Chéron, sœur du peintre, publia en 1715 [2]. C. Dubosc a gravé d'après un dessin de Chéron, le Couronnement du roi Georges Ier. Lépicié, Dupuis, Chereau jeune, ont gravé 10 planches, d'après ses dessins, représentant des sujets de l'histoire de Charles premier [3].

HEUDE (Nicolas), peintre. — Heude, membre de l'Académie de peinture, fut exclu de cette compagnie, en 1673, pour s'être établi en Angleterre sans la permission du Roi [4]; il y fut réadmis le 15 avril 1673, mais chassé par ordre du Roi, comme protestant, le 31 janvier 1682, il retourna alors à Londres. Heude travailla dans la manière de Verrio, qui l'employa dans plusieurs de ses ouvrages. « L'escalier de l'hôtel de lord Tyrconnel, dans Arlington-Street, aujourd'hui démoli, était orné de ses peintures, et, dans cet ouvrage, ainsi que dans un plafond qu'il a peint à Bulstrode, il s'était représenté lui-même et y avait ajouté son nom. C'est de lui qu'a appris à dessiner M. Carpenter, le sculpteur [5].

MICHELIN (Jean), peintre d'histoire, né à Langres, mort à Londres le 1er mars

[1] Walpole, t. II, p. 604.
[2] Walpole, t. II, p. 604. — D'Argenville. — Mariette, t. I, p. 368. — D'Argens, p. 433.
[3] Voy. au Cabinet des estampes.
[4] Registres de l'Académie, séance du 31 janvier 1673.
[5] Mariette, trad. mss. de Walpole, t. III, p. 117.

1696, à 73 ans. — Michelin, reçu à l'Académie en 1660, en fut exclu par ordre du Roi, le 10 octobre 1681, comme protestant. Reynez nous apprend qu'il mourut à Londres, où il s'était retiré [1].

CHAUVEAU (Louis), peintre, né à Paris en 1657 ou 1658, vivait encore en 1695. — Louis Chauveau, fils aîné de François Chauveau le graveur, s'adonna à la peinture et alla s'établir avantageusement en Angleterre [2].

RIGAUD (Hyacinthe) (voir page 147). — Rigaud fit : en 1693, le portrait de milord Montcassel et deux copies de ce portrait ; — en 1695, le portrait du marquis de Jersey ; — en 1698, les portraits de milord Portland et de son fils ; — en 1700, le portrait de Prior, gravé par Cl. Duflos, en 1712 [3].

DESGOTS (Claude), architecte, mort en 1734. — Blondel [5] cite Desgots parmi les architectes qui ont excellé dans la décoration des jardins ; il le met sur la même ligne que Le Nôtre, dont il était le neveu, et l'appelle le célèbre Desgots. En 1700, il succéda à son oncle, dans la charge de contrôleur général des bâtiments, dont le Roi lui avait accordé la survivance avant la mort de Le Nôtre. « Il est aussi dessinateur des jardins de S. M., qui luy vient de donner 2000 livres de pension. Il est fort habile et fort estimé. Il n'y a pas longtemps qu'il a fait un voyage en Angleterre, où il a fait travailler aux jardins de S. M. Britannique, qui l'a renvoyé avec beaucoup de louanges et de présents [6]. »

COYZEVOX (Charles-Antoine), sculpteur, né à Lyon le 29 septembre 1640, mort à Paris le 10 avril 1720. Élève de Lerambert. — Coyzevox fit le buste de Prior, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre en France, en 1699 et 1700, auquel Louis XIV fit présent de ce beau buste, qui est aujourd'hui sur le tombeau du poëte, à Westminster.

MIGNARD (Paul), peintre. — « Paul Mignard, qui quitta la France pour venir augmenter le nombre de nos artistes, était fils de Nicolas Mignard d'Avignon, et neveu du célèbre Mignard. L'on voit une estampe gravée par Paul Vansomer, d'après un portrait de la comtesse de Meath, peint par Mignard, et l'on trouve aussi, exécutées par les

[1] Voy. la liste des académiciens par Reynez, publiée par M. G. Duplessis. — Voir aussi la liste des académiciens publiée dans les *Archives de l'art français*.
[2] *Vie de F. Chauveau*, etc., par Papillon, réimprimée par MM. Arnauldet, Chéron, et de Montaiglon ; broch. in-8°, 1854, Paris, Jeannet, p. 15.
[3] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, p. 156, 157, 160, 167.
[4] On écrit encore ce nom Desgotz, des Gots, des Gotz, d'Egos.
[5] *Architecture françoise*, t. I, p. 45 et 238.
[6] *Mercure galant*, septembre 1700, p. 280.

deux mêmes mains, les deux filles aînées du duc de Marlborough, les ladies Henriette et Anne [1]. »

BENOIST (Antoine), premier sculpteur en cire de Louis XIV, né à Paris, mort le 9 avril 1717, à 86 ans. — Benoist travailla quelque temps en Angleterre et y fit plusieurs bustes en cire [2].

LE MARCHAND (David), sculpteur en ivoire, né à Dieppe, mort en 1726. — Le Marchand passa quelques années en Angleterre, sous le règne de Guillaume III, et sculpta un grand nombre de têtes en bas-relief et quelques figures entières en ivoire. Il a fait aussi le médaillon de M. West en ovale; — le buste de lord Somers, qui appartient à lord Oxford; — le buste d'Isaac Newton; — le médaillon de Charles Marbury. Il a signé quelquefois ses ouvrages: D. L. M [3].

PRELLEUR (Pierre), compositeur de musique. — Prelleur se fixa à Londres, dans les premières années du XVIIIe siècle; en 1728, il était organiste à l'église de Saint-Alban. Il fut ensuite claveciniste du théâtre de Goodmanfield; pendant plusieurs années, il composa la musique des ballets qu'on y représentait. En 1736, il était organiste de l'église du Christ, à Middlesex [4].

PARMENTIER (Jacques), peintre d'histoire à fresque, né en 1658, mort le 2 décembre 1730, à Londres, âgé de 72 ans. Elève et neveu de Sébastien Bourdon. — Parmentier avait déjà produit quelques tableaux estimables, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de se rendre en Angleterre. Il fut employé à Montagu-House par De la Fosse, pour l'aider dans des travaux secondaires. Il fit aussi des ouvrages pour des églises et pour quelques édifices publics, mais sans faire fortune. Guillaume III l'envoya ensuite à Loo, en Hollande, où il fit trois plafonds; mais il se brouilla avec l'architecte Marot, directeur des travaux, dont il avait fait le portrait (gravé par J. Gole), et se rendit à La Haye. Il y peignit le plafond de la salle d'Assemblée de l'ancien château, et fit aussi pour cette salle deux tableaux, placés sur les cheminées et représentant la Constance et la Prudence [5]. Parmentier revint à Londres, mais n'y trouvant pas d'occupation, il alla dans le comté d'York, où il fit, pendant plusieurs années, des portraits et de la peinture d'histoire. On voyait de lui, dans l'église de Hull, un tableau d'autel; dans l'église de Saint-Pierre, à Leeds, Moïse recevant la loi, tableau fort vanté

[1] Mariette, traduction manuscrite de Walpole, t. III, p. 144.
[2] Nagler. — Füssli. — Liste des académiciens, publiée par M. Duvivier et par nous, dans le t. I des *Archives de l'art français.*
[3] Walpole, t. II, p. 625.
[4] Fétis, *Dictionnaire universel des musiciens.*
[5] *Guide* ou *nouvelle description de La Haye et de ses environs*, 1 vol. in-8°. La Haye, 1785; p. 128.

par Thoresby ; à Painter's-Hall, l'histoire de Diane et Endymion. Son meilleur ouvrage est un escalier à Worksop. En 1721, il revint à Londres, dans l'espérance de succéder à Laguerre, qui venait de mourir ; mais il ne réussit pas à le remplacer, et il allait partir pour Amsterdam, quand il mourut. P. Van Gunst et B. Audran ont gravé d'après Parmentier le portrait de Saint-Evremont[1].

DESPORTES (François), peintre d'animaux, né le 24 février 1661, à Champigneul[2], mort le 15 avril 1743, à Paris. — Desportes avait une grande réputation en Angleterre, où ses œuvres étaient fort recherchées et ornaient les hôtels de lord Stanhope, du duc de Richmond, de lord Bolingbroke et de lord Vidvoot, lorsqu'en 1713 il se rendit à Londres à la suite du duc d'Aumont, que Louis XIV y envoyait en qualité d'ambassadeur auprès de la reine Anne. Pendant les six mois que Desportes passa en Angleterre, il fit un grand nombre de tableaux et en vendit beaucoup qu'il avait apportés de France[3].

LAGUERRE (Louis), peintre d'histoire, né à Paris en 1663, mort le 20 avril 1721, à Londres. Elève de Le Brun et filleul de Louis XIV. — Laguerre vint en Angleterre en 1683 avec Ricard, peintre d'architecture, et tous les deux furent employés par Verrio; Laguerre fit pour lui une grande peinture à l'hôpital de Saint-Barthélemy. Depuis il exécuta un grand nombre de plafonds de salons et d'escaliers, surtout chez lord Exeter, à Burleigh. Il a peint l'escalier de Old-Devonshire-House, dans Piccadilly ; — l'escalier de la maison de sir Godfrey Kneller, à Witton ; — l'escalier et le salon de Buckingham-House ; — l'escalier à Petworth ; le sujet est la vie d'Élisabeth, duchesse de Somerset ; — plusieurs appartements à Burleigh-on-the-Hill, où il a représenté les Césars ; — de grandes peintures à Marlborough-House, au parc de Saint-James[4]. — Le salon du château de Blenheim est son meilleur ouvrage ; il y a peint, au plafond, la figure allégorique du duc de Marlborough, dans un char triomphal, arrêté par la Paix, au milieu de ses victoires, et par le Temps qui l'avertit de la rapidité de sa course ; sur les murs de ce salon il a représenté en six compartiments les nations de la terre : Français, Anglais, Écossais ; — Espagnols ; —

[1] Walpole, t. II, p. 631. — Nagler.

[2] En Champagne.

[3] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II. p. 105. — Mariette, t. II, p. 99.

[4] En faisant des réparations, en 1861, à Marlborough-House, on a découvert que les murailles du grand escalier, celles d'un autre escalier et d'un salon, étaient couvertes de peintures représentant les principaux exploits de Marlborough. L'œuvre de Laguerre avait été couverte de papier collé ou de boiseries. On l'a mise à découvert, et MM. Henry Merritt et Ponti ont été chargés de la restauration de ces belles peintures, si importantes au point de vue de l'histoire et de l'art ; on y trouve en effet les portraits les plus précieux de Marlborough et de ses lieutenants. (*Moniteur universel*, 11 octobre 1861).

Maures et Nègres ; — Chinois et Tartares; — Turcs ; — Hollandais et Suédois.

Laguerre fit pour le roi Guillaume, à Hampton-Court, les Travaux d'Hercule. Il fut choisi pour décorer la coupole de Saint-Paul, mais il fut mis de côté par les intrigues de Thornhill. Laguerre fit ensuite pour sir Godfrey Kneller de belles peintures à l'escalier de sa maison à Witton. Au moment de l'union de l'Angleterre et de l'Écosse, la reine Anne lui fit faire les cartons d'une suite de tapisseries, dans lesquelles il mit les portraits de Sa Majesté et des principaux ministres, mais ces cartons n'ont pas été exécutés. Laguerre fit aussi quelques dessins pour les graveurs. Simon a gravé d'après un tableau de lui le portrait de W. comte de Cadogan, in-folio[1]. A une taverne, à Drury-Lane, où était un club d'artistes, Laguerre a peint, en clair obscur, une bacchanale.

En 1711, il fut nommé directeur de l'Académie de peinture établie à Londres. Thornhill lui doit beaucoup, et il fut aussi imité par Riario, Johnson, Brown et plusieurs autres peintres[2].

D'AGAR (Jacques) peintre de portraits, né à Paris en 1640, mort à Copenhague en 1716[3]). — Jacques d'Agar peignit d'abord l'histoire, puis se consacra exclusivement au portrait. Reçu à l'Académie en 1675, il en fut exclu le 31 janvier 1682 comme protestant. Il alla à Copenhague et fut nommé peintre de la cour par Christian V, titre qu'il conserva sous le successeur de ce roi, Frédéric IV. D'Agar se rendit à Londres avec la permission de Frédéric IV, au commencement du XVIIIe siècle ; il y fit plusieurs portraits pendant le règne de la reine Anne, puis il retourna en Danemark. Voici les portraits gravés d'après d'Agar : lady Carteret, depuis comtesse de Granville, in-folio, Simon ; — Marie Lane, comtesse de Macclesfield[4], in-folio, Faber ; — Marie Churchill, duchesse de Montagu[5], in-folio, Simon ; — Fr. Page, gravé par Vertue ; — Bessy Savage, comtesse de Rochford, in-fol., Smith ; — Thomas, comte de Stafford, gravé par J. Simon ; — Anne Churchill, comtesse de Sunderland, morte en 1715, in-fol., gravé par Simon ; — Watson, gravé en 1708, par Smith[6] ; — le roi de Danemark, Christian V, en habit de l'ordre de l'Éléphant, gravé par Hub. Schaten[7].

D'AGAR (C.), fils du précédent, peintre de portraits, mort en mai 1723, à 54 ans. — D'Agar vint jeune en Angleterre et eut beaucoup de

[1] *Catalogue* d'Evan, n° 1707.
[2] Walpole, t. II, p. 645. — Voir aussi le *Dictionnaire* de Pilkington.
[3] Heinecken le dit élève de Ferdinand Voet.
[4] Morte en 1753.
[5] Morte en 1751.
[6] Evan's Catalogue, n°s 11,005, 10,139, 21,863, 8959, 19,407, 6748, 4575. — Walpole, t. II, p. 651.
[7] Heinecken.

travaux, quoique ayant peu de mérite. Peut-être quelques-uns des portraits attribués à son père sont-ils de lui. Il laissa un fils qui suivit la même profession[1].

RAOUX (Jean), peintre de portraits (voir page 194). — Après avoir refusé au cardinal Dubois d'aller en Espagne, le désir de voyager et peut-être l'appât du gain décidèrent Raoux à passer en Angleterre; il s'y rendit au mois de septembre 1720, et fit en ce pays quelques portraits. Sa mauvaise santé l'obligea de revenir à Paris après huit mois d'absence[2]. S. Cousins a gravé un tableau de Raoux, faisant partie de la collection William Lake et intitulé *le lever du soleil de l'Amour*; le sujet est une fort jolie fille lisant une lettre; l'effet de lumière est bien entendu.

WATTEAU (Antoine), peintre de fêtes galantes, né à Valenciennes en 1684, mort à Nogent le 18 juillet 1721. — Watteau vint en Angleterre en 1720, afin de consulter le docteur Meade, pour lequel il fit deux tableaux : une conversation pastorale et une compagnie de comédiens italiens. Selon Gersaint, il fut très-occupé pendant le séjour qu'il fit à Londres; ses ouvrages étaient fort recherchés et bien payés ; c'est là où il commença à prendre du goût pour l'argent, dont il n'avait fait jusqu'alors aucun cas. Le mauvais air de Londres ayant achevé de déranger sa santé, il revint à Paris en 1721 et mourut peu après[3]. Longtemps méconnues en France, les œuvres de Watteau ont été achetées en grand nombre par les Anglais. Il est évident que notre grand artiste a exercé par sa fantaisie, son originalité, son *humour* et sa couleur, une grande influence sur l'école anglaise moderne.

MEUSNIER (Philippe). — Ce peintre était fils aîné de Philippe Meusnier et élève de Largillière ; il se fixa en Angleterre et y mourut[4].

PESNE (Antoine) (voir page 200).

DELATOUR (Quentin), peintre de portraits au pastel (voir page 232). — Pendant le congrès de Cambrai (1725), Delatour se rendit dans cette ville où le beau portrait qu'il fit d'un ambassadeur d'Espagne, décida l'ambassadeur d'Angleterre à amener à Londres le jeune portraitiste; il y séjourna jusqu'en 1727, qu'il revint à Paris[5].

[1] Walpole, t. II, p. 653.
[2] L'abbé Fontenai, *Dictionnaire des artistes*. — D'Argenville.
[3] Walpole, t. II, p. 679. — Gersaint, *Vie de Watteau*, dans le Catalogue de Quentin de Lorangère, Paris, 1744.
[4] Nagler.
[5] *Notice sur Delatour*, par l'abbé Pluquet, broch. in-8°; 1789, Saint-Quentin.

ROUBILLAC [1] (Louis-François), sculpteur, né à Lyon en 1695, mort à Londres le 11 janvier 1762. Elève de Balthazar, de Dresde, sculpteur de l'électeur de Saxe, et de N. Coustou. — 2e grand prix en 1730. — Roubillac n'a pu venir à Londres en 1720, comme on le dit dans ses biographies anglaises, puisqu'il était encore en France en 1730, et qu'il y remportait le second grand prix de sculpture. D'ailleurs, ce n'est que vers 1744, qu'on commence à parler de lui en Angleterre [2]. Vers cette époque, il exécuta la statue de Hændel, pour le jardin du Vauxhall; Hændel, plein de vie, est représenté dans la méditation extatique du compositeur; cette belle statue fonda la réputation de son auteur, qui alla sans cesse en augmentant.

Roubillac introduisit en Angleterre la sculpture monumentale et historique. Ce fut un réformateur qui donna un grand élan à la sculpture, en sortant cet art de l'imitation servile de la nature pour le lancer dans la réprésentation poétique des sentiments et de l'expression. On en était encore en Angleterre, avant Roubillac, au goût et aux procédés de la sculpture gothique; il changea tout, et y apporta le goût de l'antiquité qu'il connaissait parfaitement [3]. C'était un homme d'un grand sentiment poétique, d'un enthousiasme sans limite, d'une ardeur incroyable au travail, d'un grand désintéressement, ne travaillant que pour la gloire et sa réputation. Il mourut pauvre. Les œuvres de Roubillac sont :

La statue de Hændel pour le jardin du Vauxhall.

Le monument du duc John d'Argyle, à Westminster; le noble guerrier et orateur est étendu expirant au pied d'une pyramide, sur laquelle l'Histoire écrit ses actions, tandis que Minerve le regarde avec tristesse et que l'Éloquence déplore sa mort. Walpole regardait la statue du duc d'Argyle comme parfaite et pleine de beauté; Canova la reconnaissait pour une des plus belles qu'il eût vues en Angleterre.

Les monuments du duc et de la duchesse de Montagu, à Boughton [4], dans le Northamptonshire; c'est une des plus belles créations du ciseau de Roubillac.

La statue du célèbre Duncan Forbes, président du collége de justice à Édimbourg.

La statue de Georges Ier, à Senate-House, à Cambridge.

La statue du duc Charles de Somerset, dit l'Orgueilleux, chancelier de Cambridge, dans la maison de Van Dick, à Cambridge.

[1] C'est ainsi que son nom est écrit dans les registres de l'Académie et non pas Roubiliac.

[2] On ne peut s'expliquer comment un tel homme serait resté 24 ans en Angleterre sans y faire quelque œuvre qui ait attiré l'attention sur lui.

[3] Il n'alla pourtant à Rome qu'à cinquante ans, en 1745.

[4] Walpole dit : à Warton.

Le monument de sir Peter Warren, à Westminster [1].

Le monument du général Marshall Wade, à Westminster. Ces deux derniers ouvrages, faits par ordre du gouvernement, ont coûté plus d'argent que d'invention, dit Walpole, et ne sont admirés que par la multitude ignorante.

La statue de Newton, au collége de la Trinité, à Cambridge, regardée comme la plus belle statue qui existe en Angleterre.

La statue de Shakespeare, achevée en 1758 pour David Garrick, et placée depuis au British-Museum.

Les six bustes du collége de la Trinité, à Cambridge, qui sont placés parmi ses plus beaux ouvrages ; nous ne connaissons que trois des personnages qu'ils représentent : Newton, Ray, Willoughby.

Il fit pour le prince de Galles, Frédéric, quatre beaux bustes de Spencer, de Shakespeare, de Milton et de Dryden ; le prince les donna à Pope, et ils sont aujourd'hui placés à Hagley, dans le Worcestershire.

Un buste de Pope, qui se trouvait en 1855 dans la collection de M. Watson Taylor.

Le buste de sir Robert Walpole à Haughton.

Le buste du docteur Frewer, à la bibliothèque de Christ-Church, à Oxford.

Le modèle en plâtre du buste du comte de Leicester, sculpté en marbre par Chantrey, et placé dans la galerie de M. Coke, à Holkham.

Le monument de mistress Nightingale, à Westminster [2].

Le monument de Hændel, à Westminster (son dernier ouvrage).

Le monument de lord et de lady Bolingbroke, à Battersea.

Le monument de l'évêque Hough, dans la cathédrale de Worcester.

On cite encore comme étant de Roubillac, une statue de lady Middelton ; une statue de Locke, à Christ-Church ; la Religion, à Gopsal ; le buste du docteur Mead [3].

On a gravé d'après Roubillac plusieurs planches : nous connaissons les portraits : d'Édouard Capell, gravé par *A. Smith* ; — du général James Flemming, gravé par *A. Walker*, d'après le médaillon qui est sur son monument à Westminster ; — d'Isaac Ware, architecte, d'après un buste ; in-4°, sans nom de graveur ; — d'Edmond Warren, gravé par *Jones*, 1778 [4].

[1] Exécuté en 1758.

[2] Son mari essaie de la défendre contre la Mort, représentée par un squelette d'une exactitude anatomique assez laide.

[3] Walpole, t. III. p. 759. — Allan Cunningham, *The lives of the most eminent british painters, sculptors and architects*, t. III, p. 31-67 ; 1830, London, petit in-8° ; (*The family library*). — Voy. aussi Dallaway, *les Beaux-Arts en Angleterre*. — Waagen t. III. p. 226.

[4] Evan's Catalogue, n°s 1809, 15,946, 10,936, 10,961.

Le portrait de Roubillac a été fait à Londres par un peintre français nommé Adrien CARPENTIER ; il est représenté modelant la statue de Shakespeare ; ce portrait a été gravé en 1765 par Martin [1].

CHATELAIN, peintre de paysage. — Il vivait en Angleterre du temps de Gravelot, qui travailla avec lui de 1732 à 1745.

VANLOO (JEAN-BAPTISTE), peintre de portraits, né à Aix le 11 janvier 1684, y mourut le 19 septembre 1745. Elève de son père L. Vanloo. — J.-B. Vanloo vint en 1737 [2] en Angleterre. Ses premiers ouvrages furent les portraits de Colley Cibber [3] et d'Owen Mac Swinney, qui lui donnèrent beaucoup de réputation et de travaux ; il fut bientôt le plus occupé de tous les peintres, surtout après avoir fait le portrait de Walpole (1739) ; dès que les courtisans eurent vu cette belle peinture, ils se firent inscrire sur le catalogue de Vanloo. La vogue qu'eut cet artiste, dit le marquis d'Argens [4], lui fit gagner 300,000 livres. « Il fit un grand nombre de portraits qui lui valurent beaucoup, dit Mariette sans préciser le chiffre, car l'Angleterre est le pays où il se fait le plus de portraits et où ils sont mieux payés [5]. » Ses ressemblances étaient très-vraies, mais peu favorables, et ses têtes colorées avec vigueur. Il ne faisait guère que les têtes de ses portraits ; les draperies étaient confiées à Vanaken et à deux élèves de Vanloo, à l'Allemand Eccardt et à Root. Vanloo introduisit en Angleterre une nouvelle manière de peindre le portrait. Ses peintures étaient très-finies, naturelles et soignées partout. Il était laborieux et demandait cinq séances pour chaque personne qu'il peignait [6]. Le climat de Londres l'ayant rendu malade, Vanloo revint en France en 1742.

Nous ne connaissons des portraits de Vanloo que ceux qui ont été gravés ; en voici la liste [7] :

Lord John Hervey, comte de Bristol ; in-folio, gravé par *Faber*.

L'acteur et poëte Colley Cibber, peint en 1740 ; gravé par *Hopwood* et *G. v. Gucht*.

Le même avec sa fille, gravé par *E. Fischer* ; in-folio.

Frédéric-Louis, prince de Galles ; gravé par *Baron* (à Hampton-Court).

Augusta de Saxe, princesse de Galles, sa femme ; gravé par *Baron* [8].

[1] Paignon-Dijonval, p. 318.
[2] Walpole et Mariette. Les manuscrits de l'école des Beaux-Arts disent 1738, et D'Argenville 1735.
[3] C'est une erreur de Walpole ; Vanloo n'a peint ce portrait qu'en 1740.
[4] Page 201.
[5] Page 238 du manuscrit de l'*Abecedario*.
[6] Walpole, t. II, p. 714.
[7] Dressée d'après les Catalogues d'Evan et de Bromley, et aussi d'après les estampes.
[8] Ces deux portraits sont dans le t. III de Boydell.

Lord John Gower ; in-folio, gravé par *Faber*.

Ch. Fitzroy, duc de Grafton, peint en 1739 ; gravé par *Faber*.

John James Heiddeger ; gravé par *Faber*.

William Murray, comte de Mansfield ; gravé par *Basire* et par *A. Baillie*.

Ch. duc de Marlborough ; gravé par *W. James*.

Owen Mac Swinney ; gravé par *J. Faber*.

Stephen Poyntz, précepteur du duc de Cumberland ; gravé par *Faber*.

Ch. duc de Richmond, Aubigny et Lenox ; gravé par *Faber*.

Richard Lumley, comte de Scarborough ; gravé par *Hall*.

Thomas Sherlock, évêque de Bangor, peint en 1740 ; gravé par *Ardell* et *Ravenet*.

La signora Spilleta ; gravé par *Corbutt* et par *Spooner*.

James, comte de Stanhope (mort en 1721) ; gravé par *Hall* [1].

Richard Temple, vicomte Cobham ; gravé par *Bickham*.

Le même, d'après une peinture de Vanloo, à Stove ; gravé par *Knight*.

Ethelreda Harrison, vicomtesse de Townshend ; gravé par *Faber*.

Horace Walpole, peint en 1739 ; gravé par *J. Simon*, par *G. Duchange* et par *Dupuis*.

Robert Walpole ; gravé par *Faber* et par *Watson*.

Gérard Van Neck, marchand de Londres ; gravé par *Ardell*[2].

CLERMONT. — Clermont, français, resta plusieurs années en Angleterre ; il peignit des grotesques avec des feuillages, des oiseaux et des singes, et exécuta plusieurs plafonds et beaucoup d'ornements de bâtiments dans les jardins, particulièrement :

Une galerie pour Frédéric, prince de Galles, à Kew. — Deux temples dans l'île des Singes, près Windsor, pour le duc de Marlborough. — Le plafond de la galerie de lord Radnor. — « Celui de ma bibliothèque gothique [3] », à Twickenham. — Les côtés de la salle à manger de lord Strafford, dans Saint-Jame's square, d'après les loges de Raphaël. — Un plafond pour lord Northumberland, à Sion. — Clermont revint en France en 1754 [4].

CHALLE (Charles-Michel-Ange), peintre (voir page 215). — Il a peint pour l'Angleterre : Agrippine frappée par Anicetus ; Cléopâtre expirant au milieu de ses femmes ; la mort de Sénèque ; Diogène visité par Alexandre ; Didon sur le bûcher ; plusieurs paysages [5].

[1] Ce portrait a sans doute été peint à Paris.
[2] Dandré-Bardon, *Vie de J.-B. Vanloo*, in-12, Paris, 1779.
[3] C'est Walpole qui parle.
[4] Walpole, t. II, p. 716.
[5] *Revue universelle des Beaux-Arts*, t, XII, p. 405-6.

VERNET (Joseph), peintre de marines et de paysages (voir page 152). — Joseph Vernet eut, dès 1738, une grande vogue en Angleterre. De 1738 à 1753, pendant son séjour à Rome, il fit de nombreux tableaux[1] pour Robert Wood, l'archéologue (1749), Gavin Hamilton, le peintre, milord Hamilton, le chevalier Featherston-Haugh, Gabriel Mathias, le peintre[2], milord Saint-Jean (1748), lord Strafford, etc. Revenu à Paris définitivement en 1753, et travaillant pour le Roi à la suite des ports de France, il continua à faire de nombreux tableaux pour milord Pembroke (1754), milord Darmouth, lady Walpole, duc de Bridgewater (1757-58), milord Themistocle, fils du duc de Bedford (1764), M. Thornhill, le fils du peintre (1764), Garrick (1765), M. Sargent, membre du Parlement (1766), M. Chambers, négociant, Colebrooke, M. Foley, banquier à Paris, qui était le correspondant d'une foule d'amateurs, entre autres M. Henry Hoare (1767), milord King (1768), M. Boyd, milord Arundel (1771), M. Crawford (1772), lord Egremont (1773), milord Shelburn, marquis de Lansdowne (1774)[3], lord Bruce, lord Clive, le conquérant de l'Inde, M. Norris. — A partir de 1776, l'Angleterre n'achète plus un seul tableau à Vernet ; sa verve s'était épuisée, et la vogue l'avait abandonné [4].

LABELYE (Charles), architecte, né en Bourgogne ou à Vevay en Suisse, mort à Paris en 1762. — « Charles Labelye, artiste célèbre en son temps, fonda sa gloire en Angleterre par une construction grandiose, le pont de Westminster à Londres [5]. » Il l'acheva en 1750 et fut remercié. Mariette dit en parlant de Labelye : « Il a été un excellent ingénieur que les Anglois avoient attiré chez eux et qui leur a bâti le pont de Westminster en se servant de moyens qui ont rendu facile une opération qui avoit effrayé jusqu'alors et qu'on avoit même regardée comme impraticable, vu l'extrême largeur de la Tamise dans l'endroit où ce pont est assis, et les inconvénients de la marée qui s'y fait sentir. Il est venu mourir à Paris, se plaignant beaucoup des Anglois [6]... » Il passe pour avoir écrit un livre sur cette construction qui dura douze ans, et qui avait affaibli considérablement sa santé.

[1] Tempêtes, naufrages, calmes, brouillards, levers et couchers de soleil, cascades, bains de femmes (baigneuses), clairs de lune, vues de Rome, ports, etc.

[2] Mathias achetait beaucoup de tableaux à Vernet pour les revendre.

[3] Le tableau fait pour le marquis de Lansdowne, qui représentait un paysage montueux avec le commencement d'un orage, fut exposé au salon de 1775.

[4] Voir dans la *Rev. univ. des Beaux-Arts*, t. V, VI, VII, les excellents articles de M. Léon Lagrange sur J. Vernet. Sa principale source a été les *Livres de raison* de Jos. Vernet sur lesquels il a inscrit tous les tableaux qu'il a faits. De 1735 à 1788, on compte 526 tableaux, dont la plus grande partie a été peinte pour des étrangers.

[5] Nagler.

[6] Mariette, *Abecedario*, t. III, p. 29.

L'ARCHITECTURE EN ANGLETERRE.

Dès le XVII[e] siècle, les architectes anglais imitaient l'architecture française. Toutes les œuvres de Ch. Wren, de Nicolas Hawksmoor, de Riply et de Kent, offrent les traces les plus évidentes de l'étude de nos monuments. Christophe Wren avait surtout étudié notre architecture, comme on s'en aperçoit à Saint-Paul, au palais de Hampton-Court, à l'hôpital de Greenwich; aussi Walpole dit que malheureusement Wren n'avait voyagé qu'en France. — Le collége de la reine, à Oxford, bâti par Hawksmoor, architecte médiocre, est un si remarquable monument et ressemble tellement au Luxembourg, que Dallaway croit qu'il a été élevé d'après des dessins rapportés de France par Wren, le maître de Hawksmoor. — Le jardin de la cour à New-College, autre œuvre de Hawksmoor, est une pure imitation de Versailles. — Les châteaux de Houghton et de Holkam, construits par Riply et par Kent, et qui ont eu tant d'influence sur l'architecture en Angleterre, sont entièrement dans le style français [1].

SULLIVAN (Louis), peintre de paysage et graveur à l'eau-forte, né à Troyes en 1698. — Sullivan a beaucoup travaillé à Londres. On cite de lui : une vue de l'intérieur d'un parc, dessinée et gravée en 1751 ; — six vues de maisons de plaisance en Angleterre, dessinées et gravées à Londres en 1759 [2].

TOCQUÉ, peintre de portraits (voir page 153). — Tocqué exposa en 1753 le portrait de milord Albemarle.

ACADÉMIES ROYALES D'ÉDIMBOURG ET DE LONDRES.

Le duc Hamilton fonda, en 1754, l'Académie d'Édimbourg sur le modèle de celle de Paris [3]. En 1769, le roi Georges III créa l'Académie royale, en prenant aussi celle de Paris pour modèle.

VANLOO (Louis-Michel), peintre de portraits, né à Toulon le 2 mars 1707, mort à Paris le 20 mars 1771. Fils et élève de J.-B. Vanloo. — Louis-Michel Vanloo avait accompagné son père, en 1737, lorsqu'il était venu en Angleterre [4], et retourna à Londres en 1764. « Il a cru, dit Mariette, travailler plus lucrativement à Londres, et il y est allé en 1764. J'entends dire que ses espérances n'ont pas été absolument remplies. Il y a trouvé des peintres de portraits qui sont Anglois et qui ont les vœux de la

[1] Dallavay, t. I, p. 111, 112, 162. — Aubry, *Oxonii dux poeticus*, in-8°, 1795.
[2] Paignon-Dijonval, p. 290.
[3] Janneck, p. 326.
[4] Walpole, t. II, p. 714.

nation. Il est difficile de surmonter un pareil obstacle, surtout dans un pays où nos artistes ne jouissent pas d'une assez grande réputation, même ceux qui le méritent le plus. Il est revenu à Paris en 1765. »

VANLOO (Carle) (voir page 216). — Nous trouvons dans le catalogue de Bromley, que Carle Vanloo fit le portrait, sans nul doute en France, de John comte Gower, mort en 1754, et que ce portrait a été gravé en 1743 par J. Faber.

PILLEMENT (Jean), peintre (voir page 154). — Pillement, peintre, dessinateur et graveur, né à Lyon, reçut les premières notions de son art dans sa ville natale, vint se perfectionner à Paris, et alla ensuite à Londres, où ses ouvrages obtinrent un grand succès. Füssli, qui parle de son séjour à Londres, ne dit rien de son voyage en Autriche, et il est difficile de savoir s'il a été en Angleterre, avant ou après son séjour à Vienne. Quoi qu'il en soit, ses paysages, ses marines, ses tableaux de genre et de fleurs, à l'huile ou au pastel, furent très-recherchés. Pillement aimait les couleurs brillantes et les contrastes d'ombre et de lumière, et ses tableaux faisaient l'effet de décors éclairés sur le théâtre, genre très à la mode à Londres, à cette époque, et Pillement y trouva son compte, plus que dans le titre qui lui avait été conféré de peintre de la cour de Pologne[1]. J. Mason, Woollett, Canot, W. Elliot, Ravenet, Norton, J. Peak, Anne Allen, Godefroi, Lempereur, Liger, Roberts, Sherlock, Vispré, Benazech, Aveline et W. Smith ont gravé un grand nombre de planches d'après Pillement.

FALCONET (Pierre-Etienne), peintre de portraits. Élève de Reynolds. — Il a peint, en Angleterre, les portraits de lady Hucham (en pied, 1769), de mistress Green (1770), d'Elisabeth, comtesse d'Ancram (1774), de miss Brusby, du duc de Northumberland, du vicomte Neuneham, d'Horace Walpole, de G. W. Ryland, de Kirby, professeur de perspective, de W. Chambers, architecte, de F. Cote, peintre de portraits, de Reynolds, le célèbre peintre, de J. Mayer et d'O. Humphry, miniaturistes. La plupart de ces portraits ont été gravés par Valentin Green et autres artistes[2].

CLÉRISSEAU (Charles-Louis), peintre et architecte, né en 1722[3] à Paris, mort en 1820. — Clérisseau, déjà connu en Angleterre par les dessins de ruines qu'il faisait à Paris, d'après ses propres compositions, et qui se vendaient très-cher en Angleterre, se décida à passer à Londres,

[1] Nagler.
[2] *Gazette des Beaux-Arts*, t. II, p. 143.
[3] Mariette dit en 1718 ; nous prenons la date de 1722, qui est dans les registres de l'Académie.

en 1771. « C'est ce qu'il pouvoit faire de mieux, dit Mariette; il n'y restera pas, comme à Paris, les bras croisés [1]. »

PITHOU jeune, peintre sur porcelaine. — Pithou copia sur porcelaine, en 1787, le tableau de Brenet représentant la mort de Duguesclin. Cette pièce remarquable et très-grande, en porcelaine tendre, est l'une des plus belles de l'ancien Sèvres; elle a été achetée, en 1802, par le capitaine anglais Phifolds, au prix de 3,600 livres [2].

SERRES (Dominique), peintre de marines, né à Auch en 1730, mort en 1810 [3] — Dominique Serres se forma à Paris et se rendit en Angleterre, où il occupa, pendant quelques années, la même place dans l'école anglaise que Joseph Vernet occupait dans l'école française. Il vint à Londres en 1765, et, en 1771, il fut nommé professeur à l'Académie royale. Serres a fait de nombreuses marines, dont quelques-unes ont de très-grandes dimensions. L'un de ses premiers tableaux représente le retour du Roi d'un voyage maritime, avec une foule de vaisseaux pavoisés et montés par leurs matelots. Une autre toile représente la baie de Gibraltar et la flotte anglaise à l'ancre, avec les vaisseaux pris aux Espagnols. Un troisième tableau représente le Médiateur prenant deux vaisseaux français, en 1782 [4]. Ces trois grands tableaux ont été gravés par Pollard. En 1797, Serres dessina, pour être gravé par F. Jukes, la captivité de sir Sidney Smith. En 1804, son panorama de Boulogne fit une grande sensation. Serres peignit aussi une grande quantité de petites marines qui obtinrent un tel succès, que le Roi, le duc de Clarence et l'Amirauté le nommèrent leur peintre de marines. Plusieurs de ces peintures ont été gravées, toutes en grand format: par *Canot*, la vue du port de la Trinité, à la Martinique ; la vue de Sainte-Lucie ; — par *Picot*, un clair de lune et un coucher de soleil; — par *Fittler*, la victoire de la flotte anglaise, commandée par Rodney, sur la flotte française, en 1782 ; — par *Wilkinson*, la destruction des batteries flottantes à Gibraltar, en 1782 ; — par *Vivarès*, un coucher de soleil; — par *Ziegler*, une vue de la Tamise, en deux feuilles; — par *Mason*, des vues de Halifax et de Belle-Isle ; — par *Picot*, six marines.

Serres a traduit du français un ouvrage de Bougard, sous le titre de : « *The little sea torch or the Guide for coastings Pilots* », 1 vol. in-folio, contenant plus de 100 vues de promontoires et de phares [5].

[1] Mariette, *Abecedario*, t. I, p. 380.
[2] Communiqué par M. Riocreux.
[3] Pilkington se trompe quand il donne la date de 1793 pour la mort de Serres.
[4] Nous regrettons d'avoir à signaler un pareil fait, et de trouver des Français qui mettent leur pinceau au service de l'ennemi pour célébrer nos défaites.
[5] Traduit de Nagler. — Voir aussi *Bryan's dictionary*.

SERRES (T.-T.), peintre et graveur. — T.-T. Serres, probablement le fils de Dominique Serres, vécut également à Londres. Il peignit des vues de villes anglaises, des ports, etc. On a, gravées par lui, quatre vues qui parurent coloriées[1].

LOUTHERBOURG (Philippe-Jacques), peintre, né à Strasbourg le 31 octobre 1740, mort à Chiswick en 1812. — Loutherbourg, élève de C. Vanloo et de Casanova, fut un peintre de batailles et de marines, de paysages, de chasses et de sujets champêtres. Ses débuts furent très-brillants. Le bon Wille, dans son journal, à la date du 25 juin 1763, nous dit : « Fut agréé à l'Académie royale M. Louterburg, de Strasbourg, d'une voix unanime. Ses paysages, au nombre de trois, qu'il présenta furent trouvés charmants, bien composés, dessinés et coloriés. C'est effectivement surprenant pour un jeune homme de 22 ans. Je me levai de ma place pour courir l'embrasser et l'introduire dans l'assemblée.» En 1767, Diderot confirmait ce jugement avec son enthousiasme ordinaire : « Grand, très-grand artiste presque en tout genre ; il a fait un chemin immense et l'on ne sait jusqu'où il peut aller. » En 1771, Loutherbourg vint en Angleterre : « Il est passé à Londres, dans l'espérance d'y trouver de l'occupation et d'y remplir ses poches de guinées, et l'on dit qu'il ne s'est pas trompé[2]. » En effet, en 1771, Garrick l'engagea, à 25,000 francs d'appointements, pour composer les dessins des décorations du théâtre de Drury-Lane ; ces décorations, d'un goût nouveau et d'un grand style, eurent beaucoup de succès. En 1781, il fut nommé membre de l'Académie royale des arts de Londres, revint ensuite à Paris, alla en Suisse et retourna en Angleterre. Il peignit alors une revue dans le camp de Worley (collection du roi d'Angleterre), et la victoire de lord Howe sur la flotte française devant Brest le 1er juin 1794.

Il est honteux pour un Français d'avoir fait un tel tableau, lorsque ses concitoyens, qui montaient le *Vengeur*, à cette bataille, s'engloutissaient en chantant la *Marseillaise* plutôt que d'amener leur pavillon.

Loutherbourg exécuta aussi un tableau représentant le célèbre siége de Valenciennes, en 1793, par les Anglo-Autrichiens. — L'impératrice de Russie lui fit faire le passage du Danube par les Russes, sous le général Romanzow[3].

On a gravé d'après Loutherbourg : l'apothéose du capitaine Cook, in-4°, sans nom de graveur ; — une Apollina contenant les médaillons de 27 musiciens célèbres, gr. in-fol., par *Landseer* ; — Ossian, gravé

[1] Traduit de Nagler.
[2] Mariette, *Abecedario*.
[3] Notice sur Loutherbourg, dans : *Galerie du Belvédère*, 4 vol. in-8° (voir p. 160). — *Magasin encyclopédique*, 1809, t. IV, p. 39. — *Encyclopædia of London*.

par Middiman et Hall; — l'exhibition de l'académie de tableaux, très-jolie caricature; — plusieurs scènes de genre. (Voir son œuvre au Cabinet des estampes.)

DUPARC (Françoise), peintre, née à Marseille, y mourut le 17 octobre 1778. Élève de son père, Ant. Duparc. — « Après la mort de J.-B. Vanloo, Françoise Duparc passa en Angleterre; Londres fut le théâtre de sa gloire; on y admira ses talents; on y enleva ses productions, et sa fortune s'y accrut en fort peu de temps; elle revint alors à Paris[1]. » Evan nous indique qu'elle a peint le portrait de W Stanhope Harrington, comte de Northampton, mort en 1756, gravé par Ford, grand in-folio.

PASQUIER (Pierre), peintre en émail, né à Villefranche, mort en 1806. — Pasquier, exposa, en 1773, le portrait en émail de Georges III, roi d'Angleterre.

LAGRENÉE (Louis-Jean-François), peintre d'histoire (voir page 233). — Lagrenée exposa, en 1775, deux tableaux représentant la Candeur et la Douceur, faits pour milord Shelburn.

VIEN, peintre (voir page 233). — Après 1789, Vien a fait pour M. Becfort (*sic*), une suite de vingt dessins des Jeux de Nymphes et d'Amours, et une seconde suite de vingt dessins des Vicissitudes de la guerre[2].

DUCREUX, peintre de portraits (voir page 154). — Il était à Londres, en 1791; il y gravait et publiait trois eaux-fortes : le Joueur éploré, le Discret, le Rieur[3].

ANTOINE (Jacques-Denis), architecte (voir page 225). — Antoine a fourni les plans d'une maison de plaisance près de Londres pour le comte de Findelater[4].

DUMAREST (Rambert), graveur de médailles et ciseleur, né à Saint-Etienne en 1750, mort en 1806. — Dumarest passa en Angleterre comme ciseleur de la belle manufacture fondée à Soho, près de Birmingham, par M. Boulton. Il revint en France au commencement de la Révolution, après un séjour de deux ans en Angleterre[5].

DROZ (Jean-Pierre), graveur de médailles, né en 1746, à la Chaux-de-Fonds, mort en 1823. — Droz alla en Angleterre vers 1789; il fut chargé de la

[1] Achard, *Histoire des hommes illustres de la Provence.*
[2] *Gazette des Beaux-Arts,* 1867, t. XXIII. Etude sur Vien, par Francis Aubert.
[3] P. de Baudicour, *Le peintre graveur français, continué,* t. I.
[4] Renou, *Notice sur Antoine,* p. 6.
[5] Gabet, *Dictionnaire des artistes.*

fabrication des monnaies de cuivre et revint en France sous le Directoire.

BARTHÉLEMON (François-Hippolyte), compositeur, né à Bordeaux en 1731, mort à Londres en 1808. — « En 1766, Barthélemon alla à Londres, où il fit représenter son opéra de *Pélopidas*, qui eut un si grand succès, que Garrick vint trouver l'auteur sur le champ et lui proposa de travailler pour son théâtre; mais craignant qu'il ne pût composer sur des paroles anglaises, il prit une plume et se mit à écrire des vers pour un air, afin que Barthélemon s'y exerçât. Celui-ci regardait par-dessus l'épaule de Garrick, et écrivait en même temps la musique de l'air. Le grand acteur s'étant levé, remit le papier à Barthélemon en lui disant: « Tenez, monsieur, voilà mes paroles, » à quoi le musicien répondit : « Tenez, monsieur, voilà ma musique. »

De 1770 à 1774, Barthélemon fut chef d'orchestre du Wauxhall. Il composa pendant cette période *le Jugement de Pâris*, *la Ceinture enchantée* et *la Fille des Chênes*[1]. En 1784, nous le retrouvons à Dublin.

DANLOUX (Pierre), peintre d'histoire et de portraits, né à Paris en 1745, y mourut le 3 janvier 1809. Élève de Lépicié et Vien. — Danloux fit ses études en Italie et s'était déjà acquis de la réputation dans sa patrie, lorsqu'il se rendit en Angleterre pour fuir la Révolution. Il y résida de 1791 à 1800 et s'y distingua par ses tableaux d'histoire et ses portraits. Nous connaissons les suivants qui ont été gravés : C.-W.-H. duc de Buccleugh, par Audinet, in-folio; — l'amiral Adam Duncan, par Smith; — lord Adam Gordon, par Audinet, in-folio; — l'amiral G. Keith, par Audinet, in-folio; — Henry-James Montagu-Scott, baron de Montagu, par Mitchell, in-folio[2]; — le graveur Smith, par Smith, lui-même. En France, Danloux fit le portrait de Delille et il exposa en 1802, une Vestale condamnée à mort, tableau dont parle Delille dans la « Pitié. » Beljambe a gravé d'après lui, un petit sujet : un vieillard menaçant une jeune fille qui lui résiste[3]. — Le portrait du comte d'Artois par Danloux se trouve à Cambridge, au musée Fitz-William.

MADAME LE BRUN (voir page 155). — Madame Le Brun séjourna à Londres de 1802 à 1805 et y fit les portraits du prince de Galles, de madame Bering et de lord Byron. Elle avait peint à Naples trois portraits de lady Hamilton qui ont été apportés en Angleterre. Madame Le Brun avait aussi peint à Rome miss Pitt en Hébé; on dit que c'est son chef-d'œuvre.

[1] Fétis, *Dictionnaire universel des musiciens.*
[2] Evan's Catalogue.
[3] Nagler. — *Biographie universelle.* — *Revue universelle des Beaux-Arts*, t. XIX, p. 364.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le ministre des affaires étrangères donna le 10 frimaire an XI (1802), au négociateur anglais pour le traité d'Amiens, lord Malmesbury, un service de table, en porcelaine de Sèvres, fond écaille, d'une valeur de 17,640 francs [1].

HUET (Villiers), peintre de genre et de miniature, né à Paris, mort à Londres en 1813. Elève de son père J.-B.-Marie Huet [2]. — Huet se fit, au commencement de ce siècle, une réputation assez considérable par ses portraits et ses tableaux, représentant des scènes de famille, dans lesquels on remarquait l'air de vérité des têtes et la bonne exécution. Il a peint en Angleterre [3].

DAVID, peintre d'histoire (voir page 170). — Le marquis de Douglas possèdait le portrait en pied de l'empereur Napoléon Ier dans son cabinet; ce tableau a été acheté à David 25,000 francs; il en a fait plusieurs répétitions. — Le Bélisaire de David était en 1855 dans la collection du comte de Shrewsbury, à Alton-Towers.

ODIOT (Jean-Baptiste-Claude), orfèvre, né à Paris, le 8 juin 1763; mort à Paris le 23 mai 1850. Elève de son père. — Sous l'Empire et la Restauration, Odiot fit plusieurs services pour l'Angleterre [4]. Sa réputation fut européenne pendant cette époque. Ses collaborateurs étaient Prud'hon, Moreau, Garneray et Cuvillier, comme dessinateurs, Chaudet, Dumont et Roguier, comme modeleurs.

GÉRARD (François) (voir page 155). — Gérard a fait un grand nombre de portraits de personnages anglais. En 1814, il a peint le duc de Wellington (gr. par Forster, 1818); — 1815-25, trois portraits de lady Jersey (l'un gravé par P. Adam, 1819); — 1820, lord Egerton; — Clarke, officier anglais (portrait à mi-corps); — Canning; — Seymour; — Labouchère; — lady Jefford (buste); — le général O'Connor; — lady Elgin; — le feld-maréchal Beresford; — le chevalier Stuard, ambassadeur d'Angleterre. — En 1829, il a peint aussi l'Espérance pour le marquis de Lansdowne [5].

ISABEY (voir page 156). — Isabey a fait les portraits de lord Steward, du comte Cathcart, de lord Castelreagh et du duc de Wellington [6],

[1] Renseignements communiqués par M. Riocreux.
[2] Catalogue de la collection de Bruun Neergaard.
[3] Nagler. — Fiorillo. — *Annales de Landon.*
[4] Duc de Luynes, *Rapport sur l'orfèvrerie à l'Exposition de 1851.*
[5] Lenormand.
[6] Ce dernier gravé par Cochrane.

pendant son voyage à Londres en 1816. Le palais des rois d'Angleterre possède de cet artiste le fameux tableau du congrès de Vienne ; — un autre tableau appelé la revue du Consul[1] ; — les portraits de l'empereur Napoléon Ier et de Marie-Louise, en costume du sacre[2].

VERNET (Emile-Jean-Horace), peintre, né à Paris le 30 juin 1789 ; mort à Paris le 18 janvier 1863. — Il a fait en 1815, pour lord Kinnaird, le portrait de Napoléon ; — en 1833, pour lord Pembroke, des Arabes dans leur camp écoutant une histoire.

FRANCIA (François-Louis-Thomas), peintre de marines à l'aquarelle, né à Calais le 21 décembre 1772, y mourut le 6 février 1839. — Francia alla se fixer à Londres, et devint membre et secrétaire perpétuel de la société des aquarellistes ; c'était un très-habile aquarelliste, et ses ouvrages ont été fort recherchés. Il a beaucoup et longtemps travaillé pour le duc d'York dont il était le peintre. Francia est revenu en France en 1817[3].

CICÉRI (Pierre-Luc-Charles), peintre décorateur (voir page 177). — M. Cicéri a fait plusieurs décorations pour les théâtres de Londres[4].

LEFOURNIER, orfèvre (voir page 217). — Cet habile orfèvre retrouva vers la fin de la Restauration les procédés de l'émail sur or fin ; ses œuvres exquises ont fait ou font encore l'orgueil des collections de la reine Victoria et de MM. Webb, Barker et Rotschild de Londres. Nous citerons parmi les plus belles pièces émaillées de Lefournier, une buire en cristal de roche avec son plateau de même matière. Ces deux pièces ont leurs bords garnis d'une bande d'or fin repercé et émaillé, dans le style du xvie siècle. L'anse de la buire est formée par une sirène également émaillée (appartient à M. Webb).

M. Lefournier a également émaillé : le pendant de cou, Saint-Georges, l'épingle vérité, l'épingle Saint-Michel, l'épingle amazone, achetés à M. Froment-Meurice par la reine Victoria ; — il a aussi orné d'émaux blancs et roses une coupe en lapis, avec son pied, la tige, la vasque et le couvercle, exécutée par M. *Duponchel*, orfèvre, et offerte à la reine Victoria par la duchesse d'Orléans[5].

LEGUAY (Etienne-Charles), peintre sur porcelaine, né à Sèvres le 25 avril 1762, mort le 1er septembre 1846. — Cet habile artiste, attaché à la manufacture de Sèvres, est l'auteur des peintures qui décorent un vase de

[1] Les chevaux ont été peints par Carle Vernet, et le tableau a été plusieurs fois gravé.
[2] Renseignements donnés par M. Isabey.
[3] Ernest Lebeau, *Notice sur L. Francia.*
[4] Gabet.
[5] Renseignements donnés par M. Froment-Meurice fils.

porcelaine, de six pieds de circonférence, et qui représentent Diane triomphant des Amours. Ce beau vase, exposé au salon de 1825, fut donné au duc de Northumberland, par Charles X, au moment de son sacre [1].

HALÉVY (Jacques-François-Fromental-Elie), compositeur, né à Paris le 27 mai 1799, mort le 17 mars 1862. Elève de Cherubini. — Halévy a fait en 1850, pour le théâtre de la Reine, à Londres, la musique de l'opéra italien *la Tempesta*, en trois actes [2].

ADAM (Adolphe-Charles), compositeur, né le 24 juillet 1803, à Paris, mort à Paris le 3 mai 1856. Élève de Boïeldieu. — Adam se rendit à Londres, en 1832, et y composa la musique d'un grand ballet pour le théâtre de Covent-Garden [3].

LANGLACÉ (Jean-Baptiste-Gabriel), peintre sur porcelaine, né à Paris, le 12 décembre 1786, mort à Versailles en 1854. — Langlacé a peint sur porcelaine, en 1838, le coup de soleil de Ruysdaël (H. 0,85. L. 1 m.). — Cette peinture a été donnée à la reine d'Angleterre, en 1855.

MARREL (Eugène) et **MARREL** (Auguste), orfèvres. — Les frères Marrel [4] qui, avec Morel, Vechte et Fauconnier, sont au nombre des meilleurs orfèvres du temps de Louis-Philippe, avaient une maison à Londres. Le musée d'Edimbourg possède une aiguière d'argent faite par eux ; elle est en style Renaissance et décorée de camaïeux d'émail bleu.

FROMENT-MEURICE (Désiré-François), orfèvre (voir page 156). — Froment-Meurice a beaucoup travaillé pour l'Angleterre ; il a fait :

Quatre salières appartenant à M. le comte Williner de Bathes, de Londres. — Ces salières en argent ciselé sont couronnées de quatre groupes représentant les chasses des quatre parties du monde : pour l'Europe, un chasseur d'ours ; pour l'Asie, une femme surprenant un couple de gazelles ; pour l'Amérique, un indien monté sur un buffle et se défendant contre des tigres ; pour l'Afrique, une négresse à cheval attaquée par un lion.

Un briquet appartenant à S. M. la reine d'Angleterre. — La boîte émaillée bleu de ciel, est octogone ; sur la face elle est ornée d'un petit bas-relief en argent repoussé représentant Apollon conduisant son char ; sur le revers d'un autre bas-relief, une vestale entretenant le feu sacré. Sur les anses sont perchés deux phénix. La boîte est supportée par quatre salamandres et surmontée d'un globe sur lequel se tient debout l'Amour, une torche à la main.

[1] Gabet.
[2] Renseignements particuliers.
[3] Fétis.
[4] L'homme de talent, l'artiste, était Eugène Marrel.

Un verre d'eau, offert par madame la duchesse d'Orléans à S. M. la reine d'Angleterre, à l'occasion du baptême d'un des enfants de celle-ci, dont madame la duchesse d'Orléans était marraine. — Ce verre d'eau, dont l'ornementation est dans le style oriental, se compose d'une carafe, d'un flacon, d'un sucrier, d'un verre et d'un plateau. Toutes les pièces sont en argent niellé et incrustées d'agates et de cornalines.

Une broche appartenant à S. M. la reine d'Angleterre. — Cette broche en platine ciselé a pour centre un groupe qui représente Saint-Georges terrassant le dragon. Le groupe est encadré dans un motif d'architecture gothique, autour duquel serpente une brindille de lierre d'or, et qui se divise en trois petites niches; chacune d'elles est occupée par un page, tenant l'un une bannière, l'autre une couronne, le troisième un casque.

Une montre appartenant à M. Minton, de Londres. — Sur la boîte de cette montre se trouve un petit bas-relief en argent repoussé représentant une chasse sous Louis XIII. Il est encadré d'un ruban niellé et divisé en quatre parties par des trophées de chasse, de musique, d'astronomie et de peinture en argent repoussé.

Une montre appartenant à la duchesse de Sutherland, à Londres. — La boîte est pavée de diamants au milieu desquels sont incrustées des turquoises, de manière à former une mosaïque bleue et blanche, dans un goût moresque.

Une broche appartenant à M. le duc d'Hamilton, à Londres. — Le centre du bijou est un médaillon, composé, d'un côté, de tables de diamants, et de l'autre, d'émaux de couleur figurant des fleurs; ce médaillon, qui se retourne à volonté, est encadré dans une bordure émaillée.

Un cachet appartenant à S. M. la reine d'Angleterre. — Un croisé, vêtu d'une cotte de mailles et montant à l'assaut en protégeant sa tête de son écu, forme le cachet qui est tout en fer forgé et damasquiné d'or.

Un couteau de chasse appartenant à S. A. R. le prince Albert. — Un braconnier, le pied pris dans un traquenard, s'arrachant les cheveux de douleur et laissant échapper de ses poches des pièces de gibier, forme la poignée du couteau; la garde est faite de branches de chêne entrelacées et de trophées de chasse. (Exposition de Londres en 1851.)

Toutes les pièces dont suit l'énumération, se trouvent dans le musée particulier de la reine d'Angleterre, où sont réunis les objets d'art choisis par S. M. aux expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855).

Un pendant de cou : Saint-Georges, terrassant le dragon, forme le centre de ce bijou, qui est tout entier en or émaillé.

Une épingle en or émaillé représentant une amazone à cheval combattant un tigre.

Une épingle en or émaillé : la Vérité nue tenant à la main un miroir formé d'un diamant.

Une bonbonnière en agate arborisée ; elle est encadrée d'ornements d'émail bleu de ciel parsemé de rubis ; le bouton est formé par trois petits pages en argent ciselé, qui n'ont pas plus d'un centimètre de hauteur.

Un bracelet : la tresse est formée de petits génies ailés, en platine ciselé, et enlacés dans des branches de lierre émaillées et à fruits de rubis.

Une bague, dont le corps en acier ciselé est repercé à jour ; sur l'acier se détachent trois figurines d'or : sainte Cécile et deux petits anges musiciens.

Une broche en or, formée d'une guirlande fenestrée et rehaussée d'émaux blancs, noirs et roses ; le cœur de la broche et les pendeloques sont en émeraudes, grenats, perles et diamants.

Un bracelet en fer ciselé, composé d'une branche de lierre à baies d'or ; dans les entrelacs se détachent des oiseaux en argent et des fleurs en or de diverses couleurs.

Un cachet en fer ciselé ; la pomme est formée par une salamandre qui se débat au milieu des flammes ; le support est orné de branches de houx en fer se détachant sur un fond d'or [1].

DAVID (d'Angers) (voir page 217). — L'Angleterre doit à David : le buste colossal en marbre de Jérémie Bentham, à Londres ; — le buste en marbre de mistress Amélie Opie, femme de lettres, à Norwich.

DELAROCHE (Paul), peintre (voir page 157). — Paul Delaroche a peint : en 1840, Napoléon dans son cabinet, pour lady Sandwich (gravé par Louis) ; — en 1843, la Vierge au camélia, pour M. Bering de Londres [2] (gravé par Jesi ;) — en 1843-44, la Vierge au lézard, pour le marquis d'Herford (gravé par Martinet) ; — en 1848, la Leçon de lecture (petit tableau rond) pour le marquis d'Herford ; — la même année, Napoléon passant le Saint-Bernard, pour lord Onslow ; — la même année, deux reproductions de l'abdication de Napoléon à Fontainebleau, du musée de Leipzig (à Liverpool) ; — en 1851, les enfants d'Edouard (à Liver-

[1] Renseignements communiqués par M. Mahler, neveu de Froment-Meurice.

Les artistes employés par Froment-Meurice étaient nombreux : Nous connaissons : *MM. Vechte*, *Muleret*, *Alexandre Daubergue Fannières*, *Ponse*, ciseleurs. — *Sollier*, émailleur. — *Liénard*, dessinateur sculpteur. — *Duban* et *Jean Feuchère*, dessinateurs. — *Jean Feuchère*, *Rouillard*, *Justin*, *Jules Cavelier*, *Pradier*, *Schœnewerck*, *Pascal*, *Préault*, pour les cires et modèles. — On aurait tort de ne pas citer aussi l'habile fondeur *Richard*.

[2] Ce tableau a été brûlé.

pool); — en 1854, Sainte-Cécile (à Manchester). — Paul Delaroche avait fait aussi pour lord Seymour deux dessins représentant : Ambroise Paré visitant le camp abandonné par Charles-Quint devant Metz, — et une Conversati on.

FORSTER (voir page 163). — Forster a gravé, en 1846, le portrait de la reine Victoria d'après Winterhalter. La reine d'Angleterre voulut avoir la gravure de son portrait faite par Forster, après avoir admiré sa belle estampe des trois Grâces.

LOUIS (ARISTIDE), graveur, né à Toul. Elève de Henriquel-Dupont. — M. Louis a gravé le portrait du prince Albert, d'après Winterhalter; cette estampe fait pendant à celle de Forster.

BÉRANGER (ANTOINE), peintre sur porcelaine, né à Paris le 19 mai 1785. — Béranger a fait la copie du portrait du prince Albert, par Winterhalter, grandeur de l'original (H. 1m,30, L. 1m), donnée, en 1846, par le roi Louis-Philippe à la reine d'Angleterre.

DUCLUZEAU (MARIE-ADÉLAIDE, née DURAND), peintre sur porcelaine, née à Paris le 16 mai 1787, morte en 1849, le 2 août. — Madame Ducluzeau a fait la copie du portrait de la reine d'Angleterre par Winterhalter, donnée en 1846 par Louis-Philippe à la reine Victoria.

ORSAY (le comte ALFRED d'), sculpteur. — Le comte d'Orsay a fait un Napoléon équestre en statuette [1], dont les répétitons en or, en argent et en bronze sont très-nombreuses en Angleterre. Il en est de même pour une statuette équestre de Wellington [2].

PRADIER (voir page 246). — Pradier a exécuté, pour la reine d'Angleterre, Sapho et Médée, deux statues en bronze de demi-grandeur [3].

AVISSEAU (CHARLES-JEAN), sculpteur en terre cuite émaillée (voir page 218). — Notre moderne Palissy a beaucoup travaillé pour l'Angleterre : il a fait pour lord Normanby un grand plat rustique, 1848; — pour M. Walter Brottesley, de Londres, une aiguière et un plateau rustique, 1849; — pour miss Watkins, de Londres, une coupe byzantine, 1849; — pour M. Marryat, de Londres, un pot à bière avec ses armes, 1853 ; — pour M. Drummond, du Perthshire, en Écosse, une aiguière, en style renaissance, 1855 ; — pour le comte de Warwick, une vasque ou jet d'eau de salon rustique, 1855 [4].

[1] *Illustration*, t. VIII, p. 385.
[2] *Illustrated London News*, août 1852, p. 120.
[3] Renseignements communiqués par M. Pradier.
[4] Renseignements communiqués par M. Avisseau.

HOREAU (Hector), architecte, né en 1801, le 4 octobre, à Versailles; mort en 1872, en exil. Elève de M. Debret. — Horeau a obtenu, en 1850, le prix au concours qui avait été ouvert en Angleterre pour la construction du bâtiment de l'exposition universelle de l'industrie à Londres. Mais la commission des Beaux-Arts, chargée du concours, au lieu de faire exécuter le projet Horeau, a fait construire le fameux palais de cristal proposé par M. Paxton [1], jardinier du duc de Devonshire.

BONNARDEL (Hippolyte), sculpteur, né à Chassignol. Elève de MM. Ramey et Dumont. — M. Bonnardel a obtenu au concours, en 1850, le prix proposé par la Commission anglaise de l'exposition universelle pour le dessin des médailles à donner en récompense aux exposants.

La commission ayant décidé que les médailles seraient gravées en France, M. Domard (Joseph-François), graveur en médailles et en pierres fines, né à Paris en 1792, élève de Cartellier, a été chargé de l'exécution, de concert avec M. Bonnardel.

M. Gayrard, sculpteur et graveur de médailles, membre de l'Institut, a obtenu à ce même concours une mention honorable.

GÉRENTE (Alfred), peintre-verrier (voir page 187). — Alfred Gérente a fait des verrières pour Londres, Cantorbéry, Scarborough, Oxford, Preston, Filby, Birmingham, Norfolk, Ely, Bury, Wellington et Stafford.

DANTAN jeune (Jean-Pierre), sculpteur, né à Paris le 26 décembre 1800; mort à Bade le 6 septembre 1869. Elève de Bosio. — La société des mines et fonderies de zinc de la Vieille-Montagne ayant voulu prouver la possibilité d'appliquer le zinc à la statuaire, a fait exécuter et fondre en zinc bronzé une statue de la reine Victoria, pour l'exposition de Londres. M. Dantan a fait la statue de la Reine, assise et couverte des ornements royaux. Le piédestal, d'un goût nouveau, a été fait sur les dessins de l'architecte Louis Lenormand, et les ornements sont dus à MM. Hardouin père et fils, ornemanistes. La fonte et la ciselure ont été dirigées par M. Victor Paillard, fabricant de bronzes de Paris [2].

LOBIN (Julien-Léopold), peintre et directeur de la manufacture de vitraux de Tours, né à Loches, le 8 février 1814; mort à Tours en mai 1864. Élève de Steuben et d'Hippolyte Flandrin. — M. Lobin a fait pour une église de la banlieue de Londres des verrières représentant le Christ et les quatre Évangélistes [3].

RÉMON (Henri-Alphonse), peintre-décorateur (voir page 165). — M. Rémon a exécuté en Angleterre différents travaux importants : 1° la décora-

[1] Né en 1802, mort en 1865.
[2] *L'Illustration*, 5 juillet 1851.
[3] Ph. de Chennevières. Notes de voyage sur l'état actuel des arts en province, dans l'*Athenæum français*, 2e année.

tion de tout l'intérieur du château de la duchesse de Sutherland, Cliveden-House, situé près de Windsor (1853-54) ; — 2° à Londres, la décoration des salons réservés à la Reine à la station du chemin de fer de Faddington conduisant à Windsor (1856)[1].

ALBUMS OFFERTS A LA REINE VICTORIA.

L'empereur des Français a offert à S. M. Britannique un album dont les dessins représentent les principaux événements de son voyage en France, en 1855 ; ces dessins et leurs auteurs sont :

L'entrée du yacht de la Reine dans le port de Boulogne, par M. Mozin.

Le débarquement de la Reine, par Morel-Fatio.

L'arrivée à Paris, par M. Amédée Guérard.

La représentation extraordinaire à l'Opéra de Paris, par M. Eugène Lami.

La revue du Champ-de-Mars, par M. Jean Sorieul.

La promenade dans la galerie des glaces à Versailles, par M. Victor Chavet.

L'ouverture du bal à Versailles, par l'Empereur et la reine d'Angleterre, par le même.

Le souper dans la salle de spectacle du château de Versailles, par M. Eugène Lami.

Le départ de la Reine, par M. Amédée Guérard.

L'illumination de la terrasse du parterre d'eau, à Versailles, par M. Charles-Auguste Questel, architecte du château, qui fut le directeur de cette splendide fête de Versailles.

La ville de Paris a aussi offert à S. M. Britannique un album des fêtes de l'Hôtel de ville données en son honneur ; les dessins de cet album, faits sous la direction de M. Baltard, architecte de la ville, ont été exécutés par M. Max Berthelin, architecte.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a offert à la reine d'Angleterre, en 1855, le coup de soleil, paysage de Ruisdael, peint par Langlacé et valant 22,000 francs. — En 1856, il a donné au prince Albert un grand vase en biscuit de porcelaine, fond rouge, sur lequel Brunel-Roques avait peint les figures des diverses puissances du monde apportant les produits de leur industrie à l'exposition universelle de Londres en 1855. — L'Empereur a donné, en 1858, à la princesse d'Angleterre les portraits de la reine Victoria et du prince Albert, peints par madame Laurent.—

[1] Renseignements particuliers.

En 1860, l'Empereur a offert à Cobden, en souvenir du traité de commerce, une coupe dite de Pise, fond céladon, avec cartels d'enfants en pâte d'application, par HYACINTHE RÉGNIER. — En 1874, le gouvernement français a offert à la duchesse d'Edimbourg un service de déjeûner chinois, réticulé, dont le décor en or et couleur a été exécuté par DÉRICHS-WEILER. — Enfin, en 1875, le gouvernement a donné au musée de Kensington une cuve ovale Ducerceau, fond bleu jaspé avec cartels de chasse en pâte d'application, par DAMOUSSE.

TABLEAUX FRANÇAIS ACHETÉS PAR L'ANGLETERRE EN 1856.

La *Revue universelle des Arts* (t. VII, p. 171), constate, d'après le relevé des douanes anglaises, que l'Angleterre a acheté à l'étranger, en 1856, 66,766 tableaux, dont 50,441 français.

CRESSINET, architecte. — Il a obtenu, vers 1858, le premier prix au concours ouvert à Londres pour l'embellissement du quartier de Westminster; mais son projet n'a pas été suivi d'exécution[1].

LACRETELLE (JEAN-ÉDOUARD), peintre. — M. Lacretelle réside à Londres depuis 1861; il expose au salon de 1868, deux tableaux appartenant à M. Robert Chance et représentant une Sainte famille et l'Odorat[2].

DIDRON, (ÉDOUARD-AMÉDÉE), peintre-verrier à Paris, né à Paris le 13 octobre 1836; élève de Léon Gaucherel. — Il a fait en 1862, plusieurs verrières à médaillons historiés pour la cathédrale d'Ely[3].

TRIQUETI (HENRI DE), sculpteur, né à Conflans (Loiret), en 1802; mort à Paris le 11 mai 1874. Élève de Hersent. — Les œuvres principales de Triqueti en Angleterre sont: la chapelle et le tombeau du prince Albert à Windsor, et la décoration de l'University-College de Londres.

La chapelle du prince Albert, à Windsor, est décorée d'une manière très-nouvelle et très-riche, par 24 peintures sur marbre obtenues à l'aide de l'émail et par des procédés nouveaux[4]; elles représentent des scènes empruntées à la vie des Prophètes et sont séparées les unes des autres par des bas-reliefs en marbre blanc. Au centre de la chapelle, est le tombeau du prince Albert surmonté de sa statue couchée. Les peintures sont encadrées au milieu d'une ornementation splendide, composée d'entrelacs, de rinceaux, de grecques, de palmettes et de tresses, exécutées à l'aide de marbres très-beaux, de jaspes, de lapis, d'améthystes, etc.

[1] *Gazette des Beaux-Arts*, t. I, p. 362.
[2] Livrets des salons de 1861 et 1868.
[3] Renseignements particuliers.
[4] Décrits dans la *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1867, p. 35.

A l'University-College, Triqueti a exécuté un grand travail de marbre, représentant diverses scènes de l'Iliade et de l'Odyssée. Au centre, Homère à Delos chante la douleur d'Andromaque; — à gauche : la querelle d'Achille et d'Agamemnon; Priam redemandant à Achille le corps de son fils ; Hélène admirant le voile que Vénus a brodé ; — à droite : Ulysse quittant Calypso ; Ulysse mettant à mort les prétendants ; Minerve; Pénélope détruisant la nuit la trame qu'elle a tissée le jour. Ce grand travail a été terminé en 1865[1].

Triqueti a fait aussi plusieurs bustes pour des Anglais[2].

ARMAND-CALLIAT, orfèvre (voir page 158). — Il a fait, en 1865, l'ostensoir du Carmel, à Londres ; — en 1866, un ostensoir en argent, acquis par sir James Hope, à Galashiels ; — en 1867, divers objets en argent pour le célèbre amateur M. Harrisson et placés par lui dans sa galerie comme spécimens de l'orfévrerie religieuse française ; — en 1869, un calice et des burettes pour la chapelle du marquis de Bute, à Cardiff; — de 1870 à 1873, l'ostensoir de la cathédrale d'York, le reliquaire de la sainte croix pour le couvent de Sainte-Marie à York, la crosse de l'évêque de Beverley[3], un ciboire et un calice pour le cardinal Manning.

GRATIA (Louis-Charles), peintre, né à Rambervilliers en 1815. — Élève de Decaisne. — Il résidait à Londres en 1865, et exposait cette année, au salon, le portrait au pastel de lady Morreys.

LOISON (Pierre), sculpteur, né à Mer (Loir-et-Cher), en 1816. Élève de David d'Angers. — Il a exposé, au salon de 1865, une statue en marbre de Psyché, appartenant à M. Mac Henry de Londres.

DURY, peintre verrier à Warwick. Elève de Picot. — Il expose en 1867[4] plusieurs médaillons très-réussis, mais dans le goût et le style anglais.

FROMENT-MEURICE (Émile), orfèvre (voir page 156). — Il a exécuté en 1874, un service de table, style Louis XVI, offert par le gouvernement anglais et le gouvernement américain réunis à la suite d'une médiation diplomatique, à M. le comte Corti, ministre d'Italie à Washington. Ce beau service, exécuté sur le dessin d'Henri Camère et d'après les modèles d'Émile Carlier, se compose d'une corbeille de milieu de table décorée d'un groupe d'enfants, de deux candélabres ornés chacun d'un groupe de figures, de porte-assiettes, de couverts et d'un service à thé.

[1] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1865, p. 181.
[2] Livret du salon de 1857.
[3] Ces deux dernières pièces ont été exécutées sur les dessins de sir Georges Goldie, architecte de Londres.
[4] A l'Exposition universelle.

En 1874, M. Froment-Meurice a aussi exécuté un encrier d'argent pour lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre en Portugal. Cet encrier a pour ornements: une figure couchée, la Poésie, qui occupe le milieu, et deux petits amours musiciens sur les deux flacons. Il a été exécuté sur le dessin de Louis AUDOUARD.

ANDRÉ (EDOUARD-FRANÇOIS), dessinateur de jardins. Né à Bourges le 17 juillet 1840. — La ville de Liverpool ayant décidé d'ajouter un nouveau parc à ceux qu'elle avait déjà, acheta au comte de Sefton un terrain de 156 hectares, au prix de 6,875,000 francs et ouvrit un concours international, en 1866, pour désigner l'architecte paysagiste qui serait chargé d'exécuter le Sefton-Park. Le jury ayant à juger les projets de 29 concurrents, décerna à l'unanimité le prix, le 26 avril 1867, à M. André, jardinier principal de la ville de Paris, et à son associé, M. L. Hornblower, architecte à Liverpool, chargé plus spécialement des constructions du parc. Le 20 mai 1872, on faisait l'inauguration de Sefton-Park, l'un des plus beaux de l'Angleterre. Il renferme des pelouses, des massifs, dont la plantation, avec celle des allées, a exigé 200,000 pieds d'arbres, des massifs de fleurs et de plantes au feuillage éclatant, un champ de manœuvre pour les volontaires de Liverpool, un terrain pour les jeux de crickett, une rivière et un lac où l'on se livre à l'exercice du canotage, des allées pour les piétons, des voies carrossables ferrées de granit concassé, un Rotten-row ou promenade pour les cavaliers, un jardin botanique, une cascade et des rochers construits par M. *Combaz*[1], des entrées monumentales, grilles, maisons d'habitation, restaurants, abris pour les bateaux et les cavaliers, cabanes en bois rustiques pour les daims, bergeries, volières, ponts, pavillon destiné à un orchestre, etc., construits par M. Hornblower[2].

M. André a encore créé en Angleterre les parcs de M. Grant Morris, à Liverpool; de M. de Saumarez, à Guernesey; de M. Mac Grégor, à Guernesey; de M. Smith, à Worcester; de M. Corbett, à Impney, près de Droitwich; il a aussi fourni à la ville de Leeds le dessin du parc de Wood-House.

BESSON (FAUSTIN) (voir page 224). — M. Besson a peint un plafond, à Ligtoack, près de Manchester, chez M. Lyoude, un des premiers banquiers de la ville.

BRUNNER-LACOSTE (HENRI-EMILE), peintre. Élève de Lepoittevin, Brunner et Faure. — Il a décoré l'hôtel du duc Hamilton, à Londres.

LEGROS (ALPHONSE), peintre et graveur, né à Dijon en 1837. Elève de Lecoq

[1] L'habile artiste qui a fait tous les travaux de roche des buttes Chaumont, de Longchamp et des bois de Boulogne et de Vincennes.
[2] *Revue horticole* de 1868 et 1872, — et renseignements particuliers.

de Boisbaudran. — M. Legros habite Londres depuis 1865 ; il y fait des tableaux et aussi des gravures (portraits, paysages, scènes religieuses), pour la librairie Holloway.

MM. FANNIÈRE, orfèvres (voir page 255). — Ils ont exécuté un vase d'argent en style renaissance, offert par l'Empereur, en 1870, au vainqueur des courses de Paris, et qui a été gagné par le marquis d'Hastings.

BERNE-BELLECOUR, peintre. Élève de Picot et Barrias. — Il a exposé au salon de 1870, deux aquarelles : le tribunal révolutionnaire (à M. Holloway) et Inscription d'amour (à M. J. Stebbins).

BROWNE (Madame Henriette), peintre, née à Paris le 16 juin 1829. Élève de Chaplin. — Madame Browne a exposé au salon de 1872, l'Alsace en 1870, tableau appartenant à MM. Pilgeram et Lefèvre de Londres.

LIÈVRE (Justin), graveur et dessinateur, né à Blamont le 22 septembre 1828. — Il expose, en 1872, un bassin persan, gravé pour *Works of art, in the collections of England.*

RICARD (Louis-Gustave), peintre de portraits, né à Marseille en 1824, mort à Paris le 23 janvier 1873. — Ricard était un portraitiste très estimé, qui a fait un assez grand nombre de portraits en Angleterre.

DALY (Mademoiselle Mina-Marcella-Marie), peintre en miniature. Élève de madame de Cool. — Elle résidait en 1874, en Irlande, à Casteltown-Cong-to-Mayo, et exposait au salon de cette année le portrait en miniature de la princesse de Galles.

BARRIAS (Félix-Joseph), peintre, né à Paris le 13 septembre 1822. Elève de Léon Cogniet. Grand prix de Rome en 1844. — M. Barrias a beaucoup travaillé en Angleterre. En 1868, il a exécuté à l'hôtel Hoare, à Londres : la mort poëtique de Byron, l'Heure annonçant à Prométhée la délivrance de la terre, la mort du roi Lear, un ange dictant à Milton le Paradis perdu (dans l'escalier), — l'histoire de Psyché (au grand salon), — les arts, la poësie et la musique (dessus de portes au grand salon), — les cinq sens et les saisons (au petit salon), — les portraits en pied de M. et de Mme Hoare et 4 médaillons en terre cuite (dans la salle à manger).

En 1869, il a peint un grand plafond pour la corporation des drapiers, représentant Jason et Médée; — deux autres plafonds représentant Bacchus et Ariane, et Apollon arrivant chez Thétis[1]. — En 1871, il a décoré la coupole de la chapelle des Jésuites, à Rochampton (Manresa-House); il a peint aussi la petite coupole de la chapelle de la Vierge. — En 1872, il a exécuté à Grosvenor-House, pour le duc de

[1] J'ignore malheureusement où sont placées ces deux peintures.

Westminster, une grande toile de 162 pieds anglais; divisée par des médaillons et des enfants en grisaille en plusieurs compartiments, dans lesquels sont représentées la Peinture, la Sculpture, la Musique, l'Architecture, la Poésie, la Comédie et la Tragédie[1].

MALEMFRÉ, sculpteur. Élève de Triqueti. — On a inauguré à Drury-Lane (à Londres), en 1874, la statue du compositeur Balfe, exécutée par M. Malemfré.

CARPEAUX (Jean-Baptiste), sculpteur, né à Valenciennes en 1827; mort à Courbevoie le 12 octobre 1875. Élève de Rude et Duret. — Il a exposé chez lui en 1874, un groupe de grandeur naturelle représentant Daphnis et Chloé, destiné à l'Angleterre.

---

§ 3. — DU GOUT FRANÇAIS ET DES ARTISTES FRANÇAIS DANS LES ARTS INDUSTRIELS EN ANGLETERRE

Déjà en 1855, M. L. Reybaud écrivait[2] : « L'art étranger, à vrai dire n'est que la contre-épreuve de l'art français. L'Angleterre même, qui se défend avec tant de soin de l'imitation, nous a emprunté trois orfèvres, MM. Vechte, Morel et Bisson; les deux premiers sont des émigrés volontaires; le troisième est un refugié politique. L'exposition anglaise est ainsi une suite et un complément de la nôtre. Nous y retrouvons les principaux travaux de M. Vechte, artiste véritable et de grande valeur. »

L'ébénisterie, la céramique s'adressent aussi à nos dessinateurs et à nos sculpteurs, et depuis l'époque où écrivait M. Reybaud le nombre des artistes français qui travaillent pour les grands manufacturiers de l'Angleterre n'a fait que s'accroître.

VECHTE (Antoine), sculpteur-ciseleur né en 1800 à Vire-sous-Bil (Côte-d'Or), mort le 30 août 1868, à Avallon. — Vechte, sculpteur-ciseleur d'une incomparable habileté et grand artiste, travailla d'abord à l'atelier de Froment-Meurice, et rétablit la pratique du repoussé. Il fallait à cette époque relever l'art des ruines qu'avait amoncelées l'école et l'influence

[1] Renseignements communiqués par M. Barrias.
[2] Dans le *Journal des Débats* du 15 novembre 1855 : *L'orfèvrerie à l'Exposition universelle de 1855.*

de David, et Vechte est un des principaux auteurs de cette bienfaisante réaction. Il exposa au salon de 1847, un grand vase d'argent repoussé, dont la décoration représentait le combat des dieux contre les Titans. L'œuvre était admirable autant pour la composition que pour l'exécution ; M. Mortimer, orfèvre de Londres, l'acheta ; ses successeurs MM. Hunt et Roskell, l'exposèrent à l'exposition universelle de Londres de 1851, et y gagnèrent une grande médaille. En 1848, Vechte était allé se fixer à Londres et travailla pour MM. Hunt et Roskell ; il releva et transforma l'orfèvrerie anglaise ; il forma de nombreux élèves, entre autres M. Armstead et produisit plusieurs œuvres demeurées célèbres, parmi lesquelles nous citerons : le vase de l'Amour et Psyché[1], pour lord Ellesmere ;— le vase des Centaures et des Lapithes, pour le prince Albert ; — un bouclier célèbre, pour la reine Victoria[2] ; — un vase ayant pour texte les jeux des Néréides et des Zéphirs, pour la reine Victoria ; — la statuette de Daphné, pour la reine Victoria (exposée en 1855). En 1861, Vechte quitta l'Angleterre et vint s'établir à Dieppe, où il fit encore pour MM. Hunt et Raskell, une plaque sur laquelle est représentée la Vierge au milieu des quatre Évangélistes. Il a gravé aussi la belle médaille des écoles de dessin de Brompton[3].

MOREL (Jean-Valentin), orfèvre-joaillier, né à Paris le 5 avril 1794, mort à Passy en 1860. Élève de Vachette. — Vachette, le maître de Morel, était un bijoutier fort célèbre à la fin du XVIIIe siècle ; il était lui-même l'élève de Dret, le joaillier de Louis XV et l'auteur de ces charmantes pièces, tabatières et joyaux de toute sorte, que nos artistes prennent pour modèles sans arriver encore à les pouvoir reproduire. Vachette avait continué sous Louis XVI les traditions si élégantes et si capricieuses du goût français ; son élève hérita de son talent et de sa prédilection pour cette belle joaillerie émaillée et gemmée des XVIe et XVIIe siècles, dont les chefs-d'œuvre se conservent dans les vitrines du musée du Louvre. Faire de l'orfèvrerie semblable, retrouver les anciens procédés et les perfectionner, tel fut le but constant de toute la vie de Morel.

Il était fâcheux pour un artiste doué de convictions énergiques, d'avoir un tel idéal et de pareils goûts, et de se trouver en pleine époque de David, dans un temps où l'angle droit et la surface plane étaient les ornements à la mode. Aussi Morel, sans fortune, sans

[1] Ce vase, comme toutes les œuvres de Vechte, est au repoussé.
[2] Ce bouclier a été exposé en 1855. Le centre est occupé par le Génie des Sciences et des Arts ; autour du Génie sont disposés trois médaillons ovales où l'on voit Shakespeare, Milton et Newton, placés tous trois au milieu de leurs créations.
[3] Rapport du duc de Luynes. — *Gazette des Beaux-Arts*, t. XIII, 327, et XIV, 544. — *Chronique des Arts et de la Curiosité*, 1868, 27 septembre. — Renseignements communiqués par M. Froment-Meurice.

appui, demeura-t-il simple ouvrier dans les ateliers d'orfèvrerie de M. Fossin, travaillant le jour *pro fame* et la nuit *pro famâ*. A l'atelier, il faisait de l'orfèvrerie d'après les dessins de son patron; et chez lui il passait une partie des nuits à étudier et à dessiner les formes des objets d'art de la Renaissance, à tâcher de retrouver les procédés des ciseleurs du XVIIe siècle, à rêver le moment où la tradition française serait reprise, et où l'on cesserait de faire de ce prétendu grec, inspiré ou imité d'un art qui n'avait jamais existé.

En attendant cette renaissance française, qui s'est accomplie de nos jours dans toutes les branches de l'art, Morel se préparait par de fortes études à être l'un des artisans les plus puissants de cette renaissance. Mais, en attendant aussi, il n'y avait plus d'orfévrerie en France, quoique l'on y fabriquât toujours certaines pièces, dont l'admirable exécution ne peut compenser la sécheresse et la raideur des formes.

Dès le moment où le prétendu style gréco-antique du XVIIIe siècle prévalut dans les ateliers de nos orfèvres, les nations étrangères cessèrent de s'adresser à nous, et firent leurs commandes à l'Angleterre, où continuait à dominer ce qu'on appelle le style Louis XVI, mélange de goût français et d'un peu d'antique. C'est donc en Angleterre que s'est maintenu le style de notre ancienne orfévrerie pendant le premier tiers de ce siècle ; et c'est parce que les orfèvres anglais avaient conservé nos traditions, qu'ils purent s'emparer de notre clientèle à l'étranger, en Russie surtout. Les choses étaient arrivées à ce point, qu'en 1842, comme on le dira un peu plus loin, le prince de Radziwill commandait un service d'argenterie à Londres et non pas à Paris, parce que son acquisition, disait-il, ne lui ferait aucun honneur si elle venait de France.

En 1840, Morel s'associa avec M. Duponchel, ancien directeur de l'Opéra. La nouvelle maison, sous l'influence de Morel, contribua puissamment à recréer l'orfévrerie française, et devant ses œuvres le style grec acheva de disparaître. Morel appliqua les procédés qu'il avait imaginés pour repousser en ronde bosse les plus grandes pièces d'or et d'argent ; il reprit les traditions de l'émaillerie des XVIe et XVIIe siècles, et il parvint à émailler de très-grosses pièces repoussées, qu'il eût été impossible de décorer d'émaux si elles eussent été fondues. Il refit de l'orfévrerie repoussée, émaillée et gemmée, comme aux beaux temps de François Ier et d'Anne d'Autriche. D'autres orfèvres intelligents, Lefournier, Wagner[1], Froment-Meurice, travaillaient de leur côté à trouver une nouvelle voie, et l'opinion des gens de goût aidant, une vraie révolution se fit dans l'art de l'orfèvre, qui est un sculpteur en or et en argent.

[1] Wagner était un prussien établi à Paris, qui connaissait les procédés russes pour la fabrication des nielles.

Comme il s'agit seulement d'écrire ici ce que Morel a fait pour l'étranger, j'arrête donc à ce point la biographie de l'artiste, regrettant de ne pas pouvoir donner plus de détails sur cet homme si remarquable, Benvenuto par l'audace du talent, Bernard Palissy par la patience, la persévérance des efforts et l'honnêteté du caractère.

Le premier grand ouvrage de Morel pour l'étranger a été fait en 1842 ; c'est le service du prince Radziwill. On sait combien alors notre orfévrerie était décriée, et à juste titre, à cause de ses formes ; car l'exécution, la ciselure, la finesse des détails conservaient toujours une grande perfection. Le prince Radziwill, qui avait acheté plusieurs bijoux à Morel, dont il aimait le talent, lui avait parlé de son désir d'avoir un grand service d'orfévrerie ; huit jours avant son départ pour la Russie, le prince annonça à l'orfèvre français qu'il avait traité avec M. Mortimer de Londres, au prix de 150,000 francs, et lui montra les dessins qu'il avait reçus d'Angleterre. Morel se récria sur leur mauvais goût, sur le peu de parti que l'on avait su tirer de la légende qu'il s'agissait de reproduire, et pria le prince de lui confier cette entreprise. On lui objecta que le marché était conclu et que d'ailleurs, ferait-il mieux que M. Mortimer, l'opinion à Saint-Pétersbourg était trop prononcée contre le goût de l'orfévrerie française pour que personne osât confier à un orfèvre parisien un travail aussi important ; le prince ajouta que si son service venait de France, quelque beau fût-il, il ne lui ferait aucun honneur. Le style David et Percier était enfin arrivé à ce point de considération en Europe.

L'occasion semblait si belle à Morel de mettre à exécution ses idées et ses procédés, qu'il pria le prince Radziwill de lui permettre de faire les maquettes d'un service tel qu'il le comprenait ; il parvint à triompher de la résistance du prince, et s'engagea à lui soumettre son projet quatre jours après ; le prince lui promit de le revenir voir.

Aussitôt Morel, son fils, MM. Constant Sévin, Schœnewerck et Jacquemard se mirent au travail. Morel les excitait au nom de la gloire de la France ; il s'agissait, leur disait-il dans sa patriotique ardeur, de faire une belle œuvre et de reconquérir à l'orfévrerie française sa vieille réputation à l'étranger. En quatre jours et quatre nuits, les maquettes furent achevées, et, lorsque le prince et la princesse Radziwill vinrent visiter l'œuvre de nos artistes, ils la trouvèrent si supérieure au projet de M. Mortimer, qu'ils chargèrent Morel de faire le service. On paya 1000 écus à l'orfèvre de Londres pour ses dessins. Morel, par ses nouveaux procédés de repoussage, pouvait d'ailleurs exécuter le service 40,000 fr. moins cher que n'avait demandé son compétiteur. Une partie de la victoire était gagnée, mais elle fut entièrement pour nous, en 1845, lorsque l'artiste arriva avec son ouvrage à Saint-Pétersbourg ; ce fut un véritable triomphe ; l'empereur Nicolas et toute la noblesse déclarèrent à l'envi que le service

du prince Radziwill était la plus belle œuvre d'orfévrerie qui fût à Saint-Pétersbourg. L'orfévrerie française avait repris sa place, reconquis sa vieille renommée en Russie.

Le service du prince Radzivill, dont les pièces ont été gravées dans l'*Illustration* de 1845, est en argent, et se compose d'un surtout, ou pièce de milieu, de 1 mètre de haut; de deux candélabres hauts de 5 pieds; de quatre seaux à glace et de huit salières.

Le sujet du service représente une légende relative au prince Alexis, qui gouvernait le grand-duché de Lithuanie au milieu du XIIIe siècle. Un jour que le prince chassait le sanglier dans la forêt de Troski, la bête, blessée et furieuse, s'était jetée sur lui, l'avait renversé de cheval et l'eût tué sans le courage de son garde de vénerie, Jean Radziwill. Pour récompenser ce dévoué serviteur, le prince Alexis le fit monter sur un tertre, lui ordonna de sonner trois fois du cor et lui donna toute l'étendue de terrain qu'allait couvrir le son de sa trompe.

L'épisode principal est le motif du surtout; le prince Alexis, culbuté de son cheval, va être tué par le sanglier, lorsque Jean Radziwill, à cheval, perce de son épieu le monstrueux animal à peine arrêté par les chiens. Chacun des candélabres représente un sapin, au pied duquel sont le prince et le garde-chasse qui sonne du cor. Les seaux à rafraîchir sont composés de rochers de glace, sur lesquels on chasse à l'ours blanc.

En 1844, Morel fit, pour le marquis de Rascali, à Milan, un grand service de table en argent dans le style Louis XV.

En 1848, Morel, séparé de M. Duponchel, alla s'établir à Londres et y demeura jusqu'en 1852. Il revint en France, à Sèvres, après avoir reçu de la reine Victoria, le titre de son orfèvre-joaillier.

Morel a fait pendant son séjour en Angleterre, un grand nombre de pièces importantes, desquelles vingt-six ont été vues à Londres, en 1851, à l'exposition universelle, où leur auteur obtint une récompense extraordinaire et spéciale [1]. Voici quelques détails sur ces ouvrages.

La reine Élisabeth représentée au moment où elle va rendre grâce à Dieu de la destruction de l'Armada espagnole; la Reine, à cheval sur un genêt d'Espagne, a été reproduite d'après le grand sceau d'Angleterre sous son règne. Le modèle de cette pièce en argent est de Cavelier; elle a 4 pieds 1/2 de haut et est repoussée au marteau. Cette pièce est restée en Angleterre.

Une coupe en agate orientale, supportée par un balustre, qui se

[1] Voir le rapport de M. le duc de Luynes sur l'orfévrerie à l'exposition de Londres.

compose d'une figure de femme sur un Triton, dont les pieds chimériques foulent des herbes marines et reposent sur un fond de sable; le pied se termine par des moulures ornées d'arabesques émaillées en relief. Une figure de femme assise sur un dauphin, tient une écharpe flottante qui forme l'anse de cette coupe, dont les extrémités sont tenues par des Amours ailés qui portent des guirlandes de fleurs. Cette magnifique pièce, dont j'ai pu admirer le dessin chez M. Morel, a été achetée 5000 francs par l'école de dessin de Londres.

Une coupe en agate orientale, de la plus belle espèce et de la plus grande dimension ; le balustre et le pied sont aussi en agate orientale. La garniture en or se compose, pour les anses, d'ornements enlacés les uns dans les autres, enrichis d'émaux opaques et transparents ; sur chacune d'elles repose un oiseau tout d'or. Le balustre est accompagné de chimères et d'ornements émaillés en relief, au milieu desquels se placent les armes émaillées de S. A. I. la grande duchesse héritière de Russie (régnante en 1855). Des arabesques répandues sur le pied d'agate et sur les moulures, également émaillées en relief, terminent cette monture. Cette coupe appartient à S. M. l'impératrice de Russie.

Douze zarfs, en or émaillé, ornés chacun de trois vues de Constantinople entourées de diamants. Ces douze pièces ont été faites pour l'ambassadeur de Turquie à Londres, qui les a offertes en présent au Sultan.

Un vase en argent doré et oxydé, entouré d'un bas-relief en repoussé, représentant une chasse du moyen âge au sanglier. Le couvercle de ce vase est surmonté d'un groupe qui représente un chasseur frappant un sanglier. Cette pièce appartient à M. Braine, en Angleterre.

Un sucrier en vermeil, d'un beau travail d'ornementation et de ciselure, fait pour le prince Kotschoubey, grand maître des cérémonies à Saint-Pétersbourg.

Une pièce de milieu en argent. Son plateau est orné de larges moulures, dont les contours brunis sont interrompus par des ornements ciselés, et porte à ses extrémités deux vases pour des fleurs, et, dans sa partie la plus large, des montants composés d'ornements qui s'élèvent et que relient des guirlandes de vigne pour supporter une corbeille qui porte aussi des fleurs. Ces ornements forment une espèce de dais sous lequel s'abrite un groupe d'enfants enlacés de pampres et jouant avec une panthère ; ils sont sur un rocher qu'entoure une partie d'eau. Les lumières aussi sont portées par des enfants. Cette pièce est gravée dans l'Illustration anglaise et est restée en Angleterre.

Un coffre, de style byzantin, pour renfermer un manuscrit précieux.

Pour l'exécution de cette fort belle pièce, on a suivi le plan indiqué par son propriétaire, M. Libri.

Une aiguière en cristal de roche et son plateau. — Un plateau rond en pierre. — Un vase en cristal de roche. — Une buire en cristal de roche. — Un zarf en or émaillé et orné de six vues de Constantinople. — Deux serre-papier en argent avec une cigogne et un marabout. — Deux étagères en argent doré. — Une glace de toilette en argent, style Louis XV. — Un riche service à thé en argent doré, style Louis XIV. — Trois services en argent, de style turc, chinois et Louis XV. — Deux bouts de table, pour salières, en repoussé, représentant chacun une figure conduisant un âne portant des paniers. — Quatre figures en vermeil pour salières, portant aussi des paniers, style Louis XV; elles appartiennent au major Martins. Toutes ces pièces sont restées en Angleterre.

Après l'exposition, M. Morel fit un prix de course que gagna le duc de Richmond aux courses de Goodwood, en 1852. C'est une grande coupe en argent repoussé. Le balustre représente Apollon conduisant le char du Soleil au milieu d'un nuage; la coupe repose sur la draperie du dieu agitée par les vents. Ce motif est d'une inconcevable légèreté et d'une véritable beauté. Les deux anses de la coupe sont formées par deux Renommées qui portent des couronnes. Le dessin de cette composition est de M. Néville; l'ouvrage a été repoussé et ciselé par Morel lui-même.

Revenu en France en 1852, Morel a surtout travaillé pour les amateurs étrangers, qui se disputaient ses œuvres. Tout le monde a vu à Paris, pendant l'exposition universelle (1855), la magnifique coupe en jaspe oriental faite pour M. Hope de Londres. Le pied de cette coupe, haute de plus d'un demi-mètre, est en argent doré recouvert de riches ornements émaillés et de style Renaissance, représentant des arabesques et des mascarons émaillés sur or fin. Le balustre de la coupe, en jaspe, est un rocher sur lequel est enchaînée Andromède; au pied du rocher sont les Néréides qui s'ébattent au milieu de plantes marines en insultant à l'infortune d'Andromède. Toutes ces figures et les plantes sont en or repoussé et émaillé, à la façon du xvie siècle. La coupe est tirée d'un bloc de jaspe qui pesait quatre-vingt livres; c'est la plus grosse pièce de jaspe oriental que l'on connaisse; sa taille a demandé trois ans de travail et l'invention de nombreux procédés. La coupe est décorée d'enroulements en saillie. L'anse de la coupe représente Persée combattant le dragon; ces figures, aux riches couleurs, sont en or repoussé et émaillé. Il est permis de louer sans restriction les tons bleus des ailes du dragon et le rouge qui recouvre le corps de ce monstre. Sur le bord de la coupe est la figure d'un génie qui porte les armes de M. Hope, l'heureux propriétaire de ce chef-d'œuvre. Enfin, le bec de la coupe est formé

par un cartouche en or émaillé qui enveloppe tout le devant de la pièce, et au milieu duquel est un grand camée, en jaspe, représentant une tête de Méduse à la chevelure de serpents en or émaillé.

La composition générale de la coupe est de M. Constant Sévin ; la sculpture est de M. Schœnewerck ; la peinture des émaux est de M. Richard, peintre de la manufacture de Sèvres. Le camée a été gravé par Morel, qui a fait aussi tous les repoussés. La ciselure est de M. Dalbergue.

En 1855, Morel a exécuté pour le roi de Portugal, une coupe en onyx avec monture en or émaillé, et, pour l'Angleterre, une douzaine de coupes en cristaux anciens, également montées en or émaillé [1].

MAYER (Maurice), orfèvre. — Il a exposé en 1849 les vases allégoriques des Saisons et une cafetière dans le goût oriental, fabriqués pour lord Seymour [2].

JOYAN, sculpteur, mort en 1874. — Le sculpteur Joyan, artiste de grand talent, était établi à Londres, vers 1855, et faisait les modèles et dessins des meubles et ameublements du célèbre tapissier de Londres, M. Jackson. Il a travaillé pendant plus de vingt ans en Angleterre.

ACLIN, décorateur. — A la même époque nous trouvons aussi à Londres, Aclin, décorateur, qui faisait les dessins de M. Crace, décorateur du Parlement.

KLAGMANN (Jean-Baptiste-Jules), sculpteur, né à Paris le 1er avril 1810 ; mort à Paris le 18 janvier 1867. Élève de Feuchère et Ramey fils. — Il a fait les modèles d'un grand nombre de pièces d'orfévrerie anglaise envoyées à l'exposition universelle de Paris, en 1855 [3].

LIÉNARD (Michel-Joseph-Napoléon), sculpteur en bois, né à la Bouille (près de Rouen) le 17 septembre 1810 ; mort en .... Elève de Plantar. — Liénard était à la fois sculpteur en bois et dessinateur ; il a fait une très-grande quantité de dessins pour l'industrie anglaise, et il obtint une grande médaille à l'exposition universelle de Londres en 1851 [4].

MULERET (Louis-Augustin), ciseleur, né à Paris le 1er novembre 1803 ; mort à Paris le 11 mai 1874. — Ce célèbre ciseleur travailla d'abord pour les maisons Denière et Froment-Meurice, et y fit de fort belles œuvres.

[1] Renseignements particuliers.
[2] La cafetière a été gravée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, XIV, 541.
[3] Renseignements particuliers.
[4] L'*Ami de la Maison*, n° 1.

Il passa, en 1848, à Londres et y travailla pendant deux ans pour MM. Hunt et Roskell; il fut le collaborateur de Vechte au bouclier d'argent de la reine Victoria. Revenu en France, il dirigea l'atelier de ciselure à la manufacture de Sèvres [1].

ALEXANDRE, éventailliste.— M. Alexandre, genre de M. Desrochers, qui avait commencé à faire des éventails de style sous Louis-Philippe, reprit cette jolie fabrication au commencement du second empire; les artistes les plus à la mode travaillèrent pour lui, et dès 1857, l'éventail Alexandre était devenu une œuvre d'art recherchée partout. Alexandre, en effet, a fourni d'éventails la reine et la cour d'Angleterre, la cour et la noblesse de Saint-Pétersbourg, l'Allemagne, la Hollande et l'Espagne [2]. MM. Fannière avaient fait les montants en argent sculpté d'un éventail ravissant exposé en 1867.

MORIN (Edmond), graveur à l'eau forte, né au Havre en 1824. — Il a fait de nombreux travaux pour l'Angleterre, de 1851 à 1858 : dessins pour les journaux illustrés suivants : *Illustrated London News*, *Illustrated Times*, *Cassell's Illustrated Paper*, *Home-Companion*, *London Journal*; — livres illustrés : Œuvres de Byron, Histoire de Napoléon, Livres d'enfants, par Noël, etc.; — lithographies : planches et vues de l'exhibition de Hyde-Park (1851), siége de Sébastopol, etc.;— aquarelles pour la Société annuelle de New-Water-Color et pour la reine d'Angleterre; celles-ci représentent des sujets de la guerre de Crimée [3].

RÉQUILLARD, ROUSSEL et **CHOCQUEEL,** fabricants de tapis et de tapisseries à Aubusson et à Tourcoing. — Ces messieurs exposent à Londres, à l'exposition universelle de 1862, un écran fait pour la reine d'Angleterre. On admirait le goût, la couleur, la fabrication et la beauté des laines de cette charmante pièce de tapisserie [4].

DURON (Charles), émailleur, né à Pont-à-Mousson en 1814, mort à Paris en 1872. — Duron terminait, en 1870, pour l'Angleterre, la monture en or émaillé d'une grande coupe en cristal de roche du XVIe siècle; il y avait ajouté une anse formée d'un dragon ailé en or repoussé et émaillé [5].

BOULMIER (Antonin), miniaturiste. — M. Boulmier est attaché, comme peintre de figures à la maison Minton [6] (Stoke-upon-Trent), depuis 1870.

[1] Notice sur Mulleret par Froment-Meurice dans la *Chronique des Arts et de la Curiosité*, 1874, 20 juin.
[2] L'*Illustration*, 1862, t. XXXIX, p. 329.
[3] Renseignements particuliers.
[4] L'*Illustration*, t. XL, p. 400, avec gravure.
[5] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1870. 10 avril.
[6] Célèbre fabrique de poteries et de faïences d'art.

CARRIER-BELLEUSE (Albert-Ernest), sculpteur (voir page 248). — M. Carrier-Belleuse a été attaché pendant quelques années à la maison Minton et lui a fourni beaucoup de modèles. Parmi ses œuvres, nous citerons un beau vase, gravé dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1870-71).

DECK (Théodore), fabricant de poteries d'art à Paris. — Ses poteries ont eu un très-grand succès à l'exposition de Vienne en 1873, et un de ses plats a été acheté par le musée d'Edimbourg.

DORÉ (Gustave-Paul), dessinateur et peintre, né à Strasbourg en 1833. — M. G. Doré a illustré le *Paradis perdu*, les *Poëmes* de Tennyson et *Londres*, trois ouvrages publiés à Londres par Peter et Galpin. — Les dessins du *Paradis* et de *Londres* ont été gravés par *Pisan, Laplante, Jonnard*, *Monvoisin*, etc. Ceux des *Poëmes* de Tennyson ont été exécutés sur acier par des graveurs anglais.

GIACOMELLI (Hector), dessinateur, né à Paris le 1er avril 1822. — M. Giacomelli a illustré, pour la librairie T. Nelson and Sons, à Londres, les ouvrages suivants :

Nature. *Of the poetry of Earth and Sea, from the french of Mme Michelet ;* 1872. — Les gravures sont de *Rouget, Méaulle, Jonnard, Berveiller.*

The insect, *by Jules Michelet*, 1875. — Ce volume renferme 140 illustrations gravées par les mêmes artistes.

Birds and Flowers. *Of lays and lyrics of rural life, by Mary Howitt*, 1873. — Mêmes graveurs.

Sketches of natural history, *of songs of animal life, by Mary Howitt*, 1873. — Mêmes graveurs.

The History of the Robins, *by Mistress Trimmer*, 1875. — Mêmes graveurs.

GRISET (Ernest), dessinateur. — M. Griset a illustré les *Fables d'Esope* publiées pour les étrennes de 1875, par MM. Cassel, Petter et Galpin, les premiers éditeurs de l'Angleterre.

JACQUEMART (Jules), graveur à l'eau forte (voir page 254). — M. Jacquemart a fait les gravures de l'ouvrage suivant, publié à Londres, en 1871, par Colmaghi, et intitulé : *Etchings of Pictures in the metropolitan museum of New-York.*

LALAUZE (Adolphe), graveur à l'eau forte. Elève de L. Gaucherel. — M. Lalauze a gravé les planches qui ornent la traduction des œuvres de Molière faite par M. Henri Van Laun, éditée chez W. Paterson, à Edimbourg, 1875. On ne saurait trop féliciter les éditeurs écossais d'avoir reproduit le vrai portrait de Molière, d'après Nolin, ce qu'il a été impossible jusqu'ici d'obtenir des éditeurs français, parce que, disait l'un d'eux, sur ce portrait Molière n'a pas une figure agréable.

LESSORE (Emile-Aubert), peintre, né à Paris en 1805. Élève de Hersent. — M. Lessore, ancien peintre de la manufacture de Sèvres, est attaché depuis longtemps, comme peintre-décorateur, à la fabrique de Wedgwood, dont les faïences d'art sont célèbres.

LORMIER (Alfred), dessinateur. Élève de Cambon. — M. Lormier, qui est à Londres depuis vingt-cinq ans, a remplacé M. Prignot comme dessinateur de la maison Graham et Jackson, grands fabricants d'ébénisterie de luxe à Londres. Un meuble en ébène incrusté d'ivoire, dessiné par MM. Owen Jones et Lormier, a été exposé à Paris, en 1867, par la maison Graham et Jackson.

MOREL-LADEUIL (Léonard), sculpteur-ciseleur, né à Clermont-Ferrand. — « MM. Elkington, orfèvres de Birmingham, ont un très-précieux auxiliaire en M. Morel-Ladeuil, qui a fait le beau bouclier ciselé et émaillé que l'on admirait à l'exposition universelle de 1867, à Paris[1]. » M. Morel-Ladeuil est aussi l'auteur du vase d'Hélicon et du beau bouclier de Milton en argent et acier repoussés, exposés à Vienne en 1873; — d'un vase en argent et fer repoussés représentant la Musique et la Poésie, exposé au salon de Paris de 1874 et appartenant à M. Elkington; — d'un bas-relief en argent repoussé représentant la Charité et exposé au salon de Paris en 1875.

PRIGNOT (Eugène), dessinateur, né à Paris en 1822. Élève de Cicéri. — M. Prignot, dessinateur de beaucoup de talent, a passé douze ans en Angleterre, attaché à la maison Graham et Jackson (1848-1855 et 1870-75). Il a travaillé beaucoup aussi pour Paris, les États-Unis, la Belgique, l'Allemagne, la Russie et l'Espagne. Il a publié deux grands ouvrages d'ornementation et d'ameublement à Paris et à Liége.— Un beau meuble exécuté sur les dessins de M. Prignot et exposé à Paris, en 1855, par MM. Graham et Jackson, a valu à ces messieurs une médaille de premier ordre et a été acquis par le musée de Kensington[2].

PROTAT (Hugues), sculpteur. — M. Protat a remplacé M. Carrier-Belleuse à la maison Minton. Il a travaillé aussi à la décoration des ministères (Parliament street).

RÉGAMEY (Guillaume), peintre de batailles, né à Paris en 1837; mort à Londres en 1875. Elève de Lecoq de Boisbaudran. — Il a envoyé au journal anglais *The Graphic*, pendant la guerre de 1870-71, de très-beaux bois.—

[1] Romberg, *Rapports belges sur l'Exposition de 1867*, t. II, p. 146.
[2] M. Romberg, que j'ai déjà cité, dit en parlant des grands fabricants d'ébénisterie de Londres : « Ce sont des fabricants de premier ordre, dont les efforts intelligents, aidés par le savoir d'ouvriers français, ont produit des ouvrages remarquables », t. II, p. 8.

MM. Solon et Legros, ont aussi fait beaucoup de dessins pour ce journal[1]. — Régamey a travaillé également pour le journal *The Illustrated London News.*

SOLON (Louis), dessinateur. — M. Solon, artiste de la manufacture de Sèvres, est depuis 1870, employé à la maison Minton. Cette maison a exposé à Londres, en 1871 : deux vases noirs et céladon avec peintures, par *Solon*; l'un représente des Nymphes au milieu d'Amours; l'autre l'Amour pris dans une toile d'araignée; — deux sujets chinois, par *Protat*; — trois majoliques sur les modèles de *Carrier-Belleuse*; — le buste en parian de la marquise de Westminster, par *Carrier-Belleuse.*

CAVAILLÉ-COLL (Aristide), facteur d'orgues à Paris. — M. Cavaillé-Coll a fait les orgues de la salle Colston, à Bristol, de Willis, du grand salon de musique au château de Bracewell (résidence de M. Hopwood) et enfin le grand orgue de la nouvelle salle de concert de Sheffield. En Angleterre, il existe à peu près partout de grandes salles de concert pour deux ou trois mille personnes, dans lesquelles un orgue est un instrument indispensable pour exécuter Bach ou Hændel, et dont le buffet sert d'ornement à la salle. Le grand orgue de Sheffield est un merveilleux instrument, dont le buffet a été dessiné par *Alph. Simil*, architecte à Paris, dans le style de la Renaissance, et richement sculpté.

---

§ 4. — GRAVEURS FRANÇAIS EN ANGLETERRE[2]

ORIGINES DE LA GRAVURE EN ANGLETERRE.

Jaloux de profiter des avantages que le commerce français retirait de la vente des estampes, les Anglais résolurent d'établir chez eux l'art du graveur en taille-douce, que l'on connaissait à peine en Angleterre, presque tous les graveurs anglais de ce temps ne s'occupant que de la manière noire. On fit venir un certain nombre de graveurs de France, où la gravure avait atteint, sous Louis XIV, une perfection qui n'a pas été dépassée, et où les grandes traditions de François

[1] *Le Figaro,* 9 janvier 1875.
[2] Le nombre des graveurs français en Angleterre est si grand, que nous avons cru devoir les grouper tous ensemble, ne plus tenir compte de l'ordre chronologique, mais les placer au contraire par ordre alphabétique.

Poilly, d'Étienne Baudet, de Claudia Stella, d'Edelinck, de Nanteuil, de Pierre Drevet et de Gérard Audran, le chef de l'école française, étaient encore vivantes [1].

DORIGNY (Nicolas), graveur, né à Paris en 1657, mort à Paris en 1746. Élève de Gérard Audran. — Dorigny avait été étudier en Italie les grands maîtres; il y resta 28 ans et y fit de belles et nombreuses estampes [2]. En 1711, il se lia avec plusieurs Anglais de distinction qui le persuadèrent de venir dans leur pays; il y arriva en juin 1711 [3]. « La feue reine d'Angleterre (la reine Anne), ayant souhaité de voir gravés les célèbres cartons de Raphaël, que l'on conserve dans le palais de Hampton-Court, elle fit proposer à Dorigny de passer à Londres. Il exécuta ce que souhaitoit S. M., et en récompense d'un si grand travail, l'on pourroit ajouter en faveur de son mérite personnel, le roy d'Angleterre à présent régnant (Georges Ier), luy fit l'honneur de le créer chevalier [4]. » En 1719, Dorigny avait en effet présenté à Georges Ier deux suites complètes des cartons de Hampton-Court. Dorigny est le premier qui ait fait de la gravure d'histoire en Angleterre; il peignit aussi quelques portraits, mais sans succès pour la ressemblance. Ses yeux devenant faibles, il revint en France en 1724. En 1725, il fut chargé par les Anglais de faire dessiner par des peintres français une suite assez considérable de compositions allégoriques en l'honneur des grands hommes de l'Angleterre. Ces dessins, de format grand in-folio, furent exécutés par Carle Vanloo et Boucher. Dorigny en a gravé deux d'après Vanloo, en 1736 et 1737; les autres furent gravés par Beauvais, Larmessin, Cochin père, Philippe Le Bas et Aubert.

GRAVURES FAITES A PARIS POUR L'ANGLETERRE.

Les Anglais firent encore graver à Paris plusieurs grandes compositions de peintres et dessinateurs italiens. Les artistes que nous venons de nommer et Laurent Cars, Nicolas-Henri Tardieu, Claude Duflos et Bernard Lépicié firent ces diverses estampes.

VIVARÈS (François), graveur de paysages, né à Montpellier en 1709, mort à Londres en 1782. Elève de Le Bas. — « Cet artiste, dit M. Brian [5], est rangé parmi les graveurs anglais à la grande mortification des Français. » Je n'éprouve cependant aucune mortification à écrire que Vivarès et Dorigny, avec Ryland et Robert Strange, ces deux derniers élèves de

[1] On envoya des jeunes gens se former en France. Parmi eux nous citerons *William Faithome*, qui fut un des meilleurs élèves de Nanteuil.
[2] Huber et Rost, t. VII, p. 343.
[3] Walpole, t. III, p. 965, et Registres de l'Académie.
[4] Mariette, t. II, p. 117.
[5] *A biographical and critical dictionary of painters and engravers*, 1 vol. 1849.

Le Bas, ont créé l'école de gravure anglaise, et que dans cette création Vivarès a la première place, et qu'il est le maître du célèbre Woolett. Son action, pour s'être exercée en Angleterre, n'en est que plus glorieuse pour la France.

Vivarès savait unir, avec la plus rare intelligence, l'eau-forte, le burin et la pointe sèche; c'est par ce procédé qu'il a donné à ses paysages la légèreté, la chaleur et la transparence que l'on admire dans ses estampes. Il fit de nombreuses et belles gravures d'après Poussin, le Guaspre et Claude Lorrain.

Vivarès a gravé, avec Chatelain et Canot, la série de quarante-quatre paysages publiés par Boydell, d'après Claude, le Guaspre, Lauri, Borgogne et Rembrandt. On lui doit aussi les estampes suivantes : les pêcheurs d'hommes, de P. de Cortone; — Castel-Gandolfe, du Bolonais; — Pyrame et Thisbé, du Poussin[1]; — le clair de lune, de Van der Neer; — Jonas, d'après N. et G. Poussin; — deux vues de la chaussée des Géants, d'après Drury[2]; — les bandits italiens, de Simonini[3], etc.

L'Angleterre doit à ses exemples et à ses leçons ses meilleurs graveurs dans le genre du paysage. Woolett, nous l'avons déjà dit, fut élève de Vivarès.

GRAVEURS ANGLAIS ÉLÈVES DE LE BAS.

En 1754, on avait fondé à Londres la société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce. Cette société, créée et richement dotée par la noblesse et par le haut commerce, envoya à Paris quelques jeunes gens, Thomas Major, Ingram, Ryland et Robert Strange, qui furent élèves de Le Bas, le graveur le plus renommé de ce temps.

Ryland et Robert Strange sont devenus des artistes célèbres; ces deux hommes, avec Ingram, Byrne et Vivarès, créèrent l'école de gravure anglaise. Le gouvernement et la société d'encouragement accordèrent une protection efficace aux graveurs anglais, et nos estampes furent frappées par des droits de douanes qui équivalaient à une véritable prohibition[4].

Robert Strange, né en Ecosse en 1723, mort à Londres en 1792, vint en France après la défaite du Prétendant, à Culloden (1746), dans l'armée duquel il s'était engagé. Il devint l'élève de Le Bas, acquit

[1] Tome III de Boydell.
[2] Tome IV de Boydell.
[3] Tome V de Boydell.
[4] P.-P. Choffart, *Notice historique sur l'art de la gravure en France*, broch. in-8°, 1804. — Voir aussi H. Delaborde, *Histoire de la gravure*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1850, t. VIII.

bientôt une brillante réputation, et retourna à Londres en 1750. Strange adopta et propagea en Angleterre le goût de l'école française de ce temps [1].

« RYLAND, graveur du roi d'Angleterre, vient de Londres [2]; il étoit à Paris il y a 7 ou 8 ans. — 18 avril : j'ai donné à dîner à M. Ryland. C'est un brave homme qui a bien du talent et est fort à son aise ; il a 50,000 livres de pension de son roi qui lui paye, non-seulement généreusement les ouvrages qu'il lui commande, mais lui fait présent aussi de l'ouvrage même lorsqu'il est fini ; chose sans exemple. — 9 mai : M. Ryland a pris congé de moi pour s'en retourner dans sa patrie : il avoit commission du roi d'Angleterre d'acheter de moi mes pièces historiques, mais des premières et des plus magnifiques épreuves, et je les ai fournies comme pour un roi. »

GRAVEURS FRANÇAIS EN ANGLETERRE.

ALIAMET (FRANÇOIS-GERMAIN), né à Abbeville en 1734. — Après avoir travaillé quelque temps à Paris, il passa à Londres où il se perfectionna dans la gravure au burin, sous la direction de R. Strange. Il a gravé d'une manière distinguée des portraits, des vignettes et des sujets d'histoire, ces derniers pour le recueil de Boydell [3].

BARON (BERNARD), né à Paris vers 1700, mort à Londres en 1762. Élève de Nicolas Tardieu. — Cet artiste distingué passa à Londres avec Dubosc et quelques autres graveurs ; il y resta jusqu'à sa mort. Baron a gravé avec un égal succès le portrait et l'histoire. Plusieurs de ses gravures portent les dates de 1740, 1741 et 1743 ; une partie se trouve dans le tome III de Boydell. Son œuvre est très-nombreuse [4].

BOITARD (LOUIS-P.), le père, peintre et graveur, né en France, mort à Londres après 1760. Élève de La Fage. — Boitard alla s'établir à Londres et grava des portraits, des estampes et des planches pour les livres, entre autres 41 planches de figures d'après l'antique pour le Polymetis de Spencer, en 1747.

Son fils, L.-P. BOITARD, dessinateur et graveur, était aussi établi à Londres, où il a fait plusieurs estampes [5].

CANOT (PIERRE-CHARLES), né en France en 1710, mort en 1777, à Kentishtown. — Canot a gravé un grand nombre de marines, de paysages et quel-

[1] Ch. le Blanc, *Catalogue de l'œuvre de R. Strange.*
[2] *Journal de Wille*, 1765, 17 avril.
[3] Huber et Rost, t. VIII, p. 207.
[4] Huber et Rost. — Heinecken. — Walpole.
[5] Huber et Rost. — Heineken. — Walpole. — *Peintres provinciaux*, t. II, p. 247.

ques sujets d'histoire et de genre d'après les meilleurs maîtres. Une partie de ses œuvres est dans Boydell.

CHATELAIN (Jean-Baptiste-Claude), dessinateur et graveur, né à Paris vers 1710, y mourut vers 1771. — Chatelain travailla pendant quelque temps à Londres ; il fut employé par Boydell à des gravures de paysages (voir page 313).

CHEREAU (Jacques), dit le jeune, dessinateur et graveur, né à Blois en 1694, mort à Paris en 1759. Élève de son frère François Chereau. — Il passa en Angleterre avec Dubosc; mais n'y trouvant pas son compte, il revint en France (avant 1729). Il a gravé à Londres un portrait du roi d'Angleterre Georges Ier, in-4° [1].

COIGNARD (S.) — Graveur français qui a fait à Londres, au commencement du XVIIIe siècle, quelques portraits [2].

COLIBERT (Nicolas), dessinateur et graveur, né à Paris vers 1750. — En 1786, il a gravé à Londres, dans la manière anglaise et de sa composition, deux sujets d'Évelina [3].

COURBES (Jean de), dessinateur et graveur au burin, né vers 1592; vivait du temps de l'abbé de Marolles (voir : Espagne). — Ses ouvrages ne sont pas fort connus, et ceux qui le sont ne donnent pas une haute idée de ses talents. Il a beaucoup travaillé pour les libraires et aussi en Angleterre, où il a gravé les deux portraits de Philippe Sidney (in-8°) et de Marie Sidney, comtesse de Pembroke [4].

DAVID (Claude), graveur. — Il était en Angleterre en 1720 et y grava diverses pièces [5].

DELATTRE (Jean-Marie), né à Abbeville en 1746 — Il alla se fixer à Londres, où il s'appliqua particulièrement à la gravure au crayon, sous la direction de Bartolozzi. Il y travaillait dès 1778 [6].

DUBOSC (Claude). — Dubosc, Beauvais et Bernard Lépicié (mort en 1755) furent appelés vers 1712 en Angleterre, où ils gravèrent les cartons de Hampton-Court ; cette entreprise ne réussit pas, et la publication de ces mêmes cartons par Dorigny fit tomber leurs gravures dans un entier discrédit [7]. Dubosc amena aussi avec lui C.-L. Benoit, qui ne resta pas longtemps en Angleterre [8]. Dubosc a gravé, avec

[1] Huber et Rost. — Walpole.
[2] Bryan. — Walpole.
[3] Huber et Rost.
[4] Huber et Rost.
[5] Walpole. — Heinecken.
[6] Huber et Rost.
[7] Huber et Rost.
[8] Heinecken.

l'aide de Beauvais et de Baron, qu'il fit venir de Paris, une suite des batailles du duc de Marlborough; en 1717, il a gravé la Continence de Scipion par Poussin [1].

DUGUERNIER (Louis), mort le 19 septembre 1716, à l'âge de 39 ans. Elève de Chatillon. — Duguernier vint en Angleterre, en 1708 ; il a gravé des frontispices et des sujets d'histoire [2].

DUPUIS (Charles), né à Paris en 1685, mort en 1742. Elève de G. Duchange.— Il a gravé quelques planches de l'histoire de Charles Ier ; mais, ne s'accordant pas avec Dorigny, et le climat de Londres ne lui étant pas favorable, il revint à Paris [3].

DUPUIS (Nicolas-Gabriel), frère du précédent, né à Paris en 1696 ; mort à Paris en 1770. — Selon Walpole, il a gravé pendant quelque temps en Angleterre.

GOUPY (Joseph), peintre et graveur; né à Nevers en 1729, mort à Londres en 1763. — « Goupy vint en Angleterre étant encore jeune ; il a publié plusieurs estampes, soit de sa composition, soit de celle de quelques autres maîtres, gravées d'une pointe facile et spirituelle. » On distingue surtout les trois paysages qu'il a gravés d'après le Bolognese, P. de Cortone et le Poussin, très-grand in-folio, trois pièces capitales et du plus grand effet. Il excellait dans la peinture à l'aquarelle ; ses paysages et ses aquarelles, dans le style de Salvator Rosa, ont un grand mérite [4].

GRAVELOT (Hubert - François Bourguignon, dit), dessinateur et graveur, né à Paris le 26 mars 1699, mort à Paris le 19 avril 1773. Elève de Restout. — Gravelot, l'un des plus spirituels illustrateurs de livres au XVIIIe siècle, fut appelé en Angleterre en 1733, par Dubosc, pour l'aider dans la gravure des *Cérémonies religieuses* qu'il publiait d'après Picart ; il ne revint en France qu'en 1745, lorsque la défaite des Anglais à Fontenoy ayant surexcité le patriotisme des habitants de Londres, Gravelot ne put plus rester dans ce milieu anti-français.Il a gravé en Angleterre une longue série d'œuvres dont MM. de Goncourt ont publié la liste dans leur étude sur Gravelot [5].

GRIBELIN (Simon), né à Blois en 1661, mort en 1733 à Londres. — Il vint en Angleterre vers 1680, et y grava des portraits et des sujets d'histoire, d'après les maîtres [6].

1 Walpole.
2 Walpole.
3 Walpole.
4 Huber et Rost. — Bryan.
5 *Gazette des Beaux-Arts* 1868, t. XXIV, p. 152. — Voir aussi Bryan.
6 Bryan. — Walpole.

GRIGNION ou **GRIGNON** (Charles), né en France en 1710, florissait à Londres vers 1750.— On ignore l'époque de son établissement en Angleterre; il a pris part à plusieurs ouvrages, qui ont paru à Londres : les statues antiques dessinées par Dalton, les tapisseries du Vatican, publiées en 1753, etc. Outre cela, on a de lui plusieurs pièces d'après Hogarth, Salvator Rosa, etc. [1].

HUQUIER (Gabriel), peintre en pastel et graveur, né à Paris vers 1725. Elève de son père Jacques-Gabriel Huquier. — Selon Basan, Huquier passa en Angleterre, où il fut occupé pendant plusieurs années à peindre le portrait au pastel.

LAGUERRE (Jean), peintre et graveur, fils du peintre d'histoire (p. 274), mort à Londres en mars 1748. — Laguerre a peint des décors pour le théâtre de Covent-Garden et a gravé à l'eau-forte [2].

LOMBART (Pierre), dessinateur et graveur, né à Paris vers 1612, mort le 30 octobre 1682. — « On croit qu'il a fréquenté l'école de Vouet, mais on ignore de qui il a appris la gravure. Après avoir travaillé quelque temps à Paris, il se rendit à Londres, où il fut beaucoup occupé par les libraires, et où il mit au jour un grand nombre de portraits, genre dans lequel il a particulièrement excellé. Son burin est ferme, mais il décèle souvent de la dureté. Après un assez long séjour en Angleterre il retourna dans sa patrie. » Ses ouvrages sont datés de 1654 à 1671. On cite parmi ses œuvres: le portrait du peintre Walker; — les duchesses de Van Dyck ; — le portrait équestre de Charles Ier, d'après Van Dyck; — celui d'Olivier Cromwell avec son page, d'après Walker. — Un portrait de Cromwell, gravé par Will, in-8°, porte que Lombart le dessina d'après nature [3].

MARIN (L.) dessinateur. — « Né en France, a passé étant jeune en Angleterre, où il a publié diverses estampes, depuis 1776 jusqu'en 1780 [4]. »

MAUCOURT (Charles), peintre et graveur, né à Paris vers 1743, mort à Londres en 1768. — Il a gravé en Angleterre plusieurs pièces à la manière noire sur ses propres dessins. Les sujets qu'il a traités sont ordinairement satiriques et relatifs à quelque événement du temps [5].

MÉNAGEOT (Robert), peintre et graveur, né à Paris vers 1748. Elève de Boucher. — Il passa jeune à Londres, où il peignit différents sujets et

[1] Huber et Rost.
[2] Walpole. — Bryan.
[3] Huber et Rost. — Lépicié.
[4] *Catalogue Paignon — Dijonval*, p. 337.
[5] Huber et Rost.

grava diverses estampes dans la manière anglaise; trois de ses estampes, d'après le Guide, Loutherbourg et Grisse, se trouvent dans le recueil de Boydell [1].

MICHEL (Jean-Baptiste), graveur, né à Paris en 1748, mort en 1804. — Il acquit une belle réputation à Londres, où il grava des portraits et de nombreux sujets d'histoire; les dates extrêmes de ses estampes sont 1777 et 1784 ; il a gravé 6 planches pour le recueil de Boydell, et 19 planches de la collection des tableaux de Catherine II [2], publiée par Boydell, en 1788, 2 vol. in-folio [3].

PARISET (D.-P.), né à Lyon en 1740. — Il passa à Londres, en 1768, et grava plusieurs planches pour Ryland, dans le genre du crayon noir, et quelques-unes aussi pour le recueil de Boydell [4].

PICOT (Victor-Marie), graveur, né à Abbeville en 1744, mort vers 1805. — Cet habile artiste, établi à Londres vers 1770, a gravé avec succès un assez grand nombre d'estampes de genre et d'histoire ; quelques-unes sont dans le recueil de Boydell [5].

RAVENET (Simon-François), graveur, né à Paris en 1706 ou 1721, mort à Londres en 1774. Élève de Le Bas. — Il passa à Londres, en 1750, et s'y établit. Ravenet et Vivarès contribuèrent beaucoup à répandre le bon goût de la gravure dans leur nouvelle patrie, qui les récompensa par la considération. Ravenet, dit Joseph Strutt, est justement regardé comme un excellent artiste. Il a gravé quelques portraits, mais principalement des sujets d'histoire d'après les maîtres, dont un grand nombre pour le recueil de Boydell [6].

SAILLIAR (Louis), né à Paris en 1748 ; mort à Londres en 1793. — Il a surtout gravé au pointillé, manière alors très à la mode; son œuvre se compose principalement de portraits et de quelques sujets d'histoire [7].

SCOTIN (Louis-Gérard), né à Paris vers 1690, florissait à Londres en 1730. — Après avoir appris le dessin et la gravure à Paris, Scotin passa en Angleterre, où il travailla longtemps pour les libraires. Il a gravé plusieurs compositions de Boucher, de Van Dyck et de Blackeney. En 1745, il grava, avec Baron et Ravenet, le Mariage à la mode, d'après Hogarth, en 6 feuilles in-folio. « Ses estampes, dit J. Strutt, ne donnent pas une haute idée de son goût [8]. »

1 Huber et Rost. — Bryan.
2 Ancienne collection du comte d'Orford, à Houghton.
3 Huber et Rost. — Bryan.
4 Huber et Rost.
5 Huber et Rost. — Bryan.
6 Huber et Rost.
7 Nagler.
8 Huber et Rost.— Walpole. — Bryan dit qu'il ne s'appelait que Gérard.

SIMON (Jean), dessinateur et graveur, né en 1673 en Normandie, mort à Londres en 1755. — Il vint à Londres quelques années avant la mort de Smith, et, d'après ses conseils, il grava à la manière noire une grande quantité de portraits et de sujets d'histoire [1], dont la liste est dans Nagler.

SIMON, graveur, mort à Paris le 5 septembre 1835. Elève de Picot. — Simon travailla à Londres de 1788 à 1797. C'était un artiste habile, qui a gravé beaucoup de portraits et de nombreuses planches d'après les principaux peintres anglais [2].

VAN DER BANK (Pierre), né à Paris en 1649, mort à Londres en 1697. Elève de Poilly. — Van der Bank passa à Londres, en 1674, avec le peintre Gascar, et y grava un grand nombre de portraits d'un très-beau burin. Sa manière de graver lui acquit plus de réputation que de fortune : ses ouvrages n'étaient pas payés en proportion du temps qu'ils lui coûtaient. Faute d'encouragement, l'artiste finit ses jours dans l'indigence, et son mérite ne fut reconnu qu'après sa mort. La veuve de Van der Bank vendit ses planches à un marchand d'estampes nommé Browne, qui s'enrichit du travail de cet homme laborieux. Walpole donne le catalogue d'une cinquantaine d'estampes de Van der Badk, consistant pour la plupart en portraits de princes et de grands seigneurs, entre autres le portrait de Charles II, d'après Gascar, 1675 et 1677.

Son fils Jean Van der Bank, peintre, était établi à Londres, où il vivait vers 1720 [3].

---

§ 5. — ŒUVRES FRANÇAISES DANS LES MUSÉES ET COLLECTIONS D'ANGLETERRE

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE NATIONALE DE LONDRES *

Bourdon (Sébastien). Paysage, retour de l'arche de la captivité.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain **. Paysage pastoral ; réconciliation de Céphale et Procris ; peint vers 1645 (N° 91 du *Liber veritatis*). — Un port de mer italien au soleil couchant ; peint vers 1644 (N° 28 du *Liber veritatis*). — Paysage ; Sinon conduit devant Priam *** (N° 145 du *Liber veritatis*). —

* Voy. l'excellent Catalogue de cette galerie, publié en 1854 par M. Ralph N. Wornum.
** Voy. dans les *Archives de l'art français*, t. III, p. 5, les précieuses notes de M. Cousin.
*** Répétition du tableau appelé le Moulin Doria, gravé par Vivarès.

1 Nagler. — Bryan.
2 La *Revue universelle des Arts* (t. XVI, p. 96) donne le catalogue de ses œuvres.
3 Walpole. — Heinecken. — Huber et Rost.

Paysage; Rebecca attendant Isaac; peint en 1648 (N° 113 du *Liber veritatis*). — Paysage; embarquement de la reine de Saba; peint en 1648 (N° 114 du *Liber veritatis*). — Paysage; Narcisse et Echo; peint en 1644 (N° 77 du *Liber veritatis*). — L'embarquement de sainte Ursule; peint en 1646 (N° 54 du *Liber veritatis*). — Paysage; mort de Procris (N° 100 du *Liber veritatis*). — Paysage avec chevriers et chèvres, appelé quelquefois étude d'arbres. — Paysage avec figures représentant peut-être l'Ange apparaissant à Agar (N° 106 du *Liber veritatis*).

Clouet (François). Portrait d'homme.

Greuze (J.-B.) Tête de jeune fille.

Le Guaspre. Paysage avec figures représentant Abraham conduisant Isaac au supplice. — Paysage avec un orage. — Paysage représentant un bois près d'Albano; effet du soir. — Paysage avec Enée et Didon se mettant à l'abri de l'orage.— Vue de la Riccia. — Paysage italien.

Lancret. Les quatre âges de l'homme.

Poussin (Nicolas) *. Un paysage avec figures; Phocion. — L'enfance de Bacchus. — Une bacchanale. — Une danse bacchanale. — Céphale et Aurore. — Vénus dormant surprise par Jupiter. — La peste parmi les Philistins à Ashdod.

Rigaud. Portrait du cardinal Fleury.

Vernet (Joseph). Le château Saint-Ange, à Rome, avec le pont Saint-Ange et une fête sur le Tibre.

BUSTES ET PORTRAITS FRANÇAIS DE LA GALERIE NATIONALE.

Laguerre. Portrait de William, premier comte de Cadogan.

Roubillac. Buste en terre cuite de William Hogarth.

Vanloo (Jean-Baptiste). Portrait de Robert Walpole; peint en 1740, pour lord Bessboroug.

DESSINS DE MAITRES FRANÇAIS DANS LA COLLECTION DE S. M. B.**.

Chamberlaine a reproduit par la gravure dix-neuf dessins de Claude Lorrain et trois du Poussin; l'un d'eux représente Médée tuant ses enfants; c'est à coup sûr une des plus belles et des plus dramatiques compositions du grand peintre ***.

TABLEAUX FRANÇAIS A HAMPTON-COURT****.

1° APPARTEMENTS.

Baptiste. Deux dessus de portes (tableaux de fleurs), dans King William's Ill bed room. — Deux dessus de portes (tableaux de fleurs), dans King's writing closet.

Bourguignon. Une bataille.

Fabier. Deux vues de Rome.

Greuze. Portrait de madame de Pompadour (?).

Maingaud. Les filles de Georges II en un tableau.

Parrocel. Une bataille.

Poussin. Le Christ à l'agonie dans le jardin, et les anges apparaissant aux bergers. — Le Christ mort.

Robineau. Portrait du musicien allemand Abel.

Rousseau (Jacques). Deux dessus de portes (tableaux de ruines), dans la chambre appelée : the King's first presence chamber. — Trois dessus de portes (tableaux de ruines), dans la chambre appelée : The second presence chamber.

Serres (D.). Deux dessus de portes (quatre tableaux) représentant Georges III passant la revue de la flotte à Portsmouth, placés dans la chambre appelée : The queen's presence chamber. — Une marine, dans une autre pièce.

Serres (T.-T.). Commencement de la bataille de Camperdown.—Fin de cette bataille. — Une marine.

Vanloo (J.-B.) Portrait du prince Frédéric de Galles.

* Voy. dans les *Archives de l'art français*, t. III, p. 6, les descriptions de ces tableaux par M. Cousin.

** Publiés par Chamberlaine, Lond. 1812, 1 vol. in-fol. Très-belle publication.

*** Il existe au château de Windsor une nombreuse collection de dessins, dans laquelle il y a deux volumes de dessins de maîtres français; Poussin y tient une belle place. — Au British Museum, il y a 38 dessins de Claude Lorrain.

**** Ces renseignements et tous ceux de même nature sont extraits et traduits de Catalogues étrangers auxquels nous laissons la responsabilité des attributions, souvent assez douteuses.

2° GALERIE.

Baptiste. Un tableau de fleurs.

Courtois (J.), dit le Bourguignon. Marche d'une armée. — Soldats dans un paysage.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Un port de mer.

Greuze. Louis XVI, roi de France.

Janet. Marie, reine d'Ecosse. — François II, roi de France, enfant. — Eléonore d'Autriche, femme de François Ier.

Mignard. Portrait de Louis XIV, jeune.

Poussin. Nymphes et satyres.

TABLEAUX FRANÇAIS DANS LES DIVERSES COLLECTIONS ANGLAISES *.

Baptiste. Voir à Hampton-Court, p. 320.

Baudry (Paul-Jacques-Aimé). Portrait de M. Guizot (A sir J. Boileau).

Bourdon (Sébastien). Son portrait par lui-même. (A Stafford-House.)

Les sept œuvres de miséricorde ; gravées par S. Bourdon. (Au comte de Yarborough.)

Paysage. (A la galerie nationale, voir p. 319.)

Une bacchanale traitée dans le goût du Poussin. (A Liverpool, Royal institution.)

Moïse frappant le rocher. (Collection Ingram, à Temple-Newsam.)

Un paysage. (Collection du marquis de Bute, à Luton-House **.)

Callot. Une troupe d'acteurs en voiture et à cheval. (Collection de M. Baring.)

Chardin. Son portrait par lui-même. — Portrait de d'Alembert. (A Stafford-House.) — Une femme avec une vieille. (Galerie Dulwich.)

Clouet (François), dit Janet. Marie Stuart, — François II, — Eléonore d'Autriche, femme de François Ier (A Hampton-Court). Henri III, — Charles X, — trois portraits de Henri III, — Jacques de Savoie, duc de Nemours, — Catherine de Médicis, — Henri d'Albret, roi de Navarre, — Jeanne d'Albret, reine de Navarre, — Marguerite de France, duchesse de Berry, — Henri II à cheval, — Gabrielle de Rochechouart, dame de Lansac, — Claude de France, femme de François Ier, — Albert de Gondy, duc de Retz, — Marguerite de Valois, reine de Navarre, — Diane de Poitiers, — Eléonore d'Autriche, seconde femme de François Ier, — François, duc d'Alençon, à cheval (A Stafford House ***.)

Henri II. (Au château de Windsor.)

François, duc d'Alençon, en 1572, âgé de 18 ans. (Collection du comte de Darnley.)

Portrait d'une jeune fille ****. (Collection de lord Northwick.)

Quatre-vingt-huit portraits de personnages de la cour de Henri II, François II, Charles IX et de Henri III. (Collection du comte de Carlisle, à Castel-Howard.)

Jean d'Albret, roi de Navarre. (Collection de sir John Boileau, à Ketteringham.)

François II. (Collection du comte de Spencer, à Althorp).

Clouet (Jean). François Ier. (Collection de lord Ward.)

Eléonore, sœur de Charles-Quint et seconde femme de François Ier; attribué aussi à François Clouet *****. (Voir plus haut.)

Corneille, de Lyon. Portrait de Louise Marguerite de Lorraine, princesse de Conty. (Stafford-House.)

Courtois (J.), dit le Bourguignon. Une bataille. (A Hampton-Court, voir p. 320.)

Cinq tableaux, dont une escarmouche de cavalerie et 2 marines. (A Devonshire-House.)

Combat de deux cavaliers. (Collection de miss Roger.)

Grand paysage romantique avec une église sur un rocher. —Combat de cavalerie (gravé dans : Stafford-Gallery). — Charge de cavalerie près des remparts d'une ville fortifiée (gravé dans: Stafford-Gallery). (Collection Bridgewater.)

Le jugement de Midas. (Stourhead-House.)

Portrait de l'artiste par lui-même ; — paysage; — marine. (Collection Ingram, à Temple-Newsam.)

Plusieurs tableaux, dont une belle bataille ******. (Collection du comte Spencer, à Althorp.)

Un paysage. (Collection du marquis de Bute, à Luton-House.)

Un paysage représentant un château sur une colline et deux pêcheurs sur le devant; — un autre paysage. (Galerie Dulwich.)

* Ce paragraphe a été rédigé d'après : les catalogues de plusieurs galeries ; le grand ouvrage de Smith ; le *Handbook* de Jameson ; le *Companion* du même auteur ; Hazlitt, *Criticism of art ;* Waagen, *Treasures of art in Great Britain*. 3 vol. in-8°. Lond. 1854, et la collection de galeries anglaises illustrées du Cabinet des estampes de la Biblioth. nat.. (Coll. de M. Miles, de M. Coesvelt, J.-Fl. Leicester, marq. de Stafford, etc.). Bien qu'incomplet et manquant souvent d'une description suffisante, il m'a paru utile de publier cet aperçu des richesses de l'Angleterre en fait d'œuvres des maîtres français (1855).

** Ces deux derniers tableaux sont dans le goût du Poussin (Waagen).

*** Ces tableaux proviennent du cabinet Lenoir.

**** Attribué à Holbein ; M. Waagen le regarde comme un Janet.

***** Voir L. de Laborde. *La renaissance des arts à la cour de France*, t. I, p. 13.

****** Ces désignations vagues sont traduites de Waagen ; à défaut de renseignements plus précis, je les ai reproduites, tout en déplorant la brièveté de l'auteur.

Danloux (H.). Portrait de Charles X, roi de France. (Au musée Fitz-William, à Cambridge.)

David. L'empereur dans son cabinet. (Chez le marquis de Douglas.)
Bélisaire. (Collection du comte de Shrewsbury, à Alton Towers.)

Delaroche (Paul). Charles I[er], après sa condamnation, insulté par les soldats du Parlement. (Bridgewater-House.)
Lord Stafford recevant la bénédiction de l'archevêque Laud en allant au supplice. (Galerie Sutherland, à Stafford-House.)
Une sainte Famille; l'artiste a donné à la Vierge et à l'enfant Jésus les traits de sa femme et de son fils. (Collection de M. Baring.)

Delatour. Portrait de Crébillon. (A Stafford-House.)

Dumonstier. Odet, Gaspard et François Coligny. — Le poëte Philippe Desportes. — Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme. — Jean de la Valette, duc d'Epernon. — Madame de Villeroy, morte en 1624. — Ch. de Neufville, seigneur de Villeroy.—Louis XIII. âgé de 19 ans. — Henri Du Bouchet, conseiller au parlement. — (Ces crayons sont à Stafford-House et viennent du cabinet Lenoir.)

Drouais. Marie-Antoinette, reine de France. — Madame de Pompadour. (A Stafford-House.)

Fabier. Deux vues de Rome. (A Hampton-Court.)

Fleury (Robert). Un vieillard occupé à peser de l'or. (Collection de M. Baring.)

Fouquet (Jean). Une très-belle miniature représentant un chevalier en armure d'or, agenouillé, dans un paysage, avec Dieu le Père, entouré des séraphins et des chérubins, apparaissant dans l'air, pendant que les damnés sont tourmentés par les démons. Comme l'a déjà observé M. Passavant, cette miniature fait partie d'une série de quarante qui appartiennent à M. Georges Brentano, à Francfort-sur-le-Mein, et qui furent exécutées pour Maître Etienne, chevalier, trésorier de France sous Charles VII, et qui, probablement, ont servi à orner son livre d'heures *. (Collection de M. Rogers.)

Ecole de Jean Fouquet. Portraits de divers personnages royaux; parmi eux, Louis XII. (Collection de M. Labouchère, à Stoke.)

Fréminet. Portrait de Marie Stuart (??). (A Stafford-House.)

Gellée (Claude). Dix tableaux à la galerie nationale ; (voir p. 319.)
Un port de mer. (A Hampton-Court; voir p. 321.)
Un paysage poétique. — Deux ports de mer. — Deux grands paysages. — Plusieurs dessins. (Au château de Windsor.)
Vue du rivage de la mer au point du jour ; sur le devant est représenté l'enlèvement d'Europe. Peint pour le Pape Alexandre VI, en 1665; — N° 136 du *Liber veritatis*. (A Buckingham-Palace.)
Le soleil levant éclaire la surface d'une mer obscure; Démosthène se promène le long du rivage ;—N° 171 du *Liber veritatis*. — Grand paysage; Moïse et le buisson ardent; peint en 1664; — N° 161 du *Liber veritatis*. — Paysage du matin, avec la métamorphose d'Apulée en berger **; peint en 1657; — N° 142 du *Liber veritatis*. — Vue des Cascatelles de Tivoli; — N° 101 du *Liber veritatis* ***. (Galerie du duc de Bridgewater.)
Paysage du soir appelé la décadence de l'empire romain; petite répétition d'un tableau qui est dans la collection de lord Radnor. — Paysage du matin appelé la naissance de l'empire romain. — Paysage. — Paysage du matin avec bétail et figures. — Paysage octogone avec un repos de la sainte Famille. — Paysage du soir; daté 1651 et signé. — Paysage du jour. — Paysage du matin avec figures dansantes. — Paysage avec le sermon sur la montagne. — Paysage; les Israélites adorant le veau d'or. (Collection du marquis de Westminster, à Grosvenor-House.)
Paysage; sur le devant, un groupe de figures écoute un joueur de trompette. (A Stafford-House).
Le moulin; — N° 11 du *Liber veritatis*. — Grand paysage; un beau portique de palais sur le devant, avec une compagnie de dames et de cavaliers; vient de la collection d'Orléans. (Collection de M. Roger.)
Deux paysages. (Collection du comte de Grey.)
Un paysage. (Collection de lord Yarborough.)
Un paysage. — Un autre paysage avec Philippe baptisant l'Eunuque. (Collection de M. Munro.).
Un paysage. (Collection du marquis Hertford.)
Un paysage. — Un paysage avec le sujet de Laban, Jacob, Rachel et Léa. — Le rivage de la mer chaudement éclairé par le soleil. — Un paysage. — Un soleil couchant. — Un paysage avec Enée et ses compagnons chassant un cerf. (Collection de M. Baring).
Un paysage; lumière du matin. — Un paysage; lumière du soir. (Collection de M. Holford.)
Un paysage; un bois sur le devant. (Collection de M. Ford.)
Petit paysage avec un repos. (Collection de M. Seymour.)
Paysage; les Israélites dansant autour du veau d'or.—Vue des rivages de Terracine et du promontoire de Circé, avec Europe. (Collection de M. Morrison.)
Une petite marine. (Au duc de Wellington, à Apsley-House.)
Paysage du matin. (Collection de lord Carlisle.)
Grand paysage. (Collection du duc de Bedford.)

* Waagen, t. II, p. 81.
** Gravé dans la collection du marquis de Stafford. 4 vol. in-folio, 1818, Londres.
*** « La plus fraîche idylle qui fut jamais » (Cousin).

Un port de mer. — Une partie du Forum de Rome. — Le mont Hélicon avec Apollon et les Muses; peint pour le connétable Colonna. — Paysage; un bac sur une rivière; un pâtre trayant une chèvre. — Un paysage. (Collection de M. Wynn Ellis.)

Paysage du matin. — (Collection de M. Bale.)

Paysage boisé. — Vue de la Spezzia. (Collection de M. Labouchère, à Stoke.)

Le château enchanté, paysage poétique. (Collection de lord Overstone, à Wickham-Park.)

Un paysage (gravé par Woolett). — Un paysage avec de splendides monuments sur les bords de la mer. (Collection Wyndham, à Petworth.)

Un port de mer au lever du soleil, avec le débarquement d'Enée dans le Latium; appelé la naissance de l'empire romain; gravé par Mason. — Coucher du soleil, avec des ruines antiques et un aqueduc; appelé la décadence de l'empire romain; (gravé par Woolett). (Collection du comte de Radnor, à Longford-Castle.)

Deux petits paysages. (Collection du comte de Suffolk, à Charlton-Park.)

Le lac Nemi, gravé par Vivarès. (A Stourhead-House.)

Un effet de soleil levant sur la mer. — Un paysage montueux et boisé, appelé le temple d'Apollon; (gravé par Woolett). — Paysage avec Enée débarquant dans le Latium avec ses compagnons. — Paysage avec un temple à droite et des collines au fond. (Collection de M. Miles, à Leigh-Court.)

Paysage avec un port et un repos. — Coucher de soleil sur la mer. — Paysage avec un berger et trois vaches. — Paysage avec un berger jouant de la flûte. — Un port de mer. — Un port de mer avec Apollon et une figure de femme. (Collection de lord Northwick, à Thirlestaine-House.)

Deux paysages. (Collection de M. Mac Lellan, à Glasgow.)

Un port de mer. (Collection de sir Campbell; à Garscube.)

Paysage avec le débarquement de la reine de Saba, mais différent du tableau de la galerie nationale. (Collection du comte de Hopetoun.)

Deux paysages. (Au duc de Buccleuch, à Dalkeith-Palace.

Un tableau. (A lord Wemyss, à Gosford-House.)

Un tableau. (Au duc de Cleveland, à Raley.)

Un paysage avec les ruines d'un temple. (Collection de M. Ingram, à Temple-Newsam.)

Un paysage. (Collection du comte Fitz-William, à Wentworth-House.)

Paysage avec port de mer; sur le devant, Mercure et Argus; — N° 159 du *Liber veritatis*. (Collection du duc de Devonshire, à Chatsworth.)

Paysage avec Tobie et l'ange. (Collection du comte de Shrewsbury.)

La tour sur le Tibre avec le moulin. (Collection de lord Scarsdale, à Keddleston-Hall.)

Un petit paysage. — Paysage avec la fuite en Egypte. — Petit et étroit paysage. — Paysage avec un troupeau de bétail et un arbre. — Coucher du soleil jetant sa lumière rouge sur la mer. (Collection du duc de Rutland, à Belvoir-Castle.)

Deux paysages. (Collection du marquis d'Exeter, à Burleigh-House.)

Vue du château Saint-Ange et du pont sur le Tibre. (Collection du duc de Bedford, à Woburn-Abbaye.)

Un coucher de soleil. — Un port de mer, avec le soleil levant au milieu du brouillard; signé. (Collection du marquis de Bute, à Luton-House.)

Embarquement de saint Paul au port d'Ostie. Une très-belle répétition est au duc de Wellington, et ces deux paysages sont des répétitions avec changements du tableau du roi d'Espagne (N° 49 du *Liber veritatis.*) — Un port de mer. — Jacob traitant avec Laban pour Rachel. (A la galerie Dulwich.)

Un port de mer. (Collection Lansdowne, à Bowood.)

Paysage; Apollon gardant les troupeaux d'Admète. — Un port de mer. (Au comte de Leicester.)

Psyché et l'Amour. (A M Parkins.)

Le livre de vérité. On sait que les ducs de Devonshire possèdent, en leur château de Chatsworth, un recueil de 200 dessins de Claude Lorrain, recueil designé depuis Baldinucci sous le nom de *Libro di verità*. Ces dessins ont été gravés au lavis par Richard Earlom, et publiés en 1777 par J. Boydell sous le titre de *Liber veritatis*, en 2 vol. in-f°, avec un troisième volume de gravures faites d'après d'autres dessins du Lorrain. Chacun des dessins du *Libro di verità* porte une note; l'ensemble de ces précieux renseignements a été recueilli et publié par M. le comte Léon de Laborde dans le tome I[er] des *Archives de l'art français*, et donne pour la plus grande partie de l'œuvre du célèbre paysagiste des indications précises, qui permettent de savoir pour qui il avait fait ses tableaux [1].

Le duc de Devonshire possède aussi à Chatsworth une magnifique collection de dessins de grands maîtres, dans laquelle il y en a beaucoup de Claude, et d'admirables, qui forment une belle suite au *Libro di verità*.

Gérard (François). Portrait de Hope. (Collection Lansdowne.)

Granet. Les franciscains à matines, dans le chœur de leur église; peint pour Georges IV. (Au palais de Buckingham.)

Le même sujet. Collection du duc de Devonshire, à Chatsworth.)

L'alchimiste. (Galerie Sutherland, à Stafford-House.)

Greuze. Un tableau. (A la galerie nationale, — voir p. 320.)

Deux portraits. (A Hampton-Court, — voir p. 320-321.

[1] Voy. *Archives de l'art français*, t. I, p. 435, et Waagen, t. II, p. 88.

La trompette; gravé par L. Cars. (A Buckingham-Palace.)
Une jeune fille. (Collection de lord Yarborough.)
Une jeune fille penchée sur son lit pour regarder une montre. (Collection du baron L. Rothschild.)
Une tête de jeune fille. — Une jeune fille assise sur une chaise. (A Lansdowne-House.)
Le miroir cassé; gravé par Dennel. — Une jeune fille avec une colombe. — Un troisième tableau venant de la collection Hope. (Collection du marquis Hertford).
Portrait d'un jeune garçon. (Collection de M. Baring.)
Deux têtes de jeunes filles. (Collection de M. Holford.)
Plusieurs tableaux de Greuze; entr'autres un père lisant la prière à sa famille. (Collection de M. Mills.)
Une jeune fille se préparant à arracher les pétales d'une marguerite pour deviner l'avenir. (Collection de M. Morrison.)
La nourriture; deux femmes et huit enfants. — Une jeune fille regardant en l'air. (Collection de sir A. Rothschild.)
Deux enfants.(Collection de M. Wynn Ellis.)
Une jeune fille. — Un jeune garçon. (Collection de M. Wombwell).
Une jeune fille avec un petit chien dans ses bras; souvent gravé. (Collection de M. Richard Forster, à Clewer-Park.)
Une jeune fille qui vient de finir son repas regarde un chat qui joue avec une balle. (Collection du marquis de Lansdowne, à Bowood.)
Un joueur de guitare. (Collection de M. Galton, à Hadzor.)
Intérieur d'une maison de paysans; une jeune femme nourrit son enfant; sa mère est près d'elle; une servante nettoie un ustensile de cuivre. (Collection Torry, à Edimbourg.)
Un petit mendiant. — Une petite mendiante. (Musée Fitz-William, à Cambridge.)

Gudin. Un vaisseau assailli par un orage. (Galerie Sutherland, à Stafford-House.)

Isabey. L'empereur Napoléon peint à l'île d'Elbe *. (Au musée Soane.)

Lahire. Paysage avec un repos. Collection de M. Galton, à Hadzor.)

Lancret. Quatre tableaux à la galerie nationale, (voir p. 320).
Un tableau à Ketteringham-Hall, et plusieurs chez le duc de Devonshire.

Le Brun (Charles). Horatius Coclès défendant le pont. — Le massacre des innocents (vient de la galerie d'Orléans). — Musiciens, trois demi-figures. (A la galerie Dulwich.)
Mort de l'épouse de Pirithoüs. — Bataille des Lapithes et des Centaures. (Collection du comte de Darnley, à Cobham-Hall.)
Alexandre le Grand dans la tente de Darius; étude finie. (Collection du marquis de Westminster, à Grosvenor-House.)

Lefèvre (Claude). Chapelle, poëte. (A Stafford-House.)

Le Nain. Portrait de Ch. Rivière du Fresny **. (Idem.)
Les jeunes brelandiers; sept enfants, dont quatre jouent aux cartes; vient du palais Aldobrandini. (Au palais Buckingham.)
Des enfants écoutent un vieux joueur de musette. (Galerie Sutherland, à Stafford-House.)
Enfants dans un paysage. (Collection de M. Neeld.)
Paysage avec des musiciens ambulants. (Collection du marquis de Westminster.)
A gauche d'un tableau, une vieille femme assise; à droite, un homme debout et un enfant; dans le fond, une maison et quelques figures. (Collection de lord Carlisle.)
Deux jeunes garçons et une jeune fille faisant de la musique. (Collection de M. Bredel.)
Une vieille femme et sept enfants; l'un d'eux, un jeune garçon, joue du violon. (Collection Wyndham, à Petworth.)
Une famille. (Collection de lord Northwick.)
Une femme ivre sur un âne, avec une autre femme, un homme et un enfant. — Des enfants dansant; une mère et son enfant. — Un enfant à cheval sur une chèvre, avec d'autres personnages. (Collection du comte de Lansdale, à Loother-Castle.)
L'artiste occupé à peindre un portrait. (Collection du marquis de Bute.)
Un enfant avec un mouton. (Collection de M. Mac Lellan.)
Plusieurs figures avec des moutons à une source. (Galerie Dulwich.)

Le Sueur (Eustache). La reine de Saba devant Salomon. (A Devonshire-House).
La mort de Germanicus (Collection de M. Miles, à Leigh-Court.)
Le crucifiement. (Collection du comte de Shrewsbury, à Alton-Towers.)
La Madeleine oignant les pieds de Notre-Seigneur. (Collection du marquis d'Exeter.)
La mort de la Vierge. (Au comte de Suffolk.)

Léonard Limousin. Cinq portraits de la famille royale; très-précieux émaux.(Collection de M. H. Danby-Seymour.)

Louis XIII. Portrait au trait de Cinq-Mars. (A Stafford-House.)

Loutherbourg. (Ph.-Jacq.). Scène de rivage; des pêcheurs lancent leur bateau; peint pour le comte de Grosvenor. (Collection du marquis de Westminster.)
Un paysage. — Paysage; des paysans faisant boire leurs bestiaux à un ruisseau. (Galerie Dulwich.)

Maingaud. Voir à Hampton-Court, p. 320.

Mignard (sans désignation de prénom.) Louis XIV jeune. (A Hampton-Court, p. 321.)
Louis XIV assis et prenant son sceptre. (Au château de Blenheim).

* C'est entièrement faux; Isabey n'a pas accompagné l'Empereur à l'île d'Elbe.
** Cette attribution est évidemment fausse.

Héraclite. — Démocrite. (Galerie de Knole.)
Portrait de Ninon de Lenclos. — Portrait de Lully. (A Stafford-House.)

Mignard (Pierre). Portrait de la comtesse de Feuquières, Catherine Mignard. — Portrait de madame Deshoulières. — Portrait d'Armand de Rancé, abbé de la Trappe. (A Stafford-House.)
Portrait de Descartes. (Collection du comte de Carlisle, à Castle-Howard.)
Portrait de Julie d'Angennes, duchesse de Montausier. (Collection du comte Spencer, à Althorp.)
Portrait de Henriette, duchesse d'Orléans, assise avec ses deux enfants. (Au château de Windsor.)

Mignard (Nicolas). La Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean; copie d'un tableau de Raphaël. (Collection du duc de Bridgewater.)

Nanteuil. Portraits de Jean-Ant. de Mesmes, comte d'Avaux, — de Louvois, — de Colbert, — de Mazarin, — de N. de L'Hôpital, duc de Vitry, — de Don Louis de Haro; dessins au trait. (A Stafford-House.)

Natoire (Ch.). Son portrait par lui-même. (Idem.)

Nattier. Marie-Adélaïde de France, fille de Louis XV; dessin. (Idem).

Parrocel. Voyez à Hampton-Court, p. 320.

Pesne (Ant.). « J'incline, dit M. Waagen *, à attribuer à cet admirable peintre le portrait de Frédéric le Grand qui est sans nom d'auteur. » Le roi, qui est jeune, est représenté sur un champ de bataille. C'est une peinture d'un grand mérite. (A Hampton-Court.)

Poussin (Nicolas **). Portrait du sculpteur du Quesnoy, appelé le Flamand. (Collection du comte Cooper, à Panshanger.)
Moïse enfant foule aux pieds la couronne de Pharaon; répétition du tableau du Louvre. (Collection du duc de Bedford.)
Départ des Israélites de l'Egypte. (Collection du comte de Radnor, à Longford-Castle.)
Moïse frappant le rocher; peint à Rome pour M. de Chantelou; gravé par Baudet. (Collection du duc de Bridgewater.)
Les Israélites rendant grâces à Dieu pour leur avoir donné de l'eau dans le désert. (Collection du marquis de Westminster, à Grosvenor-House.)
L'adoration du veau d'or. (Collection du comte de Radnor.)
La peste parmi les Philistins à Ashdod. Galerie nationale.)
Le triomphe de David. (Galerie Dulwich.)
Bethsabée amenée à David par une vieille femme. (Collection du duc de Bedford.)
L'adoration des bergers. (Collection Samuel Roger.)
L'adoration des Mages; gravé par Ant. Morghen. (Galerie Dulwich.)
Sainte famille, avec des anges dont l'un porte des fleurs; dans un beau paysage. (Collection du duc de Devonshire.)
Sainte famille avec des anges. (Collection du marquis de Westminster.)
Sainte famille. (A Stafford-House.)
Sainte famille. (Galerie Dulwich.)
La Vierge et l'enfant Jésus, saint Jean-Baptiste et sainte Elisabeth. (Collection de M. Ingram, à Temple-Newsam.)
La fuite en Egypte; peint en 1659; gravé par Bartolozzi. (Galerie Dulwich.)
Le Christ à l'agonie dans le jardin, et les anges apparaissant aux bergers. (A Hampton-Court.)
Le Christ mort. (Idem.)
Saint Jean prêchant dans le désert. (Collection de lord Ward.)
L'Assomption de la Vierge, dans un paysage. (Galerie Dulwich.)
Les sept sacrements; suite peinte pour le chevalier del Pozzo. (Collection du duc de Rutland, à Belvoir-Castle.)
Les sept sacrements; suite peinte pour M. de Chantelou; gravé par Pesne et Audran ***. (Collection du duc de Bridgewater.)
La fuite de Pyrrhus; répétition du tableau du Louvre ****. (Collection du comte de Darnley, à Cobham-Hall.)
L'enlèvement des Sabines. (A Stourhead-House.)
La peste d'Athènes. (Collection de M. Miles.)
Antiope ou Vénus dormant, surprise par Jupiter. (Galerie nationale.)
Antiope et Jupiter. (Collection du comte de Listowel.)
Antiope et Jupiter; vient de la collection Calonne. (Galerie Dulwich.)
Jupiter nourri par la chèvre Amalthée; (le même sujet est au musée de Berlin); gravé par Soyer. (Galerie Dulwich.)
Apollon et Daphné. (Collection de lord Northwick.)
Vénus et Adonis. (Collection de M. Munro.)
Mercure et Vénus; gravé par Clarus. (Galerie Dulwich.)
Vénus apparaissant à Enée. (Collection de lord Northwick.)
Pan à genoux devant une nymphe. (Idem.)
Céphale et Aurore. (Galerie nationale.)
Phineas et sa suite changés en pierre à la vue de la Gorgone. (Galerie nationale.)
La danse des saisons; gravée par R. Morghen; vient de la collection Fesch. (Collection du marquis d'Hertford.
L'enfance de Bacchus. (Galerie nationale.)
Enfants de la suite de Bacchus buvant. (Collection Neeld.)

* T. II, p. 368.
** Voir dans les *Archives de l'art français*, t. III. p. 9, diverses notes de M. Cousin.
*** Voir les notes de M. Cousin dans le tome III des *Archives de l'art français*, p. 10.
**** M. Waagen regarde ce tableau comme douteux.

Une nymphe appuyée sur un satyre; un autre satyre porte un panier de fruits; un amour. — Cupidon embrassant une nymphe, et un satyre portant des fruits; pendant du précédent. (Collection du comte de Darnley.)

Petite ébauche d'une bacchanale. (Idem.)

Satyres endormis et un enfant. (Collection de lord Northwick.)

Bacchanale. (Galerie nationale.)

Danse bacchanale. (Idem.)

Bacchante et satyre. (A Stafford-House.)

Bacchanale. (Collection de lord Dillon, à Basildon-Park.)

Nymphes et satyres. (Galerie de Hampton-Court.)

Hercule entre le Vice et la Vertu; gravé par Strange. (A Stourhead-House.)

Sujet mythologique. (Collection de M. Fountaine, à Narford.)

Renaud et Armide; gravé par G. Audran; Armide allant poignarder Renaud en devient amoureuse. (Galerie Dulwich.)

Renaud présente à Armide son bouclier comme un miroir. (Collection de lord Scarsdale, à Keddleston-Hall.)

Paysage avec figures; Phocion. (A la galerie nationale.)

Paysage poétique appelé la Campagne de Rome. (Collection Roger.)

Paysage avec Diogène. (Collection du comte de Grey.)

Sujet d'architecture; des piliers sur le devant; une ville au fond; des groupes de figures. (Collection de M. Munro.)

Paysage avec ruines dans lequel Dieu apparaît dans une gloire d'anges à une famille qui l'adore. (A Devonshire-House.)

Paysage poétique; première composition de l'Arcadie. (Idem.)

Deux vues des monuments du Forum. (Idem.)

Paysage avec des figures représentant l'histoire de Calisto et d'Arcas. (Collection du marquis de Westminster.)

Paysage; enfants jouant avec des fleurs et des fruits. (Idem.)

Paysage; peint en 1650; gravé par Baudet. (Galerie Dulwich.)

Trois autres paysages. (Galerie Dulwich.)

Paysage poétique. (Collection de lord Northwick.)

Paysage poétique avec des bergers arcadiens. (Liverpool royal institution.)

Deux paysages poétiques. (Collection du marquis de Bute.)

L'inspiration du poète *. Le même sujet, traité différemment, est dans galerie de M. Hope. (Galerie Dulwich.)

Un vieillard parle à quelques personnes au milieu desquelles est une femme malade; au fond, paysage et architecture. « Sujet incompréhensible pour moi, dit M. Waagen. » (Collection de sir Campbell, à Garscube.)

Enfants prenant des oiseaux. (A Glendon-Hall.)

Copie d'une peinture très-connue de Jean Bellin avec paysage du Titien, qui se trouve dans la collection Camuccini, à Rome; très-curieuse peinture comme étude du maître. (Collection Eastlake.)

Destruction des enfants de Niobé; par N. et G. Poussin. (Galerie Dulwich.)

Figures dans un paysage du Guaspre. (Collection de M. Harford, à Blaise-Castle.)

Paysage poétique. (Idem.)

La longue liste des œuvres du Poussin, authentiques ou non, que nous venons de donner, a été rédigée d'après les catalogues des galeries, d'après M. Waagen et d'après de précieuses notes de M. Cousin; cette liste diffère tellement de celle que l'on extrait du catalogue de Smith, que nous croyons, étant donnée l'importance du peintre, devoir reproduire la liste de Smith, en faisant précéder d'un * les œuvres déjà citées.

Portrait du Poussin, par lui-même; à 40 ans. (Chez le marquis de Bute.)

Le sacrifice de Noé. (Collection W. Egerton.)

Rebecca et la servante d'Abraham à la fontaine. (Musée Fitz-William.)

L'intendant de Joseph trouvant la coupe d'argent dans le sac de Benjamin. (Collection du comte de Miltown.)

Moïse exposé. (Collection du comte Temple.)

Moïse sauvé des eaux. (Collection de M. Nyert.)

* Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon. (Collection du duc de Bedford.)

* Le passage de la mer Rouge. (Collection du comte de Radnor **.)

* Moïse frappant le rocher. (Collection Bridgewater.)

* L'adoration du veau d'or. (Au comte de Radnor.)

* Le triomphe de David. (Galerie Dulwich.)

Jonas jeté à la mer. (Collection de S. M. Britannique.)

* L'adoration des bergers. (Collection S. Roger.)

* L'adoration des mages. (Galerie Dulwich.)

Sainte famille. (Collection W. Scrope.)

Sainte famille avec un groupe de quatre anges. (Collection de lady Clarke, à Oak-Hill.)

* Sainte famille avec des anges. (Collection du duc de Devonshire.)

* Sainte famille avec des anges. (Collection du marquis de Westminster.)

* La fuite en Egypte. (Galerie Dulwich.)

L'ensevelissement. (Au palais Hamilton, en Ecosse).

* Les sept sacrements. (Au duc de Rutland.)

* Les sept sacrements. (Au duc de Bridgewater.)

Le mariage de sainte Catherine. (Collection du comte Ashburnham.)

Saint Pierre et saint Jean guérissant le paralytique. (Collection W. Wilkins.)

* Voir dans les *Archives de l'art français*, t. III, p. 17, l'excellente description de ce beau tabl au par M. Cousin.

** M. Waagen l'appelle le Départ des Israélites de l'Egypte.

La vision de saint Paul. (Collection G. Watson Taylor.)
Achille découvert parmi les filles de Lycomède. (Collection de Stephen Jarrett)
Esquisse du testament d'Eudamidas. (Collection de P. Methuen, à Corsham.)
* Pyrrhus sauvé. (Collection de lord Darnley.)
* L'enlèvement des Sabines. (Collection de sir Richard Colt Hoare.)
* La peste d'Athènes. (Collection de M. Miles.)
* Apollon et Daphné. (Collection du comte de Northwick.)
* Vénus et Adonis. (Collection de G. Wilbraham.)
* Vénus et Mercure. (Galerie Dulwich.)
* Vénus apparaissant à Enée. (Collection de lady Clarke, à Dak-Hill.)
L'éducation de Bacchus. (Galerie Dulwich.)
Triomphe de Bacchus. (Collection du comte Ashburnham.)
Une fête bacchanale en l'honneur de Pan. (Idem.)
* Fête et danse bacchanale. (A la galerie nationale.)
Bacchanales. (Collection de lady Mildmay, à Dogmersfield.)
Bacchanale. (Collection de M. David Bevan.)
* Danse et fête bacchanale en l'honneur de Pan. (Galerie nationale.)
* Une nymphe avec un satyre et des amours. (Collection du comte de Darnley.)
* Le même sujet. (Collection du comte de Northwick.)
Acis et Galatée. (Collection du comte de Spencer, à Althorp.)
* Céphale et Aurore. (Galerie nationale)
Céphale et Procris. (Collection de M. Benjamin West.)
La bataille des Centaures et des Lapithes au mariage de Pirithoüs. (Collection de lord Darnley.)
Hercule couronné par Minerve. (Collection du marquis de Bute.)
* Les bergers arcadiens. (Collection du duc de Devonshire.)
Apollon inspirant un jeune poëte. (Collection de Thomas Hope.)
Persée vainqueur de Phinée. (A M. Georges Stanley.)
* Renaud et Armide. (A la galerie Dulwich.)
* Renaud et Armide. (Collection du comte de Scarsdale.)
* Enfant jouant. (Collection du marquis de Westminster.)
Le père reconnaissant. (Idem.)
Paysage, avec Pyrame et Thisbé. (Collection du comte Ahsburnham.)
Paysage ; un voyageur lavant ses pieds à une fontaine. (Galerie nationale *.)
Paysage; un paysan remplissant un vase à une fontaine. (Galerie Dulwich.)
Paysage ; saint Jean à Pathmos. (Collec tion de sir Th. Baring.)
* Paysage ; Calisto et Arcas. (Collection du marquis de Westminster.)
Paysage ; le compagnon. (Collection du duc de Devonshire.)
Paysage ; Jupiter et Io. (Collection de lord Ahsburton.)
Paysage; Didon et Enée. (Galerie nationale **.)
Paysage ; le soir. (Collection du marquis de Bute.)
Paysage ; voyageurs se reposant. (Collection Samuel Roger.)

Rigaud (Hyacinthe). François Mansart. — Le cardinal Melchior de Polignac. — J.-H. Mansart. — La Bruyère. (A Stafford-House.)
Portrait de Louis XIV, à 55 ou 60 ans. — Boileau. — Portrait d'un gentilhomme français. (Galerie Dulwich.)
Portrait de Fénelon (?). (Au palais Buckingham.)

Robineau. Voir Hampton-Court, p

Rousseau. Idem.

Serres (D.). Idem.

Serres. (T.-T.). Idem.

Subleyras. Le pape Benoît XIV ; 1740. (Galerie Sutherland à Stafford-House.)
La chute de Simon le magicien; exécuté à Rome en mosaïque. (Collection du comte de Shrewsbury, à Alton-Towers.)

Tournière (Robert). Une dame et un cavalier jouant aux cartes. (Collection du marquis de Bute.)

Triqueti (H. de). Un faune et un amour ; groupe de marbre. (Collection du duc de Bridgewater.)

Valentin. La robe de Joseph présentée à Jacob. (Collection de M. Martin, à Ham-Court.)
Soldats se querellant. — Le tribut en argent. (Collection du comte de Lansdale, à Loother-Castle.)
L'incrédulité de saint Thomas ; faussement attribué à Daniel de Volterre. (Collection de M. Mac Lellan, à Glasgow.)
L'enfant prodigue. (Collection de sir Campbell, à Garscube.)
Une partie musicale ***. (Collection du duc de Bridgewater.)

Vanloo (J.-B.). Portrait de Frédéric, prince de Galles. (A Hampton-Court.)

Vanloo (Senior). Thomas Corneille. (A Stafford-House.)

Vernet (Horace). Quatre tableaux de batailles de la collection du roi Louis-Philippe. (Collection du marquis Hertford.)
Napoléon à cheval. (Collection du duc de Bedford.

Vernet (Joseph). Port de mer. (Galerie nationale.)

* Non porté au Catalogue, au moins sous ce titre.
** Non porté au catalogue, au moins sous ce titre.
*** Gravée dans la galerie du Palais-Royal.

Château Saint-Ange. (Idem.)
Vue du port de Gênes. (Collection du marquis de Westminster.)
Vue sur la côte de Naples avec des pêcheurs; effet de calme et de matin brumeux; gravé dans la galerie Stafford. — Vue d'un rivage, avec la mer orageuse et un naufrage; gravé dans la galerie Stafford; pendant du précédent. (Les deux sont dans la collection du duc de Bridgewater.)
Une mer calme. — Une mer agitée. (Collection du duc de Bedford.)
Vue de Tivoli. — Un rivage rocheux avec diverses figures et des vaisseaux. (Galerie Dulwich.)
Trois paysages. (A Wardour-Castle.)
Une marine avec effet de matinée brumeuse. (Collection de M. Miles.)
Vue d'un rivage maritime. — Répétition de son morceau de réception. — Une marine. (Collection de M. Harford, à Blaise-Castle.)
Vue d'un port de mer. (Collection de lord Northwick.)
Un tableau. (Collection de M. Mac Lellan.)
Une des grottes du rivage de Sorrente. (Collection de sir Campbell.)
Un paysage. (Au duc de Buccleuch, à Dalkeiht-Palace.)
Brouillard du matin sur la mer. (Collection du comte de Shrewsbury, à Alton-Towers.)

Watteau. Deux fêtes champêtres, chacune de dix figures. — Une scène d'après Molière, dix figures : M. de Pourceaugnac entouré de ses femmes et de ses enfants. — Arlequin et Pierrot ; scène de carnaval, dix figures. — Ces quatre peintures doivent avoir été faites pour le roi Georges Ier, pendant le séjour de Watteau en Angleterre. — Le baiser; trois figures; un cavalier joue de la guitare ; une dame et un cavalier assis; ce dernier essaie d'embrasser la dame. (A la galerie de Buckingham-Palace.)
Quelques petits tableaux. (A Devonshire-House.)
Portraits de deux jeunes sœurs. (Collection de M. Munro.)
Les amusements champêtres * ; une nombreuse société s'est répandue sur les tapis de verdure qu'ombragent les grands arbres d'un parc; sur le premier plan, un seigneur debout devant le piédestal d'une statue; un jeune cavalier est étendu sur l'herbe auprès d'une dame qui l'écoute ; une autre dame, assise à côté de la première, attache à son corset une rose que vient de lui offrir une jeune personne agenouillée devant elle et portant une corbeille de fleurs ; un cavalier est assis au pied de cette seconde dame. Deux petites filles jouent sur le gazon avec un beau chien danois. Au second plan, sept groupes de musiciens, de danseurs et de diverses figures animent l'immense étendue du parc. — 4 pieds de h. sur 6 pieds de l. — Une des principales productions du maître. (Collection du marquis Hertford.)
Deux tableaux représentant des sujets ordinairement traités par le peintre. (Collection de lord Ward.)
Le triomphe de l'Amour. (Collection de M. Neeld.)
Conversation, dans un jardin, d'une dame et d'un cavalier. (Collection de miss Roger.)
Paysage; un couple de danseurs; quelques spectateurs. (Collection de M. Bredel.)
Deux tableaux avec de nombreuses figures. (Collection de M. Wynn Ellis.)
Plusieurs tableaux représentant surtout des enfants. (Chez M. Labouchère, à Stoke.)
Deux tableaux. (A Bowood, chez le marquis de Lansdowne.)
Une société de chasseurs faisant un repas. (Collection de lord Northwick, à Thirlestaine-House.)
Une fête champêtre, avec dix figures. — Le bal champêtre, gravé par Scotin. (Galerie Dulwich.)
La partie de musique; un cavalier joue de la flûte; une dame chante. — Dans un jardin, une dame assise avec une guitare ; un cavalier est à ses pieds; Pierrot est par derrière. — Une fête champêtre ; une société de dames et de cavaliers se prépare à s'embarquer dans une gondole. — Dans un jardin, neuf personnages; une dame assise tient un livre de musique; un cavalier joue de la guitare ; deux enfants jouent sur le devant. — Dans un jardin, une dame et un cavalier se promènent près d'une fontaine; deux autres personnes paraissent à travers les arbres. (A Stafford-House, galerie Sutherland.)
Les noces. (Au musée Soane.)
Deux conversations. (Au musée Fitz-William, à Cambridge.)

MUSÉE DE KENSINGTON.

Le musée d'art ornemental de Kensington, qui compte 20,000 objets d'art du Moyen-Age et des temps modernes, a été fondé en 1852; il se composait alors d'une petite collection établie dans Marlborough-House et annexée à l'Ecole des Arts ; c'est en 1857 qu'il a été placé à South-Kensington. Il a pour but de former le goût des dessinateurs et des ouvriers anglais, et les œuvres françaises y tiennent une place importante. On y trouve en effet : émaux de Limoges, Sèvres du XVIIIe siècle, verreries, faïences de Rouen, de Nevers, de Moustiers, de Nancy, de Lunéville, de Henri II, faïences modernes, émaux de Palissy, bronzes, orfèvrerie **, sculptures en bois, ouvrages en fer (grilles, balcons), tapisserie moderne des Gobelins, vase de Barbedienne (exposé à Vienne en 1873), etc.

* Vient de l'ancienne collection du cardinal Fesch.
** Les principaux modèles de Vechte sont à Kensington.

TABLEAUX ET DESSINS FRANÇAIS DU BETHNAL GREEN MUSEUM

(Collections de sir Richard Wallace).

Ce riche musée, qui comptait en 1867, 2030 objets d'art : tableaux, dessins, miniatures, porcelaines de Sèvres, bronzes, bijoux, mobilier décoratif, etc., renferme des merveilles françaises de toutes sortes. On y compte (tableaux ou dessins) : 16 Hippolyte Bellangé, 3 Boilly, 3 Rosa Bonheur 11 Boucher, 2 Brascassat, 1 Callet, 2 Charlet, 2 Claude Lorrain, 3 Léon Cogniet, 1 Corot, 5 Couture, 2 Eugène Delacroix, 15 Paul Delaroche, 2 Desportes, 2 Detroy, 4 Diaz, 1 Jules Dupré, 1 Fauvelet, 1 Robert Fleury, 5 Fragonard, 5 Géricault, 2 Gérôme, 1 Girard, 22 Greuze, 2 Gros, 1 Guaspre, 1 Gudin, 4 Isabey, 1 Claudius Jacquand, 1 Janet, 2 Tony Johannot, 7 Eugène Lamy, 9 Lancret, 1 Landelle, 1 Largillière, 2 portraits de madame Lebrun, 2 Lemoine, 2 Lépicié, 5 Marilhat, 15 Meissonier, 1 Merle, 1 Muller, 5 Nattier, 4 Oudry, 15 Pater, 1 Pils, 1 Poussin, 6 Prud'hon, 1 Raoux, 4 Raffet, 1 Rigaud, 14 Camille Roqueplan, 1 Théodore Rousseau, 5 Saint-Jean, 6 Ary Scheffer, 1 Schopin, 4 Troyon, 1 J.-B. Vanloo, 41 Horace Vernet, 2 Joseph Vernet, 11 Watteau, et des miniatures d'Aubry, Augustin, Bone, Boucher, Charlier, Fragonard, J. Guérin, Hall, Isabey, madame de Mirbel, Nattier, Sicardi. Le musée renferme aussi le portrait de sir Richard Wallace, par Baudry.

CHAPITRE IV

BELGIQUE

(ANCIENS PAYS-BAS ESPAGNOLS ET AUTRICHIENS).

ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Les traces les plus évidentes de l'influence de nos architectes au moyen âge se retrouvent en Belgique. Il est prouvé que la fameuse façade de la cathédrale d'Anvers a été construite par AMELIUS, de Boulogne, que l'empereur Charles IV emmena de France [1].

CALLOT (JACQUES), dessinateur et graveur, né à Nancy en 1592, mort à Nancy le 24 mars 1635. — En octobre 1625, Callot fut appelé à Bruxelles par l'infante Claire-Eugénie pour graver la prise de Bréda par Spinola. L'infante voulait que Callot immortalisât par ses gravures le souvenir de ce grand événement. Après avoir examiné les lieux et s'être fait rendre compte des positions occupées par les différentes batteries, Callot exécuta en six planches un ouvrage immense, où il déploya dans mille scènes diverses toutes les ressources de sa féconde imagination. Notre grand graveur fit à Bruxelles l'esquisse de ses planches et les grava à son retour à Nancy [2].

BOFFRAND (voir page 168).

PERRACHE (MICHEL), sculpteur et architecte, né à Lyon le 12 juillet 1685, mort en 1750. — Il quitta Lyon dès l'âge de seize ans pour aller se perfectionner dans les Académies d'Italie, d'Anvers et de divers autres pays.

[1] *Bulletin archéologique du comité des arts et monuments*, t. II, p. 578.
[2] Meaume, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Callot*, Paris, 1860, 2 vol. in-8° (t. I, p. 42).

Ses premiers succès éclatèrent dans la ville de Malines par la décoration d'une église qui lui valut le droit de bourgeoisie. Cette distinction flatteuse n'étouffa pas chez lui l'amour de la patrie, il revint à Lyon en 1717... Il y a beaucoup travaillé [1].

MEUSNIER (Philippe) (voir page 166). — Meusnier fit vers 1720 les décorations du théâtre de Bruxelles.

DE WAILLY (voir page 177). — De Wailly a construit la salle de spectacle de Bruxelles.

VERNET (Joseph) (voir page 152). —Il a peint un tableau pour M. François Premmer Lammens, à Gand.

BÉLANGER (François-Joseph), architecte, né à Paris en 1744, mort à Paris le 1er mai 1818. — Bélanger était un architecte de talent, habile décorateur et dessinateur de jardins. Il a construit pendant le règne de Louis XVI, pour le prince de Ligne, un château et un jardin-paysage [2].

AUTISSIER (Louis-Marie), peintre de portraits en miniature, né à Vannes en 1772, mort à Paris en 1823. Elève de Vautrin. — Dès l'âge de dix-sept ans, il était professeur de dessin à Morlaix, et en 1812, il alla s'établir à Bruxelles ; pendant de longues années il y a joui de la réputation d'un artiste de premier ordre. Il a fait, entre autres portraits, celui du roi Louis de Hollande et plusieurs portraits du roi des Pays-Bas. Autissier fut nommé membre de la Société royale des beaux-arts de Gand, et lui offrit, à cette occasion, une miniature représentant en demi-figures l'Union et l'Amitié. De retour à Paris, il fut surchargé de commandes [3].

DAMESME (Louis-Emmanuel-Aimé), architecte, né à Magny en 1757, mort à Paris en 1822. — Damesme travailla sous les ordres de Ledoux aux barrières de Paris. Les édifices élevés à Paris par lui sont nombreux ; on cite principalement le théâtre de la Société olympique de Paris (rue Chantereine), que l'on regarde comme un chef-d'œuvre du genre. Après l'avoir vu, l'empereur de Russie, Alexandre Ier, en demanda les plans à l'auteur pour faire construire à Saint-Pétersbourg une salle pareille, et à cette occasion, il lui adressa une lettre autographe et une bague en diamants. Damesme a élevé à Bruxelles la prison municipale et le théâtre royal [4]. Ce théâtre, construit de 1817 à 1819, est d'un bel effet

[1] Abbé Fontenai, *Dictionnaire des artistes*.
[2] Notice par Mlle Loiseau, (1818), réimprimée dans la *Revue universelle des Beaux-Arts*, t. XXII, p. 94.
[3] Nagler.
[4] Gabet et Nagler, d'après le *Journal de Paris*, 1822.

à l'extérieur ; la salle est très-riche, mais d'assez mauvais goût, dit-on ; à chacun des quatre étages de loges, il y a un rang de colonnes hautes et minces ; aussi Talma disait-il que cette salle lui faisait l'effet d'une botte d'asperges déliée dans le fond d'un puits.

BONNEVIE (Eloi-Joseph), architecte, né à Montlouis près Paris, en 1783. Elève de Delespine. — Il a construit sous l'Empire, à Bruxelles, le grand manége de cette ville, et avec Damesme, les prisons et le théâtre royal. En 1822, il éleva, à Bruxelles, l'arc de triomphe consacré à la paix générale [1].

SUYS, architecte, né en 1782, mort au château de Munken-lez-Bruges, en 1861 ; Elève de Percier et Fontaine, grand prix de Rome. — Suys, après 1815, fut l'architecte du roi des Pays-Bas, Guillaume, et après 1830, de Léopold, roi des Belges ; il a été aussi directeur de la classe des Beaux-Arts à l'Académie de Bruxelles ; il a construit plusieurs édifices importants dans cette ville [2].

DAVID, peintre (voir page 170). — Pendant son exil à Bruxelles, de 1816 à 1825, David fit les ouvrages suivants : l'Amour quittant Psyché ; — Télémaque et Eucharis ; — une répétition du couronnement de l'Empereur ; — la colère d'Achille ; — une bohémienne disant la bonne aventure ; — Mars désarmé par Vénus et les Grâces ; — Alexandre, Apelles et Campaspe, non terminé. Quant aux portraits, il a fait ceux du baron Alquier ; de la comtesse Vilain XIV et de sa fille ; du général Gérard ; de Siéyès ; de Ramel ; de madame Ramel ; des filles de Joseph Bonaparte ; de madame Villeneuve, nièce de J. Bonaparte [3].

Quant à l'influence de David, voici comment l'apprécie M. Van Hasselt [4].

« La peinture de David dominait la peinture belge [5]. L'art français avait fait disparaître de notre école les dernières réminiscences de nos peintres du XVIIe siècle. David avait fait table rase dans le pays de Rubens, dans le pays des Van Eyck. Les soldats de la République et de l'Empire s'étaient installés dans nos provinces, tandis que les nouveaux principes de David s'étaient installés dans nos ateliers. Les Grecs et les Romains s'étaient emparés de toutes les imaginations et de toutes les palettes belges.

[1] Gabet.
[2] *Gazette des Beaux Arts*, t. XI, p. 293.
[3] Delécluze, *David*.
[4] Dans le t. III, p. 438, de Raczynski.
[5] M. Debay père nous a raconté, vers 1855, une assez curieuse anecdote à ce sujet. Il était âgé d'à peu près onze ans, lorsque travaillant à l'école de dessin de Malines, David vint visiter cette école où les élèves dessinaient le Milon de Crotone de Falconet, morceau de réception de ce sculpteur. « Mettez-moi ça à la cave, mettez-moi ça à la cave, » s'écria David, en montrant l'œuvre de Falconet. »

» Longtemps David n'exerça qu'indirectement son influence sur nos artistes. Mais quand, en 1815, il vint, réfugié politique, demander un asile à Bruxelles, son influence agit d'une manière plus directe sur notre peinture. Elle dura jusqu'à la mort du maître, qui mourut à la fin de l'année 1826.

» Cependant, il faut le dire, des élèves mêmes de David, un grand nombre n'embrassèrent pas assez aveuglément ses principes pour y sacrifier leur propre individualité. Parmi ceux-là se distinguèrent surtout Herreyns, Paelinck, Navez, les frères Van Brée ».

Herreyns, professeur à l'Académie royale de peinture à Anvers, s'éloigna des principes de David et se rattacha autant qu'il put à Rubens. Paelinck et Navez modifièrent par leurs études en Italie ce qu'il y avait d'excessif dans les principes de l'école de David.

Mathieu Van Brée, directeur de l'Académie royale de peinture à Anvers, suivit aussi cette voie.

Odevaere fut le plus fervent et resta le plus exagéré des élèves de David [1].

Après avoir subi l'influence de David, l'art belge imita notre révolution romantique. Jusqu'alors les peintres flamands tenaient plus ou moins complétement à David ; d'autres imitaient telle ou telle école italienne ; quelques-uns s'efforçaient de demeurer fidèles aux traditions de l'école flamande du XVIIe siècle ; mais la vie, l'originalité, la spontanéité n'existaient pas. En 1830, M. Wappers donna, par son tableau du dévouement de Van der Werf, le signal d'une révolution artistique presque parallèle à celle qui s'opérait en France contre la manière plastique et décolorée des derniers élèves de David. Du mouvement commencé par M. Wappers devait sortir l'école belge moderne, naturaliste et coloriste. Mais cette jeune école, tout en croyant renouer sa filiation avec l'ancienne Flandre, est tombée le plus souvent dans une imitation mal dissimulée de nos coloristes modernes, et tient, il faut le dire, de plus près à Robert-Fleury, à Eugène Isabey, à Roqueplan et à Jacquand, qu'à Rubens (1855).

La sculpture avait suivi la même marche que la peinture. David avait exercé sur la sculpture belge, déjà toute française, une influence décisive ; mais un changement radical eut lieu, en 1833, dans l'école belge. M. Guillaume Geefs, né à Anvers, en 1806, élève de Ramey à Paris et artiste distingué, fit, au salon de 1833, une révolution analogue à celle que Wappers venait de faire dans la peinture.

DAUSSOIGNE (Joseph), compositeur de musique, né à Givet en 1790. Élève du Conservatoire de Paris, grand prix de 1809. — Daussoigne fut nommé en 1827

[1] A ces noms d'élèves belges de David, il faut ajouter Stapleaux et Moll.

directeur du Conservatoire de musique de Liége; il a composé une cantate à grand orchestre pour la fête donnée à Liége à la réception du cœur de Grétry, et en 1834, une grande symphonie avec chœurs, appelée *une Journée de la Révolution*. C'est, dit M. Fétis, une belle et large composition.

RUDE (Madame), née Sophie Frémiet, peintre, née à Dijon le 20 juin 1797; morte à Paris le 4 décembre 1867. Élève de Devosge à Dijon, et de David à Bruxelles. — Madame Rude a résidé à Bruxelles pendant la Restauration; elle a peint des dessus de porte (la belle Anthia et les Saisons) au château de Terveuren, et les Muses, à la bibliothèque du duc d'Aremberg, à Bruxelles [1].

CADET DE BEAUPRÉ (César-Maximilien-Aimé-Jean-Baptiste), sculpteur, né à Valenciennes le 23 janvier 1786. — Après avoir été professeur de sculpture à l'académie de Valenciennes, il alla se fixer à Mons [2].

CAMBON et **PHILASTRE**, peintres décorateurs. Ch.-Ant. Cambon, né à Paris en 1802, mort à Paris en 1875. Elève de Cicéri. — Humanité Philastre, né à Bordeaux en 1794. Elève de son frère. — Toute la décoration intérieure du grand théâtre d'Anvers a été faite par ces deux artistes en 1834.

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur, (voir page 256). — Vers 1842, M. Debay a fait une statue de Charles-Quint pour la chambre des députés de Belgique. Cette figure est en pierre de Conflans; Charles-Quint est debout et tient en main l'ordre de délivrer les captifs chrétiens retenus à Tunis.

SÉCHAN (voir page 164). — Séchan, en collaboration avec L. Feuchère, Despléchin et Dieterle, a restauré, en 1843, la salle de spectacle du théâtre royal de Bruxelles. — En 1853, Séchan, seul cette fois, a exécuté, comme architecte et décorateur, la restauration complète de ce théâtre [3].

AVISSEAU (Ch.-J.) (voir page 218). — M. Avisseau a fait: en 1853, pour M. Carolus, résident du roi des Belges en Portugal, une coupe de style antique; — en 1853, pour madame la comtesse Douglas-Hamilton à Bruxelles, un bassin rustique; — en 1855, pour le baron de Blomaert, à Bruxelles, un bassin rustique [4].

ARTISTES BELGES MODERNES ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

On peut juger de l'influence considérable exercée de nos jours sur

[1] Les Muses ont été lithographiées par Von der Haerth. — *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité* (1867, p. 301).
[2] Livret du musée de Valenciennes.
[3] Renseignements communiqués par M. Séchan.
[4] Renseignements communiqués par M. Avisseau.

l'art belge par l'école française, en voyant que parmi les artistes belges qui ont exposé à Paris, en 1855, les suivants sont élèves de maitres français :

Bohm (Auguste), peintre de paysage ; — élève de Jules Coignet.

Clays (Paul-Jean), peintre de marines ; — élève de Gudin.

De Biefve (Édouard), peintre d'histoire ; — élève de David d'Angers.

De Heuvel (Théodore-Bernard), peintre de genre ; — élève de Drolling.

Delfosse (Ernest), peintre de genre ; — élève de Roqueplan.

Eeckhout (Jacques-Joseph), peintre ; — élève de Louis David.

Houzé (Florentin), peintre d'histoire ; — élève de Hennequin.

Portaels (Jean-François), peintre de genre ; — élève de Paul Delaroche.

Stapleaux (Michel-Ghislain), peintre de portraits ; — élève de Louis David.

Melot (Égide), sculpteur ; — élève de Ramey fils et de Auguste Dumont.

Tuerlinck (Joseph), sculpteur ; — élève de Paul Delaroche.

A ces noms, nous ajouterons encore ceux de : Braempt (Joseph-Pierre), graveur de la monnaie du royaume de Belgique (né à Gand, le 15 juin 1796, mort en 1864), qui s'est formé à Paris, — et du célèbre peintre M. Gallais, élève de Paul Delaroche.

BARILLET (voir page 157). — C'est lui qui a créé, sous le règne de Léopold II, et peu de temps après l'exposition universelle de 1867, le magnifique parc de Laeken.

CATTIER (Armand), sculpteur, élève d'Eugène Simonis. — M. Cattier résidait à Bruxelles en 1867 et exposait au salon de Paris, la même année, le modèle en plâtre de la statue de Boduognat, roi des Nerviens, pour la décoration de l'une des portes de la citadelle d'Anvers.

CARRIER-BELLEUSE, sculpteur (voir page 248). — On admirait à l'exposition universelle de Paris (1867) deux grandes torchères en bronze doré, exécutées par la maison Barbedienne, sur les modèles de M. Carrier-Belleuse, pour le roi des Belges.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1868, l'Empereur a offert à la reine des Belges deux vases étrusques fond bleu, décorés de paysages dus au pinceau de Jules André. — En 1874, le gouvernement français lui offrait aussi un vase de Nîmes fond vert, décoré de fleurs d'orchidées peintes par Barriat.

ARMAND-CALLIAT, orfèvre (voir page 158). — Il a exécuté, vers 1871, un ostensoir, un calice et un ciboire pour le couvent de la Visitation, à Liége.

DIDRON (Édouard), (voir page 296). — Il a exécuté à la cathédrale d'Anvers, de 1872 à 1874, six verrières à sujets, en style du XVI[e] siècle, dont quatre fort importantes et représentant : Saint Amand prêchant la foi sur les bords de l'Escaut; — saint Norbert rétablissant à Anvers le culte du Saint-Sacrement ; — le couronnement de la Vierge auquel assistent une foule de personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que les saints particulièrement dévots à la Vierge ; — le Christ mort aux pieds de la Vierge, entouré de saints.

Il a exécuté aussi, en 1874, pour l'église de Saint-Amand, à Anvers, sept grandes verrières représentant les sacrements et leurs symboles dans l'Ancien Testament. Ces belles verrières sont en style du XIII[e] siècle [1].

BESSON, peintre (voir page 224). — M. Besson a peint en 1865, à l'hôtel de la banque de Bruxelles, un grand plafond représentant les arts; il a fait aussi quelques peintures dans les appartements particuliers du directeur. — M. Besson a fait encore quelques peintures chez le comte de Mérode.

ŒUVRES D'ARTISTES FRANÇAIS DANS LES MUSÉES DE BELGIQUE.

1° AU MUSÉE DE BRUXELLES.

Clouet (François), dit Janet. Elisabeth, reine d'Angleterre.

Courtin (Jacques-François). Le Christ mort sur les genoux de la Vierge.

Courtois (Jacques) dit le Bourguignon. Choc de cavalerie.

Debay (Auguste). Le berceau primitif; Ève et ses deux enfants; groupe en plâtre.

Delacroix (Eugène). Esquisse du plafond de la galerie d'Apollon (acquis en 1865).

Gysels *. Un cygne mort entouré de gibier.

Lepoittevin (Eugène). Naufrage sur la côte d'Afrique.

Le Sueur (Eustache). Le Sauveur donnant sa bénédiction. (Petit tableau.)

Attribué à Nicolas **Mignard**. Portrait d'Henriette d'Angleterre.

Mignard (Pierre). Portrait de femme sous la figure de Diane couchée ; ce tableau faisait partie d'un plafond.

Nattier. Portrait de l'impératrice Marie-Thérèse.

Tanneur. Vue de mer à la marée montante.

Vanloo (Carle). Diane et Endymion.

Vautier (Alexandre). Portrait d'un gentilhomme au XVII[e] siècle.

Vouet (Simon). Saint Charles Borromée priant pour les pestiférés de Milan.

2° AU MUSÉE DE GAND.

Palière (de Bordeaux). La bénédiction des enfants de Joseph par Jacob (1810).

* Né à Paris en 1610, mort en 1673, d'après le livret du musée royal de Bruxelles.

[1] Renseignements communiqués par M. Ed. Didron.

3° A LIÉGE.

Delaroche (Paul). Mater dolorosa (gravé par Alph. François).

Ingres. Portrait en pied du premier consul.

4° A ANVERS.

Clouet (François). Portrait de François II.

GALERIE SUERMONDT, A BRUXELLES.

Decamps. Le Hallali (1849).

Dupré (Jules). La coupe de bois (1834). — (Lithographié par François dans les *Artistes contemporains.*)

Meissonier. Un liseur (1856).

Troyon. L'abreuvoir (1851). — (Gravé dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1874, t. IX.)

Watteau. La collation champêtre. — (Gravé par Moyreau.)

CHAPITRE V

CHINE, JAPON, INDES, PERSE, CAMBODGE, SIAM, BIRMANIE & AN-NAM

---

§ 1. — CHINE

LE P. BELLEVILLE. — Dans les premières années du XVIII[e] siècle (1701-3), nous trouvons, faisant des portraits et des miniatures en Chine, un jésuite français, le P. Belleville, sur lequel nous n'avons malheureusement aucun détail [1].

LE P. ATTIRET (JEAN-DENIS), peintre, né à Dôle le 31 juillet 1702, mort à Pékin le 8 décembre 1768. — Attiret apprit la peinture à l'école de son père, artiste assez obscur. Les grandes dispositions de cet enfant engagèrent le marquis de Brossia à se déclarer son protecteur. Attiret alla à Rome et se forma en étudiant les chefs-d'œuvre des maîtres du XVI[e] siècle et l'antiquité. De retour en France, il séjourna quelque temps à Lyon, y peignit quelques portraits qui le firent connaître [2], et à trente ans il entra dans l'ordre des jésuites. Pendant son noviciat, il fit quatre tableaux à la cathédrale d'Avignon et quelques autres toiles. En 1737, la mission de Pékin ayant demandé un peintre, Attiret s'embarqua pour la Chine, où il prit le titre de peintre de l'Empereur du céleste empire. On trouve de curieux détails dans une lettre qu'il écrivit, en novembre 1743, à M. d'Assaut. « J'ai été reçu, dit-il, de l'empereur de la Chine aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un

[1] Voyez Feuillet de Conches, *Les peintres européens en Chine*, dans la *Revue contemporaine*, t. XXV, 98e livraison, 1856.

[2] Ces portraits sont ceux du cardinal d'Auvergne, archevêque de Vienne, de l'archevêque de Lyon et du prévôt des marchands, M. Perrichon.

prince qui se croit le seul souverain du monde ; qui est élevé à n'être sensible à rien ; qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux de pouvoir être à son service et travailler pour lui.» Attiret devait cet accueil à un tableau de l'adoration des Mages, que l'empereur Kien-Long trouva admirable, et qu'il fit placer dans l'intérieur de son palais. Les jésuites en se servant de l'art, entre autres moyens, pour amener la Chine à la religion et à la civilisation de l'Europe, savaient aussi, dans ce cas, se plier aux usages et aux exigences des Chinois. Voici encore un passage de la lettre d'Attiret. « Quant à la peinture, hors le portrait du frère de l'Empereur, de sa femme, des princes et princesses du sang, et de quelques autres favoris et seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût européen. Il m'a fallu oublier, pour ainsi dire, tout ce que j'avais appris, et me faire une nouvelle manière pour me conformer au goût de la nation : de sorte que je n'ai été occupé les trois quarts du temps qu'à peindre, ou en huile sur des glaces, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce; rarement de la figure. Tout ce que nous peignons (avec Castiglione, jésuite italien et peintre) est ordonné par l'Empereur. Nous faisons d'abord les dessins; il les voit, les fait changer, réformer comme bon lui semble[1]. Que la correction soit bien ou mal, il faut en passer par là sans oser rien dire. » L'Empereur n'aimait pas la peinture à l'huile, à cause du reflet du vernis : le docile jésuite peignit à la détrempe. L'Empereur prenait les ombres pour des taches, le peintre n'ombra plus ou il le fit très-légèrement. Les Chinois exigent la reproduction numériquement exacte des poils, des cheveux, des feuilles des arbres et de leurs filaments ; une rapidité capable de produire quatre portraits en six heures; une minutie rigoureuse dans les détails; un fini à user la patience, même d'un Oriental. Attiret, formé à la manière large et vigoureuse des peintres italiens, se plia cependant à tout; il devint même chef des artistes chinois, qui terminaient ses nombreux ouvrages, et écouta avec patience les conseils de tous les seigneurs, officiers, eunuques et autres habitants du palais : conseils bizarres quelquefois, mais souvent d'une grande sagesse. Aussi, de 1753 à 1760, Attiret fut-il tout-puissant auprès de Kien-Long, qui, en vrai François Ier, visitait chaque jour son atelier, devisait avec lui et prenait plaisir à le voir peindre. Attiret fut créé mandarin (1754); mais, par humilité ou par toute autre raison, il refusa cette éminente dignité.

[1] Un grand tableau qu'il fit pour l'Empereur, représentant un paysage et quelques dames chinoises, déplut au Fils du Ciel; il fallut le changer et le repeindre ; les figures avaient trop de vie, trop de couleur ; les doigts n'étaient pas rouges, ni les ongles assez longs. Attiret prit conseil d'un peintre chinois, et par sa docilité obtint l'approbation complète de la cour.

Le goût de l'Empereur pour la peinture fit bientôt naître celui des courtisans et se communiqua à toute la ville. Il se forma deux écoles qui eurent pour maîtres les PP. Attiret et Castiglione.

Attiret travailla pour les chrétiens, pour les églises, et fit plus de deux cents portraits de grands personnages de l'empire; aussi, surchargé de travail, il ne faisait que les esquisses et les chairs; des peintres chinois faisaient le reste sous sa surveillance. Attiret avouait que pour les coiffures, les vêtements, les paysages, les animaux, les costumes du pays, les Chinois travaillaient plus facilement et plus vite qu'il n'aurait pu le faire lui même.

C'est de 1753 à 1760, que Kien-Long fit ses expéditions contre les Tartares et recula de beaucoup les frontières de son empire. Les principaux évènements, batailles et fêtes, accomplis pendant ces campagnes, furent peints par Attiret et par les artistes chinois avec la plus grande précision. Souvent on faisait venir de huit cents lieues les officiers qui s'étaient distingués, pour faire leur portrait, et en 1754, l'Empereur fit venir Attiret lui-même en Tartarie.

L'empereur Kien-Long ordonna aussi aux jésuites de faire des dessins de ces batailles, que l'on enverrait en Europe pour les graver à ses frais.

« En 1765, l'empereur de la Chine envoya en France, par la Compagnie des Indes, des dessins magnifiques de conquêtes pour être gravés par nos meilleurs artistes [1]. » M. de Marigny confia à Cochin la direction de la gravure des seize dessins représentant les conquêtes de Kien-Long. Les auteurs des dessins étaient les PP. Attiret, J.-J. Damascenus, Jos.Castiglione [2] et Ignatius Sichelbarth. Huit graveurs travaillèrent à cette collection, terminée en 1774; L.-J. Masquelier, J. Aliamet, J.-P. Le Bas, Saint-Aubin, F. de Née, B.-L. Prevost, P.-P. Choffart, N. Delaunay [3].

Le P. Attiret composa encore plusieurs remarquables tableaux placés dans le palais de l'Empereur, où il n'était permis à personne de les aller voir, à moins que quelque commission particulière ne vous portât de ce côté. « J'ai eu occasion, dit le P. Amiot, d'en voir quelques-uns. Le premier est un plafond représentant le Temple de la Gloire civile, celle qui consiste à rendre les hommes heureux. Sur le second, on voit une dame qui vient d'achever sa toilette. Quatre autres tableaux représentent les saisons. Le printemps s'annonce par un paysage d'arbres à fleurs. Quelques femmes jouissent du beau spectacle de ces arbres déjà tout fleuris; d'autres en coupent quelques

[1] Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. II, p. 304.

[2] Ou Castilhoni.

[3] La presque totalité des épreuves de la collection des *Batailles de la Chine* ayant été envoyée à Pékin, ces estampes sont d'une extrême rareté. On en a une réduction par Helmann.

rameaux. — L'été fait voir un étang couvert en partie de nénuphars... au milieu de l'étang est une petite nacelle dans laquelle il y a une dame et deux suivantes; l'une présente à sa maîtresse une fleur de nénuphar, l'autre pousse la nacelle au moyen d'un aviron. — L'automne représente une mère de famille assise à côté d'une treille et ayant autour d'elle plusieurs petits enfants; l'un mange du raisin; l'autre reçoit une grappe des mains de sa mère qui en montre une au troisième. — L'hiver offre un appartement meublé à la chinoise; au milieu est une grande bassine dans laquelle il y a des charbons qu'un enfant remue avec un bâton; sa mère, assise sur un fauteuil, prend une tasse de thé et le regarde jouer, ainsi qu'une servante debout devant elle; un autre enfant, en habit fourré, vient prendre quelques bonbons. »

Attiret fit aussi pour la chapelle des néophytes, dans l'église de la Mission française de Pékin, un beau tableau représentant l'Ange gardien. Enfin, épuisé de fatigue et de travail, il mourut en 1768, à soixante-six ans. L'Empereur envoya son neveu savoir le jour de son enterrement, paya de son argent les frais de ses obsèques, et commanda à son principal eunuque, d'aller pleurer sur le cercueil de son peintre [1].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le ministre d'État, Bertin, envoya en décembre 1764, en décembre 1772 et en septembre 1779, à l'empereur de la Chine un grand nombre de pièces de porcelaine de Sèvres. Ces pièces consistaient en vases, pot à l'eau, groupes d'après Boucher, Oudry et divers artistes, gobelets, tasses, statues de saint Louis, de sainte Clotilde, de saint Antoine, de sainte Claire et de sainte Thérèse [2].

BOURIÈRES (Bernard-Gustave), architecte. Elève de Picot. — M. Bourières a exposé au salon de 1867 cinq dessins représentant l'église que l'on construit à Pékin, sous la direction de Mgr Mouly, évêque français à Pékin.

FROMENT-MEURICE (Emile), orfèvre (voir page 157). — En 1866, il a exécuté un bouclier en bronze argenté et doré, offert en prix de courses à Hong-Kong par la colonie américaine. — Ce bouclier, qui est la reproduction de celui exécuté pour la Russie, en 1844, par Désiré-François Froment-Meurice, est décoré de cinq bas-reliefs (voir leur description au chapitre de la Russie).

[1] Éloge du P. Attiret par le P. Amiot, dans le *Journal des savants,* juin 1771. — Lettres d'Attiret, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXVII. — *Mémoires concernant les Chinois*, t. II, p. 434 ; t. VIII, p. 286.

[2] Renseignements communiqués par M. Riocreux.

§ 2. — JAPON

En 1875, le Mikado demanda des ouvriers à la manufacture de Sèvres pour perfectionner les procédés de la fabrication de la porcelaine japonaise; et pendant que nous rédigeons cette note, le gouvernement français négocie avec le gouvernement japonais l'envoi d'ouvriers français au Japon et en échange l'envoi d'ouvriers japonais à Sèvres [1].

---

§ 3. — INDES

AUGUSTIN DE BORDEUSE, architecte du temps de Louis XIII, appelé par les Indiens Oustan Içaï Nadir ul Asr, Augustin le Chrétien, merveille de l'époque. — L'empereur Mogol, Shah-Jahân, le chargea de construire le Tadj-Mahal, splendide monument [2] qui renferme le tombeau de la sultane Désirée, femme de Shah-Jahân, morte en 1631, et celui de Shah-Jahân, mort en 1666.

Le Tadj-Mahal se trouve près d'Agrah sur les bords de la Djemna; c'est le plus beau monument de l'Hindoustan, et grâce aux sommes que la Compagnie des Indes a consacrées à son entretien, il est encore parfaitement conservé et fait l'admiration de tous les voyageurs. Seul, notre compatriote, Victor Jacquemont, n'a trouvé que des critiques à adresser à ce « colifichet ». Le Tadj-Mahal est élevé sur une vaste terrasse défendue contre les eaux de la Djemna par un solide rempart, sur lequel s'élèvent trois bâtiments : à l'extrémité d'amont, un oratoire; à l'extrémité d'aval, un caravansérail; au centre, un pavillon surmonté d'un dôme, qui est l'entrée du monument. Après avoir traversé la porte magnifique de ce pavillon et gravi un large escalier, on arrive dans un jardin dont l'axe central est occupé par un long canal bordé de fontaines et de jets d'eau; le jardin est sillonné d'allées de gigantesques cyprès, ou couvert de bosquets et de fleurs. A l'extrémité du canal, s'élève le Tadj-Mahal sur un tertre carré, de 105 mètres de côté, élevé de 6 mètres au-dessus du terre-plein des

[1] Les ambassadeurs chinois ou japonais qui viennent visiter Sèvres, déclarent tous que les produits de Sèvres sont aussi célèbres et recherchés dans leur pays que le vieux Chine et le vieux Japon sont estimés chez nous.

[2] Gravé dans *l'Univers pittoresque* de MM. Didot, planche 51 du volume *Inde*.

jardins ; ce tertre est entouré d'un rempart construit en larges blocs de marbre blanc et décoré de 80 arcades moresques sculptées en relief très-prononcé. Les angles sont surmontés de quatre minarets. Le Tadj-Mahal est aussi un carré de 60 mètres de côté. Chaque face, en marbre blanc et décorée d'arabesques, est percée d'un splendide portail de 27 mètres de hauteur. Celui qui conduit aux tombeaux est orné de sculptures délicates ou couvert de versets du Coran, dont les caractères sont figurés en marbre noir. A l'extérieur, le Tadj-Mahal lance ses dômes et ses coupoles, ses flèches et ses minarets. L'intérieur, couvert de fines arabesques, renferme les mausolées de la sultane et de l'empereur. Ces tombeaux sont couverts d'arabesques et des plus riches pierreries, qui sont les seuls éléments colorés qui entrent dans leur décoration.

Le Tadj-Mahal est tout entier construit en blocs de marbre blanc, polis comme un miroir, et dont les assises se raccordent avec une merveilleuse précision. Partout l'art du ciseleur, qui est poussé si loin chez les Indiens, s'est surpassé pour l'exécution de ce chef-d'œuvre de sculpture.

Augustin de Bordeuse reçut de Shah-Jahân 300,000 francs par an pendant les vingt-deux années que dura la construction. Plus de 20,000 ouvriers, parmi lesquels les sculpteurs les plus habiles, y travaillèrent sans relâche. Le total de la dépense dépassa, dit-on, 75 millions de francs de cette époque, et dans un pays où la main-d'œuvre est à peine rétribuée ; les pierres précieuses et les plus beaux marbres avaient été envoyés en pur don à l'Empereur par les gouverneurs des provinces de son empire [1].

GERMAIN (François-Thomas), orfèvre, fils et élève de Thomas Germain. — En 1752, il fit tout un service de table en argent et en or, pour le roi de Golconde [2].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le ministre des affaires étrangères envoya, le 12 septembre 1788, à Tippoo-Saïb, sultan de Mysore, par l'entremise de l'ambassadeur de ce prince, un grand service de table en porcelaine de Sèvres, avec des vases, des tasses, des tableaux et des bustes. La valeur de ce présent était de 33,126 livres.

CALLIAT (Armand), orfèvre (voir page 158). — Il a fait, en 1868, la crosse et la chapelle épiscopale de l'évêque de Bombay, et la lampe de la cathédrale. Ces divers objets sont en argent.

[1] Ch. Dupin, in *Rapports sur l'exposition universelle de* 1851 (Force productive des nations), t. I, 6e partie. p. 455.
[2] *Mercure* de décembre 1752, p. 148.

§ 4. — PERSE

FROMENT-MEURICE (Désiré-François), orfèvre (voir page 156). — Froment-Meurice a fait un service à thé, offert en 1840 par le roi Louis-Philippe au shah de Perse. Ce service en argent doré est très-richement orné dans le style de la Renaissance. Il se compose d'une théière, d'un sucrier, d'une cafetière, d'un pot à crème et d'un plateau.

TROTIN (Charles), graveur en médailles, né à Paris. — Le shah de Perse, Nasser-Ed-din, chargea en 1864 son ambassadeur en France de faire faire à Paris les matrices des nouvelles monnaies de la Perse et tous les engins nécessaires à leur fabrication. Les matrices ont été gravées par M. Ch. Trotin et les presses monétaires ont été fabriquées par M. Cail, qui a aussi fourni les plans pour la construction d'un hôtel des monnaies à Téhéran. — La face des monnaies d'or et d'argent porte les armes de l'Iran : un lion debout, vu de profil, tenant un sabre à la patte droite et ayant derrière son dos un soleil levant; il est posé sur un socle entouré d'une guirlande de chêne et de laurier. Sous le socle est écrite la valeur de la pièce. Au revers, le nom du souverain est gravé en beaux caractères persans et entouré d'une guirlande pareille. — La face des monnaies de cuivre est illustrée d'un soleil radieux entouré de la même guirlande que les pièces d'or [1].

En voyant cette belle œuvre, nous nous sommes réjouis pour la Perse, mais nous avons regretté que la France ait des monnaies aussi laides.

CRAUK (Gustave), sculpteur, né à Valenciennes en 1827. Élève de Pradier. — Il a exposé au salon de 1874 un très-beau buste en bronze argenté du shah de Perse Nasser-Ed-din.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1873, le gouvernement français a donné à Nasser-Ed-din : un service de déjeûner décoré de vues de Fontainebleau peintes par M. François Robert ; — un service de déjeûner avec sujets de l'art céramique peint par Dévély; — deux vases carafe-étrusque, décorés de vues de Pau et de Pierrefonds peintes par Jules André.

[1] *Chronique des Arts et de la Curiosité*, 1865, p. 21.

§ 5. — CAMBODGE

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné, en 1857, au roi de Cambodge, deux vases Médicis, fond bleu.

DENIÈRE, fabricant de bronzes. — Il a exécuté, en 1874, une grande grille en bronze pour le roi de Cambodge, Norodom Ier, destinée à la salle du trône de ce souverain. Cette belle grille, en style oriental et décorée surtout de fleurs, a été dessinée et sculptée par M. Ducrot [1].

EUDE (Louis-Adolphe), sculpteur, né à Arès (Gironde) en 1818 ; élève de David d'Angers. — Il a exposé au salon de 1875, la statue équestre en zinc d'art de Norodom Ier. Le roi porte l'uniforme de général français et la plaque de la Légion d'honneur dont il est grand-croix ; il porte aussi la décoration de son ordre et la médaille des ambulances de la Presse, dont il s'est rendu digne par les nombreux secours en argent qu'il a envoyés à nos blessés. La statue a été fondue par M. Jules Bouvier et sera érigée sur la grande place de Pénom-penh, capitale du Cambodge [2].

---

§ 6. — SIAM, BIRMANIE ET AN-NAM

LA SAVONNERIE.

Louis XIV, en 1685, donna au roi de Siam un splendide tapis de la Savonnerie.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné aux deux rois de Siam, en 1861, un service à café, décoré de vues de Fontainebleau par Langlois ; — un service à thé,

[1] Elle est gravée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1874, t. X, p. 524.
[2] L'*Explorateur*, 1875, p. 192, avec gravure.

sur lequel MORIOT et BARBIN avaient peint (en 1832) les inventeurs célèbres.

En 1863, il a offert à Phan-Thanch-Gian, ambassadeur du roi d'Annam, un service de déjeûner, fond blanc, décoré de fleurs.

En 1873, il a donné au roi de Birmanie deux vases-œuf, fond brun-rouge, avec décor en or.

CHAPITRE VI

DANEMARK

LE PRIEUR (Adrien), peintre sur émail, français de naissance. — Le Prieur a peint en Danemark, de 1666 à 1681. On cite de lui le portrait de Frédéric III, sur argent, 1669 ; le portrait de Christophe Gabel, sur or, en 1666 ; le portrait du docteur Simon Pauli, sur or, 1675. Avant lui, on trouve en Danemark un peintre nommé Adrien Le Prieur, avec lequel il ne faut pas le confondre [1].

BOUDAN DE CHOMOND [2] (Louis), graveur. — Cet artiste, qui paraît être un protestant réfugié en Danemark, a gravé le couronnement de Frédéric II, et la cérémonie dans laquelle il fait des chevaliers ; il a gravé aussi, en 1685, une allégorie pour la naissance de Christian V.

BARBETTE (Josias), peintre en miniature et en émail, de Strasbourg.— Barbette se réfugia en Danemark après 1685 ; quelques-uns de ses travaux se trouvent dans les collections royales. En 1700, il fut choisi pour être le président de l'église réformée à Copenhague, et en 1725, pour doyen d'âge de l'église [3].

[1] Weinwich, *Dansk, Norsk og Svensk Kunstler Lexicon, Dictionnaire des artistes danois, norvégiens et suédois*, Copenhague, 1829, 1 vol. petit in-8°. — Tous les renseignements tirés de ce livre et du suivant m'ont été communiqués et traduits par M. Geffroy. — N.-H. Weinwich, *Histoire de l'art des peintres, sculpteurs, graveurs, architectes et médailleurs, dans les royaumes de Danemark, Norvége et les duchés*, sous les rois de la maison d'Oldenbourg avec une introduction sur l'histoire antérieure de ces arts dans les mêmes royaumes (en danois) ; Copenhague, grand in-12, 1811.

[2] Sans doute de Chaumont.

[3] Johan-Conrad Spengler, *Documents pour l'histoire artistique du Danemark Artistike Efterretninger*, etc.) ; Copenhague, 1818, in-8°.

J. BRIAND DE CRÈVECOEUR, peintre en miniature. — Briand de Crèvecœur, fils d'un avocat au Parlement de Paris, se réfugia aussi en Danemark après 1685 ; il y devint peintre en miniature de la cour, et mourut en Norvége après y avoir peint, en 1745, la cathédrale de Drontheim[1].

D'AGAR (Jacques), peintre de portraits (voir page 275).— « D'Agar fit d'abord des perspectives (prospekter), puis des portraits, mais abandonna entièrement le bon style des portraits hollandais. Après avoir déjà acquis un nom, il alla en Danemark, où le roi Christian V l'accueillit avec faveur, le nomma peintre royal et gentilhomme de la chambre. D'après le désir du Roi, il exécuta d'abord son propre portrait, en 1693, et l'envoya à Florence, où il prit place dans la galerie des portraits des peintres, avec cette signature : *Stemmate distinguor et arte. Jacobus d'Agar, seren. pot. Dan. et Nor. regis nobilis aulicus et primarius pictor, his coloribus depinxit* A. C. 1693 [2]. Ce portrait a été gravé par Rocco Pozzi. Après la mort de Christian V, il fut, par son successeur Frédéric IV, confirmé en ses dignités et richement doté ; mais le désir de visiter les pays étrangers le mena à Londres (voir p. 275), où il fit beaucoup de travaux pour la noblesse. Il y peignit le duc de Montagu, la comtesse de Rochefort, François Cornaro, la comtesse de Sunderland, Thomas comte de Strafford, et la reine d'Angleterre, Catherine.

» Dans la galerie royale de peinture de Copenhague se trouvent de lui les portraits de Frédéric Ier, roi de Prusse, de sa femme et de sa famille, de grandeur naturelle ; — du roi d'Angleterre, Charles II, avec sa famille, également de grandeur naturelle. Il y a aussi des portraits de D'Agar aux châteaux de Frederiksborg et de Fredensborg, par exemple, Christian V en habits de couronnement, gravé par Hubert Schaten, in-folio [3]. »

D'AGAR (C.), fils du précédent, peintre (voir page 275).— Fiorillo et Weinwich, qui parlent de lui, disent qu'il fut peintre, mais que l'on ne connaît rien de lui. Une estampe à la manière noire, gravée par J. Simon et représentant la comtesse de Sunderland, est, disent-ils, signée C. d'Agar ; le portrait, si ce C existe, serait alors de d'Agar le fils.

LAMOUREUX (Abraham-César), sculpteur, né à Lyon en 1664, noyé dans la Saône en sa virilité. Élève de son père et de Nicolas Coustou. — Lamoureux, appelé en Danemark par Christian V[4], fit de 1681 à 1688, la statue

[1] J.-C. Spengler.
[2] *Musæo Florentino*, t. IV, p. 133. — Fiorillo, t. V, p. 535.
[3] Weinwich, *Histoire de l'art des peintres*, etc.
[4] Le frère naturel de Christian V, Gyldenlœve ou Guldenleu, favorisait alors beau-

équestre de ce roi, en bronze[1]; elle est aujourd'hui sur la grande place de Copenhague[2]. Le piédestal est orné de quatre figures allégoriques représentant la Magnanimité, la Gloire, la Sagesse et la Force[3].

BOIS-CLAIR (Gaspard-Antoine de), peintre, né à Lyon. — Antoine de Bois-Clair, d'abord jésuite, vint à Copenhague en 1690 et y adopta bientôt le luthéranisme; il fut nommé prédicateur français à la cour, et on ne sait ce qu'il devint après la mort de Christian V, en 1699. On croit qu'il retourna à l'église romaine. C'était un fort habile dessinateur ; il a beaucoup peint à Copenhague. On voit aussi quelques-uns de ses tableaux au château de Rosenbourg[4].

RIGAUD (voir page 147). — En 1691, Rigaud a fait le portrait du prince royal (Frédéric IV), qui se trouvait alors à Paris; en 1693, il en fit un nouveau portrait et deux copies.— En 1691, Rigaud a également peint le portrait de l'ambassadeur de Danemark en France, M. Meyercroon; gravé en 1694, par Vermeulen. — En 1696, il a fait le portrait du comte Christian Guldenleu, colonel du régiment français royal-danois ; gravé par Drevet, en 1698.

COIFFRE (Benoit), peintre d'histoire, né en France. — Coiffre a travaillé à Copenhague, de 1709 à 1717 ; il a peint les plafonds du château de Fridriksberg ; son pinceau est agréable, mais ses couleurs ne se conservent pas[5].

F. LACROIX, peintre de portraits. — Weinwich nous fait connaître un peintre de portraits, nommé F. Lacroix, probablement français, qui travaillait vers 1730, à Copenhague.

GERMAIN (Thomas), orfèvre (voir page 183). — Il fit, en 1739-1741, pour le roi de Danemark Christian VI, un service complet de vaisselle.

DETROY (Jean-François) (voir page 152). — En 1741, Detroy fit, pour le roi de Danemark Christian VI, quatre tableaux tirés des Métamorphoses, savoir : Apollon et Daphné, Pan et Sirinx, Hippomène et Atalante, Pyrame et Thisbé[6].

coup les arts ; il avait voyagé en France et en Italie. Rigaud (voir page 349) en a fait le portrait. Lamoureux fut probablement appelé par l'influence de Guldenleu (Weinwich.)

[1] Patte dit qu'elle est en plomb doré.

[2] On en a fait une médaille qui se trouve dans : *Description des monnaies et médailles danoises de la collection royale,* 1791, in-folio, Copenhague (en danois), t. II, p. 545, pl. 26, n° 1.

[3] Patte, p. 88.

[4] Weinwich, *Dictionnaire des artistes danois, norvégiens et suédois.*

[5] Weinwich.

[6] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et sculpture,* t. II, p. 278.

ROQUES (Barthélemy), graveur. — Roques a gravé à Copenhague diverses vues de villes, châteaux et églises, publiées de 1745 à 1746 ; — les délices du Danemark, 1747, in-4°. Il a gravé aussi des cartes de géographie, puis il a quitté le Danemark [1].

LECLERC (Louis-Auguste), sculpteur, né à Paris, aux Gobelins, troisième fils de Sébastien Leclerc ; on ignore la date de sa mort. Élève de Coyzevox.— Leclerc se mit au service de Christian VI, roi de Danemark ; il était à Copenhague en 1736 [2] ; il obtint le titre de sculpteur royal, et fut professeur à l'académie de Copenhague, de 1751 à 1777 [3]. Il a dessiné, en 1766 [4], la place royale de Frédéric, à Copenhague (gravé par Preisler). Selon Nagler, il aurait fait ce dessin à soixante-dix-sept ans, ce qui placerait sa naissance en 1689 [5].

SALY (Jacques-François-Joseph), sculpteur né à Valencienes en 1717, mort à Paris le 4 mai 1776. Élève de Coustou. — « Le succès de la statue de Louis XV, érigée à Valenciennes en 1753, contribua à accroître la réputation de Saly. Ses talents, mis au grand jour par ce monument, portèrent son nom chez l'étranger et le firent désirer en Danemark [6], pour exécuter en bronze la statue équestre de Frédéric V, qui régnoit alors [7]. Le Roi lui ayant permis de l'entreprendre, il y a réussi supérieurement, et l'on voit, avec autant de plaisir que d'admiration, cette statue élevée au milieu d'une magnifique place, sur un piédestal d'ordre dorique, en marbre blanc d'Italie, d'une forme carré-long. Le monarque est couronné de lauriers et vêtu à la romaine [8]. »

Saly résida à Copenhague, de 1754 à 1775 et ne fut de retour à Paris qu'en 1776 [9]. Pendant ce long séjour, il fit la statue équestre de Frédéric V [10], que les États de Norvége érigèrent à ce prince sur la place Frédéric, à Copenhague [11]. Le roi de Danemark est représenté en triomphateur romain, tenant un bâton de commandement ; à droite et à gauche du piédestal sont les statues du Danemark et de la Nor-

[1] Weinwich.
[2] *Archives de l'art français*, t. V.
[3] Nagler.
[4] Heinecken. — Weinwich.
[5] C'est sans doute ce Leclerc dont parle Patte, p. 7, et qu'il dit être premier peintre du roi de Danemark en 1765.
[6] Dès 1752 il était question que Saly devait se rendre en Danemark. Natoire écrivait de Rome à la date du 28 mai 1752: « J'avois sçu que le S. Sally devoit aller en Danemark. Cette occurence est belle et bonne pour luy, j'en suis bien aise, car il a du mérite. » (*Archives de l'art français*, t. II, p. 276). Voyez aussi la lettre de Natoire du 5 juin, même vol. p. 281.
[7] Frédéric V (1699-1730) favorisa beaucoup les arts ; il avait voyagé en Italie.
[8] Discours de M. Morand, secrétaire de l'ordre de Saint-Michel, au chapitre du 8 mai 1769, cité dans la vie de Saly insérée dans l'*Almanach des artistes*, année 1777.
[9] Livrets des adresses des académiciens.
[10] Gravée par J.-M. Preisler, d'après le dessin de Saly, grand in-folio.
[11] Weinwich dit qu'elle fut élevée aux frais de la Compagnie asiatique.

vége; devant et derrière, l'Océan et la Baltique[1]. Cette belle statue fut coulée en bronze par le célèbre fondeur français P. Gor, commissaire des fontes de l'Arsenal, qui fut appelé à Copenhague[2]. Le modèle de la statue équestre de Frédéric V est conservé à Madrid, à l'Académie de Saint-Ferdinand.

Christian VI ayant fondé, en 1738, une école de dessin à Copenhague, sous la direction d'Eigtved, Frédéric V érigea, le 31 mars 1754, cette école en Académie royale de peinture, de sculpture et d'architecture, et Saly en fut nommé directeur[3]; il forma de nombreux élèves, et le roi lui en témoigna sa satisfaction en le comblant de faveurs. Pendant le voyage du roi de Danemark, Christian VII, à Paris, en 1768, l'Académie de peinture lui fit hommage du morceau de réception de Saly. « Pendant les vingt minutes que M. le duc de Duras lui permit de s'arrêter dans les salles de l'Académie, S. M. désira voir le petit Faune en marbre, morceau de réception de M. de Saly... Ce petit Faune a de la réputation; l'Académie, en le montrant au jeune roi, le supplia d'en agréer l'hommage, et S. M. l'accepta[4]. »

JARDIN (Nicolas-Henri), architecte, né à Saint-Germain-des-Noyers en 1728, mort à Paris en 1802. — Jardin se forma en Italie et fit surtout à Rome de fortes études; il y grava aussi quelques planches d'architecture, dont il emprunta les sujets aux ruines antiques. Il était membre de l'Académie d'architecture de Paris, lorsqu'il fut appelé, en 1754, ou 1755, à Copenhague, sur la recommandation de Saly, par le roi Frédéric V, qui le nomma professeur d'architecture à l'Académie royale et, peu de temps après, intendant des bâtiments royaux. Frédéric V lui donna l'occasion de montrer son talent, en le chargeant de construire l'église royale, que le roi fondait en l'honneur des trois siècles d'existence de la maison d'Oldenbourg. La première pierre fut posée le 30 octobre 1759, mais l'exécution traina en longueur. Après qu'il eut fait une partie de l'œuvre, Jardin vint en France et y reçut l'ordre de Saint-Michel. « Aujourd'hui même, dit Weinwich en 1811, l'église n'est pas achevée et n'est pas encore couverte; la coupole qui devait couronner l'édifice n'est pas bâtie. » Toutefois, tel qu'il est, ce monument fit à Jardin une grande réputation[5]; « c'est, dit Patte, une rotonde plus grande que notre dôme des Invalides... elle est toute construite en marbre blanc tiré des carrières de Norvége; les bases, les chapiteaux corinthiens et autres ornements seront de bronze

[1] Patte, loc. cit., p. 88.
[2] Idem.
[3] Janneck, p. 326. — Weinwich. — Schœll, *Cours d'histoire des Etats européens*, t. XLV, p. 207.
[4] Grimm, *Correspondance*, 15 décembre 1768.
[5] Bachaumont, t. X, p. 196.

doré[1]. » L'église royale de Frédéric V a été gravée par Rosenberg, en 1763, et par Haas, en 1765[2].

Jardin a construit le château de plaisance de Bernsdorf à Jægensdorf et le palais d'Amaliegade. La salle des chevaliers au château de Christiansborg, à Copenhague, est l'un de ses meilleurs ouvrages. Il a fait aussi des dessins de décorations, d'arcs de triomphe, et le dessin du catafalque de Frédéric V, qui a été gravé. Le palais du comte de Moltke est son ouvrage. En 1771, Jardin revint en France[3].

JARDIN (Louis-Henri), architecte, né à Saint-Germain-des-Noyers en 1730, mort à Copenhague en 1759. — L.-H. Jardin vint en Danemark avec son frère et fut, en 1755, nommé professeur à l'Académie de Copenhague. Ces deux architectes eurent beaucoup d'influence sur les arts en Danemark[4].

DANDRÉ-BARDON (Michel-François), peintre d'histoire, né à Aix en 1700, le 22 mai, mort le 13 avril 1783. — Dandré-Bardon a peint pour le Danemark, la Comédie, la Tragédie, la Folie et la Sagesse[5].

PARROCEL (Charles), peintre de batailles, né à Paris en 1689, mort en 1752, le 24 mai, à Paris. Élève de Ch. De la Fosse. — Il a fait quatre tableaux pour le roi de Danemark. L'un est le portrait équestre de ce souverain, placé dans le cabinet du Roi. Le second représente l'assaut d'une ville éclairée par la lune et par le feu d'une mine. Les autres representent deux combats de cavalerie, le premier au pistolet, le second à l'épée[6].

GALLOCHE (Louis), peintre d'histoire, né à Paris en 1670, mort en 1761. — Galloche a peint pour le roi de Danemark plusieurs tableaux allégoriques[7].

VANLOO (Carle), peintre d'histoire (voir page 216). — Dandré-Bardon, dans son éloge historique de C. Vanloo, dit qu'il a peint quatre Vertus pour le roi de Danemark, et il croit que ce sont la Justice, la Magnanimité, la Prudence et la Valeur. — Ces tableaux sont de 1756.

BOUCHER (François), peintre (voir page 215). — Boucher fit aussi, pour

[1] P. 89.
[2] Ces gravures sont au Cabinet des estampes (Topographie-Copenhague).
[3] *Magasin encyclopédique*, 5e année, t. III, p. 408. — Nagler, — Weinwich, *Historie i. Danemark.* Copenhague, 1811. — Pantopidan, *Atlas Daniæ*, t. II, p. 294, donne les plans de l'église de marbre.
[4] Weinwich.
[5] D'Ageville, *Eloge de M. Dandré-Bardon*, p. 32.
[6] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 415.
[7] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 293, 306.

le même souverain, quatre tableaux représentant les Poëmes épique, lyrique, dramatique et pastoral.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

« Le Roi vient de faire un présent d'un service de porcelaine au roi de Danemark ; ce service a été fait à Vincennes et à Sèvres ; c'est ce qu'on appelle présentement de la porcelaine de France. La marque est LL entrelacées en triangle. Ce service est extrêmement complet ; la porcelaine est vert et or. Cette couleur verte et la bleue, que quelques-uns trouvent plus belle encore, augmentent prodigieusement le prix. Il y a huit douzaines d'assiettes qui coûtent 60 livres pièce ; le reste à proportion [1]. »

TOCQUÉ (Louis), peintre de portraits (voir page 153). — Tocqué fut appelé deux fois en Danemark, en 1759 et en 1769 [2]. Il y fit les portraits en pied du Roi, de la Reine et des membres de la famille royale. — « 10 juillet 1759. Le 10, me vient voir M. Tocqué pour la première fois depuis son retour de Saint-Pétersbourg et de Copenhague où il avoit été appelé pour peindre les souverains de ces pays. Il en est fort content, étant revenu chargé de richesses, de présents et d'honneur [3]. »

VIEN, peintre (voir page 233). — Vien fit pour Frédéric V cinq grands dessus de porte (6 pieds sur 4), représentant la Force, la Prudence, l'Amour de la patrie, Orphée et Amphion. — Le roi de Danemark avait essayé d'attirer Vien à Copenhague, en lui faisant faire les offres les plus brillantes; il refusa [4].

PAJOU (Augustin), sculpteur, né à Paris en 1730, mort le 8 mai 1809. Élève de Lemoyne. — Pajou exposa, au salon de 1765, le modèle d'une pendule, de quatre pieds de hauteur, destinée au roi de Danemark. Le sujet était le Génie du Danemark, protecteur de l'agriculture, du commerce et des arts.

GUITTAIR, graveur français. — Guittair a gravé les premières cartes que la société des Sciences de Danemark a publiées sur l'île de Seeland; il a été le maître du graveur danois Theod.-Godfried-Nicolas Angelo, né en 1767 [5].

PASQUIER, peintre en émail (voir page 286). — Il exposa en 1769 le portrait en émail de Christian VII.

[1] *Mémoires du duc de Luynes*, au 14 janvier 1758, tome XVI, p. 328.
[2] *Livrets des adresses des académiciens*. — Weinwich dit qu'il peignit le roi Frédéric V, en 1762, et qu'il fut à Copenhague le rival de Pilo, peintre danois.
[3] Journal de Wille.
[4] *Gazette des Beaux-Arts*, 1867, tome XXIII.
[5] Weinwich.

MANUFACTURES DE SÈVRES ET DES GOBELINS.

Pendant le séjour de Christian VII à Paris, Louis XV lui donna, en novembre 1768, un grand service de table en porcelaine de Sèvres, pâte tendre, fond lapis caillouté, composé de 180 pièces. En juillet 1769, on ajouta 197 pièces complémentaires du service. Louis XV avait aussi donné son buste au Roi et diverses pièces d'ornement aux seigneurs de sa suite. La valeur du présent était de 32,918 livres. En novembre 1768, Louis XV donna encore au roi de Danemark trois tableaux peints sur porcelaine à Sèvres, savoir : un sujet militaire, une copie d'un tableau de Pierre, une copie d'un tableau de Vanloo. Ces trois tableaux étaient estimés à 2,520 livres[1].—En 1768, Christian VII étant allé aux Gobelins, le 29 octobre, on lui fit présent d'une tenture représentant l'histoire d'Esther et d'Assuérus d'après Carle Vanloo[2].

VANLOO (Michel), peintre de portraits (voir page 282). — A la même époque, Michel Vanloo fit le portrait de Christian VII[3].

FOURNIER. — Fournier, Français, fonda sous Frédéric V et Christian VII une manufacture de porcelaine, à Copenhague; il y employa, comme peintres sur porcelaine, Gylding, Seipsius et Ruch. Cette fondation exerça une heureuse influence sur les arts du dessin[4].

CLÉMENS (Marie-Jeanne), née Crevoisier, peintre de portraits, née à Paris en 1755, morte à Berlin en 1781. — Marie-Jeanne Crevoisier épousa le graveur Clémens, de Copenhague; elle fit de charmants portraits au pastel et grava divers acteurs dans le Manuel de Schwartz[5].

ARTISTES DANOIS ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

David Esteves, élève de D'Agar. — *Cornelius Hæjer*, peintre en miniature, mort en 1804, et *Rasch*, aussi peintre de portraits en miniature, ont été élèves de Massé, à Paris[6].

MONNIER (Gabriel-Jean-Joseph-Hubert Le), peintre de portraits, né à Thionville en 1761. — Hubert le Monnier, ayant émigré en 1792, alla d'abord à Stockholm, puis à Copenhague, où il demeura quelques années ; il y a fait des portraits au pastel et en miniature [7].

[1] Renseignements fournis par M. Riocreux.
[2] *Mémoires secrets de Bachaumont*, 30 octobre 1768.
[3] *Mémoires secrets de Bachaumont*, 11 novembre 1768.
[4] Weinwich.
[5] Weinwich.
[6] Weinwich.
[7] Weinwich.

COURT (Joseph-Désiré), peintre d'histoire et de portraits, né à Rouen en 1797, mort en 1865. Élève de Gros. — Court a exposé au salon de 1841 les portraits du roi de Danemark, Christian VIII, et de la reine Caroline-Amélie, pendant la cérémonie du couronnement. Ces portraits ont été lithographiés par Julien.

DAVID (d'Angers), sculpteur (voir page 217). — David d'Angers a fait pour Copenhague un buste colossal en marbre de Berzélius, l'illustre chimiste.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné au roi de Danemark, en 1856, un service de dessert, fond rose, décoré de paysages par Van-Marcke, — et en 1863, deux vases-carafe, fond bleu, avec cartels de paysages par Jules André.

ANDRÉ (Édouard-François), dessinateur de jardins (voir page 298). — Il a créé le parc du comte de Friese, à Friesenborg.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE ROYALE DE CHRISTIANSBORG*.

Bourdon (Sébastien). Laban emporte ses Dieux.

* **Courtois** (Jacques), dit le Bourguignon. Une bataille.

Clouet (François). Portrait de la duchesse Christine de Lorraine, fille de Chrétien II.

Dufresnoy (Alphonse). Portrait de l'artiste.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Paysage ; effet de coucher de soleil.

Jouvenet (Jean). Sacrifice d'Iphigénie.

Largillière (Nicolas de). Portrait de J.-B. Tavernier. (Voir p. 175.)

Lemaire (Jean). Un sujet d'architecture.

Mignard (Pierre). Louis XIV. — Marie-Thérèse.

Parrocel (Joseph). Une bataille.

Pesne (Antoine). Un portrait d'homme.

* **Poussin** (Nicolas). L'apparition de Jehovah dans le buisson ardent; exécuté à Paris, en 1640, pour le cardinal de Richelieu, selon Bellori; gravé par Flindt. (M. Clément de Ris croit que c'est un faux Poussin.)

* Le Christ guérit les aveugles de Jéricho. (M. Clément de Ris croit que c'est une copie.)

Acis et Galathée. (Ce tableau n'est qu'attribué au Poussin.)

Joseph explique le songe de Pharaon ; — copie faite d'après une des Loges du Vatican.

Une procession de peintres. — Ce tableau est sur toile, haut de 18 pouces sur 28 pouces 1/2 de large. Sur un banc, placé sous deux grands arbres, dort un peintre la joue appuyée sur sa main. Il occupe le milieu du tableau. A gauche, on voit une personne qui conduit une sorte de procession ; on remarque d'abord un individu portant pinceaux, palette et autres instruments nécessaires à l'art du peintre ; suivent des musiciens; l'un d'eux joue de la flûte (Pibe) devant le peintre endormi ; un autre personnage s'est couché à terre et regarde si le peintre endormi ne veut pas se réveiller. Trois autres suivent avec des couleurs et de la toile roulée.

Ce tableau semble être une satire contre un peintre ivre; c'est une esquisse achevée et admirablement groupée. Ce singulier sujet fait allusion sans doute à quelque épisode particulier de la vie du Poussin **.

Rigaud (Hyacinthe). Portrait de Louis XIV.

Robert (Hubert). Ruines romaines.

* **Valentin**. Des joueurs de cartes.

Vernet (Joseph). Une tempête. — Un port.

* La presque totalité de ces tableaux ne se trouve plus sur le Catalogue de la galerie de Christiansborg publié en 1870. Ceux qui y figurent sont marqués d'un astérisque.

** Je dois cette description si intéressante à l'obligeance de M. Geffroy. Ce tableau n'est plus exposé ; M. Clément de Ris n'a pu le retrouver.

LE TESTAMENT D'EUDAMIDAS.

La galerie du comte de Moltke possède deux jolies têtes d'enfants de Greuze et un testament d'Eudamidas que l'on assure être le tableau original du Poussin.

« Ce fameux tableau du Poussin avait été, dit-on, embarqué pour la Russie avec un buste antique de Platon et un exemplaire de Dante portant des dessins de Michel-Ange en marge. On a généralement cru que ces précieux objets avaient péri dans un naufrage; mais une tradition acceptée dans le Nord veut que le naufrage ait eu lieu dans les eaux du Danemark et que le tableau ait eté sauvé. » En admettant cette tradition et le témoignage de plusieurs artistes danois, venus à Paris à l'exposition de 1855 et qui ont vu le tableau du comte de Moltke, le doute ne pourrait être permis et ce serait bien l'original du Poussin. Mais M. Clément de Ris * croit que ce n'est qu'une copie du XVII[e] siècle, fort belle il est vrai. Quoi qu'il en soit, dès 1790, ce tableau était dans cette galerie **.

MUSÉE THORVALDSEN, A COPENHAGUE.

Gudin. Côte napolitaine.

Chauvin. La villa Falconieri, à Frascati. — La villa d'Este, à Tivoli. — Grotta Ferrata.

Labouère (Tancrède de). Côte près des marais Pontains.

Vernet (Horace). Portrait de Thorvaldsen travaillant au buste de Vernet.—Prêtre arménien (étude).

* *Gazette des Beaux-Arts*, 1875.
** Voir : *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, etc., en* 1790, 5 vol. in-8°, Paris, 1796. (par Fortia de Piles).

CHAPITRE VII

ESPAGNE

ARCHITECTURE NORMANDE ET GOTHIQUE.

L'architecture normande, qui a exercé une influence si considérable en Angleterre et en Italie, a eu en Espagne une influence encore plus grande[1].

Le style français paraît avoir été apporté d'abord en Catalogne par les Normands, qui vinrent au secours des chrétiens catalans dans les XIe et XIIe siècles, et qui, fixés dans ce pays, rivalisèrent avec leurs compatriotes de France, d'Angleterre et d'Italie, pour le luxe des constructions.

L'architecture normande se répandit ensuite dans les Castilles sous le règne d'Alphonse VI (1072-1109), dont la femme était Française, et dont le gendre était Raymond de Bourgogne. Ce Raymond employa à la construction de la cathédrale d'Avila divers artistes étrangers. Les murs de la ville furent construits par un Romain, COSANDRO, et par un Bourguignon, FLORIN, de 1090 à 1099[2].

Un grand nombre de prélats, de moines et d'artistes français, favorisés par les relations que les croisés français avaient établies entre leur patrie et l'Espagne, élevèrent au delà des Pyrénées de nombreux monuments. Ainsi, en 1118, Oldegan, prélat normand, commença la cathédrale de Tarragone. — L'évêque Jérôme (né à Périgueux), le confesseur du Cid, éleva les cathédrales de Zamora et de Salamanque ; cette dernière fut commencée en 1102.

[1] Passavent, *Sur la marche de l'architecture en Espagne* ; dans le *Deutsches Kunstblatt*, nos 4 à 17, 1852.
[2] Dusommerard, t. III, p. 363.

« Dans le XIIe siècle, on construisit en Espagne plusieurs belles églises dans le style normand, qui furent élevées en grande partie par des architectes de Normandie. A cette époque, le siége archiépiscopal de Tolède était occupé par un Français nommé Bernard ; il protégea ses compatriotes et en éleva plusieurs à la dignité épiscopale. Ceux-ci répandirent dans leurs diocèses l'architecture française du commencement du douzième siècle et firent venir de leur pays des ouvriers et des architectes [1]. »

Les Templiers propagèrent aussi l'architecture française en Espagne et construisirent en style roman-français les églises fortifiées de Toro, de la Madeleine à Zamora, de Mansanara, près de Zamora [2].

Vers la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe, on voit apparaître le style de transition entre le roman et le gothique au monastère de Santa-Maria de las Huelgas. Ce monument semble avoir été bâti sous l'influence française, tant le style, la forme des baies et des piliers ont d'analogie avec ce qui se construisait alors en France. On trouve même sur les murs de l'église, des marques d'appareil ou de tailleurs de pierres [3] absolument semblables à celles qui se voient sur les murs des cathédrales françaises, notamment à Reims [4].

Au XIIIe siècle, l'architecture ogivale est partout employée en Espagne ; son introduction et sa propagation sont dues aux relations avec la France et aux grandes croisades que firent alors les Français en Espagne. La cathédrale de Burgos a surtout la plus grande ressemblance avec les églises françaises du XIIIe siècle ; la rose du sud et l'ornementation de tout l'édifice sont évidemment de style français. Les vitraux de la rose du sud (les seuls qui soient conservés) et les sculptures, ont un caractère tout français ; les sujets qu'elles représentent sont les mêmes que chez nous [5].

La situation géographique de la ville de Burgos sur la grande route de France en Espagne et au nord de ce pays, les caractères français de sa cathédrale, sa date, tout nous porte à croire que le monument dont nous venons de parler est très-probablement l'œuvre d'un Français, et l'un des plus anciens, ou le plus ancien même, de style gothique bâti en Espagne.

« Une preuve qu'on imitait dans le XIVe siècle, à Barcelone, l'architecture du midi de la France, se retrouve dans l'église de Santa-Maria

[1] Passavent, loc. cit.
[2] *Revue Britannique,* novembre 1846, d'après la *Quarterly Review.*
[3] Voyez les *Annales archéologiques*, publiées par M. Didron, sur ces marques.
[4] Renseignements communiqués par M. Didron et tirés de ses notes d'un voyage en Espagne.
[5] Idem.

del Mar, dont la façade, élevée en 1328, offre une ressemblance surprenante dans ses principales dispositions avec la façade de la cathédrale d'Arles en Provence [1]. »

VERRIERS FRANÇAIS EN ESPAGNE.

Après les architectes, les verriers. Pendant le gouvernement du cardinal Ximénès, un grand nombre de verrières furent peintes à Tolède, à Séville, Léon, Burgos et Barcelone, par des artistes français, alors sans rivaux dans ce genre de peinture. Ces peintres sont : PEDRO FRANCÈS, VASCO DE TROYA, JUNZE DE BORGOGNA ; leurs verrières sont, dit-on, de la plus grande beauté [2].

Bermudez [3] mentionne aussi un verrier appelé GEORGES DE BOURGOGNE, établi à Burgos et mort en 1541, dont les œuvres principales sont les verrières de la cathédrale de Palencia.

JEAN DE BOURGOGNE, peintre, mort vers 1533. — Jean de Bourgogne, grand artiste et fort en réputation à Tolède, peignit en 1495 l'histoire de la Visitation dans le cloître de l'église de ce nom. Il travailla aussi vers 1500 au *Teatro* de l'université d'Alcala de Hénarès, et aux peintures du grand retable de la cathédrale de Tolède. En 1514, il peignit à fresque à la chapelle mozarabe, la conquête d'Oran ; de 1516 à 1519, il fit les fresques de la bibliothèque de cette église. Il a peint aussi des portraits à fresque, tels que ceux de divers archevêques de Tolède et de plusieurs cardinaux [4].

PHILIPPE DE BOURGOGNE, sculpteur et architecte, mort à Tolède en 1542, le 10 novembre. — Philippe de Bourgogne appelé aussi Philippe de Vigarny, sculpteur et architecte, est l'un des plus grands artistes du seizième siècle. Vers 1500, il résidait à Burgos où il était déjà en grande réputation. Le cardinal Cisneros le fit venir à Tolède pour travailler au grand retable de la cathédrale ; en 1502, il exécuta pour ce retable quatre bas-reliefs et dirigea l'exécution des autres ; il fit aussi les portraits [5] du cardinal Cisneros et d'Antoine de Nebrija. Philippe de Bourgogne alla ensuite à Grenade faire le grand retable de la chapelle royale avec sa sculpture ; il y règne partout une profusion d'ornements sculptés et de statues dont on vante unanimement la beauté. De 1524 à 1527, il fit à la cathédrale de Tolède les sculptures en albâtre du retable de la descente de N.-D. ; il composa ensuite le des-

[1] Passavent, loc. cit.
[2] *Revue Britannique* de novembre 1846, d'après la *Quarterly Review*.
[3] D. Juan Agustin Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellasartes en Espana*, Madrid, 6 vol. petit in-8°.
[4] Bermudez.
[5] Bustes ou médaillons.

sin du grand retable de la chapelle des *Reyes nuevos*, dont l'exécution fut confiée au peintre Francisco de Comontes. Ce fut alors qu'on le chargea de sculpter les stalles du chœur de la cathédrale de Tolède. Avant de commencer ce grand ouvrage, il alla à Burgos, où le chapitre de la cathédrale l'appelait, parce que le dôme du transept s'était écroulé le 3 mars 1539. Philippe de Bourgogne reconstruisit le centre du transept de cette cathédrale, et bâtit quatre gros piliers soutenant une coupole surmontée d'une tour; toutes ces constructions furent élevées sur ses projets, et les statues qui décorent cette portion de l'édifice ont été pareillement sculptées d'après ses dessins. Le centre de la croisée de la cathédrale de Burgos est une des œuvres les plus admirables de la Renaissance. Deux Bourguignons furent aussi employés à ce travail en qualité de maîtres, Juan de Castaneda et Juan de Vallejo. Philippe de Bourgogne a encore, à la cathédrale de Burgos, sculpté la clôture du chœur, achevé en 1536.

Après l'exécution de ces grands travaux à Burgos, il revint à Tolède, et fit, avec le célèbre Berruguete, les stalles hautes [1] du chœur de la cathédrale; chacun en fit trente-cinq [2]; Philippe sculpta celles qui sont du côté de l'Evangile. Il orna leurs dossiers de statues d'apôtres et de saints, de bas-reliefs représentant des histoires des deux Testaments et d'une élégante décoration en bois précieux; au-dessus des stalles, il mit des statuettes d'albâtre qui figurent les patriarches et les prophètes. Tous les auteurs espagnols vantent le bon goût et la grandeur de style de ces belles sculptures.

Avant que Berruguete revînt d'Italie, Philippe de Bourgogne était le maître le plus renommé de l'Espagne. Il fut le chef d'une école nombreuse dont le style se retrouve dans le célèbre tombeau de Ferdinand et d'Isabelle [3], placé dans la chapelle royale de Grenade [4].

FÉVIN (Antoine), compositeur de musique, né à Orléans vers 1481. Elève d'Ockeghem. — Orléans, l'une des villes où Charlemagne avait fondé des écoles de chant, était encore, au xve siècle, célèbre par son école de musique d'où sortaient, ainsi que de celle de Sens, presque tous les chanteurs de la chapelle du pape. Févin, grand compositeur, loué par l'allemand Glarian, qui vint en France au commencement du xvie siècle, et goûté par les Italiens qui imprimaient ses œuvres en 1514, Févin alla se fixer en Espagne et y composa beaucoup de musique religieuse. La musique religieuse espagnole des xve et xvie siècles

[1] Les stalles basses représentent la conquête de Grenade : elles sont de 1495 et de maître Rodrigue.
[2] Berruguete fit 35 stalles et celle de l'archevêque.
[3] Un moulage de ce tombeau est au musée de Versailles.
[4] Bermudez. — Ant. Ponce, *Viage de Espana*. — Conca, *Descrizione della Spagna*, t. IV. p. 428 ; t. I, p. 255.

est très-belle et trop peu connue en France. L'un des principaux compositeurs de cette admirable musique est notre Févin [1].

LIMOSIN, serrurier. — Bermudez cite Limosin pour avoir fait, en 1531, la grande grille de la chapelle de los Albornoces, à la cathédrale de Cuenca.

JOLY (Gabriel), sculpteur, mort en 1538, à Teruel. — Après avoir étudié longtemps en Italie, à l'école florentine, Joly vint s'établir en Aragon. En 1536, il fit le grand retable de l'église de Teruel, qui se compose de douze bas-reliefs représentant des histoires de Jésus-Christ, l'assomption de la Vierge et un crucifix, et de trente statues dans leurs niches ; tout ce travail est excellent, plein de noblesse et de grâce. Joly fit aussi le grand retable de la paroisse de Saint-Pierre à Teruel et celui de l'église de Cella, dans la province de Teruel ; ces deux retables se composent d'un grand nombre de bas-reliefs et de statues [2].

LOUIS DE BOURGOGNE, sculpteur. — Il travailla avec d'autres artistes de mérite au frontispice de la chapelle de la Tour, à la cathédrale de Tolède, commencé en 1537 [3].

VIGARNY (Grégoire), sculpteur, frère et élève de Philippe de Bourgogne, mort à Tolède peu après 1548. — Grégoire Vigarny aida son frère dans les travaux de Burgos, de Tolède, de Grenade et de Valladolid, et son habileté était telle que ses œuvres passaient pour être de son frère. Il a fait en 1537, à la chapelle de la Tour de la cathédrale de Tolède, les colonnes et leurs chapiteaux, ainsi que les six statues de pierre de Regachuelo ; — en 1539, au transept des Lions, un grand médaillon représentant le couronnement de la Vierge ; — en 1542, un médaillon où l'on voit sainte Léocadie sortant du tombeau ; — en 1548, il acheva le médaillon en marbre, qui est au dossier de la stalle de l'archevêque dans le chœur et où est sculpté la sainte Vierge mettant la chasuble à saint Ildefonse [4].

BACHELIER (Nicolas), sculpteur et architecte. — Ce grand et fier sculpteur, comme l'appelle Hilaire Pader, fut invité par Charles-Quint ou par Philippe II à venir en Espagne et vraisemblablement il y mourut [5].

[1] Ed. Fournier, article sur Févin, dans le *Conteur orléanais*, nº 7, 1845. — Fétis, article dans la *Revue et Gazette musicale de Paris* du 13 juillet 1851.

[2] Bermudez.

[3] Bermudez.

[4] Bermudez.

[5] Em. David, *Histoire de la sculpture*, p. 180. — Alex. du Mége, *Description des antiquités du musée de Toulouse*, éd. de 1835, p. 254.

BEDEL (Pierre), architecte. — Vers 1560, Bedel a construit le merveilleux aqueduc de Teruel.

LOUIS DE FOIX, architecte et sculpteur, né à Paris, d'autres disent dans le comté de Foix. — Marca[1] et de Thou affirment qu'il fut l'architecte de l'Escurial et qu'il avait été appelé en Espagne par Philippe II pour en diriger les travaux. « Ce célèbre ingénieur, dit l'historien de Thou, fut l'architecte du palais de l'Escurial et du monastère que Philippe II fit bâtir avec une magnificence vraiment royale[2]. » On ignore la part qui lui revient dans la construction de cet immense édifice, auquel tant d'artistes espagnols et italiens ont aussi travaillé.

BUNEL (Jacob), peintre d'histoire, né en 1558, à Tours, mort à Paris vers 1614. Elève de son père François Bunel. — « J'ai eu l'honneur, dit Claude Vignon[3], de connoître Jacob Bunel, le plus grand peintre qui fût en Europe, et même je me glorifie d'avoir reçu de sa bonté les premiers enseignements de la peinture. Il étoit natif de Tours en Touraine. Il vivait à Paris aux galeries du Louvre, fort honoré du roi Henri-le-Grand, quatrième du nom. Comme il avoit eu l'estime et emploi du roi d'Espagne Philippe II, il a fait ce beau cloître à l'Escurial rempli de quarante admirables tableaux, chacun de trois toises en hauteur. Je n'ai rien vu en Europe qui les surpasse en magnifiques inventions, voire ils surpassent tout par leur coloris. » Quelles sont ces peintures et existent-elles encore? On ne sait malheureusement rien de plus sur ce travail que ce que nous apprend la lettre de Vignon.

HORFELIN DE POULTIERS (Pierre L'), peintre, né dans l'abbaye de ce nom, au diocèse de Langres. — L'Horfelin de Poultiers vint à Saragosse à la fin du XVI[e] siècle et y acquit tant de réputation qu'on l'appela à Madrid pour y exécuter des peintures au Pardo, auxquelles il travaillait en 1616[4].

STELLA (Jacques) et **CLAUDE LORRAIN**. — On conçoit que pendant le XVII[e] siècle, lorsque l'école espagnole brillait de tout son éclat, les artistes étrangers n'aient pas été appelés en Espagne; cependant Stella et Claude Lorrain furent chargés, sur le bruit de leur réputation, de faire quelques tableaux pour Philippe IV. Stella fut même invité à venir en Espagne, mais il refusa.

MIGNARD (Pierre), peintre d'histoire, né à Troyes en novembre 1610, mort le 13 mai 1695, à Paris. Elève de Boucher et de Vouet. — Mignard, en 1659, fit un portrait de Louis XIV que l'on envoya à Madrid au moment où l'on con-

[1] *Histoire de Béarn.*
[2] T. V, p. 433 de l'*édition française*, in-4°, année 1568.
[3] Dans une lettre reproduite par Chalmel dans son *Histoire de Touraine.*
[4] Bermudez.

venait, dans les conférences pour la paix des Pyrénées, de son mariage avec l'infante [1]. Vers 1688, Monsieur (le duc d'Orléans) fit faire à Mignard un saint Jean au désert pour l'envoyer au roi d'Espagne; ce tableau fut trouvé si beau, qu'on le plaça à l'Escurial parmi ceux des grands maîtres [2].

GRAVEURS FRANÇAIS EN ESPAGNE SOUS PHILIPPE IV.

Jean de Courbes et Robert Cordier étaient des graveurs de grande réputation établis à Madrid. Dans le même temps, Pompée Roux travaillait à Barcelone et Hyacinthe Tavernier à Salamanque [3].

JEAN DE COURBES [4] (1621-34) a gravé : en 1621, le frontispice de la relation du voyage des capitaines B.-G. de Nodal et G. de Nodal; — en 1626, le frontispice de l'histoire de Cuenca, par J.-P.-M. Rizo; — en 1630, le portrait de Lope de Vega. (Voir page 315).

CORDIER (Robert) a gravé de 1629 à 1632 des estampes pour divers ouvrages.

ROUX (Pompée), établi à Barcelone, y gravait des frontispices et des estampes de dévotion.

Nous n'avons aucun détail sur TAVERNIER.

HOUASSE (RENÉ-ANTOINE), peintre, né à Paris, en 1645, mort en 1710, à Paris. Elève de Lebrun. — Bermudez dit qu'il vint en Espagne au service de Philippe V au commencement de son règne, et qu'il fut remplacé par son fils. Papillon de la Ferté prétend au contraire qu'il fut appelé par Charles II, qu'il resta plusieurs années en Espagne et qu'il revint en France en 1692, après avoir fait de grands ouvrages qu'on ne cite pas. Nous trouvons dans Nagler que Houasse fut nommé recteur de l'académie de Paris à son retour d'Espagne; or, cette nomination est du 2 juillet 1701; l'affirmation de Nagler semble confirmer le témoignage de Bermudez.

PHILIPPE V. — SON INFLUENCE ET SES ACTES.

Philippe V peut être justement appelé le restaurateur des beaux arts en Espagne; quand il vint la gouverner, les arts n'y existaient plus; le goût et les idées les plus étranges étaient à la mode; par exemple on fardait les statues de femmes, on leur mettait du rouge aux joues et aux épaules, comme aux femmes [5].

[1] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 92.
[2] Monville, *Vie de Mignard*, p. 148-150.
[3] Bermudez. — William Stirling, *Annals of the artists of Spain*, 3 vol. in-8°. Londres, 1848, t. II, p. 559.
[4] Ou Jean Courbes.
[5] Comtesse d'Aulnoy, *Relation du voyage d'Espagne*. La Haye, 1705. 3 vol. in-12.

Philippe V fut obligé, pour rétablir la culture des arts dans un pays où elle avait été si florissante un demi-siècle auparavant, de faire venir des artistes d'Italie et surtout de France; le goût français vint s'implanter à Madrid avec la dynastie des Bourbons.

Les principaux français que le nouveau roi appela en Espagne sont : l'architecte François Carlier, agent de Robert de Cotte; les peintres Michel-Ange Houasse, Jean Ranc, Henri de Favanne, Louis-Michel Vanloo ; les sculpteurs Jean Thierry, René Frémin, Jacques Bousseau, Pierre Pitué, Antoine et Hubert Dumandré.

Philippe V fit construire le palais royal de Madrid et le château de la Granja ou de Saint-Ildefonse ; il augmenta considérablement le château d'Aranjuez, et fit, à l'imitation de Versailles, les jardins d'Aranjuez et ceux de la Granja.

C'est surtout à la Granja que Philippe V se plut à faire travailler, parce qu'il y faisait une œuvre toute française ; c'était son petit Versailles, comme le disait ce pauvre roi, si triste et si malheureux sur son trône d'Espagne[1], où on lui faisait des serviettes avec les chemises de ses marmitons[2]. Aussi regrettait-il toujours les plaisirs de Versailles, les chasses de Marly, la politesse des mœurs françaises; il disait à son confident, le marquis de Louville, en versant des larmes amères, qu'il ne pouvait vivre en Espagne et qu'il redeviendrait bien volontiers duc d'Anjou. A la Granja et au milieu de ses artistes français, il pouvait se croire un peu en France.

Philippe V fit commencer en 1719 les travaux de la Granja sous la direction de l'architecte espagnol Théodore Ardemans. Un grand nombre de Français furent employés à la décoration du parc où, comme à Versailles, l'on plaça des statues, et où l'on fit des cascades et des fontaines ou bassins. Les principaux artistes qui furent employés à ces travaux sont : l'ingénieur MARCHAND, qui disposa le sol, fit les nivellements, les travaux hydrauliques et les plans des jardins ; Etienne BOUTELON, qui planta les jardins ; les sculpteurs Frémin, Bousseau, Thierry, Pitué et Dumandué[3]. Les travaux étaient à peu près achevés en 1746. Le palais de la Granja est assez beau, mais le parc et les eaux sont admirables.

[1] *Mémoires du marquis de Louville*, t. I, p. 162.

[2] C'est dans les *Mémoires de Louville* qu'il faut lire les douloureux détails de la vie de ce jeune roi renfermé à clé dans son palais, ne sortant plus que pour aller aux courses de taureaux et aux *auto-da-fé*, entouré de gens tels que le chambellan Benavente qui, dit Louville, nous vint avertir l'autre jour en pleurant de nous méfier d'une berline attelée que la reine douairière avait donnée au roi catholique et qui devait, disait-il, par l'effet d'un sortilége, devenir caisse d'oranger pendant que le roi deviendrait oranger en caisse. T. I, p. 117.

[3] Delaborde, *Itinéraire*, t. III ; *Voyage pittoresque en Espagne*, t. I.

ACADÉMIE DE PEINTURE, DE SCULPTURE ET D'ARCHITECTURE DE MADRID.

L'Académie de San-Fernando fut fondée par Philippe V sur le modèle de celle de Paris. Elle fit sa première ouverture, dit Janneck[1], le 23 juin 1752. C'est cette académie qui a relevé l'architecture en Espagne ; ce sont des membres de cette Compagnie qui ont construit le pont sur le Xarama, la douane de Valence, la bourse de Barcelone, l'arc de triomphe d'Alcala à Madrid, et la manufacture de tabac à Séville.

ROBERT DE COTTE (voir page 147), et **CARLIER** (François). — Orry[2], qui avec Madame la princesse des Ursins gouvernait l'Espagne sous le nom de Philippe V, était depuis longtemps en relations avec Robert de Cotte ; il le recommanda à la princesse, qui fit accepter ses services à Philippe V et à la Reine.

C'est en 1712 que Robert de Cotte nous paraît avoir été chargé de faire des dessins pour la cour d'Espagne[3]. Les bâtiments que faisait construire alors Philippe V étaient le palais royal de Madrid et le Buen Retiro.

En 1712, Robert de Cotte envoya en Espagne un architecte nommé Carlier (François), homme de peu de goût et de mérite, mais d'une grande vanité ; il fut chargé de l'exécution, assez difficile, des jardins du Buen Retiro et de travailler au palais de Madrid, où il fit, d'après les dessins de Robert de Cotte, le grand cabinet des Furies. Carlier s'acquitta mal de sa tâche et fatigua par son orgueil M. Orry, qui se plaignit de lui à Robert de Cotte[4]; celui-ci lui adressa d'assez vertes semonces, et en 1715 Carlier ne travaillait plus pour Philippe V[5].

Dès 1714, Robert de Cotte fut occupé à réparer ce que Carlier avait

1 *Lettre à un amateur de la peinture*, 1 vol. in-12, Dresde, 1755, p. 325. Voy. aussi Delaborde, *Itinéraire*, t. III, p. 327, et t. V, p. 315.

2 « C'étoit une manière de sourdaud de beaucoup d'esprit, de la lie du peuple, et qui avoit fait toutes sortes de métiers pour vivre, puis pour gagner ; d'abord rat de cave, puis homme d'affaires de la duchesse de Portsmouth qui le trouva en friponnerie et le chassa. Retourné à son premier métier, il s'y fit connoître des gros financiers qui lui donnèrent diverses commissions dont il s'acquitta à leur gré, et qui le firent percer jusqu'à Chamillart, etc. » Saint-Simon, éd. Delloye, t. VI, p. 242.

3 Voyez sa lettre à Orry, datée de Marly, le 13 janvier 1713, et la lettre de la princesse des Ursins à Robert de Cotte, du 27 juin 1712, citée dans notre introduction.

4 Il y a dans les papiers de Robert de Cotte une longue correspondance de d'Aubigny, d'Orry et de la princesse des Ursins à l'endroit de Carlier.

5 On retrouve Carlier travaillant à Madrid sous Ferdinand VI (1746-59) ; il construisit alors le couvent des religieuses de l'ordre de Saint-François de Sales, fondé par la reine Maria Barbara, comme une retraite pour elle-même et une maison d'éducation pour les filles nobles. C'est un grand bâtiment dont le dessin est mauvais et qui n'est remarquable que par la richesse des marbres qui décorent l'intérieur de l'église. Stirling, p. 1166, d'après Bermudez, *los Arquitectos*, t. IV, p. 234.

fait de mal et à continuer les travaux; il dessina plusieurs plans et projets pour le palais et les jardins du Buen Retiro, pour le palais de Madrid et les intérieurs des appartements [1]. Le fils de Robert de Cotte[2] alla à Madrid remettre à Philippe V et à la Reine les dessins de son père. Dès ce moment, tout ce qui se fit dans les palais de Madrid et du Buen Retiro fut exécuté sous la direction de Robert de Cotte ; il était en continuelles relations avec M. Orry, qui lui donnait, dans de remarquables lettres [3], les idées générales des travaux à faire et lui faisait connaître le goût du Roi, ainsi que les usages de l'Espagne. C'était la princesse des Ursins qui commandait à de Cotte tout ce qui intéressait la décoration des appartements ; et de Cotte fit exécuter à Paris, sous sa direction, les glaces[4], les chambranles et les trumeaux sculptés, les cheminées, les bronzes dorés, les sculptures en bois et en marbre qui devaient décorer les appartements de Leurs Majestés ; on fit faire à Paris jusqu'aux frises des parquets [5].

VASSÉ fut chargé d'une partie des sculptures en bronze « doré d'or moulu ». BOULLE fit un bureau et une commode. DUGOULON, LE GOUPIL, TAUPIN[6] et BELAN, sculpteurs en bois, exécutèrent, en 1713 et 1714, sur les dessins de Robert de Cotte, pour la chambre de la Reine, pour la chambre du lit du Roi, pour la salle de l'Hyménée ou de la

[1] On a conservé 38 dessins de R. de Cotte pour la cour d'Espagne, savoir : 3 plans pour le château de Madrid (998-990) ; des dessins de cheminées pour l'appartement du roi (991) ; 4 dessins des façades de ce même appartement (992-995) ; 23 plans, projets et études pour le palais du Buen-Retiro (996-1018) ; tous accompagnés de mémoires explicatifs. Ces dessins sont dans le volume Vb 147 *Espagne-Madrid*, au Cabinet des estampes.

[2] Jules-Robert de Cotte, mort le 8 septembre 1767, intendant-général des bâtiments du roi et membre de l'Académie d'architecture depuis 1711.

[3] Lettre de M. Orry à Robert de Cotte, du 7 janvier 1715.

[4] Pour la chambre à coucher du roi :

4 glaces de 55 pouces sur 36,
2 — de 36 — sur 24.

Pour la chambre à coucher de la reine :

2 glaces de 60 pouces sur 40,
1 — de 60 — sur 32.

Pour la salle de la comédie ou de l'Hyménée : pour les 4 trumeaux :

16 glaces de 52 pouces sur 37,
8 — 1/2 cintrées de 37 pouces sur 37.

A la cheminée de cette salle :

6 glaces de 55 pouces sur 36.

[5] Un compte de ces diverses commandes s'élève à la somme de 78,328 livres 19 sols, dont :

Glaces	38,729	livres.
Menuiserie	17,494	
Sculpture en bois	9,575	
— en bronze	4,461	
Cheminées de marbre	4,483	l. 10 s.
Boulle	3,586	9.

[6] Ces trois sculpteurs ont travaillé aux délicieuses boiseries sculptées et dorées des appartements de Louis XV à Versailles.

comédie et pour la chambre du prince des Asturies, des chambranles pour enfermer les glaces[1], des panneaux avec leurs cadres, des trumeaux, des pilastres et leurs chapiteaux. Tous ces « ouvrages » étaient ornés de guirlandes, de rinceaux, de feuillages et d'enroulements ; les principaux motifs de ces sculptures étaient des feuilles d'acanthe, des trophées, des culs-de-lampe et des cornes d'abondance d'où sortaient des fleurs. Le compte de ces sculptures s'éleva à la somme de 23,951 livres 10 sols, que Robert de Cotte « modéra », le 4 décembre 1714, à 9,325 livres 7 sols 8 deniers[2].

FAVANNE (Henri de), peintre, né à Londres le 3 octobre 1668, mort à Paris le 27 avril 1752. — H. de Favanne se lia, en 1695, pendant son séjour à Rome, avec M d'Aubigny, secrétaire de la princesse des Ursins, et ces relations eurent pour conséquence de le faire appeler en Espagne en 1705 par Philippe V, lorsque la princesse des Ursins se trouva transformée en une espèce de premier ministre. Il demeura en Espagne jusqu'à la chute de sa protectrice (1714) et revint alors en France avec M. d'Aubigny. Favanne a fait beaucoup d'ouvrages dont l'état détaillé, qui était entre les mains de Lépicié, n'est pas parvenu jusqu'à nous[3].

HOUASSE (Michel-Ange), peintre d'histoire, né en 1680, mort en 1730. Elève de son père. — Michel-Ange Houasse, appelé par les Espagnols *Hovas*, remplaça son père au service de Philippe V[4] et eut le titre de premier peintre du roi d'Espagne. Il demeura assez longtemps en Espagne, peignit des sujets d'histoire, des bambochades et des portraits; son exécution facile, la grâce et la fraîcheur du coloris donnèrent une grande réputation à ses peintures. On cite de lui à Madrid, chez les Pères del Salvador, une série de tableaux représentant la vie de saint François Régis. — Au palais de Saint-Ildefonse, diverses bambochades, divers sujets champêtres. — Un crucifix, à l'oratoire de ce palais.

Le musée de Madrid possède de cet artiste le portrait de l'infant don Philippe, enfant ; celui d'une infante ; une bacchanale ; un sacrifice à Bacchus ; une Sainte-Famille. — Houasse a formé plusieurs élèves : Antonio Gonzalez Ruis et Pablo Pernicharo. Il vint à Paris, avec la permission du roi, en 1730, et mourut en retournant en Espagne.

FRÉMIN (René), sculpteur, né à Paris le 1er octobre 1672, mort à Paris le 17 février 1744. Elève de Girardon et de Coyzevox. — Frémin passa au service de Philippe V en 1721 et y resta jusqu'en 1738. Pendant tout ce temps il

[1] A 4 livres 12 sols le pied.
[2] Pour les papiers et dessins de Robert de Cotte, voir la note 1 de la p. 148.
[3] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 241. — *Mémoire pour servir à la vie de M. de Favanne*, 1753, in-12.
[4] Selon Bermudez.
[5] Bermudez. — W. Stirling. — Mariette et Hultz.

fut constamment occupé aux sculptures de Saint-Ildefonse. Philippe V, qui honorait en lui l'homme et l'artiste, le nomma, en 1727, son premier sculpteur et plus tard lui donna des lettres de noblesse. Ses travaux et les bontés du Roi lui permirent d'amasser une fortune considérable [1]. « Il ne faut pas croire, dit Mariette, que ce soit l'habileté qui ait fait la fortune de M. Frémin ; il avoit du talent, mais il s'en falloit de beaucoup que ce fut un homme de la première volée ; un peu de manigance a suppléé à ce qui lui manquoit du côté de l'art et en a fait un sculpteur heureux [2]. »

Bermudez nous donne l'indication des œuvres de Frémin en Espagne. Il a fait à Saint-Ildefonse, au palais : une statue d'Apollon ; les bustes en marbre de Philippe V, de Louis Ier et de leurs femmes.

Dans les jardins, au premier parterre : des groupes d'enfants et de sphinx (en plomb) placés sur des socles, au pied de la façade principale du palais. Des vases de marbre ornés de bas-reliefs. Autour de la cascade, quatre statues de marbre, Saturne, Junon, Neptune et une Nymphe.

Au pourtour de la demi-lune : huit statues de marbre, les quatre éléments et les quatre statues de la poésie lyrique, pastorale, héroïque et satirique.

A la fontaine de Persée : la statue d'Andromède enchaînée sur son roc ; au-dessous Persée qui vient la délivrer. D'un autre côté, Minerve tuant un Dragon (ces trois sujets sont en plomb).

Au pont de la rivière : deux groupes d'enfants, l'un domptant un cerf, l'autre un sanglier.

A la cascade : les statues de l'Afrique, de la Fidélité, de la Magnificence, de l'Asie, un berger, une Nymphe, un chien, un cerf, un sanglier, les chevaux marins.

Au berceau au-dessus de la cascade : les quatre Nymphes.

A la fontaine des Vents : la statue d'Éole.

Au rond-point des huit allées : les statues de Saturne, de Mars [3], de Vesta, de Neptune, de Cérès, d'Hercule, de Minerve, de la Paix ; au milieu de ce rond-point, le groupe d'Apollon et Pandore.

A la fontaine des grenouilles : le groupe de Latone, Apollon, Diane, et des paysans de Lycie changés en grenouilles [4].

Au second parterre auprès de la fontaine de la Renommée : les deux statues de marbre d'Atalante et de Lucrèce, et huit grands vases de plomb.

[1] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 206.
[2] T. II, p. 272 de l'*Abecedario.*
[3] Ces deux statues ont été exécutées par H. Dumandré.
[4] Cette fontaine a été achevée par H. Dumandré.

Frémin a exécuté encore au palais de Rio Frio, en collaboration avec THIERRY, les sculptures de l'escalier et de la chapelle[1].

THIERRY (JEAN), sculpteur, né à Lyon, mort à Lyon le 21 décembre 1739. — Il se rendit à la cour d'Espagne en mai 1721 avec Frémin et resta au service de Philippe V jusqu'en 1728 qu'il revint à Lyon avec une pension de 2000 livres [2].

Thierry a fait à Saint-Ildefonse (au palais) les statues des bains de Diane, dans une grotte.

Dans les jardins de Saint-Ildefonse, sur le pont : deux groupes d'enfants, l'un domptant une biche, l'autre un sanglier.

Au milieu du bassin de la Yerba : les statues de Pomone et de Vertumne ; plusieurs groupes d'enfants ; les statues du Douro et de la Pisuerga.

Au parterre et à la cascade devant la façade principale du palais : les statues de Bacchus, Cérès, Zéphire, Amphitrite, trois Naïades, le Tage, la Guadiana, l'Europe, le Pritemps, une Dryade [3].

En haut de la cascade, les trois Nymphes ; tous les ornements du berceau qui vient après.

Deux grands vases ornés, à la demi-lune.

Au palais de Rio Frio, Thierry travailla avec FRÉMIN aux sculptures de l'escalier et de la chapelle. Le retable de marbre, qu'il avait sculpté, a été transporté à la cathédrale de Ségovie[4].

L'abbé Fontenai dit que l'on conservait dans la famille de Thierry un manuscrit qui avait pour titre: Description de sujets de sculpture en figures de marbre, fontaines de plomb et vases de marbre, inventés et sculptés par J. Thierry, sculpteur des rois de France et d'Espagne et pensionnaire de Leurs Majestés, dans les jardins et palais de Saint-Ildefonse en Espagne. Il serait bien désirable que l'on retrouvât ce manuscrit et qu'on le publiât.

RANC (JEAN), peintre de portraits, né à Montpellier en 1674, mort à Madrid en 1735. Elève de Rigaud. — Raoux avait reçu l'invitation d'aller en Espagne, mais craignant que l'air de ce pays ne fût contraire à sa santé, il n'accepta pas cet honneur, et l'on envoya Ranc à sa place en 1722. Philippe V le nomma peintre de sa chambre. Ranc accompagna le Roi dans un voyage qu'il fit à la frontière de Portugal ; il séjourna à Séville avec la cour, revint avec le roi à Madrid et y mourut en 1734. Bermudez vante la parfaite ressemblance de ses portraits, leur belle

[1] Bermudez.
[2] Toutes les dates données par Bermudez sont fausses ; ce qui est dans notre texte est tiré des papiers de l'Académie et des notes de M. Hultz.
[3] Et la statue de Marron Cretense : je n'ai pu comprendre ce que Bermudez entendait par ces deux mots.
[4] Bermudez.

couleur et leur grâce ; mais au dire de l'historien des portraitistes du XVIII[e] siècle [1], Ranc oublia un peu à Madrid la manière française, et ses portraits témoignent d'une sorte de compromis entre le faire patient de Rigaud et la véhémence castillane. On cite les portraits de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, que l'on voit au musée de Madrid ; celui de la reine Marie-Louise de Savoie ; ceux de l'infant don Carlos et de la femme du roi Louis [2].

BOUSSEAU (Jacques), sculpteur, né en 1681, à Chavagnac en Poitou, mort le 13 février 1740, à Valsain ou Balzaïm, en Espagne, Elève de N. Coustou. — « C'étoit un artiste laborieux, mais dont le ciseau n'avait rien que de fort ordinaire.... M. Frémin étant dans la résolution d'abandonner l'Espagne et de repasser en France, le proposa à S. M. Catholique pour prendre sa place et achever les ouvrages de Saint-Ildefonse et du Palais-Royal à Madrid [3]. » Bousseau fut premier sculpteur de Philippe V, de 1737 à 1740 ; il a achevé ou exécuté dans les jardins de Saint-Ildefonse, les statues des Muses Polymnie, Calliope, Uranie, Melpomène, Thalie, Terpsichore, Euterpe et Erato [4].

VANLOO (Louis-Michel) (voir page 282). — Après la mort de Ranc, Philippe V, ayant demandé à Rigaud de désigner un peintre pour remplacer Ranc, Vanloo fut choisi et vint à Madrid en 1736 ; il y resta jusqu'à la mort de Philippe V, dont il fut le premier peintre. En 1751, il devint directeur de l'Académie de Saint-Ferdinand, à la fondation de laquelle il avait puissamment contribué avec Olivieri. Bermudez cite parmi ses œuvres ; au Palais neuf de Madrid : un portrait de Philippe V, celui d'Elisabeth Farnèse, les portraits des diverses personnes de la famille royale ; — au Buen-Retiro : un grand tableau où sont représentés Philippe V et Elisabeth Farnèse, entourés de tous les membres de la famille royale, de grandeur naturelle ; le musée de Versailles possède l'esquisse de ce tableau, dont on trouve une bonne description dans le Catalogue de ce musée [5] ; — à l'académie de Saint-Ferdinand : Vénus et Mercure ; les portraits de Ferdinand VI et de la reine Barba ; — au palais du Pardo, dans la chambre del dispaccio : deux petits tableaux de l'histoire de Diane [6] ; — à Naxera, aux Bénédictins : les portraits de Philippe V et de la reine Marie-Louise de Savoie, en un même tableau.

En 1753, Vanloo exposa au Salon de Paris, le portrait de M. Wall,

[1] P. Mantz, dans l'*Artiste*, 1854, t. XII, p. 129 et suivantes.
[2] Bermudez. — *Mercure de septembre 1722 et de mars 1729.*
[3] Mariette, t. I, p. 174.
[4] Bermudez. Voir aussi Dandré-Bardon, *Essai sur la sculpture*, p. 194.
[5] Par M. Soulié ; n° 4287.
[6] Conca dit : deux Dianes dans les airs ; t. I, p. 163. *Descriz. odeporica della Spata.* Parme, 1793.

ambassadeur du roi d'Espagne en Angleterre. On a plusieurs gravures des portraits de Philippe V, par Aubert, G.-E. Petit et Schmidt.

LEMOINE (François), peintre d'histoire, né à Paris en 1688, y mourut le 4 juin 1737. Elève de Louis Galloche. — Lemoine fit pour le roi d'Espagne, un grand tableau représentant Alexandre et Porus [1].

VIALI (Louis-René), peintre de portraits, né en Provence, mort en 1770, âgé de près de 90 ans. Élève de Rigaud. — Viali a fait le portrait du prince Louis des Asturies, gravé par B. Picart (1720, in-8°) et par Balechou.

DUBUISSON (Jean), graveur. — Dubuisson, établi à Madrid, a gravé en 1719 plusieurs sujets religieux.

DESMARETS (Henri), compositeur de musique, né à Paris en 1662, mort à Lunéville le 7 septembre 1741. — A la suite d'une condamnation pour rapt, Desmarets, fort habile compositeur, se réfugia en Espagne vers 1701; il y devint maître de chapelle de Philippe V, et y passa quatorze ans. Le climat l'obligea de se retirer en Lorraine, où le Duc le nomma surintendant de sa musique [2].

GERMAIN (Thomas), orfèvre (voir page 183). — Il fit en 1729 une toilette pour la reine d'Espagne, Elisabeth Farnèse, femme de Philippe V.

DUMANDRÉ (Hubert), sculpteur et architecte, mort à Madrid en 1781, à 80 ans. — H. Dumandré fut un des premiers membres, et des plus distingués, de l'Académie royale de Saint-Ferdinand, qui le nomma directeur honoraire de la sculpture en 1754. Il fut reçu comme architecte en 1759. En 1746, Dumandré acheva la fontaine des grenouilles et celle des bains de Diane ; il exécuta, en compagnie de Pitué, les groupes de cerfs, les statues et les vases qui sont dans le pourtour de la fontaine de Diane, à Saint-Ildefonse.

On voit de lui, dans cette même résidence, au parterre de l'Andromède, un Saturne.

Dans le pourtour de la fontaine aux grenouilles, la Poésie pastorale et une chasseresse.

Au bassin de la Yerba [3], quatre Faunes.

Au rond-point des huit allées, Saturne et Mars, exécutés sur les modèles de Frémin.

Devant la façade intérieure et principale du palais sur les jardins, deux sphinx.

[1] D'Argenville.
[2] Fétis
[3] La gerbe.

Il a exécuté la sculpture de la fontaine de la Renommée, en collaboration avec son frère Ant. DUMANDRÉ et avec PITUÉ.

Il travailla aussi au tombeau de Philippe V, placé dans l'église collégiale de Saint-Ildefonse. Dumandré a fait toute la sculpture du retable de la chapelle du palais de Rio Frio, placé présentement à la cathédrale de Ségovie [1].

VANLOO (CARLE) (voir page 216). — En 1739, Vanloo fit pour le roi d'Espagne un tableau représentant Porus vaincu par Alexandre et placé à la collégiale de Saint-Ildefonse [2].

DUMANDRÉ (ANTOINE), sculpteur. — Dumandré naquit à Tencry, en Lorraine, d'une famille distinguée. Antoine et son frère Hubert servirent d'abord Louis XIV, comme cadets dans le régiment de Picardie, mais depuis ils allèrent étudier à Paris les mathématiques et la sculpture avec Coustou et eurent plusieurs prix à l'Académie. Philippe V les appela, quoique très-jeunes encore, pour travailler aux ouvrages des jardins de Saint-Ildefonse sous la direction de FRÉMIN et de THIERRY. Après le départ de ces deux artistes et la mort de Bousseau, Hubert Dumandré fut nommé directeur de ces ouvrages, et Antoine vint à Madrid pour être le premier sculpteur du Palais-neuf que l'on construisait alors. Il fut nommé directeur de la commission chargée de préparer l'établissement d'une Académie des beaux-arts, et lorsque celle de Saint-Ferdinand fut créée, en 1752, il en devint le directeur. Antoine Dumandré mourut le 11 mai 1761. « Ses figures, dit Bermudez, ont des attitudes maniérées et tourmentées selon le goût français de l'époque. »

Dumandré a fait dans les jardins de Saint-Ildefonse : au parterre de la Renommée, la statue d'Apollon et celle de Diane.

A la place des grenouilles, une Nymphe.

A la fontaine d'Andromède, la Poésie lyrique.

Pour la fontaine de la Renommée, un cheval et un Maure, exécutés sur les modèles de FRÉMIN.

A Madrid, à la façade nord du Palais-neuf, le Gédéon, et diverses œuvres dans le jardin de las Salezas reales.

A Aranjuez, la fontaine et la statue du Tage.

Il y a aussi dans les jardins de cette maison de plaisance, plusieurs œuvres de Joaquin DUMANDRÉ, fils et élève d'Antoine, qui résidait à Madrid au commencement de ce siècle [3].

MICHEL (ROBERT), sculpteur, né au Puy-en-Velay en 1720, mort à Madrid le

[1] Bermudez.— Cet auteur l'attribue aussi à Thierry ; voy. p. 369.
[2] Conca, t. II, p. 227, édition de Parme, 1793. — J'ai corrigé la date de 1738 donnée par Conca et qui est fausse.
[3] Bermudez.

31 janvier 1785. — Cet éminent sculpteur, comme l'appelle Bermudez, arriva à Madrid le 30 octobre 1740 ; en 1752, il était nommé directeur de la sculpture à l'Académie de Saint-Ferdinand et sculpteur de la chambre du roi Ferdinand VI. Plus tard, Charles III le nomma directeur de l'Académie et le chargea de la direction de tous les ouvrages de sculpture que l'on exécutait dans les palais royaux. Michel, qui avait beaucoup de fécondité et de talent, a laissé un grand nombre d'œuvres :

A Madrid : au Palais-neuf : au bas de l'escalier, à droite, le lion de marbre ; deux enfants ; de très-beaux ornements de stuc. — Au Buen-Retiro, à l'oratoire : les statues de saint Ferdinand et de sainte Barbe. — A Saint-Fermin, toute la sculpture du grand retable, moins la statue du saint. — A Saint-Millan, quatre prophètes au retable principal. — A Saint-Justo y pastor, les statues de pierre à la façade : la Charité et l'Espérance. — A Saint-Salvador, le buste du duc de Arcos, à son tombeau. — A Saint-Marcos, les anges de stuc qui sont au-dessus de l'entablement du grand retable. — A Saint-Bernardino, la statue de saint Pascal Baylon. — A Saint-Bernardino de Santiago, les statues de saint Joachim et de saint Joseph, aux gros piliers de la coupole. — A Saint-Felipe Neri, la statue du saint, au grand autel. — Aux Carmes déchaussés, la sainte Vierge. — A Saint-Ignace, les statues de sainte Prudence et de saint Martin de Loynaz. — A la douane royale, les armes sculptées à la façade. — A la porte de Alcala, les trophées et ornements de la façade du côté de la ville. — A la promenade du Pardo, les deux lions de la fontaine de Cybèle, et deux Tritons à l'une des quatre petites fontaines.

A El Pardo, au palais : des ornements de stuc.

A Aranjuez, au palais : toute l'ornementation de la corniche de la chapelle.

A Saint-Ildefonse, à la collégiale : l'ornementation des voûtes et des murs. — A Vittoria, à la société basque : le buste en marbre de Charles III. — A Pampelune, aux Capucins : le tombeau du comte de Gages. — A Osma, à la cathédrale : la statue en marbre de la Conception [1].

PITUÉ (Pierre), sculpteur. — Pitué vint de Paris à Madrid vers 1743 ou 1744, après la mort de Bousseau, pour achever, avec Hubert Dumandré, la sculpture de la fontaine de Diane, à Saint-Ildefonse ; ils la terminèrent en 1746 à la satisfaction de Philippe V. Ils exécutèrent aussi, dans le même jardin, la sculpture de la fontaine de la Renommée, qui se compose de la figure allégorique de la Renommée sur Pégase, de quatre statues avec arcs, boucliers et flèches, de quatre statues couchées dans des grottes représentant le Tage, le Douro, le

[1] Bermudez.

Guadalquivir et l'Èbre. — A la fontaine de Diane, une statue et les vases du pourtour.

Ces œuvres, selon Bermudez, sont d'un dessin médiocre et ont une attitude maniérée. Pitué et Hubert Dumandré ont exécuté, à Saint-Ildefonse, le mausolée de Philippe V. Le tombeau est posé sur un piédestal supportant une urne ; deux statues sont de chaque côté : la Charité, la Douleur ; au-dessus, deux médaillons représentent le Roi et la Reine couverts d'un voile qu'une Renommée cherche à soulever ; derrière, une pyramide portant les armes d'Espagne soutenues par un ange et un enfant [1]. Ce mausolée est placé dans la collégiale de Saint-Ildefonse. Pitué est l'auteur de la statue qui est à gauche du sépulcre, et des anges qui soutiennent l'écu royal [2].

BALLIN (Claude), orfèvre (voir page 149). — Claude Ballin fit pour le roi d'Espagne, en 1746, un surtout représentant un chasseur et une chasseresse qui se reposent au pied d'un chêne ; autour d'eux sont groupés des chiens et des bêtes fauves. — En 1751, il exécuta pour le marquis de la Ensenada, ambassadeur d'Espagne à Paris, un autre surtout en or, représentant Neptune sur une conque, escorté de Naïades, Tritons et Sirènes. Ce groupe, merveille de ciselure, fut achevé par son fils, en 1754, et présenté à Louis XV [3].

BOISTON (Philippe), sculpteur. — Boiston vint à Madrid quand on achevait le Palais-neuf et fut employé à son ornementation ; il fut reçu à l'Académie de Saint-Ferdinand en 1744 [4].

FLIPART (Charles-Joseph), peintre et graveur, né à Paris le 9 janvier 1721, mort à Madrid le 2 août 1797. Élève et fils du graveur J.-C. Flipart. — Flipart travailla beaucoup en Italie et vint en Espagne en 1750; Ferdinand VI le nomma peintre et graveur de sa chambre. C'était un peintre de mérite, mais surtout un excellent graveur au burin et à l'eau forte. On voyait de ses peintures à Madrid, à las Salezas reales et à l'hôpital des Italiens; à Alba de Tormès, aux Carmes déchaussés [5].

MOURET, architecte, né à Moussi-leVieux en 1705. — Mouret était un habile architecte qui construisit plusieurs hôtels à Paris. « C'est sur ses dessins, dit Blondel, que l'on vient de commencer à bâtir en 1751 l'Hôtel-Dieu de Madrid, près le Retiro, édifice d'une grandeur et d'une magnificence supérieure à tout ce que nous avons encore vu jusqu'à présent dans ce genre [6]. »

[1] Delaborde, t. III, p. 182.
[2] Bermudez.
[3] *Gazette des Beaux-Arts*, t. XI, p. 116. — *Mercure* de juin 1751 et mai 1754.
[4] Bermudez.
[5] Bermudez.
[6] Blondel, *Architecture françoise*, t. I, p. 257.

MARQUET, architecte. — Marquet était en 1765, selon Patte, et encore en 1776, selon l'Almanach de 1776 [1], architecte du roi d'Espagne. W. Stirling conteste ce fait. « M. Marquet, dit-il, ne fut jamais premier architecte du Roi ; si le fait était vrai, les Français, pour leur propre considération, devraient le cacher, car Marquet est l'auteur de l'hôtel de la poste, à Madrid, le seul monument qu'il ait construit et qui est bien mauvais [2].

LA TRAVERSE (Charles-François de), peintre, né à Paris, y mourut en 1778. Elève de Fr. Boucher. — Il fut envoyé à Rome pour y étudier, alla à Naples et explora les ruines d'Herculanum ; il attira ainsi l'attention du comte d'Osson, ambassadeur de France qui étant envoyé à Madrid, l'emmena à sa suite. La Traverse demeura quelques années dans cette capitale, sans toutefois réussir à obtenir le patronage du Roi. Il fit pour des particuliers quelques petites peintures, qui ont obtenu l'approbation de Bermudez, et réussit surtout dans le genre du paysage et des fleurs. Il imitait la couleur des Flamands. Le graveur Carmona a exécuté une bonne estampe d'après une peinture faite par La Traverse, sur la naissance d'un infant d'Espagne. Il quitta l'Espagne vers la fin de sa vie et revint en France, où il mourut en 1778 [3].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le roi de France donna, en 1775, à la princesse des Asturies, un service de table en porcelaine de Sèvres avec un surtout orné de sculptures, le tout d'une valeur de 24,192 livres [4].

OLIVIER (Michel-Barthélemy), peintre d'histoire et de genre, mort le 15 juin 1784, à 72 ans [5]. — Cet artiste a fait beaucoup d'ouvrages en Espagne où il a résidé [6] ; il peignait de petits tableaux dans le goût de Watteau.

VERDIGUIER (Michel), sculpteur, directeur et recteur de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille. — **GRAVETON** (Balthazar), architecte. — Verdiguier s'établit à Cordoue au milieu du XVII[e] siècle [7], avec son compatriote l'architecte Graveton. Ils y exécutèrent le trophée colossal en marbre, appelé El Triunfo, érigé en l'honneur de l'arche-

[1] *Almanach raisonné des architectes, peintres, sculpteurs et graveurs*, 1776, p. 36.
[2] W. Stirling, d'après Rejon, p. 1174.
[3] W. Stirling, p. 1190.
[4] Renseignements communiqués par feu M. Riocreux, conservateur du musée céramique de Sèvres.
[5] *Archives de l'art français*, t. II, p. 399.
[6] De la Blancherie, *Essai d'un tableau historique des peintres français*, 1 vol. in-4°, 1783. — Le Cabinet des estampes possède un exemplaire de ce livre rarissime.
[7] Il y était encore en 1776, d'après l'*Almanach raisonné des architectes, peintres, sculpteurs et graveurs*, de 1776.

vêque S. Raphaël, sur la place qui est derrière la cathédrale. Verdiguier fit les statues qui représentent l'archange sur une colonne, saint Acisclo, sainte Victoire et sainte Barbe. Verdiguier fit aussi plusieurs statues pour les églises de Cordoue, entre autres une statue de sainte Inès. Il exécuta huit anges et deux enfants pour la chapelle du trésor de la cathédrale de Jaen, et les onze statues qui couronnent l'édifice en dehors. Verdiguier fut reçu membre de l'Académie de Saint-Ferdinand, en 1780[1].

DUSSENT (Joseph), peintre de genre, neveu et élève de Vanloo. — Ce peintre de genre, établi à Madrid, fut l'un des premiers élèves de l'Académie de Saint-Ferdinand ; il conserva dans ses tableaux la manière de Vanloo, et il eut la réputation d'un bon dessinateur[2].

VERNET (Joseph), peintre de marines (voir page 152). — En 1781, Vernet peignit six tableaux pour le cabinet du Roi à l'Escurial ; le roi Charles IV lui avait envoyé les dimensions de ces panneaux qu'il fit à Paris ; ce travail lui fut payé 40,000 livres[3].

ANTOINE, architecte (voir page 225). — Antoine a terminé, à Madrid, le palais du duc de Berwick avec de grands changements[4].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le ministre des affaires étrangères donna le 27 septembre 1787, au duc d'Aranda, ambassadeur d'Espagne en France, un grand service de table, en porcelaine de Sèvres, pâte tendre, fond bleu orné de groupes de fleurs, avec un surtout en sculpture, d'une valeur de 48,252 livres.

L'an IV (1795-96), le Directoire fit présent à l'ambassadeur d'Espagne de deux tableaux d'après Teniers, peints sur porcelaine à Sèvres ; leur valeur était estimée à 4000 livres[5].

SAUVAN (Pierre), peintre, né à Avignon en 1722, mort à Bilbao dans un âge avancé. — Sauvan était, de 1782 à 1789, professeur de dessin à la manufacture des soies de Valence, établie au village de Moncada[6].

SIMON, graveur en pierres fines. — Cet artiste de talent a exercé son art en Espagne[7].

[1] Bermudez.
[2] Bermudez et Nagler.
[3] Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, t. I, p. 233, — et *Revue universelle des arts*, t. VII, p. 405.
[4] *Notices* par Renou et Lassault.
[5] Renseignements donnés par M. Riocreux.
[6] *Robert Dumesnil*, t, VIII, p. 203. — *Revue universelle des arts*, t. VII, p. 406.
[7] *Magasin encyclopédique*, an VII, p. 247.

GIRODET (Anne-Louis), peintre, né à Montargis le 5 janvier 1767, mort à Paris le 9 décembre 1824. Elève de Luquin et de David. — En 1799, Girodet fit pour le roi d'Espagne les Quatre Saisons[1].

Madame **GUIBAL**, peintre en miniature, née à Toulouse en 1781, nièce et élève de Joseph Bouton, peintre de Charles IV et peintre en miniature. — Madame Guibal se rendit en Espagne en 1807. Elle fit pour la reine Marie-Louise une miniature représentant la déesse de la Beauté répandant des fleurs sur les attributs des Beaux-Arts (0,20 sur 0,15). En 1808, elle exécuta pour le roi Ferdinand VII la copie du portrait en pied de l'empereur Napoléon d'après Gérard (0,39 sur 0,28).

LEGUAY (Etienne-Charles), peintre sur porcelaine (voir page 289). — Il a fait pour le roi Charles IV une grande table, sur laquelle est peinte l'histoire de Psyché d'après Raphaël[2].

Madame **THIBAULT**, peintre de portraits. — Madame Thibault a peint le portrait de Ferdinand VII et de la reine Marie-Isabelle-Françoise. Ces portraits ont été gravés par Dien en 1817 ; l'encadrement des gravures est de la composition de Percier.

VERNET (Horace), peintre (voir page 289). — Il a fait, en 1821, le portrait équestre de M. Machado, consul général d'Espagne.

CHARDIGNY (Pierre-Joseph), sculpteur, né à Aix en 1794. Elève de Cartellier et de Bosio. — En 1831, M. Chardigny a exécuté la statue en bronze du roi d'Espagne pour Barcelone, et la répétition de la même figure pour Grenade, en 1835[3].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le roi Louis-Philippe donna à la reine Christine un guéridon en porcelaine de Sèvres, exposé en 1835. Ce meuble, dit « le guéridon arabe », offre dans son milieu une peinture de Robert, représentant Boabdil et son peuple quittant l'Alhambra ; il est décoré aussi de 12 portraits d'illustres Arabes, peints par Béranger. Les ornements ont été peints par Leloy et Huart.

FROMENT-MEURICE (Désiré-François), orfèvre (voir page 156). — Froment-Meurice est l'auteur d'une coupe en agate, donnée par le duc de Montpensier à la reine d'Espagne. Cette coupe en agate orientale est montée sur un cep de vigne. Le pied est fait de trois groupes exprimant les diverses ivresses : l'ivresse sensuelle et rustique, [sous la

[1] Coupin, *Vie de Girodet*, 2 vol. in-8°.
[2] Gabet,
[3] *Annuaire statistique des artistes français* pour 1836.

forme de Silène ; l'ivresse du poëte ; l'ivresse du festin. L'anse de la coupe représente la Raison à demi vaincue, et enlacée par de petits enfants avec des brindilles et des pampres. (Exposition de 1844.)

Il a fait aussi une bonbonnière, offerte par Madame la duchesse de Montpensier à S. M. la reine d'Espagne. Cette bonbonnière est dans le style Louis XV. Quatre petits bas-reliefs, grands comme l'ongle et ayant pour sujets les quatre saisons, sont placés sur le couvercle, dont le bouton est formé d'une grosse perle ; la boîte est ornée de quatre bouquets de fleurs et de fruits en or de diverses couleurs.

Froment-Meurice a exécuté pour la marquise de Sentmenar, à Barcelone, une parure composée d'une guirlande pour la tête, d'un bouquet pour le corsage, d'un bracelet et de boucles d'oreilles. Cette parure est formée de volubilis, de fuchsias, de marguerites, d'églantines, de muguets et de folles avoines en diamants ; toutes les feuilles sont faites de lames d'or très-minces, émaillées des deux côtés.

Il a fait encore, pour M. Accor, de Madrid, deux candélabres en argent, de style Louis XV. Sur le socle, deux enfants poursuivent un lézard ; dans les branches, des enfants chassent des oiseaux. Des guirlandes, des bouquets et des chutes de fleurs enrichissent en outre toute l'ornementation [1].

LEMONNIER, joaillier. — Il exposa, en 1851, à Londres, deux parures pour la reine d'Espagne. La première se composait d'un collier de brillants, disposé comme un ruban et entrelacé de feuillages en émeraudes. La garniture de corsage et les nœuds d'épaules, auxquels étaient suspendus de très-grosses émeraudes, avec girandoles et brillants, étaient composés dans le même style. Le bouquet se composait de lis en brillants avec feuilles en émeraudes, rubis et brillants, et pendeloques en perles. La couronne et le bracelet étaient disposés dans le même système, brillants et émeraudes. — L'autre parure était exécutée en brillants et saphirs [2].

LAVAL (Eugène), architecte, né à Villefranche en 1819, mort en 1869. Elève de Labrouste. — Il a construit l'hôtel de la banque de Bilbao [3].

CHAPELAIN (Joseph-Alfred), architecte. Elève de Blouet. — Il a exposé au salon de 1859, le projet du tombeau de M. X..., fondateur de l'hôpital de Arenys-de-Mer (près de Barcelone). Ce tombeau est décoré de deux statues de marbre représentant la Persévérance et la Bienfaisance, et dues au ciseau de M. Gumey (Charles-Alphonse), né à Paris. Elève de Toussaint.

[1] Renseignements particuliers.
[2] Rapport du duc de Luynes sur l'orfévrerie, p. 207.
[3] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1869, 14 mars.

FROMENT-MEURICE (EMILE), orfèvre (voir page 157). — En 1859, il a fait une aiguière offerte par le duc de Montpensier à la reine d'Espagne. Cette aiguière, répétition de celle qui fait partie de la toilette de la duchesse de Parme (1844), est en argent doré, orné de pierreries; la décoration se compose d'une guirlande de roses et de lys; sur le devant deux amours portent les armes d'Espagne. La composition est de Désiré-François FROMENT-MEURICE, les modèles sont de LIÉNARD; le travail d'orfèvrerie et de bijouterie a été exécuté sous la direction de Louis et de Philibert AUDOUARD.

La même annnée, M. Froment-Meurice a fait une riche parure de turquoises, perles, grenat et or, offerte aussi par le duc de Montpensier à la reine d'Espagne. Cette parure comprend un diadème, un collier et des boucles d'oreilles. Elle est en style oriental et de la composition de Louis AUDOUARD. Le travail de bijouterie a été dirigé par Philibert AUDOUARD.

En 1860, M. Froment-Meurice a exécuté pour le duc de Medina-Celi un splendide service de table en style Renaissance, qui se compose: d'un milieu de table, de deux candélabres, de quatre grandes coupes, de coupes petites et moyennes, salières, plateaux de carafes, etc. Le milieu de table est formé d'un bassin où nagent des enfants, des Tritons, des chevaux-marins et des dauphins; du centre, posant sur des coquilles, s'élève un groupe de trois figures: Neptune, Vénus et une Nymphe, debout autour d'une touffe de roseaux. Sur la coupe, relevée par des Tritons, sont placés trois bas-reliefs ovales, représentant des baigneuses et des pêcheurs. Les candélabres sont également portés par un groupe de trois figures. Les quatre saisons ont servi de thème à la composition des quatre grandes coupes; elles posent: l'une sur un marronnier, l'autre sur un chêne, la troisième sur un cep de vigne et la dernière sur un sapin, et les groupes d'enfants qui dansent autour de ces arbres sont accompagnés d'attributs qui rappellent les saisons. La composition et la sculpture du milieu de table sont de Jean FEUCHÈRE; la sculpture d'ornementation du reste du service est de DOUSSAMY; la sculpture des figures du reste du service est d'HONORÉ; la ciselure a été exécutée par FANNIÈRE, POUX et DEMBERGUE. La direction du travail avait été confiée à BABEUR.

MAUREL, fondeur à Marseille. — M. Maurel a coulé en bronze la belle statue de Christophe Colomb, exécutée par Jose Piquer, premier sculpteur de la reine d'Espagne. Cette statue a été exposée à Marseille en novembre 1861[1].

GIRARD (ERNEST-JOSEPH-ANGELON), peintre de miniature. Elève d'Isabey. — M. Girard résidait à Madrid en 1864, et il exposait au Salon de

[1] Voir l'*Illustration*.

cette année deux miniatures représentant le roi et la reine d'Espagne.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné à la reine d'Espagne, en 1864, un grand vase A B, fond bleu décoré d'une riche monture en bronze et d'une couronne de pavots peinte par SCHILT père.

RÉMON (HENRI-ALPHONSE), peintre décorateur (voir page 165). — M. Rémon a exécuté, en 1868-69, la décoration artistique du palais du marquis de Portugalete, à Madrid, et celle de la villa de campagne du même marquis à Saint-Sébastien[1].

CHAPPUIS (ADOLPHE), graveur. Elève de C. Sauvageot. — Il a exposé aux Salons de 1869 et de 1870 plusieurs planches pour les *Monumentos arquitectonicos de Espana*.

BOESWILWALD (EMILE), architecte, né à Strasbourg le 2 mars 1815. Elève de Labrouste. — Il a terminé en 1875, à Madrid, un grand hôtel en style mauresque construit pour M. Xiffre. L'Encyclopédie d'architecture a publié en 1872 et 1874, 5 planches relatives à ce monument : la façade décorée d'azulejos ; les plans du rez-de-chaussée et du premier étage; des plafonds peints et la coupe intérieure.

CAMBON (CHARLES-ANTOINE), peintre décorateur, né à Paris en 1802. Elève de Ciceri. — Il a fait les décors du *Prophète* pour l'opéra de Madrid, en 1872.

D'ÉPINAY (PROSPER), sculpteur. Elève de Dantan. — Il a été chargé, en 1875, par le musée de Madrid, de faire le buste en bronze du peintre Fortuny.

ARTISTES ESPAGNOLS ÉLÈVES D'ARTISTES FRANÇAIS.

CARMONA (Emmanuel-Salvador), dessinateur et graveur, né à Madrid, se forma à Paris et fut reçu à l'Académie royale en 1761.

GOYA, peintre éminent, adopta les idées et le style sculptural de David. — ALVAREZ, sculpteur, Don Jose de MADRAZZO, Joseph APARICIO, Antoine de RIBERA furent élèves de David, adoptèrent les principes de son école et les propagèrent en Espagne, si bien que « aujourd'hui, dit Th. Gautier en rendant compte de l'exposition universelle, sans l'écusson semé de lions et de tours, on confondrait aisément les peintres d'Espagne avec les nôtres ; c'est le cas d'appliquer

[1] Renseignements particuliers.

le mot si connu : Il n'y a plus de Pyrénées[1]. » — Dominique MARTINEZ, graveur, est venu en 1850 se perfectionner à Paris, en étudiant sous M. Calamatta. — Mademoiselle Mathilde AÏTA DE PENUELA, peintre de genre, est élève de M. Scheffer et de mademoiselle Rosa Bonheur. — Charles-Louis RIBERA, peintre d'histoire et de portraits, est élève de M. Paul Delaroche. — Jose Domingo Gomez DE LA FUENTE, premier architecte du palais et des résidences royales de la reine Isabelle (mort à Paris en 1856), était élève de Duban.

A ces noms déjà bien nombreux, il faut encore ajouter la liste suivante : ARBOS, ex-architecte du roi Amédée, élève de M. H. Daumet. — BRUGADA (Antonio), mort en 1864, peintre de marines, élève de Gudin. — BUSHELL (Francisco), peintre de paysage, élève de Lepoittevin. — DIAZ VALERA (Jose), peintre, élève de l'école des Beaux-Arts de Paris. — ESQUIVEL (Carlos-Maria), peintre, élève de L. Cogniet. — GONZALEZ (Frederico), qui a été pensionné par la ville de Cadix pour venir étudier à Paris. — HERRER (Joaquin-Maria), élève de l'école des Beaux-Arts de Paris et de Gleyre. — LARRAZ (Carlos), peintre, élève de Couture. — LÉON Y ESCOSURA (Ignacio), peintre, élève de Lazerges. — MANZANO (Victor), peintre, mort en 1865, élève de Picot. — MAURETA (Gabriel), peintre, élève de Dumas. — LA ROCA Y DELGADO (Mariana de), peintre, élève de L. Cogniet. — RODRIGUEZ (Ramon), peintre, élève de L. Cogniet. — ZAMACOIS (Eduardo), peintre, élève de Meissonier.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE MADRID.

Beaubrun (Louis, Henri et Charles de). Portraits du Grand Dauphin (1663), de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche.

Bourdon (Sébastien). Saint Paul et saint Barnabé. — L'allégorie *.

Champagne (Ph. de). Portrait de Louis XIII. — Education de la Vierge.

Coypel (Noël). Suzanne accusée d'adultère par les vieillards.

De la Fosse (Charles). Acis et Galatée.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Dix paysages, dont quatre peints pour le roi d'Espagne, Philippe IV, savoir : Ruines de Rome. — L'embarquement de saint Paul au port d'Ostie. — Moïse trouvé sur les eaux. — Tobie et l'Ange.

Greuze. Tête de vieille femme.

Guaspre (Le). Sept paysages, l'un desquels, appelé Pays agréable (nº 903), est une merveille.

Houasse (Antoine-René). Portrait d'une jeune femme.

Houasse (Michel-Ange). La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean. — Sacrifice en l'honneur de Bacchus. — Portrait de l'infant don Philippe, duc de Parme, enfant. — Portrait d'une jeune infante. — Une bacchanale. — Le palais de l'Escurial (esquisse).

Jouvenet. La Visitation de sainte Elisabeth.

Madame Le Brun. Portrait de Marie-Caroline, épouse de Ferdinand IV, roi de Naples. — Portrait d'une princesse de Naples, fille de Ferdinand IV.

Michau (Théobald). Deux paysages.

Mignard (Pierre). Saint Jean dans le désert (voir page 363).

* On voit aussi à Madrid, au palais du duc de Pastrana, un portrait équestre de Christine, reine de Suède, par Séb. Bourdon.

[1] Théophile Gautier, *Les Beaux-Arts en Europe*, 1855, 2 vol. in-12. — T. II, p. 230.

Pillement. Deux paysages montueux.

Poussin (Nicolas). Noé et sa famille après le déluge. — David vainqueur de Goliath.— Jésus-Christ apparaît à la Madeleine. — Sainte Cécile. — Une nymphe et un satyre. — Deux bacchanales (dont une (948) n'est certainement pas du Poussin). — Le départ de Méléagre pour la chasse. — Silène. — Un combat (gladiateurs ou les Horaces et les Curiaces). — Le Parnasse. — Polyphème (esquisse du Polyphème de l'Ermitage). — Ruines d'architecture, avec saint Jérôme en prière. — Paysage de Rome antique. — Portrait du Poussin. — Six paysages. — Paysage; Polyphème et Galatée.— Paysage; Diane endormie surprise par un satyre.

Ranc (Jean). Trois portraits d'Elisabeth Farnèse. — Deux portraits de Philippe V, dont un équestre. — Une jeune infante. — Portrait de la femme de Louis Ier.

Rigaud. Portrait de Louis XIV, envoyé de France, en 1701 *.

Stella. Une sainte Famille.

Valentin. Le martyre de saint Laurent.

Vanloo (Louis-Michel). Portrait d'enfant. Portrait de l'infant Don Philippe. — Portrait de Ferdinand VI, jeune. — Portrait de Charles III, jeune. — Philippe V et sa seconde femme Elisabeth Farnèse entourés de leur famille **.

Vernet (Joseph). Deux paysages. — Un paysage maritime. — Un paysage boisé et montueux. — Un lever de soleil.

Watteau. Une fête champêtre ou la Mariée de village. — Une fontaine du parc de Saint-Cloud.

PEINTURES ET SCULPTURES FRANÇAISES CONSERVÉES DANS LES COLLECTIONS DE L'ACADÉMIE ROYALE DE SAINT-FERDINAND.

Dona-Maria Carron, peintre en pastel, née à Paris, membre de l'Académie de Saint-Ferdinand en 1761. — Portrait de l'archevêque Don Diego Villanueva.

De la Traverse (Charles-François). Un tableau représentant trois enfants de la famille royale de Naples.

Fragonard (Jean-Honoré). Le sacrifice de Callirhoe ***.

Michel (Robert). Statue équestre de Philippe V.

Olivieri (Pharaonne-Marie-Madeleine), née à Paris, membre de l'Académie en 1759, peintre en pastel. — Portrait de Jayme Marquet, architecte. — Portrait de l'artiste par elle-même.

Pigalle. Modèle du Mercure.

Ranc (Jean). Portrait du sculpteur Robert Michel. — Portrait de Philippe V.

Saly. Modèle de la statue équestre de Frédéric V, roi de Danemark.

Vanloo (Louis-Michel). Vénus, Cupidon et Mercure. — Portrait du roi Ferdinand VI.

* *Mémoires sur les membres de l'Acad. de peinture et de sculpt.*, t. II, p. 118, 119. — Abbé Fontenai. — Journal de Dangeau.

** Le musée de Versailles en possède l'esquisse. Ce tableau est daté de 1743.

*** C'est sans doute l'esquisse ou la répétition du tableau qui se trouve au Louvre, n° 208 de l'excellent Catalogue de M. Villot.

CHAPITRE VIII

GRÈCE ET PAYS DU TURC

---

§ 1. — ÉPIRE

ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Les Normands des Deux-Siciles, après avoir gagné sur les Grecs la bataille de Dyrrachium, en 1081, s'établirent dans l'Épire (Albanie). Georges Castriot, si célèbre sous le nom de Scanderberg, possédait encore au XVe siècle, dans la Haute-Albanie, Croïa, Lissa, Dyrrachium, et était le suzerain d'un assez grand nombre de seigneurs latins de la Haute-Albanie, qui, comme lui, descendaient des conquérants normands.

Quelques ruines existent encore dans ces contrées fort peu explorées ; elles ont, dit-on, tous les caractères des monuments gothiques ; mais la question est encore à traiter.

---

§ 2. — GRÈCE

ARCHITECTURE GOTHIQUE.

En 1204, les Croisés français firent la conquête de l'empire grec et s'y établirent. Beaudouin de Flandre et ses successeurs gouvernèrent Constantinople pendant un demi-siècle ; la maison de Villehardouin posséda la principauté d'Achaïe ; plusieurs autres familles françaises

régnèrent sur les diverses parties de la Grèce (à Athènes, en Eubée, etc.) qu'elles avaient obtenues en fiefs, lorsque les Croisés se partagèrent l'empire grec vaincu. Un assez grand nombre de monuments en style gothique ou en style byzantin modifié par le gothique, témoignent encore de la conquête française et de l'importation en Grèce de notre architecture.

L'église de Sainte-Paraskèvi, à Chalcis, est de tous les édifices de cette époque, celui qui a paru à M. Didron avoir le plus le caractère français. C'est une église longue, à trois nefs, à chevet carré, dont le chœur et le sanctuaire sont voûtés. Les voûtes sont à arêtes, et les arêtes sont doublées de nervures formées d'un gros boudin, comme dans le roman et le gothique primitif de France. L'ornementation, celle des consoles particulièrement, n'est composée qu'avec la flore française. L'église a un clocher, une rosace à l'occident ; bref, tous les caractères de ce monument sont absolument ceux du gothique français du XIIIe siècle, avec quelques détails vénitiens ajoutés çà et là (le lion de Saint-Marc par exemple), soit au XIIIe siècle même, soit plus tard.

L'église de Sainte-Paraskèvi de Chalcis n'est pas le seul monument qui atteste d'une façon positive l'introduction du style gothique en Grèce. L'église Chrysopéri à Mistra (aujourd'hui abandonnée), a été construite aussi ou par des Français ou bien sous l'influence de l'architecture française. Elle a une nef longue et un clocher, tandis que les églises grecques ont une nef carrée ou ronde et n'ont jamais de clocher ; ses voûtes sont en ogive et sa sculpture a tous les caractères de la sculpture française de cette époque ; entre autres détails, on trouve, à l'abside, une fleur de lis en style gothique du XIIIe siècle [1].

Buchon parle, dans son histoire, de la principauté française de Morée [2], d'un assez grand nombre de monuments gothiques dus à des Français ou construits sous leur influence. Il cite :

La Tour carrée des ducs français, à l'acropole d'Athènes ; M. Didron croit que cette tour est plutôt vénitienne que française. — Le Catholicon d'Athènes, bâti au temps de Geoffroy II de Villehardouin avec des fragments anciens ; M. Didron regarde cet édifice comme positivement byzantin et d'une époque antérieure à celle de Geoffroy II. — Le couvent des Bénédictins de Daphni près d'Athènes, où était la sépulture des ducs d'Athènes de la maison de la Roche ; ce couvent a une façade gothique construite par les Français. — Le château des marquis francs de Bodonitza, près des Thermopyles. — Le château des barons francs d'Argos, de la maison d'Enghien (monument plutôt

[1] Je dois tous ces détails si intéressants à l'amitié de M. Didron, qui a visité ces monuments.

[2] *Atlas des nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée*, par Buchon ; petites planches lithographiées.

vénitien). — Le château des barons francs de Caritena, en Morée, de la maison de Brières. — Le château de Calamata en Morée. — Le couvent de Notre-Dame-d'Isova en Morée, près de l'Alphée ; les ruines de ce couvent sont en pur gothique. — L'abside de l'église de Sainte-Sophie, à Andravida en Morée; elle est d'un style gothique fort élégant. — Le château de Khlemoutzi ou Castel-Tornèse, en Morée, bâti par Geoffroy II de Villehardouin. — Les ruines d'un château en Eubée, près d'Achmet-Aga et de Sideroporta. — Les ruines de Beza-Pyrgos en Eubée, près d'Achmet-Aga. — Le château des barons de Carystos en Eubée. — Le château d'Hagia-Marina dans l'île de Zéa.

Tous ces monuments sont en ruines et fort dégradés ; cependant on retrouve encore dans tous quelques traces de l'art gothique, l'ogive, les nervures, etc.

DAVID (d'Angers), sculpteur (voir page 217).— David a fait, en 1827, pour le monument élevé par les Grecs à Marco Botzaris, au cimetière de Missolonghi, la statue en marbre d'une jeune fille grecque, qui est gracieusement couchée sur la pierre funéraire où elle apprend à lire, en épelant le nom du libérateur de la Grèce[1].

En 1852, David a exécuté à Athènes le buste de Canaris[2].

LES FRÈRES MARREL, orfèvres. — Ce sont eux qui ont fait, en vermeil, le sceptre du roi Othon.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE.

A l'époque contemporaine nous trouvons à Athènes :

Bonirotte (Pierre), peintre, né à Lyon, élève de Claude Bonnefond, qui a été, avant 1856, professeur directeur de l'école d'Athènes.

Boulanger, architecte, grand prix de Rome, qui est architecte de la ville d'Athènes. Il a élevé le monument funéraire de Ch. Lenormant à Colonne.

Bareaud, jardinier, qui a créé le jardin de la Reine, à Athènes, dans le genre anglais[3].

Ajoutons que M. Garnier, l'architecte de l'Opéra, a construit à Athènes le tombeau de M. Guignault.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné, en 1868, au roi de Grèce, deux vases-balustre,

[1] La jeune fille du tombeau de Marco Botzaris a été mutilée à coups de fusil par les Palicares d'une bande commandée par un capitaine ennemi de Marco Botzaris ; ils ont tiré sur la statue et lui ont brisé le nez. — Le modèle de cette admirable statue est au musée d'Angers.

[2] *Illustration* du 17 juillet 1852.

[3] About, la *Grèce contemporaine.*

fond bleu clair, décorés de fleurs de volubilis, peintes en 1862 par Barré.

---

§ 3. — CONSTANTINOPLE

VOUET (Simon), peintre (voir page 262). — Vouet résida à Constantinople pendant un an, de 1611 à novembre 1612. « Le baron Harlay de Sancy, ambassadeur à Constantinople, le mena avec luy avec intention de luy faire peindre le grand seigneur (Achmet I[er]) ; comme la chose n'estoit pas aisée à exécuter à cause de la difficulté qu'on a de le voir, Vouet, qui n'avoit pas alors plus de vingt et un ans, eut besoin de toute la force de son imagination et du secours de sa mémoire pour se bien acquitter de sa commission, car il ne le put voir qu'une seule fois, lorsqu'il donna audience à l'ambassadeur. Cependant il l'observa si bien pendant ce peu de temps, qu'estant de retour, il en fit un portrait si ressemblant, que M. de Sancy et tous ceux qui avoient vu le Grand Seigneur en furent très-satisfaits. Il fit encore plusieurs autres portraits pendant un an qu'il demeura à Constantinople[1]. »

CARREY (Jacques), peintre, né à Troyes le 12 janvier 1650 ; mort à Troyes le 18 février 1726. Élève de Lebrun. — Lorsque le marquis de Nointel partit en 1673, pour son ambassade de Constantinople, il demanda à Lebrun de lui indiquer un artiste qui sût peindre l'architecture, la sculpture, le paysage et les animaux. Lebrun désigna Jacques Carrey, son élève, âgé de vingt-quatre ans.

Carrey a exécuté à Constantinople quatre grands tableaux qui sont revenus en France et ont été vendus en 1860, lors de la démolition du château de Bercy, qui appartenait autrefois à M. de Nointel. En 1674, Carrey était à Athènes avec M. de Nointel; il y fit les dessins de plus de 200 figures du temple de Minerve; ce sont les premiers dessins du Parthénon qui aient été exécutés avant l'exploration de 1687. Ils ont été reproduits, en 1848, par M. de Laborde[2].

ROBERT DE COTTE, architecte (voir page 147). — **VIGNY,** architecte. — En 1722, De Cotte fut employé à la construction du nouveau palais de l'ambassadeur de France à Péra. Vigny avait fait les plans et les

[1] Félibien.
[2] Voir dans les *Mémoires de la Société de l'Aube*, la notice sur Carrey, par M. Corrard de Bréban.

élévations; Robert de Cotte approuva son projet et l'envoya à Constantinople pour exécuter le bâtiment. Le devis s'élevait à la somme de 226, 100 livres[1].

GERMAIN (THOMAS), orfèvre (voir page 183). — Il exécuta, en 1742, plusieurs grandes pièces d'argenterie (vases, cuvettes, table d'argent) données par Louis XV au sultan Mahmoud 1er. Le cadeau comprenait aussi deux grands brasiers de similor faits par DUPLESSIS, fondeur du Roi et très-habile artiste, et plusieurs grandes glaces, dont les cadres avaient été sculptés par Philippe CAFFIERI, sur les dessins de l'architecte GABRIEL.

MÉNIÈRE, orfèvre-joaillier. — Les mémoires de Bachaumont nous apprennent à la date du 12 juillet 1784, qu'on allait voir, chez le sieur Ménière, les présents que Louis XVI envoyait au sultan Abdoul-Ahmid par son nouvel ambassadeur, M. le comte de Choiseul-Gouffier. Ces présents consistaient en: un service de vermeil composé de 24 petits plats de forme ronde avec leur couvercle; — un sabre, deux pistolets et un fusil, garnis en or et d'un travail précieux; — en une grosse montre de parade[2] enrichie de brillants; — deux aiguières de vermeil et une en argent; — plusieurs cassolettes et un aspersoir qu'on remplit d'eau de senteur. La plupart de ces pièces étaient enrichies de diamants et toutes étaient d'un goût exquis.

HUYOT (JEAN-NICOLAS), architecte, né à Paris en 1780, mort en 1841. Elève de David et de Peyre le jeune. — Huyot a fait en 1817, un projet pour le palais du consulat de France, à Smyrne; — un projet pour la restauration de l'hôpital des marins français à Smyrne; — et pour Constantinople, un projet d'hôpital qui a été mis à exécution[3].

FAUCONNIER (JACQUES-HENRI), orfèvre, né à Longwy en 1776; mort en 1839. Elève de Claude Odiot. — Il fut chargé par Charles X de faire un grand vase d'argent, pour le sultan Mahmoud II. Ce vase, dont les ornements furent modelés par le sculpteur J.-B. PLANTAR et ciselés par TAMISIER[4], avait un mètre de hauteur et était de style romain.

ODIOT fils, orfèvre. — Il a exécuté vers 1831, un magnifique service de table, genre anglais, pour Mahmoud II[5].

MOREL, orfèvre (voir page 300).

FROMENT-MEURICE (DÉSIRÉ-FRANÇOIS), orfèvre (voir page 156). — Froment-

[1] Papiers de Robert de Cotte, nos 1387 et 1409, dans le carton no 153.
[2] On la porte sur un coussin à côté du sultan dans les cérémonies publiques.
[3] Voir la notice biographique d'Huyot par Raoul Rochette.
[4] Mort à Londres.
[5] Rapport du duc de Luynes.

Meurice a fait pour le prince Midès, à Constantinople, six zarfs en or repercé et gravé, ornés chacun de trois médaillons d'émail sur lesquels sont peints des bouquets de fleurs. Les médaillons sont reliés entre eux par des guirlandes de fleurs également émaillées[1].

LAURECISQUE, architecte. — M. Laurecisque a construit vers 1840, le nouveau palais de l'ambassade française à Péra.

AVISSEAU (Ch.-J.), sculpteur-émailleur (voir page 218). — M. Avisseau a fait en 1849, pour le prince Kallimaki, ambassadeur de Turquie en France, un brûle-parfums.

SÉCHAN, peintre décorateur. — (voir page 164). — En 1853, Séchan fut chargé par le sultan Abdoul-Medjid de la décoration et de l'ameublement du nouveau palais de Dolma-Baktchi, près de Constantinople, de son appartement dans le harem, du harem, des appartements de son frère et d'un kiosque aux Eaux-Douces d'Asie[2]. En 1856, plusieurs navires emportèrent de France un riche mobilier (pendules, bronzes, meubles, tentures, cadres de glaces, etc.) exécuté à Paris[3] et dont le prix s'élevait à 1,800,000 fr.[4].

On remarque surtout au palais de Dolma-Baktchi, la salle à manger[5], et la salle de spectacle[6]. La salle à manger est splendide; sa décoration est en style Louis XIII et dans le goût Fontainebleau le plus pur. Séchan eut pour collaborateurs dans cet admirable travail MM. Dieterle et Haumont.

Les soubassements, les portes et les fenêtres de la salle à manger sont en noyer sculpté et doré en partie; les panneaux de cette boiserie sont incrustés de marbres précieux. La tenture est en cuir gaufré blanc, or et brun jaune. Le tapis a été exécuté dans la fabrique de MM. Bracquenié. La décoration est complétée par de grandes étagères en ébène, à filets de cuivre, surmontées de glaces dont les cadres sont en bronze doré, — par huit grands vases chinois formant lampadaires, — et par douze grands lustres.

ROUILLARD (Pierre-Louis), sculpteur, né à Paris le 16 janvier 1820. Elève de Cortot. — **BONHEUR** (Isidore-Jules), sculpteur, né à Bordeaux le 15 mai 1827. Elève de son père. — **PERCHERON,** dessinateur de jardins, établi à Constantinople. — Le sultan Abdoul-Aziz s'est fait construire, en 1865, le nouveau palais de Belerbey. M. Percheron a été chargé de dessiner le

[1] Renseignements particuliers.
[2] Renseignements fournis par M. Séchan.
[3] Une partie de ces belles choses a été détruite dans l'incendie du palais du sérail. (*Gazette des Beaux-Arts*, 1868, t. XXIV, p. 29.)
[4] *Revue universelle des Arts*, t. IV, p. 482.
[5] L'*Illustration*, t. XXXV, p. 29, avec gravure d'après Séchan.
[6] L'*Illustration*, t. XXXIII, p. 445.

jardin dans le goût anglais, et M. Rouillard de le décorer d'animaux en bronze, qui ont été exécutés par MM. Rouillard, Isidore Bonheur, Huzler, Delabrière, Daumas et Lebœuf. En 1865, M. Bonheur a exposé les modèles de deux très-beaux taureaux[1], et M. Rouillard le modèle d'une frise du palais de Belerbey, représentant le combat d'un lion et d'un tigre, et le combat de deux taureaux bulgares.

BILEZIKDJI (PASCAL-ARTIN), architecte. — L'architecte Bilezikdji, de Constantinople, est élève de Duban (1856).

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné, en 1855, à Vély-Pacha, un service de dessert fond turquoise, décoré dans le genre persan ; — à l'ambassadeur de Turquie, en 1868, un service de dessert, fond bleu, décoré de fleurs peintes par Eugène RICHARD ; — au sultan, en 1867, deux grands vases-balustre, fond sous-couverte, et dont les fleurs étaient dues au pinceau de CABEAU ; — au grand-vizir Ali-Pacha, deux vases Rimini, dont le décor était en or et couleur.

---

§ 4. — RHODES

ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Les chevaliers de Rhodes,qui ont possédé cette île pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècles, étaient preque tous Français. Avec eux, l'architecture gothique s'établit à Rhodes. M. Rottier, vice-consul dans cette ville, a recueilli tous les vestiges archéologiques laissés par les chevaliers[2]; mais ce travail n'a pas encore été publié ; on sait cependant que les hôtels des chevaliers sont tous parfaitement conservés, ainsi que les remparts de Rhodes[3].

« Tout rappelle à Rhodes et le séjour et la résidence de ces héros : les Turcs n'ont rien détruit dans l'intérieur de la ville, et la rue qu'ils appellent encore la rue des Chevaliers est remplie de leurs anciens logements : leurs armes et leurs noms sont encore sur les portes ; l'hôpital est un grenier public, et l'église de Saint-Jean a été conver-

[1] L'*Illustration*, 1865, t. XLV, p. 16.
[2] *Bulletin archéologique du comité*, t. I, p. 74.
[3] Marmier, *Voyage du Rhin au Nil*, t. II, p. 53 et suivantes.

tie en mosquée [1].» — De belles portes en cèdre et un mortier de bronze provenant de l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean se conservent au musée de Versailles ; ces objets ont été donnés en 1836 au roi Louis-Philippe par le sultan Mahmoud.

---

§ 5. — CHYPRE

ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Les ruines des monuments élevés par les Français dans ce pays au moyen âge sont encore extrêmement nombreuses et très-belles. « J'ai retrouvé, dit M. de Mas-Lâtrie [2], dans toutes les provinces de l'île, à Nicosie, à Famagouste, à Limassol, à Cazaphani, à Poli, etc., dans les montagnes du pays de Cérines et du Carpas, comme dans le pays de Paphos, du Mont-Olympe et de la Messôrée, des édifices de la plus pure architecture gothique, des églises, des chapelles, des couvents, des châteaux élevés par nos anciens croisés fixés dans cette île. »

On sait, en effet, qu'en 1192, Guy de Lusignan devint roi de Chypre, et que l'île resta sous la domination des Français jusqu'en 1475, époque à laquelle elle passa aux Vénitiens.

Les principaux édifices militaires gothiques de l'île de Chypre sont : les châteaux de Cérines, de Limassol et de Paphos ; — le château de Dieu-d'Amour ou de Saint-Hilarion, résidence royale des Lusignan, le plus grand et le plus beau de toute l'île ; — les châteaux de Buffavent ou de la Reine, et de Kantara ; — la tour de Kolossi, magnifique édifice ; — puis les châteaux moins importants et moins bien conservés de Gastria ; de Chiti, maison de plaisance des Lusignan ; de Potamia ; de Sigouri ; de Cherokidia, etc.

Parmi les principaux monuments religieux, nous citerons :

A *Nicosie* : l'ancienne cathédrale (mosquée de Sainte-Sophie), qui a été construite de 1209 à 1228 ; c'est une église de style ogival élancé, assez semblable à la Sainte-Chapelle de Paris, et dont la décoration, absolument gothique, n'a rien emprunté au style byzantin. M. de Mas-

[1] Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque dans l'empire ottoman.*

[2] Rapports de M. de Mas-Lâtrie, chargé, en 1846, d'une mission en Chypre, insérés dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, publiées par le Ministère de l'instruction publique, t. I, p. 502. 1850.

Lâtrie regarde cet édifice comme le type du gothique chypriote. En effet, quoique semblable dans ses caractères généraux au gothique français, le style chypriote en diffère par quelques détails; par exemple, les toits aigus, les flèches, les clochetons sont remplacés par des terrasses horizontales ; l'ornementation est plus sobre, plus sévère et d'une grande perfection d'exécution.

Les autres monuments gothiques de Nicosie sont : la mosquée de Sainte-Catherine (deuxième moitié du XIIIe siècle) ; — l'église des Arméniens (*idem*) ; — le grand bain, qui est une ancienne église ; — l'église de Saint-Nicolas, aujourd'hui transformée en magasin à blé (XVe siècle).

A *Famagouste :* la mosquée, ancienne cathédrale de Saint-Nicolas (construite au XIIIe siècle et terminée en 1311), et diverses églises. — Plusieurs églises à Paphos et à Limassol. — La grande abbaye de Lapaïs, du XIVe siècle.

Le style gothique est encore conservé de nos jours par les Grecs Chypriotes. On a construit récemment une église grecque à Limassol; elle est ogivale. Les réparations faites au couvent de Saint-Mama et de Saint-Georges sont en style ogival. Plusieurs maisons en construction à Nicosie et à Larnaca sont aussi en ogive.

---

§ 6. — SYRIE ET JÉRUSALEM

ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Le royaume de Jérusalem, fondé en 1099, à la première croisade, dura jusqu'en 1293. Les Français, fondateurs de ce royaume, y apportèrent leur langue, leurs usages féodaux et leur système architectonique. Un assez grand nombre de monuments civils, religieux et militaires, furent fondés par les Français de Syrie, entre autres, l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

De 1250 à 1254, saint Louis fit réparer ou reconstruire les remparts des villes de Palestine qui appartenaient encore aux chrétiens. L'architecte qu'il employa à ces grands travaux fut, dit-on, EUDES DE MONTREUIL, qui fortifia le port de Jaffa.

Le gothique de Syrie, à Beyrouth, à Sidon, à Saint-Jean-d'Acre, a Abou-Gosch, à Ramla, à Jérusalem, est celui du midi de la France;

l'arcade large et arrondie domine, et non pas l'ogive élancée du Nord, comme en Chypre[1].

MAUSS (Christophe-Edouard), architecte, né à Rouen en 1829. Elève de Constant-Dufeux. — Il a été chargé, par le gouvernement français, de restaurer, de 1862 à 1875, l'église Sainte-Anne à Jérusalem (église du XIIe siècle), ainsi que l'église du Saint-Sépulcre. Cette dernière restauration a été exécutée en collaboration avec un architecte russe.

DAUMET (Pierre-Jérôme-Honoré), architecte, né à Paris le 23 octobre 1826. Elève de Blouet et Gilbert. — On a construit sur ses dessins, en 1863, la chapelle de l'Ecce Homo, au couvent des Dames de Sion, à Jérusalem. Cette chapelle est en style byzantin.

FROMENT-MEURICE (Emile), orfèvre (voir page 157). — En 1862, il a fait une grande coupe d'argent et quatre petites, qui ont été offertes par le comte de Chambord à l'église du Saint-Sépulcre. Le vase de la grande lampe est ciselé à jour et accompagné de trois anges en prière; il est orné en outre de médaillons au chiffre du prince. Les chaînes, composées d'H et de fleurs de lys, s'agrafent à une couronne royale.

---

§ 7. — ÉGYPTE

L'influence que la France a exercée en Égypte par le fait de l'occupation de ce pays de 1798 à 1802, s'est continuée sous le règne de Méhémet-Ali et de ses successeurs.

COSTE (Xavier-Pascal), architecte-ingénieur, né à Marseille en 1787. — Parmi les Français appelés par Méhémet-Ali, l'ingénieur Coste nous intéresse particulièrement. Il fut l'architecte du vice-roi, de 1818 à 1827, et construisit la fabrique de salpêtre, les moulins à poudre de l'île de Rodah, les tours de la ligne télégraphique établie d'Alexandrie au Caire, la forteresse d'Aboukir, le canal El-Mamoudyeh, le nouveau canal du Caire, le canal Scander, le canal de Tantah, un canal dans la province de Baryeh, le canal de Bouyeh et les ponts jetés sur ces canaux[2].

[1] De Mas-Lâtrie, *loc. cit.*, p. 558.
[2] Guyot de Fère, *Annuaire statistique des artistes français*, 1835.

MARILHAT (Prosper), peintre de paysages, né à Thiers le 20 mars 1811, mort le 13 septembre 1847. Elève de Camille Roqueplan.— Marilhat, qui a longtemps vécu au Caire (1834-44), y a laissé beaucoup de portraits.

FROMENT-MEURICE (Désiré-François), orfèvre (voir page 156). — Froment-Meurice a exécuté pour Saïd-Pacha, vice-roi d'Egypte, un service de table. Ce service est en argent et en style Louis XIV ; il est destiné à cent personnes.

Il se compose d'une immense pièce de milieu et de deux pièces de bout de table presque aussi grandes, de douze grandes girandoles et de huit grands vases à fleurs. Les bombonniers, les compotiers, les réchauds, les casseroles sont très-richement ornés; toutes les assiettes, en porcelaine de Sèvres, sont bordées d'argent ciselé.

Chacune des grandes pièces de ce beau service renferme un ou même deux groupes d'animaux, dont les sujets sont empruntés aux fables de La Fontaine.

SCHMITZ (Edouard), architecte. Élève de son père. — Il a exposé au salon de 1859, divers dessins du palais de Gabary, près d'Alexandrie, résidence du vice-roi. Le livret ajoute : « en construction à Paris. »

JARRY aîné, orfèvre. — Il exécuta, en 1862, pour Saïd-Pacha, une toilette portative en style mauresque, se composant d'une glace à main, d'un flacon enrichi d'ornements émaillés et de divers objets[1] placés sur un plateau en or, autour duquel s'enroule un entrelacement de rubans en émail bleu de roi, avec découpures à jour très-finement ornementées[2].

DENIÈRE, le fils. — Cet habile fabricant de bronzes a fait pour le palais de Saïd-Pacha, vice-roi d'Egypte, un ameublement en bronze (lustres, pendules, candélabres, etc.) du prix de 200,000 fr., qui a été exécuté sur ses dessins.

Quelques années après, M. Denière a chargé M. Carrier de faire la décoration d'une galerie de style Louis XIV, commandée par le vice-roi, pour son palais d'Alexandrie. Cette galerie, dont l'ensemble rappelle les belles compositions de Jean Lepautre, comprend quatre portes, quatre fenêtres-portes, deux grandes cheminées, quatre consoles surmontées de glaces, des torchères représentant des nègres de grandeur naturelle, des lustres, divans et fauteuils. Le tout sera exécuté

[1] Peignes et brosses montés en or très-délicatement ajouré ; le manche de chacun de ces objets est formé de deux mains entrelacées, une main d'homme et une de femme, ciselées avec une rare perfection.

[2] *Gazette des Beaux-Arts,* t. XII, p. 392.

en bois noir, relevé d'or, avec incrustations de marbre onyx d'Algérie[1].

DUBRAY (Vital-Gabriel), sculpteur, né à Paris le 27 février 1813. Elève de Ramey. — On voit de lui, sur la jetée de Port-Saïd, le buste du lieutenant Waghorn.

CLÉMENT (Félix-Auguste), peintre, né à Donzère (Drôme) en 1827. Elève de Picot. — Il a passé plusieurs années en Egypte (entre 1860 et 1875), occupé à peindre pour le prince Halim. On cite de lui des chasses aux gazelles, qui ont eu beaucoup de succès au Caire.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné au vice-roi d'Egypte, en 1865, deux vases forme Diéterle, fond bleu, avec décor en or de vigne-vierge. — En 1868, il a donné au vice-roi deux vases A B, fond jaune, décor en or, avec portraits en camée de l'Empereur et de l'Impératrice peints par Joseph Richard.

FROMENT-MEURICE (Emile), orfèvre (voir page 157). — Il a exécuté, en 1865, une pendule et deux vases d'argent sur socle de porphyre, en style égyptien, pour Nubar-Pacha. La pendule, en forme d'hypogée, est portée par des sphinx; le cadran a la forme du globe de l'Urœus; des hiéroglyphes gravés couvrent les parties unies. Les vases sont en forme d'urnes posées dans un trépied. Le dessin de ces diverses pièces est de Louis Audouard, et c'est M. Ambroise Dumoulin qui a dirigé le travail d'orfèvrerie.

En 1868, M. Froment-Meurice a exécuté pour M. Outrey, consul-général de France en Egypte, un splendide service en style Bérain, qui lui a été offert par les Messageries maritimes et la Compagnie des forges et chantiers de la Méditerranée. Ce service comprend: une admirable corbeille milieu de table, deux candélabres, réchauds, casseroles, porte-assiettes, plats, couverts, etc. L'ornementation est d'Emile Carlier, qui a exécuté aussi la statuette de Vulcain qui orne l'un des candélabres ; l'autre candélabre est orné d'une statuette de Neptune par Jean Feuchère.

CALLIAT (Armand), orfèvre (voir page 158). — En 1869, il a fait pour Choubrah et Suez un ostensoir, plusieurs vases sacrés et deux chapelles épiscopales.

CRAPELET (Louis-Amable), peintre aquarelliste, né à Auxerre le 2 juin 1822, mort à Marseille le 19 mars 1867. Élève de Corot et Durand-Brager. — Il a exécuté,

[1] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1863, p. 21.

en 1866, l'ornementation du *Mahar*, navire construit pour le vice-roi d'Egypte par la Société des forges et chantiers de la Seyne, près de Toulon.

BRUNNER-LACOSTE (Henri), peintre (voir page 298). — M. Brunner-Lacoste a exposé au salon de 1868, un dessin représentant l'Automne et appartenant à Nubar-Pacha.

MM. FANNIÈRE, orfévres (voir page 255). — Ils ont fait, en 1869, pour le vice-roi un service à café, en style arabe, dont les tasses sont en porcelaine de Sèvres, fond céladon.

BARILLET (voir page 157). — En 1869, Barillet alla en Egypte pour organiser les fêtes données à propos de l'ouverture du canal de Suez. Il fut alors chargé par Ismaïl-Pacha de la création d'un gigantesque jardin d'acclimatation à Ghezireh; il a créé aussi le jardin d'Ismaïlia. Le vice-roi lui avait donné le titre de directeur général des promenades et jardins royaux de l'Egypte.

BÉNARD (Louis), architecte. Elève de Lebas. — Il a exposé au salon de 1874 un projet de constructions à élever dans le jardin d'acclimatation de Ghezireh.

CORDIER, sculpteur (voir page 257). — Il a exposé au salon de 1872 la statue équestre en bronze d'Ibrahim-Pacha. Les bas-reliefs du piédestal représentent : la prise de Saint-Jean d'Acre et la bataille de Konieh.

BAUDRY (Ambroise), architecte, né à la Roche-sur-Yon en 1838. Élève de Louvet et Lebas. — M. Baudry a été nommé en 1875 architecte en chef du Khédive. En 1872, il avait la direction du monument élevé à Alexandrie à Méhémet-Ali. La statue doit être faite par M. Jacquemart[1].

JACQUEMART (Henri-Alfred), sculpteur, né à Paris le 22 février 1824. Élève de Paul Delaroche. — Il a exposé au salon de 1874 la statue en bronze de Soliman-Pacha (le colonel Selves), créateur et major-général de l'armée égyptienne sous Méhémet-Ali, pour une place du Caire. — Il a exposé en 1875 la statue en bronze de Méhémet-Bey Lazzogloer, premier ministre de Méhémet-Ali, pour une place publique du Caire.

FRÈRE (Charles-Théodore), peintre, né à Paris en 1814. Élève de J. Coignet et C. Roqueplan. — M. Frère réside au Caire; il a exposé au salon de 1875 un tableau représentant la caravane du Caire (appartenant à Nudar-

[1] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1872, p. 54,

Pacha) et un dessin représentant la halte d'une caravane aux environs du Caire (appartenant, dit le livret, à S. E. A. L. Pacha.)

COURBET (Gustave), peintre, né à Ornans (Doubs) le 10 juin 1819. — Il a fait, il y a quelques années, pour Khalil-Bey, une baigneuse, qui est une de ses œuvres les mieux réussies.

FLEURIOT. — Il a exposé à Paris, en 1875, toute une décoration et un splendide mobilier exécutés par lui pour le palais de Ghizeh, et se composant de : panneaux de satin bouton d'or sur lesquels se jouent des oiseaux et des amours de Boucher reproduits en relief par du velours noir et de la soutache; — meubles en style Louis XVI couverts de fines broderies au passé et au crochet; — statues de femmes couchées, en velours bleu. Cette décoration et cette architecture, toute en velours, en satin et en broderie, composait un ensemble harmonieux et charmant, et d'un effet absolument nouveau[1].

§ 8. — TUNIS

D'AVILER (Augustin-Charles), architecte, né à Paris en 1653, mort en 1700. — D'Aviler se rendait, comme pensionnaire du roi à l'Académie de Rome, en compagnie de l'antiquaire Vaillant et de l'architecte Desgodets, lorsqu'il fut pris par les pirates et emmené captif à Tunis. D'Aviler resta seize mois en captivité; pendant ce temps, il traça le plan d'une superbe mosquée qui fut construite sur ses dessins et dont l'architecture est d'un très-bon goût[2].

JOURDAIN, architecte. — **SEURRE** (Emile), sculpteur. — En 1840, Ahmed, bey de Tunis, fit don au roi des Français, sur sa demande, du terrain où mourut Saint-Louis, en 1270, près de la Goulette, à 16 kilomètres de Tunis. Louis-Philippe y fit construire, en 1841-42, par M. Charles Jourdain, une chapelle en style gothique, octogone et à coupole[3]. Une statue de Saint-Louis, en marbre, sculptée par M. Emile Seurre[4], décore l'intérieur. Le 25 août 1843, on y a célébré pour la première fois la fête de Saint-Louis.

[1] Le *Figaro* du 15 juin 1875.
[2] L'abbé Lambert, *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, in-4°, t. III, p, 104, 105.
[3] Voir la gravure dans l'*Illustration* de 1843.
[4] D'après la *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité* ce serait Bernard-Gabriel Seurre, l'aîné, et non pas Emile, qui aurait fait la statue de saint Louis.

§ 9. — MAROC

MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le 17 février 1778, le Roi donna à l'empereur de Maroc un service à thé, des soupières et des gobelets, en vieux Sèvres. Le Roi donna aussi trois déjeuners également en porcelaine tendre de Sèvres, à l'ambassadeur de Maroc. La valeur de ces pièces s'élevait à 6948 livres[1].

[1] Renseignements communiqués par feu M. Riocreux.

CHAPITRE IX

HOLLANDE ET LUXEMBOURG

ARCHITECTURE GOTHIQUE.

L'église du monastère d'Adewerth, dans la province de Groningue, a été construite en 1214 ; elle est la reproduction exacte de l'église abbatiale de Clairvaux [1].

NANTEUIL (Robert), graveur, né à Reims en 1630, mort à Paris en 1678. — Cet illustre artiste grava, en 1668, le portrait du duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, pour l'ouvrage intitulé : *Theatrum statuum regiæ celsitudinis Sabaudiæ ducis*, 2 vol. gr. in-folio, Amsterdam, 1682, et pour la traduction qui parut à La Haye en 1700 sous le titre de : Théâtre des États de S. A. R. le duc de Savoie [2].

TESTELIN (Henri), peintre, mort à La Haye le 17 avril 1695, à l'âge de 80 ans. — H. Testelin fut obligé comme protestant de quitter la France, en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes, et se réfugia en Hollande.

PARMENTIER (Jacques), peintre (voir page 273). — Parmentier, également réfugié, fut employé par Guillaume III aux peintures du château de Loo ; puis il travailla à La Haye.

MAROT (Daniel), architecte et graveur, né à Paris entre 1653 et 1655 ; mort à La Haye après 1718. Elève de Jean Marot son père. — Daniel Marot était un grand artiste, décorateur de premier ordre et doué d'un génie inventif très-fécond ; il se retira en Hollande après la révocation de l'édit

[1] *Bulletin archéologique du comité des arts et monuments*, t. II, p. 578.
[2] Robert Dumesnil, t. IV, p. 81, 82.

de Nantes, se mit au service de Guillaume III et fut son architecte. Il dirigea les travaux du nouveau palais de Loo [1], et la grande salle d'audience à La Haye fut construite d'après son dessin, qu'il grava avec une grande quantité de figures qui représentent l'Assemblée des États-Généraux. Il a aussi construit l'escalier du château de Voorst. Marot a beaucoup gravé ; il publia son œuvre [2] à Amsterdam, vers 1712; c'est une véritable encyclopédie ornementale, et du meilleur goût français ; on y trouve des lambris, des tableaux de portes et de cheminées, des arabesques pour panneaux, des cheminées, plafonds, appartements, lits, portes-cochères et d'église, arcs-de-triomphe et portes de ville, des modèles de serrurerie, d'orfèvrerie, de bijouterie, de tapisseries, de pendules, de boîtes à horloge, de broderies, des patrons d'étoffes et de velours, des modèles de carrosses et de chaises à porteurs, des parterres et jardins, cabinets de jardins et berceaux en treillage, vases et pots de jardins, fontaines, statues, tombeaux, paysages, etc., dont une partie a été exécutée en Hollande. Il faut encore citer, parmi ses œuvres les plus remarquables, la grande fête de 1686, donnée par la princesse d'Orange dans le salon du Bois, à La Haye, les conquêtes et victoires faites et remportées par les Alliés sur la France et l'Espagne [3]. Il a gravé aussi les statues et les vases du palais de Loo [4].

CHEVALIER (Nicolas), sculpteur. Élève de Girardon. — Chevalier a publié en 1692, à Amsterdam, l'histoire métallique de Guillaume III, roi d'Angleterre, dont les planches ont été gravées par Romain de Hooghe [5].

MAROT (François), peintre, né à Paris en 1667, mort à Paris en 1719. Élève de De la Fosse. — Marot a composé un martyre de Saint-Laurent pour une église de Rotterdam.

PICART (Etienne), dit le Romain, graveur, né à Paris en 1631, mort à Amsterdam en 1721. — **PICART** (Bernard), graveur, fils d'Etienne, né à Paris en 1663, mort à Amsterdam en 1733. — Etienne Picart et son fils allèrent se fixer à Amsterdam en 1710 ; ils y vinrent en compagnie de Henri-Simon Thomassin, graveur, qui ne resta que deux ans en Hollande. Bernard Picart a gravé une grande quantité de portraits, des estampes pour les libraires et beaucoup d'imitations de divers maîtres [6].

[1] Walpole, t. II, p. 631.
[2] *Recueil de planches d'architecture et d'ornements.*
[3] Nous renouvelons ici le regret de voir un artiste français consacrer son talent à perpétuer le souvenir d'événements désastreux pour son pays natal.
[4] Huber et Rost, t. VIII, p. 103. — Blondel, *Architecture françoise*, t. II, p. 73. — L'abbé Fontenai, *Dictionnaire des artistes*.— A. Bérard, *Revue universelle des Beaux-Arts*, t. XX.
[5] Heinecken.
[6] Huber et Rost. t. VII, p. 262.

AVED (Jacques-André-Joseph), peintre de portraits, né à Douai le 12 janvier 1702, mort à Paris le 4 mars 1766. Élève de B. Picart et de Belle.— La réputation qu'avait obtenue Aved le fit appeler en Hollande par le stathouder Guillaume IV, Charles-Henri Frison, prince d'Orange et de Nassau (mort en 1751), pour peindre son portrait, « qui réussit, dit Mariette, mais qui par rapport au payement occasionna des tracasseries qui n'eurent point de fin et qui faisoient le sujet continuel des plaintes du peintre[1].» Ce portrait a été gravé par Balechou et par Houbraken. Le portrait de Guillaume IV fut placé en 1751 sur l'une des cheminées de la chambre de Trève de l'ancien château à La Haye[2]; il est actuellement au musée d'Amsterdam.

Madame **FALCONET**, sculpteur, née en 1748; morte à Morimont près de Nancy le 23 février 1821, à 73 ans. — Mademoiselle Collot, devenue Madame Falconet par son mariage avec le fils du célèbre sculpteur, résidait à La Haye en 1779-80; elle y fit les bustes du stathouder et de sa femme, placés aujourd'hui au musée de la Haye, et le buste en bronze du docteur Camper[3].

VERNET (Joseph) (voir page 152). — Pendant son séjour à Rome (1738-53), Vernet fit six tableaux pour des amateurs hollandais. En 1765, il peignit pour M. Oudermeulen d'Amsterdam un tableau qui est peut-être la Tempête du musée de La Haye; après 1780, il fit encore un tableau pour le même M. Oudermeulen. Vernet a fait aussi, après 1780, un tableau pour M. Pieter Van de Copello, à Leyde, un second tableau pour M. Fagel, à La Haye, et un troisième pour M. Borel ou Borrée d'Amsterdam[4].

HOUDON (voir page 216). — Houdon exposa en 1787, le buste en marbre du bailli de Suffren, fait pour MM. les directeurs de la noble Compagnie des Indes orientales du département de Zélande.

DAVID (voir page 170). — Alexandre Tardieu a gravé en 1796, le portrait de J. Blauw, ministre plénipotentiaire des Provinces-Unies auprès de la République française, peint par L. David.

GÉRARD (voir p. 155). — Gérard a peint, en 1806, les portraits de Louis Bonaparte, roi de Hollande, et de la reine Hortense; en 1807

[1] Mariette, t. I, p. 41. — *Notice sur Aved,* par son fils, en tête du Catalogue des tableaux de son cabinet, publié par Rémy, en 1766, in-12.

[2] *Guide ou nouvelle description de La Haye et de ses environs*, La Haye, 1785, 1 vol. in-8°, p. 129.

[3] Nagler. — *Guide... de La Haye,* p. 318. — *Gazette des Beaux-Arts*, 1869, t. II, p. 143.

[4] Les livres de raison ne parlent pas des douze marines peintes pour le stathouder, que j'avais indiquées dans ma précédente édition.— *(Revue universelle des Beaux-Arts*, t. VII, p. 229.)

et 1810, il a refait le portrait de cette reine. Vers 1815, il a peint, en buste, le prince d'Orange.

THIBAULT (Jean-Thomas), architecte, né à Montierender en 1757, mort à Paris en 1826. Elève de Boullée et de Paris. — Cet artiste fort distingué fut appelé en Hollande pour restaurer le palais de La Haye et l'hôtel de ville d'Amsterdam [1].

VERLY (François), architecte, né à Lille en 1760, mort en 1822. — Verly fut chargé sous la République et l'Empire de divers travaux à Anvers, à Bruxelles et à Amsterdam. Il a bâti le palais de justice de Bruxelles, la belle serre du prince d'Orange, et après 1815, il eut le titre d'architecte du palais des princes d'Orange [2].

MICHAUT (Auguste), graveur de monnaies, né à Paris en 1786. Élève de Lemot, Moitte et Galle. — **CAQUÉ** (Armand-Auguste), graveur de monnaies, né en Vendée en 1793. — M. Michaut, appelé par le gouvernement hollandais, grava les monnaies d'or et d'argent du royaume des Pays-Bas, les grands et les petits sceaux de l'Etat, la médaille de la réunion de la Belgique à la Hollande, et une médaille pour prix, sur laquelle est le portrait du roi et de l'autre côté Minerve donnant une couronne. M. Michaut revint en France en 1820 [3].

En 1817 et 1818, M. Caqué a été employé à la monnaie des médailles en Hollande comme graveur [4].

DENIÈRE, le père, fabricant de bronzes. — En 1828 et 1829, Denière exécuta l'ameublement du palais du prince d'Orange, à Bruxelles ; cet ameublement était en 1855 au palais de La Haye [5].

DELAROCHE (Paul) (voir p. 157). — Le musée de Luxembourg possède de Paul Delaroche : l'Heureuse mère, qui a appartenu successivement au roi de Hollande et à M. Pescatore.

NIEUWERKERKE (Emilien, comte de), sculpteur, né à Paris, en 1811. — M. le comte de Nieuwerkerke est l'auteur de la belle statue équestre de Guillaume le Téméraire, en bronze, faite à Paris en 1843, pour la place de La Haye.

MARÉCHAL (Charles-Laurent), peintre-verrier à Metz, né à Metz, vers 1800. Elève de Regnault. — Il a exécuté deux vitraux pour une chapelle construite par M. de Gargan, à Reisch, près de Luxembourg. Le premier vitrail représente la Madeleine versant des parfums sur les pieds

[1] Gabet. — *Moniteur* du 1er juillet 1826.
[2] Gabet.
[3] Renseignements particuliers.
[4] Gabet.
[5] Renseignements particuliers.

du Christ et une sainte Famille; — le second : sainte Thérèse et saint Charles Borromée[1].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a offert en 1858, à la reine de Hollande, deux vases-carafe, fond bleu-lapis, sur lesquels Théophile FRAGONARD a peint Mars et Vénus, et Vulcain et Vénus; — en 1863, au roi de Hollande, deux vases A B, fond brun-rouge, avec paysages par Jules ANDRÉ; — en 1868, à la reine de Hollande, deux vases-Paris, en pâte tendre, fond bleu, avec cartels de figures et d'animaux par VAN MARCKE. — En 1874, le gouvernement français a offert à la reine de Hollande un vase cylindroïde, fond jaune, sur lequel FROMENT a peint les trois Grâces, Junon, Minerve et Vénus.

CASTAN (P.-J.-EDMOND), peintre, né à Toulouse, en 1817. Elève de Drolling et Girard. — Il a exposé au salon de 1864 l'Heure de la soupe, tableau appartenant à M. Royaards Van Scherpenzeel, d'Utrecht.

CALLIAT (ARMAND), orfèvre (voir page 158). — En 1868, il a fait pour l'église catholique de Rotterdam une lampe en argent et plusieurs calices et ciboires. — En 1875, il a fait pour l'église d'Aspelt (duché de Luxembourg), un ostensoir.

ANDRÉ (EDOUARD-FRANÇOIS), architecte-dessinateur de jardins (voir page 298). — Après la destruction des fortifications de Luxembourg, opérée en vertu du traité de Londres (1866), la ville de Luxembourg a confié à M. André le soin de transformer le terrain occupé par les fortifications en un parc public, qui fait tout le tour de la ville et qui s'achève aujourd'hui (1876), ainsi que le lotissement des terrains encadrés par les boulevards. Les travaux exécutés à Luxembourg par M. André comprennent les jardins de la fondation hospitalière faite par le célèbre banquier Pescatore, le parc public, les boulevards et les squares intérieurs, et un jardin botanique.

D'ÉPINAY, sculpteur (voir page 380). — Le roi de Hollande achète 35,000 fr. la statue exposée au salon de 1874 et représentant la Ceinture dorée, et fait commande à M. d'Épinay du pendant.

FROMENT-MEURICE (EMILE), orfèvre (voir page 157). — En 1874, il a exécuté le bouclier d'argent offert par le grand-duché de Luxembourg au roi de Hollande, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son avènement au trône. Au centre, on voit un bas-relief représentant Minerve s'appuyant sur un écu aux armes de la maison de Hollande.

[1] La *Chronique des Arts et de la Curiosité*, 1865, p. 29.

Une guirlande de laurier placée autour du bas-relief central porte les écussons des principales villes du Grand-Duché; les armoiries de la ville de Luxembourg sont tenues par deux figures ailées au-dessus de la dédicace. La composition de ce beau bouclier est d'Auguste Marc; la sculpture de Falguière.

ARTISTES HOLLANDAIS ÉLÈVES DE LA FRANCE.

« La peinture moderne des Pays-Bas suit le plus souvent les errements des anciens Hollandais; cependant un nombre considérable d'artistes de ce pays consultent la mode, et pour ceux-ci, le Parnasse c'est Paris[1]. »

Eberson, architecte, étudiait à Paris, en 1850, depuis plusieurs années.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE D'AMSTERDAM.

Aved. Portrait de Guillaume IV.

Bertin (Nicolas). Suzanne et les vieillards. — Joseph et la femme de Putiphar.

Van Schuppen (Jacques). Portrait du prince Eugène.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE LA HAYE.

Bourdon (Sébastien). Un groupe de marchands stationnant le long d'une route derrière une rangée d'armures et d'objets précieux.

Claude Lorrain. Un paysage italien.

Le Guaspre. Un paysage italien.

Vernet (Joseph). Le port de Livourne. — Les cascatelles du Mecenate à Tivoli.

Madame Falconet. Bustes en marbre du stathouder Guillaume V et de sa femme Frédérique-Sophie-Wilhelmine (1782).

[1] Raczynski, t. III, p. 431.

CHAPITRE X

ITALIE

---

§ 1. — LES ARCHITECTES FRANÇAIS DU MOYEN AGE EN ITALIE

ARCHITECTURE NORMANDE DANS LE ROYAUME DES DEUX-SICILES.

La domination des Normands dans le royaume des Deux-Siciles, aux XI[e] et XII[e] siècles, a produit le même résultat que leur domination en Angleterre. Ils apportèrent avec eux le système architectural de leur pays, et, suivant la remarque du duc Serra di Falco, ils ont laissé la trace d'une influence considérable sur les monuments de la Sicile[1].

L'architecture normande se combina en Sicile avec le goût arabe et avec le style byzantin, et produisit les œuvres les plus remarquables. Elle emprunta aux Byzantins les grandes peintures murales en mosaïque, la forme des plafonds, les coupoles, et aux Arabes leur brillante ornementation. Ces emprunts donnèrent à l'architecture normande des Deux-Siciles des caractères particuliers, assez différents, comme on le conçoit, de ceux des monuments de la France à pareille époque.

Les principaux édifices normands sont :

L'église de Santa-Maria dell' ammiraglio, appelée aujourd'hui la Martorana, à Palerme, construite en 1113 en style roman et aussi en gothique primitif. — L'église de San Cataldo, à Palerme, bâtie de 1112 à 1120. — La cathédrale de Messine, commencée en 1130 par

[1] *Bulletin archéologique du comité des arts*, t. I, p. 74. — Voy. aussi Dusommerard, *Les arts au moyen âge*, t. III, p. 368.

Roger ; c'est l'un des plus importants édifices normands. L'admirable portail de cette église est du XIVe siècle ; il est en style gothique très-pur, et la date de cette construction prouve que notre architecture s'employait encore au XIVe siècle en Sicile, longtemps après la chute de la domination française. — La cathédrale de Cefalu est de style ogival, mêlé cependant de plein cintre.

L'ancien palais des rois arabes de Palerme, restauré, modifié et agrandi par Roger et les deux Guillaume, devint le palais des rois normands, mais conserva toujours, même dans ses parties nouvelles, les traces de l'architecture arabe. C'est à ce monument qu'appartient l'église de Saint-Pierre, ou chapelle royale du palais, élevée par Roger, de 1132 à 1142, et enrichie de mosaïques par Guillaume Ier. La chapelle royale a une façade de style gothique-arabe, et sa décoration intérieure, de l'époque de Roger, est toute dans le goût arabe.

La cathédrale de Palerme, construite de 1170 à 1185, par un architecte nommé GAUTIER, est célèbre par ses belles mosaïques en carreaux vernissés. — La cathédrale de Monreale, ou Santa Maria Nuova, fut élevée de 1170 à 1180 par Guillaume II. Ce célèbre monument, de style gothique, doit sa réputation à sa décoration gréco-arabe et à ses splendides mosaïques grecques, qui sont d'un beau dessin et d'une couleur éclatante.

La cathédrale de Bitonto est, avec celle de Ruvo, le plus ancien monument de style gothique primitif que les Normands aient élevé dans la Pouille. Sa date est la fin du XIIe et le commencement du XIIIe siècle. Elle présente l'ogive, des galeries en colonnettes, des rosaces, des toits pointus, en un mot tous les traits du style gothique primitif. — Le campanile de la cathédrale de Melfi a été construit en 1155, par Roger. — Le tombeau de Bohémond, à Canosa, est un monument de style roman et de décoration byzantine. La belle porte en bronze du tombeau de Bohémond est l'œuvre d'un artiste normand d'Amalfi nommé ROGER ; à l'exception des deux bas-reliefs, toute la décoration de cette porte est en style arabe. — Les portes en bronze de la cathédrale de Troja, sculptées en 1119 par un artiste normand de Bénévent, nommé ODERISIUS, sont aussi très-remarquables ; sur la plus petite des deux on a sculpté la série des évêques de Troja. — La chaire à prêcher de l'église de Saint-Bazile, construite en 1168, présente de très-beaux détails[1].

[1] Voy. Huillard-Bréholles et V. Baltard, *Recherches sur les monuments et l'histoire des Normands et de la maison de Souabe, dans l'Italie méridionale*, 1 vol. in-fol. avec planches, Paris, 1844.
Serra di Falco, *Del duomo di Monreale e di altre chiese Siculo-Normanne*, 1 vol, in-fol. avec planches, Palerme, 1838.
Hittorff et Zanth, *Architecture moderne de la Sicile*, 1 vol. in-fol. avec planches, Paris, 1835.

ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Après les rois normands, la maison d'Anjou régna à Naples environ deux siècles. Il était naturel de penser que ce qui avait été fait par les Normands pour le roman et le gothique primitif, la maison d'Anjou l'avait fait pour le gothique, c'est-à-dire que ce style avait été introduit dans leurs nouveaux domaines par les rois angevins. En effet, M. Renouvier [1] a parfaitement mis en lumière l'influence évidente de la maison d'Anjou et du style ogival français à Naples. Ce style a une tournure particulière dans cette ville; il s'y distingue par de grandes qualités et aussi par quelques défauts de celui qui règne dans les autres parties de l'Italie.

Ce n'est pas seulement à Naples et en Sicile, mais dans tout le reste de la Péninsule, que nous retrouvons de nombreux édifices gothiques. M. Didron, qui a bien voulu nous permettre de puiser dans ses notes d'un voyage en Italie, a constaté que les grandes basiliques de Rome, celles de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie Majeure, l'ancien Saint-Pierre, la basilique de Saint-Paul [2] et un grand nombre d'églises, entre autres Ara-Cœli, construites du XIIe au XIVe siècle, étaient de style ogival, mais italianisé, si l'on peut ainsi parler.

La ville de Sienne tout entière, églises, maisons et palais, est en style gothique. A Florence, à Viterbe, à Tivoli, le nombre des édifices gothiques est aussi très-considérable.

En 1300, Hardouin, architecte français, construisit l'église de Sainte-Pétrone de Boulogne, achevée plus tard par Palladio [3].

En 1388, Philippe Bonaventure fut appelé de Paris pour diriger les travaux de la cathédrale de Milan; la permission de sortir de France pour cet objet lui fut accordée le 8 juin 1389, et pendant huit ans Bonaventure fut le maître de l'œuvre du dôme de Milan. En 1399, Jean Campanosen et Jean Mignot, son élève, tous deux Normands, succédèrent à Bonaventure et travaillèrent au dôme jusqu'en 1402 [4]. Le plus magnifique édifice ogival de l'Italie est donc dû à des Français.

[1] *Note sur les monuments gothiques de quelques villes de l'Italie,* dans le *Bulletin du Comité*, t. II, p. 11 et 12.
[2] Aujourd'hui brûlée.
[3] *Bulletin du Comité*, t. II, p. 186.
[4] Giulini, *Memorie spettanti alla storia... di Milano*, t. XI, p. 458 et suiv. — *Bulletin du Comité*, t. II, p. 186. — *Revue Britannique*, 4e série, t. XVIII, p. 135.

§ 2. — AREZZO

MAITRE CLAUDE, verrier. — **MARCILLAT** (Guillaume) appelé par erreur *Guillaume de Marseille*, verrier, né à Verdun en 1475, mort à Arezzo en 1537. — **MAITRE JEAN,** miniaturiste et peintre à la fresque. — Avant tout rétablissons le nom de Marcillat. « Vasari ayant écrit tantôt Marcilla, tantôt Marzilla, on a pris le nom de famille de l'artiste pour le nom de sa ville natale, et l'on a conclu de là que Guillaume était Marseillais. Une pièce portant la signature du maître lui-même, et transcrite par le P. Marchese dans ses *Mémoires sur les artistes dominicains*, rétablit l'orthographe authentique de ce nom, et nous fait savoir par surcroît que le prétendu Provençal était né dans le diocèse de Verdun [1]. »

Le nom rétabli, passons à la vie de Guillaume Marcillat. Vasari, son élève, nous en fournit tous les éléments [2]. « Il était, dit-il, Français de naissance, mais son séjour constant à Arezzo nous donne le droit de dire que cette ville fut la patrie de son choix ; ce fut un des grands peintres du grand siècle. Il avait cultivé le dessin en France dans sa jeunesse et s'était occupé, en même temps, de l'art de peindre sur verre. Sa couleur était aussi agréable et aussi harmonieuse que celle des plus habiles peintres à l'huile. » Un meurtre commis par quelques-uns de ses camarades, et auquel il assista, l'obligea, pour se soustraire à la justice, de se faire moine dominicain ; « mais il n'abandonna point les études de son art ; au contraire, il s'y appliqua davantage et atteignit une grande perfection. » Ainsi notre grand verrier s'est bien formé en France.

Bramante, chargé par Jules II d'orner de verrières les fenêtres du Vatican, cherchait un artiste pour les faire, « lorsqu'on lui apprit qu'il y en avait en France plusieurs qui faisaient des choses vraiment merveilleuses. » Bramante ayant vu une de leurs œuvres dans le cabinet de l'ambassadeur de France à Rome, fit offrir à ces artistes des appointements considérables pour les attirer à Rome. On s'adressa à « Claude, le plus grand maître de cet art en France », et à Guillaume Marcillat. Guillaume, mécontent des procédés des moines, ne demandait qu'à quitter son couvent; il partit donc avec maître Claude, arriva à Rome et changea le froc de saint Dominique pour celui de saint Pierre.

[1] H. Delaborde, *La peinture française et son histoire,* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1854, note de la p. 1124.

[2] Nous nous servons de la traduction du *Vasari* par MM. L. Leclanché et Jeanron.

Les deux artistes firent beaucoup de verrières au Vatican ; toutes ont été détruites, « tout admirables qu'elles étaient », pendant le sac de Rome [1], afin d'en tirer les plombs pour en faire des balles. Il en reste une cependant, dit Vasari, dans la chambre à feu de Raphaël, à la tour Borgia. Cette peinture représente des anges qui soutiennent les armes de Léon X [2].

Nos deux Français firent, pour la chapelle de Sainte-Marie du Peuple, deux fenêtres placées derrière la Madone et représentant divers sujets tirés de la vie de la sainte Vierge. « Ces ouvrages furent très-admirés par les connaisseurs et acquirent à leurs auteurs autant de profit que de gloire. » Mais maître Claude, « désordonné et gros mangeur, comme les gens de sa nation, chose funeste dans le climat de Rome, tomba malade d'une fièvre si grave, qu'il en mourut le sixième jour ». Après la mort de son compagnon, Guillaume Marcillat fit un vitrail dans l'église des Allemands, Santa-Maria de Anima, à Rome : puis le cardinal Silvis l'emmena à Cortone, où il fit un vitrail pour la maison de ce cardinal et un pour la grande chapelle de la paroisse de Cortone. Le premier était une grisaille représentant les fondateurs de Cortone ; il avait peint sur le second la Nativité du Christ et l'Adoration des Mages.

« Guillaume Marcillat possédait à fond l'entente, le génie et la pratique de son art. Il était tellement maître de sa couleur et comprenait si bien l'effet, que nul autre ne sut mieux que lui mettre chaque chose à son plan. Il y a une telle harmonie et une telle science dans ses vitraux, que les figures s'y détachent du fond des fabriques ou des paysages avec autant de force que dans les meilleures peintures à l'huile. Ses compositions sont riches et bien ordonnées. Son intelligence était surtout remarquable dans la manière dont il savait éviter les inconvénients qui résultent naturellement de la division de tant de morceaux de verre sur lesquels il peignait, genre de difficulté bien fait pour étonner et arrêter ceux qui n'auraient point eu une habilité semblable à la sienne. Cependant il s'en jouait en quelque sorte, disposant si bien son travail que les armatures de plomb et de fer venaient toujours se dissimuler dans les ombres ou les plis de ses draperies, de façon que ces lignes, nécessairement obscures, au lieu de traverser disgracieusement ses figures et de les couper en tous sens, venaient donner plus de précision à ses contours et plus de nerf à ses ombres. La brosse n'eût pas été plus heureuse sur la toile. C'était certes ce qui peut s'appeler faire de nécessité vertu.

» Lorsque Guillaume arriva à Rome, quoique très-habile dans toutes les parties de son art, il n'était pas cependant très-bon dessina-

[1] En 1527.
[2] Nous ne savons si cette verrière existe encore.

teur ; mais en ayant bientôt reconnu l'inconvénient, il se mit à étudier sérieusement, et quoique déjà âgé, il fit de véritables progrès ; ses derniers ouvrages comparés à ses premiers constatent ces progrès. »

De Cortone, Marcillat alla se fixer à Arezzo, où il fit un grand nombre d'œuvres fort belles. Vasari cite : une sainte Lucie et un saint Sylvestre ; — le baptême de Jésus-Christ ; — la résurrection du Lazare ; — saint Mathieu abandonnant ses richesses et son comptoir pour suivre le Christ ; ce vitrail est regardé par Vasari, comme le chef-d'œuvre de Marcillat. — Il fit encore pour le baptistère de l'évêché, saint Antoine, saint Nicolas, le Christ chassant les vendeurs du temple et la femme adultère. « Ces vitraux sont réellement magnifiques, dit Vasari. »

« Les Arétins remplis d'admiration pour le mérite et les travaux de Marcillat le récompensèrent dignement ; » il se fit alors naturaliser citoyen d'Arezzo.

Regardant la peinture sur verre comme trop peu durable et peu propre à conserver longtemps la mémoire du peintre qui l'exerce, Marcillat voulut peindre à fresque. On le chargea de décorer trois grandes voûtes. Il fut d'abord effrayé de la grandeur de ces voûtes et de la dimension des figures qu'il se mit à peindre, dans le goût de la chapelle de Michel-Ange ; mais il eut une volonté si forte, qu'il se surpassa lui-même dans ce coup d'essai. Il paraît avoir été aidé dans ce grand ouvrage par un de ses compatriotes, maître Jean, sur lequel il n'y a d'autre renseignement que celui-ci. « Effrayé de la grandeur des voûtes qu'il avait à peindre, dit le Vasari, et n'étant nullement habitué à la fresque, Marcillat envoya chercher à Rome Maître Jean, miniaturiste français, qui, arrivé à Arezzo, peignit à fresque un Christ et une bannière que l'on porte dans les processions. Ces ouvrages lui avaient été procurés par Guillaume ; il les termina avec beaucoup de soin. »

Guillaume exécuta encore le vitrail circulaire de la façade de l'église de Saint-François, où il représenta le pape dans le Consistoire, les cardinaux et saint François. « Il montra dans cette œuvre qu'il était vraiment né pour peindre sur verre, et que jamais on ne pourrait l'égaler en ce genre. Enfin notre ville d'Arezzo est pleine de chefs-d'œuvre de sa main. » Il a fait pour l'église de la Madona delle Lagrime une Assomption et une Annonciation (aux deux roses) et un saint Jérôme ; — pour San Girolamo, une Nativité. Toutes les villes voulaient avoir des œuvres de Marcillat ; aussi travailla-t-il pour Castiglione del Lago, pour Florence, pour Pérouse et pour diverses autres villes des environs d'Arezzo.

Il voulut peindre à l'huile et fit un beau tableau pour la chapelle de la Conception, à San-Francesco d'Arezzo. Il s'occupa aussi d'archi-

tecture et fit beaucoup de dessins d'ornements et plusieurs constructions pour les Arétins, entre autres les deux portes en pierre de San Rocco, et l'ornement dont on entoura le tableau de Maestro Luca, à San Girolamo. Marcillat composa encore deux autres ornements, le premier pour l'abbaye d'Anghiari, et le second pour la confrérie della Trinità, à la chapelle du Crucifix; puis il dessina un lavabo très-riche pour la sacristie, qui fut parfaitement exécuté par le sculpteur Santi.

Il ne pouvait se pardonner sa fuite de chez les Dominicains; aussi fit-il pour le couvent de Saint-Dominique d'Arezzo, une belle verrière représentant l'arbre allégorique de l'Ordre produisant une grande quantité de saints frères, sous l'allégorie d'une vigne s'élevant du corps de saint Dominique. Il refusa le prix de cette admirable peinture, afin de s'acquitter de ce qu'il devait à son ancien Ordre[1].

Marcillat avait obtenu le bénéfice d'un prieuré. C'était un homme très-honorable, de bonnes mœurs et très-pieux. Il se plaisait à cultiver le jardin d'une maison de campagne qu'il avait achetée. Mais l'excès d'un travail sans relâche, dans des lieux humides et malsains, le tua. Il mourut en 1537, à 62 ans. Il forma plusieurs élèves verriers, Pastorino[2], Benedetto Spadari, Battista Borro d'Arezzo, qui firent de belles verrières. Vasari reçut les premiers principes « de ce grand maître », comme il l'appelle.

« C'est lui, dit encore Vasari, qui porta dans la Toscane l'art de colorier les verres, avec cette habileté et cette finesse qui le distinguent et qui lui méritèrent de si grands éloges. »

---

§ 3. — BOLOGNE

JEAN DE BOLOGNE (voir page suivante.).

BOURNIER, peintre. — On voyait au palais Zambeccari les pèlerins d'Emmaüs de Bournier, très-beau tableau, de bonne et agréable couleur, dit Cochin[3].

[1] Fantozzi, *Nouveau guide de Florence*, p. 585, dit que les armoiries de la famille Capponi, à la chapelle Capponi de l'église de Sainte-Félicité, sont de Guillaume Marcillat.

[2] Pastorino di Giovanni Micheli, de Sienne, habile verrier, qui a fait la rose au-dessus du portail de la cathédrale de Sienne, en 1549; — t. III, p. 277 du *Voyage en Italie* par de Lalande.

[3] *Voyage d'Italie*, t. II, p. 157.

§ 4. — FLORENCE

JEAN DE BOLOGNE, sculpteur, né à Douai en 1524, mort à Florence le 14 août 1608, à 84 ans. Elève de Jacques Beuch, sculpteur et ingénieur[1]. — De bonne heure, Jean de Bologne, qui voulait voir les belles œuvres de l'Italie, vint à Rome ; il y séjourna deux années, pendant lesquelles il connut Michel-Ange et travailla beaucoup. Il se proposait de revenir à Douai, « lorsque le ciel qui l'avait destiné à embellir notre Italie de ses ouvrages », le fit passer par Florence, où il rencontra le fameux maître Bernard Vecchietti,qui, après avoir observé les études faites par Jean de Bologne à Rome, lui donna des éloges mérités et le fit demeurer à Florence, où il travailla d'après Michel-Ange, et d'autres grands maîtres. Vecchietti vint en aide au jeune Flamand, qui était fort pauvre ; il le logea, le mit en position de faire ses études, et bientôt son protégé devint assez habile pour exciter l'envie des Florentins[2]. La première œuvre de Jean de Bologne fut une Vénus en marbre, si belle que Vecchietti se crut obligé de la faire voir au prince François, fils du grand-duc de Toscane Côme le Vieux ; le prince se déclara le protecteur de l'artiste[3].

On était alors sur le point de faire la fontaine de la place ; beaucoup d'artistes et des plus illustres proposèrent leur modèle. Parmi les concurrents étaient B. Ammanati, Benvenuto Cellini, Vincenzo Danti et le jeune Jean de Bologne, dont le modèle fut hautement jugé le meilleur ; il aurait été chargé d'exécuter la fontaine, si ce n'eût été la crainte du Grand-Duc de perdre un aussi gros bloc de marbre dans lequel on devait sculpter la figure de Neptune ; car tout habile qu'il était, Jean de Bologne n'avait pas encore donné la preuve qu'il était capable de tailler le marbre[4].

En attendant mieux, il s'exerçait à faire des statues pour des amateurs de Florence. C'était en 1558, et Jean de Bologne avait trente-quatre ans, lorsque le grand-duc Côme prit la résolution de transporter sa résidence au Monte-Comune de Florence ; Jean de Bologne à cette occasion, sculpta les armes du Grand-Duc, que l'on voit au-dessous de la porte du salon quand on a monté les deux escaliers ; ces armes en pierre furent achevées en 1559. Le grand-duc François

[1] Cette notice est une traduction un peu abrégée de Baldinucci.
[2] Jean de Bologne demeura trois ans chez Bernard Vecchietti.— Fantozzi, *Nouveau Guide de Florence*, traduit par madame d'Estre, p. 451.
[3] Parmi ses premiers ouvrages, on cite les ornements du balcon de l'hôtel du marquis Ricardi. — Fantozzi, p. 384.
[4] La fontaine en question est à la place du Vieux-palais ; e Neptune est d'Ammanati.

lui fit faire pour son casino, le groupe de Samson terrassant un Philistin, que l'on mit sur la fontaine du Cortile de' Semplici, où il fit encore des monstres marins qui supportent la vasque. Jean de Bologne se surpassa dans cette statue de Samson, car il sut éviter un certain maniéré qui se trouve dans plusieurs de ses œuvres. Un beau modèle de cet ouvrage, fait en terre, fut acquis par Jean-François Grazini, gentilhomme fort amateur de sculpture. Cette belle fontaine fut ensuite envoyée en présent par le grand-duc Ferdinand au duc de Lerme, premièr ministre du roi d'Espagne [1].

La réputation de Jean de Bologne était alors établie par toute l'Italie ; les Bolonais le demandèrent au Grand-Duc pour faire la fontaine de Neptune sur la Piazza-maggiore.

« Cette fontaine, dit De la Lande [2], est une des plus belles de l'Italie ; l'architecture a été exécutée sur les dessins de Thomas Laureti, sicilien. Toutes les figures sont en bronze et du célèbre Jean de Bologne, qui finit cet ouvrage en 1563. On y voit Neptune debout, un pied sur un dauphin, tenant d'une main son trident et étendant l'autre main ; quatre enfants sont assis aux encoignures de la plinthe sur laquelle pose Neptune ; ils tiennent des dauphins jetant de l'eau. Au bas des angles du piédestal on voit quatre sirènes assises sur des dauphins ; elles pressent leurs mamelles d'où elles font sortir des jets d'eau. Le Neptune est superbe, d'un grand caractère, mais un peu maniéré, au dire de Cochin [3] ; les sirènes sont gracieuses, d'un beau dessin, et leurs attitudes sont naturelles. Mais le piédestal étant trop petit, il y a trop de sculptures et un peu de confusion. »

En ce même temps, reprenons-nous avec Baldinucci, Jean de Bologne coula en bronze un Mercure, qui, avec d'autres bronzes de lui, fut envoyé en présent à l'empereur d'Allemagne ; le Grand-Duc donna au duc de Bavière une statue de marbre représentant une petite fille assise. Le grand-duc François lui fit faire aussi une figure de cinq brasses représentant la ville de Florence foulant un prisonnier [4] ; on la plaça dans le salon royal du Palais-vieux en face de la statue de la

[1] Il serait intéressant de savoir où elle est actuellement.

[2] *Voyage en Italie,* 9 vol. in-12, Paris, 1786. Les observations sur les arts sont de l'abbé Gougenot, qui voyagea en Italie en 1775 avec Greuze ; — t. II, p. 255.

[3] « On voit à la Piazza-maggiore une fontaine publique, dont la sculpture est de Jean de Bologne. Il y a tant de sculpture, en peu d'espace, à cette fontaine, qu'elle en paroît un peu confuse et trop chargée. Le Neptune de bronze, qui est dessus, est beau, d'un caractère grand et ressenti ; mais il paraît un peu maniéré et avoir peu de finesse. L'attitude semble trop écartillée ; ce qui est à éviter en sculpture. Il y a quatre femmes en bas, assises sur des poissons et jetant de l'eau par les mamelles qu'elles pressent de leurs mains ; elles sont fort belles, dans des attitudes gracieuses, mais un peu trop voluptueuses. Au reste, elles sont bien modelées et d'une nature simple ; les enfants sont maniérés et formés comme des hommes ; ils n'ont pas les grâces ni les vérités enfantines. » — Cochin, *Voyage d'Italie*, t. II, p. 134-5.

[4] Ce doit être le groupe que Fantozzi, p. 51, appelle la Vertu qui triomphe du Vice.

Victoire de Michel-Ange ; Jean de Bologne fit le modèle et l'œuvre, mais l'œuvre fut inférieure au modèle.

Au jardin de Boboli, notre sculpteur fit une belle fontaine ; sur une immense vasque de granit, dont le pied est très-beau, sont placés trois fleuves assis, le Nil, le Gange et l'Euphrate, qui versent de l'eau dans la vasque figurant l'Océan ; les bas-reliefs de la base représentent des sujets maritimes ; la fontaine est terminée par un Neptune, qui d'après le Baldinucci, fait l'admiration de tout le monde.

Dans une grotte de ce jardin, Jean de Bologne sculpta une statue de femme posée sur la vasque d'une fontaine [1].

Jean de Bologne alla ensuite travailler à Lucques ; il fit à l'autel de la cathédrale plusieurs statues colossales [2]. Revenu à Florence, il exécuta la statue en marbre du grand-duc Côme Ier et beaucoup d'autres ouvrages que Baldinucci néglige de nous faire connaître, pressé d'arriver au groupe de l'enlèvement des Sabines. Ce groupe colossal en marbre représente en réalité un jeune homme qui enlève une belle jeune fille des bras d'un vieillard qu'il a foulé aux pieds. Sur la base du piédestal, il y a un bas-relief de bronze, où est représenté l'enlèvement des Sabines. Le groupe est placé à la Loggia. Grande fut la joie du peuple florentin, à la vue de ce chef-d'œuvre ; le recueil des poésies faites en son honneur forme un volume. La réputation de son auteur augmenta; les travaux lui furent commandés de toutes parts ; son atelier fut très-fréquenté, et Jean de Bologne devint alors sculpteur du Grand-Duc et chef d'une importante école de sculpture.

Le Grand-Duc fit travailler alors à la villa royale de Pratolino, près de Florence, Jean de Bologne qui sculpta diverses statues en pierre, surtout le merveilleux colosse de Jupiter-Pluvius, appelé on ne sait pourquoi l'Apennin [3] ; c'est un géant assis au-dessus d'une immense vasque. Le sculpteur fut aidé dans ce travail par un grand nombre d'ouvriers et d'élèves.

Ensuite, il fit beaucoup de figures en bronze placées dans la grotte du château qu'on appelle la Villa de' Serenissimi. A ce moment, il se mit à exécuter des modèles de crucifix et de figures gracieuses, qui, coulés en bronze et retouchés par ses élèves, se répandirent dans tous les pays. Il sculpta pour Simon Corsi, gentilhomme florentin, la statue en marbre du grand-duc François. Il fit pour la société des

[1] C'est sans doute la Vénus sortant du bain, qu'indique Fantozzi, p. 625. Suivant cet auteur, il y aurait encore au Boboli la statue de l'Abondance, de Jean de Bologne, achevée par Tacca et Seb. Salvini.

[2] Le Christ ressuscité, saint Pierre, saint Paul. — Quelques années après (après le Mercure), il retourna à Lucques ; il y fit alors deux chapelles avec plusieurs statues.

[3] Si le colosse était debout, il aurait 21 mètres.

juges et notaires, un saint Luc en bronze, placé à Or San Michele (10e niche); puis le fameux Mercure en bronze, placé aujourd'hui à la galerie de Florence[1].

De retour à Florence, après son second voyage à Lucques, il fit une statue représentant une femme qui se peigne, pour la villa de' Serenissimi, et pour la grotte de cette villa plusieurs oiseaux de bronze; — puis, pour Jean-Georges Cesarino, une Vénus sortant du bain, en marbre, à laquelle on donna tant de louanges, qu'une nuit elle fut volée, sans doute par un amateur ; — pour l'armoire d'ébène de la galerie royale, une série de bas-reliefs en or, représentant l'histoire du grand-duc François[2] ; — pour cette même galerie, une série de bas-reliefs en argent, représentant les travaux d'Hercule.

Pendant l'année 1580, Jean de Bologne fut appelé à Gênes par le seigneur Lucas Grimaldi pour sculpter les ornements de sa chapelle de la Sainte-Croix, dans l'église de San-Francesco di Castelletto. Il emmena avec lui son élève Francheville : ils firent six figures de ronde bosse, grandes comme nature[3], sept bas-reliefs représentant l'histoire de la Passion de N.-S., et six enfants assis sur des corniches. Tous ces ouvrages furent exécutés en bronze, et on doit dire que pour ce qui regarde la fonte, il avait peu d'égaux[4].

Le grand-duc étant mort en 1587, son frère Ferdinand Ier, qui lui succéda, ordonna à Jean de Bologne de modeler la statue équestre en bronze de Côme Ier, leur père ; cette statue coulée en 1591 fut érigée le 14 mai 1594 sur la place du Vieux-Marché ; le piédestal est en marbre et orné de trois bas-reliefs de bronze, également de Jean de Bologne. Ils représentent le couronnement du Grand-Duc, son entrée victorieuse à Sienne, et les habitants de Sienne lui prêtant le serment de fidélité[5]; le quatrième côté porte un beau cartel de bronze avec l'inscription.

[1] Avec deux petits modèles en bronze de cette statue, 6 petites statues en bronze, représentant : une Divinité marine, Junon, Thétis, Vulcain, Vénus et Apollon, et deux belles copies de l'enlèvement des Sabines.

[2] Placés au Cabinet des gemmes.

[3] Jean de Bologne fit pour Luca Grimaldi, six statues en bronze de grandeur naturelle : la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice, la Force et la Tempérance ; — six enfants en bronze ; — sept bas-reliefs aussi en bronze, représentant J.-C. amené devant le grand prêtre ; J.-C. flagellé à la colonne ; J.-C. couronné d'épines ; J.-C. montré au peuple ; J.-C. condamné à mort ; J.-C. conduit au calvaire ; J.-C. mis au sépulcre. Ce dernier bas-relief, qui sert de devant d'autel, est le plus beau. Il fit aussi pour l'autel de cette admirable chapelle un crucifix de bronze. — Soprani, *Vita de' pittori, scultori ed architetti genovesi*; 2e édit. publiée par Ratti, in-4°, Gênes, 1768.

[4] La description de Gênes par Ratti dit que nos deux artistes décorèrent le salon de l'Université destiné aux fonctions académiques, et qu'ils firent à l'église de Saint-Jérôme, jointe au palais de l'Université, des bas-reliefs de bronze et six statues colossales en bronze : la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice et deux autres Vertus.

[5] Fantozzi donne une autre explication de ce bas-relief.

« Le bas-relief à droite représente, dit Fantozzi [1], Côme aux pieds du pontifie assis sur un trône ; il reçoit de ses mains la couronne, la chlamide et le sceptre. Cet évenement eut lieu le 5 mars 1570. A gauche du piédestal, le même prince entre victorieux à Sienne ; dans la troisième partie, il est représenté lorsque le Sénat le créa duc de la Patrie. Le mouvement du cheval indique le commencement du trot; la pose du cavalier est noble, gracieuse et naturelle ; son vêtement tient le juste-milieu entre le costume du temps et les conventions adoptées par la sculpture. L'homme et le cheval ont un ensemble parfait. »

Jean de Bologne travailla ensuite à l'église du couvent de Saint-Marc, à Florence, dans la chapelle destinée à recevoir les reliques de saint Antonin, évêque de Florence. Il exécuta avec l'aide de Francheville, la statue du saint évêque couché sur la châsse, quatre anges, plusieurs bas-reliefs, le tout en bronze, et les belles statues de marbre [2].

Puis, il fit le modèle de l'enlèvement de Déjanire, qui n'a pas été coulé en bronze ; — les modèles de plusieurs belles statues de centaures.

En 1594, le Grand-Duc lui fit l'honneur de visiter ses ateliers [3].

Jean de Bologne termina en 1599 le fameux groupe en marbre d'Hercule tuant le centaure ; Francheville l'aida dans ce travail, l'un des chefs-d'œuvre du maître, placé aujourd'hui à la galerie des Lansquenets ou d'Orgagna, à Florence.

Il exécuta ensuite, avec l'aide de Tacca, trois statues de marbre pour les tombeaux de la chapelle royale, et, en 1601, il alla à Pise avec Francheville. Baldinucci dit seulement qu'il y fit deux anges de bronze pour le dôme. Pandolfo Titi [4] entre au contraire dans de grands détails sur les ouvrages faits à Pise par Jean de Bologne et son élève. En 1601, dit-il, ils remplacèrent les fameuses portes du dôme de Pise, du sculpteur pisan Bonammi, brûlées dans l'incendie de 1595 [5]. — A l'un des deux bénitiers du dôme, se trouve un groupe

[1] P. 37.

[2] Fantozzi, p. 393-95, indique comme ayant été faits à Saint-Marc, les ouvrages suivants : deux autels de pierre sereine et d'ordre ionique, exécutés en 1580 sur les dessins de J. de Bologne ; — une statue de S. Zénobi ; — le dessin de la chapelle de S. Antonin ; — la statue de ce saint, en habits pontificaux et donnant sa bénédiction. — Les six statues de marbre ont été exécutées par Francheville, sous la direction de son maître ; elles représentent : S. Jean-Baptiste, S. Philippe, S. Thomas d'Aquin, S. Antoine l'abbé, S. Éverard et S. Dominique (1589).

[3] La maison où demeurait Jean de Bologne et où étaient ses ateliers lui avait été donnée par le Grand-Duc ; c'est aujourd'hui (1855) la maison de MM. Bellini, au Borgo Pinti, n° 6815. On voit, au-dessus de la porte d'entrée, un buste en marbre du grand-duc François 1er, sculpté par Jean de Bologne.

[4] *Guida per il passegiere dilettante di pittura, scultura e architettura nella cita di Pisa*; Lucques, 1751, 1 vol. petit in-8°.

[5] P. 6 et 7.

de Jean de Bologne représentant le baptême du Christ, fondu en bronze par Felice Palma de Florence[1]; — au maître-autel, posé à la façon romaine au milieu du chœur, se voit un très-beau crucifix avec deux anges, le tout de bronze, fait et modelé par Jean de Bologne[2]. — Sur la place des Chevaliers est une fontaine avec une statue en marbre de Côme Ier; le masque qui jette l'eau et le monstre marin qui supporte la vasque furent faits par FRANCHEVILLE, et les registres de dépense de l'ordre militaire de Saint-Etienne, qui fit faire cette fontaine accolée à son palais, montrent qu'elle fut exécutée de 1595 à 1608[3]. — Sur le côté du palais ducal, en face de la rue de Santa-Maria et du côté de l'Arno, est placée sur un piédestal la statue de Ferdinand Ier relevant la ville de Pise, représentée par une femme accompagnée de deux enfants; elle est de FRANCHEVILLE, d'après le modèle de Jean de Bologne, ainsi que le témoigne cette inscription : *Ex archetypo Joan. Bonon. Belg.* PETRUS A FRANCAVILLA *cameracencis fecit Pisis* A. D. 1594[4].

Après les travaux de Pise, continue Baldinucci, il fit pour Giovanni Vittorio Soderini une tête colossale de Jupiter et un jeu d'échecs d'une grandeur extraordinaire, dont l'échiquier était le pavé d'une grande salle. Alors Jean de Bologne travailla pour son bienfaiteur Bernard Vecchietti; il fit le dessin de la façade de sa maison de la rue des Ferravecchi. Les ornements de cette maison et le ravissant petit satyre de bronze, qui est à l'angle de la rue, sont de sa main[5].

Jean de Bologne exécuta ensuite une statue du grand-duc Ferdinand, en marbre, pour la place d'Arezzo. En 1599, il fit faire pour lui-même, à l'église de la Sainte-Annonciade des Pères Servites, une chapelle dite de Bon-Secours[6], destinée à sa sépulture et à celle des grands sculpteurs et architectes flamands; les ornements de cette chapelle ont été exécutés sur ses dessins; il y fit, avec l'aide de ses élèves, des statues de marbre, des bas-reliefs de bronze représentant la Passion; pour l'autel, un crucifix de bronze, grand comme nature, et au pied du crucifix une N.-D. de Bon-Secours. Son tombeau est dans cette chapelle; il est orné de deux statuettes d'enfants tenant des flambeaux renversés; ses élèves y ont aussi travaillé.

De 1601 à 1605, Jean de Bologne fit la statue équestre en bronze du grand-duc Ferdinand pour la place de la Sainte-Annonciade. Baldinucci réfute l'opinion qui l'attribue à Tacca. En 1604, il commença le cheval de bronze pour la statue de Henri IV, mais il n'acheva pas ce

[1] P. 7 et 8.
[2] P. 17 et 18.
[3] P. 94-96.
[4] P. 208-9.
[5] Cette maison est aujourd'hui l'hôtel de MM. de Corona. — Fantozzi, p. 451.
[6] La quinzième; elle est derrière le chœur.

travail [1]. Enfin en 1606, il commença aussi un cheval de bronze avec la statue de Philippe III, roi d'Espagne; Tacca termina le cheval et la statue, qui furent envoyés en Espagne en 1616.

Jean de Bologne fut le chef d'une nombreuse école ; on cite parmi ses élèves : Pierre Francheville, de Cambrai; Anzirevelle, Allemand; Adrien Frisio, Allemand [2]; Antonio Susini; Francesco della Bella, Guasparri, son frère, Florentins; Pietro Tacca, de Carrare; le Moca.

Un grand nombre de réductions faites d'après les œuvres de Jean de Bologne ont été exécutées par lui-même et aussi par son élève Antoine Susini et par François Susini, neveu de ce dernier. Baldinucci cite parmi ces réductions si connues : des crucifix, des animaux, le groupe des Sabines, l'Hercule qui tue le centaure, le centaure qui enlève Déjanire, le cheval tué par le lion, le taureau tué par le tigre, la femme endormie que regarde un satyre, le Mercure volant, le petit cheval qui se cabre, le cheval qui marche, le paysan avec une lanterne, la femme qui se lave, les quatre travaux d'Hercule, le lion qui marche [3].

En outre des œuvres citées précédemment d'après Baldinucci, on trouve dans les auteurs qui ont écrit sur l'Italie, Fantozzi et de Lalande, de nombreuses indications que nous croyons devoir ajouter pour compléter ce travail. Fantozzi mentionne à Florence [4] une statue en marbre et en pied de Côme Ier, tenant le sceptre en main, placée aux bureaux royaux. — Un portrait de Michel-Ange, en bronze, d'une ressemblance parfaite, à la seconde salle de la maison des Buonarotti. — L'église de la confrérie de saint Nicolas du Ceppo, bâtie en 1561 sur les dessins de Jean de Bologne. Les proportions de la principale porte sont fort belles, mais les montants font trop saillie et sont trop durs; l'intérieur est d'ordre composite, d'une grande élégance, quoique simple en même temps, et de belles proportions. — A l'église des Angiolini ou Petits-Anges, au bénitier : un saint Jean-Baptiste. — A la place de la Sainte-Annonciation : une statue équestre du grand-duc Ferdinand Ier, en bronze, érigée en décembre 1608; cette statue, faite dans les quatre dernières années de la vie de l'artiste, est une œuvre de vieillesse et considérablement moins belle que ses autres ouvrages. — A la basilique de Saint-Ambroise : une statue en bronze de Côme II. — A l'hôtel de la Commende Castiglione (ancien hôtel Corsi), au-dessus de la porte : le buste du

[1] Tacca, en 1611, termina la statue équestre de Henri IV, qui fut envoyée à Marie de Médicis, à Paris, par le grand-duc de Toscane, en 1614 (voir le *Mercure de France* de 1614). Francheville fit le piédestal avec ses statues et ses bas-reliefs.

[2] Paroletti, *Turin à la portée de l'étranger*, p. 9.

[3] Les frères Alinari, photographes à Florence (Maison Bardi) ont exécuté de remarquables photographies des œuvres de Jean de Bologne.

[4] P. 68, 249, 266, 354, 367, 440, 737.

grand-duc François Ier, que Simon Corsi commanda à Jean de Bologne. — A l'église du Castello, près de Florence : un crucifix en bois.

Lalande [1] prétend que les statues de la fontaine de la place Mattei, à Rome, sont de Jean de Bologne.

PIERRE DE FRANCHEVILLE, sculpteur, né à Cambrai en 1548, mort vers 1618. Elève de Jean de Bologne. — Pierre de Francheville ou de Franqueville [2] vint à 16 ans étudier la sculpture à Paris ; il y resta deux ans, puis alla en Allemagne et demeura six ans à Inspruck, faisant de la sculpture en bois ; il s'y fit connaître de l'archiduc Ferdinand, qui goûta ses vastes connaissances et ses talents, et lui remit des lettres de recommandation pour Jean de Bologne, lorsqu'il partit pour l'Italie (1572).

En 1574, l'abbé Antoine Bracci voulait orner de statues la cour et les jardins de sa villa de Rovezzano, à deux lieues de Florence ; il prit des mains de Jean de Bologne son élève Francheville, en janvier 1574, et l'employa, à raison de cinq écus d'or par mois et la nourriture, à faire les statues en marbre du Soleil, de la Lune, de Cérès, Bacchus, Flore, Zéphire, Pomone, Vertumne, Pan, Syrinx, de la Nature, de Protée, et une Vénus tenant de la main droite un petit satyre qui signifie le plaisir, et de la gauche une petite femme qui représente la génération.

Après avoir achevé ces ouvrages avec l'approbation de son maître, Francheville alla à Rome ; il y étudia beaucoup et rapporta plusieurs modèles à Florence, entre autres le torse du Belvédère. Il aida Jean de Bologne dans l'exécution des Sabines et de l'Hercule tuant le centaure. En 1585, il fit pour Lucas Grimaldi, noble Génois, deux statues colossales de Jupiter et de Janus, placées dans la cour de son palais. Il fit, pour la chapelle de Matteo Senarega, dans la cathédrale de Gênes, six statues de marbre, les quatre Evangélistes, saint Ambroise et saint Etienne protomartyr [3]. A son retour à Florence, les Niccolini lui firent faire dans leur chapelle, à Sainte-Croix, les statues de Moïse, d'Aaron, de l'Humilité, de la Virginité et de la Prudence [4].

En 1589, il exécuta, d'après les modèles de Jean de Bologne, à l'église de Saint-Marc des Frères prêcheurs, six grandes statues de marbre, citées p. 415, note 2. Le 30 avril de la même année, à l'entrée de madame Christine de Lorraine, femme du grand-duc Ferdinand Ier, il fit, pour décorer la façade de la cathédrale, six grands colosses de terre, de plâtre et de stuc, dont trois furent ensuite mis à l'entrée de

[1] T. V, p. 286.

[2] Sur l'orthographe de son nom, voir les *Archives de l'art français*, t. III, p. 40. Les contemporains l'appellent Frangueville, et en Italie Pietro Francavilla.

[3] Soprani, t. 1, p. 423.

[4] Ces statues, dit Fantozzi, p. 202, sont d'une grande beauté ; l'exécution en est d'une hardiesse étonnante, en même temps que d'un soigné extrême.

l'église, savoir : saint Zanobi et saint Poggio, évêques de Florence, et saint Miniato.

Il sculpta, pour les Zanchini, une statue en marbre de Jason, tenant la toison d'or [1] ; — pour Averardo Salviati, un Apollon ; — une statue de marbre représentant le Printemps, placée sur la culée du pont de la Sainte-Trinité.

Francheville fut ensuite envoyé à Pise par le grand-duc Ferdinand pour y exécuter la statue de Côme Ier (voir p. 416) ; il y fit encore la statue de Ferdinand Ier (voir p. 416) et le modèle du château des Prieurs, pour l'ordre des chevaliers de Saint-Etienne. Francheville demeura plusieurs années à Pise ; il y travailla beaucoup l'anatomie, fit plusieurs modèles d'écorchés en terre cuite, très-employés par les artistes d'alors, et divers modèles d'anatomie, assez semblables, nous paraît-il, à ce qu'a fait de nos jours M. Auzou. La ville de Pise, pour le récompenser de ses travaux, lui donna le droit de cité.

Revenu encore à Florence, il fit pour Duccio Mancini une statue de Mercure, placée plus tard au jardin Boboli ; — pour les Michelozzi, à leur villa de Bellosguardo, une statue en marbre, que Fantozzi [2] dit être la Pitié ; — pour la ville d'Arezzo, il sculpta, peut-être d'après le modèle de Jean de Bologne, la statue de marbre du grand-duc Ferdinand premier [3].

Ayant fait une statue d'Orphée, en marbre, pour Jérôme de Gondy, établi en France, et Henri IV ayant vu cette statue [4], le roi de France voulut s'attacher Francheville, qui passa à son service en 1601. Avant de quitter Florence, il sculpta deux statues de marbre, la Vie active et la Vie contemplative, que l'on voit dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, dans l'église de la Sainte-Annonciade [5].

Fantozzi ajoute à cette liste des œuvres de Francheville plusieurs beaux bustes placés au cloître de la sacristie du couvent de Sainte-Marie des Anges ; — un Mercure tuant Argus, au palais Pitti [6].

MOSAÏSTES ET TAPISSIERS FRANÇAIS A FLORENCE.

« C'est un Français qui apporta à Florence, en 1568, la mosaïque en pierres de couleur (*opera fiorentina* [7]). » Deux cents ans plus tard, un Français est encore à la tête des mosaïstes florentins.

[1] Cette statue est encore dans l'hôtel de la famille Ricasoli-Zanchini, à Florence.
[2] P. 741. — Baldinucci dit simplement une grande statue de marbre.
[3] Voir p. 416.
[4] L'Orphée de Francheville est aujourd'hui au musée de sculpture du Louvre ; elle y a été apportée du parc de Versailles.
[5] Cette biographie de Francheville est une traduction un peu abrégée de Baldinucci.
[6] P. 349, 595.
[7] Schœll, *Cours d'histoire des États européens*, t. XX, p. 300.

« C'est, dit Lalande[1], dans les bâtiments de la galerie de Médicis qu'on voit le travail des tableaux en pièces de rapport qui se fait avec des pierres dures, et qui est célèbre dans toute l'Europe... Il y a environ 40 ouvriers qui travaillent à Florence... Il y avoit un Français, nommé SÉRIEZ[2], à la tête de ces ouvriers... »

Côme de Médicis fonda, au milieu du XVI[e] siècle, une manufacture de tapisseries à Florence. Un Parisien, P. FÈVRE, ouvrier des Gobelins, y travailla de 1639 à 1665. Il travailla aussi à Venise[3].

CALLOT (JACQUES), dessinateur et graveur, né à Nancy en 1592, mort le 24 mars 1635, à 43 ans. — Callot étudia d'abord sous Claude Henriet, premier peintre du duc de Lorraine Charles III, puis sous la direction de Canta Gallina, peintre et graveur de Florence ; Tempesta et Philippe Thomassin furent ses maîtres à Rome ; enfin il reçut les leçons de Jules Parigi, à Florence.

Après avoir étudié de 1609 à 1611, à Rome, Callot vint à Florence à la fin de 1611 et il y séjourna jusqu'en 1622. Côme II de Médicis, dès l'arrivée du jeune artiste, l'attacha à sa personne et lui donna une pension et un logement. Callot fut alors admis dans l'atelier de Jules Parigi. Dès l'année 1612, il grava, d'après le dessin de Bernardino Pocetti, l'Enfer du Dante ; la même année, il exécuta à l'eau-forte les quinze planches de la pompe funèbre de la reine d'Espagne, à laquelle Côme II, son beau-frère, fit rendre à Florence des honneurs dont il voulut que la gravure conservât le souvenir. Callot grava ensuite, en 1613, une sainte Famille, d'après André del Sarte[4], un Ecce Homo, probablement d'après Stradan, une sainte Famille, d'après le Titien, et le Choix de quelques miracles (*Scelta d'alcuni miracoli*), d'après les dessins de divers maîtres. En général, ces estampes, gravées au burin, sont d'une grande médiocrité et ne donnent aucune idée du mérite de Callot.

En 1615, il grava les estampes représentant les fêtes données à Florence au duc d'Urbin, par Côme II (*Teatro fatto in Firenze nella festa a Cavallo per la venuta del Ser*[mo] *principe d'Urbino — J. Parigi invent. J. Callot del. et f.*).

Il exécuta ensuite les Intermèdes de Florence, en 1616 ou 1617, 3 planches (*Parigi inv. J. Callot delineavit et fecit*), et à partir de cette époque, il cessa de travailler sous la direction de Parigi. Il avait alors 24 ans ; la série entière des études auxquelles il avait voulu se livrer

[1] T. II, p. 533 (en 1786). — Voy. plus loin, à la page 446, les mosaïstes français d'ORVIETO.

[2] M. Eug. Muntz (*Chronique des Beaux-Arts et de la curiosité*, 1874, 10 novembre) appelle cet artiste *Siriés*, et dit que les Siriés ont dirigé pendant plus d'un siècle la manufacture de mosaïque de Florence.

[3] *Chronique des Beaux-Arts et de la curiosité*, 1875, 23 janvier.

[4] Le tableau est actuellement au Louvre.

était épuisée ; il s'abandonna à son génie et ne grava plus qu'à l'eau-forte. Une des premières œuvres de Callot, sorti de tutelle, la première peut-être, c'est la suite des Bossus (*Varie figure Gobbi*) : cette délicieuse suite « *fatto in Firenze, l'anno* 1616 », n'a été gravée que plus tard après son retour à Nancy. La réputation d'artiste de Callot commença avec les *Caprici di varie figure*, comprenant une suite de 48 petites figures, gravées en 1617 et dédiées à Laurent, frère du Grand-Duc. Il publia ensuite les Fêtes de la guerre d'Amour (2 pièces) ; les Combats des Galères (2 pièces) ; la Tragédie de Soliman ; les Massacres ; les Péchés capitaux ; en 1619, la bataille des Tisserands et des Teinturiers (*Battaglia del re tessi ; e del re tinta, festa representata in Firenze il fiume d'Arno, il di* 25 *di Luglio* 1619) ; la même année, il fit l'estampe des obsèques de l'empereur Mathias (*Essequie celebrate in Firenze dal ser*^mo^ *gran duca per la morte dell' imperator Mattias, MDCXIX. J. Callot f.* — 2° état : *Israël Sylvestre excudit*).

En 1620, Callot donna au public un chef-d'œuvre qui mit le comble à sa réputation : c'est la grande foire de Florence. « Rien n'égale, dit Mariette, la merveilleuse pièce qu'il grava à Florence et qui représente la foire qui se tient tous les ans à la Madone de l'Impruneta. C'est un tableau accompli de tout ce qui se peut imaginer pour exprimer un grand concours de peuple occupé à une infinité d'actions différentes. Callot l'a exécuté le plus heureusement du monde et rien n'est plus capable de faire connoître l'étendue de son génie. » La gloire de Callot fut dès lors établie ; ses estampes et ses dessins furent recherchés avec le plus grand empressement ; son influence devint aussi très-considérable. Il exécuta, cette même année, 1620, le *Trattato del plante et immagini de sacri edifizi di Terra Santa, designate in Ierusalemme..... dal R. P. F. Bernardino.*

Callot a gravé quelques portraits : on trouve au Cabinet des estampes ceux de Côme II ; de François de Médicis ; de Donatus Antellensis, senator florentinus, et de Giovan. Domenico Peri.

Si l'on en croit Cochin[1], Callot aurait peint quelques tableaux : « On voit, dit-il, à la galerie du Grand-Duc, à Florence, quatre tableaux de Callot, graveur célèbre ; les sujets paroissent des histoires de diseurs de bonne aventure et contiennent des épisodes assez plaisants ; d'ailleurs, ils ne valent pas grand'chose ; la touche en est assez spirituelle, mais il n'y a ni couleur, ni effet. »

Callot était, comme nous l'avons dit, très-considéré à Florence, lorsque la mort de Côme II, qui l'avait comblé de biens et d'honneurs (1621), le décida à quitter Florence et à revenir en Lorraine[2].

[1] *Voyage d'Italie*, 3 vol. in-12, Paris 1769 ; — T. II, p. 16-17.
[2] Voy. les excellentes *Recherches sur la vie et les ouvrages de J. Callot*, par M. Meaume, 2 vol. in-8°, Paris, 1860.

On attribue à Callot douze petits tableaux représentant la vie du soldat, qui se voient à la quatrième salle du palais Corsini, à Rome[1]; — son portrait, qui est dans l'hôtel de l'ancienne famille Rosselli del Turco, à Florence; — et le tableau représentant Jésus-Christ montré au peuple, qui est exposé dans le salon de Flore, au palais Pitti[2].

MAITRE JANNI, sculpteur. — « Il y a environ cent ans qu'il y avoit à Florence un sculpteur françois, nommé Maistre Janni, qui coupoit si parfaitement le bois, qu'il en faisoit des images aussi achevées que de marbre. Le Vasari parle d'un saint Roch qu'il fit, qu'on regardoit comme une chose merveilleuse[3]. »

RIGAUD (voir page 147). — Le grand-duc de Toscane ordonna à Rigaud de faire son portrait pour être placé à Florence dans la collection des artistes célèbres; plus tard, le même prince lui fit faire un portrait de Bossuet (gravé par Edelinck)[4].

GERMAIN (Thomas), orfèvre et sculpteur, né à Paris le 15 août 1673, mort le 14 août 1748. — Germain Thomas ayant perdu son père, Pierre Germain, célèbre orfèvre, fut envoyé par Louvois, en Italie, à l'âge de 11 ans. Après la mort de son protecteur (1691), Germain fut obligé par la nécessité de se mettre en apprentissage chez un habile orfèvre de Rome. « Il exigea et il obtint de son maître qu'on lui laisseroit chaque jour quelques heures de temps pour dessiner; son ardeur à profiter de ces précieux moments le mit bientôt en état de donner d'éclatantes preuves des progrès qu'il avoit faits dans cet art. Quelques dessins qu'il présenta dans un concours qui se faisoit à Rome pour la chapelle des Jésuites, furent trouvés si finis et si achevés, et d'une si noble composition, qu'ils méritèrent d'être préférés à un grand nombre d'autres dessins qui étoient l'ouvrage des plus habiles artistes.

» Un saint Ignace en argent, plus grand que nature, divers beaux morceaux d'orfévrerie et de sculpture que M. Germain fit pour les Jésuites, l'occupèrent pendant six années. La capacité de cet excellent homme se signala encore dans plusieurs grands bassins ornés de bas-reliefs, de médaillons et de trophées destinés à représenter une partie de l'histoire de la vie de C., grand-duc de Toscane. Ces divers morceaux se voient encore aujourd'hui avec admiration dans le palais de Florence, où ils sont considérés comme des chefs-d'œuvre de l'art.

» Il y avoit déjà près de treize ans que l'excellent homme dont nous

[1] Vasi, p. 465.
[2] Fantozzi, p. 553, 616.
[3] Félibien. *Des principes de l'architecture, de la sculpture et de la peinture;* 2e édition, 1690, in-4°, p. 311.
[4] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture,* t. II, p. 122 et 178.

faisons l'éloge travailloit à Rome avec la réputation d'un des plus habiles artistes de son siècle, lorsque invité par les pressantes instances de sa mère qui le rappeloit auprès d'elle, il se détermina enfin à revenir en France; mais retenu dans plusieurs villes, où le bruit de sa réputation l'avoit précédé, son retour à Paris fut encore différé de trois ans.

» Le génie de ce grand homme, que l'on peut dire avoir été universel, lui fit entreprendre à Livourne la construction d'une superbe église qui fut bâtie sur ses dessins et sous sa conduite.» Après avoir fait à Marseille, à Lyon et dans plusieurs autres grandes villes quelques beaux ouvrages, il revint enfin à Paris, en 1706.

Les travaux qu'il fit pour Louis XIV et pour le Régent augmentèrent sa réputation, et il n'y eut aucune cour de l'Europe qui ne recherchât avec avidité les ouvrages de cet « incomparable artiste ».

« En 1723, il eut ordre de faire la toilette du roi de Portugal, et en 1725, il fit celle de la Reine; deux ouvrages dans lesquels les beautés de l'art se font plus admirer encore que la richesse de la matière. »

En 1727, il exécuta une toilette pour la princesse du Brésil; en 1728, une autre pour la reine d'Espagne; en 1732, celle du roi des Deux-Siciles; en 1733, celle de la Reine avec un nécessaire accompagné de deux cadenas et de deux couverts d'or. En 1742, le gouvernement le chargea de travailler aux magnifiques présents que S. M. T.-C. envoya au Grand Seigneur et qui se composaient d'une table d'argent, de douze soucoupes, d'une cuvette et de divers vases. En 1744 et 1745, la cour de Portugal lui fit faire diifférents ouvrages, dont les plus considérables étaient six couronnes d'or, sept grands chandeliers de vermeil, une grande croix de vermeil pesant 1200 marcs.

« Le bruit de sa mort ayant été porté à Lisbonne, le roi de Portugal ordonna qu'on lui fît un service solennel et voulut que tous les artistes de la ville y assistassent. Témoignage glorieux de l'estime singulière que ce grand roi faisoit de la capacité de cet incomparable artiste[1].»

DE SPARVIER (Pierre), **peintre, né vers 1660, en Italie, fils d'un avocat d'Ussel, mort à Florence le 27 mars 1731. Elève de Gennari.** — Pierre de Sparvier apprit à Bologne l'art de peindre sous César Gennari; ses talents et sa réputation lui firent avoir de très-grands travaux, mais il fut obligé de quitter Bologne par la crainte des châtiments que sa liberté de parole pouvait lui attirer; il alla à Rome où il acquit une grande célébrité par la ressemblance, le talent et la rapidité avec lesquels il

[1] L'abbé Lambert, *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, t. III, p. 283-89. — Voir aussi : *Arvhives de l'art français,* t. III, p. 63.

peignait le portrait. Après avoir demeuré longtemps à Rome, il vint à Florence avec l'intention d'aller en France, mais comme on le reconnut pour un maître habile, les Médicis lui donnèrent des travaux qui l'occupèrent et le retinrent à Florence ; il peignit des fleurs, des batailles, des caprices, l'histoire, la mythologie et des portraits. Il fit le portrait de divers princes de la maison de Médicis, et, par ordre du grand-duc Côme III, il peignit le portrait de l'archevêque della Gherardesca et du P. Sotomayor, jésuite. Il a fait un très-beau portrait de femme, exposé en 1729 à Florence, dans la fête des membres de l'Académie du dessin ; — un tableau d'autel, placé dans une chapelle particulière des environs de Florence ; — une adoration des Mages ; — la naissance de Jésus-Christ ; — la Cène pascale, achetée par la grande-duchesse de Toscane, Violante-Béatrice de Bavière, qui envoya ce tableau en France avec son propre portrait, peint par le même peintre. — Le portrait de Sparvier est placé dans la collection des artistes célèbres, à Florence[1].

GIADOD, architecte. — Giadod, lorrain, était à Florence en 1739; il y a construit la porte de San-Gallo[2].

CHAMANT (Joseph) (voir page 154). — Chamant a été directeur de l'Académie de Florence.

CHÉRON (Charles-François), peintre, né à Lunéville, le 17 mai 1732 ; il y vivait encore en 1787. — Il a été peintre et secrétaire du grand-duc de Toscane, François, depuis empereur d'Allemagne[3].

GAUFFIER (Louis), peintre d'histoire et de portraits, né à la Rochelle en 1761[4], mort à Florence le 20 octobre 1801. Elève de Taraval. — Après avoir obtenu, en 1784, le grand prix qu'il partagea avec Drouais, Gauffier alla à Rome où il se perfectionna ; puis, après y avoir passé plusieurs années il se fixa à Florence. Les principaux ouvrages de cet habile artiste sont : les Dames romaines offrant leurs bijoux à la patrie ; Achille reconnu par Ulysse ; Jacob et Rachel ; le sacrifice de Manès ; Abraham et les Anges ; Alexandre et Héphestion ; Véturie[5]. On cite de lui un très-joli dessin représentant le Temps endormi par l'Amour[6].

« On peut parler encore mieux de Gauffier, qui a travaillé tout-à-fait dans le goût de Nicolas Poussin, et a fait entre autres un tableau représentant Jacob et les filles de Laban près de la fontaine, et qui

[1] Pazzi, *Serie di ritratti originali d'eccellenti pittori*. 4 vol, in-fol. Florence, 1755, vol. I. partie 2, chap. XIII et XIV.
[2] Valery, t. II, p. 313.
[3] Renseignement communiqué par M. Meaume.
[4] Selon la notice du musée Fabre, à Montpellier, il est né à Rochefort en 1762.
[5] Landon a donné dans ses *Annales* quelques esquisses des tableaux de Gauffier. Nagler et Fiorillo.

contient un des plus délicieux paysages. Cet artiste mourut à Rome[1]. »

PERCIER (CHARLES), architecte, né à Paris en 1764, mort à Paris le 5 décembre 1838. Élève de Peyre le jeune. — Percier, qui a résidé en Italie de 1786 à 1792, a élevé le mausolée de la comtesse Albany dans l'église Sainte-Croix à Florence.

FABRE (FRANÇOIS-XAVIER), peintre d'histoire et de portraits, né à Montpellier en 1766, mort le 15 mars 1837, à Montpellier. Elève de David. — Fabre, ayant remporté le grand prix de peinture en 1787, partit pour Rome et y résida jusqu'en 1793 ; pendant le cours de sa pension, il fit pour milord Bristol un Milon de Crotone, puis il alla s'établir à Florence et y demeura jusqu'en 1826. Fabre, patronné par la comtesse d'Albany, peignit un grand nombre de portraits et devint professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. La galerie de Florence renferme de ce peintre les portraits d'Alfieri et de la comtesse Albany.

DESMARETS, peintre d'histoire, né en France, mort jeune en Toscane, en 1803. — Desmarets, appelé aussi Des Marez, de Marès et de Maré, ne fit d'abord de la peinture que pour son plaisir, étant secrétaire de l'ambassade française à Stockholm ; mais ayant été congédié pendant la Révolution, il se fit peintre et se fixa en Toscane ; son meilleur tableau est, dit-on, un Pindare mourant entre les bras de Théoxène. Son Caton, s'arrachant les entrailles, offre un horrible spectacle. Desmarets avait du feu, de l'invention, mais sa couleur est grossière et sans harmonie, et ses compositions sont théâtrales et affectées[2].

GÉRARD (voir page 155). — Gérard a peint, en 1811, le portrait d'Elisa, grande-duchesse de Toscane (gravé par P. Adam).

DEBAY (AUGUSTE-HYACINTHE), sculpteur et peintre, né en 1804 à Nantes. Elève de Gros et de son père J.-B.-Joseph Debay. — M. A.-H. Debay a fait pour le prince Demidoff, à Florence, une répétition en marbre du Berceau primitif, représentant Ève et ses deux enfants[3].

PRADIER, sculpteur (voir page 246). — Pradier a fait en 1830, un groupe en marbre d'une bacchante et d'un satyre, pour le prince Demidoff, à Florence.

DAVID (D'ANGERS) (voir page 217). — David d'Angers a exécuté le buste en marbre d'une néréide pour le roi Louis Bonaparte, frère de l'Empereur, à Florence.

[1] Fiorillo.
[2] Nagler et Fiorillo.
[3] Communiqué par M. J.-B.-J. Debay.

FAUVEAU (Mlle Félicie de), sculpteur. — Mademoiselle de Fauveau est fixée à Florence depuis 1834. Elle y a exécuté plusieurs ouvrages que nous avons vus exposés aux salons de Paris: la Judith (1842) ; un fameux miroir en bois sculpté ; un crucifix en argent (1855) ; le groupe d'une martyre (id.) ; une petite fontaine en marbre avec figures (id.). Raczynski [1] mentionne aussi un groupe représentant Paul et Françoise de Rimini (qui a appartenu à M. de Pourtalès), et un bénitier qui est placé au Kunstverein de Munich.

LEFUEL, architecte (voir page 218) et **OTTIN**, sculpteur. — Il a dessiné, en 1848, pour le palais de Florence, une cheminée monumentale, qui a été exécutée en 1849, par M. Auguste-Louis-Marie-Ottin, sculpteur, né à Paris le 11 novembre 1811, grand prix de Rome en 1836.

FAURE (Elias), peintre. — Une dépêche de Rome du 15 juin 1875, reproduite par le *Figaro* du 19, apprend que M. Faure, peintre de Limoges, âgé d'environ 40 ans, vient de se brûler la cervelle à Sesto, près de Florence. Il était attaché depuis plusieurs années à la grande fabrique de porcelaines et faïences du marquis Ginori Lisci.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DE FLORENCE.

Boguet (Didier). Un paysage (1792).

Boucher (François). L'enfant Jésus et saint Jean.

Bourdon (Sébastien). La Sainte Famille.

Champagne (Philippe de). Saint Pierre. Portrait d'homme en vêtement noir.

Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. — Quatre batailles.

Les sujets en sont tirés de l'histoire des Médicis. « Ces tableaux dit Cochin, ont environ 9 pieds ; les figures sont petites, comme de 8 à 10 pouces. Ils sont d'une grande beauté; la couleur est d'une grande force; la touche et la facilité du pinceau sont admirables. Ils sont fort noircis * » Les paysages sont d'après nature ; on voit sur l'un d'eux la montagne de Radicofani **.

Clouet. (Jean). Portrait équestre de François Ier ***. — Portrait d'un jeune homme.

Dufresnoy (Charles). La mort de Socrate.

Fabre (Xavier). Portrait d'Alfieri. — Portrait de la comtesse d'Albany.

Gagnereaux (Bénigne). Une chasse au lion (1795). — Un combat de cavaliers (1795).

Grimoux (Alexis). Un jeune pélerin. — Une jeune femme ****.

Guaspre (Le). Un paysage.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Port de mer; effet de soleil couchant.

Jean de Bologne. Mercure, Junon, Apollon, une divinité marine, Vulcain. — Cinq bas-reliefs en or. — Un beau vase en jaspe gris, représentant Hercule qui combat l'Hydre.

Jouvenet. Sainte Anne qui montre à lire à la sainte Vierge.

La Hire (Laurent de). Le peuple de Jérusalem qui transporte les malades sur le passage de saint Pierre. — La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus.

Largillière (Nicolas de). Portrait de J.-B. Rousseau.

Le Brun. Le sacrifice de Jephté.

* Cochin, *Voyage d'Italie*, t. II, p. 62.
** Richard, t. III, p. 61.
*** Ce magnifique portrait, attribué à Holbein, est restitué à J. Clouet par M. de la Borde, p. 608 de la *Renaissance des Arts*.
**** On suppose que c'est madame Dangeville.

[1] T. II, p. 623.

Le Nain. L'Adoration des bergers.

Loir (Nicolas). La sainte Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean-Baptiste.

Mignard (Pierre). La comtesse de Grignan. — Madame de Sévigné.

Nanteuil. Deux portraits au pastel : Louis XIV. — Turenne.

Parrocel (Joseph). Choc de cavaliers.

Perelle (Nicolas). Paysage avec saint Jean-Baptiste auprès du Jourdain.

Pillement (Jean). Un port de mer, à la gouache. — Une tempête, à la gouache.

Poussin (Nicolas). Thésée trouvant l'épée et les sandales de son père sous une pierre. — Vénus et Adonis sur le mont Ida.

Rigaud. Portrait de Bossuet.

Stella (Jacques). N.-S. Jésus-Christ servi par les anges.

Valentin. Un joueur de guitare — La sentence de J.-C. : Tu vois un fétu de paille dans l'œil de ton voisin et tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien.

Van der Meulen. Portrait de François-Guillaume, électeur Palatin.

Vanloo (Charles-André). La sainte Vierge et l'enfant Jésus.

Vernet (Joseph). Paysage avec une cascade et des pêcheurs. — Un bâtiment sur le point de se briser contre des rochers.

Vouet (Simon). L'Annonciation de la sainte Vierge.

Watteau. Cavaliers et dames écoutant un joueur de flûte dans un jardin.

PORTRAITS D'ARTISTES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES A LA GALERIE DES UFFIZI.

D'Agar (Jacques). — Arlaud (Jacques), 1778. — Bouchardon (Edme). — Cabanel. — Callot (*). — Couder (L.-A.) — Courtois dit le Bourguignon. — Coypel (Ant). — Detroy (Fr.). — Detroy (J.-Fr.) — Devéria (Eug.) — Favray (Ant.) — Flandrin (Hipp). — Gagnereaux. — Hamon (J.-L.) — Hébert (Ernest). — Ingres. — Jouvenet (Fr.). — Largillière. — Le Brun (Ch.) — Mme Lebrun **. — Lehmann (Henri). — Marteau, 1726. — Ménageot (Fr.) — Nanteuil (Robert). — Natoire (Charles. — Poerson (Ch.) — Rigaud. — Sparvier (Pierre). — Vivien (Joseph). — Vouet (Simon). — Yvon.

TABLEAUX FRANÇAIS A LA GALERIE ROYALE DU PALAIS PITTI.

Champagne (Ph. de). Portrait d'homme.

Clouet (François), dit **Janet**. Portrait de Henri II, roi de France. — Portrait de Claude de Lorraine, duc de Guise (faussement attribué à Holbein). — Portrait de femme (faussement attribué à l'école de Porbus).

Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. — Une bataille.

Guaspre (Le). Quatre paysages.

ŒUVRES DE DIVERS ARTISTES FRANÇAIS A FLORENCE.

Collignon (Joseph). Plafond du salon de Prométhée au palais des Pitti ***.

De la Fosse. La résurrection de Lazare, dans l'église de l'Annonciation, à la seconde chapelle à gauche ****.

Parrocel. L'Adoration des mages. — Les Noces de Cana, dans l'église de Saint-Marc *****.

Raoux. Un miracle opéré pendant la messe ; dans l'église de l'Annonciation, à la seconde chapelle à droite ******.

* Ce portrait n'est pas celui de Callot et n'a jamais été peint par Callot (note de M. Meaume). — Le tableau attribué à Callot dans le Catalogue de la galerie de Florence : un homme en caricature, n'est pas de lui non plus.

** Gravé par Masquelier pour l'ouvrage de Wicar, sur la galerie de Florence. — Le portrait a été peint à Rome en 1790.

*** Fantozzi, p. 612.

**** Lalande, t. II, p. 616.

***** Fantozzi, p. 394.

****** Lalande, t. II, p 617.

§ 5. — GÊNES

VOUET (Simon) (voir page 262). — Vouet vint de Rome à Gênes en 1620 [1], à la prière du duc de Bracciano, don Paolo Orsini, pour faire le portrait de la princesse de Piombino, dona Isabelle Appiana, fiancée à ce seigneur. Pendant son séjour à Gênes, Vouet fit plusieurs tableaux pour divers nobles génois. Revenu à Rome, il peignit pour le seigneur Giacomo Reggio, qui le plaça à la chapelle du crucifix à Saint-Ambroise, un tableau représentant le Christ agonisant; la Vierge, saint Jean-Baptiste et la Madeleine sont aux pieds de la croix [2]. On voyait au palais du seigneur Gaetano Cambiaso, une sainte Catherine et un David de Vouet [3]. Vouet fit aussi le portrait de J.-Ch. Doria, fils du Doge, gravé par M. Lasne.

JEAN DE BOLOGNE et **FRANCHEVILLE** (voir page 411).

PUGET (Pierre), peintre, sculpteur et architecte, né à Marseille en 1622, mort à Marseille le 2 décembre 1694. — En 1659, Puget étant venu à Paris, alla travailler pour M. Girardin à sa terre de Vaudreuil en Normandie ; l'année suivante, Lepautre, l'architecte, ayant vu ses ouvrages, engagea le surintendant Fouquet à employer un si habile homme pour les ornements de son château de Vaux. « Comme le marbre étoit alors extrêmement rare à Paris, ce fameux ministre envoya Puget à Gênes pour choisir autant de blocs de marbre qu'il jugeoit à propos ; et c'est lui qui le premier a rendu le marbre si commun dans le royaume et nous a montré l'art de le travailler et de le tailler avec succès. Dans le temps qu'il travailloit (à Gênes) à faire charger de blocs de marbre trois bâtiments, il fit pour M. Des Noyers, l'Hercule gaulois. La curiosité attira chez lui tout ce qu'il y avoit d'habiles gens dans Gênes. Cet ouvrage lui acquit une si grande réputation, que, la nouvelle de la disgrâce de M. Fouquet étant parvenue dans cette ville, les plus nobles n'oublièrent rien pour l'arrèter et y réussirent. Il n'eut pas plutôt consenti à leurs désirs, qu'il fut chargé de plusieurs ouvrages d'importance qui font encore aujourd'hui le plus bel ornement de cette ville. De ce nombre sont les deux belles statues qu'on voit à Saint-Pierre de Carignan : elles ornent deux niches du dôme. L'une repré-

[1] Voir une lettre de Vouet dans le t. I de Bottari.
[2] Soprani, *Vite de' pittori, scultori ed architetti genovesi;* 2e édition par Ratti, in-4°, Gênes, 1768, t. I. p. 443. Le second volume est entièrement de Ratti ; Gênes 1769.
[3] Voyage de Robert de Cotte (mss. de la Biblioth. nation.). — Ratti, *Instruzione di quanto puo' vedersi di più bello in Genova, in pittura, scultura ed architettura, ecc.;* Gênes, 1 vol. in-8°, 1780.

sente saint Sébastien[1] et l'autre saint Ambroise, sous la figure du bienheureux Alexandre Sauli[2], dont les ancêtres ont fait bâtir cette église. Elles sont de marbre blanc de 9 à 10 pieds. Il a attaché saint Sébastien contre un arbre avec des cordes et exprimé la grande foiblesse où le martyre l'a réduit, de sorte qu'il semble que les jambes de ce Saint succombent sous le poids de son corps, tout percé de flèches. Il a décoré ce Saint de toutes les armures qu'il portoit, ce qui fait un tout si noble, si beau, si grand, qu'on ne sçauroit ne pas admirer ce chef-d'œuvre de l'art. Saint Ambroise est représenté avec ses habits pontificaux, groupé noblement d'un enfant qui tient sa crosse pastorale et relève sa chape, laquelle est travaillée et ornée très-artistement, aussi bien que l'aube et la ceinture. Il n'est pas dans toute l'Italie de plus belles pièces entre les modernes[3] ».

Dans le temps que Puget travaillait à ces belles statues vers 1664, les Pères Théatins voulurent faire peindre leur dôme. Plusieurs peintres se mirent sur les rangs ; J.-B. Carlone l'emporta, mais il avait prié Puget, qui était son ami, de lui faire son dessin. On sut qu'il était le véritable auteur de ce chef-d'œuvre, et Puget fit une partie des peintures.

On le chargea ensuite de la conduite de l'Albergho de' Poveri, ou hôpital général de Gênes, édifice aussi élégant que magnifique. Puget plaça au maître autel de l'église de cet hôpital, une statue en marbre qui représente l'Assomption de la Vierge avec un beau groupe d'anges. C'est l'un de ses plus beaux ouvrages.

Il fit aussi une belle statue de la Vierge pour le palais Balbi. La chapelle de saint Louis, roi de France, dans l'église de l'Annonciade, est encore une de ses œuvres ; il en donna le dessin qui est très-remarquable, et de plus, il en fit construire la moitié à ses dépens.

Il entreprit ensuite un bas-relief de l'Assomption pour le duc de Mantoue (1665). Pendant qu'il était occupé à cette statue, il lui arriva une affaire qui le dégoûta de Gênes et lui fit prendre la résolution de quitter cette ville. Il fut arrêté sans raison[4] par des sbires, comme il allait à minuit porter des lettres à la poste, et jeté en prison. Délivré le lendemain par l'intervention de plusieurs nobles de ses amis, et malgré la punition des sbires, Puget, décidé à sortir de Gênes, se retira dans son atelier et brisa à coups de marteau quelques

[1] Cette statue a été souvent gravée. Voir la *Gazette des Beaux-Arts*, 1865, t. XVIII, p. 324.

[2] Aussi presque tous les auteurs appellent-ils cette seconde statue saint Alexandre Sauli au lieu de saint Ambroise.

[3] « Ainsi, quoique nous ayons appris des Italiens l'art de la sculpture, ils se servent depuis longtemps des ouvriers françois. L'exemple de Puget en est une preuve. » — *Note du P. Bougerel.*

[4] Le Ratti nous apprend que Puget était sorti avec son épée, ce qui était défendu après le coucher du soleil.

ouvrages et quelques modèles; ses amis parvinrent à le calmer et obtinrent qu'il ne partirait qu'après avoir achevé les statues commencées. Il termina le bas-relief de l'Assomption et l'envoya au duc de Mantoue, qui lui fit proposer, par une espèce d'ambassade solennelle, de venir dans ses États; il allait s'y rendre lorsque ce souverain mourut.

Cependant le cavalier Bernin, qui avait vu les œuvres de Puget, en parla avec tant d'éloges à Colbert, que ce ministre lui donna l'ordre de revenir en France et le nomma directeur des ouvrages qui regardaient les ornements des vaisseaux, avec 1200 écus de pension.

« Il se disposa donc à partir, quoiqu'il trouvât de plus grands avantages à Gênes. Car la famille Sauli lui donnoit tous les mois 300 livres et lui payoit encore ses ouvrages; celle de Lomellini de Tabarque lui donnoit les mêmes appointements aux mêmes conditions. De plus les Doria projetoient de faire une église paroissiale... et vouloient lui en donner la conduite. Le sénat avoit délibéré aussi de faire peindre la grande salle du conseil, et ordonné que Puget en feroit les dessins. Les sénateurs Sbrignola et Grillo, qui en étoient chargés par le sénat, furent le prier d'y travailler; mais il s'en excusa, leur protestant que tous les avantages du monde ne le dispenseroient jamais d'obéir à son prince. Les Génois furent très-sensibles à son départ; ils l'accablèrent de présents, lui firent plus d'honneur que jamais, et eurent dans la suite des relations particulières avec lui, preuves certaines du cas qu'ils en faisoient[1]. »

Puget quitta Gênes après y avoir travaillé huit ou neuf ans; il arriva à Toulon en 1669.

Malgré ses occupations pour les sculptures des vaisseaux, Puget fit encore deux ouvrages pour Gênes; le premier est le modèle de l'église de l'Annonciade, de treize à quatorze pieds de haut, conservé dans l'arrière-sacristie de cette église; mais ce modèle n'a jamais été mis à exécution. Le second est le modèle d'un baldaquin pour le maître-autel de l'église de Carignan, commencé à Gênes et achevé à Toulon. Ce magnifique travail, conservé dans la maison du Puget à Marseille, puis placé dans les salles de l'Académie des arts de cette ville, était au temps de Mariette, en assez mauvais état; « il y a été, dit-il, mal conservé. »

On cite encore plusieurs œuvres du Puget à Gênes, que le P. Bougerel ne mentionne pas. A Notre-Dame-des-Vignes, au maître-autel, l'ange, le lion, l'aigle et le bœuf, symboles des Évangélistes; — à l'église de Saint-Cyr, le grand autel avec son tabernacle, sa table ornée d'anges et d'enfants en bronze doré. Cette grande composition, commencée en 1662, fut achevée en 1670; Puget fut aidé dans ce travail

[1] Cette biographie est tirée tout entière du P. Bougerel.

par son élève CHRISTOPHE VEIRIER ; — à l'église de Saint-Philippe de Neri, à l'oratoire du saint, une statue de marbre de la Sainte-Vierge, sur l'autel; — au palais Spinola, sur la terrasse, l'enlèvement d'Hélène, groupe en marbre ; Puget[1] en parlant de ce groupe, dit qu'il n'en a fait que le modèle; — une vierge pour le palais Carrega[2] ; — la fontaine du palais Brignole.

Puget forma école à Gênes ; entre autres élèves, il eut Daniello Solaro, génois[3].

LA MER, sculpteur. — La Mer était à Gênes en même temps que Puget, et fut employé comme lui à l'achat des marbres. Il en est fait mention dans une lettre de M. de la Guette, intendant de Toulon, écrite à Colbert, le 7 novembre 1662[4].

MONSIEUR **ONORATO**, sculpteur. — « A l'époque du Puget, travailla à Gênes un autre sculpteur dont le nom de famille est inconnu ici, mais dont les œuvres, quoique peu nombreuses, attestent le mérite. Il s'appelait Monsieur Onorato (Honoré). On voit de lui à Saint-Roch, la statue en marbre du saint, œuvre d'un bon goût, d'un grand caractère et noblement imitée des Saints Roch de nos plus célèbres sculpteurs, d'où nous concluons, dit Ratti, qu'il avait appris son art en Italie, comme l'indiquent encore une statue de la Vierge avec des anges, qui se voient sur le grand autel de l'église des Pères de la Mère de Dieu, et les anges qui ornent l'autel de la nation française dans l'église de l'Annonciation del Guastato. Ces Pères de l'Oratoire ayant acheté à Rome une statue de saint Philippe porté sur les nuages, et voulant la placer sur le maître-autel de leur église, y firent ajouter par Onorato, en manière de piédestal, un second groupe d'anges en marbre, pour lui donner plus d'importance et plus d'élévation. Onorato était encore à Gênes en 1700; il retourna ensuite en France, et nous ne savons ce qu'il y est devenu[5]. »

MONSIEUR **LACROIX**, sculpteur de crucifix, né en Bourgogne, vivait à Gênes à la fin du XVII[e] siècle. — « Monsieur Lacroix excellait à faire des crucifix, soit en ivoire, soit en bois de jujubier ; on ne peut rien voir de plus beau que ses ouvrages, qui se conservent chez nous, dit Ratti, avec le plus grand soin. Les crucifix de Lacroix n'excèdent jamais une palme et demie (un pied environ) ; les plus célèbres peintres génois de ce temps voulurent tous avoir de ces belles sculptures. La-

[1] P. 41 de la *notice sur Puget* par le P. Bougerel.
[2] Cette statue se trouve encore dans la chapelle de ce palais. Elle a été gravée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, p. 380.
[3] Voir sur Puget l'excellent travail de M. Léon Lagrange dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1865, t. XVIII et XIX.
[4] *Archives de l'art français*, t. IV, p. 228. — Documents sur le Puget.
[5] Ratti, *Vite de' pittori*, etc., t. II, p. 326.

croix a dû faire le crucifix, plus grand que les autres, pour le maître-autel de l'église de l'Annonciation del Guastato ; mais comme il y a longtemps que je ne l'ai vu, continue Ratti, je ne puis parler de la bonté de cet ouvrage. Après son départ de Gênes, on ne sait ce que Lacroix est devenu[1]. »

RIGAUD (voir page 147). — En 1695, Rigaud fit les portraits du marquis de Lomellini, envoyé de Gênes, et du marquis Grimaldi, noble génois. En 1704, il peignit le comte Durazzo, envoyé de la république de Gênes, lequel acheta et emporta dans son pays le portrait du duc et de la duchesse de Mantoue, peint par Rigaud.

Ratti[2] parle d'un *François Rigaud*, parisien, qui peignit les portraits du seigneur J.-B. Brignole et de la signora Battina Raggi Brignole, tous les deux placés dans le palais de cette famille.

VANLOO (Jean-Baptiste) (voir page 279). Mariette nous apprend que de quatorze à seize ans (1699 et 1700), J.-B. Vanloo a fait beaucoup de portraits à Gênes.

DAVID (Claude), sculpteur de Franche-Comté, vivait en 1720. — On voit de lui à Sainte-Marie et saints Fabien et Sébastien, au-dessus de la porte de la façade, une statue de la Vierge enlevée au ciel par les anges (terminée par Baratta) ; — dans deux niches latérales, les statues de saint Pierre et de saint Paul ; — dans l'église de Saint-Pierre de Carignan, la statue de saint Barthélemy[3].

LANGLADE, ingénieur. — En 1718, on érigea d'après ses dessins le beau pont de Carignan.

WAILLY (Charles de), architecte (voir page 177). — **CALLET** (Antoine-François), peintre, né en 1741, mort en 1823. — **BEAUVAIS** (Philippe de), sculpteur, né à Paris en 1739, y mourut le 31 octobre 1781. — C'est sur les dessins de Ch. De Wailly[4] que l'architecte Tagliafichi construisit et décora le splendide salon du palais Spinola, à Gênes. L'apothéose d'Ambroise Spinola, au plafond, a été peinte par Callet. Spinola, le preneur des villes de Flandre, est sur un char à deux chevaux ; Minerve le conduit à l'immortalité. Les huit cariatides et les bas-reliefs qui sont audessous de l'architrave ont été sculptés par Beauvais.

La décoration du salon Spinola a eu une grande célébrité. Sur un stylobate de marbre blanc s'élèvent des colonnes cannelées, d'ordre

[1] Ratti, *Vite de' pittori*, etc., t. II, p. 327.
[2] P. 260.
[3] L'abbé Richard, t. I, p. 130.
[4] Ces trois dessins ont été exposés en 1773 ; ils ont été donnés par sa veuve au musée du Louvre ; on en trouve la description dans l'ancien Catalogue des dessins, nos 12,750, 12,751, 12,751 *bis*.

corinthien, dont les entrecolonnements varient; dans ceux du milieu, aux deux façades, sont placées deux grandes glaces qui répètent les objets à l'infini. Sur les colonnes est un entablement qui soutient une voûte avec arceaux et lunettes, décorée de bordures, d'arabesques et de huit cariatides, sur lesquelles repose une grande bordure ovale qui encadre l'apothéose de Spinola.

BOURJOT (Ferdinand), architecte, né à Paris en 1768. Elève de David, de Renard et Leroy. — Après avoir remporté plusieurs médailles à l'Académie royale d'architecture, il alla remplir dans la république de Gênes les fonctions d'ingénieur-architecte [1].

DUMONT, sculpteur (voir page 248). — M. Dumont en collaboration avec M. Duban, architecte, a fait à Voltri, près de Gênes, le tombeau du marquis de Brignole. M. Dumont a fait le buste du marquis et deux anges adorant la croix.

GARNIER, architecte (voir page 385). — M. Garnier a achevé, en 1875, la construction d'une splendide villa à Bordighera, sur la route de la Corniche ; elle porte le nom de la villa Garnier et se fait remarquer surtout par la beauté des marbres qui la décorent.

TABLEAUX D'ARTISTES FRANÇAIS DANS LES GALERIES DE GÊNES *.

Clouet (Fr.), dit **Janet**. Deux portraits au palais Adorno. — Portrait d'Elisabeth de France, fille de Henri II, au palais Durazzo.

Courtois, dit le Bourguignon. Un paysage et une bataille. (Au Palais-Royal.)
Une bataille. (Au palais Cataneo.)
Une bataille et un paysage. (Au palais Durazzo.)
Deux batailles. (Au palais du seigneur Etienne Franzone.)

Courtois. Saint Etienne, saint Roch. (Au palais Mari.)
Sacrifice d'Abraham; — Sainte famille. (Au palais Spinola.)

Detroy (Fr.). Portrait d'une dame avec un esclave. (Au palais Balbi.)

Detroy. Deux portraits. (Au palais Brignole.)

Largillière. Portrait d'une dame en habit de campagne. (Au palais Brignole.)

Le Sueur (Eust.). Joseph devant Pharaon, petites figures. (Au palais Spinola **.)

Manglard. Deux belles marines. (Au palais du seigneur Et. Franzone.)

Poussin. Le Christ et la Samaritaine. (Au palais Spinola ***.)

Valentin. Saint Mathieu. (Au palais Doria.)
Un joueur de guitare ; — un Cupidon. (Au palais Spinola.)
David. (Au palais Brignole.)
Les soldats jouant la robe de N.-S. J.-C. (Au palais Pallavicino al Zerbino.)

* Rédigé d'après la *Nouvelle description de Gênes*, 1 vol. in-8°. 1826, Gênes. (Bibl. nation. K. 1592. 2. E. b.); — Ratti ; — Lalande.
** *Nouvelle description*, p. 181.
*** Ratti, p. 276.

[1] Guyot de Fère. *Annuaire statistique des artistes français*. 1836.

§ 6. — JESI (ÉTATS ROMAINS)

PRADIER (voir page 246).— Pradier a fait pour la ville de Jesi le buste en marbre de Spontini.

---

§ 7. — LIVOURNE

RIVIÈRE (FRANÇOIS), peintre, né à Paris ; vivait encore à Livourne en 1746, dans un âge très-avancé. Elève de Largillière. — « Ce peintre, dit Mariette, peut marcher avec ce qu'il y a de mieux ; il a un beau génie et il entend bien le clair-obscur. C'est dommage que ne s'étant pas produit sur un meilleur théâtre, il soit demeuré inconnu. M. Jabach (Gérard-Michel), petit-fils du fameux curieux de tableaux et de dessins, qui a employé le pinceau de Rivière pour la décoration de la maison qu'il habitoit à Livourne, m'a conté que Rivière étoit parisien et élève de Largillière. A l'entendre, c'étoit un peintre universel qui faisoit également bien l'histoire, le portrait, le paysage, les animaux, les fleurs, et avec cela il mourut de faim dans une ville où ceux qui l'habitoient ne connoissoient que les affaires et ne s'occupoient que de commerce... M. Dumont, le Romain, qui a vu et connu Rivière à Livourne, ne peut se taire quand il en fait l'éloge, lui qui est si réservé à donner des louanges. Il me le dépeint comme un philosophe qui sçavoit se contenter de peu et qui ne faisoit point servir le travail à satisfaire son ambition. »

Dans l'église des Arméniens, à Livourne, est un tableau peint par Fr. Rivière, où l'on voit saint Grégoire qui baptise un roi et une reine [1].— Ses tableaux d'assemblées et de danses turques étaient fort recherchés en Italie.

---

§ 8. — NOTRE-DAME DE LORETTE

SARAZIN (JACQUES), sculpteur, né à Noyon en 1588, mort à Paris le 3 décembre

[1] Pandolfo Titi, p. 328.

1660. Elève de S. Guillain. — « La reine Anne d'Autriche, dans le temps qu'elle étoit enceinte de son premier enfant qui règne aujourd'hui (Louis XIV), luy ordonna de faire jeter en fonte, sur ses modèles, un ange d'argent de trois pieds et demi de haut, tenant un enfant aussi fondu d'or, représentant le Dauphin qu'elle attendoit, pour s'acquitter d'un vœu qu'elle fit pendant sa grossesse. Ce groupe est à Notre-Dame de Lorette, où elle l'avoit destiné[1]. »

VOUET (voir page 262). — A la sixième chapelle de la nef, à gauche, de la Santissima Casa, est une Cène, peinte par Vouet[2].

---

§ 9. — LUCQUES

GÉRARD (voir page 155). — En 1811, Gérard a peint le portrait de Marie-Anne-Élisa Bonaparte, grande-duchesse de Toscane, princesse de Lucques et de Piombino, et celui de sa fille.

BIENAIMÉ (Pierre-Théodore), architecte, né à Amiens en 1765, mort en 1826. — Bienaimé a été architecte d'Élisa Bonaparte; il a décoré les appartements du château de Lucques et reconstruit la maison de plaisance de Marlia.

---

§ 10. — MALTHE

ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE MALTHE.

L'ordre des chevaliers de Malthe comprenait un grand nombre de membres français. La somptueuse église de Saint-Jean est remplie de peintures, de sculptures, de dalles historiques et de tombeaux importants, dont une partie est d'origine française[3].

[1] Perrault, *Hommes illustres*, *Vie de J. Sarazin*. — Le groupe fut porté par M. de Chantelou. (Voir le t. III, p. 130, des *Peintres provinciaux* de M. Ph. de Chennevières.)
[2] Lalande, t. VIII, p. 155. — Cochin, t. I, p. 98.
[3] *Bulletin du comité des Arts*, t. I, p. 74.

FAVRAY (Antoine), peintre, né le 8 septembre 1706[1], à Bagnolet. Elève de Detroy le fils. — Favray, reçu le 21 septembre 1751 dans l'ordre de Malthe, comme chapelain servant d'armes de la langue de France, a beaucoup travaillé à Malthe ; avant l'occupation de l'île par les Français, on voyait bon nombre de ses tableaux dans les appartements du palais magistral. En 1791, il y avait dans l'Aubergede la Langue de France un beau tableau représentant l'entrée du grand maître L'Isle-Adam à Malthe[2]. « Il peint le portrait, dit Mariette, et il réussit principalement dans de petits tableaux où il représente des usages et des modes malthaises. »

PRADIER (voir page 246). — Le roi Louis-Philippe a fait ériger dans l'église de Saint-Jean un tombeau au comte de Beaujolais, son frère, mort à Malthe. Ce monument est surmonté d'une figure couchée du prince, sculptée en marbre par Pradier. Une répétition de cette statue, qui est l'une des meilleures de l'artiste, se trouve au musée de Versailles[3].

---

§ 11. — MILAN, BRESCIA ET VILLAFRANCA

GUILLAUME DE SIGNERRE (Gulielmus Lesignerie Rothomagensis figurarum celator), imprimeur et graveur de Rouen, établi à Milan à la fin du xv[e] siècle. — Il y a imprimé, de 1496 à 1518, plusieurs ouvrages décorés de ses gravures sur bois. Nous citerons le traité de Gafori : *De harmonia musicorum instrumentorum*. (Bibl. nat. V 614 2+A[4].)

RICHARD TAURIGNY ou **TAURIN**, sculpteur, né à Rouen, vivait au milieu du xvi[e] siècle (voir page 447). — « Parmi ceux qui ont sculpté en relief et surtout en bois, il me suffira d'en nommer un seul, mais le plus rare qui soit au monde aujourd'hui, appelé Ricciardo Taurino de Rouen, en Normandie. On le peut voir, en ne nommant pas beaucoup d'autres ouvrages de lui, dans la grande église de Padoue, où il a sculpté sur le tour du chœur l'Ancien et le Nouveau Testament, et

[1] D'après l'*Etat de la France*, par Waroquier, 1789, t. II, p. 205.
[2] *Malthe, par un voyageur français*, 1791, 1 vol. in-12, p. 90.
[3] Voir le n° 1895 du Catalogue par M. E. Soulié.
[4] C'est M. G. Duplessis qui nous a communiqué ces curieux renseignements sur Signerre.

dans la grande église de Milan, où il a sculpté aussi sur les stalles du chœur 25 sujets au moins de la vie de saint Ambroise[1]. »

NICOLAS BONAVENTURE, architecte français; vivait à Milan à la fin du XVIe siècle. — Cet architecte a fait l'une des trois belles fenêtres du fond du chœur au dôme de Milan. Celle du milieu, dit Pirovano, est de Nicolas Bonaventure, français, qui obtint ce travail au concours[2].

GÉRARD (voir page 155). — En 1810, Gérard a peint le portrait du prince Eugène, vice-roi d'Italie, et celui de la princesse Auguste-Amélie, vice-reine.

JACOB (Nicolas-Henri), peintre et dessinateur, né à Paris. Elève de David, Dupasquier et Morgen. — En 1805, il fut dessinateur du cabinet du prince Eugène et il resta auprès de ce prince, à Milan, jusqu'en 1814. Il y peignit, en 1809, « la parade du vice-roi », entouré de son état-major d'artistes et de savants. Il a fait aussi un tableau représentant la Valeur, la Vertu et la Science protégeant les Beaux-Arts et le Commerce. Dans le palais Borghèse, à Rome, on voit le portrait du prince Borghèse, peint par Jacob, et aussi de lui un grand dessin représentant la princesse Laute entourée de sa famille, dans son palais à Rome[3].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1859, l'Empereur a donné à M. Carlo Gaudini, de Villafranca, en souvenir de l'entrevue de Villafranca, deux vases dits de l'empire, fond bleu avec portraits de l'Empereur et de l'Impératrice par M. Apoil.

En 1860, l'Empereur a offert à la ville de Brescia deux vases, forme œuf, fond blanc avec les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice par Crauneau.

TABLEAUX FRANÇAIS DANS LES GALERIES DE MILAN.

Subleyras. J.-C. en croix. — Saint Jérôme. (A la galerie de la Brera.)
Vernet (Joseph). Plusieurs tableaux. (Au palais archiépiscopal.)
Le Brun (Ch.). Un tableau. (Au palais des îles Borromées, près de Milan.)

[1] Lomazzo, *Idea del tempio della pittura*, édition de 1785, p. 144. — La première édition est de 1591. — *Bulletin du comité des Arts*, t. II, p. 245-7. — Eméric David, *Histoire de la sculpture*, p. 151.
[2] Fr. Pirovano, *Milano, nuova descrizione*, 2e édit., in-18, p. 57.
[3] Gabet et Nagler.

§ 12. — MODÈNE

FOLONI (Vincent), orfèvre français. — Campori[1] nous apprend qu'il était établi à Modène en 1531, où son nom s'est italianisé.

FIBO (Georges), sculpteur bourguignon établi à Bologne. — Il a fait en 1638 une statue de la Vierge del Carmen pour une confrérie de Carpi, ville du Modenais.

PIERRE DE LAURIER ou **LAURI**, peintre, travaillant de 1637 à 1650. — Il a fait pour l'église de Saint-Vincent, à Modène, un tableau représentant la Sainte-Famille.

FÉNIS ou **FÉNICE** (Barthélemy), graveur. — Il a vécu à Modène de 1652 à 1669 et y a beaucoup gravé. Campori (p. 199) donne la liste de ses gravures.

HENRIET (Israel), graveur lorrain, né en 1590, mort en 1664, établi à Florence. — A fait divers travaux pour le duc de Modène[2].

BORDENANS ou **BOURDENAU** (Jacques), sculpteur en bois, lorrain, vivait au XVIIe siècle. — Il est l'auteur de la belle statue en bois de la sainte Vierge, placée d'abord dans l'église des Grâces de Carpi, et depuis dans la cathédrale de cette ville.

BOULANGER (Jean), peintre, né à Troyes en 1606, mort à Modène le 24 juillet 1660[3]. — Boulanger de Troyes était un peintre ingénieux, facile, coloriste, ayant une touche large et spirituelle, et de la vigueur quand il le fallait. Il a beaucoup peint, et plusieurs de ses œuvres sont fort belles. Le duc de Luynes[4] dit que Boulanger était très-estimé à Modène ; Cochin[5] fait de lui les mêmes éloges, et de nos jours, ceux qui ont vu ses œuvres ont la même opinion[6]. Les principaux ouvrages de Boulanger sont : la fameuse galerie de Bacchus, au château de Sassuolo[7], peinte à fresque par Balthazar Bianchi, sur les dessins de Boulanger ; — une copie du célèbre tableau de Paul Véronèse, repré-

[1] *Gli artisti italiani e stranieri negli Stati Estensi. — Catalogo storico corredato di documenti inediti.* C'est à cet excellent livre que nous empruntons presque tout ce que nous disons dans ce chapitre.
[2] Florent Le Comte, *Cabinet*, Paris 1700, t. III, p. 175.
[3] D'après Virloys, *Dictionnaire d'architecture*, Paris, 1770, p. 213.
[4] *Mémoires*, 31 mars 1744, t. V, p. 375.
[5] *Voyage d'Italie*, 3 vol. in-12, 1769, t. I, p. 83.
[6] Lalande, t. II, p. 210, seul, est d'un avis contraire : il dit bien que Boulanger est un peintre agréable, mais il trouve sa couleur fausse et son dessin incorrect.
[7] Maison de plaisance du duc de Modène.

sentant la Madeleine (à Modène); — Diane et Actéon (à Florence, à la galerie Tanoli Canacci); — Eve présentant la pomme à Adam (à Ferrare); — des fresques (aujourd'hui détruites), au collége des Nobles, à Parme; — des plafonds à fresque, à la villa ducale de Pentetorri, près de Modène; — beaucoup de tableaux pour les églises et les particuliers. A ces œuvres indiquées par Campori, il faut ajouter; le repos dans la fuite en Egypte (gravé par Olivier Dofin); — la Vierge, au pied d'un bâtiment en ruines, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux; un ange lui présente des fruits pendant que saint Joseph regarde la scène (grandeur naturelle); — un satyre offre une couronne à une bacchante (au crayon rouge); — une très-belle copie à l'huile d'un tableau de Véronèse, représentant la Madeleine chez le pharisien lavant les pieds de Notre-Seigneur; — l'Assomption de la sainte Vierge[1]; — et les tableaux qui se trouvent au musée de Modène et qu'on citera plus loin.

DAUPHIN ou **DOFIN** (Olivier), peintre et graveur, né en Lorraine, mort à Sassuolo en 1693[2]. — Olivier Dauphin, neveu de Boulanger, entra au service d'Alphonse IV, duc de Modène, en 1659, et y resta jusqu'en 1663, date de la mort de ce prince. Il fut associé à son oncle pour les peintures de Sassuolo, où il fit les paysages de la galerie de Bacchus et la prise de Mortara. Après 1663, il travailla pour les églises de Modène, et grava à l'eau-forte d'après les Carraches et d'après les peintures des palais de Modène et de Sassuolo.

D'après Mariette[3], Olivier Dauphin aurait vécu à Bologne, où il aurait fait des planches d'après les Carraches; c'est probablement une erreur, Campori, que nous suivons, étant mieux informé.

BLONDEL (Jacques), graveur. — Il vivait de 1639 à 1692, et a gravé sur cuivre le portrait du cardinal Rinaldo d'Este, qui fut depuis duc de Modène.

MIGNARD (Pierre). — Vers 1654, Mignard, étant à Modène, fit le portrait du premier peintre du duc de Modène[4], qui, à cette date, nous paraît être Jean Boulanger lui-même, compatriote de Mignard.

BARRERA, peintre. — Il travaillait en 1693 et fit pour le monastère des Sœurs de Saint-Sébastien, à Carpi, un tableau d'autel représentant saint Philippe et sainte Lucie, qui a été remplacé depuis par un tableau de Louis de la Forest.

[1] *Descrizione de' quadri del ducale appartamento di Modena;* Modène, 1787, 1 vol. in-8°, 3e édit., p. 27, 55, 92 et 115.
[2] Robert-Dumesnil (t. VIII, p. 251) le fait mourir en 1679.
[3] T. II, p. 114.
[4] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 90.

HONORÉ, sculpteur. — Il travaillait à Gênes en même temps que le Puget. Honoré a fait, en 1694, pour la chapelle de la sacristie de la cathédrale de Modène : l'Immaculée Conception et l'Enfant Jésus tenant la croix à la main.

PALLIOT ou **POUILLOT** (Jean), graveur. — Il travaillait en 1696. Il a fait le dessin de la *macchina* élevée à Modène pour célébrer le mariage du duc Rinaldo, et il a restauré la peinture de la voûte d'une salle de la casa Campori, en 1693.

BAILLON, ingénieur. — Il vivait au commencement du XVIIe siècle. Il commença le palais, les jardins et les fontaines de Rivalta pour François III, alors prince héréditaire de Modène. A sa mort, arrivée en 1730, son œuvre fut achevée par J.-B. Bolognini.

DE LA FOREST (Louis), peintre parisien, né en 1685 [1], mort à Carpi le 1er novembre 1738. — Venu en Italie pour compléter ses études, il se fixa à Modène en 1712. Il y a fait un grand tableau pour l'église du couvent des PP. Mineurs de l'Observance, représentant les saints Bonaventure, Bernard de Sienne, Pascal d'Aylon, etc. Il a peint aussi plusieurs tableaux pour les églises de Modène et de Carpi. Campori dit que c'était un peintre facile, désireux d'acquérir de la célébrité, et qui, pour l'obtenir, travailla beaucoup, mais trop vite.

COLOMB DE VANEL (Antoine), peintre. — Il résidait à Carpi, sous François III, en 1765; il y peignit deux plafonds, aujourd'hui détruits, et un tableau d'autel représentant Jésus sur la croix, pour l'église de Saint-François de Carpi.

BARIER (François), graveur en pierres fines (1680-1746). — Il a gravé d'après nature le portrait du marquis Rangoni, envoyé du duc de Modène à la cour de France [2].

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE MODÈNE.

Boulanger. Portrait d'un officier. — Portrait d'une actrice (très-jolie peinture). — Deux figures non désignées. — La Madeleine lavant les pieds à Notre-Seigneur. — Figure de femme. — 5 dessins.

Callot. On voyait dans les appartements du duc de Modène, en 1787, un dessin à la plume de Callot représentant un très-beau paysage avec figures *.

Le Brun (Ch.). Moïse protége les filles de Jethro. — Moïse épouse la fille de Jethro. — Ces deux beaux tableaux ont été donnés par Louis XVIII au duc de Modène.

* *Descrizione de' quadri*, etc. (Voy. p. 439, note 1).

[1] Suivant d'autres en 1668.
[2] Mariette, *Traité des pierres gravées*, t. I, p. 149.

§ 13. — MONT-CASSIN

JEAN DE RHEIMS. — En 1370, Pierre de Tartaris, abbé du Mont-Cassin, s'occupait activement de la reconstruction de l'abbaye qui avait été détruite de fond en comble... Parmi les artistes qu'il employa sous la direction de *Jean Moregia*, de Milan, l'historien du Mont-Cassin en désigne particulièrement trois, savoir : *Jean de Rheims*, qu'il nomme en première ligne, *Ugolin*, flamand, et *Frère Jean de Comes*. Ces trois « ouvriers » firent à l'église du Mont-Cassin une couverture en bois, doublée de lames de plomb à l'extérieur, et décorée à l'intérieur de belles peintures, en tout semblables à celles de la basilique de Latran. Ils exécutèrent ensuite dans le chœur un double rang de stalles, ornées de feuillages et d'arabesques, sculptées en relief [1]. Ces sculptures en bois sont très-probablement l'œuvre de Jean de Rheims.

MELLIN (Charles), peintre, né à Nancy au commencement du XVIIe siècle, mort en 1650 [2] en France. Elève de Simon Vouet. — Mellin, dit Carlo Lorenese, a peint en 1637 la voûte du chœur de la célèbre abbaye du Mont-Cassin [3].

---

§ 14. — NAPLES

ADAM DE LA HALLE, compositeur de musique. — Adam de la Halle, dit le Bossu d'Arras, né vers 1240, se fixa à Naples après la conquête de Charles d'Anjou. Adam paraît avoir composé à Naples, vers 1285, pour le divertissement de la cour, le *Jeu de Robin et de Marion*, opéra comique, le plus ancien qui ait été composé [4].

MELLIN (Charles). — On voit de Mellin, à l'église de l'hôpital de l'Annonciation, un tableau de la Présentation de Notre-Seigneur au Temple [5].

[1] *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1844, p. 35.
[2] Selon Mariette, mort en 1632, à Messine.
[3] Lalande, t. VIII, p. 20.
[4] Fétis. Cette pièce a été imprimée en 1822, à 25 exemplaires, par la Société des bibliophiles de Paris.
[5] L'abbé Richard, t. IV, p. 182.

MIGNARD (Pierre) (voir page 362). — 1647. « Le portrait qu'il fit du duc de Guise, qui étoit attendu des Napolitains pour les soutenir [1], eut un succès que leur révolte rendit bien singulier. La ressemblance de ce prince étoit parfaite ; son grand air, sa noble fierté y étoient exprimés. Il fut envoyé à Naples, et l'espérance dont le peuple fut flatté de posséder dans peu son défenseur, fit rendre à ce portrait une espèce d'hommage, jusque-là que les femmes se mettoient à genoux en le regardant [2]. »

GERMAIN (Thomas), orfévre (voir page 183). — Il fit, en 1738, une toilette pour la reine de Naples, femme de Don Carlos.

VERNET (Joseph) (voir page 152). — En 1746, Vernet peignit, pour le roi de Naples, une chasse au lac de Patria [3].

VERNET (Jean-Antoine), peintre, né en 1716 ; mort à Naples un peu avant 1750 ; frère et élève de Joseph Vernet. — « Ses tableaux, disait Horace Vernet, ne se distinguent guère de ceux de Joseph ; tous deux signaient de même [4]. On les reconnaît cependant à ce qu'ils sont plus mauvais. Quand vous rencontrez une marine évidemment faible, et indigne de Joseph Vernet, mettez-la sans balancer sur le dos de Jean [5]. »

CAZES, peintre, fils de Pierre-Jacques Cazes. — Il a résidé longtemps en Italie et a été occupé comme peintre au théâtre de Naples [6].

Madame **LEBRUN** (voir page 155). — Madame Lebrun arriva à Naples en 1790 ; elle y fit les portraits de la princesse Marie-Thérèse, du prince héréditaire, père de madame la duchesse de Berry, de la princesse Marie-Christine, de Paesiello, et de la reine de Naples [7].

PÉQUIGNOT (Jean-Pierre), peintre de paysage, né à Baume-les-Dames en 1765, mort à Naples en 1806 ou 1807. — Péquignot se lia d'une étroite amitié avec Girodet pendant son séjour à Rome ; ils furent obligés de quitter cette ville à la suite des événements politiques, en janvier 1793, et se retirèrent à Naples. Péquignot s'y fixa et y passa le reste de sa vie. Péquignot vécut d'une façon assez bizarre, fuyant toute société, tomba plus tard dans l'usage immodéré du vin et mourut dans un

[1] Au moment de la révolte de Masaniello.
[2] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 89.
[3] *Revue universelle des Arts*, t. VI et VII.
[4] J. Vernet.
[5] Léon Lagrange, *Revue universelle des Arts*, t. VI, p. 99-101.
[6] *Œuvres poétiques d'André Chénier*, édition Lemerre, 1874, 3 vol. pet. in-12, t. I, p. 50 de la *Notice*.
[7] Souvenirs de madame Lebrun.

état complet de misère. Girodet lui a consacré plusieurs vers dans le troisième chant de son poëme « le Peintre » :

Aimant les arts pour eux, heureux d'être oublié,
Ses seuls besoins étaient l'étude et l'amitié ;
Par l'étude fixé sur la terre étrangère,
Pour compagne il garda la pauvreté sévère,
Pour Mentor le travail, et ses nobles mépris
Aux hommes comme à l'or n'attachaient aucun prix.
Plus d'une fois j'ai vu la bizarre fortune,
Accourant sur ses pas, lui paraître importune ;
Je l'ai vu, dédaignant les dons de sa faveur,
Lui-même malheureux, secourir le malheur.
O toi qui, malgré toi seras un jour célèbre,
Reçois, cher Péquignot, cet hommage funèbre...

Péquignot, peu connu généralement, malgré la prédiction et les vers de Girodet, était cependant un artiste d'un talent remarquable, surtout par l'originalité ; il ne devait rien qu'à lui-même. Il a fait de nombreux dessins à l'estompe, relevés de sépia et de blanc, sur papier bleu ; ces dessins sont fort beaux. Ses tableaux de paysage qui sont tous en Italie, sont très-beaux aussi ; le plus souvent ses paysages sont inventés, toujours très-poétiquement composés, pleins de goût et d'originalité ; ses ciels, ses montagnes ont des formes et un caractère tout particulier ; si les arbres des premiers plans sont de convention, les autres plans de ses tableaux n'offrent plus ce défaut, et l'on ne peut qu'y admirer la poésie du dessin, la beauté des lignes, et une grande délicatesse d'exécution. Beaugean a gravé deux paysages de Péquignot (in-8°), dans le musée Landon [1].

DESCAMPS (Guillaume), peintre.— Guillaume Descamps a été peintre du roi de Naples, Murat [2].

MONTAGNY (Élie-Honoré), peintre d'histoire, né à Paris. Élève de David.— Il fut envoyé à Naples en 1805, par l'ambassade de France à Rome, afin d'y faire des dessins pour l'Iconographie ancienne, et il devint peintre de la reine Caroline de Naples. Plusieurs de ses tableaux, Philémon et Baucis, le Tasse, etc., sont restés au palais de Naples [3].

GASSE (les frères), architectes. — Les frères Gasse ont fait, à l'époque de Murat, la belle promenade de la Villa-Reale à Naples, la Bourse, l'observatoire de Capo di Monte et le palais des ministères. L'observatoire est d'Etienne Gasse [4].

[1] *Notice sur Péquignot*, par P.-A. Coupin, dans les notes du 3e chant du *Peintre* de Girodet, dans le t. Ier des *Œuvres posthumes de Girodet-Trioson*, in-8°, 1829, p. 295.
[2] La vente de cet artiste a été faite à Paris, en 1859, par MM. Sibire et Vignères.
[3] Gabet.
[4] Voir Fussli. — Landon, *Annales*, t. I, p. 267. — Renseignements particuliers.

LECONTE (Etienne-Chérubin), architecte, né en 1766. — Leconte, architecte du roi Murat, a décoré le palais royal de Naples.

INGRES (Jean-Auguste-Dominique), peintre, né à Montauban le 29 août 1780, mort le 14 janvier 1867. Élève de David. — M. Ingres a peint en 1813 pour la reine Caroline, femme de Murat, les Fiançailles de Raphaël; ce tableau est perdu, mais il a été gravé dans le recueil publié par M. Magimel, d'après un dessin que possédait M. Hauguet. En 1813, la reine Caroline commanda à M. Ingres la Grande odalisque, qui a été lithographiée par Sudre.

GÉRARD (voir page 155). — Gérard a fait les portraits suivants des souverains de Naples : 1807, Marie-Julie, reine de Naples, femme de Joseph (gravé par P. Adam); — 1808, Marie-Caroline, reine de Naples, (femme de Murat), avec ses quatre enfants ; — 1810. la même ; — 1812, Murat.

Au palais royal de Portici, on voit de lui les portraits de Napoléon en habits impériaux, de madame Letizia et de Murat[2].

GROS (voir page 177). — En 1812, Gros exposa le portrait équestre de Murat, l'un de ses plus beaux tableaux.

JALEY (Louis), graveur de médailles. Élève de Moitte et Dupré. — Jaley a gravé en 1812 une médaille du roi Murat, commandée par ce souverain.

ODIOT, orfévre. — Odiot a composé pour le roi de Naples Ferdinand Ier, un grand service d'orfévrerie.

MANUFACTURE DES GOBELINS.

En 1820, le roi de France a donné au roi de Naples une belle tapisserie représentant Henri IV rencontrant Sully blessé à la bataille d'Ivry.

P. GIRARD, peintre, réside à Naples (voir Russie).

FROMENT-MEURICE (Désiré-François), orfévre (voir p. 156).— Froment-Meurice a exécuté en 1855, pour la ville de Naples, une coupe offerte en prix de course de chevaux, par Mesdames la princesse Colonna, la comtesse Caramanico, la comtesse Gesualdo et la baronne de Rothschild. — Un chêne forme le support de la vasque. Sur la terrasse gazonnée servant de pied à la coupe, trois jockeys montés sur des chevaux de course sont lancés à fond de train.

KRAMER, joaillier, et **DUPONCHEL**, orfévre.— Kramer a fait, en 1861,

[1] *Ingres, sa vie, ses travaux,...* par le vicomte H. Delaborde, 1870, in-8°.
[2] D'Aloe, p. 552.

une couronne en or pour la reine de Naples, Marie-Sophie. Cette couronne lui a été offerte par quelques dames napolitaines en souvenir de sa conduite énergique pendant le siége de Gaëte. Elle est formée de feuilles de laurier en or mat, mêlées de fleurs de lys en brillants montés à jour et que rattache un ruban également en or, sur lequel se lit cette inscription : « A l'héroïne de Gaëte, les dames de Naples. » Au sommet, le chiffre de la Reine, formé d'un M et d'un S entrelacés, est surmonté d'une couronne, et au-dessous se trouve une grosse perle fine d'où s'échappe une flamme et qui représente une bombe[1].

Duponchel a fait, en 1862, une épée pour le roi de Naples François II.

FROMENT-MEURICE (Emile), orfévre (voir page 157). — En 1861, il a exécuté le reliquaire offert par les dames de l'Anjou à la reine de Naples. La relique de sainte Radegonde est fixée dans le cœur d'un lis d'argent, la branche de lis placée dans un petit vase à col mince dont les anses sont formées par des anges. Le dessin est d'Emile Froment-Meurice ; le travail d'orfévrerie a été dirigé par Ambroise Dumoulin.

En 1862, il a exécuté le bracelet offert par les dames de Bordeaux à la reine de Naples. Une frise d'or ciselé et bordée de perles forme le tour du bracelet ; au centre, sont les armes du royaume de Naples ; dessous, celles de la ville de Bordeaux. Des enfants portent le nom de *Gaëte*, incrusté en or sur des cartouches de grenat. La composition est de Rambert.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE ROYAL BOURBON.

Bourdon (Sébastien). Une sainte famille avec vue de paysage.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Diane et ses nymphes se reposant après la chasse. — Une marine au coucher du soleil.

Vernet (Joseph). Une tempête.

Vouet (Simon). Demi-figure d'un ange avec une haste dans les mains, symbole de la passion de J.-C.
Demi-figure d'un ange emportant la croix et la robe de J.-C. avec les dés, symbole de la passion de J.-C.

On voyait au temps de Cochin *, dans le palais du prince della Rocca, à Naples, environ une douzaine de tableaux de Simon Vouet, représentant des anges, demi-figures de grandeur naturelle. « Ces tableaux ont du mérite, dit Cochin, et sont d'une manière grande. » Il me semble probable que les deux tableaux du musée Bourbon viennent de cette collection.

* *Voyage d'Italie*, t. 1, p. 191. — Lalande, t. VII, p. 48, ajoute une Nativité.

[1] L'*Illustration* de 1861, t. XXXVII, p. 384, donne la gravure de ce charmant joyau.

DIVERS OUVRAGES FRANÇAIS A NAPLES.

Bienaimé. Sculptures. (Au palais Fondi *.)

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Paysage avec la nymphe Egérie et ses compagnes. (Galerie du prince de Salerne.)

Gérard. Les quatre âges de la vie. (Même galerie.)

Granet. Intérieurs. (Au palais Fondi.)

Ingres. Paul et Françoise de Rimini. (Galerie du prince de Salerne.)

Poussin. Une sainte famille. (Au palais Torre.)

La fuite en Egypte. Même galerie **.)

Valentin. Portrai de Scipion Filomarino. (A l'église des Saints Apôtres ***.)

Wicar. Portrait de Masséna. (Au palais royal de Portici ****.)

* D'Aloe, p. 525, 526.

** Cochin, t. 1, p. 187, 188, parle d'une Annonciation au palais Torre, et Lalande, t. VI, p. 56, cite une Adoration des mages.

*** D'Aloe, p. 61.

**** Idem. p. 552.

§ 15. — ORVIETO

Maitre **ETIENNE DUFOUR** [1], peintre et mosaïste français. — Maître Étienne Dufour remplaça vers 1559 les mosaïstes vénitiens qui étaient partis sans terminer la restauration des mosaïques du dôme d'Orvieto [2]; ses gages étaient de 10 écus par mois [3]; en mars 1572, il est encore mosaïste du dôme [4]; mais en 1585, devenu vieux et pauvre, Étienne Dufour est réduit à demander des secours à la fabrique [5], et le 14 juin de cette année, il lui écrit :

« Votre dévoué Étienne, peintre françois, vous expose qu'il y a déjà quatre années et plus [sic] qu'il est venu habiter dans cette ville et qu'il a passé presque tout son temps au service de cette pieuse fabrique, tantôt employé à .... [6], à faire des ouvrages de peinture, ayant dépensé des années à réparer les mosaïques de cette église, ayant aussi réparé les endroits altérés par le temps dans la chapelle nouvelle, étant maintenant vieux et pauvre, ne pouvant plus se suffire à lui-même et étant de plus malade, etc. [sic] supplie humblement Vos Seigneuries de lui faire quelque aumône pour l'amour de Dieu, pour qu'il ne meure pas de besoin au terme de sa

[1] Stephanus de Furno.

[2] Della Valle, *Storia del duomo di Orvieto;* Rome, 1791, 1 vol. in-4°. — Document 102, p. 330.

[3] Idem. p. 334, Document 110.

[4] Idem, Document 121.

[5] Idem, Document 131, p. 348-9.

[6] *Prodo o alla Sala.*

vie, etc. [sic]. » Il fut résolu que le seigneur Camerlingue et les seigneurs susdits ayent la liberté de lui donner quelque témoignage de reconnoissance, au moins un demi-écu par mois, comme aumône, et cela pendant l'espace d'un an. »

SERMOIS (Ferdinand), peintre mosaïste français. — Dans l'année 1592, des mosaïstes italiens, Alexandre et François Scalza et Paul Rossetti, font avec maître Ferdinand Sermois, Français, sur les dessins de César Nebbia, une mosaïque représentant la Résurrection de Jésus-Christ, d'une superficie de quinze cents palmes, à raison de deux écus d'or la palme, tandis que les maîtres vénitiens demandaient quatre ou cinq écus d'or par palme et diverses gratifications [1].

---

§ 16. — PADOUE

RICHARD TAURIGNY, sculpteur (voir page 436). — Richard Taurigny a sculpté les stalles du chœur de Sainte-Justine de Padoue ; ces sculptures représentent des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le choix des sujets lui fut indiqué par le P. Eutichio Cordes, savant moine d'Anvers. Dans le cours de son travail, Richard voulut avoir un modèle en terre, et les Pères du monastère en chargèrent Andrea Campagnola.

Taurigny, qui florissait après 1550, était un très-habile sculpteur, mais d'humeur peu endurante. Il y avait une curieuse relation sur cet artiste dans un manuscrit de la bibliothèque de Sainte-Justine, intitulé : *Esposizione delle cose simboliche, e figure, e figurate del V. ed N. Testamento contenute nell' artificioso choro novo del monasterio di S. Guistina, ec. di D. Gironimo da Potenza ab. titolare* [2].

PLACHE (Noel), peintre français, vivait à Padoue aû milieu du XVIIe siècle [3]. — Brandolese cite plusieurs peintures de cet artiste : à l'église Saint-Laurent, un épisode de la vie du saint ; ce tableau est signé et daté : Natale Plache francese f. 1654 ; — à l'église de Saint-André, saint François Xavier, à qui une Indienne présente son enfant mort (Natale Plaque francese fece) ; — à San-Biagio, Jésus-Christ au sépulcre (Nadal francese f. 1646).

[1] Della Valle, Documents 113 et 130, p. 336 et 348.
[2] P. Brandolese, *Pitture, sculture, architetture ed altre cose notabili di Padova*; Padoue, 1795, 1 vol. in-8°, p. 302.
[3] P. 21, 209, 243 de l'ouvrage de Brandolese.

JOUVENET (Noel), peintre (voir page 174). — En 1684, Noël Jouvenet faisait, à Padoue, un tableau représentant la famille de Charles Patin, qui a été gravé par M. Desbois; c'est une belle composition, dont les têtes sont pleines d'expression et de finesse.

Monsieur **GIUSTO**, sculpteur. — Giusto, sculpteur français de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe, a laissé beaucoup d'œuvres à Padoue. On voyait de lui, à l'église Saint-Antoine, le mausolée de l'amiral Catterino Cornaro ; — dans la chapelle du Saint-Sacrement de Sainte-Justine, deux anges en marbre placés aux côtés du tabernacle [1].

DORIGNY (Louis) peintre (voir page 148). — On voit de lui aux Servites un tableau semi-circulaire représentant une Piété [2].

VERNANSAL (Louis-Guy de), peintre (voir page 182). — Vernansal a beaucoup travaillé à Padoue ; il a fait à San-Canziano, une grande fresque représentant l'Immaculée Conception ; — aux Servites, un Christ crucifié qui se détache le bras de la croix pour toucher et guérir une plaie à saint Pellegrino Laziosi ; — à Sainte-Claire, la Nativité et la Présentation de la Vierge ; — à l'église de Torresino, la Nativité de la Vierge, tableau d'autel, daté de 1720 et signé Guido Lud. de Vernansal ; la Nativité de Jésus-Christ, signé et daté de 1722 ; un troisième tableau représentant une dame et une petite fille ; — à l'église de Sainte-Anne, deux tableaux à côté de l'autel, représentant la Nativité de la Vierge et la Présentation de la Vierge ; — à l'église de Saint-Léonard, dans une chapelle, Jésus-Christ au jardin des Oliviers ; — à l'église de Saint-Gaetan, la Flagellation, tableau d'autel, et le Paradis, peint à la voûte.

Fussli croit qu'une partie de ces peintures doit être attribuée au fils de Vernansal, qui fit ses études à Venise [3].

RAOUX [4] (Jean) (voir page 194). — Raoux travailla avec succès en Italie. On voit de lui dans la cathédrale de Padoue, à la sacristie des chanoines, une Annonciation de la Vierge (signé) et la Visitation de la Vierge [5].

Monsieur **DE LA FIEURE** ou **LEFEBVRE** [6]. — Rossetti parle dun tableau de M. de la Fieure, qui représente saint Maur l'abbé, sou-

[1] Brandolese, p. 44, 95 et à la table. — Rossetti. *Il forestiere illuminato per le pitture, sculture ed architetture della cita di Padova ;* Padoue, 1 vol. in-12, p. 79.
[2] Brandolese, p. 65. — Rossetti, p. 235.
[3] Brandolese. — Rossetti. — Mariette. — Fussli.
[4] Brandolese l'appelle Rooux.
[5] Brandolese.
[6] Rossetti, p. 185. — Voir aussi Cochin, t. III, p. 167, et le *Dictionnaire des Beaux-Arts* de Lacombe.

tenu par des anges ; ce tableau est placé dans une chapelle de Sainte-Justine. De la Fieure ou de la Fièvre fut aussi graveur à l'eau forte.

Ce M. de la Fieure ou de la Fièvre, élève de Le Brun, et vivant au milieu du XVIII[e] siècle, est un personnage assez douteux. Ne serait-ce pas un Lefebvre ? C'est ainsi du moins que Cochin nomme l'auteur d'un tableau représentant un moine vêtu de noir et porté sur des nuées, qui guérit des malades, ce qui s'accorde parfaitement avec l'indication du Rossetti. « Il y a du génie dans ce tableau, dit Cochin; les figures d'en bas sont assez bien dessinées et avec goût ; la couleur en est fausse, maniérée et trop rouge. Il est de M. Le Febvre. »

LAOS, peintre français du commencement du XVIII[e] siècle. — A la cathédrale et au chœur, il y a un tableau semi-circulaire, représentant le Repos de la sainte Vierge avec saint Joseph et quelques anges. Ce tableau, dit Brandolese, montre beaucoup d'élégance ; il a été peint au commencement du XVIII[e] siècle [1].

---

§ 17. — PALERME

DUFOURNY (Léon), architecte, né à Paris le 5 mars 1754, mort le 16 septembre 1818. Élève de Leroi et de Peyre. — « Cet artiste est l'un de ceux qui ont le plus honoré l'école française dans l'étranger par le talent et par la noblesse du caractère [2]. » Dufourny alla en Sicile, où il résida pendant six ans, de 1789 à 1795, pour rassembler les matériaux d'un grand ouvrage sur les monuments anciens de cette île. Pendant son séjour en Sicile, il travailla trois ans gratuitement pour le gouvernement sicilien. Il construisit à Palerme, au jardin botanique de la villa Giulia, les édifices nécessaires à la conservation des plantes et à l'enseignement de la science ; ces constructions se composent de trois corps de bâtiments séparés, mais formant un ensemble; deux corps, sur les côtés, sont occupés par les serres, les logements de jardiniers et diverses dépendances ; le principal corps de bâtiment est carré : il occupe le milieu et domine les autres par son étendue et son élévation. Il contient une galerie servant d'herbier et de bibliothèque, les logements des professeurs et l'amphithéâtre destiné aux

[1] Brandolese, p. 128 et à la table ; Rossetti, p. 134.
[2] P. 200 du *Rapport sur les Beaux-Arts*, présenté à l'empereur Napoléon I[er] par la quatrième classe de l'Institut.

leçons ; le tout, décoré d'ordre dorique, fut construit de 1789 à 1793. « Il en fit, dit Quatremère de Quincy [1], un monument du meilleur goût ; et ce fut alors, au milieu de l'Europe moderne, le premier peut-être où l'on vit reparaître, dans un frontiscipe de quatre colonnes, l'ordre dorique grec que l'esprit de mode a depuis prodigué. »

Dufourny a aussi élevé en Sicile l'observatoire royal de Palerme, illustré par les belles découvertes de Piazzi. Il fit aussi le projet de la pépinière qui a été établie dans le domaine royal de la Margana [2].

---

§ 18. — PARME

VIALI, peintre (voir page 371). — « C'étoit un goût très-répandu en Provence d'avoir des chaises ornées [3]. » Viali, qui était de ce pays, ne s'occupa d'abord qu'à peindre des chaises à porteur ; il se consacra ensuite plus particulièrement au portrait. Il a fait celui de Don Philippe, infant d'Espagne, duc de Parme, qui a été gravé par Balechou, son élève [4].

PETITOT (Edmond ou Ennemond-Alexandre), dessinateur et architecte, né en France en 1730, mort au commencement du XIXe siècle. — En 1760, Petitot entra au service du duc de Parme qui voulait se faire bâtir un palais ; mais l'exécution des plans de Petitot exigeant trop de dépenses, le duc de Parme renonça à le faire élever. Le jardin ducal près de Parme et ceux du château de Colorno [5], résidence ordinaire des ducs, ont été tracés d'après les dessins de Petitot ; « mais, ajoute Nagler, dans la suite, le goût français dut faire place à un goût plus pur. »

Petitot fut aussi professeur à l'Académie de Parme ; il l'était encore en 1775 ; en 1776, nous le trouvons encore à Parme comme premier architecte du Duc [6] ; mais dans la suite il revint en France, vécut à Paris [7] et fut nommé chevalier de Saint-Michel.

[1] *Notice sur Dufourny.* — Voir aussi Sacca, *Dictionnaire géographique de la Sicile*, au mot *Palerme.*
[2] *Rapport*, etc. (cité plus haut).
[3] Mariette, à l'article *J. Vernet.*
[4] Mariette, à l'article *Viali.* — Voy. aussi les *Peintres provinciaux*, par Ph. de Chennevières, article *Lafage.*
[5] A trois lieues au nord de Parme.
[6] *Almanach historique et raisonné des architectes, des peintres, sculpteurs, graveurs*, 1776, p. 35.
[7] Nagler se trompe quand il le fait membre de l'Académie ; il n'a appartenu ni à l'Académie d'architecture ni à celle de peinture.

Le chevalier Petitot a fait la façade de l'église Saint-Pierre, à Parme[1]. Au château de Colorno, il y a un beau salon décoré sur les dessins de Petitot, et dont les sculptures ont été exécutées par Boudard (voir page 453)[2].

« En 1769, dit Nagler, il parut de Petitot une description des solennités qui eurent lieu à Parme, avec les gravures d'après ses dessins. Le Canu a gravé, d'après Petitot, l'esquisse d'une fontaine, et J. Volpato, deux planches intitulées : « *Veduta del boschetto d'Arcadia della parte dei principi e della parte del templo.* » Nous avons encore une collection de 35 feuilles, composée par Petitot et publiée sous le titre de : « Suite de vases, tirée du cabinet de M. Du Tillot, marquis de Felino, ministre de S. A. R., etc., et gravée à l'eau-forte d'après les dessins originaux de M. le chevalier E.-A. Petitot, premier architecte de S. A. R. l'infant Don Ferdinand, duc de Parme. » Les gravures sont de Benigno Bossi, stucateur de la cour du duc de Parme. — En 1803, il parut à Paris un ouvrage de Petitot, intitulé : « *Raisonnements sur la perspective, pour en faciliter l'usage aux artistes*, in-4°. » Ce n'est peut-être qu'une édition revue et corrigée d'un ouvrage projeté depuis longtemps, ou une traduction française, car le vieux Fussli dit que Petitot, étant en Italie, avait fait imprimer ses pensées sur la perspective, dont il essayait de faciliter l'emploi aux artistes; ce qu'annonce aussi le titre français.

» Nous trouvons dans le catalogue du cabinet Paignon-Dijonval, par Bénard, les planches suivantes, attribuées à un L.-A. Petitot, et qui appartiennent sans doute à notre E.-A. Petitot :

1° Projet d'un pont triomphal;

2° Élévation et perspective d'une colonne funéraire, en deux petites feuilles ;

3° Amphithéâtre d'Herculanum. »

GUYARD (Laurent), sculpteur (voir page 237). — « Ses parents, n'étant guère favorisés par la fortune, mirent leur fils en apprentissage chez un forgeron. Un jour qu'il était en train de dessiner un cheval, Voltaire vint à passer avec Mme du Châtelet ; il le vit travailler. Voltaire loua le jeune homme, lequel insista auprès de son père pour qu'il lui fît apprendre le dessin. Il eut pour maître le peintre Lallier, et les progrès que fit Guyard furent satisfaisants. Mais la peinture n'avait pas pour lui autant d'attraits que la sculpture, et il entra dans l'atelier d'un ornemaniste-sculpteur, nommé Landsmann, qui avait appris son art chez Bouchardon aîné. Sur la recommandation de ce dernier, Guyard vint à Paris pour entrer dans l'école de Bouchardon

[1] *Il parmigiano servitor di piazze, ovvero dialoghi di Frombola;* Parme, 1796, 1 vol. petit in-8°, p. 125-6.
[2] Lalande, t. II, p. 126.

jeune, et il y gagna en 1750 le grand prix de sculpture. Pendant quelque temps, il s'occupa exclusivement de l'anatomie du cheval, et les plus beaux modèles du genre s'offrirent à notre artiste dans les écuries royales de Versailles. Vint l'époque où Paris voulut ériger à Louis XV une statue équestre, et Bouchardon choisit Guyard pour exécuter le modèle. Ce modèle plut, mais Guyard en fit un autre qui obtint bien plus de succès; cependant il ne voulut pas entrer en lice avec son professeur. Le Roi vit par hasard ce projet qui lui convint, parce que le cavalier était à cheval avec plus de grâce, et Mme de Pompadour voulait même que le jeune artiste fût chargé de l'exécution. Mais Bouchardon prévalut. M. de Marigny, après une vive opposition, obtint que Guyard brisât son modèle; ce qui fut exécuté; toutefois, dit la chronique, les débris furent réunis et le modèle arriva complet à Paris. Pour conjurer l'orage, Guyard partit pour Rome; il ne devait comme pensionnaire, y rester que quatre ans; mais il lui fut défendu de revenir dans sa patrie, et il dut rester à Rome comme en exil[1]. A cette époque, il copia plusieurs antiquités pour M. Bouret, telles que l'Apollon du Belvédère, le Gladiateur, l'Amour et Psyché. Puis il tomba dans un état d'atonie complète et conçut le projet de se laisser mourir en s'abstenant de manger. Mais une femme le fit revenir sur sa résolution, et cette femme lui procura les moyens de rentrer dans sa patrie. En 1767, notre artiste vint à Paris, où il exécuta la statue de Mars au repos, pour l'offrir à l'Académie. Cette œuvre avait du mérite, mais elle n'en fut pas moins repoussée. M. de Marigny n'avait pas encore oublié que Guyard avait osé lui résister; Pigalle et d'autres artistes ne l'aimaient pas; force lui fut de se retirer, et dans son indignation il composa un ouvrage contre l'Académie, et s'en ferma les portes pour toujours. Toutefois il ne manquait pas d'amis à Paris. Parmi eux se trouvaient M. de Choiseul, le cardinal de Bernis, M. de la Rochefoucauld, Mme Geoffrin, etc. Frédéric le Grand l'invita à venir à Berlin, mais il suivit l'invitation[2] du grand-duc Ferdinand de Parme, parce que le climat d'Italie lui allait mieux. Ce protecteur le combla d'honneurs, et bientôt après les Académies de Padoue, de Bologne et de Parme le comptaient parmi leurs membres. Il vécut ainsi pendant douze ans dans une agréable médiocrité, lorsque l'abbé de Clairvaux l'appela pour lui confier l'érection d'un monument en l'honneur de saint Bernard. Il se rendit à Clairvaux en 1782, et au bout d'une année le modèle

[1] Il a séjourné quatorze ans à Rome, où il a fait des copies de l'antique. (Lalande, t. VI, p. 246.)

[2] « Au commencement de l'année 1769, il a été appelé à Parme par le prince, qui s'est engagé à lui faire une pension de 3,000 livres, avec la liberté de travailler pour d'autres que pour lui. C'est une fortune pour Guyard, qui n'auroit jamais rien fait à Paris et qui s'y seroit ruiné comme il a fait à Rome. » (Mariette, t. II, p. 340.)

était terminé à la satisfaction générale ; revenu en Italie, il s'y occupa avec activité de l'exécuter en marbre, et il en avait déjà achevé plusieurs figures, lorsque la mort le surprit[1].

» Guyard avait une grande habileté à travailler le marbre, mais il visait moins à la correction et à la pureté des traits qu'à rendre l'expression du sentiment. Quant à sa manière, elle se rapproche un peu de celle de Puget. Il était irascible, généreux jusqu'à la prodigalité et enthousiaste de son art ; mais il ne gardait pas toujours une assez grande modération dans ses actions. Varney a publié sur lui une notice biographique, imprimée à Chaumont, en 1806[2]. »

COUSINET. — Cousinet était à Parme en même temps que Petitot et Guyard. On trouve des lettres de lui dans : *Lettere artistiche inedite publicate di* G. CAMPORI, Modena, 1866. (Voir la *Chronique des arts et de la curiosité*, 1867, p. 207).

BOUDARD (JEAN-BAPTISTE), peintre, sculpteur et graveur à l'eau-forte, né en France, mort en 1778 [3]. Grand prix en 1732. — Boudard était sculpteur de la cour de Parme; il a fait pour le duc de Parme la plupart des statues qui ornent son jardin. Il a publié à Parme en 1759, en 3 volumes in-folio, une iconologie tirée de divers auteurs, avec 630 figures. Il a été le chef d'une nombreuse école[4] et fut remplacé à Parme par Guyard[5].

RAVENET (SIMON ?), graveur et dessinateur, né à Londres vers 1755 ; vivait encore à Parme en 1798. — Simon Ravenet, après avoir appris la gravure à l'école de son père, Simon-François Ravenet, établi à Londres (voir p. 318), vint étudier le dessin à Paris sous Boucher. De là il se rendit à Parme, où il s'établit et où il devint professeur à l'Académie. Il entreprit en 1779, et acheva en 1785, la gravure de tous les ouvrages du Corrége qui sont à Parme; cette suite se compose de 14 pièces, et lui valut le titre de chevalier[6].

JULIEN de Parme, peintre. — Julien de Parme se compose de deux artistes : l'un, Simon JULIEN, né à Toulon en 1736, mort à Paris en 1800, élève de Carle Vanloo ; l'autre : JULIEN de Parme, né le 23 avril

[1] Parme conserve de Laurent Guyard une Vierge colossale (5 mètres), une Bacchante et un Cupidon prêt à tirer de l'arc. L'église de Coparmio (à quatre lieues de Parme) renferme aussi une Vierge semblable à celle de Parme. (Jolibois, *Notice* citée dans la note suivante.)

[2] Traduit de Nagler. — Il y a aussi une *Notice* sur Guyard, publiée par Em. Jolibois, brochure, 1841.

[3] *Guida del forestiere per la cita di Bologna ;* Bologne, 1 vol. petit in-8°, 1826, à la table. — Lalande, t. II, p. 147, le fait mourir en 1771 ; Nagler, vers 1765.

[4] *Guida del forestiere per la cita di Bologna.*

[5] Lalande. — Voir aussi : *Il parmigiano servitor di piazza.*

[6] Huber et Rost, t. VIII, p. 124. — Voir aussi Nagler et l'*Etruria pittorica.* Plusieurs Ravenet ont travaillé pour cet ouvrage.

1736 à Cavigliano, près de Locarno, mort à Paris le 17 juillet 1799, venu une première fois en France en 1747, et une seconde en 1774.

La biographie de ces deux hommes a été sans cesse mêlée et confondue, si bien que des deux Julien, on en a fait un seul. Celui qui a peint à Parme est Julien de Parme, qui n'est pas français, mais qui a appris à peindre en France, en 1747 [1].

DOYEN (Gabriel-François), peintre d'histoire, né à Paris en 1726; mort à Saint-Pétersbourg le 5 juin 1806. Elève de Carle Vanloo. — Doyen a exposé en 1763 un tableau représentant : « Andromaque cherchant à arracher Astyanax des mains du soldat auquel Ulysse ordonne de le jeter du haut de la tour d'Ilion » (21 pieds sur 12). Ce tableau avait été fait pour Don Philippe, duc de Parme. — On voit de lui, au musée de Parme, Virginie tuée par son père en présence d'Appius Claudius, tableau qui a été longtemps exposé à l'académie de Parme.

Madame **LE BRUN** (voir page 155). — On voyait à l'académie de Parme le portrait d'une jeune fille peint par madame Le Brun [2].

GÉRARD (voir page 155). — En 1810, Gérard a fait le portrait du prince Camille Borghèse, duc de Guastalla.

FROMENT-MEURICE (François-Désiré), orfèvre (voir page 156). — Madame la duchesse de Parme possédait deux œuvres considérables de Froment-Meurice :

1° La réduction en argent, du monument élevé à Bonchamps, à Saint-Florent, offerte à S. A. R. Mademoiselle de France, depuis duchesse et régente de Parme, par les dames de l'Anjou. Ce monument, sculpté par David d'Angers, représente Bonchamps mourant et s'écriant: « Grâce, grâce pour les prisonniers, Bonchamps l'ordonne ». Parmi les prisonniers républicains se trouvait le père de David d'Angers.

2° Une toilette en argent doré, ornée de sculptures, émaux et pierreries, offerte par souscription à S. A. R. Louise-Marie-Thérèse de France, à l'occasion de son mariage avec S. A. R. Charles-Ferdinand de Bourbon, infant d'Espagne, prince héréditaire de Lucques [3].

Les principales parties dont se compose cette toilette sont : un miroir, deux coffrets à bijoux, une aiguière et son plateau, deux girandoles et une table.

Le miroir est de forme ogivale; il est encadré dans des ornements en style de la Renaissance, au milieu desquels sont enchâssées les

[1] Voir sa vie écrite par lui-même, dans le tome 1er du *Précis historique des productions des Arts,* par Landon. — Voir aussi le *Dictionnaire universel* de Chaudon et Delandine.
[2] *Il parmigiano servitor di piazza.*
[3] Depuis lors, la duchesse de Lucques est devenue duchesse de Parme.

armoiries des anciennes provinces de France : la Bretagne, le Poitou, la Normandie, la Bourgogne, la Franche-Comté, le Berry, la Guyenne, le Languedoc, le Dauphiné, la Gascogne, la Provence, la Lorraine, l'Artois, l'Anjou. A droite et à gauche du miroir sont placés les tenants de France et de Lucques. Ces figures sont vêtues de dalmatiques aux fleurs de lis d'or sans nombre, pour Lucques : aux trois lis d'or pour France; elles portent, l'une la bannière de Lucques avec cette devise : *Deus et dies ;* l'autre, l'oriflamme de France, avec cette devise : *Montjoye, Saint-Denis* ; elles s'appuient à deux grands lis, au pied desquels se groupent de petits amours, et d'où s'échappent des branchages de roses et de lierre. Au pied de chaque support du miroir, sont placées, devant et derrière, deux petites cassolettes couvertes et à jour, destinées à brûler des parfums. Le sommet de l'ogive est surmonté des deux écussons émaillés de Lucques et de France, enveloppés de lierre et de roses, et timbrés de la couronne impériale.

Sur la base du miroir, on lit cette inscription : *Souvenir de France, 10 novembre* 1845.

Les coffrets à bijoux sont divisés, sur leurs grands côtés, en trois compartiments ; en deux, sur les petits côtés. Dans ces compartiments sont ajustés vingt émaux, dans le style des émaux de Limoges, blanc-gris et bleu foncé, et représentant les femmes les plus célèbres de la monarchie française : Jeanne d'Albret, Jeanne d'Arc, sainte Geneviève, sainte Clotilde, Blanche de Castille, Anne de Bretagne, Jeanne la Boiteuse, sainte Radegonde, Anne de Beaujeu, Valentine de Milan, sainte Bathilde, Jeanne de Montfort, Jeanne Hachette, Clémence Isaure, Marguerite de Valois, Marie de France, Clotilde de Surville, Louise de Savoie, Henriette de France, Christine de Pisan.

Aux angles des coffrets se dressent les statuettes de huit jeunes pages servants : Bayard, Duguesclin, La Trémoille, La Hire, Xaintrailles, Olivier de Clisson, Gaston de Foix, Dunois. Les armoiries, les noms, les dates qui se rapportent à chacune de ces statuettes sont gravés sur les socles.

Sur les rebords du plateau et sur la panse de l'aiguière, s'enroulent des guirlandes en relief de roses et de lis ; l'anse de l'aiguière est formée d'une tige de rosier qui porte au sommet un petit Amour jouant avec un lézard ; au fond du plateau sont gravés en relief des arabesques byzantines et des rinceaux renaissance.

Les deux girandoles reproduisent le motif général de l'ornementation ; chacune d'elles se compose d'un grand lis enlacé de roses et de lierre.

La table, qui n'a pas moins de six pieds de long sur quatre de large, est recouverte de grandes plaques d'argent niellées et rehaussées d'or; ces plaques s'enchâssent dans des alvéoles creusés en

plein dans une plaque d'acier, d'un seul morceau, qui forme le dessus de la table.

La table est assise sur quatre pieds réunis par le bas à une tige centrale et entourés de rinceaux de feuillages d'or, du milieu desquels se dressent quatre figures: l'Honneur, la Vaillance, la Fidélité, la Piété; elle est ornée à son pourtour et au-dessous de l'entablement, de fleurs et de feuillages qui se rattachent aux supports.

Sur le bord extérieur des nielles de la table se développe, en manière de cadre, un ruban enlacé de lis, de lierre et de roses, sur lequel est gravée cette inscription: « Témoignage de respect et de fidélité à Son Altesse Royale Louise-Marie-Thérèse de France, à l'occasion de son mariage avec Son Altesse Royale Ferdinand-Charles de Bourbon, infant d'Espagne, prince héréditaire de Lucques ».

Le pied de la toilette jusqu'à la table est en bronze doré; tout ce qui s'élève au dessus de la table, le cadre du miroir, les supports, les coffrets, l'aiguière et son plateau, tout est en argent doré; mais on a conservé la couleur de l'argent aux figures et aux fleurs de lis seulement.

Le dessin général de ce meuble est de M. DUBAN; les émaux ont été peints par SOLLIER, d'après les cartons de Jean FEUCHÈRE.

Aux travaux exécutés pour la duchesse de Parme par Froment-Meurice nous ajouterons le bracelet offert par les dames de Marseille à Madame la comtesse de Chambord à l'occasion de son mariage (1846).

Le centre du bracelet est formé d'une croix de saphirs écartelant un écusson de diamant et supportée par un guerrier et une amazone; une couronne murale surmonte l'écusson. La tresse est composée de six médaillons en argent repoussé représentant Euthyménès et Pythéas, le chevalier Paul, Pierre Puget, le marquis de Pastoret, le chevalier Rose et Mgr. de Belzunce. Des ancres, de fleurs de lis, des dauphins et des roseaux relient les uns aux autres les médaillons de la tresse [1].

---

§ 19. — PÉROUSE

WICAR (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), peintre et dessinateur, né à Lille en 1762,

[1] Renseignements particuliers. — La toilette de la duchesse de Parme a été gravée par Rossena.

mort à Rome en 1834. Elève de David. — Wicar a fait pour la cathédrale de Pérouse un Sposalizio, ou mariage de la Vierge.

---

§ 20. — PISE

PERRY ou **PÉRY** (Jacques), peintre français, vivait à Pise au XVIIe siècle. — Jacques Perry a beaucoup travaillé à Pise. A San-Sisto, au dernier autel, il y a de lui le Passage de saint François-Xavier dans les Indes. Dans ce tableau, on remarque sa manière toute française qui était à grande opposition de sombre et de clair. Cette peinture fut endommagée par la fumée d'un incendie qui eut lieu dans cette église, et fut restaurée par Giuseppe Milani, pour satisfaire à quelques personnes qui avaient une vénération particulière pour saint François et qui voulaient que le tableau de Perry fût conservé [1]; — à l'église San-Michele in Borgo, à l'autel dédié à saint Joachim et à sainte Anne avec la très-sainte Conception et le Père Éternel, le tableau représentant les dits saints est de J. Perry [2]; — à Saint-Nicolas, le tableau du dernier autel représentant saint Thomas de Villanova lui est attribué [3]; — à Saint-Antoine, au second autel, le saint Antoine abbé, étendu sur la terre et persécuté par les démons, auquel N.-S. apparaît pour alléger sa peine, est de la main de Perry, qui peignit ce tableau en 1686 [4]; c'est une peinture vigoureuse et regardée, dit Grassi, comme un de ses meilleurs ouvrages.

DETROY (Jean-François), peintre (voir page 166). — Detroy demeura deux ans à Pise, et revint à Paris en 1706. On voit de lui dans l'église de Saint-Félix un tableau de saint Louis. « Detroy fut entretenu par le seigneur cavalier Jean Grassulini dans cette ville, pendant plusieurs années; et avec tous les avantages pour étudier que lui donnait le seigneur cavalier, il eut le temps et le moyen de se rendre un habile homme [5] ».

[1] Pandolfo Titi, *Guida per il passeggiere dilettante di pittura, scultura ed architettura nella cita di Pisa*; Lucques, 1751, 1 vol. petit in-8°, p. 119.

[2] Idem, p. 188.

[3] Idem, p. 207.

[4] Pandolfo Titi, p. 223. — Grassi, t. III, p. 18, et Morona, p. 122 et 183, ne font que reproduire ce qu'ils trouvent dans Pandolfo Titi.

[5] Pandolfo Titi, p. 132. — Mariette, t. II, p. 100. — *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 257. — Valery, dans son *Voyage en Italie*, dit qu'on voit, à Parme, à la grande salle du collége des nobles, de très-belles fresques de Detroy ; nous n'avons trouvé ce fait que dans le seul ouvrage de Valery, auquel nous n'accordons pas assez de confiance pour l'accepter comme certain.

DESMARETS, peintre (voir page 425). — Desmarets, appelé De Maré par Grassi[1], a peint à Pise, à San-Giovanni-in-Spazavento, au premier autel à droite, une décollation de saint Jean-Baptiste. Grassi loue dans cette peinture le jeu des lumières et des ombres.

GUILLEMONT[2], peintre français. — « M. Guillemont a fait une copie du sacrifice d'Abraham du Sodome, pour remplacer l'original envoyé à Paris en 1811 ; au retour du tableau du Sodome, replacé à la cathédrale, on a mis cette copie dans la grande chapelle du Campo Santo[3] ».

NICOLAS ALIOT DE LIGNY AMBAROY [sic]. — On voit de lui à Saint-François, la naissance de la Vierge ; cette peinture médiocre est signée Nicolas Aliot de Ligny Ambaroy[4].

TABLEAUX FRANÇAIS A PISE.

Colignon (Joseph). Le cardinal Baudouin, archevêque de Pise, traitant des affaires de la religion avec le podestat de Sardaigne ; tableau peint à Rome ; placé au dôme.

Pêcheux (Laurent). Au dôme : le baptême de Lambert, fils du roi Nazzaradeolo, qui, après la conquête des Baléares, fut amené prisonnier à Pise ; tableau peint à Turin en 1784.

A Sainte-Marthe, au maître-autel : la nativité de J.-C. *.

Madame de Régny. Portrait d'Andrea Vacca Berlinghieri ; à la Chambre de la députation, à l'Académie des Beaux-Arts**.

* Morrona, p. 27 et 163 ; Grassi, t. III, p. 75, 147 et 200. — La signature de l'artiste nous apprend qu'il était premier peintre de Victor-Amédée III, ce qui n'empêche pas que le tableau ne soit mauvais.
** Grassi, t. III, p. 208.

---

§ 21. — ROME

FOUQUET (Jean), peintre en miniature. — Notre célèbre miniateur[5] fit à Rome, de 1431 à 1437, le portrait du pape Eugène IV ; ce chef-d'œuvre fut placé dans l'église de la Minerve[6].

BOURDICHON (Jean), peintre du roi Louis XII. — Bourdichon peignit

[1] *Descrizione di Pisa*, 3 parties in-8°, 1836-37-38, Pise.
[2] Ne serait-ce pas plutôt Guillemot, l'élève de David.
[3] Alessandro da Morrona, *Pisa antica e moderna*, 1 vol. in-8°, 1831, p. 21.
[4] Morrona, p. 146. — Ambaroy est sans doute pour en Barrois.
[5] Miniateur est souvent employé par Mariette.
[6] Brêche, *Ad titulum Pandectarum, de verborum et rerum significatione*, 1196, Lyon. — Paulin Paris, *Manuscrits, etc.*, t. II, p. 265. — Auguste de Bastard. — *Archives de l'art français*, t. IV, p. 168. — L. de la Borde, la *Renaissance des Arts à la cour de France*, p. 155-169 et 691 à 727.

par ordre de Louis XII le portrait de saint François de Paule, le jour de son décès, en 1507. Ce portrait était conservé à Rome dans le Vatican, François Ier l'ayant envoyé à Léon X, lors de la canonisation du saint[1].

BARILLE (JEAN), sculpteur en bois. — Jean Barille sculpta à Rome, vers 1517 ou 1518, sous la direction de Raphaël, les portes et les autres boiseries du Vatican[2].

MUSICIENS FRANÇAIS.

On trouve un très-grand nombre de compositeurs français établis en Italie, au milieu du XVIe siècle. Plusieurs, Gondimel entre autres, y fondèrent d'importantes écoles, qui ont exercé une influence évidente sur la musique italienne.

Parmi nos compositeurs du XVIe siècle, nous trouvons que BIDON était l'un des chanteurs de la chapelle pontificale sous Léon X.

Léonard BARRÉ, contrapontiste, né à Limoges, était chanteur à la chapelle pontificale en 1537. Il fut un des chanteurs apostoliques envoyés par le pape au concile de Trente (1545) pour donner leur avis sur ce qui concernait le chant et la musique d'église. Presque tous ces chanteurs sont des Français; ce sont : Léonard BARRÉ, Jean LE CONT, Jean MONT, Antoine LOYAL, IVON BARRY. Il est inutile d'insister sur ce fait; il suffit de l'indiquer pour montrer quelle influence exerçaient en Italie les musiciens français et combien était grande leur importance. Léonard Barré est l'auteur de messes et de motets conservés manuscrits à la bibliothèque de la chapelle pontificale.

ROBIN, compositeur et excellent chanteur, était en 1539 maître des enfants de chœur de la chapelle pontificale; de 1545 à 1549, Robin fut maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran; en 1550 et 1551, il fut maître des enfants de chœur du Vatican.

Le plus célèbre de tous ces artistes est Claude GONDIMEL ou GOUDIMEL, né vers 1510. Il s'était fixé à Rome un peu avant 1540, et y avait établi une école de musique d'où sont sortis les plus illustres musiciens italiens de l'époque, entre autres Nanini, Palestrina, Al. Merlo, Et. Battini, Jean Animuccia. Cette école de Gondimel fut la première école régulière qui ait été instituée en Italie, et elle y fit adopter tous les principes de la musique française. Gondimel revint en France en 1555; il se fit calviniste, et fut massacré à Lyon en 1572.

[1] Mariette, t. I, p. 168 et la note.
[2] Note de M. Duseigneur, à la fin de l'*Histoire de la sculpture* d'Émeric David.

A l'époque de Gondimel, les meilleurs musiciens des principales chapelles de l'Italie étaient Français et Belges. Nous trouvons, en effet : François ROUSSEL (Rosselli), compositeur fort estimé, maître des enfants de chœur de la chapelle pontificale, de 1548 à 1550, et en 1572, maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran; — Noël BAUDOIN, contrapontiste et chanteur à la chapelle pontificale, auteur de messes manuscrites conservées dans les archives de cette chapelle ; — Simon BOYLEAU, auteur de diverses œuvres, motets, madrigaux, publiées à Venise en 1544 et 1546 ; — Nicolas PERUÉ ou PERVÉ, compositeur lyonnais (mort en 1587), était en 1581 maître de chapelle à Sainte-Marie-Majeure[1].

CHANSONS FRANÇAISES.

Les chansons françaises étaient, aux XVe et XVIe siècles, très-populaires et très-acceptées en Italie. Ces franches mélodies gauloises, si pleines de verve et de simplicité, servaient constamment de thèmes aux contrapontistes italiens à court de mélodies ; nos airs populaires, surtout celui de l'homme armé, flanqués de contrepoint, d'accords et de fugues, devenaient motifs de messes et de motets ; et nombre de *Credo*, de *O salutaris*, etc., doivent leur thème à nos chansons de « l'ami Bourdichon, » de « Baise-moi, ma maîtresse, » de « Di da di, Di da da, » etc.

BEATRIZET (NICOLAS), graveur, né vraisemblablement à Lunéville vers 1507, mort à Rome. — Le vrai nom de cet artiste est Beautrizet[2]; il était établi à Rome dès 1580, et il se forma à l'école des successeurs de Marc-Antoine. Son œuvre est très-important, en ce sens qu'il nous a conservé des dessins de Raphaël et de Michel-Ange qui ne sont connus que par lui[3].

JACQUES D'ANGOULÊME, sculpteur. — « Maître Jacques, natif d'Angoulême, l'an 1550, s'osa bien parangonner à Micel l'Ange pour le modèle de l'image de saint Pierre, à Rome, et de fait l'emporta lors par dessus luy au jugement de tous les maîtres, même italiens : et de luy encore sont ces trois grandes figures de cire noire au naturel, gardées pour un très-excellent joyau, en la librairie du Vatican, dont l'une montre l'homme vif, l'autre comme s'il était écorché, les muscles, nerfs, veines, artères et fibres, et la troisième est un *skeletos*, qui n'a que les ossements avec les tendons qui les lient et accou-

[1] Tous ces détails sont tirés de l'excellent *Dictionnaire des musiciens* de Fétis.
[2] Ainsi qu'il signe dans la pièce n° 110 du Catalogue Duplessis. — Il signe le plus souvent Beatricius Lotharingus, ce qui prouve qu'il n'est pas né à Thionville, ville du Luxembourg.
[3] Renseignements communiqués par M. Meaume.

plent ensemble. Plus un Automne de marbre que l'on peut voir en la grotte de Meudon, si au moins il est encore, car je l'ai vu autrefois, ayant été fait à Rome, autant prisé que nulle autre statue moderne [1]. »

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance des faits signalés par Blaise de Vigénère, sur cette victoire remportée par Jacques d'Angoulême sur Michel-Ange. Je ne peux que déplorer la longue indifférence qui a pesé sur notre histoire artistique, et qui a été poussée à ce point que l'on sait à peine quelque chose sur ce grand artiste. De récentes recherches [2] nous ont cependant appris qu'il s'appelait Jacques (Pierre), et qu'il est né à Reims, où l'on trouve une longue suite de sculpteurs du nom de Jacques. Protégé par le cardinal Robert de Lenoncourt, il alla à Rome se perfectionner et il y vainquit Michel-Ange. A son retour, il séjourna quelque temps à Angoulême, où il eut de brillants succès, ce qui lui valut le nom de Jacques d'Angoulême ; il revint ensuite à Reims, où il fit le splendide tombeau de Saint-Remi, détruit en 1793, et mourut à Reims en 1596.

BACHELIER (Nicolas), sculpteur (voir page 361). — Ce sculpteur, de Toulouse, étudia à Florence sous Michel-Ange, et exécuta pour les églises et les palais de Rome de nombreux ouvrages de sculpture, que l'Orlandi ne désigne pas.

NICOLAS D'ARRAS, sculpteur, mort à Rome en 1598. — Baglione [3] dit que Nicolas d'Arras a exécuté : à la chapelle Sixtine, des bas-reliefs en marbre représentant le comte de Santa-Fiora qui abat les hérétiques en France ; — pour la famille, une statue de Marc-Antoine Colonna ; — à Saint-Jean de Latran, un ange ; une statue en marbre de Melchisedech, et des bas-reliefs en marbre, au tabernacle ; — à Santa-Maria dell'Anima, le tombeau du duc de Clèves, Charles-Frédéric, mort à Rome en 1575, à dix-neuf ans ; on voit sur le sarcophage, en plein relief, le duc armé et à genoux, et sur le mur, de plein relief aussi et sculpté, le Jugement dernier ; plusieurs statues, la Religion, la Foi, de beaux ornements, des bas-reliefs, entre autres le pape Grégoire XIII qui donne l'épée au duc de Clèves, font de ce tombeau tout en marbre une œuvre très-importante [4].

[1] Blaise de Vigénère, *Images ou tableaux de plate peinture de Philostrate l'ancien, mis en français*, 1578, 1re édition. 2e édition, in-fol., 1614. — Jules-César Boulenger, dans son traité *De picturâ, plastice, statuariâ, etc.*, lib. 2, cap. 7, apud Gronov., *Thesaurus Antiq. Græc.*, t. III, dit la même chose que Blaise de Vigénère.

[2] Voir un savant article de M. L. Paris, dans la *Revue universelle des Arts*, t. III, p. 182.

[3] *Le vite de' pittori, scultori ed architetti*, p. 67.

[4] Vasi et Deseine disent qu'il fut aidé par Gilles de la Rivière, sculpteur flamand. Vasi, p. 346. Deseine, *Rome moderne... avec toutes ses magnificences et ses délices,...*, Leyde, 1713, 6 vol. in-12 ; t. II, p. 355.

GARAMOND et **LEBÉ**, graveurs de caractères. — Sixte-Quint fit graver les poinçons pour l'imprimerie de la Propagande à ces deux célèbres graveurs français[1].

CORDIER (Nicolas), dit **LE FRANCIOSINO**, ou le Français de Lorraine, sculpteur, né en Lorraine, mort à Rome le 25 novembre 1612, à 45 ans[2]. Élève de Michel-Ange. — Cordier vint à Rome très-jeune et grava d'abord sur bois, puis il se mit à la sculpture. Il fit pour le cardinal Baronius, à Saint-Grégoire, une statue de sainte Sylvie et une de saint Grégoire; pour cette dernière, il reprit une statue de saint Grégoire assis, ébauchée par Michel-Ange, et la termina : — pour le cardinal P. Aldobrandini, à la Minerve, il fit une statue de saint Sébastien, qui lui donna beaucoup de réputation, et la Charité, groupe en marbre de petite dimension. — Dans cette même église, il fit encore les deux statues du père et de la mère du pape Clément VIII, couchées sur de magnifiques tombeaux de marbre; le pape Clément VIII alla le visiter pendant qu'il exécutait ces ouvrages. — A Saint-Jean-de-Latran, un ange[3]. — Au fronton de la façade de Saint-Paul des Trois-Fontaines, les statuettes de saint Pierre et de saint Paul. — Pour le cardinal Scipion Borghese, les bustes en marbre de saint Pierre et de saint Paul, placés au confessionnal de Saint-Sébastien hors des murs. — Au Vatican, à la façade, sous l'horloge, il exécuta un grand ange de marbre qui tient les armes du Pape. — A la façade de la grande sacristie de Sainte-Marie-Majeure, il fit un autre ange qui tient également les armes du Pape. — A Sainte-Agnès hors des murs, au grand autel, la statue de sainte Agnès, en albâtre et en métal. — A Sainte-Marie-Majeure, quatre grandes et belles statues en marbre représentant David, Aaron, saint Bernard, saint Athanase[4]. — Pour le chapitre de Saint-Jean de Latran, sur le mont Celio, la statue colossale en bronze de Henri IV, roi de France; cette statue pédestre a été érigée en 1608[5]. — Pour Rimini, une statue en bronze du Pape (Paul V?).

Baglione dit que Nicolas Cordier était en grande réputation à Rome, et que les papes Clément et Paul allèrent visiter son atelier. Della Valle[6] nous apprend d'autre part, qu'en novembre 1610, Nicolas

[1] *Biographie universelle*, article *Badoni*.
[2] Baglione, d'après qui cette biographie a été traduite.
[3] Titi et Deseine disent qu'il a fait à cette église, sur la porte de la sacristie, les bustes en bronze des papes Clément VIII et Paul V. — Deseine, t. III, p. 757.
[4] D'après Titi et Deseine, ces statues représenteraient saint Bernard ; le grand prêtre Eléazar, revêtu de ses habits pontificaux, l'encensoir à la main ; saint Basile, avec un ange ; David tenant en main la tête de Goliath. — Deseine, p. 694-95, t. III.
[5] Gravée par Jérôme David, à Rome, 1624, in-fol., d'après une peinture de Robert Picou ; il y en a aussi une gravure par Lemercier, qui est la même que la précédente, mais réduite et avec quelques changements. — Le roi est vêtu à l'antique.
[6] *Storia del duomo di Orvieto*, 1791, Rome, 1 vol. in-4°. Document 143, p. 354.

Cordier, dit le Français de Lorraine, avait une si grande réputation, que le Mocchi, qui avait fait pour la fabrique du dôme d'Orvieto une statue de saint Philippe, ne s'entendant pas sur le prix avec les fabriciens, on prit Cordier pour arbitre ; mais il ne put pas se rendre à Orvieto.

LEMERCIER (Jacques), architecte, né à Pontoise, mort à Paris en 1660. — Cet habile architecte a gravé à l'eau-forte, à Rome, plusieurs belles estampes, savoir : — le modèle en petit, les plan, coupe et élévation de Saint-Jean-des-Florentins, en 1607 ; — le dessin de la statue de Henri IV, érigée à Saint-Jean-de-Latran en 1608 (1608) ; — le catafalque dressé à Rome, aux obsèques de Henri IV, le 1er juillet 1610[1].

SARAZIN (Jacques), sculpteur (voir page 434). — Sarazin demeura dix-huit ans à Rome, de 1610 à 1628. Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, l'employa pour la décoration de sa vigne à Frascati ; il y exécuta un Atlas et un Polyphème qui jettent une prodigieuse quantité d'eau en girandole et avec un bruit extraordinaire. Ces deux statues en pierre sont d'un bel effet. « C'est, dit l'abbé Lambert, assez faire l'éloge de ces deux excellents morceaux, que de dire qu'ils sont encore aujourd'hui regardés avec admiration, quoique environnés de toute part d'un grand nombre de figures antiques dont on ne les distingue que parce qu'on les trouve plus parfaites. Nous serions infinis, ajoute-t-il, si nous voulions entrer dans le détail de tous les ouvrages que cet illustre artiste a faits à Rome pendant les dix-huit années consécutives qu'il y a demeuré. » Nous savons cependant qu'au sortir de Frascati, Sarazin fit plusieurs figures pour le maître-autel de l'église de Saint-André della Valle, et deux Termes de stuc, dans l'église de Saint-Lorenzo in Miranda[2]. Dandré-Bardon, en parlant des ouvrages de Sarazin, qu'il ne désigne pas, dit que ce sont les plus beaux morceaux de sculpture qui se trouvent à Rome.

VOUET (Simon), peintre (voir page 262). — Le Vouet résida en Italie de 1612 à 1627 ; il arriva à Venise vers la fin de 1612, y resta un an, et étudia les maîtres de cette ville ; il vint à Rome à la fin de 1613 et y résida jusqu'en 1620 ; en 1620, il alla à Gênes et y travailla pendant un an pour le prince Doria et quelques autres seigneurs, puis il revint à Rome ; il y ouvrit une école où il forma de nombreux élèves italiens et français, et ce n'est pas à coup sûr le fait le moins curieux de cette histoire, que de trouver à Rome, en 1621, un Français tenant école. En 1624, les Italiens nommèrent Vouet prince de leur académie de Saint-Luc, et le cardinal de Richelieu récompensa cet illustre Fran-

[1] Robert Dumesnil, t. VI, p. 151.
[2] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. I, p. 117.

çais, en lui donnant une pension. « Il y a en Italie deux grands tableaux d'autel qui donnent une grande idée du mérite de cet habile peintre; l'un, qui est dans la chapelle des chanoines dans l'église de Saint-Pierre du Vatican, et où sont représentés saint Jean Chrysostôme, saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue avec un chœur d'anges, a été peint en 1626[1]. L'autre qui est dans l'église de Lorette, représente Notre Seigneur célébrant la cène avec ses disciples (voir page 435). » — On voyait au palais du prince de Palestrine, un tableau de Vouet, représentant saint Luc, et un autre où il a peint la lutte de Jacob avec un ange[2]; — à un autel de Saint-François-à-Ripa, la naissance de la Vierge[3]. — Vouet était à Venise en 1627; il y peignit le portrait de Strozzi, gravé à Paris par M. Lasne. Il a fait à Rome le portrait du cavalier J.-B. Marin, très-bien gravé par Greuter, et celui du pape Urbain VIII, gravé par Mellan. — Vasi[4] dit qu'il y a du Vouet, au palais Sciarra, un saint Fabien, et M. de Chennevières y a vu une très-belle peinture et de bizarre composition, appelée les Trois Ages, représentant trois femmes qui lancent des flèches.

LEMAIRE (Jean), dit **LE GROS LEMAIRE** ou **LEMAIRE-POUSSIN**, peintre d'architecture et de perspectives, né en 1597 à Dammartin, mort en 1659 à Gaillon. Élève de Claude Vignon. — Lemaire séjourna à Rome, de 1613 à 1638; il s'y distingua par de grands ouvrages à fresque[5]. Lemaire était très-lié avec Le Poussin, qui nous apprend dans ses lettres (p. 81), que le commandeur del Pozzo avait deux petits tableaux de ruines, de cet artiste.

Un Pierre Lemaire, dit le Petit Lemaire, ami des derniers jours du Poussin, a gravé à Rome, en 1637, d'après ses compositions, l'histoire de Pâris[6].

THOMASSIN (Philippe), graveur et marchand d'estampes à Rome, né à Troyes vers 1550, mort à Rome vers 1625. Elève de Corneille Cort. — Thomassin a vécu longtemps à Rome, où il a beaucoup gravé. On serait tenté de croire qu'il tenait école à Rome, puisque Callot y fut son élève. — M. Corrard de Bréban (*Les graveurs troyens*, 1868, in-8°) a décrit 93 pièces de l'œuvre de Thomassin, qui doit être encore plus considérable.

[1] « En voulant enlever le tableau de Vouet de dessus la muraille où il étoit peint, dans la chapelle des chanoines de Saint-Pierre, il est tombé en morceaux sans qu'on en ait pu rien conserver. On avoit dessein de le mettre en mosaïque; peut-être que si c'eût été l'ouvrage estimé de quelque peintre italien, on auroit apporté plus de précautions et qu'on auroit évité ce malheur. Il a fallu en recommencer un autre qui a été fait par Pietro Bianchi. » (*Note de Mariette.*)
[2] Deseine, t. I, p. 184, 186.
[3] Idem, t. IV, p. 906, et Titi, p. 40.
[4] P. 29.
[5] Félibien.
[6] Voir *Archives de l'art français*, t. I, p. 28-29, et Robert Dumesnil, t. VI, p. 204.

DERUET (Claude), peintre d'histoire, né en Lorraine en 1588, mort le 20 octobre 1660. Élève de Claude Henriet. — Claude Deruet, l'un des meilleurs peintres de la Lorraine, a résidé longtemps à Rome, où il suivit les leçons et adopta la manière du Josépin ; il y resta jusqu'en 1619, qu'il revint à Nancy et fut nommé peintre du duc de Lorraine Henri II, à cause de la renommée qu'il s'était acquise, entre les bons peintres de Rome, pendant le séjour qu'il y avait fait. Le pape Paul V l'avait créé chevalier de Portugal en récompense de ses mérites. Deruet fit de nombreuses peintures en Italie, dont plusieurs ont été gravées par Thomassin. On cite parmi ses œuvres gravées un saint François de Paule servi par les anges (1616); — le Concile des Juifs assemblés pour juger le Christ (1617)[1].

VALENTIN[2], peintre, né en 1600, à Coulommiers, mort à Rome en 1634, le 7 août. — Valentin suivit d'abord la manière de Caravage, mais Poussin le ramena ensuite à d'autres idées. Il a fait à Rome le Martyre des SS. Procès et Martinien, tableau qui fut exécuté en mosaïque à Saint-Pierre, par Cristofari, et qui est placé à la galerie du Vatican. On voit de lui, au palais Borghèse, Joseph expliquant les songes ; — au palais Doria, une Charité romaine et un saint Jean ; — une sainte Famille, au palais Spada ; — au palais Corsini, saint Pierre reniant Notre Seigneur ; — au palais Sciarra, la décollation de saint Jean-Baptiste[3] et Rome triomphante[4], très-belle peinture.

VIGNON (Claude), peintre, né à Tours, en 1590, mort en 1670. — Le prince Ludovisio, neveu de Grégoire XV, proposa un prix à plusieurs peintres qu'il choisit pour les faire travailler sur des sujets différents. Vignon eut ordre de représenter les Noces de Cana et remporta le prix. Ce tableau était encore au palais Ludovisio en 1690[5].

STELLA (Jacques), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Lyon en 1594, mort à Paris en 1657. Élève de son père François Stella. — « J. Stella alla en Italie à l'âge de vingt ans (1614). Comme il passoit à Florence, lorsque le grand-duc Cosme de Médicis faisoit faire un superbe appareil pour les nopces de son fils Ferdinand II, ce lui fut une occasion de se faire connoistre du grand-duc, qui lui donna un logement et une pension pareille à celle de J. Callot, qui estoit aussi alors à Florence, où Stella fit plusieurs

[1] Meaume, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Claude Deruet* ; broch., in-8°, Nancy, 1853.
[2] « D'Argenville écrit sur la foi d'un mss. qui lui a été envoyé de Naples, que le Valentin y est nommé Moyse ; il a mal lu ; c'est *Monsù* (Monsieur), qui est un titre d'honneur que les Italiens donnent volontiers aux artistes françois. » (*Mariette.*)
[3] L'attribution de cette décollation à Valentin paraît douteuse à M. Ph. de Chennevières.
[4] Vasi.
[5] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. I, p. 268.

ouvrages [1]. » Entre autres, il dessina et grava la Cérémonie de la présentation des tributs au grand-duc de Toscane, pièce grand in-folio; cette belle estampe, de 1621, est traitée dans un goût qui rappelle celui de Callot [2]. Après un séjour de sept ans à Florence, il alla à Rome en 1623. « Il fit plusieurs tableaux pour la canonisation de saint Ignace, de saint Philippe de Neri, de sainte Thérèse et de saint Isidore, et fit plusieurs dessins qui ont été gravés, les uns en bois par Paul MAUPAIN, d'Abbeville [3], d'autres pour des thèses et des devises, et d'autres pour un bréviaire du pape Urbain VIII, qui furent gravés par Audran et Gruter [4]. Il peignoit d'une manière agréable, particulièrement en petit, et même s'y estoit fait une pratique toute particulière. Il fit plusieurs tableaux sur de la pierre de parangon et y feignoit des rideaux d'or par un secret qu'il avoit inventé. On a vu de luy, dans la grandeur d'une pierre de bague, un Jugement de Pâris, de cinq figures, d'une beauté surprenante pour la délicatesse du pinceau. Il fit aussi de grands ouvrages..., car pour les petites choses il n'y travailloit que pour satisfaire quelques personnes curieuses. Enfin s'étant acquis beaucoup de réputation et ayant fait des tableaux qui furent portés en Espagne, le roi catholique les ayant vus luy fit demander s'il vouloit travailler pour luy; à quoy il s'estoit résolu [5]. » Au moment de son départ, il lui arriva une affaire fâcheuse et il fut jeté en prison. Il y avait près de onze ans qu'il était à Rome et s'y était attiré beaucoup d'estime; aussi l'avait-on nommé chef de quartier; en cette qualité il était chargé du soin de fermer la porte del Popolo à l'heure ordonnée et d'en garder les clefs. Ayant un jour fait fermer la porte, quelques personnes voulurent la faire ouvrir à une heure indue; Stella refusa. Pour se venger, ces personnes le dénoncèrent, gagnèrent quelques faux témoins et le firent arrêter lui, son frère et ses domestiques, comme coupable « d'entretenir dans une famille quelques amourettes. » Son innocence fut reconnue et ses accusateurs fouettés publiquement par les rues. « Pendant le peu de temps qu'il fut en prison, Stella fit pour se désennuyer, avec un charbon et contre le mur d'une chambre, l'image de la Vierge tenant son fils, laquelle fut trouvée si belle que le cardinal François Barberin alla exprès la voir. Il n'y a pas longtemps, ajoute Félibien, qu'elle estoit

[1] Félibien.

[2] Robert Dumesnil, t. VII, p. 158.

[3] Les pièces gravées en bois au nombre de plus de cent, sont exécutées avec une seule planche ou avec plusieurs en camaïeux, par Paul Maupain d'Abbeville (Huber et Rost). Cette suite comprend 41 sujets de l'Histoire sainte et de la vie de N. S. J.-C.; 63 pièces représentent des apôtres ou des saints, et 12 sibylles. La Création d'Adam est datée de 1624; la Sibylle égyptienne, de 1625. Le dessin est beau, large et fier. La gravure est vigoureuse, bien que quelquefois un peu maladroite.

[4] Mathieu *Greuter*.

[5] Félibien.

encore dans le même lieu et une lampe allumée au devant; les prisonniers y vont faire leurs prières. »

Stella demeura encore six mois à Rome, d'où il partit en 1634, à la suite du maréchal de Créqui, lequel revenait de son ambassade. A Milan, il refusa la direction de l'Académie de peinture, fondée par saint Charles, que lui offrait le gouverneur de Milan, cardinal Albornos. Arrivé à Paris, il se préparait à passer en Espagne, mais le cardinal Richelieu, « qui entendit parler de luy et qui sut qu'il devoit aller en Espagne, l'envoya quérir et lui ayant fait entendre qu'il lui estoit bien plus glorieux de servir son roy que les étrangers, luy ordonna de rester à Paris et ensuite le présenta au Roi, qui le reçut pour l'un de ses peintres et lui donna une pension de mille livres et un logement dans les galeries du Louvre [1]. »

Outre la pièce gravée à Florence, en 1621, Stella a encore gravé à Rome : en 1623, un saint Georges ; en 1629, une Madone; en 1637, le Sauveur descendu de la croix ; l'estampe porte à gauche : *Iacobus inv.* ; à droite : *Romæ superior. licentia*, 1637. Cette date ne s'accorde pas avec celle de 1634, que donne Félibien pour le départ de Rome de Stella, date bien certaine, puisqu'il revint avec Charles de Créqui, duc de Lesdiguières et maréchal de France, qui fut remplacé, comme ambassadeur auprès de S. S., par le comte François de Noailles, en 1634.

POUSSIN (Nicolas), peintre, né en juin 1594, aux Andelys ; mort à Rome le 19 novembre 1665. Élève de Quintin Varin. — Poussin fut amené à Rome par le poëte Marini, ami du pape Urbain VIII. Notre grand artiste séjourna quarante et un ans à Rome, de 1624 à 1665, sauf les deux années (1640-42) pendant lesquelles il résida à Paris.

Le Poussin se lia, à Rome, avec le sculpteur Duquesnois, avec l'Algarde, le Dominiquin, le Valentin, Jacques Stella ; il tint à la villa Médicis une véritable école, où ces artistes, ainsi que Mignard, le Guaspre, Claude Lorrain, Lebrun, et beaucoup d'autres encore, reçurent ses leçons ou au moins ses conseils. Le pape Urbain VIII (1623-1644) protégeait cette colonie d'artistes français, dont l'influence sur l'Italie fut si considérable. En effet, la peinture italienne était alors en pleine décadence ; ses représentants étaient Pietre de Cortone, le Caravage, le Guide. Le Dominiquin, le dernier des grands peintres italiens, était incompris et repoussé. Le Poussin prit sa défense et ramena enfin l'admiration sur les œuvres de son ami; il lutta contre la décadence, contre le mauvais goût, et soutint l'art italien par ses leçons et surtout par ses œuvres [2].

[1] Félibien.

[2] « J'entendais dire fréquemment, parmi les artistes et les amateurs romains, que le Poussin appartenait à l'école romaine ; je leur représentais en vain que sans nier qu'il

Rome possède encore quelques tableaux du Poussin. On trouve à la galerie du Vatican le Martyre de saint Érasme, peint avant 1640, et exécuté en mosaïque à Saint-Pierre, par Cristofari.

D'après Vasi, les tableaux suivants sont du Poussin :

Au palais Chigi : une sainte Famille; une descente de croix ; trois enfants.

Au palais Colonna : Apollon et Daphné (pour M. Ph. de Chennevières, ce tableau n'est pas du Poussin, mais d'un imitateur).

Au palais Corsini : une sainte Famille.

Au palais Doria : une copie de la Noce aldobrandine; un paysage avec la Fuite en Égypte; une Vue du Tibre à Ripetta; le palais Salviati [1] ; deux autres paysages sans désignation.

A l'église Saint-Martin : les figures des paysages du Guaspre.

Au palais Sciarra : un saint Mathieu et l'esquisse du saint Érasme.

MELLIN (Charles), peintre et graveur (voir page 441). — Charles Mellin ou Meslin, est appelé encore Charles Lorrain (Carlo Lorenese, Carolus Lotharingus) et Carlo Melini. Il était en réputation d'un très-excellent peintre, dit Félibien; il a peint, à Rome, dans le cloître des Minimes de la Trinité du Mont, et dans une chapelle de Saint-Louis des Français [2]; à Saint-Nicolas des Lorrains, on voyait de lui le Christ au jardin des Olives [3]. Il a beaucoup travaillé aussi à Naples, au mont Cassin et à Milan.

« Il peignit, dit Nagler, des sujets historiques ou mythologiques, ouvrages qui, en partie, ont du bon, mais qui montrent aussi peu de réflexion et de sérieux. L'artiste n'en jouit pas moins d'une grande

dût infiniment aux connaissances qu'il avait acquises en se pénétrant, à Rome, des beautés de l'antiquité et de celles des ouvrages de Raphaël, le Poussin avait fait ses premières études en France, et déjà des travaux dignes d'éloges ; il n'était arrivé à Rome qu'à trente ans, âge dans lequel, s'ils ne sont pas clairement indiqués, un homme ne donne guère l'espoir de talents distingués ; je résolus de faire de mon mieux pour détruire une opinion aussi mal fondée...

« Raphaël et son école ayant enseigné comment il faut faire usage, dans les compositions pittoresques de toutes les richesses de l'antiquité, de la mythologie et de l'histoire, le Poussin observa qu'il ne restait plus qu'à les enrichir des idées sublimes de la morale et de la philosophie ; il y donna toute son attention ; on ne peut pas se rappeler les ouvrages de cet excellent maître sans être convaincu de cette vérité ; c'était un pas de plus et un pas bien intéressant à faire faire à l'art de la peinture ; c'est une époque très-remarquable dans son histoire, le Poussin l'a fixée... »

Lettre de M. Seroux d'Agincourt à M. Castellan ; Rome, 1813, p. 142 et suiv. du t. I des *Archives de l'art français*.

[1] Pour M. Ph. de Chennevières, le paysage avec la fuite en Égypte, la vue du Tibre et le palais Salviati ne sont pas du Poussin.

[2] Mellin a peint, à Saint-Louis, la Visitation de la Vierge, dans la voussure à droite, quatrième chapelle à gauche. Il a signé sa peinture. (Renseignement donné par M. Ph. de Chennevières.)

[3] Au moment où Sandrart l'a connu à Rome, il était logé dans le palais du seigneur romain Muti : « *In palatio Muti, nobilis romani magni que artis nostræ fautoris atque protectoris degens.* » — Sandrart, p, 370.

autorité, et plusieurs de ses œuvres furent multipliées par la gravure. C. Audran grava des anges et des saints, d'après un dessin au bistre qui se trouve à Leipzig chez R. Weigel. Audran grava aussi saint François à genoux au milieu d'un paysage. C. Charles grava une pièce avec l'inscription : « L'amour a quelque traict de la divinité, lorsqu'il est soutenu de la Fidélité »; (Nancy, 1693.) — L'estampe suivante est aussi de Mellin ; elle représente : le Couronnement de la sainte Vierge dans la partie supérieure, et en bas, saint Jean-Baptiste et saint Florian ; elle est signée : Carolus Melini Lotharingus fecit Romæ[1]. »

BERTHELOT ou **BERTHOLOT** (Guillaume), sculpteur. — Berthelot vint de Paris à Rome pour y étudier et y fit un long séjour. Il a exécuté : la statue en bronze doré de la Vierge, qui est placée sur une colonne corinthienne en marbre blanc, que l'on voit à la petite place qui est à l'angle de la grande place de Sainte-Marie-Majeure ; — les modèles de deux grands anges de bronze pour l'autel de la chapelle Paolo à Sainte-Marie-Majeure ; — la statue de saint Paul, à la tribune de la porte principale du Monte-Cavallo ; — à la porte de la chapelle de ce palais, l'ange de droite qui soutient les armes du pape; — le crucifix en bois qui est au-dessus du tableau du grand autel de l'église neuve (Sainte-Marie de la Valicella). Berthelot restaura plusieurs statues antiques, le Narcisse en marbre de la Vigne des Borghèses, et en fit un autre de métal[2].

PERRIER (François), peintre et graveur, né à Mâcon vers 1590, mort à Paris en 1650. — Étant allé à Rome pour se perfectionner dans l'art du dessin, il y eut d'abord bien de la peine à subsister. La réputation de dessinateur expert le fit connaître de Lanfranc, de qui il tira d'excellents principes pour son art et qui l'employa beaucoup. Ensuite il travailla pour lui-même, et fit plusieurs ouvrages à Tivoli, dans le palais du cardinal d'Este[3]. Après un assez long séjour à Rome, il revint dans sa patrie et fut mis en réputation par Vouet. En 1635, Perrier retourna en Italie et y séjourna jusqu'en 1645. Ce fut durant ce second séjour qu'il grava la majeure partie de ses planches, surtout les suites des statues antiques et des bas-reliefs, qu'il dessina lui-même. Ces gravures sont exécutées avec beaucoup de facilité ; mais comme elles manquent de précision, elles ne rendent guère que les attitudes et les mouvements des figures.

On lui doit : Les statues antiques, 100 planches petit in-folio, publiées à Rome en 1638.

[1] Traduit de Nagler. — Voir aussi Félibien et Robert Dumesnil, t. II, p. 2.
[2] Baglione, p. 338. Vasi. Titi. Lalande, t. IV, p. 398. Deseine. — Voir aussi Sauval, t. I, p. 467.
[3] Ces belles peintures ont été livrées depuis à un cruel abandon.

Les bas-reliefs de l'ancienne Rome, suite de 55 planches, publiées à Rome en 1645.

Les angles de la Farnésine ou de la galerie du petit Farnèse, 13 pièces d'après Raphaël.

Le plafond de la Farnésine (les noces de Cupidon et de Psyché, et l'Assemblée des dieux), d'après Raphaël, 2 pièces publiées sous le nom de *Paria.*

La Communion de saint Jérôme, pièce fameuse que Lanfranc fit graver à Perrier, dans le but de nuire au Dominiquin, qui avait traité le même sujet; grand in-folio.

Perrier a fait quelques compositions qu'il a gravées lui-même; il a certainement gravé à Rome, Vénus avec les Amours et les Grâces, au milieu des Tritons et des animaux marins, pièce qu'il a signée *Fr. Paria Borgog*[1].

GELLÉE (Claude), dit **CLAUDE LORRAIN**, né à Chamagne, dans le diocèse de Toul, en 1600, mort le 21 novembre 1682, à Rome. Elève de son frère Jean, graveur sur bois. — Claude Lorrain vint jeune à Rome, puis alla passer deux ans à Naples où il étudia la peinture du paysage sous Goffredo[2], qui était alors en grande réputation; il revint ensuite à Rome et étudia sous Agostino Tasso, peintre de paysage et d'architecture; il travailla avec lui jusqu'en 1625, puis voyagea, alla à Venise, en Bavière, à Nancy, revint en Italie en compagnie de Charles Errard, et arriva à Rome le jour de Saint-Luc 1627. Il s'y fit aussitôt connaître par un grand nombre de tableaux faits pour divers amateurs romains et étrangers; il travailla à des peintures murales au palais du cardinal Crescenzio, sur la place de la Rotonde; dans le palais des Muti, sur la place des Saints-Apôtres, et dans une maison de la famille des Muzi, à la Trinité du Mont.

Le cardinal Bentivoglio commanda à Claude deux tableaux qui eurent un immense succès; sa réputation fut alors complétement établie; son atelier était très-fréquenté « et la rue encombrée de gens qui se portaient chez lui pour acheter ses peintures ». Les figures qu'il mettait dans ses paysages étaient médiocres; aussi disait-il qu'il vendait ses paysages et qu'il donnait les figures par dessus le marché; il les faisait faire quelquefois par Philippe Lauri, célèbre paysagiste romain.

Après avoir admiré les tableaux du cardinal Bentivoglio, le pape Urbain VIII voulut voir l'artiste, et lui commanda quatre peintures : une marine, le port di Marinella, une danse et une pastorale. Puis le roi d'Espagne lui fit faire huit tableaux. Dès lors Claude travailla

[1] Huber et Rost, t. VII, p. 68-70. — Robert Dumesnil, t. IV, p. 159 — *Mémoires sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale,* t. I, p. 127.
[2] Exactement : Geoffroy Wals.

pour les cardinaux, les princes romains, le pape Alexandre VII, qui lui portait beaucoup d'intérêt, le pape Clément IX et pour les amateurs de toute l'Europe.

En analysant les précieuses notes du Livre de Vérité[1], on constate, d'une manière approximative, qu'il a peint quatre tableaux pour le pape, vingt-neuf pour les princes et les cardinaux romains, six pour Naples, un pour Venise, un pour Turin, un pour Palerme; trente-sept pour la France ; six pour l'Espagne ; un pour la Bavière ; un pour Liége, deux pour Anvers, un pour Ypres; deux pour l'Angleterre et un pour le Danemark.

Parmi les trente-sept tableaux que la France acheta à son grand paysagiste, Claude en fit un pour Montpellier, qu'il regardait comme son meilleur ouvrage : on y voit représentée Esther suppliant Assuérus pour le peuple hébreu.

Claude Lorrain avait beaucoup de dignité et de moralité; son influence fut considérable, dit Baldinucci ; il donnait des préceptes et des conseils à tous ceux qui lui en demandaient, surtout pour la perspective où il excellait ; Viviani et Swanevelt furent ses principaux élèves[2].

Smith et Vasi nous apprennent que l'on trouve encore à Rome les tableaux suivants du Lorrain.

Au palais Doria : Mercure volant les troupeaux d'Admète.

Le Mariage d'Isaac et de Rebecca[3].

Des prêtres conduisant un taureau au temple d'Apollon, pour le sacrifice.

Céphale et Procris[4].

Paysage avec une Diane chasseresse.

Le fameux tableau du Moulin, un des plus beaux Claude que l'on puisse voir et admirablement conservé.

Paysage avec un repos en Égypte.

Au palais Barberini : une marine.

Au palais Sciarra : le lever et le coucher du soleil.

A l'Académie de Saint-Luc : une marine.

Au musée du Capitole : un paysage.

Au salon du prince Pallavicini, un paysage avec la mer et le Colisée; un paysage avec le temple de Vénus.

DUFRESNOY (Charles-Alphonse), peintre, né à Paris en 1611, mort à Villiers-le-Bel en 1665. — Dufresnoy vint à Rome à la fin de 1633 ou au commencement de 1634, et s'y lia avec Mignard; on les appelait les

---

[1] Voy. p. 323.
[2] Cette biographie est traduite (un peu abrégée) d'après le Baldinucci.
[3] M. Ph. de Chennevières regarde cette attribution comme douteuse.
[4] Idem.

deux inséparables. Il resta vingt ans à Rome, fit quelques tableaux pour des amateurs italiens et français, et composa son poëme de la peinture. Après un séjour de vingt ans, Dufresnoy se rendit à Venise avec Mignard ; il y fit une Vénus couchée, pour un seigneur vénitien, nommé Marc Paruta, et une Vierge à mi-corps. Il revint à Paris en 1656 [1].

WUIBERT ou **WIBERT** (Remy), peintre et graveur ; né à Troyes vers 1600 ; vivait à Paris en 1651. Elève de Vouet, à Rome. — Wuibert paraît avoir passé presque toute sa vie à Rome, où il fut l'ami du Poussin, dont il a gravé d'une façon remarquable plusieurs compositions ; il a gravé aussi d'après Raphaël, et plusieurs de ses estampes ont été faites d'après ses propres compositions [2]. Quelques-unes de ses gravures, faites à Rome, portent la date de 1635; dès 1629, il gravait une statue colossale de Saint-André d'après François Flamand. Il revint à Paris en 1639 et y fut un des correspondants du Poussin.

MIGNARD (Pierre), peintre (voir page 362). — Mignard vint en Italie en 1636 et y resta jusqu'en 1657. A son arrivée à Rome, il fit quelques portraits et appela ainsi l'attention du pape Urbain VIII, qui se fit aussitôt peindre par Mignard. Il fit ensuite pour Naples le portrait du duc de Guise, que les Napolitains révoltés attendaient [3].

A peu près dans le même temps, Mignard peignit le cardinal Barberini, puis, avec un grand succès, les deux cardinaux de Médicis, le cardinal d'Este, les chefs des quatre maisons de Rome (Colonna, Ursini, Sanelli, Conti), la signora Olympia, le prince Pamphile, neveu du Pape, l'ambassadeur de France, Henri d'Estampes, commandeur de Valençay, l'ambassadeur de Malthe, commandeur des Vieux, les commandeurs de Matalone et d'Elbena, et le pape Innocent X.

La réputation que Mignard avait acquise engagea le grand-maître de Malthe à l'appeler auprès de lui; il refusa et resta à Rome.

Après avoir peint le portrait du pape Innocent X, Mignard, cédant aux conseils du Poussin, renonça à faire des portraits et se livra dès lors à des ouvrages de composition. « Plusieurs églises furent ornées de peintures de M. Mignard, particulièrement celle de Saint-Charles-des-Quatre-Fontaines. Il y fit pour le maître-autel, une Trinité ; il peignit sur la muraille, et à l'huile, quelques saints, entre lesquels est un saint Charles Borromée, de grandeur naturelle, fort estimé [4], et, sur la porte, une Annonciation, à fresque. Il se plaisoit à

[1] Félibien. D'Argenville.
[2] Huber et Rost, t. VII, p. 130, et Robert Dumesnil, t. II, p. 10. Correspondance du Poussin. Félibien. Florent le Comte. — Corrard de Bréban, *Les Artistes troyens*.
[3] Voir p. 442.
[4] Cette belle peinture est plus énergique que tout ce que nous connaissons de Mignard. (Renseignement communiqué par M. Ph. de Chennevières).

cette manière, et cet ouvrage, ainsi que quantité d'autres, firent juger à quel degré il la porteroit. »

Il fit une Aurore, à fresque, chez M. Martino Longwi ; — une sainte Famille, à l'huile, à Sainte-Marie-in-Campitelli ; — un saint Antoine, à la sacristie du monastère de Saint-Antoine-des-Français ; — saint Charles communiant les pestiférés, pour l'église de Saint-Charles-des-Catinari ; mais Pietre de Cortone empêcha qu'on y plaçât ce tableau.

Mignard quitta Rome au printemps de 1654 et se rendit à Venise. En chemin, il peignit, à Rimini, le cardinal Sforze, archevêque de cette ville ; à Modène, le premier peintre du duc [1], la princesse Isabelle d'Este, fille aînée du duc et depuis duchesse de Parme ; la princesse Marie, sa sœur, qui se fit depuis carmélite.

A Venise, il étudia les maîtres et fit le portrait du sénateur Marco Paruta. Il revint ensuite à Rome et peignit le pape Alexandre VIII et la belle courtisane La Cocque, qui, par coquetterie, voulut que Mignard emportât son portrait en France. Mignard quitta l'Italie en 1657 pour revenir à Paris. Il était fort estimé à Rome et y avait formé un grand nombre d'élèves [2].

LAFLEUR ou **DELAFLEUR** (Nicolas-Guillaume), peintre de fleurs en miniature et graveur à l'eau forte, né en Lorraine au commencement du XVII[e] siècle, mort à Rome vers 1670. — Cet artiste, d'un grand mérite, composa et grava, à Rome, en 1638, une suite de fleurs en treize pièces, et en 1639 une autre suite de fleurs en douze pièces. Ces belles estampes eurent un grand succès, et plusieurs éditions en furent publiées dans les Pays-Bas et en Hollande [3].

COLLIGNON (François), dessinateur et graveur, né à Nancy vers 1605 [4], mort en 1671. Élève de Callot. — En 1640, Collignon travaillait à Rome et y faisait en même temps le commerce des estampes. Il a beaucoup gravé d'après ses propres dessins. On cite particulièrement : l'estampe d'après Raphaël, représentant Attila mis en fuite ; — les bâtiments de Rome sous le pontificat de Sixte-Quint ; — le plan de la ville de Malthe avec les anciennes fortifications [5].

[1] Voy. p. 439.
[2] Monville, *Vie de Mignard*, et *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*. — Lalande, t. IV, p. 292. Deseine, p. 629, 501, 704. Titi, p. 162, 270.
[3] Robert Dumesnil, t. IV, p, 11. — *Abecedario* de Mariette. — Dom Calmet, p. 368. — Delafleur se trouvait à Paris en 1644. (Voy. les lettres du Poussin, entre autres celle du 30 mai 1644.)
[4] Callot étant mort en 1635 n'a pu former un élève né en 1621, comme on le dit ordinairement. De plus, M. Meaume possède de Collignon une jolie pièce d'après Math. Kager (Salomon recevant la reine de Saba), au bas de laquelle on lit : *Francesco Collignon sculpsit augustæ 1631*. Collignon a dû naître vers 1605. (Renseignements communiqués par M. Meaume.)
[5] Huber et Rost, t. VII, p. 189.

VOUILLEMONT (Sébastien), dessinateur et graveur, né à Bar-sur-Aube vers 1622. Élève de Daniel Rabel. — Il a gravé plusieurs planches, tant à Paris qu'à Rome, où il fit un assez long séjour. En 1641, il a gravé à Rome : le Massacre des Innocents, d'après Raphaël, de deux compositions différentes (in-fol.) : — en 1642, le pape Urbain VIII donnant la bénédiction (in-4°). — C'est sans doute à Rome qu'il a gravé d'après Raphaël, les Pélerins d'Emmaüs (gr. in-fol.), le Parnasse (gr. in-fol.), une sainte Famille (gr. in-fol.); — d'après le Parmesan : la Vierge et l'enfant Jésus (in-fol.); — d'après l'Albane, les Fiançailles de sainte Catherine (in-fol.) [1].

BELLY (Jacques), ou **GIACOMO BELLI**, graveur, né à Chartres vers 1603, mort probablement à Rome. Élève de Vouet. — Belly séjourna longtemps à Rome. On lui doit les 32 estampes représentant la galerie du palais Farnèse, à Rome, peinte par Annibal et Augustin Carrache ; elles ont été gravées à Rome, et plusieurs sont datées de 1641 [2].

ANGUIER (Michel), sculpteur, né à Eu en 1612, mort en 1686, le 11 juillet, à Paris. Élève de Guillain. — Michel Anguier resta à Rome de 1641 à 1651. « Il fit d'abord, sous la conduite du signor Alguardi, de grands bas-reliefs de dix pieds de haut qu'on voit à Sainte-Marie-Majeure. Il travailla aussi pour l'église de Saint-Pierre et pour les palais de quelques cardinaux dont on n'a pas conservé les noms [3]. » Le détail de tous ces ouvrages est ignoré; l'abbé Titi cite toutefois une partie des stucs qui sont à Saint-Jean-des-Florentins et qui représentent des jeunes gens dans des médaillons.

BARRIÈRE (Dominique), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Marseille vers 1615, mort à Rome en 1678. — Il se fixa de bonne heure à Rome où il grava d'après le Poussin, le Titien, le Cortone, le Dominiquin, Guil. Courtois, surtout d'après Claude Lorrain, et aussi d'après ses propres dessins. C'était un bon dessinateur et un excellent graveur à la pointe [4]. Il édita à Rome grand nombre de fêtes, de batailles, de marines, de statues antiques, de monuments de Rome et de la campagne romaine. Robert Dumesnil (t. III, p. 42) décrit 202 estampes de ce maître [5].

COURTOIS (Guillaume), peintre d'histoire, né en 1628, à Saint-Hippolyte,

[1] Huber et Rost, t. VII, p. 196.
[2] Robert Dumesnil, t. IV, p. 2. — Heinecken et Mariette.
[3] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. I, p. 437 et 453.
[4] « Falda et M. Barrière sont morts, et nous n'avons personne à Rome de cette force pour l'architecture et pour les paysages. » Lettre de Fr. Chapuys, prêtre de l'Oratoire, dans les *Archives de l'art français*, t. I, p. 157.
[5] *Archives de l'art français*, t. I, p. 152 et 157. — Voir aussi Félibien et Mariette, t. I, p. 73.

mort à Rome en 1679. Élève de Pietre de Cortone. — Guillaume Courtois vint de bonne heure à Rome ; « il se mit sous la conduite de Pietre de Cortone et puisa dans cette école toute la finesse de son art. Ses tableaux se distinguèrent bientôt ; les églises et les palais de Rome furent ornés de ses belles productions, et peu de peintres ont mieux traité l'histoire[1]. »

Guillaume Courtois a peint le portrait du pape Alexandre VII, gravé par Collignon[2].

On voyait de lui : Au palais Altieri ; les peintures de la chapelle ; le tableau d'autel représentant une vierge[3].

A Saint-André du Noviciat des Jésuites ; le martyre de saint André, tableau du maître-autel[4].

A Saint-Jean de Latran, dans une chapelle : une grande fresque représentant la Trinité, saint Jean et saint Augustin (signée)[5].

A Saint-Laurent-in-Lucina ; un tableau dans une chapelle[6].

A Saint-Luc ; quelques petites peintures[7].

A Saint-Marc, dans la nef, au-dessus des colonnes ; deux peintures à fresque représentant le Martyre de deux saints dans une prison, et une Translation de sainte relique[8] ; — à la chapelle de saint Marc ; un tableau représentant le pape, et diverses peintures[9].

A Sainte-Marthe, au maître-autel, Notre Seigneur qui prêche, avec sainte Madeleine à ses pieds et sainte Marthe debout[10].

A Saint-Martin des Monts, à la voûte de la deuxième chapelle, à droite ; le Père éternel[11].

A Sainte-Martine des Peintres, à la chapelle souterraine, à droite ; diverses peintures[12].

A Sainte-Praxède, les peintures de la voûte d'une chapelle, et au milieu un Dieu le Père ; — dans une autre chapelle, un tableau représentant le Christ mort[13].

A la galerie du palais Quirinal, la fameuse bataille de Josué, peinte par ordre du pape Alexandre VIII[14].

[1] D'Argenville.
[2] Heinecken. Cet auteur donne une longue liste des estampes gravées d'après les tableaux de ce maître.
[3] Deseine, p. 257.
[4] Idem, 625. Titi, 271.
[5] Renseignement communiqué par M. Ph. de Chennevières, qui rectifie les erreurs de Deseine, 762, et de Titi, 195.
[6] Titi, 336.
[7] Idem, 177.
[8] Renseignement communiqué par M. Ph. de Chennevières.
[9] Deseine, 234-35.
[10] Idem, 262.
[11] Idem, 588.
[12] Idem, 542.
[13] Titi, 222, et d'Argenville.
[14] Titi, 277. Deseine, 617.

A la Trinité des Pélerins ; le tableau d'autel d'une chapelle où sont représentés saint Charles, saint Philippe-Neri et d'autres saints [1].

Guillaume a souvent aidé son frère dans ses grands travaux.

COURTOIS (Jacques), dit **LE BOURGUIGNON**, peintre de batailles, appelé en Italie, *il Padre Giacomo Cortese*, né à Saint-Hippolyte en 1622, mort à Rome en 1676, le 14 novembre [2]. — Jacques Courtois vint à Milan en 1636, s'attacha à un officier français, suivit l'armée pendant trois ans et dessina tous les faits de guerre dont il fut témoin. Ensuite il alla à Bologne, s'y lia avec le Guide et l'Albane, et se fixa à Rome, où il devint l'ami de Pietre de Cortone et du Bamboche. Il peignit d'abord quelques tableaux d'histoire, entre autres le Miracle des cinq pains, au couvent de Sainte-Croix-en-Jérusalem, mais la vue de la bataille de Constantin décida sa vocation, et il se fit peintre de batailles.

Le comte Carpeigne lui commanda quelques tableaux, dont la belle couleur, le grand style et la verve lui valurent une immense réputation. Il fut ensuite appelé à Florence, travailla pour le prince Mattia de Médicis, gouverneur de Sienne, et orna sa belle villa de Luppeggio. Après, il séjourna à Venise pendant un an; le procurateur Sagredo lui fit représenter dans une galerie les grandes batailles de l'Écriture Sainte, qui furent peintes sur des cuirs dorés. Entré dans la Société de Jésus comme frère laïque, il peignit au couvent des Jésuites plusieurs tableaux et revint à Rome. Le grand-duc de Toscane voulant avoir le portrait du Bourguignon, il le fit venir à sa villa de Castello; Courtois se peignit en habit de religieux et plaça dans le fond du tableau une admirable bataille. A son retour à Rome, il fit un dessin colorié pour la tribune du Jésus, où devait être représenté Josué arrêtant le soleil; il allait exécuter ce tableau avec son frère Guillaume, mais la mort l'en empêcha.

Il peignit à Rome : au Jésus, la vie de Saint-Ignace, le Massacre des Innocents, l'Adoration des Mages, une Résurrection ; — au collége romain, dans la chambre de la Congrégation, les Femmes illustres de l'Ancien-Testament ; — une immense quantité de batailles, dont on voit plusieurs encore dans divers palais de Rome [3].

COURTOIS (Jean-Baptiste), peintre. — J.-B. Courtois, frère des précédents, fut un peintre de talent. Capucin à Rome, il ne peignit jamais que pour les maisons de son ordre [4].

CHAPERON (Nicolas), dessinateur et graveur, né à Châteaudun en 1599.

[1] Deseine, 474. — Voir sur cet artiste, Mariette, t. II, p. 20, et Robert Dumesnil, p. 211 du t. I.

[2] Mariette, t. II, p. 20.

[3] D'Argenville. — Voy. aussi Robert Dumesnil, t. I, p. 199.

[4] Robert Dumesnil, t. I, p. 215.

Elève de Simon Vouet. — Cet habile graveur étant allé à Rome pour se perfectionner dans le dessin, y fit un assez long séjour, pendant lequel il grava, sur ses dessins, les peintures des loges du Vatican, gravures connues sous le nom de la Bible de Raphaël. Cette suite de cinquante-quatre estampes parut à Rome en 1649 [1].

BARON (JEAN), dit **LE TOLOSANO,** graveur, né à Toulouse en 1631. — « Établi à Rome, il a travaillé toute sa vie en cette ville; il a gravé le portrait et l'histoire. Ce qu'il a fait de plus considérable dans le premier genre, ce sont cinquante portraits des plus fameux maîtres italiens [2]. »

GASCAR (HENRI), peintre de portraits (voir page 166). — Ce peintre de mérite est l'auteur de plusieurs tableaux conservés encore à Rome où il paraît avoir passé la plus grande partie de sa vie [3]. M. Ph. de Chennevières a vu de cet artiste : à Sainte-Marie des Miracles (chapelle à gauche en entrant), une Sainte-Vierge dans les cieux, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus qu'adore un moine. Cette peinture fort médiocre est attribuée à Gascar par Vasi.

CHATEAU ou **CHASTEAU** (GUILLAUME), graveur, né à Orléans, mort à Paris le 15 septembre 1683, à 49 ans. — Après avoir étudié à Rome, sous Greuter, et s'être perfectionné, « il débuta par graver les portraits des papes qui se succédèrent pendant son séjour, et fit encore pour eux quantité d'autres ouvrages. La curiosité le conduisit ensuite à Florence, à Parme, à Venise et à Gênes, et les différents morceaux qu'on vit de lui, particulièrement dans ces deux dernières villes, où il resta plus longtemps, lui acquirent beaucoup de réputation [4]. »

LEVIEUX (REYNAUD), peintre, de Nîmes, vivait de 1630 à 1700. — Levieux a travaillé longtemps à Rome [5]. C'est un peintre de grande valeur et très-français. On voit de lui à Saint-Louis des Français (4e chapelle à droite) un tableau d'autel représentant un saint évêque guérissant un jeune aveugle. Cette peinture calme et simple rappelle Le Sueur [6].

FARJAT (BENOIT), graveur, né à Lyon en 1646. Gravait encore à Rome en 1707.

[1] Huber et Rost, t. VII, p. 94. — Robert Dumesnil, t. VI, p. 212. — Mariette, t. I, p. 354. — Voy. aussi sur les travaux de copies faites par Chaperon, à Rome, les lettres du Poussin. — M. G. Duplessis dit que les estampes de la Bible furent gravées à Châteaudun.

[2] Heinecken. — Huber et Rost, t. VII, p. 256. — Mariette, t. I, p. 71.

[3] Siret, *Dictionnaire historique des peintres*. — Gascar était de l'Académie, où il fut reçu en 1680.

[4] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. I, p. 404.

[5] Ph. de Chennevières-Pointel, *Peintres provinciaux de l'ancienne France*, t. I, p. 87.

[6] Renseignement communiqué par M. Ph. de Chennevières.

Elève de Guillaume Château. — « Il suivit son maître en Italie et le surpassa bientôt par une gravure plus large et plus moelleuse. S'étant fixé à Rome, Farjat épousa la fille du célèbre paysagiste Fr. Grimaldi, connu sous le nom du Bolognèse. Il a gravé un grand nombre d'estampes, fort estimées, d'après les plus fameux maîtres italiens, et plusieurs portraits et sujets de thèses d'après L. David (peintre de Lugano)[1]. »

BAUDESSON (François), peintre de fleurs, né à Troyes, mort à Rome en 1682. à 72 ans. — Baudesson, célèbre peintre de fleurs, a fait un long séjour à Rome[2].

SPIERRE (François), peintre et graveur, né en 1643 à Nancy ; mort à Marseille le 6 août 1681. Elève de Vouet et de François Poilly. — Spierre, dont le vrai nom était Pierre, alla à Rome vers 1663 ; il y acquit beaucoup de réputation en gravant d'après Pietre de Cortone, Ciro Ferri, le Bernin et quelques grands maîtres. Son chef-d'œuvre est une Vierge d'après le Corrége[3]. C'est à Rome que Spierre forma Étienne Baudet[4].

BASTIANO DI AMBRINO, éventailliste français. — Il était établi à Rome en même temps que Spierre, dont il fut le légataire universel, et il mourut peu de temps après lui[5].

ROULLET (Jean-Louis), graveur, né à Arles en 1645, mort à Paris en 1699. Elève de J. Lenfant et de Fr. Poilly. — Roullet a séjourné à Rome pendant dix ans ; il y a gravé : les Maries au tombeau, d'après A. Carrache ; — le portrait d'Ascanius Philamarinus, cardinalis archiepiscopus Neapolitanus, in-folio ; — le portrait d'Alexandre VIII, in-4°[6].

PINSON (Nicolas), (Nicolo Pinzone), peintre, né à Valence vers 1640. Elève de Pietre de Cortone. — On voit de lui à Saint-Louis des Français, à la chapelle du saint roi, sur l'autel du côté de l'évangile, des peintures représentant la reine Catherine de Médicis à genoux, offrant à saint Louis, qu'on voit dans le ciel, le plan de la nouvelle église qu'elle lui consacre. Ce tableau, signé *Nicolaus Pinson* et daté de 1680, est dans le goût italien, mais très-supérieur aux peintures italiennes du temps[7].

BAUDET (Etienne), graveur, né à Blois vers 1620, mort à Paris en 1691. —

[1] Huber et Rost, t. VII, p. 327.
[2] Mariette, t. I, p. 80.
[3] Ce tableau est perdu depuis longtemps.
[4] Renseignements communiqués par M. Meaume.
[5] Baldinucci. Je dois aussi ce renseignement à M. Meaume.
[6] Stimmel.
[7] Deseine, p. 330. — Vasi, p. 332. — Ph. de Chennevières, *Peintres provinciaux*, t. I, et renseignements pris à Rome et communiqués par M. Ph. de Chennevières

Baudet alla étudier à Rome, et « étant parvenu au point de perfection où il pouvoit arriver, il fut choisi par les seigneurs de la maison Falconieri pour graver quatre fameux tableaux de l'Albane qui étoient dans leur palais, et il s'en acquitta avec tout le succès possible [1] ; ce grand ouvrage achevé, il ne tarda guère à revenir en France [2]. »

VERNANSAL (Louis-Guy de), peintre (voir page 182). — On voit de ce peintre, à Notre-Dame des Miracles, à la chapelle près de la sacristie, deux tableaux de la Madeleine [3].

CHAMPAGNE (Jean), (Giovanni Sciampagna, Monsu Giovanni Francese, Monsu Giovanni Sciampagna Francese), architecte et sculpteur, vivait à Rome dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. — « Le maître-autel de la Trinité du Mont a été rebâti depuis peu, de l'architecture du sieur Jean Champagne, François, qui y a fait de stuc le mystère de la Sainte-Trinité entouré d'anges, et aux côtés, saint Louis et saint François de Paule aussi de stuc.

» Derrière est le chœur de jour des religieux... aux deux côtés duquel il y a deux petites chapelles nouvellement bâties, de l'architecture du même Champagne [4]. »

A Saint-André du Noviciat des Jésuites, sur la porte, Jean Champagne a sculpté les deux anges qui soutiennent un écriteau [5]. — Il a fait aussi à l'église du Jésus deux statues en stuc [6].

THÉODON (Jean-Baptiste), sculpteur, mort à Paris le 18 janvier 1713. — Théodon a passé presque toute sa vie à Rome. Il fit d'abord la statue de Saint-Jean de Latran; son modèle l'emporta dans un concours où se trouvait le Bernin entre autres adversaires. Il fit ensuite un autel aux Carmes déchaussés et devint sculpteur de la fabrique de Saint-Pierre. Les Jésuites, voulant décorer l'autel de saint Ignace, à l'église du Jésus, de deux groupes de cinq figures chacun, mirent ces deux ouvrages au concours. Les vainqueurs furent deux Français, Théodon et Legros. Leurs ouvrages sont placés au rang des chefs-d'œuvre de la Rome moderne. Le groupe de Théodon représente la Foi qui foudroie les monstres de l'idolâtrie, exprimés par une figure humaine

[1] On lit sur chaque planche : Stef. Baudet Gallus sculp. Romæ, 1672. Ces quatre tableaux de l'Albane ont été acquis par Louis XIV et sont au Louvre ; les planches de Baudet sont encore à la chalcographie romaine. (*Note des éditeurs du Mariette.*)

[2] Mariette, t. I, 82-84.

[3] Deseine, p. 26. — M. Ph. de Chennevières m'a appris que les deux tableaux représentent Jésus chez Marthe et Marie, et la Madeleine étendue dans sa grotte.

[4] Deseine, p. 86, 87.

[5] Idem, p. 625, et Titi.

[6] Cochin parle d'un bas-relief qui se trouve à Padoue et qui est l'œuvre de Campagna ; serait-ce le même que Jean Champagne ?

terminée en serpent, près de laquelle le roi de Bungo, au Japon, se soumet à la Foi.

Le tombeau de la reine Christine, à Saint-Pierre, est orné d'un bas-relief de Théodon, qui lui fut commandé par le pape Innocent XII; ce bas-relief représente l'abjuration de la reine; au-dessus, est un grand médaillon de bronze avec le buste de Christine.

On connaît encore de Théodon : A l'Oratoire du Mont-de-Piété, un bas-relief de marbre blanc, sur lequel est représenté un sujet de l'histoire de Joseph (Joseph prêtant du blé aux Égyptiens pendant la famine, selon Deseine, ou Joseph recevant ses frères accusés du vol d'une coupe d'or, selon d'Argenville)[1] :

A la chapelle des fonts, à Saint-Pierre, les ornements de bronze doré que le pape Innocent XII fit mettre à l'urne de porphyre que l'on dit avoir été le tombeau de l'empereur Othon II; cet ornement est terminé par deux petites statues représentant Notre-Seigneur baptisé par saint Jean ;

A Sainte-Marie-in-Transtevere, au-dessus du portique, la statue de saint Calixte[2].

LEGROS (Pierre), sculpteur, né à Paris en 1656, mort en 1719, à Rome le 3 mai. Elève de son père Pierre Legros et de Lepautre. — Pierre Legros, ayant obtenu le grand prix en 1677, alla à Rome pour y étudier, et ne put se résoudre à quitter cette ville. « Il se fixa donc à Rome et s'y distingua par cette infinité de beaux morceaux qu'on y admire[3]. »

On voit de cet artiste : Dans l'église du Jésus, à la chapelle de saint Ignace, sur l'autel, le groupe de saint Ignace avec trois anges, en argent, de 9 pieds de haut; la croix de la chasuble du saint est toute bordée de pierres précieuses ; la statue est élevée sur un piédestal en forme de pyramide et composé de marbres précieux liés par des bronzes dorés. — Sur l'autel, du côté de l'épître, le groupe de la Religion qui foule aux pieds l'Hérésie (en marbre blanc de Carrare); l'Hérésie est sous l'emblème d'un homme qui tient un serpent et d'une femme décrépite ; l'un et l'autre sont culbutés par la Religion et l'aspect de la Croix ; un Ange déchire les mauvais livres[4]. Legros obtint au concours l'exécution de son groupe; il était si jeune alors, qu'il paraissait extraordinaire de le voir entrer en lutte contre des artistes de réputation ; mais les Jésuites l'engagèrent à faire ses modèles en secret et à les envoyer encaissés comme s'ils arrivaient de Gênes; au jour du jugement, les modèles de Legros eurent le prix à

[1] Francesco de' Ficoroni dit que le bas-relief représente Joseph donnant du blé à ses frères. (*Le Singolarità di Roma moderna.*)

[2] D'Argenville, Watelet, l'abbé Dubos, Deseine, p. 1053 et 480, Lalande, t. III, p. 449 et t. V, p. 504.

[3] Mariette. — Voir aussi Fr. Blondel, *Architecture françoise*, t. III, p, 14.

[4] Deseine, p. 247-8. — Lalande, t. V, p. 170. — Vasi, p. 57.

l'unanimité, et l'on apprit seulement alors de qui ils étaient[1]; aussi Deseine, en parlant de leur auteur, dit-il : « Legros, illustre sculpteur françois qui, dès sa jeunesse, est parvenu à la perfection de l'art, où les autres ont peine d'arriver à la fin de leur vie. » — Dans l'église du Jésus, à la chapelle de la Croix, on voit aussi un bas-relief et deux figures en stuc (non déterminés), qui sont au frontispice.

A Saint-André-du-Noviciat-des-Jésuites; la statue de Stanislas Kotska (gravée par J.-C. Allet, in-folio). « C'est un jeune homme mourant sur son lit, la tête appuyée sur des oreillers, tenant le crucifix et son chapelet d'une main, et de l'autre un petit tableau de la Vierge ; la tête et les pieds du saint sont exécutés en marbre blanc ; son habit est en marbre noir, et la draperie en est bien traitée ; le lit et les oreillers sont de marbre jaune[2]. »

A Sainte-Apollinaire (troisième chapelle à droite) la statue en marbre blanc de saint François-Xavier ; le saint est debout et regarde un crucifix qu'il tient des deux mains[3].

A Saint-Ignace ; le bas-relief de saint Louis de Gonzague, représenté enlevé au ciel par des anges. Guillaume Coustou travailla sous la conduite et d'après le modèle de Legros à ce bas-relief[4]. Au fond de l'église est le tombeau de Grégoire XV ; la figure du pape, celle de l'Abondance et de la Religion sont seules de Legros ; le reste du mausolée a été exécuté sur ses dessins. Les deux Renommées qui sont au-dessus sont de MONNOT[5].

A Saint-Jacques-des-Incurables ; un grand bas-relief de marbre, dans la seconde chapelle à droite, sur l'autel ; il représente saint François de Paule sur un nuage, invoquant la sainte Vierge, dont le portrait lui est apporté par des anges ; il paraît lui demander la guérison d'une foule de malades que l'on voit au-dessous[6].

A Saint-Jean-de-Latran ; deux statues colossales en marbre blanc de saint Thomas et de saint Barthélemy. Le saint Barthélemy est une des plus belles œuvres de Le Gros : le saint tient le couteau avec lequel il a été écorché, et il a sa peau dans un pan de sa robe, ce que l'artiste aurait peut-être dû éviter, puisque le saint est représenté sans être écorché[7]. — Dans cette même église, le mausolée du cardinal Jérôme Casanata; il est couché sur son sarcophage et a les mains jointes ; il y a derrière lui trois génies qui lèvent un grand rideau[8].

[1] Watelet.
[2] Lalande, t. IV, p. 287.
[3] Idem, t. V, p. 21 ; Vasi, p. 336.
[4] Mariette, t. II, p. 22.
[5] Lalande, t. V, p. 150.
[6] Idem, t. IV, p. 604.
[7] Idem, t. IV, p. 191.
[8] Idem, t. IV, p. 198. — Deseine, p. 762.

A Saint-Jérôme-de-la-Charité ; la statue de saint Philippe de Néri et les sculptures de la chapelle de l'avocat Antamoro.

A Sainte-Marie-Majeure ; la statue en bronze de saint Dominique [1], et un bas-relief de bronze au tombeau du pape Pie IV.

A Sainte-Marie-de-la-Minerve, à la bibliothèque ; la statue en marbre du cardinal Jérôme Casanata, fondateur de la bibliothèque [2].

Au Mont-de-Piété, à l'oratoire ; un bas-relief en marbre blanc, représentant Tobie écrivant, selon Francesco de' Ficoroni [3], ou Tobie le père prêtant dix talents à Gabelus, selon Deseine, qui ajoute que le bas-relief fut placé en 1705 [4].

A Saint-Pierre ; la statue colossale, en marbre, de saint Dominique, regardée comme un des chefs-d'œuvre de cette basilique, bien qu'on reproche à la tête d'être un peu petite [5].

A Saint-Pierre-aux-liens ; le tombeau du cardinal Aldobrandini [6].

A l'église des Saints-Apôtres ; la Foi et la Dévotion tenant un chapelet, en stuc.

En dehors de Rome, Legros a fait : pour la cathédrale de Foligno, la statue d'argent de saint Félicien, évêque et patron de la ville.

Au Mont-Cassin, la statue en marbre du pape Grégoire II.

A Turin, les deux statues de sainte Thérèse et de sainte Christine.

« Il y a dans l'église des Carmélites de Turin, dit Cochin, deux très-belles figures de M. Le Gros, dont l'une, qui représente une sainte Thérèse debout dans l'extase, est si supérieure à l'autre, qu'on auroit peine à les croire de la même main, s'il étoit possible d'en douter. Elle est drapée du plus grand goût ; la tête est belle et bien expressive ; les mains sont belles, bien de chair et d'un beau choix ; la jambe ployée est trop longue [7]. »

LE NOTRE (André), architecte et dessinateur des jardins du Roi (voir page 197). — Les jardins français ou gothiques, comme on disait jadis, furent toujours très-célèbres. Le Nôtre agrandit et développa l'ancien système français sans rien emprunter aux jardins italiens. Tout au contraire, après avoir dessiné tous ses jardins de France, en 1678, il se rendit à Rome où il fit les célèbres jardins de la villa Ludovisi, que l'on regarde comme les plus beaux de Rome [8], ceux de la villa Pamphili, du Quirinal, du Vatican et de la villa Albani. Ce n'est pas seulement en Italie, mais sur toute l'Europe que l'influence de Le Nôtre

[1] Deseine, p. 681.
[2] Lalande, t. V, p. 159. — Deseine, p. 278. — Vasi, p. 324.
[3] *Le Singularità di Roma moderna.*
[4] Deseine, p. 480.
[5] Lalande, t. III, p. 445, 460. — Deseine, p. 1043.
[6] Lalande, t. IV, p. 256.
[7] Cochin, *Voyage d'Italie*, t. I, p. 6.
[8] On y voit un labyrinthe, des bassins, des jets d'eau, de grandes allées et beaucoup de statues. (Lalande, t. IV, p. 363.)

s'est fait sentir ; partout, en effet, on a dessiné des jardins d'après ses idées et à l'imitation de ceux de Versailles [1].

« En 1678, Louis XIV envoya Le Nôtre en Italie pour se perfectionner ; loin de trouver quelque chose de supérieur, Le Nôtre y laissa des modèles de son invention que l'on imite encore [2]. »

BLONDEAU (Jacques), peintre et graveur, né à Langres, vers 1639. — « Il a beaucoup gravé à Rome d'après plusieurs maîtres italiens, surtout d'après Pietre de Cortone. Il a gravé aussi beaucoup de portraits à Rome : on cite ceux du cardinal Fr.-Laur. Brancati, 1681 ; du cardinal Fortuna Caraffa, 1686 ; du cardinal Maximilien Gandolfi, 1686 ; du cardinal Opitius Pallavicini ; du général Énée de Caprara ; de René d'Este, duc de Modène ; de Jean-Georges III, électeur de Saxe ; du roi de Pologne Jean Sobieski, in-fol ; du cardinal Bichi, d'après le Bourguignon. Blondeau a exécuté une partie des peintures de Pietre de Cortone au palais Pitti, à Florence [3]. »

ADAM, le père [4], sculpteur. — Adam, sculpteur lorrain, a fait l'une des quatre statues, celle du Gange, à la fontaine de la place Navone [5]. L'abbé Titi nous apprend qu'il exécuta aussi une statue dans l'église de Sainte-Pudentienne. A la chapelle Corsini, à Saint-Jean-de-Latran, Adam a fait aussi des bas-reliefs que Vasi (p. 167) ne désigne pas.

GERMAIN (Thomas), orfévre (voir page 183). — Thomas Germain, qui avait été l'élève de Legros à Rome, fit dans cette ville, pour les Jésuites, un saint Ignace en argent ; il exécuta ensuite pour le grand-duc de Toscane, de grands bassins d'argent ; il fit même les plans d'une église qui fut construite à Livourne. Germain resta douze ans à Rome, de 1688 à 1700.

FRANÇOIS-NICOLAS LORRAIN (Francesco-Nicolaï Lorenese ou Monsu Nicolaï Lorenese), peintre, appelé quelquefois Nicolas de Bar et le Signor Nicoletto. — Ce peintre a fait pour l'église Saint-Nicolas-des-Lorrains, le tableau du maître-autel représentant saint Nicolas qui bénit trois enfants, et un tableau de sainte Catherine [6] ; — dans l'église Sainte-Antoine-de-Padoue-des-Portugais, un tableau représentant la nativité de ce saint. Nicolas Lorrain avait fait aussi des ta-

[1] *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. III, p. 297. — Si l'on en croit Percier et Fontaine, Le Nôtre ne serait pas l'auteur de ces jardins dus, au contraire, à l'Algarde. Voy. *Choix des plus célèbres maisons de plaisance de Rome et de ses environs*, 1824, in-fol., p. 13.
[2] Lalande, t. I, p. 308.
[3] Huber et Rost, t. VII, p. 304.
[4] Le père de Lambert-Sigisbert, de Nicolas-Sébastien et de François-Gaspard.
[5] Baldinucci, dans la *Vie du Bernin*, et Vasi, p. 340.
[6] Deseine, p. 396, et Titi, p. 380.

bleaux pour l'église Sainte-Marie-de-la-Victoire [1] et pour celle de Saint-André-des-Écossais [2]. Il avait la réputation d'être un des plus grands peintres de vierges [3].

MAILLE (MICHEL), dit **LE BOURGUIGNON** (MONSÙ MICHELE BORGOGNONE; MICHELE MAGLIA BORGOGNONE), sculpteur, vivait à Rome, vers la fin du XVIIe siècle. — On voyait de lui : A Sainte-Marie-d'Araceli, la statue en marbre de saint Pierre d'Alcantara, et les autres sculptures de la chapelle de Angelis [4].

A Sainte-Marie-in-Transtevere, la statue de saint Corneille, au dessus du portique [5].

A l'église de la Minerve, la statue de la Religion au tombeau du cardinal Bonelli [6].

A l'église de Jésus-Maria, quelques-unes des figures de relief, en marbre blanc, sur les confessionnaux qui sont entre les chapelles.— Un tombeau en marbre. — Trois statues de stuc et les ornements en stuc de la voûte, du côté gauche en entrant [7].

A Sainte-Marie-in-Campitelli, les stucs d'une chapelle [8].

A l'église de Saint-Marcel, les saints en stuc des côtés du maître-autel [9].

A Saint-Jean-des-Florentins, à la chapelle principale, des médaillons et des ornements en stuc, et un saint Jean en stuc [10].

A l'église des PP. de saint Philippe-de-Néri, la statue de saint Philippe de Neri, placée devant la chaire du prédicateur [11].

MAGNY (NICOLAS), peintre, né en Artois, vivait à Rome à la fin du XVIIe siècle. — Il a peint pour la chapelle de Saint-Raymond, à Sainte-Marie-de-la-Minerve, un tableau de saint Raymond [12].

LE PÈRE **COME**, jésuite bourguignon, peintre de batailles [13]. — Il a peint à Saint-Marc plusieurs batailles, au-dessus des portes latérales.

[1] Le tableau d'autel de la seconde chapelle de gauche de Sainte-Marie-de-la-Victoire, représente J.-C. apparaissant à saint Jean-de-la-Croix. (Renseignement communiqué par M. Ph. de Chennevières.)
[2] Titi, p. 265, 302 et 369.
[3] Heinecken.
[4] Deseine, p. 533. — Vasi, p. 106. — Titi, p. 167.
[5] Lalande, t. V, p. 504.
[6] Titi, p. 139.
[7] Deseine, p. 32. — Titi, p. 351.
[8] Titi, p. 162.
[9] Idem, p. 292.
[10] Idem, p. 395.
[11] Deseine, p. 379.
[12] Titi. — Deseine, p. 281.
[13] Titi, p. 157. — M. Ph. de Chennevières est certain que ces tableaux sont du Bourguignon; de plus le nom est le même : *Giacomo*. Ce Père Côme est évidemment un nom inventé.

CRÉTEL ou **CRÉTEY**, (André), peintre d'histoire, Français. — On voit de lui à N.-D.-des-Miracles, à une chapelle, un tableau représentant le crucifix [1].

Monsù **DACI**, **DANIELLE DACI**, peintre français. — A Saint-Denis, à la première chapelle à droite, est un petit tableau de Daci, représentant la Vierge et différents saints [2].

CLAUDE LORRAIN, sculpteur. — Claude Lorrain a exécuté, sous la direction du Bernin, l'une des quatre statues gigantesques de la fontaine de la place Navone [3]. Bellori nous apprend aussi que François Flamand a travaillé chez Claude Lorrain.

BASILE (Basilio Francese), peintre. — Basile, contemporain de Pandolfo Titi, peignit un tableau de saint Nicolas dans une chapelle de l'église du Jésus [4].

ALLET (Jean-Charles), graveur, né à Paris vers 1668. On croit qu'il est mort à Rome. — Ce graveur, qui a cherché à imiter C. Bloemaert, sans arriver à atteindre son modèle, a travaillé presque toute sa vie en Italie. Il a gravé des portraits et divers sujets de dévotion et d'histoire sainte. Parmi ces portraits, nous citerons ceux : du duc de Mantoue, Ferdinand-Charles de Gonzague, d'après Ant. Lesma, in-4°; du pape Alexandre VIII, 1695, in-folio ; d'André Pozzo, jésuite et architecte, 1712, in-folio [5].

POERSON. (Charles-François), peintre, né probablement à Paris en 1653, mort à Rome le 2 septembre 1725. Élève de son père Ch. Poerson. — Il fut directeur de l'Académie de Saint-Luc à Rome, et son épitaphe est encore à Saint-Louis-des-Français [6].

MONNOT (Pierre-Etienne), sculpteur, né à Besançon en 1658 ; mort à Rome en 1733.—Monnot se forma en Italie et travailla quelque temps à Rome. Il y exécuta, selon les indications de Maratti, le magnifique mausolée d'Innocent XI, à Saint-Pierre.

« Le tombeau est porté sur deux lions de bronze; la Justice (ou la Force) et la Religion y sont représentées en marbre ; elles ont de l'expression ainsi que la figure du pape. Le bas-relief qui est sur le piédestal représente la levée du siége de Vienne par les Turcs, qu'on attribue en partie aux prières du saint Père [7]. »

1 Deseine, p. 27, et Nagler.
2 Titi, p. 259.
3 Titi, p. 111.
4 Titi, *Ammaestramento*, p. 350.
5 Huber et Rost, t. VII, p. 354. — Heinecken, *Dictionnaire des artistes.*
6 Renseignements communiqués par M. Meaume.
7 Lalande, t. III, p. 479. — Vasi, p. 536. — Ce tombeau est reproduit dans Bonnami, *Historia templi Vaticani*, tab. 39.

Monnot a fait aussi : à Notre-Dame-du-Peuple, quelques statues, dans une chapelle [1] ; — à Sainte-Marie-de-la-Victoire, deux grands bas-reliefs placés aux deux côtés de l'autel de Saint-Joseph, et représentant une Nativité et une Fuite en Égypte [2] ; — à Saint-Jean-de-Latran, les statues colossales en marbre blanc de saint Pierre et de saint Paul.

RIVALZ (Antoine), peintre d'histoire, né à Toulouse en 1667, y mourut en 1735. Élève de son père Jean-Pierre Rivalz. — « Rivalz alla de bonne heure à Rome ; après quelques années de séjour, animé par ses progrès, Rivalz eut le courage de travailler au concours pour les prix de l'Académie de Saint-Luc (vers 1706). Il prit pour sujet la Chute des Anges, idée vaste et bien digne de l'étendue de son génie et de ses connaissances. Une victoire complète le fit couronner au Capitole : il reçut le premier prix des mains du cardinal Albani, depuis Clément XI [3]. »

En 1700, il composa et grava à Rome une estampe représentant une allégorie à la mémoire du Poussin [4]. Rivalz revint à Toulouse peu de temps avant la mort de son père [5].

SAINT-URBAIN (Ferdinand de), graveur de monnaies et de médailles, né à Nancy, le 30 juin 1658 ; mort à Nancy, le 10 janvier 1738. — « Ferdinand de Saint-Urbain, dit Dom Calmet [6], était originaire de Nancy. Ses gravures (de médailles) sont estimées par tous les connaisseurs comme des ouvrages achevés. Les Italiens, peu prodigues de louanges, surtout envers les étrangers, ont dit que ses ouvrages étaient des ouvrages divins : *Opera divina* [7].

» Etant allé à Rome, il s'y perfectionna et y passa bientôt pour un graveur de premier ordre en monnaies et en médailles. Après avoir exercé cet emploi et celui d'architecte sous les pontificats d'Innocent XI, Alexandre VIII, Innocent XII et Clément XI, il passa de Rome en Lorraine auprès du duc Léopold, qui voulut l'attirer à son service et le gratifia de deux pensions, l'une comme graveur et l'autre comme son premier architecte, et le logea dans l'hôtel des monnaies de Nancy, où il a demeuré jusqu'à sa mort, arrivée le 11 (lisez 10) janvier 1738. Il fut enterré en la paroisse Saint-Épore...

[1] Deseine, p. 18.
[2] Ces deux bas-reliefs sont signés : *Pet. Steph. Monnot Bisuntinus fec. 1699.* Monnot s'y fait remarquer par sa modération et sa simplicité au milieu du dévergondage de la statuaire italienne de ce temps. — On admet généralement qu'il y a eu deux Monnot : le père (Etienne) et le fils (Pierre). Il est bien positif qu'il n'y en a eu qu'un, Pierre-Etienne. (Renseignements communiqués par M. Ph. de Chennevières.)
[3] D'Argenville.
[4] Robert Dumesnil, t. I, p. 274.
[5] Huber et Rost, t. VIII, p. 11. — Voir sur les Rivalz, le *Mercure de juin* 1736.
[6] *Bibliothèque lorraine*, colonnes 1035-40.
[7] Nous les avons vus chez M. Meaume, et nous nous rallions à cette opinion.

» Il a gravé toutes les monnaies qui ont été frappées en Lorraine depuis 1703.

» En 1725, il donna le dessin de l'autel de Saint-François-Xavier qui est dans l'église du Noviciat des jésuites. Cet autel, qui est d'un grand goût, fut achevé en 1729.

» Le pape Clément XII, qui avait connu Saint-Urbain, lorsque Sa Sainteté était cardinal et trésorier, voulant le récompenser d'une médaille qu'il avait gravée en son honneur, et lui donner des preuves de l'estime qu'il avait pour lui, l'éleva en 1735, à la dignité de chevalier romain de l'ordre du Christ, dont le roi de Portugal est le grand-maître, et mit par là le sceau à l'approbation générale que cet homme illustre s'était acquise dans tous les endroits où son nom était connu...

» M. de Saint-Urbain a été académicien honoraire des principales académies de l'Europe...

» Etant à Rome, il y épousa mademoiselle Elisabeth-Dominique Mantenois [1] ».

DULIN (Pierre), peintre d'histoire, né à Paris le 17 septembre 1669, mort le 28 janvier 1748. Élève de Boulogne aîné. — On voit de lui aux Dominicains de Rome, un tableau d'autel représentant saint Thomas d'Aquin à genoux, offrant à la sainte Vierge son livre de la *Somme théologique* (1700) [2].

VILLERME ou **VILLIERME**, sculpteur aux Gobelins, né à Saint-Claude, mort à Rome en 1720 ou 1723, âgé d'environ 60 ans. — Villerme, après s'être installé à Rome, se consacra, par esprit de piété et d'humilité, à ne faire que des crucifix. « Les crucifix d'ivoire de Villerme sont admirables ; le marquis Pallavicini en avoit quantité dont il avoit orné une petite galerie [3]. »

RAOUX (Jean), peintre (voir page 194). — Raoux a beaucoup travaillé en Italie; il séjourna d'abord à Rome, où il arriva en 1704, et ensuite à Venise. Il rentra à Paris en 1714 [4].

GADOIS, musicien. — « J'avois pour compagnon dans ce voyage un religieux françois du couvent de la Minerve, nommé Gadois. Il étoit d'Orléans, et au jugement même des plus habiles maîtres de musique d'Italie, le plus savant compositeur qu'il y eût à Rome. Il y auroit été

[1] A la suite d'une biographie de Saint-Urbain, publiée par M. Lepage, archiviste de Nancy, en 1867, se trouve le catalogue des ouvrages de Saint-Urbain par feu M. le conseiller Beaupré. — Il faut consulter aussi sur cet éminent artiste : Lazzarelli, *Informatione dell' archivio di S. Pietro*, *p. VI*, et Venuti, *Numismata Romanorum Pontificum*, Romæ, 1744, p. XXX.

[2] *Mémoires sur les membres de l'Acad. royale de peinture et de sculpture*, II, 250.

[3] Mariette.

[4] Papillon de la Ferté, t. II, p. 595.

extrêmement employé s'il avoit voulu se gêner un peu plus. Il avoit inventé une gamme et de nouveaux caractères qu'il expliquoit avec une netteté merveilleuse (1707)[1]. »

GAILLARD (Bernardin), peintre.—Il a peint à fresque, à Sainte-Marie-Transpontine, à la quatrième chapelle, les mystères de la Passion de Notre Seigneur[2].

BAILLON (Jean), sculpteur. — On voit de lui à Saint-Jean-de-Latran, une statue de saint Philippe[3].

ALEXANDRE, peintre, Français de nation[4]. — Il a fait les peintures de la voûte de la seconde chapelle de Sainte-Marie-Transpontine[5].

DELAPORTE (Jacques), architecte. — Le remarquable portail de l'église de Saint-Louis-des-Français est l'œuvre de cet artiste[6].

HUVET[7], peintre. — Deseine[8] dit qu'il y avait au palais Justiniani, une Annonciation de la sainte Vierge de Huvet, peintre français fort estimé.

MARCEL, mosaïste, Provençal[9]. — On voyait de lui au palais Borghèse un Orphée, en mosaïque, et le portrait du pape Paul V; — à Saint-Pierre, au milieu des voûtes vers la porte, les armes de Paul V, également en mosaïque[10].

VANLOO (Jean-Baptiste) (voir page 279). — Vanloo a peint pour l'église de Sainte-Marie-della-Scala, une Flagellation, qui a été gravée par le comte de Caylus (1714-18).

MANGLARD (Adrien), peintre de marines, né à Lyon le 10 mars 1695, mort à Rome le 1er août 1760. Élève de Van der Cabel, Flamand établi à Lyon. — Manglard a beaucoup travaillé à Rome, où il vivait en philosophe un

1 *Voyage du P. Labat en Espagne et en Italie.* Paris, 1730.
2 Deseine, p. 971.
3 Idem, p. 751.
4 C'est incontestablement Alexandre Ubelesqui, peintre d'histoire, né à Paris, reçu à l'Académie le 30 janvier 1682, mort à 69 ans, le 21 avril 1718. En 1672, Alexandre Ubeleski, comme l'appellent les registres de l'Académie, obtint le grand prix de peinture.
5 Deseine, p. 971.
6 Idem, p. 327. — Ce Jacques Delaporte n'est pas Français ; c'est un Italien bien connu, Giacomo della Porta, dont on a francisé le nom. (*Note de M. Ph. de Chennevières.*)
7 M. de Chennevières croit que cet Huvet n'est autre que Vouet.
8 P. 318.
9 Il est probable que c'est un Italien appelé Marcello Provençale. (*Note de M. Ph. de Chennevières.*)
10 Deseine, p. 63, 1017. Ces six derniers artistes nous sont absolument inconnus; ils sont antérieurs à 1713, date du livre de Deseine.

peu cynique, logé par le marquis Gabbrielli, dans son palais de Monte-Giordano [1]. On voit encore à Rome, aux palais Doria et Ruspoli, plusieurs œuvres de ce peintre, qui a gravé en 1753 et 1754 un grand nombre d'estampes d'après ses compositions [2].

BOUCHARDON (Edme), sculpteur (voir page 213). — Bouchardon resta à Rome dix ans, de 1722 à la fin de 1732. Il y fit les bustes : du pape Clément XII, terminé en 1731 et payé 2,500 livres; du baron Stock ; de M. de Gordon, gentilhomme du fils du roi d'Angleterre ; de la duchesse de Buckingham, sœur du roi d'Angleterre ; un buste du pape pour le cardinal Albane ; plusieurs bustes de cardinaux et de personnages anglais. Il était déjà compté au nombre des habiles maîtres de l'Italie et était chargé d'exécuter le mausolée de Clément XI, lorsque les ordres du Roi le firent revenir à Paris [3].

ADAM (Lambert-Sigisbert), sculpteur, né à Nancy le 10 février 1700, mort à Paris le 13 mai 1759. — L.-S. Adam séjourna à Rome, de la fin de 1723 à 1733. Clément XII, faisant faire à une chapelle de Saint-Jean-de-Latran diverses sculptures et des tombeaux pour sa famille, chargea L.-S. Adam d'exécuter un bas-relief en marbre représentant la sainte Vierge apparaissant à saint André-Corcini, afin de lui faire accepter l'épiscopat qu'il refusait. Cet ouvrage fut très-goûté et lui ouvrit les portes de l'académie de Saint-Luc, en 1732. Il allait faire la grande fontaine de Trevi, pour laquelle son modèle avait obtenu le prix dans un concours [4], lorsque le gouvernement français le rappela [5].

NATOIRE (Charles-Joseph), peintre, né à Nîmes le 3 mars 1700, mort à Castel-Gandolfo, près de Rome, le 29 août 1777. Élève de Lemoine. — 1725. L'académie de Saint-Luc ayant proposé à ses élèves pour sujet de prix : Moïse apportant aux Israélites les livres de la Loi, le prix fut décerné à Ch. Natoire, pensionnaire du roi. « Le premier prix remporté par un François dans le sein de l'Italie fait beaucoup d'honneur à notre nation [6]. » Plus tard, pendant qu'il était directeur de l'Académie (1751), Natoire peignit la voûte principale de Saint-Louis-des-Français [7].

LESTACHE ou **LESTAGE*** (Pierre), sculpteur. — Lestage, sculpteur français, travaillait à Rome en 1725 ; il y restaurait des antiques et

[1] Mariette. — Helle et Remy, *Catalogue de la collection de Manglard*, in-12, 1762.
[2] Robert Dumesnil, t. II, p. 234, en donne la liste.
[3] Caylus, *Vie de Bouchardon*, 1762. — Carnandet, *Notice historique sur Bouchardon*, suivie de quelques lettres de ce statuaire, broch. in-8°, 1855, Techener.
[4] Carnandet, *Notice historique sur Bouchardon*, p. 33.
[5] D'Argenville.
[6] *Mercure*, 1726, p. 1650-51.
[7] Lalande, t. V, p. 125. — Vasi, p. 330.

fit quatre statues dans les niches de la façade de Saint-Louis-des-Français [1].

TRÉMOLLIÈRE (PIERRE-CHARLES), peintre, né en 1703, à Chollet, mort le 11 mai 1739. Élève de J.-B. Vanloo. — Trémollière alla à Rome en 1726, et fut chargé de faire la copie, d'après le Vanius, d'un tableau représentant la chute de Simon le Magicien; l'original, placé sur un des autels de Saint-Pierre, étant peint à l'huile sur le mur, commençait à dépérir, et il s'agissait de le mettre en mosaïque. Cette très-belle copie a été placée à Sainte-Marie-des-Anges. Trémollière revint à Paris en 1734 [2].

SLODTZ (RENÉ-MICHEL ou MICHEL-ANGE), sculpteur, né à Paris le 29 septembre 1705, mort à Paris le 26 octobre 1764. — Slodtz résida dix-sept ans à Rome, de 1730 à 1747, et selon l'expression de Patte, il fit l'ornement de cette ville pendant son séjour. Quoique jeune et étranger, il fut choisi au concours pour sculpter la statue de saint Bruno, une des meilleures statues modernes qui sont dans Saint-Pierre; le saint est représenté dans l'instant qu'il refuse la mitre qui lui est apportée par un ange [3]. Il éleva ensuite, dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins, le tombeau du marquis Capponi [4], un des meilleurs tombeaux de Rome au XVIIIe siècle. Le mausolée est soutenu sur un socle où est gravée l'inscription, et sur lequel est posé un sarcophage. Une femme, appuyée sur ce tombeau, tient d'une main un livre; elle a un agneau couché à ses pieds. Le portrait du marquis est dans un médaillon porté par deux génies [5]. La tête, la pose, la draperie sont pleines de grâce, d'élégance et de pureté [6].

A Saint-Louis-des-Français, Slodtz fit le bas-relief du tombeau et le buste de Wleughels. — A Sainte-Marie-della-Scalla, à la chapelle de sainte Thérèse [7], il exécuta un bas-relief en forme de médaillon [8].

SUBLEYRAS (PIERRE), peintre, né à Uzès en 1699, mort à Rome en 1749. Élève d'Antoine Rivalz. — Subleyras a passé toute sa vie à Rome, où il s'est fait,

[1] Nagler. — Vasi, p. 329.

[2] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 446. — Lalande, t. IV, p. 308. — Vasi, p. 239.

[3] Lalande, t. III, p. 445. — Cette statue est en marbre et a 14 pieds de haut. (Fr. Blondel, *Architecture françoise*, t. IV, p. 32.)

[4] Mort en 1746.

[5] Lalande, t. V, p. 9. — Vasi, p. 505.

[6] Renseignements communiqués par M. Ph. de Chennevières.

[7] Lalande, t. V, p. 509, ne désigne pas le sujet de ce bas-relief; mais Vasi, p. 451, nous dit qu'il y a dans cette chapelle deux bas-reliefs et que celui qui représente la sainte est de Ph. Valle; l'autre est donc celui de Slodtz, mais il ne le désigne pas.

[8] *Notice sur Slodtz*, par Castilhon, dans le *Nécrologe* de 1766, rédigée d'après la lettre de Cochin aux auteurs de la *Gazette littéraire*, imprimée à Paris, chez Jombert, 1765.

dit Mariette, un honneur infini. Il y arriva en 1728. Chargé par les chanoines d'Asti, en Piémont, de faire un grand tableau, il peignit N.-S. chez Simon le Pharisien. Ce morceau, terminé avec soin, fit sa réputation : il fut admis aux académies de Saint-Luc [1] et des Arcades. On le chargea ensuite de faire un tableau pour Saint-Pierre. Il représenta saint Basile célébrant les saints mystères et refusant les dons de l'empereur Valens, qui tombe évanoui dans les bras de ses gardes [2]. Ce tableau, achevé à la fin de 1745 et dont on admira l'ordonnance et la couleur, fut aussitôt exécuté en mosaïque. C'était la première fois qu'on faisait cet honneur à un artiste vivant. Subleyras en était digne, et son œuvre était digne aussi de soutenir la gloire de notre école.

Subleyras eut dès lors une réputation immense. Le pape Benoît XIV [3], les cardinaux, les princes de Rome se firent faire leurs portraits.

On a de lui, outre le portrait de Benoît XIV, ceux du cardinal Valenti Gonzague et de plusieurs grands personnages. Le pape lui commanda l'Extase de sainte Camille, le Mariage de sainte Catherine-de-Ricci avec l'enfant Jésus, et plaça ces tableaux dans son appartement. Il fit pour Milan un saint Jérôme pour les Pères appelés I Girolomini di Milano ; — pour Pérouse, deux tableaux d'autel ; l'un représente saint Benoît ressuscitant un enfant, et l'autre Théodose aux pieds de saint Ambroise [4]. — Il peignit encore, pour le marquis Pietro-Emilio Cavaliere Sgariglia d'Ascoli, une Annonciation de la Vierge [5].

VERNET (Claude-Joseph), peintre de marines (voir pages 152 et 281). — « Ce n'est pas un éloge de Vernet que j'ai l'honneur de vous adresser, ce sont seulement quelques faits épars de la vie de cet homme célèbre, recueillis dans l'intimité de sa société, seul hommage que je puisse rendre à l'amitié dont il m'honorait... Vernet, arrivé à Rome (vers 1732, à dix-huit ans), faisait des dessins qu'il vendait fort mal. Des dessins de marine ne peuvent en général être bien appréciés que par des connaisseurs... Vernet essaya de peindre de petites marines ; longtemps il se crut très-heureux de trouver à les placer pour un sequin ou deux. Son père ne lui envoyait plus d'argent, et Vernet, gagnant à peine de quoi vivre, allait rejoindre sa patrie, lorsqu'on lui conseilla de se présenter avec deux jolies petites marines chez un

[1] Il donna à l'académie de Saint-Luc, pour morceau de réception, l'esquisse de ce tableau. (L'abbé Fontenai.)

[2] Vasi en donne une autre description : Valens entendant la messe célébrée par saint Basile, s'évanouit en voyant avec quelle majesté et quelle dévotion celui-ci célèbre le divin sacrifice.

[3] Le portrait de Benoît XIV, peint en 1740, est au musée de Versailles.

[4] D'Argenville. — Mariette. — Robert Dumesnil, t. II, p. 255.

[5] Baldassare Orsini, *Descrizione delle pitture, sculture, architetture ed altre cose rare della insigne cita di Ascoli*, 1 vol. in-8°. Perugia, 1790.

cardinal qui aimait les arts. Vernet, repoussé par le suisse du cardinal, se retirait tristement sans avoir pu parvenir à le voir, lorsqu'un ami, qui le rencontra, lui apprit que l'on ne parvenait à parler à un prince de l'Église que comme aux autres. Il retourna chez Son Éminence, donna la *bona mana* à ses gens, et fut introduit. Le cardinal regarda les tableaux, lui en demanda le prix, et notre jeune peintre fut fort étonné lorsqu'il l'entendit ordonner de lui compter quatre louis. Le cardinal encouragea Vernet par tout ce qu'il ajouta d'éloges à sa munificence et fit sa réputation. Je regrette, surtout à ce titre, de n'avoir pas retenu le nom d'un homme sans lequel peut-être Vernet eût été obligé de quitter un art qu'il a tant illustré. Vernet, encouragé, employé, ne négligea rien pour perfectionner son talent... Il n'avait que vingt ans, et ses tableaux étaient déjà fort estimés; mais Vernet aimait les plaisirs, ne travaillait point assez et dépensait son argent. Il logeait chez un perruquier qui, comme presque tous les Romains, aimait la peinture et se trouvait glorieux de loger chez lui un artiste célèbre. Le perruquier avait laissé accumuler plusieurs mois de loyer que Vernet ne s'empressait point de payer; son hôte montait souvent chez lui et le voyait peindre en silence; enfin Vernet, qui imputait cette assiduité à l'argent qu'il devait au perruquier, lui parla de sa dette. Il fut bien étonné de s'entendre dire par son hôte que, « voyant qu'il ne pouvait pas satisfaire aux demandes de tableaux que lui faisaient tant de grands personnages, et mourant d'envie d'avoir un des siens, il avait cru que le moyen le plus sûr de l'obtenir était de laisser accumuler la somme qu'il lui devait, persuadé qu'il aimerait mieux s'acquitter en lui faisant un tableau qu'en tirant à la fois tout cet argent de sa poche..., et le perruquier supplie Vernet de lui donner le tableau qu'il est en train de faire. Vernet y consent et oublie que cette peinture est promise au cardinal, son protecteur; enfin Son Éminence vient chercher son tableau, déclare au jeune peintre que c'est son chef-d'œuvre et ordonne à ses gens de le porter dans sa voiture. Le perruquier tombe à ses pieds en la priant d'avoir pitié de lui et lui annonce en fondant en larmes qu'il ne survivra pas à la perte de ce tableau. » Vernet interdit, expliqua la cause de cette singulière scène au cardinal, qui, touché de l'amour qu'avait pour l'art ce perruquier lui abandonna le tableau. C'est un Point du jour, un des meilleurs ouvrages que Vernet ait laissés à Rome.

« Notre jeune peintre aimait passionnément la musique. Il était lié de la plus étroite amitié avec le célèbre Pergolèse... ; ils vivaient presque continuellement ensemble. Le peintre avait chez lui un forte-piano pour amuser son ami, et de même le musicien avait chez lui un chevalet et des palettes; l'un faisait de la musique pendant que l'autre peignait, et Vernet m'a souvent dit que ces moments ont été les plus heureux pour son génie et pour son cœur; les chants de

Pergolèse lui donnaient le sentiment de la plus belle nature ; et souvent, disait-il, j'ai dû les teintes les plus suaves et leur accord à l'impression que me faisaient éprouver le charme de l'harmonie et la douce voix de mon ami[1]. »

Vernet a beaucoup travaillé à Rome pendant les vingt ans qu'il y séjourna. On cite surtout, parmi ses œuvres, les tableaux du palais Rondanini, peints dans le goût de Salvator Rosa ; ceux du palais Spada et ceux de la galerie Borghèse. Mariette, parlant de la passion des Anglais pour « leur Van de Velde » et en particulier pour ses marines, nous apprend que : « Pendant tout le temps que Vernet est demeuré en Italie, il n'a presque travaillé que pour des personnes de cette nation, et encore aujourd'hui, s'il vouloit les croire, tout François qu'il est, ils prendroient tout ce qui sort de son pinceau[2]. »

FRONTIER (Jean-Charles), peintre, né à Paris en 1701, mort à Lyon le 2 septembre 1763. Élève de C.-G. Hallé. — Grand prix en 1728. — « Frontier apprit son art chez C.-G. Hallé, et ensuite continua ses études comme pensionnaire à Rome. Après son retour à Paris, il fut, en 1744, nommé membre de l'Académie, et, trois ans après, directeur de celle de Lyon, où il mourut en 1765. Le marquis d'Argens parle avec beaucoup d'estime de son talent ; il possédait une grande habileté dans le dessin, mais sa couleur s'affaiblit d'année en année[3]. »

Cet artiste, ajoute De la Blancherie[4], a été à Rome fort longtemps ; on y trouve le plus grand nombre de ses ouvrages.

DETROY (Jean-François), peintre (voir page 152). — On voit de lui à Saint-Nicolas-de-Cesarini, un tableau représentant le bienheureux Jérôme Emiliani, qui présente à la sainte Vierge, sous la protection de saint Michel, les enfants pauvres et orphelins de l'éducation desquels il s'était chargé (gravé par Galimard)[5] ; — à l'église de Saint-Claude, la Résurrection[6] ; — à Saint-Nicolas-de-Cesarini, le tableau du maître autel[7].

DUFLOS (Philothée), peintre et graveur, né à Paris vers 1710, mort à Lyon en

[1] Lettre de M. Pitra, dans le t. XIV de la *Correspondance* de Grimm, p. 488.

[2] Traduction de Walpole par Mariette, mss. de la Bibl. nation., t. III, p. 65. Le gouvernement de Louis XV, en 1752, rappela Vernet pour peindre les ports de France. — *Notice des tableaux, dessins, estampes*, etc., dont la vente se fera, les 20 et 21 avril 1790... Se distribue chez Le Brun, etc.

[3] Traduit de Nagler.

[4] *Essai d'un tableau historique des peintres français*, 1783, in-4° (au Cabinet des estampes, Ya 294).

[5] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 278.

[6] Idem, p. 269.

[7] Vasi, p. 359.

1746, âgé d'environ 37 ans. Élève de l'École française de Rome sous Detroy. — Duflos fit à Rome des paysages, entre autres un paysage avec Diane et Endymion, possédé par Côme Siries de Florence; il fit aussi des gravures pour des livres, travailla pour la chalcographie romaine, et peignit un tableau d'autel à Caprarola, dans l'église des Carmes déchaussés, représentant l'Assomption de la sainte Vierge. En 1740, Duflos alla à Florence et y fit son portrait, puis en 1744, il quitta Rome et se rendit à Lyon, où il mourut après deux ans de séjour[1].

DERIZET, architecte, né à Lyon. — Derizet a bâti en 1738 l'église de Mome di Maria ou Saint-Bernard; c'est une petite rotonde, décorée d'un ordre corinthien au-dessus duquel est un attique portant la coupole[2]. — Il a construit aussi l'église nationale de Saint-Claude-des-Bourguignons[3]. — Le chœur, la coupole et la tribune du grand autel de Saint-Louis-des-Français ont été décorés sur les dessins de Derizet[4].

Le P. **JACQUIER** et le P. **LE SOEUR.** — « Il y a ici deux Minimes de la Trinité-du-Mont, maison de cet ordre, qui a été fondée par Charles VIII..... Un de ces religieux s'appelle le P. Jacquier, l'autre le P. Le Sœur. Ils sont l'un et l'autre extrêmement bons géomètres, astronomes et physiciens..... Un seul trait vous fera juger de leur habileté et de l'opinion qu'on en a ici. Le fameux dôme de Saint-Pierre ayant donné de l'inquiétude à cause de quelques lézardes qui s'y étoient faites, on consulta, non-seulement des architectes, mais aussi les plus habiles mathématiciens ; les PP. Jacquier et Le Sœur furent de ce nombre, et tout bien considéré, c'est leur avis auquel on s'en est tenu[5]. »

Le P. **NICÉRON** (Jean-François), peintre de paysages. — A la Trinité-du-Mont, église des Minimes-Français, dans les corridors qui sont au-dessus du cloître, le P. Nicéron a peint des paysages très-extraordinaires par leur perspective[6].

LALLEMAND (Jean-Baptiste), peintre de marines et de paysage, et dessinateur, né à Dijon vers l'an 1710, mort quelques années avant 1805. — Lallemand, qu'on appelle à tort Allemand, fut d'abord ouvrier tailleur et exerça son métier à Dijon, puis à Paris ; le jeune ouvrier employait tous ses loisirs à dessiner ou à peindre. Il se fit d'abord connaître par des ta-

[1] Pazzi, vol. II, part. 2, XX.
[2] Lalande, t. IV, p. 147.
[3] Idem, t. IV, p. 500.
[4] Idem, t. V, p. 125.
[5] Extrait d'une lettre du cardinal de la Rochefoucauld, ambassadeur à Rome, du 7 juillet 1745, publiée dans le *Bulletin des comités*, 1850, partie archéol., p. 224.
[6] Lalande, t. IV, p. 565.

bleaux représentant les Quatre saisons, et passa en Angleterre, où les personnes les plus distinguées se montrèrent jalouses de posséder de ses productions ; mais ne pouvant s'accoutumer à la température de Londres, il revint passer quelque temps à Dijon, partit pour l'Italie et fit un séjour de plusieurs années à Rome. Lallemand a peint tous les genres ; le paysage, des marines, des sujets mythologiques et des sujets de genre ; il a fait aussi une grande quantité de fort beaux dessins ; mais c'est surtout dans les paysages et les marines qu'il a excellé. Vernet lui-même rendait hommage au talent de son rival. En 1750, Lallemand fit quatre grandes fresques au palais Corsini, représentant une cascade, un paysage, une marine, le château Saint-Ange et le Vésuve mis ensemble dans la même vue. Revenu en France, il se fixa à Paris, et fut reçu membre de l'académie de Saint-Luc[1]. On a beaucoup gravé d'après lui.

BARBAULT (Jean), dessinateur, graveur et peintre, né en France vers 1705, mort à Rome en 1766[2]. — Barbault a gravé plusieurs estampes, entre autres le martyre de saint Pierre par P. Subleyras ; il est surtout connu par les grands recueils d'architecture qu'il a dessinés et qui sont : Les plus beaux monuments de Rome ancienne, dessinés et gravés par lui, en 128 planches, Rome, 1761, in-folio ; — Recueil de divers monuments anciens répandus en plusieurs endroits de l'Italie, dessinés et gravés par lui, en 166 planches, pour faire suite à l'ouvrage précédent, Rome, 1770, in-folio ; — Monuments antiques, ou Collection choisie d'anciens bas-reliefs et fragments égyptiens, grecs, romains et étrusques... ouvrage qui contient 200 planches, la plupart dessinées et gravées par lui, Rome, 1783, in-folio ; — Les plus beaux édifices de Rome moderne, 44 planches, gravées d'après les dessins de Barbault, Rome, 1763, in-folio[3]. — Barbault a peint, de 1749 à 1752, douze costumes d'Italie que M. Léon Gaucherel a gravés et publiés en 1863.

DUMONT (Gabriel-Pierre-Martin), architecte et graveur, né à Paris en 1720 ; il vivait encore en 1790. — Dumont passa sa vie en Italie ; il était membre des académies de Saint-Luc, à Rome, de Bologne et de Florence. Il publia, en 1764, en sept planches, les ruines de Pœstum ; en 1768, il fit 21 nouvelles planches de ces ruines pour une édition publiée à Londres par le graveur Thomas Major et traduite en français par Jacques de Varennes. On lui doit encore des études sur la basi-

[1] Le *Panthéon dijonnais*, par Julien Paillet, broch. in-8° ; Dijon, an XIII-1805, p. 69 et suiv. — Voir aussi Lalande, t. V, p, 458 ; Fiorillo ; Nagler ; le Catalogue du cabinet de Paignon-Dijonval.

[2] Heinecken se trompe dans toutes les dates qu'il donne sur cet artiste.

[3] Ch. Le Blanc, *Manuel de l'amateur d'estampes.*

lique de Saint-Pierre de Rome, en 5 feuilles, et un grand plan du Vatican [1].

VOLAIRE (Jacques-Antoine ou Pierre-Jacques), peintre de marines, né à Toulon, d'autres disent à Nantes. Élève de J. Vernet. — « Volaire fut élève de Joseph Vernet, et l'intime ami de son maître. Il fit pour lui différents voyages, surtout à l'époque où ce dernier peignait les ports français. Volaire fut un excellent peintre de marines. L'empereur de Russie fit l'acquisition de deux batailles navales peintes par lui, et les fit mettre dans sa galerie. Volaire peignit à différentes reprises l'éruption du Vésuve qu'il avait eu l'occasion d'observer à Naples. A Rome [2] il obtint en 1765, des succès par ses marines. C. Guttenberg grava sur cuivre, en 1771, un tableau du Vésuve en furie, gravé aussi par Hauer, et P. Duflos grava la vue de Solvaterra. On a gravé encore: une galère de Malthe attaquant une sultane sur les côtes, et un combat entre des navires français et anglais. Après la mort de J. Vernet, en 1789, Volaire alla [3] en Italie pour ne plus jamais revenir en France [4]. » Lalande [5] nous apprend qu'il s'était établi à Naples.

DELACROIX (Charles), peintre de marines et de paysage, vivait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Elève de Joseph Vernet. — Delacroix travaillait à Rome; il y peignit des marines à la manière de son maître. Quelques-unes ont été gravées par Le Veau et Le Mire, et beaucoup se trouvent Suède [6].

PARROCEL (Etienne), peintre. — Le tableau du grand autel de Sainte-Marie-in-Monticelli est de lui [7].

CAFFIERI (Jean-Jacques), sculpteur, né à Paris en 1723, mort le 21 juin 1792. Elève de Lemoyne. — Caffieri exposa au salon de 1757 une Sainte-Trinité qu'il avait faite pour l'église de Saint-Louis-des-Français; elle est en stuc, bien composée et d'un bel effet [8].

HOUDON (voir page 216). — Houdon résida à Rome de 1760 à 1771. Il y a fait sa grande figure d'écorché qu'il exécuta comme ouvrage de pensionnaire en 1767 [9]. L'enseignement du dessin y gagna beaucoup, ainsi que l'étude de l'anatomie, si utile aux sculpteurs. Cette figure a

1 *Revue universelle des Beaux-Arts*, 1859.
2 Où il était venu s'établir en 1763. — Voy. *Archives de l'art français*, t. IV, p. 162.
3 Ou retourna.
4 Traduit de Nagler.
5 T. VI, p. 246.
6 Fiorillo. — Stimmel. — Paignon Dijonval.
7 Lalande, t. V, p. 66.
8 Renseignements communiqués par M. Ph. de Chennevières.
9 « M. Houdon vient de faire, en 1767, une figure d'écorché, grande comme nature, qui passe pour un chef-d'œuvre. » (Lalande, t. V, p. 271.)

1^m, 70 de haut ; elle a le bras droit étendu en avant et le bras gauche le long du corps ; elle est aujourd'hui à l'école des Beaux-Arts, ainsi que le second écorché que fit plus tard Houdon, et qui a le bras droit replié au-dessus de la tête. Les deux écorchés de Houdon eurent une influence européenne ; on les a réduits, copiés, moulés et reproduits un nombre considérable de fois, et ils servent encore partout en Europe à l'enseignement du dessin.

En 1769, Houdon sculpta pour l'église de Sainte-Marie des Anges, la célèbre statue de saint Bruno, en marbre et haute de 9 pieds. Cette statue est très-belle et mérite sa réputation. — On dit aussi qu'il a fait une statue de saint Jean-de-Latran, dans l'église de ce nom, et un saint Jean-Baptiste pour l'église des Chartreux[1].

LE BRUN (André ?), sculpteur (voir page 233). — « Le Brun, qui est actuellement au service du roi de Pologne, » dit Lalande[2], sculpta le buste du pape Clément XIII et fit une statue de Judith, dans l'église San-Carlo-al-Corso.

CLAUDION ou **CLODION**, sculpteur. Le vrai nom de cet artiste est Michel (Claude). Il est né à Nancy le 20 décembre 1740 ; il est mort à Paris le 28 mars 1814. Elève de Lambert-Sigisbert Adam, son oncle. Grand prix de Rome en 1759[3]. — Claudion passa onze années à Rome et revint en France en 1771. Catherine II acheta beaucoup de ses œuvres. On l'a surnommé le Fragonard de la terre-cuite. Ses petites compositions, femmes nues et couchées, nymphes, bacchantes, faunes, satyres, jeux d'enfants, sont exquises et d'un goût très-français.

THIERS, peintre. — « C'est ainsi que Fiorillo (III, 426) nomme un peintre qui, dit-il, s'est distingué dans la seconde moitié du XVIIIe siècle par des paysages dans le goût de Gaspard Poussin et de Vernet. Il ornait ses paysages de figures dessinées habilement. On trouve dans le *Winkelmann* de Gœthe un paysagiste du nom de Thiéry, lequel vivait à Rome dans les dernières années du XVIIIe siècle et faisait des tableaux d'un grand mérite. Ces deux maîtres, sans doute, ne font qu'une seule et même personne[4]. »

PONCET, sculpteur de Lyon. — Poncet, sculpteur excellent et très-estimé, résida longtemps à Rome ; il fit, en 1776, un buste célèbre de Voltaire, pour une académie italienne. Voltaire disait de lui à d'Alembert (5 février 1776) : « Ce n'est pas un artiste qui copie la nature, c'est un homme de génie qui donne la vie et la parole, c'est un Prométhée

[1] A. de Montaiglon et G. Duplessis, *Vie de Houdon.*
[2] T. IV, p. 550.
[3] Renseignements communiqués par M. Meaume. — Voir Mariette, t. I, p. 377.
[4] Traduit de Nagler.

qui communique à l'argile le feu céleste qu'il a dérobé.» En 1778, il fit à Rome une Vénus que tout le monde admira. Il était encore à Rome en 1786; il y sculpta les statues du roi et de la reine d'Angleterre et travailla pour plusieurs seigneurs anglais; il travailla aussi pour la Russie et pour le Pape[1].

CHINARD (JOSEPH), sculpteur, né à Lyon le 12 février 1756; mort en 1813, le 19 mai. — Chinard résida à Rome de 1784 à 1789. En 1786, il remporta le grand prix fondé par le Pape, qui avait admis à concourir les artistes de tous pays. Le sujet était Persée délivrant Andromède. Le musée de Lyon possède une copie de ce beau groupe.

GAGNEREAUX (BÉNIGNE), peintre, né à Dijon le 24 septembre 1756; mort à Florence, le 18 août 1795. Elève de Devosge. — On voit de lui au musée du Vatican une répétition, faite en 1786, de son tableau de l'Entrevue du roi de Suède, Gustave III, avec le pape Pie VI. — Il a peint, en 1787, à la villa Borghèse, à la voûte de la troisième salle en haut, Jupiter et Antiope; au palais Altieri, Psyché et l'Amour[2].

BOGUET (NICOLAS-DIDIER), peintre de paysage, né à Chantilly, le 18 février 1755; mort à Rome en 1839, après y avoir passé sa vie. — « Ce célèbre paysagiste français et graveur sur cuivre vit depuis longtemps à Rome[3] et y produit des œuvres qui occuperont certainement un des premiers rangs pour les personnes qui aiment les paysages sérieux et nobles. Quant à la composition, il a commencé par se former d'après Poussin, ce que remarque déjà Gœthe dans son *Winkelmann*..... Quant à l'exécution des tableaux à l'huile, il se rapproche, pour le ton et le velouté, de la manière de Claude. Ses compositions sont riches, d'un style noble et plein de vérité caractérisée; elles sont très-harmonieuses, notamment les ciels, et pour sa manière de faire les feuilles, on ne peut rien imaginer de plus parfait.

» Bien que Boguet ne se soit adonné qu'au paysage, il n'en a pas moins produit d'excellents tableaux de batailles. Sur l'ordre de Napoléon, il dut immortaliser deux de ses campagnes d'Italie, la bataille de Rivoli et le passage du Pô, près de Plaisance. Ici le genre historique est supérieurement fondu avec le paysage. Il a multiplié plusieurs de ses toiles par la gravure à l'eau-forte, et s'y est également distingué comme maître. Quelques-uns reprochent à Boguet d'être trop affecté, et d'imiter par trop Gaspard Poussin[4]. »

[1] *Revue universelle des Arts* (VI, 85, VII, 266). — *Mémoires secrets de Bachaumont* (XXXII, 16 août 1786).
[2] Baudot, *Eloge historique de B. Gagnereaux.* — Vasi, p. 287.
[3] Il y arriva en 1783, et sauf quelques années de la fin du XVIII[e] siècle, pendant lesquelles il résida à Florence, il passa toute sa vie à Rome.
[4] Traduit de Nagler.

« Un des premiers paysagistes de l'école moderne, c'est Boguet, qui étudia longtemps à Rome, et y vit encore, si je ne me trompe. La beauté de ses paysages consiste dans l'harmonie des ciels et surtout des feuillages, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer dans ce genre[1]. »

Boguet a fait un paysage pour la galerie de Florence et un autre pour le musée de Naples; il a travaillé pour lord Bristol, évêque anglican; M. Eynard de Genève; le comte de Bunge à Stockholm; le chevalier Puccini à Pistoie; le comte Gourief, seigneur russe; la comtesse de Salms, dame allemande ; M. Poublon de Fontanard, belge ; le général Davidof; lady Bentinck; le prince Kinski; le chevalier Bartholdy, consul de Prusse à Rome; le comte de Schœnborn, seigneur allemand; le prince Marino Torlonia. On voit aussi de ses œuvres au palais Tolomei à Pistoie, et au château de Capodimonte (au roi de Naples)[2].

BOGUET (Louis), sculpteur. — Louis Boguet, frère du précédent, est mort à Rome et est enterré à Saint-Louis-des-Français[3].

MICHALLON (Claude), sculpteur, né à Lyon en 1750; mort à Paris en 1798. Elève de Cl. Monot. — « Son premier ouvrage à Rome fut le mausolée du peintre Drouais, à Sainte-Marie-in-Via-Lata (1789). Ce tombeau fut mis au concours et Michallon remporta le prix; mais il fallut se mettre à l'œuvre sans aucune rémunération, et l'auteur dut faire à ses frais l'acquisition du marbre sur lequel il sculpta un bas-relief représentant les figures allégoriques de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, dont l'une grave sur une pyramide le nom de l'artiste. A la partie supérieure du tombeau se trouve le médaillon de Drouais. Dans les *Annales de Landon* (VII, 99), le monument est représenté sans le médaillon, mais ce médaillon est reproduit dans le *Pausanias français*. Michallon fit aussi le buste de Winkelmann, de Jean Goujon, etc. Il existe encore de lui plusieurs statues et bas-reliefs, ainsi que des études qu'il a faites principalement à Rome. Il aimait passionnément son art, et dans tout ce qu'il créait, il manifestait une connaissance approfondie des Anciens. Michallon mourut des suites d'une chute qu'il avait faite du haut d'un échafaudage, pendant qu'il travaillait à une église[4]. »

AUGUSTE, orfévre. — En 1804, Auguste fit, avec Nitot, joaillier de l'Empereur, la tiare du Pape, en argent et ceinte de trois couronnes

[1] Fiorillo.
[2] Notice manuscrite appartenant à M. Henri Delaborde, conservateur du Cabinet des estampes, qui a bien voulu me communiquer ce curieux document.
[3] Vasi, p. 330.
[4] Traduit de Nagler.

ornées de bas-reliefs et de pierreries (émeraudes, rubis, saphirs), la croix du sommet toute en diamants[1].

LABOUREUR (François-Maximilien), sculpteur. — Il a sculpté en 1805, pour Saint-Louis-des-Français (première chapelle à gauche), le bas-relief du tombeau du cardinal de Bernis, représentant la Poésie offrant un chant à la Religion (signé et daté)[2].

INGRES (Jean-Dominique-Auguste), peintre (voir page 444). — M. Ingres arriva à Rome en 1806, et y resta jusqu'en 1820. Il a peint pour la galerie du palais de Monte-Cavallo, par les ordres de l'Empereur, Romulus vainqueur d'Acron (composition de 6 mètres); — à ce même palais, pour le plafond de la chambre à coucher de l'Empereur, le Songe d'Ossian[3]. C'est à Rome que M. Ingres a peint Virgile lisant l'*Enéïde*, tableau fait pour la villa du général Miollis, et qui se trouvait en 1855 chez le peintre et en fort mauvais état (gravé par Pradier) ; — Raphaël et le cardinal Bibiena qui lui offre sa nièce (tableau fait pour la reine Caroline de Naples, et qui a été perdu depuis) ; — une Odalisque dormant, représentée par une femme nue et vue de face, tableau peint pour la reine Caroline et également perdu[4]; — les Clefs de Saint-Pierre, pour l'église de la Trinité-du-Mont, à Rome. Ce tableau qui est resté à Rome jusqu'en 1830, fut alors placé au musée du Luxembourg[5]. — M. Ingres a peint à Naples, en 1813, le portrait de la princesse Caroline.

Il résida de 1820 à 1824 à Florence, où il fit quelques portraits, entres autres celui du sculpteur Bartolini, et séjourna de nouveau à Rome pendant son directorat de l'Académie, de 1834 à 1841[6].

WICAR, peintre et dessinateur (voir page 456). — Wicar se fixa à Rome en 1800, et y fut nommé, en 1805, professeur à l'Académie de Saint-Luc. En 1807, le roi Joseph l'ayant choisi pour directeur général de l'Académie des Beaux-Arts de Naples, il se rendit dans cette ville, mais revint bientôt à Rome, où il passa le reste de ses jours. Wicar a fait le portrait du pape Pie VII, gravé par Fabri, par Contardi et par Fontana.

GÉRARD (voir page 162). — Gérard a peint, en 1810, le portrait de Camille-Philippe-Louis, prince Borghèse.

[1] *Rapport du duc de Luynes sur l'orfévrerie*, p. 54.
[2] Renseignement communiqué par M. Ph. de Chennevières.
[3] Ce tableau à demi dévoré par les rats a été racheté par l'auteur chez un regrattier.
[4] L'ébauche de ce tableau, de petite dimension, a été transformée vers 1854, par M. Ingres, en une Antiope, en y ajoutant un Satyre et un Amour.
[5] Une copie faite par M. Murat a été mise à sa place.
[6] Renseignements donnés par M. Ingres. — Voy. *Œuvres d'Ingres*, gravées au trait par Réveil d'après le diagraphe, 1 vol. in-4°, 1851, Paris.

BERTHAULT (Louis-Martin), architecte, né à Paris en 1767; mort à Tours, le 16 août 1823. Elève de Percier. — Cet architecte s'est appliqué spécialement à la composition des jardins; il en a dessiné un grand nombre en France, ceux de la Malmaison entre autres, pour Joséphine. Napoléon, après la naissance du roi de Rome, voulut faire bâtir à Rome un palais pour son fils et chargea Berthault de construire ce palais et d'en dessiner les jardins. Les ruines de quelques monuments antiques devaient se trouver renfermées dans le parc. On commençait à les isoler et à abattre les masures qui les entouraient, lorsque les événements de 1814 arrivèrent et interrompirent ces grands travaux. Le pape Pie VII a cependant fait restaurer les monuments romains d'après les plans de Berthault, et exécuter autour d'eux les embellissements que cet artiste avait proposés pour faire cesser la disparate entre les ruines antiques et les constructions modernes dont elles étaient entourées[1].

Madame **HAUDEBOURT-LESCOT,** peintre. — Elle a fait en 1812, pour Saint-Pierre, un tableau représentant le baise-pied de saint Pierre et, en 1814, une Confirmation administrée par un évêque grec dans la basilique de Sainte-Agnès. « Cette dame, dit Waagen[2], nous paraît une heureuse imitatrice de Granet dans les clairs-obscurs. »

MAZOIS, architecte. — Louis XVIII a fait restaurer par Mazois l'église de la Trinité-du-Mont, bâtie par Charles VIII[3].

LES GOBELINS.

En 1826, le roi de France donna au Pape une tapisserie représentant le martyre de saint Étienne, d'après Abel de Pujol.

VAUDOYER (Léon), architecte. — M. L. Vaudoyer a construit, un peu avant 1830, le petit monument élevé à Nicolas Poussin par Chateaubriand dans l'église de San-Lorenzo-in-Lucina. Un bas-relief, de Paul Lemoine, représente les bergers d'Arcadie.

DAVID (d'Angers), sculpteur (voir page 217). — David a fait en 1822 le buste colossal en marbre d'Ennius-Quirinus Visconti, placé à la grande salle de l'Académie romaine[4].

JACQUOTOT (Marie-Victoire), peintre sur porcelaine, née à Paris le 15 janvier 1772, morte en 1855. — Madame Jacquotot a fait en 1835 la copie de

[1] *Biographie universelle*, supplément.
[2] *Objets d'art et artistes à Paris*, 3 vol. in-12. Berlin, 1839 (en allem.), t. III, p. 748.
[3] Vasi, p. 272.
[4] Renseignements communiqués par David (d'Angers).

la Vierge au voile de Raphaël; on peut considérer cette copie comme son plus parfait ouvrage. Ce tableau a été donné au pape Grégoire XVI par le roi Louis-Philippe [1].

ODIOT, orfévre. — En 1843, Odiot exécuta une croix d'or émaillée et gemmée pour le Pape.

FROMENT-MEURICE (François-Désiré), orfévre (voir p. 156). — Froment-Meurice a fait: en 1844, un calice d'or pour le Pape; la coupe est soutenue par des lis, des épis émaillés et des grappes de raisin en perles noires; sur le fût, l'Ecce-Homo, saint Joseph et la Sainte-Vierge en relief sont séparés par des émaux représentant la Naissance de Jésus-Christ, la Présentation au temple et le Crucifiement; au pied, les trois Vertus théologales, ciselées en argent et en ronde bosse, séparées par trois émaux, Abraham et Isaac, la Manne et la Pâque; — en 1849, un encrier en or massif repoussé et décoré d'émaux, pour le Pape [2]; — un ostensoir, pour la chapelle du Pape, donné depuis par S. S. à la cathédrale de Cologne.

D'ANDRÉ (Louis-Jules) architecte. — M. D'André a érigé en 1852, à Saint-Louis-des-Français, le monument sépulcral des soldats français tués au siége de Rome en 1849; ce mausolée leur a été élevé par leurs frères d'armes [3].

CHAUVIN (Pierre-Athanase), peintre de paysage, né à Paris, le 9 juin 1774, mort à Rome le 29 octobre 1832. — Chauvin étudiait la perspective, sous Valenciennes, et la peinture, lorsque la Révolution éclata; il fit partie, avec P. Guérin et beaucoup d'autres, du corps spécial d'artistes, au moment de la levée en masse, et ce fut là que commença sa liaison avec Guérin, dont il fut plus tard l'ami intime. Chauvin fit d'abord du paysage historique; quelques-uns de ses essais se voyaient chez Mme David, veuve du consul français à Smyrne, qui connut notre artiste en Italie. Plus tard il se décida à partir pour Rome avec un de ses amis, M. Jourdan, écrivain distingué, qui appartenait à la rédaction du *Journal des Débats*. La belle nature de l'Italie enthousiasma Chauvin; il l'étudia avec amour, s'identifiant à elle, voyageant sans cesse et dessinant tous les sites de la campagne de Rome et des environs de Naples. Il était cependant sans fortune; son père, marchand boucher de Paris, ayant été complétement ruiné (il avait perdu plus de 600,000 fr.) en fournissant des bestiaux à l'armée de Sambre-et-Meuse. La généreuse protection de M. Morin, amateur éclairé des arts, vint au secours de Chauvin et lui permit de continuer ses études.

[1] Renseignement communiqué par M. Riocreux.
[2] Cet encrier est gravé dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1863, t. XIV, p. 427.
[3] Vasi, p. 330.

M. Morin étant mort, le prince de Talleyrand le remplaça et, au mois d'août 1806, il accorda une pension à l'artiste, qui répondit à la bienveillance et à l'amitié du prince en lui envoyant chaque année deux de ses tableaux. Toute cette collection se trouve aujourd'hui (1855) chez Mme la duchesse de Dino. Chauvin a beaucoup travaillé; il a exposé aux divers Salons un grand nombre d'œuvres qui se trouvaient, en 1855, dans les châteaux de Fontainebleau et de Saint-Cloud, chez Mme la duchesse de Dino, chez Mme David, chez M. Bodinier, à Angers, et à Paris chez Mme Jourdan, qui possédait une vue de Rome au soleil couchant[1], un des plus beaux paysages de Chauvin. Au premier plan sont des cyprès et des pins, et dans le fond, on voit toute la ville de Rome; on y trouve toutes les qualités du maître, une perspective parfaite, une grande vérité, beaucoup de finesse de touche et un profond sentiment de la nature; il a plusieurs fois répété ce tableau. L'Angleterre, la Russie et l'Allemagne possèdent de nombreuses œuvres de Chauvin. Il avait été admis à l'Académie de Saint-Luc en 1813, et en 1827 l'Institut l'avait nommé correspondant. Plusieurs médailles d'or et la croix de la Légion d'honneur (1828) lui avaient été décernées en récompense de ses ouvrages.

Un peintre de mérite et qui a beaucoup connu notre paysagiste donne l'appréciation suivante de son talent dans une lettre écrite à M. Chauvin fils. « Il est évident que parmi le grand nombre des paysages de Chauvin, il y en eut de faits pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie et ailleurs; c'était tout naturel, Rome étant le rendez-vous des étrangers, fiers d'en rapporter une belle œuvre d'art, et M. Chauvin se trouvant avec M. Boguet et les paysagistes allemands, Catel et Reinhart, au premier rang et de la première réputation, plus connu même tous deux à l'étranger que dans leur patrie, sort commun à celui qui cherche hors de chez lui le mieux et la supériorité.

» C'était un plaisir singulier pour Orsel et moi de voir et de comparer les œuvres des deux artistes français, identifiés avec l'Italie dont ils avaient épousé les beautés. Leurs talents étaient très-différents et rappelaient à notre époque celui des deux peintres, qui déjà à Rome avaient honoré le nom français. M. Boguet, par le choix de ses formes, les lignes de ses tableaux, rappelait le genre sérieux, âpre, parfois sauvage du Poussin et du Guaspre; c'était son inclination, la pente toute naturelle de sa belle intelligence. Sa couleur parfois monotone, triste, sombre, reflétait les impressions reçues dans les campagnes de l'État romain, tandis que M. Chauvin, par la douceur de sa couleur, soit qu'il rendît la fraîcheur du matin ou l'ardeur du soleil couchant, par le charme de ses lignes et l'air que l'on

[1] Ce tableau est appelé aussi : les Pins de la Ruffinella.

respire devant ses tableaux, tenait beaucoup de Claude Lorrain. La nature de Naples avait sa prédilection. Personne, je crois, n'a rendu mieux que lui, les eaux, la transparence des vignes enlacées aux arbres, la délicatesse exquise et la transparence de cet air si fin; son choix était toujours beau et poétique, et faisait penser à ce vers d'Horace :

« O rus quando te aspiciam. »

» Il savait rendre cependant la nature sérieuse; il savait animer de belles figures ses tableaux, et vous avez vu comme preuve son tableau d'Aqua-Pendente avec l'entrée de Charles VIII, qui est à la galerie de Diane, à Fontainebleau. Le dessin de M. Chauvin était très-délicat, très-pur; les silhouettes de ses montagnes, le Vésuve et autres, étaient très-remarquables, et ce dessin rappelait la finesse et l'élévation du dessin de M. Guérin, son ami. Cette époque aimait, cherchait et voulait le beau, ce qui fait rêver et ennoblit l'esprit.

» Dans les ouvrages de votre père, s'il est un point qui laisse quelque chose à désirer, ce serait dans les parties qui forment les premiers plans; les détails de plantes pourraient supporter plus de solidité, une étude plus ferme qui relèverait encore la délicatesse des seconds plans; toujours cependant ils sont bien choisis.

» Chauvin est un de ces hommes rares, dont la vie entière a été un bel exemple[1]. »

LEMOINE (Paul), sculpteur. — Paul Lemoine, qui était fixé à Rome depuis 1820 environ, a sculpté à Saint-Louis-des-Français le tombeau de Didier Boguet (1840); celui de Pierre Guérin; celui du marquis de La Tour-Maubourg, ambassadeur de France à Rome; le mausolée élevé à la mémoire de Claude Gellée; enfin à Saint-Laurent-in-Lucina, il a fait le buste du Poussin et le bas-relief de l'Arcadie, au tombeau du Poussin (voir page 501)[2].

LAVERGNE (Claudius), peintre, né à Lyon. — M. Claudius Lavergne a fait le carton d'un vitrail représentant quatre Vertus : la Justice, la Paix, la Miséricorde et la Vérité, pour la chapelle du palais du cardinal Antonelli. Ce vitrail a été peint par M. Édouard Fiot et exécuté à la manufacture de vitraux de M. Didron, à Paris, en 1854. M. Lavergne a fait aussi le carton d'un vitrail représentant la bataille de Constantin contre Maxence, pour l'escalier royal du Vatican.

AVISSEAU (Charles-Jean) (voir page 218). — Avisseau a fait pour M. Ranieri de Cinque, garde-noble du Pape, un pot à tabac, en 1853.

[1] Renseignements communiqués par M. Chauvin fils, peintre-décorateur.
[2] Vasi, p. 331, 333, 16.

SOUSLACROIX (Gabriel-Charles-Frédéric), dessinateur, né à Montpellier. — Cet artiste sur lequel nous n'avons aucun renseignement, était fixé à Rome en 1856.

MONTESSUY (François), peintre de Lyon. — M. Montessuy habite Rome depuis 1840. Il y a peint plusieurs tableaux qu'il a envoyés aux salons de 1857 et 1860 [1].

DIDRON (Édouard), peintre verrier (voir page 296). Il a fait, en 1855, sous la direction de son oncle, M. Didron, un vitrail représentant la Vérité, la Miséricorde, la Paix et la Justice pour le cardinal Antonelli.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné au Pape un grand baptistaire sur lequel Roussel avait peint la Sainte-Trinité et les symboles des quatre évangélistes.

TRÉLAT (Émile), architecte, né à Paris le 6 mars 1821. — La compagnie des chemins de fer romains, Pio-Latina, a fait faire à Paris, en 1858, un wagon monumental pour le pape Pie IX. Le dessin en a été composé par M. Trélat; MM. Gérôme et J. Millet ont exécuté les peintures; M. Toussaint, les sculptures; M. Christofle, les ornements en bronze galvanoplastique; MM. Reveillon et Cambon, la décoration; MM. Lerolles, les lampes, les bras et les girandoles en bronze.

Le wagon se divise en trois compartiments : un oratoire, un salon, une chambre de repos. Trois figures sculptées en bas-relief, en partie dorées et argentées, et représentant la Foi, le Martyre et la Vérité, des panneaux de bronze et douze médaillons, sur lesquels sont peints sur cuivre, par M. Gérôme, les têtes des apôtres, ornent l'extérieur. Le salon renferme un Christ sculpté par M. Toussaint, et les peintures de M. Gérôme, dont les sujets sont : l'Église entre saint Pierre et saint Paul; la bénédiction d'une locomotive par le Saint-Père et la bénédiction par le Pape d'un bateau à vapeur qui arrive « et relie d'un sillon de feu le rail français au rail romain. » La chambre de repos renferme une vierge peinte par J. Millet [2].

HAMON (Jean-Louis), peintre, né à Plouha (Cotes-du-Nord), le 5 mai 1821, mort à Saint-Raphaël (Var), le 29 mai 1874. Elève de Paul Delaroche et de Gleyre. — Hamon s'était retiré à Rome vers 1862; plus tard il alla s'établir à

[1] *Gazette des Beaux-Arts*. 1860, p. 319.

[2] L'*Illustration*, 1858, t. XXXII, p. 404, avec dessins. — Théophile Gautier, article publié dans l'*Artiste*. — *Gazette des Beaux-Arts*, 1859, t. II, p. 192.

Capri (1865 ou 1866); il y fit un grand nombre de petits tableaux charmants, d'un genre néo-grec et un peu factice, mais que les Anglais et les Américains aimaient beaucoup, et qu'ils achetaient volontiers.

BRANDON (Jacob-Émile-Édouard), peintre, né à Paris le 3 juillet 1831. Élève de Montfort, Picot et Corot. — Il a exposé aux salons de 1864, 1865 et 1869 diverses aquarelles représentant les peintures murales qu'il a exécutées à l'oratoire de Sainte-Brigitte, à Rome, en 1862 et années suivantes.

CALLIAT (Armand), orfévre (voir page 158). — Il a exécuté, en 1869, la fameuse croix dite du Concile, offerte par un seigneur anglais à Pie IX pour l'inauguration du concile du Vatican. — En 1870, il a fait une chapelle pour le Saint Père, qui lui avait été commandée par les Pères du Concile. — De 1870 à 1873, il a fait des burettes pour le cardinal de Hohenlohe. — En 1875, il a exécuté la reliure en orfévrerie de la traduction lyonnaise de la bulle *Ineffabilis*, offerte au Saint Père.

SUBLET (Antoine), peintre. — Il a fait un beau portrait de Pie IX que le Saint Père a donné à la reine d'Espagne, Isabelle II.

ADAM-SALOMON (Antony-Samuel), sculpteur, né à La Ferté-sous-Jouarre, en 1818. Élève de Vercelli. — « On sait que Sa Sainteté Pie IX n'a jamais voulu laisser faire son portrait, et que tous les dessins qui le représentent sont faits de mémoire.

» Cédant aux sollicitations des fidèles de la cour de Rome, il vient de revenir sur cette décision et a fait venir de Paris M. Adam-Salomon, qu'il a chargé d'exécuter son buste en marbre blanc, destiné à la galerie des Papes, ornée déjà des bustes de ses prédécesseurs.

» Le Saint Père a posé plusieurs fois et a causé avec bienveillance avec notre compatriote. Il aime beaucoup la France et particulièrement les artistes français, et le témoigne fréquemment.

» M. Adam-Salomon a profité des bonnes dispositions du Souverain Pontife pour lui demander la permission de le photographier, ce que Pie IX lui a accordé volontiers. Il a fait installer le statuaire-photographe au Vatican, où il lui donne une royale hospitalité [1]. »

[1] Le *Figaro* du 4 avril 1874. — M. Adam-Salomon a exécuté, il y a quelques années, pour les Etats-Unis, les bustes de Rossini et de Lamartine. (*Dictionnaire des Contemporains* de Vapereau).

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES FRANÇAIS DE L'ACADÉMIE DE SAINT-LUC, A ROME.

Antoine D'AVIGNON, peintre, 1er siècle *.
ADAM, peintre, 1.
Sigisbert ADAM, de Nancy, sculpteur, 3.
Guillaume BARTOLETTI **, peintre, 2.
BAVEAU (François-Dominique de Chefdevilles), architecte, 3.
Claude BEAUMONT, peintre du roi de Sardaigne, 3.
Edme BOUCHARDON, sculpteur, 3.
BROSSARD DE BEAULIEU, peintre et graveur de Paris, 3.
BROSSARD DE BEAULIEU (Marie-Renée-Geneviève), fille du précédent, peintre de Paris, 4.
La comtesse BRUNET, Française, peintre, 3.
BERTHAULT, architecte, 4.
Didier BOGUET, peintre de paysage, 4.
Jacques CHAUVELL, 1. (Pas de désignation de qualité.)
Guillaume COURTOIS, Bourguignon, peintre, 2.
Nicolas CORDIER, sculpteur, 2.
Noël COYPEL, peintre, 2.
Nicolas COLOMBEL, peintre, 2.
Lambert CAMMAS, de Toulouse, peintre, 3.
CARTELLIER, sculpteur, 4.
CHAUVIN, peintre de paysage, 4.
ALESSANDRO degli ALESSANDRI, Français, peintre, 2. (Alexandre Ubelesqui.)
Gabriel DUMONT, de Paris, architecte, 3.
Antoine DERIZET, de Lyon, architecte, 3.
Jean-François DETROY, peintre, 3.
DAVID, peintre, 4.
Comte DE FORBIN, peintre, 4.
Charles ERRARD, peintre, 2.
FRETAIN, architecte, 4.
G.-L. FONTAINE, architecte, 4.
Claude GELLÉE, peintre, 2.
L.-Ph. GUÉPIÈRE, de Paris, architecte, 3.
Jacq. GAMELIN, de Carcassonne, peintre de batailles, 3.
G. LETHIERE, peintre, 4.
GIRODET, peintre, 4.
GÉRARD, peintre, 4.
GISORS, architecte, 4.
GRANET, peintre, 4.
GUÉRIN, peintre, 4.
Simon HURTRELLE, sculpteur, 2.
LOUIS, Français, miniaturiste, 1.
Charles LE BRUN, peintre, 2.
LESPINGOLA (François), sculpteur, 2.
Nic. LAFAGE, peintre d'ornements, 2.
P. LEGROS, sculpteur, 3.
André LE BRUN, de Paris, sculpteur, 3.
Madame LE BRUN, peintre, 4.
LABOUREUR (le chevalier François-Maximilien), sculpteur, 4.
Madame Hortense LESCAUT, peintre, 4. (Mme Haudebourt-Lescot.)
Fr. LEMOT, sculpteur, 4.
André MELINI, peintre, 1.
Cl. MELLAN, peintre, 2.
Michel MAGLIA (Michel Maille), Bourguignon, sculpteur, 2.
Adrien MANGLARD, de Lyon, peintre de marines, 3.
Ch. MARIN, sculpteur, 4.
MILHOMME, sculpteur, 4.
Charles NATOIRE, de Nîmes, peintre, 3.
PIERRE, de Lyon, peintre, 1.
PIETRO, Francese, peintre, 1.
PONCIO, Francese, peintre, 1.
Nic. POUSSIN, peintre, 2.
Ch. POERSON, peintre, 3.
Et. PARROCEL, peintre, 3.
Laurent PECHEUX, de Lyon, peintre, 3.
Nicolas DE PIGAGE, Lorrain, architecte de l'électeur Palatin, 3.
Pierre PARIS, architecte, 4.
PARIS (P.-A.), de Besançon, archit. ***, 4.
REGIE, Français, architecte ****, 4.
M.-A. SLODTZ, sculpteur, 3.
SOUFFLOT, architecte 3.
Jean THÉODORE, peintre, 2.
Ch. THÉVENIN, peintre, 4.
Guill. VOJET, peintre, 2.
Simon VOUET, peintre, 2.
Joseph VERNET, peintre de marines, 3.
VOLAIRE (Pierre-Jacques), de Toulon, peintre de marines, 3.
VIEN, peintre, 3.
Marie-Thérèse VIEN, miniaturiste, 3.
WICAR (J.-B.), peintre *****, 4.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DU VATICAN.

Poussin. Le martyre de saint Érasme, évêque de Formio. Un bourreau lui ouvre le ventre et lui fait sortir les entrailles, qu'un autre roule autour d'un cylindre de bois.

Valentin. Le martyre des saints Procès et Martinien, gardiens de la prison de saint Pierre et de saint Paul.

Courtois (Guillaume), dit le Bourguignon.

* On compte les siècles depuis l'origine de l'Académie, fondée au XVIe siècle.
** Ce doit être Guill. Berthelot, sculpteur.
*** Ce doit être le même que le précédent.
**** Peut-être David Le Roy, né en 1728 et mort en 1803. Missirini aurait traduit littéralement en français la traduction italienne du nom de *Leroi*, qui a pu être désigné sous le nom de *Regio*.
***** Missirini, *Memorie per servire alla storia della romana Accademia di S. Luca fino alla morte di A. Canova*, 1 vol. in-4e, Rome, 1823.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DU CAPITOLE.

Courtois (Guill.) dit le Bourguignon. Deux batailles.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Trois paysages (non décrits).

Mignard. Une sainte famille (beau tableau, bien français).

Poussin. Le triomphe de Flore.
Un paysage dans lequel Orphée joue de la lyre avec plusieurs nymphes.

Valentin. J.-C. disputant avec les docteurs *.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE L'ACADÉMIE DE SAINT-LUC.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Entrée d'un port (très-beau tableau).

Vernet. Une marine (beau tableau).

* Le musée du Capitole, en général composé de tableaux plus que médiocres, ne contient, réellement, sauf les batailles du Bourguignon et la sainte Famille de Mignard, aucun tableau français. Les trois Claude Lorrain sont faux. Le Triomphe de Flore est une copie du tableau du Louvre, qui certes n'a pas été faite par le Poussin. Le paysage avec Orphée n'est pas du Poussin. Le tableau attribué à Valentin est une mauvaise peinture de l'école du Caravage (Renseignements communiqués par M. Ph. de Chennevières.)

---

§ 22. — SIENNE

BERTIN, horloger-forgeron. — « *A M. Th. Lebreton.* Permettez-moi, mon cher collaborateur, de vous emprunter pour quelques instants un titre sous lequel vous nous apprenez si bien à connaître et à apprécier les hommes marquants de notre cité. Je n'ai d'ailleurs qu'un simple renseignement à vous fournir, et lorsque je vous aurai fait part de ma trouvaille, je vous rendrai votre bien. Il s'agit d'un Rouennais qui vivait en Italie à la fin du quatorzième siècle, dont je trouve le nom dans un recueil de « *Documents relatifs à l'histoire de l'art à Sienne*[1]. » Ce compatriote, nommé Bertin, fils de Pierre, fut le « maître » des horloges de la commune de Sienne, aux appointements de 36 florins par an, depuis l'année 1360, où il en est fait mention pour la première fois, jusqu'à l'année de sa mort, survenue en 1391. Il était citoyen de Sienne, où il s'était marié. C'était sans aucun doute un horloger, mais certainement il était expert dans le travail des métaux.

» En effet, l'œuvre de la cathédrale le chargea, en 1384, de forger les grilles qui devaient entourer le chœur de l'église.

[1] *Documenti per la storia dell' arte sienese, raccolti e illustrati del dottore Gaetano milanese*, 3 vol. in-8°. Onorato Porri, Siena, 1854.

» Il y avait quatre panneaux payés à raison de sept sols la livre, mis en place, mais scellés au plomb aux frais de l'œuvre. Cent florins par trimestre étaient avancés comme à compte à maître Bertin dès le commencement de son travail, qu'il devait poursuivre à l'exclusion de tout autre. Ces grilles devaient être « semblables à celles du palais du podestat, sinon plus belles. »

» En 1388, deux de ces grilles seulement étaient faites. Il intervient alors un nouveau compromis pour que les deux grilles qui restaient à faire fussent plus riches que celles qu'on venait de terminer. Chaque grille devait être exécutée au prix de 500 florins d'or. Maître Bertin s'engageait à mettre en place la première en août 1389, et la seconde dix-huit mois après.

» Il ne reste plus rien, croyons-nous, de ces grilles. Une description minutieuse de la cathédrale de Sienne, que nous avons sous les yeux, n'en parle point, et les voyageurs-archéologues n'en ont aucun souvenir. Ils se rappellent fort bien, au contraire, celles du palais du podestat qui servirent de modèles. Ces grilles sont fort belles, voilà tout ce que nous savons, n'en connaissant aucune description ni aucun dessin.

» Cet artisan, qui battait le fer à une époque où l'art se mêlait si intimement à l'industrie, sortait peut-être des ateliers où furent forgées, à Rouen d'abord, les belles ferrures des portes de notre cathédrale, puis la grille du jubé, déposée aujourd'hui au musée d'antiquités. Cette grille est contemporaine de celles que forgeait à Sienne, à la fin du quatorzième siècle, « *Maestro Bertino di Pietro da Rouen di Normandia.* » Il serait curieux de la comparer à celles du palais municipal de Sienne, afin de reconnaître si ce ne serait point un Normand qui aurait importé la ferronnerie en Italie, comme ce fut un Français qui y importa la peinture sur verre. En tous cas, le peu que l'on sait sur cet horloger-forgeron m'a semblé mériter d'être signalé à votre attention, afin de grossir la liste de nos concitoyens dignes de sortir de l'oubli. — Alfred DARCEL. »

JACQUET DE BENOIT, tapissier. — On voit dans le palais de l'ancienne république, des tapisseries historiées (*arazzi*) achetées en 1445, à Jacquet de Benoît, au prix de 3509 livres que lui paya la commune pour avoir introduit à Sienne l'art du tapissier[1].

BIENAIMÉ (PIERRE), sculpteur français. — Bienaimé a sculpté au palais de la famille Saracini, dans la petite cour, deux statues ayant trait à la famille[2].

[1] *Nuova guida della città di Siena per gli amatori delle belle arti;* Sienne, 1822, 1 vol. in-8°, p. 85.
[2] *Nuova guida,* etc., p. 51.

COLIGNON (Joseph), peintre d'histoire. — « Colignon se forma à Rome, au commencement de notre siècle, sur les meilleurs modèles de peinture et de sculpture ; après quoi il peignit pendant quelques années à Florence, soit à l'huile, soit à fresque. On voit de ses travaux dans cette dernière manière, dans la maison de Michele Giuntini, et plusieurs de ses peintures à l'huile sont entre les mains des amateurs.

» Plus tard il devint directeur de l'académie de Sienne[1] et conçut le projet, en 1820, de publier dans un ouvrage toutes les antiquités précieuses qui se trouvent dans cette ville, sous le titre de: *Raccolta de' più scelti monumenti di belle arti, si di pittura e scultura, come d'architettura*, etc. »

En 1831, il exposa un tableau dont le sujet est Luigi Alemanni se présentant comme ambassadeur devant Charles-Quint. Cette toile, dit-on, n'est pas d'un grand intérêt, et les couleurs en sont trop variées. — Colignon grava aussi une descente de croix d'après son propre tableau[2].

---

§ 23. — TURIN

PERRIN (Alexis), maître maçon d'Avignon. — **PERTINCHAMP** et **MALLET**. — Perrin s'engagea par acte du 27 mai 1416 à rétablir trois piles du pont de Turin[3]. Il était dit que ce pont était comme destiné à des mains françaises; car il a été rebâti en 1810 par l'ingénieur français Mallet, sur les dessins de l'ingénieur en chef Pertinchamp[4].

DUPRÉ (Guillaume), sculpteur, contemporain de Henri IV et de Louis XIII. — La statue équestre du duc Victor-Amédée Ier, qui est au vestibule de l'escalier du palais du roi de Sardaigne, est l'œuvre de Dupré et d'Adrien Frisio, élève de Jean de Bologne ; Dupré a fait la statue, qui est en bronze, et Frisio le cheval, qui est en marbre[5].

FRÉMINET (Martin), peintre d'histoire, né à Paris le 24 septembre 1567, mort

[1] « Le directeur du palais des Beaux-Arts, ouvert en 1816 et 1822, le célèbre Joseph Colignon ; » *Nuova guida*, etc., p. 139.
[2] Traduit de Nagler.
[3] Paroletti, *Turin et ses curiosités* ; Turin, 1819, in-8°.
[4] Paroletti.
[5] Paroletti. — L'abbé Fontenay. Ce Dupré est très-probablement le même que l'illustre graveur en médailles.

en 1619, le 19 juin, à Paris. — Fréminet passa seize années en Italie (1587-1603) ; il demeura sept ans à Rome et le reste du temps à Venise et à Turin. Entre autres ouvrages qu'il fit à Rome, il peignit en grisaille la façade d'une maison. Il alla ensuite en Savoie, où le duc l'employa à peindre dans son palais plusieurs ouvrages considérables et allégoriques que ses biographes n'indiquent pas [1].

DUMONSTIER (Pierre). — En 1625, Pierre Dumonstier faisait des pastels à Turin [2].

BLANCHARD (Jacques), peintre d'histoire, né à Paris, le 1er octobre 1600, mort à Paris en 1638 (voir Venise). — En revenant de Venise, il séjourna à Turin vers 1628 et y fit pour le duc de Savoie, huit tableaux des amours de Vénus et d'Adonis [3].

FRANÇOIS DE TOURS (Simon), peintre d'histoire, né à Tours, mort le 22 mai 1671, à 55 ans. — En 1638, selon Félibien, François fit quelques tableaux à Turin.

AUROUX (Nicolas), graveur, de Lyon. — Ce graveur, assez médiocre, a travaillé à Turin [4].

DOFIN ou **DAUPHIN** (le chevalier Charles-Claude), peintre, (Delphitus, Carlo Delfino), né en Lorraine, mort à Turin en 1693 [5]. Elève d'Olivier Dofin, selon Heinecken, ou de Simon Vouet. — Charles Dauphin a beaucoup travaillé à Turin ; il était attaché à la cour du duc de Savoie. On voit de lui : dans le palais du roi de Piémont, des peintures aux voûtes des salles du trône, d'audience et des gardes ; — à Saint-Jean, cathédrale de Turin, saint Luc faisant le portrait de la Vierge ; Jésus-Christ donnant la communion à saint Honoré et plusieurs petits tableaux de la vie de ce saint ; — à Saint-Charles-Borromée, saint Joseph tenant l'enfant Jésus qui d'un trait blesse le cœur de saint Augustin soutenu par deux anges ; — à Saint-François-de-Paule, au maître-autel, saint François-de-Paule soulevé à la gloire du ciel par les anges ; saint François passant le détroit de Messine sur son manteau étendu sur la mer ; Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, invoquant saint François-de-Paule pour obtenir que son mariage ne soit pas stérile [6].

Charles Dauphin a peint aussi plusieurs portraits : Charles II, duc de Savoie, gravé par Tourneysem ; — la princesse Louise-Marie de

[1] Félibien.
[2] Mariette, t. II, p. 131.
[3] Perrault. — L'abbé Fontenay.
[4] Heinecken. — L'abbé de Marolles, *Le livre des peintres et graveurs*, publié par M. G. Duplessis, dans la bibliothèque elzévirienne.
[5] Robert Dumesnil, t. VIII, p. 254.
[6] Paroletti.

Savoie avec la comtesse de Bagnac, à cheval; la princesse Françoise de Valois et Marie-Jeanne-Baptiste, à cheval; Christine de Fleury et le prince de Carignan, à cheval. Ces trois pièces, peintes dans le château de la Vénerie, ont été gravées par G. Tesnière. — Le portrait du comédien Millot, figure en pied, gravé par Tourneysem. Tourneysem a gravé d'après lui, Théodat, roi des Goths, l'incendie de Rome, divers frontispices, et huit estampes ainsi désignées dans Robert Dumesnil : la sainte Vierge recevant avec respect la nouvelle que l'ange lui vient annoncer (Turin, 1659); — la sainte Vierge (Turin, 1660); — Saint Joseph (Turin, 1660); — Saint François-de-Paule enlevé au ciel par les anges; — un évêque arrêtant à la porte de son église un prince victorieux; — Alboin présentant une coupe formée par une tête de mort à des gens qui lui apportent des présents; — l'Église protégeant deux jeunes enfants et les mettant à couvert de la fureur d'un homme qui veut les tuer; — l'Intelligence.

« Le chevalier Dauphin, peintre français, dit Nagler, vivait à Turin vers 1664. Il peignit pour le prince Philibert et pour les églises de Turin, et avait du talent, surtout pour le portrait. On trouve du mouvement dans ses compositions, mais elles sont quelquefois un peu confuses[1]. » J.-B. Brambilla fut son élève.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre sur émail, né en 1653, le 25 juillet, à Joigny, mort en 1732, le 5 janvier, à Paris. Élève de Mignard et de Samuel Bernard. — « Ferrand fit plusieurs voyages en Allemagne, en Angleterre, et en 1688 il alla la première fois à Turin et fit plusieurs ouvrages pour le duc de Savoye; mais la guerre qui survint l'obligea de repasser en France où il demeura jusqu'à la paix de 1696, auquel temps ayant été rappelé par le duc de Savoye, il fit un très-beau portrait de ce prince[2], qui en fut si content, qu'il luy fit l'honneur d'aller jusque dans son logement luy témoigner sa satisfaction et luy offrir un appartement dans son palais; son séjour à Turin fut environ de deux ans, pendant lequel S. A. R. luy donna de continuelles marques de bonté et d'une particulière estime, jusqu'à venir presque tous les jours le voir travailler. M. Ferrand abandonna tous ces avantages, sur le bruit qui courut de la paix générale, craignant d'être rappelé par Louis XIV et de n'avoir pas le temps de voir les curiosités d'Italie.

» De Turin il alla à Gênes où étant arrivé, il alla déclarer, suivant la coutume, à la consigne, qu'il étoit peintre du roy de France, qu'il venoit de travailler pour le duc de Savoye, et qu'il alloit à Rome et

[1] Traduit de Nagler. — Lanzi, t. III, p. 324.

[2] Il existe un portrait de Victor-Amédée, duc de Savoie, gravé par Aubert, in-12, d'après Ferrand (collection d'Odieuvre).

aux autres villes d'Italie pour en voir les beautés ; le soir, sur les sept heures, lorsqu'on vint à l'ordinaire lire au Doge les déclarations de la consigne, il se trouva auprès du Sérénissime un sculpteur françois nommé David [1] qui étoit aimé du Doge, et qui avoit entendu parler des honneurs que M. Ferrand avoit reçus du duc de Savoye ; David interrompit le lecteur et dit que cet homme étoit un virtuoso, et fit un détail des honneurs dont le duc de Savoye l'avoit comblé.

» Le Doge qui aimoit aussi la peinture, envoya aussitôt un gentilhomme avec le S. David et deux de ses gardes à l'hôtellerie où étoit logé M. Ferrand, pour le prier de venir lui parler. Il vint le recevoir au haut du grand escalier du palais ducal en habit de cérémonie et accompagné d'une nombreuse cour ; là, descendant deux marches, il lui tendit la main, disant qu'il avoit désiré pouvoir, comme son Altesse Royale, aller le chercher luy-même, mais qu'il ne luy étoit pas permis de sortir du palais ducal pendant tout le temps qu'il étoit Doge ; il conduisit M. Ferrand dans un appartement où étoit la Sérénissime accompagnée des premières dames de Gênes, lesquelles furent très-satisfaites de plusieurs morceaux de son ouvrage qu'il leur montra, après quoi le Sérénissime l'engagea d'accepter son palais particulier pour le temps qu'il seroit à Gênes et luy donna un domestique pour le servir et un cuisinier pour le traiter à la françoise. M. Ferrand ne fit qu'un portrait en cette cour pour les mêmes raisons qui lui avoient fait quitter Turin.

» De Gênes, il passa à Florence, où l'ambassadeur de France le présenta au grand-prince, le grand-duc étant absent ; Son Altesse qui avoit déjà entendu parler de M. Ferrand et qui sçavoit qu'il devoit venir à Florence, lui fit un grand accueil ; elle luy montra elle-même toutes les magnificences de son palais. Ce prince fit tout ce qu'il pût pour retenir à sa cour M. Ferrand, qui partit bientôt de Florence et parcourut toutes les villes jusqu'à Rome pour ne manquer aucunes curiosités.

» Son séjour à Rome fut de treize mois ; il y fit les portraits d'Innocent XII et de la princesse Pamphile et quelques autres qui augmentèrent sa réputation ; revenant en France, il s'arrêta encore à Turin pendant quelques mois, et arriva enfin à Paris le jour de Noël de l'année 1699 [2]. »

LE GROS (voir page 480). — « Les statues de sainte Thérèse et de sainte Christine, faites par Le Gros, étaient autrefois en dehors, au-dessus des colonnes du portail de l'église de Sainte-Christine ; mais on les a jugées trop belles pour être ainsi exposées. On en a fait faire

[1] Voy. p. 432.
[2] Notice mss. conservée aux archives de l'Ecole des beaux-arts ; publiée par nous dans les *Archives de l'art français*, t. IV, p. 72.

des copies qu'on a mises à leur place, et l'on a placé les originaux dans deux niches qui sont au dedans de l'église. Celle de sainte Thérèse est un chef-d'œuvre : le sculpteur a pris un instant d'extase où la sainte ouvre ses vêtements pour découvrir son cœur à Dieu[1].» Pendant l'occupation française, on a transféré ces deux statues à la cathédrale de Turin[2].

ROBERT DE COTTE (voir page 147). — Robert de Cotte fut employé par le duc de Savoie pour ses châteaux. Il a fait pour le château de Rivoli plusieurs plans et dessins[3] ; il a agrandi, embelli et rendu commode la résidence de la Vénerie[4].

DUPARC[5], architecte et dessinateur de jardins. — Duparc a dessiné le jardin du palais du roi à Turin[6]. Il est fait mention de lui dans une lettre de Robert de Cotte du 25 juin 1713, dans laquelle on le voit très-occupé aux travaux d'architecture ordonnés par le duc de Savoie.

C'est sans doute Duparc qui est l'auteur des jardins de la résidence royale de la Vénerie, près de Turin; en effet, nous lisons dans Lalande : « Les jardins de la Vénerie ont été plantés par un architecte français, dans le goût des jardins de Marly, et on les compte parmi les plus beaux de l'Italie. Ils ne sont point de Le Nôtre, comme on l'a dit[6].» Ces jardins ont une demi-lieue de long sur un quart de large ; il y a de belles pièces d'eau, mais pas de jets d'eau.

VANLOO (Jean-Baptiste) (voir page 279). — Après la mort de Louis Vanloo, son père, J.-B. Vanloo se rendit auprès du prince de Monaco. Il peignit les princesses de Monaco et se rendit ensuite, en 1712, à Gênes et à Turin où il était rappelé par Victor-Amédée, duc de Savoie. Il fit les portraits des princes de Carignan et de Piémont, et au bout de deux ans de séjour à Turin, le prince de Carignan l'envoya à Rome (1714). Vanloo y composa plusieurs tableaux pour le duc de Savoie : Notre Seigneur qui donne les clefs à saint Pierre, une Sainte Famille, Apollon et Marsyas, Alexandre qui coupe le nœud gordien, Vénus et Mars, une Latone, une Suzanne, une Psyché pour le prince de Carignan. Il peignit aussi un Christ à la colonne qui est placé à Sainte-Marie-in-Monticelli, à Rome[7]. De retour à Turin en 1718, il fit une Flagellation pour l'église de Santa-Maria-della-Scala[8], et deux plafonds à fresque au château de Rivoli, près de Turin. Le duc de

1 Lalande, t. I, p. 186.
2 Paroletti.
3 Nos 7 à 15 de l'inventaire de ses dessins.
4 Nos 37 à 48 de l'inventaire de ses dessins (voir note 1, p. 148).
5 Paroletti.
6 Lalande, t. I, p. 307.
7 Lalande, t. V, 66.
8 Gravée par le comte de Caylus.

Savoie voulait garder auprès de lui Vanloo, qui refusa et revint à Paris, en 1719, où il exécuta pour le prince de Carignan, le Triomphe de Galatée, et un retour de Diane de la chasse, exposé en 1737[1].

VANLOO (Carle), peintre d'histoire (voir page 216). — Carle Vanloo alla à Rome en 1727 ; il y fit, à l'église Saint-Isidore, un plafond représentant l'Apothéose de ce saint (1729). En 1733, il peignit la Cène et la Multiplication des pains, placées chez les religieuses de Sainte-Croix à Turin, puis l'Immaculée Conception, pour l'église de Saint-Philippe-de-Neri, à Turin. Carle Vanloo vint ensuite à Turin et travailla pour les églises de cette ville et pour les palais du roi de Piémont. Il était de retour à Paris en 1735. On voit de lui : au château de Stupiniggi, au plafond de la chambre à coucher, Diane et ses nymphes sortant du bain[2] ; au château du prince de Carignan, quelques tableaux[3].

« Au palais du roi de Sardaigne, à Turin, dit Cochin[4], on voit aussi un cabinet orné de glaces, où sont, dans les pilastres et dans les dessus de portes, onze petits tableaux de Carle Vanloo, dont les sujets sont tirés de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, et qui pour la plupart sont dignes d'admiration. La force et la fraîcheur de la couleur y sont excellentes, et les grâces du dessin, surtout dans les têtes de femmes, y sont jointes à l'exécution la plus précieuse. »

Les sujets de ces peintures sont : Clorinde qui arrive pendant que l'on veut brûler Olinde et Sophronie ; — Renaud accueilli par Armide ; — les deux guerriers qui emmènent Renaud du jardin d'Armide; — Renaud qui empêche Armide de se tuer ; — Herminie qui parle avec un berger ; — Tancrède combattant avec Clorinde ; — Baptême de Clorinde ; — Tancrède au tombeau de Clorinde ; — Herminie regardant Tancrède blessé ; — Herminie soignant Tancrède[5].

Ces tableaux ont été peints en 1757.

VANLOO (Louis-Michel) (voir page 282). — L.-M. Vanloo travailla pour le roi de Piémont de 1733 à 1736.

VANLOO (François) né vers 1708, mort à Turin en 1730. Fils et élève de J.-B. Vanloo. — François Vanloo, peintre très-distingué, se rendit à Turin où il mourut fort jeune.

[1] Dandré-Bardon, *Vie de J.-B. Vanloo*. — Cet éloge a été lu à l'Académie, le 5 mai 1753.

[2] Cochin, t. I, p. 31. — Lalande, t. I, p. 300. — Richard, t. I. p. 65. — Paroletti, p. 34.

[3] Paroletti, p. 31.

[4] *Voyage de Cochin*, t. I, p. 14.

[5] Cette liste fut envoyée de Turin à Dandré-Bardon, par le fils de Carle Vanloo; elle se trouve dans les mss. de Dandré-Bardon. (Bibliothèque nationale, fonds français, 1238 ter J. — Manuscrits divers, t. II). — On remarquera que ce manuscrit ne nomme que dix tableaux, et que Cochin en indique onze.

VANLOO (Jules-César-Denis), peintre de paysage, né à Paris en 1743, fils et élève de Carle Vanloo, vivait encore en 1817. — Il a peint, à Rome, pendant le directorat de Vien, des paysages pour le duc de Gadagne, et pour le grand-duc de Russie, les Cascatelles de Tivoli.

Étant retourné à Rome et revenant à Paris au moment de la révolution de 1789, César Vanloo passa par Turin et y fut retenu par le roi de Piémont qui lui fit faire plusieurs tableaux. La guerre l'obligea de partir pour Gênes, où il resta cinq ans occupé à peindre pour divers amateurs; « mais la maudite guerre, dit-il, l'obligea à revenir à Paris [1] », sans doute vers 1796. On voit de César Vanloo plusieurs paysages au château de Stupiniggi.

LADATTE (François), sculpteur, né à Paris en 1707, mort à Turin en 1787. — Ladatte, fort habile modeleur et ciseleur, a répandu dans le Piémont l'art de travailler les métaux [2]. « M. Ladatte est un joli sculpteur, facile; il compose et dessine bien; il est à Turin, où il fait des ouvrages pour le roi de Sardaigne [3] ».

BERNARD, dessinateur de jardins. — Bernard fut le dessinateur des jardins du roi de Piémont, Charles-Emmanuel III, qui aimait beaucoup la décoration des jardins. Le roi envoya même en 1767, le fils de Bernard en France et en Angleterre pour se former le goût et prendre de nouvelles idées [4]. Bernard a dessiné le jardin du château de Stupiniggi et a imité le parc de Marly dans les galeries et les portiques de verdure [5]; le parterre qui est devant le château est seul dessiné à l'anglaise.

PÊCHEUX (Laurent), peintre d'histoire, né à Lyon en 1721, mort à Turin, âgé de 100 ans. — « Il vint à Paris, à l'âge de douze ans, et de là se rendit à Rome, où pendant plusieurs années il se voua à l'étude des œuvres classiques de l'art. Il dessina beaucoup d'après l'antique, puis il eut pour guide en matière d'art, Raphaël Mengs. Cet artiste célèbre était l'ami de Pêcheux, et les mêmes sentiments les animaient tous les deux. Il visait avant tout à la correction du dessin et à la beauté sévère des formes. Dans la villa Borghèse, à Rome, Pêcheux a peint des fresques qui lui assurent une mémoire honorable [6]. »

Vasi [7] nous apprend encore qu'à la voûte de la sixième salle du palais à la villa Borghèse, Laurent Pêcheux a peint le Conseil des Dieux.

[1] *César Vanloo aux amateurs des Beaux-Arts;* pièce très-rare, 1817.
[2] Paroletti. — *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II.
[3] Bachaumont, année 1750.
[4] Lalande, t. I, p. 309.
[5] Paroletti.
[6] Nagler.
[7] P. 283.

Pêcheux demeura dix-sept ans à Rome; il a travaillé à l'archiconfrérie de Sainte-Catherine, église nationale des Siennois. « La voûte de cette église, dit Lalande, a été peinte par Pêcheux et ornée de feuillages en clair-obscur. On y voit le retour du Saint-Siége à Rome, auquel sainte Catherine eut beaucoup de part [1]. On regarde Pêcheux, ajoute-t-il [2], comme le meilleur peintre d'histoire en Italie après Battoni, et on voit de lui de très-beaux tableaux à Rome, à Pise et à Parme. »

Laurent Pêcheux alla ensuite s'établir à Turin, où il a beaucoup travaillé; il y fut nommé professeur [3], puis directeur de l'École royale de peinture et de sculpture, et premier peintre du roi de Piémont. On cite parmi ses ouvrages, le plafond de la bibliothèque du palais du roi, à Turin, et une peinture à l'église de Saint-Dominique, où il a représenté le bienheureux Amédée IX, duc de Savoie [4]. »

« Berger, premier peintre de la cour du roi des Deux-Siciles, et le célèbre Gérard, furent entre autres ses élèves. Marcenay de Ghuy grava, en 1772, d'après Pêcheux, le retour de Regulus et sa captivité sous le titre de l'observation de la parole d'honneur [5]. »

Laurent Pêcheux a eu deux fils : Cajetan Pêcheux, habile peintre en miniature, et Benoit Pêcheux qui suit.

PÊCHEUX (Benoit), peintre d'histoire et de portraits, né à Rome en 1779. Élève de L. Pêcheux, son père. — Il fut nommé en 1796 professeur à l'Académie de Turin ; mais, sous l'empire, il revint en France [6].

BELMONT ou **BEAUMONT** (Jean-Antoine), peintre et graveur, né à Troyes en 1696. — « Il dut à son père les éléments du dessin, puis se rendit à Paris pour y apprendre l'art de graver, sous Poilly et Cars. Il paraît avoir été plus tard à Bologne, pour étudier sous J.-M. Crespi, mais il se contenta de copier plusieurs tableaux des grands maîtres. Belmont séjourna longtemps à Turin, et on croit qu'il y mourut. Un grand nombre de vues du château de plaisance de la reine de Sardaigne a été fait par lui dans cette même ville. Il grava aussi d'après B. Alfieri et B. Desmartes. Belmont était très-laborieux, ce qui affaiblit tellement sa vue qu'il dût renoncer à graver en 1769 [7].

DUFOUR, peintre. — Dufour, peintre français peu connu, dit Paroletti, a peint, à l'église Saint-Laurent, la Naissance de Jésus-Christ.

[1] T. V, p. 73.
[2] T. I, p. 245.
[3] En 1778, lorsque le roi Victor-Amédée III restaura l'école royale créée par le roi Charles-Emmanuel. (Paroletti.)
[4] Paroletti, p. 22 et 95.
[5] Nagler.
[6] Gabet.
[7] Traduit de Nagler. — Voir aussi Paroletti.

DUGUÉ, sculpteur, mort vers la fin du XVIII[e] siècle. — Dugué, sculpteur en bronze, venu de Paris, a travaillé à Turin [1].

DUGUÉ (PHILIPPE), sculpteur, fils du précédent, né à Turin en 1777. — Ph. Dugué faisait, au temps de Paroletti (1819), des ouvrages de décoration en bronze qui étaient très-recherchés.

TRIMOLET (CLAUDE-ANTHELME-HONORÉ), peintre d'histoire et de portraits, à Lyon, né à Lyon le 16 mai 1798 ; mort à Lyon le 16 décembre 1866. Élève de Revoil. — Trimolet, peintre et graveur fort distingué, a peint, en 1823, pour M. le marquis Costa, à Chambéry, un tableau où sont représentés huit personnes de sa famille ; — en 1830, pour le roi de Piémont, un tableau représentant les députés du concile de Bâle présentant la tiare à Amédée VIII, duc de Savoie. Le dessin de cette composition était dans la belle collection d'objets d'art de l'auteur [2].

FÉLON (JOSEPH), peintre et sculpteur, né à Bordeaux. — M. Félon a peint, en 1851, le portrait en pied du roi de Sardaigne entouré de ses principaux officiers. En 1855, il a exposé un médaillon de la princesse Marie de Sardaigne.

ROCHET (LOUIS), sculpteur (voir page 246). — M. Rochet est l'auteur de la statue en bronze de Notre-Dame de Myans, patronne de la Savoie. Cette statue, haute de 6 mètres, composée dans le style du XII[e] siècle, a été exécutée à Paris et érigée en 1855 à Myans, à deux lieues de Chambéry, au sommet d'une montagne, d'où on la voit de plusieurs lieues à la ronde.

AVISSEAU (voir p. 163). — M. Avisseau a fait, en 1850, pour M. Costa de Beauregard, ancien ambassadeur du roi de Sardaigne, un groupe d'oiseaux et plusieurs coupes.

ARTISTE PIÉMONTAIS ÉLÈVE D'ARTISTES FRANÇAIS.

FERRI (Gaëtan), élève de MM. Fr. Bouchot et Paul Delaroche.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné au roi de Sardaigne, en 1856, deux vases cordeliers, décorés de paysages par Jules ANDRÉ.

[1] Paroletti.
[2] Renseignements particuliers.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE ROYALE DE TURIN.

Boucher (François). Louis XV et sa famille.

Bourdon (Sébastien). Le massacre des innocents.

Courtois (J.), dit le Bourguignon. Sobieski délivrant Vienne de l'invasion des Turcs.

Desportes (Fr.). Deux petits tableaux représentant du gibier, des perdrix, des faisans, des bécasses. — Très-finis.

Gagnereaux (Bénigne). La Force vaincue par l'Amour (1794).

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. L'Aurore. — Le coucher du soleil *.

Manglard (Adrien). Deux marines ; l'une au lever, l'autre au coucher du soleil. — Imitations de Claude Lorrain ; fort belles œuvres.

Mignard (Nicolas). Saint-Jean-Baptiste dans le désert. — Portrait d'un prince de France.

Mignard (Pierre). Portrait équestre de Louis XIV. — Portrait de monseigneur le Dauphin, fils de Louis XIV. — Louis XIV, sa femme et ses enfants.

Poussin. Sainte Marguerite foulant aux pieds le dragon. (Gravée dans la reale galleria di Torino.) — Un chasseur.

Stella (Jacques). La toilette de Vénus.

Valentin. Le Christ à la colonne.

Vanloo (Carle). Portrait en pied de Louis XV. — Portrait du prince François-Hyacinthe de Savoie. — Portrait de la princesse son épouse.

Vanloo (César). Vue des environs de Turin. — Vue du haras de la Vénerie. — Vue du château de Collegno. — Environs de la Vénerie. — Un paysage.

Vernet (Horace). Le roi Charles-Albert passant une revue (1834).

TABLEAUX FRANÇAIS DANS DIVERSES COLLECTIONS (1855).

Boucher. Plusieurs tableaux. (Chez le théologien Cagna.)

Lemoine. J.-C. guérissant un possédé. (Chez le marquis de Cambiano.)

Mignard. Le jugement de Pâris. (Idem). — Un portrait de Louis XIV. (Idem.)

Poussin. Une fête en l'honneur de Pan. (Chez le comte Bertalazzone.)

Vernet (Joseph). Une marine. (Chez le comte d'Arach.)

Rigaud. Portrait de la duchesse de Bourgogne. (Au château, dit le palais de Madame.)

* Ces deux tableaux sont gravés dans *La reale galleria di Torino*, illustrata da Rob. d'Azeglio ; 3 vol. in-fol., Turin, 1836.

---

§ 24. — VENISE

LEBÉ, graveur de caractères (voir page 462), né à Troyes en 1525, mort à Paris en 1598. — A l'âge de vingt ans (1545), Lebé grava à Venise plusieurs caractères hébraïques et rabbins pour diverses personnes [1].

BRÉBIETTE (Pierre), graveur, né à Mantes en 1598, mort vers 1658. — Brébiette a beaucoup travaillé en Italie, surtout à Venise, d'après Paolo

[1] L'abbé Fontenai.

Caliari, Jacopo Palma, et à Rome d'après le Pérugin, Raphaël et Michel-Ange. Il était de retour en France vers 1625, ainsi qu'on le peut juger d'après une pièce intitulée : Allégorie sur le retour de Pierre Brébiette de Rome à Paris, gravée à l'eau-forte par lui-même, citée et reproduite dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 15 septembre 1859.

LECLERC (Jean), peintre, né à Nancy en 1594, mort dans la même ville en 1633. — Jean Le Clerc alla très-jeune en Italie à l'école de Carlo Sarracino (Charles Vénitien) ; il résida presque toujours à Venise où il fut créé chevalier de Saint-Marc. Il y a de lui, au palais ducal, un grand tableau (7 m. sur 4,50) représentant le Doge faisant alliance avec les Croisés. « Ce tableau est fièrement traité dans la manière des peintres vénitiens de la fin du XVIe siècle. La couleur est splendide et digne des œuvres de Véronèse, de Tintoret et de Palma qui sont dans la même salle. Quant au dessin, il soutient, quoique d'un peu loin, la comparaison avec les chefs-d'œuvre au milieu desquels il est placé. En tout cas, le tableau du maître lorrain ne dépare rien, et il est même supérieur à certaines peintures des maîtres vénitiens de second ordre [1] ».

BLANCHARD (Jacques), voir page 511. — Blanchard se rendit à Rome pour se perfectionner dans son art. « Au bout d'un an les affaires tournèrent d'une telle sorte à Rome que les François n'y étoient pas en sûreté. Il prit le parti d'aller à Venise... Il fit plusieurs tableaux pour les nobles Vénitiens, où il prit pour sujet divers endroits des *Métamorphoses;* mais un de ces messieurs l'ayant mal payé de son travail, après l'avoir occupé fort longtemps à peindre son palais à la campagne, l'envie lui prit de revenir en France. Il quitta Venise et passa à Turin où il s'arrêta quelque temps [2] ».

COURTOIS (Jacques), dit le Bourguignon (voir page 476). — « Le Bourguignon a peint à Venise plusieurs grands tableaux chez M. Sagredo, noble Vénitien, qui sont exécutés sur des cuirs dorés, laissant en plusieurs endroits ce fond d'or pour le luisant des cuirasses [3] ».

Monsu **GIRON**. — « Giron, paysagiste français, acquit de la réputation à Venise, vers le milieu du XVIIe siècle. Lanzi vante sa fidélité à reproduire la nature, jusque dans la représentation des nuages et de l'air. Giron fut l'ami de Boschini qui en parle avec

[1] Mariette, *Abecedario* ; — Dom Calmet, *Bibliothèque Lorraine*, p. 286 ; — Robert Dumesnil, V, 80 ; — F. Zanetto, *Il palazzo ducale di Venezia*, Venezia, 1853, in-4°, t. III. (Renseignements communiqués par M. Meaume, qui a vu ce tableau en 1862.)

[2] Perrault. — Félibien.

[3] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et sculpture*, t. II, p. 407.

beaucoup d'éloges dans son livre intitulé *L'Arte del navigar pittoresco*[1] ».

COCHIN (Noel-R.), peintre de paysage. — « Cochin, établi à Venise, excelloit à dessiner et à peindre le paysage. J'ay quelques dessins de paysages de lui que j'estime beaucoup. Il vivoit dans le milieu du XVIIe siècle[2] ». Nagler dit qu'il était graveur.

SOBLEAU ou **SOBLEO** (Michel), peintre français, vivait en 1640. — « Sobleau fut un des meilleurs élèves de Guido Reni et eut une grande réputation en Italie. Dans les églises de Venise, on trouve beaucoup de tableaux de lui, qui, selon Fiorillo (II, 579) sont tout-à-fait dans le style de son maître. Lanzi, au contraire, qui le dit Flamand et l'appelle Desubleo, trouve dans ses toiles un mélange du Guide et du Guerchin, au moins dans les tableaux que l'on voit dans les églises de Bologne. Le portrait de la Madone avec différents saints de l'ordre des Carmélites, au couvent des Carmélites à Venise[3], est regardé comme un des meilleurs ouvrages de notre maître. On ne saurait le confondre avec Guido Reni, attendu que l'influence du Guerchin se fait sentir chez lui, et que d'autre part on est choqué par une certaine dureté et un coloris désagréable, comme l'assure Bassaglia. Sobleau florissait vers 1640[4]. »

PERREAU ou **PERRAULT** (Claude), sculpteur, vivait vers 1656. — On voit de cet artiste, dans l'église de Saint-Job, le beau mausolée de René de Voyer de Paulmy, comte d'Argenson, ambassadeur de France à Venise, mort à Venise en 1651. Perrault sculpta ce mausolée d'après des dessins qui lui furent envoyés de Rome[5] ».

DORIGNY (Louis), peintre d'histoire et graveur, né à Paris en 1654, mort à Vérone en 1742[6]. Élève de Le Brun (voir page 148). — Dorigny arriva en Italie à dix-sept ans, c'est-à-dire en 1675, et y demeura toute sa vie, sauf l'année 1704 qu'il passa à Paris, et l'année 1711, pendant laquelle il résida à Vienne.

Après avoir travaillé quatre années à Rome, il fit un tableau représentant saint Bernard aux pieds de la Vierge, pour le maître-autel de

[1] Traduit de Nagler. — Voir aussi Mariette.
[2] Mariette, t. I, p. 382.
[3] « Dans le chœur des Carmes déchaussés on voit un tableau au haut duquel est la Vierge et en bas plusieurs saints religieux, saint François d'Assise et une femme avec un enfant. Il est de Michel Sobleau ; assez juste de formes, de manière assez grande et d'assez bon ton. Il y a des grâces dans quelques têtes. » (Cochin, t. III, 118.)
[4] Taduit de Nagler.
[5] Giannantonio Moschini, *Nuova guida per Venezia*; Venise, 1828, in-12, p. 136. — Nagler. — L'abbé Richard, t. II, p. 357.
[6] « Mori negli ultimi dell' anno 1742, overo nei primi mesi del 1743. » — Mariette, *Abecedario*, t. II, p. 115, publié par MM. Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon.

l'église des Feuillants de Foligno. Il peignit ensuite la vie de saint Augustin en vingt-quatre tableaux, au cloître des Augustins. Dorigny alla de Foligno à Venise où il passa dix ans, puis il quitta Venise pour Vérone, parce que la hauteur des nobles vénitiens le fatiguait.

C'est surtout à Venise et à Vérone que Dorigny a composé la plus grande partie de ses œuvres.

« Les ouvrages de Louis Dorigny à Vérone sont : quatre tableaux à l'huile, dans l'église du collége del sig. Hottai ; les deux premiers représentent deux miracles de saint Zénon, évêque et protecteur de la ville ; on voit, dans le troisième, Daniel qui justifie Suzanne, et une Annonciation fait le sujet du quatrième.

» Dans l'église de Saint-Sébastien est le songe de Machabée, qui croit voir l'épée d'or du prophète Zacharie ; plusieurs clairs-obscurs représentent la vie de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas de Kotska.

» La Manne est peinte au maître-autel de l'église de Saint-Luc ; et dans celle de Sainte-Euphémie, un saint Christophe qui porte Jésus-Christ sur ses épaules, avec une gloire d'anges au-dessus.

» A Saint-Marc, la Conception de la Vierge, et au bas de ce tableau d'autel sont placés saint Grégoire et saint François de Paule.

» On voit, dans le palais Giusti, un grand tableau de l'enlèvement des Sabines, et le combat des Horaces et des Curiaces.

» Dans le palais Peligrini au plafond de l'escalier, ce sont les Vertus théologales et cardinales, assises sur des nuages.

» Dans la maison Lombardi, plusieurs tableaux à l'huile sont placés dans une salle, savoir : le repas de Cléopâtre ; Énée abordant sur les côtes d'Italie ; Orphée aux portes des enfers, pour ramener Eurydice ; Herminie sur les bords du Jourdain avec un vieux berger et trois enfants qui chantent.

» La maison des Piccoli possède de grands tableaux à l'huile, représentant le Déluge, le sacrifice de Noé, la construction de la tour de Babel.

» Dans la vigne du comte Allegri, à Cuzzano, au plafond de la salle, paraît le Conseil des dieux ; dans une embrasure, Persée tient la tête de Méduse qui change en pierres plusieurs soldats ; et vis-à-vis, le combat des Centaures et des Lapithes : au-dessous de ces tableaux il a peint, à fresque, deux luttes d'hommes en clair-obscur, et tout autour de la salle, les douze signes du Zodiaque personnifiés.

» Dans le palais du même seigneur, à Vérone, la salle et plusieurs chambres sont ornées de plafonds où sont représentés Borée qui en-

lève Orithye ; dans une autre c'est une fête de Bacchus ; on voit dans le même palais, les quatre parties du Monde, la Renommée et les Vertus cardinales, Vénus suivie des Grâces, Junon dans son char tiré par des paons, la déesse Flore, et la Nuit environnée des songes personnifiés.

» Dans le palais du marquis Spolvarini, Dorigny a peint à fresque le plafond d'une salle, partagé en trois compartiments ; on voit dans le milieu un chœur de bergers, à un des bouts une Bacchanale, et dans l'autre une chasse de Diane ; dans une autre chambre, le plafond représente la chute de Phaéton, que Jupiter précipite.

» Le palais Murelli a de lui trois plafonds à fresque ; on voit dans celui de la salle, le char du Soleil avec les signes du Zodiaque ; le triomphe d'Hercule, avec les Arts libéraux et autres sujets, ornent les deux autres chambres.

» Dans la maison Nuvoloni, il y a une grande pièce toute remplie de morceaux à l'huile, dont les principaux sont : Salomon visité par la reine de Saba, sa piété envers Dieu, ensuite son idolâtrie.

» La ville de Venise expose, dans l'église de Saint-Sylvestre, au milieu du plafond, un Ciel ouvert, où l'on voit la Trinité avec la Vierge, et plusieurs anges en adoration ; vers la porte, il a peint d'autres anges qui portent la croix ; et du côté du maître-autel, c'est l'Apothéose de saint Sylvestre, le tout peint à fresque : on voit autour du plafond, les Saints de l'Ancien et du Nouveau-Testament, sur des nuages [1].

» L'église des Jésuites représente deux plafonds à fresque. Celui du maître-autel est composé d'un concert d'anges [2] ; l'autre, qui est au milieu de la croisée, fait voir le Ciel, la Terre et l'Enfer qui adorent le nom de Jésus : le plafond d'une chapelle latérale, dans l'église des Carmes déchaussés, expose un groupe d'anges peint à fresque.

» Dans le palais del sig. Tron, il a exécuté de même, dans une salle, le triomphe d'Hercule, où sont rassemblés tous les dieux ; et les signes du Zodiaque personnifiés se voient dans les ornements du pourtour.

» Au palais Zenobio, il a peint deux salles et une chambre ; dans la première, est l'Aurore qui devance le char du Soleil, accompagnée des Vents qui écartent les fantômes de la nuit ; on voit dans l'autre

[1] « Tout le plafond de l'église est peint par *Ludovico Dorigni*. C'est une grande machine, d'une composition pleine de feu et de génie. Il y a beaucoup de grâces dans les tournures des figures, et dans le dessin qui est spirituel, juste et fin. La couleur en est monotone, et il semble que ce ne soit qu'un camayeux roux ». (Cochin, t. III, p. 66.) — Voir aussi Lanzi.

[2] Cochin, t. III, p. 106, et Moschini, p. 126.

salle, trois niches ; le Mérite accompagné de la Vertu et de la Renommée, groupées de petits enfants, est dans la première ; la seconde est la Vertu récompensée par la Justice, et la troisième est remplie de plusieurs Vices personnifiés, vaincus et foudroyés; il y a une chambre à deux plafonds : l'un est un Mercure avec plusieurs symboles de la Vertu; dans l'autre, ce sont les trois déesses qui se disputent la pomme d'or.

» A Mantoue, il a peint à fresque la chute de Phaéton, au plafond de la salle du palais du comte Beltrame.

» A Trévise, on voit dans l'église des religieuses de Saint-Paul une gloire d'anges au plafond; et sur les murs de côté, les actions les plus intéressantes de saint Paul sont peintes en clair obscur doré sur un fond blanc.

» Dans la grande église d'Udine, on voit au plafond du maître-autel, une gloire d'anges à fresque, et sur les murs est peinte d'un côté la Résurrection du Sauveur qui triomphe de la mort, de l'enfer, du péché et de l'hérésie; de l'autre est son Ascension, et la Gloire humaine, accompagnée des honneurs et des richesses de ce monde, y paraît prosternée. On voit dans les plafonds de la croisée de l'église les Pères de l'Ancien et du Nouveau-Testament peints à fresque sur des nuages.

» A Trente, il a peint à fresque la coupole de la cathédrale, où il a représenté les Saints protecteurs de cette ville, et dans les lunettes qui règnent autour de la croisée de l'église, les martyres de ces saints [1]. » C'est le plus fameux morceau de Dorigny [2].

A Vicence, on voit à l'oratoire des Pères Servites, un Christ peint par Dorigny [3].

Après avoir terminé sa biographie, d'Argenville ajoute : « il auroit été trop long de décrire tous les ouvrages que Dorigny a faits dans les autres villes d'Italie ; on s'est attaché aux principaux. »

« Dorigny, dit Nagler, possédait une grande habileté pour peindre à la fresque, genre dans lequel il marcha sur les traces de Solimena. Il avait de la facilité dans l'invention, seulement ses figures pourraient avoir plus de grâce et de grandeur.

» Dorigny a aussi gravé sur cuivre et avec une grande distinction ; on cite les planches suivantes :

» Trente-deux petits sujets pour les Pensées chrétiennes du Père Bouhours, 1684, Venise.

» Cinq emblèmes tirés d'Horace, 5 feuilles in-folio.

[1] D'Argenville.
[2] Fiorillo, t. III, p. 274.
[3] *Il forestiere instrutto nelle cose più rare di architettura e di alcune pitture della citta di Vicenza*; Vicence, 1804, in-8°, p. 82. — Voir aussi Pozzo, *Vite de' pittori Veronesi*, p. 176.

» Six planches des Métamorphoses d'Ovide.
» La vue de l'amphithéâtre de Vérone, grande planche en largeur.
» Le débarquement des Sarrasins à Ostie, d'après Raphaël, grand in-folio carré. »

DESBOIS ou **DUBOIS** (Martial), graveur, né à Paris en 1630, y mourut en 1700. — Desbois, graveur au burin, à la pointe et à la manière noire, séjourna à Venise et à Padoue, où il fit de nombreuses estampes, et revint à Paris en 1696. On a de lui : le corps mort du Sauveur, fait à Venise ; — cinq gravures pour le livre de mademoiselle C.-C. Patin, intitulé : *Tabellæ selectæ ac explicatæ*, etc., Padoue, in-fol. 1691 ; — une Vierge, d'après le Guide ; — le Jugement de Salomon, d'après Poussin ; — les Noces de Cana, d'après le Padouan ; — la femme adultère, d'après le Véronèse; — saint Guillaume, duc d'Aquitaine, recevant l'habit de moine des mains de Saint-Bernard, d'après le Guerchin. — Les autres pièces ont été exécutées par N.-R. Cochin, H. Vincent, J. Juster, H. Thourneyser le fils.

Desbois a gravé les portraits du doge Louis Contareni ; — d'Edouard Farnèse, duc de Parme; — du doge Marc-Antoine Justiniani ; — du Patriarche de Venise, Louis Sagredo. Il a fait aussi les trente vignettes et portraits du livre intitulé : *Lyceum Patavinum*, de Ch. Patin, Padoue, 1682, in-4° [1].

PESNE (Antoine) (voir page 200). — Antoine Pesne fit à Venise, où il était allé étudier les coloristes, un grand nombre de beaux portraits des premiers personnages de cette république. Il passa de Venise à Rome, et de là à Berlin.

OBJETS D'ART FRANÇAIS AU MUSÉE CORRER, A VENISE.

On y remarque deux très-beaux émaux de Limoges : une plaque représentant la Sybille tiburtine, par *Léonard Limosin*, et une coupe sur laquelle est peint le sacrifice d'Abraham, que l'on peut attribuer à *Jean Courtois*.

TABLEAUX FRANÇAIS A VENISE, AU MUSÉE.

Le Brun (Charles), Le repas chez le Pharisien; gravé par Poilly.

Poussin. Un repos en Egypte ; à la salle de l'Académie. (Sainte Marie de la Santé.)

Subleyras. Portrait de Benoît XIV.

[1] Robert Dumesnil, t. IV, p. 199. — Heinecken.

§ 25. — VICENCE

MÉNAGEOT (François-Guillaume), peintre, né à Londres le 9 juillet 1744, de parents français, mort à Paris le 4 octobre 1816. Elève de Deshays, de Boucher et de Vien. — Obligé de quitter Rome, après la suppression de l'Académie, dont il était directeur, Ménageot se rendit dans les États de Venise vers 1792, et il fit un séjour de huit ans à Vicence. Il revint en France vers 1800.

On voit de lui, à la Madona-del-Monte, à Vicence, la Vierge aux anges, tableau qu'il donna à cette ville en reconnaissance du bon accueil qu'il avait reçu de ses habitants[1].

[1] *Notice des tableaux, dessins, estampes, etc., composant le cabinet de Fr.-G. Ménageot;* 1816, broch. in-8°, avec la biographie de l'artiste.

CHAPITRE XI

POLOGNE

Les relations entre la France et la Pologne sont fort anciennes. Les légistes français appelés par Casimir le Grand, et l'élection de Henri III, sont les témoignages les plus connus de ces premières relations. A l'époque où Sobieski monta sur le trône, la France et la Pologne étaient surtout liées depuis quarante ans. Une Française, Marie-Louise de Gonzague, fut mariée en 1645 à Wladislas IV, et en 1649 à Jean-Casimir, frère et successeur de Wladislas IV. Marie-Louise avait francisé la cour de Pologne. On sait qu'après son abdication, Jean-Casimir se retira en France.

La fille d'un gentilhomme français, Marie-Casimir de la Grange d'Arquien, épousa Sobieski. Ce grand homme avait passé plusieurs années de sa jeunesse en France; il y avait appris le métier des armes sous le grand Condé; les affections et les idées de Sobieski étaient toutes françaises [1].

Nous trouvons ici ce que nous avons observé partout ailleurs dans les mêmes circonstances : à la suite de l'influence politique, l'influence des lettres et des arts.

LA HIRE (Etienne de), peintre, né en France, mort en 1626. — Etienne de la Hire, père de Laurent de la Hire, a beaucoup travaillé en Pologne, où ses tableaux obtinrent un grand succès [2].

CALLOT (Claude), peintre, né à Nancy en 1620; mort à Breslau en 1684, le 21 août. — Claude Callot était fils de Jean Callot et neveu du célèbre graveur. Son tombeau existe à Breslau ; on y lit : *Claudius Callot, nobilis*

[1] Salvandy, *Histoire de Pologne avant et sous le roi Sobieski.*
[2] Nagler. — Huber et Rost, t. VII, p. 127.

Lotharingus, Trium Poloniæ Regum Primarius pictor. Regi cui omnia vivunt. Vixit annos LXIV. Obiit Vralislaviæ anno 1684, *die* 21 *august.* [1].

DESPORTES (François), peintre de portraits, puis d'animaux (voir page 274). — Vers 1692, Louis XIV permit à Desportes d'aller en Pologne, où il fit avec grand succès les portraits du roi Jean Sobieski[2], de la reine, du cardinal d'Arquien, père de cette reine, et des principaux personnages de la cour. Il avait été engagé à ce voyage par des seigneurs polonais qu'il avait connus à Paris, et par l'abbé de Polignac, alors ambassadeur de France, depuis cardinal, qui le présenta au roi et à la reine de Pologne. Après deux ans de séjour en ce pays, le Roi le rappela en France[3].

VANLOO (Jean-Baptiste) (voir page 279). — Il a fait le portrait de la reine de Pologne, Catherine Opalinska, gravé par N. de Larmessin, in-folio.

DUBUT (Frédéric-Guillaume), sculpteur et graveur en médailles, fils de Ch.-Claude Dubut (voir page 168), né à Munich, mort à Danzig, à 67 ans[4]. — « Il fut instruit à Munich dans les premiers éléments de son art. Il travailla en marbre et en métal, et fut longtemps au service d'Auguste III, roi de Pologne, qui le nomma sculpteur et médailleur de sa cour. Pendant la guerre, il accompagna le roi de Dresde à Varsovie, puis alla à Saint-Pétersbourg, où il resta jusqu'à la mort de l'impératrice Élisabeth[5]. Il choisit alors Danzig pour résidence; mais bientôt l'impératrice qui succéda à Elisabeth, l'appela à sa cour en qualité de tailleur de coins. Cependant il travailla aussi en cire, et fit dans ce genre de grandes figures et des reliefs, qui dans ce temps-là jouissaient d'une grande estime.

» Dubut exécuta un buste de Stanislas de Pologne en cire colorée, et une foule de médaillons pour la cour de Russie ; celui de Pierre le Grand, de Catherine, de sa fille Élisabeth, de Pierre Schuwalof, etc. Puis il fit aussi de remarquables médaillons en cire des principaux personnages des cours de Dresde et de Munich.

» Parmi ses médailles nous citerons celle du comte Esterhazy recevant l'ordre de Saint-André. Quant à la grande médaille de la paix

[1] Renseignement communiqué par M. Meaume.
[2] Ce portrait fut exposé au salon de 1704.
[3] D'Argenville. — Mariette, t. II, p. 98. — *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 101. — L'abbé Lambert, *Histoire littéraire*.
[4] Il y vivait encore en 1769. J.-A. de Lehninger, *Description de la ville de Dresde*, 1782, in-8°, p. 134.
[5] Il avait été appelé par Élisabeth et resta cinq ans à Saint-Pétersbourg. Il y fit un second voyage du temps de Catherine II et retourna à Danzig, comblé de richesses. (Lehninger).

d'Oliva, il n'en a fait que le revers ; la face est de Loos. Plusieurs projets de médailles ne furent exécutés qu'en cire. Il fit aussi beaucoup de portraits, entre autres, le sien propre, celui de sa femme, et celui de la fille de Pesne. Tonelli a peint le portrait de Dubut.

« De son temps Dubut jouissait d'une grande renommée, et Bernouilli (*Voyages*, t. I, p. 277) l'appelle le plus grand sculpteur de son époque. Ce voyageur donne aussi des détails sur les travaux de cet artiste [1]. »

CHALLE, peintre et architecte (voir page 215). — Il a peint pour le palatin de Lithuanie un grand plafond (de 30 pieds de diamètre), représentant Jupiter au milieu de l'Olympe, et deux tableaux : Vulcain dans les forges de Lemnos, et les Grâces enchaînant l'Amour [2].

LOUIS, architecte, né à Paris en 1735 ; mort à l'hôpital, le 7 mars 1807 [3]. — Louis, architecte du roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, fut appelé à Varsovie en 1765. « Il verra, écrit le Roi à Mme Geoffrin [4], l'espèce de choses et de goût que je demande, et ensuite il pourra m'être très-utile à Paris. » En effet, Louis, qui était resté peu de temps en Pologne [5], revint à Paris et fut chargé d'y faire exécuter les projets dont il avait laissé les croquis à Stanislas. Le Roi, qui aimait beaucoup les arts, voulait orner ses résidences et les décorer à la française ; il commandait à Paris : tableaux, statues, objets d'art, pièces d'orfévrerie, coins pour les monnaies, cachet, voitures et harnais. En 1765, l'orfévre Fr.-Th. GERMAIN lui faisait des flambeaux, et MARCENAY gravait son portrait.

Jusqu'au retour de Louis à Paris, Mme Geoffrin avait été chargée par Stanislas de traiter avec les artistes de Paris. Quand Louis fut revenu de Varsovie, soit qu'il ait exagéré son rôle, soit que la vanité de Mme Geoffrin ait été piquée de voir le sien diminué, il s'éleva entre les deux représentants du roi de Pologne de sottes querelles, dans lesquelles Mme Geoffrin atteignit les limites extrêmes de la colère et du ridicule.

La correspondance ne nous renseigne que très-imparfaitement sur les travaux de Louis en Pologne ; en revanche, elle nous apprend que Stanislas, voulant former une galerie, Mme Geoffrin commandait, en

[1] Traduit de Nagler.
[2] *Revue universelle des Beaux-Arts*, t. XII, p. 405.
[3] D'autres notices donnent encore les dates de 1799 et de 1800. Je tire la date que j'adopte de renseignements particuliers.
[4] *Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin* (1764-77) publiée par M. Ch. du Mouy. Paris, 1875, in-8°. — C'est à ce volume que nous empruntons tout cet article.
[5] Il avait été accompagné par Amoudru (*Biographie universelle*, supplément).

1766, des tableaux à VIEN [1], à BOUCHER et des statues à PIGALLE. Mais « la chère maman » ne permettait pas à son « adorable enfant » de choisir les sujets ; il lui fallait accepter tel quel ce qu'on lui envoyait. Le bon roi se soumettait à ce joug et remerciait de ce qu'on voulait bien faire pour lui. En 1767, Mme Geoffrin envoya au Roi un petit buste de Voltaire en ivoire et un buste de Henri IV, mais elle s'obstina à ne pas dire le nom du sculpteur, ce qui est cause que nous l'ignorons encore aujourd'hui.

Pendant ce temps, Stanislas entretenait à Paris un jeune peintre polonais, KUCHARSKI, qui revint à Varsovie vers la fin de 1767, après être resté trois ou quatre ans à Paris et y avoir acquis un véritable talent pour les petits sujets. En même temps, Stanislas entretenait à Varsovie, un italien, BACCIARELLI, peintre de portraits, et faisait venir à sa cour, en mai 1768, un seulpteur français, LE BRUN, dont nous parlerons tout-à-l'heure.

VERNET (JOSEPH) (voir page 152). — En 1769, Vernet peignit un tableau pour Stanislas Poniatowski [2].

MARTEAU (LOUIS) peintre de portraits, mort très-âgé, en 1805, en Pologne. — Marteau séjourna toute sa vie dans ce pays ; il y fit un très-grand nombre de portraits à l'huile et au pastel. Il excellait dans ce dernier genre.

NORBLIN DE LA GOURDAINE (JEAN-PIERRE), peintre et graveur, né à Misy-fault-Yonne le 1er juillet 1745, mort le 23 février 1830. Elève de Casanova. — Quelques ouvrages exécutés dans le goût de son maître et du Bourguignon, le firent rechercher du prince Adam Czartoriski qui le détermina à partir pour la Pologne en 1774 [3]. Il fonda à Varsovie une école de peinture d'où sont sortis plusieurs artistes distingués, Michel Plonski, Alexandre Orlowski. Il fut soutenu et protégé par les nobles et par le roi Stanislas-Auguste, qui lui conféra la noblesse, afin qu'il pût entrer dans les assemblées de la diète, dont il reproduisit l'aspect dans des compositions capitales. Norblin fit pour le roi la bataille de Zborow sous Wladislas IV, plusieurs petits tableaux dans le genre de Watteau pour sa maison de plaisance de Lagenki, près de Cracovie, et fut l'ordonnateur des embellissements des résidences royales. Il peignit chez le prince Radziwill,

[1] Le tableau de César, le tableau de la statue d'Alexandre, le tableau de la tête de Pompée.

[2] *Revue universelle des Arts,* loc. cit.

[3] « Les artistes de Varsovie ne sont pas en grand nombre (1792), et ils seraient réduits à rien si le roi ne les employait pas ; on peut dire que c'est pour lui seul qu'ils s'y sont établis. » (Fortia de Piles, *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, Suède, Russie et Pologne,* 1790-92, 5 vol. in-8°. Paris 1796 ; t. V, p. 68).

un plafond représentant le char de l'Aurore, et revint en France en 1804[1].

« M. Norblin, dit Fortia de Piles qui l'a connu à Varsovie, fait des gouaches et des dessins charmants; il a beaucoup d'imagination et ses ouvrages présentent souvent une multitude de figures, qui toutes ont leur caractère et leur expression; on y retrouve le feu de son maître; c'est un homme d'un vrai talent dans son genre. M. Niemskivitch possède de lui un dessin représentant la fameuse séance du 3 mai 1791 ; c'est un morceau achevé[2].

Norblin a gravé à Varsovie plusieurs estampes : en 1774, Alexandre et Apelles de Dietricy, et le portrait de Sobieski.

JEUFFROY (Romain-Vincent), graveur en pierres fines, né à Rouen en 1764, mort en septembre 1826. — Après que Guay eut cessé de travailler, M. d'Angiviller essaya de faire revivre la gravure sur pierre. Il décida par ses promesses Jeuffroy à s'y livrer, mais il ne tint pas ses engagements. Alors Jeuffroy s'en alla à Rome, puis à Naples; il y passa dix ans pendant lesquels il produisit beaucoup d'ouvrages, soit en creux, soit en relief, dont plusieurs sont actuellement au cabinet de la Bibliothèque nationale; ils viennent de M. de Clermont d'Amboise, ambassadeur de France à Naples, qui était son protecteur et pour lequel il travailla beaucoup. De retour à Paris, il grava quelques portraits qui lui firent de la réputation, mais manquant de travaux, il accepta les propositions du dernier roi de Pologne et alla s'établir à Varsovie, en 1790.

« M. Joffroy, dit Fortia de Piles, Français, attaché au roi, graveur en pierres, a du talent surtout pour l'*intaglio*. Le maréchal Potocki possède le portrait du roi Stanislas Poniatowski, sur une cornaline, très-bon ouvrage. Cet artiste a une très-grande opinion de son talent, et il est fort porté à rabaisser tout ce qui n'est pas de lui; on ne peut que lui souhaiter de parvenir un jour au point où il se croit déjà[3]. »

Après son retour à Paris, Jeuffroy fut nommé membre de l'Institut en 1803. — Parmi ses portraits on cite ceux du roi de Pologne, du prince Lubomirski et de la reine de Naples, femme de Joseph[4].

LE BRUN (André ?), sculpteur (voir page 233). — « M. Le Brun, sculpteur français élève de Pigalle[5], attaché au roi depuis bien des années.

[1] Notice extraite du *Catalogue des estampes qui composent l'œuvre de J.-P. Norblin*, 1848, in-8°, Paris.
[2] T. V, p. 70.
[3] T. V, p. 69.
[4] *Rapport sur les Beaux-Arts* adressé à Napoléon Ier par la 4e classe de l'Institut.
[5] C'est Pigalle qui avait désigné Le Brun à Madame Geoffrin, pour l'envoyer au roi de Pologne.

Nous avons vu chez cet artiste deux statues pour le prince, presque terminées: le Silence et la Prudence. Il travaillait aussi à quatre cariatides colossales, qui doivent soutenir deux cheminées que S. M. fera construire à Lagenki, sur lesquelles seront l'Apollon du Belvédère et l'Hercule Farnèse. M. Le Brun a fait une Bacchante et le Faune de la tribune pour la façade du château de Lagenki; il a exécuté en plâtre un *Quos ego*, demi-figure en bas-relief, de proportion colossale, qui nous a paru fort beau et d'un grand genre : il seroit à désirer que ce morceau fût exécuté en marbre ; il le mérite. Cet artiste joint à un talent très-estimable une grande modestie et beaucoup de complaisance; nous en parlons par expérience. Son atelier est au château,... et le roi passe rarement deux jours sans le visiter [1]. » — On voit au musée de l'Ermitage un buste en marbre de l'impératrice Marie-Féodorovna, sculpté par Le Brun.

TARDIEU (Pierre-Alexandre), graveur. — En 1792, Alexandre Tardieu a gravé un fort joli portrait de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, sans indiquer d'après quel peintre; l'estampe contient quatre vers signés *François* , peintre; c'est peut-être l'auteur du portrait.

PERCIER, architecte (voir page 377). — Percier a fait le dessin et les plans d'une petite église gothique pour un prince de Pologne [2].

GÉRARD (voir page 155). — Il a peint le portrait de la comtesse Zamoiska, gravé par Dickinson et P. Adam.

FROMENT-MEURICE (François-Désiré), orfévre (voir page 156). — Froment-Meurice est l'auteur d'un ciboire offert par madame la comtesse de Preziecka à une église de Varsovie.

Ce ciboire est en argent, partie bruni, partie doré; il est orné de versets de la Bible et de l'Évangile gravés sur des plaques émaillées ; des pierres fines, des camées sont distribués sur le calice, dont le bouton est formé d'une boule de cristal de roche surmontée d'une croix [3].

FRANCESCHI (Jules), sculpteur, né à Bar-sur-Aube le 12 novembre 1829. Elève de Rude. — Il a exposé au salon de 1864 le modèle de la statue de la Foi pour le tombeau de la famille Michel Tysykiewiecz, en Pologne.

[1] Fortia de Piles, t. V, p. 68.
[2] Raoul Rochette, *Notice*, p. 51.
[3] Renseignements particuliers.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU PALAIS DE LAZIENKI, A VARSOVIE.

Coypel (Nicolas). Bacchus et trois bacchantes.

Danloux. L'Innocent et l'Espiègle, tableaux dans le genre de Greuze.

Duflos (J.-Pierre). Un paysage.

Fragonard (Jean-Honoré). Le baiser.

Largillière. Portrait de Bardo Bardi Magatoli *, général au service de Louis XIV. — Portrait d'un inconnu.

Le Paon **. Le prince de Nassau chassant le tigre pendant son voyage en Afrique.

Robert (Hubert). Une cuisinière occupée au ménage. — Des ruines romaines.

Subleyras. Portrait de femme ***.

* Sans doute Magalotti.
** Et non pas Le Laon (voir Fortia de Piles).
*** Catalogue des tableaux du palais de Lazienki, dans la *Revue universelle des Arts*, t. III, p. 44 ; 1856.

CHAPITRE XII

PORTUGAL

GUILLAUME BELLES ou **BOLLEU**[1], peintre sur verre. — Guillaume est le premier verrier qui fut employé, de 1448 à 1473, à Batalha, magnifique monastère gothique fondé par Jean Ier en 1433[2].

MAITRE JEAN, verrier, mort en 1528. — Maître Jean fut aussi employé à Batalha, de 1489 à 1528[3].

MAITRE HUGUET ou **HUET**. — Il fut un des premiers architectes du monastère de Batalha[4].

NICOLAS, architecte et sculpteur français. — On sait quel fut l'éclat des arts en Portugal, sous le roi Emmanuel; plusieurs architectes furent appelés de France pour travailler aux bâtiments qu'on élevait alors. Nicolas est l'un des plus célèbres. Il vint de France avec trois de ses compatriotes, Jean de Rouen, Jacques Longuin et Philippe Edouard, pour reconstruire l'église de Sainte-Croix à Coïmbre[5]. Ensuite il fut chargé de l'exécution du portail principal de l'église de Belem, vers 1517[6]. Il sculpta l'autel de la chapelle du couvent de Notre-Dame de la Pena, près de Cintra[7]; Nicolas y fit aussi des bas-reliefs re-

[1] Bolleu est sans doute la corruption de Beaulieu, et Belles (Belleza, beauté) en est la traduction (Raczynski).

[2] Raczynski, *Dictionnaire historico-artistique du Portugal;* 1847, 1 vol. in-8°, p. 129, et *Lettres adressées à la société artistique et scientifique de Berlin*, Paris, 1846, 1 vol. in-8°, p. 198, 227.

[3] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 159; *Lettres*, p. 221.

[4] Raczynski, *Lettres*, p. 332.

[5] Raczynski, *Lettres*, p. 469, 331, 344.

[6] Raczynski, *Lettres*, p. 344.

[7] Raczynski, *Lettres*, p. 235, 237, 440

présentant bon nombre de scènes de la Passion de Jésus-Christ et celle de sa glorieuse Naissance, « toutes sculptées avec finesse et grand art. » Les historiens portugais appellent Nicolas : grand sculpteur, insigne artiste, et prodiguent à ses œuvres les épithètes les plus louangeuses [1].

JEAN DE ROUEN, architecte et sculpteur. — Il fut l'un des architectes de l'église de Sainte-Croix à Coïmbre ; il a sculpté les retables en pierre de cette église ; on en vante la délicatesse [2].

JÉROME DE ROUEN, architecte. — Dona Maria, fille du roi Emmanuel, confia à Jérôme la construction de l'église de Luz, près de Lisbonne, lui recommandant que cet ouvrage fût un des plus beaux édifices de l'Europe [3].

NOCRET (Jean), peintre d'histoire et de portraits, né à Nancy, mort le 11 novembre 1672, à 55 ans. — En 1657, Louis XIV l'envoya en Portugal faire le portrait de l'infante Catherine qui devint reine d'Angleterre. Nocret partit de France avec M. le marquis de Comminges, ambassadeur à Lisbonne ; il fit aussi les portraits du roi Alphonse VI et de l'infant Don Pedro, depuis roi de Portugal. Alphonse VI, pour récompenser Nocret, lui fit présent de cinq cents pistoles et d'une chaîne d'or accompagnée de sa médaille [4].

RIGAUD (voir page 147). — Rigaud a fait en 1695 le portrait du comte de Prade et du comte de Tallay, seigneurs Portugais. En 1696, il fit celui de l'ambassadeur de Portugal, et en 1697 il en exécuta une copie [5].

RANC (Jean) (voir page 369). — « Après avoir peint plusieurs fois toute la cour d'Espagne, Ranc eut ordre de Philippe V d'aller en Portugal pour peindre toute la famille royale ; il en fut comblé de présents, qu'il dissipa ainsi que tout ce qu'il avait amassé en Espagne [6]. » Debrie a gravé en 1739 les portraits du roi Jean V et de la reine Marie-Anne-Victoire [7].

ARTISTES FRANÇAIS EN PORTUGAL SOUS JEAN V.

« Après la mort du roi Sébastien, les arts tombèrent en décadence.

1 Raczynski, *Dictionnaire*, p. 207.
2 Raczynski, *Lettres*, p. 331. — *Dictionnaire*, p. 252-3.
3 Raczynski, *Dictionnaire*, p. 253.
4 *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. I, p. 312.
5 *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 160, 163.
6 L'abbé Fontenai.
7 Raczynski, *Dictionnaire*, p. 39. — D'Argens, p. 396.

Ce fut seulement après la paix d'Utrecht, en 1715, que le roi Don Jean V put songer à les ranimer et à protéger les sciences. En 1720, il créa l'Académie royale d'histoire; en 1722, il fonda à Sétubal celle de géométrie. Ces institutions ayant besoin de graveurs, quelques étrangers furent appelés en Portugal par l'intermédiaire de Don Jean da Silva, comte de Tarouca, ambassadeur à La Haye [1]. »

Les artistes français qui vinrent alors sont : Debrie, de Grandpré, Ch. de Rochefort, Quillard, Rousseau, Michel le Bouteux et Louis Simoneau, tous graveurs. Ils firent de nombreux élèves à Lisbonne, et en 1769, on ouvrit dans cette ville une école de gravure, attachée à l'Imprimerie royale et placée sous la direction de Joachim Carneiro da Silva, artiste de grande valeur, né à Porto en 1727, qui était venu se perfectionner dans l'art de la gravure à Paris [2]. Il est sorti de cette école un grand nombre d'artistes distingués.

DEBRIE [3] (Gabriel-François-Louis), dessinateur et graveur. Elève de B. Picart. — « Il laissa, dit Nagler, peu de gravures, mais se fit connaître surtout comme dessinateur. Ses dessins, qui consistent en sujets historiques, se trouvent dans les cabinets d'amateurs. »

Raczynski nous apprend au contraire qu'il a fait beaucoup de planches pour l'Histoire généalogique, et qu'il a gravé deux portraits d'après Ranc, ceux du roi Jean V et de la reine Marie-Anne-Victoire [4].

DE GRANDPRÉ, graveur. — De Grandpré est un des Français qui ont travaillé en Portugal sous le règne de Jean V. Dans la Géographie historique, il y a des gravures de cet artiste, faites à Lisbonne en 1729 et 1734 [5].

ROCHEFORT (Charles de), dessinateur et graveur, né en France en 1673, mort à Lisbonne. — Après avoir gravé en France un assez grand nombre de pièces d'après Chereau, Gillot, Watteau, Girard et De la Monce [6], il se rendit à Lisbonne. Il y a gravé le baptême de Don Jean V [7].

QUILLARD (Pierre-Antoine), peintre et graveur, né à Paris, mort à Lisbonne en 1733, à la fleur de son âge. Il fut élève de Watteau, dont il suivit la manière. — « Dès l'âge de onze ans, il dessinoit si parfaitement, que le cardinal de Fleury ayant présenté quelques-uns de ses ouvrages au roi Louis XV, ce prince lui donna une pension de 200 livres. Dans la

[1] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 39.
[2] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 41.
[3] Son nom est Debrie et non pas Debrié ; voir un portrait de Clément Marot, 1727, gravé par lui. (Cabinet des estampes).
[4] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 39.
[5] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 125.
[6] Voir Nagler, qui l'appelle P. de Rochefort.
[7] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 39, 247.

suite il fit connoissance avec un médecin suisse, nommé Merveilleux, qui avoit entrepris d'écrire l'histoire naturelle du Portugal et qui l'engagea à passer avec lui dans ce royaume pour en dessiner les plantes, les arbres, etc. Arrivé à Lisbonne, il présenta un tableau de sa main au roi, qui en fut si charmé, qu'il le fit peintre de la cour et dessinateur de l'Académie établie dans cette ville, avec une pension de 80 piastres par mois [1]. Les principaux ouvrages que ce peintre a faits à Lisbonne sont les plafonds de l'appartement de la reine, et plusieurs tableaux dans le palais du duc de Cadaval [2]. Il a gravé, d'après ses dessins, la pompe funèbre du duc Nuno Olivarès Pereira, et toutes les planches qu'on voit dans le livre qui en donne la description, lequel a paru à Lisbonne en 1730, in-folio [3]. »

ROUSSEAU, graveur. — Rousseau vint en Portugal vers 1734 et y exerça son art sous Jean V [4].

LE BOUTEUX (Michel), architecte et graveur. — Il fut l'un des artistes français qui vinrent en Portugal, au temps de Jean V, et y ranimèrent les arts ; en 1736, il fit une carte de l'île de Malte, pour les mémoires de Malte, et la signa : Michael le Bouteux, *architectus regis*, *sculpsit*, 1736. Il a gravé aussi la façade de Mafra, en 1752 [5].

SIMONEAU (Louis), graveur. — Il a travaillé en Portugal sous Jean V. On voit des gravures signées de lui dans la *Géographie historique*, 1784; dans les *Antiquités de Braga*, 1738; dans la *Vie du P. Vierra*, par André de Barros, 1746 [6].

LE BAS (Jacques-Philippe), graveur, né à Paris en 1708, mort en 1782. Elève de N. Tardieu. — En 1757, Le Bas a gravé à Paris, d'après les dessins faits sur les lieux par Paris et Pedegache, le recueil des plus belles ruines de Lisbonne causées par le tremblement de terre du 1er novembre 1755 et par le feu; l'ouvrage se compose de 6 planches : la tour de Saint-Roch, l'église de Saint-Paul, la basilique de Sainte-Marie, le théâtre de l'Opéra, l'église de Saint-Nicolas, la place du Patriarchat.

PILLEMENT (Jean) (voir page 154). — Il a fait plusieurs séjours en Portugal, et y a laissé beaucoup d'ouvrages à l'huile et au pastel,

[1] Il avait 60,000 réis par mois, soit 4,500 fr. par an. (Raczynski.)
[2] Il a peint aussi des portraits, des *festas galantes*, dans le genre de Watteau; il peignit aussi plusieurs carrosses de la cour. — On lui doit encore la gravure d'un vaisseau lancé à la mer en 1727 ; Jean V, entouré de beaucoup de monde, y est représenté sur le pont. Cette estampe, dédiée à Jean V, est exécutée dans la manière de Leclerc. Il a gravé un saint Luc pour les patentes de la confrérie de saint Luc. Raczynski, *Dictionnaire*, p. 39, 238 ; *Lettres*, p. 326.
[3] L'abbé Fontenai, *Dictionnaire des artistes*.
[4] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 253.
[5] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 30 et 39.
[6] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 276.

ainsi que des paysages à l'huile et à la gouache, qui se trouvent aujourd'hui dans des collections particulières. Pillement est venu à Lisbonne pour la dernière fois en 1780; il y a formé de nombreux élèves, entre autres Joachim da Costa et Joachim Mellisent[1].

MADEMOISELLE **LOUVÈTE**. — Mademoiselle Louvète, nièce de Pillement, a fait en Portugal beaucoup de portraits en miniature; elle gravait aussi à l'eau-forte[2].

VANLOO (LOUIS-MICHEL) (voir page 282). — Louis-Michel Vanloo fit en 1767 le portrait du marquis de Pombal, premier ministre de Portugal; le fond du tableau est de Joseph Vernet. Le marquis de Pombal est représenté assis dans un fauteuil au bord de la mer que traversent plusieurs vaisseaux. Ce tableau a été gravé par Beauvarlet, et l'estampe exposée en 1773; elle porte les inscriptions suivantes: L. Vanloo et J. Vernet, pinxer., 1767; A.-J. Padrao et J.-S. Carpinettus delin.; J. Beauvarlet sculps., 1772. Cette estampe est grand in-folio et très-rare[3].

GERMAIN (THOMAS), orfévre (voir page 183). — En 1732, il fit une toilette pour la princesse du Brésil. — En 1744, le roi de Portugal lui fit faire une chapelle « consistant en une croix de 9 pieds 6 pouces de hauteur, et sept chandeliers d'argent doré, proportionnés à la grandeur de la croix, qui a plu à tous les connoisseurs, le tout pesant 2000 marcs ou environ, d'une forme toute nouvelle et dans le goût romain, comme M. Germain en avoit fait à Rome[4]. »

Enfin, on lit dans les *Mémoires* du duc de Luynes[5]:

« Le mercredi 17 mai, Germain, fameux orfévre de Paris, fit voir au Roi et à la Reine un coquemar et une cuvette d'argent qu'il a faits pour l'apothicairerie du roi de Portugal. Il y a à ces deux pièces 250 marcs d'argent, et elles sont de la plus grande beauté; la façon seule, sans compter les frais de l'étui et du transport, coûtera plus de 20,000 livres; elles doivent être embarquées incessamment sur un vaisseau portugais, qui les attend à Marseille. C'est la vingt-quatrième ou vingt-cinquième pièce faite à Paris, tant par le père de Germain que par lui, pour ce prince. Les ornements du coquemar sont la figure d'Esculape, dont le couvercle fait le bonnet; ceux de la cuvette, qui a un faux fond percé à jour, sont à un bout une cigogne, et à l'autre bout un coq, et les armes du roi de Portugal en relief devant et derrière. »

[1] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 232. *Lettres*, p. 286, 385.
[2] Raczynski.
[3] Stimmel.
[4] *Mercure de France*, 1744, juin, p. 1451.
[5] Au 22 mai 1752, t. XII, p. 17.

AUGUSTE, père et fils, orfévres[1]. — On lit dans la *Gazette de France*, à la date du 13 février 1785 : « Les sieurs Auguste, père et fils, orfévres ordinaires du Roi, ont eu le 2 de ce mois l'honneur de présenter au Roi, à la Reine et à la famille royale, une superbe toilette en vermeil[2] qu'ils ont été chargés d'exécuter pour la cour de Portugal. Leurs Majestés[3] ont daigné témoigner à ces deux artistes leur satisfaction de cet ouvrage qui est encore plus particulièrement précieux par la richesse de sa composition, la pureté des formes, le goût et le fini qui règnent dans son exécution et qui justifient les connoissances du comte de Souza, ambassadeur de la cour de Portugal en cette cour, par le choix qu'il a fait des sieurs Auguste. »

DE LA RIVA (Nicolas-Louis-Albert), peintre, né à Lille en 1755 ; mort à Lisbonne en 1818. Elève de Heinsius et de Casanova. — De la Riva, peintre de portraits, de batailles, de bambochades, de paysages et d'animaux, vint en 1792 à Lisbonne ; cinq ans après il alla en Espagne, mais en 1800, il revint à Lisbonne où il a peint un grand nombre de portraits[4].

DUFOURCQ, peintre de paysages. — Cet artiste de mérite a fait beaucoup de tableaux et d'aquarelles[5].

RAMBOIS, architecte, dessinateur et peintre, né vers 1816. — « M. Rambois est attaché au théâtre de Saint-Charles, comme peintre de décorations, et comme tel, il déploie un talent très-distingué. Il fait ces ouvrages en commun avec M. Cinati, architecte italien, dessinateur et peintre, âgé de près de trente-cinq ans. Ces messieurs dirigent aussi les travaux architectoniques et décoratifs de l'hôtel du duc de Palmella du *largo do Calhariz*. Depuis 1844, ils dirigent aussi conjointement avec M. Silva, architecte de la cour, les travaux d'embellissements qui s'exécutent au palais de Necessidades[6]. »

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné au roi de Portugal : en 1856, deux vases-œuf, fond rouge, avec figures représentant les célébrités des XVIe et XVIIe siècles, et peintes par JULIENNE ; — en 1867, deux vases-œuf, fond

[1] Auguste père, mort en ventôse an XIII (1805), avait pour dessinateur, Jean-Guillaume Moitte, sculpteur, élève de Pigalle et de Lemoyne. Auguste se l'attacha en 1773, après son retour de Rome. Moitte fit pour Auguste les plus beaux dessins, et exerça une grande action sur l'orfévrerie de ce temps (*Revue universelle des arts*, VIII, 421).
[2] La toilette était faite pour la reine de Portugal.
[3] Auguste père était l'orfèvre préféré de Marie-Antoinette.
[4] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 245.
[5] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 74, 75. — *Lettres*, p. 96.
[6] Raczynski, *Dictionnaire*, p. 239, 275.

bleu, sur lesquels étaient peints l'enlèvement de Déjanire et l'éducation d'Achille, par Mlle Durand; — en 1868, deux vases-balustre, fond sous-couverte, décorés d'oiseaux et de fleurs en pâte d'application, par Gély; — en 1874, le Gouvernement français a donné au roi de Portugal un vase étrusque à rouleau, décoré de fleurs peintes par Cabeau.

CALMELS (Anatole-Célestin) sculpteur, né à Paris le 25 mars 1822; élève de Bosio, Pradier et Blondel; grand prix de 1839. — Le Portugal lui doit deux monuments : 1° la statue équestre de Don Pedro IV, père de Dona Maria, érigée à Porto, en 1866; — 2° toute la décoration sculpturale de l'arc de triomphe élevé sur la place du Commerce à Lisbonne et terminé en 1872. Cet arc de triomphe est couronné par un groupe colossal représentant la Gloire qui récompense la Valeur et le Génie. La Gloire debout sur un trône a les bras étendus et tient dans chaque main une couronne qu'elle va donner à la Valeur et au Génie assis à ses pieds sur les degrés du trône[1].

CALLIAT (Armand), orfévre (voir page 158). — En 1865, il a fait des burettes en argent fort riche pour le patriarche de Lisbonne.

ROBERT (Louis-Valentin-Elias), sculpteur (voir page 253), et **DAVIOUD** (Gabriel-François-Antoine), architecte, né à Paris le 20 octobre 1824. — MM. Robert et Davioud ont obtenu, en 1865, le premier prix dans le concours international ouvert par le gouvernement portugais pour l'érection sur une des places de Lisbonne, d'un monument à élever à Don Pedro IV. Il n'y avait pas moins de 85 projets présentés, dont 28 par des artistes français[2]. » La statue de Don Pedro, en bronze, fondue chez Barbedienne, a été terminée en 1868[3].

LEQUESNE (Eugène-Louis), sculpteur, né à Paris le 15 février 1815. Elève de Pradier. — Il a exposé au salon de 1868, le buste du vicomte de Païva, ambassadeur de Portugal.

LAYRAUD et **TONY DE BERGUE,** peintres. — MM. Layraud et Tony de Bergue résidaient à Lisbonne en 1874 et y peignaient des portraits. Le premier, grand prix de Rome, avait fait les portraits du roi et de la famille royale.

ÉLÈVES PORTUGAIS EN FRANCE.

Après l'exposition de 1867, le Portugal se décida à réorganiser l'étude des Beaux-Arts; une société se forma pour établir une ex-

[1] *Journal des Débats* du 19 novembre 1872.
[2] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1865, p. 158.
[3] Idem, 1868.

position annuelle, et l'Académie de Lisbonne dut envoyer ses meilleurs élèves à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts, pour compléter leur instruction. C'est ce qui se fait actuellement.

TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE NATIONALE, A LISBONNE.

Courtois, dit le Bourguignon. Campement de troupes. — Une bataille.

Gérard (le baron). Un portrait.

Le Brun (Ch.). Allégorie (esquisse).

Manglard (Adrien). Deux marines.

Mignard (Pierre). Elisabeth d'Orléans, duchesse de Guise.

Pillement. Trois marines et sept paysages, dont un au pastel.

Poussin. La Peste.

Rigaud. Portrait d'un cardinal. — Portrait du cardinal de Polignac.

Vernet (Joseph). Deux marines et une étude pour un tableau.

CHAPITRE XIII

RUSSIE

L'influence française en Russie est contemporaine des premiers efforts faits par Pierre le Grand pour civiliser son empire. La seule raison de l'adoption par l'aristocratie russe de nos mœurs, de nos goûts, de notre langue, de notre littérature et de nos artistes, est dans la grandeur même de la littérature et des arts de la France de Louis XIV, dans leur célébrité et dans l'influence générale qu'ils exerçaient sur toute l'Europe, influence que la Russie devait ressentir plus que tout autre pays. On sait que Lefort, français, devenu ministre de Pierre le Grand, a contribué puissamment à l'introduction des idées françaises en Russie.

JOUVENET (Jean), peintre d'histoire, né à Rouen en 1644 ; mort le 5 avril 1717 à Paris. Elève de son père Laurent Jouvenet. — « *Mardi* 15 *juin* 1717. Le roi a donné au Czar de magnifiques tentures des Gobelins », dit le marquis de Dangeau dans son journal; elles avaient été faites d'après les tableaux de Jouvenet, et représentaient la Pêche miraculeuse, la Madeleine aux pieds du Sauveur, la Résurrection de Lazare et Jésus-Christ chassant les marchands du temple. Ce fut le duc d'Antin qui remit à Pierre le Grand ces belles tapisseries [1].

CARAVAQUE [2] (Louis), peintre de portraits, né en Gascogne ; mort en 1752 en Russie. — Caravaque, peintre de la cour impériale de Russie, fit d'abord des portraits en miniature; puis il peignit à l'huile. Son premier ouvrage est un portrait de Pierre le Grand, fait en 1716 à Astrakan

[1] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 27.
[2] Caravac, Caravacca.

(gravé à Paris, par Alex. Massard, et deux fois par Langlois, in-8° et in-4°). Il a fait un autre portrait de Pierre le Grand en 1723, en costume impérial (gravé par P. Soubeyran); — le portrait de l'impératrice Anne, gravé en 1731, par C.-A. Wortman; — un autre portrait d'Anne, gravé en 1736 par le même; — un troisième portrait de cette impératrice, gravé par le même, in-fol., se trouve en réduction dans la collection d'Odieuvre; — le portrait de l'impératrice Élisabeth, gravé par Koko en 1746 et par Pinsio pour Odieuvre; — un autre portrait d'Élisabeth, gravé par S. Stenglin [1].

LE BLOND (Alexandre-Jean-Baptiste), architecte, né à Paris en 1679; mort à Saint-Pétersbourg en 1719. Elève de Girard. — Le Blond s'était distingué par plusieurs beaux travaux d'architecture et de jardinage, lorsque François Lefort, neveu du fameux général de ce nom, vint en France pour engager des artistes dans toutes sortes de professions à s'établir en Moscovie.

Lefort s'adressa d'abord à Le Blond, lui proposa 20,000 livres d'appointements, et le marché fut bientôt conclu. Cette nouvelle alarma les amateurs des beaux-arts; quelques-uns représentèrent au Régent la perte qu'allait faire le royaume en perdant un aussi beau génie. Ces représentations ne furent point écoutées, et, en 1716, Le Blond partit de Paris avec sa famille.

Le Czar lui fit, en arrivant, beaucoup d'accueil, et le combla de grâces quand il eut été témoin de la facilité avec laquelle il mettait au jour ses pensées, et avec quelle netteté il saisissait les idées qu'on lui proposait. Le Blond s'occupa ainsi de quantité de projets pour le palais de Pétersbourg et la maison de plaisance du Czar [2] qu'il devait orner de jardins et de fontaines alimentées par une rivière qui coule au-dessus du parc.

La petite vérole l'enleva à quarante ans; le Czar fut très-touché de sa perte, et lui fit célébrer de magnifiques obsèques auxquelles il voulut lui-même assister. Le Blond avait été nommé premier architecte de Pierre le Grand [3].

Le Blond a bâti le château et dessiné les jardins de Peterhof, lesquels sont une magnifique imitation de Versailles, avec une abondance d'eau extraordinaire, mais avec moins de goût dans les effets. Le parc est immense et très-beau, moitié français et moitié anglais aujourd'hui; les statues qui le décorent sont en plomb doré.

[1] Heinecken. Nagler. Cabinet des estampes.

[2] Peterhof, que les souverains habitent en été. On trouve dans le jardin deux maisons de plaisance appelées Marly et Mon-Plaisir, qui ont chacune une cascade.

[3] D'Argenville, *Vie des fameux architectes*. — Mariette, III, 89. — Fr. Blondel, *Architecture françoise*, 1, 55. — Breton, *La Russie*, 5 vol. in-12. — D'Argenvillle, *Voyage pittoresque aux environs de Paris*, 4e édition, p. xj.

NATTIER (Jean Marc), peintre de portraits, né à Paris le 17 mars 1685; mort le 7 septembre 1766. — « M. Lefort[1], ministre du czar Pierre, ayant engagé M. Le Blond, célèbre architecte, à passer en Russie, proposa en 1715, à M. Nattier d'aller joindre avec lui le czar à Amsterdam. Il lui fit des conditions avantageuses et le détermina à le suivre. Le Czar lui fit d'abord peindre une partie de sa cour, et lui ordonna un tableau représentant la bataille de Pultava. Content de ces ouvrages, il l'envoya à la Haye pour y peindre l'impératrice Catherine[2]. Dans cet intervalle, le Czar vint à Paris (1717). L'Impératrice, charmée de son portrait, en écrivit à ce prince avec tant de marques de satisfaction, qu'il fut curieux de le voir. M. Nattier eut ordre de l'apporter à Paris, et quoiqu'il n'y eût encore que la tête d'achevée, le Czar en fut si content, qu'il l'envoya aussitôt chez le sieur Boit, peintre en émail[3]. Ce portrait faisant beaucoup de bruit, le jour que M. le duc d'Antin donna à souper au Czar, il fut exposé sous un dais dans la salle du festin. Le lendemain, ce prince envoya son grand maréchal Alooffioff dire à M. Nattier de venir commencer son portrait. Il en témoigna la même satisfaction. On a vu ce tableau exposé au salon, et il appartient maintenant à M. le duc de Grammont[4]. Sur le point de partir pour la Russie, Pierre le Grand lui fit demander par M. Le Fort, quand il comptait le rejoindre; mais sans lui proposer d'ailleurs aucune condition. Comme il fallait se décider sur-le-champ, un ami lui représenta le tort qu'il se ferait d'aller ainsi se sacrifier dans un pays encore barbare, lui citant de fâcheux exemples qui le décidèrent à ne point partir. Il refusa donc. Le Czar piqué, partit le regardant de mauvais œil, et pour se venger de son refus, ce prince fit enlever le portrait de la Czarine, qui avait été porté par ses ordres, chez un peintre en émail. Ce portrait ne fut jamais ni entièrement achevé, ni payé[5]. »

PINAULT, le père, sculpteur en ornements. — « Il fut un des artistes que le czar Pierre Ier emmena à Moscou où il resta environ vingt-cinq ans. De retour à Paris, avec sa famille, il crut pouvoir y exercer l'architecture, comme il avait fait en Russie, après la mort de Le Blond; mais, surpris de trouver tant d'architectes dans cette capitale, il re-

[1] Neveu du célèbre Lefort.
[2] Gravé par P. Dupin pour Odieuvre.
[3] Charles Boit, peintre en émail, né à Stockholm de parents français. Il y a de lui une longue et curieuse biographie dans Walpole : voir la traduction mss. par Mariette, t. III, p. 167.
[4] C. Roy l'a gravé pour la collection d'Odieuvre. E. Tchemesow l'a gravé aussi, in-8°. La figure est de Schmidt, mais le reste du portrait est de Tchemesow, élève de Schmidt.
[5] Voyez le *Nécrologe* de 1768 et la *Vie de Nattier*, par Madame Tocqué, sa fille, dans les *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 350.

prit la sculpture ; et comme il dessinoit bien et qu'il composoit facilement, il eut une vogue extraordinaire. Ce fut lui qui imagina le contraste dans les ornements. Ce goût fut malheureusement imité par la multitude des artistes ; et ceux-ci n'ayant ni son génie, ni ses talents, ont produit un nombre infini de chimères et d'extravagances. Il a laissé un fils aîné, sculpteur dans son genre, mais qui, moins hardi dans ses compositions, jouit aujourd'hui d'une certaine célébrité, pour les ornements relatifs à la décoration intérieure [1]. »

OUDRY (voir page 190). — Oudry fit à Paris le portrait en pied de Pierre Ier. Le Czar fut tellement satisfait de ce tableau, qu'il proposa à Oudry de venir s'établir en Russie ; il était sur le point de céder, mais le duc d'Antin le décida à rester en France. Le portrait de Pierre le Grand par Oudry est en Russie [2].

LECLERC (Sébastien), graveur. — Il est l'auteur d'un *Traité d'architecture* publié en 1714, en deux volumes in-4°, avec 184 planches. Cet ouvrage a été traduit en russe par ordre de Pierre le Grand, mais il est resté manuscrit [3].

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg a été établie par Élisabeth, trois ans avant la mort de cette impératrice, et constituée par Catherine II.

« Le commencement de l'Académie n'étoit qu'une école consistant en quarante étudiants de l'université de Moscou, les plus capables pour l'étude des arts, que l'impératrice Élisabeth ordonna de faire venir à Saint-Pétersbourg en 1758. C'est dans cette nouvelle fondation que de bons maîtres appelés de l'étranger enseignèrent à leurs élèves le dessin, la peinture, la sculpture et l'architecture. Lorrain, peintre de perspective, et Cuvilier, peintre d'histoire, furent engagés pour la peinture, Gilette pour la sculpture, et La Motte pour l'architecture [4]. »

TOCQUÉ (Louis), peintre de portraits (voir page 153). — Tocqué fut de-

[1] *Les Amours rivaux, ou l'homme du monde éclairé par les arts*, par un homme de lettres et par feu M. Blondel, architecte du roi, professeur royal au Louvre, membre de l'Académie d'architecture, t. II, p. 292. — 2 vol. in-8°, Amsterdam et Paris, 1774.

[2] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 372, 373 et 385.

[3] Levesque, *Histoire de Russie*, t. V, p. 183.

[4] Henri de Reimers, *l'Académie impériale des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, depuis son origine jusqu'au règne d'Alexandre Ier en 1807*. Saint-Pétersbourg, 1807, 1 vol. in-8°, avec un supplément des artistes étrangers qui se trouvent actuellement à Saint-Pétersbourg, p. 5.

mandé par l'impératrice de Russie pour faire son portrait; il séjourna en Russie en 1757 et 1758[1]. Il peignit en 1758 le portrait d'Élisabeth, gravé par Tchemesow et par Schmidt. « L'impératrice avoit le nez fort court et Tocqué l'avoit peint tel qu'il l'avoit vu. S. M. vouloit avoir le nez long, et Schmidt, à qui cela étoit très-indifférent, le lui fit aussi long qu'elle le désiroit. Quand Tocqué vit cette estampe à Paris, il fut très-fâché de ne pas reconnoître son tableau[2]. » Il existe au musée de Versailles une ébauche du portrait d'Élisabeth par Tocqué. Notre artiste peignit en 1757 le portrait du comte Michel Woronzof, gravé par Schmidt. En 1758, il fit le portrait du comte Cyrille de Rasumofski, gravé aussi par Schmidt. « Tocqué fut traité fort honorablement et bien récompensé par Élisabeth. A son retour, il parcourut toutes les cours du Nord, et partout on rendit à son mérite les honneurs et la justice qui lui étoient dus, en le recevant des Académies établies dans presque toutes les grandes villes de l'Europe[3]. »

LE LORRAIN (Louis-Joseph), peintre d'histoire et d'architecture, né à Paris ; mort à Saint-Pétersbourg le 24 mars 1759[4]. Elève de Dumont le Romain. — Le Lorrain fut appelé en 1758 par la czarine Élisabeth, qui venait de fonder l'Académie de Peinture, de Sculpture et d'Architecture de Saint-Pétersbourg. Le Lorrain fut d'abord professeur, puis directeur de cette Académie, peu de temps à la vérité, car il mourut quelques mois après son arrivée en Russie.

« A Saint-Pétersbourg, il paraît s'être occupé principalement des couleurs encaustiques, et les peintures de cette espèce étaient alors, malgré le peu de perfection qu'elles avaient acquise, accueillies avec bienveillance[5]. » Le Lorrain peignit avec beaucoup d'intelligence l'architecture et la perspective pour les décorations théâtrales[6].

MOREAU (Jean-Michel), dessinateur et graveur, né à Paris en 1741. — Il n'avait pas dix-sept ans lorsqu'il partit pour la Russie, en qualité d'adjoint de Louis le Lorrain, peintre, dont il était l'élève, et qui venait d'être nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. Là, son talent précoce le fit nommer professeur de dessin à l'Académie impériale de peinture et de sculpture. Deux ans après (1759), la mort lui ayant enlevé son maître et son ami, il quitta une place qui, à des avantages déjà certains, joignait la perspective

[1] Dates fournies par les livrets des adresses des académiciens. L'abbé Fontenai se trompe en disant 1760.
[2] Catalogue de Schmidt.
[3] L'abbé Fontenai. Sa notice est rédigée d'après un manuscrit de la femme de Tocqué.
[4] Registres mss. de l'Académie de peinture et de sculpture.
[5] Nagler.
[6] Mariette, t. III, p. 123.— Huber et Rost, t. VIII, p. 133.

d'un sort brillant, pour revenir à Paris où il renonça à la peinture et se livra à la gravure [1].

MAURICE (Louis-Joseph), peintre, né à Nancy en 1730, mort en 1820. — Maurice partit pour Saint-Pétersbourg en 1758, et devint premier peintre d'Élisabeth. Appelé plus tard à Moscou, il assista au couronnement de Catherine II, et fut par ses ordres, en qualité de premier peintre de Sa Majesté, l'ordonnateur des fêtes qui se donnèrent à cette occasion. En 1779, il se rendit en Italie [2].

Le musée de Versailles possède un portrait de Catherine II, en miniature peint par Maurice. Cette miniature, sur fond vert, représente Catherine vue de face, un peu à gauche ; la tête est couverte d'une coiffure noire, ornée de perles et d'un voile blanc qui retombe sur les épaules ; les cheveux sont poudrés ; le pendant d'oreilles est formé de diamants, de rubis et d'une grosse perle. L'Impératrice porte un collier de perles à plusieurs rangs qui couvre toute la gorge ; son corsage est d'étoffe jaune damassée, et elle est recouverte d'une pelisse de soie rouge, à manches blanches et bordée sur le devant et à l'épaule, d'une fourrure noire. Cette miniature porte l'inscription suivante : « Portrait de l'impératrice Catherine II de Russie, peint d'après nature par Louis-Joseph Maurice, son premier peintre, à l'époque de l'avénement au trône de cette princesse ; c'est d'après cet original que les copies destinées aux souverains de l'Europe ont été exécutées par ...urice (Maurice). »

LAGRENÉE (Louis-Jean-François), l'aîné, peintre d'histoire (voir page 233). — François Lagrenée remplaça Le Lorrain comme directeur de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Sur le refus de Vien d'aller en Russie, Lagrenée partit en 1760 [3], et revint à Paris en 1763 [4]. Lagrenée eut le titre de premier peintre d'Élisabeth. Il a fait en Russie un assez grand nombre de portraits en général très-beaux ; on vante surtout celui d'Élisabeth [5].

On voit de lui à la chapelle du palais impérial, un tableau représentant six apôtres en méditation et la sainte Vierge dans les airs [6].

DELAPIERRE (Nicolas-Benjamin), peintre de portraits ; Français, florissait

[1] Notice de Moreau par sa fille, madame Carle Vernet, dans le t. I des *Archives de l'art français*, p. 183.
[2] Gabet.
[3] Mss. de l'École des beaux-arts et registres de l'ancienne Académie de peinture.
[4] Cette date résulte du Livret des adresses des académiciens de 1763. Ces livrets, sont des brochures in-12 intitulées : *Académie de peinture et de sculpture.* L'Académie en publiait un chaque année.
[5] Notice de Fr. Lagrenée, Mss. de l'École des Beaux-Arts.
[6] *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, Suède, Russie et Pologne,* en 1790-92, par Fortia de Piles, 5 vol. in-8° ; Paris, 1796.

de 1760 à 1780. — « Il vint à Saint-Pétersbourg sous Catherine II, et y acquit beaucoup de gloire par ses travaux. Il y fut aussi membre de l'Académie ; mais il retourna en France[1]. »

En 1769, Delapierre fit à Saint-Pétersbourg le portrait de Sophie Wilhelmine De la Font, gravé par J. Tardieu, in-folio.

GILLET (Nicolas-François), sculpteur, né en 1709, à Paris, mort le 7 février 1791. — « Le sieur Gillet, sculpteur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, a obtenu la permission de se rendre en Russie pour y rester trois ans. L'objet de ce séjour est de concourir à l'établissement d'une Académie de peinture et de sculpture, que l'impératrice a dessein de former à Pétersbourg[2]. »

Gillet résida en Russie de 1758 à 1778, d'abord à Moscou (1758-1759), puis à Saint-Pétersbourg (1760-1778). En 1779, de retour à Paris, il prenait le titre d'ancien directeur de l'Académie de Saint-Pétersbourg[3].

« De son temps Gillet jouit d'une grande réputation. Il était déjà membre de l'Académie de Paris, lorsqu'en 1761 il fut appelé à Saint-Pétersbourg en qualité de professeur de sculpture. Il exécuta à Saint-Pétersbourg, mais sans succès, une statue de Pierre le Grand, ainsi que celle du grand-duc Paul. Dans la suite il retourna à Paris avec ses filles, artistes toutes deux, Félicité et Sophie ; cette dernière fut même agréée à l'Académie. On voyait de Gillet, différentes statues et groupes à Paris, mais qui durent céder la place à un goût plus épuré. Th. Schubin fut son élève[4]. »

VALLIN DE LA MOTHE, architecte. — Vallin de la Mothe, premier architecte de l'impératrice Catherine et de Paul Ier[5], était un architecte de grand mérite qui a construit dans le style de Gabriel[6] de remarquables édifices à Saint-Pétersbourg. Nous pouvons mentionner : l'Académie impériale des Beaux-Arts, très-beau monument, dont le vestibule surtout est magnifique[7] ; les deux petits palais de l'Ermitage, touchant le palais d'Hiver, charmants édifices en style Louis XV[8] ; l'hôtel appartenant actuellement au duc d'Oldenbourg, situé sur la place du Champ-de-Mars, à Saint-Pétersbourg.

[1] Nagler.
[2] *Gazette de France* du 7 janvier 1758.
[3] Voir les registres mss. de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris et les Livrets des adresses.
[4] Traduit de Nagler, qui donne 1803 pour date de la mort de Gillet, ce qui est une erreur, ainsi que la date de 1761.
[5] Patte le mentionne en cette qualité en 1765.
[6] Les monuments de Vallin sont dans le goût du garde-meuble, mais en style moins riche ; il y a partout des colonnades. C'est ce que Nagler, dans la biographie tronquée qu'il donne de cet artiste, appelle « la manière française et baroque ».
[7] Lithographié par A. Durand.
[8] Il ne reste plus que les façades de ces deux petits palais ; ces façades sont devenues la façade du Musée sur le quai de la Cour.

« Vallin de la Mothe fut professeur dès 1767 à l'Académie, dont il était membre depuis longtemps [1]. »

TSARCOCÉLO.

L'impératrice Élisabeth commença les travaux de cette résidence. Une partie du parc, qui est immense et le plus grand peut-être qui existe en Europe, est dessinée d'après les parcs de Le Nôtre. Ces travaux ont été exécutés par des jardiniers français sous le règne de Catherine II, qui termina l'œuvre d'Élisabeth [2].

MARTIN (M.-T. ou P.-D.), le jeune, peintre. — Martin (P.-D) prend sur un tableau du musée de Versailles, daté de 1722, le titre de peintre ordinaire du roi et de Sa Majesté czarienne; nous ne savons si c'est le même artiste désigné dans le catalogue Paignon-Dijonval sous le nom de M.-T. Martin le jeune. Quoi qu'il en soit, M.-T. Martin le jeune, fit les dessins des quatre estampes appelées les *Batailles de Pierre le Grand*, suite commandée par Sa Majesté czarienne et gravée par NIC. DE LARMESSIN (bataille de Pultava), par CH. SIMONNEAU (bataille de Perewolotschna), par M. BAQUOY (bataille navale de Hangouss). La quatrième estampe (bataille de Lesno) ne porte pas le nom du graveur.

VANLOO (LOUIS-MICHEL) (voir page 282). — Louis-Michel Vanloo fit à Paris, en 1761, le portrait de la princesse Catherine Gallitzin [3], gravé par R. Gaillard, in-folio.

LE PRINCE (JEAN-BAPTISTE), peintre de paysage et de genre, né à Metz en 1733, mort le 30 septembre 1781. Élève de Boucher. — A la suite d'un mariage malheureux, contracté avec une femme plus âgée que lui, riche et avare, qui regardait comme du temps perdu par son mari, toutes les heures qu'il consacrait à l'étude, Le Prince rendit à cette méchante et ignorante créature tout ce qu'il en avait reçu; il reprit sa liberté et ses pinceaux, et alla se fixer à Saint-Pétersbourg, où deux de ses frères, qui y étaient établis, et dont l'un était musicien (Marie-François) [4], avaient fait connaître ses talents.

Arrivé à Saint-Pétersbourg, M. le marquis de l'Hôpital, à qui le maréchal de Belle-Isle, son protecteur, l'avait recommandé, le présenta au czar [5] [Pierre III], qui l'accueillit avec bonté. Le Prince décora le

[1] Nagler.
[2] Marmier, *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1842, p. 749-50.
[3] La princesse Gallitzin était à Paris en 1761. — Voir le *Journal de Wille*, le 25 mai 1761.
[4] *Portraits inédits d'artistes français* par MM. Ph. de Chennevières et Legrip, article Le Prince.
[5] Ce ne peut être que le czar Pierre III, qui a régné quelques mois en 1762. 1762

palais impérial de beaux plafonds que les Russes conservent avec soin. Il ne discontinua point d'être occupé pendant les cinq années qu'il passa en Russie, et il y acquit une grande réputation. Le climat rigoureux de ces tristes régions altéra sa santé, et l'obligea de revenir à Paris, où il entra à l'Académie en 1765 [1].

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'impératrice Catherine, trouvant insuffisantes les fondations d'Élisabeth pour l'Académie des Beaux-Arts, les compléta presque aussitôt après son avénement. Les nouveaux réglements et priviléges de l'Académie lui furent donnés en 1764. Le modèle en est pris sur les statuts de l'Académie de Paris.

L'Académie impériale est composée d'un président, de trois recteurs, de deux adjoints à recteurs, de six professeurs de peinture, sculpture et architecture, de six adjoints à professeurs, et d'un secrétaire perpétuel ; — de douze amateurs honoraires choisis de la principale noblesse ; douze autres membres honoraires et six conseillers de l'Académie ; — d'un inspecteur du collége avec son aide ; — de trois professeurs de perspective, d'anatomie, de géographie, d'histoire, de mythologie, d'iconologie ; — d'un nombre illimité d'académiciens, dont le choix se fera parmi les artistes russes ou étrangers [2].

M. de Betski fut nommé en 1764 par l'Impératrice président de l'Académie ; plusieurs Français y étaient professeurs.

Catherine joignit à l'Académie un collége d'éducation, où l'on devait donner une instruction très-libérale et très-solide aux soixante élèves qui devaient y être préparés à l'étude des Beaux-Arts. Tous les réglements du collége et de l'Académie sont également remarquables et font un contraste fort utile à indiquer avec ce que l'on observe actuellement chez nous, en matière d'instruction des jeunes artistes.

VERNIER, graveur sur pierres et en médailles. — « On créa en 1764, à l'Académie, une classe pour enseigner à quelques élèves l'art de graver sur acier et sur pierres. M. Vernier, Français, fut le premier qui enseigna cet art. Il forma un élève, Vassilieff, qui fut envoyé à Paris comme pensionnaire de l'Académie ; il en revint après douze ans, mais, pour dire vrai, sans avoir fait de grands progrès dans l'art du graveur de médailles [3]. » On a de Vernier quelques médaillons de seigneurs russes [4].

serait alors la date d'arrivée de Le Prince en Russie. Mariette dit : « il passa en Russie, je crois, en 1758 ; » 1758 serait une fausse date.

[1] Nécrologe de 1782.

[2] Reimers.

[3] Reimers, p. 81.

[4] Nagler.

RADIGUES (Antoine), graveur, né à Reims en 1719. — Après avoir travaillé en Angleterre et en Hollande, Radigues se rendit en 1765 en Russie, où il grava surtout des portraits : on cite ceux de la princesse maréchale Gallitzin, d'après Roslin, gravé en 1778 ; du prince Michel Gallitzin, d'après Argunof, 1774 ; du prince Pierre Gallitzin, sans nom de peintre, 1777 ; de l'impératrice Catherine II, d'après V. Eriksen, 1771[1].

VASSÉ (Louis-Claude), sculpteur (voir page 214). — Vassé fit à Paris, et exposa au Salon de 1763, le tombeau de la princesse Gallitzin. « Ce fut à la protection de M. de Caylus qu'il dut le travail qu'il fit pour la Russie, je veux dire le tombeau de la princesse Gallitzin, née Trubetskoï, et morte à Paris, et que lui ordonna le général Betski, oncle de cette dame[2]. »

Vassé, dont les œuvres étaient pleines de légèreté et de grâce, suivant Mariette, exposa au Salon de 1767 un portrait-médaillon de l'impératrice Élisabeth, fait pour le comte Schervalof. En 1765, Vassé fit par ordre de l'impératrice de Russie le modèle d'une salle d'audience, ornée de statues et de bas-reliefs[3]. Nous ne croyons pas que cet ouvrage ait été exécuté.

ROETTIERS (Charles-Norbert), graveur en médailles, mort en 1772 à 52 ans. — Roettiers a exposé en 1765 six médailles de la famille des princes et princesses Gallitzin et Trubetskoï ; — en 1771, une médaille pour le prince Alexis Gallitzin, mort en 1767.

DUVIVIER (Pierre-Simon-Benjamin), graveur en médailles (voir page 237). — Notre célèbre graveur de médailles exposa au Salon de 1765 la médaille de la princesse Trubetskoï ; le revers représente son tombeau environné de cyprès.

CHALLE, peintre et architecte (voir page 215). — Challe a peint pour la cour de Russie : Hector entrant dans le palais de Pâris (exposé au Salon de 1765) et la mort de Lucrèce[4].

FALCONET (Etienne-Maurice), sculpteur, né en 1716 à Paris, mort le 25 janvier 1791, à Paris. Élève de Lemoyne. — « 1766. M. Falconet, sculpteur du Roi et professeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, vient d'être appelé par l'impératrice de Russie pour exécuter la statue équestre de Pierre le Grand. Cette statue doit être érigée à Saint-Pétersbourg, en bronze... M. Falconet emmène avec lui une jeune personne de dix-huit ans, appelée Mlle Collot, son élève depuis plus de

[1] Huber et Rost, t. VIII, p. 172, et Stimmel.
[2] Mariette.
[3] Grimm, *Correspondance*, 1er juillet 1765 ; t. IV, p. 309.
[4] *Revue universelle des Beaux-Arts*, t. XII, p. 405.

trois ans, et qui fait le buste avec beaucoup de succès[1]. » Falconet ne revint en France qu'en 1781. Il fit à Saint-Pétersbourg la célèbre statue de Pierre le Grand[2], dont l'admirable tête est de Mlle Collot. Il fit aussi le buste de Catherine II; — la Gloire des Princes, la Magnificence des Princes et l'Hiver, pour le prince Gallitzin, qui les donna à Catherine[3]; — l'Amour assis, statue de marbre, pour le comte Strogonof[4]. Enfin, on voit à l'Académie des arts le modèle en plâtre du Milon de Crotone qu'il fit pour son morceau de réception à l'Académie de Paris[5].

Mademoiselle **COLLOT** (Marie-Anne), sculpteur (voir page 400) — Avant de partir pour la Russie, en 1766, Mlle Collot avait déjà fait à Paris le buste du prince Gallitzin, ambassadeur à Paris[6]. En Russie, elle exécuta un très-beau buste de Pierre le Grand et fit la tête de la statue de cet empereur, qui a été gravée par Henriquez[7]. Elle sculpta aussi pour Catherine II les portraits en marbre de Voltaire et de Diderot; elle fit ensuite le buste de l'Impératrice (1767), — le portrait de Mlle Anastasie, parente du général Betzki, — le buste de Falconet, placé dans la galerie du Palais (1768), — le médaillon en bronze de Catherine II, — le portrait du Grand-Duc, depuis Paul Ier (1769), — les portraits de Henri IV et de Sully, — et le buste de miss Cathcart, fille de l'ambassadeur d'Angleterre[8]. Mlle Collot épousa plus tard le fils de Falconet, et nous l'avons déjà vue en Hollande sous le nom de madame Falconet[9].

BONNET (Louis), dessinateur et graveur, né à Paris en 1743. — Il travailla quelque temps à Saint-Pétersbourg, où il grava plusieurs portraits,

[1] Grimm, *Correspondance*, 1er septembre 1766.— L'impératrice accordait à Falconet : 12,000 fr. pour ses frais de voyage et ses ouvriers (un premier ouvrier sculpteur, un deuxième ouvrier sculpteur, un ouvrier mouleur); tous les transports étaient à la charge de S. M. Falconet devait avoir 200,000 francs, payables à raison de 25,000 francs par an ; le premier ouvrier, 6,000 francs ; le second, entre 4 et 5,000; le mouleur, 4,000 ; Mlle Collot devait avoir 1,000 roubles, la table, le logement et une gratification de 12,000 livres. Telles sont les conditions du traité passé à Paris, le 27 août 1766, entre Falconet et le prince Gallitzin, ambassadeur de Russie. (*Gazette des Beaux-Arts*, 1869, t. II, p. 127).

[2] Elle a été gravée d'après le beau dessin de Lossenko.

[3] Après avoir orné l'Ermitage, ces trois statues de marbre ont été données depuis au Grand-duc de Weimar, dans les galeries duquel elles se trouvent aujourd'hui.

[4] Fortia de Piles, t. III, p. 44.

[5] Fortia de Piles, p. 188.

[6] Grimm, t. V, p. 142; 1766.

[7] Tête de la statue équestre de Pierre le Grand, par Maria-Anna Collot, gravée par B.-L. Henriquez, à Saint-Pétersbourg, en 1772 (collection Debure, au Cabinet des estampes).

[8] *Gazette des Beaux-Arts*, 1869, t. II, p. 141.

[9] A en croire Fortia de Piles, t. III. p. 193, Mlle Collot, avant d'être la bru de Falconet, aurait été sa maîtresse. Il nous semble difficile d'admettre que le fils ait épousé la maîtresse de son père.

entre autres ceux de Catherine II et du grand-duc Paul. Il était de retour en France en 1768 [1].

VIEN (voir page 233). — Vien exposa au Salon de 1755 : Vénus sortant du sein des eaux (9 pieds sur 6) ; ce tableau décore aujourd'hui le plafond de l'escalier de parade du palais de Tsarcocélo. — En 1768, il peignit : Mars s'arrachant des bras de Vénus ; ce tableau est aujourd'hui au palais impérial de Gatchina [2].

BEAUVAIS (Philippe de), sculpteur (voir page 432). — Envoyé à Rome, la réputation qu'il s'acquit en peu de temps lui valut une commande de l'impératrice de Russie ; on lui demanda une statue en marbre représentant l'Immortalité, et l'artiste remplit exactement les grandes vues de cette souveraine [3].

DROUAIS (François-Hubert), peintre de portraits, né à Paris le 14 décembre 1727, mort à Paris le 21 octobre 1775. — Drouais a exposé en 1763 le portrait du prince Gallitzin, ambassadeur de Russie à Vienne, et en 1769 le portrait du prince Gallitzin [4], ci-devant ambassadeur en France.

CHARDIN (Jean-Baptiste-Simon), peintre de genre, né à Paris le 2 novembre 1698, mort à Paris le 6 décembre 1779. — Chardin exposa en 1769 les attributs des Arts et les récompenses qui leur sont accordées. Ce tableau avait été composé pour l'Impératrice, qui appréciait beaucoup les œuvres de ce grand artiste.

Mademoiselle **RAMEAU**, peintre de portraits. — Vers 1772, cette demoiselle fit le portrait en buste de Catherine II ; il a été gravé par F. David, 1773, in-8°.

VANLOO (Carle) (voir page 216). — 1772. L'impératrice de Russie acheta à Mme Geoffrin, au prix de 30.000 livres, les deux tableaux de Carle Vanloo, représentant la Conversation espagnole et la Lecture espagnole [5], et qui ont été gravés par Beauvarlet.

CLÉRISSEAU (Charles-Louis), peintre et architecte, (voir page 283). — « L'impératrice des Russies, toujours pleine d'idées grandes et magnifiques,

[1] Nagler. — Heinecken. — Stimmel.
[2] On lit dans un écrit du temps : « Il y avoit longtemps que Mars reposoit entre les bras de Vénus, lorsqu'il se sentit gagner par l'ennui. Vous ne concevez pas comment on peut s'ennuyer entre les bras d'une Déesse, c'est que vous n'êtes pas un Dieu. L'envie de tuer le tourmente ; il se lève ; il demande ses armes. Voici le moment de la composition. On voit la Déesse toute nue, un bras jeté mollement sur les épaules de Mars et lui montrant de l'autre main ses pigeons qui ont fait leur nid dans son casque. Le Dieu regarde et sourit. Que la déesse est belle, voluptueuse et noble ! Que la poitrine du Dieu est chaude et vigoureuse.... »
[3] Nécrologe de 1782.
[4] Gravé par Tardieu.
[5] Grimm, novembre 1772.

veut se faire construire un palais éxactement semblable à celui des Augustes ou empereurs romains. Elle a, pour cet effet, écrit à Paris et demandé à l'Académie d'architecture un sujet en état de diriger ce superbe monument. On a jugé M. Clérisseau très propre à répondre à ses vues. Cet artiste, peintre et architecte, a fait une étude particulière des bâtiments antiques [1]; il doit partir incessamment pour se rendre aux ordres de cette princesse. Les meubles répondront à l'édifice, et tout doit être dans le costume des anciens [2]. »

Nous ne savons ce qu'a fait Clérisseau en Russie; il n'a cependant pas construit le « superbe monument » pour lequel on l'avait appelé. Clérisseau eut le titre de premier architecte de S. M. I. de Russie.

CARRÉ (J.-B.-Louis), né à Varennes en Barrois, le 12 avril 1749, y mourut le 16 février 1835. Élève de Clérisseau. — Carré, élève de Clérisseau fit (après 1770), les copies de plusieurs tableaux de la galerie de Versailles pour l'Impératrice; il ne voulut pas toutefois aller remplacer Clérisseau à Saint-Pétersbourg [3].

DE WAILLY (Charles), architecte (voir page 177). — Quelques documents prétendent que de Wailly alla en Russie; sa biographie, rédigée par J. Lavallée, affirme, au contraire, qu'il refusa les offres magnifiques que lui fit Catherine II, et qu'il se contenta de lui envoyer des plans. Les architectes russes Estarof, Pagenof, Wolcof, ont été ses élèves.

HOUDON (voir page 216). — Houdon a beaucoup travaillé pour la Russie, sans toutefois avoir été dans ce pays. En 1773, il exposa un monument érigé en l'honneur du prince Michel Michaïlowitch Gallitzin, dont le livret donne ainsi la description : — « Un génie militaire, appuyé sur une urne cinéraire, éteint un flambeau; à ses pieds est un trophée du casque, de l'épée et du bouclier de ce prince; des palmes, des lauriers et différentes couronnes désignent le genre des victoires qu'il a remportées; cette figure, de grandeur naturelle, est appuyée sur un fond formant une pyramide de dix pieds de haut sur quatre de large, qui doit être accompagnée de deux cyprès; » — le buste en marbre de Catherine II, plus grand que nature, gravé par Beisson sur le dessin de Bounieu; — un autre monument en l'honneur du prince Alexis Demetricewitch Gallitzin, sénateur, de même grandeur que le précédent; on y voit la Justice appuyée sur une table destinée à recevoir l'inscription. — En 1781, Houdon termina la célèbre statue

[1] Clérisseau, grand ami de l'antiquité, avait en effet passé vingt ans à Rome à étudier et dessiner les monuments antiques.
[2] Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. VII, p, 99, novembre 1773.
[3] *Biographie universelle*, supplément.

de Diane que lui avait commandée l'Impératrice et qui est aujourd'hui au musée de l'Ermitage. En 1777, il n'avait exposé au Salon que le buste de cette statue, parce que l'Académie avait été justement choquée de la nudité de Diane [1]. La Diane de Houdon est en chasseresse, le carquois sur l'épaule gauche, et tenant un arc de la main droite ; elle est censée traverser un marais qu'elle franchit au milieu des roseaux et s'appuie légèrement sur un buisson de roseaux. Tous ceux qui ont vu cette belle œuvre en vantent la légèreté, la grâce ravissante, la noblesse et l'élégance. Houdon a répété la statue de Diane en bronze et sans aucun support ; cette répétition est au Louvre. On voit encore de Houdon, à la bibliothèque de l'Ermitage, une statue en marbre représentant Voltaire assis dans un fauteuil. D'après Fortia de Piles, la statue de Voltaire serait de 1781.

MACHY (Pierre-Antoine de), peintre d'architecture, né à Paris vers 1722, mort en 1807. Élève de Servandoni. — Cet habile peintre d'architecture a exposé en 1773 deux gouaches représentant la colonnade du Louvre et le portail de Saint-Sulpice; ces deux gouaches étaient faites pour le comte Strogonof.

VELLY (Jean de), peintre. — L'Ermitage possède de Jean de Velly, peintre de la cour de Catherine II, 12 dessins relatifs au couronnement de l'impératrice Catherine II, à Moscou, en 1763. Ces dessins représentent : la proclamation du couronnement; — l'Impératrice se rendant à la cathédrale ; — la prestation du serment; — le sacre; — la communion ; — le couronnement; — la prière pendant laquelle l'Impératrice seule est debout ; — l'Impératrice sur le trône ; — le dîner de gala dans la salle dite Granovitaïa Palata ; — la présentation de l'ambassadeur ottoman ; — les insignes impériaux ; — la place Krasnaïa Plostchad, à Moscou.

ROBERT (Hubert), peintre d'architecture, né à Paris en 1733, mort à Paris le 15 avril 1808. — Catherine II l'invita en 1782 et encore en 1791 à venir à Saint-Pétersbourg ; malgré les offres avantageuses de l'Impératrice, il resta à Paris, mais il lui envoya des ouvrages qui furent généreusement payés. On voit à l'Ermitage et chez plusieurs seigneurs une immense quantité de tableaux de Robert, représentant principalement des vues de Rome. En 1773, il exposa une vue des ruines du Campo Vacchino et un escalier du casino Albano peints pour le comte Strogonof [2].

[1] Houdon, en effet, avoit poussé l'imitation de la nature jusqu'à indiquer dans cette statue de la chaste Diane des détails que les anciens négligeaient même dans les représentations de l'impudique Vénus. On ne saurait trop blâmer ce manque de convenances.

[2] Notice dans le *Magasin encyclopédique*, 1808, t. III, p. 161.

MAILLY (Jacques-Charles de), peintre en miniature et sur émail, né à Paris. — De Mailly fonda sa réputation à Saint-Pétersbourg ; il a fait plusieurs fois le portrait en émail de Catherine II. J. Barbier en a gravé un, peint par de Mailly, à Moscou, et le Louvre en possède un autre qui est fort beau. « Catherine II goûtait fort ses ouvrages, surtout les sujets représentant des scènes de la guerre d'alors avec les Turcs. Le combat de Saint-Georges avec le dragon, en manière de bas-relief, fut payé par elle 23,000 roubles, et pour une écritoire avec des tableaux de batailles, etc., elle avança 50,000 livres. L'artiste en voulait 60,000 [1]. »

Bachaumont [2] décrit ainsi cette remarquable pièce :

« On se porte en foule pour aller voir chez M. de Mailly, peintre en émail, une écritoire exécutée par cet artiste, ordonnée par l'impératrice des Russies : c'est un présent que cette souveraine fait à l'ordre de Saint-Georges, et il doit être placé dans la salle de ses assemblées. Comme tout ce qui a rapport à Catherine semble devoir porter l'empreinte de son génie et de sa magnificence, M. de Mailly s'est évertué à donner un air de monument à ce colifichet.

» Il a imaginé de faire représenter à l'ensemble un parc d'artillerie sur lequel des petits Génies militaires s'amusent à divers exercices. Il a ainsi placé ingénieusement les ustensiles nécessaires à l'usage auquel cet ouvrage est principalement destiné. Les uns de ces Génies, sur le premier plan, sont groupés de droite et de gauche avec deux mortiers, dont le premier, incliné, est le poudrier, et le second, perpendiculaire, l'encrier. On voit entre deux étendues sur la place, des armures recouvertes d'un tapis sur lequel est peint l'embrasement de la flotte turque par la flotte russe. Ce tapis sert de fermeture à une boîte entamée dans l'épaisseur du plan, destinée à contenir plumes, canif, grattoir, etc.

» Sur le second sont des groupes d'autres enfants cherchant à dresser des canons sans affût sur leurs culasses, qui servent de flambeaux.

» Sur le devant du plateau s'avance une partie circulaire, au centre de laquelle est un trépied ou autel antique érigé en l'honneur de la divinité tutélaire de l'empire : il sert à placer l'éponge pour essuyer les plumes. Dans l'un des tiroirs est une pièce détachée ; c'est un mât brisé auquel est attaché le reste d'une voile en partie brûlée ; elle sert de garde-vue.

» Dans l'enfoncement du centre est une pendule portée sur un piédestal ; elle est ornée de différents attributs entre lesquels se trouve

[1] Traduit de Nagler.
[2] T. X, p. 275; octobre 1777.

la trompette de la Renommée. Le bout de l'aile de cette trompette sert d'index aux heures et aux minutes, qui sont marquées sur deux cercles tournants qui traversent le globe. Le tout est surmonté du portrait de l'Impératrice en médaillon. »

Fortia de Piles (t. IV, p. 395) a vu, en 1792, l'écritoire de Mailly à Tchesmé.

Mailly a dessiné le portrait de Jémélian Pougatchef, fameux chef de rebelles qui a eu la tête tranchée à Moscou en 1775. Ce portrait a été gravé par C.-F. Letellier [1].

MANUFACTURE DE SÈVRES.

1778. Catherine II commanda à Sèvres un service de table qu'on exécuta à ses frais. Ce service, dit de Catherine, se composait de 744 pièces en pâte tendre, fond bleu-turquoise ; elles sont ornées de camées incrustés, de sculptures et de peintures représentant des têtes de personnages illustres de l'histoire grecque et romaine, et des sujets de ces deux histoires. Ce magnifique service, qui coûta 328,188 livres, est aujourd'hui tout entier en Angleterre, mais éparpillé dans diverses collections; il paraît avoir été volé pendant l'incendie du palais d'hiver et vendu.

1782. Le 13 juin, le Roi donna au comte du Nord (grand-duc Paul) et à la comtesse du Nord, des vases, deux tableaux de fleurs, des groupes, des bustes et des médaillons en biscuit, d'une valeur de 37,626 livres, et une toilette, table et miroir en pâte tendre émaillée et à fond bleu, d'une valeur de 75,000 livres.

1791. On exécuta à la manufacture pour le prince Kinski un chambranle de cheminée, sur fond bleu, orné de camées et monté en bronze, d'une valeur de 6,000 livres [2].

VOILLE (Jean), peintre de portraits en miniature, mort en 1796. — Voille, que l'on appelle Viol, Viollier et Violier, avait le titre de peintre de Leurs Altesses Impériales de toutes les Russies ; il vint en 1780 en Russie, en qualité de peintre de la cour, au service du grand-duc Paul. Il a fait en 1789 le portrait de ce prince, gravé par I.-S. Klauber, en 1797, in-folio. Pasch et Lebeau ont aussi gravé, d'après Voille, un autre portrait du grand-duc [3].

VERNET (Joseph) (voir page 152). — En 1769, Vernet peignit « des tableaux » pour l'Impératrice ; — en 1771, une tempête pour le baron

[1] Cabinet des estampes.
[2] Renseignements donnés par M. Riocreux.
[3] Nagler. — Cabinet des estampes. — Voir le *Journal de Wille*, qui l'appelle Viollier et Violier.

Demidof; — en 1872-83, quatre tableaux pour le grand-duc Paul; l'un a été exposé en 1785 ; c'est une marine représentant une tempête avec le naufrage d'un vaisseau (14 pieds sur 8) ; — en 1783, une tempête pour le prince Youssoupof [1].

LE DOUX (Claude-Nicolas), architecte, né à Dormans en 1756, mort à Paris le 20 novembre 1806. Elève de Blondel. — « 1789. J'ai été voir M. Le Doux, architecte, qui me montra plusieurs dessins de bâtiments qu'il a résolu, sur la demande de Son Altesse Impériale le grand-duc de Russie, d'envoyer à ce prince qui aime généralement tous les arts... M. Le Doux m'a enfin remis les dessins d'architecture si longtemps désirés par Son Altesse Impériale Monseigneur le grand-duc de toutes les Russies. Ils sont au nombre de 273, que je ferai partir sans délai pour Pétersbourg [2]. »

PAJOU, sculpteur (voir page 353). — Pajou a exposé au salon de 1767, le tombeau en marbre du général Betski ; au salon de 1789, il exposa un projet de tombeau pour le comte et la comtesse Chérémétof. Nous ne savons pas si ce projet a été exécuté.

On voit à l'Académie des Arts de Saint-Pétersbourg, une œuvre de Pajou décrite par Fortia de Piles [3]; c'est un monument élevé par la princesse Anastasie de Hesse-Hombourg, née Trubetskoï, en l'honneur de ce que l'impératrice Élisabeth, la nuit où elle fit la révolution, se dépouilla du cordon de Saint-André pour l'en décorer. On voit sur un bas-relief cette impératrice en coiffe de nuit, l'uniforme des gardes sur ses jupes ; derrière elle les grenadiers des gardes armés, à qui elle montre le palais occupé par Ivan qu'il faut attaquer. Le cordon bleu est déposé dans un vase renfermé dans ce monument, exécuté en marbre blanc par Pajou.

DOYEN (Gabriel-François), peintre d'histoire, né en 1726 à Paris, mort à Saint-Pétersbourg le 5 juin 1806. Elève de Carle Vanloo. — Doyen, sollicité depuis longtemps de passer en Russie, s'y rendit en 1790.

« Catherine, dit Lecarpentier, le reçut avec la distinction et l'affabilité qu'elle accordait à tous les hommes de mérite. Elle lui assigna une pension de 1,200 roubles avec un logement dans un de ses palais ; on le nomma professeur de l'Académie de peinture de Saint-Pétersbourg, avec de nouveaux appointements attachés à cette place. Plusieurs élèves s'empressèrent de profiter de ses leçons ; la plupart sont allés depuis en Italie. »

Madame Le Brun complète ces détails : « Je viens de voir, dit-elle

[1] *Archives de l'art français*, t. III, p. 349, 355, 356.— *Revue universelle des Beaux-Arts*, loc. cit.
[2] Journal de Wille, 27 décembre 1787 ; 8 février 1789 ; 28 mars 1789.
[3] T. III, p. 186.

en 1795 [1], mon plus ancien ami, Doyen le peintre, si bon, si spirituel. L'Impératrice l'aime beaucoup. Elle est venue à son secours ; car il a émigré sans aucune fortune, n'ayant laissé en France qu'une maison de campagne qu'on lui a prise. Il a sa place au spectacle tout près de la loge de l'Impératrice, qui, m'a-t-on dit, cause souvent avec lui. »

Doyen forma un assez bon nombre d'élèves pendant les seize ans de son séjour en Russie. Il fut chargé de nombreux travaux ; entre autres, on cite le plafond de la grande salle dite de Saint-Georges, au palais impérial ; — celui de la chambre à coucher de Paul Ier, au château de Saint-Michel ; — le plafond de la salle nº XII, au palais de l'Ermitage, fait pour le cabinet de l'Impératrice mère, au château de Saint-Michel. Cette peinture, ouvrage inachevé de la vieillesse de Doyen, représente la Noblesse, sous la figure d'un guerrier, confiant à Minerve ses enfants placés sous un bouclier. L'Abondance, symbole de la prospérité de l'État, est à ses pieds. Sur le second plan, on voit un jeune héros armé de toutes pièces, entouré de figures symboliques. L'Histoire appuyée sur le Temps, écrit les fastes de l'Empire, et la Renommée les publie à l'Univers [2]. Ce plafond n'est qu'ébauché ; la vieillesse a empêché Doyen de le finir. Doyen a peint encore le plafond d'une galerie à Pavlovski.

Madame **LEBRUN** (voir page 155). — Madame Lebrun résida à Saint-Pétersbourg de 1795 à 1801, parfaitement traitée par Catherine II et par toute la haute société, qui employa beaucoup son pinceau ; elle a fait pendant son séjour en Russie quarante-sept portraits, dont elle-même a donné la liste dans ses *Souvenirs* [3].

Madame Demidof, née Strogonof ; — la princesse Menzicof ; — la comtesse Potocka ; — la comtesse Schouvalof ; — les deux grandes-duchesses Hélène et Alexandrine ; — la grande-duchesse Élisabeth, gravé en 1798 par I.-S. Klauber, in-fol. ; — la grande-duchesse Anne ; — la comtesse de Scawronski ; — la comtesse Strogonof ; — la comtesse Sammaclof ; — la comtesse Apraxine ; — la princesse Isoupof et sa fille ; — la comtesse Woronzof ; — la comtesse Golowin ; — la comtesse Tolstoy ; — le prince et la princesse Alexis Kourakin ; — deux grands bustes du roi de Pologne [4] ; — sa petite nièce ; — la princesse Michel Gallitzin ; — le comte et la comtesse Dietricten ; — la princesse Bauris Gallitzin ; — la princesse Supia ; — Mme Koutousof ; — le baron Strogonof ; — Mlle Kasiski ; — la princesse Alexandre Gallitzin ; —

[1] *Souvenirs*, t. II, p. 289.
[2] *Livret de l'Ermitage*, p. 131.
[3] T. III. p. 345.
[4] Un portrait de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, peint en 1797, à Saint-Pétersbourg, par madame Lebrun, a été gravé en 1798 par Klauber.

Mme Kalitchef ; — le comte Potoçki ; — le comte Litta; — la princesse Viaminski ; — le prince Bariatinski ; — le prince Alexandre Kourakin ; — Mme Lebrun, pour l'Académie de Saint-Pétersbourg, dont elle était membre ; — l'empereur Alexandre (terminé à Dresde).

En 1779, madame Lebrun avait fait à Paris un grand portrait de Marie-Antoinette pour l'impératrice de Russie[1].

THOMAS DE THOMON, architecte, né à Paris en 1756, mort à Saint-Pétersbourg en 1814. — Thomas de Thomon, dessinateur très-habile et de bon goût, fut architecte de l'empereur Alexandre. Il a beaucoup travaillé en Russie, et ses œuvres sont fort remarquables. Elles sont décrites dans l'ouvrage suivant : *Traité de peinture*, précédé de l'origine des arts, dédié à S. M. I. l'impératrice Élisabeth Alexiewna, par Thomas de Thomon, architecte de S. M. I. l'empereur Alexandre Ier, et professeur à l'Académie impériale des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg ; Saint-Pétersbourg, 1809, 1 vol. in-8°, avec un catalogue des tableaux qu'il a peints à l'aquarelle et qui sont en Russie, et un recueil de plans et façades des principaux monuments construits par lui à Saint-Pétersbourg et dans les différentes provinces de l'empire de Russie.

Ce recueil de plans nous indique les principales œuvres de Thomon :

1° Le grand théâtre impérial de Saint-Pétersbourg. La façade offre un portique d'ordre ionique, composé de huit colonnes, surmontées d'un fronton enrichi d'un bas-relief qui représente Apollon entouré du chœur des Muses. (La façade, le plan du premier étage et une coupe prise sur la longueur sont gravées et jointes à la description.)

2° La bourse de Saint-Pétersbourg (1805) et la belle place que ce monument domine. Cet édifice est entouré de quarante-quatre colonnes doriques, dont dix à chaque façade; les colonnes soutiennent une terrasse qui fait le tour du bâtiment. Devant la bourse, située entre la grande et la petite Néva, est le nouveau port, de forme circulaire; et à chacune des deux extrémités du port s'élève une colonne rostrale, dont les fanaux éclairent et dirigent de loin l'abord des vaisseaux. Un groupe de trois Atlas supporte une demi-sphère concave qui contient ces feux, et la base de chacune des colonnes est ornée de figures colossales qui représentent les Divinités de la mer et du commerce (quatre gravures).

3° La colonne triomphale de Pultava, élevée à la mémoire de Pierre le Grand. Elle est de fer fondu et ornée de couronnes et de

[1] *Souvenirs*, t. I, p. 327. — Madame Lebrun y donne de très-intéressants détails sur son séjour en Russie, sur le bon accueil qu'elle y trouva, soit de l'Impératrice, soit de l'aristocratie russe.

faisceaux d'armes. Le sommet est couronné d'un aigle tenant dans ses serres les foudres de la guerre, et dans le bec une couronne de lauriers. A droite et à gauche de la colonne s'élèvent des trophées dans le goût grec, et le tout est enveloppé d'une grille dont les barreaux sont des épées de style grec, la pointe fichée en terre, symbole du repos après la victoire. Le soubassement représente une petite forteresse (une gravure). — Le modèle de cette colonne, érigée en 1809, est au musée de l'Ermitage. Les ornements ont été modelés à l'Académie impériale des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, par M. le professeur Schedrinn, sous la direction de Thomas de Thomon.

4° Le théâtre d'Odessa (trois gravures).

5° Le magasin impérial des suifs, à Saint-Pétersbourg (une gravure).

6° Le temple funéraire de Pavlovski (1805), destiné à recevoir les monuments de la famille de S. M. I. l'Empereur. Il est dans le style grec et les colonnes sont d'ordre dorique.

Les aquarelles de Thomas de Thomon sont :

A l'Ermitage : l'empereur Trajan donnant audience à toutes les nations au milieu des places publiques, à Rome.

Chez S. M. l'Impératrice : le temple de Jupiter; grande composition allégorique.

Chez M. le comte Chérémétof, à Saint-Pétersbourg : vue intérieure de souterrains égyptiens (peinte en 1799) [1].

Un ermite.

Un philosophe.

Vitruve occupé des chefs-d'œuvre d'Athènes; effet de nuit.

Un poëte qui écrit la vie de Jules-César.

Philoctète dans l'île de Lemnos.

Chez madame la princesse Gallitzin : une tempête.

Chez M. le prince Gallitzin, à Moscou : l'intérieur d'un péristyle qui précède un temple de Jupiter.

Un intérieur de catacombe égyptienne.

Chez M. le comte Rostopchin, à Moscou : une grotte de Neptune.

Une retraite sacrée où se baignent des nymphes.

LA BARTHE (Gérard de), peintre, né à Rouen. — « De la Barthe, peintre français, vécut au commencement de notre siècle à Moscou, et y fit les dessins pour la collection des Vues de Moscou, qui furent gravées et colorées par Guttenberg, Laminit, Lory et autres, aux frais de Walser de Hérisau. Il fit encore plusieurs autres vues et paysages traités dans une manière agréable, et surtout de très-belles

[1] Il était donc en Russie en 1799. En 1785, il étudiait encore à Rome. (Voy. l'avant-propos de l'ouvrage de Th. de Thomon.)

aquarelles. De la Barthe vivait encore en 1810, mais nous ne pouvons suivre sa trace plus longtemps [1]. »

CARAFFE (Armand), peintre d'histoire, mort en 1814. Élève de Lagrenée. — Caraffe se rendit en Russie vers 1801 et revint à Paris en 1812. Il était peintre au service de la cour et placé à l'Ermitage comme peintre d'histoire. C'était un bon dessinateur et un homme d'esprit, mais il a laissé peu d'œuvres susceptibles de faire honneur à notre école.

PINCHON (Jean-Antoine), peintre de portraits, né à Paris en 1770. Élève d'Augustin et de Vincent. — Pinchon peignait le portrait en miniature et à l'huile avec assez de talent, pour qu'à un voyage qu'il fit à Saint-Pétersbourg, l'impératrice Catherine le nommât peintre de sa cour. Il revint en France en 1808.

ADAM, peintre sur porcelaine. — On voit de lui à l'Ermitage, une sainte famille, peinte sur porcelaine. Adam était attaché en 1807 à la manufacture de porcelaine de Saint-Pétersbourg [2].

SWEBACH (Jacques-François-Joseph), peintre sur porcelaine, né à Metz, le 19 mars 1769, mort en 1823 à Paris, le 10 décembre. — Swebach fut, sous l'empereur Alexandre, le directeur de la manufacture impériale de porcelaine de Saint-Pétersbourg, de 1815 à 1820 [3].

Swebach avait peint à Sèvres le service égyptien à bord bleu, orné de peintures en camaïeu bistre, et d'une frise hiéroglyphique en or ; ce service exécuté pour la table de Napoléon Ier, fut trouvé très-beau par l'empereur Alexandre, à Tilsit, et Napoléon lui en fit cadeau [4].

CIOR (Pierre-Charles), peintre en miniature, né à Paris en 1769. Elève de Bauzil. — Cior a peint les portraits du prince Kourakin, du prince Nourakin et de son fils, du prince Inoupof et de son fils, de l'empereur Paul Ier à cheval et de l'impératrice douairière de Russie [5].

BOIELDIEU (François-Adrien), compositeur de musique, né à Rouen le 15 décembre 1775, mort le 8 octobre 1834. — Boïeldieu fut appelé en Russie en 1803 par l'empereur Alexandre, qui le nomma maître de sa chapelle. A l'arrivée de Boïeldieu, on exécuta à l'Ermitage, devant toute la cour, le *Calife de Bagdad ;* cette délicieuse musique produisit un en-

[1] Traduit de Nagler.
[2] Livret du Musée de l'Ermitage.
[3] La manufacture de Saint-Pétersbourg a eu deux tourneurs venus de Sèvres ; l'un *Davignon,* vers 1800, l'autre *Derivière,* vers 1852. Tous les deux, fort habiles ouvriers, ont dirigé la fabrication de la manufacture impériale de Russie.
[4] Communiqué par M. Riocreux.
[5] Gabet.

thousiasme considérable, qui augmenta la magnificence de la réception que l'on fit à Boïeldieu. Il resta en Russie jusqu'en 1811. Pendant ce temps, Boïeldieu composa pour le théâtre de la cour plusieurs opéras qui presque tous ont été joués depuis à Paris, savoir : *Aline reine de Golconde*, *Abderkan*, *Calypso*, *les Voitures versées*, *la Jeune Femme colère*, *les deux Paravents*, *un Tour de Soubrette*, *la Dame invisible*, *Amour et Mystère*. Ce fut en Russie que Boïeldieu composa la musique des chœurs d'*Athalie*. Il a aussi écrit un assez grand nombre de marches et de morceaux militaires pour la garde impériale russe[1].

GUICHARD, soulpteur, né à Paris. Elève de Pajou et Vincent. — Il se rendit en Russie vers le commencement de ce siècle, y resta jusqu'en 1814, et revint à Paris. Il a fait les bustes de l'Empereur et de l'impératrice Elisabeth Alexéievna, ceux de presque tous les membres de la famille impériale, et celui de Krusenstern ; plusieurs se trouvent à l'Ermitage[2].

RIESENER (Henri-François), peintre de portraits, né à Paris le 19 octobre 1767, mort à Paris le 7 février 1828. — Riesener a résidé à Saint-Pétersbourg et à Moscou de 1816 à 1823 ; il a fait les portraits de l'empereur Alexandre et des personnages les plus importants de l'Empire[3].

DIVERS PEINTRES DE PORTRAITS.

Reimers indique comme peignant le portrait en miniature, à Saint-Pétersbourg, sous le règne d'Alexandre, les quatre artistes suivants : Collas, Barbier, madame Ducray et Vodeau. — Monier, qu'il déclare être d'un mérite distingué, peignait le portrait à l'huile[4].

MAUDUIT, architecte. — M. Mauduit se rendit à Saint-Pétersbourg en 1808 ; il voyagea en Grèce et en Italie pendant les années 1811, 12 et 13, et rentra à Saint-Pétersbourg en 1814. En 1817, M. Mauduit restaura le grand théâtre brûlé en 1810 : mais sa décoration n'existe plus. M. Mauduit a été l'un des fondateurs du comité des constructions de la ville de Saint-Pétersbourg, lequel comité est absolument semblable à notre conseil des bâtiments civils[5].

INGÉNIEURS FRANÇAIS AU SERVICE DE LA RUSSIE.

Destrem, Fabre, Bazenne et Potier, sont les quatre élèves de

[1] Fétis.
[2] Reimers, p. 147, et Nagler.
[3] Villot, *Notice des tableaux du Louvre ;* école française.
[4] P. 144-145.
[5] Communiqué par M. Mauduit.

l'Ecole polytechnique que Napoléon autorisa à prendre du service en Russie. Destrem est devenu général en chef du corps des voies de communication. Cet habile architecte a construit le pont de la Néva et le fort de Pierre le Grand à Cronstadt. Ces quatre ingénieurs ont été professeurs au corps des voies, et en sont en réalité les fondateurs.

M. DE RIANCOURT. Les admirables docks ou bassins de radoub de Sébastopol, construits en granit, et le canal aqueduc de la Tchernaïa qui les alimentait, avaient été construits par un ingénieur français, M. de Riancourt, auquel ils faisaient le plus grand honneur. Ces beaux ouvrages ont été détruits après la prise de Sébastopol, en 1855.

DAVID (voir page 170). — David a peint en 1809 pour le prince Youssoupof, un tableau de Sapho et Phaon, qui est dans la galerie de la famille Youssoupof.

ISABEY (voir page 156). — Isabey a fait en 1815, à Vienne et à Paris, les portraits d'Alexandre et de l'impératrice Élisabeth de Russie[1], des grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel, du prince et de la princesse Wolkonski, de la princesse Bagration, de la grande-duchesse d'Oldembourg, de la duchesse de Weimar et du comte Nesselrode[2].

GÉRARD (voir page 155). — Gérard a peint les portraits d'un grand nombre de personnages russes : en 1802, la comtesse Starzinska ; — en 1805, la comtesse Zamoiska, la princesse Grassalkowich ; — en 1810, l'empereur Alexandre; — en 1814, deux nouveaux portraits de l'empereur Alexandre (gravés tous les trois par P. Adam) ; — en 1823, le comte Pozzo di Borgo (gravé par P. Adam et F. Garnier). Nous ne savons quelle est la date des portraits à mi-corps ou en buste qui suivent : la comtesse de Gourief, la princesse Gallitzin, le comte Markof, le prince Kourakin, le prince Gagarin, le général comte Woronzof, madame Labinska, le comte Arthur Potowski, la princesse Bagration[3].

GROS (voir page 177). — En 1809, Gros fit le portrait du comte Youssoupof, à cheval et en costume tartare. Au salon de 1833, il exposa le portrait de madame la comtesse Yermolof.

MÉNAGEOT (voir page 239). — Il a fait pour l'Académie de Saint-Pétersbourg un tableau de Mars et Vénus.

[1] Gravé par Mecou, in-8°, ovale.
[2] Renseignements communiqués par Isabey ; tirés de ses Mémoires manuscrits.
[3] Lenormand, *Vie de Gérard*.

DÉSARNOD, peintre de batailles, mort à Saint-Pétersbourg en 1839. — Désarnod, soldat fait prisonnier en 1812, devint peintre du grand-duc Michel. Il avait du mérite.

MONTFERRAND (Auguste-Ricard de), architecte, né à Chaillot, le 24 janvier 1786, mort à Saint-Pétersbourg le 11 juillet 1858. Elève de Percier. — M. de Montferrand arriva en Russie en 1816. Il a bâti à Saint-Pétersbourg l'ancienne maison Labanof, sur la place Saint-Isaac, quelques hôtels, entre autres l'hôtel Demidof. Il a refait les intérieurs du palais d'hiver incendié dans l'hiver de 1837-38. Il a construit la grande église de Saint-Isaac[1], qui est son œuvre principale, et élevé la colonne Alexandrine[2]. C'est lui qui a relevé la fameuse cloche de Moscou. Il a aussi fait les dessins du monument élevé en 1859 à l'empereur Nicolas[3].

DUBUT (Louis-Ambroise), architecte (voir page 224). — Dubut est allé en Russie après 1814. Il a construit à Moscou deux grands édifices ; mais il fut employé particulièrement aux colonies militaires pendant les règnes d'Alexandre et de Nicolas[4].

FRÉMY, peintre. Elève de Regnault et David. — Pendant la restauration, Frémy peignit les portraits des enfants de la comtesse Nesselrode, qui l'emmena en Russie, où il fit les portraits de l'empereur Alexandre et des principaux personnages de la cour. Frémy était revenu à Paris en 1830[5].

JACOT, architecte, né à Paris en 1798. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts. — M. Jacot a résidé en Russie de 1822 à 1840. Il a été architecte de l'Empereur et professeur d'architecture au corps des voies de communication. Il a construit à l'Institut des voies de communication la chapelle et les bâtiments qui en dépendent, la salle de la noblesse, l'église hollandaise et ses dépendances, plusieurs édifices particuliers, un cirque actuellement démoli. Tous ces édifices ont été faits à Saint-Pétersbourg[6].

SCHAAL (François), architecte. Elève d'Achille Leclère. — Schaal a bâti à Odessa la quarantaine, le lycée Richelieu, la banque impériale et

[1] *Eglise cathédrale de Saint-Isaac*, 1 vol. in-fol., Saint-Pétersbourg, imprimé et lithographié à Paris.
[2] *Plans et détails du monument consacré à la mémoire de l'empereur Alexandre*, par Ricard de Montferrand, 1 vol. in-fol., Saint-Pétersbourg. Imprimé et lithographié à Paris en 1836. — Cette colonne de granit, d'un seul bloc, pèse 9,560,000 livres.
[3] La statue équestre en bronze de l'empereur Nicolas est du baron Klodt.
[4] *Annuaire statistique des artistes français*, 1836, et Notes communiquées par MM. Mauduit et Jacot.
[5] *Gazette des Beaux-Arts*, t. I, p. 187.
[6] Renseignements particuliers.

diverses maisons. — Le lazaret et la ville neuve de Kertch, en Crimée, ont été construits sur ses plans[1].

DEBAY (J.-B.-Joseph) (voir page 256). — M. Debay a fait pour la Russie deux statues en bronze représentant la Foi et l'Espérance.

BIENNAIS, orfévre. — Il exposa, en 1819, un vase d'argent, de forme Médicis et orné de bas-reliefs en vermeil, qui fut offert par la garde impériale russe à l'empereur Alexandre. Il fit aussi pour Alexandre un calice et un saint-ciboire en or[2].

LES GOBELINS.

En 1819, Louis XVIII donna à l'empereur Alexandre une belle tapisserie des Gobelins représentant Pierre le Grand sur le lac Ladoga, d'après Steuben.

BENNER, peintre de portraits en miniature, né à Mulhouse[3]. Elève d'Isabey. — Il a peint, en 1821, les vingt-quatre portraits suivants exposés au musée de l'Ermitage : il en a publié les gravures en un cahier in-8°.

Le czar Michel Féodorovitch. — Le czar Alexis Mikhaïlovitch. — Le czar Féodor Alexéievitch. — Le czar Jean Alexéievitch. — La czarevna Sophie Alexéievna. — Pierre Ier. — Catherine I. — Pierre II. — Anne I. — Élisabeth I. — Pierre III. — Catherine II. — Paul Ier. — L'impératrice Marie Féodorovna. — Alexandre Ier. — L'impératrice Élisabeth Alexéievna. — Le grand-duc Constantin Pavlovitch. — La grande-duchesse Anne Féodorovna. — Nicolas Ier. — L'impératrice Alexandra Féodorovna. — Le grand-duc Michel Pavlovitch. — Les grandes-duchesses Marie Pavlovna, Catherine Pavlovna, Anne Pavlovna.

LE FOURNIER, orfévre (voir page 217). — Il a fait vers 1825 pour la grande-duchesse de Russie, femme d'Alexandre, grand-duc héritier, une coupe en agate orientale ornée d'émaux, dans le style de la Renaissance[4].

VERNET (Emile-Jean-Horace), peintre de batailles, né à Paris le 30 juin 1789, mort à Paris le 17 janvier 1863. Elève de son père et de Vincent. — Horace Vernet a beaucoup travaillé pour la Russie. Il a fait : en 1823, deux por-

[1] *Annuaire statistique des artistes français*, 1836. — Notes communiquées par M. Jacot.
[2] Rapport du duc de Luynes sur l'orfévrerie, et *Gazette des Beaux-Arts*, t. XIX, p. 247.
[3] D'après Nagler, qui le fait mourir vers 1818, ce qui est inexact.
[4] Renseignements communiqués par M. Froment-Meurice.

traits de Napoléon pour la princesse Narischkine; — en 1833, des arabes dans leur camp écoutant une histoire, pour le comte de Gourief, à Saint-Pétersbourg[1]; — en 1837, un arabe mort, pour M. Simirnof, et le portrait de la princesse de Wittgenstein; — en 1836, la revue de la garde impériale par l'empereur Napoléon Ier dans la cour des Tuileries[2]; — en 1842, l'empereur Nicolas et sa famille, pour l'Empereur; — en 1848, le portrait en pied de l'impératrice de Russie, pour l'empereur[3]; — en 1845, la famille impériale de Russie, pour le prince Bobrinski; — en 1847, un carrousel du moyen-âge, où sont représentés quarante couples de cavaliers armés de pied en cap[4], pour l'Empereur; — en 1848, la bataille de Wola, peinte à Versailles et placée au palais d'hiver à Saint-Pétersbourg[5]; — en 1855, un Cosaque et un Mamelouk, pour le prince Youssoupof.

Horace Vernet fit deux voyages en Russie, le premier en 1836, le second en 1842-43[6].

Le peintre russe *Tim*, est élève d'Horace Vernet.

LADURNER, peintre de batailles, mort à Saint-Pétersbourg en 1856, âgé d'environ 58 ans. Elève d'Horace Vernet. — Ladurner était fixé en Russie depuis 1829 et n'a jamais cessé de travailler pour l'empereur Nicolas, qui lui avait fait une belle position. Ladurner était professeur à l'Académie et peintre de l'Empereur, qui aimait beaucoup les sujets militaires; il a peint une très-jolie collection de tous les uniformes russes pour l'école d'État-major; il a fait beaucoup de tableaux représentant des revues et des cérémonies officielles. « C'était en somme un peintre qui faisait de la peinture chinoise, remarquable par l'exactitude et le fini; il n'aurait pas omis un bouton à un habit[7]. »

JACQUES (Théodore), sculpteur, né à Paris en 1805, y est mort en 1876. — Théodore Jacques arriva à Saint-Pétersbourg vers 1836 et y est resté environ vingt-cinq ans. Il a fait une statue en bronze de Pierre le Grand (11 pieds), qui est placée à Cronstadt. Il avait composé, en 1842, le modèle d'une belle statue de la Néva, haute de 30 pieds, qui a été malheureusement détruite dans l'incendie de son atelier. Il a encore sculpté deux des cariarides colossales en porphyre

[1] Répétition du tableau de Lord Pembroke.
[2] C'était le seul tableau qui fut dans le cabinet du Czar qui, en commandant cette peinture à Vernet, lui avait dit : « Je demande à voir la garde impériale, parce qu'elle nous a battus. » (Renseignements fournis par H. Vernet). Ce beau tableau lui fut payé 25,000 francs.
[3] Ce tableau lui fut payé 50,000 francs.
[4] Le carrousel de Vernet est à Tsarkocélo.
[5] L'empereur paya ce tableau 100,000 francs.
[6] *Notice sur H. Vernet* par Duvivier, dans : *Les Beaux-Arts*, revue de l'art ancien et moderne. — Voir : *Lettres intimes de M. H. Vernet pendant son voyage en Russie, 1842-43*. Paris, 1856.
[7] Renseignements particuliers.

du péristyle de l'Ermitage, d'après le modèle d'un sculpteur allemand.

RAFFET (Denis-Auguste-Marie), dessinateur et lithographe (voir page 157). — M. Raffet a dessiné et lithographié les admirables planches qui accompagnent la relation du voyage que le prince Anatole Demidof fit dans la Russie méridionale et la Crimée, en 1837, et qu'il a publié en 4 volumes grand in-8, à Paris, en 1841.

LEMAIRE (Philippe-Joseph-Henri), sculpteur, né en 1798, le 9 janvier, à Valenciennes. Elève de Léonce de Fieuzal, sculpteur et professeur à l'Académie de Valenciennes, et de Cartellier. — M. Lemaire a séjourné en Russie de 1838 à 1842. Après le succès de son fronton de la Madeleine, M. Lemaire fut chargé par l'empereur Nicolas, en 1838, de faire un des frontons de l'église de Saint-Isaac. En juin 1839, il se rendit à Saint-Pétersbourg pour exécuter son projet, représentant la Résurrection du Christ. « Votre projet me plaît, avait dit l'Empereur, et m'assure que vous me ferez une œuvre digne de votre talent et de votre réputation. » La notice dont nous tirons ces détails nous donne la description de ce fronton : le Christ sortant du tombeau s'élève au centre du bas-relief; à droite assis sur la pierre, est l'ange gardien du sépulcre ; vient ensuite un groupe de soldats effrayés ; à gauche deux anges annoncent aux trois Maries qui viennent visiter le sépulcre que N. S. est ressuscité. La figure du Christ a 17 pieds de hauteur ; le fronton est tout en bronze et pèse 90,000 kilogrammes. L'empereur Nicolas, satisfait de ce beau travail, chargea M. Lemaire d'exécuter le fronton de la porte principale de Saint-Isaac. Le sujet est tiré de la vie de saint Isaac. Au milieu du fronton, est l'empereur Valens, arien, à cheval pour aller combattre les chrétiens orthodoxes; des soldats l'accompagnent; devant lui, saint Isaac lui prédit la perte de son armée et sa mort ; des soldats, par ordre de Valens, enchaînent le saint. Ce fronton comme le précédent, est tout en bronze et pèse aussi 90,000 kilogrammes[1].

DURAND (André), dessinateur et architecte, né à Amfreville-la-Mivoie, près de Rouen, le 5 mai 1807. Élève de l'école municipale de dessin et de peinture de Rouen, et de H. Langlois. — Cet habile dessinateur fut chargé en 1839 par le prince A. Demidof de faire un voyage en Russie pour en dessiner les principaux monuments. — En 1850, il a fait une série de dessins des monuments de la Belgique pour l'album du prince Demidof.

INGRES (voir page 444). — M. Ingres a peint à Florence, de 1820 à 1824, le portrait de M. Gouttrief, ministre de Russie. — En 1841, il

[1] Renseignements donnés par M. Lemaire, et *Notice historique sur H. Lemaire*, par Ad. Martin, Valenciennes, 1846, in-8°.

a peint une Vierge à l'hostie pour l'empereur Alexandre II, alors granc-duc, qui lui commanda ce tableau à Rome. — Le prince Demidof a acheté 63,500 fr. le tableau de Stratonice fait pour M. le duc d'Orléans.

HOREAU (Hector), architecte (voir page 294). — H. Horeau a fait, en 1842, le projet d'une chapelle au couvent de Saint-Serge, à Saint-Pétersbourg, pour la famille Kotschoubey. Ce très-élégant édifice a été bâti par M. Kousmine, architecte russe [1].

GALBRUND (Alphonse-Louis), peintre de portraits, né à Paris en 1813. Elève de Regnault et de Gros. — M. Galbrund, fort habile pastelliste, a fait en 1842, à Naples, le portrait au pastel de la princesse Gagarine et celui du fils du comte Strogonoff [2].

MOREL (Jean-Valentin), orfèvre (voir page 300). — Morel exécuta en 1842 un service pour le prince Radziwill; il exposa, en 1851, une coupe en agate orientale pour la Grande-Duchesse héritière de Russie [3], il a fait aussi un sucrier en vermeil pour le prince Kotschoubey.

VECHTE, orfèvre (voir page 292). — Il a exécuté un vase en argent offert par l'empereur de Russie au vainqueur des courses en Angleterre, vers 1855. Ce vase est décoré d'un bas-relief représentant le cheval à l'état sauvage. Sur la panse, la Prudence et la Valeur sont personnifiées; sur les anses, un héros grec et une amazone; sur le couvercle, Pégase [4].

GIRARD, peintre. — P. Girard, peintre français fixé à Naples, a exécuté, en 1846, une suite de dessins sur la Sicile pour l'impératrice de Russie [5].

PRADIER (voir page 246). — La Russie possède de ce brillant sculpteur : — au palais impérial, le groupe en marbre de Vénus et l'Amour; — au tombeau du prince Paul Demidof, un christ sur la croix, d'un seul bloc et de 8 pieds; — le tombeau en bronze de la fille de M. Laisky, à Saint-Pétersbourg (1851) [6].

GUDIN (Théodore), peintre de marines, né à Paris. Elève de Girodet. — M. Gudin a fait, pour l'impératrice de Russie, quatre vues du palais d'été.

[1] Renseignements communiqués par M. Horeau.
[2] Renseignements communiqués par M. Galbrund.
[3] La garniture de cette coupe était en or et se composait d'ornements émaillés et d'oiseaux de paradis; le balustre était orné de chimères émaillées en relief entourant l'écusson de la Grande-Duchesse. Le pied était couvert d'arabesques émaillées en relief. (*Rapport du duc de Luynes*, p. 160.)
[4] Renseignements fournis par M. Froment-Meurice.
[5] *Journal des Débats* du 29 octobre 1846.
[6] Renseignements communiqués par Pradier.

ROBIN, architecte, né à Roanne en 1804. Elève de Duphot. — M. Robin es arrivé à Saint-Pétersbourg en 1840 ; il a construit l'établissement des haras de la couronne, et la grande maison du duc de Leuchtenberg auquel il était attaché. Il a bâti aussi un grand nombre de maisons, dans le genre parisien, et le club allemand proche le palais de Leuchtenberg. Il vivait en 1855 à Bellevue, près de Saint-Marcellin [1].

PLUCHARD (Eugène), peintre d'histoire et de portraits, né en Russie de parents français, a étudié en France sous Hersent, à Munich et en Italie. — A la suite de ses voyages il revint en Russie, et fut nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. M. Pluchard a été chargé de l'exécution d'une partie des tableaux de la cathédrale de Saint-Isaac ; les principaux sujets qu'il a traités sont : la Multiplication des pains, tableau de 51 pieds de longueur ; le Sacrifice d'Abraham ; le Songe de Jacob ; le Buisson ardent ; le Droit d'aînesse ; Moïse devant Pharaon ; Moïse sauvé des eaux ; une tête de Notre Sauveur. Les figures de tous ces tableaux sont deux fois grandes comme nature. M. Pluchard habitait encore Saint-Pétersbourg en 1855 et s'occupait de divers tableaux de genre et de portraits qui lui ont valu une réputation méritée.

VERNET (Pierre), peintre de genre. — M. Pierre Vernet est allé en Russie vers 1834 ou 1836 ; il y peignit avec talent les animaux, les batailles et les petits sujets militaires. Il a beaucoup travaillé pour le grand-duc Alexandre, aujourd'hui empereur ; il était encore en Russie en 1855.

TANNEUR et **MOZIN**, peintres de marines. — Ces deux artistes ont séjourné quelque temps en Russie avant 1840 ; ils n'y ont fait qu'un petit nombre de tableaux.

BOULLY (Achille), sculpteur, né à Paris en 1805. Elève de Bosio. — M. Bouilly arriva à Saint-Pétersbourg en 1838 ; il a été constamment occupé, pendant tout son séjour, aux sculptures de l'église Saint-Isaac ; il a fait toutes les cariatides de l'intérieur de la coupole, ainsi que les grandes figures qui sont sur les acrotères à l'extérieur ; toutes sont hautes de 12 à 21 pieds.

TRODOUX, sculpteur. — M. Trodoux était en 1856 à Saint-Pétersbourg où il résidait depuis 1837. Il a fait une très-jolie statuette de la princesse Olga, fille de l'empereur Nicolas ; il a exécuté toute la sculpture d'une salle en style gothique, au palais d'hiver, qui est fort remarquable et atteste un vrai talent.

PERROT (Ferdinand), peintre de marines, né à Brest en 1808 ; mort à Saint-

[1] Communiqué par M. Robin.

Pétersbourg en 1841. Élève de Gudin. — Arrivé en Russie vers 1839, il allait être chargé de travaux importants par l'Impératrice, lorsqu'il mourut d'une fluxion de poitrine. C'était un peintre de beaucoup de talent, qui a laissé de charmantes lithographies et de nombreuses petites marines ravissantes par la transparence des eaux.

ROBILLARD, peintre de portraits au pastel. — Cet artiste, venu à Saint-Pétersbourg en 1842, y était encore en 1855.

CABET (Paul), sculpteur, né à Nuits. Elève de Rude. — M. Cabet est resté cinq ans à Saint-Pétersbourg; il y a fait de beaux ouvrages en marbre pour l'Impératrice.

LEBRUN, orfévre. Elève d'Odiot père. — Il exposa en 1849 un beau service en style Louis XV, pour la grande duchesse Hélène; le milieu de table était décoré d'un groupe de Bacchus et d'Ariane, entourée d'enfants qui grimpaient à un cep de vigne. Carrier avait ciselé les figures, Gagne les ornements; Poux, Dalbergue et Schropp avaient exécuté les groupes d'enfants et d'animaux placés à chaque extrémité [1].

DUPONCHEL, orfévre. — La même année, 1849, Duponchel exposait un service à thé destiné au comte de Nesselrode.

JOURDEUIL, peintre, mort en 1868. — Jourdeuil, professeur d'ornementation à l'école Saint-Pierre à Lyon et directeur du musée d'art et d'industrie de cette ville, a séjourné à Saint-Pétersbourg de 1845 à 1855 [2].

DUPRESSOIR (Joseph-François), peintre et lithographe, né à Paris le 3 avril 1800; mort en 1859, à Montmartre. — D'abord peintre sur porcelaine, Dupressoir se mit à faire du paysage et fut l'un des premiers qui rompirent ouvertement avec l'école du paysage classique et historique. Malgré son talent remarquable, Dupressoir n'avait pas réussi à se faire la position qu'il ambitionnait légitimement, lorsqu'en 1844 il partit pour la Russie. L'Empereur voulait faire reproduire par la lithographie les merveilles du musée de l'Ermitage; Dupressoir fut chargé de cette opération et emmena avec lui quelques dessinateurs et un imprimeur. Il resta dix ans en Russie et en revint en 1854 après avoir fait nombre de pierres charmantes [3].

DESSAINT (Emile), peintre de portraits. Elève de Boisselier. — M. Dessaint peint le portrait à l'huile, au pastel et à l'aquarelle; il est allé vers

[1] *Rapport du duc de Luynes sur l'orfévrerie*, p. 65.
[2] *Chronique des Arts et de la Curiosité*, 1868, 13 septembre.
[3] *Revue universelle des Arts*, VIII, 543, et renseignements communiqués par M. E. Charpentier.

1852 à Saint-Pétersbourg, où il a peint toute la famille impériale et celle du prince Woronzof.

PÉRIGNON (Alexis), peintre de portraits (voir page 253). — M. Pérignon a résidé à Saint-Pétersbourg d'octobre 1852 au mois d'août 1853; il a fait les portraits de M. et de Mme Karemsin, du prince Basile Gallitzin, de la princesse Soltikof et de la princesse Bariatinski [1].

DENIÈRE fils, fabricant de bronzes. — M. Denière a fait en 1841, pour le grand-duc Alexandre, au moment de son mariage, un service de table en bronze, exécuté sur ses dessins. — En 1854, M. de Kisselef, ambassadeur de Russie à Paris, a commandé un service de table en bronze doré qui a été exposé en 1855 ; le service a été fait sur les dessins de M. Denière; la sculpture des figures a été exécutée par M. Prouha, et celle des ornements par M. Gagne. Le prix de ce service s'élevait à 50,000 francs [2].

DELAROCHE (Paul) (voir page 157). — Paul Delaroche a fait, en 1852, le portrait de la princesse Narischkine et celui de la princesse Schouvalof.

AVISSEAU (voir page 218). — M. Avisseau a fait pour la princesse Gallitzin, en 1853, une aiguière en style Renaissance [3].

FROMENT-MEURICE (François-Désiré), orfévre (voir page 156). — Froment-Meurice a fait pour la Russie : 1° Un bouclier en argent et en fer, destiné à être offert en prix de courses, appartenant à M. le comte Lazaref, de Saint-Pétersbourg. Ce bouclier se compose d'un sujet central en ronde bosse, de quatre bas-reliefs, et d'une frise formant bordure. Le milieu, modelé par Jean Feuchère, représente Neptune faisant jaillir, d'un coup de son trident, le cheval de la terre ; le premier bas-relief, sculpté par Rouillard, fait voir le cheval à l'état sauvage et poursuivi par des tigres ; le second, modelé par Jean Feuchère, représente le cheval non plus sauvage, mais barbare encore, s'associant aux périls et aux combats de cavaliers hardis ; le troisième, arrangé d'après Pluvinel par Justin, a pour sujet une chasse du temps de Louis XII ; le quatrième, par Schœnewerck, représente, dans l'hippodrome de Chantilly, une course de chevaux entraînés, montés par des jockeys. Une frise prise sur pièce, composée de têtes d'animaux et d'attributs de chasse, cercle et relie ces différentes compositions. (*Exposition de* 1844). Une réplique de ce bouclier, entièrement en argent repoussé, mais ne comprenant que les trois premiers bas-reliefs, a été faite pour le roi d'Espagne. (*Exposition de* 1849.)

[1] Ces quatorze paragraphes ont été rédigés d'après des renseignements particuliers.
[2] Renseignements communiqués par M. Denière.
[3] Communiqué par M. Avisseau.

2° Une corbeille à ouvrage appartenant à Sa Majesté l'Impératrice douairière de Russie.

Cette corbeille est en argent; l'intérieur seulement est doré. La galerie est entièrement ciselée, gravée et repercée à jour; les ornements mêlés de feuillages, sont dans le style de la Renaissance.

3° Une toilette appartenant à la comtesse Boubre, de Saint-Pétersbourg.

Cette toilette, de style Louis XV, est en argent. Elle se compose d'un miroir, de deux candélabres, d'une cassolette et d'une aiguière avec son plateau. De petits amours s'enlacent dans les rinceaux du miroir, poursuivant des lézards dans les branches des candélabres, et, penchés sur l'anse de l'aiguière, semblent se mirer dans l'eau.

4° Une pipe appartenant à M. le prince A.-Demidof (à San-Donato, près de Florence).

Le fourneau de la pipe est en terre cuite niellée d'or; le couvercle, bordé de lambrequins d'argent, émaillés bleu de ciel et ornés de perles, supporte un groupe en argent ciselé, composé d'un pacha, d'une odalisque et d'un jeune esclave. (*Exposition de Londres de* 1851.)

5° Deux groupes de statues d'ivoire et d'argent, appartenant à M. le prince Anatole Demidof, et faisant partie de sa collection de la villa San-Donato, près de Florence.

Le premier groupe représente Vénus sortant des eaux ; à sa gauche, un Triton couronné d'herbes marines, lui offre une branche de corail. La déesse debout, presque nue, un miroir dans sa main gauche, arrange sa coiffure de l'autre main, pendant qu'à sa droite l'Amour s'élance l'arc tendu, la flèche au poing.

Le second groupe, destiné à servir de pendant à celui-ci, est formé d'une Bacchante et d'un Satyre. La Bacchante, à demi enivrée, danse et son pied pose à peine sur un terrain jonché de pampres. Sa tête est couronnée de lierre ; d'une main, elle lève une coupe, et de l'autre elle s'appuie sur l'épaule du Satyre accroupi près d'elle, et qui lui présente en riant une grappe de raisin. A gauche de la Bacchante est un jeune Faune jouant de la flûte à sept tuyaux.

Chacune des deux grandes figures, la Vénus et la Bacchante, a 75 centimètres de hauteur. Toutes les parties nues des six figures sont en ivoire ; les jambes du Satyre et celles du Triton sont en argent ciselé; les draperies des deux femmes sont en argent repoussé ; les colliers, les bracelets, les ceintures qui ornent le cou et les bras, et retiennent les draperies de la Vénus et de la Bacchante, sont en or émaillé et rehaussé de pierres fines, émeraudes, rubis, turquoises, etc.

La composition et l'exécution de ces deux groupes est de Froment-Meurice ; mais la sculpture des modèles est de Jean Feuchère. (Ils ont figuré à l'Exposition de 1855.)

BEAUCÉ (Vivant), peintre, né à Nolay en 1818, mort à Paris le 17 mars 1876. — Il est entré, en 1853, à la Manufacture impériale de porcelaine et de cristaux de Saint-Pétersbourg, en qualité de chef dessinateur, pour composer les dessins d'ensemble et de détails dans tous les genres et dans tous les styles nécessaires à la fabrication des produits de la manufacture; il y est resté jusqu'en 1868. Pendant ces quinze ans, M. Beaucé a fondé un atelier d'élèves, dont plusieurs sont devenus associés libres de l'Académie impériale des Beaux-Arts ; il a fait prévaloir le goût français dans la manufacture, qui fournissait chaque année à la famille impériale : œufs de Pâques, services à thé, services de table, grands vases destinés à être donnés en cadeau à des souverains étrangers. M. Beaucé faisait les modèles pour la décoration et les bronzes qui les ornaient. Parmi ses œuvres principales, il a exécuté le déjeuner des Amoureux célèbres pour l'Impératrice (Laure et Pétrarque, Héloïse et Abailard, Paul et Virginie, Dante et Béatrix, etc.); le plateau représentait Vénus donnant de nouvelles flèches à Cupidon. Il a fait aussi les dessins de toutes les pièces en porcelaine qui composent l'ameublement du châlet construit dans la maison d'été de la grande-duchesse Constantin. Entre autres modèles exécutés pour la Manufacture de cristaux, on peut citer ceux de grands candélabres représentant un sapin, dont la tige accostée de trois ours blancs en biscuit supportait de riches bouquets de lumière en bronze doré formés de pommes de pin. — M. Beaucé a fourni de nombreuses compositions peintes à l'aquarelle pour la manufacture impériale de mosaïque (guéridons, tables, plateaux, bureaux, etc.)[1].

BOUDET (Pierre), ancien peintre de la manufacture de Sèvres, est entré aussi en 1853 à la manufacture de Saint-Pétersbourg à laquelle il est resté attaché pendant dix ans; il y a exécuté un grand nombre de fort jolies peintures.

BLANCHARD (Pharamond), dessinateur. — On lit dans le *Journal des Débats* du 25 septembre 1857 : « M. Pharamond Blanchard, artiste français, qui, après avoir assisté à Moscou aux fêtes du couronnement, a depuis cette époque accompli un voyage au Caucase, où il a fait une suite de vues de ce pays si pittoresque, qui ont été offertes à l'impératrice de Russie, par le prince Bariatinsky, vice-roi du Caucase, vient d'être chargé par l'empereur Alexandre II de l'exécution de plusieurs dessins importants. »

SCHOPIN (Henri-Frédéric), peintre, né à Lubeck de parents français le 4 juillet 1804. Elève de Gros; grand prix de Rome en 1831. — Il a exposé au salon de 1857, les Sœurs de charité en Crimée. Ce tableau appartient au grand-duc Constantin.

[1] Renseignements communiqués par M. Beaucé.

HAMON, peintre (voir page 505). — Il a exposé au salon de 1857, Ricochet; enseignement mutuel. Ce tableau appartient au comte Serge Apraxine.

GUEYTON (Alexandre), orfèvre. — M. Gueyton, un de nos meilleurs orfèvres parisiens, expose chez lui, en 1858, un admirable service en argent, de style byzantin, pour le prince Youssoupof [1].

BRILLOUIN (Louis-Georges), peintre, né à Saint-Jean d'Angely, le 21 avril 1817. Elève de Drolling et Cabat. — Il a exposé au salon de 1859, les Amateurs de peinture en visite. Ce tableau appartient au comte Kouchelef.

MEGRET (Adolphe), sculpteur. Elève de Jouffroy. — Il a exposé au salon de 1859 le buste en marbre de M. Rubeinstein; ce buste appartient à l'impératrice de Russie.

FROMENT-MEURICE (Emile), orfévre (voir page 157.) — En 1860, M. Froment-Meurice a fait, pour la comtesse de Tysentsaus, (Lithuanie), un calice, dont le dessin avait été donné par la comtesse Brzezdziecka. La fausse coupe est ornée de trois émaux champlevés représentant sainte Salonne, sainte Cunégonde et sainte Edwige, et de trois émaux sur or ciselé représentant trois types différents de la Sainte Vierge. Sur le pied, saint Casimir, saint Stanislas et saint Stanislas Kotska, en émail champlevé. Des branches de lin émaillées couvrent toutes les parties unies. — Le travail d'orfévrerie et de bijouterie a été dirigé par M. Jules Wiese.

En 1862, il a fait pour le comte Potocki (Pologne) un ostensoir dans le style du XIIIe siècle. Cet ostensoir est en argent doré, orné de pierreries et de médaillons émaillés. Au nœud, statuette de la Sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans les bras; à ses pieds, deux anges agenouillés lui offrent, l'un, le globe du monde, l'autre, l'église. Le Saint-Esprit au-dessus. Le rayonnement autour de l'hostie est en forme d'étoile à huit branches; sur sept des branches de l'étoile, un sujet émaillé représentant la Salutation angélique, la Crèche, la Circoncision, la Transfiguration, le Calvaire, la Résurrection et l'Ascension. Un bandeau qui relie les branches de l'étoile porte cette inscription :

Deitas latet in incarnatione;
Incarnatio delitescit in tabernaculo.

Sur le pied de l'ostensoir sont huit autres sujets émaillés : le Baptême de N. S. Jésus-Christ, le miracle des noces de Cana, Jésus guérissant les malades, Jésus désignant Judas, Jésus remettant les

[1] *Journal des Débats* du 10 octobre 1858.

clefs de l'église à Saint-Pierre, la Sainte-Cène, la Pentecôte, la Communion de la Sainte-Vierge. Sur la partie renflée de la tige de l'ostensoir, sont huit petits émaux représentant sept anges et archanges et un saint polonais martyrisé par des paysans russes. Ce beau travail a été fait sur le dessin d'Emile FROMENT-MEURICE. Le travail d'orfévrerie a été dirigé par Jules WIESE.

En 1864, il a fait pour la comtesse Marie Brzezdziecka, et d'après son dessin, un ciboire d'argent doré, orné de filigrane et de camées; la comtesse a donné ce ciboire à une église de Pau.

En 1872, il a exécuté pour M. Casso, à Odessa, un beau service de table en style Louis XVI, qui se compose d'une corbeille de milieu de table, à frise d'argent ciselé, ornée de lierre avec anses à têtes de bélier ; de candélabres à amphores de vermeil, portées par des trépieds, ornés de têtes de bélier et de fleurs. Les modèles sont d'Emile CARLIER.

En 1874, il a fait pour la baronne de Kaulla une croix en style Renaissance, décorée d'arabesques blanches émaillées sur fond noir (dans le goût des émaux de Limoges), de pierreries et de perles.

En 1875, il exécute pour la princesse Mentchikof, à Saint-Pétersbourg, un surtout de table avec candélabres et coupes, d'après le dessin et les modèles de Henri CAMÈRE, dans le genre rocaille de Meissonnier.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1867, l'Empereur a donné à l'empereur de Russie, deux vases-Macao, fond bleu, décorés de fleurs peintes en camaïeu bleu par BULOT.

En 1874, le gouvernement français a offert à l'impératrice de Russie : deux vases-Paris, en pâte tendre, fond bleu, sur lesquels Madame APOIL avait peint l'Éducation et la Récréation; — une grande jatte chinoise, décorée de groupes de roses par Emile RICHARD. — On a donné au césarévich : deux potiches, fond blanc vermiculé avec décor de vigne-vierge, houblon, blé, avoine et papillons par FICQUENET, et deux potiches forme ovoïde allongée, décorées de fleurs et de papillons en pâte d'application, par GÉLY.

En 1874 aussi, le gouvernement français a offert au prince Gortchakof un vase A. B., fond bleu jaspé, sur lequel Madame DE COOL avait peint les Trois Grâces, d'après Rubens.

FAIVRE (PAUL-EMILE), peintre de fleurs et aquarelliste, né à Metz le 1er mars 1821; mort à Metz le 29 janvier 1868. Elève de Maréchal. — Faivre, aquarelliste très-distingué, a fait plusieurs éventails d'un goût exquis, que l'impératrice Eugénie a donnés à l'impératrice de Russie[1].

[1] *Chronique des Arts et de la Curiosité*, 1868, n° 7.

MM. FANNIÈRE, orfévres (voir page 255). — Ils ont exposé, en 1867, les premières pièces d'un très-beau et très-complet service de table, en argent et de style Renaissance, exécuté pour le prince Pierre de Wittgenstein[1]. Parmi les pièces, nous citerons : les candélabres représentant les Quatre Saisons, les étagères, les vases à Champagne, décorés de bas-reliefs (la Vendange et le Triomphe de Bacchus), les saucières, dont les anses sont formées de Syrènes ou de Tritons et qui sont ornées de petits bas-reliefs au repoussé, représentant la Chasse et la Pêche, les coupes en cristal et à pied d'argent, les sucriers, les salières, les carafes en cristal avec pied, collet, bouchon et porte-carafe en argent. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans le service, de l'extrême variété ou du bon goût exquis de la décoration.

DUVILLERS, architecte-dessinateur de jardins. — Il a fait en 1868, le square et les jardins publics de Koutaïs, dans la Russie du Caucase[2]. M. Duvilliers est allé en Russie, en 1875, pour étudier les projets d'une école d'agriculture et d'horticulture, et d'un grand parc qu'on va créer à Poltava.

JALABERT (Charles), peintre, né à Nîmes, le 1er janvier 1819. Elève de Paul Delaroche. — Il a exposé au salon de 1870, le portrait de la grande-duchesse Marie Nicolaevna.

BESSON, peintre (voir page 224). — Il a fait plusieurs dessus de portes pour la chambre à coucher de la princesse Olga.

ANDRÉ, architecte-dessinateur de jardins (voir page 158). — Il a créé le parc du comte Orlof, à Otrada.

JACQUE (Charles-Émile), peintre d'animaux, né à Paris le 23 mai 1813. — Il a peint pour le grand-duc héritier, un tableau représentant une bergerie.

SCHLOSSMACHER, céramiste à Paris. — En 1874, la grande-duchesse Marie lui a acheté un bonheur du jour et un service à thé en pâte tendre. — Le prince de Liechtenstein lui a aussi acheté un très-beau service à thé japonais. Le peintre qui dirige les travaux artistiques de cette remarquable manufacture est M. Sieffert.

CLÉMENT et GUIBERT, orfévres-joailliers. — Les orfévres bijoutiers et ciseleurs russes sont d'une grande habileté, mais les Allemands établis en Russie se sont emparés de ces délicates industries et leur ont imposé la lourdeur et le mauvais goût qui les caractérisent en toutes choses. Deux français, MM. Clément et Guibert ont entrepris

[1] Il n'est pas encore achevé en 1875.
[2] Gravé dans son ouvrage : *Les parcs et jardins*, 1871, in-folio.

de purger l'industrie russe de ces éléments grossiers et de cette influence détestable; ils ont réuni autour d'eux les plus habiles des vieux ouvriers russes; ils ont fait venir de Paris : dessinateurs, contre-maîtres ciseleurs, bijoutiers, joailliers et sertisseurs; et ils font aujourd'hui, dans leurs ateliers, les plus charmants bijoux dans le goût russe à peine francisé. D'ici à quelques années, l'orfévrerie et la bijouterie russes seront enlevées aux Allemands et rendues aux Russes, grâce à MM. Clément et Guibert [1].

ARTISTES RUSSES ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

GORDEF (Théodore) et CHOUBIN (Fedor). L'Académie de Saint-Pétersbourg envoya en 1767 ces deux élèves étudier à l'Académie de Paris [2].

BACHÉNOF, mort en 1799, excellent architecte, fut élève de Vallin de la Motte [3].

CHORIS (Louis) et AKIMOF. Louis Choris [4], né en 1795, fut en 1819 élève de Gérard. Ce peintre, qui avait voyagé avec Kotzebue, travailla dans l'atelier de Gérard pour publier les vues de ses voyages; en 1820, il fit paraître à Paris : *le Voyage pittoresque autour du monde*, in-fol. — Akimof [5], mort en 1814, fut un peintre assez distingué, qui était venu se perfectionner à l'Académie de Paris.

OUTKIN, graveur d'histoire, étudia à Paris de 1802 à 1807 [6].

STATUES ET TABLEAUX D'ARTISTES FRANÇAIS AU MUSÉE DE L'ERMITAGE, EN 1871 *.

Bertin (Nicolas). Jésus guérissant les malades (1727).

Bilcoq (Marie-Ant.). Le médecin juif (1782).

Boucher. Repos de la Sainte Famille 1757).

Bon Boulogne. L'enfant Jésus présente l'anneau à sainte Catherine. — Vénus et Enée. — La noce d'Hippomène et d'Atalante. — Vertumne et Pomone. — Alexandre sur les ruines de Troie.

Bourdon (Sébastien). Hérode ordonne le massacre des Innocents. — La sainte Famille entourée d'une guirlande de fleurs (peintes par Baptiste). — Paysage dans le goût du Poussin. — Mort de Didon.

Chaperon (Nicolas). Deux bacchanales d'enfants.

Chardin. Le *Benedicite*. — La blanchisseuse. — Portrait d'un jeune garçon.

Clouet dit **Janet**. Portrait du duc d'Alençon.

* Ce musée comptait, en 1838, 1692 tableaux, dont 222 de l'école française. Les plus beaux tableaux de cette galerie ont été gravés au trait par Labenski, 2 vol. petit in-folio, 1805, Saint-Pétersbourg. — La *Revue universelle des Beaux-Arts* a publié (t. XIII et XV) le catalogue du musée de l'Ermitage sous Catherine II. Les œuvres des peintres français y étaient encore plus nombreuses; une grande partie a été transportée en 1863 au palais d'hiver, à Tsarckocélo, à Peterhof, à Grachina et au nouveau musée de Moscou.

1 *Le Figaro*, 2 juin 1875.
2 Registres mss. de l'Académie.
3 Reimers, p. 5 à 12.
4 *Biographie universelle*, supplément.
5 *Idem* et Raczynski, t. II, p. 535.
6 Reimers, p. 125.

Ecole de Clouet. Portrait de Marie Stuart.

Courtin (Jacq.-François). Une vestale. — Jeune femme à sa toilette.

Courtois (Jacques), dit le **Bourguignon**. Défaite des Turcs devant une forteresse. — Combat de cavaliers devant une forteresse en ruines. — Combat de cavaliers espagnols et français. — Un champ de bataille après l'action. — Escarmouche de cavaliers chrétiens et turcs. — Combat de cavaliers français et espagnols. — Défense d'une batterie.

Coypel (Noël-Nicolas). Vénus anadyomène (1732). — L'Amour et Psyché.

Delafosse (Ch.). Agar au désert. — Le Christ au jardin des Oliviers. — Le Christ ressuscité.

Demarne. Une forge en plein air. — Une foire. — Une autre foire. — Une route longeant une rivière. — Une auberge.

Detroy (J.-Fr.). Loth et ses filles. — Suzanne au bain. — Le même sujet (1727). — Portrait de la femme de l'artiste.

Fragonard (Honoré). Les enfants du fermier.

Gellée (Claude), dit **Claude Lorrain**. Le Matin, avec figures représentant Jacob, Lia et Rachel, peintes par Filippo Lauri (1655, *Lib. verit.* 169). — Le Midi, avec un repos de la Sainte Famille, peint par F. Lauri, (1654. *Lib. verit.* 154). — Le Soir, avec figures représentant Tobie et l'ange, peintes par F. Lauri (*Lib. verit.* 160). — La Nuit, avec figures représentant Jacob luttant contre l'ange, peintes par F. Lauri (1672, *Lib. verit.* 181). — Le golfe de Baïes, avec figures représentant Apollon et la Sibylle de Cumes (*Lib. verit.* 99). — Le Matin, marine éclairée par le soleil à travers un léger brouillard, avec quelques figures de matelots et un pêcheur, peintes par J. Miel. — Site d'Italie. — Une île de l'archipel, port de mer éclairé par le soleil couchant, avec quelques figures de turcs, peintes par J. Miel. — Port de mer, avec figures représentant Ulysse reçu par les filles de Lycomède. — Le Soir, port de mer, avec quelques figures peintes par J. Miel (*Lib. verit.* 51). — Paysage historique avec figures d'Apollon et de Marsyas (*Lib. verit.* 45). — Paysage historique, avec figures représentant le Christ et deux de ses disciples se rendant à Emmaüs, peintes par Nic. Colombel (*Lib. verit.* 151).

Granet. Intérieur du couvent des capucins à Rome.

Greuze. Le paralytique. — Tête d'une jeune villageoise. — Deux portraits de jeunes garçons.

Guaspre (Le). Cinq paysages.

Hue (J.-Fr.). Naufrage sur une côte rocheuse.

Jeaurat (Etienne). La femme enceinte.

La Hire (Laurent de). Abraham partant pour la Mésopotamie. — Bacchus enfant confié aux nymphes (1638).

Lancret. Le concert. — Les jeunes oiseleurs. — Femmes au bain. — Une cuisine. — Le valet galant.

Lallemand (J.-B.). — Le forum. — Autre vue du Forum.

Lantara. Paysage maritime.

Largillière. Assemblée des échevins de Paris (esquisse d'un tableau fait pour l'hôtel de ville de Paris).

Le Brun (Ch.) Le Christ sur la croix. — Jésus au jardin des Oliviers.

Lefèvre (Roland). Esther en présence d'Assuérus.

Lemoine (Fr.) Apollon et Daphné. — Jupiter et Io. — L'Amour endormi, la tête sur son carquois. — Une femme au bain.

Lenain (Les frères). Le Benedicite. — Une famille de paysans. — La chambre de la grand'mère.

Le Sueur. Martyre de saint Étienne. — Darius fait ouvrir le tombeau de Nitocris. — Sainte Anne conduit la jeune Marie au temple. — Moïse exposé sur les eaux. — La mort de la sainte Vierge. — L'enfant Jésus entre les bras de Siméon, et devant lui la Vierge, suivie de saint Joseph, présente au temple des colombes en offrande (esquisse terminée). — La nativité de la Vierge (esquisse terminée).

Mignard (Pierre). La famille de Darius implorant Alexandre. — La mort de Cléopâtre. — Portrait de la comtesse de Feuquières représentée en Flore répandant des fleurs (les fleurs sont de Baptiste). — Le retour de Jephté.

Moitte. Le rémouleur et sa famille.

Natoire (Ch.). Bacchus et Ariane.

Nattier (J.-B.). La chasteté de Joseph.

Patel (Bernard). Paysage où l'on voit le jeune Cyrus exposé par ordre d'Astyage. — Paysage montueux.

Patel (Pierre). Paysage orné d'architecture; on y voit Notre-Seigneur et le centenier (figures peintes par Le Sueur).

Poussin. Le frappement du rocher. — Victoire de Josué sur les Amalécites. — Victoire de Josué sur les Amorrhéens. — Esther en présence d'Assuérus. — Sainte Famille. — Descente de croix. — Triomphe de Galatée. — Vénus et Pan. — Une bacchanale. — Vénus, Pan et l'Amour. — Les amours en chasse. — Le testament d'Eudamidas. — La continence de Scipion. — Renaud et Armide. — Tancrède et Herminie. — La Concorde. — La Charité. — Amours et enfants. — Paysage historique, avec le Christ et le pharisien. — Paysage historique, avec Hercule vainqueur de Cacus. — Paysage historique, avec Polyphême. — Place publique d'une ville italienne, avec vue de la mer.

Rigaud. Portrait de Fontenelle.

Robert (Hubert). Les ruines du temple de la Concorde à Girgenti. — Un pont de pierre.

Santerre (J.-B.). Portrait à mi-corps d'une jeune femme (1699).

Stella (Jacques). La Salutation angélique. — Sainte famille. — Vénus et Adonis.

Subleyras. Valens évanoui aux pieds de saint Basile (esquisse du tableau placé à Saint-Pierre).

Taunay (Nic.-Ant.). Un camp.

Valentin. Jésus chassant les marchands du temple. — Le reniement de saint Pierre. — Soldats jouant aux dés. — Un concert.

Vernet (Joseph). Un naufrage sur la côte d'Italie. — Une tempête en mer (1765). — Le coup de vent. — Vue de Sorrente. — Port de mer d'Italie (1758). — Port de mer d'Italie (pendant du précédent). — Le port de Citta-Nuova (1761). — Le port de Palerme (1769). — Port de mer. — Un naufrage (1763). — Une tempête (1778). — La mort de Virginie (1789). — L'ancien port d'Ancône. — Une tempête. — Paysage maritime (1769). — Paysage maritime (1761). — Vue prise aux environs de Reggio en Calabre (1769).

Vouet. Collatin fait exposer le corps de Lucrèce.— Vénus et Adonis.— La Vierge et l'enfant Jésus. — L'enfant Jésus, couché sur son berceau, cherche à s'emparer d'une rose que tient la sainte Vierge.

Watteau. Le menuet. — Un mezzetin. — Les fatigues de la guerre. — Les délassements de la guerre. — Un savoyard avec sa marmotte.

Ecole de Watteau. Les propos galants.

DESSINS FRANÇAIS DE LA COLLECTION DE L'ERMITAGE.

Cette collection, qui compte 11,880 dessins, en possède un très-grand nombre d'artistes français. On y trouve 1067 dessins de *Callot*, 132 portraits aux trois crayons de *Daniel Dumonstier* et de son école, 262 vues de Malte, Gozzo, Lipari et Sicile, par *Jean Houel*, 1148 vues de Rome, Naples et autres villes d'Italie par *Ch.-L. Clérisseau* 12 dessins de l'architecte *Ch. de Vailly*, 69 dessins de *Percier* et de *Fontaine* représentant des vues de palais impériaux de Paris, leur mobilier, et des scènes des fêtes du mariage de Napoléon avec Marie-Louise.

Liste des maîtres français représentés au musée des dessins de l'Ermitage.

François Boitard, 4 dessins. — Bouchardon, 1.— Boucher, 5. — Sébastien Bourdon, 1. — Callot, 30. — Philippe Caresme, 1. — Michel-Ange Challe, 1. — J.-J. Chamant, 1. — Ph. de Champagne, 4.—Michel Corneille, 1. — Michel Corneille (le fils), 1. — Courtois dit le Bourguignon, 4. — Antoine Coypel, 3. — Desfriches, 1. — Doyen, 1. — Dumonstier, 5. — Fragonard, 1. — Claude Gellée dit Claude Lorrain, 1. — Jouvenet, 1. — Lafage, 1. — Ch. Delafosse, 3. — L.-J.-Fr. Lagrenée, 1. — Laurent de la Hire, 1. — Lancret, 1. — Le Brun, 3. — J.-B. Leprince, 5. — Le Sueur, 2. — P.-Et. Moitte, 1. — Nanteuil, 1. — Ch.-Jos. Natoire, 5. — Oudry, 2.— Poussin, 8. — Hubert Robert, 2. — Hugues Sambin, architecte, 1. — Jean-Philippe Sarazin, 1. — Jacques Stella, 1. — Carle Vanloo, 1. — Fr. Verdier, 2. — Vouet, 1. — Watteau, 3.

ŒUVRES D'ARTISTES FRANÇAIS DANS LA GALERIE DU DUC DE LEUCHTENBERG [1],

qui faisait partie en 1875 de la galerie de la grande-duchesse Marie.

Bidauld. Paysage ; un troupeau de moutons traverse une rivière sur un pont de pierre.

Boucher. L'Amour.

Chaudet. Cyparisse ; un jeune berger tient dans ses bras un agneau qui vient d'être blessé.

David. Esquisse du Brutus.

Forbin (comte de). Inès de Castro exhumée et couronnée par son époux (peint en 1812). — Paysage sauvage avec Ossian.

Fradelle. Un paysan béarnais vient offrir à Henri IV un panier rempli de fro-

[1] Autrefois à Munich. — Il existe plusieurs recueils de gravures ou de lithographies faites d'après cette galerie.

mages. — Intérieur de Saint-Ambroise de Milan.

Gérard. Bélisaire. — L'impératrice Joséphine assise sur un canapé.

Gérard (Mademoiselle Marguerite). Napoléon remet à la princesse de Hatzfeld les papiers de son mari. — Scène de famille : une mère embrasse son enfant.

Girodet. Ossian recevant aux Champs-Elysées les généraux Desaix, Marceau, Kléber, Caffarelli, la Tour-d'Auvergne, morts sur le champ d'honneur.

Granet. Stella, debout sur une table, dessine sur le mur de sa prison la Vierge et l'enfant Jésus.

Greuze. Une tête de jeune fille.

Guérin (Pierre). Anacréon jouant avec l'Amour.

Hersent. Fénelon ramène à de pauvres paysans la vache qui leur avait été enlevée par l'ennemi.

Lescot (Mademoiselle Hortense). Un petit savoyard jouant de plusieurs instruments.

Poussin (Nicolas). Paysage : Apollon entouré de nymphes au bord d'un fleuve. — Moïse sauvé des eaux.

Richard. Charles VII chez Agnès Sorel, traçant des caractères sur le plancher avec la pointe de son épée. — La duchesse de la Vallière dans sa cellule aux Carmélites. — Valentine de Milan. — Henri IV jetant des confitures à Bellegarde qu'il sait être caché sous le lit de Gabrielle.

Taunay. Vue d'un port de mer.

Thibault. Paysage avec le temple d'Egérie.

Vanloo (Carle). L'artiste dans son atelier peignant la maîtresse d'un pacha.

Vanloo (César). Paysage d'hiver.

Vernet (Carle). Napoléon chassant le cerf dans la forêt de Fontainebleau.

Vernet (Joseph). Marine ; le soleil se lève et dissipe un épais brouillard.

Wicar. Le pape Pie VII. — Jésus-Christ rend la vie au fils de la veuve de Naïm.

COLLECTION DU PRINCE YOUSSOUPOF *.

Bourbon (Sébastien). La sortie de l'arche.

Boilly. — Un billard. — Une femme faisant voir son portrait.

Courteil. La Madeleine.

Caraffe. Le serment des Horaces.

David. Sapho et Phaon.

Delacroix. Deux paysages.

Doyen. Triomphe de Metellus. — Andromaque. — Le combat de Diomède.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Le soir et le matin.

Greuze. Quatre têtes.

Gros. Le prince Boris Youssoupof enfant.

Lagrenée. Télémaque et Mentor.

Lemoine. Apollon parmi les bergers.

Meyer (Mademoiselle). — Une tête. — — L'Innocence entre l'Amour et la Richesse.

Mongez (Madame). Un enlèvement.

Prud'hon. Une tête.

Riesener et **Swebach**. L'empereur Alexandre à cheval.

Robert. Quatre paysages.

Vernet (Horace). Un mamelouck et un cosaque **.

SCULPTURES, TABLEAUX ET DESSINS FRANÇAIS DANS DIVERSES COLLECTIONS.

Jouffroy. Jeune pâtre pleurant sur un tombeau. — A Moscou chez la princesse Leontief.

Gellée (Claude). Le comte Strogonof possède un beau tableau de Claude Lorrain représentant un paysage, venant de la collection de la duchesse de Kingston : sur le devant, des troupeaux et une danse de bergers.

Poussin. Un repos en Egypte (dans la galerie du comte Strogonof). Thomas de Thomon donne la description suivante de ce tableau :

« La Vierge, dont le modèle a été pris sur la tête de Niobé, est assise et choisit d'une main des dattes qu'un jeune Egyptien à genoux lui présente dans un panier. L'enfant Jésus est appuyé sur sa mère et tend ses bras vers le panier. Saint Joseph est assis

* Cette magnifique galerie est à Arkangelsky, à 17 kilom. au N.-O. de Moscou.

** Tiré de la description de Moscou par Le Cointe de Laveau, Moscou, 1835, 2 vol. in-8° ; 2e édition.

derrière eux. Deux Égyptiennes sont à côté de ce groupe. L'une d'elles verse de l'eau dans une tasse que saint Joseph lui présente. »

Smith indique dans la galerie du comte Strogonof une Sainte Famille du Poussin.

Delaroche (Paul). Le supplice de Jane Gray appartenait au prince Anatole Demidof.

Watteau. Les plaisirs du bal. — Gravé par Ravenet et Scotin. — Chez le comte Rostopchin, à Saint-Pétersbourg.

Dumonstier. La bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg possède un recueil de 39 portraits aux trois crayons de Dumonstier.

MUSÉE D'ART ET D'INDUSTRIE A MOSCOU.

Ce musée, fondé en 1868, à l'imitation du musée de Lyon, renferme un grand nombre d'objets d'art français de toutes sortes et de tous styles.

SOIERIES DE LYON.

Si l'art français est très-aimé en Russie, les produits de nos industries artistiques ne sont pas moins recherchés. Pour ne citer qu'un exemple, nous reproduirons ces lignes du *Journal des Débats*, du 2 octobre 1867 :

« Un des premiers fabricants de soieries de la ville de Lyon vient de terminer un grand travail qui témoigne de la supériorité de l'industrie française. Il ne s'agit de rien moins en effet que de la tenture qui doit orner la salle Saint-Georges du palais impérial de Saint-Pétersbourg.

» Cette tenture se compose de vastes panneaux de velours rouge, de 5 mètres de haut sur 3 ou 4 de large. La bordure est en feuilles de chêne brodées à la main. Aux quatre angles de chaque panneau, sont des médaillons avec le chiffre de Pierre le Grand. Les panneaux sont semés d'écussons aux armes de la Russie. Au centre de chaque panneau est un écusson beaucoup plus grand que les autres; il a 1 mètre et demi de hauteur.

» Ces écussons sont tissés dans l'étoffe et d'un effet réellement merveilleux. Les aigles sont dessinés dans le tissage avec une netteté, un modelé extraordinaires; toutes les plumes sont dessinées avec une légèreté extrême; aucun détail n'est omis. Avec un pinceau, on n'aurait pas pu obtenir plus d'exactitude et de précision. Les détails si compliqués des armoiries, les lambrequins, le collier, le saint Georges à cheval, tout est rendu avec le même bonheur. C'est un véritable chef-d'œuvre d'art et d'industrie que ce beau travail, dont le prix est très-considérable. Le nombre de ces vastes panneaux est de douze. »

CHAPITRE XIV

SUÈDE

ÉTIENNE DE BONNEUIL, architecte. — Étienne de Bonneuil, architecte parisien, partit de Paris en 1287, avec dix compagnons, pour aller bâtir la cathédrale d'Upsal [1].

ARTISTES FRANÇAIS EN SUÈDE SOUS CHRISTINE.

Depuis Étienne de Bonneuil jusqu'au règne de Christine, nous n'avons rien à mentionner ; les arts étaient inconnus en Suède, et les Suédois ne commencèrent à s'en occuper qu'au moment de la guerre de Trente Ans et pendant leur contact avec l'Allemagne. L'alliance qui se forma entre la France et la Suède, à cette époque, établit entre les deux pays des relations intimes. Pierre Chanut, ambassadeur de France en Suède, de 1645 à 1649, initia Christine aux idées françaises; il était ami de Descartes, et engagea la reine à appeler auprès d'elle l'illustre philosophe. Christine apprit notre langue et l'écrivit d'une manière remarquable : « Elle écrivit à la reine de France, à Monsieur, au duc d'Enghien, dit Mme de Motteville, des lettres que j'ai vues et qui furent admirées par la galanterie des pensées, par la beauté du style et par la facilité qu'elle témoignoit avoir à s'exprimer en notre langue. » Son goût pour les arts se développa.

« Elle avoit d'abord si peu de connoissance de ce qui étoit de prix et de valeur, qu'elle voulut faire présent de cinq chefs-d'œuvre d'Antoine Corrége à un peintre françois nommé Bourdon, qui les

[1] Dans les lettres-patentes de la prévôté de Paris, publiées par MM. Artaud et Séroux d'Agincourt, Ét. Bonneuil est qualifié de tailleur de pierres, maistre de faire l'église de Upsal en Suède. — Voir aussi Em. David, *Hist. de la sculpture*, p. 109.

avoit vus par hasard servant de châssis et de volets dans ses écuries. Le peintre lui en fit sentir le prix et n'osa les accepter. Aujourd'hui quelques-uns de ces tableaux font l'admiration des connoisseurs dans la galerie d'Orléans [1]. »

En 1652, Christine possédait une des plus belles collections de l'Europe ; statues de bronze et de marbre, médailles, pièces d'ivoire, de corail et de cristal, miroirs et objets de toutes sortes, esquisses, bas-reliefs et tableaux, tout y était nombreux et de choix, et formait, selon l'expression de Naudé, son bibliothécaire, une merveilleuse collection [2]. Christine appela des artistes en Suède ; les Français Simon de la Vallée, Jean Parise, Sébastien Bourdon, le peintre en émail Signac et le Flamand David Beck, élève de Van Dyck, répondirent à son appel [3].

LA VALLÉE (Simon de), architecte français [4]. — Il eut comme architecte beaucoup de réputation et fut appelé en Suède par Christine [5]. Il a fait les dessins du Riddarhuset ou palais de la noblesse, dont il commença la construction en 1648, et qui ne fut achevé qu'en 1680, sous la direction de son fils [6]. Simon de la Vallée a bâti encore à Stockholm, d'après ses dessins, les églises de Hedvige-Éléonore et de Sainte-Catherine [7]. Nagler nous dit encore qu'il traça le plan de l'église Sainte-Marie à Stockholm.

Füssli mentionne un architecte, Martin de la Vallée, que la reine Christine nomma inspecteur des édifices royaux. J. Marot, H. David, et d'autres ont gravé d'après lui.

SIGNAC, peintre en émail. — La *Lyre de Dorante* (s. l. n. d.), volume in-12 imprimé en Hollande vers 1675, renferme une épigramme adressée « à M. Signac, fameux peintre qui, par ordre de S. M. Suédoise étoit en Allemagne pour peindre les portraits des princes, pour le cabinet de la Sérénissime Reine [8]. » Le château royal de Stockholm

[1] P. 95 des *Lettres à un jeune prince par un ministre d'Etat* ; Amsterdam, 1755, 1 vol. in-12, traduit du suédois. (Ces lettres sont du comte G. de Tessin). — Christian Molbech nie le fait rapporté par le comte de Tessin.

[2] Voir le Catalogue de cette collection, publié par M. Geffroy dans le t. IV des *Archives des missions scientifiques*.

[3] Bruun Neergaard, *Mémoires sur l'ancien état des beaux arts en Suède*, lu à l'Institut en 1812. — Marianne d'Ehrenstrom, *Notice sur la littérature et les beaux-arts en Suède*, Stockholm, 1826, 1 vol. in-8° (en français).

[4] Ekmarck, *Guide de l'étranger dans Stockholm*.

[5] Nagler dit : par Gustave-Adolphe. Molbech et Ekmarck, c'est-à-dire les sources suédoises, sont d'un avis contraire. Weinwich le fait mourir en 1643, mais il se trompe évidemment.

[6] Ekmarck, p. 280.

[7] Weinwich, *Dansk, Norsk og Svensk kunstner Lexicon ;* Copenhague, 1829, 1 vol. petit in-8°. M. Geffroy a bien voulu nous traduire, dans ce livre, tout ce qui pouvait être utile à notre travail.

[8] *Revue universelle des Arts*, t. XX, p. 141.

possède le portrait en émail de Christine peint par cet artiste.

PARISE (Jean), graveur de médailles, Français, mort en 1655. — Ce très-remarquable artiste fut appelé de Rome à Stockholm par Christine [1].

BOURDON (Sébastien) (voir page 179). — Bourdon vint en Suède en 1652 et eut le titre de premier peintre de la reine. Il commença par faire les dessins de la pompe funèbre de Gustave-Adolphe, puis il fit les portraits de Christine [2], du prince Charles-Adolphe (Charles X) et de tous les généraux illustres de l'armée suédoise. Ces divers portraits ont été amenés depuis à Rome avec les autres tableaux de Christine et y ont été remarqués parmi les plus beaux de cette célèbre collection ; il ne reste plus rien de Bourdon en Suède. Il avait fait un grand portrait équestre de Christine à cheval, lequel était destiné au roi d'Espagne. Ce tableau fut perdu, dit-on, dans le naufrage du bâtiment qui le portait en Espagne [3]. L'imagination vive de Bourdon ne trouvant pas en Suède de quoi s'exercer, et les guerres civiles de la France qui l'avaient décidé à s'expatrier étant terminées, il revint en France après l'abdication de Christine en 1654 [4].

BOURDELOT. — Si l'on en croit Marianne d'Ehrenstrom, Christian Molbech et quelques autres écrivains qui se sont tous répétés, Bourdalot ou Bourdelot serait un peintre de portraits, favori de Christine ; il est évident pour nous qu'ils se sont trompés. Bourdelot, car c'est son vrai nom, était un médecin français, en faveur auprès de Christine, dont il était le premier médecin, mais Bourdelot était un grand amateur des arts [5].

LA VALLÉE (Jean de), architecte, né en 1620, mort en 1696, fils de Simon de la Vallée. — Il fut au service des rois Charles X et Charles XI, et remplacé comme architecte royal par Nicodème Tessin. La Vallée a donné les plans du vieux château royal de Stockholm, brûlé en 1697, et a fait le dessin du tombeau des Charles dans l'église de Riddarholm, en 1665 [6]; il a construit l'hôtel des francs-maçons de Stockholm [7].

CHAUVEAU [8] (René), sculpteur, né à Paris le 2 avril 1663, mort à Paris le 5

[1] Weinwich.
[2] Gravé par Nanteuil, 1654, et aussi par P. Tanjé, Michel Lasne, Alex. Tardieu.
[3] Voir page 381.
[4] *Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. I, p. 92.
[5] Voir : Rafael Trichet Dufresne, *Trattato della pittura di Lionardo da Vinci*, Paris, 1651, in-fol. (Dédicace). — Voir dans le *Journal de Dangeau*, l'addition de Saint-Simon à la ate du 6 juillet 1685.
[6] Christian Molbech, *Lettres de Suède en 1812*. Copenhague, 1874-17, vol. in-12, en danois.
[7] Weinwich. — Ekmarck, p. 44, 314.
[8] C'est le Chavau ou Chaveau de Molbech et de Wein wich.

juillet 1722. Élève de Girardon et de Ph. Caffieri. — Le 1er août 1693, René Chauveau partit pour la Suède[1]. « René Chauveau, arrivé dans ce pays-là avec plusieurs sculpteurs, fut d'abord saluer le baron de Tessin, surintendant des bâtiments du roy de Suède. Ce seigneur, étant jeune, s'étoit attaché à la maison du comte d'Oxenstiern ; ce comte qui estimoit plus la vertu et le mérite que tous les biens de ce monde, lui donna sa fille et fit sa fortune. M. de Tessin étoit bon gentilhomme allemand, pauvre, mais plein d'honneur, de mérite et de science; il fut un des plus grands architectes qu'il y ait eu en Europe, et devint par ce moyen surintendant des bâtiments. Il reçut parfaitement bien notre sculpteur avec ses compagnons; il le connoissoit par tous les dessins qu'il avoit de lui, que M. Cronstrom lui avoit fait tenir. Charmé de son arrivée, il lui communiqua tous ses projets pour la décoration du château royal de Stockholm, et lui ordonna de lui dire franchement ce qu'il y avoit à rectifier. Ensuite il lui donna le choix des ouvrages qu'il vouloit faire exécuter, afin de distribuer le reste aux autres sous sa direction. Reçu si agréablement, et, quelques mois après aimé et chéri du Roy Charles XI, René Chauveau fit venir sa femme, ses enfants, son frère Evrard, peintre, et toute sa famille, avec un de ses beaux-frères nommé COUSINET[2], l'un des plus habiles orfévres de son siècle. Il avoit parlé de l'un et de l'autre au surintendant, lequel étoit bien aise de posséder toute cette famille, croyant par là le fixer dans le pays.

» La jalousie s'empara bientôt de l'esprit des autres sculpteurs. Ils ne voyoient que le sieur Chauveau de caressé; ils étoient au désespoir de ce que M. de Tessin lui communiquoit toutes ses idées, et de ce qu'il suivoit ordinairement ses avis. On fit alors de grands préparatifs d'un bal que le Roy vouloit donner ; il devoit être magnifique. M. Chauveau fut chargé de toute l'entreprise ; il composa des pagodes, charges, grotesques et mascarades, destinées particulièrement pour le Roy, dans lesquelles ce prince pouvoit se mettre commodément; comme elles n'étoient composées que de carton richement habillé, il dansoit avec sans être gêné aucunement. Ce fut à l'occasion de ce bal que M. Chauveau fit connoître au surintendant l'envie que lui portoient les autres sculpteurs ; c'est pourquoi il le pria instamment que chacun d'eux eût à faire et à se charger d'une partie de l'entreprise, se doutant bien de ce qui arriveroit, et voulant les mettre dans leur tort; que pour lui, il prendroit ce qu'ils ne voudroient pas

[1] *Vie de François Chauveau et de ses deux fils Evrard et René*, par Papillon, réimprimée par les soins de MM. Th. Arnauldet P. Chéron et A. de Montaiglon, broch. in-8°. Paris, Jeannet, 1854.

[2] Ce Cousinet est sans doute le fils de René Cousinet, ami de Chauveau et qui, en 1664, 1665 et 1666, travailla avec d'autres orfévres aux grands ouvrages d'argenterie de Versailles.

exécuter. Chacun choisit donc sa partie, et M. de Tessin fit marché avec eux de chaque morceau. Quatre jours avant le bal, ce seigneur envoya chercher M. Chauveau, pour savoir dans quel état étoit toute l'entreprise. Ce sculpteur lui dit que son affaire étoit faite, qu'à l'égard de celle des autres, il n'en pouvoit rien dire, n'ayant pas été possible de pénétrer ce qu'ils avoient fait, parce qu'ils avoient toujours tenu leurs ateliers clos et fermés. M. de Tessin y fut sur-le-champ, et très-surpris de voir qu'ils n'avoient pas encore commencé, et qu'ils ne savoient même par où s'y prendre, il entra contre eux dans une grande colère ; se tournant du côté de M. Chauveau : « Je vois » bien », lui dit-il, « que par là le bal va manquer ; il n'y a que » vous », ajouta-t-il, « qui puissiez me tirer de cet embarras. » — « Je le ferai de tout mon cœur », répondit M. Chauveau ; « faites-moi » seulement donner une trentaine de filles avec les clefs du maga- » sin aux étoffes, je vous réponds de la célérité de l'exécution ; vous » pouvez vous fier à ma parole. » Le surintendant encore plus en colère, lui repartit brusquement s'il vouloit se moquer de lui, qu'est-ce qu'il prétendoit faire de ces filles, de ces clefs et de ces étoffes ; que l'on n'avoit plus que trois jours pour travailler ; qu'enfin il le prioit de lui dire comment il prétendoit agir. — « Monsieur », lui dit René Chauveau, « j'ai plus besoin à présent de filles, pour l'exécu- » tion de notre entreprise, que de sculpteurs ; le temps nous presse ; » sans s'amuser à vous compter mon dessein, laissez-moi faire, vous » serez content. » — « Faites donc comme vous l'entendrez », répliqua d'un ton radouci le surintendant ; « je vais vous envoyer les filles et » les clefs. » Alors notre ingénieux sculpteur, qui avoit des creux tout préparés de figures d'hommes et de femmes, grandes comme le naturel, les fit mouler par parties, et, avec du gros fil de fer, il faisoit ses assemblages ; au lieu de draperie de carton, il les habilloit avec les étoffes du magasin, qu'il gommoit, et le fil de fer lui servoit aussi à former les plis de ces draperies, lesquels étoient aussi cousus par endroits avec ce fil de fer, en sorte que tout subsistoit et pouvoit avoir du mouvement. Quand tout fut prêt, précisément la veille du jour marqué, il fut chez M. de Tessin, et l'abordant en riant : « Monsieur », lui dit-il, « il faut que votre curosité ait été bien paisible, puisqu'elle « ne vous a pas porté à venir voir nos mascarades ; tout est en état ; « de plus, je suis certain que vous aurez lieu d'être satisfait ; vous les « trouverez même sans doute plus belles que mes premières. » M. de Tessin fut les voir. Charmé de leur effet, il s'écria : « On a bien raison « de dire que la nécessité est la mère et l'inventrice de toutes choses. « Je vous jure, Monsieur, que je ne vous concevois pas avec les filles « et les clefs du magasin que vous me demandiez ; mais je vois à « présent que vous aviez raison ; qu'il falloit plutôt des couturières « que des sculpteurs. » Le bal et la fête se firent. Le Roy, très-con-

tent de l'effet de toutes ses mascarades, cherchoit des yeux son sculpteur; impatient de ne le pas trouver, il le demanda à M. de Tessin, qui l'envoya chercher. Pour lui, ayant passé trois jours et trois nuits à travailler sans relâche, il se reposoit. On le réveilla, et on lui dit que le Roy le demandoit. « Comment », dit-il tout étonné, « quelque chose a-t-il manqué? » — « Non », lui répondit-on, « au « contraire, c'est que le Roy veut que vous soyez témoin de l'effet de « vos grotesques et mascarades. » — « Dites à Sa Majesté », répliqua-t-il en se remettant de son trouble et se renfonçant dans le lit, « que je suis si fatigué qu'il m'est impossible d'ouvrir les yeux; que « je ressens, autant que je le dois, la grâce qu'elle me fait d'avoir tant « de bontés pour moi, mais que j'ai plus besoin de repos que de di- « vertissements. » Quelque temps après, lorsqu'il s'agit du paiement pour toutes ces mascarades, le surintendant demanda à M. Chauveau ce qu'il lui falloit pour ses extraordinaires, au sujet des mascarades qu'il avoit faites, que les autres sculpteurs n'avoient pu exécuter : « Monsieur », lui répondit-il, vos prix et marchés étoient faits avec « eux; je ne demande pas autre chose ». — « Comment », s'écria le surintendant, « deux cents pistoles en trois jours ! » — « Et l'inven- « tion » ? reprit le sieur Chauveau. — « Vous avez raison », interrompit M. de Tessin en l'embrassant; « je ne saurois trop vous satisfaire « et vous être redevable de m'avoir tiré d'un tel embarras. »

» Vers ce temps, la femme de M. Chauveau accoucha d'une fille. Le père fut aussitôt chez M. le comte Davaux, ambassadeur extraordinaire pour la France dans cette cour, le prier de lui faire la grâce de demander au Roy la permission de faire baptiser cet enfant dans la chapelle de son hôtel. « Que vous importe », lui dit M. l'ambassadeur, « qu'il soit baptisé dans le temple ou dans ma chapelle? » nous reconnoissons pour bon le baptême des Luthériens. » — « Ce » n'est pas par scrupule que je le souhaite », lui répondit M. Chauveau, « c'est que, m'en retournant en France, mon enfant seroit » réputé étranger, et que je n'aurois pas besoin de le faire natura- » liser s'il avoit été baptisé dans votre chapelle. » — « Vous n'y » gagnerez rien », reprit le comte Davaux, « car, dans ce pays-ci, » cela n'a jamais été permis ; je n'ai pas envie de m'exposer à un » refus ; d'ailleurs, vous savez que mon pouvoir est peu de chose » dans la situation des affaires. » — « Eh bien! Monseigneur », repartit M. Chauveau, « je le demanderai donc moi-même au Roy; » s'il me refuse, mon parti sera bientôt pris, je m'en retournerai » en France. » Le lendemain, du grand matin, il fut à son ouvrage, se doutant bien que le Roy ne manqueroit pas, à son ordinaire, de venir seul le voir travailler; il espéroit d'autant mieux obtenir sa demande, qu'il avoit déjà reçu plusieurs marques d'affection de ce prince, même de grandes médailles d'or et d'argent et de grands

vidercommes[1] de vermeil. Il ne fut pas plus tôt à son ouvrage que le Roy arriva : « Sire », lui dit le sieur Chauveau en le saluant respectueusement, « je suis dans l'embarras. Ma femme est accouchée » d'hier ; j'ai été aussitôt chez M. notre ambassadeur le prier d'obte- » nir la permission de faire baptiser mon enfant dans sa chapelle. Il » m'a répondu que cela ne se pouvoit pas, parce que les lois y » étoient contraires, et qu'on les observoit très-rigidement. Je l'ai » prié alors de le demander à Votre Majesté ; mais il m'a refusé. » — « Quelle raison avez-vous donc », dit le Roy, « pour rechercher » cette permission avec tant d'ardeur que vous le faites ; les catho- » liques sont d'accord avec nous sur ce point ; tous les jours leurs » enfants sont baptisés dans nos temples. » — « Sire, je le sais », répliqua M. Chauveau, « c'est pour gagner à mon enfant le droit de » naturalité. » — « Puisqu'il est ainsi », reprit le Roy avec beaucoup de bonté, « je vous le permets. Dans une heure, il y aura con- » seil ; je vous envoyerai cette permission par écrit. Je ne vous ai » point fait venir ici pour vous chagriner ; tranquillisez-vous, et tra- » vaillez en attendant ; ce sera la première affaire dont on parlera. » Le Roy s'en alla ; trois quarts d'heure après, un gentilhomme vint de sa part dire à M. Chauveau qu'il pouvoit faire baptiser son enfant dans la chapelle de M. l'ambassadeur, sur sa parole royale ; qu'il étoit fâché de ne pouvoir lui envoyer cette permission par écrit, comme il le lui avoit promis, mais que sur les remontrances de l'archevêque d'Upsal, le conseil en général s'y étoit opposé ; qu'il eût cependant à faire faire ce baptême de nuit, sans éclat. Il en arriva néanmoins tout le contraire : car M. le comte Davaux, qui fut le parrain, le fit faire aux flambeaux, après avoir envoyé son équipage pour amener l'enfant, celle qui représentait la marraine, et le père. Tous les François y furent invités, et furent régalés d'un festin magnifique. Depuis ce temps, tous les catholiques qui se sont trouvés en Suède ont fait baptiser leurs enfants aux hôtels des ambassadeurs[2]; cette coutume s'est introduite en d'autres cours.

[1] Ce sont de grands gobelets que l'on emplit de vin dans les repas, et que l'on fait boire à chacun des conviés à la ronde. (Papillon.)

[2] Le *Registre de la chapelle de Suède*, de 1695 à 1701, se trouvait en 1855 aux archives de l'Hôtel de Ville de Paris. Il contenait un certain nombre d'actes « d'état civil », presque tous relatifs à des artistes français résidant à Stockholm. On y trouvait mentionnés les artistes suivants :

8 décembre 1690. Jacquin (Joseph), de Paris, sculpteur et pensionnaire du roi de Suède.

18 décembre 1696. Chauveau (René), qui est qualifié de premier sculpteur du roi de Suède.

29 juin 1697. Jean La Scie, sculpteur, meurt âgé d'environ 36 ans.

14 août 1698. Henrion (Claude), sculpteur du roi de Suède.

25 avril 1700. De la Porte (Louis), sculpteur du roi de Suède. (Il en est fait mention plus loin.)

» Les seigneurs suédois faisoient mille caresses à notre habile sculpteur. Ils venoient à tous moments le consulter sur les petits ouvrages de leurs mains: car toute la noblesse de ce pays sait un art ou un métier. Un jour le comte Stenbock, ce fameux général qui depuis a si bien servi sa patrie, lui vint montrer un portrait qu'il avoit peint, de la comtesse d'Hona, qu'il recherchoit, et lui demanda s'il la reconnoissoit: « Oui, Monsieur », répondit le sieur Chauveau, « elle est fort bien; mais, si vous vouliez me permettre » de vous dire franchement ma pensée, je pourrois peut-être vous » rendre un grand service. » — « Je le veux », dit le comte, « vous » ne sauriez me faire plus de plaisir. » — « Je connois la comtesse », reprit M. Chauveau, « elle a beaucoup de goût, et encore plus d'es» prit; quand cela ne seroit pas, il se pourroit rencontrer quelqu'un » qui lui feroit remarquer le défaut de votre tableau. Elle est fière » et sage; elle pourroit regarder votre galanterie tout d'une autre » manière que vous. Vous la représentez sous la figure de Vénus, » une pomme d'or à la main, avec l'inscription: « C'est pour la » plus belle. » Croyez-moi, Monsieur, cette représentation ne con» vient qu'à une coquette ; la figure d'une Minerve ou d'une Diane, » c'est là ce qui convient à son caractère. Si vous faites tant soit peu » d'attention à ce que j'ai l'honneur de vous faire remarquer, vous » avouerez sans doute que j'ai raison. » Jamais le comte ne s'étoit trouvé plus surpris qu'il ne fut entendant ce discours. « Ma foi », dit-il, en sautant au col de M. Chauveau, « vous avez grandement » raison; par D., je vous ai une obligation infinie; je ne l'oublierai » jamais. » Véritablement, ce seigneur a toujours estimé, chéri et gratifié notre sculpteur.

» Vers la fin de l'année 1697 ou au commencement de 1698[1], le feu prit si violemment au château royal de Stockholm, qu'il fut brûlé en moins de quatre heures de temps. Il n'y eut que la chambre où étoit en dépôt le corps du Roy Charles XI (il étoit mort le 15 avril 1697, âgé de quarante-deux ans), avec les chambres attenant celle-là, qui restèrent de l'incendie; du reste il ne fut pas possible de rien sauver. Toutes les raretés que le grand Gustave y avoit fait apporter durant le cours de ses conquêtes dans l'Allemagne, avec les beaux

16 juin 1800. Fouquet (Jacques), peintre. (Voy. p. 592.)
14 août 1700. Cousinet (Jean-François), maître orfévre de Paris, orfévre du roi de Suède. (Voir page 586.)
20 septembre 1700. Chantereau, probablement peintre.
Chauveau (Evrard) (voir plus loin), qui est qualifié de peintre de la reine de Suède. (Lettre de M. A. de Montaiglon, dans la *Revue universelle des Arts*, t. IV, p. 306). — Ce registre a été brûlé en mai 1871.

[1] Cet événement n'arriva ni en 1698, ni même à la fin de 1697, comme le dit Papillon, mais le 18 mai 1697, comme on le voit dans le *Mercure historique et politique;* La Haye, chez Henry van Bulderen, in-18, t. XXII, volume de juin, p. 663.

chevaux qui avoient servi au magnifique carrousel du Roy défunt, qu'on avoit achetés et amenés à grands frais, tout fut consumé. M. Chauveau avoit fait quantité d'ouvrages dans ce château, qui n'étoient ni reçus ni arrêtés. Quelques jours après cet accident, il fut saluer le surintendant des bâtiments, lui parlant de ces ouvrages et de ceux qu'il falloit refaire. M. de Tessin, l'interrompant, lui dit : « Monsieur, j'entends ce que vous voulez dire ; l'intention du Roy » et la mienne est que le malheur qui vient d'arriver ne retombe » point sur vous. Vous ne perdrez rien ; j'ai tout vu ; qu'il vous suf- » fise ; faites votre mémoire, afin que je l'arrête et que vous soyez » payé. » M. Chauveau fut d'autant plus surpris de l'entendre parler de cette façon, que depuis longtemps ce seigneur étoit à sa maison de campagne ; il n'étoit même revenu qu'à l'occasion du feu, de sorte qu'il y avoit beaucoup d'ouvrages qu'il n'avoit pu voir. Ce que lui ayant représenté : « Monsieur », reprit le baron de Tessin, « je le » répète, il suffit de vous avoir dit que j'ai tout vu, pour vous faire » connoître combien je vous estime homme d'honneur. Le Roy veut » que vous soyez payé de tout. » Effectivement il le fut peu de temps après, et reçut plus de quatre à cinq mille livres qu'il avoit cru perdues...

» M. Chauveau, ayant été sept années en Suède, songea à quitter ce pays, à cause de la guerre, qu'il voyoit très-échauffée ; il demanda son congé pour faire un voyage en Italie. Après avoir été saluer et prendre congé des seigneurs de la cour, il partit le 20 août 1700, vieux style. Il rencontra dans le pays de Schone [1] M. Klinkonstrom, favori de Charles XII, qui alloit exécuter quelques ordres de son maître ; il l'accompagna dans le passage du Sund, ou détroit de la mer Baltique. A cet endroit, ils approchèrent d'un vaisseau, et dans ce moment M. Klinkonstrom lui dit à l'oreille : « Soyez discret et me suivez. » Ils montèrent à bord de ce vaisseau. Le favori, l'ayant laissé quelque temps sur le tillac, revint le prendre et le conduisit à la chambre de poupe, où il le présenta au Roy de Suède, lequel y étoit incognito : ayant voulu voir notre sculpteur, il avoit commandé à M. Klinkonstrom de le joindre et de le lui amener à ce vaisseau comme par cas fortuit. Ce prince reçut M. Chauveau très-gracieusement; il lui dit que sans la guerre qui l'occupoit, il ne le laisseroit pas partir ; l'embrassa ensuite, lorsqu'il voulut mettre un genou en terre pour le remercier de toutes ses bontés, en lui souhaitant un heureux voyage, et lui recommandant de céler cette entrevue jusqu'à son arrivée en Italie ; ensuite il lui fit présent de deux médailles d'or, lui fit donner une bourse de cent pistoles, et le congédia.

[1] La Scanie.

» M. Chauveau ne put s'empêcher d'avoir du chagrin d'être contraint de quitter ce généreux monarque...

» Au commencement de son règne, incité à la débauche par de jeunes seigneurs de son âge, entre autres par le duc d'Holstein, qui avoit épousé sa sœur aînée, il [Charles XII] eut quelques aventures singulières. Un jour de fête, avec ce duc et un de ses pages (c'étoit son favori dont on a parlé ci-devant), ils furent sur le bord du lac attendre tous ceux qui passoient l'eau en revenant d'une île où le peuple s'étoit allé divertir, et les jetoient dans l'eau à mesure qu'ils arrivoient. Le Roy cependant, qui étoit d'une générosité sans pareille, ayant vu un homme en danger de se noyer, se jeta aussitôt dans le lac, et en nageant le poussa à bord; il fut ensuite, tout mouillé qu'il étoit, recommencer son jeu avec les autres. Par hasard, trois sculpteurs et peintres françois étoient à l'autre bord du lac; s'étant aperçu de ce qui se passoit à celui-ci, ils rebroussèrent plus haut pour passer le lac dans un autre endroit; le duc de Holstein les fit remarquer au Roy, et l'engagea à remonter aussi. Nos François, voyant leurs démarches sans les connoître, s'en furent encore plus loin pour les éviter; enfin, lassés d'être toujours suivis, un des trois nommé Fouquet, dit aux deux autres : « Parbleu, passons; ils ne sont peut-être pas plus braves que nous. » En arrivant, ses deux camarades furent jetés dans l'eau; Fouquet, qui étoit resté le dernier dans le petit yacht qui les passoit, voyant cela, sauta lui-même dans l'eau l'épée à la main. Les deux autres se relevèrent, et, ayant pareillement mis l'épée à la main, ils se battirent contre leurs agresseurs pendant plus d'une demi-heure, les firent reculer du bord du lac,et sortirent de l'eau.Le Roy,qui avoit affaire à Fouquet,échauffé et fatigué de l'assaut et de tous les mouvements qu'il s'étoit donnés, releva son chapeau, qu'il avoit sur le nez pour n'être point connu; alors Fouquet, l'ayant envisagé, s'écria tout étonné à ses camarades: « C'est le Roy. » Ils se mirent tous à fuir. Ceci se passoit dans le parc où ils étoient venus en se battant. Le duc de Holstein vouloit les poursuivre, le Roy l'en empêcha, disant : « En voilà assez, retirons-nous. » Ce combat fut bientôt su; tous les François s'attendoient à être égorgés. Le lendemain on tint conseil chez le Roy; comme on y parloit beaucoup de ce combat, et que l'on disoit qu'il falloit faire des perquisitions de cette affaire, ce prince entra et défendit d'en faire aucune information : « Messieurs, » dit-il, « nous avons plus de tort « qu'eux. C'est nous qui les avons attaqués; ce sont tels et tels que « j'estime infiniment, d'autant plus qu'ils m'ont fait connoître, après « avoir évité le combat autant qu'il a été en eux, qu'ils ne nous con- « noissoient pas et qu'ils sont braves. Ainsi je veux qu'on les aver- « tisse de ma part de ne rien craindre; qu'on leur dise que je les « estime beaucoup, et que je leur enjoins de ne parler à personne de

« cette aventure. » Cet ordre, exécuté ponctuellement, les rassura.

» Ce Fouquet, contre lequel le Roy s'étoit battu, demanda par la suite à ce prince l'honneur d'entrer dans ses drabants[1]. Le Roy lui répondit avec bonté qu'il auroit voulu pouvoir lui accorder sa demande, mais que, depuis la mort du grand Gustave, on avoit fait une loi qui défendoit d'y recevoir des étrangers ; qu'à la place il lui offroit une compagnie dans tel régiment qu'il voudroit, et seroit charmé de l'avoir dans ses troupes. Le sieur Fouquet, en remerciant ce prince, lui répondit : « Sire, je ne demandois à entrer dans les drabants que « pour défendre Votre Majesté au péril de ma vie », et il se retira. Ayant depuis eu du service en Danemark, il eut le malheur d'avoir une affaire avec un officier qu'il tua, ce qui l'obligea de repasser en France, où il a servi Louis XIV, dans les dernières guerres, en qualité de capitaine-ingénieur. Ayant été blessé au bras droit en posant une sentinelle dans une guérite où personne ne vouloit aller, il fut contraint de postuler une place aux Invalides, quand on le fit capitaine des portes à Lille....

» Revenons au sieur Chauveau. Après avoir remercié le roy de Suède de toutes ses bontés et pris congé de lui, il fut débarquer à Stralsund, et arriva à Berlin avec sa femme et son fils aîné ; le surplus de sa famille étoit parti devant lui pour l'attendre en France. »

Après un court séjour à Berlin (voy. p. 198), il revint en France à la fin de décembre 1700.

Weinwich nous apprend que Chauveau a modelé les deux lions de bronze qui sont aujourd'hui en dehors du château, au côté nord.

« M. Leclerc a gravé quelques morceaux de la composition de René Chauveau, que ce sculpteur a fait exécuter ; entre autres le catafalque ou mausolée de la reine de Suède, mère de Charles XII, lequel a paru comme étant de la composition de M. de Tessin[2], plus les plafonds de la salle et de la chambre du lit d'un hôtel que ce même seigneur a fait bâtir à Stockholm[3]. Tous les ornements de ces plafonds ont été peints par Evrard Chauveau, et les figures par un italien. Il est facile de reconnoître dans ces estampes le goût et la belle composition de notre sculpteur. M. Leclerc les a gravées sur les dessins mis au net par l'inventeur ; ils lui furent envoyés de Suède ; mon beau-frère en a plusieurs esquisses. »

CHAUVEAU (Évrard), peintre, quatrième fils de Fr. Chauveau, né à Paris le 19 janvier 1660, mort à Paris le 23 mars 1739. Élève de son père. — « En 1695, son frère cadet (René), qui étoit en Suède depuis environ deux

[1] Ce sont ceux qui composent la garde du roy de Suède.

[2] Voyez le *Catalogue de Leclerc*, par Jombert, n° 261, t. II, p. 127-8 : gravé en 1697.

[3] *Ibidem*, n° 268, t. II, p. 136-137 ; gravés en 1700.

38

ans, occupé à des ouvrages de sculpture, sollicita de M. de Tessin, surintendant des bâtiments du roi de Suède, de mander Evrard Chauveau. Sitôt qu'il fut arrivé, il peignit pour la reine de Suède, mère de Charles XI, les plafonds d'une des grandes galeries et du grand salon de Drotningholm, château de plaisance, proche de Stockholm. Il a représenté la naissance de Pandore au plafond du salon. C'est un ouvrage considérable, car ce salon est aussi long et presque aussi large que la nef des Grands-Augustins, à Paris. Dans cette peinture, il a fait régner tout autour une balustrade qui paroît ornée de riches tapis, et qui semble être soutenue par des colonnes. Autour de cette balustrade, il paroît des caisses d'orangers et des cassolettes de parfums entremêlées de rares oiseaux.

» En place de ces figures il avoit projeté de faire paroître des hommes de toutes sortes de nations, lesquels auroient paru contempler le plafond ; on ne goûta point son idée, qui étoit cependant plus noble et plus grande que celle qu'on l'obligea d'exécuter. Comme on l'avoit gêné dans son projet, on ne lui a pas permis de rapporter en France les cartons qu'il avoit faits pour cet ouvrage ; néanmoins on pourra graver et donner au public, dans quelque temps, toute l'ordonnance de ce plafond, excepté seulement la balustrade, parce qu'elle n'est point peinte sur le petit modèle que ce peintre avoit fait, qu'il a trouvé moyen de rapporter de Suède.

» Cette grande entreprise étoit à peine finie, que le prince de Hesse-Cassel, maintenant roi de Suède, arriva de son voyage d'Italie ; aussitôt il vint voir les peintures à Drotningholm. Surpris de la magnificence et du coup d'œil de cet ouvrage, il demanda à M. de Tessin si c'étoit du pinceau d'un Italien. Ce seigneur lui fit réponse que c'étoit de celui d'un François, et là-dessus il lui présenta Evrard Chauveau, qui s'étoit avancé pour saluer ce prince et savoir ses sentiments sur son ouvrage, lequel lui dit d'une manière fort obligeante : « Monsieur, je reviens d'Italie, mais je n'y ai rien vu de si beau[1]. » Ce peintre a aussi beaucoup travaillé à Stockholm, tant au château royal qu'à des palais de plusieurs seigneurs.

LA PORTE (Louis de), sculpteur. — Cet artiste est mentionné dans Marianne d'Ehrenstrom comme ayant travaillé au château, sous Charles XI, avec Chauveau.

BOUCHARDON (Jacques-Philippe), sculpteur [2], frère d'Edme Bouchardon,

[1] « La composition de ce morceau représentoit Pandore, et il étoit de la composition de René Chauveau, son frère. » (Note de Papillon.)
Vie de Fr. Chauveau, graveur, et de ses deux fils, Evrard et René, par Papillon, réimprimée par les soins de MM. Th. Arnauldet, P. Chéron, A. de Montaiglon ; broch. in-8°. Paris, Jeannet, 1854, p. 15 et 16.
[2] Heinecken en fait un peintre ; il se trompe évidemment.

né à Chaumont le 1er mai 1711, mort à Stockholm assez jeune[1], après 1750[2]. — Bouchardon fut appelé en Suède en 1735, pour prendre part aux travaux que la cour faisait exécuter. Il a sculpté une chaire dans la chapelle du château royal à Stockholm et les grandes figures qui ornent les arcades du château ; il a modelé les médaillons[3] en plomb représentant les rois de Suède depuis Gustave Wasa jusqu'à Charles XI, qui ornent la façade occidentale du palais royal à Stockholm. Dans l'église de ce château, il a commencé la sculpture du devant d'autel, représentant en relief le Christ dans le jardin des Olives ; il mourut après avoir presque terminé cet ouvrage, que L'Archevêque continua et qui fut achevé par Sergell[4]. M. Carnandet, dans sa notice historique sur Edme Bouchardon, nous dit que Jacques-Philippe Bouchardon fut premier sculpteur du roi, directeur de l'Académie de Stockholm, et que l'on a publié en Suède une notice sur les ouvrages qu'il a exécutés dans ce royaume ; mais il s'est bien gardé de nous la faire connaître et de s'en servir.

COUSIN, sculpteur. — La façade méridionale du château de Stockholm est ornée de six grandes colonnes corinthiennes engagées, couronnées de trophées qui ont été modelés par Cousin, sculpteur français, et moulées en plomb par Meyer. Cousin, dit-on, a modelé les dix cariatides ioniques et les médaillons en plomb des rois de Suède qui sont placés entre les pilastres de la façade occidentale du château royal[5].

OUDRY (voir page 190). — Oudry fit en 1740, pour le cabinet du comte de Tessin, un tableau représentant un basset, gravé par Aveline en 1740.

CHARDIN et **BOUCHER** (voir pages 553 et 215). — « Le comte de Tessin a fait faire à Chardin plusieurs tableaux, et actuellement il en fait un pour le prince royal de Suède. » A ce trop court renseignement que nous donne Mariette, nous pouvons joindre la curieuse lettre de M. Berch, secrétaire d'ambassade sous le comte de Tessin, auquel il écrivait de Paris, le 27 octobre 1745 :

« Monseigneur, l'affaire des tableaux rencontre un peu de difficultés du côté de M. Chardin, qui avoue naturellement qu'il ne pourroit pas

[1] Cette indication est dans la *Vie d'Edme Bouchardon*, par Caylus, p. 5 (1 vol. in-12, 1762) et dans l'abbé Fontenai.

[2] Je trouve dans *Marianne d'Ehrenstrom* que Bouchardon travailla en Suède de 1735 à 1745. Cette dernière date m'avait paru d'abord être celle du décès de notre artiste, mort jeune, comme nous le savons d'autre part ; mais elle est évidemment fausse, puisque, en 1750, il commanda deux tableaux à Joseph Vernet. (Voir *Revue universelle des Arts*, t. VI, p. 107.

[3] Voir l'article suivant.

[4] Molbech.

[5] Ekmarck, p. 240, 243.

donner les deux pièces que dans un an d'icy. Sa lenteur et la peine qu'il se donne doivent, dit-il, déjà être connus à V. E. Le prix de 25 louis d'or par tableau est modique pour lui, qui a le malheur de travailler si lentement ; mais en considération des bontés que V. E. a eues pour lui, il passera encore ce marché, et laissera à la volonté de cet ami de V. E., s'il veut y ajouter quelque chose quand l'entreprise sera achevée. De cette façon, V. E. a encore du temps pour se déterminer, si Elle veut qu'il travaille. Un tableau qu'il a chez lui l'occupera probablement encore un couple de mois. Jamais chez lui plus d'un entrepris à la fois [1].

» Boucher va plus vite ; les quatre tableaux sont promis pour la fin du mois de mars. Le prix restera un secret entre V. E. et lui, à cause de la coutume qu'il a établie de se faire donner 600 livres pour ces grandeurs, quand il y a du fini. Il ne veut de l'argent qu'à mesure que chaque pièce sera livrée....

» J'ai communiqué à M. Boucher mes idées sur la disposition des sujets ; il ne les a pas désapprouvées et a paru en être fort content. Le Matin sera une femme qui a fini avec son friseur, gardant encore son peignoir et s'amusant à regarder des brimborions qu'une marchande de modes étale. Le Midy, une conversation au Palais royal entre une dame et un bel esprit qui fait la lecture de quelque mauvaise poésie, capable d'ennuyer la dame, qui fait voir l'heure à sa montre; la méridienne dans l'éloignement. L'Après-Dîner ou le Soir nous embarrasse le plus : des billets apportés pour donner un rendez-vous, ou des mantelets, des gants, etc., que la femme de chambre donne à sa maîtresse qui veut aller en visite. La Nuit peut être représentée par des folles qui vont en habit de bal et se moquent de quelqu'un qui est endormi. On tâchera de caractériser les sujets, de manière qu'avec les Quatre Points du Jour, cela fasse aussi les Quatre Saisons. Voilà, monseigneur, les premiers projets que M. Boucher et moy nous avons formés ; avant que le Matin soit entièrement passé, on aura des moments pour réfléchir comment bien remplir le reste de la journée. J'espère par la suite du temps d'avoir quelques croquis pour envoyer à V. E. M. Boucher paroît vouloir s'y prêter. J'ai l'honneur d'être, etc.[2]. »

VERNET (Joseph) (voir page 152). — Pendant son séjour à Rome (1738-53), Vernet peignit six tableaux pour divers amateurs Suédois, et en 1764 il fit un tableau pour le comte de Kreutz, ambassadeur de Suède.[3]

[1] Le Livret du salon de 1747 parle de ces tableaux de Chardin faits pour la Suède.
[2] *Portraits inédits d'artistes français*, par MM. Ph. de Chennevières et Legrip, in-fol., p. 56.
[3] *Revue universelle des Arts*, t. VI et VII.

ARTISTES SUÉDOIS AU XVIII[e] SIÈCLE, ÉLÈVES DE FRANÇAIS [1].

Lundberg, peintre de portraits, élève de Cazes, à Paris; étudia aussi à Paris le pastel sous la Rosalba, et en répandit le goût en Suède.

Savenbom (Jean), élève de Joseph Vernet, revint de Paris en Suède, en 1760.

Ljunberger (Gustave), graveur en médailles, travailla longtemps à Paris.

Lavrince, peintre à la gouache et en miniature, s'est formé en France, où il séjourna en 1771, puis de 1774 à 1791.

Rehn (J.-E.), graveur, envoyé à Paris pour étudier sous Le Bas, par le comte de Tessin [2].

BERTHEVIN. — Adolphe-Frédéric ayant fondé, en 1760, la manufacture royale de porcelaine de Marieberg, un Français nommé Berthevin y mit en œuvre, en 1767, les procédés de fabrication employés à Sèvres [3].

L'ARCHEVÈQUE (Pierre-Hubert), sculpteur, né en 1721, mort à 57 ans, le 26 septembre 1778. Élève de Bouchardon. — L'Archevêque vint en Suède en 1760. « On a de lui la statue pédestre en bronze, de Gustave Wasa, sur la place des Nobles, à Stockholm. L'exécution de ce monument est lourde; mais on ne peut pas faire le même reproche à sa statue équestre de Gustave-Adolphe, qui est érigée sur la grande place de l'Opéra [4]. »

« Le placement de cette statue a eu lieu le 15 mai 1791 [5]. Le transport depuis l'atelier du sculpteur, quoique peu éloigné, et les frais du placement ont monté à 6000 rixdales. Les proportions du cheval et de la statue sont absolument les mêmes que celles de la statue renversée d'Henri IV à Paris. Elle pèse en tout 150 schippunds. Derrière, au bas de la statue, sera un grand trophée, dans lequel on distinguera les boucliers et les écussons des différents peuples vaincus par Gustave-Adolphe; autour seront les bustes en médaillons des cinq principaux généraux de ce prince : Baner, Torstenson, Jacques de Lagardie, Horn et Saxe-Weymar. Ils sont finis. Le tout est de L'Archevêque, excepté la décoration d'en bas et ce qui reste à y placer. Cette

[1] Marianne d'Ehrenstrom. — *Archives de l'art français*, t. III, p, 118. — Mariette, article Lemke , p. 154 du manuscrit.

[2] Voir *Les portraits inédits d'artistes français,* par MM. Ph. de Chennevières et Legrip, article Le Bas.

[3] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1874, 5 décembre.

[4] Bruun-Neergaard, p. 20. — Voir aussi Fortia de Piles, t. II, p. 140.

[5] Elle n'avait été fondue qu'en 1791 : art. *Bronze* du *Dictionnaire technologique.*

dernière partie est de SERGELL[1], qui a donné les dessins, et s'est chargé de l'exécution. Au bas sera la statue d'Oxenstiern dictant à l'Histoire la vie du Roi ; ce qui fera un très-bel effet lorsque tout sera en place [2]. »

Nous ne savons où Patte a trouvé la description qu'il donne de cette statue de Gustave-Adolphe ; il dit que le Roi est sur un cheval lancé au galop, et suivi par la Victoire, également à cheval, courant pour l'atteindre et lui placer une couronne de lauriers sur la tête [3]. Il ne peut être question que d'un projet qui n'a pas été exécuté [4].

La statue de Gustave Wasa, élevée sur la place du palais de la noblesse, aux dépens de l'ordre de la noblesse, a été fondue en 1770, avec des canons pris sur l'ennemi en 1700. Elle a onze pieds de haut ; elle représente le roi drapé d'un vaste manteau, la tête couronnée de lauriers, le sceptre à la main. La statue fut découverte le 23 juin 1774, anniversaire de l'entrée de Gustave à Stockholm [5].

L'Archevêque continua le bas-relief de Bouchardon (voir page 595). A la Bourse, on voit de lui le buste du baron J. Alstrœmer, conseiller de commerce [6] ; à la grande salle des Etats, au château royal, à Stockholm, il a fait les figures en plâtre sur la corniche, sauf deux qui sont de Bouchardon ; il a modelé les bustes de Gustave Ier et de Gustave II ; ensuite il quitta la Suède [7] en 1776. L'Archevêque a formé plusieurs élèves, entre autres le célèbre Sergell.

On attribue à L'Archevêque le monument élevé à Descartes en 1770, par Gustave, prince royal, dans l'église d'Adolphe-Frédéric ; Molbech dit au contraire qu'il est l'œuvre de Sergell.

MASRELIER ou **MARSELIER** (LOUIS), peintre d'ornements [8], né en France, mort en 1810. — Il était encore enfant lorsqu'il vint en Suède avec son père MARSELIER, habile sculpteur d'ornements, qui était chargé de décorer les appartements du château de Stockholm. Louis Marselier a fait le tableau d'autel de l'église de Marie-Madeleine, et les peintures [9] des appartements royaux du château de Haga.

« M. Masrelier, français, dessinateur charmant, a donné tous les dessins du pavillon de Haga, et les a exécutés avec une perfection qui lui fait le plus grand honneur. Il a un goût infini : c'est bien dommage

[1] Jean-Tobie Sergell, élève de L'Archevêque, naquit en 1740 et mourut en 1840.
[2] Fortia de Piles, t. II, p. 141.
[3] P. 89.
[4] Le cabinet Paignon-Dijonval, (p. 168 du Catalogue), possédait plusieurs dessins, projets, esquisses et devis de la statue de Gustave-Adolphe.
[5] Ekmarck, p. 290.
[6] Idem, p. 261.
[7] Ch. Molbech.
[8] Marianne d'Ehrenstrom le désigne ainsi. C'est Weinwich qui nous donne son prénom et toute cette biographie.
[9] « La décoration intérieure », dit Fortia de Piles, t, II, p. 199.

qu'un aussi excellent artiste n'ait point d'élèves qui puissent l'aider : il est obligé, pour tout ce qu'il doit exécuter, de donner le dessin et les différentes nuances. Alors il a des élèves qui calquent très-bien et appliquent ensuite les couleurs. Comme le plus souvent cet artiste travaille en arabesques ou en tableaux, servant de décoration intérieure de différents appartements, on peut juger de l'immensité de son travail : il y a dans tel morceau cent et deux cents figures. M. Masrelier a été onze ans en Italie, et en a rapporté une immense quantité de dessins qu'il a pris sur les lieux et qui valent la peine d'être vus[1]. »

MASRELIER, sculpteur en bois. — « Masrelier, frère du dessinateur, sculpteur en bois. Pour aller plus vite il se sert d'un procédé qui imite fort bien les moulures et est beaucoup plus économique ; c'est une pâte qui se durcit, à laquelle on donne la forme que l'on veut et susceptible de recevoir toutes les couleurs. L'or y tient fort bien et s'y polit à merveille. Il a appris ce secret à Paris et jusqu'à présent il a parfaitement réussi. Young (excellent sculpteur sur bois travaillant à la même époque à Stockholm) prétend que le bois doit avoir la préférence sur cette composition. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est moins chère, plus aisée à réparer, plus susceptible de prendre toutes les formes, et qu'employée elle fait le même effet que le bois. Ce procédé a de plus un grand mérite aux yeux du roi toujours pressé de jouir ; c'est que par là il a plus promptement ce qu'il désire[2]. »

GUILBERT, graveur. — « M. Guilbert, graveur, est chargé de graver en taille douce toutes les médailles du règne actuel. Cette collection déjà fort nombreuse, ne peut être complète qu'à la mort du roi qui s'en réserve les planches et les épreuves, de manière qu'il n'est pas aisé de se les procurer. Le burin en est un peu sec. Les vignettes, d'après les dessins de M. Masrelier, sont en général du meilleur goût. Il y aura à chaque planche une explication sur deux colonnes, français et suédois. Le graveur des médailles est M. Fehrmann[3]. »

TARAVAL (Thomas-Raphael), peintre, mort en 1750. Elève de Jean-André. — Thomas-Raphaël Taraval, père de Hugues et de Louis-Gustave Taraval, fit ses études à Paris et avait déjà de la réputation, comme portraitiste, lorsqu'il se rendit à Stockholm, où le roi le nomma peintre de la cour. Il fit beaucoup de portraits et mourut en 1750[4]. Taraval fut premier peintre du roi de Suède[5]. Il a peint le plafond

[1] Fortia de Piles, t. II, p. 125.
[2] Fortia de Piles, t. II, p. 126.
[3] Fortia de Piles, t. II, p. 127.
[4] Traduit de Nagler. — Voir aussi Fiorillo et Bruun-Neergaard, p. 5.
[5] Fiorillo, *Geschichte der zeichnende Künste*, t. III, p. 405.

de l'église du château de Stockholm[1]. Taraval a fait aussi plusieurs plafonds du nouveau château de Stockholm. On dit que c'est lui qui, avec Bouchardon, mit sérieusement la première main à l'école de dessin et à l'Académie de dessin en Suède[2].

TARAVAL (Hugues), peintre d'histoire, né à Paris en 1728, mort à Paris en 1785. — « Taraval se rendit en Italie pour achever ses études. De retour à Paris il fit un portrait de Louis XV qui eut un très-grand succès. Ensuite il entreprit un voyage en Danemark, puis en Suède, où son père Thomas-Raphaël était peintre de la cour à Stockholm. Mais notre artiste revint à Paris, où l'Académie le reçut parmi ses membres en 1769. Il y fut quelque temps professeur, puis il trouva une place avantageuse à la manufacture des Gobelins, et y mourut en 1785. Taraval peignit des portraits, des sujets historiques et de genre, dans le goût de son temps. Il fut artiste de talent. Plusieurs de ses œuvres sont gravées; une Sainte Famille, gravée par J.-J. Clément, in-fol; — une Bacchante se préparant à un sacrifice, gravée par C.-G. Schnetz; — une jeune ouvrière accablée de sommeil, gravée par le même; — une scène de bal à Venise, d'après le Tintoret, belle planche, mais rare, gravée par Taraval lui-même[3]. »

DE MEAUX, peintre français. — Il exécuta au palais du comte de Tessin de bonnes peintures[4].

CAVAILER ou **CAVALIER**, sculpteur en ivoire. — Cet artiste français vivait en Suède; il y est connu par de belles figures bien dessinées, qui ont été prises pour modèles en diverses médailles[5]. On trouve au château de Skokloster un portrait en ivoire du comte Christophe de Kœnigsmarck, par un sculpteur nommé *Cavalier;* ces deux noms s'appliquent bien probablement au même artiste[6].

DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte, né à Lyon en 1740 ; mort à Stockholm en 1804. Elève de François Blondel. — « Après s'être fait connaître à Lyon et à Paris par différents tableaux, Desprez alla en Italie pour développer son talent déjà remarquable. A Rome, où il s'occupait d'architecture en même temps que de peinture, il sut acquérir les bonnes grâces de Gustave III, et ce prince l'emmena en Suède, comme architecte et peintre de la cour. A Stockholm il se fit connaître par les belles décorations de l'opéra de Gustave Wasa. Puis le roi lui fit

[1] Molbech.
[2] Weinwich.
[3] Traduit de Nagler.
[4] Weinwich.
[5] Weinwich.
[6] Geffroy, *Notices et extraits des manuscrits concernant l'histoire ou la littérature de la France qui sont conservés dans les bibliothèques ou archives de Suède, Danemark et Norvége*, 1 vol. in-8°., 1856.

dresser le plan d'un château projeté à Haga, mais la mort tragique de ce prince en arrêta l'exécution.

» Notre artiste puisa des sujets pour de grandes peintures dans la guerre qui eut lieu en 1788 contre la Russie. Le tableau principal représente la bataille de Swenksund, pour lequel l'artiste fit à Londres, où il avait été par ordre du gouvernement, un grand nombre de dessins [1]. Il offrit aussi plusieurs de ses productions à l'empereur de Russie et au roi de Danemark, qui tous deux accueillirent avec bienveillance les œuvres de Desprez.

» Desprez était d'une activité sans égale. Son esprit inquiet créait sans cesse du nouveau, aussi manque-t-il à plusieurs de ses compositions la dernière main et un dessin correct. Mais sa manière est grande, large, et basée sur les bons principes de l'art.

» En dehors de ses grands tableaux on connaît aussi de lui quelques caricatures, où règne beaucoup d'esprit et de finesse, et quelques costumes du Nord, dont quelques-uns ont été gravés par Elie Martin [2].

» Desprez a formé en Suède plusieurs élèves [3] et s'est acquis de la réputation. On vante surtout la richesse de son imagination [4], et le

[1] « M. Després, Français, peintre et architecte. Le roi l'ayant trouvé à Rome en 1784, l'a pris à son service ; il est chargé des décorations, des costumes de l'Opéra, de tout ce que le roi fait bâtir, et actuellement de la construction du nouveau palais de Haga. Cet artiste a l'imagination la plus riche et la plus vive, et on peut même lui reprocher quelquefois d'entasser trop de détails différents dans un petit espace. Il a fait un grand tableau représentant une bataille entre les Crotoniates et les Sybarites que le roi possède aujourd'hui. Il est occupé actuellement à mettre en tableaux les principales actions de la guerre de Finlande ; il y en aura onze que voici : bataille navale de Hogland, 17 juillet 1788 ; Porusalmi, 6 juin 1789 ; Uttismalm, 28 juin ; Parkumacki, 21 juillet ; affaire de Walkiala, 29 avril 1790 ; Pardakoski, 30 avril 1790 ; les barraques de Kettis, mai 1790 ; Pestimacki, 5 mai ; bataille de Fredericsham, 15 mai 1790 ; retraite de Vibourg, 3 juillet ; bataille de Swenksund, 9 et 10 juillet 1790.

» M. Després est aussi chargé de la construction de l'obélisque qu'on doit ériger à Haga, où on en voit le modèle en bois, et généralement de tout ce qui tient à l'architecture de ce palais ; il est de plus maître de dessin du prince royal depuis 1791. » (Fortia de Piles, t. II, p. 124.)

[2] On voit aussi de lui au château royal de Stockholm, à l'Opéra, deux tableaux, dont l'un représente une bataille, et l'autre Gustave III assistant à la messe dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. (Ekmarck.)

[3] Que Weinwich et Marianne d'Ehrenstrom nous font connaître. Ce sont : *Altell ; Limnell*, peintre de dérorations et d'aquarelles ; *Holmberg*, grand artiste, mort jeune ; *Hjelm*, peintre de décors ; *Akestrom*, mort à Rome ; *Falkcranz*, professeur, peintre de paysage justement célèbre.

[4] « Pendant le séjour de Gustave III, à Rome, il y fit la connaissance de *Desprez*, Français et pensionnaire de l'Académie des beaux-arts à Paris, homme d'un génie fougueux et d'une imagination pour laquelle il n'y avait point de limites. Son esprit était tout audace ; dans ses esquisses, des feux électriques, pour ainsi dire, guidaient son pinceau. Le roi l'engagea pour le grand théâtre de l'Opéra, comme peintre de décorations. Desprez arriva donc à Stockholm en 1787 et y mourut en 1804, généralement regretté. Outre ses ouvrages pour le théâtre, tous d'un style élevé, d'une perspective admirable et d'un ensemble magique, on a de lui beaucoup de tableaux en aquarelle et à l'huile, où l'abondance de son génie et la richesse de ses idées sont en parfaite harmonie avec la force et la perfection de son talent comme dessinateur. Qu'on voye son grand tableau de la bataille des Romains et des Samnites (au salon du roi à la maison de l'Opéra), — celui qui représente la bataille de Hogland, — la visite

roi Gustave allait même jusqu'à croire qu'il n'y avait que deux personnes qui eussent vraiment de l'imagination, lui et son peintre. Il est incontestable que Desprez possédait de grands mérites, et Acerbi est injuste envers lui, en l'appelant dans son voyage, misérable peintre de marine et d'histoire. Acerbi nous apprend en même temps que Desprez, après la mort de son protecteur, n'a pas été heureux dans ses dernières années, mais que cela ne l'a pas empêché de s'abandonner à ses rêveries d'artiste ; entre autres, il aurait conçu le plan d'une pyramide, à l'érection de laquelle tous les Etats de l'Europe auraient contribué. Il est fait mention aussi de Desprez dans la Biographie universelle et dans l'Encyclopédie de Gruber et Ersch [1]. »

GAGNEREAUX (Bénigne), peintre d'histoire (voir page 498). — Gagnereaux avait dessiné, en 1784, au fusain et à la craie, sur les murs du cloître de la Chartreuse de Rome, quatre grands sujets de bacchanales, de jeux et de repas des divinités champêtres. Ces compositions eurent un très-grand succès; elles furent visitées par le roi de Suède, Gustave III, qui fit à l'artiste l'honneur d'aller le voir à son atelier et de lui acheter le tableau d'Œdipe aveugle [2], auquel il travaillait, et de lui en commander un autre, que Gagnereaux fit en 1785 et qui représentait l'entrevue du roi de Suède avec le pape Pie VI au Vatican; ce tableau est aujourd'hui au château royal de Stockholm. Gagnereaux en fit une répétition pour le pape. En 1787, il fit pour le roi une éducation d'Achille. En 1793, Gagnereaux peignit à Florence, pour le duc régent de Suède, Psyché portée par les Zéphires. Il reçut en 1793, comme récompense de ce bel ouvrage, le brevet de peintre d'histoire du roi de Suède.

Gagnereaux a travaillé aussi pour plusieurs Suédois : il a peint pour le sculpteur Sergell, une bacchanale et l'éducation de Jupiter; — pour le baron Taube, premier ministre du roi, Ariane et Bacchus, 1785 ; l'Amour qui a dompté la Force, 1787 (gravé par son frère); Hébé qui verse à boire à l'aigle; — pour la princesse de Suède, Vénus blessée par Diomède est transportée dans l'Olympe par Iris, et le Génie de la Paix; ces deux tableaux ont été gravés par son frère [3].

de Gustave III au Musée de Pio-Clementinum, ainsi qu'à l'église de Saint-Pierre, et on se persuadera qu'il savait réunir l'imposant à la beauté du style.

» Desprez était très-grand architecte. Il a bâti le pavillon du roi à Haga, et a fourni le plan pour le château que Gustave III comptait y faire construire, et dont les fondements étaient achevés lors de la mort de ce prince. » (Marianne d'Ehrenstrom). — Le château de Haga n'a pas été achevé, et même les fondements en ont été détruits.

[1] Traduit de Nagler.

[2] Placé aujourd'hui au château de Drotningholm.

[3] H. Baudot, *Eloge historique de B. Gagnereaux*, Dijon, 1847.

HOUDON (voir page 216). — En 1785, Houdon exposa le buste de Gustave III.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

1771, octobre. Louis XV donna au roi de Suède et au prince Frédéric son frère dix vases, deux bustes et un service de table composé de 584 pièces (46,920 livres). — 1784, 22 juin et 9 septembre. Louis XVI donna à Gustave III : un service de table, un cabaret, divers groupes en biscuit pour surtout, plusieurs figures d'illustres Français, les bustes du roi et de la reine de France, des vases et des tableaux de fleurs et de fruits peints par MICAUD (47,976 livres)[1].

LE MONNIER (GABRIEL-JEAN-JOSEPH-HUBERT), né à Thionville en 1761. — Ce gentilhomme français, émigré en 1792, résida à Stockholm et à Copenhague pendant plusieurs années, et y fit des portraits en miniature et au pastel[2].

GÉRARD (voir page 155). — Il a peint en 1810 et en 1813, la reine de Suède[3]. En 1811, il a fait le portrait de Bernadotte (Charles-Jean XIV), et en 1815, celui d'Eugénie-Bernardine-Désirée, reine de Suède.

FOUQUET (FRANÇOIS), sculpteur, né à Paris en 1787. — Il a modelé les deux Renommées qui ornent la croisée du centre de la façade septentrionale du château royal de Stockholm ; elles ont été placées en 1814[4].

CORDIER DE BONNEVILLE (LOUIS-JOSEPH-ANGER), né en France en 1770 ; mort vers 1836. — Cordier de Bonneville, maître de français à l'Académie militaire de Carlberg, peignit des paysages à l'huile et à la gouache ; il avait trouvé le moyen de rendre ses gouaches durables ou, comme il le disait, indélébiles. Il a gravé à l'aquatinta.

REQUILLARD, ROUSSEL et **CHOCQUEEL**, fabricants de tapisseries à Aubusson et à Tourcoing. — Ils ont exposé à Londres, en 1862, de très-beaux panneaux de tapisserie représentant les Quatre Saisons, exécutés pour le roi de Suède.

MANUFACTURE DE SÈVRES.

L'Empereur a donné au roi de Suède : en 1856, un grand vase, fond blanc, décoré de fleurs par SCHILT père ; — en 1861, un meuble style

[1] Renseignements communiqués par M. Riocreux.
[2] Weinwich.
[3] Le portrait peint en 1813 a été gravé par P. Adam.
[4] Ekmarck, p. 50. — Nagler.

chinois, dont les peintures, représentant des scènes chinoises, ont été faites par DEVÉLY ; — en 1868, deux vases-carafe, fond blanc, sur lesquels BARRIAT avait peint : une jeune fille portant de l'herbe et une autre battant du blé.

ARTISTES SUÉDOIS MODERNES, ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

FOGELBERG (Benoît) ; élève à Paris de Pierre Guérin et de Bosio, de 1818 à 1820.

FORSELL, célèbre graveur, envoyé par le roi de Suède, en 1806, à Paris comme pensionnaire ; il fut élève de Bervic.

GŒTHE, sculpteur, qui vint étudier à Paris en 1803.

JERNBERG (Auguste), peintre, élève de M. Couture.

LUDGREN (Egron), peintre, élève de M. Léon Cogniet.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE STOCKHOLM (1867).

Bertin (Nicolas). Un jeune galant cause avec une bergère assise près d'une cage.

Boucher. Vénus à sa toilette (1746). — Vénus et les Grâces au bain. — Le triomphe de Galatée (1740). — Léda surprise au bain par Jupiter métamorphosé en cygne. — Une jeune femme à sa toilette (1746). — Pense-t-il aux raisins ? (une bergère approche un grain de raisin de la bouche d'un berger couché à ses pieds (1747.)

Bruandet (Louis). Paysage.

Cazes (Pierre-Jacques). Galatée et Acis.

Chantreau (Jacques). Une famille regarde son chien danser. — Un jeune garçon etale à terre un jeu de cartes ; un autre le montre à un personnage qui monte l'escalier de la chaumière.

Chardin. Une jeune ouvrière en tapisserie. — Un jeune dessinateur vu de dos. — Une femme occupée à savonner. — Une jeune fille tirant de l'eau à une fontaine (1725). — La toilette du matin. — Le *Benedicite*. — La leçon de tapisserie. — Un lièvre mort suspendu près d'un chaudron.

On peut attribuer à Chardin deux autres tableaux : une jeune femme étendue sur un fauteuil tenant un livre. — Une dame en peignoir blanc, assise à son bureau, est occupée à contrôler son compte de ménage.

Claude Lorrain. Paysage éclairé par le soleil du soir. — L'arc de Constantin.

Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. Deux batailles.

Coypel (Noël-Nicolas). Le jugement de Pâris.

Desportes. Trois tableaux de fleurs avec fruits et perroquets. — Quatre lapins près d'un terrier. — Un chien blanc en arrêt devant un faisan. — Les apprêts et les restes d'un déjeuner. — Pêches dans un riche vase d'argent, avec faisans morts et vase de vermeil.

Desprez. Gustave III assistant à la messe dans la basilique de Saint-Pierre de Rome.

Dubuisson (André ?). Jeunes filles au bain. — Jeunes gens dansant dans un parc.

Dunouy (Alexandre-Hyacinthe). Entrée du bois de Boulogne.

Gagnereaux (Bénigne). Œdipe (1784). — Pie VI faisant à Gustave III les honneurs de la galerie de sculpture du Vatican.

Guaspre (Le). Dix paysages. — Douze autres de son école ou de celle de Nicolas Poussin.

Julier ou **Juliard** (Jacques-Nicolas) *. Paysage à Frascati (1750). — Paysage à Tivoli (1751).

Lacroix (Gaspard). Deux marines.

Lagrenée (Jean-François). Mercure à genoux devant Aglaé (1767). — L'Amour et Psyché (1767). — Bacchus consolant Ariane (1768). — Diane et l'Amour contemplant Endymion (1768).

Lancret. L'escarpolette. — Le colin-maillard. — La patineuse.

Largillière. Portrait en pied de Louis XV.

Loutherbourg. Le naufrage. — Combat naval entre chrétiens et musulmans (1767). — Troupeau au repos dans un pâturage. — Le retour du marché ; un paysan marche à côté de son cheval chargé de provisions ; sa

* Peintre français du milieu du XVIIIe siècle, qui travaillait à Rome.

femme monte une ânesse suivie de son ânon.

Manglard (Adrien). Dans l'intérieur d'une grotte des soldats interrogent des paysans.

Lemoine (François). Vénus et Adonis.

Natoire (Ch.-Jos.). Apollon assis à côté d'une nymphe. — Jupiter assis dans les nues entoure une déesse de ses bras. — Le dieu d'un fleuve versant l'eau d'une urne près de laquelle il est assis.

Nonotte (Donat). Jeune fille baisant une colombe.

Oudry. Un chien barbet (1725). — Le lion et l'araignée. — Le tigre de la ménagerie de Versailles (1739). — Un chien basset. — Un épagneul. — Le cerf aux abois. — Un chien d'arrêt. — Fleurs et fruits. — Oiseaux morts suspendus à la muraille; à terre, quelques poissons ; un canard vivant et un chien. — Un lièvre mort. — Un singe tenant un violon; coq, poule et poussins. — Lièvre et gibier sur un tapis turc.

Parrocel (Ch.). Une jeune femme lisant assise près du feu.

Pater (J.-B.). Baigneuses.

Poussin. Laban redemande ses dieux à ses filles. — Un ange conduit la Sainte Famille sur le chemin d'Egypte. — Dieu apparaît à Abel.

Ecole du Poussin. Paysage avec des anges qui enlèvent la Madeleine. — Paysage avec la fuite en Egypte. — Orage ; paysage avec édifices, chutes d'eau et figures.

Restout (Jean). Portrait du fils de l'artiste.

Rigaud. Charles XII. — Le cardinal Fleury.

Subleyras. La Victoire. — Portrait du peintre.

Taillasson. — Psyché.

Taraval. — Vénus et Adonis.

Tournières. Une jeune femme en chapeau de paille.

Valentin. Saint-Jean-Baptiste.

Vanloo (Carle). Neptune. — Une naïade.

Vernet (Joseph). La pêche au clair de lune. — Marine au soleil levant. — Le navire sombré. — Départ pour une promenade sur mer. — Marine par un temps calme. — Tempête. — Dans une excavation de rocher, deux hommes soignent une marmite près du feu, et un troisième dort étendu sur le sol.

Vouet. L'Annonciation. — La Sainte-Famille. — Galatée.

Watteau. La Sainte Vierge.

COLLECTION DE PASTELS, GOUACHES ET AQUARELLES DU MÊME MUSÉE.

Desprez. Intérieur de Saint-Pierre de Rome (aquarelle).

L'Archevêque (Pierre). Suzanne et les deux vieillards (pastel).

Poussin. Vue de Saint-Pierre de Rome et vue d'un ancien amphithéâtre romain (gouaches).

Prévost (J.-F.). Fleurs et fruits (gouache).

Vanloo (Carle). Tête de vieillard (pastel); étude pour le tableau de Neptune.

CHAPITRE XV

SUISSE

INFLUENCE DE LA FRANCE A GENÈVE.

Le calvinisme détruisit à Genève l'étude et le goût des beaux-arts, qui disparurent promptement devant des lois somptuaires très-rigoureuses, destinées à maintenir la simplicité des mœurs républicaines, et devant un culte austère qui avait rompu avec toutes les traditions du catholicisme, si favorable aux arts du dessin.

Cependant on trouve à Genève, pendant cette période de proscription des beaux-arts, deux artistes français qui y sont établis : au XVIe siècle, un architecte, Patac (Jean), originaire de Montélimar, qui fut admis à la bourgeoisie, en récompense de ses travaux ; au XVIIe siècle, c'est un peintre, Frémier, que le conseil chasse de Genève, le 2 mai 1625. Plusieurs expulsions de ce genre eurent lieu au XVIIe siècle.

Jusqu'au XVIIIe siècle, les mœurs et la législation de la République contrarièrent également le développement des beaux-arts.

« Dès le commencement du XVIIIe siècle, quelques Genevois comprirent que l'étude du dessin, dans une ville industrieuse comme Genève, était indispensable pour le développement et la prospérité de ses diverses fabriques. » De 1704, année pendant laquelle on proposa l'établissement d'une école de dessin linéaire, jusqu'en 1750 que cette école fut établie, les Conseils et le parti dévot s'opposèrent à toute création de ce genre.

Le premier maître d'école publique de dessin, chargé d'apprendre aux élèves à manier la règle et le compas, fut Soubeyran (Pierre).

Vers 1772, sous l'inspiration de De Saussure, une société pour l'avancement des arts se fondait à Genève, et quelques artistes apparaissent. Ils descendaient en partie des protestants français établis à Genève pour fuir les dragonnades, et presque tous vinrent étudier en France. A Genève plus qu'ailleurs, la France donna l'impulsion aux arts à partir du milieu du XVIIIe siècle.

Parmi les artistes éminents que Genève a produits, Jean-Etienne LIOTARD est un des plus illustres; né à Genève en 1702, Liotard descendait d'une famille de Montélimar, qui avait émigré après la révocation de l'édit de Nantes; il était venu se perfectionner à Paris et avait travaillé de 1725 à 1728 dans l'atelier de Massé, habile peintre en miniature. Pendant son séjour à Paris, Liotard reçut les conseils de Lemoine avec lequel il s'était lié. Son frère jumeau, Jean-Michel LIOTARD, graveur distingué, vint aussi se former à Paris, sous la direction de Benoît Audran.

Pierre SOUBEYRAN, graveur, né en 1709, était fils d'un serrurier de Sauve en Languedoc, qui s'enfuit à Genève pour éviter les persécutions. Pierre Soubeyran vint étudier à Paris la gravure, y séjourna de 1730 à 1750, et revint cette année prendre la direction de l'école de dessin que l'on venait d'établir à Genève. Il y mourut en 1775, avec la réputation d'un très-habile graveur.

Barthélemy DU PAN, né à Genève en 1712, peintre de portraits, vint aussi étudier à Paris.

Jean DASSIER, célébre graveur de monnaies, descendait d'une famille lyonnaise établie à Genève au XVIe siècle. Il naquit en 1676; son père, Domaine Dassier, était graveur de la monnaie de Genève ; il l'envoya en 1694 se perfectionner à Paris, chez Roettiers auprès duquel il passa deux ans. Jean Dassier succéda à son père et mourut en 1763.

Jacob-Antoine DASSIER, fils du précédent, né à Genève en 1715, fut envoyé par son père à Paris, en 1732, auprès du célèbre orfèvre Thomas Germain ; il suivit aussi à Paris les leçons de l'Académie et s'y distingua. J.-A. Dassier devint un graveur de médailles et de monnaies de grand mérite; il travailla beaucoup en Italie, à Rome et à Turin, à Londres et en Russie. Il mourut en 1759.

Pendant la première moitié du XVIIIe siècle, le goût de l'architecture se développa également à Genève; les constructions prirent un caractère plus monumental. C'est encore la France que l'on prit pour modèle, et c'est à la France que l'on demanda des plans.

VENNES, architecte français, construisit, de 1707 à 1712, l'hôpital général; l'ensemble de ce monument présente assez de noblesse, et la façade principale est dans le style de Mansart. Antérieurement, il avait élevé l'hôtel de ville et fait les plans du temple de la Fusterie ou tem-

ple neuf qui fut inauguré en 1715. Ce bâtiment n'a rien de monumental.

A cette époque on commença aussi à construire quelques beaux hôtels à Genève. La maison Buisson[1] fut bâtie sur des plans envoyés de Paris; l'architecture en est de bon goût et fort supérieure à ce qui avait été fait jusqu'alors; « aussi beaucoup d'anciens Genevois répétaient-ils que le luxe était entré à Genève par la porte cochère de la maison Buisson. »

Abeille, architecte français, donna les plans de la belle maison Lullin[2].

C'est encore de Paris que l'on apporta les plans de la maison de campagne de Malagny pour un M. Marcet.

En 1786, la Société des arts prit une assez grande importance, et le gouvernement lui donna son approbation ; elle parvint à développer l'enseignement de l'école de dessin, à former une collection de moulages sur l'antique ; enfin elle résolut, en 1788, d'introduire à Genève la gravure en taille-douce, et envoya à Paris un jeune homme pour apprendre cet art. La Société fit une première exposition de peinture et de sculpture en 1789. Plusieurs amateurs réunirent d'importantes collections et augmentèrent par leurs dons celles de la Société. Enfin, la réunion de Genève à la France, en 1798, valut à cette ville la création de son musée.

Les arts étaient devenus libres; aussi, dès la fin du XVIII[e] siècle Genève eut une école de peinture considérable par le nombre et le mérite des artistes. Les principaux sont :

Saint-Ours (Jean-Pierre), né à Genève le 4 avril 1752, qui est le premier peintre d'histoire qu'ait produit Genève; il vint à Paris en 1768 étudier dans l'atelier de Vien, puis à l'Académie ; en 1780, il obtint le grand prix pour son tableau de l'enlèvement des Sabines[3], et sa qualité de protestant et d'étranger le privant d'obtenir la pension, il alla à Rome à ses frais et fut admis à jouir, à l'Académie de France, de tous les priviléges accordés aux lauréats. Saint-Ours a peint le portrait et l'histoire avec talent ; il est mort à Genève le 6 avril 1809.

Auriol (Charles-Joseph), (1779-1834), paysagiste, qui fut élève de David.

Topfer (Wolfgang-Adam), (1766-1847), graveur, peintre de genre et dessinateur, qui apprit le dessin et la gravure à l'Académie de Paris.

Agasse (Jacques-Laurent), né en 1767, peintre d'animaux, qui a travaillé en Angleterre ; il était élève de David.

[1] Actuellement (1855) maison Naville Rigaud, rue des Chanoines, n° 121.
[2] Actuellement (1855) maison De Saussure, rue de la Cité.
[3] Ce tableau est aujourd'hui au musée du Louvre.

Arlaud-Jurine (Louis-Ami), (1751-1829), peintre de portraits, fut d'abord élève de Liotard, puis vint à Paris où il travailla six ans sous la direction de Vien[1], peintre d'histoire.

Bouvier (Pierre-Louis), (1766-1836), peintre en miniature, étudia à Paris, sous la direction de Vestier.

Vanière (Georges), (1740-1835), directeur de l'école de dessin de figure après Soubeyran (de 1772 à 1815), fut envoyé à Paris, où il fut admis à l'Académie et y travailla sept années, sous la direction de Vien[2] qui était à la tête de cet établissement. Vanière fut un excellent professeur, plein de talent et de dévouement; il établit complétement nos méthodes et nos principes à l'école de Genève.

Jaquet (Jean), né en 1765, directeur de l'école de dessin d'ornement, de 1799 à 1828, fut élève de Pajou, à Paris.

Chaponnier (Alexandre), né en 1753, Schenker (Nicolas), (1760-1848), étudièrent la gravure à Paris. Schenker, élève de Macret, à Paris, devint en 1817 directeur d'une école de gravure en taille-douce, dans laquelle ont été formés plusieurs artistes distingués.

Mlle Rath (Henriette), née en 1773, peintre de portraits en émail et en miniature, a été élève d'Isabey; elle vint à Paris en 1793 pour étudier sous ce maître célèbre.

Collart (Joseph), né à Paris en 1754, mort à Genève en 1830, vint se fixer à Genève en 1772, pour y exercer l'état de graveur. Il fut longtemps, par son esprit inventif, l'âme d'une des premières fabriques de bijoux de Genève.

Chaix (Georges), né en 1784, à Madrid, de parents français, originaires de Crest, fut élève de David et se fixa à Genève en 1816; il mourut à Mornex en 1834. Il a peint l'histoire et le genre. Son principal tableau est la délivrance de Bonivard.

Reverdin (François-Gédéon), (1773-1828), directeur de l'école de la figure de 1816 à 1828, en remplacement de Vanière, fut élève de David. Ainsi, depuis Soubeyran, tous les professeurs de l'école de dessin de Genève ont été élèves de l'école de Paris[3].

[1] M. Rigaud se trompe en disant Vivien.
[2] Même observation.
[3] Tout ce qui précède est extrait, quelquefois mot pour mot, de l'ouvrage suivant : *Des beaux-arts à Genève,* par J.-J. Rigaud. Genève, 1849, 1 vol. in-8°, en quatre parties.

Nous pouvons ajouter, d'après les registres d'admission des élèves de l'ancienne Académie de Paris (conservés à l'École des beaux-arts), les noms de quelques Genevois qui vinrent étudier à Paris.

1764. François *Ferrière*, peintre, protégé par Vien.
1765. Louis *Sené*, peintre, protégé par Vien.
Georges *Vanière*, peintre, protégé par Vien.
1766. Emmanuel *de Villard*, protégé par Vien.
1768. Louis *Arlaud*, peintre, protégé par Vien.
Jean-Conrad *Wolf*, protégé par Brenet.
1772. Louis-Joseph *Hoyer*, protégé par Jollain.

ARTISTES SUISSES MODERNES, ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

DUPONT (Jean-Victor), peintre sur émail, élève de Regnault.

GROSCLAUDE (Louis), peintre de portraits et de genre, élève de Regnault.

GSELL (Jules-Gaspard), dessinateur, élève de M. Ingres et de Pradier.

GUILLARMOD (Jules-Jacot), peintre d'animaux, élève de MM. Gleyre et Couture.

MEURON (Albert de), peintre de genre, élève de M. Gleyre.

MORITZ (William), peintre de genre, élève de M. Léon Cogniet.

Mlle REINHART (Émilie), peintre de fleurs, élève de Redouté.

SCHEFFER (Jean-Gabriel), peintre de genre, élève de Regnault.

ZUBER-BUHLER (Fritz), peintre d'histoire et de portrait, élève de M. Picot.

VEILLARD (Louis-Nicolas), sculpteur, sourd-muet, élève de M. Jouffroy.

HUAULT (voir page 197).

BLONDEL (FRANÇOIS), architecte, né à Rouen en 1683. — Il a fait trois maisons de plaisance à Genève. Il est probable que ce sont celles indiquées à la page 608 [1].

VERNET (JOSEPH) (voir page 152). — Il peignit après 1780 un tableau pour M. Fischer de Wangen, à Berne [2].

ANTOINE (voir page 225). — Antoine a construit à Berne l'hôtel des monnaies.

DAVID (D'ANGERS) (voir page 217). — David d'Angers a fait pour Neuchâtel la statue en bronze de David Lury, bienfaiteur de Neuchâtel; cette statue est sur la principale place de la ville [3].

PRADIER (voir page 246). — Pradier a exécuté pour Genève la statue en bronze de J.-J. Rousseau, et pour le jardin des plantes de Genève, le buste de De Candolle [4].

BARRE (JEAN-JACQUES), graveur en médailles, né à Paris le 3 août 1793, mort le 16 juin 1855. — Une loi du 7 mai 1850 ayant prescrit l'établissement d'un nouveau système monétaire uniforme pour toute la Suisse, et

[1] *Architecture françoise*, t. II, p. 114.
[2] *Revue universelle des Arts*, t. VI et VII.
[3] Renseignements communiqués par David.
[4] Renseignements communiqués par Pradier.

semblable au système français, les types des nouvelles monnaies ont été, par décision du Gouvernement fédéral, exécutés par MM. Bovy, Vogt, de Munich, et Barre. M. Bovy, graveur suisse, mais s'étant perfectionné à Paris, a gravé les pièces d'argent; M. Vogt, celles de billon, et Barre, graveur général de la Monnaie de Paris, celles de bronze.

GRIGNY (Alexandre), architecte, né à Arras le 8 avril 1815; mort le 14 novembre 1867. — Il a construit la cathédrale de Genève[1].

LABROUSTE (Pierre-François-Henri), architecte, né à Paris le 11 mai 1801; mort à Paris le 25 juin 1875. Élève de Vaudoyer et Lebas. — Il a construit, en 1838, l'hospice de Lausanne.

LAVAL (Eugène), architecte, né à Villefranche en 1819; mort en 1869. Élève de Labrouste. — Il a construit sous l'Empire un château très-élégant, à Clarens, pour M. Dubochet[2].

FROMENT-MEURICE (Émile), orfévre (voir page 157). — En 1858, il a exécuté la corne à boire offerte par l'Association des chanteurs Alsaciens à l'*Harmonie* de Zurich. — La corne est en ivoire et garnie d'argent. Sur le couvercle, des enfants ciselés soutiennent des lyres; la pointe est formée par une tête de dauphin. Vers l'orifice, les armoiries de la ville de Strasbourg. Une agrafe, aux chiffres enlacés de Strasbourg et de Zurich, tient la corne suspendue par deux chaînes rattachées à des anneaux ciselés. Le dessin de cette belle pièce est de Jules Peyre[3].

CALLIAT (Armand), orfévre (voir page 158). — De 1858 à 1860, M. Armand Calliat a exécuté pour l'église de Mgr Mermillod, à Genève, un ostensoir, des calices, des burettes et des portes de tabernacle; il a fait aussi pour la chapelle particulière du prélat : deux calices, une aiguière, un ciboire et une crosse.

GÉRENTE (Alfred), peintre-verrier (voir page 187). — Il a fait, de 1865 à 1868, pour la principale nef de la cathédrale de Lausanne, cinq grandes verrières représentant les armoiries de tous les personnages vaudois qui ont joué un rôle dans l'histoire de leur pays, depuis Charlemagne jusqu'en 1803. Les écussons, reliés par des banderoles, produisent un très-bel effet[4].

RUPRICH-ROBERT (Victor-Marie-Charles), architecte. Élève de Constant

[1] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1867, p. 284.
[2] *Chronique des Beaux Arts et de la Curiosité*, 1869, 14 mars.
[3] *La Gazette des Beaux-Arts*, 1868, t. XXIV, p. 130, a donné la gravure de cette corne.
[4] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1868, nº 12.

Dufeux. — Il a exposé en 1868 deux dessins représentant une couronne de lumière, exécutée en 1866, et donnée par l'empereur Napoléon III à l'abbaye d'Einsilden.

DENUELLE (ALEXANDRE-DOMINIQUE), architecte décorateur, né à Paris le 13 mars 1819. Elève de Paul Delaroche et Duban. — Il a décoré, vers 1868, le château de M. Dubochet, situé près de Vevay.

ANDRÉ (EDOUARD-FRANÇOIS), architecte dessinateur de jardins (voir page 298). — Il a créé à Sissach le parc de M. Hübner.

BIN (JEAN-BAPTISTE-EDME-PHILIPPE), peintre (voir page 159). — Il a exécuté pour le Polytechnicum de Zurich de grands tableaux décoratifs et des plafonds, savoir : le Céphise et l'Ilissus, exposés au Salon de 1867 ; — Minerve, Thésée et Hercule, exposés au Salon de 1868 ; — la Naissance de Minerve[1]. — M. Bin a exposé en 1875 un tableau intitulé : *Ave Cœsar, scoparii te salutant*, et appartenant à M. C. Ferrier, de Genève.

CARRIER-BELLEUSE, sculpteur (voir page 248). — M. Carrier-Belleuse a exécuté, en 1873, le monument envoyé par la France à la Suisse comme témoignage de gratitude pour sa conduite généreuse envers nos soldats en 1871. Le piédestal, en granit rose, haut de 4 mètres, est décoré de 22 écussons en lave émaillée représentant les armes des cantons suisses. A la face antérieure on lit : 1870-1871. *A la République Helvétique, la République Française reconnaissante*, 1873. A gauche et à droite, sont deux groupes de quatre personnages en bronze. Le premier, l'Arrivée, est représenté par un soldat, exténué de fatigue et de froid, tombant épuisé dans les bras d'un paysan et d'une paysanne suisses ; un petit enfant les regarde. Le second groupe, le Départ, est représenté par un soldat qui fait ses adieux à ceux qui l'ont si généreusement accueilli. Le groupe principal placé sur le piédestal sera en marbre et aura 3 mètres de hauteur; il représentera la France épuisée confiant ses enfants à la Suisse[2].

FALGUIÈRE (JEAN-ALEXANDRE-JOSEPH), né à Toulouse le 7 septembre 1821. Elève de Jouffroy. — Il a exposé au Salon de 1875, un groupe en plâtre représentant la Suisse qui accueille l'armée française. Ce groupe est offert par la ville de Toulouse à la Suisse.

VIOLLET-LE-DUC (EUGÈNE-EMMANUEL), architecte. — Il est chargé, en ce moment, de la restauration de la vieille église de Lausanne, consacrée en 1275 par le pape Grégoire X en présence de l'empereur Rodolphe de Habsbourg.

[1] *La Gazette des Beaux-Arts* de 1870 (article Salon) parle de cette peinture qui n'a pas été exposée.

[2] *Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité*, 1873, p. 162.

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE BALE.

Champagne (Ph. de). Portrait d'un vêque.

Delafosse (Ch.). Bienfaisance de saint Louis.

Guaspre (Le) et son école. Trois paysages.

Hue (J.-Fr.). Bords d'une rivière au clair de lune.

Jouvenet. Saint Pierre guérissant les malades.

Patel (Pierre). Deux paysages.

Pierre (J.-B.). Jésus enfant ramené de Jérusalem par ses parents.

Poussin. Bacchus et son cortège.

Rigaud. Portrait du chevalier Luc Schaub de Bâle, résident anglais à Paris.

Tournières (Robert). Une dame au bain.

Van der Meulen. Reddition d'une ville de Lorraine à Louis XIV.

Vanloo (Carle). Vénus entourée d'amours.

Vernet (Joseph). Naufrage d'une barque (1780).

TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE RATH, A GENÈVE.

Bergeret (Pierre-Nolasque). Mort de Raphaël. (Esquisse.)

Bon Boulogne. Sainte Catherine en extase.

Bourdon (Sébastien). Des mendiants jouant aux dés.

Coypel (Noël). Bacchus et Ariane.

Gagnereaux (Bénigne). Le Génie de la Paix arrêtant les chevaux de Mars.

Greuze (J.-B.). Etude de tête d'enfant.

Largillière (Nicolas). Portrait de J. Antoine Arlaud.

Le Brun (Charles). Elie à genoux auprès d'un autel.

Lebrun (Madame). Portrait de Madame de Staël.

Leleux (Armand). Le repos à l'atelier. — Un fumeur assis auprès d'une table.

Le Sueur (Eustache). Les pestiférés agenouillés devant le tombeau de saint Charles Borromée.

Mignard (Nicolas). Portrait de J. Petitot. — Portrait d'une princesse de la maison royale de France.

Oudry. Un chien canard aux prises avec une grue.

Rigaud (Hyacinthe). Portrait d'Elisabeth-Charlotte, Palatine.

Thuillier (Pierre). Vue du lac d'Annecy.

Valentin. Des soldats jouant aux dés la robe de Notre-Seigneur.

Vanloo (Carle). Une jeune femme allaite son père qui est en prison et condamné à mourir de faim.

Vernet (Joseph). Une marine vue au soleil couchant par un temps orageux. (Ce tableau est peut-être de l'un de ses élèves.) — Un orage par un clair de lune, sur les bords de la Méditerranée.

CHAPITRE XVI

ZANZIBAR

En 1875, le gouvernement français a donné à l'iman de Zanzibar, un service à café et un service à thé avec décoration d'or ; — un vase ovale, fond vert, avec fleurs et oiseaux par Mérigot ; — deux coupes dites de Rivoli, fond bleu et décor en or; — le buste du maréchal de Mac-Mahon en biscuit, par Forgeot, sculpteur de la manufacture.

CHAPITRE XVII

AUSTRALIE

FROMENT-MEURICE (Émile), orfévre (voir page 157). — Il a fait, en 1872, un service à thé, offert à M. Louis Sentis, consul général de France à Sidney, par la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud. Ce service, en style Louis XVI, a été dessiné par Emile Carlier.

ADDENDA

AUX PAGES 189 ET 254

HONGRIE

THABARD (ADOLPHE), sculpteur. Elève de Duret. — Un concours ayant été ouvert, en 1872, pour la construction d'un pont de 600 mètres de longueur à établir à Bude-Pesth, le prix a été décerné à MM. Ernest GOUIN et Cie, de Paris, qui furent chargés de l'exécution du projet. Toute la partie décorative de ce beau pont, terminé en 1876, est l'œuvre de M. Thabard; il a sculpté les statues qui ornent les piles [1].

ÉTATS-UNIS

BARTHOLDI, sculpteur. — Il exécute en ce moment (1876) une statue colossale de la Liberté, en bronze, qui doit être placée à l'entrée du port de New-York.

[1] *Journal officiel* du 26 mars 1876, et *Petit Moniteur universel* du 29 mars 1876.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

Avant-propos 1

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE GÉNÉRALE DES ARTS EN FRANCE

MOYEN AGE

Considérations générales 3
Littérature 4
Architecture 7
Sculpture 15
Ornementation 16
Bronzes, sculpture en bois et serrurerie 18
Orfévrerie 19
Peinture monumentale 22
Peinture sur bois, tableaux 24
Peinture sur verre 27
Peinture sur émail 28
Miniatures 29
Tapisseries 33
Musique 33

RENAISSANCE

Considérations générales 34
Peinture 36
Architecture 44
Sculpture 52
Musique 55

XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

Considérations générales 56
Peinture 58
Gravure 98
Sculpture 100
Architecture 108

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Considérations générales 126
Peinture 130
Sculpture 138
Gravure et lithographie 139
Architecture 141
Art ornemental 143

SECONDE PARTIE

LES ARTISTES FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

CHAP. I. **ALLEMAGNE** 147
§ 1. Autriche 147
§ 2. Bade (grand-duché de) ... 162
§ 3. Bavière 165
§ 4. Bohême 174
§ 5. Brunswick 174
§ 6. Cassel (Landgraviat de Hesse et royaume de Westphalie) 176
§ 7. Cologne (électorat de) 178
§ 8. Darmstadt 184
§ 9. Duché de Deux-Ponts 185
§ 10. Francfort 186
§ 11. Hambourg 187
§ 12. Hanau (comté de) 188
§ 13. Hanovre 188
§ 14. Hongrie 189
§ 15. Mayence (électorat de) ... 189
§ 16. Mecklembourg 190
§ 17. Palatinat 192
§ 18. Prusse 196
1° Berlin 196
2° Aix-la-Chapelle 224
3° Cologne 224
4° Dusseldorf 225
§ 19. Salm-Kibourg 225
§ 20. Saxe (électorat et royaume de) 225
§ 21. Saxe (principautés de) ... 237
§ 22. Trèves (électorat de) 238
§ 23. Wurtemberg 239
§ 24. Wurtzbourg (évêché de) . 241

CHAP. II. **AMÉRIQUE** 243
§ 1. Brésil 243
§ 2. Chili 247
§ 3. Équateur 249
§ 4. États-Unis 249
§ 5. Guatemala 255
§ 6. Haïti 256
§ 7. La Havane 256
§ 8. Mexique 256
§ 9. Paraguay 257
§ 10. Pérou 258
§ 11. Uruguay 258

CHAP. III. **ANGLETERRE** 259

CHAP. IV. **BELGIQUE** 330

CHAP. V. **CHINE, JAPON, INDES, PERSE, CAMBODGE, SIAM, BIRMANIE ET AN-NAM** 338
§ 1. Chine 338
§ 2. Japon 342
§ 3. Indes 342
§ 4. Perse 344
§ 5. Cambodge 345
§ 6. Siam, Birmanie et An-nam. 345

CHAP. VI. **DANEMARK** 347

CHAP. VII. **ESPAGNE** 357

CHAP. VIII. **GRÈCE ET PAYS DU TURC** 383
§ 1. Épire 383
§ 2. Grèce 383
§ 3. Constantinople 386
§ 4. Rhodes 389
§ 5. Chypre 390
§ 6. Syrie et Jérusalem 391
§ 7. Égypte 392
§ 8. Tunis 396
§ 9. Maroc 397

CHAP. IX. **HOLLANDE ET LUXEMBOURG** 398

CHAP. X. **ITALIE** 404
§ 1. Les architectes français du Moyen-Age en Italie 404
§ 2. Arezzo 407
§ 3. Bologne 410
§ 4. Florence 411
§ 5. Gênes 428
§ 6. Jesi 434
§ 7. Livourne 434
§ 8. Notre-Dame-de-Lorette ... 434
§ 9. Lucques 435
§ 10. Malthe 435

§ 11. Milan, Brescia et Villafranca.................... 436
§ 12. Modène.............. 438
§ 13. Mont-Cassin........... 441
§ 14. Naples................ 441
§ 15. Orvieto.............. 446
§ 16. Padoue............... 447
§ 17. Palerme.............. 449
§ 18. Parme................ 450
§ 19. Pérouse.............. 456
§ 20. Pise................. 457
§ 21. Rome................. 458
§ 22. Sienne............... 508
§ 23. Turin................ 510
§ 24. Venise............... 519
§ 25. Vicence.............. 526

Chap. XI. **POLOGNE**............ 527

Chap. XII. **PORTUGAL**.......... 534

Chap. XIII. **RUSSIE**............ 542

Chap. XIV. **SUÈDE**............ 583

Chap. XV. **SUISSE**............ 606

Chap. XVI. **ZANZIBAR**.......... 614

Chap. XVII. **AUSTRALIE**........ 615

Supplément.................. 616

Table des chapitres............ 617

Table alphabétique des artistes français qui ont travaillé à l'étranger. 623

Table alphabétique des artistes français dont les œuvres se trouvent dans les musées et les collections particulières de l'étranger...... 639

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

EXPLICATIONS

DES

ABRÉVIATIONS DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

Aq.	Aquarelle.
Arch.	Architecte.
Cis.	Ciseleur.
Comp. de mus.	Compositeur de musique.
Décor.	Décorateur.
Dessin.	Dessinateur.
Dessin. de jard.	Dessinateur de jardins.
Fabr. de br.	Fabricant de bronzes.
Fl.	Fleurs.
Fr.	Fresque.
Géom.	Géomètre.
Gr.	Graveur.
Gr. de caract.	Graveur de caractères.
Gr. de méd.	Graveur de médailles.
Gr. de mon.	Graveur de monnaies.
Gr. en p. fines.	Graveur en pierres fines.
Ing.	Ingénieur.
Int.	Intérieurs.
Lith.	Lithographe.
Math.	Mathématicien.
Min.	Miniature.
Miniat.	Miniaturiste.
Mus.	Musicien.
Orf.	Orfèvre.
Ornem.	Ornements.
Past.	Pastel.
Pays.	Paysage.
P.	Peintre.
P. d'an.	Peintre d'animaux.

P. d'arch.	Peintre d'architecture.
P. de bat.	Peintre de batailles.
P. de g.	Peintre de genre.
P. de mar.	Peintre de marines.
P. de p.	Peintre de portraits.
P. en ém.	Peintre en émail.
P. sur porcel.	Peintre sur porcelaine.
P. sur v.	Peintre sur verre.
Persp.	Perspective.
Sc.	Sculpteur.
Sc. en b.	Sculpteur en bois.
Sc. en iv.	Sculpteur en ivoire.
Tabl. dioram.	Tableaux dioramiques.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ARTISTES FRANÇAIS QUI ONT TRAVAILLÉ A L'ÉTRANGER

Abeille, arch., 122, 608.
Académies étrangères ondées et dirigées par des artistes français, 78, 243, 275, 282, 351, 365, 372, 517, 545, 550, 600.
Acier (Michel-Victor), sculpteur-modeleur, 107, 232.
Aclin, décor., 307.
Adam, p. sur porcel., 562.
Adam (Adolphe-Charles), comp. de mus., 290.
Adam, le père, sc., 483.
Adam (François-Gaspard Balthazar), le cadet, sc., 105, 209.
Adam (Lambert-Sigisbert), sc., 105, 212, 489.
Adam de la Halle, comp. de mus., 33, 441.
Adam-Salomon (Antony-Samuel), sc., 506.
Alexandre, éventailliste, 308.
Alexandre. Voy. Ubelesqui.
Aliamet (François-Germain), gr., 100, 231, 314.
Aliamet (Jacques), gr., 340.
Aliot de Ligny Ambaroy (Nicolas), p., 458.
Allemand (Georges). Voy. Lalleman.
Allemand (J.-B). Voir Lallemand.
Allet (Jean-Charles), gr., 485.
Amelius, arch., 330.
Amoudru, arch. 529.
André (Jules), p. de pays., 158, 335, 344, 355, 402, 518, 577.
André (Edouard-François), dessin. de jardins, 298, 355, 402, 612.
Anguier (François), sc., 66, 263.
Anguier (Michel), sc., 101, 474.
Antoine (Jacques-Denis), arch., 123, 225, 286, 375, 610.
Apoil, p. sur porcel., 437.
Apoil (Madame), p. sur porcel., 576.
Attiret (le P.), p., 77, 338.
Aubert (Michel), gr., 231.
Audouard (Louis), dessin., 158, 253, 298, 379, 394.
Audouard (Philibert), dessin., 379.
Audran (Benoît), gr., 99.
Audran (Gérard), gr., 99.
Audran (Jean), gr., 99.
Auguste, orf., 499, 539.
Augustin de Bordeuse, arch., 342.
Auroux (Nicolas), grav., 511.
Autissier (Louis-Marie), p. de portr. en min., 331.
Aved (Jacques-André-Joseph), p. de portr., 77, 400.
Aveline (Pierre), gr., 231.
Aviler (Augustin-Charles d'), arch., 396.
Avisseau (Charles-Jean), sc. en terre cuite émaillée, 97, 218, 293, 334, 388, 504, 518, 572.
Avisseau (Édouard), sc. en terre cuite émaillée, 158.

Babeur, orf. ciseleur, 379.

Bachelier (Nicolas), sc. et arch., 361, 461.
Baillon (Jean), sc., 488.
Ballin (Claude II), orf. et sc., 105, 149, 374.
Baltard (Victor), arch., 295.
Baptiste. Voy. Monnoyer.
Baquoy (Maurice), gr., 549.
Baraudier, p., 246.
Barbault (Jean), dessin. et gr., 495.
Barbette (Josias), p. en ém. et en min., 347.
Barbier, p. de portraits en miniature, 563.
Barbin, p. sur porcel., 346.
Bareaud, dessin. de jardins, 385.
Barier (François), gr. en pierres fines, 440.
Barille, sc. en bois, 55, 459.
Barillet (Jean-Pierre), dessin. de jard., 157, 335, 395.
Baron (Bernard), gr., 314, 316.
Baron (Jean), gr., 477.
Barre (Jean-Jacques), grav. de méd., 610.
Barré, p. sur porcel., 386.
Barré (Léonard)., mus., 459.
Barrera, p., 439.
Barrias (Félix-Joseph), p., 299.
Barriat, p. sur porcel., 218, 335, 604.
Barrière (Dominique), dessin. et grav., 474.
Barry (Ivon), mus., 459.
Barthélenon (François-Hippolyte), comp. de mus., 287.
Bartholdi (Frédéric-Auguste), sc., 254, 616.
Basan (Pierre-François), gr., 231.
Basile ou Basilio Francese, p., 485.
Bastiano dit Ambrino, éventailliste, 478.
Baudesson (François), p. de fleurs, 478.
Baudet (Etienne), gr., 99, 478.
Baudoin, dessin. pour étoffes, 270.
Baudoin (Noël), mus., 460.
Baudry (Ambroise), arch., 395.
Bazenne, ing., 563.
Beatrizet (Nicolas), grav., 460.
Beaucé (Vivant), p., 574.
BEAUVAIS (MANUFACTURE DE), 251.
Beauvais, imprimeur, 153.
Beauvais (Nicolas-Dauphin), gr., 231, 316.
Beauvais (Philippe de), sc., 107, 432, 553.
Beauvarlet (Jacques-Firmin), gr., 231, 538.
Bedel (Pierre), archit., 362.
Belan, sc. en b., 366.
Bélanger (François-Joseph), arch., 331.
Belleville (le P.), p., 77, 338.
Belly (Jacques), grav., 474.
Belmont ou Beaumont (Jean-Antoine), p. et gr., 517.
Bénard (Louis), arch., 395.
Bénard (Paul), arch., 247.
Benner, p. en miniature, 97, 566.
Benoist (Antoine), sc. en cire, 273.
Benoit (C.-L.), gr., 315.
Béranger (Antoine), p. sur porcel., 293, 377.
Berchette (Pierre), p., 270.
Bergue (Tony de), p., 540.
Bernard, dessin. de jard., 122, 516.
Bernard (Frédéric), p. en min., 164.
Bernardin, dit le Françaisin, mus., 55.
Berne-Bellecour (Etienne-Prosper), p., 299.
Berthault (Louis-Martin), arch., 501.
Berthelin (Max), arch., 295.
Berthelot (Guillaume), sc., 469.
Berthevin, céramiste, 597.
Bertin (Nicolas), p., 167, 189.
Bertin, horloger-forgeron, 508.
Bertolot. Voy. Berthelot.
Bertrand (Gabrielle), p. en past., 155.
Berveiller, gr. sur bois, 309.
Besson (Faustin), p., 224, 298, 336, 577.
Bidon, mus., 459.
Bienaimé (Pierre), sc., 509.
Bienaimé (Pierre-Théodore), arch., 435.
Biennais, orf., 566.
Bin (J.-B.-Ph.-Emile), p., 132, 159, 612
Binon, sc., 252.
Bisson, orf. cis., 97, 300.
Blanchard (Jacques), p., 66, 511, 520.
Blanchard (Pharamond), dessin., 574.
Blanchet, p., 77.
Blondeau (Jacques), p. et grav., 483.
Blondeau (Pierre), gr. de mon., 265.
Blondel (François), arch., 122.
Blondel (Jacques), gr., 439.
Bodt (Jean de), arch. et ing., 116, 199, 229.
Bœswilwald (Emile), arch., 380.
Boffrand (Germain), arch., 122, 168, 189, 241.
Boguet (Louis), sc., 499.
Boguet (Nicolas-Didier), p. de pays., 97, 498.
Boïeldieu (François-Adrien), comp. de mus., 562.
Boinet (Pierre), arch., 197.
Bois-Clair (Gaspard-Antoine de), p., 349.
Boisfremont (Charles Le Boulanger de), p., 251.
Boiston (Philippe), sc., 374.
Boitard (Louis-P.), p. et gr., 314.
Boitard (L.-P.), le fils, dessin. et gr., 314.
Bonaventure (Nicolas), arch., 13, 51, 437.

Bonaventure (Philippe), arch., 13, 406.
Bonheur (Isidore-Jules), sc., 388.
Bonirotte (Pierre), p., 385.
Bonnardel (Hippolyte), sc., 294.
Bonnet (Louis), dessin. et gr., 552.
Bonneuil (Etienne de), arch., 7, 583.
Bonnevie (Eloi-Joseph), arch., 332.
Bordenans ou Bourdeneau (Jacques), sc. en bois, 438.
Bott. Voy. Bodt.
Bouchardon (Edme), sc., 105, 213, 489.
Bouchardon (Jacques-Philippe), sc., 105, 594.
Boucher (François), p., 215, 352, 595.
Boucher (Guillaume), orf., 20, 189.
Boudan de Chomond ou de Chaumont (Louis), gr., 347.
Boudard (J.-B.), p., sc. et gr., 105, 451, 453.
Boudet (Pierre), p. sur porcel., 574.
Boulanger (François-Louis-Florimond), arch., 385.
Boulanger (Jean), p., 438.
Boulard (Simon), p., 198.
Boulle, sc. et ébén., 103, 181, 366.
Boully (Achille), sc., 570.
Boulmier (Antonin), p. en min., 308.
Bourdelot, médecin, 585.
Bourdichon (Jean), p., 458.
Bourdon (Sébastien), p., 66, 179, 585.
Bourguignon. Voy. J. Courtois.
Bourières (Bernard-Gustave), arch., 341.
Bourjot (Ferdinand), arch., 433.
Bournier, p., 410.
Bousseau (Jacques), sc., 105, 370.
Boutelon (Etienne), dessin. de jard., 364.
Bouton (Joseph), p. en min., 377.
Bouvier (Jules), fondeur, 345.
Boyleau (Simon), mus., 460.
Bræbes, arch. et grav., 198.
Bracquemont, gr., 254.
Bracquenié, fab. de tapis, 388.
Brandon (Jacob-Emile-Edmond), p., 506.
Brascassat (Jean), p. d'anim., 97.
Brébiette (Pierre), gr., 519.
Briand de Crèvecœur (Jean), p. en min., 348.
Brillouin (Louis-Georges), p., 575.
Briot (Nicolas), gr. de mon., 202.
Browne (Henriette), p., 299.
Bruand (Jacques), arch., 112, 178.
Bruand (Libéral), arch., 116, 265.
Brunel-Roques, p. sur porcel., 295.
Brunet de Baines (Claude-François), arch., 247.
Brunner-Lacoste (Henri-Emile), p., 298, 395.
Bulot, p. sur porcel., 576.
Bunel (Jacob), p., 362.
Buvelot (Louis), p. de pays., 246.

Cabanel (Alexandre), p., 172.
Cabeau, p. de fl. sur porcel., 389, 540.
Cabet (Paul), sc., 571.
Cadet de Beaupré (C.-M.-A.-J.-B.), sc., 334.
Caffieri (Jean-Jacques), sc., 496.
Caffieri (Philippe), sc., 387.
Cain (Auguste), sc., 255.
Calliat (Armand), orf., 158, 248, 253, 297, 336, 343, 394, 402, 506, 540, 611.
Callet (Antoine-François), p., 432.
Callot (Claude), p., 527.
Callot (Jacques), gr., 66, 330, 420.
Calmels (Anatole-Célestin), sc., 540.
Cambert (Robert), comp. de mus., 265.
Cambon (Charles-Antoine), p. décor., 334, 380, 505.
Camère (Henri), dessin. et sc, 188, 253, 297, 576.
Campanosen (Jean), arch., 13, 406.
Canot (Pierre-Charles), gr., 314.
Caqué (Armand-Auguste), gr. de mon., 401.
Caraffe (Armand), p., 562.
Caravaque (Louis), p. de portr., 72, 542.
Carlier (Emile), sc., 297, 394, 576, 615.
Carlier (François), arch., 120, 365.
Carlo Lorenese. Voy. Mellin (Charles).
Caron, modeleur et ciseleur, 246.
Carpeaux (Jean-Baptiste), sc., 300.
Carpentier (Adrien), p. de portr., 279.
Carré (J.-B.-Louis), p., 554.
Carrey (Jacques), p., 386.
Carrier, cis., 571.
Carrier-Belleuse (Albert-Ernest), sc., 248, 253, 309, 311, 335, 393, 612.
Cars (Laurent), gr., 312.
Castan (P.-J.-Edmond), p., 402.
Cattier (Armand), sc., 335.
Cavailer ou Cavalier, sc. en iv., 600.
Cavaillé-Coll (Aristide), facteur d'orgues, 311.
Cavelier (Jules), sc., 292, 304.
Cayart, ing., 200.
Cazes (Pierre-Jacques), p., 77, 215.
Cazes, le fils, p., 442.
Chabry (Marc), sc., 148, 189.
Challe (Charles-Michel-Ange), p. et arch., 77, 215, 280, 529, 551.

Chamant (Joseph), p., arch. et gr., 154, 424.
Champagne (Jean), arch. et sc., 103, 479.
CHANSONS FRANÇAISES, 460.
Chantereau, p., 590.
Chapelain (Joseph-Alfred), arch., 379.
Chaperon (Nicolas), dessin. et gr., 476.
Chappuis (Adolphe), gr., 380.
Chardigny (Pierre-Joseph), sc., 377.
Chardin (J.-B.-Simon), p., 553, 595.
Charpentier (René), sc., 103, 199.
Château ou Chasteau (Guillaume), grav., 477.
Chatelain, p. de pays., 279.
Chatelain (J.-B.-Claude), gr., 315.
Chauveau (Evrard), p., 72, 593.
Chauveau (Louis), p., 272.
Chauveau (René), sc., 103, 198, 585.
Chauvin (Pierre-Athanase), p. de pays., 97, 503.
Chavet (Victor), p., 295.
Chazal (Antoine), p. d'anim. et de fl., 252.
Chelard (Hippolyte-André-J.-B.), comp. de mus., 171.
Chenu (Pierre), gr., 231.
Chereau (Jacques), dessin. et gr., 315.
Chéron (Charles-François), p., 424.
Chéron (Louis), p., 271.
Chevalier (Nicolas), sc., 399.
Chevrel (Louis), p., 246.
Chinard (Joseph), sc., 498.
Choffard (Pierre-Philippe), gr., 340.
Christofle (Charles), le père, orf., 164, 505.
Christofle (Paul), le fils, orf., 224, 256.
Ciceri (Pierre-Luc-Charles), p. déc., 177, 289.
Cior (Pierre-Charles), p. en min., 562.
Claude, p. sur verre, 47, 407.
Claude Lorrain, sc., 485.
Claude Lorrain, p. Voy. Gellée (Claude).
Claudion, sc., 497.
Clémens (Marie-Jeanne), p. de p., 354.
Clément (Félix-Auguste), p., 394.
Clément, orf.-joaillier, 577.
Clérisseau (Charles-Louis), p. et arch., 123, 283, 553.
Clermont, p. de grotesques, 280.
Clodion. Voy. Claudion.
Cochin (Noël), p. de pays., 66, 521.
Cochin (Charles-Nicolas), gr., 312.
Codoré (Olivier), gr. en p. fines, 262.
Coiffre (Benoît), p., 349.
Coignard (S.), gr., 315.
Coldoré. Voy. Codoré.
Colibert (Nicolas), dessin. et gr., 315.
Colignon. Voy. Collignon.
Colignon (Joseph), p., 97, 510.
Colivaux, orf., 197.
Collart (Joseph), gr. et dessin., 90, 609.
Collas, p. de p., 563.
Collignon (François), dessinateur et graveur, 473.
Collot (Mlle), sc., 105, 552. Voy. Falconet (Mme).
Colomb de Vanel (Antoine), p., 440.
Colson (Guillaume-François), p., 256.
Combaz, arch., constructeur de grottes et rochers, 298.
Côme (le P.), p. de bat., 484.
Cool (Madame de), p. sur porcel., 576.
Cordier de Bonneville (Louis-Joseph-Anger), p. de pays., 603.
Cordier (Charles), sc., 257, 395.
Cordier (Nicolas), sc., 462.
Cordier (Robert), gr., 363.
Coste (Xavier-Pascal), arch. et ing., 392.
Cotte (Robert de), arch., 119, 147, 167, 179, 186, 188, 241, 365, 386, 514.
Cotte (Jules-Robert de), arch., 366.
Coudray, dessin. et arch., 237.
Coudray (François), sc., 103, 226.
Coudray (Pierre), sc., 103, 226.
Courbes (Jean de), dessin. et gr., 315, 363.
Courbet (Gustave), p., 396.
Court (Joseph-Désiré), p., 355.
Courtois (Guillaume), p., 66, 474.
Courtois (Jacques), dit le Bourguignon, p. de bat., 66, 476, 520. Voy. Côme (le P.).
Courtois (Jean-Baptiste), p., 476.
Cousin, sc., 595.
Cousinet (Jean-François), orf., 103, 586, 590.
Cousinet, 453.
Coustou (Guillaume I), sc., 481.
Coustou (Guillaume II), sc., 214.
Couteau (Charles-Antoine), arch., 165.
Coyzevox (Charles-Antoine), sc., 272.
Crapelet (Louis-Amable), aquarelliste, 394.
Crauk (Gustave), sc., 344.
Crauneau, p. sur porcel., 158, 437.
Cressinet, arch., 296.
Crétel ou Crétey (André), p., 485.
Cugnot (Léon), sc., 258.
Cuvilier, p., 545.
Cuvilliés ou Cuviller (François), arch. et gr., 122, 169.
Cuvilliés ou Cuviller (François), le fils, arch. et gr., 170.

Daci (Monsù) ou Danielle Daci, p., 485.

D'Agar (C.), le fils, p. de p., 275.
D'Agar (Jacques), le père, p. de p., 72, 275, 348.
D'Agar, fils de C. D'Agar, p., 275, 348.
Dalbergue, sculpteur-ciseleur, 307, 571.
Daly (Mina-Marcella-Marie), p. en min., 299.
Damesme (Louis-Emmanuel-Aimé), arch., 331.
Damousse, artiste de Sèvres, 296.
D'André (Louis-Jules), arch., 502.
Dandré-Bardon (Michel-François), p., 352.
Daniel de Savoie, p., 234.
Danloux (Pierre), p., 89, 287.
Dantan (Jean-Pierre), sc., 294.
Daubergue, ciseleur, 292.
Daullé (Jean), grav., 231.
Daumas (Louis-Joseph), sc., 248.
Daumet (Pierre-Jérôme-Honoré), arch., 392.
Dauphin ou Dofin (Le chevalier Charles-Claude), p., 72, 511.
Dauphin ou Dofin (Olivier), p., 72, 439, 511.
Daussoigne (Joseph), comp. de mus., 333.
David (Claude), gr., 315.
David (Claude), sc., 103, 432.
David (Jacques-Louis), p., 95, 97, 170, 239, 288, 332, 400, 564.
David d'Angers (Pierre-Jean), sc., 108, 217, 233, 237, 252, 256, 292, 355, 385, 425, 454, 501, 610.
Davioud (Gabriel-François-Antoine), arch., 540.
Debay (Auguste-Hyacinthe), sc., 425.
Debay (J.-B.-Joseph), sc., 256, 334, 566.
Debret (Jean-Baptiste), p., 97, 245.
Debrie (Gabriel-François-Louis), dessin. et grav., 536.
Deck (Théodore), fabr. de poteries d'art, 309.
Delacroix (Charles-François), p. de mar. et de pays., 89, 216, 496.
Delafieure. Voy. Lefebvre.
Delafleur (Nicolas-Guillaume), p. de fleurs en min., 473.
De la Forest. Voy. La Forest (de).
Delafosse (Charles), p., 72, 268.
De la Guepière. Voy. La Guepière (de).
Delamonce, p. et arch., 116, 166.
Delapierre, p. de p., 89, 547.
Delaporte (Jacques), arch., 488.
De la Porte. Voy. La Porte (Louis de).
De la Riva. Voy. La Riva (de).
Delaroche (Paul), p., 157, 172, 292, 401, 572.
De la Salle. Voy. Lasalle (Ph. de).
Delatour (Maurice-Quentin), p. de p., 232, 276.
De la Traverse. Voy. La Traverse.
Delattre (Jean-Marie), gr., 315.
Delaunay (N.), gr., 340.
Dembergue, ciseleur, 379.
De Meaux, p., 600.
Denière, le fils, fabr. de br., 345, 393, 572.
Denière, le père, fabr. de br., 97, 178, 401.
Denuelle (Alexandre-Dominique), archit. décor., 612.
D'Epinay (Prosper), sc., 380, 402.
Dérichs-Weiler, artiste de Sèvres, 296.
Derizet, archit., 122, 494.
Deruet (Claude), p., 465.
Désarnod, p. de bât., 565.
Desbois ou Dubois (Martial), gr., 525.
Descamps (Guillaume), p., 443.
Desgots (Claude), archit. et dessin. de jard., 115, 272.
Desjardins, sc., 181.
Desmalter. Voy. Jacob.
Desmarets (Henri), comp. de mus., 371.
Desmarets, p., 89, 425, 458.
Des Marez. Voy. Desmarets.
Despléchin, p. décor., 233, 334.
Desportes (François), p. d'anim., 72, 274, 528.
Desprez (Louis-Jean), p. et archit., 90, 600.
Dessaint (Emile), p. de portr., 571.
Destailleurs, archit., 141.
Destrem, ing., 563.
Destriches, serrurier, 105.
Detan (les frères), arch., 197.
Detroy (François), p., 166, 457.
Detroy (Jean-François), p., 77, 152, 215, 349, 493.
Devély, p. sur porcel., 344, 604.
Dezèdes, comp. de mus., 186.
Diéterle, p. décor., 233, 334, 388.
Didron (Edouard-Amédée), p. sur verre. 296, 336, 505.
Dofin. Voy. Dauphin.
Domard (Joseph-François), gr. de méd.. 294.
Doré (Gustave), dessin., 309.
Dorigny (Louis), p., 72, 148, 448, 521.
Dorigny (Nicolas), gr., 99, 312.
Doublemard (Amédée-Donatien), sc., 249.
Doussamy, sc., 379.
Doyen (Gabriel-François), p., 90, 454, 558.

Drevet (Pierre), gr., 98.
Drouais (François-Hubert), p. de portr., 76, 553.
Droz (Jean-Pierre), gr. de méd., 286.
Duban (Félix), arch., 217, 292, 456.
Dubois. Voy. Desbois (Martial).
Dubosc (Claude), gr., 315.
Dubray (Vital-Gabriel), sc., 394.
Dubuisson (Jean), gr., 371.
Dubuisson (Jean), p., 186.
Dubuisson (J.-B. Gayot), p. de fl., 212.
Dubut (Charles-Claude), sc., 105, 168, 230.
Dubut (Frédéric-Guillaume), sc. et gr. de méd., 105, 528.
Dubut (Louis-Ambroise), arch., 224, 565.
Ducluzeau (Marie-Adélaïde), p. sur porcel., 293.
Ducray (Madame), p. de p., 563.
Ducreux (Joseph), p., 154, 286.
Ducrot, sc., 345.
Duflos (Claude), gr., 231, 312.
Duflos (Philothée), p., 493.
Dufour (Etienne), p. et mosaïste, 44, 446.
Dufour, p., 517.
Dufourcq, p. de pays., 539.
Dufourny (Léon), arch., 449.
Dufresnoy (Charles-Alphonse), p., 471.
Dugoulon, sc. en bois, 366.
Dugué, sc., 518.
Dugué (Philippe), sc., 518.
Duguernier (Louis), gr., 316.
Dulin (Pierre), p., 487.
Dumandré (Antoine), sc., 105, 372.
Dumandré (Hubert), sc. et arch., 105, 368, 371, 373, 374.
Dumandré (Joaquin), sc., 372.
Dumarest (Rambert), gr. de méd., 286.
Dumonstier (Pierre), dessin., 511.
Dumont (Augustin-Alexandre), sc., 248, 433.
Dumont (Gabriel-Pierre-Martin), arch. et gr., 495.
Dumoulin (Ambroise), orf., 394, 445.
Duparc, arch. et dessin. de jard., 121, 514.
Duparc (Françoise), p., 286.
Duplessis, fondeur, 387.
Duponchel, orf., 289, 444, 571.
Dupré, gr. de méd., 249.
Dupré (Guillaume), sc., 510.
Dupré (Louis), p., 177.
Dupressoir (Joseph-François), p. et lith., 571.
Dupuis (Charles), gr., 316.
Dupuis (Nicolas-Gabriel), gr., 231, 315.
Durand (Mademoiselle), p. sur porcel., 540.
Durand (André), dessin. et arch., 568.
Duron (Charles), émailleur, 308.
Du Ry (Charles), arch., 176.
Du Ry (Jean-Charles-Etienne), arch., 176.
Du Ry (Paul), arch., 116, 176.
Du Ry (Simon-Louis), arch., 176.
Dury, p. verrier, 297.
Dussent (Joseph), p. de g., 376.
Duval (Philippe), p., 267.
Duval (Robert), p., 267.
Duvillers, dessin. de jardins, 577.
Duvivier (Pierre-Simon-Benjamin), gr. en méd., 237, 250, 551.

Edelinck, gr., 99.
Elèves étrangers a l'Académie royale de peinture et de sculpture, 79, 609.
Elèves étrangers a l'École des Beaux-Arts, 136.
Ernulf, arch., 260.
Errard (Charles), p. et décor., 66.
Étrangers élèves d'artistes français, 66, 95, 96, 99, 100, 125, 126, 142, 152, 156, 170, 187, 207, 208, 209, 218, 219, 224, 225, 228, 231, 240, 241, 244, 247, 248, 255, 262, 265, 271, 301, 312, 313, 314, 333, 334, 335, 351, 353, 354, 360, 367, 380, 381, 389, 403, 410, 417, 431, 453, 459, 463, 467, 471, 473, 510, 512, 518, 530, 536, 538, 540, 548, 550, 554, 559, 567, 574, 578, 597, 598, 601, 604, 607, 608, 609, 610.
Eude (Louis-Adolphe), sc., 224, 344.
Eudes de Montreuil, arch., 391.

Fabre, ing., 563.
Fabre (François-Xavier), p., 97, 425.
Faivre (Paul-Emile), p. de fl. et aquarelliste, 576.
Falconet (Etienne-Maurice), sc., 105, 551.
Falconet (Madame), sc., 400.
Falconet (Pierre-Etienne), p. de portr., 283.
Falguière (Jean-Alexandre-Joseph), sc., 403, 612.
Fannière (François-Auguste et Joseph-François-Louis), orfèvres, 255, 292, 299, 308, 379, 395, 577.
Farjat (Benoît), gr., 477.
Fauconnier (Jacques-Henri), orf., 387.
Faure (Elias), p., 426.
Fauveau (Félicie de), sc., 108, 426.
Favanne (Henri de), p., 367.
Favray (Antoine), p., 77, 436.
Félon (Joseph), p. et sc., 518.

Fénis ou Fénice (Barthélemy), gr., 438.
Féret, gr. de méd., 244.
Féret, sc., 244.
Ferrand (Jacques-Philippe), p. en ém., 72, 512.
Fesquet (Jules), sc., 253.
Fessart (Etienne), gr., 231.
Feuchère (Jean), sc. et dessin., 292, 379, 394, 456, 572, 573.
Feuchère (Léon), p. décor., 233, 253.
Févin (Antoine), comp. de mus., 360.
Fèvre (P.), tapissier, 420.
Fleuriot, tapissier, 396.
Fibo (Georges), sc., 438.
Ficquenet, p. sur porcel., 576.
Fiot (Edouard), p. sur verre, 97, 504.
Flipart (Charles-Joseph), gr., 374.
Flipart (Jean-Jacques), gr., 231.
Florin, arch., 357.
Foloni (Vincent), orf., 438.
Fontaine (Pierre - François - Léonard), arch., 92.
Forgeot, sc. de la manuf. de Sèvres, 614.
Forster (François), gr., 163, 172, 175, 293.
Fortier (Benoît de), arch., 181.
Fouquet (François), sc., 603.
Fouquet (Jacques), p., 590, 592.
Fouquet (Jean), p. et miniat., 31, 458.
Fouquet (Louis-Socrate), p. sur ém. et porcel., 171, 217.
Fournier, p. sur porcel., 354.
Fragonard (Théophile), p. sur porcel., 402.
Françaisin (le). Voy. Bernard.
Franceschi (Jules), sc., 532.
Francheville (Pierre de), sc., 414, 415, 416, 418.
Francia (François-Louis-Thomas), p. de mar. à l'aq., 97, 289.
Franciosino. Voy. Cordier (Nicolas).
François-Nicolas Lorrain. Voy. Nicolas.
François de Tours (Simon), p., 511.
Franqueville. Voy. Francheville.
Fratrel (Joseph), p., 77, 195.
Fredou (Jean-Martial), p., 195.
Frémier, p., 606.
Frémin (René), sc., 105, 367, 371, 372.
Fréminet (Martin), p., 510.
Frémy, p., 565.
Frère (Charles-Théodore), p., 395.
Friederich (André), sc., 108, 163, 217.
Froment, p. sur porcel., 402.
Froment-Meurice (François-Désiré), orf., 97, 156, 164, 187, 218, 253, 290, 344, 377, 379, 387, 393, 444, 454, 502, 532, 572.
Froment-Meurice (Emile), orf., 157, 187, 253, 297, 341, 379, 392, 394, 402, 445, 575, 611, 615.
Fromenteau (Henri), p., 196.
Frontier (Jean-Charles), 493.

Gabriel (Ange-Jacques), arch., 387.
Gadois, mus., 487.
Gagne, sc. d'orn., 571, 572.
Gagnereaux (Bénigne), p., 90, 498, 602.
Gaillard (Bernardin), p., 488.
Galbrund (Alphonse-Louis), p. de p. au pastel, 569.
Galloche (Louis), p., 352.
Gandulf, arch., 260.
Garamond, grav. de caractères, 462.
Garnier (Jean-Louis-Charles), arch., 385, 433.
Garrard (MM.), orfévres, 218.
Gascar (Henri), p. de port., 72, 166, 266, 477.
Gasse (les frères), arch., 443.
Gatteaux (Nicolas-Marie), gr. de méd., 249.
Gauffier (Louis), p., 424.
Gautier, arch., 405.
Gayrard, sc. et grav. de méd., 294.
Gellée (Claude), dit Claude-Lorrain, p. de pays., 66, 362, 470.
Gély, p. sur porcel., 158, 540, 576.
Georges de Bourgogne, p. sur verre, 359.
Gérard (François), p., 97, 155, 162, 171, 177, 191, 217, 233, 288, 400, 425, 435, 437, 444, 454, 500, 532, 564, 603.
Gérente (Alfred), p. verrier, 187, 253, 294, 611.
Germain (François-Thomas), orf., 343, 529.
Germain (Pierre), orf., 105, 422.
Germain (Pierre-François), orf., 184.
Germain (Thomas), orf., 105, 183, 349, 371, 387, 422, 442, 483, 538.
Gérôme (Jean-Léon), p., 505.
Giadod, arch., 424.
Gillet (Nicolas-François), sc., 105, 545, 548.
Giovanni Francese. Voy. Champagne (J.).
Girard (Ernest-Joseph-Angelon), p. de min., 379.
Girard (P.), p., 444, 569.
Girodet (Anne-Louis), p., 377.
Giron (Monsù), p. de pays., 66, 520.
Giusto, sc., 448.
GOBELINS (LES), 230, 354, 444, 501, 566.
Godeau (Siméon), dessin de jard., 198.
Gondimel. Voy. Goudimel.
Gor, fondeur, 106, 351.
Gotreau, p., 194.

Goudimel (Claude), comp. de mus., 55, 459.
Goupy (Joseph), gr., 316.
Grandjean de Montigny, arch., 97, 177, 245.
Grandpré (de), gr., 536.
Gratia (Louis-Charles), p., 297.
Gravelot (Hubert-François), gr., 316.
Graveton (Balthazar), arch., 375.
Greuze (Jean-Baptiste), p., 233.
Grévi, p. en ém., 253.
Gribelin (Simon), gr., 316.
Grignion ou Grignon (Charles), gr., 317.
Grigny (Alexandre), arch., 611.
Griset (Ernest), dessin., 309.
Gros (Antoine-Jean), p., 97, 177, 444, 564.
Gruyère (Théodore-Charles), sc., 159.
Gudin (Théodore), p. de mar., 569.
Guérard (Amédée), p., 295.
Gueyton (Alexandre), orf., 575.
Guibal (Madame), p. en min., 377.
Guibal (Nicolas), p., 89, 195, 239.
Guibert, orf.-joaillier, 577.
Guichard, sc., 563.
Guilbert, gr., 599.
Guillaume (Edmond-Jean-Baptiste), arch., 258.
Guillaume Belles ou Bolleu, ou Guillaume de Beaulieu, p. sur v., 28, 534.
Guillaume de Marseille. Voy. Marcillat.
Guillaume de Sens, arch., 11, 260.
Guillaume de Signerre, impr. et grav., 436.
Guillemont, p., 458.
Guillemot. Voy. Guillemont.
Guillibaut (J.-F.), p. de p., 162.
Guittair, gr., 353.
Gumey (Charles-Alphonse), sc., 378.
Guyard (Laurent), sc., 77, 107, 237, 451.

Halévy (Jacques-François-Fromental-Elie), comp. de mus., 290.
Hallé (Noël), p., 232.
Hamon (Jean-Louis), p., 505, 575.
Hardouin, père et fils, ornem., 294.
Hardouin, arch., 406.
Hauberat, arch., 182.
Haudebourt-Lescot (Madame), p., 501.
Haumont, p. déc., 388.
Heller (Florent-Antoine), gr. en méd., 254.
Henriet (Israël), gr., 438.
Henrion (Claude), sc., 589.
Henry de Narbonne, arch., 12.
Hérault (Marie-Catherine), p., 227.
Herbel (Charles), p. 148.
Heude (Nicolas), p., 271.
Hin, p., 80, 185.
Honoré, sc., 103, 379, 431, 440.
Horeau (Hector), arch., 294, 569.
Horfelin de Poultiers (Pierre l'), p., 362.
Houasse (Michel-Ange), p., 77, 367.
Houasse (René-Antoine), p., 363.
Houdon, sc., 77, 106, 216, 237, 250, 400, 496, 554, 603.
Huart, p. sur porcel., 377.
Huault (Ami), p. en ém., 197.
Huault (J.-P.), p. en ém., 197.
Hubert (Léopold), orf., 188.
Huet (Villiers), p. de g. et de min., 288.
Hugues, arch., 260.
Huguet ou Huet (Maître), arch., 28, 534.
Hulot, sc., 103, 199.
Huquier (Gabriel), p. en pastel et grav., 317.
Hutin (Charles-François), dessin., p. et sc., 77, 105, 230, 235.
Hutin (Pierre), gr. et sc., 231, 235.
Huvet, p., 488.
Huyot (Jean-Nicolas), arch., 387.

Ingres (Jean-Auguste-Dominique), p., 97, 444, 500, 568.
Isaac de Caus, ing., 194.
Isabey (J.-B.), p. en min., 97, 156, 162, 217, 288, 564.
Isembert de Saintes, arch., 261.
Ixnard (Michel d'), arch., 123, 162, 238.

Jacob (L.), gr., 231.
Jacob (Nicolas-Henri), p. et dessin., 437.
Jacob-Desmalter, ébéniste, 92.
Jacobber, p. sur porcel., 163.
Jacot, arch., 565.
Jacque (Charles-Emile), p. d'an., 577
Jacquemard, dessin., 303.
Jacquemart (Henri-Alfred), sc., 395.
Jacquemart (Jules), gr., 254, 309.
Jacques (Nicolas), p. en min., 163.
Jacques (Théodore), sc., 567.
Jacques d'Angoulême, sc., 54, 460.
Jacques de Favariis, arch., 12.
Jacques de Troyes, p. sur verre, 28.
Jacquet de Benoît, tapissier, 509.
Jacquier (Le P.), géom., 122, 494.
Jacquin (Joseph), sc., 589.
Jacquotot (Marie-Victoire), p. sur porcel., 501.
Jalabert (Charles), p., 577.
Jaley (Louis), gr. de méd., 444.
Janet, Voy. Clouet.

Janni, sc., 422.
Jardin (Louis-Henri), arch., 122, 352.
Jardin (Nicolas-Henri), arch., 122, 351.
JARDINS IMITÉS DE CEUX DE LE NOTRE, 115, 549.
Jardinier, gr., 231.
Jarry aîné, orf., 393.
Jean (Maître), p. à la fr. et min., 407.
Jean (Maître), p. sur v., 534.
Jean de Bologne, sc., 411.
Jean de Bourgogne, p., 359.
Jean de Limoges, émailleur, 29, 261.
Jean de Rheims, sc. en bois, 441.
Jean de Rouen, arch. et sc., 51, 535.
Jeanron (Philippe-Auguste), p., 187.
Jérôme de Rouen, arch., 51, 535.
JÉSUITES au Paraguay (LES), 257.
Jeuffroy (Romain-Vincent), gr. en p. fines, 531.
Joly (Gabriel), sc., 361.
Jonnard, gr. sur bois, 309.
Jouffroy (François), sc., 248.
Jourdain (Charles), arch., 396.
Jourdeuil, p., 571.
Jouvenet (Jean), p., 542.
Jouvenet (Noël), p., 72, 174, 448.
Joyan, sc., 307.
Juan de Castaneda, arch., 360.
Juan de Vallejo, arch., 360.
Julien, dit de Parme, p., 107, 453.
Julienne, p. sur porcel., 539.
Junze de Borgogna, p. sur v., 28, 359.
Justin, sc., 292, 572.

Klagman (J.-B.-Jules), sc., 224, 307.
Kramer, joaillier, 444.

La Barthe (Gérard de), p., 561.
Labelye (Charles), arch., 122, 281.
Laboureur (François-Maximilien), sc., 500.
Labrouste (Pierre-François-Henri), arch., 611.
Lacretelle (Jean-Edouard), p., 296.
Lacroix, sc. de crucifix, 103, 431.
Lacroix (F.), p. de portr., 349.
Ladatte (François), sc., 105, 516.
Ladurner, p. de bat., 97, 567.
La Fièvre (M. de). Voy. Lefebvre.
La Fleur. Voy. Delafleur.
La Forest (Louis de), p., 439, 440.
La Fosse (Charles de). Voy. Delafosse.
Lagrenée l'aîné (Louis-Jean-François), p., 77, 90, 233, 286, 547.
La Guepière (de), arch., 122, 240.
Laguerre (Jean), p. et gr., 317.
Laguerre (Louis), p., 72, 274.
La Hire (Etienne de), p., 66, 527.
Lalauze (Antoine), gr., 309.
Lalleman (Georges), p., 236.
Lallemand (Jean-Baptiste), p. de mar. et de pays., 494.
La Mer, sc., 103, 431.
Lami (Eugène), p., 295.
Lamoureux (Abraham-César), sc., 103, 348.
Landerer, imprimeur viennois, 159.
Langlacé, p. sur porcel., 290, 295.
Langlade, ing., 432.
Langlois, p. sur porcel., 345.
Laos, p., 449.
Laplante, gr. sur bois, 309.
La Porte (Louis de), sc., 589, 594.
L'Archevêque (Pierre-Hubert), sc., 105, 597.
Largillière (Nicolas), p. de portr., 72, 269.
Larmessin (Nicolas de), gr., 99, 549.
La Riva (Nicolas-Louis-Albert de), p., 539.
La Roque, p., 182.
Lasalle (Philippe de), dessinateur pour étoffes, 83.
La Scie (Jean), sc., 589.
Laurier ou Lauri (Pierre de), p., 438.
La Traverse (Charles-François de), p., 375.
Laurent (Madame), p. sur porcel., 295.
Laurecisque, arch., 388.
Laval (Eugène), arch., 379, 611.
La Vallée (Jean de), arch., 585.
La Vallée (Martin de), arch., 584.
La Vallée (Simon de), arch., 112, 584.
Lavergne (Claudius), p. sur verre, 97, 504.
Layraud (Fortuné-Joseph-Séraphin), p., 540.
Le Bas (Jacques-Philippe), gr., 100, 340, 537.
Lebé, grav. de caractères, 462, 519.
Le Blond (Alexandre), arch. et dessin. de jardins, 121, 543.
Le Bouteux (Michel), arch. et grav., 537.
Lebreton (Joachim), littérateur, 97, 243.
Le Brun (André), sc., 77, 107, 233, 497, 531.
Le Brun (Charles), p., 179.
Lebrun (Madame), p. de p., 89, 155, 217, 287, 442, 454, 559.
Lebrun, orf., 571.
Leclerc (Jean), p., 520.
Leclerc (Louis-Auguste), sc., 350.
Leclerc (Sébastien), gr., 545.
Lecomte (Félix), sc., 239.
Le Cont (Jean), mus., 459.

Leconte (Etienne-Chérubin), arch., 444.
Le Doux (Claude-Nicolas), arch., 558.
Lefebvre ou De la Fieure, p., 448.
Lefèvre (A.-D.), gr., 233.
Lefèvre (Claude), p., 266.
Lefèvre (Jacques), p., 266.
Lefèvre (Roland), p., 266.
Lefournier, orfévre, 217, 289, 566.
Lefuel (Hector-Martin), arch., 218, 426.
Le Geay (Jean), arch., 122, 208.
Léger. Voy. Le Geay.
Le Goupil, sc. en b., 366.
Legros (Alphonse), p. et grav., 298, 311, 480.
Legros (Pierre), sc., 102, 480, 513.
Legros (Sauveur), gr., 155.
Leguay (Etienne-Charles), p. sur porcel., 289, 377.
Leguay, fils, p. sur porcel., 216.
Leidenfrost (Ph.-Al.), arch., 158.
Le Lorrain (Louis-Joseph), p., 77, appelé à tort Robert le Lorrain, p., 77, 545, 546.
Leloy, p. sur porcel., 377.
Lemaire (Jean), p. d'arch., 464.
Lemaire (Philippe-Joseph-Henri), sc., 108, 568.
Lemaire (Pierre), p., 464.
Le Marchand (David), sc. en iv., 103, 273.
Lemercier (Jaçques), arch., 463.
Lemire, gr., 231.
Lemoine (François), p., 371.
Lemoine (Paul), sc., 504.
Le Monnier (Gabriel-Jean-Joseph-Hubert), p. en min., 603.
Lemonnier, joaillier, 379.
Lemoyne (J.-B.), sc., 214.
Lempereur, gr., 100, 231.
Lenormand (Louis), arch., 294.
Lenôtre (André), arch. et dessin. de jard., 115, 197, 267, 482.
Le Paon (Louis), p. de bat., 249.
Lépicié (Bernard), gr., 312.
Le Prieur (Adrien), p. en ém., 347.
Le Prince (J.-B.), p. de p. et de g., 549.
Lequesne (Eugène-Louis), sc., 540.
Lerolles, fabr. de br., 505.
Leroux (Et.-Fréd.), sc., 247.
Le Sœur (le P.), math., 122, 494.
L'Espilliez (Charles-Albert de), arch. et gr., 170.
Lessore (Emile-Aubert), p., 310.
Lestache ou Lestage (Pierre), sc., 489.
Le Sueur (Hubert), sc., 101, 263.
Le Sueur (Nicolas-Blaise), p., 77, 207.
Le Vacher, imprimeur, 153.
Levieux (Reynaud), p., 477.
Liénard, dessin. et sc. en bois, 158, 253, 292, 307, 379.
Lièvre (Justin), grav. et dessin., 299.
Limosin, serrurier, 361.
Lobin (Julien-Léopold), p. sur v., 97, 294.
Loison (Pierre), sc., 297.
Lombard (Jean), orfévre, 121.
Lombart (Pierre), dessin. et gr., 317.
Longuin (Jacques), arch., 51.
Lorin (Nicolas), p. sur verre, 159, 254.
Lormier (Alfred), dessin., 310.
Lorrain (Claude). Voy. Gellée (Claude).
Louis, arch., 123, 529.
Louis (Aristide), gr., 293.
Louis de Bourgogne, sc., 55, 361.
Louis de Foix, arch. et sc., 51, 362.
Loutherbourg (Philippe-Jacques), p. de bat. et de mar., 77, 285.
Louvète (Mademoiselle), p. de p. en min. et gr., 538.
Loyal (Antoine), mus., 459.

Machau (Guillaume de), mus., 33, 37, 173.
Machy (Pierre-Antoine de), p. d'arch., 555.
Madroux (Auguste), sc. d'orn., 224.
Maglia (Michele). Voy. Maille.
Magny (Nicolas), p., 484.
Maille (Michel), sc., 103, 484.
Mailly (Jacques-Charles de), p. en min. et en ém., 556.
Maingaud (Martin), p., 166.
Malemfré, sc., 300.
Mallet, ing., 510.
Manglard (Adrien), p. de mar., 77, 488.
Mansart (Jules-Hardouin), arch., 116.
Marc (Auguste), dessin., 403.
Marcel, mosaïste, 488.
Maréchal (Charles-Laurent), p. sur verre, 401.
Marchand, ing., 364.
Marcenay, gr., 529.
Marcillat (Guillaume), p. sur v., 43, 44, 407.
Marilhat (Prosper), p. de pays., 393.
Marin (L.), dessin. et grav., 317.
Marot (Daniel), arch., 114, 398.
Marot (François), p., 399.
Marquet, arch., 122, 375.
Marrel (les frères), orf., 290, 385.
Marselier. Voy. Masrelier.
Marteau (Louis), p. de p., 530.
Martin le jeune, p., 549.
Masquelier (Louis-Joseph), gr., 340.

Masrelier ou Marselier (Louis), p. d'orn. et dessin., 90, 598.
Masrelier, le père, sc. d'orn., 598.
Masrelier, sc. en bois, 599.
Masson (Antoine), gr., 99.
Masson (Madeleine), gr., 99.
Masson, arch., artiste de la manuf. de Sèvres. 216.
Mathieu d'Arras, arch. et sc., 10, 174.
Maucourt (Charles), p. et gr., 317.
Mauduit, arch., 563.
Maupain (Paul), gr., 466.
Maurel, fondeur, 379.
Maurice (Louis-Joseph), p., 89, 547.
Mauss (Christophe-Édouard), arch., 392.
Maussion (Mlle de), p. sur porcel., 172.
Mazois, arch., 501.
Mayer (Maurice), orf., 307.
Meaulle, gr. sur bois, 309.
Mégret (Adolphe), sc., 575.
Meissonnier, orf., 75.
Mellan, gr., 66.
Mellin (Charles), p., 66, 441, 468.
Ménageot (François-Guillaume), p., 239, 526, 564.
Ménageot (Robert), p. et gr., 317.
Ménière, orf., 387.
Mercier, inspecteur des tapisseries, 227, 229.
Mérigot, p. sur porcel., 614.
Métivier (Jean), arch., 172.
Meusnier (Philippe), p. d'arch., 166, 331.
Meusnier (Philippe), le fils, p., 276.
Meyer, p., 80, 185.
Micaud, p. sur porcel., 603.
Michallon (Claude), sc., 499.
Michaut (Auguste), gr. de mon., 401.
Michel (Claude). Voy. Claudion.
Michel (J.-B.), gr., 318.
Michel (Robert), sc., 105, 372.
Michel (Sigisbert), sc., 210.
Michel (Thomas), sc., 210.
Michele Borgognone. Voy. Maille.
Michelin (Jean), p., 271.
Mignard (Paul), p., 272.
Mignard (Pierre), p., 66, 362, 439, 442, 472.
Mignot (Jean), arch., 13, 406.
Millet (Aimé), sc., 257.
Millet (J.), p., 505.
Millot (Henri), p., 72.
Mimet (Maximilien), arch., 258
Moitte (Pierre-Etienne), gr., 231, 235.
Moitte (Jean-Guillaume), sc., 539.
Monnier (Gabriel-Jean-Joseph-Hubert Le), p. de portr., 354.
Monnot (Pierre-Etienne), sc., 103, 176, 481, 485.
Monnoyer (Antoine), dit Baptiste le jeune, p. de fl., 269.
Monnoyer (J.-B.), dit Baptiste, p. de fl., 72, 269.
Monot (Martin-Claude), sc., 155, 185.
Mont (Jean), mus., 459.
Montagny (Elie-Honoré), p., 443.
Montessuy (François), p., 505.
Montferrand (Auguste Ricard de), arch., 565.
Montigny. Voy. Grandjean.
Monvoisin (Pierre-Raymond-Jacques), p., 247.
Monvoisin, gr. sur bois, 309.
Moreau (Jean-Michel), dessin. et gr., 546.
Moreau (Mathurin), sc., 224.
Moreau (François-René), p., 246.
Moreaux (Louis-Auguste), p., 246.
Morel (Jean-Valentin), orf. ciseleur, 97, 300, 301, 569.
Morel-Fatio, p. de mar., 295.
Morel-Ladeuil (Léonard), orf. ciseleur, 310.
Morin (Edmond), gr., 308.
Moriot, p. sur porcel., 346.
Mosaïstes français, 419.
Mouchy (Louis-Philippe), sc., 250.
Mouret, arch., 122, 374.
Mozin, p., 295, 570.
Muleret (Louis-Augustin), cis., 292, 307.
Murat, p., 500.

Nanteuil (Robert), gr. et p. de p. au pastel, 98, 398.
Natoire (Charles-Joseph), p., 489.
Nattier (Jean-Marc), p., 544.
Née (F. de), gr., 340.
Neucom, comp. de mus., 243.
Névillé, dessin., 306.
Nicéron (le Père) (Jean-François), p. de pays., 494.
Nicolas, arch. et sc., 51, 534.
Nicolas d'Arras, sc., 461.
Nicolas de Bar. Voy. Nicolas Lorrain.
Nicolas Lorrain (François), p., 483.
Nicoletto (Signor). Voy. Nicolas Lorrain.
Nieuwerkerque (Emilien, comte de), sc., 108, 401.
Nitot, joaillier, 499.
Nocret (Jean), p., 535.
Noiset de Saint-Mange (Jean), cis., 121.
Norblin de la Gourdaine (Jean-Pierre), p. et gr., 89, 530.

Oderisius, sc., 405.
Odiot (Jean-Baptiste-Claude), orf., 288, 444, 502.
Odiot, le fils, orf., 387.
Olivier (Michel-Barthélemy), p., 77, 375.
Onorato. Voy. Honoré.
Orsay (Alfred, comte d'), sc., 293.
Ottin (Auguste-Marie-Louis), sc., 426.
Oudry (Jean-Baptiste), p. d'anim., 77, 190, 545, 595.

Paillard (Victor), fondeur, 294.
Pajou (Augustin), sc., 353, 558.
Pallandre (Henri-Léon), p. de fl. sur porcel., 254.
Palliot ou Pouillot (Jean), gr., 440.
Parise (Jean), gr. de méd., 101, 585.
Pariset (D.-P.), gr., 318.
Parmentier (Jacques), p., 72, 273, 398.
Parrocel (Charles), p. de bat., 352.
Parrocel (Etienne), p., 496.
Parrocel (Ignace), p. de bat., 72, 149.
Pascal (Jean-Louis), arch., 159.
Pascal, sc., 292.
Pasquier (Pierre), p. en ém., 286, 353.
Passavant (Jean-David), p., 187.
Patac (Jean), arch., 606.
Patte (Pierre), arch., 122, 185.
Paul, arch., 260.
Pêcheux ou Pescheux (Benoît), p., 517.
Pêcheux ou Pescheux (Laurent), p., 77, 516.
Pedro Francès, p. sur v., 359.
Péquignot (Jean-Pierre), p. de pays., 97, 442.
Percheron, dessin. de jardins, 388.
Percier (Charles), arch., 92, 125, 377, 425, 532.
Pérignon (Alexis), p. de portr., 253, 572.
Perrache (Michel), sc. et arch., 330.
Perraud (Jean-Joseph), sc., 165, 248.
Perreau ou Perrault (Claude), sc., 101, 521.
Perrier (François), p., 66, 469.
Perrin (Alexis), maçon, 510.
Pertinchamp, ing., 510.
Perrot (Ferdinand), p. de mar., 570.
Perry ou Péry (Jacques), p., 72, 457.
Perué ou Pervé (Nicolas), mus., 460.
Pesne (Antoine), p., 76, 78, 200, 209, 276, 525.
Petitot (Edmond-Alexandre), arch. et dessin., 107, 450.
Peyre (Antoine-François), arch., 123, 239.
Peyre (Jules), dessin., 611.
Philastre (Humanité), p. décor., 534.
Philippe de Bourgogne, sc. et arch., 55, 359.
Philippe (Edouard), arch., 51.
Picart (Bernard), gr., 100.
Picart (Etienne), gr., 399.
Picot (Victor-Marie), gr., 318.
Pierre, p. sur verre, 28.
Pierre (J.-B.-Marie), p., 77, 78, 216.
Pierre de Boulogne, arch. et sc., 10, 174.
Pigage (Nicolas de), arch., 122, 194.
Pigalle (Jean-Baptiste), sc., 213.
Pillement (Jean), p. de pays., 154, 283, 537.
Pinault ou Pineau (Nicolas), sc. d'orn., 103, 106, 121, 544.
Pinchon (Jean-Antoine), p. de p., 562.
Pinson (Nicolas), p., 478.
Pisan, grav. sur bois, 309.
Pithou (jeune), p. sur porcel., 284.
Pitué (Pierre), sc., 105, 371, 372, 373.
Plache (Noël), p., 447.
Plantar (J.-B.), sc., 387.
Plaque (Natale). Voy. Plache.
Pluchard (Eugène), p., 97, 570.
Poerson (Charles-François), p., 485.
Poilly (François), gr., 99.
Poilly (J.-B.), gr., 99.
Poncet, sc., 497.
Ponse, ciseleur, 292.
Potier, ing., 563.
Pouget, Poughet ou Puget, arch., 72, 116, 267.
Poussin (Nicolas), p., 66, 467.
Poux, sculpteur ciseleur, 379, 571.
Pradier (Charles-Simon), gr., 243, 244.
Pradier (James ou Jean-Jacques), sc., 108, 246, 292, 293, 425, 434, 436, 569, 610.
Préault, sc., 292.
Prelleur (Pierre), comp. de mus., 273.
Preud'homme, p., 207.
Prévost (B.-L.), gr., 340.
Prignot (Eugène), dessin., 310.
Protat (Hugues), sc., 310, 311.
Prouha, sc., 572.
Puget (Pierre), sc., 102, 428.
Puget. Voy. Pouget.

Quesney (Abraham), arch., 197.
Questel (Charles-Auguste), arch., 142, 295.
Quillard (Pierre-Antoine), p. et gr., 77, 536.

Radigues (Antoine), gr., 231, 551.

Raffet (Alexis-Auguste-Marie), dessin., 157, 568.
Rambert, dessin., 445.
Rambert, émailleur, 158.
Rambois, arch., dessin. et p., 539.
Rambour, p. d'arch., 270.
Rameau, comp. de mus., 83.
Rameau (Mademoiselle), p. de p., 553.
Ramondon (Abraham), p., 196.
Ranc (Jean), p., 77, 369, 535.
Raon, sc., 181.
Raoux (Jean), p. de portraits, 194, 276, 448, 487.
Ravenet (Simon), gr., 453.
Ravenet (Simon-François), gr., 318.
Régamey (Guillaume), p. de bat., 310.
Régnier (Hyacinthe), p. sur porcel., 240, 296.
Rémon (Henri-Alphonse), p. décor., 165, 294, 380.
Renié (André-Marie), arch., 237.
Réquillard, Roussel et Chocqueel, fabr. de tapisseries, 308, 603.
Restout (Jean), p., 78, 215.
Revel, dessin. pour étoffes, 83.
Reveillon, décorateur, 505.
Riancourt (de), ing., 564.
Ricard (Louis-Gustave), p. de portr., 299.
Richard, fondeur, 292.
Richard (Emile), p. sur porcel., 576.
Richard (Eugène), p. sur porcel. et en ém., 389.
Richard (François), p. en ém., 307.
Richard (Joseph), p. sur porcel., 394.
Richomme, gr., 163.
Riesener (Henri-François), p. de p., 563.
Rigaud (Hyacinthe), p. de portr., 147, 175, 176, 185, 188, 194, 226, 272, 349, 422, 432, 535.
Rivalz (Antoine), p., 486.
Rivière (François), p., 77, 434.
Robert (François), p. sur porcel., 344, 377.
Robert (Hubert), p. d'arch., 555.
Robert (Louis-Valentin-Elias), sc., 253, 540.
Robillard, p. de p. au past., 571.
Robin, arch., 570.
Robin, mus., 459.
Rochefort (Charles de), dessin. et gr., 536.
Rochefort (J.-B.), comp. de mus., 177.
Rochet (Louis), sc., 108, 246, 518.
Rodolphe (Jean-Joseph), comp. de mus., 240.
Roettiers (Charles-Norbert), gr. en méd., 551.
Roettiers (Jacques), orf., 183.
Roger, sc., 405.
Roland (Philippe-Laurent), sc., 107, 225.
Roques (Barthélemy), gr., 350.
Rosselli. Voy. Roussel.
Roubillac (Louis-François), sc., 105, 277.
Roudillon, ébén., 188.
Rouget, gr. sur bois, 309.
Rouillard (Pierre-Louis), sc., 292, 388, 572.
Roullet (Jean-Louis), gr., 478.
Rousseau, gr., 537.
Rousseau (Jacques), p. de pays. et de persp., 72, 268.
Rousseau, sc., 183.
Roussel (François), mus., 460.
Roussel, p. sur porcel., 247, 505.
Roux (Pompée), gr., 363.
Rude (Madame), p., 334.
Ruprich-Robert (Victor-Marie-Charles), arch., 611.

Sailliar (Louis), gr., 318.
Saint-Aubin, gr., 340.
SAINT-LUC (Académie de), à Rome. — Liste des artistes français qui ont été membres de cette académie, 507.
Saint-Urbain (Ferdinand), gr. de mon. et de méd., 486.
Salomon de Caus, arch. et ing., 110, 192.
Saly (Jacques-François-Joseph), sc., 105, 350.
Sarazin (Jacques), sc., 66, 101, 434, 463.
Sartory, p. sur porcel., 216.
Sauvage (Et.), fondeur, 121.
Sauvan (Pierre), p., 376.
SAVONNERIE (LA), 345.
Schaal (François), arch., 565.
Schilt (Abel), p. sur porcel., 158, 218.
Schilt, le père, p. sur porcel., 380, 603.
Schlossmacher, céramiste, 577.
Schmitz (Edouard), arch., 393.
Schœnewerck, sc., 253, 292, 303, 307, 572.
Schopin (Henri-Frédéric), p., 574.
Shrop, sculpteur-ciseleur, 571.
Sciampagna. Voy. Champagne (J.).
Scotin (Louis-Gérard), gr., 318.
Sebron (Hippolyte), p. de tabl. dioram. et de pays., 252.
Séchan (Charles), p. décor., 164, 233, 334 388.
Sériez, mosaïste, 420.
Sermois (Ferdinand), mosaïste, 44, 447.
Serres (W. Aug. de), ing., 159.
Serres (Dominique), p. de mar., 77, 284.
Serres (T.-T.), p. et gr., 285.

Seurre (Emile), sc., 396.
Sévin (Constant), dessin., 303, 307.
Sèvres (Manufacture de), 153, 158, 172, 195, 216, 218, 230, 237, 240, 247, 288, 295, 335, 341, 342, 343, 344, 345, 353, 354, 355, 375, 376, 377, 380, 385, 389, 394, 397, 402, 437, 505, 518, 539, 557, 576, 603, 614.
Sieffert, p. sur porcel., 577.
Signac, p. en ém., 584.
Signerre. Voy. Guillaume de Signerre.
Silvestre (Louis de), p., 76, 77, 226.
Simil (Alphonse), arch., 311.
Simon, gr., 319.
Simon (Jean), gr., 319.
Simon, gr. en p. fines, 376.
Simoneau (Charles), gr., 549.
Simoneau (Louis), gr., 537.
Slodtz (René-Michel ou Michel-Ange), sc., 103, 105, 490.
Sobleau ou Sobleo (Michel), p., 66, 521.
Soieries de Lyon, 582.
Sollier, émailleur, 292, 456.
Solon (Louis), dessin., 311.
Sorieul (Jean), p., 295.
Sornique (Dom.), gr., 231.
Souslacroix (Gabriel-Charles-Frédéric), p., 505.
Souville (Alexandre), p., 267.
Sparvier (Pierre de), p., 72, 423.
Spierre (François), p. et grav., 478.
Stella (Jacques), p., 66, 362, 465.
Sublet (Antoine), p., 506.
Subleyras (Pierre), p., 77, 103, 490.
Sullivan (Louis), p. de pays. et grav., 282.
Surugue (L.), gr., 231.
Surugue (P.), gr., 231.
Suys, arch., 332.
Swebach (Jacques-François-Joseph), p. sur porcel., 97, 562.

Tamisier, ciseleur, 387.
Tanneur, p. de mar., 570.
Taraval (Hugues), p., 600.
Taraval (Thomas-Raphaël), p., 77, 599.
Tardieu (Jacques-Nicolas), gr., 231.
Tardieu (Nicolas-Henri), gr., 312.
Tardieu (Pierre-Alexandre), gr., 400, 532.
Tarlé, marbrier, 181.
Tasset (Ernest-Paulin), gr., en méd., 258.
Taunay (Auguste-Marie), sc., 97, 245.
Taunay (Félix-Emile), p. de pays., 97, 245.
Taunay (Nicolas-Antoine), p., 244.
Taupin, sc. en b., 366.
Taurigny ou Taurin (Richard), sc. en b., 54, 55, 436, 447,
Tavernier (Hyacinthe), gr., 363.
Tellot (André), orfévre, 236.
Testelin (Henri), p., 398.
Teulard, p. en min., 246.
Thabard (Adolphe), sc., 616.
Théodon (Jean-Baptiste), sc., 102, 479.
Thibault (Jean-Thomas), arch., 401.
Thibault (Madame), p. de p., 377.
Thierry (Jean), sc., 105, 369, 372.
Thiers, p. de pays., 89, 497.
Thomas de Thomon, arch., 123, 560.
Thomassin (Henri-Simon), gr., 399.
Thomassin (Philippe), gr., 464.
Thomassin (Simon), gr., 66.
Thomire, ciseleur et bronzier, 107.
Tocqué (Louis), p. de p., 77, 153, 282, 353, 545.
Tolosano. Voy. Baron (Jean).
Toussaint, sc., 505.
Trélat (Emile), arch., 505.
Trémollière (Pierre-Charles), p., 77, 490.
Trimolet (Claude-Anthelme-Honoré), p., 518.
Triqueti (Henri de), sc., 296.
Trodoux, sc., 570.
Trotin (Charles), gr, en méd., 344.

Ubelesqui ou Ubeleski, p., 488.

Vaillant (Jacques), p., 196.
Valentin, p., 66, 465.
Vallin de la Mothe, arch., 122, 545, 548.
Van der Bank (Jean), le fils, p., 319.
Van der Bank (Pierre), le père, gr., 319.
Vanloo (Charles-Amédée-Philippe), p., 77, 211.
Vanloo (Charles-André), dit Carle Vanloo, p., 77, 78, 216, 232, 283, 352, 372, 515, 553.
Vanloo (François), p., 515.
Vanloo (Jean-Baptiste), p. de portr., 77, 279, 432, 488, 514, 528.
Vanloo (Jules-César-Denis), p. de pays., 516.
Vanloo (Louis-Michel), p. de p., 76, 77, 282, 354, 370, 515, 538, 549.
Van Marcke, p. sur porcel., 355, 402.
Van Schuppen (Jacques), p., 77, 150.
Vasco de Troya, p. sur v., 359.
Vassé (Antoine-François), sc., 181, 366.
Vassé (Louis-Claude), sc., 105, 214, 551.
Vauchelet (Théophile-Auguste), p., 187.
Vaudoyer (Léon), arch., 501.

Vechte, ciseleur, 97, 292, 300, 328, 569.
Veirier (Christophe), sc., 431.
Velly (Jean de), p., 555.
Vennes, arch., 116, 607.
Ventadour (Jean-Nicolas), p., 186.
Verdiguier (Michel), sc., 105, 375.
Verly (François), arch., 401.
Vermay, p., 256.
Vernansal (Louis-Guy de), p., 72, 182, 448, 479.
Vernansal, le fils, p., 448.
Vernet (Horace), p., 97, 289, 377, 566.
Vernet (Jean-Antoine), p. de mar., 442.
Vernet (Joseph), p. de mar., 89, 152, 185, 195, 213, 233, 281, 331, 375, 400, 442, 491, 530, 538, 557, 596, 610.
Vernet (Pierre), p. de g., 570.
Vernier, gr. en p. fines et de méd., 105, 550.
Viali (Louis-René), p. de p., 371, 450.
Vien (Joseph-Marie), p., 233, 286, 353, 530, 553.
Vigarny (Grégoire), sc., 55, 361.
Vigne ou Vigné, fabricant de tapisseries, 212, 222.
Vignon (Claude), p., 465.
Vigny, arch., 386.
Villars de Honnecourt, arch. et sc., 189.
Villerme ou Villierme, sc. de crucifix, 103, 487.
Vinache (Jean-Joseph), sc., 226.
Vincent (François-André), p., 238, 239.
Viol. Voy. Voille.
Violet (Thomas), gr. de mon., 265.
Viollet-Le-Duc (Eugène-Emmanuel), arch., 612.
Violier. Voy. Voille.
Vivarès (François), gr., 100, 312.
Vivien (Joseph), p. de portr., 72, 167, 183.
Vodeau, p. de portr., 563.
Voille (Jean), p. en min., 557.
Voillemot (Charles), p., 248.
Volaire (Jacques-Antoine), p. de mar., 77, 89, 496.
Volumier (J.-B.), comp. de mus., 200.
Vouet (Simon), p., 66, 262, 386, 428, 435, 463. (Voyez Huvet).
Vouillemont (Sébastien), dessin. et gr., 474.

Wailly (Charles de), arch., 123, 177, 331, 432, 554.
Waltner (Charles-Albert), gr., 159.
Watteau (Antoine), p., 77, 276.
Wibert. Voy. Wuibert.
Wicar (J.-B.-Joseph), p. et dessin., 456, 500.
Wiese, orf., 158, 253, 575, 576.
Wilbaut (Nicolas), p., 229.
Wille, gr., 100.
Wuibert ou Wibert (Rémy), p. et gr., 472.

Yoli (Gabriel), sc. Voy. Joly.
Yvon (Adolphe), p., 253.

Zénodore, sc., 3.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ARTISTES FRANÇAIS DONT LES ŒUVRES SE TROUVENT DANS LES MUSÉES ET QUELQUES GRANDES COLLECTIONS PARTICULIÈRES A L'ÉTRANGER

Adam (l'aîné), 220.
Adam (le jeune), 220.
Allemand. Voy. Lalleman (Géorges).
Arlaud (Jacques), 427.
Aubry, miniaturiste, 329.
Augustin, miniaturiste, 329.
Aved, 403.

Baptiste, 320, 321, 578, 579.
Barre (A.), 235.
Baudry (Paul-Jacques-Aimé), 321, 329.
Beaubrun (Louis-Henri et Charles de), 381.
Bellangé (Hipp.), 235, 329.
Bergeret (Pierre-Nolasque), 613.
Bertin (Nicolas), 234, 403, 578, 604.
Biard (François), 235.
Bidauld, 580.
Bienaimé, sc., 446.
Bilcoc (Marie-Ant.), 578.
Boguet (Didier), 426.
Boilly (Louis), 160, 191, 329, 581.
Boisfremont (Charles de), 235.
Boissieu, 236.
Boitard (François), 580.
Bone, miniaturiste, 329.
Bonheur (Rosa), 329.
Bouchardon (Edme), 427, 580.
Boucher (François), 184, 220, 329, 426, 519. 578, 580, 604.
Bouchet, 223.
Bouchot (François), 235.
Boulanger (Jean), 175, 440.
Boulle, 236.
Boulogne (Bon), 223. 235, 578, 613.
Boulogne (Jean), 221.
Boulogne (Louis), le jeune, 221, 222.
Boulogne (sans prénom), 221.
Bourdon (Sébastien), 160, 172, 173, 178, 236, 319, 321, 355, 381, 403, 426, 445, 519, 578, 580, 581, 613.
Brascassat, 235, 329.
Bruandet (Louis), 604.

Cabanel, 427.
Callet, 329.
Callot (Jacques), 159, 173, 184, 234, 241, 321, 427, 440, 580.
Canon (Pierre-Laurent), 235.
Caraffe, 581.
Caresme (Philippe), 580.
Carron (Marie), 382.
Cazes (P.-J.), 221, 604.
Challe (Michel-Ange), 580.
Chamant (J.-J.), 580.
Champagne (Philippe de), 172, 188, 381, 426, 427, 580, 613.
Chantreau (J.), 604.
Chaperon (Nicolas), 578.
Chardin, 165, 221, 223, 321, 578, 604.

Charlet, 329.
Charlier, miniaturiste, 329.
Chaudet, 580.
Chauvin (le paysagiste romain), 356.
Clérisseau (Ch.-L.), 580.
Clouet (François), dit Janet, 159, 188, 320, 321, 322, 336, 337, 355, 427, 433, 578.
Clouet (Jean), 321, 426.
Clouet (sans prénom), 161.
Clouet (Ecole de), 579.
Cogniet (Léon), 329.
Coignard (Louis), 235.
Colignon (Joseph), 427, 458.
Colombel (Nicolas), 160, 579.
Corneille (Michel), 235, 321, 580.
Corot, 329.
Couder (L.-A.), 427.
Courteil, 581.
Courtin (Jacques-François), 336, 579.
Courtois (Guillaume), 234, 433.
Courtois (Jacques), dit le Bourguignon, 159, 160, 161, 172, 173, 175, 178, 184, 222, 234, 236, 241, 320, 321, 336, 355, 426, 427, 433, 507, 508, 519, 541, 579, 580, 604.
Courtois (Jean), 525.
Cousin (Jean), 175, 190.
Coustou, le fils, 221.
Couture, 329.
Coypel (Antoine), 160, 223, 427, 580.
Coypel (Charles), 221.
Coypel (Noël), 381, 613.
Coypel (Noël-Nicolas), 533, 579, 604.
Coyzevox, 236.

D'Agar (Jacques), 223, 427.
Daniel de Savoie, 234.
Danloux (H.), 322, 533.
David (Jacques-Louis), 160, 223, 322, 580, 581.
Debay (Auguste), 336.
Decamp (Alex.-Gab.), 337.
Delacroix (Eug.), 329, 336.
Delacroix (sans prénom), p. de pays., 581.
Delafosse (Charles), 184, 223, 381, 427, 579, 580, 613.
Delaroche (Paul), 188, 235, 322, 329, 337, 401, 582.
Delatour, 221, 223, 234, 322.
Demarne, 579.
Denon, 173.
Desfriches, 580.
Desportes (Alexandre-François), 165, 175, 188, 329, 519, 604.
Desprez, 604, 605.
Destouches (Paul-Emile), 235.
Detroy (François), 175, 221, 234, 427, 433.
Detroy (Jean-François), 222, 427, 433, 579.
Detroy (sans prénom), 223, 329.
Devéria (Eugène), 427.
Diaz, 329.
Doyen, 184, 580, 581.
Dreux (Alfred de), 235.
Drouais, 322.
Drolling, 235.
Dubuisson (J.-B. Gayot), 223.
Dubuïsson (Louis-Antoine), 235.
Duflos (J.-Pierre), 533.
Dufresnoy (Charles-Alphonse), 221, 355, 426.
Dumonstier, 161, 322, 580, 582.
Dumonstier (Ecole de), 580.
Dunouy (Al.-H.), 604.
Duplessis (Joseph-Sifrède), 159.
Dupré (Jules), 329, 337.
Duvivier (Ignace), 159.

Emaux de Limoges, 236, 328, 525.

Fabier, 320, 322.
Fabre (Xavier), 426.
Facin (Chev.), 160.
Falconet (madame), 403.
Fauvelet, 329.
Favray (Ant.), 427.
Flandrin (Hippolyte), 427.
Fleury (Robert), 322, 329.
Fontaine, 580.
Forbin (le comte de), 580.
Fouquet (Jean), 322.
Fouquet (Ecole de Jean), 322.
Fradelle, 580.
Fragonard (Jean-Honoré), 236, 329, 382, 533, 579, 580.
Franquelin (Jean-Auguste), 235.
Fratrel (Joseph), 184.
Fréminet, 322.

Gagnereaux (Bénigne), 426, 427, 519, 604, 613.
Gaubert (Pierre), 234.
Gellée (Claude), dit Claude Lorrain, 160, 172, 173, 175, 191, 222, 223, 234, 236, 238, 241, 319, 320, 321, 322, 323, 329, 355, 381, 403, 426, 445, 446, 471, 508, 519, 579, 580, 581, 604.
Gérard (François), 173, 223, 234, 323, 446, 541, 581.
Gérard (Marguerite), 581.
Géricault, 329.
Gérôme, 329.

Girard, 329.
Girardon, sculpteur, 223, 236.
Girodet, 235, 581.
Granet, 172, 323, 446, 579, 581.
Granger (Jean-Périn), 235.
Greuze (Jean-Baptiste), 160, 235, 238, 320, 321, 323, 329, 381, 579, 581, 613.
Grévedon, 236.
Grimoux (Alexis), 426.
Gros, 329, 581.
Guaspre (Le), 172, 173, 188, 234, 320, 329, 381, 403, 426, 427, 579, 604, 613.
Gudin, 235, 324, 329, 356.
Guérin (J.), 329.
Guérin (Pierre), 581.
Guibal (Nicolas), 241.
Gysels, 336.

Hall, miniaturiste, 329.
Hamon (J.-L.), 427.
Hébert (Ernest), 427.
Herment (V.), 235.
Hersent, 581.
Houasse (Antoine-René), 381.
Houasse (Michel-Ange), 381.
Houdon, 238.
Houel (Jean), 580.
Hue (J.-Fr.), 579, 613.
Hutin (Charles), 234.

Ingres, 241, 337, 427, 446.
Isabey (J.-B.), 324, 329.

Jacquand (Claudius), 172, 235, 329.
Janet, 329.
Jean de Bologne, 161, 220, 236, 426.
Jeaurat (Etienne), 579.
Johannot (Tony), 329.
Jouffroy, 581.
Jouvenet (François), 427.
Jouvenet (Jean), 184, 189, 355, 381, 426, 580, 613.
Julier ou Juliard (Jacques-Nicolas), 604.

Keller, 236.

Labouère (Tancrède de), 356.
Lacroix (Gaspard), 604.
Lafage, 173, 580.
Lagrenée (L.-J.-Fr.), 580, 581, 604.
Laguerre, 320.
La Hire (Laurent de), 159, 160, 324, 426, 579, 580.
Lalleman (Georges), 236.
Lallemand (J.-B.), 236, 579.
Lami (Eugène), 329.
Lancret, 173, 221, 222, 223, 234, 235, 320, 324, 329, 579, 580, 604.
Landelle, 329.
Lantara, 579.
L'Archevêque (Pierre), 605.
Largillière (Nicolas), 160, 165, 173, 175, 184, 196, 223, 234, 329, 355, 426, 427, 433, 533, 579, 604, 613.
La Traverse (Charles-François de), 382.
Le Brun (Charles), 160, 172, 173, 184, 191, 196, 221, 222, 234, 241, 324, 426, 427, 437, 440, 525, 541, 579, 580, 613.
Lebrun (Madame), 184, 191, 329, 381, 427, 613.
Le Duc (Madame), 160.
Lefebvre (Claude), 223, 324.
Lefebvre (Robert), 223.
Lefèvre (Roland), 579.
Le Geay (Jean) ou Léger, 191.
Lehmann (Henri), 427.
Leleux (Armand), 613.
Lemaire (Jean), 355.
Lemoine (François), 173, 221, 329, 519, 579, 581, 605.
Lemoyne (J.-B.), sculpteur, 221.
Le Nain, 191, 235, 238, 324, 427, 579.
Léonard (Limousin), 324, 525.
Le Paon, 533.
Lépicié, 329.
Lepoittevin (Eugène), 173, 235, 336.
Leprince (J.-B.), 580.
Lescot (Hortense), 581.
Le Sueur (Blaise-Nicolas), 221.
Le Sueur (Eustache), 160, 184, 187, 191, 221, 222, 223, 241, 324, 336, 433, 579, et à Patel (Pierre), même page, 580, 613.
Liotard, 238.
Loir (Nicolas), 160, 427.
Louis XIII, 324.
Loutherbourg (Jacques-Philippe), 160, 184, 236, 324, 604.

Maingaud, 320, 324.
Maillet, 178.
Manglard (Adrien), 160, 433, 519, 541, 605.
Marilhat, 235, 329.
Marsy (Gaspard), 236.
Marteau, 427.
Meissonier, 329, 337.
Ménageot (Fr.), 427.
Merle, 329.
Meyer (Mlle), 581.
Michel (Robert), 382.
Mignard (Nicolas), 241, 325, 519, 613.

Mignard (Pierre), 160, 184, 191, 222, 325, 336, 355, 381, 427, 519, 541, 579.
Mignard (sans prénom), 161, 189, 321, 324, 508.
Mirbel (Madame de), 329.
Moitte (P.-Et.), 579, 580.
Mongez (Madame), 581.
Montagny (Elie-Honoré), 235.
Muller (Charles-Louis), 329.

Nanteuil, 325, 427, 580.
Natoire (Ch.-Jos.), 325, 427, 579, 580, 605.
Nattier (J.-B.), 234, 325, 329, 336, 579.
Nonotte (Donat), 605.

Olivieri (Pharaonne-Marie-Madeleine), 382.
Oudry, 178, 190, 191, 329, 580, 605.

Palissy, 328.
Pallandre (Henri-Léon), 223.
Papety, 235.
Parrocel (Charles), 236, 605.
Parrocel (Ignace), 160.
Parrocel (Joseph), 355.
Parrocel (sans prénom), 320, 427.
Patel (Bernard), 579.
Patel (Pierre), 191, 579, 613.
Pater (J.-B.), 178, 221, 223, 234, 329, 605.
Pêcheux (Laurent), 458.
Percier, 580.
Perelle (Nicolas), 427.
Perrier (François), 223.
Perrot (Ferdinand), 235.
Pesne (Antoine), 173, 175, 191, 221, 222, 223, 325, 355.
Peyron (Jean-François-Pierre), 160.
Pierre (J.-B.), 165, 221, 613.
Pigalle, 382.
Pillement (Jean), 161, 236, 382, 427, 541.
Pils, 329.
Poerson (Charles), 427.
Poussin (Nicolas), 160, 161, 173, 175, 178, 189, 222, 223, 234, 236, 241, 320, 321, 325, 329, 355, 356, 382, 427, 433, 446, 468, 507, 508, 519, 525, 541, 579, 581, 605, 613.
Poussin (École du), 605.
Prévost (J.-F.), 605.
Prieur (Barthélemy), 161.
Prud'hon, 235, 329, 581.

Raffet, 329.
Ranc (Jean), 175, 382.
Raoux, 221, 223, 329, 427.
Regnauldin, 236.
Régny (Madame de), 458.
Renoux, 235.
Restout (Jean), 605.
Richard, 581.
Reisener et Swebach, 581.
Rigaud (Hyacinthe), 160, 161, 165, 173, 175, 178, 184, 222, 234, 320, 327, 329, 355, 382, 427, 519, 541, 580, 605, 613.
Robert (Hubert), 160, 185, 355, 533, 580.
Robert (sans prénom), 581.
Robineau, 320.
Roqueplan (Camille), 235, 329.
Roubillac, 320.
Rousseau (Jacques), 320.
Rousseau (Théodore), 329.

Saint-Jean, 329.
Saly, 382.
Sambin (Hugues), 580.
Santerre (J.-B.), 185, 580.
Sarazin (J.-Ph.), 580.
Scheffer (Ary), 329.
Schopin, 329.
Serres (D.), 320.
Serres (T.-T,), 320.
Sicardi, 329.
Silvestre (Israël), 236.
Silvestre (Louis de), 221, 234, 235, 236.
Sparvier (P. de), 427.
Stella (Jacques), 160, 427, 519, 580.
Stella (Louis), 236.
Stella (sans prénom), 173, 382.
Subleyras (Pierre), 178, 222, 234, 236, 327, 437, 525, 533, 580, 605.

Taillasson, 605.
Tanneur, 336.
Taraval, 605.
Taunay (Nic.-Ant.), 580.
Taunay (sans prénom), 581.
Tellot (André), 236.
Thuillier (Pierre), 613.
Tournières (Robert), 327, 605, 613.
Trémollière (Pierre-Charles), 161, 185.
Triqueti (H. de), 327.
Troyon, 235, 329, 337.

Vaillant (Jacques), 178.
Valentin, 160, 161, 165, 173, 175, 222, 223, 234, 235, 327, 355, 382, 427, 433, 446, 507, 508, 519, 580, 605, 613.
Vallin (Jean), 185, 235.
Van der Meulen, 173, 221, 427, 613.
Vanloo (Carle), 221, 223, 234, 336, 427, 519, 580, 581, 605, 613.

Vanloo (Amédée), 221.
Vanloo (Jean-Baptiste), 185, 320, 327, 329.
Vanloo (Jules-César-Denis), 519, 581.
Vanloo (Louis-Michel), 382.
Vanloo (Senior), 327.
Vanloo (sans prénom), 223.
Van Schuppen (Jacques), 160, 234, 403.
Vassé (Louis), 222.
Vautier (Alexandre), 336.
Verdier (Fr.), 580.
Vernet (Carle), 161, 581.
Vernet (Horace), 235, 327, 329, 356, 519, 581.
Vernet (Joseph), 160, 161, 165, 173, 178, 189, 222, 234, 235, 236, 241, 320, 327, 329, 355, 382, 403, 427, 437, 445, 508, 519, 541, 580, 605, 613.
Vivien (Joseph), 173, 185, 427.
Vignon (Claude), 234.
Vouet (Simon), 161, 173, 175, 185, 222, 223, 234, 336, 427, 445, 580, 605.

Wailly (Ch. de), 580.
Watteau (Antoine), 160, 173, 178, 222, 223, 234, 235, 328, 329, 337, 382, 427, 580, 582, 605.
Watteau (école de), 581.
Wicar, 446, 581.

Yvon, 427.

FIN DES TABLES ALPHABÉTIQUES.

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DU PLESSIS.